Alphaville Jean-Luc Godard, France, 1965, 99 mn

Œuvre extraordinaire où les qualités et défauts de Godard se combinent et s'équilibrent pour créer un chef-d'œuvre d'une poésie inattendue. Dans un monde sorti du *1984* d'Orwell où l'on détruit les mots inutiles comme "rouge-gorge", le journaliste Ivan Johnson (Eddie Constantine) du Figaro-Pravda visite Alphaville, cité dystopique régie par l'ordinateur $\alpha 60$ (dont le nom renvoie au langage de programmation Algol 60) avec à sa tête le professeur Léonard Nosferatu (Howard Vernon), qui, ayant troqué son patronyme pour celui de von Braun, est comme passé du statut de vampire à celui de criminel de guerre. À la tête de l'Institut de Sémantique Générale (!) il veut imposer une société régie par ce qu'il appelle la logique, mais qui est plutôt la prétendue Intelligence Artificielle et ses "cerveaux électroniques". Dans ce monde à la rationalité auto-proclamée, il ne faut pas dire "pourquoi", mais "parce que", car les réponses ont pris le pas sur les questions. Les émotions sont interdites et quiconque est surpris à pleurer est exécuté publiquement dans une piscine pour "action illogique".

Johnson est en réalité l'agent secret Lemmy Caution (détournement d'un personnage qui fit la gloire de Constantine dans une série de films des années 1950) chargé de ramener Nosferatu dans les galaxies extérieures (Nueva York, Tokyohama) ou à défaut de le liquider. La voix monocorde d'$\alpha 60$ lui annonce qu'il a été identifié, mais il réplique en posant à la machine une énigme qui provoquera à terme sa surchauffe. Il finit par abattre le scientifique totalitaire et s'enfuit en compagnie de sa fille Natacha (Anna Karina) alors que les personnages décervelés d'Alphaville agonisent dans les couloirs.

Le film est également un festival de citations, mais ce n'est pas comme souvent le dernier livre lu par Godard, à moins qu'il n'ait tout juste découvert *Capitale de la douleur* dont des passages sont lus en voix off. On entend aussi "– Moi je voyage au bout de la nuit" ou "– Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie" qui s'intègrent naturellement dans le scénario, grâce à l'humour de Lemmy Caution, contrairement aux habituels cheveux sur la soupe.

"Vous êtes fatigué, M'sieur ?" : les séductrices d'ordre trois, tatouées et numérotées, répètent, en blouse, leur litanie dans les couloirs sur la musique lancinante de Paul Misraki. Natacha n'éprouve aucun sentiment – "Amoureux, qu'est-ce que c'est ?", écho du "Qu'est-ce-que c'est, dégueulasse ?" d'*À bout de souffle* (p. 468). Après l'implosion d'$\alpha 60$, elle articule péniblement "Je vous aime".

Le film utilise de façon inattendue les décors banals et déshumanisés de l'époque, la poste du Louvre ou des bâtiments filmés de nuit en contre-plongée, ce qui crée une impression d'étrangeté. Vers la fin, sans doute à cause de la destruction de l'ordinateur, la photo vire parfois au négatif.

Second rôle pour László Szabó et apparition d'Akim Tamiroff qui joue le détective Henry Dickson, référence au *Harry Dickson* de Jean Ray.

La corruzione *La corruption*, Mauro Bolognini, Italie, 1963, 79 mn

Le jeune Stefano (Jacques Perrin) se destine à la religion, ce que son père (Alain Cuny), cynique éditeur milanais, ne saurait accepter. Il corrompt littéralement cet idéaliste au moyen de sa jeune maîtresse (Rosanna Schiaffino) qui se charge de le déniaiser lors d'un week-end au large des îles Pontines. Le film se clôt alors que Stefano essuye une larme en contemplant des jeunes gens alignés pour danser le madison, métaphore de sa probable rentrée dans le rang.

Isa Miranda joue la mère neurasthénique de Stefano.

Manon Henri-Georges Clouzot, France, 1949, 101 mn

Manon Lescaut transposé à la Libération avec la Palestine en guise de Louisiane. Le film est un règlement de comptes de Clouzot avec cette époque : femmes tondues et trafics en tout genre, par exemple de pénicilline grâce aux Américains. Le frère de Manon (Serge Reggiani) est particulièrement répugnant, tout comme l'est le négociant joué par Raymond Souplex. Manon (Cécile Aubry, extraordinaire) est une femme-enfant gentille, et même un peu trop puisqu'elle utilise ses charmes comme petite monnaie. Difficile de lui reprocher d'être allée avec les Allemands, ce n'est pas sa faute si les Américains sont arrivés après. Pour assurer un niveau de vie décent à son couple, elle se prostitue en cachette, mais dans un établissement tenu par une dame très bien (Gabrielle Dorziat). Elle est même prête à épouser un Américain, car là-bas, les mariages ne comptent pas. Michel Auclair est un Desgrieux avili et dégradé par l'amour qui se retrouve en Palestine avec des émigrants juifs (les acteurs yiddish du théâtre Lancry, fermé en 1953) bientôt abattus par des Bédouins qui blesseront mortellement Manon. La fin du film qui voit Desgrieux traîner le cadavre de l'aimée et l'enterrer dans le sable est d'un romantisme déchirant, inattendu chez Clouzot : "– Je suis heureux que tu sois morte" dit-il à celle que plus personne ne peut désormais convoiter.

Institute Benjamenta Stephen & Timothy Quay, Grande-Bretagne, 1995, 105 mn

Jakob (Mark Rylance) entre à l'Institut Benjamenta, une école de domestiques dirigée par un frère et une sœur (Gottfried John et Alice Krige), où des élèves un peu zombies psalmodient des commandements d'obéissance en répétant *ad nauseam* les mêmes gestes absurdes quand ils n'oscillent pas en cadence. Dans le saint des saints trône un poisson rouge prisonnier d'un bocal aux allures de loupe. On est entre Kafka et la Maison Usher car la sœur meurt.

Étrange et magnifiquement filmé en noir et blanc, ce "rêve qu'on appelle vie humaine" est cependant un peu longuet faute de scénario.

Dead souls *Les âmes mortes*, Bing Wang, 2018, 504 mn

Deux camps de "rééducation", Jiabiangou (avec son annexe Xintiandun) et Mingshui dans le Gansu, aux confins du désert de Gobi. De 1957 à 1961, on y envoie des déviationnistes, des "régionalistes" mais surtout des "droitiers". Cette étiquette s'attache facilement à qui n'a pas le bon pedigree de classe, par exemple les enseignants ou encore ceux qui ont été liés à l'Ancien Régime. Ou les imprudents qui, lors des Cent Fleurs où l'on incitait à la critique, ont hasardé quelques observations sur un dirigeant abusif, sur la distance par rapport aux "masses". Ces accusations sont des sparadraps dont on ne saurait se débarrasser : les contester revient à mettre en doute l'infaillibilité du Parti... Il y a d'ailleurs des quotas de droitiers : selon leur niveau on trouvera plus ou moins de déviants !

À Mingshui, la caméra s'attarde longuement sur une sorte de terrain vague où traînent des déchets blanchâtres. Pas d'erreur, ce sont bien des ossements humains ; les habitants, interrogés en 2005, savent qu'il y a ici un charnier, ils y ont même trouvé un squelette menotté. En cherchant, on trouve des cailloux gros comme le poing sur lesquels on peut vaguement lire un nom. Car on mourait beaucoup : sur 3200 internés, seuls 500 en réchappèrent. Les cercueils en bois venant à manquer, on utilisa du chaume puis de simples couvertures.

Cette mortalité terrifiante était aggravée par les conditions d'hébergement : Mingshui se trouvait dans des ravines où aucun baraquement n'avait été construit. Les déportés, qui devaient s'abriter dans des sortes de grottes naturelles, étaient retrouvés morts au petit matin, le froid ayant achevé le travail de la faim. Car la population du camp a été avant tout victime de sous-alimentation, le corps commençant par enfler avant de se transformer en squelette peinant à marcher. La cause de cette disette, qui touchait toute la Chine, est à chercher dans le volontarisme économique du Grand Bond en Avant qui, combiné à une application rigide des ordres, conduisait à une ration journalière inférieure au minimum vital. Pour ne pas mourir de faim, on mangeait les cadavres ; cela valait mieux que les graminées sauvages sources d'une terrible constipation. Les cuisiniers, qui étaient les mieux lotis car ils se nourrissaient en cachette après minuit, avaient un peu le droit de vie et de mort puisque selon le mouvement de leur louche, ils pouvaient décider de mettre quelques nouilles dans la soupe où ne servir que du bouillon.

Les épouses pouvaient rendre visite aux déportés, du moins celles qui n'avaient pas divorcé de ces parias. Mais elles étaient souvent dévalisées en chemin de la nourriture qu'elles avaient tenté d'apporter.

Jiabiangou et Mingshui furent fermés en catastrophe en janvier 1961, laissant quelques survivants ; que Wang Bing interroge longuement – ils ont alors dans les 80 ans – entre 2005 et 2017, avant que tout ne retombe dans l'oubli. La tentative d'élever sur place une stèle commémorative s'est heurtée à l'administration qui n'a pas hésité à la détruire. Mais ce film est plus efficace qu'un monument.

Heaven's gate *La porte du Paradis*, Michael Cimino, USA, 1980, 217 mn

Le film qui provoqua la faillite d'United Artists à cause d'un budget pharaonique et d'un échec critique aux allures de cabale.

En évoquant la "Johnson County War" de 1892, le scénario prend l'Amérique toujours satisfaite d'elle-même à rebrousse-poil. Il est question de l'extermination, non pas des Indiens, mais d'émigrants pauvres venus d'Europe centrale qui dérangent les *cattle barons* du Wyoming. Des tueurs sont payés 50 $ par tête pour en tuer une centaine (125 exactement) ; avec l'appui discret de l'Armée et du président républicain Benjamin Harriman. Même si leurs destinées sont un peu traficotées, les principaux personnages du film sont historiques, comme James Averill (Kris Kristofferson), fils de bonne famille devenu shérif, Nate Champion (Christopher Walken), d'abord tueur pour les éleveurs puis leur victime, Ella Watson (Isabelle Huppert), madame d'un boxon où l'on paie "cash or cattle". Ainsi que Frank Canton (Sam Waterston) assassin en chef et William Irvine (John Hurt), politicien alcoolique et corrompu. Tout commence à Harvard en 1870 avec une cérémonie de fin d'étude de vingt minutes où Irvine explique qu'il ne faut surtout rien changer à l'ordre établi. Nous faisons connaissance avec personnage principal, Averill, qu'on retrouve dans le court épilogue (4 mn) à bord d'un yacht au large de Newport en 1903 : il semble avoir perdu son ressort intérieur. Tout ça n'est évidemment pas une glorification du "melting pot".

Le film est aussi un western, mais très loin des stéréotypes du genre ; ce genre alors en plein sommeil où les considérations sociales sont, sinon absentes, du moins très édulcorées. Les personnages secondaires ne parlent pas anglais mais plutôt allemand ou ukrainien. On les voit surtout dans des scènes de groupe caractéristiques de la mythologie des émigrants, arrivant sur le toit d'un train ou cheminant avec enfants et bagages sur la route, comme les Hébreux arrivant en Terre Promise. Et cette incroyable scène de bal populaire en patins à roulettes qui fait pendant au prologue où des couples d'étudiants friqués dansaient sur la musique de Johan Strauss. Quant à la Cavalerie, son rôle consiste à venir au secours des tueurs en mauvaise posture. Incidemment, les go-devils, machines "romaines" utilisées par les immigrants, ont bien existé.

Autre manquement aux usages, la revendication à l'européenne de la primauté du metteur en scène – d'où le caractère ostensiblement dispendieux du budget. Le film se voulait un peu la revanche des réalisateurs brimés par les studios depuis le massacre de *Greed* (p. 1725) ; et son dénigrement la contre-attaque de l'idée hollywoodienne du producteur tout puissant.

Une splendide musique nostalgique (violon et mandoline) de David Mansfield – qui apparaît dans un rôle de violoniste à roulettes – sert ce film qui, au-delà de la dénonciation politique, nous propose un Far West attachant, sans héros positif, comme on n'en voit guère que dans le *John McCabe* de Robert Altman (p. 397).

Onna no rekishi *L'histoire d'une femme*, Mikio Naruse, Japon, 1963, 126 mn

La vie des femmes de la famille Shimizu est ponctuée par des morts d'hommes aux fréquentations douteuses. L'histoire est celle de Nobuko (Hideko Takamine) tout autant que celle du Japon de la guerre et d'après. Elle perd son époux Kōichi tué sur le front et apprend plus tard qu'il avait revu une maîtresse la veille de son départ. La mère de Kōichi (Natsuko Kahara) avait elle aussi perdu le sien qui, criblé de dettes, s'était suicidé en compagnie d'une geisha. Kōhei, fils de Nobuko, meurt à son tour dans un accident de voiture. Une vie triste qu'aurait pu éclairer l'amour d'Akimoto, le meilleur ami de Kōichi, qui se livrait au marché noir et s'était hélas évaporé pour échapper à la Police. Quand la chanteuse de bar Midori vient faire savoir qu'elle est enceinte de Kōhei qui l'avait épousée, la rancœur l'emporte chez la malheureuse Nobuko qui traite sa bru de pute. Concession scénaristique, les trois femmes finissent par se rassembler autour du fils de Kōhei.

Tsuma yo bara no yō ni *Ma femme, sois comme une rose*/, Mikio Naruse, Japon, 1935, 74 mn

Kimiko (Sachiko Chiba) part à la campagne retrouver son père Shunzaku (Sadao Maruyama) qui l'abandonna, ainsi que sa mère, pour aller vivre avec l'ancienne geisha Oyuki (Yuriko Hanabusa). Elle espère ainsi lui faire quitter cette vie scandaleuse pour réintégrer le giron familial. Mais, contre toute attente, elle découvre qu'Oyuki est une femme généreuse – ce que n'est pas sa mère – et que Shunzaku, qui l'avait suivi à contre-cœur à Tōkyō, est bien plus heureux dans la montagne avec sa seconde famille ; elle l'incite à y retourner. Un film touchant à la morale pour le moins décapante !

Santa sangre Alejandro Jodorowsky, Mexique, 1989, 123 mn

Deux fils Jodorowsky, Adan et Axel, incarnent Fenix, qui fut témoin, enfant, de la mutilation de sa mère Concha (Blanca Guerra) par son père. Adulte, il participe avec elle à un étrange spectacle où il lui prête les bras dont elle est dépourvue et qu'elle peut actionner à son gré, en particulier pour tuer celles qui s'approchent de trop près du rejeton ; car c'est une femme jalouse et un peu incestueuse. Fenix recule devant le dernier meurtre et poignarde sa mère qui se dissout alors : "Sors de ma vie" dit-il à celle qui n'avait en fait pas survécu aux coups de son père mais garde toujours le pouvoir sur son esprit.

Film d'une poésie douloureuse servi par d'inoubliables images baroques : trisomiques et nains de cirque, un cimetière d'où d'affriolantes mortes sortent de leur tombe et surtout les funérailles d'un éléphant dont le cercueil gigantesque traverse la ville. Références à *The unknown* et *The invisible man* (pp. 699, 1613).

Death takes a holiday *La Mort prend des vacances*, Mitchell Leisen, USA, 1934, 80 mn

La Mort se donne trois jours de vacances : bonne nouvelle pour les accidentés de la route, puisqu'on ne meurt plus. Elle décide même de prendre l'apparence d'un mortel, le prince Sirki (Fredric Brown) qui repartira dans l'autre monde en compagnie de la jeune vivante dont il s'est épris.

Ce film des débuts de Leisen est bavard et statique, en un mot théâtral. Sur le thème de la Mort lasse, Lang avait fait mieux (p. 612). Avec Henry Travers.

Les espions Henri-Georges Clouzot, France, 1957, 121 mn

Directeur d'une clinique en faillite de Maisons-Alfort, le docteur Malic (Gérard Séty) qui n'a que deux clients dont sa sœur muette (Véra Clouzot), accepte d'héberger pour de l'argent un inconnu que les services secrets américains lui auraient confié. Tout change immédiatement pour lui : sa secrétaire (Gabrielle Dorziat) et sa cuisinière sont remplacées par la patibulaire Connie (Martita Hunt) et ses inquiétants hommes de main Pierre (Fernand Sardou) et Léon (Sacha Pitoëff). Au café d'en face, le garçon Victor (Clément Harari) est tout aussi nouveau et l'Amicale des ocarinistes de Bagnolet (dont Daniel Emilfork) y tient congrès : on entend d'ailleurs leur musique guillerette et menaçante tout au long du film. Déboulent deux chefs de services secrets, ceux de la CIA (Sam Jaffe) et du KGB (Peter Ustinov), lequel a une manière réfrigérante de proposer des cachous.

Tous ces braves gens, dont on ne sait trop pour qui ils travaillent – mais eux-mêmes guère plus – sont ici pour Vogel, un Allemand de l'Est fugitif qui détiendrait le secret de la pire arme jamais conçue. Lorsqu'un chauffeur de taxi (Pierre Larquey) l'amène de nuit, les espions rivalisent d'astuce pour l'apercevoir mais Malic seul le voit : il a les traits de Curd Jürgens.

Quand Malic donne, pour avoir la paix, une fausse photo de Vogel à la CIA, les espions plient bagage. Car le personnage joué par Jürgens n'était qu'un leurre, une manœuvre de diversion permettant au véritable savant (O. E. Hasse de *I confess*, p. 1229) d'échapper aux deux blocs. L'infortuné fugitif, accompagné par Malic dans le Train Bleu, se croira un moment tiré d'affaire : mais le son de l'ocarina résonne à l'arrêt en gare de Dijon...

Le scénario, bien ancré dans une époque où l'on regarde le catch à la télévision, accumule les détails inquiétants, les mines patibulaires et quelques assassinats – Léon, puis Victor – puis se détraque vers la fin, trop rationnelle. Dès lors que le spectateur comprend le subterfuge du faux Vogel, cette œuvre à la limite du fantastique devient une histoire d'espionnage de plus. Henri Jeanson a dit du film que Clouzot avait fait Kafka dans sa culotte.

L'enfant qui joue près de la clinique est interprété par... Patrick Dewaere.

The wild bunch *La horde sauvage*, Sam Peckinpah, USA, 1969, 145 mn

1913. L'agonie de la bande (bunch) de pilleurs de banques (ou de trains) emmenée par Pike (William Holden) et formée de Dutch (Ernest Borgnine), des frères Gorch (Warren Oates et Ben Johnson), Ángel (Jaime Sánchez) et du vieux Sykes (Edmond O'Brien, extraordinaire) dont le petit fils, Crazy Lee (Bo Hopkins), est tué au début du film. Ils sont poursuivis par une milice de chemins de fer (Strother Martin, L. Q. Jones) coordonnée par Harrigan (Albert Dekker) qui emploie, à son corps défendant, Thorton (Robert Ryan), un prisonnier en semi-liberté qui fut le meilleur ami de Pike. En pleine révolution mexicaine, nos bandits se mettent au service des loyalistes de Huerta et de leur homme de main Mapache (Emilio Fernández) auquel ils livrent les armes qu'ils ont volées dans un train de munitions de l'armée américaine. Tout se passe très mal à cause d'Ángel qui n'a pas accepté que sa fiancée lui ait préféré l'horrible Mapache. Le film, qui commence par un carnage de l'autre côté de la frontière, se termine par un autre carnage, dans le repaire du seigneur de la guerre. Quand Thorton arrive, ne subsiste plus que Sykes ; tous deux restent au Mexique pour tenter leur chance.

La violence selon Peckinpah est trop stylisée ; dans l'interminable règlement de comptes final, les balles qui sifflent dans tous les sens n'atteignent que les combattants et les putes à soldats, jamais les enfants. Cependant le film possède une beauté crépusculaire soulignée par la musique mexicaine. Quand la petite horde, après avoir profité une dernière fois des joies de la vie, se met en route pour aller réclamer ce qu'il reste d'Ángel, elle sait bien qu'il n'y aura pas de retour. Le film s'ouvrait sur un groupe d'enfants en train de torturer un scorpion.

To catch a thief *La main au collet*, Alfred Hitchcock, USA, 1955, 107 mn

Cary Grant joue un cambrioleur rangé des voitures surnommé le Chat, à qui l'on attribue des vols de bijoux sur la Côte d'Azur. Avec l'aide d'un détective des assurances très british (John Williams), il décide d'attraper lui-même le voleur, se conformant ainsi au dicton "It takes one to catch one". Il rencontre la belle Frances (Grace Kelly) et, au terme d'un pittoresque bal masqué, attrape le – ou plutôt la – coupable (Brigitte Auber) sur un toit, repaire des chats.

Parmi les seconds rôles, Charles Vanel, Jean Martinelli, Roland Lesaffre et René Blancard. Jessie Royce Landis (qui reprendra du service dans *La mort aux trousses*, p. 993) crève l'écran en mère délurée de Frances. Le film est bien fait, avec des dialogues souvent amusants comme "– Mon collier est une imitation, pas moi". Un peu trop superficiel cependant, en particulier dans ses allusions ineptes à la Résistance, pour atteindre le niveau des chefs-d'œuvre du maître.

Troisième et dernier rôle de Grace Kelly pour Hitchcock dont elle fut l'actrice préférée et dont Tippi Hedren fut le peu satisfaisant substitut.

Night of the demon *Rendez-vous avec la peur*, Jacques Tourneur, Grande-Bretagne, 1957, 96 mn

Le dernier film important de Jacques Tourneur, et peut-être son chef-d'œuvre, est situé, tout comme *Circle of danger* (p. 1838), en Grande-Bretagne. John Holden (Dana Andrews), rationaliste convaincu, s'oppose à Julian Karswell (Niall MacGinnis dans son meilleur rôle), un occultiste dont il veut dénoncer les supercheries. Qui n'en sont pas : Karswell refile en douce à Holden un parchemin runique qui causera, à une date et une heure précises, la venue d'un démon meurtrier. C'est d'ailleurs ce qu'il est arrivé au professeur Harrington, un autre sceptique que nous voyons au début du film implorer l'indulgence de Karswell ; en vain, car ces malédictions sont plus faciles à lancer qu'à arrêter. Aidé par Joanna (Peggy Cummins), nièce de Harrington, Holden réussira à échapper au mauvais sort en repassant son parchemin maudit à Karswell ; victime de ses propres sortilèges, le sorcier meurt détruit par un monstre.

Le film est une succession de scènes étranges, d'autant plus inquiétantes qu'elles doivent peu aux effets spéciaux mais tout à leur atmosphère malsaine et décalée. Par exemple, la violente tempête qui agite les arbres de la propriété quand Holden, sceptique, demande à Karswell un exemple de sa magie ; ainsi que la fuite du héros dans les bois, poursuivi par une présence invisible. Et d'angoissants cénacles : l'inquiétante secte satanique de Karswell ou encore le groupe spirite et son médium à travers lequel Harrington s'adresse à Joanna. Mentionnons aussi Stonehenge où se rend Holden pour tenter d'y déchiffrer les runes du terrible parchemin. Quand celles-ci sont montrées sous hypnose au catatonique Hobart, ancien membre de la secte de Karswell, l'homme trouve la force de se libérer de ses liens pour se jeter par la fenêtre. Entre deux séquences, quand Holden arpente le corridor désert de son hôtel, il entend comme un murmure.

Si elle ne prouve pas la réalité de la sorcellerie, la réussite du film montre que son auteur y croyait fermement. Bien qu'ajoutés contre l'avis de Tourneur, adepte de l'esthétique Val Lewton, les plans du démon ne sont pas trop gênants. La mère marieuse de Karlswell (Athene Seyler) serait tout à fait à sa place chez Hitchcock.

Haut, bas, fragile Jacques Rivette, France, 1993, 163 mn

Roland (André Marcon) est le trait d'union entre trois femmes : la voleuse Ninon (Nathalie Richard), Louise (Marianne Denicourt), qui ne sait pas qu'elle est fille d'un escroc, et Ida (Laurence Côte), bibliothécaire en quête de ses vrais parents. Le scénario comporte sa dose de complots, vrais ou faux, par exemple une histoire de carte fatale tout droit sortie de *The ace of hearts* (p. 156).

Le film se veut aussi une comédie musicale où l'on l'entend Enzo Enzo mais aussi, hélas, Anna Karina ; quant aux scènes dansées, bof. Avec Bruno Todeschini.

Les tontons flingueurs Georges Lautner, France, 1963, 111 mn

Rangé des voitures, Fernand (Lino Ventura) accepte de gérer la succession de Louis le Mexicain (Jacques Dumesnil). Assisté de l'avocat Folace (Francis Blanche) et du larbin anglophile Jean (Robert Dalban), il doit surtout s'occuper de la fille du défunt, qu'il laissera épouser par un snobinard (Claude Rich) dont le père (Pierre Bertin) est une ganache, mais aussi vice-président du FMI, ce qui est très bon pour les affaires. Il doit aussi faire face à la fronde des ex-vassaux de Louis, Tomate (Charles Regnier) et Théo (Frank Horst) dont les agressions sont attribuées aux frères Volfoni (Bernard Blier et Jean Lefebvre) qui n'arrêtent pas de payer pour des coups bas et des violences qu'ils ont rarement commises.

Le film doit beaucoup à sa distribution et aux dialogues de Michel Audiard d'une vulgarité datée mais qui savent faire mouche. Une scène d'anthologie voit les principaux truands en train de boire dans une cuisine. Le "tout-venant" ayant été éclusé, ils se risquent à ingurgiter du "bizarre", un whisky au goût de vitriol qui rend aveugle et dont la composition est un mystère : "– Je lui trouve un goût de pomme – Y en a". Autre scène fameuse, la ganache du FMI rend visite à la "belle-famille" au moment d'une attaque de Théo ; les armes munies de silencieux font des bruits incongrus. Avec Venantino Venantini et Marc Ronay.

McCabe & Mrs. Miller *John McCabe*, Robert Altman, USA, 1971, 116 mn

Altman ne peut pas faire un film hollywoodien. Quand il tourne un western, c'est pour en casser les codes : John McCabe (Warren Beatty) est un joueur de poker qui s'acoquine avec la prostituée Constance Miller (Julie Christie) pour ouvrir un bordel dans une petite ville ouvrière de l'État de Washington (le film est en fait tourné à côté de Vancouver). Pas vraiment antipathiques mais peu reluisants quand même. Comme ce petit commerce fonctionne bien, une puissante compagnie minière propose à McCabe de racheter l'affaire ; l'imbécile commet l'erreur de mégoter sur cette offre qu'il lui était impossible de refuser. Dès le lendemain, des tueurs arrivent ; McCabe mourra blessé et abandonné dans la neige tandis que son associée s'absente dans les Paradis artificiels de l'opium.

C'est l'Amérique de 1900, avec ses puissants qui ont toujours le dernier mot, ses règlements de comptes sans la moindre poésie, ses prostituées aux allures de grosses vaches qui officient, avant l'arrivée de Constance, sous de sordides tentes. Mais c'est aussi un film très beau. Dehors, il pleut ou neige constamment et les intérieurs sont dominés par une lumière rougeâtre, celle des lampes à pétrole : pour une fois, on se sent réellement dans le passé. Clint Eastwood recréera une atmosphère du même type pour son *Unforgiven* (p. 1572).

Avec William Devane et les récurrents René Auberjonois, John Schuck, Michael Murphy, Shelley Duvall et Keith Carradine. Chansons de Leonard Cohen.

L'enfer Danis Tanović, France, 2005, 102 mn

Trois sœurs (Emmanuelle Béart, Karin Viard et Marie Gillain) et leut difficile relation aux hommes sans doute due à une mère manipulatrice (Carole Bouquet).

Une vieille femme qui porte péniblement une bouteille à la poubelle, une abeille qui se noie dans un verre de grenadine, un inconnu qui donne un rendez-vous dans un bar, tout ça renvoie à Krzysztof Kieślowski qui n'a pas pu tourner le film. Reprendre le projet d'un autre donne rarement de bons résultats.

Hikinige *Délit de fuite*, Mikio Naruse, Japon, 1966, 95 mn

Alors qu'elle conduit en compagnie de son amant, Kinuko (Yōko Tsukasa) a renversé un enfant et pris la fuite. Kakinuma (Eitarō Ozawa), son cocu, demande à son chauffeur personnel de porter le chapeau : il en sera quitte pour une amende mais l'image de la firme qu'il dirige ne sera pas ternie. Nullement dupe, Kuniko (Hideko Takamine), la mère de la victime, s'engage comme domestique chez les Kakinuma dans l'idée de venger sa mort en provoquant celle du fils de la maison, un enfant du même âge, par exemple en lui faisant traverser une route très fréquentée ; mais elle recule toujours au dernier moment. Elle s'introduit finalement dans la chambre où dorment Kinuko et son fils ; serait-elle passée à l'acte si la mère culpabilisée n'avait déjà mis fin à ses jours après avoir étranglé son fils ? Un temps suspectée, Kuniko est rendue à la liberté mais se sent responsable de ce double décès ; désormais un peu dérangée, elle s'évertue à faire traverser la rue à des enfants, à l'endroit même où elle avait voulu faire écraser le fils Kakinuma.

Comme toujours, Takamine est très touchante. Petit rôle pour l'indispensable Daisuke Katō, acteur-fétiche de Naruse.

Genji monogatari *Le roman de Genji*, Kōzaburō Yoshimura, Japon, 1951, 124 mn

Première (et pénible) adaptation d'un classique avec Kazuo Hasegawa dans le rôle-titre. Malgré ses défauts, le dessin animé (p. 616) sera plus réussi.

Richard III Laurence Olivier, Grande-Bretagne, 1955, 158 mn

"Now is the winter of our discontent" nous dit, dans un de ses nombreux apartés, le royal sanglier (Laurence Olivier qui adapte Shakespeare pour la troisième fois). Le metteur en scène a réuni une brillante distribution (John Gielgud, Cedric Hardwicke, Ralph Richardson, Claire Bloom, Stanley Baker, etc.). Et Pamela Brown, remarquable dans le rôle muet de Mistress Shore – elle est absente de la pièce originale. Le long final consacré à la bataille de Bosworth – "Un cheval, un royaume pour mon cheval" – fait sortir le film de la scène théâtrale.

It's a wonderful life *La vie est belle*, Frank Capra, USA, 1946, 131 mn

George Bailey (James Stewart) a consacré sa vie au bien-être de la petite ville de Bedford Falls. À la suite d'une étouderderie de son oncle Billy (Thomas Mitchell) qui a égaré la somme, coquette pour l'époque, de 8000 $, il est sur le point d'être mis en faillite par l'horrible Potter (Lionel Barrymore), le tyran de la ville en fauteuil roulant qui se prend pour Napoléon. Le désespoir l'amène au bord de la rivière pour s'y noyer...

En cette nuit de Noël, le Ciel a dépêché l'ange Clarence (Henry Travers dans le rôle de sa vie) qui, prenant George au mot, l'emmène dans un monde où il n'aurait pas existé. Séquence magique et bouleversante (18 mn) durant laquelle il se retrouve confronté à des amis qui ne le reconnaissent pas, à la mère aigrie (Beulah Bondi) qu'il n'a pas eue, à l'épouse Mary (Donna Reed) qui ne s'est jamais mariée, sans parler des ruines de la maison qu'il n'a jamais retapée, tout ça dans un Bedford Falls aux allures de boxon rebaptisé Pottersville.

Clarence, ange de seconde classe, n'a pas encore reçu ses ailes car il a la cervelle d'un lapin. Ce divorce entre sensibilité et raison se retrouve dans l'idée de pouvoir changer un fait avéré et en tirer des conséquences. Ces "contrefactuelles" nous émeuvent au cinéma, alors qu'elles sont, à l'Université, le fait de pseudo-logiciens peu fréquentables, marchands d'un étrange orviétan, les "modèles de Kripke" qui prétendent – sans rire ! – donner un susbtrat réaliste au conditionnel passé. Ces univers parallèles où l'on rase gratis seraient très intéressants, si, bien sûr, ma tante en avait.

Petits rôles mémorables pour H. B. Warner (en pharmacien) et Gloria Grahame (en dévergondée), deux personnages qui auraient sombré si George n'avait pas existé. Un mot amusant, "mossback", employé dans le sens de vieux réactionnaire, réfère à une tortue hors d'âge recouverte de mousse. Une broderie, souvenir de son coup de foudre pour Mary, indique "George lassoes the Moon". Et n'oublions pas ces clochettes qui tintent chaque fois qu'un ange obtient ses ailes.

La version coloriée du film, aux teintes pastel raffinées, est une réussite.

Our relations *C'est donc ton frère*, Harry Lachmann, USA, 1936, 64 mn

"– Shakespeare – Longfellow (Lamartine dans la VF) – Qu'est-ce-qui sort de la cheminée ? – La fumée/Le père Noël." Stan et Ollie ont deux jumeaux, les marins Alf et Bert qui invitent des filles au café alors que leur copain – le bigleux James Finlayson, qui d'autre ? – les a soulagés de leur paie. Ils règlent le gargotier (Alan Hale) avec le bijou que leur avait confié leur capitaine (Sidney Toler). C'est Stan et Ollie qui doivent supporter les conséquences de leurs actes. Épilogue : des gangsters ont coulé dans du béton les pieds des deux zozos – ou leurs jumeaux, on s'y perd – qui se mettent à osciller comme des culbutos au bord d'un quai.

The big steal *Ça commence à Vera Cruz*, Don Siegel, USA, 1949, 71 mn

Au Mexique, le Lt. Halliday et Joan Green (Robert Mitchum et Jane Greer, sa partenaire du plus mémorable *Out of the past*, p. 1576) poursuivent le voleur Fiske (Patric Knowles) tout en étant eux-mêmes pourchassés par le Cpt. Blake (William Bendix), un ripou complice de Fiske qui prétend croire Halliday coupable du larcin ; tout se terminera dans la propriété d'un receleur (John Qualen).

Amusante utilisation des différences de langage : tandis que le policier mexicain (Ramon Novarro) essaie d'améliorer son anglais, les fuyards font croire à des ouvriers qu'ils sont deux amoureux poursuivis par le père de la jeune femme, i.e., Blake, qui ne parlant pas espagnol, ne peut pas les contredire !

Przypadek *Le hasard*, Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1981, 118 mn

Meilleur film de Kieślowski et extraordinaire description de la Pologne juste avant Solidarność. C'est l'histoire de Witek (Bogusław Linda), un étudiant en médecine qui veut partir à l'étranger et n'y arrivera pas. Il croise un groupe de samizdat plus tard démantelé par la Police. Reprenant l'idée des univers parallèles mais sans trop en abuser, le scénario fait défiler l'histoire trois fois de suite (50, 37 et 21 mn) : en gare de Łódź, Witek court prendre un train pour Varsovie...

Première version, il l'attrape et fréquente des communistes très ouverts, tout en retrouvant une amie de jeunesse de l'autre bord. Il s'énerve sérieusement quand il s'aperçoit qu'elle a été arrêtée à cause des confidences qu'il a imprudemment faites à son mentor du Parti (Zbigniew Zapasiewicz).

Seconde version : il se bat avec un contrôleur, ce qui lui vaut une condamnation légère. En purgeant sa peine, il rencontre des opposants catholiques, ce qui l'amène naturellement à participer au samizdat. Il est accusé à tort, quand ses amis sont arrêtés en son absence, de les avoir donnés aux communistes.

Troisième version : renonçant à prendre son train, il retourne à l'université où il se tient à distance, et du Parti, et des contestataires. Tout lui réussit, il a épouse, fils et carrière universitaire toute tracée. Il arrive même à partir en Libye à bord d'un avion... qui explose au décollage à cause d'une bombe.

Chaque épisode comporte son histoire d'amour ainsi que son gadget : un ressort qui descend l'escalier, un Christ qui ouvre et ferme les paupières, deux jongleurs d'une rapidité de mitraillette. Mais le thème est plus le destin que le hasard : quelle que soit l'option choisie, la conclusion est la même : "On s'en va pas Monsieur, on s'en va pas", comme dirait Jacques Brel.

La structure d'univers parallèles fait que Witek croise sans les remarquer des personnages d'autres épisodes : c'est un peu l'effet *It's a wonderful life* (p. 399). Quand il prend l'avion fatal, on se dit "Il y arrive enfin" alors que ce n'est pour lui qu'une première tentative. Musique lancinante de Wojciech Kilar.

Strangers on a train *L'inconnu du Nord express*, Alfred Hitchcock, USA, 1951, 114 mn

D'après Patricia Highsmith, ce chef d'œuvre de Hitchcock se lit à plusieurs niveaux. D'abord comme un double crime parfait : l'instable Bruno (Robert Walker) se propose de tuer l'épouse de Guy (Farley Granger), moyennant quoi le veuf lui rendra la pareille en tuant son père. Stupéfaction de Guy quand il apprend que le demi-fou est passé à l'acte et lui demande d'honorer sa part d'un contrat inexistant avant de chercher à lui faire porter le chapeau en déposant son briquet, indice accablant, sur les lieux du crime... Tout ça servi par de superbes scènes de suspense : le dénouement dans le manège fou ou encore le montage alterné du contre la montre de Guy pour remporter son match et celui de Bruno pour récupérer le compromettant briquet tombé dans une bouche d'égout.

Le film est aussi une histoire d'ascension sociale. Guy, d'origine modeste, connaît la célébrité comme champion de tennis et fréquente maintenant la ravissante Anne (Ruth Roman), fille du sénateur Morton (Leo G. Carroll). Il est malheureusement marié à une fille vulgaire et sensuelle qui le trompe allègrement mais ne veut pas entendre parler de divorce.

Ce n'est pas *A place in the sun* (p. 1039) : l'idée de tuer l'encombrante épouse n'affleure même pas la conscience du vertueux Guy dont le "ça" s'exprime à travers Bruno, sorte de Mr. Hyde qui commet le crime dont l'autre n'a pas osé rêver. Robert Walker est extraordinaire en assassin échangiste : dans une scène d'anthologie, il serre, pour blaguer, le kiki à une rombière (Norma Varden) et augmente la pression à la vue de la sœur d'Anne (Patricia, fille d'Hitchcock) qui lui rappelle l'épouse de Guy récemment étranglée de ses mains. Le thème du ça est repris dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 452).

La Poison Sacha Guitry, France, 1951, 82 mn

Braconnier (Michel Simon) assassine son épouse (Germaine Reuver) et réussit à se faire acquitter en plaidant l'acte non prémédité et la légitime défense. On découvrira – il ne le savait pas lui-même – que la virago lui avait servi un verre contenant de la "mortaurats". L'idée de la supprimer lui est venue en écoutant à la radio maître Aubanel (Jean Debucourt) prendre la défense des meurtriers qu'il n'assimile pas à de vulgaires assassins. Braconnier se rend alors chez Aubanel en s'accusant du crime qu'il n'a pas encore commis pour savoir comment éviter la guillotine : il déclarera d'ailleurs à l'avocat avoir procédé selon ses "instructions".

Avec Pauline Carton et Jeanne Fusier-Gir en fleuriste qui affiche Saint Borgia puis Saint Juste ; et la voix de Lucienne Delyle à la radio "Nous nous adorerons toujours". Contrairement au déplaisant *Trésor de Cantenac* (p. 263), cette comédie vaguement misogyne, grande réussite de Guitry, ne porte aucun message.

Bend of the river *Les affameurs*, Anthony Mann, USA, 1952, 91 mn

Quelqu'un qui a mal tourné peut-il vraiment changer ? Pour le fermier Baile (Jay C. Flippen), il s'agit d'une pomme pourrie qu'il faut éliminer de peur qu'elle ne contamine les autres. Deux personnages au passé douteux – ils furent bandits au Missouri et ont échappé de peu à la pendaison –, McLyntock (James Stewart) et Cole (Arthur Kennedy) essaient de se racheter. Doté d'un surmoi à toute épreuve, McLyntock prouvera, par son comportement exemplaire, que les hommes ne sont pas des pommes. Pour Cole, c'est plus compliqué : il tente d'effacer son ardoise, quitte à se débarrasser d'un témoin gênant (Frank Ferguson). Mais ses bonnes résolutions sont mises à l'épreuve et il finit par retomber.

L'action, qui se passe en Oregon, est déclenchée par la découverte d'or dans la région : la nourriture indispensable pour l'hiver doit-elle être livrée aux fermiers qui l'ont payée, ou aux prospecteurs qui sont prêts à donner dix fois plus pour la même chose ? Le premier à succomber à la tentation est l'épicier de Portland (Howard Petrie) auquel McLyntock devra arracher de force les denrées qu'il ne veut plus livrer. Ce sont ensuite les hommes de main qui accompagnent la caravane de provisions (Royal Dano, Jack Lambert, Harry Morgan) qui fomentent un complot pour la détourner vers la mine d'or. Finalement, Cole succombe lui aussi au veau d'or. Mais McLyntock, inébranlable, mènera la cargaison à bon port, illustrant ainsi la thèse existentialiste du film.

La belle Julie Adams qui hésite entre Cole et McLyntock, Rock Hudson en joueur professionnel et Chubby Johnson en sympathique marinier du fleuve Columbia, complètent la distribution de ce chef-d'œuvre du western, le second de la série des Mann/Stewart sur un magnifique scénario de Borden Chase.

The big sky *La captive aux yeux clairs*, Howard Hawks, USA, 1952, 122 mn

Une bande d'aventuriers remonte le Missouri dans une région qui fut naguère française : on entend notre langue dans certains dialogues et, surtout, dans les chansons. À bord du bateau, Œil de Sarcelle, une princesse de la tribu Pied-Noir qu'on ramène à son père pour gagner sa confiance et initier un fructueux commerce de peaux. La longue remontée du fleuve est jalonnée des pièges tendus à nos héros par "la Compagnie" qui, voulant s'assurer l'exclusivité du commerce, n'hésite pas à lancer contre eux la tribu des Corbeaux. Jim (Kirk Douglas) a moins de chance auprès de la jeune femme que Boone (Dewey Martin) qui, après quelques hésitations, reste avec les Indiens, rendez-vous l'an prochain.

Excellente distribution : Arthur Hunnicutt et Hank Worden qui, dans le rôle de l'Indien Poordevil, fait oublier son déficit d'authenticité. Œil de Sarcelle (oiseau aux yeux clairs) est jouée par Elizabeth Threatt, à moitié indienne, dont ce fut le seul rôle. Ce magnifique film d'aventures mériterait une copie DVD à la hauteur.

Barry Lyndon Stanley Kubrick, USA, 1975, 185 mn

Plastiquement, le film est d'une splendeur inégalée. Une succession de plans statiques, animés seulement par un zoom arrière et composés comme des peintures, nous raconte l'histoire de Redmond Barry (Ryan O'Neal), devenu Barry Lyndon par mariage avec la belle veuve Lyndon (Marisa Berenson), seul personnage sympathique du film, sans jamais obtenir le titre de Lord Lyndon. Une attention toute particulière est apportée à la photo qui multiplie les clairs obscurs et donne la fausse impression d'être réellement éclairée aux chandelles.

Barry, être naïf rapidement corrompu, est une crapule, mais pas plus que les aristocrates qui le méprisent comme "upstart" (parvenu) et profitent de ses largesses, commises au dépens de son épouse, ainsi Lord Wendover (André Morell). Ces êtres poudrés et leurs auxiliaires, dont un prêtre réfrigérant (Murray Melvin qui fut Mignon dans *Les diables*, p. 1393), ne sont pas épargnés par le réalisateur dont le mépris bien connu de l'Humanité s'exprime aussi dans les deux scènes de duel qui opposent Barry à des lâches : le capitaine Quin (Leonard Rossiter) s'évanouit de frousse, le jeune lord Bullingdon (Leon Vitali) vomit carrément.

Très contestable, l'envahissant commentaire jupitérien en voix off souligne avec une componction superfétatoire – comme si Kubrick ne savait pas raconter une histoire en images – la philosophie très superficielle de Thackeray, auteur qu'on osa jadis comparer au génial Dickens. Dernier carton : "Ça se passait sous George III, ils sont tous égaux maintenant" : là où il aurait dû alléger le propos, le metteur en scène en remet une couche. Cette insistance à égrener des prudhommeries est l'indice de sévères limitations intellectuelles. Qui ont réduit ce potentiel chef-d'œuvre à la dimension d'un – somptueux – livre d'images.

Le cheval qui tue l'héritier est une tarte à la crème cinématographique, voir *Gone with the wind* et *Blanche Fury* (pp. 476, 237). Avec Hardy Küger et les récurrents Patrick Magee et Philip Stone.

Soylent green *Soleil vert*, Richard Fleischer, USA, 1973, 97 mn

Dans un futur dystopique (2022), la surpopulation entraîne une pénurie de nourriture. En enquêtant sur l'assassinat d'un membre de la nomenclatura (Joseph Cotten), le policier Thorn (Charlton Heston) découvre que la grande compagnie Soylent recycle les cadavres pour en faire des tablettes protéinées.

Description terrifiante d'un monde inégalitaire où certains dorment sur des grabats alors que d'autres ont des appartements dont les meubles incluent même une femme d'agrément. Prendre un bain est un luxe inouï, la confiture de fraise une denrée inabordable ; quant au riz, Thorn "en a déjà vu".

La scène d'euthanasie au son de la *Pastorale* est une sorte d'adieu à Edward G. Robinson, qui devait mourir avant la sortie du film.

Greystoke : the legend of Tarzan, lord of the apes Hugh Hudson, Grande-Bretagne, 1984, 131 mn

Tarzan (Christophe Lambert dans le rôle de sa vie) a été élevé par des singes. Il sauve la vie de l'explorateur belge d'Arnot (Ian Holm) qui le ramène au bercail où il est reconnu par son pittoresque grand-père (Ralph Richardson) et hérite du titre de Lord Greystoke à la mort de ce dernier. Malgré sa ravissante cousine américaine Jane (Andie MacDowell) qu'il a ravie à un snob (James Fox), il a du mal à vivre dans son beau château qui ne lui fait pas oublier la jungle. La coupe déborde quand, invité au British Museum, il découvre la vivisection ; il cherche alors à libérer un grand singe, celui qui l'a élevé et qu'il considère comme son père. Impossible de le raisonner, "Half of me is the earl of Greystoke, the other half is wild" ; il retourne, dans sa jungle. Très éloignée de celle de la MGM (p. 1753), une adaptation réussie du roman d'Edgar Rice Burrough (1912).

Uzak Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2002, 105 mn

C'est un peu la suite de *Nuages de mai* (p. 193) : Yusuf (Mehmet Emin Toprak, mort peu après d'un accident de la route) se rend à Istanbul pour chercher du travail. Il perturbe les habitudes de son cousin Mahmut (Muzaffer Özdemir), un photographe qui vit mal la séparation d'avec sa femme qu'il aime encore.

Chaque homme dans sa nuit... Yusuf semble davantage rechercher des aventures féminines qu'un boulot. Gentil mais balourd, il finit par horripiler Mahmut qui lui fait comprendre qu'il dérange. Ce dernier se referme sur lui-même et sur les films de Tarkovski qu'il visionne entre deux pornos. Son ex-épouse partie pour le Canada – il ne la reverra plus –, Yusuf ayant dégagé – il ne l'importunera plus –, la souris de la cuisine ayant fini par se faire prendre, Mahmut s'assoit sur un banc au bord du Bosphore : navires, ressac et cris des mouettes dans une espèce de sommeil d'hiver pour prendre le titre d'une œuvre à venir (p. 1032). Il allume une cigarette et rompt ainsi la promesse faite à sa mère de s'arrêter de fumer.

Un film de Ceylan, ce sont aussi des images de la Turquie : l'Anatolie et Istanbul. De préférence en hiver et si possible sous la neige.

Lured *Des femmes disparaissent*, Douglas Sirk, USA, 1947, 103 mn

Copie carbone de *Pièges* de Robert Siodmak (p. 51). Lucille Ball, George Sanders, Cedric Hardwicke, George Zucco, Alan Mowbray, Boris Karloff et Charles Coburn reprennent les rôles d'Adrienne, Robert Fleury, Brémontière, Batol, Maxime, Pears et du commissaire Ténier. Avec quelques différences mineures : Londres a remplacé Paris et Sanders ne chantant pas ne peut interpréter *Il pleurait* ; on retrouve par contre la musique de Michel Michelet.

Frankenstein created woman *Frankenstein créa la femme*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1967, 88 mn

Le baron (Peter Cushing) est ici assisté d'un médecin (Thorley Walters) : ils rappellent le couple formé par Holmes et Watson que les acteurs avaient d'ailleurs incarnés chez Fisher, mais séparément. Ils ressuscitent une suicidée en lui conférant la beauté qu'elle n'avait pas et l'esprit, qui lui vient par intermittences, d'un innocent exécuté. Pour le crime commis par trois aristocrates vauriens – qui, bien qu'Allemands, semblent sortis d'une public school – que la belle séduit l'un après l'autre avant de les assassiner. Plus instrument de vengeance qu'être humain autonome, elle se tue, pour de bon cette fois.

Le troisième Frankenstein de Fisher est un film atypique assez réussi malgré les extérieurs de la Hammer qui laissent, comme toujours, à désirer : le village est un patchwork où l'on reconnait les bâtiments du *Cauchemar de Dracula* (p. 778).

L'argent Robert Bresson, France, 1983, 81 mn

D'après Tolstoï. Un faux billet de 500 francs circule ; c'est pour certains une sorte de mistigri qu'on n'a qu'à refiler aux autres, sauf que cela fait des victimes collatérales. En particulier le jeune Yvon qui sera abandonné par son épouse et entraîné dans la spirale du crime.

Le style de Bresson, avec sa diction artificielle et ses litotes, est un peu agaçant : l'auteur, enfermé dans son système, ne nous surprend plus.

Le avventure di Pinocchio Luigi Comencini, Italie, 1972, 320 mn

Tout comme *Cuore* (p. 360), que Comencini adaptera en 1984, *Pinocchio* (1881) est un roman édifiant – mais sans message religieux – à destination des jeunes enfants, dû au journaliste Carlo Collodi : "– Si tu ne vas pas à l'école, tu seras changé en âne (somaro)", et c'est effectivement ce qu'il advient, car tout ça est très amusant. Servi par un excellent scénario de Suso Cecchi d'Amico, avec des acteurs épatants – Nino Manfredi en Gepetto, Gina Lollobrigida en fée, Lionel Stander en Mangiafuoco, Mario Adorf en directeur de cirque, et même Vittorio De Sica en juge –, ce téléfilm en six épisodes est un petit bijou qu'illumine la composition d'un de ces acteurs-enfants que Comencini savait dénicher et surtout diriger, comme ici le jeune Andrea Balestri, 8 ans. On finit rapidement par voir l'histoire à travers ses yeux et à oublier son invraisemblance.

Les animaux – chat, renard – sont joués par des humains déguisés ; mention spéciale pour l'extraordinaire escargote Lumaca (Zoe Incroci). Le "pescecane" (poisson-chien, i.e., requin) est en fait une baleine. Petite leçon de morale : "Les mensonges ont les jambes courtes et le nez long".

La glace à trois faces Jean Epstein, France, 1927, 40 mn

D'après Paul Morand, l'histoire d'un homme pressé (René Ferté) occupé à fuir, à bord de sa voiture de sport, ses trois maîtresses, Pearl "aussi démodée que son prénom", Athalia et Lucie. On ne sait trop s'il recherche la mort, mais il finit par la trouver au terme d'un inévitable accident annoncé à l'écran par des images de cimetières et la prolifération de panneaux DANGER.

C'est un film avant-gardiste de la grande période d'Epstein avec une caméra-vedette qui ne se laisse jamais oublier. Tout est dans le montage, les surimpressions, les images hachées. Le metteur en scène s'attarde un moment sur une fête de village filmée de façon documentaire. Dialogue empreint de féminisme : "– Pearl vous plaît ? Elle est à vous".

L'albatros Jean-Pierre Mocky, France, 1971, 89 mn

Cette histoire de cavale d'un détenu en Alsace est prétexte à une charge lourdingue contre les politiciens corrompus du pompidolisme. Avec une référence implicite au maire de Puteaux, Ceccaldi-Raynaud, dont les colleurs d'affiches venaient de commettre un meurtre à l'occasion des municipales.

Les deux acteurs principaux sont mauvais, aussi bien Mocky en héros romantique dans la lignée de *Solo* (p. 686) que la beauté de service (Marion Game). Quant aux dialogues, ils sont souvent affligeants : après "– En politique, tous les coups sont permis" fallait-il mettre les points sur les ı en répondant "– Même ceux en-dessous de la ceinture" ? Il y a cependant des idées inattendues comme les ébats d'un couple en ombres chinoises. Ce qui donne lieu à ce commentaire : "– Ça énerve les gens de voir faire l'amour, pas vous ?".

Seconds rôles pour Paul Muller, René-Jean Chauffard, Marcel Pérès, Michel Delahaye et Rudy Lenoir. Musique de Léo Ferré.

Klute Alan J. Pakula, USA, 1971, 114 mn

Le détective Klute (Donald Sutherland) enquête sur un meurtre qui se ramifie en une série de crimes sexuels commis sur des prostituées. L'une d'entre elles, Bree (Jane Fonda), échappera de peu au même sort.

Le film est trop sage pour être une authentique descente dans l'enfer de la perversion sexuelle comme *Maîtresse* (p. 1233). Ni les bandes magnétiques que se passe en boucle le tueur (Charles Cioffi), ni les séances de Bree avec sa psychanalyste (!) ne sont vraiment convaincantes ; et l'intrigue policière est d'une banalité à toute épreuve. Mais restent les décors newyorkais, en particulier cet atelier de couture désert qui voit le dénouement et surtout la magnifique photo de Gordon Willis (de *Manhattan*) qui insiste sur le noir, les contre-jours presque bouchés.

Sugata Sanshirō *La légende du grand Judo*, A. Kurosawa, Japon, 1943, 76 mn

Zoku Sugata Sanshirō *La nouvelle légende du grand Judo*, Akira Kurosawa, Japon, 1945, 79 mn

D'après un roman publié en feuilleton à partir de 1942, le film relate la création, à l'époque Meiji, en 1882, d'une branche dissidente du ju-jitsu (art de la souplesse), le judo (voie de la souplesse). Le fictif Sanshirō Sugata se convertit au judo et affronte, dans des combats parfois mortels, les tenants du ju-jitsu dont l'un est joué par Takeshi Shimura à l'aube d'une longue collaboration avec Kurosawa.

Malgré un scénario assez ingrat, ce premier film porte déjà la marque d'un vrai réalisateur. Quand Sanshirō (Susumu Fujita) décide de suivre le maître de judo (Danjirō Ōkōchi), il laisse ses getas : une courte séquence montre ces socques abandonnés s'abimer au fil des saisons. De même, le combat final dans les hautes herbes voit les nuages défiler en accéléré : Gus Van Sant s'en est-il inspiré ?

L'œuvre ne comporte aucune trace du nationalisme agressif des films de l'époque, e.g., ceux de Kinoshita. Le judo n'apparaît qu'après guerre sous nos longitudes : dans *L'île noire* (1937), Wronzoff attaque Tintin "– C'est du jiu-jitsu, mon petit ami", lequel réplique d'un coup de pied "– Et ça, c'est de la savate !".

La suite (*zoku*) met à nouveau en scène Denjirō Ōkōchi et Susumu Fujita dans les rôles du maître et son disciple Sanshirō, lequel affronte des adeptes du karate lors d'un combat dans la neige.

Cette sauce rallongée est inférieure à l'original. Ce n'est guère qu'une suite d'épisodes, dont certains ont déplu à l'occupant, pensez donc : le héros vole au secours d'un tireur de pousse-pousse auquel un Américain filait une raclée – il avait sans doute lu *Le lotus bleu* –, plus tard, il met KO sur le ring un champion de boxe yankee… sous les yeux de marins US aux yeux bridés !

Nightmare Maxwell Shane, USA, 1956, 85 mn

Stan (Kevin McCarty), musicien, se réveille avec le souvenir d'un cauchemar où il tuait un homme dans une pièce octogonale garnie de miroirs. Accompagné de son beau-frère policier Rene (Edward G. Robinson), il retrouve le lieu du crime, puis se rappelle progressivement les tragiques évènements. Ce qui l'amène à identifier Belknap (Gage Clarke) qui l'avait impliqué dans l'assassinat de sa propre épouse en l'hypnotisant à l'aide d'une chandelle ; et qui récidive à l'aide d'une montre pour l'amener à se noyer. Stan sera sauvé *in extremis* par Rene.

Tourné à la Nouvelle-Orléans, un film noir avec voix off sur fond de jazz ; d'après une nouvelle de Cornell Woolrich (alias William Irish) que Shane avait déjà adaptée (*Fear in the night*, p. 1849).

Ida Paweł Pawlikowski, Pologne, 2013, 83 mn

1962. Au moment de prononcer ses vœux, Anne, novice catholique, est encouragée à rendre visite à une tante qu'elle ne connaît pas. Elle apprend qu'elle est née de parents juifs qui furent tués et enterrés par des voisins ; bébé de sexe féminin, donc non circoncise, elle fut confiée à des religieuses. Ida – puisque c'est son vrai prénom – prend soin des restes de ses parents. Sa tante Wanda, communiste vieillissante qui vit entre la bouteille et les rencontres sans lendemain se suicide. Ses obsèques sont l'occasion pour Ida d'expérimenter l'amour physique avec un saxophoniste admirateur de Coltrane. Sachant maintenant qui elle est et à quoi elle renonce, elle retourne au couvent pour devenir nonne.

Magnifique film en noir et blanc qui restitue le quotidien grisâtre du socialisme de l'époque, ses mensonges et ses désillusions ; et la vérité des êtres.

Badlands *La balade sauvage*, Terrence Malick, USA, 1973, 90 mn

Kit (Martin Sheen) a pour petite amie Holly (Sissy Spacek) que son père (Warren Oates) trouve trop jeune pour avoir un copain et surtout pas Kit, né "du mauvais côté des rails". Qui passe outre à cet obstacle en abattant son potentiel beau-père pour s'enfuir et vivre avec Holly une sanglante robinsonade. Quand il se sent menacé, Kit tue ; quand il ne l'est pas aussi. Arrêté, il est devenu un sorte de vedette et rien ne lui fait plus plaisir que ce commentaire d'un flic (Alan Vint) le comparant à James Dean. Sa complice passive Holly lui voue une admiration sans bornes : "He says frog, I jump". C'est elle qui, longtemps après les faits, nous fait part, en voix off, de ses réflexions assez tartes.

Kit s'inspire de Charles Starkweather, exécuté à 20 ans en 1959 après 11 meurtres. Le réalisateur s'applique surtout à nous montrer les paysages, l'espace infini et muet qui a servi de toile de fond à des actes qu'il ne tente pas d'expliquer.

Le témoin Jean-Pierre Mocky, France, 1978, 90 mn

Reims. Le notable Maurisson (Philippe Noiret) a tué une fillette – assez dévergondée par ailleurs. Seul capable de l'incriminer, le restaurateur de peintures Antonio (Alberto Sordi) brouille les pistes par haine de la peine de mort. Maurisson disculpé par un alibi en or fourni par sa famille, Antonio devient le principal suspect. Quand le coupable est abattu par le père de la victime (Paul Crauchet) qui l'avait pris pour l'Italien, personne ne peut plus sauver Antonio de la guillotine.

Une œuvre grave et sobre qui détone dans la filmographie de Mocky. Les rares bizarreries, comme ce commissaire de police ouvertement homosexuel joué par Roland Dubillard, s'effacent devant l'horreur de la "veuve". Dernier plan terrifiant : le lavage au jet de la courette où a eu lieu l'exécution.

Adam's rib *Madame porte la culotte*, George Cukor, USA, 1949, 101 mn

Le sixième des neuf films du couple Spencer Tracy/Katharine Hepburn : Adam, procureur et son épouse Amanda, avocate, s'opposent au tribunal et c'est elle qui gagne. L'enjeu est le procès d'une jeune femme (Judy Holliday) qui a tiré sur son époux infidèle (Tom Ewell). Amanda prétend faire profiter sa cliente de la loi non écrite qui bénéficie habituellement aux hommes coupables de "crimes d'honneur". Pour cela, elle va tenter de démontrer la parfaite égalité entre hommes et femmes, le clou du procès étant l'intervention d'un monstre féminin (Hope Emerson, qui d'autre ?) qui exhibe sa force aux dépens du malheureux Adam.

Amanda offre un chapeau à sa cliente pour la rendre plus féminine ; autrement dit l'égalité *et* les places assises. Scénario de Ruth Gordon et Garson Kanin.

Reconstituirea *La reconstitution*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1968, 99 mn

Deux jeunes hommes en état d'ébriété ont causé quelques dégâts dans un centre de loisirs. Les autorités locales les obligent à jouer leur propre rôle dans un prétendu film éducatif dénonçant les ravages de l'alcool. À force de faire semblant de se battre, l'un des jeunes, Vuica (George Mihaita) reçoit un coup mortel.

Les autorités (l'adjudant, le procureur) semblent complètement irresponsables, hésitant entre discours paternaliste et brutalité ; le pédagogue est un peu plus lucide, mais il est trop saoul pour être pris au sérieux. Quant à la population qui arrive sur les lieux pour se détendre devant la télévision, elle prend violemment à parti le survivant bien désemparé à côté du corps de son copain.

The panic in Needle Park Jerry Schatzberg, USA, 1971, 110 mn

Le quotidien d'un couple de drogués newyorkais. Tout juste remis d'une overdose, Bobby (Al Pacino) accompagne son frère Hank (Richard Bright) dans un cambriolage et se fait prendre ; alors qu'il est en prison, Helen (Kitty Winn) se prostitue. Le "narc" (flic anti-stupéfiants) Hotch (Alan Vint) cherche à coincer les gros bonnets du quartier (Broadway/72^{e} rue, dit "Needle Park") au moyen de dénonciations en cascade. Ayant attrapé Helen sur un petit délit, il lui promet l'immunité si elle lui "donne" Bobby ; elle préfèrerait lui offrir quelqu'un d'autre mais, comme dit Hotch "You rat up, you don't rat down", autrement dit on ne peut s'en tirer qu'en vendant un plus mouillé que soi. Quand Bobby sort de la prison où l'a envoyé Helen, il ne lui en veut même pas car tous les drogués sont prêts à donner jusqu'à leurs proches. Moment emblématique de cette descente aux Enfers, quand le couple revient de Staten Island après y avoir acheté un petit chien ; Bobby tient à se faire une piquouze dans les toilettes du ferry et ils négligent l'animal qui tombe à la mer.

The battle of San Pietro *La bataille de San Pietro*, John Huston, USA, 1945, 38 mn

Documentaire bouleversant sur les combats de décembre 1943 entre les Américains et les Allemands retranchés au nord de Naples sur la Ligne Gothique et qui devaient se poursuivre au Monte Cassino. Images de tout jeunes soldats qu'on emballe dans des sacs, de rangées de tombes fraîches encore ouvertes. Et de ces paysans italiens retrouvant, avec un semblant de sourire, la lumière du jour dans les ruines de ce qui fut leur village, San Pietro. Cette œuvre âpre et dérangeante déplut aux services de la propagande et fut remisée.

Jules et Jim François Truffaut, France, 1962, 106 mn

La première adaptation de Henri-Pierre Roché, avant *Les deux Anglaises* (p. 1623). L'histoire de l'amitié entre deux hommes, l'Autrichien Jules (Oskar Werner) et le Français Jim (Henri Serre) amoureux de la même femme, la fantasque Catherine (Jeanne Moreau) qui finit par entraîner Jim dans la mort. Jules se rappelle alors que Catherine avait souhaité que ses cendres fussent dispersées du haut d'une montagne dans le vent... "mais cela était interdit" poursuit la voix off. Séquence émouvante où Catherine chante, accompagnée par un de ses amants (Serge Rezvani, alias Bassiak), *Le tourbillon de la vie*.

Référence (enjolivée) à l'idylle épistolaire entre Guillaume Apollinaire et Madeleine Pagès. Apparition de Marie Dubois et débuts à l'écran de la très jeune Sabine Haudepin. Musique de Georges Delerue.

Secret beyond the door... *Le secret derrière la porte*, Fritz Lang, USA, 1947, 95 mn

Mariée à Mark (Michael Redgrave), un architecte qui a rassemblé dans son manoir les authentiques pièces où eurent lieu des crimes atroces, la jeune Celia (Joan Bennett) trouve la clef de la chambre interdite n° 7, en fait une copie carbone de la sienne. Son époux a prévu de l'y étrangler pour régler un vieux problème œdipien : sa mère l'avait enfermé dans sa chambre quand il avait dix ans. Celia arrive *in extremis* à stopper Mark en lui révélant qu'il s'agissait en fait d'une mauvaise farce de sa grande sœur Caroline (Anne Revere). *Happy end* : le couple file désormais le parfait amour. On ne nous dit pas si Mark guéri s'"occupera" de Caroline...

Étonnante séquence onirique, un procès où Mark tient tous les rôles. Le scénario louche un peu sur *Rebecca* (p. 1056), cf. le personnage secondaire de Miss Robey (Barbara O'Neill) dont le visage prétendument brûlé est à moitié caché par un voile ; elle mettra le feu à la maison dont elle a été chassée. La musique signée Miklós Rózsa est un plagiat éhonté du *Prélude à l'après-midi d'un faune*.

Fabiola Alessandro Blasetti, Italie, 1949, 166 mn

Au temps de l'empereur Maxence, de méchants païens (Louis Salou, Paolo Stoppa) font assassiner le patricien éclairé Fabien (Michel Simon) par leur homme de main (Franco Interlenghi) et accusent les chrétiens du meurtre. Aidée du gladiateur gaulois Rhual (Henri Vidal), la fille de la victime, Fabiola (Michèle Morgan), les disculpe mais les comploteurs tuent aussi l'intègre juge Galba (Carlo Ninchi). Les innocents sont alors livrés aux lions du cirque. *Happy end* avec l'arrivée des troupes de Constantin et victoire d'une "nouvelle force pacificatrice dont le but est d'établir Paix, Justice et Fraternité", le Christianisme (!) ; auquel on attribue, tant qu'à faire, des positions anti-esclavagistes. . .

Les acteurs italiens viennent en grande partie de *La corona di ferro* (p. 168). À part Paolo Stoppa, ils jouent des chrétiens : Gino Cervi, Elisa Cegani, Rina Morelli et Massimo Girotti, ce dernier tenant le rôle de Saint Sébastien, en fait supplicié sous Dioclétien s'il a vraiment existé. Dans le genre édifiant, le film se compare favorablement au *Signe de la croix* (p. 321).

The mule Clint Eastwood, USA, 2018, 112 mn

Earl (Clint Eastwood), vieil horticulteur ruiné de 90 ans, met le doigt dans un engrenage fatal qui en fait le courrier d'un cartel mexicain de la drogue. Quand il est finalement arrêté, il aura eu le temps de se réconcilier avec son épouse mourante et avec sa fille.

Réflexion apaisée sur les erreurs d'une vie, le film recèle deci delà quelques radotages réactionnaires – une bande d'hommasses à moto, les "dykes on bike", illustration sans frais de l'opinion d'Eastwood sur les LGBT, une plaque de voiture qui réfère à la lointaine guerre de Corée –, mais ils n'arrivent pas au niveau des attaques contre le *welfare* qui plombaient *Million dollar baby* (p. 192).

La petite voleuse Claude Miller, France, 1988, 109 mn

Janine (Charlotte Gainsbourg, 17 ans) est élevée par sa tante et son oncle (Raoul Billery qui était le père de *L'effrontée*, p. 675). Asociale, elle est placée comme bonne et devient la maîtresse de Michel (Didier Bezace), un homme marié qui tente de l'éduquer ; mais elle lui préfère le voyou Raoul (Simon de La Brosse) avec lequel elle fugue avant d'être envoyée en maison de correction. D'où elle s'échappe alors qu'elle est enceinte de Raoul.

La France de 1950, mal reconstituée, sert de toile de fond à une œuvre qui se voudrait une version féminine des *Quatre cents coups* (p. 521) mais ne trouve jamais ses marques. Vouloir tourner le scénario d'un autre – en l'occurrence François Truffaut – est une mauvaise idée ; exception, *Mes chers amis* (p. 605).

The four horsemen of the Apocalypse *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, Vincente Minnelli, USA, 1962, 147 mn

D'après un roman de l'Espagnol Vincente Blasco Ibáñez déjà porté à l'écran par Rex Ingram (p. 932) ; l'histoire a été modernisée, on a changé de guerre.

Le prologue, en Argentine, montre le patriarche Madariaga (Lee J. Cobb) et sa famille en 1938. D'un côté, un gendre français (Charles Boyer) et son petit-fils préféré, Julio (Glenn Ford), de l'autre, un gendre allemand (Paul Lukas) et un autre petit-fils, Heinrich (Karlheinz Böhm), qui affirme son nazisme pendant le repas. Le vieil homme en a une attaque alors que se déchaîne un orage où l'on croit voir dans le ciel Conquête, Guerre, Épidémie et Mort.

Après ce début fulgurant, nous suivons l'insouciant Julio à Paris. Il y est l'amant de la belle Marguerite (Ingrid Thulin) dont le mari, un journaliste patriote (Paul Henried), deviendra un des chefs de la Résistance, mouvement que Julio se décide à rejoindre, lassé de se sentir inutile. Son statut de neutre et ses liens familiaux avec des hauts gradés allemands lui permettent de transmettre des informations cruciales. Et d'accomplir une mission suicide : il rejoint son cousin Heinrich, maintenant général SS, en Normandie dans un véhicule muni d'un émetteur. Peu de temps après son arrivée sur les lieux, les deux derniers petits-enfants de Madariaga sont détruits par les avions anglais venus en compagnie des Quatre Cavaliers.

Malgré une séquence un peu lourdingue où Heinrich protège Marguerite des assiduités pachydermiques d'un général, le film est magnifique. Il est centré sur l'évolution morale de Julio que l'amour amène à vouloir se grandir à ses propres yeux : il prend pour une fois un risque, ce que n'avait pas fait son père en 1914. D'où ses adieux déchirants car celui qui n'en reviendra pas et le sait pas meurt au moment où il est enfin devenu un homme.

Coiffures et habits sont ceux de 1962 ; avec Yvette Mimieux et Albert Rémy.

The badlanders *L'or du Hollandais*, Delmer Daves, USA, 1958, 84 mn

Remake d'*Asphalt jungle* (p. 471) en western. Alan Ladd nous inflige un visage bouffi par l'alcool et Ernest Borgnine qu'on aimait détester est hélas devenu gentil ; le *happy end* n'arrange rien. Avec Katy Jurado.

The black cat *Le chat noir*, Edgar G. Ulmer, USA, 1934, 65 mn

Werdegast (Bela Lugosi) retrouve son vieil ennemi Poelzig (Boris Karloff) dans une série de vignettes d'outre-tombe. On voit un cercueil vertical transparent où repose, comme suspendue, l'épouse que Poelzig ravit jadis à Werdegast. Le scénario, mal ficelé, est peut-être celui d'un cauchemar. Avec Harry Cording.

Femmes femmes Paul Vecchiali, France, 1974, 116 mn

Grande réussite de Paul Vecchiali, sur un scénario de Noël Simsolo (qui joue dans le film). Deux comédiennes d'âge mûr (Hélène Surgère et Sonia Saviange) partagent un appartement décoré de photos d'actrices, souvent tirées de *Cinévie*, avec lesquelles elles entretiennent comme un dialogue muet. Amusantes saynètes, dont une sera reprise par les deux actrices dans *Salò* (p. 568) ; par exemple la visite incongrue d'un amateur de femmes mûres (Michel Duchaussoy).

Au bout de quarante minutes, on finit par s'apercevoir que la fenêtre donne sur le cimetière du Montparnasse et une certaine gravité perce sous le loufoque. Sonia, qui avait demandé au médecin (Michel Delahaye) des conseils quant à un prétendu rôle d'alcoolique et s'était vu répondre "Ce que je vous souhaite, c'est le *delirium tremens*", se met à voir des animaux, iguanes et chauves-souris : elle doit se désintoxiquer. À la mort du metteur en scène qui fut le mari de l'une puis de l'autre, elles s'apprêtent à célébrer dignement l'héritage quand Sonia se sent mal et se met à hurler, hurler sous le regard des images épinglées au mur... tandis qu'Hélène, hébétée, s'avoine au champagne.

Touchantes chansons sur une musique de Roland Vincent : "Ce n'était pas un colonel", "Les hommes, en somme" ou "Elles se fanent à qui mieux mieux".

The night of the generals *La nuit des généraux*, Anatole Litvak, Grande-Bretagne, 1967, 138 mn

Cette superproduction tournée à Varsovie et à Paris pousse jusqu'à l'absurde la thématique de *Monsieur Verdoux* (p. 608) : ce qui est admirable à grande échelle est monstrueux sur une petite. Grau (Omar Sharif), policier zélé mais un tantinet borné, poursuit un tueur en série dans un moment où l'on massacre gratis. Le sadique n'est autre que Tanz (Peter O'Toole, excellent), un général SS déséquilibré. La meilleure séquence du film le montre saisi de tremblements alors qu'il visite le Jeu de Paume : il s'est reconnu dans l'autoportrait de Van Gogh.

L'action se déroule principalement à Paris, vers le 20 juillet 1944, au moment de l'attentat contre Hitler. C'est l'occasion de dresser quelques portraits assez réussis de généraux ; Donald Pleasence en conspirateur, Charles Gray en spécialiste du retournement de veste – en cela il s'oppose à sa réfrigérante épouse (Coral Browne). Tom Courtenay joue un sympathique caporal tire-au-flanc qui espère bien en sortir vivant. Le policier français (Philippe Noiret) est, à cette époque où le vent s'est mis à souffler contre les Allemands, un résistant plausible ; mais que dire de l'appui qu'il reçoit du rigide Grau ?

La nuit quand le Diable venait (Robert Siodmak, p. 1527) raconte une authentique histoire de tueur en série, étouffée car il ne pouvait y avoir de crime impuni sous le IIIe Reich.

La bête humaine Jean Renoir, France, 1938, 99 mn

Magnifique adaptation de Zola, plus fidèle que la version de Fritz Lang (*Human desire*, p. 1227). Le cheminot Lantier (Jean Gabin) croise le couple Roubaud alors que le mari (Fernand Ledoux) vient de commettre un meurtre dans un train : il a tué par jalousie le "parrain" de Séverine (Simone Simon), son épouse aux allures félines. Lantier ne pipe mot devant la Justice mais devient l'amant de la belle. Cette dernière le pousse au meurtre du mari mais le cheminot ne peut s'y résoudre à cause de la pitié que lui inspire cet assassin rongé par le remords. Quand le couple formé par Séverine et Lantier danse sur la musique du *Petit cœur de Ninon*, on est profondément ému car on pressent qu'ils ne s'en sortiront pas. Pire, ils le savent : Lantier tuera plus tard Séverine dans une crise de folie avant de se jeter de sa locomotive en marche.

L'hérédité chargée de Lantier en fait un potentiel meurtrier : "Des générations d'ivrognes m'ont pourri le sang", préjugé scientiste dont on trouve un écho dans le *Journal d'un curé de campagne* (p. 122). Parmi les seconds rôles, un Julien Carette éblouissant et le réalisateur dans celui du pittoresque braconnier Cabuche.

Playtime Jacques Tati, France, 1967, 119 mn

Dans un quartier moderniste, construit de toutes pièces par le réalisateur mégalomane qui en fut ruiné, des personnages se croisent sans pouvoir communiquer, souvent séparés par le verre omniprésent. Les habitants ressemblent, vus de la rue, à de grosses tortues dans leur aquarium. Un restaurant chic, le Royal Garden, ouvre ses portes ; les clients vont essuyer les plâtres et M. Hulot y commettra quelques unes de ses proverbiales maladresses. Tout se détraque, les flèches lumineuses se mettent à crépiter – un peu comme le poisson-fontaine de *Mon oncle* (p. 21) –, les sièges déchirent les vêtements – un serveur, mis à l'écart, sert de poubelle à habits –, le faux plafond s'effondre. Dans les décombres du restaurant, un Américain (Billy Kearns) organise une sorte de fiesta improvisée où l'on chante *Nini peau d'chien* sous l'œil du maître d'hôtel (Michel Francini) dont la bouche noircie montre qu'il a bu au goulot. Une des portes vitrées du restaurant n'existe plus, qu'importe, le préposé tient toujours la poignée en main, ce qui le rend plus mobile pour réclamer une pièce.

Les sons ont la part belle : le siège lâche comme un pet quand on s'y assoit, une porte reste silencieuse même quand on la claque rageusement. Tati dénonce un snobisme qui n'en était qu'à son début avec l'abus de mots anglais inutiles comme PHARMACY. Subsistent quelques vagues traces d'un Paris dont ne subsistent que de vagues traces : dans la musique de Francis Lemarque et aussi ces monuments célèbres qui s'affichent le temps d'un reflet dans une porte… vitrée. Ce film sur la déshumanisation pâtit de son sujet : il est un peu froid.

Julieta *Julieta*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2016, 99 mn

Dans un de ses mélos à tiroirs, Almodóvar nous raconte les souffrances de Julieta (interprétée par deux actrices selon son âge) séparée de sa fille depuis douze ans. Il est beaucoup question de culpabilité dans cette histoire : le mari, mort en mer à La Corogne après une dispute, leur fille qui en veut à tout le monde y compris elle-même et se laisse kidnapper par une secte évangéliste.

Le film, qui ne décolle que dans son dernier tiers, n'atteint pas le niveau des grandes réussites de l'auteur. Rossy de Palma, vieillie, joue une servante.

Dishonored *Agent X 27*, Joseph von Sternberg, USA, 1931, 92 mn

1915. Tombée bien bas, la veuve d'un officier autrichien, Marie Kolverer (Marlene Dietrich) est ramassée dans la rue où elle se prostitue par le chef des services secrets (Gustav von Seyffertitz) qui lui propose, pour l'éprouver, de trahir son pays. Sous le nom de code de X 27, elle participe à un bal costumé – prétexte à filmer des cotillons – pour entrer dans les bonnes grâces d'un suspect (Warner Oland, futur Charlie Chan, pp. 160, 730, 418) qui, démasqué, se suicide. Elle a moins de chance avec l'espion russe H 14 (Victor MacLaglen) avec lequel elle joue au chat et à la souris. Il échappe à la belle qui, envoyée du côté russe, s'y fait capturer mais arrive à s'enfuir après lui avoir administré un somnifère. Quand H 14, finalement pris par les Autrichiens, attend d'être fusillé, elle le laisse sciemment s'évader. Cette histoire d'amour entre espions se termine au petit matin dans une cour de prison où Marie se pomponne et ajuste ses bas face au peloton d'exécution.

Accompagné par la valse des *Donauwellen*, le plus beau des sept Sternberg/Dietrich, d'une incroyable splendeur plastique (photo de Lee Garmes). Il est aussi question de cryptographie musicale, un secret restitué au piano par X 27 écoutée attentivement par l'État-major ; même genre de scène dans *Une femme disparaît* (p. 697) avec May Whitty, moins affriolante que Marlene cependant !

La 317^{e} section Pierre Schoendoerffer, France, 1965, 90 mn

Compte-rendu quasi-documentaire de la retraite d'un petit groupe de soldats au moment de la défaite de Diên Biên Phu (mai 1954). Avec Jacques Perrin dans le rôle du sous-lieutenant Torrens et Bruno Cremer dans celui de l'adjudant Willsdorf, un Alsacien au langage pittoresque qui a connu la Wehrmacht : pour lui, les hommes sont des "rombiers" et "on n'est pas sorti de l'auberge". Apparition de la célèbre métaphore employée par le Vietminh : on brise un œuf dans la main, le blanc s'en va mais le jaune reste. La sécheresse du style rend d'autant plus poignant l'aveu final de Torrens mortellement blessé : "J'ai peur des bêtes".

Ambavi Suramis tsikhitsa *La légende de la forteresse de Souram*, Sergueï Paradjanov, URSS, 1985, 87 mn

Dans le style, inventif et fauché, de *Sayat Nova* (p. 197), le conte impossible à suivre du sacrifice d'un jeune homme qui s'enterre vivant dans les fondations d'une forteresse pour en assurer la stabilité.

Une jeune femme oscille de part et d'autre d'une ombre puis s'arrête et s'efface ; c'est alors l'ombre qui se démasque et apparaît une vieille femme qui se met à osciller à son tour, dévoilant ainsi par moments la jeune femme du début, aux yeux désormais fermés. Le passage du temps selon Paradjanov. Inoubliable.

The bonfire of the vanities *Le bûcher des vanités*, Brian De Palma, USA, 1990, 120 mn

Sherman (Tom Hanks), un premier de cordée de Park Avenue qui s'est égaré en voiture dans le Bronx en compagnie de sa maîtresse (Melanie Smith), se dégage comme il peut d'une tentative d'agression et plonge dans le coma un des assaillants, un Noir que le communautarisme aura vite fait de présenter comme l'agneau qu'il n'était pas (il s'appelle Lamb). C'est de Sherman que les magouilles politiques font l'agneau sacrificiel (lamb to the slaughter) de cette histoire. Dans laquelle un journaliste alcoolique (Bruce Willis) trouvera matière à un best-seller.

Cet amusant jeu de massacre pâtit d'une séquence moralisatrice où un juge noir (Morgan Freeman) assène une leçon de civisme à tout le monde. Un mouvement de caméra, copié de *Vertigo* (p. 1561) et combinant travelling arrière et zoom avant exprime le désarroi de Sherman face à ses agresseurs du début.

Il colosso di Rodi *Le colosse de Rhodes*, Sergio Leone, Italie, 1961, 137 mn

Tout Leone, le meilleur comme le pire, est déjà présent dans ce péplum qui ne respecte l'Histoire que sur un point : la sixième merveille de l'Antiquité fut détruite par un tremblement de terre. Cet épisode, qui survient à la fin en s'accompagnant d'une violente tempête, est le plus réussi du film, même s'il rappelle *Les derniers jours de Pompei* (p. 1069).

Dans un passé pré-chrétien où se mêlent jeux du cirque et archers assyriens, Tireo (Conrado San Martin), affublé d'un collier de barbe, a décidé de livrer Rhodes aux Phéniciens. Il est assisté en cela par sa maîtresse Diala (Lea Massari), fille du constructeur de la gigantesque statue qui défend l'île. Face à ces traîtres, des patriotes emmenés par Peliocle (Georges Marchal) que vient soutenir le Grec Dario (Rory Calhoun). Diala, amoureuse de Dario, lui sauve la vie, mais meurt durant le tremblement de terre.

Tourné en Espagne, notamment dans le chaos rocheux de Manzanares el Real.

Mala noche Gus Van Sant, USA, 1984, 75 mn

Splendide noir et blanc et caméra portée, images de Portland la nuit ou sous la pluie, belles gueules de jeunes marginaux dans la lignée d'*Accattone* (p. 285).

Répétitive et invertébrée, cette chronique du désir d'un homosexuel pour un jeune Mexicain sans papiers dégage un irrépressible ennui.

Saraband for dead lovers Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1947, 92 mn

Georg Ludwig et Sophie-Dorothée de Hanovre sont les ancêtres de l'actuelle famille royale britannique. En 1694, Sophie tombe amoureuse du beau Königsmark ; le futur George Ier fait alors assassiner l'amant et répudie son épouse qui est enfermée jusqu'à sa mort au château d'Ahlden.

Le film, qui bénéficie de couleurs somptueuses, culmine dans une longue scène de carnaval, mais déçoit malgré son titre ravélien : le couple-titre (Joan Greenwood et Stewart Granger) manque de passion. Les méchants sont mieux servis : le Georg Ludwig campé par Peter Bull ressemble à un petit cochon vicieux, quant à la comtesse Platen qui orchestra la mort de son ex-amant Königsmark, Flora Robson la rend touchante dans sa douleur de femme vieillissante et blessée.

Street angel *L'ange de la rue*, Frank Borzage, USA, 1928, 97 mn

Naples. Rencontre entre Angela (Janet Gaynor), recherchée par la Police, et le peintre Gino (Charles Farrell) qui voit en elle un ange des Cieux. De la Rue, plutôt, suggère une prostituée jalouse alors que la jeune femme a été reprise par les pandores à bicorne. Quand elle sort, le peintre désespéré veut désormais la tuer mais, à deux doigts de l'étrangler sur l'autel d'une église, le Livre tombe : une longue série de regards croisés scelle alors la réconciliation des amoureux.

Tout est question de style : ce film à la plastique splendide est sublime.

Wild at heart *Sailor et Lula*, David Lynch, USA, 1990, 120 mn

Le couple formé par Sailor (Nicolas Cage) et Lula (Laura Dern) est menacé par la mère (Diane Ladd) de la jeune femme qui veut la mort de Sailor. En lançant ses troupes (Harry Dean Stanton, J. E. Freeman, Willem Dafoe) contre lui, elle arrive seulement à le mettre dans de mauvaises situations qui lui valent la prison.

On s'amusera des références à Elvis Presley – le *Love me tender* final – et aux sorcières du *Magicien d'Oz* (p. 1314) qui renvoient à la caricaturale et vulgarissisme belle-mère de Sailor. On a cependant du mal à entrer dans un film auquel, malgré la présence d'acteurs emblématiques – Isabella Rossellini, Jack Nance, etc. – manque la dimension fantastique des chefs-d'œuvre de l'auteur.

Shadow of the thin man *L'ombre de l'introuvable*, W.S. Van Dyke, USA, 1941, 93 mn

Song of the thin man *Meurtre en musique*, Edward Buzzell, USA, 1947, 83 mn

Deux autres films mettant en scène Nick et Nora (William Powell et Myrna Loy), le sympathique couple de détectives alcooliques de Dashiell Hammet (p. 185). Asta reprend lui aussi du service, avec un chien différent dans le second film. Les intrigues sont tout aussi peu intéressantes avec la sempiternelle réunion finale où sont convoqués tous les suspects ; ici, les coupables sont les personnages joués respectivement par Henry O'Neill et Leon Ames.

Le premier film est alerte et plein de rebondissements. Du second, plus routinier, on retiendra surtout la présence de Gloria Grahame.

Charlie Chan at the circus Harry Lachman, USA, 1936, 72 mn

Charlie Chan at the race track H. Bruce Humberstone, USA, 1936,70 mn

Charlie Chan at the opera H. Bruce Humberstone, USA, 1936, 68 mn

Charlie Chan at the olympics H. Bruce Humberstone, USA, 1937, 71 mn

Quatre Charlie Chan (cf. p. 160) avec Warner Oland et Keye Luke, le fils n° 1 que son père reconnaît de dos à cause des fréquentes fessées qu'il lui administra.

Sentences mémorables : "– Suspicion father of truth." "– Facts like photographic film must be exposed before developing." "– More than one way to remove skin from cat." "– Truth like football receives many kicks before reaching goal." "– Mind like parachute only fonctions when open." "– Inquisitive person like bear after honey sometimes finds hornet's nest." "– Don't rub sore finger with sand paper." "– Envelope like skin of banana must be removed to digest contents." "– Better for oriental to lose life than lose face." "– Luck happy combination of stupid accidents."

Charlie Chan à l'opéra est particulièrement réussi grâce à Boris Karloff, William Demarest et son atmosphère qui rappelle *Phantom of the opera* (p. 1101). *Charlie Chan aux jeux olympiques*, où le détective se rend en zeppelin (61 heures de traversée), se déroule dans une Allemagne où les policiers sont très sympathiques ; carte de Chine (cf. *Illegal*, p. 826) en prime. *Charlie Chan au cirque* retrouve un peu l'univers de *Freaks* (p. 147). L'indécrottable racisme des studios est patent dans *Charlie Chan aux courses* : le palefrenier noir est tellement empoté qu'on l'a surnommé Streamline.

The hill *La colline des hommes perdus*, Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1965, 118 mn

Pendant la dernière guerre, en Afrique du Nord, un camp disciplinaire où trône la colline artificielle que les soldats doivent grimper sous un soleil de plomb pour y apprendre les vraies valeurs militaires. Un des garde-chiourme, le sergent Williams (Ian Hendry), provoque sciemment la mort de l'un d'eux, d'où la protestation de son compagnon de cellule Roberts (Sean Connery). Williams, qui bénéficie du soutien indéfectible de son supérieur Wilson (Harry Andrews), une brute raciste, passe à tabac Roberts auquel il fracture un pied...

Le commandant du camp (Norman Bird) est une ganache qui passe son temps au bordel et le médecin (Michael Redgrave) un trouillard ; il n'y a guère que le sergent Harris (Ian Bannen) pour relever le tableau. Bien loin du front, ces planqués dissimulent leur lâcheté derrière une application rigide du règlement : tel est le message de cette œuvre bien filmée mais au scénario terriblement bétonné.

Fifth avenue girl *La fille de la conquième avenue*, Gregory La Cava, USA, 1939, 83 mn

Lassé d'être traité comme une vache à lait par sa famille, le richissime Borden (Walter Connolly) loue les services de la jeune chômeuse Mary (Ginger Rogers) qu'il fait passer pour sa maîtresse. Le fils Borden (Tim Holt) arrête en conséquence le polo pour s'intéresser aux affaires de son père ; quant à madame Borden, elle retrouve de l'intérêt à ce mari qui faisait partie des meubles. Mary arrange aussi les affaires de la fille Borden, amoureuse d'un chauffeur (James Ellison) aux idées communistes simplistes, en lui conseillant de l'épouser ; on comprend que le jeune marié cessera de manger du bourgeois.

Le scénario rappelle celui de *My man Godfrey* (p. 1336).

Apache *Bronco apache*, Robert Aldrich, USA, 1954, 87 mn

Un des tout premiers films d'Aldrich dont le héros, l'Apache Masaï (Burt Lancaster), refuse de se laisser déporter en Floride. Il s'échappe et mène des actions de guerilla, ce qui lui vaut d'être traqué par Sieber (John McIntire). Puis, suivant l'exemple des Cherokees de l'Oklahoma, il s'assagit, prend femme (Jean Peters) et entreprend de cultiver le maïs.

Ce film, qui présente les Indiens sous un jour positif, est handicapé par le *happy end* imposé par le studio : en entendant les vagissements d'un nouveau-né, Masaï dépose les armes et Sieber laisse vivre ce "Buck", ainsi que sa femme et son bébé ! Rôle de scout pour Charles Buchinsky, alias Bronson, passé au cirage rouge, comme Lancaster et Peters, pour faire buck.

One hour with you *Une heure près de toi*, Ernst Lubitsch, USA, 1932, 78 mn

Remake de *The marriage circle* (p. 511) sur une musique d'Oscar Straus avec l'équipe Paramount/Lubitsch/Maurice Chevalier/Jeanette MacDonald (cf. p. 1271). C'est l'histoire d'un couple bien parisien, le docteur Bertier, lequel interpelle souvent le spectateur, et sa légitime dont la meilleure amie – "Oh, cette Mitzi !" – (Genevieve Tobin) a comme une envie de se faire ausculter... Le bon docteur succombe une nuit ; par souci de symétrie, son épouse fait de même – mais en pensée seulement ! – avec un soupirant (Charles Ruggles).

Meet me in St Louis *Le chant du Missouri*, Vincente Minnelli, USA, 1944, 113 mn

Production d'Arthur Freed pour la MGM, cette *americana* musicale est rythmée par les saisons, de l'été 1903 au printemps 1904. L'intérêt se focalise sur les amours de la jeune Esther (Judy Garland) et sur les désarrois de sa petite sœur (extraordinaire Margaret O'Brien, 7 ans). C'est elle qui, en détruisant ses bonshommes de Noël par dépit, convainc le *pater familias* (Leon Ames) de ne pas déménager pour New York où sa carrière l'appelait, au grand soulagement de la famille et de son épouse (Mary Astor). Divers évènements ponctuent le film : un coup de téléphone depuis New York, Halloween et, bien sûr, l'Exposition Universelle. Chanson à succès, *The trolley song*, interprétée par Judy Garland.

Otac na službenom putu *Papa est en voyage d'affaires*, Emir Kusturica, Yougoslavie, 1984, 130 mn

Les matches de football à la radio – contre le Danemark, contre l'URSS – datent l'action qui se déroule entre 1950 et 1952. Ce n'est pas parce que Tito s'oppose à Staline que son régime n'est pas stalinien : il partage avec le maître du Kremlin un manque complet d'humour. Mesa (Miki Manojlović) a trouvé "exagéré" un dessin satirique montrant Marx avec un portrait de Staline au mur : il n'a pas le sens de la plaisanterie, mais sa maîtresse qui le dénonce, son beau-frère du Parti qui le fait coffrer, ne l'ont pas davantage. Il est emmené après la circoncision de ses fils (nous sommes à Sarajevo, dans un monde de culture musulmane) et ne redonne signe de vie que quelques mois plus tard. La famille est finalement autorisée à le rejoindre dans la petite ville de Zvornik (sur la Drina) où il est relégué, avant que son directeur de conscience communiste ne lui annonce que son temps de purgatoire est fini.

L'histoire est racontée par Malik, le fils cadet de Mesa, un enfant atteint de somnambulisme. Ce film baroque, constamment inspiré, émouvant et parfois déchirant, est accompagné par *Les flots du Danube* de Iosif Ivanovici que joue à l'accordéon son frère aîné (Davor Dujmović du *Temps des gitans*, p. 1151).

Hôtel du Nord Marcel Carné, France, 1938, 97 mn

Dans un hôtel du Canal Saint-Martin, les destins croisés de deux couples : d'une part les amants d'un jour (Annabella et Jean-Pierre Aumont) venus pour se suicider, de l'autre un maquereau (Louis Jouvet) et sa gagneuse (Arletty) à laquelle le dialogue d'Henri Jeanson confie, à côté du trop célèbre "atmosphère", le néologisme "fatalitaire". En compagnie d'une pléiade de seconds rôles : une volage épouse (Paulette Dubost) partagée entre son amant (Andrex) et son cocu donneur de sang (Bernard Blier), l'hôtelière (Jane Marken) et sa servante (Raymone). Sans oublier un flic (René Bergeron) et un jeune homme efféminé (François Périer) avec ses réflexions très datées sur la bicyclette. Tout commence par un coup de feu et un suicide raté et s'achève sur un autre coup de feu, sorte de suicide réussi, dont le bruit est couvert par celui des pétards du 14 juillet.

L'hôtel du Nord, 102 quai de Jemmapes, tenu par les parents d'Eugène Dabit (mort en URSS où il accompagnait André Gide) a été reconstitué en studio.

The day the Earth stood still *Le jour où la Terre s'arrêta*, Robert Wise, USA, 1951, 92 mn

Effrayée par l'accès de la Terre à l'arme atomique, la Civilisation Galactique dépêche une soucoupe volante qui débarque à Washington. À son bord Klaatu (Michael Rennie), assisté de Gort, robot aux allures de Golem. L'émissaire reçoit un accueil mitigé de la part de la population, compréhensive (Patricia Neal) ou cupide et bornée (Hugh Marlowe). Il rencontre un grand savant (Sam Jaffe) qui le persuade de montrer son pouvoir en coupant l'électricité dans le monde entier pendant trente minutes avant de convoquer une assemblée des scientifiques du monde entier devant le vaisseau spatial. Mais l'Armée tue Klaatu et Gort se dispose à détruire la Terre lorsque la phrase magique KLAATU BARADA NIKTO convainc le robot de récupérer et ressusciter son maître. Celui-ci repart en soucoupe après avoir adressé un message comminatoire que les scientifiques, dans leur infinie sagesse, ont évidemment compris.

Tout cela est d'une telle naïveté et tellement dépourvu d'humour qu'on en reste perplexe. L'idée que les scientifiques formeraient une corporation au-dessus des autres relève d'un scientisme affligeant et dangereux. Elle mène à cette Police galactique dont fait partie ce Gort qui ne prend d'ordres nulle part : c'est sans doute l'Intelligence Artificielle qui lui donne droit de vie et de mort sur la Création. Parmi les détails croustillants, le fait que Klaatu puisse corriger des équations au tableau, ce qui postule plus que l'universalité des mathématiques, celle de leur expression écrite... Et puis ces extra-terrestres sont très riches puisqu'ils ont des diamants plein les poches ! Ce film annonce *2001, a space odyssey* (p. 1727), film plus brillant et encore plus con.

Fargo Joel Coen, USA, 1996, 98 mn

Dans un Minnesota glacé et sous le patronage du mythique bûcheron Paul Bunyan, des personnages aux patronymes scandinaves rivalisent de bêtise et de méchanceté. Question bêtise, Jerry (William H. Macy) est gratiné : directeur des ventes du garage de son beau-père Wade, il multiplie les ruses infantiles pour faire de petits profits, par exemple en transmettant des numéros de série illisibles aux autorités. Sa dernière idée est de faire enlever son épouse Jean par des complices puis partager la rançon avec eux. La mesquinerie de Wade (Harve Presnell) qui le prend – à juste titre – pour un minable, est un peu responsable de ce complot débile. Les deux truands donnent davantage dans la méchanceté, que ce soit Carl (Steve Buscemi) ou Gaer (Peter Stormare), assassin taiseux. Ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'apparaît Marge (Frances McDormand époustouflante) fliquesse "redneck" enceinte jusqu'aux yeux et personnage positif du film. C'est elle qui arrête Gaer alors qu'il est en train de broyer le corps de son complice Carl, la septième victime de cette histoire qui a vu auparavant la mort de Wade et Jean. Elle chapitre le criminel en lui expliquant que l'argent n'est pas l'unique but de la vie avant de retrouver son placide époux (John Carroll Lynch) qui vient de gagner un concours pour illustrer le timbre-poste à trois cents.

Peut-être le meilleur film des Coen ; prenante musique de Carter Burwell.

Scarface Howard Hawks, USA, 1932, 90 mn

Le film, qui s'ouvre par une série de cartons qui sont comme un appel à la création du FBI, nous dépeint l'ascension d'un petit gangster, le balafré Tony Camonte (Paul Muni) dont la carrière s'inspire en partie de celle d'Al Capone avec une référence au massacre de la Saint-Valentin. Les images – la boule qui renverse les quilles alors qu'on déquille celui (Boris Karloff) qui l'a lancée, la blonde beauté (Karen Morley) à laquelle deux hommes, l'officiel et et le caché, offrent du feu, etc. – ne nous surprennent plus : elles ont été plagiées *ad nauseam*.

Les gangsters sont d'une vulgarité sans fond ; il faut les voir discuter au théâtre de la pièce *Sadie Thompson* (cf. *Rain*, p. 1332). Parmi eux, Angelo (Vince Barnett) crève l'écran : illettré, il s'annonce au téléphone comme le "seckertary" de Scarface. Ce dernier a une signature, un air de *Lucia di Lammermor* qu'il siffle constamment ; son bras droit Guino (George Raft) se reconnaît à sa sempiternelle pièce de monnaie, un tic qui devait à jamais coller à l'acteur.

Scarface appartient à la veine incestueuse du machisme : il ne supporte pas qu'un homme approche sa sœur (Ann Dvorak), une jalousie maladive qui l'amène à tuer Guino. Peu de temps après, frère et sœur sont abattus par la Police emmenée par Guarino (C. Henry Gordon). THE WORLD IS YOURS proclame une annonce lumineuse de l'agence Cook, disparue en 2019.

Deus e o diabo na terra do sol *Le dieu noir et le diable blond*, Glauber Rocha, Brésil, 1964, 118 mn

Œuvre emblématique de l'éphémère Cinema Novo et la meilleure de son auteur. Manoel et Rosa, paysans du Sertão, cherchent la voie en suivant, d'abord le dieu noir Sebastião, puis le diable blond Corisco (Othon Bastos). Deux expériences interrompues par le "matador de cangaceiros" Antonio das Mortes (Mauricio do Valle) chargé d'exterminer les ennemis de l'Église et des possédants. Il laisse la vie sauve au couple qui part dans une course éperdue vers la mer que l'homme termine seul : "Le Sertão sera la mer et la mer le Sertão".

Sebastião se veut le continuateur d'Antônio Conselheiro, prophète fondateur de la Commune de Canudos massacrée par l'Armée en 1897. Corisco – personnage historique mort en 1940 – se réclame de son ex-chef Lampião et du padre Cícero, le saint des cangaceiros. Le film, violent et sanguinaire, culmine dans une espèce de sacrifice d'Isaac mené à terme par Sebastião et les atrocités illuminées de Corisco : "– Coupe les couilles à ce cocu" dit-il à Manoel, rebaptisé Satan... À côté de tout ça, *O cangaceiro* (p. 105) a des allures de western familial. La caméra portée, parfois haletante, s'égare en direction du ciel alors que Manoel, guidé par Sebastião, chemine en portant une émorme pierre sur la tête ; elle encercle le couple maudit formé par Corisco et son épouse Dadá qui s'embrassent éperdument sur la musique de Villa-Lobos (*Bachianas Brasileiras* n° 5).

Malgré son message marxiste trop explicite, le film est avant tout une œuvre poétique sur ce Sertão déshérité. Dominé par la figure de l'énigmatique Antonio das Mortes (qu'on retrouvera dans le film éponyme, p. 1564) dont les actions sont commentées par la complainte lancinante de Sérgio Ricardo : "Maudit par dix églises, rejeté par tous les saints..."

Call Northside 777 *Appelez Northside 777*, Henry Hathaway, USA, 1948, 106 mn

Alors que Frank Wiecek (Richard Conte) purge depuis plus de dix ans une perpétuité pour le meurtre d'un flic, un journaliste (James Stewart) arrive à prouver que le témoin principal a été manipulé par la Police.

Tiré d'une histoire authentique, cet excellent film a une dimension semi-documentaire, que ce soit l'évocation des minorités – les Polonais de Chicago – ou des dernières méthodes policières. L'inventeur du détecteur de mensonges, Leonarde Keeler, fait d'ailleurs une démonstration de sa machine sur le prisonnier. Le sérieux du film en prend quand même un sacré coup avec la datation d'une photo grâce à l'agrandissement d'un détail infime bien au-delà des limites de résolution imposées par le grain ; et son honnêteté aussi quand l'image de Dillinger illustre un discours sur le gangstérisme de la Prohibition, là où il aurait fallu Capone ! Avec Lee J. Cobb, Helen Walker et Betty Garde.

Le locataire Roman Polanski, France, 1976, 125 mn

D'après Roland Topor. Trelkolwski (le réalisateur, excellent) loue l'appartement de Simone Choule, une jeune femme qui s'est défenestrée sur la verrière de la courette. Son bailleur (Melvyn Douglas) lui reproche rapidement de faire du tapage et de recevoir des "gourgandines". Il se sent rejeté par les habitants de l'immeuble et particulièrement par la concierge (Shelley Winters) : "Qu'est-ce qu'il a encore fait" dit-elle alors qu'il a eu un accident. Les signes inquiétants se multiplient : l'homélie du curé "Tu pueras comme une charogne lubrique", une bizarre réclame pour LA PEINTURE LURE, une dent humaine dans un trou du mur, d'énigmatiques silhouettes vues au travers de la lucarne du "petit coin"... le bruit de la verrière qu'on répare sonne d'ailleurs comme celui d'un échafaud qu'on dresserait pour lui. Le cafetier (Jacques Monod) essaie de lui faire prendre les habitudes – cigarettes Marlboro, chocolat chaud – de la défunte. Il s'imagine que ses voisins veulent lui faire subir le sort de Simone qu'ils auraient poussée au suicide puis finit par accepter son rôle. C'est déguisé en femme qu'il fait le saut fatal sous le regard des résidents qui se pressent, pense-t-il, aux fenêtres comme au théâtre... il doit s'y prendre à deux fois.

Ce film très réussi est une métaphore du rejet du Juif ; elle inclut jusqu'à la paranoïa de la victime qui voit un complot là où il n'y a que de l'étroitesse d'esprit, e.g., celle des voisins (dont Jo van Fleet) qui font expulser une locataire (Lila Kedrova) laquelle, en représailles, conchie leurs paliers. Avec Isabelle Adjani, Rufus, Bernard Fresson, Claude Dauphin, Claude Piéplu et Héléna Manson.

The heretic John Boorman, USA, 1977, 118 mn

The exorcist (p. 1216), la suite. Assisté par la docteure Tuskin (Louise Fletcher), le père Lamont (Richard Burton) tente d'arracher la jeune Regan (Linda Blair) au démon. Celui-ci, qui n'est autre que Pazuzu, lui fait voir du pays : une Éthiopie onirique récréée en studio, seul intérêt d'un film qui, sinon, sombre dans le ridicule. Avec Max von Sydow, Ned Beatty et Paul Henried.

Le roman de Renard Wladyslaw Starewicz, France, 1931, 62 mn

Renart (rebaptisé Renard) berne tous les animaux : corbeau, loup, poule, ours et même Sa Majesté le lion qui, outré, fait le siège de son château. Mais il se défend tellement bien que le Roi, impressionné, en fait son ministre.

Film d'animation en volume réalisé par Starewicz et sa fille Irène et sonorisé en 1937. Quel dommage qu'il ne soit pas en couleurs ! Le noir et blanc et la photo grisâtre ne rendent pas justice à cette œuvre débordante de trouvailles, comme cette joute commentée à la radio.

Straw dogs *Les chiens de paille*, Sam Peckinpah, G^{de}-Bretagne, 1971, 117 mn

David Sumner (Dustin Hoffman), timide mathématicien américain, est en vacances avec son épouse anglaise Amy (Susan George) en Cornouailles. La région est peuplée de dégénérés, des obsédés qui ne rêvent que de coucher avec Amy : le scénario démagogique en fait une fieffée allumeuse qui n'a que ce qu'elle mérite quand elle se fait violer, ce qui ne lui déplait pas plus que ça. Une autre garce s'amuse à émoustiller Henry (David Warner), l'idiot du village qui la tue puis se réfugie chez David qui est alors assiégé par une demi-douzaine d'énergumènes alcoolisés et homicides emmenés par le père de la victime (Peter Vaughan). Venu à bout des assaillants, il part en voiture avec l'idiot en abandonnant Amy.

Le film, très découpé, est totalement répugnant. Il vante l'autodéfense tout en trouvant de précieuses excuses aux violeurs : toutes des salopes ! Le premier plan montrant des enfants qui jouent renvoie à *The wild bunch* (p. 395).

Panic in the streets *Panique dans la rue*, Elia Kazan, USA, 1950, 92 mn

Le médecin Reed (Richard Widmark) et le policier Warren (Paul Douglas) essaient d'enrayer la propagation de la peste bubonique dans un port en tentant de retrouver un nommé Poldi, porteur du bacille. Ignorant le but de cette recherche, non divulgué pour ne pas créer de panique, deux petits criminels (Jack Palance et Zero Mostel), qui croient que Poldi cache un magot, sont aussi à sa recherche. Ils seront eux aussi contaminés.

L'intérêt majeur du film réside dans les images de la Nouvelle-Orléans. Dont les rues avaient été cependant expurgées de toute population noire ; un résumé de l'honnêteté de Kazan qui venait de signer *Pinky* (1949), film antiraciste ! Barbara Bel Geddes (Mrs. Reed) et Zero Mostel allaient bientôt être blacklistés.

J'embrasse pas André Téchiné, France, 1991, 138 mn

Une des grandes réussites de Téchiné sur un scénario de Jacques Nolot. Le jeune Pierre (Manuel Blanc) quitte ses Pyrénées pour Paris avec l'idée de faire du théâtre et finit par se prostituer pour gagner sa vie. Son échec à devenir acteur s'explique sans doute par une totale incapacité à éprouver des émotions : il est insensible à l'amour touchant que lui porte une vieille fille (Hélène Vincent) ou aux attentions sincères d'un vieil homosexuel (Philippe Noiret). Le déclic se produit pourtant quand il s'attache à une putain (Emmanuelle Béart) qui lui chante "Quand on a trop tourné en rond/Sous la lampe comme un papillon" ; cruelle punition de son éveil affectif, il sera sévèrement battu et enculé par le souteneur de la jeune femme. Mais il a terminé son éducation sentimentale : après avoir effectué son service militaire, il peut enfin aller voir la mer.

They died with their boots on *La charge fantastique*, Raoul Walsh, USA, 1941, 94 mn

Biographie épique du Gal. Custer (Errol Flynn) qui a souvent inspiré le cinéma, les Américains n'ayant jamais digéré que les Indiens ne se soient pas laissé exterminer sans rendre un ou deux coups. *Fort Apache* (p. 230) en fait un militaire pète-sec et incompétent, *Little Big Man* (p. 138), un mégalomane. Comme ici, où il est présenté comme le héros de la bataille de Gettysburg. Placardisé dans l'Ouest après la Guerre de Sécession, il protège (!) les Indiens et leur chef Crazy Horse (Anthony Quinn) avant de tomber à la bataille de Little Big Horn, victime d'une révolte fomentée par une bande de spéculateurs (dont Arthur Kennedy). Autre ami des Peaux-Rouges, le Gal. Sheridan (John Litel), auteur de la célèbre phrase "Un bon Indien est un Indien mort" qu'on aurait aimé entendre dans le film.

Cette hagiographie un peu indécente est sauvée par le dynamisme de la mise en scène et les prestations de Flynn et de sa partenaire attitrée, Olivia de Havilland. Leur rencontre donne lieu à un gag "locatif" (cf. *Les lois de l'hospitalité*, p. 86) : Custer s'est fait remettre une lettre d'introduction pour le père (Gene Lockhart) de sa future épouse, lequel se révèle être l'individu qu'il vient de traiter de tous les noms d'oiseau.

Hattie McDaniel illustre la version paternaliste du racisme : domestique dévouée et superstitieuse, elle croit aux vertus des pattes de lapin !

Queen Kelly Erich von Stroheim, USA, 1928, 101 mn

Film maudit dont le tournage fut interrompu à la demande de Gloria Swanson, l'interprète de Kelly, choquée par le scénario : c'est pour elle que son amant, Joseph Kennedy (père du futur président), produisait le film. Ce qu'il reste de l'œuvre porte indéniablement la griffe du metteur en scène, en particulier son insistance sur la perversion et la dégénérescence : voir la scène où la reine (Seena Owen) cravache l'héroïne ou l'extraordinaire Jan Vreyheid (Tully Marshall) affublé de béquilles, litron en poche.

Scénario : l'héroïne, une orpheline pensionnaire chez des religieuses, est séduite par le futur consort (Walter Byron) du royaume de Kronberg devant lequel, émue, elle avait perdu sa petite culotte. Puis elle part à Dar es Salaam au chevet de sa tante qui lui fait épouser le dégénéré Vreyheid (fin du fragment tourné) avant de reprendre le boxon familial – c'est alors qu'on la surnomme "Queen Kelly". Elle est finalement retrouvée par l'ex-futur consort devenu roi. Au moment du mariage-couronnement, elle a cette réflexion très élégante : "– Majesty, me foot ! Just plain Queen Kelly", pesante analogie entre un royaume et un bordel.

Cette lourdeur qui plombe les œuvres de Stroheim épargne *Greed* (p. 1725), adaptation littéraire où, pour une fois, ses fantasmes ne tournent pas à vide.

Sommarlek *Jeux d'été*, Ingmar Bergman, Suède, 1951, 96 mn

Les souvenirs d'une danseuse (Maj-Britt Nilsson) remontent à la surface lorsqu'elle reçoit le journal d'Henrik (Birger Malmsen) avec lequel elle passa un merveilleux été, à peine troublé par le cri d'un oiseau de mauvais augure ou la proche venue de l'automne. Ces splendides images de la nature scandinave se referment sur celles, déchirantes, du lit d'hôpital sur lequel agonisa Henrik qui avait plongé au mauvais endroit. "Je ne crois plus en Dieu" avait-elle alors dit. Une dizaine d'années après, durant une répétition de *Coppelia*, elle en est toujours à hésiter entre deux voies, celle du souvenir mortifère et celle de la vie adulte. Un plan sur ses ballerines qui se soulèvent alors qu'elle embrasse son amant journaliste (Alf Kjellin) suggère que son deuil a pris fin et qu'elle a décidé de faire face.

He liu *La rivière*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 1997, 111 mn

Hsiao-shen (Kang-shen Lee) souffre d'une douleur au cou contractée dans une rivière polluée où il figurait un noyé lors d'un tournage. Ni les moxas, ni les prières, rien n'y fait dans un contexte de sexualité ambiguë avec ses géniteurs. Le père (Tien Miao), qui va chercher des aventures dans des bains-douches spécialisés, trouve dans la pénombre un partenaire qu'il ne sait pas être son fils ; il le gifle quand il s'en aperçoit mais on ne sait pas trop ce qu'il lui reproche. La relation avec la mère (Li-ching Lu) ne semble pas aller au-delà de la provocation.

Hsiao-shen est une sorte d'Antoine Doisnel qui revient dans de nombreux films du réalisateur, e.g., *Vive l'amour*, *Et là-bas quelle heure est-il ?* (pp. 1660, 1476). L'eau qui n'arrête pas de dégouliner des plafonds annonce *The hole* (p. 915).

Grindhouse Robert Rodriguez & Quentin Tarantino, USA, 2007, 183 mn

Film en deux parties, censées être projetées dans une *grindhouse*, un théâtre burlesque, d'où les amusantes bandes-annonces de films bidons. Le premier long-métrage, *Planet terror*, signé par Robert Rodriguez, est une sorte de pastiche de *Night of the living dead* (p. 1342). Les détails répugnants – pustules et sang qui gicle – ne compensent pas l'indigence d'un scénario dont on ne retient que l'idée saugrenue d'utiliser une mitrailleuse en guise de jambe de bois.

Death proof (en français : *Boulevard de la mort*) est moins pénible car on y tchatche beaucoup comme dans tous les films de Tarantino. Le cascadeur Mike (Kurt Russell) est une espèce de monstre qui fait régner la terreur sur la route. Il assassine les passagères d'une voiture en provoquant délibérément un accident ; lorsqu'il récidive en s'en prenant à une Dodge Challenger 1970 – référence explicite à *Vanishing point* (p. 1652) – dont les trois occupantes sont elles-mêmes cascadeuses, le démon de la route en prend pour son grade.

Kárhozat *Damnation*, Béla Tarr, Hongrie, 1988, 115 mn

Le premier très grand film de Béla Tarr – et mon préféré – est placé sous le signe d'une pluie qui imprègne tout. Elle s'abat sur le chien solitaire qui traine devant la façade du "Titanik bar" où Karrer (Mklós Székely) va écouter chanter une femme fatale. Et forme des flaques où l'on "fait des claquettes", mais ce n'est pas vraiment *Singin' in the rain* (p. 31). Elle inonde la base des colonnes des édifices : un long panoramique accompagne des gens qui s'abritent en attendant qu'elle cesse. Tout se termine dans un paysage de boue qui semble avaler Karrer.

On ne boit guère d'eau dans ce monde humide, témoins les verres à bière renversés sur le comptoir du bar où l'alcool incite les personnages à d'étranges ballets. Nostalgie et plans-séquences hypnotiques sur un scénario de László Krasznahorkai et musique lancinante de Mihály Vig, tous deux récurrents de Tarr.

High sierra *La grande évasion*, Raoul Walsh, USA, 1941, 96 mn

Dès les premières images, on sait que Roy (Humphrey Bogart) ne s'en sortira pas : il n'a été relâché de prison que dans le but de participer à l'attaque d'un casino. Quand il va rencontrer ses complices pour préparer le coup, les montagnes menaçantes semblent l'avertir et c'est d'ailleurs sur le flanc du Mont Whitney qu'il sera abattu. Une lueur d'espoir pourtant avec cette vieille guimbarde qu'il a bien failli emboutir avec son coupé Ford : à son bord Velma (Joan Leslie) affligée d'un pied-bot. Image de la pureté perdue, l'amour que Roy éprouve pour elle porte la promesse d'une possible rédemption ; il lui paie une opération chirugicale, ce qui lui vaut la reconnaissance du grand-père (Henry Travers) de celle qui peut désormais danser… avec un autre homme. Roy doit se rabattre sur l'affection, peu valorisante mais sincère, de Marie (Ida Lupino) qui s'est attachée à lui comme le chien Pard à la touchante jeune femme.

Tout ça fait un beau film tragique que Walsh reprendra en western : ce sera l'extraordinaire *Colorado territory* (p.1619).

Le racisme des studios s'exprime à travers le personnage d'Algernon (Willie Best), un Noir qui roule des yeux quand il ne somnole pas. Petits rôles pour Cornel Wilde, Arthur Kennedy et Henry Hull.

Le diable boiteux Sacha Guitry, France, 1948, 124 mn

Cette biographie de Talleyrand, "merde en bas de soie" à la veste réversible, peut être vue comme un plaidoyer *pro domo* : le réalisateur voudrait nous faire accroire qu'il servait la France en dînant, sous l'Occupation, avec Göring.

Passages en alexandrins, e.g., "Remettez-vous, madame, et venez me rejoindre". Jeanne Fusier-Gir joue une vieille maîtresse surnommée "Le petit pâtissier".

The narrow margin *L'énigme du Chicago-express*, Richard Fleischer, USA, 1952, 71 mn

Les trains permettent des huis clos parfaitement adaptés aux intrigues policières. À Chicago, le policier Brown (Charles McGraw) prend en charge la veuve d'un gangster qui doit témoigner à Los Angeles. Sa vie est en danger mais les tueurs montés dans le train ne savent pas à quoi elle ressemble, Brown non plus : celle qu'on lui a présentée est en fait une policière (Marie Windsor) qui égare tellement les soupçons qu'elle sera abattue. Tandis que la véritable veuve (Jacqueline White), très comme il faut, voyage incognito avec fils et gouvernante.

Ce film nerveux est mené train d'enfer. Mention spéciale pour les tueurs : Peter Brocco, David Clarke, Peter Virgo et son col de fourrure. Un détective des chemins de fers (Paul Maxey) joue de sa corpulence pour bloquer les couloirs.

Burn after reading Joel & Ethan Coen, USA, 2010, 110 mn

Osborne Cox (John Malkovich), cadre de la CIA licencié à cause de son alcoolisme, compte bien vider son sac. Las ! Katie (Tilda Swinton), son épouse en instance de divorce, copie son manuscrit sur un CD qu'elle oublie dans un club de gymnastique où il est récupéré par Linda (Frances McDormand), une employée qui, aidée de son collègue un peu simplet Chad (Brad Pitt), puis de son patron Ted (Richard Jenkins) qui en pince pour elle, essaieront de le monnayer auprès de Cox, voire des Russes. Ce complot minable entraîne la mort de Chad et Ted dont la CIA fait disparaître les restes et un coma dépassé pour Cox ; quant à Linda, facile de la faire taire puisqu'elle ne réclame que le prix d'une petite chirurgie esthétique... "Jesus fucking Christ !" commente une huile de l'agence.

Ce film mineur, mais très amusant, comporte un étrange gadget mis au point par le séducteur de l'histoire (George Clooney) : un rocking chair masturbatoire pour femmes. On s'amusera aussi de la différence entre les deux hommes que Linda emmène voir le même film au cinéma : l'un rit, l'autre pas.

Kiss of death *Le carrefour de la mort*, Henry Hathaway, USA, 1947, 95 mn

Le petit gangster Nick Bianco (Victor Mature) décide de collaborer avec un procureur (Brian Donlevy) pour obtenir une remise de peine. Malheureusement, les preuves qu'il apporte contre Tommy Udo (Richard Widmark) n'emportent pas la conviction du jury et il doit faire face à la vengeance de ce dernier.

Film moralisateur sauvé par la composition de Widmark en tueur au petit rire méchant ; dans une scène d'anthologie, il précipite dans l'escalier une infirme en fauteuil roulant. Le patron du restaurant est joué par Tito Vuolo, acteur voué aux rôles de "wops" (ritals).

Brigitte et Brigitte Luc Moullet, France, 1966, 72 mn

Description cocasse et fauchée de la vie de deux étudiantes provinciales (Colette Descombes et Françoise Vatel) qui partagent une chambre à Paris – grèves, triche aux examens – sur laquelle Moullet a greffé une caricature du snobisme des cinéphiles de l'époque : l'un d'eux rêve de mourir en projection et Jerry Lewis ferait partie des trois plus grands réalisateurs vivants ! Avec Claude Melki, Claude Chabrol, Michel Delahaye, Éric Rohmer... et Samuel Fuller dans son propre rôle.

Coup de foudre Diane Kurys, France, 1983, 106 mn

Léna (Isabelle Huppert) a épousé Michel (Guy Marchand) à Rivesaltes – ce camp d'internement pour (ou plutôt contre) les Républicains espagnols servait alors à parquer les Juifs – ; après avoir passé la guerre en Italie, ils se retrouvent à Lyon où Léna se prend d'amitié passionnée pour Madeleine (Miou-Miou), mal mariée à Costa (Jean-Pierre Bacri), un spécialiste des combines foireuses, ainsi ce stock de chemises à une seule manche. Les deux femmes finiront par quitter leurs époux pour vivre ensemble à Paris.

Un film émouvant inspiré de la vie des parents de la réalisatrice. Michel, garagiste macho sujet à d'épouvantables colères – il ne supporte pas la "gouine" Madeleine – est le personnage le plus touchant qui laisse couler ses larmes en comprenant qu'il a perdu Léna. Détail incorrect : la Haute-Roya n'étant française que depuis 1947, le couple n'a pas pu fuir en Italie à partir de Saint-Dalmas-de-Tende.

House of Frankenstein *La maison de Frankenstein*, Earle C. Kenton, USA, 1944, 68 mn

Avant de prendre leur retraite, les monstres Universal donnent un gala d'adieu : la créature de Frankenstein, Dracula et le loup-garou sont réunis par le scénariste Curt Siodmak. Niemann, savant fou (Boris Karloff) échappé d'une prison en compagnie d'un bossu (J. Carroll Naish), s'empare de la roulotte aux horreurs du forain Lampini (George Zucco). Leur première action est de ressusciter Dracula (John Carradine) qui trouve le temps de se transformer en chauve-souris et de saigner un bourgmestre (Sig Ruman) avant de mourir à nouveau. Ils rejoignent ensuite le lieu où le loup-garou avait été vu en compagnie du monstre (*Frankenstein meets the wolf man*, p. 926) ; le pauvre lycanthrope (Lon Chaney Jr.), toujours aussi las de vivre, arrivera, une fois de plus, à se faire tuer définitivement – i.e., en attendant que le studio le réanime. Pour le reste, les conflits entre Niemann et son bossu, la créature qui se réveille enfin, sans parler des sempiternels villageois venus en finir torche à la main, ont raison de ce beau monde... jusqu'à l'ultime réunion de cette équipe en fin de course dans *House of Dracula* (p. 991).

Europa Lars von Trier, Danemark, 1991, 107 mn

Américain fils d'émigré, Leopold (Jean-Marc Barr) rentre dans cette Allemagne de l'immédiate après-guerre où, pour "montrer un peu de gentillesse au pays", il occupe, pistonné par son oncle (Ernst-Hugo Järegård), un poste de contrôleur de trains chez Zentropa, ce qui lui vaut un examen au style on ne peut plus prussien. Il fait aussi la connaissance d'un militaire américain (Eddie Constantine) qui lutte contre les Werwölfe (partisans nazis) tout en se montrant assez compréhensif avec les repentis "utiles", puis celle des enfants du patron de Zentropa, Larry (Udo Kier) et Kate (Barbara Sukowa) qu'il épouse. Kate, qui fait partie des Werwölfe, le charge de faire sauter un train et il obtempère. Alors qu'il se débat au fond de l'eau, on entend la voix off de Max von Sydow "You will drown, on the count of ten, you will be dead".

Ce film envoûtant a recours à des archaïsmes cinématographiques – transparences ou bichrome – qui font vaguement penser à Guy Maddin. Quant au train où se déroule l'essentiel de l'action, il rappelle *Berlin express* (p. 524). Zentropa est désormais le nom de la société de production de von Trier.

Délits flagrants Raymond Depardon, France, 1994, 109 mn

Début 1994 au Palais de Justice, un défilé de prévenus inculpés pour de petits délits avant une comparution proche avec avocat commis d'office.

Un joueur de bonneteau multi-récidiviste met en avant son activité occasionnelle d'indic ; une voleuse chic des Galeries Lafayette s'estime outragée par sa comparution ; deux copains qui ont essayé de vider un sac à main et frappé leur victime s'enfoncent dans le déni. Le discours de Muriel, une prostituée droguée séropositive prise en flagrant délit de vol de voiture, varie en fonction de l'interlocuteur : à l'enquêtrice de personnalité, elle confie son plaisir de rouler à grande vitesse, mais face à la magistrate ou l'avocat, elle prétend ne pas savoir conduire !

Il y a aussi ceux qui volent par nécessité – même si c'est pour se droguer – et les "accidents" : cette femme qui devient dangereuse quand elle a bu ou ce mari que la jalousie a rendu violent. Sans parler d'un malien, interdit de territoire depuis 1971, qui finit par avouer qu'il n'y a rien pour lui au pays.

Camille *Le roman de Marguerite Gautier*, George Cukor, USA, 1936, 105 mn

Excellente adaptation de Dumas fils, avec une Greta Garbo émouvante dans le rôle de Marguerite, Lionel Barrymore et Robert Taylor jouant les Duval, père et fils. Sans oublier Henry Daniell qui campe l'antipathique Varville. Le film souffre malgré tout du ton compassé de mise à la MGM. Il ne fait pas complètement oublier la version Smallwood (p. 315).

Andreï Roublev Andreï Tarkovski, URSS, 1966, 175 mn

Biographie imaginaire du célèbre peintre d'icônes (le récurrent Anatoli Solonitsyne) dans un XV^e^ siècle russe régi par l'arbitraire, l'injustice et la cruauté, en particulier celle des envahisseurs Tartares, sans oublier la jalousie des autres : face à cette désolation, que faire ? Andreï y répond en cessant de peindre et en s'enfermant dans le silence. Dont il est tiré par un tout jeune homme qui s'est improvisé fondeur de cloches alors qu'il n'a aucune véritable expérience : son exemple lui redonne confiance et il reprend ses pinceaux.

Le film, magnifique, est avant tout une réflexion sur l'Art et la créativité : pour Roublev, la peinture se révèle l'unique façon d'échapper à la contingence et l'impermanence. Magnifique photo – en noir et blanc sauf pour la fin qui détaille les icônes du maître – et séquences inoubliables comme celle de la fonte de la cloche. Comme toujours, l'univers de Tarkovski est dominé par l'eau dans laquelle se vide, par exemple, une gourde de lait. Avec Nikolaï Grinko.

Land and freedom Ken Loach, Grande-Bretagne, 1995, 105 mn

1936. David (Ian Hart), jeune communiste anglais, part en Espagne soutenir la République. Il se retrouve par hasard dans les rangs du POUM et participe aux combats sur le front d'Aragon. Puis il assiste, impuissant, à la liquidation de ce groupe par le gouvernement à la botte de Staline. Auparavant, les femmes auront été "remises à leur vraie place" ainsi Maite (Icíar Bollaín) qui, de soldate, devient cuisinière – exécrable, nous dit-on.

Temps fort du film, la prise d'un village où un prêtre fait le coup de feu du côté fasciste. Il nie, mais la crosse du fusil a laissé des marques sur son épaule et il est abattu sommairement. Ainsi que le désarmement de la milice trotskiste qui voit la mort de Blanca (Rosanna Pastor), la compagne espagnole de David. Le film se termine par l'enterrement de la jeune femme qui se fond naturellement dans celui (contemporain) de David ; une poignée de terre espagnole gardée par ce dernier est jetée sur son cercueil.

Comme *Le vent se lève* (p. 148), le film donne une place importante aux discussions politiques : pour ou contre la collectivisation ou l'intégration de cette sympathique milice dans une Armée régie par l'obéissance aveugle ? Loach a une opinion très tranchée sur ces questions, mais peine tout de même à convaincre.

Aventure de Catherine C. Pierre Beuchot, France, 1990, 98 mn

Deux femmes (Fanny Ardant et Hanna Schygulla) sont amoureuses du même homme (Robin Renucci). Ce qui donne lieu à d'interminables et assommantes discussions. D'après Pierre-Jean Jouve.

Ou samovo sinevo moria *Au bord de la mer bleue*, Boris Barnet, URSS, 1936, 69 mn

Rescapés d'un naufrage, le Russe Aliocha et l'Azéri Youssouf se retrouvent dans une ferme collective au bord de la Caspienne. Tombés sous le charme de Macha (Elena Kouzmina), ils s'affrontent à qui mieux mieux pour gagner son cœur ; moment de désespoir quand on la croit noyée. Mais sa réapparition s'accompagne d'une déception : elle reste fidèle à un fiancé – marin quelque part vers Vladivostok et éloigné le temps d'un service militaire de quatre ans.

À l'aube des Grandes Purges, le film a été vilipendé car peu idéologique : les héros s'intéressent plus à Elena qu'au kolkhoze. D'ailleurs cette œuvre poétique – et chantée – donne le rôle principal à la mer qui bat et rebat les côtes, qui a amené les deux hommes puis les remporte sur un esquif dont l'image s'estompe.

Gran Torino Clint Eastwood, USA, 2009, 117 mn

Detroit. Walt (le réalisateur), un vieux réactionnaire nostalgique de la guerre de Corée, se prend bizarrement d'amitié pour le "gook" (chinetoque) Thao. Alors qu'il ne lui reste plus longtemps à vivre, il se fait abattre, devant témoins, par la bande de petits voyous qui persécutait son protégé ; ils iront tous en prison.

Film paternaliste ; notre raciste s'attache à un Hmong, membre d'une famille d'exilés qui ont fui le Vietnam par crainte des représailles du régime communiste. Certes, mais on oublie de nous rappeler que cette minorité a été utilisée par la CIA à la manière des Kurdes, i.e., abandonnée à son sort après usage.

Et film d'un vieillard aigri, cf. *Million dollar baby* (p. 192) : ses enfants veulent l'envoyer en maison de retraite pour récupérer la maison, sa petite-fille ne rêve que d'hériter de sa superbe Ford "Gran Torino" de 1972. Tous tellement méprisables qu'on est soulagé d'apprendre que la maison ira à l'Église et la voiture à Thao.

The three musketeers *Les trois mousquetaires*, Fred Niblo, USA, 1921, 119 mn

Adaptation bien enlevée d'un scénario réduit à l'épisode des ferrets de diamants. Douglas Fairbanks est un d'Artagnan bondissant à souhait et Adolphe Menjou un Louis XIII attachant. Le Richelieu de Nigel De Brulier est éclipsé par la silhouette de l'Éminence Grise, l'inquiétant père Joseph campé par Lon Poff. Eugene Pallette joue Aramis ; il n'avait pas encore l'embonpoint d'un Porthos.

Dans le roman, Constance (Marguerite De La Motte) est une femme mariée… ce qui est hautement immoral. Moralité, si l'on peut dire, Bonacieux est rétrogradé du rang d'époux à celui d'oncle. Cette censure de Dumas, si elle ne change pas grand chose à l'histoire, en dit long sur la bien-pensance des studios.

Safety last ! *Monte là-dessus*, Fred C. Newmayer & Sam Taylor, USA, 1923, 74 mn

Harold Lloyd derrière une grille dit adieu à sa fiancée ; la potence qui se profile à l'arrière-plan n'est en fait qu'une illusion d'optique, car le héros est à la gare où il prend le train… Le clou du film est la célèbre ascension d'un building à mains nues : le binoclard se retrouve accroché aux aiguilles d'une gigantesque pendule.

Tízezer nap *Dix mille soleils*, Ferenc Kóza, Hongrie, 1967, 103 mn

Cette chronique, qui s'étend sur trente ans (10000 jours) est une œuvre de propagande dans le style de *Sibériade* (p. 1156). Une critique millimétrée du régime pour nous expliquer que le Communisme est bon mais l'Homme trop impatient. Ce film pénible est servi par de splendides images en scope noir et blanc.

Male and female *L'admirable Crichton*, Cecil B. DeMille, USA, 1919, 115 mn

D'après une pièce de J. M. Barrie – l'auteur de *Peter Pan* – qui donnera lieu à la comédie musicale *We're not dressing* (p. 360). La morale est que chacun doit rester à sa place et que l'injustice est préférable au désordre. Un bateau de croisière fait naufrage. Sur l'île déserte c'est le majordome (Thomas Meignan) qui prend le pouvoir sur les autres rescapés, une bande d'aristocrates arrogants ; il épouserait même son ex-patronne (Gloria Swanson) si un providentiel navire ne venait ramener tout le monde à Londres et au *statu quo ante*. Ce domestique atypique – il n'est pas écrasé comme les autres larbins de luxe par un surmoi ancillaire – se décide à partir refaire sa vie aux États-Unis, pays sans classes paraît-il, en compagnie d'une soubrette.

Cartons à la DeMille, e.g., *The condition of her face is more important than to face conditions*. Dont le goût pour le péplum s'exprime à travers un intermède antique de neuf minutes, illustration d'un poème de W. E. Henley (connu pour son *Invictus*, p. 1459) : "I was the king of Babylon and you were a christian slave."

The flying deuces *Laurel et Hardy conscrits*, A. Edward Sutherland, USA, 1939, 65 mn

Par désespoir d'amour, Ollie tente de se noyer, puis se ravise et s'engage dans la Légion Étrangère en compagnie de Stan. Déserteurs, ils sont condamnés à mort mais parviennent à s'enfuir à bord d'un avion qui finit par s'écraser. Le survivant Laurel a la surprise de rencontre au détour d'un chemin Hardy réincarné en cheval, avec chapeau melon et moustache noire !

Apparition de Finlayson dans un rôle sous-écrit de geôlier.

Spiklenci slasti *Les conspirateurs du plaisir*, Jan Švankmajer, Tchèquie, 1996, 83 mn

Film sonore sans aucune parole puisque, le sujet étant l'onanisme, les personnages ne communiquent pas. Une postière fabrique d'étranges boulettes qui transitent par ses narines ou ses oreilles ; qu'elle livre à Anna, une présentatrice qui prend son pied – c'est le cas de le dire – en se faisant grignoter les arpions par des carpes nourries avec les susdites boulettes. Anna n'a rien à attendre de son époux, un policier occupé à façonner des ustensiles cloutés avec lesquels il s'inflige diverses mortifications. Elle joue par contre un rôle décisif dans les fantasmes du marchand de journaux qui s'est fabriqué une machine dotée de mains féminines qui le papouillent alors qu'elle passe à la télévision.

Tout ça n'est rien comparé à ces deux voisins qui échafaudent des fantasmes pervers basés sur le massacre de l'autre. L'homme se constitue un étonnant costume de coq volant avec lequel il écrase une poupée à l'image de la femme. Celle-ci, masquée, fouette et noie dans un seau d'eau un pantin ressemblant à son ennemi. Lequel, rentré chez lui, constate que sa voisine a été massacrée selon le protocole qu'il a lui-même imaginé. Dans sa chambre l'attend le seau d'eau : il se déshabille pour s'y noyer. Époustouflant !

Afonya Georgy Danielia, URSS, 1975, 87 mn

Afonya (Léonide Kouravliov), plombier de son état, passe le plus clair de son temps à boire et à courir les filles, d'où de fréquents conseils de discipline pour bagarre ou travail bâclé et une rétrogradation. Il retourne à la campagne de son enfance où il est rejoint, aux dernières images, par une toute jeune femme.

Dans ces années de glaciation brejnevienne, ce film prend à rebours l'idée de l'*homo sovieticus* : Afonya, mauvais citoyen, trouve sa rédemption, non pas en rentrant dans le rang, mais en en sortant pour de bon. Second rôle pour le drolatique Evgneni Leonov.

Rupan sansei : Kariosutoro no shiro *Le château de Cagliostro*, Hayao Miyazaki, Japon, 1979, 100 mn

Adaptation d'un épisode de manga opposant le cambrioleur Arsène Lupin (transcription Rupan) au policier Zenigata. Le comte de Cagliostro, un faux-monnayeur sans scrupules, veut épouser sa nièce Clarisse pour s'emparer d'une bague aux propriétés magiques.

Les personnages récurrents de la série ne s'intègrent guère à l'univers de Miyazaki, tel qu'on a appris à l'aimer. Mais certains passages annoncent *Le château dans le ciel* (p. 125).

Smultronstället *Les fraises sauvages*, Ingmar Bergman, Suède, 1978, 93 mn

Un des grands chefs d'œuvre de Bergman. En compagnie de sa bru (Ingrid Thulin), le vieux médecin Isak (Victor Sjöström) se rend en voiture de Stockholm jusqu'à la lointaine Lund, au Sud du pays, pour y recevoir un diplôme *Honoris causa*. Il prend des passagers, Sara (Bibi Andersson) et deux étudiants (acteurs trop âgés), puis brièvement, un couple querelleur qu'il faut abandonner au bord de la route. Il se ravitaille auprès d'un pompiste (Max von Sydow) qui lui voue une éternelle reconnaissance, puis fait une halte chez sa mère (Naima Wifstrand), vieille femme autoritaire et froide. Après la cérémonie, il tente de se rapprocher de son fils (Gunnar Björnstransd) avec lequel il s'était montré radin, mais ce dernier coupe court à ses velléités et maintient qu'il remboursera sa dette. Il s'endort après avoir été bordé par sa dévouée gouvernante (Jullan Kindahl).

Le film s'ouvre sur une séquence onirique. Dans une rue aux fenêtres fermées où les horloges n'ont plus d'aiguilles – comme celles de la montre qu'il verra chez sa mère – arrive un corbillard d'où tombe un cercueil, le sien. Second cauchemar, il passe un examen, ne sait pas répondre et lit sur le tableau un texte incompréhensible INKE TAN MAGROV. Il regarde son passé à travers des vitres qu'il ne peut pas traverser et y voit sa cousine Sara (la même Andersson) lui préférer son "bon à rien" de frère et plus tard son épouse en train de le débiner auprès d'un amant : il serait froid, jamais sincère. Qu'en penser, se demande-t-il à la fin de cette remontée introspective dans le temps ? Après l'avoir taxé d'égoïsme, sa bru, qui a appris à le connaître malgré sa carapace, lui avoue qu'elle l'aime bien.

L'Humanité Bruno Dumont, France, 1999, 148 mn

Pharaon De Winter, fictif arrière-petit-fils d'un peintre né, comme Dumont, à Bailleul, est officier de Police. Cet être lent, à l'élocution laborieuse, vit dans le voisinage de Domino qui ne dédaigne pas le provoquer, mais lui préfère Joseph, un chauffeur de car.

L'Humanité selon Dumont est assez sordide : Domino et Joseph, un peu vulgaires, baisent comme des pourceaux et un violeur en liberté – qui s'avèrera être Joseph – a tué une fillette. Or, nous ne sommes pas chez Kubrick : aucun point de vue de Sirius, aucun mépris sinon une immense compassion qui s'exprime à travers le regard d'une sorte d'Innocent à la *Boris Godounov* dont les étreintes vont jusqu'au baiser sur la bouche à Joseph en garde à vue, celui de Pharaon qui, seul dans la nature, se met à pousser un cri de détresse et de protestation.

Chef-d'œuvre un peu bressonien servi par des amateurs, Emmanuel Schotté (Pharaon) et Séverine Caneele (Domino) qui eurent droit au prix d'interprétation à Cannes. La maîtresse de cérémonie – Sophie Marceau, dans son meilleur rôle – ne manqua pas de railler ces riens-du-tout.

Melancholia Lars von Trier, Danemark, 2011, 135 mn

Le dispendieux mariage de Justine (Kirsten Dunst) qui découvre en cette occasion qu'elle vit dans un monde de faux semblants résumé par un mari qu'elle n'aime pas, un employeur qu'elle méprise. Puis, quelques mois plus tard dans les mêmes lieux – le château où vit sa sœur Claire (Charlotte Gainsbourg) –, l'attente de la fatale collision de la Terre avec la planète errante Melancholia.

Loin de la grandiloquence d'Abel Gance (*La fin du Monde*, p. 710), c'est un film centré sur les drames intérieurs dont l'apocalypse finale ne semble être que la métaphore ; encore dissimulée lors du mariage et de son hypocrisie, la planète apparaît dans sa terrifiante splendeur quand les deux sœurs se retrouvent face à face. Caméra portée et musique de Wagner (*Tristan*).

One-eyed jacks *Vengeance aux deux visages*, Marlon Brando, France, 1961, 141 mn

Ce western atypique, attachant et raté est l'unique réalisation d'un mégalomane. Rio (Marlon Brando), ancien pilleur de banques, cherche à se venger de son ancien partenaire Dad (Karl Malden) qui l'avait jadis abandonné aux "rurales" mexicains. Ce qui nous vaut une scène sado-masochiste, Dad, devenu respectable shérif, prenant un plaisir visible – tout comme l'acteur-réalisateur – à flageller son ancien complice. Et l'évasion d'une prison qui annonce celle de Billy le Kid dans le film (p. 1306) de Peckinpah – qui participa au scénario.

Avec Ben Johnson, Slim Pickens et Katy Jurado ; l'émouvante Pina Pellicer incarne la belle-fille de Dad que Rio déflore pour humilier son ex-complice avant d'en tomber réellement amoureux. L'actrice devait se suicider trois ans plus tard.

For your eyes only *Rien que pour vos yeux*, John Glen, Grande-Bretagne, 1981, 128 mn

Même si Bernard Lee, décédé, ne peut plus incarner "M", les autres habitués de la série, notamment Desmond Llewelyn, plus grincheux que jamais, sont fidèles au poste. Une succession de poursuites, en 2 CV – ce qui change de l'Aston Martin – puis à moto dans la neige de Cortina d'Ampezzo, un temple grec englouti et le site des Météores font de ce James Bond un spectacle plutôt réussi. Avec Roger Moore dans le rôle-titre, Carole Bouquet en James Bond girl. Et la sympathique (!) Mafia (Chaim Topol) qui ne fait pas de drogue et combat les méchants Cubains !

Souvenir de ma visite (1982) du site extraordinaire d'Agias Triádas (Sainte Trinité) : l'unique occupant, un moine, se plaignait amèrement que sa hiérarchie n'ait pas autorisé le tournage du film sur place, ce qui lui aurait fourni les fonds dont il avait tant besoin pour retaper le monastère.

Eu tu eles *La vie peu ordinaire de dona Lihares*, Andrucha Waddington, Brésil, 2000, 102 mn

Chronique picaresque située dans le Nordeste brésilien. Darlène (Regina Casé), déjà fille-mère, épouse Osias dont elle aura trois fils. "Dont", c'est vite dit : l'époux se contente de trouver des prénoms très variés – Ednardo, Ednaldo et Edivaldo – à des enfants qu'il reconnaît mais dont les géniteurs respectifs sont un saisonnier de passage, le propre cousin d'Osias et un beau travailleur agricole, ces deux derniers venant s'installer à la maison. Car Darlène pratique la polyandrie : en menaçant de s'en aller, elle parvient à garder trois hommes à demeure ! Magnifiques paysages du Sertão (province de Ceará) et musique de Gilberto Gil.

Dinner at eight *Les invités de huit heures*, George Cukor, USA, 1933, 106 mn

Oliver Jordan (Lionel Barrymore) et son épouse veulent donner un repas mondain en l'honneur d'aristocrates anglais qui se décommanderont. Ce repas est prétexte à nous montrer, en ces temps de dépression, une espèce de coupe transversale de la bonne société. Dont se dégage une vieille actrice (Mary Dressler) et le couple Packard : lui (Wallace Beery) est un parvenu assez vulgaire trompé par son épouse (Jean Harlow), tout aussi vulgaire. Touche tragique dans cette comédie de mœurs, une gloire du cinéma muet, Larry Renault (John Barrymore), invité à la dernière minute pour garder la parité hommes/femmes ; un *has been* qui refuse le rôle minuscule que son impresario (Lee Tracy) a eu du mal à lui trouver. Panier percé, il est chassé de sa luxueuse suite et préfère se donner la mort : il ne sera pas au rendez-vous de huit heures.

Le film est une espèce de *Grand Hotel* (p. 792) en plus réussi.

Vers le Sud Laurent Cantet, France, 2005, 103 mn

Port-au-Prince vers 1980. Des femmes mûres se livrent au tourisme sexuel. Un certain Legba (Ménothy César) a un succès fou auprès d'Ellen (Charlotte Rampling), la cinquantaine bien écornée et surtout Brenda (Karen Young), la quarantaine finissante, tout ça sous les yeux amusés de Sue (Louise Portal). Brenda prétend vivre un grand amour alors qu'Ellen, plus cynique, pense qu'il s'agit surtout de passer du bon temps. Legba est assassiné et les deux femmes se renvoient la responsabilité de sa mort, alors qu'il avait seulement commis l'erreur de marcher sur les plates-bandes d'un macoute. Brenda se remaquille en pensant à toutes les îles qu'il reste à visiter et Ellen repart pour New-York, le cœur gros.

Le sujet du film n'est pas le Haïti des horribles Duvalier, ni d'ailleurs le tourisme sexuel. Ce sont les mensonges – ceux que Brenda fait à elle-même plus qu'au beau Legba – qui dissimulent une peur panique de vieillir.

Salesman Albert & David Maysles, USA, 1969, 91 mn

La caméra-vérité des Maysles s'attache aux pas de quatre démarcheurs, surnommés the Rabbit (lapin), the Bull (taureau), the Gipper – référence à un célèbre joueur de "football" – et surtout the Badger (blaireau). Au pays des culs-bénits, ils ne vendent pas des aspirateurs, mais de luxueuses bibles illustrées trop chères pour une clientèle de catholiques fauchés. Prétendant être envoyé par l'Église, Blaireau fourgue cet objet de première nécessité, véritable fondement de la famille ; le soir, il se moque de ses gogos en singeant leur accent irlandais.

All the night long *Tout au long de la nuit*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1962, 92 mn

Othello actualisé dans le milieu du jazz de l'époque, un des seuls admettant des couples mixtes ; le Iago de service, Johnny Cousin (Patrick McGoohan), tisse sa toile avec une bande magnétique truquée mais rate son coup. Le film, un peu raté aussi, vaut pour la présence d'authentiques musiciens (dont Charles Mingus et Dave Brubeck). Avec Betsy Blair et Richard Attenborough encore chevelu.

Les amants réguliers Philippe Garrel, France, 2005, 175 mn

1968 à Paris, dans un milieu artiste où l'on se drogue au moyen d'une anachronique pipe à opium. On brûle le drapeau – incidemment, ça marche mieux avec une petite ampoule d'essence –, lance des pavés, s'imagine à la prise de la Bastille ; sans vraiment s'engager, les militants gauchistes ayant, il est vrai, des allures de curés sectaires. Au milieu d'une bande de copains pas tous fauchés – et mal définis malgré la longueur du film –, François (Louis Garrel), jeune poète insoumis, rencontre la sculptrice Lilie (Clotilde Hesme) : c'est l'amour et la vie à deux. Mais elle part pour Brooklyn et François, abandonné à son "inamertume", se donne la mort par sommnifères.

Film familial : outre Louis, fils du réalisateur, apparitions de son père Maurice et de Brigitte Sy, mère de Louis. Musique attachante de Jean-Claude Vannier.

L'avventuriera del piano di sopra Raffaello Matarazzo, Italie, 1941, 78 mn

L'avocat Marchini (Vittorio De Sica) croit que la voisine du dessus (Clara Calamai), qui s'était réfugiée chez lui pour s'abriter d'un mari irascible, a dérobé le collier de perles de son épouse alors en visite chez sa sœur. Il essaie de récupérer le bijou... d'où un imbroglio : soupçonné d'adultère, Marchini doit s'expliquer devant le mari colérique et sa propre épouse rentrée inopinément.

Cinéma de téléphones blancs amusant mais un peu laborieux.

The fly *La mouche noire*, Kurt Neumann, Canada, 1958, 90 mn

Le scientifique André Delambre (David Hedison) invente une machine à téléporter. Qui a quelques défauts cependant : la sous-tasse japonaise affiche, une fois rematérialisée, un inattendu ИАРАЈ ИІ ƎDAM, et Dandelo, sorte de chat de Schrödinger, se perd dans les limbes. Bien pire, la présence d'une mouche dans la machine quand l'inventeur se téléporte lui-même : deux hybrides sont restitués, un homme à tête de mouche plus une mouche à tête d'homme. Même si la mouche avait pu être rattrapée, il est peu probable qu'une seconde téléportation eût pu ramener les deux au *statu quo ante*. Comparé à l'excellent *remake* de Cronenberg (p. 591), le film montre une extrême sobriété qui met en valeur ses rares moments horrifiques. Quand M^{me} Delambre (Patricia Owens) revoit son mari après le désastre, il est en partie couvert par une étoffe noire, mais un mouvement brusque dévoile une pince d'insecte à la place de la main gauche. Plus tard, en soulevant le voile, c'est une énorme tête de mouche aux yeux exorbités qu'elle découvre ; contrechamp, l'être aux yeux composites la voit comme dans un kaléidoscope. Finalement, c'est dans une toile d'araignée que la mouche à tête humaine se fait prendre : elle crie "Help me !".

Informatique antédiluvienne et machines à la Ed Wood sur un scénario de George Langelaan ; avec Vincent Price et Herbert Marshall.

Nóz w wodzie *Le couteau dans l'eau*, Roman Polanski, Pologne, 1962, 90 mn

Sur un lac de Mazurie, un voilier de plaisance avec trois personnages, Andrzej (Leon Niemczyk de *Train de nuit*, p. 140), sa jeune épouse Krystyna et un autostoppeur. Tout oppose les deux hommes, l'âge comme la position sociale, les quarante ans du chroniqueur sportif arrivé face aux vingt ans de l'étudiant qui partage une chambre à six. Un long plan des trois protagonistes dans la cabine montre Krystyna au centre, en train de chanter pour l'étudiant qui lui répond en récitant un poème ; alors que le mari suit un match à la radio en fumant la pipe. La jalousie sourde d'Andrzej conduit à une provocation idiote : chute dans l'eau du couteau de l'étudiant, puis de son propriétaire – qui ne sait pas nager – après une rixe. Le couple le cherche en vain, puis repart en voiture tandis que Krystyna avoue ce que le spectateur sait déjà : le jeune homme, qui pouvait nager, s'était caché derrière une bouée avant d'avoir une relation sexuelle avec elle et repartir par ses propres moyens. Andrzej ne sait trop s'il doit la croire et retourner à Varsovie ou obliquer en direction de la station de police locale ; les deux solutions étant également pénibles, l'automobile reste plantée à la croisée des chemins.

Ce premier long-métrage de Polanski et son seul polonais, est une réussite : le huis clos, magistralement filmé, n'est jamais ennuyeux malgré le côté spartiate de l'intrigue. Musique de Krzysztof Komeda.

Au pan coupé Guy Gilles, France, 1967, 68 mn

Comme dans *Absences répétées* (p. 784), il s'en va. Ici, c'est au tout début que Jean (Patrick Jouané, double cinématographique de l'auteur) quitte Jeanne (Macha Méril) et part à la dérive pour s'en aller mourir dans une banlieue de Lyon. Qu'importe puisqu'il revit dans les souvenirs (en couleurs) de Jeanne qu'elle évoque dans un présent en noir et blanc avec son ami Pierre (Bernard Verley).

Image d'une maison à moitié détruite dont les portes battent dans le vide, comme ces souvenirs qui affleurent par bribes ; mais violemment, ce que souligne la partition de Jean-Pierre Stora. Le cinéaste cisèle au passé, son temps de prédilection, les images furtives d'un bonheur perdu qui est sans doute une construction de la mémoire. "Jean, tout est fragile ; peut-on vivre d'un souvenir ?"... On pense à *India song* (p. 1050). Avec Elina Labourdette et Orane Demazis.

French cancan Jean Renoir, France, 1955, 104 mn

Jean Gabin, Françoise Arnoul et María Félix jouent les rôles principaux de cette évocation, splendide malgré une photo suréclairée, des débuts du Moulin-Rouge. Et aussi du music hall de la fin du XIX^{e} siècle : Yvette Guilbert, Paul Delmet, Paulus, Eugénie Buffet. Les seconds rôles sont épatants avec une mention particulière pour Gianni Esposito, touchant prince aux amours malheureuses.

Cora Vaucaire chante la célèbre *Complainte de la Butte*, sur une musique de Georges Van Parys. On entend, noyé dans le superbe cancan final, l'air d'*En revenant de la revue* qui célébrait "le brave général Boulanger", rengaine chère à Renoir qui fera de cet aventurier le protagoniste d'*Elena et les hommes* (p. 681).

Le feu follet Louis Malle, France, 1963, 104 mn

D'après Drieu La Rochelle. Sur le miroir de sa chambre à la clinique de désintoxication, Alain (Maurice Ronet dans le rôle de sa vie) a griffonné "23 juillet". Nous sommes précisément le 22 et il quitte Versailles pour Paris où il va prendre congé : "Je m'en vais". On le suit place de l'Odéon, au Flore, puis dans un hôtel particulier de la place des Vosges et enfin dans un bus de nuit. Il voit les autres comme des "formes vides" et se fait traiter de "raté et envieux". La prise d'un cognac provoque une indisposition qui se dissipe quand il boit davantage. Saoul, il confie son désarroi : "Je ne peux pas toucher, je ne peux pas prendre".

Le lendemain 23, jour fatidique, son Lüger sur la table, il se rase et fait soigneusement sa valise. Puis se tire une balle en plein cœur : "Je me tue parce que vous ne m'avez pas aimé, parce que je ne vous ai pas aimés. Je laisserai sur vous une tache indélébile". Avec Bernard Noël, Alexandra Stewart et une apparition de Jeanne Moreau. Musique d'Erik Satie.

The maltese falcon *Le faucon maltais*, Roy Del Ruth, USA, 1931, 78 mn

Première adaptation du roman de Dashiell Hammett qui sera éclipsée par celle de John Huston (p. 32). Ricardo Cortez est un Sam Spade moyen, Dudley Digges un bon Gutman, inférieur cependant à Sydney Greenstreet et Bebe Daniels une excellente Ruth Wonderly. Petits rôles pour Una Merckel et Thelma Todd.

The great Gabbo *Gabbo le ventriloque*, James Cruze, USA, 1929, 96 mn

Gabbo (Eric von Stroheim, rétrogradé au rang d'acteur) est un ventriloque mégalomane et schizophrène qui a transféré une partie de lui-même, la plus tendre, vers sa marionnette Otto. Quand, au sommet de sa gloire, il veut renouer avec son ex-partenaire Mary (Betty Compson), il apprend avec stupeur qu'elle s'est mariée entre temps ; et sombre dans la folie.

Une bonne moitié de ce film inégal est consacrée au spectacle, avec toile d'araignée géante, où jouent Mary et son époux. Qui ne se raccorde pas vraiment à l'intrigue, sauf au moment où Gabbo vient perturber le final.

Le mariage de Chiffon Claude Autant-Lara, France, 1941, 103 mn

À la Belle Époque, sur l'air de *Fascination* : la jeune Corysande, alias Chiffon (Odette Joyeux), est courtisée par un colonel bellâtre (André Luguet) qui a la sagesse de laisser la place quand Jean (Pierre Larquey), le fidèle domestique de la jeune fille, lui ouvre les yeux pour lui faire comprendre qu'elle est amoureuse de son oncle par alliance Marc (Jacques Dumesnil), un pionnier de l'aviation.

Malgré la mièvrerie du roman de Gyp, Joyeux sait se montrer touchante ; elle crève l'écran quand elle avoue son amour à l'oncle Marc. Excellente distribution dont se dégage Robert Le Vigan en sympathique huissier.

Death on the Nile *Mort sur le Nil*, John Guillermin, Grande-Bretagne, 1978, 141 mn

Drôle d'idée de s'embarquer pour une croisière sur le Nil avec des gens qui ont tous des raisons de vous tuer ; sans parler d'Hercule Poirot (Peter Ustinov) dont la seule présence présage un meurtre. Distribution superlative – même si David Niven est un peu éteint – et décors naturels bien utilisés. La mise en scène académique de ce roman d'une auteure elle-même académique, Agatha Christie, consiste à faire défiler une demi-douzaine de suspects et mettre en images la façon dont chacun aurait pu s'y prendre. Avec, bien entendu, la réunion finale au salon où Poirot joue au chat et la souris avant de démasquer les coupables qui sont, comme on peut le prévoir, les seuls à disposer d'un alibi en béton armé.

Beyond a reasonable doubt *Invraisemblable vérité*, Fritz Lang, USA, 1956, 81 mn

Tom Garrett (Dana Andrews) forge les indices l'accusant de l'assassinat d'une danseuse légère avec la complicité de son futur beau-père, le journaliste Spencer (Sidney Blackmer, futur Roman Castevet dans *Rosemary's baby*) afin de servir son combat contre la peine de mort et le sanguinaire procureur Thompson (Philip Bourneuf). Spencer est malheureusement victime d'un accident mortel au cours duquel disparaissent les documents montrant la fabrication des "preuves". Bien près d'y passer pour de bon mais innocenté par une lettre retrouvée à la dernière minute, il attend l'inévitable grâce du gouverneur lorsque, retrouvant sa fiancée Susan (Joan Fontaine), il se trahit et révèle qu'il était bien le meurtrier de la danseuse – en fait une épouse dont il se croyait divorcé qui le faisait chanter –, et les faux indices une façon d'exploiter une faute de logique très courante (p. 46). Susan, accablée, dénonce Tom qui n'échappe pas à la chaise.

Cet ultime opus américain du maître, et son plus noir, commence par une exécution et se termine par celle de Tom, terrifiante conclusion. Dans la mesure où l'on accepte cet horrible châtiment, c'est un criminel qui mérite son sort. Mais que penser de Susan qui était, après tout, une fiancée aimante ? Si elle se tait, le "pardon" du gouverneur ayant valeur d'absolution définitive, le crime restera à jamais impuni. Mais en parlant, même à contre-cœur, ne devient-elle pas à son tour une criminelle – de la pire espèce, celle des bien-pensants ?

The human factor *Le facteur humain*, Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1979, 111 mn

Le dernier film de Preminger, d'après Graham Greene, est une terrifiante histoire d'espionnage. En poste en Afrique du Sud, l'espion anglais Castle (Nicol Williamson) s'est épris d'une jeune femme noire, ce qui est un crime au pays de l'Apartheid. Pour l'exfiltrer, il a recours à l'aide de ses collègues communistes qui ne sont pas vraiment désintéressés. Rentré à Londres, Castle est obligé de jouer la taupe pour les Soviétiques, ce qui ne manque pas d'éveiller des soupçons, lesquels se portent d'abord sur son adjoint, le jeune Davis (Derek Jacobi). Que le médecin du service (Robert Morley, d'une terrifiante bonhomie) se charge de liquider : sous prétexte de soigner une cuite – expression consacrée "the hair of the dog" – il lui injecte un poison simulant une mort par cyrrhose. Mais ce n'est qu'un répit : une visite du responsable de la sécurité (Richard Attenborough) panique Castle qui demande l'asile en URSS. Seul dans une chambre à Moscou, traître pour les uns et désormais inutile aux autres, il n'est plus relié à l'épouse qu'il a laissée à Londres que par un téléphone qui pend, image reprise par le générique de Saul Bass. Avec Ann Todd et John Gielgud.

The last command *Crépuscule de gloire*, Joseph von Sternberg, USA, 1928, 89 mn

Un long flash-back nous explique comment le général Dolgorouki (Emil Jannings) a dû quitter son pays. Ce qui donne lieu à une restitution plus fantaisiste qu'anti-communiste de la Révolution russe, dépassée cependant par celle de DeMille dans *The Volga boatman* (1926), sorte de prise de la Bastille. À peine a-t-il quitté le Tsar que le général est capturé par les révolutionnaires ; ceux-ci passant, comme chacun sait, le plus clair de leur temps en orgies, c'est pendant qu'ils cuvent leur vodka qu'une jeune femme (Evelyn Brent) sauve le général en lui donnant ses bijoux pour qu'il puisse s'enfuir à l'étranger. Ce passage extravagant est prétexte à montrer un homme humilié à qui l'on a enlevé son beau manteau : écho du *Dernier des hommes* (p. 163) où Jannings n'était que portier d'hôtel.

La partie contemporaine est très réussie : arrivé aux États-Unis, Dolgorouki accepte de travailler pour la Paramount sous la direction d'un metteur en scène russe (William Powell) qu'il avait jadis cravaché avant de le faire jeter en prison. Il doit jouer un général qui a ordonné l'assaut à des troupes qui, lassées des offensives meurtrières, refusent de sortir des tranchées. Il entre hébété dans ce qui est quasiment son propre rôle puis, victime d'une attaque, réalise son rêve : mourir pour la Russie, sur le plateau de tournage. On se demande bien pourquoi il avait quitté son pays sans participer, contrairement aux autres officiers blancs, à la longue et sanglante guerre civile (1917–1921).

I am a fugitive from a chain gang *Je suis un évadé*, Mervyn LeRoy, USA, 1932, 92 mn

Basé sur l'authentique histoire de Robert E. Burns, connu pour s'être évadé à deux reprises du bagne de Georgie et d'en avoir décrit les horreurs, d'où la rancune de la Justice à son égard. En 1921, James Allen (Paul Muni) est condamné à dix ans pour le vol de 5 dollars (c'est la miche de pain de Jean Valjean). Lassé du sadisme des gardiens, il s'évade et refait sa vie à Chicago. Trahi par son épouse (Glenda Farrell), il se laisse convaincre de retourner purger une peine de principe en attendant une grâce… qu'Atlanta est bien décidée à ne jamais lui accorder. Dénouement émouvant : après sa seconde évasion, il vit caché : "– Comment subsistes-tu donc ? – Je vole." répond-il alors qu'il a déjà disparu dans la nuit.

Le film dénonce avant tout l'épouvantable brutalité de cette "maison des morts" américaine, mais aussi l'essentialisme d'une Justice qui ne reconnaît jamais ses torts. S'il n'en était pas réellement réduit à voler pour vivre – le film fut un succès –, Burns ne fut gracié qu'en 1946 !

Production Warner revendicative et sans concessions. Le frère aîné, un pasteur mielleux et conformiste, aurait été impensable après la promulgation du Code.

While the city sleeps *La cinquième victime*, Fritz Lang, USA, 1956, 100 mn

Tout comme *Executive suite* (Robert Wise, p. 1146), le film, un des meilleurs du réalisateur, est centré sur la lutte de pouvoir entre les chefs de service d'une entreprise dont le patron vient de mourir subitement. Nous sommes ici dans un grand groupe de presse, Kyne (clin d'œil à *Citizen Kane*, p. 472), dont l'héritier inepte (Vincent Price) veut choisir un directeur général : ça s'agite dans le panier !

La compétition se ramène à un duel entre Loving (George Sanders, machiavélique à souhait), directeur de l'agence de presse, et Griffith (Thomas Mitchell) qui s'occupe du journal du groupe et répugne aux coups bas. Pour décrocher la timbale, les deux compétiteurs s'assurent de certains soutiens : d'un côté, la maîtresse de Loving (Ida Lupino), prête à tout, y compris le trahir, de l'autre Mobley (Dana Andrews) chroniqueur à la télévision Kyne. C'est à celui qui pourra s'attribuer la capture d'un mystérieux tueur en série (John Drew Barrymore) qui règle son problème avec sa mère (Mae Marsh, d'*Intolérance*, p. 564) en étranglant d'autres femmes – "Ask mother" écrit-il au rouge à lèvres chez une victime. Mobley saura piéger le déséquilibré en le ridiculisant à la télévision, provoquant à dessein une périlleuse tentative de meurtre sur sa fiancée (Sally Forrest).

Cette capture devrait logiquement profiter à Griffith auquel Mobley confie l'exclusivité. Mais un troisième larron, Kritzer (James Craig), discret directeur de la photographie et amant de la superbe épouse de l'héritier (Rhonda Fleming), pourrait doubler tout le monde sur la ligne d'arrivée... Avec Howard Duff.

Manji *Passion*, Yasuzō Masumura, Japon, 1964, 90 mn

Excellente adaptation du roman de Jun.ichirō Tanizaki dont le titre signifie "svastika". La belle Mitsuko (Ayako Wakao), qui entretient une relation lesbienne tordue avec Sonoko (Kyōko Kishida), finit par satelliser Kōtarō (Eiji Funakoshi), le mari de cette dernière. Elle impose au couple des rituels de prise de somnifères dont ils ne savent trop s'ils sont mortels ou pas. Se prétendant persécutée par son amant manipulateur Eijorō (Yūsuke Kawazu), elle propose finalement un suicide à trois ; mais Sonoko se réveille seule à côté des cadavres de Mitsuko et Kōtarō qui sont ainsi partis en traîtres, sans l'emmener avec eux.

The war lord *Le seigneur de la guerre*, Franklin J. Schaffner, USA, 1965, 121 mn

Au XI^{e} siècle, près de Gand. Une histoire de rançon et de droit de cuissage servie par un souci de la vraisemblance historique. Souci limité car les réjouissants rituels païens appartenaient déjà au passé. Excellente distribution emmenée par Charlton Heston et Richard Boone.

A man called Horse *Un homme nommé Cheval*, Elliot Silverstein, USA, 1970, 111 mn

1825. Morgan (Richard Harris), un lord anglais parti chasser dans l'Ouest américain est capturé et asservi par les Indiens Sioux. Il finit par gagner leur estime et s'intégrer, ne les quittant qu'après la mort de son épouse, massacrée par les Shoshones, ennemis héréditaires des Sioux.

Regard presque ethnographique sur la vie des Indiens, notamment le spectaculaire rituel d'initiation appelé *Danse du soleil* : Morgan est suspendu par la poitrine dans laquelle ont été insérés deux morceaux de bois. Bien que les rôles principaux ne soient pas tenus par de vrais Indiens, les personnages de Batise (Jean Gascon), un métis qui sert d'interprète, et de Tête de Buffle, une vieille squaw pathétique jouée par Judith Anderson, sont très attachants.

Toi... le venin Robert Hossein, France, 1958, 89 mn

Laquelle, d'Éva, clouée dans un fauteuil ou d'Hélène (interprétées par Marina Vlady et sa sœur Odile Versois), racole les hommes la nuit au volant de sa voiture blanche ? C'est ce que cherche à découvrir Pierre (Robert Hossein), une de ses "victimes". Tout tourne autour de la paralysie d'Éva : simule-t-elle ou non ? Les indices contradictoires égarent Pierre et le spectateur... on apprend finalement qu'elle simule, mais ce suspense dû à Frédéric Dard est bien laborieux. La célèbre musique du film est signée par le père du réalisateur, André "Gosselain".

Central Park Frederick Wiseman, USA, 1989, 176 mn

Un immense parc (340 ha) préservé, on ne sait trop comment, des appétits immobiliers. On s'y marie ou, plus prosaïquement, pique-nique en famille. On y écoute de la musique, un émule de Jimmy Hendrix jouant avec ses dents ou un récital de Pavarotti. On y tourne des films, comme le (calamiteux) sketch de Coppola pour *New York stories*, on y danse quand on n'y court pas le marathon. C'est aussi le théâtre d'actions militantes, une célébration des morts du SIDA ou une "gay pride". Mais qu'on ne s'y trompe pas, tout est réglementé : un stand pacifiste se voit interdire la vente, pourtant peu commerciale, de T-shirts. Des ouvriers s'activent à réparer les infrastructures alors que des employés rattrapent une tortue fugueuse par la queue ! La direction du parc s'inquiète des dommages causés par les VTT qu'elle ne sait comment arrêter. Et, comme dans toutes les institutions américaines, on s'occupe de "fund raising" ; tout en s'affrontant au sujet d'un nouveau et controversé "club house" pour le tennis.

Ce beau film se referme sur des plans enchantés du parc sur fond de gratte-ciels ; on pense à *An affair to remember* (p. 113).

La piel que habito Pedro Almodóvar, Espagne, 2011, 120 mn

Robert (Antonio Banderas), un chirurgien esthétique dont la fille s'est suicidée à la suite d'un viol, séquestre le coupable Vicente (Jan Cornet), lequel, après avoir subi un changement de sexe et d'identité, devient Vera Cruz (Elena Anaya).

Le film, inspiré des *Yeux sans visage* (p. 1590), est (relativement) impersonnel. On retrouve la patte de l'auteur dans une sous-intrigue plaquée où apparaissent le demi-frère fou de Robert (Roberto Àlamo) et leur mère (Marisa Paredes).

Hunted *Rapt*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1952, 81 mn

Ce beau film d'un auteur plutôt connu pour ses comédies raconte la fuite d'un criminel accompagné d'un petit garçon. Robbie (Jon Whiteley qu'on retrouvera dans *Moonfleet*, p. 22) est un orphelin maltraité dans sa famille adoptive ; ayant fait une bêtise, il cherche à éviter d'être fouetté une fois de plus. Et se raccroche désespérément à Chris (Dirk Bogarde) qui, venant de tuer par jalousie un des amants de sa femme, se passerait bien de sa compagnie. Les deux quittent Londres en stop en direction du Nord. Arrêt à Stoke-on-Trent et son étrange décor de fours à poteries Wedgwood – belle photo d'Eric Cross – où Chris est reconnu par sa logeuse (Kay Walsh) puis en Écosse où il est mal reçu par son frère. La cavale se termine dans le petit port de pêche de Portpatrick où le fugitif jette l'éponge à cause d'une soudaine maladie de l'enfant.

Vive le tour ! Louis Malle, France, 1962, 18 mn

Quelques images du Tour de France 1962 et un commentaire intéressant de Jean Bobet. Qui nous apprend que le "doping" ne donne pas d'énergie mais se contente de supprimer la douleur. On aurait aimé un film plus long.

The man who knew too much *L'homme qui en savait trop*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1934, 72 mn

Le brouillon d'un film, qu'Hitchcock refera – et comment ! – en 1956 (p. 8). Le couple britannique est en vacances à Saint-Moritz (et non pas Marrakech) et les futurs rôles de Daniel Gélin et James Stewart sont tenus par Pierre Fresnay et Leslie Banks, tandis que le chef des conspirateurs est incarné par Peter Lorre. Il y a quelques touches d'humour : le bal du début avec un pull qui se détricote, le copain qui enquête chez le dentiste et ressort avec une dent en moins. La scène du concert au Royal Albert Hall, avec un Mauser qui pointe derrière des rideaux, est réussie. Le dénouement, qui voit le siège du Tabernacle du Soleil – paravent des conspirateurs – se réduit à un échange de coups de feu peu inspiré.

La pianiste Michael Haneke, Autriche, 2001, 125 mn

Erika (extraordinaire Isabelle Huppert) enseigne le piano au Conservatoire de Vienne et vit toujours avec sa mère tyrannique (Annie Girardot) sans correspondre pour autant à l'image de la vieille fille. Elle sait se montrer perverse en mettant du verre brisé dans la poche d'une de ses élèves : jalousie, pure méchanceté ? Ou bien encore quête désespérée d'une vie autre, ce qui passe par une sexualité tordue et purement fantasmée à base de films pornos. Quand son élève Walter (Benoît Magimel) tente de faire l'amour avec elle, il a droit à un catalogue de fantasmes masochistes très crus. Le jeune homme, à la fois émoustillé et dégoûté, arrive (difficilement) à ses fins. Mais la pianiste, déçue par le sexe tel qu'il est vraiment, se poignarde et va mourir hors champ.

The old dark house *Une soirée étrange*, James Whale, USA, 1932, 72 mn

Ce n'est pas une bonne idée que de demander en plein orage l'hospitalité dans une maison au bord de la route. On peut y rencontrer des personnages inquiétants : Horace (Ernest Thesiger) et sa sœur, leur père grabataire et centenaire et leur frère pyromane enfermé dans une chambre, sans parler de l'inquiétant domestique muet campé par Boris Karloff, – "de *Frankenstein*" précisait le générique original. Cette référence à un film récent (p. 1608) explique l'effroi des visiteurs (Charles Laughton, Melvyn Douglas, Raymond Massey, Gloria Stuart).

Zangiku monogatari *Contes des chrysanthèmes tardifs*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1939, 137 mn

Tōkyō au début de l'ère Meiji. Kikunosuke (Shōtarō Hanayagi) souffre de n'être qu'un héritier, celui du célèbre acteur de kabuki Onoue. Quand la servante Otoku (Kakuo Mori), nourrice de son jeune frère, a le courage de lui dire qu'il joue mal, il l'écoute et brave les foudres paternelles pour aller jouer à Ōsaka sous le pseudonyme de Shoko. Otoku le rejoint pour essayer de lui donner la volonté de devenir un grand acteur. Mais tout se passe assez mal et Shoko doit même devenir "herbe flottante", i.e., acteur ambulant. Son jeu s'est toutefois bien amélioré et la jeune femme se permet d'intercéder auprès d'un de ses anciens collègues pour qu'il lui donne la chance de montrer ce qu'il sait faire. C'est un succès et le héros, redevenu Kikunosuke, réintègre sa famille à Tōkyō. Seule Otoku est restée à Ōsaka de peur que sa présence n'indispose le patriarche.

Le film est une variation de plus sur l'abnégation et le courage des femmes. Séquence bouleversante quand le désormais célèbre Kikunosuke retrouve à Ōsaka celle qui a maintenant le droit de se dire son épouse alors qu'elle est en train de mourir de tuberculose ; elle expire pendant que l'acteur parade sur les canaux.

Tian zhu ding *A touch of sin*, Zhangke Jia, Chine, 2013, 130 mn

Quatre sketches inspirés de faits divers composent l'image terrifiante d'une Chine soumise à la double peine du système communiste et du néo-libéralisme.

Dans une ville du Shanxi où trône toujours une statue de Mao, Dahai (Wu Jiang) harcèle un nouveau riche qui s'en est mis plein les poches lors d'une privatisation. Lorsque celui-ci revient à bord de son avion privé, Dahai annonce qu'il va le dénoncer à Pékin. Pour toute réponse, le potentat le fait tabasser par ses sbires avant de lui faire parvenir, suprême humiliation, une liasse de billets à l'hôpital. Armé d'un fusil, le naturellement violent Dahai règle ses comptes dont celui du premier de cordée qui éclabousse de son sang sa belle Maserati.

À Chongqing, Zhou San, que seules les armes à feu distraient, tue deux passants et s'enfuit tranquillement avec leur argent.

Près du barrage des Trois Gorges, Xiao Yu (Tao Zhao) est réceptionniste dans un sauna. Un client qui insiste lourdement pour avoir des rapports avec elle finit par lui flanquer des baffes à répétition. Elle sort alors un couteau et le tue.

Près de Canton, le jeune Xiao Hui vit de petits boulots : ouvrier dans la couture, mais aussi garçon dans un club où les filles déguisées, par exemple dans le style militaro-communiste, doivent se plier aux fanstasmes des VIP. Le jeune homme s'enfuirait bien avec l'une d'elles si celle-ci n'avait une fillette de trois ans. Ce monde est si bouché que Xiao le quitte en se jetant d'un balcon.

The green berets *Les bérets verts*, John Wayne, USA, 1968, 142 mn

Film tellement démoli – jusqu'aux salles où il passait – dans ma jeunesse que j'ai voulu en avoir le cœur net : n'aurions-nous pas été aveuglés par nos préjugés ? Il s'agit bien d'une immonde propagande, de plus sans intérêt cinématographique.

Tout commence par une justification de la guerre devant un parterre de journalistes : festival d'éléments de langage à destination des débiles légers. Puis on se déplace sur les lieux mêmes de l'action décisive (en Georgie !). L'humour pachydermique – doublé de l'utilisation démagogique d'un gamin – tombe à plat. On est d'ailleurs étonné que cet ennemi qui se laisse surprendre puis dégommer par centaines – encore plus fastoche qu'avec les Indiens – ne soit qu'un ramassis de Viets vivant dans la luxure et le luxe comme ce général qui ne se déplace qu'en DS 19. Lâches et incapables de se battre, ils se rabattent sur des pièges tordus : il est donc normal de les exécuter sommairement – hors champ – : si ce n'est toi qui a commis ce crime, c'est donc ton frère, sinon quelqu'un des tiens.

Après avoir supporté stoïquement ce navet puant, on se dit que si Wayne ne s'était pas fait porter soutien de famille (statut 3-A) durant la guerre du Pacifique – prenant ainsi la place de concurrents plus connus mais moins trouillards – le Japon aurait perdu dès 1942 : nul besoin de bombe A, donc !

Au revoir les enfants Louis Malle, France, 1987, 105 mn

Un pensionnat religieux en Île-de-France (on reconnaît Provins). Le jeune Quentin (Gaspard Manesse) sympathise avec le nouveau venu Bonnet (Raphael Fejtö) et découvre qu'il est juif de son vrai nom Kippelstein. Le film est plein de détails trop précis pour ne pas être authentiques : Quentin pisse au lit et considère *Les mille et une nuits* comme un "livre de cul", il trouve qu'Aramis est un hypocrite alors que "Bonnet" pense que c'est le plus intelligent des quatre mousquetaires.

Ces fils de bourgeois trafiquent avec Joseph (François Négret), un estropié qui aide aux cuisines et sert un peu de souffre-douleur. Quand le pot aux roses est découvert, c'est Joseph qui paie ; renvoyé, il se venge en dénonçant la présence de Juifs aux Allemands. Une sorte de Klaus Barbie (Peter Fitz) vient fermer l'établissement ; il emmène alors les trois enfants juifs qui y étaient réfugiés ainsi que le père Jean (Philippe Morier-Genoud) qui les protégeait. "Au-revoir les enfants" dit ce dernier, mais aucun des quatre n'en reviendra. Le visage de Kippelstein s'encadre une dernière fois dans une porte avant de disparaître et le film se termine sur un long plan de Quentin tandis que la voix off du réalisateur dit qu'il n'oubliera jamais ce matin de janvier 1944.

Les roquets à béret à la recherche de "youtres", madame Quentin (Francine Racette) la bourgeoise venue voir son fils et la bonne sœur qui dénonce un garçon juif caché à l'infirmerie pourraient figurer dans *Lacombe Lucien* (p. 1731). Tout comme Joseph, sorte de cousin de Lucien, peut être le seul qui paiera au moment de l'épuration. L'émotion qui nous étreint, par exemple quand les deux enfants dialoguent sous la neige "– Tu as peur ? – Tout le temps", fait de ce film le plus sincère et le plus émouvant du réalisateur.

Bonjour tristesse Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1958, 94 mn

Second film de Jean Seberg (19 ans), qui venait de tourner *Saint Joan* (p. 632) pour le même Preminger, d'où sa coupe de cheveux. Le roman de Françoise Sagan – qui connut un extraordinaire succès, même dans les classes populaires – met en scène des oisifs parisiens, Raymond (David Niven) et sa fille Cécile (Seberg), en villégiature à Saint Tropez. Le veuf y a invité sa vieille amie Anne (Deborah Kerr) qui lui met rapidement le grappin dessus : il est question de remariage et même d'obliger Cécile à prendre ses études au sérieux. La petite égoïste ne l'entend pas ainsi et provoque un réchauffé entre Raymond et son ancienne maîtresse Elsa (Mylène Demongeot). Le plan fonctionne puisqu'Anne s'en va ; trop bien même puisqu'elle meurt en voiture – suicide ? Cécile et Raymond, toujours aussi superficiels, rentrent à Paris ; l'emploi du noir et blanc, une larme sur la joue de la jeune fille, montrent que quelque chose s'est cassé durant ce fatidique été.

Yoidore tenshi *L'ange ivre*, Akira Kurosawa, Japon, 1948, 98 mn

Le premier grand film de Kurosawa. Sanada (Takeshi Shimura), un médecin des pauvres alcoolique qui prend du thé à 50°, soigne les maladies qui prospèrent dans un quartier déshérité de Tōkyō. Il fait la connaissance du yakuza Matsunaga (Toshirō Mifune) chez lequel il diagnostique une tuberculose très avancée. Ce petit chef est détrôné par la sortie de prison de son ancien boss, Okada (Reizaburō Yamamoto aux faux airs de Jean Servais).

Le centre du quartier est occupé par un immonde cloaque-dépotoir auquel Sanada compare les poumons de Matsunaga. Le soir, un guitariste répète la même musique lancinante ; quand elle change, c'est qu'Okada signale son retour en s'emparant de la "mandoline" pour y jouer *La chanson du tueur*. C'est d'ailleurs sur la musique un tantinet moqueuse de *La valse du coucou*, que Matsunaga découvre qu'il a perdu son pouvoir : voilà que le fleuriste lui demande de payer la fleur qu'il avait l'habitude de chiper au passage... finies les courbettes.

Belle scène de night club où une petite chanteuse simiesque chante le "Jungle Boogie". C'est alors que Nanae (Michiyo Kogure) choisit de danser avec Okada plutôt qu'avec son homme officiel, Matsunaga : on pense à la scène de la cigarette dans *Scarface* (p. 422). Et cauchemar où Matsunaga anticipe sa propre mort avec cercueil au bord de la mer. Le combat où il est poignardé par Okada est mis en scène en évitant de montrer le sang car les deux se sont vautrés dans la peinture claire tombée d'un gros pot. Le yakuza mort ne sera regretté que par une serveuse (Noriko Sengoku). Sanada doit parfois surmonter la tentation du désespoir : on le voit planter ses baguettes dans le riz, signe de deuil au Japon.

Modern times *Les temps modernes*, Charles Chaplin, USA, 1936, 83 mn

Dernière apparition de Charlot dans l'ultime film muet et néanmoins sonore de Chaplin : les seule paroles audibles viennent de hauts-parleurs ou de la radio et ce sont des cartons qui nous renseignent sur ce que disent les personnages. Nombreuses scènes d'anthologie, notamment sur le travail à la chaîne. Les spectaculaires engrenages sont utilisés dans deux séquences puisque, vers la fin, Charlot revient travailler en compagnie d'un mécanicien (Chester Conklin, le père de Trina dans *Greed*, p. 1725) qui se retrouve coincé dans la machine et que le héros doit nourrir à la cuiller, ce qui renvoie à la drolatique "feeding machine" du début.

On mentionnera l'extraordinaire séance de music-hall où Charlot danse sur l'air de *Titine* (1917) dont il a oublié les paroles, les tranformant au débotté en un brillant et hilarant et sabir vaguement espagnol. Sans oublier la séance de patinage dans un grand magasin désert – on pense à *The rink*, p. 338 – et le dernier plan quand Charlot s'éloigne sur la route en compagnie de sa jeune protégée (Paulette Goddard).

Harry, un ami qui vous veut du bien Dominik Moll, France, 2000, 112 mn

Un ancien camarade de lycée, Harry Balestero (Sergi López), s'incruste dans une famille en vacances en semant la mort. C'est le côté Hitchcock (le nom Balestero renvoie à *The wrong man*, p. 1282) du film avec sa maison isolée au bout d'une route du Cantal et une musique qui rappelle parfois Bernard Herrmann.

C'est aussi une histoire faustienne : Harry veut rendre à Michel (Laurent Lucas) une jeunesse qu'il a noyée dans la médiocrité familiale. Cet Harry est un véritable démon ; disposant de tout l'argent qu'il veut, il a gardé intacte une âme d'enfant dénuée d'hypocrisie et incapable de compromis – "Pas de problème sans solution". Il se souvient du jeune Michel du temps où il écrivit un poème à la Prévert pour la gazette du lycée et veut lui redonner sa créativité en le débarrassant des "boulets" que sont ses parents (Dominique Roran et Liliane Rovère) en perpétuelle bisbille et son frère (Michel Fau) coupable d'avoir moqué le "poignard en peau de nuit" du poème. Harry est d'ailleurs capable de donner l'exemple en tuant sa compagne Prune (Sophie Guillemin). Michel arrête le monstre avant qu'il ne le "libère" de ses derniers boulets : sa femme (Mathilde Seigner) et ses fillettes.

C'est enfin une réflexion sur la liberté, ou plutôt la peur d'être libre. Ce monstrueux Harry est un peu ce que nous serions si nous laissions toute latitude à notre "ça". Un ça centré sur l'originalité que les autres briment en nous. Quand Michel tue Harry, c'est sur la terrifiante créativité qu'il met un couvercle en l'enterrant dans le puisard. À moins qu'il n'ait étouffé ce monstre surgi de l'inconscient par peur de se retrouver nu, sans personne à qui pouvoir reprocher "Avant de te connaître, je faisais ci, je faisais ça" et comprendre qu'on est avant tout prisonnier de soi-même.

Samson and Delilah Cecil B. DeMille, USA, 1949, 134 mn

Le péplum à la DeMille est une sorte de chromo animé où tout est figé, hiératique, artificiel, et qui fonctionne. Ici, Victor Mature campe le héros de la Bible aux amours malheureuses : ni Semadar (Angela Lansbury) qui ne l'aime pas, ni son aînée, la splendide Dalila (Hedy Lamarr) qui l'aime mais lui en veut de lui avoir préféré sa sœur, ne sont très recommandables. Seule la trahison de Dalila – qui coupe ses cheveux, source de sa force – permet au Saran (George Sanders) et à son auxiliaire Ahtur (Henry Wilcoxon) de le capturer et l'enchaîner, désormais aveugle, à une meule. Mais cet Hercule biblique aura le dernier mot en faisait tomber les colonnes du temple sur les Philistins dans un final très réussi durant lequel il est d'abord tourmenté par… des nains.

Les Philistins étaient-ils communistes ? Une voix off présente en effet Samson comme un défenseur de la Liberté face à l'Oppression. Film en partie tourné aux Alabama Hills, décor habituel de westerns ; petit rôle pour le jeune Russ Tamblyn.

Peeping Tom *Le voyeur*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1960, 102 mn

Mark (Karlheinz Böhm, bien loin de ses rôles de prince charmant) est atteint de scoptophilie, en d'autres termes de voyeurisme. Son père, biologiste très scientiste, l'avait pris pour cobaye en enregistrant ses moindres faits et gestes, y compris les réactions aux frayeurs qu'il lui infligeait. Devenu adulte, Mark semble éprouver une stimuation sexuelle à la vue de l'épouvante sur un visage de femme, par exemple cette prostituée lasse, style "dépêche-toi", qui, lorsque Mark sort son... pied de caméra-épée, se met à montrer une indicible terreur. L'appareil de prises de vue de Mark est d'ailleurs muni d'un miroir pour que ses victimes puissent se voir à ce moment – car on a avant tout peur d'avoir peur, nous dit-il.

Regain d'inspiration chez un cinéaste qui avait décliné après *Les contes d'Hoffmann* (p. 104) et signal de son exclusion du milieu pour entorse aux bonnes manières, d'où un exil en Australie où il devait tourner le mineur *Age of consent* (p. 216). Osant aborder le thème de la sexualité clandestine – ainsi cet amateur d'images pornographiques (Miles Malleson) qu'un buraliste vend sous le comptoir et emballe dans une enveloppe EDUCATIONAL BOOKS –, c'est de plus un film d'horreur, doté de son personnage inquiétant d'aveugle (Maxine Audley) qui voit ce qu'on ne voit pas comme il se doit. La comparaison avec un nanar drôle et superficiel comme *Crimes au musée des horreurs* (p. 1810), permet de comprendre que ce genre décrié peut produire des chefs-d'œuvres à dimension universelle et pas seulement des divertissements à apprécier au second degré.

Avec Moira Shearer, Anna Massey, Shirley Anne Field et Esmond Knight.

The adventures of Robin Hood *Les aventures de Robin des Bois*, Michael Curtiz & William Keighley, USA, 1938, 98 mn

Ce classique du film d'aventures hollywoodien est le quinzième long-métrage en Technicolor trichrome. Autour du couple formé par Robin et Marian (Erroll Flynn et Olivia de Havilland) : les pittoresques Petit Jean (Alan Hale) et frère Tuck (Eugene Pallette) ainsi que Will Scarlet (Patric Knowles, assez fade). Des Saxons au service de Richard (Ian Hunter), roi prisonnier qui retrouve à la fin son trône. L'usurpateur Jean (Claude Rains) est entouré de ses Normands, dont le vicieux Gisbourne (Basil Rathbone) et le ridicule shérif de Nottingham (Melville Cooper).

C'est d'abord un film d'action dont le clou est la séance de tir à l'arc où la flèche tirée par Robin se loge dans la flèche que son concurrent avait placée au centre de la cible. Et aussi une histoire d'amour comme on peut les raconter aux enfants, tout ça sur le fond de bonne humeur apporté par les faire-valoir comiques, principalement le couple formé par Una O'Connor et Herbert Mundin.

L'évêque (Montagu Love) détonne en ces temps de code Hays où tout ecclésiastique est un saint : hypocrite et lâche, il est finalement exilé avec les traîtres.

Bring me the head of Alfredo Garcia *Apportez-moi la tête d'Alfredo García*, Sam Peckinpah, USA, 1974, 108 mn

Ce funèbre voyage au Mexique, pays de la mort, est peut-être le meilleur film de Peckinpah. Bennie (Warren Oates), pianiste américain échoué à México se voit offrir une grosse somme par deux gangsters (Gig Young et Robert Webber) pour leur ramener la tête d'un nommé Alfredo García. Cet Alfredo était le client, hélas décédé dans un accident, de la maîtresse de Bennie, la prostituée Elita (Isela Vega). Qu'importe, il part avec elle pour déterrer le cadavre dans le cimetière où il repose. Il ramène une tête coupée enveloppée d'un linge sur lequel se collent les mouches ; seul, car Elita a été tuée, ainsi que les gangsters, sans parler de la famille du défunt – qui a donc fait des petits, seize au total, avant que Bennie n'arrive chez le véritable commanditaire, El Jefe (Emilio Fernández). Celui-ci, découvrant que sa fille (aux allures d'infante de Vélasquez) était enceinte des œuvres d'Alfredo, avait décidé de garder son petit-fils, mais pas son "gendre". Une dernière boucherie et Bennie ira rejoindre sa chère Elita au Royaume des Morts.

Comme dans *The wild bunch* (p. 395), le héros s'engage dans une entreprise qui devient rapidement suicidaire. Mais la stylisation de la violence – corps qui s'effondrent au ralenti, etc. – n'est pas aussi poussée. Tout ça est un peu sale – le ton est donné dès le début quand Bennie se la nettoye à la tequila car il a des morpions – mais aussi parsemé de touchants moments de tendresse. Avec Kris Kristofferson dans un petit rôle de violeur.

The war of the worlds *La guerre des mondes*, Byron Haskin, USA, 1953, 82 mn

D'après H. G. Wells, l'invasion de la Terre par les Martiens, stoppée par "les créatures les plus humbles que Dieu, dans Sa sagesse, a disposées sur Terre", des bactéries contre lesquelles les envahisseurs ne sont pas immunisés.

Les films de science-fiction des années 1950 étaient assez fauchés. Celui-ci tranche au niveau des décors et de l'emploi de la couleur : les yeux triples (bleu–rouge–vert, comme les pixels des écrans) sont d'autant plus saisissants. Les scènes de destruction sont plutôt réussies et la terreur inspirée par les Martiens est renforcée par leur quasi-absence de l'écran : l'un est à moitié dans l'ombre, de l'autre nous ne voyons qu'un bras – terminé par trois doigts à ventouse – qui dépasse d'une machine. Ces véhicules ressemblent à des raies manta sur lesquelles on aurait greffé un tentacule métallique à tête de cobra. Hélas, la Paramount n'a pas cru utile de consacrer un budget décent à l'interprétation, nanardesque.

Une séquence – qui ne peut être tirée du roman (1897) – montre une offensive nucléaire contre les envahisseurs. Signe des temps, elle est suivie par une foule qui se protège d'un possible éblouissement à l'aide de lunettes de soleil !

Vredens dag *Dies iræ*, Carl Theodor Dreyer, Danemark, 1943, 98 mn

Ces hommes portant fraise qui semblent poser pour Hals ou Rembrandt sont en train de juger une pitoyable vieille femme à moitié dénudée – ses seins pendent sous ses cheveux gris – qu'on torture avant de la brûler vive. La victime est réellement une sorcière, ce qui veut dire qu'elle croit aux remèdes de bonne femme et aux envoûtements. Tout comme la jeune Anne (Lisbeth Movin), elle-même fille de sorcière mais protégée car seconde épouse du pasteur Absalon (Thorkild Roose), un membre éminent de cette bande d'hypocrites. Son fils Martin (Preben Lendorff-Rye) est séduit par les étranges yeux d'Anne et devient son amant. La jeune femme, qui veut se débarrasser de son époux, cause sa mort ; non par un maléfice, mais en lui assénant ses quatres vérités.

Dans ce monde d'hommes, les pires rôles sont dévolus aux belles-mères : celle d'Anne (terrifante Sigrid Neiiendam) l'accuse en public d'avoir tué Absalon par sorcellerie. Quand elle voit que Martin prend parti contre elle, la jeune femme avoue sa connivence avec le Malin. Dernière image, la sinistre ombre de la Croix : difficile de ne pas penser à *La sorcellerie à travers les âges* (p. 630).

On retrouvera Lendorff-Rye dans le rôle du thaumaturge d'*Ordet* (p. 686) et parmi les convives du *Festin de Babette*, en compagnie de Movin.

Ryan's daughter *La fille de Ryan*, David Lean, Grande-Bretagne, 1970, 206 mn

Sur fond de révolution – juste après les Pâques Sanglantes de 1916 – avec une musique de Maurice Jarre, de merveilleux paysages irlandais et une tempête qui rappelle *Man of Aran* (p. 150), un beau film romantique. Rosy (Sarah Miles) a épousé par amour un veuf (inattendu Robert Mitchum) qui ne la satisfait pas sexuellement ; elle trouvera ce qu'elle cherche auprès d'un officier anglais (Christopher Jones) estropié relégué aux besognes de répression. Le père de la jeune femme, le "publicain" Ryan (Leo McKern), affiche un indépendantisme de façade dans son bistrot mais informe les Anglais en cachette ; pourtant, à cause de sa liaison avec l'officier, c'est Rosy qui est soupçonnée de trahison et tondue.

On peut reprocher au film, et à ce type de cinéma grand public, d'utiliser l'Histoire comme toile de fond sans donner un minimum d'éléments de compréhension. Il y a en tout cas un personnage d'une normativité envahissante, le prêtre campé par Trevor Howard qui nous inflige un point de vue de Sirius tout droit sorti des pires stéréotypes hollywoodiens. Ce personnage pénible est heureusement contrebalancé par celui de l'idiot du village (extraordinaire John Mills) à la démarche de crabe.

Le révolutionnaire capturé lors de la livraison d'armes est joué par Barry Foster qui se fera étrangleur dans *Frenzy* (p. 5). Par contre Lean, profondément démoralisé par la recension incendiaire de Pauline Kael, ne tournera pratiquement plus.

The funeral *Nos funérailles*, Abel Ferrara, USA, 1996, 95 mn

La voix de Billie Holiday (*Gloomy Sunday*) nous place d'emblée dans une atmosphère crépusculaire, celle de l'agonie d'une famille mafieuse américaine. Au temps de la Dépression (1936), les frères Tempio, Ray (Christopher Walken), Chez (Chris Penn) et Johnny (Vincent Gallo), ne dédaignent pas de donner un coup de main aux syndicats contre le patronat. Surtout le communisant Johnny qui meurt, soudainement assassiné à la sortie d'un cinéma. Les survivants tentent, avec leurs moyens de gangsters, de faire leur deuil en exécutant un innocent (Benicio Del Toro) puis le vrai coupable que l'instable Chez devra enterrer de ses mains, ce qui le fait craquer : il crible de balles le cercueil de Johnny, puis tue Ray avant de se donner la mort comme pour mettre fin à une lignée maudite.

Le film vaut pour l'attention apportée aux personnages : Ray se rappelle une espèce de bar-mitzvah mafieuse où il a dû exécuter un ennemi attaché, le colérique Chez se met à chanter, Johnny assiste à un meeting communiste. Mention spéciale pour les femmes, bouleversantes, celle de Ray (Annabella Sciorra) tout comme celle de Chez (Isabella Rossellini).

Cabiria Giovanni Pastrone, Italie, 1914, 126 mn

Extraordinaire péplum muet aux magnifiques costumes et aux décors impressionnants, tels ceux du temple de Moloch. Cette histoire, située au moment de l'anéantissement de Carthage, a visiblement inspiré Griffith qui devait surenchérir sur le gigantisme des remparts dans *Intolérance* (p. 564). On trouve déjà quelques trucages, ainsi une courte séquence de rêve incrustée dans l'image principale ou encore la guirlande vivante qui se superpose au couple enfin réuni.

Le film est cependant barbant, et les cartons ampoulés signés D'Annunzio n'arrangent rien. Le costaud Maciste devait revenir dans divers péplums jusqu'en 1925, puis dans les années 1960 pour affronter de nombreux ennemis, dont Zorro !

Maria Chapdelaine Julien Duvivier, France, 1934, 74 mn

À Péribonka, on chante *Alouette* et *À la claire fontaine*, on va à la messe écouter le prêtre dire que rien ne doit changer, on appelle le "remancheux" (Robert Le Vigan) au chevet d'une mourante ; on paie la boisson en piastres (dollars canadiens) et les vœux à la Vierge de mille Ave Maria. À tort, car Maria Chapdelaine (Madeleine Renaud) ne reverra pas François Paradis (Jean Gabin) mort de froid et mangé par les loups. François disparu, elle préfère le colon Eutrope Gagnon (Alexandre Rignault) au citadin Lorenzo Surprenant (Jean-Pierre Aumont).

Québec folklorique et enneigé, conforme à celui où le jeune Français Louis Hémon, mort en 1913 écrasé par un train, passa les deux dernières années de sa vie.

Born to kill *Né pour tuer*, Robert Wise, USA, 1947, 92 mn

Helen (Claire Trevor), femme divorcée et arriviste éprouve de l'amour – à moins que ce ne soit une simple attirance sexuelle – pour son beau-frère Sam (Lawrence Tierney). Quand elle découvre qu'il est un double assassin, elle cherche à le protéger en menaçant de mort Mrs. Kraft (Esther Howard), une rombière alcoolique trop curieuse que le meilleur ami de Sam, Marty (Elisha Cook), tente de son côté d'assassiner. Elle s'en tirera car Sam souffre d'une jalousie maladive – ce paranoïaque voit des traîtres partout – qui lui fait soupçonner une liaison entre Marty et Helen : il tue l'un et l'autre.

Excellent film noir servi par le personnage d'Arnett (Walter Slezak), un *shamus* (privé) crapuleux d'allure débonnaire ; sentencieux, il n'est jamais à court de citations, e.g., *L'Écclésiaste* : "La femme dont le cœur est un piège et un filet".

House of wax *L'homme au masque de cire*, André De Toth, USA, 1953, 85 mn

Remake de *Mystery of the wax museum* (p. 70) en trichrome et 3D. De toute évidence, de nombreux plans ont été composés pour exploiter la troisième dimension : cela se voit sur ma banale copie 2D. Vincent Price reprend le rôle de l'artiste fou et défiguré qui, ne pouvant plus créer de ses mains, tue ses modèles et les plonge dans la cire. Charles Buchinsky (= Bronson) campe le muet Igor qui façonne des têtes à sa propre image ; quand la jeune héroïne (Phyllis Kirk) s'égare dans l'atelier du musée, une des têtes posées sur une étagère s'anime car l'effrayant auxiliaire s'était caché parmi les masques de cire.

De man die zijn haar kort liet knippen *L'homme au crâne rasé*, André Delvaux, Belgique, 1966, 95 mn

Extraordinaire film sur la folie d'après Johan Daisne. L'avocat Miereveld (Senne Rouffaer) est amoureux de la lycéenne Fran (Beata Tyszkewicz). Quand cette dernière quitte la ville, il perd tout goût à la vie et sombre dans la routine. Quelques années plus tard, des collègues légistes l'invitent à assister à l'autopsie d'un cadavre passablement décomposé dans une ville du Nord de la Belgique. À l'hôtel, il retrouve Fran, devenue chanteuse célèbre et va la rejoindre dans sa chambre. Il lui avoue son amour ; elle lui répond en racontant une vie de débauche entamée dès le lycée avec un de ses collègues. Le père de Fran, possiblement l'autopsié de l'après-midi, a laissé à sa fille un Lüger avec lequel Miereveld abat la jeune femme. Plus tard, le crâne rasé dans un asile d'aliénés, il voit la chanteuse aux actualités cinématographiques ; il ne l'aurait donc que blessée.

À moins que la rencontre n'ait été le fruit d'une imagination déstabilisée par l'autopsie. En tout cas, Miereveld (= fourmilière), n'aura jamais la réponse.

Ascenseur pour l'échafaud Louis Malle, France, 1958, 87 mn

Alors qu'il avait réussi le meurtre parfait en tuant le mari de sa maîtresse, l'ancien parachutiste Julien Tavernier (Maurice Ronet) est bloqué dans un ascenseur ; sa complice Florence Catala (Jeanne Moreau) passera la nuit à le chercher, une errance filmée dans les rues de Paris dans un superbe noir et blanc sur la (célèbre) musique de Miles Davis. Avec monologue en voix off : la diction ampoulée et exaspérante de Moreau souligne la superficialité de la criminelle.

Un "blouson noir" *ante litteram* (Georges Poujouly) en profite pour voler la décapotable de Julien et commettre un double meurtre. Le personnage annonce Lucien Lacombe (p. 1731) ainsi que Joseph d'*Au revoir les enfants* (p. 450). Ce crime auxiliaire se déroule quelque part sur l'autoroute (la seule à l'époque) dans un motel : la modernité est en marche ! Ainsi que la Nouvelle Vague.

Warlock *L'homme aux colts d'or*, Edward Dmytryk, USA, 1959, 121 mn

Exaspérés par les cow-boys de San Pablo qui y font régner la terreur, les citoyens de Warlock (= sorcier) louent les services d'un marshal privé, Blaisedell (Henry Fonda), auquel la Loi, qui se réveille enfin, oppose le shérif délégué Gannon (Richard Widmark). Après avoir nettoyé la ville des bandits, les deux défenseurs de l'Ordre, l'officieux et l'officiel, s'opposeraient dans un combat meurtrier si Blaisedell n'avait la sagesse de s'en aller.

L'originalité du film tient à l'étrange doublure qui suit Blaisedell comme son ombre, le boiteux Morgan (Anthony Quinn). Il est prêt à n'importe quoi pour défendre celui qu'il admire tant, quitte à le manipuler occasionnellement. Et même si Morgan cherche à récupérer une ancienne passion (Dorothy Malone), on perçoit l'homosexualité sous-jacente à cette relation entre les deux hommes. Apprenant que Blaisedell ne quittera pas Warlock avec lui, Morgan se lance dans une rage suicidaire qui force son ami à l'abattre ; lequel, fou de douleur, mettra le feu au saloon où repose le corps de son assistant.

L'équipage Anatole Litvak, France, 1935, 98 mn

Le lieutenant Maury (Charles Vanel) fait équipe avec l'aspirant Herbillon (Jean-Pierre Aumont) ; l'épouse du premier, Hélène, et la maîtresse du second, Denise, se révèlent être une seule et même personne (Annabella). Herbillon sera tué, Maury grièvement blessé et hospitalisé ; pour aider Hélène à surmonter sa douleur, Maury prétend que les derniers mots de son équipier furent pour "Denise".

Touchant mélodrame basé sur l'expérience de Joseph Kessel qui fut aviateur à la fin de la Grande Guerre. Jean Murat joue le capitaine et Serge Grave est excellent dans le rôle du jeune frère d'Herbillon. Au piano du beuglant, Jean Wiéner.

La chartreuse de Parme Christian-Jaque, France, 1948, 166 mn

Le point fort de cette adaptation assez infidèle du chef-d'œuvre de Stendhal – celle de Mauro Bolognini (p. 1764) sera plus satisfaisante – est sa distribution : Gérard Philipe est un inoubliable Fabrice et María Casares une Sanseverina frémissante et passionnée. Tullio Carminati en Mosca et Renée Faure en Celia sont moins convaincants. Les méchants sont plutôt réussis, que ce soient le Prince (Louis Salou), le chef de la Police Rassi (Lucien Coëdel) ou encore le geôlier Grillo (Louis Seigner, retors à souhait). Aldo Silvani, dans le rôle du père de Clelia, campe une réjouissante ganache. En guise de Parme, Rome : on reconnaît l'église Santa Maria della Pace.

Design for living *Sérénade à trois*, Ernst Lubitsch, USA, 1933, 92 mn

Juste avant l'extinction des feux – le code Hays de 1934 – ce chef-d'œuvre d'immoralité souriante adapte une pièce de Noel Coward. Dans une France approximative – voir les arrêts du Marseille-Paris aux gares de Ribes et Vrioune ou la galerie d'art sise au 399 rue la Boétie –, le peintre George (Gary Cooper) et le dramaturge Tom (Fredric March) se découvrent une muse commune (Miriam Hopkins) : comme elle les aime tous deux, elle organise un ménage à trois basé sur le *gentlemen's agreement* "NO SEX". Quand l'auteur s'absente pour Londres, la belle fond dans le lit du peintre, avant de consoler Tom revenu par surprise. Prise dans un dilemme insoluble, elle s'enfuit pour épouser l'ennuyeux publicitaire Plunkett ; ses deux amours viennent l'arracher à la vie conformiste qui l'attend. Dans le taxi qui les emmène, les trois renouvellent leur pacte : NO SEX.

Le contrepoint comique du film repose sur la composition drolatique d'Edward Everett Horton en Plunkett. La même phrase "Immorality may be fun but it cannot take the place of 100% virtue and three square meals" est répétée, ou plutôt déclinée, quatre fois. D'abord comme un adage de Plunkett, qu'il répète ensuite à George et dont s'empare Tom pour en faire une tirade de sa pièce *Good night Bassington* que Plunkett entend plus tard à Londres.

Hopkins et Horton jouaient déjà dans *Trouble in Paradise* (p. 92).

Œdipus wrecks Woody Allen, USA, 1989, 39 mn

Sheldon est ravi quand son envahissante mère disparaît subitement, mais sa joie est de courte durée car elle reparaît dans le ciel de New York pour faire des commentaires sur son fils ; c'est ainsi que tout le monde apprend qu'il pissait au lit.

Tirée de *New Yok stories*, cette farce hilarante sur le thème de la mère juive est un film très mineur du réalisateur qui signait la même année *Crimes and misdemeanors* (p. 1192), œuvre autrement profonde.

Les voleurs André Téchiné, France, 1996, 111 mn

Alex (Daniel Auteuil) est flic à Lyon où se passe l'essentiel du film. La routine policière l'amène à rencontrer Juliette (Laurence Côte), qui chaparde des parfums de luxe et dont le frère Jimmy (Benoît Magimel) est voleur de voitures professionnel. Alex est d'autre part la brebis galeuse d'une famille de truands de haut vol : son père (Ivan Desny) et son frère Ivan (Didier Bezace) qui est aussi le "patron" de Jimmy. Le film s'organise autour d'un événement central, la mort d'Ivan tué par un vigile alors qu'il opérait en gare de Vénissieux.

Les thèmes chers à Téchiné sont développés superbement. D'une part, les relations familiales et le sentiment d'infériorité du voyou friqué qu'est Ivan à l'égard de son frère honnête et droit qu'il provoque en brocardant sa maladresse auprès des femmes. Même si Ivan n'est qu'une crapule superficielle, ses critiques font cependant mouche, car l'introverti Alex manque à coup sûr de générosité. Autre thème de Téchiné, l'homosexualité : l'énigmatique Juliette, centre caché de l'intrigue, entame une liaison sexuelle avec Alex, tout en étant l'amante de Marie (Catherine Deneuve), une professeure de philosophie alcoolique. L'impassible Alex finit par éprouver de l'amour pour cette dernière ; en vain, car elle se suicide après le départ de Juliette pour Marseille. Rejeté par les femmes et par sa famille, le policier retrouve le triste quotidien du poste de La Duchère ; tandis que Jimmy remplace Ivan auprès de sa veuve et son jeune fils.

Séquence cocasse : Marie essaie de donner un cours de philo au voyou inculte qui la convoie dans les rues de la Presqu'île.

Le café des Jules Paul Vecchiali, France, 1988, 58 mn

Au Kremlin-Bicêtre, un café avec ses habitués, sortes de ratés velléitaires : le patron pense d'ailleurs reprendre ses études de médecine. Cette bande de minables est dominée par Jeannot (Jacques Nolot, auteur du scénario), aigri raciste qui déteste les circoncis, mais n'a rien contre le Martiniquais Guy, aussi bête que lui, la méchanceté en moins. Déboule un étranger dont la bande éméchée ouvre la mallette, celle d'un représentant en lingerie féminine : danses grotesques et humilation de l'intrus au nom en "stein". Une habituée (Brigitte Roüan) fait les frais de la fête : elle est tristement violée par le pitoyable Jeannot.

Pitoyable, comme les autres qui ont laissé faire et qui, le lendemain matin, se souviennent d'une soirée amusante. Tout comme la victime qui reprend le bus toute honte bue ; elle a sans doute déjà eu droit aux attentions de Jeannot. Très bien filmé par Vecchiali qui signe un de ses rares chefs-d'œuvre dont le message dérangeant "nous sommes tous un peu complices, même les victimes" fait oublier le côté théâtral ; contrairement au huis clos de *Detective story* (p. 849) dépourvu de l'affligeante irresponsabilité des habitués du café.

The godfather *Le parrain*, Francis Ford Coppola, USA, 1972, 177 mn

The godfather II *Le parrain II*, Francis Ford Coppola, USA, 1974, 202 mn

Les deux premiers épisodes de la saga des "parrains" d'une famille mafieuse américaine, le père Vito Corleone (Robert De Niro, puis Marlon Brando) et le fils Michael (Al Pacino). Il y a de nombreux points communs, notamment la musique de Nino Rota (*Bruscia la terra*), entre ces épisodes, y compris le (III) (p. 462).

Prégnance de la Sicile où se réfugie Michael (I), dont Vito s'évade pour revenir plus tard se venger (II) et théâtre de la seconde partie du (III) avec son final dramatique sur les marches de l'Opéra de Palerme. Avec une référence à l'huile d'olive GENCO (marque fictive) et aux emblématiques cannoli : qu'on peut servir empoisonnés (III) et qu'il ne faut pas oublier : "– Leave the gun, take the cannoli". Autre lieu récurrent, le quartier du Lower East Side et ses fêtes bruyantes propices aux assassinats : Vito s'y fait presque tuer (I), s'y débarrasse de Fanucci (Gastone Moschin, II) tout comme son petit-fils bâtard Vincent (Andy Garcia) le fera de Zasa (Joe Mantegna, III).

Les trois films se terminent sur une sorte de feu d'artifice où la famille règle ses comptes avec l'ennemi masqué de l'épisode : Barzini (Richard Conte), Hyman Roth (Lee Strasberg) ou encore Don Altobello (Eli Wallach, extraordinaire).

Chaque opus comporte son morceau de bravoure : le restaurant où Michael abat deux ennemis dont un ripou (Sterling Hayden, I), l'attaque d'hélicoptère à Atlantic City (III) et le Nouvel An 1959 à Cuba (II) quand Batista entouré d'amis américains, mafiosi et dirigeants de grandes compagnies aux noms transparents, General Fruit ou UTT, reçoit un téléphone en or massif (détail authentique).

Ces mafiosi caricaturalement italiens qui baragouinent des "Mio frati" révèrent la sainte famille, les héritiers mâles – "Was it a boy ?" dit Michael lors de la fausse couche de Kay (Diane Keaton) –, et accumulent les pseudo-trahisons qui amènent à chaque fois un agent du Parrain à feindre de vendre son âme à l'ennemi. Ils ne pardonnent jamais : Michael fait exécuter son beau-frère, responsable de la mort de Sonny (James Caan), et plus tard son frère Fredo (John Cazale), un crétin trop irresponsable pour mériter une punition, dans le premier cas après le baptème de son neveu, dans le second après la mort de la mamma.

Le producteur (John Marley) qui se réveille auprès de la tête coupée de son cheval ne peut plus refuser à Tom Hagen (Robert Duvall), conseiller du Parrain, d'engager une sorte de Sinatra ; de là à dire qu'il accepte... "An offer one cannot refuse" est une double négation, ce qui logiquement ne vaut pas affirmation.

Vito arrive à New York à bord du *Moshulu* en 1901. Ce quatre-mâts, en réalité construit en 1904, fut reconverti en restaurant flottant sur les berges de la Delaware à Philadelphie. Avant d'être victime, il y a une trentaine d'années, d'un incendie peut-être causé par une de ces offres qu'on ne saurait refuser.

The godfather III *Le parrain III*, Francis Ford Coppola, USA, 1990, 170 mn

La trilogie (p. 461) raconte la course à la légitimation d'une famille fondamentalement honnête : comme le mafieux de *Rien que pour vos yeux* (p. 437), nos parrains ne touchent pas à la drogue de peur de ternir la réputation de l'Honorable Société ! Les deux premiers épisodes peuvent être vus comme un commentaire ironique sur cette prétendue vertu. Mais cela se gâte avec le (III) : Michael (Al Pacino) est en train de devenir un saint de vitrail guidé par le pape Jean-Paul 1er (Raf Vallone) qui meurt victime d'un complot lié à la loge P2, nous dit-on. Cet arrière-plan politique, superficiel et opportuniste, brouille les cartes : on ne sait plus quoi penser de Michael. Dieu merci, sa sœur (Talia Shire, sœur de Coppola), sorte d'araignée qui empoisonne Don Altobello (Eli Wallach) avec des cannoli, et son âme damnée Vincent (Andy Garcia) restent fidèles à l'esprit de la famille et au point de vue originel du film. Qui s'achève comme une tragédie jouée sur les marches de l'Opéra de Palerme ; un tueur imite le braiement d'un âne pour faire diversion pendant que l'autre tire mais c'est la fille de Michael (Sofia Coppola) qui reçoit la balle fatale, rachetant peut-être ainsi les péchés de la famille.

Chakhmatnaïa goriachka *La fièvre des échecs*, Vsevolod Poudovkine, URSS, 1925, 28 mn

Avec le tournoi de Moscou (1924), tout le monde est pris d'une frénésie des échecs. En particulier, un jeune marié (Vladimir Fogel) qui voit des damiers partout ! Son épouse exaspérée change d'avis après avoir rencontré le champion du monde José Raúl Capablanca. Dépourvue de scénario, cette amusante comédie nous permet d'apercevoir les grands joueurs du moment comme Richard Réti.

La maladie de Sachs Michel Deville, France, 1999, 103 mn

Le quotidien de Bruno Sachs (Albert Dupontel, très attachant), médecin de campagne dans le Loir-et-Cher. Son activité nous est présentée par petites touches, très peu appuyées, à travers les apartés de la voisine, de sa secrétaire (Dominique Reymond) ou encore d'une serveuse de bar. Ainsi que par un défilé de patients : la relation difficile d'une adolescente avec sa mère, une vieille femme qui vit avec un fils alcoolique un peu idiot et que sa sœur veut faire interner ou un vieux monsieur (Bernard Waver) qui accompagne l'agonie de son épouse. Sachs se confie à son magnétophone portatif, écrit des notes sur ce qu'il a cru comprendre de l'Humanité. Il semble qu'il s'en soit mis un peu en retrait cependant : il se livre rarement, pas même à sa compagne (Valérie Dréville). Il lui arrive parfois de laisser percer son refus de l'injustice et de l'indifférence ; on entend alors le *cahos* (*sic*) de Jean-Féry Rebel.

To have and have not *Le port de l'angoisse*, Howard Hawks, USA, 1944, 96 mn

D'après Ernest Hemingway, une sorte de *Casablanca* (p. 1129) situé à la Martinique en 1940, avec sa Police aux ordres de Vichy (Dan Seymour, terrifiant sous son béret). D'où la présence de Marcel Dalio aux côtés d'Humphrey Bogart. Le premier rôle féminin est tenu par la débutante Lauren Bacall qui formera avec Bogart le couple le plus célèbre du cinéma. L'histoire – un Américain rejoint la France Libre pour aller délivrer un résistant à l'Île du Diable (!) – est peu convaincante. Reste l'interprétation, Walter Brennan en copain alcoolique de Bogart – "Were you ever bitten by a dead bee ?" – et l'atmosphère du bar où trône un Hoagy Carmichael comme rivé à son piano.

Petulia Richard Lester, USA, 1968, 105 mn

L'excentrique Petulia (Julie Christie) jette son dévolu sur Archie (George C. Scott), un médecin qui vit difficilement son divorce d'avec Polo (Shirley Knight) dont il a deux enfants. Petulia le suit partout sans la moindre discrétion – par exemple en jouant du soubassophone ! Alors que le docteur s'est attaché à la belle, il la découvre sauvagement battue, de toute évidence par son mari (Richard Chamberlain), fils du richissime Danner (Joseph Cotten). Contre toute attente, la capricieuse renoue alors avec son époux dont elle tombe enceinte ; elle accouche en prononçant le nom d'Archie, allez comprendre !

Tourné par le réalisateur attitré des Beatles, le film, très découpé, est comme l'instantané d'une époque ; mais pas si complaisant que ça, puisqu'il s'attache à montrer des accidents, des corps blessés. Photo de Nicolas Roeg, qui devait tourner *Don't look now* (p. 4) avec la même Christie.

Quintet Robert Altman, USA, 1979, 118 mn

Dans un monde post-atomique gelé, les survivants se livrent à un énigmatique jeu à cinq participants – mais c'est le sixième qui compte, allez comprendre ! Surgi des neiges, Essex (Paul Newman), confronté à l'assassinat de son épouse enceinte (Brigitte Fossey), usurpe l'identité du meurtrier et se fait appeler Redstone. Il se trouve rapidement mêlé au tournoi mortel qui oppose Goldstar, Deuca (Nina van Pallandt), Saint Christophe (Vittorio Gassman) et Ambrosia (Bibi Andersson) ; il en sort unique survivant. À Grigor (Fernando Rey) qui joue l'arbitre, il demande ce qu'il a gagné : "Rien, seulement de rester vivant". Il repart dans les neiges.

Atmosphère envoûtante et splendide décor où évoluent des personnages moyen-âgeux ; le vignettage des images donne l'impression d'un objectif givré. . . à l'instar du scénario, abscons et à la limite de la prétention, de ce film raté et attachant.

The late George Apley *Un mariage à Boston*, Joseph Mankiewicz, USA, 1947, 99 mn

1912, au centre de l'Univers, i.e., Boston selon George Apley (Ronald Colman). Lequel entretient une relation compassée avec le reste du Monde ; ainsi, fait-il déplacer la tombe d'une cousine pauvre qui avait eu le mauvais goût de se faire enterrer dans son pré carré. Armé de son accent british, il utilise le mot "radical" pour stigmatiser tout ce qui sort de l'immobilisme dans lequel il se complaît. Ainsi, sa fille Eleanor (Peggy Cummins) serait-elle amoureuse d'un de ces radicaux, un jeune professeur coupable d'avoir voulu dépoussiérer son cher Ralph Waldo Emerson et qu'il fait, en conséquence, virer de l'université. Ses amis WASP le trouvent tellement réactionnaire qu'ils refusent de l'élire comme président d'une société ornithophile. Il fait alors un effort, se met à lire Freud – en cachette –, et condescend même à marier son fils à une jeune fille de Worcester, à une soixantaine de kilomètres de Boston. Mais il se fait remettre à sa place par le père de la future, un rien du tout qui refuse de se plier aux effarantes conditions – emménager à Boston, adhérer à tel ou tel club, etc. – que prétend lui imposer cette momie vivante, illustration caricaturale du mot "stuffed shirt" (collet monté).

Cette satire d'un monde suranné est elle-même surannée, encore que. . .

De fem bespænd *Cinq obstructions*, Jørgen Leth & Lars von Trier, Danemark, 2003, 87 mn

Un pur film sur le cinéma : un court-métrage sarcastique de Jørgen Leth, *L'homme parfait* (1968), est refait selon diverses contraintes, qui vont de la limitation à douze images par plan (!) à l'absence totale de contraintes. Lars von Trier tire les ficelles en choisissant lui-même les "obstructions". La quatrième version, en style dessin animé, est particulièrement réussie ; la dernière, en réalité due à von Trier, est un hommage touchant à son aîné Leth.

Merci pour le chocolat Claude Chabrol, France, 2000, 96 mn

Modus operandi : une boisson droguée qu'on sert à son invitée à qui l'on demande ensuite d'aller acheter, de nuit, un médicament ; la victime a un accident mortel en conduisant par les routes sineuses qui mènent à Lausanne.

Problème avec ce film, les acteurs principaux sont mauvais, que ce soit Jacques Dutronc, complètement absent ou Isabelle Huppert qui semble parodier Isabelle Huppert jouant chez Chabrol. Le suspense est quasi inexistant ; quant à l'espèce de complicité qui unit le couple – le mari sait mais se contente de gronder son épouse –, le réalisateur a fait bien mieux. Référence à *La vie est un long fleuve tranquille* (p. 1583) ; avec Anne Mouglalis et Brigitte Catillon.

Fantômas : l'échafaud magique Claude Chabrol, France, 1980, 94 mn

Fantômas : l'étreinte du Diable Juan Luis Buñuel, France, 1980, 86 mn

Fantômas : le mort qui tue Juan Luis Buñuel, France, 1980, 86 mn

Fantômas : le tramway fantôme Claude Chabrol, France, 1980, 89 mn

Une série de quatre téléfilms consacrés au célèbre encagoulé. L'action a été reportée, du début des années 1910, à la fin des années 1920, une prise de distance par rapport à Feuillade qui avait déjà adapté les trois premiers épisodes dans le même ordre (p. 1031). Helmut Berger est un excellent Fantômas, qui apparaît sous les traits de Gurn, Chalek, Nanteuil et Seltz, mais laisse sagement la place à d'autres acteurs quand le transformisme deviendrait ridicule : la concierge du dernier épisode est jouée par Eduard Linkers. Il est secondé par un extraordinaire Dufilho dans le rôle de Juve. N'oublions pas Pierre Malet en Fandor et Gayle Hunnicut (qu'on avait vue dans *L'homme sans visage*, p. 94) en Lady Beltham.

La série se regarde avec d'autant plus de plaisir que les réalisateurs ont su retrouver l'esprit de ruse infantile et macabre des romans mal ficelés de Souvestre & Allain : l'acteur qui remplace Fantômas sous le couperet de la guillotine, les gants en peau humaine, le tunnel de tramway à l'usage du seul Fantômas, etc. Le dernier épisode, situé à Vienne, est le plus réussi.

Gente di Roma Ettore Scola, Italie, 2003, 89 mn

Une journée à Rome à travers un kaléidoscope de destins vaguement reliés par un bus au trajet fictif où l'on entend un passager réciter un poème de Belli. Un homme part au travail et va s'asseoir sur un banc car il n'a pas avoué à son épouse qu'il a été licencié. Dans la salle de la mairie, place du Capitole, un employé déclame une tirade de *Jules César*, de faux légionnaires attendent le touriste devant le Colisée, Stefania Sandrelli joue avec son petit-fils au Pincio. Un patron de bar raciste ne veut pas d'un Noir au comptoir, une vieille femme juive est paniquée par le tournage d'un film sur la rafle du 18 octobre 1943. Sans oublier les vieux qui perdent la boule comme la grand-mère qui demande son nom à sa petite-fille ou le père qui insulte les clients du restaurant où il déjeune avec son fils qui prévoit de le mettre en EHPAD. Scènes collectives aussi, une salle où l'on joue au loto, un meeting de gauche où parle Moretti, une fête "gay" à Testaccio. La journée se termine piazza Navona : venu en fiacre, un vieux monsieur de la haute s'installe à côté d'un clochard qu'il connaît visiblement bien.

Ce magnifique hymne d'amour à Rome culmine dans une séquence où les morts du Verano se mettent à discuter de tombe à tombe en se donnant du "Voi".

Chinatown Roman Polanski, USA, 1974, 131 mn

Los Angeles, 1937. Le privé Gittes (Jack Nicholson) est engagé pour filer l'ingénieur Mulwray soupçonné d'adultère par une prétendue épouse. Quand il est retrouvé mort, la véritable Evelyn Mulwray (Faye Dunaway) se manifeste. Nous ne sommes qu'au début d'une histoire embrouillée dont le héros, qui a toujours un coup de retard sur l'action, se fait rapidement entailler le nez par un minuscule malfrat, joué par Polanski ; il traverse le film un pansement au milieu de la figure. Arrière-plan, une juteuse affaire d'adduction d'eau associée à la spéculation foncière : les pensionnaires gâteux d'une maison de retraite sont, à leur insu, propriétaires d'immenses vergers dans une vallée voisine. Le génie criminel qui tire les ficelles n'est autre que Noah Cross (John Huston) commanditaire de la mort de l'honnête Mulwray. L'infortunée Evelyn, fille de Cross, essaie de protéger sa propre fille Katherine, qui est aussi sa sœur, contre ce père incestueux.

Trop confiant en lui, Gittes veut expliquer à Cross qu'il a tout compris et n'obtient que des menaces de mort qui le contraignent à lui livrer la cachette de ses deux filles. C'est là, dans le quartier chinois, qu'une Police aux ordres abat Evelyn dans sa voiture alors qu'elle fuyait avec Katherine ; le bruit ininterrompu d'un klaxon signale sa mort au volant. Alors que les mains du monstrueux Cross se referment sur sa (petite-)fille, la dernière phrase "Ici, c'est Chinatown" sorte de "Circulez, il n'y a rien à voir", sonne comme un commentaire sur la prégnance de ce mal quasi-absolu incarné par Cross et sur la connerie monumentale de Gittes.

Contrairement à d'autres films du réalisateur qui commencent bien pour se terminer en eau de boudin, le dénouement de son dernier opus américain nous laisse pantois. Un authentique film noir dans la meilleure tradition du genre.

Carrie Brian De Palma, USA, 1976, 94 mn

La jeune Carrie (Sissy Spacek) est la risée de ses camarades, pensez donc elle n'avait jamais entendu parler de menstruations ; et surtout pas par sa mère (extraordinaire Piper Laurie), une évangéliste qui considère les règles comme une punition du péché. Un couple de lycéens méchants (Nancy Allen et John Travolta) organise une mise en scène pour le bal de fin d'études : Carrie reçoit en public un seau de sang de porc – recueilli chez *Farmer John*, cf. *Murs murs*, p. 548 – sur la tête... Quand on a une camarade douée de télékinésie, on évite de lui faire une sale blague en public : l'enfer se déchaîne alors, guidé par une Carrie immobile qui ferme à distance les portes, provoquant électrocutions et incendies. De retour à la maison, elle lance des couteaux par réflexe télékinétique, crucifiant ainsi sa mère qui l'avait poignardée.

Malgré les limitations du scénario (Stephen King !), le film est une réussite grâce à une mise en scène qui fait durer les préparatifs de l'humiliation de Carrie.

The marrying kind *Je retourne chez Maman*, George Cukor, USA, 1952, 92 mn

Au moment de leur divorce, Florence (Judy Holliday) et Chet (Aldo Ray, quasi-débutant) revisitent leur vie commune dans une série de flash-backs à deux voix, traités de façon très originale ; ainsi, les images d'une soirée très arrosée contredisent-elles le commentaire, très partial, de Chet. Qui évoque aussi le président des USA en visite dans son bureau de poste perdant l'équilibre sur des billes d'acier, un rêve qui avait viré au cauchemar car son invention de patins à roulettes sur roulement à billes avait été un échec. Autre rendez-vous manqué avec la fortune quand il souffle la mauvaise réponse à Florence qui avait pourtant reconnu la marche du *Washington Post* au jeu de radio-téléphone. Ces petits hauts et bas de la vie conjugale sont traversés d'un drame, la noyade du fils dans un parc, qui provoque un attroupement alors que Florence, insouciante, joue de l'ukulele à proximité. Plus tard, Chet, perdu dans ses pensées de deuil, se fait renverser dans la rue et plus tard encore, pique une colère jalouse quand Florence reçoit un important chèque, héritage de son employeur mesquin, sans famille ni amis, qui avait tout simplement réparti sa fortune entre ses employés.

Le scénario de Ruth Gordon et Garson Kanin est touchant et toujours juste. Le rabibochage *in extremis* compensera-t-il l'inexorable dégradation du couple ?

Sous le ciel de Paris Julien Duvivier, France, 1951, 112 mn

Accompagné par la voix off de François Périer, ce film unanimiste mais nullement confus suit plusieurs personnages que le Destin fait se croiser durant une journée à Paris. Avec parfois un sort tragique comme Denise (Brigitte Aubert) qui, malgré son billet gagnant (quarante millions) de la Loterie Nationale, tombe sous les coups du sculpteur fou Mathias (Raymond Hermantier) pour qui les femmes sont soit des putes, soit de pures enfants comme celle qu'il a trouvée quai de Bercy, au milieu des tonneaux. Une citation d'André Salmon "La petite Lise/Repose dans une malle à la consigne" nous fait craindre le pire, mais Mathias ne s'en prend pas aux fillettes. En poursuivant le criminel, les policiers abattent un brave ouvrier, Jules (Jean Brochard) qui revenait d'un piquet de grève – l'affrontement avec les CRS avait été évité de justesse. Il sera pratiquement ramené du Royaume des Morts par Georges (Daniel Ivernel), un étudiant en médecine qui venait de rater l'internat une fois de plus et dont la fiancée (Christiane Lénier) pose pour des photos de mode ; elle croise une vieille dame (Sylvie) qui cherche désespérément 64 francs pour acheter du lait à ses innombrables chats.

C'est un beau document d'époque dont l'optimisme – malgré les épisodes tragiques – tranche avec la noirceur bien connue du réalisateur. Serge Grave (des *Disparus de Saint-Agil*, p. 99) apparaît pour la dernière fois à l'écran.

Carnival of souls Herk Harvey, USA, 1962, 78 mn
cc

Tombée en voiture avec deux amies dans une rivière, une jeune femme s'en tire miraculeusement. Elle part exercer ses talents d'organiste dans l'Utah où elle cherche à se débarrasser d'une sorte de zombie, une image d'outre-tombe qui la poursuit, quand elle n'est pas sujette à d'étranges intermittences qui la coupent d'un monde qui ne l'entend ni la voit. Sur la fin, elle ne rencontre plus que des fantômes qui l'entraînent dans un étrange carnaval. La dernière image confirme nos soupçons, il s'agit d'une EMI car elle n'était pas sortie vivante de la rivière.

Cette réussite peu connue du cinéma fantastique est tournée en partie dans les ruines du parc d'attraction de Saltair, au bord du Grand Lac Salé.

El Sur Victor Erice, Espagne, 1983, 95 mn

La jeune Estrella (Sonsones Aranguren, puis Icíar Bollaín) vit dans l'admiration de son père (Omero Antonutti), un médecin taciturne. Au froid de l'Espagne du Nord s'ajoute la glaciation du franquisme qui a forcé ce père à quitter Séville, où il est *persona non grata*. Et abandonner la femme qu'il aimait (Aurore Clément), connue depuis sous le nom d'Irene Ríos pour sa petite carrière au cinéma. Le temps passe et un jour de 1957, le père, de plus en plus renfermé, se suicide, sans doute après un coup de téléphone déprimant à "Irene". Estrella part rendre visite à sa grand-mère paternelle dans ce Sud qui la fascine.

Film sur l'enfance et ses mystères, fait d'impressions, de sentiments furtifs – ainsi la communion où vient Milagros (Rafaela Aparicio), la vieille nourrice du père, lequel danse un *paso doble* avec sa fille qui n'oubliera jamais ce moment. La photo, constamment splendide, nous plonge dans les années 1950.

À bout de souffle Jean-Luc Godard, 1960, 90 mn

Le film emblématique de la Nouvelle Vague affiche sa désinvolture par rapport aux valeurs cinématographiques. Le genre policier est particulièrement maltraité par un scénario exsangue, prétexte aux monologues de Michel, alias László Kovács (Jean-Paul Belmondo) "– Allez vous faire foutre !" et aux questions de Patricia (Jean Seberg) qui demande régulièrement le sens de mots français, y compris dans le dernier plan, avec regard caméra "– Qu'est-ce-que c'est, dégueulasse ?".

Impressionnant travail sur la bande-son, les lumières et les cadrages – photo de Raoul Coutard – qui coexiste avec un laisser-aller évident et revendiqué, notamment dans le faux raccord qui voit Patricia ressortir du Herald Tribune en ayant changé de robe ! Tout cela tourné dans la rue, par exemple lors du passage d'Eisenhower sur les Champs-Élysées (1959). Une sorte de renouveau du langage pour un résultat qui ressemble plus à un brouillon qu'à une œuvre achevée.

Fanny och Alexander *Fanny et Alexandre*, Ingmar Bergman, Suède, 1982, 322 mn

Uppsala, 1907. Oscar Ekdahl (Allan Edwall) qui dirige le théâtre a une attaque alors qu'il répète le rôle du fantôme d'Hamlet. Il laisse deux enfants en costume marin, Fanny et Alexandre, ainsi qu'une jeune veuve, Emilie (Ewa Fröling), qui se remarie avec l'évêque Vergérus (Jan Malmsjö), individu autoritaire et d'une jalousie maladive, en particulier à l'égard d'Alexandre.

Un des frères d'Oscar, Gustav Aldolf (Jarl Kulle) est un débonnaire coureur de jupons, un chaud lapin qui affectionne les amours ancillaires. L'autre, l'universitaire Carl (Börje Ahlstedt), compense sa médiocrité en accablant son épouse allemande aimante et un peu tarte ; scène de Noël mémorable où il amuse les enfants en pétant dans l'escalier. Oscar mort conserve son rôle de spectre, rendant une longue visite à sa mère Helena (Gunn Wålgren) et apparaissant souvent devant le très imaginatif Alexandre.

Helena a pour vieil amant Jacobi (Erland Josephson), un antiquaire capable d'obtenir l'aide du Dieu des Juifs lors de l'enlèvement, dans une malle, des deux enfants prisonniers de l'évêque, une évasion moins coûteuse que celle de Carlos Ghosn. Il vit dans un étrange capharnaüm peuplé de momies et d'automates.

Vergérus – patronyme récurrent chez Bergman, e.g., *Le visage* p. 1637, *Une passion* p. 1528, *The touch* p. 1854 et *L'œuf du serpent* p. 1105 – n'est proche de Dieu qu'en façade. Cet hypocrite froid et cruel, qui vit avec ses (épouvantables) mère et sœur, est secondé par la servante Justina (Harriet Andersson), bête et vicieuse. En inventant des histoires horribles, elle stimule le goût d'Alexandre pour l'affabulation afin de donner au sadique évêque prétexte à le châtier.

L'opposition entre Dieu et Diable est symbolisée par deux personnages, Ismael, neveu de Jacobi, et Elsa, tante de Vergérus, joués respectivement par une femme et un homme. Pour exaucer un vœu muet d'Alexandre, Ismael, ange redoutable, fait prendre feu à Elsa, démon cloué au lit. Ce prolongement surnaturel de l'imagination de l'enfant donne sa dimension poétique au film.

Lequel se clôt sur un double baptême et Helena lisant *Le rêve*, pièce de Strindberg chère à Bergman (*Après la répétition*, p. 130). Le fantôme de l'évêque a auparavant fait un croche-pied à Alexandre : "– Tu ne m'échapperas pas".

Dokument Fanny och Alexander *Le faisant de Fanny et Alexandre*, Ingmar Bergman, Suède, 1984, 110 mn

L'impressionnant et méticuleux travail de direction d'acteurs auquel s'est livré Bergman durant le tournage et qui confine parfois à la torture : Gunnar Björstrand, alors malade, reprend pendant 19 minutes la même chanson. Mais Bergman n'est pas un documentariste (cf. *Mon île, Fårö*, p. 145).

The pink panther strikes again *Quand la panthère rose s'emmêle*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1976, 104 mn

Le meilleur de toute la série des *Pink panther* (p. 929). Peter Sellers est plus Clouseau que jamais : il faut le voir dans son costume de Quasimodo avec bosse gonflable à l'hélium ou encore entendre son accent "a beump, the pheune, a reum". Herbert Lom, dans le rôle de son ex-supérieur Dreyfus, lui vole la vedette dès le départ quand, apparemment guéri, il retombe dans sa manie "clouseau-phobe" à la suite d'une visite de celui qui a pris sa place à la tête de la Sûreté. Et plus tard quand, dans un château allemand, mélange de capitaine Nemo et de fantôme de l'Opéra, il menace le monde entier avec une arme de destruction à distance ; mais contrairement au Blofeld des James Bond, Dreyfus se contente d'une modeste rançon, la tête de Clouseau. Ce qui n'est pas une mince tâche : les sicaires lancés contre lui par douze pays s'entretuent à l'Oktoberfest de Munich.

Quand Clouseau s'introduit au château déguisé en dentiste dont le faux-nez se décolle progressivement, il administre du protoxyde d'azote à Dreyfus : c'est un peu comme si le spectateur lui-même avait respiré du gaz hilarant.

L'invention de Morel Jean-Claude Bonnardot, France, 1967, 95 mn

D'après Adolfo Bioy Casares. Sur une île déserte, une sorte de projecteur passe en boucle la vie d'un groupe saisie pendant une semaine de 1925 par une étrange caméra. Faute de pouvoir s'intégrer à cette représentation figée, l'évadé de passage Luis (Alain Saury) tourne son propre "film" en utilisant le groupe en "transparence" ; c'est ainsi qu'il peut mettre en scène une prétendue histoire d'amour avec Faustine (Juliette Mills). Le ressassement programmé et l'atmosphère d'avant-guerre donnent à ce téléfilm un petit parfum d'*India song* (p. 1050).

The fearless vampire killers *Le bal des vampires*, Roman Polanski, Grande-Bretagne, 1967, 103 mn

Accompagné de son assistant Alfred (le réalisateur) et muni des indispensables pieux et crucifix, le professeur Abronsius (Jack MacGowran) cherche à démontrer l'existence des vampires et à les exterminer. Les deux zozos se mêlent finalement au bal annuel d'une famille de vampires, les von Krolock sortis de leur tombe pour l'occasion, mais un grand miroir où ils sont seuls à se réfléchir dénonce leur imposture. Ils s'enfuient en compagnie de la jeune Sarah (Sharon Tate) qui meurt en cours de route : devenue vampire à son tour, elle contamine Alfred. C'est ainsi que les épidémies se propagent.

Cette œuvre mineure contient d'amusantes variations sur les vampires : homosexuels qui ciblent les hommes, Juifs qui n'ont pas peur de la croix.

The asphalt jungle *Quand la ville dort*, John Huston, USA, 1950, 112 mn

Tout débute avec le cambriolage bien huilé d'une bijouterie que quatre spécialistes, l'organisateur Riedenschneider (Sam Jaffe), le perceur de coffres Louis (Anthony Caruso), le pistolero Dix (Sterling Hayden) et le chauffeur Gus (James Whitmore) réussissent parfaitement ; ou presque, puisque Louis est blessé à mort par une balle perdue. Puis tout se détraque.

Si ces exécutants sont plutôt sympathiques, on ne peut pas en dire autant de leurs commanditaires : le lâche Cobby (Marc Lawrence) vend la mèche, ce qui provoque l'arrestation de Gus. Quant au receleur Emmerich (Louis Calhern), "sugar daddy" ruiné par Angela (petit rôle pour Marilyn Monroe), il prévoit de s'enfuir avec sa "nièce" et le butin, sans le payer. D'où un échange de coups de feu entre son sbire Brannom (Brad Dexter), qui est tué, et Dix qui est gravement blessé ; ce même Dix partira plus tard pour le Kentucky en compagnie d'une jeune femme (Jean Hagen), pour mourir, vidé de son sang, au milieu de ses chers chevaux, seul moment diurne dans ce film nocturne. Riedenschneider, lui, décide d'aller à Cleveland (l'action se passe à Cincinnati) en taxi, mais se fait attraper pour avoir perdu trop de temps dans un café à cause de son péché mignon, les nymphettes.

Cette belle histoire tragique dont on trouvera comme un écho dans *Du rififi chez les hommes* (p. 87), se solde par la punition de tous les coupables, dont Emmerich qui, arrêté, se donne la mort pour éviter à son épouse malade (Dorothy Tree) la honte de le voir en prison. Un châtiment auquel n'échappera pas le pire de la bande, le ripou Ditrich (Barry Kelley), que la patte moralisatrice de la MGM tente de justifier au moyen d'une double négation de son supérieur (John McIntire) : mieux vaut un policier véreux que pas de Police du tout !

On her majesty's secret service *Au service secret de sa majesté*, Peter R. Hunt, Grande-Bretagne, 1969, 142 mn

L'Australien George Lazenby campe un James Bond assez convaincant qui n'apparaît que dans ce seul épisode : il avait à tort escompté qu'une seule prestation dans le rôle-titre lui apporterait la notoriété. Face à lui, Diana Rigg, rendue célèbre par la série *The avengers* (p. 1131) et Telly Savalas qui joue Ernst Stavro Blofeld, lequel se pique d'avoir du sang bleu et se fait appeler comte de Bleuchamp. Le film, principalement tourné en Suisse, est prétexte à d'excellentes poursuites à ski, en bobsleigh et à une course de stock cars... sans parler d'une avalanche. Originalité suprême, Bond dit "I love you" et se marie... ce qui est contraire à la nature du héros ; pas étonnant donc que Blofeld liquide l'épouse ! Pour une fois, un James Bond se termine sur une (petite) émotion.

Le beau-père de Bond (Gabriele Ferzetti, comme sorti d'*À chacun son dû*, p. 747), dirige une variante corse de la Mafia, ce pilier bien connu du Monde Libre.

Citizen Kane Orson Welles, USA, 1941, 119 mn

Souvent présenté comme le meilleur de tous les temps, mais relégué à la place 103 par IMDb, loin derrière *The green mile* (p. 1600), c'est de toute façon un très grand film. Dont la structure narrative reprend celle de *The power and the glory* (p. 380), biographie un peu terne d'un "tycoon" racontée en flash-backs.

Nous remontons la vie de Kane (le réalisateur), empereur de Presse inspiré de William Randolph Hearst, à travers cinq témoignages. Le banquier qui s'occupa de lui enfant (George Coulouris), son bras droit (Everett Sloane), son vieil ami journaliste (Joseph Cotten) avec qui il se brouilla, son épouse dont il voulut à tout prix faire une cantatrice (Dorothy Comingore) et qu'il considérait comme "a cross-section of the American public", enfin son majordome (Paul Stewart). Tout cela dans une débauche de maquillages – pas toujours réussis – et sur fond de fausses actualités cinématographiques. Assisté de Greg Toland, Welles, cinéaste noir et blanc par excellence, use et abuse des objectifs à grand angle qui produisent des décors surdimensionnés avec un détail révélateur au premier plan : bouteille, machine à écrire, verre vide où traîne une cuiller. Il crée des images inoubliables, ainsi celle de cet entrepôt où sont rassemblées les acquisitions de Kane, que Spielberg devait imiter à plusieurs reprises (pp. 617, 244).

Ces témoignages sont recueillis par un journaliste – réduit à une voix, des lunettes et un chapeau – qui cherche à éclaircir le sens de l'énigmatique "rosebud" que Kane prononce en mourant, sens révélé au seul spectateur – il s'agit de la luge de son enfance – dans l'avant-dernier plan, avant que le film se referme sur un écriteau NO TRESPASSING. La rumeur publique veut que ce "bouton de rose" fût le surnom du clitoris de la maîtresse de Hearst, Marion Davies. Une allusion qui ne pouvait qu'indisposer davantage le magnat. Si le film réussit à sortir malgré les pressions, les Welles suivants furent beaucoup plus encadrés, voire massacrés comme *La splendeur des Amberson* (p. 118).

RKO 281 *Citizen Welles*, Benjamin Ross, USA, 1999, 87 mn

Ce téléfilm évoque le tournage et la sortie de *Citizen Kane*. Hearst (James Cromwell), vieillard moralisateur choqué par l'image d'alcoolique que l'œuvre renvoie de sa maîtresse Marion Davies (Melanie Griffith), fait donner l'artillerie lourde par sa dévouée Louella Parsons (Brenda Blethyn) qui menace les chefs des grands studios d'une campagne antisémite s'ils ne font pas tout pour acheter et détruire le négatif. Le producteur de la RKO George Schaefer (Roy Scheider) soutient cependant le "wonder boy" ; ce dernier (Liev Schrieber) est en fait un égocentrique qui tente de faire disparaître le nom de son scénariste, Herman Mankiewicz (John Malkovich) du générique.

Tout ça ressemble à une collection de ragots à la… Louella Parsons.

Gun crazy *Le démon des armes*, Joseph H. Lewis, USA, 1950, 87 mn

Classique fulgurant du film noir. Deux excités des armes à feu, Bart (John Dall, de *Rope*, p. 1568) et Annie (Peggy Cummins) vivent une passion ponctuée de hold-ups haletants. Alors que le bon sens voudrait qu'ils se séparent pour échapper aux poursuivants, le cri du cœur les ramène l'un vers l'autre. Cette fuite éperdue est la façon la plus radicale de préserver leur amour, ce qu'a sans doute compris la jeune femme : tandis que Bart n'arrive pas à tirer sur un être vivant, elle tue comme pour brûler leurs vaisseaux. Alors qu'ils sont tous deux cernés, elle provoque une fusillade dans laquelle ils tombent, unis dans la mort.

Avec Berry Kroeger et, dans le rôle de Bart adolescent, le jeune Russ Tamblyn.

Assassins et voleurs Sacha Guitry, France, 1956, 80 mn

Philippe (Jean Poiret) raconte à son cambrioleur, Albert (Michel Serrault), sa liaison avec l'épouse (Magali Noël) d'un ami très violent (Clément Duhour). Rentré à l'improviste, le mari trompé avait étranglé sa femme avant d'être abattu par Philippe qui se débrouilla pour faire condamner à sa place un innocent monte-en-l'air, en fait Albert, lequel, juste sorti de prison pense bien tirer parti de la confession de Philippe. Feignant de vouloir se suicider, ce dernier abat son voleur : "Cet homme-là, il m'aurait emmerdé toute ma vie", dit-il à la caméra.

L'histoire est amusante mais trop courte pour un long-métrage. La sauce a été rallongée au moyen d'un séjour de Philippe dans une maison pour fous (épisode assez moyen), d'une amusante déposition du bafouilleur Darry Cowl au procès d'Albert et de trois escroqueries de Philippe qui tournent au film à skteches.

Ensayo de un crimen *La vie criminelle d'Archibald de la Cruz*, Luis Buñuel, Mexique, 1955, 86 mn

Archibaldo (Ernesto Alonso) est un bourgeois, potier à ses heures perdues, que la découverte d'une boîte à musique bouleverse. Elle le ramène à son enfance et la mort de sa gouvernante, victime d'une balle perdue pendant la guerre civile. Saisi d'une frénésie féminicide, toutes ses tentatives vont pourtant échouer car il sera devancé. La femme qu'il avait accompagnée chez elle (Rita Macedo) se suicide, l'épouse qu'il pensait tuer le soir des noces est assassinée par son ex-amant. Il brûlerait bien une jeune femme (Miroslava, qui se suicida peu de temps après le tournage) qui sert de modèle pour des mannequins en cire mais doit se contenter d'une répétition (ensayo) du crime avec sa copie ; la fausse victime perd d'ailleurs une jambe – on pense à *Tristana* (p. 867) – quand il la traîne vers le four. *Happy end* à la *Susana* (p. 128) : libéré de ses fantasmes apès avoir jeté la boîte à musique Archibaldo ne tuerait même pas une sauterelle !

Kind hearts and coronets *Noblesse oblige*, Robert Hamer, Grande-Bretagne, 1949, 101 mn

1902. Louis Mazzini (Dennis Price) n'a de cesse de se venger de la famille d'Ascoyne qui ostracisa sa mère, coupable de s'être mésalliée à un chanteur italien. C'est ainsi qu'il élimine un a un les membres de cette engeance détestée, tous interprétés par Alec Guiness qui tient huit rôles, dont celui d'une suffragette. Louis hérite du titre et devient dixième duc de Chalfont, mais c'est sans compter avec sa maîtresse Sibella (Joan Greenwood) qui, mécontente d'avoir été délaissée pour l'aristocratique Edith (Valerie Hobson), provoque sa condamnation à mort pour un crime que, pour une fois, il n'a pas commis. Elle le sauve *in extremis* de la potence en lui arrachant la promesse de trucider Edith. Libéré, Louis n'a pas le temps de choisir entre les deux femmes car il a laissé traîner ses mémoires dans sa cellule : elles viennent précisément de nous être contées en flash-back.

Cette œuvre emblématique de la grande période du cinéma anglais et du producteur Michael Balcon est caractérisée par un humour constant, les meurtres étant en général commis de façon peu vraisemblable, ainsi quand le héros dégomme la montgolfière de la suffragette en tirant une flèche depuis une fenêtre. Miles Malleson campe un bourreau snobinard, flatté d'avoir à pendre un duc à qui il donne du "Votre Grâce" avant de lui lire un poème de circonstance de son cru.

Le titre original renvoie à *Lady Clara Vere de Vere* de Tennyson.

The purple rose of Cairo *La rose pourpre du Caire*, Woody Allen, USA, 1984, 82 mn

New Jesrsey, 1935. Lassée de Monk (Danny Aiello), un époux au chômage buveur et coureur, Cecilia (Mia Farrow) passe son temps au cinéma où l'on joue *The purple rose of Cairo*. À la cinquième vision, elle est remarquée par Tom Baxter (Jeff Daniels) un des personnages secondaires qui quitte le film et la salle en sa compagnie, laissant en plan les autres qui ne savent plus que faire à l'écran. Désemparée, la RKO envoie de Californie l'acteur Gil Shepherd qui incarne Baxter : avec l'aide de Cecilia qu'il a promis d'emmener à Hollywood, il arrive à convaincre son personnage de retourner sur scène. Sitôt la situation en mains, le film problématique est remisé et Cecilia abandonnée à sa triste vie avec Monk ; elle peut toujours se consoler avec *Top hat* (1935) du couple Astaire/Rogers.

Le film développe une idée introduite dans *Sherlock Junior* (p. 195). Tom, avec son casque colonial qu'il n'enlève jamais, paie avec des billets qui n'ont pas cours, ne sait pas se servir d'une voiture et, bien sûr, n'a pas la moindre notion de l'amour tarifé que lui propose une professionnelle (Dianne Wiest). C'est aussi une évocation discrète de la Crise, un temps béni pour les studios qui montraient pour trois sous un monde de téléphones blancs peuplé d'altesses et de millionnaires.

The effect of gamma rays on man-in-the-moon marigolds *De l'influence des rayons gamma sur le comportement des marguerites*, USA, Paul Newman, 1972, 97 mn

Paul Newman met en scène son épouse Joanne Woodward dans le rôle de Beatrice, surnommée "Betty the Loon" (la Dingue) dans sa jeunesse, qui vit seule avec ses deux filles, Ruth et Matilda, en s'occupant d'une vieille dame en fin de vie qu'elle loge pour mettre du beurre dans les épinards.

Betty, complètement déséquilibrée, n'arrête pas de parler, d'échafauder des plans d'enrichissement – un salon de thé, non, une chaîne de salons de thé – vite oubliés, sans parler des incessantes injonctions à ses filles. Elle indispose son aînée, l'épileptique Ruth qui en fait même une imitation assez réussie. Moins sa résiliente cadette Matilda, toute à ses expériences de biochimie – le titre du film – qui lui valent un prix au lycée et l'arrivée tardive de sa mère saoule dans un accoutrement très 1925. Quand Matilda rentre à la maison, c'est pour découvrir que Betty the Loon a tué son lapin blanc... et sans doute ce qui lui restait d'amour pour sa mère.

Il est question de "demi-vie", temps que prend une substance pour perdre la moitié de son pouvoir ; son double correspond donc à une perte des trois quarts.

A serious man Joel & Ethan Coen, USA, 2009, 106 mn

Le prégénérique est une histoire de dibbouk et les crédits de fin précisent que "No jews were harmed during the making of this motion picture" : le film juif des frères Coen est un peu le Livre de Job revu à la lumière de la mécanique quantique. Larry Gopnik (Michael Stuhlbarg) professeur de physique à l'Université, enseigne le paradoxe de Schrödinger où se superposent deux états quantiques, celui où un chat est vivant et celui où il est mort. Ce qui peut s'appliquer à la titularisation en suspens de Larry ou encore à son pronostic vital car il attend les résultats d'une radiographie : un Gopnik en bonne santé se superpose peut-être à un autre atteint d'un terrible cancer. Mais qui choisit entre les deux ? Peut-être *Hashem*, le nom qu'utilisent les Juifs pour ne pas nommer leur Dieu. Et sur quel critère ? Il avait envoyé des épreuves injustes à Job qui fut finalement récompensé de sa rectitude. Il fait sans doute de même avec Larry mais ce dernier finit par céder aux pressions d'un étudiant coréen nullissime et change sa note qui passe de F à C⁻. Le téléphone sonne à ce moment ; au bout du fil, un médecin qui veut parler entre quat'z'yeux de sa radio. Dieu a puni Larry en privilégiant l'un des deux états superposés, celui fatal à l'homme qui n'avait pas su résister à l'adversité.

Un Goy saisit-il toutes les allusions ? On mentionnera le réjouissant Sy Ableman (Fred Melamed) qui a le toupet d'imposer un gett (divorce religieux) à Larry dont il veut épouser la femme selon le rite.

Neobytchaïne priklyoutchniya mistera Vesta v strane bolchevikov *Les aventures extraordinaires de Mister West au pays des bolchéviks*, Lev Koulechov, URSS, 1924, 74 mn

Un Américain en visite en URSS est rançonné par une bande d'escrocs qui, affublés de faucilles et de marteaux, lui donnent une image mensongère de la patrie du prolétariat. Mais le Guépéou sait y mettre un terme et le voyageur peut alors apprécier le bolchévisme à sa juste valeur : il ne jure plus désormais que par Lénine. Cette amusante comédie ne vaut cependant pas celles de Boris Barnet qui apparaît d'ailleurs dans un rôle de cow-boy garde du corps.

Gone with the wind *Autant en emporte le vent*, Victor Fleming, USA, 1939, 233 mn

Feuilleton à la gloire du Sud disparu, – "a dream remembered" – avec ses nobles chevaliers et ses esclaves, principalement des *house niggers*, on ne peut plus heureux de leur sort et souvent d'une bêtise accablante, ainsi Prissy (Butterfly McQueen, cf. p. 585). Il faut dire qu'à l'instar de Gerald O'Hara (Thomas Mitchell), les maîtres sont "fermes mais gentils avec les inférieurs". Des inférieurs à qui le film délègue une tâche normative habituellement réservée aux prêtres : Mammy (Hattie McDaniel) commente les évènements avec son gros bon sens.

Le personnage principal, Scarlett O'Hara (Vivien Leigh), est une insupportable égoïste entourée par un essaim d'admirateurs parmi lesquels elle choisit, de temps à autre, un époux. Elle n'a d'yeux que pour Ashley Wilkes (Leslie Howard, fatale erreur de distribution : il joue les lords anglais) marié à Melanie (Olivia de Havilland), personnage positif qui ne voit pas le mal – ou refuse de le voir.

Vient la guerre et le drapeau à sept étoiles (il en comptera bientôt treize, soit deux de trop), le siège d'Atlanta où Scarlett visite un hôpital improvisé – célèbre plan de la gare où sont étendus les blessés – et la fuite sur fond de bâtiments en feu. Avec l'aide de Rhett Butler (Clark Gable), riche aventurier dont Scarlett consent à faire son troisième époux, tout en rêvant toujours à son Ashley compassé. La naissance d'une fillette qui mourra d'un accident de poney, animal très dangereux au cinéma (*Blanche Fury*, *Barry Lyndon*, pp. 237, 403), ne suffit pas à cimenter le couple et Rhett part pour toujours : pas de *happy end*.

Tous ces braves gens participent au KKK (qui n'est pas nommé), en particulier Ashley qui revient blessé d'un lynchage nocturne et dont Rhett sauve la peau en prétendant le ramener saoul du bordel tenu par Belle (Ona Munson, future Gin Sling de *Shanghai gesture*, p. 1141) ; les femmes attendaient le retour de leurs époux en écoutant Melanie leur lire *David Copperfield*.

Le style Selznick, c'est le chromo permanent, l'*Angélus* de Millet sur fond de ciel rougeâtre. Une esthétique de carte postale qu'on retrouvera chez Spielberg.

Stagecoach *La chevauchée fantastique*, John Ford, USA, 1939, 96 mn

Classique du western par excellence : Ringo (John Wayne) s'évade de prison pour régler un compte, puis repart pour son ranch en compagnie de Dallas (Claire Trevor), une femme de mauvaise vie. Indiens, coups de feu, Monument Valley, tout y est, y compris les ligues de vertu et le miroir du saloon que le barman met à l'abri. Sans parler de la *dead man's hand* (p. 664) de l'ennemi de Luke qui, après le combat, ouvre la porte battante pour s'écrouler mort.

Le long voyage en diligence, inspiré de *Boule de Suif*, vaut par ses personnages secondaires qui sont devenus des archétypes. À l'extérieur, le conducteur et le shérif (Andy Devine et George Bancroft). À l'intérieur, un banquier qui a levé le pied (Berton Churchill) et se plaint des impôts en réclamant un président homme d'affaires (!) et une femme de militaire collet monté (Louise Platt) qui accouche en route et a droit aux attentions toute sudistes d'un suave mais peu recommandable joueur professionnel (David Carradine). Enfin, le couple impayable formé d'un représentant en whisky (Donald Meek) et d'un médecin alcoolique (Thomas Mitchell) qui siffle ses échantillons : une trogne familière aux enfants des années 1950, celle du docteur Saignée dans la BD *Miki le ranger*.

Assault on precinct 13 *Assaut*, John Carpenter, USA, 1976, 91 mn

Prisonniers d'un commissariat désaffecté, trois personnages, un policier noir, une secrétaire et un condamné à mort affrontent une inépuisable armée d'agresseurs nocturnes. Avec une musique répétitive due au metteur en scène, cet excellent film d'action, qui lorgne sur *Rio Bravo* (p. 1586) mais rappelle davantage *La nuit des morts-vivants* (p. 1342), côtoie parfois la démagogie.

Coup de torchon Bertrand Tavernier, France, 1981, 123 mn

Tourné à Saint-Louis du Sénégal, le chef-d'œuvre de Tavernier transpose un roman de Jim Thompson dans l'AOF au moment de Munich. Cordier (Philippe Noiret) est un brave flic qui doit supporter mille et une avanies. Un militaire un peu vulgaire (Guy Marchand) lui prodigue de facétieux conseils qu'il applique au pied de la lettre. Il commence par dégommer deux maquereaux (dont Jean-Pierre Marielle), puis le mari de Rose (Isabelle Huppert), une fille facile qu'il manipule pour lui faire tuer sa propre épouse (Stéphane Audran) ainsi que l'amant et prétendu frère de cette dernière, le crétin Nono (Eddy Mitchell, étonnant).

La description d'une humanité méprisable peut facilement tomber dans la démagogie. Chausse-trappe évitée ici par la sympathie limitée que nous inspire Cordier : même si la plupart de ses victimes sont peu recommandables, sa justice est l'œuvre d'un fou mandaté par Jésus Christ. Musique de Philippe Sarde.

A clockwork orange *Orange mécanique*, Stanley Kubrick, Grande-Bretagne, 1971, 137 mn

Dans une Angleterre dystopique, Alex (Malcom McDowell) et ses drougs (copains) ultraviolents s'en prennent à un clochard alcoolique puis à l'écrivain Alexander (Patrick Magee) qu'ils tabassent tout en violant son épouse. C'est ensuite le tour d'une femme mûrissante qu'Alex tue au moyen d'une statue en forme de pénis ; ses trois drougs, qui ont un compte à régler avec lui, l'empêchent de prendre la fuite et il est pris puis lourdement condamné. Il demande alors à bénéficier de la toute nouvelle méthode Ludovico, un lavage de cerveau qui inhibe non pas le désir mais sa mise en œuvre : il doit subir *ad nauseam*, avec des écarteurs qui l'empêchent de fermer les yeux, des scènes de viols et d'atrocités nazies. Relâché, il n'est plus qu'une sorte d'agneau qui découvre que ses parents (dont le récurrent Philip Stone) lui ont trouvé un remplaçant et doit subir les représailles du clochard puis un sévère passage à tabac par deux de ses drougs devenus flics. Il trouve alors asile chez un Alexander désormais invalide qui venge le suicide de son épouse en le forçant à écouter la IX^e^ de Beethoven contre laquelle il a été conditionné, dommage collatéral de la méthode. Tentative de suicide et campagne de presse pour stigmatiser la cruauté du parti au pouvoir... Alex, qui a surmonté les inhibitions dues à la méthode Ludovico, semble décidé à profiter de sa soudaine popularité pour reprendre ses activités.

Éblouissant comme tous les Kubrick, cette adaptation d'Anthony Burgess nous présente une galerie de personnages rivalisant de bêtise et de méchanceté. Auquels on peut adjoindre le réalisateur : pourquoi avoir choisi la lumineuse IX^e^ comme archétype de musique fasciste et non pas, disons, les *Carmina Burana* ?

Alex utilise un pidgin truffé de mots russes comme dievouchka (fille), malenky (petit), droug (ami), Bog (Dieu), tcheloviek (homme), slovo (mot), maltchik (garçon), tolchok (secousse), vidit' (voir)...

The seventh victim *La septième victime*, Mark Robson, USA, 1943, 71 mn

À la recherche de sa sœur Jacqueline (Jean Brooks), la jeune Mary (Kim Hunter) découvre qu'elle cherche à échapper à la secte des Palladiens qui l'ont condamnée à se suicider.

Production Val Lewton aux images inquétantes, comme le mort qu'on promène de nuit dans le métro newyorkais, la silhouette menaçante, très *Psychose* (p. 1036), qui se devine à travers un rideau de douche ou cette chambre où attend un nœud coulant au-dessus d'une chaise. Il présage le suicide de Jacqueline qui nous est signalé par une litote, le bruit de la chaise qui tombe derrière la porte fermée. Citation de John Donne "– I run to death and death meets me as fast". Tom Conway est à nouveau le docteur Louis Judd (*Cat people*, p. 596).

Ludwig Luchino Visconti, Italie, 1973, 258 mn

Les quatre premiers épisodes de ce long – et luxueux – téléfilm racontent, en flash-back, la vie du roi Louis II (Helmut Berger dans le rôle de sa vie), telle que la voient les membres d'une commission gouvernementale chargée de sa destitution.

Excepté une passion de jeunesse pour sa cousine Sissi (Romy Schneider dans le rôle auquel le public l'a longtemps identifiée), le jeune roi est peu porté sur les femmes : quand une actrice peu farouche (Adriana Asti) s'offre à lui pour le déniaiser, il prend peur et humilie l'hétaïre. Protecteur des Arts, il est manipulé par Wagner (Trevor Howard, odieux à souhait) – et sa maîtresse Cosima (Silvana Mangano) – pour lequel il engloutit des fortunes. Sur le tard, il s'attache à l'acteur Kainz. Ses dépenses somptuaires, ce sont aussi ses châteaux : Linderhof et sa grotte de Vénus, Herrenchiemsee et sa galerie des glaces sans parler de Neuschwanstein – devenu depuis une attraction touristique rentable.

À mesure que le temps passe, le roi s'isole, protégé par ses mignons (dont Marc Porel). Il ne dédaigne pas de rendre visite à d'étranges bûcherons qui dansent à poil au son de la cithare ; on pense à la Nuit des Longs Couteaux dans *La caduta degli dei* (p. 528). Au cinquième épisode, quand le fidèle Dürckheim (Helmut Griem) vient à sa rescousse, il refuse d'endosser les habits moraux d'un roi, seule possibilité d'échapper à l'internement pour folie.

Ce film magnifique repose sur l'opposition entre deux mondes confinés : celui des familles royales ou princières et celui de l'homosexualité. On peut déplorer la longueur de certaines discussions, avec Dürckheim ou le père Hoffman (Gert Fröbe), qui mettent un peu trop les points sur les ı. Et trouver lourde la déclaration de von Holnstein (Umberto Orsini) qui s'empresse de conclure au suicide, ce qui laisse entendre que Ludwig aurait été victime d'un crime d'État.

Ludwig devait inspirer trois strophes de *La chanson du mal-aimé*, e.g., *Luitpold le vieux prince régent/Tuteur de deux royautés folles/Sanglote-t-il en y songeant/Quand vacillent les lucioles/Mouches dorées de la Saint Jean* ; l'autre fou est Otto, le cadet de Ludwig (touchant John Moulder-Brown).

Zamani barayé masti asbha *Un temps pour l'ivresse des chevaux*, Bahman Ghobadi, Iran, 2000, 78 mn

Les chevaux du titre sont en fait des mulets auxquels on donne de l'alcool avant de leur faire traverser, chargés de pneus et d'autres articles de contrebande, un col neigeux du Kurdistan qui sépare l'Iran de l'Irak. Portefaix au sein de ces rudes convois, un garçon d'une dizaine d'années, chef d'une fratrie d'orphelins pauvres : il faudrait gagner de l'argent pour faire opérer en Irak un frère malade. Au centre du film, l'émouvante tendresse des enfants aux prises avec le monde des adultes et la neige.

36 hours *36 heures avant le débarquement*, George Seaton, USA, 1964, 110 mn

D'après Roald Dahl. Pike (James Garner), militaire de haut rang, est drogué et kidnappé par les Allemands à la veille du débarquement. Quand il se réveille dans un faux hôpital militaire américain, le médecin (Rod Taylor) et son infirmière (Eva Marie Saint) lui font croire qu'il est amnésique : on serait en 1950 et la guerre aurait été gagnée depuis longtemps. Pour l'aider à retrouver la mémoire, on l'incite à se souvenir des préparatifs du D-day : "– C'était prévu en Normandie" se souvient-il... avant de se rétracter car un détail – un bobo qu'il s'était fait avant son enlèvement et pas encore cicatrisé – a révélé la supercherie.

Le film ressemble à un épisode gonflé d'une série télévisée genre *Destination danger* (1964–67).

Mayerling Anatole Litvak, France, 1936, 94 mn

Film sans surprise d'après le roman de l'écrivain Claude Anet, dont le pseudonyme renvoie aux *Confessions*. Charles Boyer et Danielle Darrieux jouent le couple tragique : un Rodolphe fêtard et désabusé qui rencontre l'amour en la personne de la jeune et vibrante Marie Vetsera. En face, la raison d'État incarnée par le ministre Taafe (Jean Debucourt) et ses sbires (Vladimir Sokoloff et Raymond Aimos). Suzy Prim joue Larisch, l'entremetteuse du couple.

Qiānxī mànbō *Millenium mambo*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 2001, 101 mn

Taipei. La belle Vicky (Qi Shu) s'est mise en ménage avec le beau et violent Hao-hao (Chun-hao Tuan), insupportable macho. Elle finit par le quitter pour Jack (Kao), un mafieux plus âgé qu'elle va rejoindre au Japon où il est allé régler un problème "épineux" ; mais il ne donnera plus signe de vie.

C'est beau, un peu hypnotique à cause de la voix off qui commente les actes de Vicky comme s'ils s'étaient passés il y a très longtemps, alors que tout indique qu'on est au début du millenium. Le film se termine dans l'île de Hokkaidō, à Yūbari, village connu pour son festival de cinéma : affiche en japonais de *Mélodie en sous-sol* (p. 289) et magnifique dernier plan sur la rue enneigée.

Sands of Iwo Jima *Iwo Jima*, Alan Dwan, USA, 1949, 105 mn

La vie d'un groupe de marines, centrée sur l'opposition entre un soldat (John Agar) et son sergent (John Wayne) qui trouve la mort lors du hissage du drapeau sur le mont Suribachi, une scène amplement commentée dans *Flags of our fathers* (p. 1595). L'acteur Wayne, va-t-en-guerre au cinéma comme dans la vie, s'était glorieusement planqué pendant la guerre cf. p. 449.

Au hasard Balthazar Robert Bresson, France, 1966, 91 mn

Les destinées parallèles de la jeune Marie (Anne Wiazemsky débutante) et de l'âne qu'elle baptisa Balthazar : tous deux sont victimes de la méchanceté humaine. Après avoir été humiliée, Marie s'enfuit, on ne la reverra plus ; utilisé par des contrebandiers – l'action se passe dans les Basses-Pyrénées – l'âne est touché par une balle tirée par les douaniers et s'en va mourir seul, entouré par des moutons, comme un "saint" rachetant les péchés des hommes.

Les hommes ne sont pas brillants : un ivrogne assassin (Jean-Claude Guilbert), un grigou (Pierre Klossowski) et surtout Gérard, un beau garçon qui semble être le Diable descendu sur Terre. Même le père de Marie, un honnête instituteur, souffre d'un orgueil maladif qui en fait un complaisant bourreau de soi-même.

La diction bressonnienne, anti-théâtrale, est le summum du théâtre : Marie dit "Je l'aimerai, je l'aimerai" comme si elle lisait une adresse dans l'annuaire.

An american werewolf in London *Le loup-garou de Londres*, John Landis, Grande-Bretagne, 1981, 98 mn

Film amusant et sans prétention. Deux randonneurs américains, David et Jack, font halte au pub gallois *The slaughtered lamb* (!). Les sinistres habitués les laissent repartir par cette nuit de pleine lune tout en sachant qu'un loup-garou traîne sur la lande. La créature attaque ; Jack est tué et David sauvé *in extremis* par les habitants pris de remords. L'agresseur mort a repris apparence humaine – celle d'un déséquilibré nous dit-on. En convalescence à Londres, David est sujet à des cauchemars récurrents où lui apparaît le fantôme de Jack, en état de décomposition de plus en plus en plus avancé, qui lui prédit le sort de l'infortuné *Wolf man* (p. 45). Une nuit de pleine lune, David se transforme (trucage très convaincant) en loup et entame une expédition meurtrière avant de se réveiller le lendemain dans la cage aux fauves du zoo. Redevenu loup, il est abattu le soir suivant près de Piccadilly ; le fantôme de Jack l'avait auparavant attiré dans un cinéma porno pour rencontrer la demi-douzaine de victimes du jour précédent.

The glass key *La clef de verre*, Stuart Heisler, USA, 1942, 82 mn

Sorte de McGinty (p. 1066), le politicien véreux Paul Madvig (Brian Donlevy) est accusé d'avoir tué le frère de la belle Janet (Veronica Lake) à laquelle il est fiancé. Mais il peut compter sur le soutien sans faille d'Ed Beaumont (Alan Ladd), son ami de toujours qui démasquera le vrai coupable, le père de la victime.

Retrouvailles Ladd/Lake après *This gun for hire* (p. 1609) dans une adaptation de Dashiell Hammett un peu lourdingue, à l'image du tueur incarné par William Bendix, très convaincant en brute sadique. Avec Joseph Calleia.

Versailles-Chantiers Bruno Podalydès, France, 1998, 313 mn

Nous suivons Albert Jeanjean (Denis Podalydès) pendant une semaine, entre les premier et second tours des municipales de Versailles où il est assesseur tout comme M. Crémieux (Maurice Baquet) qui écorche les patronymes à particules et que le président du bureau (Daniel Ceccaldi) doit systématiquement corriger.

Preneur de son, il part, en compagnie de son collègue Bruno (Jean-Noël Brouté) à Montgiscard où il rencontre Sophie (Isabelle Candelier), sorte de Blanche-Neige peu farouche ; un des sept nains (Philippe Uchan), jaloux, le menacera avec… une perceuse. À son retour, il va voir le film snobinard d'Anna (Jeanne Balibar), puis, au terme d'un imbroglio, se retrouve au lit avec une fliquesse, Corinne (Cécile Bouillé), ce qui lui vaudra deux baffes d'un autre collègue de travail, le jaloux François (Michel Vuillermoz). Vendredi soir, Albert, admirateur d'Hergé, invite Anna à dîner chez Klow, le restaurant syldave sorti tout droit du *Sceptre d'Ottokar* dont les décors ont été reproduits très fidèlement. Le samedi, une manifestation devant les grilles du château réunit les trois femmes rencontrées dans la semaine ; son camarade de lycée Cruquet (Mouss Zouheiri) s'y fait tabasser par les flics.

Albert est un indécis qui, ne sachant jamais quoi offrir, apporte toujours la même bouilloire sifflante. Doublé d'un opportuniste : en amour, nous le voyons hésiter entre Sophie, Corinne et Anna comme objet de fantasme pour se masturber, en politique, il répète des phrases toutes faites sur Cuba qui varient au gré de l'interlocuteur. Et en plus velléitaire : invité pour une raclette (thème récurrent du film avec le football) par Cruquet, il tergiverse et finit par se décommander tout en lui suggérant de faire fondre le fromage sur son radiateur.

Tout cela est drôle, gentiment dérisoire et finalement très vrai.

Casino Martin Scorsese, USA, 1995, 178 mn

Le film est commenté en voix off, dans le style de *Goodfellas* (p. 1026), par deux copains, Sam et Nicky. Le petit bookie Sam Rothstein (Robert De Niro) qui prend la direction du casino Tangiers de Las Vegas est épris de respectabilité tandis que Nicky Santoro (Joe Pesci) n'est qu'un mafieux brutal. Le principal problème de Sam provient de sa superbe épouse Ginger (Sharon Stone), une ex-prostituée qui reste à jamais éprise du peu reluisant souteneur Lester (James Woods). Elle meurt droguée tandis qu'après avoir exaspéré ses protecteurs, Nicky finit enterré vivant dans le désert avoisinant. Sam, qui n'a commis que des péchés véniels, redevient le gagne-petit qu'il était au début.

C'est un bon film, même si le rôle tenu par De Niro est sous-écrit. Scorsese est-il mal à l'aise avec ce Juif, à peine caractérisé comme tel, lui qui affuble ses "wops" de détails typiques de leur italianité ? Petit rôle pour L. Q. Jones.

L'affaire Calas Stellio Lorenzi, France, 1963, 128 mn

Sans doute le plus réussi (n° 26) des épisodes de la série *La caméra explore le temps* (p. 359), grâce à la composition exceptionnelle de Pierre Asso (frère du parolier de *Mon légionnaire*, cf. *La môme*, p. 1470) dans le rôle de sa vie. Il campe un inoubliable Voltaire, histrion hypocondriaque à la fois roublard et sincère... et extrêmement sympathique. Avec René Dary, Henri Nassiet et Dominique Davray.

The Alfred Hitchcock hour II Alfred Hitchcock, USA, 1963-64, 1542 mn

The Alfred Hitchcock hour, dont c'est ici la seconde "saison" (32 épisodes), est la suite de *Alfred Hitchcock presents* (1955-62) (p. 196). Avec pour principale nouveauté, des épisodes de 48 minutes au lieu de 26.

Les interventions du maître ne sont pas plus longues que dans la série originale et les piques contre "the sponsor" – mot qui sonne comme une obscénité – y sont toujours aussi réjouissantes. Par exemple, la pub' est un sorte de Cheval de Troie ou de hold-up sur l'émission dont l'interruption centrale, qualifiée par ailleurs de minute de souffrance, serait l'apex. Quelques idées farfelues comme l'idée d'une roulette russe avec des cachets d'aspirine dans les chambres vides du revolver... pour éviter les maux de tête. Ou présenter l'épisode déguisé en épouvantail, en génie dans la bouteille – il devient alors Hitchcocktail – ou encore en train de tenir la légendaire digue hollandaise avec deux doigts. Et n'oublions pas la diligence de *La chevauchée fantastique* (p. 477) transformée en citrouille.

Le doublement de la longueur des épisodes n'a pas toujours un effet heureux sur des histoires qui reposent souvent sur leur chute d'où un fréquente impression de remplissage. Les scénarios s'inspirent parfois d'œuvres connues, par exemple le Cobalt 60 du n° 9 renvoie à *City of fear* (p. 632), la schizophrène du n° 23 à *Psychose* (p. 1036), le n° 24 à *The ladykillers* (p. 1043), les n^{os} 6 et 32 à *Rear window* (p. 1008), mais souvent avec un retournement final, par exemple le n° 11, variation sur *La Poison* (p. 401). Pour se débarrasser d'une femme infecte, son mari laisse entendre qu'il va se suicider tout en déposant deux rats dans la cuisine ; la virago qui s'est procuré de la mort-aux-rats ne résiste pas à la tentation d'empoisonner son mari et se fait mettre à l'ombre. Alors qu'il croit être débarrassé de son dragon, il tombe sous la coupe d'une autre mégère, celle qui lui a vendu les rongeurs !

Les dénouements sont souvent basés sur des vengeances, par exemple le n° 32 où une vieille femme (Lillian Gish) s'empoisonne pour faire accuser un voisin, criminel impuni. On rencontre en effet des personnages diaboliques au n^{os} 5, 20, 28, 29. Tout ça est plutôt drôle, sauf le n^{25}, plus sérieux : un véritable suspense nous fait craindre pour la vie d'une tante à héritage (Patricia Collinge).

Apparition de l'increvable carte de Chine (p. 826) dans le n° 24.

La classe operaia va in Paradiso *La classe ouvrière va au Paradis*, Elio Petri, Italie, 1971, 111 mn

Lulù (Gian Maria Volontè), ouvrier bien noté mais peu apprécié des copains, perd un doigt dans un accident de travail. Il prend alors du recul et se rapproche même d'un groupe d'étudiants gauchistes. Licenciement puis réintégration.

Image de l'aliénation, Militina (Salvo Randone, comme sorti des *Giorni contati*, p. 135), vieil ouvrier devenu fou. Lulù est bien près de basculer quand, seul et sans travail, il s'en prend aux colifichets de style vulgaire qui décorent son intérieur. Scène de dépucelage dans une FIAT 850 : c'est sinistre et ça fait mal.

Twelve years a slave Steve McQueen, USA, 2013, 134 mn

D'après le "reportage" sur l'esclavage dû à Solomon Northup (Chiwetel Ejiofor), un Noir de la classe moyenne du Nord qui fut enlevé et revendu en Louisiane comme esclave dans les années 1840. Quand un petit Blanc (Paul Dano) veut votre peau, il n'a qu'à vous provoquer jusqu'à ce que vous répondiez, ce qui lui donnera prétexte à vous pendre avec l'aide de ses copains. Jugeant qu'il s'agit de bris de matériel, un propriétaire arrête l'exécution mais laisse le Nègre à moitié pendu pendant des heures. Les Blancs sont sadiques, au mieux indifférents et très religieux : ne suivent-ils pas les préceptes de l'Évangile comme Epps (Michael Fassbinder) ? Ce dernier, adonné aux amours ancillaires et aux punitions cruelles, s'acharne contre une esclave dont il a fait son jouet sexuel.

Le monde décrit est bien le même que celui, parfois un peu complaisant, de *Mandingo* (p. 791), où un esclave doit cacher qu'il sait lire et écrire s'il veut rester en vie. Northup s'en sort finalement grâce à l'aide d'un trimardeur yankee (Brad Pitt). Quand il quitte la propriété, on pense à la libération de Gorantchikov dans *La maison des morts* de Janáček (p. 1542) : les autres restent. Car l'injustice n'est pas d'avoir réduit en esclavage un homme libre, c'est l'existence même d'hommes libres dans un monde où certains ne sont que du bétail.

The offence Sidney Lumet, Grande-Bretagne, 1973, 108 mn

Un violeur pédophile a encore frappé. L'inspecteur Johnson (Sean Connery) s'en prend à Baxter (Ian Bannen), un supect qu'il finit par tuer à coups de poings.

Le film s'articule, de façon (un peu trop) théâtrale, autour de trois affrontements : avec son épouse (Vivian Merchant), avec un supérieur (Trevor Howard) venu enquêter sur la "bavure", enfin avec le suspect – dont on ne saura pas s'il était coupable – qui a le malheur de dire à Johnson qu'il est malsain, qu'il voit le mal partout. Effectivement, l'esprit du policier est encombré d'images d'accidents, de corps mutilés, de cadavres de suicidés.

Think fast, Mr. Moto Norman Foster, USA, 1937, 66 mn

Thank you, Mr. Moto Norman Foster, USA, 1937, 67 mn

Mr. Moto takes a chance Norman Foster, USA, 1938, 64 mn

Mysterious Mr. Moto Norman Foster, USA, 1938, 63 mn

Mr. Moto (Peter Lorre) est un alter ego japonais de Charlie Chan qui n'apparaît que dans huit films ; pour les quatre autres, voir p. 1103.

Dans le premier épisode, il est commerçant. C'est à ce titre qu'il fait la traversée de San Francisco à Shanghai pour démasquer des trafiquants – diamants et drogue – dont un des chefs est incarné par Sig Ruman. On apprend à cette occasion une recette contre la gueule de bois, le "Hakodate highball".

Il revient ensuite, déguisé comme souvent, du désert de Gobi avec un des sept rouleaux dont l'ensemble contiendrait la clef du trésor de Gengis Khan ; un magot qui cause bien des morts, comme celle d'un antiquaire (John Carradine).

Agent d'Interpol au Cambodge, avec un déguisement peu convaincant de gourou hors d'âge, il déjoue le complot d'un prêtre contre le rajah local pour découvrir que son protégé complote aussi contre l'Occident. Mais ce Nippon est quand même l'ami de tous les Asiatiques, Chinois comme Cambodgiens.

C'est enfin de l'Île du Diable qu'il s'évade en compagnie d'un criminel (Leon Ames) dont il va contrer les plans maléfiques dans les brouillards d'un Londres crapuleux digne de Sherlock Holmes. Il se déguise alors en peintre hirsute et excentrique pour sauver la vie d'un industriel tchèque (Henry Wilcoxon).

J'oubliais : s'il n'a guère d'aphorismes à nous servir, c'est un as du ju-jitsu.

An angel at my table *Un ange à ma table*, Jane Campion, Nouvelle-Zélande, 1990, 151 mn

D'après l'autobiographie de Janet Frame – interprétée à l'âge adulte par la débutante Kerry Fox – que la réalisatrice suit dans sa bouleversante fragilité, sa difficulté à s'adapter au monde, sa constante tentation du repli sur soi. Quand à vingt ans on lui diagnostique une schizophrénie, elle bénéficie d'un tout nouveau traitement, l'électrochoc – on lui en inflige 200 – et échappe de justesse, grâce à un providentiel prix littéraire, à la lobotomie censée la normaliser pour de bon. À trente ans passés (1957), elle part pour l'Europe puis s'installe entre autres à Ibiza où la vie est moins chère. C'est à ce moment qu'elle perd sa virginité avec un Américain auquel, se sentant abandonnée, elle refusera d'ouvrir la porte pour lui dire au revoir. À la mort de son père, elle rentre en Nouvelle-Zélande et entame une carrière solitaire dédiée à l'écriture ; le reste est "hush-hush-hush".

Berlin Alexanderplatz Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1980, 902 mn

Adaptation en 14 épisodes du roman d'Alfred Döblin. Franz Biberkopf (extraordinaire Günter Lamprecht) sort de la prison de Tegel où il a passé quatre ans pour avoir un peu trop corrigé sa gagneuse Ida (elle en est morte). Encouragé par sa nouvelle compagne Lina (Elisabeth Trissenaar) et son grand ami Meck (Franz Buchrieser), il tente de vendre des journaux – mais le *Völkischer Beobachter* ne plait pas à tout le monde – puis des lacets avec Lüders (Hark Bohm) qui lui joue un tour pendable. Après une période de flottement, il rencontre Reinhold (Gottfried John) qui lui refile sa maîtresse Cilly (Annemarie Düringer) dont il s'est lassé comme de toutes les autres. Cet individu sournois et tordu pousse Franz hors d'une camionnette, lui faisant perdre le bras droit. Le désormais manchot se résout à vivre à nouveau du travail d'une femme, Mieze (Barbara Sukowa), qu'il aime d'une passion partagée même s'il manque de lui faire subir le sort d'Ida. L'autre amour de Franz est Reinhold qu'il croit fondamentalement bon ; tellement bon qu'il tend un piège à Mieze et l'assassine dans une forêt. L'épilogue montre Franz en asile psychiatrique jonglant avec ses souvenirs dans un monde inspiré de Jérome Bosch (le Jardin des Délices) et peut-être aussi du *Hitler* de Syberberg (p. 388), voire de *La clepsydre* (p. 845). Il sort de sa catatonie pour devenir gardien d'un garage d'hôtel, un emploi qui satisfait son optimiste médiocrité.

Ce Berlin de Weimar (1928) centré sur une chambre avec oiseau en cage et linge qui sèche est superbement rendu par des images un peu floues aux dominantes sépia. Image obsessionnelle de la scène du meurtre d'Ida et, comme un refrain, des cartons en gothique exprimant la douceur de la vie avec Mieze. Avec Ivan Desny en chef de bande, Claus Holm en cafetier et l'indispensable Hanna Schygulla dans le rôle d'une ancienne gagneuse de Franz toujours amoureuse de lui.

L'Espagnol Jean Prat, France, 1967, 195 mn

D'après Bernard Clavel, natif du Jura. Le républicain espagnol Pablo (Jean-Claude Rolland) est extrait d'un infâme camp d'internement pour aller vendanger à Château-Chalon, pays de vin jaune. Comme on manque de bras durant la drôle de guerre, son patron (Paul Frankeur) décide de le garder. Après la mort de ce dernier au moment de la débâcle, il devient le concubin de sa veuve Germaine (Dominique Davray). Même s'il doit parfois se cacher à cause de son passé : il rejoint d'ailleurs le maquis pour un temps. La guerre terminée, le puant fils de la maison rentre de captivité, vend la propriété et emmène sa mère à Lyon, ne laissant sur place que sa sœur simplette à laquelle seul s'intéresse Pablo, resté dans une maison abandonnée que Germaine, qui s'en va à contre-cœur, lui a léguée.

Hanté par le souvenir d'une épouse morte, Pablo est énigmatique et touchant ; l'acteur devait se suicider avant la diffusion du téléfilm. Avec Léonce Corne.

Les vampires Louis Feuillade, France, 1915-16, 421 mn

Feuilleton en dix épisodes relatant les sinistres exploits des Vampires, une bande de criminels hors-norme. Ceci dit, ils sont bien décevants : leurs orgies sont des sortes de javas d'Apaches et ils se font chiper les bijoux qu'ils arrivent à voler. Tout repose en fait sur leur attirail : ils adorent se promener encagoulés sur les toits. Leurs méthodes d'exécution vont de la bague qui tue au gaz asphyxiant sans oublier le canon d'appartement qui permet de dégommer un navire depuis la côte : dommage que l'Armée française n'ait pas disposé de l'ustensile à l'époque ! Ils ne sont pas toujours très rationnels, ainsi pourquoi donc masquer une victime avant de la tuer, sinon pour permettre une substitution intempestive ?

Des scénarios sans grand intérêt jaillit de temps en temps une idée. La plus moderne est l'escroquerie téléphonique : la voix enregistrée d'un millionnaire confirme, à distance, la validité d'un gros chèque. Les Vampires emploient l'hypnose ou encore le clou dans la main contenant un venin qui paralyse celui qui la serre ; sans parler du stylo empoisonné que ne désavouerait pas le "Q" des James Bond et du bidon d'huile percé qui laisse une trace digne du *Petit poucet*. Mention spéciale pour les anagrammes : IRMA VEP ou LA VERITE SERA A NU se recomposent sous nos yeux en VAMPIRE ou LE NAVIRE SAUTERA. C'est un monde où les voitures dénuées de coffre transportent des malles d'osier où l'on peut cacher la victime qu'on vient d'attraper au lasso alors qu'elle se penchait à la fenêtre.

Le film est aussi un document d'époque : l'obélisque de Fontainebleau, déjà ancien, et l'avenue Junot, toute neuve avec palissades et immeubles en construction, où l'on se promène sur des vélos sans garde-boue. Image inoubliables, mais trop brèves : un Vampire près de la Seine en surplomb du Pont-Neuf, une poursuite sur le toit d'un train en marche. On tourne dans des décors naturels et les intérieurs bourgeois sont ce qu'ils étaient à l'époque, surchargés.

La technique, très rudimentaire, repose sur le plan fixe. Avec quelques hardiesses, par exemple une conversation téléphonique en "split screen" ou une cloison partiellement supprimée qui permet de filmer deux pièces dans le même plan.

La distribution est dominée par Musidora, inoubliable Irma Vep : c'est elle le rat d'hôtel en collants noirs. Aléas dûs à la Guerre et côté improvisé du scénario, elle a successivement quatre partenaires masculins. D'abord le Grand Vampire (Jean Aymé), personnage transformiste tué par Irma, Feuillade ne supportant pas l'acteur. Il est remplacé par Moréno qui finit guillotiné, car la permission de Fernand Herrmann qui l'incarne prend fin. Vient ensuite Satanas, interprété par Louis Leubas qui part en tournée ; il est donc empoisonné par Vénénos (Frédéric Moriss), le dernier méchant. Du côté des bons, Édouard Mathé, qui campe le sympathique reporter Philippe Guérande, est éclipsé par Marcel Lévesque dans le rôle de l'inénarrable Oscar-Cloud Mazamette. René Poyen, alias Bout-de-Zan, alors âgé de sept ans, joue le fils Mazamette dans le huitième épisode.

La maison des bois Maurice Pialat, France, 1971, 363 mn

Le chef d'œuvre du réalisateur nous plonge dans la Grande Guerre vue à travers les yeux du jeune Hervé (Lévy) en pension avec deux autres enfants dans l'Oise, donc pas très loin du Front, auprès du garde-forestier Albert (Pierre Doris) et son épouse Jeanne (Jacqueline Dufranne). Ce couple de braves gens, d'une bonhomie simple et touchante, résume la souffrance vécue durant ces quatre ans.

La vie s'en va, non pas comme une dent qu'on arrache, sauf quand Jeanne apprend la mort de son fils, mais imperceptiblement, car les grandes douleurs sont muettes. Il n'y a aucune révolte dans le film – d'ailleurs l'ORTF de Pompidou ne l'aurait pas toléré – sinon une sorte de tristesse résignée. C'est cette vieille femme qui retrouve son fils le temps d'une permission, c'est la bouleversante Jeanne qui se laisse mourir de chagrin. Sinon tout est normal : on se fait bourrer le crâne aussi bien à l'école qu'à l'église tandis que le "Crédo du Poilu" vante Sainte-Rosalie la baïonnette et qu'on peut lire en fascicule *Les vampires* de Feuillade (p. 487) – comme s'il n'y avait pas assez de morts comme ça. Même les leçons de morale sont ambiguës, à la fois éloge de la méritocratie et incitation à la docilité, distillées par l'instituteur (joué par Pialat). L'humiliation de l'enfant affublé d'un bonnet d'âne devant toute la classe rappelle ces "têtes sous la boîte à craie" dont j'ai été témoin dans les années 1950.

Mystère des grands drames, les gens ne sont ni bons ni mauvais, tout juste un peu médiocres et vulgaires, ainsi la mère d'un des trois enfants (Micha Bayard). Et le marquis (Fernand Gravey, dont c'est le dernier film), malgré son *Action française* et son insistance à forcer le cafetier socialo à se découvrir, est un brave homme qui fait ce qu'il peut. On voit passer des soldats, des civils qui fuient les combats – on est alors au printemps 1918 –, mais on ne sent pas de haine véritable contre les "Boches" : une photo de famille trouvée sur l'un d'eux, la caméra qui s'attarde sur un biplan à croix noire abattu dans un champ avec son pilote mort, rappellent que ces ennemis sont aussi des hommes.

Au générique, une touchante mélodie *a cappella* de Ravel, *Trois beaux oiseaux du Paradis* : "Mon ami z-il est à la guerre". Avec Paul Crauchet et Barbara Laage.

Turks fruit *Turkish délices*, Paul Verhoeven, Pay-Bas, 1973, 102 mn

Les amours d'Eric (Rutger Hauer) et Olga (Monique van de Ven) sont traitées sur un mode à la fois romantique et répugnant qui ne nous épargne ni vermine, ni vomissures, ni excréments. Le réalisateur, qui devait s'assagir aux États-Unis, s'exprime avec une violence qui emporte tout, comme un torrent : famille (la belle-mère), société (la reine des Pays-Bas), amour, sexe et art. Ainsi que la vie, à travers cette trappe percée dans le crâne de l'aimée, et même la mort qui se résume, finalement, à une perruque broyée dans un camion-poubelle. Bouleversant.

The wind *Le vent*, Victor Sjöström, USA, 1928, 75 mn

Venue de Virginie, Letty (Lillian Gish) est prise en grippe par la jalouse épouse de son cousin qui la met à la porte. Ne sachant où aller, elle se résout à un mariage de raison avec le voisin Lige (Lars Hanson). Durant une absence de ce dernier, elle est violée par Wirt (Montagu Love) qu'elle abat au matin. Elle enterre le corps dans le sable qui, miséricordieux, fait disparaître le corps du "skunk" ; *happy end* avec Lige qu'elle a fini par apprécier.

Chef d'œuvre de la période américaine de Sjöström (= Seastrom), un magnifique western muet dominé par le vent qui ne cesse d'apporter du sable dans une maison dont on a du mal à fermer la porte. Un monde des tempêtes parcouru par un cheval fantôme, litote du viol, proche du désert où la malheureuse, devenue folle, allait se perdre avant que la MGM n'édulcore le scénario.

Yurīka *Eureka*, Shinji Aoyama, Japon, 2000, 209 mn

Kyūshū. Une prise d'otages dans un bus scolaire se termine sur un parking en ne laissant que trois survivants : le chauffeur Makoto (Kōji Yakusho) et deux enfants, Naoki et Kozue (frère et sœur, tout comme leurs interprètes Masaru et Aoi Miyazaki). Deux ans plus tard, les trois rescapés ne s'en sont toujours pas remis. Les deux gamins, dont le père est mort et la mère partie, ne vont plus à l'école et sont livrés à eux-mêmes ; Makoto a été abandonné par son épouse et doit, de plus, faire face à des soupçons, car un tueur en série opère dans le coin.

Ces trois êtres à la dérive sont unis par le souvenir du carnage. Makoto vient s'installer chez les gosses et a l'idée de reprendre sa fonction de chauffeur de bus, désormais libre de son itinéraire. Il achète un vieux car, dont la porte n'est même pas automatique, qu'il retape puis entame une errance sur les routes de l'île – on reconnaît le volcan du Mont Aso – avec les deux enfants, accompagnés de leur cousin plus âgé Akihiko, envoyé par la famille pour veiller au grain : départ symbolique depuis le fatal parking.

Makoto finit par comprendre que le meurtrier en série n'est autre que Naoki lequel, détraqué par son expérience, éprouve à son tour le besoin de tuer ; il le remet à la Police en promettant de l'attendre le temps qu'il faudra. Après s'être débarrassé d'Akihiko coupable de ne pas ressentir de compassion pour Naoki, Makoto continue avec la fillette qu'il emmène voir la mer ; à cette occasion, on la voit s'adresser, comme par télépathie à son frère "– Naoki, tu vois, je regarde la mer". Le voyage semble s'achever quand Kozue jette des pierres du haut d'une montagne et se met enfin à parler en invoquant ses parents, Naoki, Akihiko, Makoto et même le tueur du bus. Regard déchirant entre l'adulte et l'enfant, signe qu'un cap a été franchi.

La photo, jusque là quasiment sépia, reprend les couleurs de la vie.

The ten commandments *Les dix commandements*, Cecil B. DeMille, USA, 1956, 232 mn

Quoi qu'on en dise, c'est un sacré film ! Bien entendu, tout est hollywoodien à outrance, style parc d'attraction. Les images, statiques, lorgnent vaguement sur la peinture égyptienne, corps de face, tête de profil. Les couleurs sont très saturées et les nuages ont l'air d'être peints : on est dans le chromo sulpicien... Et pourtant ça marche : il suffit d'imaginer qu'on est dans un livre d'heures qui virerait parfois au dessin animé, quand un bâton devient serpent ou qu'une colonne de flammes arrête les chars égyptiens. Le film illustre une histoire mythique dans un style délibérément naïf qui nous installe d'emblée dans le monde des légendes et nous y tient, sans nous ennuyer, pendant quatre heures.

Le titre est trompeur, car les dix commandements sont expédiés vers la fin dans une énumération-débarras ; un scénariste malicieux aurait pu y glisser subrepticement "Tu ne saleras l'eau qu'après ébullition". De ce point de vue, la version de 1923 (p. 163) tentait, dans sa partie moderne, de donner un sens à ces divins ukases. Seul Kieślowski (p. 117) a pris le risque de les approfondir.

Distribution tout aussi colossale que les décors, dans les grands comme les petits rôles. Mentionnons Charlton Heston, Yul Brynner, Anne Baxter, Edward G. Robinson, Yvonne de Carlo, John Derek, Debra Paget et Cedric Hardwicke.

Cecil B. DeMille ouvre son film par une déclaration solennelle comparant la lutte des Hébreux contre Ramsès à celle du Monde Libre contre le Communisme athée. Mais le grand chasseur de sorcières de Hollywood agressait les réalisateurs de gauche d'origine juive en prononçant leur nom avec un fort accent yiddish...

Monsieur Klein Joseph Losey, France, 1976, 118 mn

Film kafkaïen consacré à la rafle du Vel' d'Hiv'. Robert Klein (Alain Delon) est un innocent, comme aurait dit Raymond Barre, accusé d'être juif. Bien que nullement antisémite, l'individu n'est pas très net puisqu'il profite de la persécution pour acheter des œuvres d'art à bon marché : comment être neutre dans un tel contexte ? D'ailleurs, si Klein est un hypocrite, son ami et avocat Pierre (Michael Lonsdale) est un franc salaud. L'homonymie entre Klein, Français originaire d'Alsace et un Juif – qu'on ne verra jamais – crée une confusion entre le profiteur de guerre et le persécuté et installe une atmosphère à la limite du fantastique. Fasciné par son double, Klein finira par partir à sa place dans un convoi de la mort lors de la rafle dont nous voyons les préparatifs durant le film.

Scènes mémorables, l'examen médical en vue de l'établissement d'un certificat d'"aryanité" et le spectacle de cabaret avec des Juifs caricaturaux ; une femme chante un des *Kindertotenlieder* (n° 1). Superbe distribution, mentionnons Jeanne Moreau et Suzanne Flon.

Kiga kaikyō *Le détroit de la faim*, Tomu Uchida, Japon, 1965, 175 mn

Ce film magnifique, qui souffre seulement de quelques longueurs vers la fin, raconte un crime commis en 1947 et résolu dix ans plus tard. Inukai (Rentarō Mikuni) traverse le détroit séparant Hokkaidô de Honshû muni de l'argent d'un meurtre. Il trouve asile auprès de la prostituée Yae (Sachiko Hidari) qui en tombe amoureuse et lui voue dès lors une éternelle reconnaissance pour le cadeau de 34000 ¥ qui lui permet de rembourser les dettes de famille. Elle conserve comme un trésor une rognure d'ongle de celui dont elle chérit le souvenir. Face au policier Yumisaka (Junzaburō Ban), obsédé par Inukai, elle nie effrontément : "– Je ne mens jamais : mentir ne sert à rien, n'est-ce pas ?". C'est seulement en 1957, alors qu'on va fermer les maisons (Yae a rempilé à Tōkyō), qu'elle découvre la photo d'Inukai, devenu riche bienfaiteur : elle part, éperdue, lui exprimer sa reconnaissance, mais l'autre, paniqué, la tue. Des images solarisées soulignent alors le désarroi du criminel. L'enquête policière, grâce à Yumisaka et à la rognure d'ongle, établit l'identité d'Inukai qui se jette à la mer lors du retour vers Hokkaidō.

Les personnages font preuve de l'opiniâtre sens japonais des obligations : Yumisaka et Yae sont obstinément fidèles, l'un au devoir de policier, l'autre à Inukai. Ce dernier n'est pas un tueur en série comme celui de *La vengeance est à moi* (p. 999 ; Mikuni y jouera d'ailleurs le père du criminel) et sa responsabilité dans l'affaire de 1947 n'est pas vraiment établie. C'est un parvenu qui a connu la faim et qui, pour se racheter, est devenu philanthrope, d'où sa photo dans le journal. Comme dit le proverbe, un bienfait n'est jamais perdu.

Le film est situé très précisément : le meurtre avec vol et incendie est commis dans la ville d'Iwanai, Inukai et ses acolytes mettent à profit le typhon du 20 septembre 1947 et le naufrage d'un ferry (en réalité celui du Tōya Maru le 26 septembre 1954) pour voler une barque à Hakodate et traverser le détroit de Tsugaru. De l'autre côté, la péninsule de Shimokita, connue pour son Mont Effroi (Osorezan) et ses chamanes (itako), et le port d'Ominato où exerce Yae. Plus tard, Maizuru, près de Kyōto, sur la mer du Japon où Inukai s'est installé.

Fanfan la Tulipe Christian-Jaque, France, 1952, 95 mn

Un Fanfan (Gérard Philipe) bondissant accompagné du prosaïque Tranche-Montagne (Olivier Hussenot), une fausse bohémienne (Gina Lollobrigida), un Louis XV libidineux (Marcel Herrand) et son âme damnée Lebel (Jean-Marc Tennberg), pourvoyeur du Parc aux Cerfs, sont les protagonistes d'une histoire bien enlevée qu'on ne se lasse pas de revoir. J'oubliais le Fier-à-Bras de Noël Roquevert qui jouera un personnage voisin dans *Cartouche* (p. 523), autre grand film de cape et d'épée français au ton plus sombre. Ici c'est plutôt la dérision anti-militariste que privilégie le scénario de René Wheeler. Avec Geneviève Page en Pompadour.

Toby Dammit Federico Fellini, Italie, 1968, 43 mn

Sous le patronage de Poe et Shakespeare, le meilleur sketch d'*Histoires extraordinaires* s'inspire librement d'*Il ne faut jamais parier sa tête avec le Diable*. Toby Dammit (Terence Stamp) est un célèbre acteur anglais venu tourner le premier western catholique : c'est ce que lui dit le prêtre (Salvo Randone) qui l'accueille à Fumicino. Il participe, suprêmement ennuyé, à une émission de télévision, puis s'éclipse dans la nuit au volant d'un bolide d'Enfer, la Ferrari que le producteur lui a offerte. On était jusque là dans le monde de *Huit et demi*, voire *Fellini-Roma* (pp. 18, 177) et voilà qu'on se trouve de l'autre côté, avec des rues vides peuplées de rares mannequins et Toby, effrayant, au volant de la décapotable lancée à toute vitesse. Tout s'arrête devant un pont effondré : en face, l'étrange fillette sortie de ses rêves semble le défier de passer quand même. L'acteur recule pour prendre son élan. Sa tête coupée par un cable est rejointe par le ballon blanc que tenait l'enfant aux allures de fantôme japonais. Extraordinaire et inoubliable !

Giù la testa *Il était une fois. . . la révolution*, Sergio Leone, Italie, 1971, 157 mn

Western spaghetti situé dans le Mexique de 1913. James Coburn y est un indépendantiste irlandais en avance sur l'époque – les Pâques sanglantes n'eurent lieu qu'en 1916 – qui se promène avec des litrons de nitroglycérine. Romolo Valli, moins caricatural, est un bourgeois opposé à Huerta qui a parlé sous la torture et se rachète dans la mort. Quant à Rod Steiger, brigand devenu révolutionnaire à son corps défendant, il en fait des tonnes sans parvenir à égaler Eli Wallach dans *Le bon, la brute et le truand* (p. 514) et encore moins à nous émouvoir.

Outre les ralentis – les flash-backs irlandais sont on ne peut plus cuculs – sur fond de musique d'Ennio Morricone, que dire des gros plans sur les visages, voire sur les lèvres des personnages ? Le ton est d'ailleurs donné dès le premier plan : ce liquide jaunâtre n'en serait-ce pas ? Oui c'en est !

The hound of the Baskervilles *Le chien des Baskerville*, Sidney Lanfield, USA, 1939, 80 mn

Basil Rathbone et Nigel Bruce ont fait équipe dans une série de quatorze films (cf. pp. 24, 74, 493, 126, 1091 et 1617). Rathbone est un Sherlock inquiétant et pédant alors que Bruce est un Watson sympathique et couillon. Ce premier opus adapte le meilleur roman où apparaît le détective – et le seul véritable, les trois autres prenant la forme d'une nouvelle suivie d'une seconde partie racontant en flash-back la préhistoire du crime. Le film se termine sur une injonction, impensable de nos jours : "– Watson, the needle !". Avec Lionel Atwill, Eily Malyon, John Carradine ; et Morton Lowry dans le rôle du diabolique Stapleton.

The adventures of Sherlock Holmes Alfred L. Werker, USA, 1939, 82 mn

Le goût de Holmes pour les bizarreries (le son qui tue les mouches), les rébus, les armes effrayantes comme ces bolas sud-américaines qu'un faux gaucho à pied-bot (Arthur Hohl) lance contre Ann (Ida Lupino), tout cela est exploité par le "Napoléon du crime" Moriarty (George Zucco) pour le distraire d'un méfait trivial mais rémunérateur, le vol des bijoux de la Couronne. Second Rathbone/Bruce.

Sherlock Holmes in Washington Roy William Neill, USA, 1943, 72 mn

Sherlock Holmes faces death *Échec à la mort*, Roy William Neill, USA, 1943, 69 mn

The spider woman *La femme aux araignées*, Roy William Neill, USA, 1944, 62 mn

Trois des douze Sherlock Holmes "contemporains" du tandem Rathbone/Bruce (voir aussi pp. 24, 74, 126, 1091 et 1617) à message propagandiste : (1) l'amitié anglo-américaine, (2) l'espoir en un monde fraternel, (3) un tir à la carabine sur des effigies de Hitler, Mussolini et Hirohito.

Le maître du raisonnement déductif (*sic*) se livre à ses habituelles abductions (p. 126), aussi foireuses que réjouissantes. On retrouve la logeuse du 221B, Baker St., Mrs. Hudson (Mary Gordon), et, dans les deux derniers épisodes, l'inspecteur Lestrade (Dennis Hoey) de Scotland Yard.

Le voyage à Washington est une chasse au MacGuffin, un micro-film dissimulé dans une pochette d'allumettes que la caméra suit de main en main jusqu'à celles de l'espion nazi (George Zucco), un faux antiquaire qui ne se doute pas qu'il possède le document tant convoité.

Échec à la mort se passe dans une maison de convalescence pour officiers dont, pour cause de guerre, aucun ne saurait être coupable. Un rituel absurde remontant au Moyen-Âge décrit une partie d'échecs sur des cases grandeur nature dont l'issue dévoile l'emplacement d'un précieux parchemin : encore le goût du rébus ! Lestrade et Watson sont encore plus cons que d'habitude.

La femme aux araignées, avec l'excellente Gale Sondergaard, est une histoire d'escroquerie basée sur le faux suicide de victimes à qui l'on a fait contracter une assurance-vie. Avec son lot de créatures répugnantes, des araignées ou... un pygmée : le film est un peu raciste. Prenant Watson pour un couillon, Holmes simule sa mort sans avertir le bon docteur qui va jusqu'à offrir à Lestrade une pipe de son ami comme souvenir ! Watson ne le reconnaît pas quand il revient déguisé, et comme chat échaudé craint l'eau froide, essaie plus tard d'arracher la (vraie) barbe d'un visiteur, subodorant une nouvelle farce du détective.

Akai satsui *Désir meurtrier*, Shōhei Imamura, Japon, 1964, 150 mn

Sadako (Masumi Harukawa), la femme un peu arriérée et méprisée d'un petit fonctionnaire (Kō Nishimura) qui la traite comme une servante, n'est même pas inscrite dans l'état civil de la famille ; son fils est censé être le jeune frère du mari. Alors que son époux est en voyage, elle est violée par un étrange cambrioleur (Shigeru Tsuyuguchi), un musicien de jazz qui se sait atteint d'une fatale maladie cardiaque. Entre ces deux marginaux s'établit une relation tordue, surtout chez Sadako qui hésite entre se suicider de honte, se faire avorter ou encore le tuer ; tout en éprouvant une étrange attirance pour lui. Ils font ensemble le voyage de Sendai à Tōkyō en train et, bloqués par la neige, se rendent dans un tunnel abandonné, où elle lui offre un bouillon d'onze heures, avant de se raviser ; il meurt cependant d'une attaque. Cet étrange couple était suivi par la maîtresse du mari (Yūko Kunusoki) qui prenait des photos pour accabler Sadako. Elle meurt accidentellement à son retour ; les photos, une fois développées, établissent bien quelque chose que le mari, lâche, ne cherche pourtant pas à approfondir. Tout au contraire, Sadako arrive même à régulariser sa situation d'épouse.

C'est le monde d'Imamura, avec cette femme sensuelle et un peu bête qui joue avec des vers à soie sur ses cuisses. Un Japon primordial régi par des rapports ancillaires et des passions telluriques que les protagonistes ne contrôlent pas et dont ils ont à peine conscience. Un monde entre Eros et Thanatos, qu'on retrouvera dans *La vengeance est à moi* (p. 999), plus du côté Thanatos.

Se7en *Seven*, David Fincher, USA, 1995, 127 mn

Si l'on n'a pas oublié les sept péchés capitaux, c'est bien grâce au cinéma qui en a tiré moult scénarios, souvent à sketches. Le pari, tout à fait réussi, de ce film est de nous terrifier au moyen d'un tueur en série qui exécuterait des pécheurs au moyen de leur vice même, poussé à l'extrême. Les policiers Somerset (Morgan Freeman) et Mills (Brad Pitt) découvrent progressivement (sur sept jours) des meurtres horribles et cruels qui ont souvent fait l'objet d'un long et atroce supplice, pendant un an pour le paresseux. Adepte de Sherlock Holmes, le criminel adore les indices tordus et nos flics se prennent au jeu. Le septième jour, un dimanche, après un cinquième crime (l'Orgueil) presque banal, le tueur inconnu (Kevin Spacey) que les policiers ont appelé John Doe (cf. p. 229) se livre.

Il convainc les deux flics de l'accompagner dans une campagne déserte, sur les lieu des meurtres six et sept. Un livreur y apporte une boîte contenant… la tête coupée de l'épouse de Mills (Gwynett Paltrow) : John Doe s'accuse alors du péché d'Envie à l'encontre du bonheur domestique du couple. Mills, éperdu de douleur, exécute sommairement le malade mental : en cédant à la Colère, il referme le cycle… Et nous laisse pantois !

Sweet smell of success *Le grand chantage*, Alexander Mackendrick, USA, 1957, 93 mn

Broadway. Prêt à tout pour briser la liaison de sa sœur Susan avec le jeune guitariste Dallas, l'influent éditorialiste Hunsecker, alias JJ (Burt Lancaster), a recours aux services de Falco (Tony Curtis), agent de presse pourri à sa botte. Lequel fait insinuer que Dallas se drogue, puis lui colle du haschich dans les poches avant de le dénoncer à Kello (Emile Meyer), un ripou tout aussi dévoué à JJ. Interprétant de travers la présence de son sbire dans la chambre de Susan, l'incestueux JJ le livre à la Police ; sa sœur, écœurée, le quitte pour toujours. Quant à Falco, il est passé à tabac par Kello à Times square.

Splendide photographie nocturne de James Wong Howe sur un excellent scénario de Clifford Odets. Quand JJ se fait traiter d'ordure par Dallas, "ce sont ses 60 millions de lecteurs qui sont insultés".

The man between *L'homme de Berlin*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1953, 98 mn

Venue voir son frère officier marié à une Allemande (Hildegard Knef), l'Anglaise Susanne (Claire Bloom) est enlevée à la place de sa belle-sœur par les Berlinois de l'Est menés par le terrifiant Halendar (Aribert Wäscher). Un personnage de l'entre-deux, Ivo (James Mason), parviendra à la libérer au prix de sa vie.

Avec son remarquable décor du Berlin de l'après-guerre, souvent de nuit, le film serait plutôt réussi s'il ne renvoyait pas à la Vienne divisée du *Troisième homme* (p. 206) ainsi qu'à la douloureuse descente aux Enfers de James Mason dans *Odd man out* (p. 1318), deux chefs d'œuvre de Reed.

Cry of the city *La proie*, Robert Siodmak, USA, 1948, 88 mn

Martin Rome (Richard Conte) a tué un policier en "légitime défense" ; qu'importe la raison, il est promis à la chaise et son ami d'enfance, le Lt. Santella (Victor Mature), est bien décidé à l'y faire griller. Obsédé par Martin, Santella néglige un vol de bijoux dont la propriétaire a été torturée à mort et c'est Martin qui règle son compte au receleur, l'avocat marron Niles (Berry Kroeger), puis débusque la criminelle, la monstrueuse masseuse Rose Given (Hope Emerson) capable d'étrangler un homme. Santella aura la satisfaction d'abattre son copain avant de réconforter (!) le petit frère de Martin.

Des deux "wops", le pire est Santella qui veut se montrer bon Américain : cet émule de Javert n'a pas la moindre humanité à l'égard de ceux qui ont secouru Martin blessé et s'acharne en lui faisant porter de surcroît la responsabilité des sanctions terribles qu'il leur inflige au nom d'un respect rigide de la Loi.

Rękopis znaleziony w Saragossie *Le manuscrit trouvé à Saragosse*, Wojciech Has, Pologne, 1965, 183 mn

D'après le roman de Jan Potocki écrit en français au début du XIX^e^ siècle. Alphonse van Worden (Zbigniew Cybulski), capitaine de la garde wallone égaré dans la Sierra Morena, fait halte à la Venta Quemada (l'auberge brûlée) où vivent deux créatures pulpeuses et assez dénudées sorties des *Mille et une nuits* avec lesquelles il passe la nuit, avant de se réveiller... au pied du gibet où pendouillent les frères Zoto. Une mésaventure qui se répète au cours du film.

La narration en tiroirs comporte jusqu'à six niveaux. (1) Deux soldats français trouvent le manuscrit dans lequel Alphonse (2) fait la connaissance du gitan Avadoro qui lui parle (3) d'un certain López Suárez ; lequel lui raconta (4) sa rencontre avec le pique-assiette Busqueros qui lui confia (5) l'histoire de sa maîtresse Frasquita, laquelle lui expliqua (6) comment elle avait inventé un prétendu comte Peña Flor pour cocufier son mari ! Le père de López Suárez, un banquier, estimait devoir deux millions à son collègue Mora que celui-ci refusait obstinément : le problème fut résolu par le mariage du fils Suárez à la fille Morra, les deux millions servant de dot. Le père du héros est tout aussi extravagant : on apprend qu'il se battait en duel deux fois par jour afin d'éviter... les querelles.

Ce film picaresque, où tout – Inquisition, bandits borgnes, pendus – ne serait qu'une comédie liée à l'intronisation d'Alphonse dans une vague maçonnerie, ne retrouve finalement pas les marqueurs de la normalité. L'initié se réveille une fois de plus au pied du gibet ; il semble désormais avoir pris goût à la chose.

OSS 117 : Rio ne répond plus Michel Hazanavicius, France, 2009, 96 mn

Le Caire, nid d'espions (p. 309), sauce rallongée. Dans le rôle-titre, Jean Dujardin, toujours aussi con, accumule des bourdes ponctuées d'un "– Au temps pour moi" : c'est ainsi qu'il confond Chinois et Japonais ou qu'il s'étonne que la CIA s'intéresse à l'Amérique du Sud. Cette suite se situe en 1967, ce qui donne lieu au rappel de quelques mensonges du régime gaulliste, notamment sur la Résistance. Le héros s'associe à une collègue du Mossad à laquelle il exprime son machisme et son antisémitisme. Le personnage féminin est conforme à la propagande israélienne de l'époque – les femmes y sont les égales des hommes – que le film s'abstient de démystifier.

Quelques idées amusantes comme le pédalo à tête de canard, le nazi de service (Rüdiger Vogler) qui transpose la tirade du *Marchand de Venise* en remplaçant "juif" par "nazi" ou encore un final sur le Corcovado qui cite celui de *La mort aux trousses* (p. 993) sur le Mont Rushmore. Le style visuel s'est adapté à l'époque : finies les transparences des années 1950, voici venu le temps du "split screen".

Le journaliste Pierre Bellemare joue le supérieur du héros.

L'ennemi intime Florent-Emilio Siri, France, 2007, 111 mn

La guerre d'Algérie, dans son insoutenable horreur, ici sur le terrain en Kabylie. Arrivé avec ses idées généreuses, le Lt. Terrien (Benoît Magimel) s'oppose à la brutalité de ses collègues : séances de "gégène", "corvées de bois", atrocités qui ne sont plus guère niées que par l'Armée. À ses côtés, le sergent Dougnac (Albert Dupontel) que le dégoût poussera à déserter et des supérieurs sans états d'âme (Aurélien Recoing, Marc Barbé). En face, les fellaghas, impitoyables et cruels, qui savent que la population, massacrée par les deux partis, penchera pour eux.

Dans ce monde où le sang répond au sang, Terrien se met à torturer et massacrer. Début 1960 il est abattu par un tireur du FLN, une bonne fin *dixit* Dougnac : "avec son idéalisme à la con, il n'aurait pas supporté l'homme qu'il était devenu". Scénario de Patrick Rotman (cf. *La guerre sans nom*, p. 1139).

It's always fair weather *Beau fixe sur New York*, Stanley Donen & Gene Kelly, USA, 1955, 101 mn

Chef-d'œuvre de la comédie musicale, cette production d'Arthur Freed insuffle une authentique émotion dans un genre plutôt dédié au pur divertissement. Elle nous étreint dès le début, quand les trois soldats qui ont fait la guerre ensemble cessent de picoler et jurent de se revoir dix ans plus tard, même jour, même heure en 1955 et qu'ils se mettent à chanter "When the time has come for parting". Les retrouvailles ont bien lieu, mais ils ne se reconnaissent que difficilement. Doug (Dan Dailey) qui voulait être peintre, gagne beaucoup d'argent dans la publicité et évolue dans un milieu de premiers de cordée aux ridicules tics de langage : comme dans *The apartment* (p. 81) on y accole des "wise" à tout bout de champ, ce qui donne d'ailleurs lieu à une chanson. Angie (Michael Kidd), qui rêvait d'être un grand cuisinier, vend des hamburgers à Schnectady pour nourrir une famille nombreuse. Quant à Ted (Gene Kelly), il a abandonné l'idée d'une carrière politique et vit entouré jolies femmes en essayant de gagner de l'argent dans le monde de la boxe. Quand les trois se retrouvent dans un restaurant chic, la conversation languit et chacun se met à chanter, en aparté, sa désillusion sur l'air du *Beau Danube bleu* : "– I shouldn't have come".

C'est la rencontre de Ted avec Jackie (Cyd Charisse) qui fait rebondir l'histoire : cette mondaine à l'idée de dépanner son amie Madeline (Dolores Gray), qui cherche un invité surprise pour son émission de télé-vérité financée par la lessive Klenzrite, en faisant des trois copains les héros involontaires de la soirée. Quand ils sont interrogés par l'agaçante présentatrice, chacun exprime son amertume : l'un parle de *self-degradation*, l'autre dit "Je suis un bon à rien", et le troisième, questionné sur les retrouvailles, avoue "Je les ai haïs comme je me hais moi-même".

Incidemment, ce film bouleversant est aussi une satire acide de la télévision.

Twin Peaks III David Lynch, USA, 2017, 984 mn

Le détective Dale Cooper (Kyle MacLachlan) revient après vingt-cinq ans d'absence. Toujours captif dans la Loge alors que son double maléfique, le chevelu C. est en liberté, il arrive à s'évader en rentrant dans la peau de Dougie, un agent d'assurance de Las Vegas qu'il "habite" à la façon d'un zombie : démarche hésitante et répétition du dernier mot entendu. La série raconte, grosso modo, comment Dougie parvient à redevenir Cooper, ce qui implique l'élimination de C.

Trois lieux principaux. À Twin Peaks, avec un commissariat presque au complet, le shérif Harry S. Truman (!) étant remplacé par son frère (Robert Forster). Au Sud Dakota où nous retrouvons la bande du FBI dont Cole (le réalisateur), toujours aussi sourdingue, et l'agent Rosenfield (Miguel Ferrer), égal à lui-même. Et à Las Vegas, où l'épouse de Cooper-Dougie est jouée par Naomi Watts, clin d'œil à *Mulholland Drive* (p. 40). Deux sympathiques gangsters, les frères Mitchum (!), assistés de trois beautés aux allures de bonbons, y tiennent un casino.

La continuité de l'intrigue est assurée par la présence de nombreux acteurs des deux "saisons" précédentes (pp. 1051, 162), même si la plupart ne font guère que de la figuration. Mentionnons le docteur Jacoby (Russ Tamblyn), toujours aussi givré ou encore Ben Horne (Richard Beymer) qui n'a pas quitté l'hôtel ; sans parler de Laura Palmer (Sheryl Lee) dont on découvre dans un final un peu raté qu'elle vit à Odessa (Texas). Certains personnages qui ont beaucoup vieilli sont très touchants, par exemple Sherilyn Fenn, Audrey Horne empâtée, ou encore la "Log lady" (Catherine Coulson, réellement mourante). Jack Nance, assassiné en 1996, ne peut pas reprendre son rôle ; pas de problème par contre avec David Bowie qui n'est plus ici qu'un fantôme. Autre absence remarquable, celle de Lara Flynn Boyle, à jamais noyée, semble-t-il, dans l'alcool. Parmi les nouveaux venus, Laura Dern incarne la mystérieuse Diane à laquelle Cooper envoyait jadis des "mémos" et Howard Dean Stanton dans son pénultième rôle.

Les épisodes se terminent souvent dans un roadhouse moins mal famé que celui des frères Renault, avec un ou plusieurs chanteurs sur scène, le temps du générique. Lynch s'amuse parfois à filmer de longs plans où rien ne se passe, par exemple (n° 7), le balayage du bar alors que le juke box joue un madison.

Cette suite n'est pas une déception. La double négation implique un petit bémol : trop centré sur les deux Cooper, le scénario manque d'intrigues subsidiaires. Malgré cet appauvrissement, on retrouve la patte du réalisateur dans des épisodes très réussis comme l'époustouflant n° 8, sorte de bal de fantômes en noir et blanc dans la lignée d'*Eraserhead* (p. 1093) et explication – à la Lynch, comprend qui peut – de ces bizarreries : tout viendrait d'une expérience atomique de 1945. De façon générale, le film est dominé par les éléments fantastiques qui ne faisaient qu'affleurer dans la "saison" précédente. Par exemple ces créatures furtives qui, telles des auxiliaires de Charon, s'activent à raccommoder la dépouille de C.

Tinker tailor soldier spy *La taupe*, Thomas Alfredson, Grande-Bretagne, 2011, 127 mn

1973. "Control" (John Hurt), le chef du "Cirque" (services secrets britanniques) a été détrôné à la suite d'une catastrophique opération à Budapest où a été capturé l'agent Prideaux (Mark Strong). Control meurt peu après et Smiley (Gary Oldman), victime collatérale de sa disgrâce, apprend qu'il était sur la piste d'une taupe, forcément un des quatre sous-directeurs surnommés Tinker, Tailor, Soldier, Poorman d'après une comptine. Il mène donc une enquête officieuse – il a perdu son satut – et finit par piéger Bill Haydon (Colin Firth). La Taupe attend un échange d'espions avec l'URSS quand il est abattu par Prideaux, entre temps relâché par les Russes.

D'après John Le Carré, cette histoire d'infiltration extrêmement tordue reste parfaitement intelligible du début à la fin. Les acteurs, excellents, sont capables d'insuffler une dimension humaine à des personnages qui ne sont pas vraiment sympathiques mais vivent dans une grisaille affective. Ainsi Smiley dont le point faible (voir *The deadly affair*, p. 329) réside dans les récurrentes infidélités de sa femme et dont Haydon est devenu l'amant à seul fin de le déstabiliser.

Le miracle des loups Raymond Bernard, France, 1924, 129 mn

Le point fort de ce film consacré à la légende de Jeanne Hachette est sa plastique : la bataille de Montlhéry, la poursuite dans la neige et le siège de Beauvais, reconstitué à Carcassonne. Ou encore la représentation d'un mystère, des danseurs sortis de Brueghel et des images d'incendie à la Jérôme Bosch. L'interprétation est dominée par Charles Dullin en Louis XI joueur d'échecs : au dernier plan, il balaye la table pour y poser le roi tout seul. Avec Gaston Modot, Armand Bernard et Philippe Hériat.

L'uomo dalla croce *L'homme à la croix*, Roberto Rossellini, Italie, 1943, 71 mn

CE FILM EST DÉDIÉ À LA MÉMOIRE DES AUMÔNIERS TOMBÉS DANS LA CROISADE CONTRE LES "SANS DIEU" POUR DÉFENDRE LA PATRIE ET PORTER LE FLAMBEAU DE LA VÉRITÉ ET DE LA JUSTICE JUSQUE DANS LES TERRES DE L'ENNEMI BARBARE.

La musique de style tétralogique due à Renzo Rossellini accompagne l'avancée victorieuse des Croisés... Au printemps 1943, le vent soufflait contre l'Axe et les débris du corps expéditionnaire italien refluaient de Russie avec 50% de pertes. Film suivant du réalisateur-girouette : *Roma, città aperta* (p. 504), célébration d'une Résistance unanimiste aux côtés des sans-Dieu !

L'arme à gauche Claude Sautet, France, 1965, 98 mn

Aux Caraïbes, le trafiquant d'armes Morrison (Leo Gordon) s'est emparé d'un bateau de plaisance à l'aide duquel il compte se livrer à un trafic d'armes. Mais le navire, trop chargé, s'échoue sur des hauts fonds. Aidée du capitaine Cournot (Lino Ventura), la propriétaire du ketch Rae Osborne (Sylva Koscina) tente de récupérer son bien. Ce qui donne lieu à un long siège, Cournot et Rae sur le bateau face à Morrison occupé à jouer de la mitraillette depuis une langue de terre.

Bien fait et sans temps mort, mais peu typique de Sautet.

Bis ans Ende der Welt *Jusqu'au bout du monde*, Wim Wenders, Allemagne, 1991, 276 mn

Cela commence comme un serial aux dimensions planétaires : Claire Tourneur (!) (Solveig Dommartin), partie de Venise, arrive à Paris en passant par les Causses, puis rejoint Berlin, Lisbonne, Moscou et son départ en transsibérien vers Pékin, Tōkyō et ses "capsule hotels" avant d'atterrir en Australie après un petit détour par San Fancisco. Elle est sur la trace de Sam Farber (William Hurt), mystérieux aventurier qui parcourt le monde en tournant des films-souvenirs sur une famille très dispersée. Claire et Sam sont eux-mêmes accompagnés par plusieurs personnages, dont l'ex de Claire (Sam Neill), le truand Chico (Chick Ortega) et un détective (Rüdiger Vogler) qui utilise un impayable logiciel soviétique – il faut dire que l'action est située dans le futur au moment du basculement vers les années 2000. Bien que très longue, cette poursuite est traitée avec une sympathique désinvolture ; on y croise Chishū Ryū dans un de ses derniers rôles.

Arrivés à Sydney, les héros transitent par Coober Pedy, la ville des opales qui n'est pas la porte à côté, avant de partir vers le Nord, dans l'Outback "proche" d'Alice Springs et sa terre ocre. Sam y retrouve son antipathique père Henry (Max von Sydow) et sa mère aveugle (Jeanne Moreau) pour laquelle Sam a enregistré des images familiales qu'elle pourra visionner grâce à un procédé révolutionnaire inventé par Henry ; par exemple celles de sa fille comme sortie d'un tableau de Vermeer. Elle meurt avec le millénaire.

Le génial Henry n'en continue pas moins ses recherches et met au point une sorte de tablette capable de visualiser les rêves. Ce qui fait écho au Monde des Rêves cher à l'environnement aborigène (on reconnaît l'acteur David Gulpilil). L'écran est traversé de structures géométriques qui se muent progressivement en ombres furtives avant de se préciser sous la forme de peintures rappelant les gravures de Munch. Les expérimentateurs, en particulier Claire, deviennent complètement dépendants à ces images. Comme dit son ex : "Au début était le Verbe, à la fin il n'y eut plus que les images".

Malgré sa boursouflure, c'est peut-être le meilleur Wenders.

Razzia sur la chnouf Henri Decoin, France, 1955, 105 mn

Henri dit "le Nantais" rentre en France pour resserrer les boulons dans le trafic de drogue de Liski (Marcel Dalio). Assisté de deux tueurs (Lino Ventura et Albert Rémy), il pourchasse ceux qui ne filent pas droit. Mais des avanies à répétition amènent Liski à mettre en doute la loyauté du Nantais ; tout comme le spectateur qui le soupçonne d'être un flic infiltré en cheville avec un commissaire (Paul Frankeur) qui n'a même pas prévenu son adjoint (Pierre-Louis).

Ce bon film policier où l'on remarque Magali Noël est surtout un extraordinaire document sur la drogue. Lila Kedrova vole la vedette à Gabin dans sa bouleversante composition de camée : ses yeux suppliants, ses plaintes et ses cris indécents, relèguent *L'homme au bras d'or* (p. 844) au rang de spectacle familial.

Le mot "chnouf" avait encore cours au temps du *Corniaud* (p. 1557).

The dirty dozen *Les douze salopards*, Robert Aldrich, USA, 1967, 143 mn

Le Cdt. Reisman (Lee Marvin), militaire mal noté, est chargé d'entraîner un commando pour une mission suicide à la veille du "D-day" de 1944. Les douze participants, condamnés à mort ou à une très longue peine, préfèrent mourir les armes à la main ; un seul reviendra vivant.

Amusants préparatifs des douze ; l'un d'eux (Donald Sutherland qui anticipe son rôle dans *M*A*S*H*, p. 1315) joue au général devant un colonel (Robert Ryan) médusé. L'orchestre militaire qui recommence plusieurs fois la même marche renvoie au *Prisonnier de Zenda* (pp. 1027, 569).

La mission proprement dite – tuer un maximum d'Allemands dans un château breton près de Rennes le 5 juin 1944 – prend une tournure douteuse. Le plus immonde des douze, un sadique misogyne (Telly Savalas), disparaît assez vite, mais les autres (dont John Cassavetes et Charles Bronson) se livrent à un massacre écœurant : rien ne justifie de brûler vives autant de personnes, nazies ou non.

Fort de sa notoriété, le chanteur Trini López perdit au change en tentant de renégocier son rôle durant le tournage car Aldrich préféra tuer son personnage dans le saut en parachute sur la France.

Saps at sea *Laurel et Hardy en croisière*, Gordon Douglas, USA, 1940, 57 mn

Employé dans une fabrique de klaxons, Ollie est devenu allergique aux cuivres. Le docteur Finlayson (!) lui conseille une croisière, laquelle est perturbée par un menaçant criminel évadé qui oblige les deux compères à manger une sorte de gloubi-boulga où ficelle et peinture rouge remplacent spaghetti et sauce tomate. Mais Stan arrive à réassembler un trombone à coulisses dont le son plonge Ollie dans une rage salvatrice. Apparition éclair de Ben Turpin en plombier bigleux.

Valborgsmässoafton *La nuit de la Saint-Jean*, Gustaf Edgren, Suède, 1935, 79 mn

Lena (Ingrid Bergman) est amoureuse de son patron marié (Lars Hanson). Celui-ci, compromis dans un meurtre commis par son épouse infidèle, s'engage dans la Légion ; sa femme s'étant suicidée en le blanchissant, il revient et convole avec Lena sous les yeux attendris du père de la jeune femme (Victor Sjöström).

Sujet mélodramatique à souhait auquel ne manque qu'un metteur en scène.

Phantom of the Paradise Brian De Palma, USA, 1974, 88 mn

Nouvelle adaptation du *Fantôme de l'Opéra* (cf. pp. 1101,556) en opéra-rock très réussi. William Finley (de *Sœurs de sang*, p. 258) joue le rôle de Winslow, compositeur maudit dépossédé de son œuvre, un opéra sur *Faust*. Défiguré, il porte un étrange casque qui lui donne des allures d'oiseau de proie. Le plagiaire Swan est joué par le véritable auteur des chansons du film, Paul Williams ; sa silhouette de petit cochon psychédélique le rend particulièrement méphistophélien. Jouissant d'une éternelle jeunesse à la Dorian Gray, il séduit la jeune Phoenix (Jessica Harper, excellente chanteuse et débutante à l'écran), aimée sans espoir par le fantôme qu'est devenu Winslow. Agaçante référence à *Psychose* (p. 1036).

L'amant de cinq jours Philippe de Broca, France, 1961, 86 mn

Dans la foulée des *Jeux de l'amour* et du *Farceur* (pp. 120, 323), Daniel Boulanger signe un nouveau scénario sur mesure pour Jean-Pierre Cassel. Antoine vit une histoire d'amour aérienne avec Claire (Jean Seberg, excellente), une jeune femme à l'accent étranger. Chacun dissimule la vérité : Antoine vit aux crochets d'une femme riche (Micheline Presle), Claire est mariée à un archiviste sans le sou (François Périer) dont elle a deux enfants. Conclusion douce-amère : tout rentre dans l'ordre et Claire n'a plus qu'à chercher un nouvel amant.

The drum *Alerte aux Indes*, Zoltan Korda, Grande-Bretagne, 1938, 97 mn

Les Anglais règnent paternellement sur des tribus afghanes qui ont le culot de mordre la main qui les protège. La révolte de l'horrible Ghul (Raymond Massey encirагé) sera déjouée par un officier britannique (Roger Livesey) assisté de son épouse (Valerie Hobson). L'ordre rétabli, un enfant (Sabu) sera mis sur le trône pour régner sur ces sauvages qui n'ont de toute façon pas l'âge de raison.

Produit par Alexander Korda et réalisé par son frère qui était pourtant loin de partager son idéologie impérialiste. Côté folklore militariste lourdingue, un sous-officier énumère tout ce qu'il ne faut pas faire en ponctuant ses recommandations d'un "Got that, Kelly ?" destiné à une forte tête. Technicolor assez laid.

The small back room Michael Powell, Grande-Bretagne, 1949, 103 mn

1943, dans un service dédié aux armes de guerre. Estropié, Sammy (David Farrar) a perdu toute confiance en lui et résiste mal à l'alcool. Appelé à démonter une mine anti-personnel larguée par les Allemands, il vient péniblement à bout du double piège caché dans la machine diabolique. Ce qui lui donne la force d'affronter la vie et de répondre à l'amour de Susan (Katherine Byron). Avec Michael Gough, Leslie Banks, Jack Hawkins et Cyril Cusack.

Akahige *Barberousse*, Akira Kurosawa, Japon, 1965, 178 mn

Edo. Le jeune médecin Yasumoto (Yūzō Kayama) est affecté à la clinique du docteur Niide (Toshirō Mifune). D'abord réticent, car il pensait faire une brillante carrière auprès du shōgun, il est peu à peu conquis par l'humanité de "Barberousse". Le film est une succession de petites histoires : la schizophrène qui tente de tuer Yasumoto avec son épingle à cheveux (kanzashi) ou le "petit rat" (Yoshitaka Zushi qu'on retrouvera dans *Dodes'kaden*, p. 1527) qui s'empoisonne avec toute sa famille pour échapper à la misère. Ceci dit, on ne retrouve pas l'émotion des grands Kurosawa dans cette machine bien huilée. C'est en partie dû à l'interprétation de Mifune qui ne joue pas le Barberousse qu'avait imaginé l'auteur, i.e., un cousin de Sanada (p. 451), mais son propre personnage, une sorte de Sanjurō (p. 1666) sans faiblesse qui n'inspire aucune empathie. D'où la rupture entre le metteur en scène et son comédien de prédilection.

Yasumoto a étudié la médecine "hollandaise" à Nagasaki, poumon unique et excentré de l'archipel à l'époque Edo. N'y étaient tolérés, hormis les Chinois, que les Néerlandais, d'où cette métonymie pour désigner l'Occident.

Buongiorno, notte Marco Bellocchio, Italie, 2003, 102 mn

L'enlèvement d'Aldo Moro (Roberto Herlitzka), suivi de 55 jours de séquestration et de son exécution en 1978, suite à un "procès" de la Justice Prolétarienne des Brigades Rouges. Problème de base : si l'assassinat de Moro est bien l'œuvre des Brigades, ce crime qui enterra le "compromis historique" tombait trop à pic pour qu'il n'y ait pas eu de commanditaire en amont de l'irresponsable groupuscule ; qui au juste ? On ne saura sans doute jamais.

Histoire terrible vue à travers les yeux de la fictive terroriste Clara (Maya Sansa) issue d'une famille de résistants communistes ; prétexte à opposer les pseudo-prolétaires du commando à ceux, authentiques et vieillissants, qui commémorent leurs camarades fusillés par les Allemands. Le film va jusqu'à lui prêter un rêve dans lequel Moro s'évade : c'est oublier que, dans les organisations extrémistes, les femmes ont tendance à surcompenser en ne montrant aucune faiblesse.

Roma, città aperta *Rome, ville ouverte*, Roberto Rossellini, Italie, 1945, 103 mn

Ce chef-d'œuvre du néo-réalisme italien exalte une Résistance unanimiste. Elle voit la mort sous la torture de Ferraris (Marcello Pagliero), un communiste qui refuse de vendre les résistants de droite partisans de Badoglio. Il est secondé par le prêtre don Pietro (Aldo Fabrizi) qui sera fusillé de dos, sur une chaise – protocole réservé aux "traîtres" comme le comte Ciano, gendre de Mussolini. Le curé aura eu le temps de lancer un "Maledetti !" aux tortionnaires allemands et leurs complices italiens, au premier rang desquels une droguée (Maria Michi). Le film restitue l'atmosphère d'une époque toute récente, celle de la *borsa nera* (marché noir), des rafles et des SS à la mitraillette facile : c'est ainsi que meurt Pina (Anna Magnani) qui avait eu le tort de courir après le camion qui emmenait son fiancé.

On peut mettre en doute la sincérité de Rossellini dont le film précédent, *L'uomo dalla croce* (p. 499), exaltait l'esprit de croisade contre les "sans Dieu". Tout comme Renoir, c'était une girouette indiquant le sens du vent ; qui venait de tourner avec la chute du fascisme.

Pastorali Otar Iosseliani, URSS, 1975, 96 mn

Un village géorgien avec ses querelles et ses petits trafics. On y pêche la truite à la grenade quand on ne vole pas les briques du kolkhoze pour construire une maison dont la fenêtre, mal orientée, indispose le voisin. On passe beaucoup de temps à boire et à chanter en polyphonie. Un quatuor à cordes, venu de Tbilissi, est venu répéter ; il repartira avec un panier de fruits qui établit comme un lien secret entre les musiciens citadins et la jeune paysanne de la maison-hôte.

Avec ce film, gardé plusieurs années sous le boisseau, Iosseliani confirmait sa totale indifférence – pour ne pas dire plus – au Communisme. Les systèmes politiques passent, les hommes restent les mêmes, semble-t-il nous dire.

La messa è finita *La messe est finie*, Nanni Moretti, Italie, 1985, 92 mn

Le professeur de *Bianca* (p. 36) s'est fait prêtre, ce qui fait qu'il est encore plus arc-bouté sur ses principes. Et il passe un mauvais moment dans ce film qui voit la démolition systématique de tout ce qui compte pour lui. Sa sœur ne se marie pas, pire elle se fait avorter ; son père part avec une jeunette et sa mère (Margarita Lozano de *Viridiana*, p. 1564) se suicide de désespoir. Un de ses amis se fait tabasser pour drague homosexuelle, un autre est un prêtre marié... Je n'en jette plus, car la cour est déjà pleine : *ite missa est*.

Cette œuvre sur la désillusion et la perte de l'idéal n'est qu'une juxtaposition de sketches un peu prévisibles puisqu'on sait que, n'importe comment, tout se retournera contre les croyances du protagoniste. Jolie musique de Nicola Piovani.

Avanti ! Billy Wilder, USA, 1972, 144 mn

Wendell Armbruster Jr. (Jack Lemmon) arrive à Ischia récupérer le corps de son père mort dans un accident. Il y rencontre Pamela (Juliette Mills) venue à cause du décès de sa propre mère : il apprend ainsi qu'Armbruster Sr. avait une maîtresse avec laquelle il passait tous les ans un mois dans l'île. Ayant surmonté son puritanisme, Wendell donne rendez-vous à Pamela pour l'été suivant.

Atmosphère italienne très amusante. Avec un complaisant directeur d'hôtel (Clive Revill) et sa kyrielle de beaux-frères bien placés, les frères Trotta un peu maîtres chanteurs et la servante sicilienne enceinte et moustachue qui assassine le valet Bruno qui refusait de l'épouser ; son cadavre, substitué à celui d'Armbruster Sr., est ramené aux USA par une huile du département d'État (Edward Andrews) pour y être enterré en grande pompe. Ce qui permet un moment d'émotion, l'inhumation côte à côte des parents de Wendell et Pamela.

Jéricho Henri Calef, France, 1946, 95 mn

Amiens, juin 1944. Un train militaire allemand ayant été détruit, cinquante otages doivent être fusillés en représailles. Atrocité interrompue par l'aviation anglaise qui bombarde la prison, permettant la fuite de la plupart des condamnés.

Le film est prétexte à montrer la diversité de comportement des Français face à l'oppresseur. Souvent héroïques (Jean Brochard, Roland Armontel, Louis Seigner), voire un peu folkloriques comme le mendiant Béquille (Pierre Larquey) ou ridicules comme le comte (Jacques Charon) et ses chansons patriotiques. Avec un beau salaud, le profiteur de guerre Morin (Pierre Brasseur), et deux membres du conseil municipal (Fred Pasquali et Jean d'Yd) qui rivalisent de lâcheté.

Si la prison d'Amiens a bien été bombardée par la RAF, ce n'est pas après le débarquement et encore moins pour sauver des otages de l'exécution. Les véritables raisons de ce fait d'armes restent obscures.

The last wave *La dernière vague*, Peter Weir, Australie, 1977, 106 mn

Au sortir d'un pub de Sydney, des Aborigènes exécutent l'un des leurs par un tour de magie tribale. Burton (Richard Chamberlain), leur avocat, fait connaissance de Chris (David Gulpilil) qu'il avait préalablement vu en rêve et de Charlie, sorte de chamane. Alors que les signes prémonitoires d'une catastrophe – la pluie noire qui s'abat sur Sydney – se précisent, Burton apprend l'existence d'un secret tribal qu'on ne saurait dévoiler sous peine de mort : un tsunami se prépare.

Le film démarre bien avec une violente grêle dans une école de l'Outback mais se plante en essayant d'accommoder la culture aborigène à la sauce *Matin des magiciens* : une civilisation venue de l'Est aurait jadis confié un message à la tribu...

Cocorico monsieur Poulet Jean Rouch, France, 1974, 93 mn

À bord d'une deudeuche sans freins sur laquelle ils ont badigeonné "Cocorico monsieur Poulet", trois copains quittent Niamey pour acheter des volailles et les revendre : aventures picaresques en partie improvisées. De retour avec leur cargaison, ils se heurtent à l'interdiction de ramener les animaux à cause d'une épidémie aviaire ; qu'à cela ne tienne, ils évitent le pont sur le Niger et ses contrôles en faisant traverser leur véhicule quasiment à la nage. Avec Zika Damouré et Lam Ibrahim Dia qui jouaient déjà dans *Jaguar* et *Petit à petit* (pp. 905, 214).

Far from Heaven *Loin du Paradis*, Todd Haynes, USA, 2002, 107 mn

En cette année 1957, Cathy (Julianne Moore) doit faire face à la découverte de l'homosexualité de son époux Frank (Dennis Quaid), une affection pour laquelle il commence un traitement auprès du docteur Bowman (James Rebhorn). Après une rechute, il comprend qu'il n'est pas du tout malade et quitte sa famille pour aller vivre avec un homme. Cathy a par ailleurs commis l'erreur impardonnable de monter dans la voiture du jardinier noir (Dennis Haysberg), ce qui provoque une tempête dans le microcosme de Hartford : même sa meilleure amie (Patricia Clarkson), qui a pourtant les idées larges, est outrée. Elle n'a d'autre choix que de se séparer de son employé, lequel, ayant perdu tous ses clients du fait de la médisance, s'exile à Baltimore, non sans avoir reçu un adieu éloquent (un discret mouvement de la main) de la part de Cathy venue "par hasard" à la gare.

Le Connecticut en automne, avec des feuilles d'érable aux couleurs de rouille renvoie à *All that heaven allows* (p. 606) où il était question d'une barrière moins insurmontable que celle de la peau, le statut social, ce qui permettait un *happy end*. Dans le registre "à la manière de Douglas Sirk", le film est une réussite.

L'aîné des Ferchaux Jean-Pierre Melville, France, 1963, 101 mn

Sous le coup d'une menace d'arrestation, un banquier (Charles Vanel) entame une cavale en partant pour les États-Unis accompagné d'un boxeur raté et un peu hâbleur (Jean-Paul Belmondo). Les rapports entre les deux hommes se modifient et le jeune prend progressivement l'ascendant sur son aîné.

Il n'y a pas grand-chose à sauver de cette adaptation académissime de Simenon où l'on aperçoit des beautés de l'époque, la jeune Stefania Sandrelli tout juste sortie de *Divorce à l'italienne* (p. 140) et la pulpeuse Michèle Mercier qui allait bientôt devenir *Angélique* (1964). On ne se sent jamais jamais aux États-Unis, et pour cause : les extérieurs ressemblent aux routes de montagne de la Drôme. Quant aux deux acteurs qui ont l'air d'attendre la fin du film, il semble que, suite à une brouille avec le réalisateur, il l'aient quitté en cours de tournage.

Un monde presque paisible Michel Deville, France, 2002, 90 mn

La vie du petit atelier d'Albert (Simon Abkarian), un tailleur juif dans le Paris de 1946. Il ne s'y passe pas grand-chose, mais on est vivant, c'est déjà ça. Et l'on a foi dans l'avenir représenté par les enfants qui récitent, à plusieurs voix, un poème un peu pompier d'Aragon *La rose et le réséda*. Le passé, on n'en parle guère, sinon pour faire de douteuses plaisanteries genre "Maurice Abramauschwitz". Pourtant la blessure est là, enfouie : les plus grandes douleurs sont muettes, ainsi celle de Charles (Denis Podalydès) qui sait que sa femme ne reviendra pas. Quand Léa (Zabou Breitman), l'épouse d'Albert, lui avoue son amour dans une scène déchirante, il le refuse et répond, parlant de la disparue "– Si je ne me souviens pas d'elle, qui s'en souviendra ?".

Autre trace d'un passé récent, une espèce de Papon, ex-rafleur toujours en poste à la Préfecture qui déclare à Joseph (Malik Zidi), qu'il fera tout pour empêcher sa naturalisation. Ce dernier, un apprenti-tailleur d'une exceptionnelle maladresse, lui répond que personne ne peut l'empêcher de devenir écrivain. Et peut-être de signer, comme Robert Bober, le roman *Quoi de neuf sur la guerre ?* sur lequel est basé le film. Avec Julie Gayet et Stanislas Merhar.

1941 Steven Spielberg, USA, 1979, 146 mn

Spielberg rompt avec son habituel académisme dans cette farce hénaurme qui se déroule à Los Angeles le 13 décembre 1941 : un vent de panique se met à souffler six jours après l'attaque de Pearl Harbor. Il y a, effectivement près de la côte, un sous-marin nippon dont le commandant (Toshirō Mifune), assisté d'un Allemand (Christopher Lee), se propose de détruire Hollywood. Un commando déguisé en sapins de Noël n'arrive qu'à capturer un temps le bûcheron Hollis Wood (Slim Pickens) et le sous-marin doit se rabattre sur un parc d'attractions dont il dégomme la grande roue avant de repartir avec pour captif un aviateur excité (John Belushi). Ce dernier avait auparavant descendu un appareil qu'il prenait pour un Zéro dans lequel une nymphomane, éprise plus des avions que de leurs pilotes (Nancy Allen), s'envoyait en l'air, si l'on peut dire. Les gradés américains sont tous incompétents, ainsi Maddox (Warren Oates) ou encore Stilwell (Robert Stack) qui passe sa soirée au cinéma pour y voir *Dumbo* (p. 1046). Les jeunes tankistes (Treat Williams, Dan Ackroyd) s'occupent surtout de leurs amours et des concours de *jitterbug*, ce qui implique pas mal de *slapstick*. Tout ce monde converge vers une maison sur la falaise dont le propriétaire (Ned Beatty) tente de couler le sous-marin mais ne parvient guère qu'à démolir son habitation : elle s'effondre dans le vide quand il cloue une couronne de Noël sur la porte.

Le flop immérité du film est à rapprocher du succès de *Tant qu'il y aura des hommes* (p. 509) et sa version plus flatteuse de la réaction à Pearl Harbor.

Au-delà des grilles René Clément, France, 1949, 83 mn

Pierre (Jean Gabin) a tué sa maîtresse et s'est enfui dissimulé dans les cales d'un cargo. Pris d'une rage de dents lors d'une escale à Gênes, il s'aventure dans la ville où il rencontre la serveuse de restaurant Marta (Isa Miranda) qui vit séparée de son mari (Andrea Checchi). Une histoire d'amour s'ébauche et Pierre envisage même de rester sur place. Mais il est repéré par la Police et arrêté.

Même si le couple Miranda/Checchi renvoie au calligraphisme de *Malombra* (p. 11), il s'agit d'un film néo-réaliste, situé dans les milieux populaires – qui parlent un italien non doublé – d'une ville sinistrée. Malgré les affinités évidentes avec *La bandera*, *Pépé le Moko* ou encore *Le quai des brumes* (pp. 1017, 1293, 137), Gabin n'entre plus dans ses bottes d'avant-guerre, il n'est simplement pas là. En attendant de se muer en papy rangé des voitures et donneur de leçons.

Turandot Yimou Zhang, Chine, 1999, 113 mn

Une Chine en toc, telle que pouvait l'imaginer Carlo Gozzi au XVIII^e^ siècle, avec ses ministres Ping, Pang, Pong et son bourreau prêt à couper les têtes des prétendants qui ne trouveraient pas la réponse aux énigmes posées par la frigide princesse Turandot. Mise en scène par Zhang Yimou dans un lieu on ne peut plus authentique, la Cité Interdite ; l'orchestre est dirigé par Zubin Mehta.

Puccini n'a pas tout à fait réussi son opéra : s'intéressant peu à la cruelle héroïne qui lui rappelait, dit-on, son épouse, il se reporta sur le personnage secondaire de l'esclave Liù dont le suicide constitue le sommet de l'œuvre. Ne sachant comment terminer, il ne cessa de réclamer des modifications à ses librettistes. La partition fut achevée après sa mort (1924) à partir d'esquisses.

Action in the north Atlantic *Convoi vers la Russie*, Lloyd Bacon, USA, 1943, 122 mn

Un destroyer américain qui accompagne un convoi pour Mourmansk est isolé à la suite d'une attaque. Pourchassé par le sous-marin invisible qui appelle même l'aviation à la rescousse, il est endommagé par une torpille. Il feint alors d'être en train de couler ; trompé par la ruse, le "sea skunk" fait surface et finit éperonné.

Excellent film de guerre avec Raymond Massey et Humphrey Bogart.

Up the down staircase *Escalier interdit*, Robert Mulligan, USA, 1967, 124 mn

Le difficile début de carrière d'une enseignante (Sandy Dennis) dans un lycée défavorisé de New York, entre élèves pénibles et administration ubuesque. Sur le même sujet, on peut préférer *High school* II (p. 922) de Wiseman.

Videodrome David Cronenberg, Canada, 1983, 87 mn

Max (James Wood), pornographe audiovisuel, se retrouve embarqué dans un univers où la vidéo tend à se confondre avec le réel. D'un côté, les tenants du "vidéodrome" qui crèent des hallucinations au moyen de cassettes VHS que Max lit en les insérant dans une sorte de vagin qui lui est apparu sur le ventre. De l'autre, ceux de la "new flesh" de la Mission Cathodique du défunt professeur O'Blivion (= oubli) et sa fille Bianca (Sonja Smits) qui réalise une fusion entre humains et accessoires genre armes à feu. Tout se termine par le suicide de Max devant un écran où apparaît l'image d'une morte (Debbie Harry). Le réalisateur reprendra les mêmes thèmes dans *eXistenZ* (p. 758).

The black spy *L'espion noir*, Michael Powell, Grande-Bretagne, 1939, 79 mn

1917 : arrivé à bord d'un sous-marin, un capitaine allemand (Conrad Veidt) prend contact avec une institutrice (Valerie Hobson) dans les Orcades, au nord de l'Écosse. Mais sa prétendue complice est en réalité une Britannique patriote qui espère bien le faire capturer. Déjouant le piège, l'espion s'enfuit à bord d'un ferry qui sera coulé par son propre sous-marin.

Le film, métaphore d'une guerre imminente, nous présente un Allemand plutôt respectable. On n'avait pas encore compris le sens du mot "nazi".

From here to eternity *Tant qu'il y aura des hommes*, Fred Zinnemann, USA, 1953, 118 mn

Le Cpt. Holmes (Philip Ober) veut obliger, par des brimades, le champion de boxe Prewitt (Montgomery Clift) à combattre alors qu'il ne veut pas en entendre parler. Warden (Burt Lancaster), sergent consciencieux, refuse de devenir officier, pas même pour les beaux yeux de sa maîtresse Karen (Deborah Kerr), l'épouse délaissée du capitaine. Le sympathique rebelle Angelo (Frank Sinatra) méprise le règlement, ce qui le mène à la prison militaire où sévit le gros Fatso (Ernest Borgnine, extraordinaire teigneux). Après la mort d'Angelo sous les coups de Fatso, Prewitt joue la sonnerie aux morts dans la cour du baraquement, puis règle son compte au garde-chiourme. Lui-même blessé, il déserte et se réfugie chez l'entraîneuse Lorene (Donna Reed).

Nous sommes à Pearl Harbor, fin 1941. Au moment de l'attaque, Prewitt tente de rejoindre son unité mais est abattu par erreur. Cette superlative Armée dont tous les éléments douteux ont disparu, y compris Holmes forcé de démissionner – on veut bien le croire –, fait face ; c'est ainsi que Warden organise la défense. Karen et Lorene quittent Honolulu en lançant deux couronnes de fleurs dans la mer, clôturant une œuvre qui ne vaut guère que par ses acteurs.

The searchers *La prisonnière du désert*, John Ford, USA, 1956, 119 mn

Texas, 1868. Ethan (John Wayne) rentre de sa guerre menée du côté sudiste après avoir fait sans doute un détour chez Maximilien. Renfermé, aigri et profondément raciste, il détruit les bisons pour affamer ceux qu'il appelle les "bucks" et s'acharne même sur leurs morts pour leur barrer l'accès au Paradis des Guerriers.

À la recherche, en compagnie du jeune Martin (Jeffrey Hunter), d'une nièce enlevée par les Comanches (Natalie Wood), il ne pense qu'à la tuer car elle est devenue épouse de Scar, alias Cicatriz (Henry Brandon) ; il se ravisera de justesse. Cette traque interminable suit le cours des saisons scandé par des images récurrentes d'attente. De nombreux plans sont tournés depuis l'intérieur d'une maison ; dans le cadre vertical délimité par la porte, une femme regarde le paysage, celui de Monument Valley (Arizona !), beau mais marqueur trop évident du western, tout comme la tour Eiffel est celui de la France. Cette attente n'est jamais ennuyeuse car ce film magnifique est ponctué d'épisodes cocasses comme celui où Martin, croyant avoir acheté une couverture, se retrouve marié à la squaw Look... cocasses et tragiques : Look mourra massacrée par la Cavalerie.

On retrouve la troupe habituelle de Ford : Ward Bond, John Qualen, Ken Curtis, Jack Pennick, Harry Carey Jr. et Hank Worden, inoubliable idiot au rocking chair. La baston est au rendez-vous : Martin rentré après quatre ans de recherches interrompt le mariage en cours de son ex-fiancée (Vera Miles) et doit se colleter avec son remplaçant. Autre élément de folklore fordien, ce lieutenant de cavalerie sous les ordres de son papa colonel et qui accumule les maladresses.

Mado Claude Sautet, France, 1976, 120 mn

Peut-être le meilleur film de Claude Sautet et le seul à avoir un contenu politique. Simon (Michel Piccoli), entrepreneur, se fait escroquer par un requin bien protégé, Lépidon (Julien Guiomar), auquel il rend la pareille en utilisant les révélations d'un certain Manecca (Charles Denner) qui fut le complice de l'affairiste. Simon est par ailleurs un homme seul et triste, réduit à payer les services sexuels de la jeune Mado (Ottavia Piccolo). Elle lui présente ses amis post-soixante-huitards un peu fauchés (dont Jacques Dutronc, absent comme toujours). Au retour de la visite du terrain "acheté" à Barachet (Michel Aumont), l'homme-lige de Lépidon, le cortège de trois voitures s'embourbe au bord de l'Oise. Métaphore, bien plus accablante que toutes les dénonciations virulentes, du blocage d'une société gangrénée par le Veau d'Or. Pendant ce temps-là, Manecca est victime d'un règlement de comptes – chose banale à l'époque, voir l'assassinat de Jean de Broglie. Cette sympathique crapule semble n'être regrettée que par l'énigmatique Mado pour laquelle il était, semble-t-il, plus qu'un client.

Scénario de Claude Néron et musique de Philippe Sarde.

Violette Nozière Claude Chabrol, France, 1978, 119 mn

Fait divers célèbre du début des années 1930. La jeune Violette Nozière (Isabelle Huppert), prostituée occasionnelle de 18 ans, empoisonne ses parents (Jean Carmet et Stéphane Audran) mais sa mère, qui n'a pas pris toute la dose, survit. À son procès, la criminelle déclare avoir été systématiquement violée par son père.

Petite pute ou symbole de l'oppression familiale ? Sans doute les deux, mais le film ne sait pas exploiter cet "en même temps". Contrairement à *Une affaire de femmes* (p. 88) où la même Huppert incarnera à merveille une garce doublée d'une victime. Restent les décors d'époque, les intérieurs des années 1930 sans cabinet de toilette où l'on se lave à l'eau froide dans un évier... Avec Jean-François Garreaud, Bernadette Lafont et Fabrice Luchini.

The mayor of Hell *Le bataillon des sans-amour*, Archie Mayo, USA, 1933, 86 mn

Le jeune Jimmy (Frankie Darro) est envoyé avec d'autres délinquants dans une maison de correction ; ou plutôt de corrections car son directeur Thompson (Dudley Digges) est un partisan des sévices corporels. Propulsé par des politiciens à la tête de l'établissement, le gangster Patsy (James Cagney) en change radicalement l'esprit en responsabilisant les petits diables qui deviennent des parangons de moralité. À la faveur d'un éloignement de Patsy – qui s'est mis dans le pétrin en rompant avec sa bande –, Thompson reprend le pouvoir, allant jusqu'à causer la mort d'un pensionnaire. Jugé par la République des Enfants, il n'échappe au châtiment qu'en s'enfuyant mais fait une chute mortelle. À son retour, Patsy devient pour de bon directeur de cette famille de substitution.

Scénario souvent repris, e.g., *Le carrefour des enfants perdus* (p. 1546). On remarquera l'absence de punition pour Patsy et pour les gamins qui sont quand même responsables de la mort de l'odieux Thompson... c'était avant le Code.

The marriage circle *Comédiennes*, Ernst Lubitsch, USA, 1924, 85 mn

La délurée Mizzi (Marie Prevost) qui a échoué à séduire un médecin (Monte Blue) est répudiée par son époux (Adolphe Menjou) ; elle se console auprès d'un ami du docteur. Le *remake One hour with you* (p. 420) sera encore plus réussi.

Deep in my heart *Au fond de mon cœur*, Stanley Donen, USA, 1954, 132 mn

Biographie du compositeur d'opérettes Sigmund Romberg (1887–1951) campé par José Ferrer. Tout comme les œuvres dont nous voyons des extraits interprétés par Gene Kelly, Cyd Charisse, Ann Miller, Howard Keel, etc., le film est un peu mièvre. Avec Merle Oberon, Paul Stewart Walter Pidgeon et Paul Henried.

Un héros très discret Jacques Audiard, France, 1996, 101 mn

Début 1945 : Albert Dehousse (Mathieu Kassovitz) a quitté Lambersart, laissant son épouse Yvette (Sandrine Kiberlain) et sa mère pétainiste tondue de frais. Vivant d'expédients à Paris, il rencontre Dionnet (Albert Dupontel), un homosexuel revenu de Londres qui l'initie *in extremis* à la Résistance. Et commence à prendre du galon auprès de Joanovici (François Berléant) mais ce personnage douteux, qui fut roi de Paris à la Libération, est rattrapé par l'Épuration. Albert a cependant glané suffisamment d'expertise sur un mouvement auquel il n'a pas participé pour s'incruster dans des cercles d'anciens résistants. Ce qui lui vaut d'être envoyé à Baden-Baden pour diriger la traque des collabos planqués en STO – avec un grade de lieutenant-colonel tout aussi mérité que celui de Benalla. Il dirige la capture de sept SS français et procède à leur exécution sommaire, ce qui arrangeait les salopards qui crient d'ailleurs "Vive la France" ! Puis lassé de mentir, de simuler sans pouvoir se confier à personne, il avoue sa supercherie. Embarrassée par le cas, la Justice le condamne pour bigamie car il s'était remarié avec une certaine Servane (Anouk Grinberg) sans avoir divorcé d'Yvette.

Le sujet est passionnant et Audiard Junior sait varier les angles d'approche : certains mots comme "juif" sont cherchés dans le dictionnaire et ânonnés, des témoins de l'époque sont prétendument interviewés et Dehousse âgé (Jean-Louis Trintignant) y va de son commentaire profond.

L'avventura Michelangelo Antonioni, Italie, 1960, 143 mn

Une bande d'amis en croisière aux Îles éoliennes. Un des personnages, Anna (Lea Massari) disparaît sur un îlot sans la moindre explication, un peu comme dans *Pique-nique à Hanging Rock* (p. 667). Son fiancé Sandro (Gabriele Ferzetti) et sa meilleure amie Claudia (Monica Vitti) unissent leurs forces pour tenter de la retrouver à travers la Sicile. Cette quête est avant tout un prétexte pour entamer une liaison, mais le vide est en embuscade derrière les grands mots. Claudia, qui s'est réveillée seule dans un grand hôtel de Taormina, finit par retrouver Sandro en train de batifoler avec une putain.

À Noto, Sandro s'amuse à renverser de l'encre sur le dessin d'un jeune homme, pourquoi ? Plus par désœuvrement que par méchanceté sans doute. Et pour quelle raison une amie (Dominique Blanchar) couche-t-elle avec un gamin de dix-sept ans ? Pour blesser son mari qui la considère, à juste titre, comme une buse ou parce qu'elle ne sait trop comment s'occuper ? Si, comme dit Baudelaire, créer un poncif c'est le génie, Antonioni a réussi son coup avec l'"incommunicabilité", tarte à la crème des années 1960 à jamais accolée à son œuvre.

Une chose est certaine, il a le sens des cadrages et la photo est superbe. Le petit matin l'inspire visiblement.

Omoide poro poro *Souvenirs, goutte à goutte*, Isao Takahata, Japon, 1999, 114 mn

Le scénario entremêle deux périodes de la vie de Taeko, le présent (vers 1980) et le passé (1966, quand elle avait dix ans). Alors qu'elle va travailler pour ses vacances dans une ferme du Nord-Est du Japon, elle se souvient de ses émois d'écolières – l'incompréhensible division de fractions, la découverte des menstruations, les garçons pénibles – et de la télévision de l'époque.

Dépourvu d'intrigue, le film est assez décevant. À cause du prêchi-prêcha écologique qui tourne un peu au documentaire – la précieuse fleur de carthame – et d'une animation peu satisfaisante, les personnages, parfois laids, ayant bien du mal à marcher. On peut sauver cependant les atmosphères nocturnes, celle d'une rizière sous la pluie sur fond de musique de Gheorghe Zamfir ou de la rue où Taeko faisait ses courses avec sa mère.

The sand pebbles *La canonnière du Yang-Tsé*, Robert Wise, USA, 1966, 183 mn

Superproduction de la fin de carrière de Wise dont on ne peut guère sauver que *La maison du Diable* et *The Andromeda strain* (pp. 199, 757). Holman (Steve McQueen) est un sympathique mécanicien, héroïque sans ostentation, dans une Chine de 1926 hostile aux étrangers. Le ton général, paternaliste, hésite entre la reconnaissance des torts faits au pays et la dénonciation des horribles communistes. On n'est finalement pas très loin de ces histoires de science-fiction où celui qui prend la défense des martiens est leur première victime : c'est ici le sort d'un missionnaire qui avait trop de sympathie pour les "slopeheads" (chinetoks).

Un collègue de Holman, Frenchy (Richard Attenborough) trouve une mort naturelle auprès de son épouse chinoise (Emmanuelle Arsan, plus connue pour le roman pornographique qu'elle signa) ; les communistes en profitent pour tuer la femme et attribuer le meurtre à l'impérialisme. En ce début de guerre du Vietnam, on se serait passé de cette péripétie qui sous-entend que les atrocités attibuées aux Américains sont en fait dues au sales rouges.

The wolf of Wall street *Le loup de Wall street*, Martin Scorsese, USA, 2012, 180 mn

Ascension et chute du courtier Jordan Belfort (Leonardo DiCaprio) : argent, sexe, drogue et dialogues ponctués par le mot "fuck". C'est bien fabriqué, avec voix off et séquences spectaculaires au montage haché, dont une défonce dévastatrice due à un "quaalude" de derrière les fagots. Mais c'est quand même Scorsese faisant du Scorsese. Petit rôle pour Jean Dujardin en banquier suisse.

I walked with a zombie *Vaudou*, Jacques Tourneur, USA, 1943, 69 mn

Jane Eyre aux Antilles. Venue du Canada, la jeune Betsy (Frances Dee) doit s'occuper de la femme catatonique de Paul (Tom Conway) dont on ne sait trop si elle est vivante ou morte comme le prétend la mère de Paul (Edith Barrett). Appelée par un sortilège vaudou sur une poupée à son image, la malade est rejointe par son ex-amant Wesley (James Ellison), le demi-frère de Paul qui la prend dans ses bras pour se noyer avec elle... de nuit et sous le regard vide du Noir Carrefour (Darby Jones), le zombie gardien.

Ce chef-d'œuvre de la période Val Lewton de Tourneur reste sur la ligne de crête entre rêve et réalité. D'ailleurs, "Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes, mortes ou *possédées*, serait purement fortuite". Le chanteur jamaïcain Sir Lancelot crée *Shame and scandal in the "famerly"*, une ballade qui sonne comme une menace et qui deviendra un tube mondial dans les années 1960.

Il buono, il brutto, il cattivo *Le bon, la brute et le truand*, Sergio Leone, Italie, 1966, 179 mn

Le bon Blondie (Clint Eastwood) livre des criminels pour toucher la prime puis coupe la corde au fusil au moment de la pendaison. Il fait un temps équipe avec le truand Tuco (Eli Wallach) avec lequel il se brouille ; mais possédant chacun la moitié d'un secret – l'emplacement de sacs d'or –, il sont contraints d'unir leurs forces, poursuivis par la brute Sentenza (Lee Van Cleef) qui leur dispute le magot.

Ce western spaghetti est souvent drôle, ainsi quand les héros prennent des soldats du Nord aux uniformes poussièreux pour des sudistes. L'extrême lenteur de la mise en scène, notamment l'interminable "triello" (duel à trois) final, n'est supportable qu'à cause de l'excellente musique d'Ennio Morricone. Le film doit beaucoup à la prestation truculente de Wallach : roublard et rancunier, comme sorti d'un dessin animé, il rappelle son personnage de *Baby doll* (p. 65).

La guerre de Sécession est restituée de façon convaincante, sauf qu'elle s'est entièrement déroulée à l'Est du Mississippi, bien loin du Far West.

Ben-Hur Fred Niblo, USA, 1925, 143 mn

D'après un *best seller* édifiant du XIX^e^ siècle dont on connaît surtout l'adaptation de 1959 (p. 1012). Celle-ci, avec Ramon Novarro dans le rôle-titre, est supérieure : superbe scène de bataille navale et magnifique course de chars dans le cirque d'Antioche aux gigantesques statues. Elle est ponctuée de courts passages en bichrome – la femme adultère, les Rameaux, la Cène, ... – principalement consacrés au Christ qu'on ne voit jamais de face. Le trucage final montrant la guérison des lépreuses dont le visage se modifie sous nos yeux est très réussi.

Hijōsen no onna *Femmes au combat*, Yasujirō Ozu, Japon, 1933, 96 mn

Kazuko (Sumiko Mizukubo), vendeuse de gramophones, cherche à empêcher son jeune frère (Kōji Mitsui) de rejoindre la pègre. C'est ainsi qu'elle rencontre le gangster Jōji (Oka), lequel tombe amoureux de la jeune femme. Ce qui ne plait pas du tout à sa régulière, Tokiko (Kinuyo Tanaka), laquelle déploie des trésors d'imagination pour récupérer son homme. Elle finit par l'inciter à commettre un hold-up pour qu'ils soient tous deux condamnés : ils sortiront de prison comme régénérés, pense-t-elle.

Film des débuts d'un Ozu qui n'a pas encore trouvé son style. Recherches visuelles – cadrages, mouvements de caméra, reflets – et déjà insistance sur des plans d'objets. Pratiquement pas de caractères japonais à l'écran ; ainsi, le règlement de la salle de billard est-il rédigé en anglais... pour faire américain ?

Thieves' highway *Les bas-fonds de Frisco*, Jules Dassin, USA, 1949, 94 mn

Nick (Richard Conte) vend une cargaison de pommes au margoulin Figlia (Lee J. Cobb) qui le paie avec réticence, puis le fait tabasser par ses hommes de main pour reprendre l'argent. Nick arrivera à récupérer son dû grâce à une prostituée (Valentina Cortese) qui est tombée amoureuse de lui.

Le film rappelle la première partie de *They drive by night* (p. 654), déjà tiré d'un roman d'A. I. Bezzerides. Des camions en mauvais état sillonnent les routes de la Californie avec leurs fruits achetés à des prix dérisoires ; l'un d'eux, victime d'un accident mécanique, se renverse et son chauffeur (Millard Mitchell) est brûlé vif. Les deux collègues (Jack Oakie et Joseph Pevney) qui le suivent à distance sont partagés entre compassion et avidité à l'idée de récupérer sa cargaison.

Vai e vem *Va-et-vient*, João Cesar Monteiro, Portugal, 2003, 168 mn

Vuvu est le nouveau nom du pittoresque João de Deus de la trilogie inaugurée avec *Souvenirs de la maison jaune* (p. 1275). Entre deux trajets dans un bus jaune, de longs plans-séquences le voient débiter, sur un ton calme et pédant, des obscénités devant quelque jeune beauté engagée, dit-il, comme femme de ménage. L'une lui tend une serviette hygiénique maculée en lui réclamant "du miel pour [s']enduire le con". Il interprète une zarzuella avec l'autre avant de l'inciter à lui péter au visage. Une troisième porte une barbe digne d'Assurbanipal. Il se livre à une étrange danse avant que les médecins lui extraient du rectum un phallus en bois de taille extravagante ; il semble bien mal en point à la fin.

Cet étalage d'obsessions frise parfois le gâtisme. C'est en tout cas le dernier film du réalisateur qui devait mourir avant la sortie du film : un gros plan prolongé sur son œil figé est comme un message d'adieu... "Antigone with the wind".

Dr. Mabuse, der Spieler *Le docteur Mabuse*, Fritz Lang, Allemagne, 1922, 272 mn

Débuts du docteur Mabuse (Rudolph Klein-Rogge), le génie du mal, sur un scénario de Thea von Harbou. Spirite mais aussi psychanalyste à l'ancienne, il excelle dans l'hypnose qui lui permet de prendre le contrôle de ses adversaires dans des parties de cartes. C'est ainsi qu'il escroque le riche héritier Hull (Paul Richter) qu'il finira par faire assassiner. Il va jusqu'à forcer le digne comte Told (Alfred Abel) à tricher au vu et su de tout le monde dans le but de le faire ostraciser : il en profite pour enlever la comtesse (Gertrude Welcker) tandis que, médecin en titre de son époux, il le pousse au suicide. Le personnage, transformiste au-delà des nécessités du scénario, assume la personnalité d'un hypnotiste de music-hall, le docteur Weltmann ; c'est durant une de ces séances qu'il intime au procureur von Wenck (Bernhard Goetze) l'ordre de rouler comme un fou en direction d'une carrière, dont le nom MELIOR s'inscrit à l'écran, comme auparavant TSI NAN FU (référence à une ex-concession allemande en Chine) lors d'une partie de cartes.

Il y un côté *Vampires* (p. 487) dans le film, avec cette cachette où des assistants aveugles trient des faux billets, – peut-être imprimés en Braille – et où Mabuse arrive déguisé en pochard ou en colporteur quand ce n'est pas via les égouts. Mais, alors que le Grand Vampire de Feuillade était peu convaincant, les extravagances du scénario n'atténuent pas le côté terrifiant de Mabuse. Qui a une façon bien à lui de s'assurer le silence des acolytes capturés : la danseuse Carozza (Aude Egede-Nissen) se suicide sur ordre, son homme à tout faire Pesch (le récurrent Georg John) est abattu lors d'un transfert.

N'oublions pas les décors dans l'air du temps, mélange de modernité et d'art africain. Et le dénouement où, en compagnie des aveugles dans son repaire, le criminel entame une partie de cartes avec les fantômes de ses victimes, signe qu'il est mûr pour l'asile du *Testament du Docteur Mabuse* (p. 551). Il a d'ailleurs toujours eu un grain : pourquoi celui qui a réussi à provoquer une si juteuse panique en Bourse s'amuse-t-il à tricher aux cartes avant de tout miser sur une comtesse qui le déteste ? Avec Hans Adalbert Schlettow et Robert Forster-Larrinaga.

Vampyr Carl Theodor Dreyer, France, 1932, 70 mn

La poésie domine le cauchemar éveillé du jeune Allan Gray (Julian West, alias Nicolas de Guntzburg, producteur du film), où les ombres sont autonomes et les images grises et un peu floues. Les filles du châtelain (joué par Maurice Schutz) sont atteintes d'une anémie causée par la vieille vampiresse Marguerite Chopin et son complice, un médecin criminel qui finit étouffé par la farine dans une séquence souvent citée au cinéma… tout comme celle du voyage en cercueil, filmé en caméra subjective, sorte de rêve dans le rêve d'un Allan Gray tétanisé.

L'ereditá Ferramonti *L'héritage*, Mauro Bolognini, Italie, 1976, 120 mn

Rome en 1880. Le riche minotier Gregorio (Anthony Quinn) se retire des affaires en laissant ses trois enfants le bec dans l'eau. L'un d'entre eux, le petit quincailler Pippo (Gigi Proietti), est séduit par la jeune arriviste Irene (Dominique Sanda) qu'il épouse. Elle commence alors à intriguer pour lui obtenir des commandes puis fait la connaissance d'un autre fils, Mario (Fabio Testi) avec lequel elle entame une liaison. Elle arrive surtout à faire la conquête du vieux Gregorio qui meurt d'épactase non sans en avoir auparavant fait sa légataire universelle. Elle a le tort d'envoyer bouler toute la fratrie car Mario, qui l'aimait, se suicide. Devenue un monstre pour l'opinion, elle perd le procès intenté par les héritiers. Pippo étant mort alcoolique, ce sont donc des "médiocres", la fille (Adriana Asti) et le gendre (Paolo Bonacelli) du défunt qui récupèrent le magot.

Bolognini est particulièrement à l'aise dans cette reconstitution de la Rome umbertienne. Qu'il s'agisse des images splendides, e.g., la soirée de Carnaval, ou de l'arrière-plan politique avec l'émergence d'une petite bourgeoisie mesquine qui n'a que peu de rapports avec l'aristocratie décadente du *Guépard* (p. 1030) : la prédiction du prince de Salina s'est réalisée car les hyènes ont remplacé les lions.

Frau im Mond *La femme sur la Lune*, Fritz Lang, Allemagne, 1929, 169 mn

Le scénario, dû à Thea von Harbou, de ce dernier film muet de Lang est mal construit. Le prologue s'attarde trop longuement sur le complot d'un cartel de l'or qui a eu vent du voyage vers la Lune initié par le professeur Manfeld (Klaus Pohl) et mis en œuvre par l'industriel Helius (Willy Fritsch) : vol de documents dans un taxi – style *Les espions*, p. 252 – et attentat contre les usines de Helius. Ce dernier finit par céder et accepte d'embarquer "Turner" (Fritz Rasp et sa mèche façon Hitler), un membre du cartel qui espère s'approprier l'or lunaire.

Les passagers du vaisseau spatial comprennent, outre les susmentionnés, un ingénieur trouillard et sa belle fiancée Friede (Gerda Maurus), secrètement amoureuse de Helius. On découvrira en cours de route un gamin qui s'était endormi dans l'astronef en lisant *Nick Carter*. Sur la Lune – dont l'atmosphère est respirable ! –, Manfeld se met, comme un sourcier, en quête de l'or qu'il trouve en même temps que la mort. *Idem* pour Turner qui tentait de s'emparer du navire. Sinon qu'il a auparavant percé d'une balle un réservoir d'oxygène, condamnant ainsi un passager à demeurer sur place. Helius se dévoue et découvre, le vaisseau parti, que Friede est restée avec lui.

Si le paysage lunaire rappelle un peu Méliès, le décollage avec compte à rebours, l'apesanteur qui transforme les liquides en bulles, etc. sont conformes aux spéculations astronautiques de l'époque. L'œuvre a visiblement inspiré le double album dessiné par Hergé vingt ans plus tard.

La vie d'Adèle Abdellatif Kechiche, France, 2013, 180 mn

La vie sentimentale et sexuelle d'une jeune fille (Adèle Exarchopoulos) qui rencontre l'amour, alors qu'elle est encore lycéenne à Lille, auprès d'une artiste peintre lesbienne aux cheveux bleus (Léa Seydoux).

La longue scène (5 mn) de sexe du milieu du film est extrêmement crue : les deux femmes baisent crument des corps étonnamment glabres. On peut préférer leur rendez-vous final dans un café : au-delà d'un désir difficile à maîtriser affleure une bouleversante émotion.

Le désordre et la nuit Gilles Grangier, France, 1958, 95 mn

Dialogues cousus main de Michel Audiard pour Jean Gabin en policier tombé amoureux d'une jeune droguée qu'il dépose à la fin dans une clinique de désintoxication. Question stupéfiants, le film est très en deça de *Razzia sur la chnouf* (p. 501) où jouait déjà Gabin. Avec Danielle Darrieux, Louis Ducreux et Nadja Tiller qui chante et montre ses cuisses ; mais n'est pas Marlene qui veut.

Violent playground *Jeunesse délinquante*, Basil Dearden, Grande-Bretagne, 1958, 102 mn

Liverpool (bien filmée). Les jeunes d'un quartier, dont deux (authentiques) jumeaux de sept ans, n'ont que la rue pour jouer. Leur grand frère Johnny (David McCallum) s'en prend à la société en provoquant des incendies, par exemple celui d'un hôtel de luxe où il n'a pas pu mettre les pieds. Surpris en flagrant délit, il s'enfuit après avoir causé la mort d'un de ses complices et c'est armé d'une mitraillette qu'il prend en otage les élèves d'une école. Menace à prendre au sérieux car le garçon paniqué est capable de tirer sur les enfants, ce qu'il fait d'ailleurs. Le pire est évité grâce à un prêtre (Peter Cushing !), un policier chargé de la jeunesse (Stanley Baker) et la sœur aînée (Ann Haywood) du délinquant.

The Addams family *La famille Addams*, Barry Sonnenfeld, USA, 1991, 100 mn

D'après les personnages du dessinateur Charles Addams. Morticia (Anjelica Huston) et Gomez (Raúl Juliá) vivent dans leur manoir gothique avec une famille aux airs de déterrés dont la Chose, sorte de main coupée. Fester (Christopher Lloyd), le frère porté disparu, s'incruste chez les Addams. Alors qu'il se prend lui-même pour un imposteur, il s'avère être l'authentique aîné frappé d'amnésie.

Décors gothiques à souhait, particulièrement le cimetière avec ses statues de défunts, et gadgets étonnants comme la grenouillère à trois jambes pour le futur bébé de Morticia. On se demande ce que Tim Burton aurait fait du scénario.

L'albero degli zoccoli *L'arbre aux sabots*, Ermanno Olmi, Italie, 1978, 178 mn

Tourné en dialecte bergamasque (ça s'entend !) avec des acteurs non professionnels, le film évoque la paysannerie lombarde de la fin du XIX^e^ siècle. Plusieurs familles cohabitent dans une grande ferme où elles partagent certaines tâches, comme la saignée d'un cochon. Elles se retrouvent le soir à la veillée pour écouter des comptines un peu égrillardes, mais pas trop, ou encore des histoires de revenants. Au même moment, chez le maître, un jeune homme interprète une *Lettre à Élise* laborieuse devant la famille dignement assise.

Ce monde de pauvres voit parfois passer un colporteur ou un mendiant auquel on ne refuse pas une part de polenta. Un des fermiers est un madré qui met des cailloux dans sa charrette lors de la pesée ; ayant trouvé une pièce d'or, il croit bien faire en la dissimulant dans le sabot d'un cheval et finit par la perdre. Accablée par la maladie de sa vache, une veuve lui donne à boire de l'eau bénite, ce qui semble faire effet ; son beau-père cultive son petit carré de tomates avec un soin maniaque. Une autre famille a envoyé son fils à l'école ; pour remplacer son sabot cassé, le père abat un petit arbre, ce qui lui vaut un renvoi immédiat de la ferme. Il embarque ses maigres possessions et part avec femme et enfants, comme un voleur, tandis que les autres se terrent chez eux, tétanisés.

Le film nous montre une paysannerie parfois un peu arriérée et peu sensible aux sirènes socialistes : c'est à Milan qu'il faut aller pour voir des manifestants menottés. L'Église est présentée comme une force paternaliste et bienveillante qui s'occupe surtout des enfants, mais pas à la façon de *Grâce à Dieu* (p. 1262) ! L'indéniable message chrétien d'Olmi reste cependant suffisamment honnête : le spectateur attentif remarquera que le prêtre ne se manifeste pas au moment de l'expulsion de la famille, signe que l'Église ne s'oppose jamais aux possédants.

The fortune cookie *La grande combine*, Billy Wilder, USA, 1966, 121 mn

Cleveland. Renversé par le joueur de football (américain, très violent) Boom Boom (Ron Rich), le cameraman Harry (Jack Lemmon) est convaincu par son beau-frère Willie (Walter Matthau), avocat aussi retors que minable, de feindre une incapacité motrice de façon à percevoir une juteuse indemnité. La compagnie d'assurances ne l'entend pas ainsi et charge un détective (Cliff Osmond) d'espionner le prétendu invalide qui, écœuré, finira par cracher le morceau. Il a en effet découvert que son ex-épouse Sally (Judi West) ne lui est revenue que par cupidité, de plus il ne supporte pas de voir Boom Boom sombrer dans l'alcool.

Laborieux et crispé. Petit rôle pour Sig Ruman avec une recette genre *Witchfinder general* (p. 1393) pour débusquer les faux paralytiques : "– De mon temps, on les jetait dans la fosse aux serpents, s'ils s'en tiraient, c'est qu'ils simulaient. – Et s'ils ne simulaient pas ? – On avait perdu un patient."

Chut Jean-Pierre Mocky, France, 1972, 62 mn

La Caution Foncière propose un rendement de 12% à des gogos. Un de ceux-ci, Ducharrel (Jacques Dufilho) a des doutes et se met à poursuivre celui qu'il prend pour un des dirigeants de la société. Ce Sergel (Michael Lonsdale) n'est autre qu'un fonctionnaire des Impôts chargé de recueillir des preuves que son ministre pourra utiliser contre le parti politique qui soutient la Caution Foncière.

On reconnaît le scandale de la Garantie Foncière, dans lequel trempaient des proches de Pompidou et l'exploitation qu'en fit Giscard d'Estaing. Mais la dimension politique s'estompe vite derrière le style baroque confus de Mocky - telle la partie de bridge où Sergel, pendu par les pieds, fait le mort - et son sens de l'étrange, à la limite du fantastique, qui se manifeste dès le début du film dans les cadrages de la réception donnée à Angers.

'T' men *La brigade du suicide*, Anthony Mann, USA, 1947, 92 mn

Introduit par une huile du Trésor, Elmer Lincoln Irey, ce film aux prétentions semi-documentaires nous raconte une chasse aux faux-monnayeurs menée de Detroit jusqu'à Los Angeles par des 'T' men (T pour Treasury), nommés ainsi par analogie aux 'G' men (G pour Government, p. 27). Nous suivons deux agents infiltrés, O'Brien, alias Harrigan (Dennis O'Keefe) et Genaro, alias Galvani (Alfred Ryder), qui laisse sa vie dans l'histoire, d'où le titre français.

Tout débute par une passionnante chasse au "Schemer", i.e., magouilleur, (Wallace Ford) dont on ne sait qu'une chose : il est amateur d'herbes chinoises ! Les héros se heurteront plus tard à deux effrayants tueurs, Moxie (Charles McGraw) et Brownie (Jack Overman).

La Schemer pratique une cryptographie infantile consistant à transcrire les caractères latins dans leur équivalent grec. Un graveur de faux billets prétend ne pas reconnaître des plaques fournies par "Harrigan", lui sauvant ainsi la vie ; il pense témoigner pour obtenir une réduction de peine... indulgence refusée par l'impitoyable Code qui le fait abattre par Moxie. Superbe photo de John Alton.

L'alibi Pierre Chenal, France, 1937, 81 mn

Ayant assassiné un vieil ennemi, le magicien de cabaret Winckler (Eric von Stroheim) paie Hélène (Jany Holt) pour qu'elle prétende avoir passé la nuit avec lui. Le commissaire Calas (Louis Jouvet) détruit cet alibi en la faisant séduire par son subordonné, l'inspecteur Laurent (Albert Préjean).

Le scénario de Marcel Achard est peu original mais la distribution superbe jusque dans les petits rôles : Florence Marly, Maurice Baquet, Margo Lion et Jean Témerson, sans oublier Roger Blin, l'inquiétant secrétaire de Winckler.

Les quatre cents coups François Truffaut, France, 1959, 100 mn

Première apparition d'Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud, 14 ans) dans le rôle d'un jeune adolescent mal dans sa peau. Sa mère (Claire Maurier) ne l'aime pas – ce qui renvoie à celle du réalisateur – et la découverte de l'existence d'un amant (Jean Douchet, mince) déséquilibre visiblement le gosse qui va jusqu'à raconter à l'instituteur (Guy Decomble) qu'elle est morte. Le "père" (Albert Rémy) est plutôt sympathique d'autant plus qu'il a reconnu un enfant qui n'était pas de lui. Le mal-être d'Antoine l'amène à sécher les cours, puis à tenter un vol de machine à écrire qui l'envoie en maison de correction.

Quand on revoit ce film aujourd'hui, on mesure ce que la Nouvelle Vague a apporté au cinéma. On tourne vraiment dans la rue et non pas dans un studio : les voitures, les réclames, la tournée du laitier sont étonnants de véracité. Les scènes de classe, qui relèvent d'un style de cinéma plus traditionnel, sont très réussies : elle nous rappelle en particulier les quolibets des maîtres à l'égard des mauvais élèves et l'académisme de la littérature infligée aux enfants, e.g., *Le lièvre* de Jean Richepin. Étonnante apparition de Georges Flamant (Dédé dans *La chienne*, p. 1560) dans le rôle du père d'un écolier ; Richard Kanayan, qui joue un autre camarade, reviendra dans *Tirez sur le pianiste* (p. 1565). Musique de Jean Constantin, auteur des immortelles *Pantoufles*.

Da hong deng long gaogao gua *Épouses et concubines*, Yimou Zhang, Chine, 1991, 120 mn

Pingyao (Shanxi) dans les années 1930. Forcée d'interrompre ses études, la jeune Songlian (Li Gong) est devenue la concubine n° 4 d'un important personnage. Ce qui veut dire que son maître peut l'honorer de sa présence et faire allumer les lanternes dans sa courette. Elle se heurte à l'hostilité de sa servante Yan'er, aux caprices de la n° 3, l'ex-cantatrice Meishan et à l'arbitraire du maître qui fait brûler sa flûte, dérisoire souvenir d'un père décédé. Refusant de s'intégrer à ce panier de crabes, elle prétend être enceinte, ce qui lui confère des privilèges. Mais Yan'er a vu qu'elle a ses règles et en informe Zhuoyan, la n° 2 "au visage de Bouddha et au cœur de scorpion" qui évente la supercherie et fait punir Songlian dont les lanternes sont couvertes. Elle se venge en humiliant Yan'er qui se laisse mourir de froid dans sa courette. Toujours ostracisée, la fautive se saoule pour son anniversaire et livre malgré elle le secret qu'elle avait surpris : Meishan a un amant, le docteur Gao. Surprise en flagrant délit par Zhuoyan, la n° 3 a droit au châtiment prescrit par la tradition : une petite pièce au sommet du bâtiment sert à pendre les adultérines. Songlian sombre dans la folie.

Illustration terrifiante d'une sujétion qui produit des bourreaux-victimes. Comme les horribles belles-mères de naguère qui avaient toutes été des brus maltraitées.

Dr. Strangelove *Docteur Folamour*, Stanley Kubrick, USA, 1963, 95 mn

Dans le but d'empêcher les "commies" de souiller ses fluides corporels, le général cinglé Ripper (Sterling Hayden), veut provoquer une guerre nucléaire avec l'URSS. Pour cela, il se contente d'envoyer ses bombardiers à l'attaque ; sachant que la réponse soviétique ne peut être que terrible, les Américains n'auraient alors d'autre choix que de la prévenir en déclenchant une offensive surprise. Ce plan, qui ravit le Gal. Turgidson (George C. Scott), chef des armées, ne fonctionne pas car on apprend à ce moment que les Russes viennent de mettre au point un système de réplique automatique qu'il est impossible d'arrêter. Les deux superpuissances sont donc obligées d'unir leurs forces pour stopper à tout prix les avions de Ripper. Ce qui réussit... presque car un des appareils, endommagé, ne reçoit pas le message d'annulation : on voit son commandant (Slim Pickens) qui n'a réussi à débloquer la bombe qu'en s'asseyant dessus, partir à califourchon sur l'engin de mort en agitant son chapeau texan, accompagné par la musique de *When Johnny comes marching home*.

Hélas, la lourdeur pachydermique de Kubrick décrédibilise son propos ; sur le même thème, *The Bedford incident* (p. 1746) sera bien plus efficace. Les militaires sont tous des abrutis qui ne rêvent que d'Apocalypse, le kit de survie en URSS contient une sorte de dictionnaire Tom Pouce condensé de Bible et de phrases russes, le premier ministre soviétique est bourré au téléphone, etc. Peter Sellers tient trois rôles, ceux de l'Anglais Mandrake, "group captain" assistant de Ripper, du président américain ainsi que du Dr. Strangelove, personnage dont l'énormité tue littéralement le film. Affublé d'un bras articulé comme sorti de *Son of Frankenstein* (p. 1112), donnant du "Mein Führer" au Président, cet Allemand à l'accent tudesque vante les lendemains radieux de l'après-bombe, la vie dans des souterrains profonds avec sélection des individus les plus aptes.

Bourde habituelle quant à la demi-vie qui mesure en fait le temps qu'il faut pour que la radioactivité diminue de moitié : le double de la demi-vie correspond à une diminution des trois quarts. Avec Peter Bull et Keenan Wynn.

Touchez pas au grisbi Jacques Becker, France, 1954, 96 mn

D'après Albert Simonin, le grand retour de Jean Gabin en gangster vieillissant (il chausse des lunettes à la fin du film) qui éprouve une certaine tendresse pour son vieux copain Riton (René Dary) – "P'tite tête de hérisson" – enlevé par la bande rivale d'Angelo (Lino Ventura) au moyen d'une inquiétante ambulance. Tout se termine par un affrontement sanglant qui voit la perte des lingots d'or, objets du litige et, surtout, la mort de Riton. Musique de Jean Wiéner et argot d'époque : grisbi, joncaille, sulfateuses, c'est bath tout ça ! Avec Paul Frankeur et Gaby Basset en "tôliers", Dora Doll et Jeanne Moreau en gagneuses.

The gold rush *La ruée vers l'or*, Charles Chaplin, USA, 1925, 95 mn

Revoir ce film, c'est feuilleter un album d'images : la danse des petits pains, la chaussure que Charlot fait cuire et dont il enlève les clous comme s'il s'agissait d'arêtes, le copain affamé qui le prend pour un poulet et le poursuit armé d'une hache. Sans oublier la maison en équilibre sur le bord d'une falaise ou la ville où il déblaie la neige devant une porte pour obstruer celle d'à côté... et arrête son petit trafic quand il s'aperçoit qu'il vient de bloquer celle de la prison. Et ce Nouvel An au saloon observé depuis la rue par un Charlot seul et triste.

Snow White and the seven dwarfs *Blanche-Neige et les sept nains*, Walt Disney, USA, 1937, 80 mn

Le premier long-métrage de Walt Disney reste son meilleur, que ce soit au niveau du graphisme, de l'histoire ou des chansons : on se souvient de *Siffler en travaillant*, *On rentre du boulot* ou encore d'*Un jour mon prince viendra*. La difficile tâche d'individualiser les sept nains n'est qu'en partie réussie. Dopey (Simplet) et Grumpy (Grincheux) se détachent largement du lot, les autres étant réduits à un trait particulier : Doc (Prof) est le chef, Sneezy (Atchoum) éternue, Bashful (Timide) rougit... quant à Sleepy (Dormeur) et Happy (Joyeux) l'un dort trop et l'autre n'est pas assez gai pour retenir notre attention. Les animaux ne sont pas individualisés à l'exception de la tortue, seule de son espèce et tellement en retard qu'elle est toujours à contre-courant.

Cartouche Philippe de Broca, France, 1962, 116 mn

Cela commence comme une comédie de cape et d'épée qui serait la suite en couleurs de *Fanfan la Tulipe* (p. 491) ; d'ailleurs Noël Roquevert reprend le rôle qu'il y tenait. Cartouche (Jean-Paul Belmondo) assisté de La Douceur (Jess Hahn) et La Taupe (Jean Rochefort) ne restent dans l'Armée que le temps de voler la solde. Les trois compères se retrouvent vite à Paris où Cartouche, évinçant Malichot (Marcel Dalio), devient roi des bandits. Il file le parfait amour avec la belle Vénus (Claudia Cardinale). Ce film léger et bon enfant s'assombrit alors progressivement : Cartouche, qui s'est entiché d'une aristocrate (Odile Versois), tombe dans un piège fatal qui coûtera la vie à Vénus, venue le délivrer. La fin est superbe et émouvante : au clair de lune, le carrosse doré où repose Vénus s'enfonce dans l'eau d'un étang. La bande se concerte : "– On finira comme prévu – Dans les mains du bourreau". Et que ça aille vite, répond Cartouche avant de s'élancer avec les autres à cheval dans la nuit.

Au début du film, le sergent Roquevert menace Cartouche avec un pistolet qu'il vient d'utiliser. Une arme à répétition en 1720 ?

Berlin express Jacques Tourneur, USA, 1949, 86 mn

Scénario de Curt Siodmak. Quatre militaires (dont Robert Ryan et Robert Coote) des puissances occupantes accompagnent de Paris à Berlin le Doktor Bernhardt (Paul Lukas) et sa secrétaire (Merle Oberon) pour une conférence censée ressouder les Alliés, objectif chimérique, puisque le film sortit juste avant le blocus de Berlin, début de la Guerre froide ! Les irrédentistes font tout pour arrêter le docteur, attentats dans le train et son enlèvement à Francfort ; les héros le recherchent dans une boîte de nuit avant de le retrouver dans les caves d'une brasserie fantôme, QG des nazis ; avec deux clowns, un méchant et un bon.

L'Allemagne de 1948, celle de *La scandaleuse de Berlin* et *Allemagne, année zéro* (pp. 1585, 1152), avec ses ruines, ses ramasseurs de mégots, son marché noir et son nazisme rampant. Ce n'est pas la compassion, teintée ou non de dérision, qui l'emporte, mais une atmosphère fantastique. Que Tourneur, servi par des seconds rôles inquiétants (Reinhold Schüntzel, Otto Waldis), sait créer à travers les deux clowns, les couloirs du train, la brasserie désaffectée. Dernier plan sur un unijambiste entre les colonnes bien abimées de la Porte de Brandebourg.

Orphée Jean Cocteau, France, 1950, 91 mn

Cette transposition moderne du mythe d'Orphée est à moitié réussie : quand Orphée (Jean Marais) écoute sur les ondes des messages genre Radio-Londres – Jupiter rend sages ceux qu'il veut perdre –, quand la Mort (Maria Casares) vient le regarder dormir, ou encore quand il traverse la zone, décor de ruines où erre un vitrier incongru, en compagnie d'Heurtebise (François Périer) qui avance sans marcher. Et donc à moitié ratée : les références germanopratines qui culminent avec Aglaonice (Juliette Gréco et son vrai nez) et les pages blanches du recueil de poèmes de Cégeste (Édouard Dermithe), les trucages sommaires filmés à l'envers, sans parler du tribunal d'Enfer qui ressemble à une commission de spécialistes de l'Université… et une Eurydice (Marie Déa) d'une écœurante mièvrerie.

Dédée d'Anvers Yves Allégret, France, 1947, 86 mn

Scénario de Jacques Sigurd, avec Bernard Blier, Jane Marken et Simone Signoret – tous quatre se retrouveront dans *Manèges*, p. 1704 – dans le rôle de Dédée, une prostituée qui croit un instant pouvoir quitter son maquereau (Marcel Dalio, répugnant à souhait) et partir avec un trafiquant de passage (Marcello Pagliero).

Plombé par les poncifs, le film n'arrive pas à retrouver l'atmosphère du réalisme poétique. Malgré une excellente distribution et une superbe photographie. Touchant dernier plan : dans la rue du port où s'est dénoué le drame, arrivent, dans un petit matin brumeux, les travailleurs sur leurs vélos aux feux allumés.

The world according to Garp *Le monde selon Garp*, George Roy Hill, USA, 1982, 136 mn

Le sujet politique du roman de John Irving est le rejet de l'homme. L'infirmière Jenny (Glenn Close) a réussi à se faire féconder en profitant de l'érection d'un mourant, le T. S. (technical sergeant) Garp, ce qui lui a permis d'avoir un fils en évitant le mariage. Le best-seller *Sexual suspect* lui apporte plus tard la notoriété dans les milieux féministes. Sa grande maison devient un havre pour toute une faune d'ennemies jurées du mâle, dont une secte dont les membresses se coupent la langue en l'honneur d'une martyre des hommes, Ellen James (Amanda Plummer), qui réprouve d'ailleurs cette mutilation. Seule femme non agressive autour de Jenny, la transsexuelle Roberta (extraordinaire John Lithgow).

Élevé par une mère dévouée mais d'un puritanisme extravagant, Garp (Robin Williams) entame une carrière d'écrivain. Il vivrait presque normalement avec son épouse (Mary Beth Hurt) et ses enfants si, prenant ombrage d'une liaison, il ne provoquait un terrible accident dans lequel meurt un de ses fils. Ce qu'il reste de la famille se retrouve chez Jenny où Garp, tout juste toléré par les pensionnaires de sa mère, n'arrange pas son cas en écrivant un livre sur Ellen James. Quand Jenny est tuée par un activiste macho, c'est déguisé en femme qu'il se rend à la cérémonie interdite aux hommes : il échappe de peu au lynchage. Une ennemie d'enfance lui tire finalement dessus et il nous quitte entre la vie et la mort.

Tout cela est drôle, un peu bizarre, ainsi quand Garp, lassé d'être mordu par le chien Bonkers (= fou) du voisin, décide de mordre le molosse et lui arrache carrément un lambeau d'oreille. Derrière le rire, les larmes ne sont jamais très loin et le film, servi par des acteurs éblouissants, est souvent bouleversant.

Hume Cronyn et son épouse Jessica Tandy jouent les parents de Jenny.

La strada Federico Fellini, Italie, 1954, 104 mn

Fellini dans sa veine chrétienne. Zampanò (Anthony Quinn), un forain un peu fruste, s'attache les services de la simplette Gelsomina (Giuletta Masina) qu'il traite comme une serpillère. Le seul à lui montrer un peu d'humanité est un funambule (Richard Baseheart) surnommé il Matto (le Fou) qui ne rate aucune occasion de brocarder celui qu'il surnomme Ciufile – déformation de *fucile*, fusil ; Zampanò finit par se venger en lui portant un mauvais coup mortel. Gelsomina perd alors la boule – "il Matto sta male" – et son patron l'abandonne glorieusement sur une route de montagne. Quelques années plus tard, la brute entend parler de la jeune femme, morte depuis, et éprouve alors un semblant de remords.

Actrice limitée qui abuse des roulements d'yeux, Masina est émouvante dans ce qui fut le rôle de sa vie. Scène de mariage typique de Fellini avec tables en plein vent dans un espace ouvert parfaitement sinistre. Musique de Nino Rota.

Maboroshi no hikari *Maborosi*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 1995, 110 mn

Après le suicide de son mari Ikuo, Yumiko fait un mariage arrangé avec un veuf et quitte Ōsaka pour un village de pêcheurs proche de Wajima, dans la péninsule de Noto. Tout irait très bien avec son second époux Tamio si elle n'était obsédée par la mort du premier. Un jour de grande déprime, Tamio lui raconte que son père a jadis vu sur la mer une lumière qui l'appelait : c'est sans doute une vision (maboroshi) du même ordre qui a poussé Ikuo à marcher sur la voie ferrée.

Film lent, contemplatif, dialogues spartiates et cadrages soignés : une fenêtre qui donne sur la mer, l'escalier de la vieille maison de Wajima traversée d'un rayon de soleil, le passage des saisons. Une procession funèbre le long d'une plage, Yumiko immobile à côté du bûcher et un plan comme sorti d'une gravure d'Edvard Munch. Trop longue, cette œuvre dégage un indéniable ennui.

Biutiful Alexandro G. Iñárritu, Espagne, 2010, 148 mn

Uxbal (Javier Bardem) vit de petits trafics à la limite de la légalité. Nous le suivons dans les rues de Barcelone alors qu'il "assiste" des Sénégalais dans leurs ventes à la sauvette ; il "s'occupe" aussi de la main-d'œuvre chinoise clandestine avec des résultats douteux – 25 morts par asphyxie car il a lésiné sur un chauffage d'appoint – tout en gérant comme il peut ses rapports avec une épouse volage et droguée. Il a aussi le don de parler aux morts, du moins tant que leur âme ne les a pas quittés. Ce personnage discutable est une sorte de médiateur.

Son père, mort à l'âge de vingt ans, a été ramené momifié du Mexique. Uxbal, atteint d'un cancer en phase terminale, rencontre en rêve ce tout jeune homme dont il vient de découvrir les traits lors d'une exhumation : père et fils disparaissent dans un bois de bouleaux. Magnifique.

The verdict Don Siegel, USA, 1946, 83 mn

Londres, 1890. Le superintendant Grodman (Sydney Greenstreet) est horrifé d'apprendre que l'homme qu'il vient de faire pendre était innocent. Il perd son poste au profit de l'arrogant Buckley (George Coulouris) qui doit bientôt mener une enquête sur un autre meurtre pour lequel il envoie un supposé coupable (Paul Cavanagh) à la potence. Celui-ci y échappe *in extremis* grâce aux aveux de Grodman : ayant en fait découvert le véritable coupable du premier meurtre contre lequel la Justice ne pouvait rien, il l'avait exécuté en commettant un crime parfait. Ses aveux, qui montrent l'incompétence de Buckley, permettent accessoirement au superintendant d'expier l'erreur judiciaire qu'il avait jadis commise.

Avec Rosalind Ivan, Jean Lorring et surtout Peter Lorre, partenaire attitré de Greenstreet ; petit rôle de pasteur pour... Arthur Shields.

The moon and sixpence Albert Lewin, USA, 1942, 88 mn

L'agent de change Strickland (George Sanders) quitte sa famille pour s'établir à Paris où il commence à peindre. Tout en se montrant d'une muflerie sans égale : il remercie un généreux collègue qui l'hébergeait, Stroeve (Steven Geray), en lui chipant sa femme. Puis il part pour Tahiti où il meurt de la lèpre.

Même si le peintre est anglais et la lèpre pas la syphilis, il s'agit bien de la vie de Paul Gauguin ; l'insert couleurs de la fin est d'ailleurs tout à fait dans le style du maître de Pont-Aven. L'histoire est contée par un écrivain (Herbert Marshall), pénible procédé narratif cher à Somerset Maugham – cf. *The razor's edge*, p. 189, avec le même Marshall – qui renforce l'académisme du film.

Juninatten *Nuit de juin*, Per Lindberg, Suède, 1940, 89 mn

Kerstin (Ingrid Bergman) est victime d'une tentative de meurtre quand elle quitte son amant. Elle en réchappe de justesse et part travailler dans une pharmacie de Stockholm sous une autre identité. Quand son ex vient la relancer, elle fait un malaise mais un valeureux médecin vole à sa rescousse ; *happy end.*

Le scénario est insipide et mal exploité. Ainsi, un fouille-merde dans le style Isopod (*Five star final*, p. 786) qui a reconnu Kerstin veut-il la crucifier dans son journal ; mais il se fait promptement recadrer. Reste la lumineuse beauté de l'actrice dont c'est le dernier film avant son départ pour Hollywood… où elle devait trouver des metteurs en scène à la mesure de son talent.

Donzoko *Les bas-fonds*, Akira Kurosawa, Japon, 1957, 125 mn

Moins désinvolte que Renoir (p. 993), Kurosawa transpose la pièce de Gorki à l'époque Edo, dans une habitation collective (nagaya) particulièrement sordide. Le taudis est géré par Rokubei (Ganjirō Nakamura) et son épouse Osugi (Isuzu Yamada), laquelle est jalouse de sa sœur Okayo (Kyōko Kagawa) que lui préfère le voleur Sutekichi(Toshirō Mifune). Qui sera emprisonné, dénoncé par Osugi, pour le meurtre de Rokubei qui n'est pourtant qu'un accident.

Kurosawa s'est surtout intéressé à la description du petit peuple, dont il a fait revivre le dialecte et les intonations perpétués par les conteurs de rakugo. La nagaya abrite un rétameur (Eijirō Tono), un ancien samurai (Minoru Chiaki), un acteur alcoolique (Kamatari Fujiwara), un joueur (Kōji Mitsui), etc. Les personnages s'adonnent finalement à une danse effrénée interrompue par une annonce "L'acteur s'est pendu"… drôle d'idée, alors qu'on s'amusait si bien !

Malgré ses qualités, le film est un peu lassant, à cause peut-être de sa structure éclatée dont aucun personnage ne se détache vraiment, sauf celui, attachant, du pélerin de passage (Bokuzen Hidari).

Zéro de conduite Jean Vigo, France, 1933, 42 mn

"Jeunes diables au collège". Le principal, nain (!) à grande barbe (Delphin), entend "Je vous dis merde", une gigantesque bataille de polochons révolutionne le dortoir. Plus tard, les enfants juchés sur le toit perturbent une cérémonie en présence du préfet (Louis de Gonzague-Frick, poète qui fut ami d'Apollinaire). Bien loin d'*If...* (p. 85), ce film (gentiment) anarchisant fut interdit !

Un pion décalé (Jean Dasté) imite Charlot sous le préau tandis qu'un professeur laisse deviner ses penchants pédophiles. Musique de Maurice Jaubert.

La caduta degli dei *Les damnés*, Luchino Visconti, Italie, 1969, 150 mn

Le SS Aschenbach (Helmut Griem) prend le contrôle d'un empire industriel en manipulant Martin (Helmut Berger), un héritier perturbé qui couche avec sa mère (Ingrid Thulin), avant de l'obliger à se suicider en compagnie de son amant (Dirk Bogarde) au terme d'une lugubre cérémonie de mariage.

Lourdement démonstratif, le film ne se départ de son académisme glacé que durant un quart d'heure, évocation de la Nuit des Longs Couteaux (juin 1934). Le personnage de Martin est abject : sorte de Stavroguine, il viole une fillette puis attend qu'elle se pende de honte. La musique de Maurice Jarre est un auto-plagiat (*Docteur Jivago*, p. 1040) ; avec Charlotte Rampling et Umberto Orsini.

Beetlejuice Tim Burton, USA, 1988, 92 mn

Première réussite de Tim Burton. Les Maitland (Alec Baldwin et Geena Davis) décèdent accidentellement après avoir tout juste emménagé dans leur maison de Nouvelle-Angeterre. Fantômes désœuvrés, ils ont la désagréable surprise de voir arriver de nouveaux propriétaires, les Deetze, qu'ils comptent bien chasser en les épouvantant. Mais ce n'est pas si facile ; d'abord il faut se faire remarquer, puis – et ce n'est pas évident – faire peur. Or, M. Deetze (Jeffrey Jones) est un yuppie qui trouve qu'on pourrait faire un parc thématique très rentable centré sur les fantômes. Tout se passe donc très mal pour les infortunés Maitland jusqu'au moment où la jeune Lydia Deetze (Winona Ryder), passée de leur côté, sollicite l'aide de Betelgeuse (Michael Keaton), sorte de démon irresponsable. Tout rentre finalement dans l'ordre et les deux familles cohabitent pour le plus grand ravissement de Lydia.

Les mésaventures des Maitland font penser au vain combat des tanuki de *Pompoko* (p. 229) incapables d'épouvanter les humains. Pour amener Lydia à prononcer son nom, Betelgeuse suggère la charade Beetle + Juice, d'où le titre. Petit rôle pour Sylvia Sidney qui officie dans un au-delà dont la pittoresque salle d'attente est peuplée de créatures cauchemardesques.

Va savoir Jacques Rivette, France, 2001, 148 mn

On retrouve la passion de Rivette pour le théâtre (Pirandello : *Come tu mi vuoi*), comme dans *Paris nous appartient* (p. 253), mais sans le complotisme abscons et agaçant dont il a parfois tendance à abuser.

L'histoire entremêle trois couples : le metteur en scène Ugo (Sergio Castellito) et sa compagne et actrice Camille (Jeanne Balibar, qui joue la pièce en italien), le philosophe Pierre (Jacques Bonnaffé) qui n'a toujours pas terminé sa thèse d'État sur Heidegger et son épouse Sonia (Marianne Basler), enfin le frère et la sœur Desprez (Bruno Todeschini et Hélène de Fougerolles). L'intrigue s'enroule autour d'un ancien amour, du vol d'une bague et de la recherche d'un improbable manuscrit de Goldoni *Il destino veneziano* qui se trouve finalement – on veut bien le croire – au milieu des livres de cuisine de maman Desprez (Catherine Rouvel). Après une fuite de Camille par les toits, un étonnant duel à la vodka oppose Ugo et Pierre dans les cintres du théâtre. Il clôt cette œuvre jubilatoire, véritable moment de bonheur cinématographique. Petit rôle pour le cinéaste Claude Berri.

Zardoz John Boorman, Grande-Bretagne, 1974, 106 mn

Une étrange bulle coupée d'un monde extérieur abandonné aux "brutaux" abrite des individus éternellement jeunes qui ont fini par perdre le goût de la vie. Tout a été tellement bien verrouillé par les concepteurs qu'il est impossible non seulement de mourir, mais aussi de détruire ce microcosme de l'intérieur. Des immortels moins dégénérés que les autres parviennent à y faire entrer Zed (Sean Connery), un brutal qui réussira à tout démolir avant de s'enfuir avec une femme du groupe (Charlotte Rampling) pour repartir à zéro et fonder une famille.

Lieu mémorable de ce conte philosophique, la réserve où sont parqués, dans un éternel gâtisme, les pères fondateurs de la bulle. Zardoz, contraction du *Wizard of Oz* (p. 1314), est le nom du faux dieu créé à l'usage des brutaux ; il se promène dans une sorte de tête géante inspirée du *Château des Pyrénées* de René Magritte.

Tony Rome *Tony Rome est dangereux*, Gordon Douglas, USA, 1967, 106 mn

Miami. Tony Rome (Frank Sinatra), détective privé aussi décontracté que désargenté, est chargé de retrouver la broche perdue par la jeune Diana (Sue Lyon de *Lolita*, p. 240, déjà en fin de carrière). Il met au jour un chantage à l'égard de Rita (Gena Rowlands), la belle-mère bigame de Diana. C'est superficiel, sympathique et sans temps mort. On retiendra l'image nocturne d'un individu creusant une fosse pour y enterrer Nimmo, l'évanescent premier époux de Rita.

Clin d'œil à *Rear window* (p. 1008) : un jeune homme s'étire sur le pont d'un bateau avant d'être immédiatement rappelé au devoir par une invisible épouse.

The killers *Les tueurs*, Robert Siodmak, USA, 1946, 103 mn

D'après Hemingway, un joyau du film noir. Le narrateur Nick Adams (Phil Brown) est témoin de l'arrivée de deux tueurs (Charles McGraw et William Conrad) venus régler son compte au "Suédois" Ole (Burt Lancaster), lequel attend son sort, résigné : sa mort est inéluctable et d'ailleurs, il l'a bien cherchée.

Un détective (Edmond O'Brien) de la société d'assurances qui doit verser une petite prime à sa mort, remonte dans son passé, ce qui nous vaut une série de flash-backs. C'est d'abord l'ami d'enfance (Sam Levene), maintenant flic, qui raconte comment, devenu l'amant de la belle Kitty Collins (Ava Gardner), Ole s'était laissé enchrister à sa place. Puis, un camarade de cellule (Vince Barnett de *Scarface*, p. 422) nous apprend qu'il se retrouva mêlé à un hold-up en compagnie de Blinky (Jeff Corey), Dum-dum (Jack Lambert) et Colfax (Albert Dekker), lequel l'avait supplanté comme amant en titre de Kitty durant sa mise à l'ombre. Au moment du partage, Ole vola les voleurs et s'enfuit à Atlantic City avec la belle qui ne tarda pas à l'abandonner, emmenant l'argent. On finit par comprendre que ce vol au troisième degré était télécommandé par Colfax, désireux de ne rien partager, sauf avec Kitty, qui apparaît comme le personnage le plus négatif de l'histoire – la femme fatale par excellence.

Alors pourquoi la passivité d'Ole face aux tueurs ? Parce que, Colfax l'ayant croisé par hasard, il lui semblait évident que celui qu'il croyait avoir détroussé vienne s'occuper de lui. Mais pourquoi ce dernier l'a-t-il fait tuer ? Parce que sinon, il aurait compris la machination. Remake de Don Siegel (p. 1341).

Husbands John Cassavetes, USA, 1970, 142 mn

Chronique d'une sorte de monstrueuse cuite prise par trois hommes de quarante ans désemparés par le décès d'un ami commun. Elle est prétexte à une interminable séquence, filmée en gros plans où les copains, déjà bien éméchés, s'acharnent à faire reprendre *ad nauseam* la même chanson à une femme mûre lors d'un concours de chant improvisé. Après en être venu aux mains avec son épouse, Harry (Ben Gazzara) décide de s'envoler pour Londres où les deux autres le suivent. Ils y passent une nuit sinistre en compagnie de femmes rencontrées au casino : Gus (John Cassavetes) n'arrive à rien avec son Anglaise indécise (Jeanny Runacre), alors qu'Archie (Peter Falk) a une attaque de puritanisme quand son Asiatique se met à fondre. Harry semble mieux loti avec, pour lui tout seul, trois femmes aux allures de prostituées. Il reste à Londres alors qu'Archie et Gus réintègrent piteusement leurs familles new yorkaises avec leur plein de cadeaux pour les enfants. Archie se demande ce qu'Harry va devenir sans ses deux amis. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Le plus cassavétien des films de l'auteur et aussi son plus désespéré.

La meglio gioventù *Nos meilleures années*, Marco Tullio Giordana, Italie, 2003, 351 mn

Nous suivons Nicola (Luigi Lo Cascio) et son frère Matteo (Alessio Boni) depuis 1966 jusqu'au début des années 2000. Nicola, psychiatre, vit avec la pianiste Giulia (Sonia Bergamasco) qui le quitte pour les Brigades Rouges. Matteo, devenu flic, se sent mal aimé et finit par se suicider ; sa chère Mirella (Maya Sansa) finira par se rapprocher de Nicola dans le *happy end* final.

La narration replace les personnages dans le contexte de l'époque : crue de l'Arno, gauchisme et antipsychiatrie, mafia sicilienne. Mais l'aspect politique est mal développé malgré la longueur de l'œuvre, plus satisfaisante comme saga familiale : l'épisode centré autour de la mort de Matteo est émouvant. Beaux décors italiens, de Turin à Stromboli en passant par Florence et la merveilleuse campagne siennoise. Adriana Asti joue la mère du protagoniste.

The favourite Yórgos Lánthimos, Grande-Bretagne, 2018, 119 mn

Anne (Olivia Colman), dernière de la lignée des Stuart, est une reine souffreteuse dépourvue d'héritier malgré ses nombreuses grossesses ; quatorze lapins de compagnie sont les substituts de ses enfants morts-nés. Sarah Churchill (Rachel Weisz), femme du Marlborough de la chanson, a pris un grand ascendant sur la souveraine et les politiciens – qu'ils cherchent ou non à arrêter la guerre contre Louis XIV – doivent en passer par elle. Entrée à son service comme servante, sa cousine déclassée Abigail (Emma Stone) finit par la supplanter auprès de la Reine dont elle devient gardienne de la bourse privée et aussi sa complice sexuelle – elle n'a pas sa pareille pour mettre la langue au fond d'elle-même, dit Anne. Le film se termine au début des années 1710 : les Marlborough on été chassés d'Angleterre – ils reviendront avec les Hanovre – et Abigail continue à se rendre indispensable à la Reine vieillissante... malgré son aversion des lapins.

Bon film, belles images comme sorties de Vermeer. Mais Lánthimos nous avait habitués à des œuvres plus dérangeantes.

A star is born Bradley Cooper, USA, 2018, 130 mn

Le scénario bien connu (première version : *What price Hollywod ?*, 1932) est transposé dans le milieu de la chanson. Le réalisateur en personne interprète le Pygmalion alcoolique avec Lady Gaga en étoile montante. Comparé aux versions de William Wellman ou de George Cukor (pp. 773, 992), les personnages et la description du milieu sont appauvris au profit de longues séquences musicales chantées par les héros, séparément ou en duo. Emouvant final avec *I'll never love again* interprété par l'actrice principale.

Capharnaüm Nadine Labaki, Liban, 2018, 126 mn

Plongée haletante dans le monde des laissés-pour-compte de Beyrouth qui vivent d'expédients divers et de petits trafics plus ou moins sordides. Zain (12 ans) est chassé par ses parents qui viennent de vendre sa petite sœur : elle meurt bientôt d'une fausse couche. Le gamin attaque son "beau-frère" au couteau ; il est condamné à cinq ans de prison.

Concession scénaristique – sinon le film serait trop désespérant – Zain obtient finalement un passeport tandis que l'Éthiopienne sans papiers dont il gardait le bébé retrouve son fils. Comme dans *Les quatre cents coups* (p. 521), le dernier plan se fige sur une image de l'enfant qui sourit enfin.

Black Klansman Spike Lee, USA, 2018, 135 mn

Au départ chargé d'infiltrer le Black Power, le policier noir Ron Stallworth (John David Washington) repère une annonce du KKK à laquelle il répond par téléphone au moyen d'une débauche de "coons", "kikes" (négros, youpins) qui lui attirent une immédiate sympathie. Et finit même par entrer en contact avec le grand chef en personne, David Duke, qui lui confie reconnaître les authentiques Aryens à la voix : les Nègres prononceraient "are" comme "arrheu" ! Ce n'est pas le cas de Ron qui doit malgré tout se faire doubler pour l'image – c'est le contraire du cinéma – par un collègue (Adam Driver) à la peau moins voyante, un Juif qui redoute de devoir baisser son pantalon pour montrer qu'il n'est pas "circonstancié". L'initiative de Stallworth permettra de démasquer deux membres du KKK infiltrés dans le Saint des Saints de la défense américaine, le NORAD, et de déjouer un projet d'attentat contre l'activiste noir Jerome Turner (Harry Belafonte).

Malgré son côté démonstratif (mais l'histoire est authentique), le film a su capter la mentalité et l'humanité – même si elle est méprisable – de ces petits nazis, en particulier celle du couple formé par Felix (Jasper Pääkkönen) et Connie (Ashlie Atkinson), d'autant plus effrayants qu'ils sont criants de vérité.

The dictator Larry Charles, USA, 2012, 99 mn

Aladeen (Sacha Baron Cohen), dictateur de Wadiya, se rend à New York – Brooklyn plus précisément – en compagnie de son ministre Tamir (Ben Kingsley) qui tente en vain de le remplacer par un sosie pour proclamer la démocratie.

Ce film dédié à la mémoire de Kim Jong-il est un peu la sauce rallongée de *Borat* (p. 1326) avec son comique juif version lourdingue ; mais l'effet de surprise est passé et le résultat est assez poussif. À noter cette illustration sans frais du féminisme d'Aladeen quand il apprend que son épouse est enceinte : "Is it a boy or an abortion ?". Le palais dictatorial est celui du parc Maria Luisa de Séville.

Nora inu *Chien enragé*, Akira Kurosawa, Japon, 1949, 123 mn

Un des plus grands Kurosawa, qui reforme le tandem de *L'ange ivre* (p. 451). Une pickpocket permanentée vole son pistolet chargé de sept balles au flic novice Murakami (Toshirō Mifune). Plus que le blâme professionnel, c'est la responsabilité par rapport aux victimes de son Colt qui le travaille. Longue enquête, de femme en femme, avec Satō (Takeshi Shimura) un collègue plus âgé qui sera gravement blessé en découvrant l'assassin Yusa, lequel tirera les dernières balles sur Murakami avant un corps à corps au milieu des fleurs.

Plongée dans le Japon interlope de l'après-guerre : trafics, boîtes de nuit, entraîneuses et misère psychologique. Dans une descente aux Enfers typique du réalisateur (cf. *Ikiru*, *Entre le Ciel et l'Enfer*, pp. 1726, 174), Murakami en vagabond démobilisé écume les bas-fonds de Tōkyō à la recherche de pourvoyeurs d'armes. Tout ça dans la touffeur de l'été, la sueur, les ventilateurs et un violent orage qui permet au héros d'identifier le tueur à son pantalon blanc maculé de boue.

L'empathie de Kurosawa s'attache à un homme dont la femme vient d'être tuée qui s'acharne contre les tomates qu'elle avait plantées. Elle s'étend même au triste assassin qui, une fois pris, se met à sangloter comme un enfant.

L'enfant sauvage François Truffaut, France, 1970, 81 mn

Chronique sobre de l'interaction difficile entre un médecin et un enfant trouvé dans les bois de l'Aveyron dont il essaie d'éveiller l'intelligence. Mais un mur se dresse, celui du langage, car "Victor" ne comprend à aucun moment son importance et n'apprend donc pas à parler. Contrairement à *The elephant man* (p. 601), centré sur le monstre, c'est ici le médecin Jean Itard, incarné par Truffaut, qui a la vedette et nous émeut par son obstination sincère et généreuse.

Raw deal *Marché de brutes*, Anthony Mann, USA, 1948, 75 mn

Joe (Dennis O'Keefe) s'évade pour retrouver Coyle (Raymond Burr) et toucher l'argent que ce dernier lui a promis en échange de son silence avant de s'embarquer avec Pat (Claire Trevor) pour l'étranger. À cause de la prégnance du Code, le spectateur sait d'emblée que ce plan ne peut pas réussir : c'est donc un personnage tragique qu'il voit rencontrer l'amour de la jeune Ann (Marsha Hunt) ou affronter l'effrayant Fantail (John Ireland) que Coyle, peu désireux de régler ses dettes, a lancé contre lui.

La photographie nocturne de John Alton est splendide et Claire Trevor, qui commente l'action en voix off, touchante dans son amour meurtri pour Joe qui lui a préféré Ann. La scène où Coyle ébouillante sa maîtresse en train de danser annonce *The big heat* (p. 986).

The french connection William Fiedkin, USA, 1971, 104 mn

Depuis qu'ils surveillent les agissements du douteux Boca (Tony Lo Bianco), Doyle, alias Popeye (Gene Hakmann) et son adjoint Russo (Roy Scheider) sont sur la piste d'une filière qui approvisionne New York en drogue depuis Marseille ; le produit est en fait dissimulé dans la grosse Lincoln d'un journaliste français qui voulait arrondir ses fins de mois.

Ce film d'action très réussi est une succession de filatures et de poursuites. Popeye, semé par Charnier (Fernando Rey) dans une gare, réussit par contre à rattraper un tueur (Marcel Bozzuffi) au terme d'une spectaculaire course de vitesse avec le métro aérien. New York est la vedette cachée du film, tout comme le sera Marseille dans sa seconde partie (p. 701).

Le journaliste passeur de drogue renvoie à Jacques Angelvin, présentateur de l'émission télévisée de 12h30 *Paris-Club*, poissé à New York en 1962. Un fait-divers qui avait inspiré, de façon plus lointaine, *Le corniaud* (p. 1557).

High plains drifter *L'homme des hautes plaines*, Clint Eastwood, USA, 1973, 105 mn

Il y a un cadavre dans le placard des citoyens de Lago. Venu pour venger la victime, l'Étranger (Eastwood) viole carrément une femme – qui l'avait bien cherché dirait Dupond-Moretti – et, investi des pleins pouvoirs, nomme shérif le nain du village avant de faire repeindre en rouge cette ville de lâches qu'il rebaptise Hell. Il la laisse incendier par les bandits (dont Geoffrey Lewis) contre lesquels il était censé la défendre avant d'intervenir.

Tourné au bord du lac de Mono (sierra Nevada), ce premier western a un fort relent de spaghetti ; les mêmes thèmes, images et obsessions reviendront, en moins démagogique, dans *Pale rider* et *Unforgiven* (pp. 1199, 1572).

American beauty Saul Mendes, USA, 1999, 122 mn

Lester (Kevin Spacey) perd son travail, son épouse Carolyn (Annette Bening) le trompe avec le "roi de l'immobilier" et sa fille Jane a une liaison avec le fils du voisin Ricky, petit revendeur de drogue. Le sexe semble la seule possibilité d'évasion, ainsi Lester convoite-t-il Angela, copine de classe de Jane, tout en étant lui-même désiré par le père de Ricky, un militaire homophobe qui, ne supportant pas sa propre homosexualité, finit par tuer Lester au moment où il s'était réconcilié avec le Monde.

La critique du mode de vie américain est réussie, mais pas spécialement originale. Quant à l'enfermement petit bourgeois, Fassbinder a fait mieux avec *Pourquoi monsieur R. est-il atteint de folie meurtrière ?* (p. 320).

I vitelloni Federico Fellini, Italie, 1953, 102 mn

Littéralement "Les bœufs", ces tristes personnages sont les fils oisifs et vieillissants de la petite bourgeoisie d'une ville de province. Leopoldo (Trieste), qui se prend pour un auteur de théâtre, passe une soirée à lire sa pièce à un vieux cabotin de passage mais s'enfuit quand il comprend que l'autre s'intéresse à autre chose qu'à sa prose. Alberto (Sordi) veut régenter la vie affective de sa sœur, coupable d'aimer un homme marié ; dans une scène d'anthologie, il fait un bras d'honneur à des ouvriers depuis une voiture mais le tacot tombe en panne et ses passagers se font molester par les prolétaires. Le minable en chef est le bellâtre Fausto (Franco Fabrizi) qui essaie de séduire la patronne de la boutique de bondieuseries où son beau-père lui a trouvé du travail. Sa femme, qu'il avait épousée par nécessité, fait une fugue à cause de ses infidélités ; et malgré ses trente ans, ce personnage reçoit de son père (Jean Brochard) une raclée à coups de ceinture.

Le plus jeune, Moraldo (Franco Interlenghi), aura le courage de sauter le pas et de rompre avec cette médiocrité : il part en train, peut-être pour Rome comme Fellini. Bien que tourné à Viterbo (et Ostie pour le bord de mer), le film a l'allure d'un règlement de comptes avec une jeunesse riminienne que le réalisateur évoquera à nouveau dans une œuvre plus aboutie, *Amarcord* (p. 1222). Musique pénible et sirupeuse digne de Miklós Rózsa ; elle est pourtant signée Nino Rota !

Dillinger Max Nosseck, USA, 1945, 70 mn

Le Robin des Bois de la Crise est devenu un tueur froid, cruel et surtout dénué d'humour, campé par le quasi-débutant Laurence Tierney : après avoir abattu Dillinger, il fallait aussi tuer son image. Mis en scène par un tâcheron sur un scénario passe-partout signé (et peut-être dû à) Philip Yordan. Avec Elisha Cook, Marc Lawrence et Eduardo Ciannelli.

Fat city John Huston, USA, 1971, 97 mn

À Stockton, ville pauvre de Californie, l'itinéraire parallèle de deux minables qui cherchent à "s'en sortir" au moyen de la boxe. Tully (Stacey Keach), après un début de carrière prometteur, a plongé quand sa femme l'a quitté ; ce n'est pas Oma (étonnante Susan Tyrrell), une pocharde agressive, qui l'aidera à remonter la pente. Le débutant Ernie (Jeff Bridges) a réussi à se fait mettre KO au bout de 23 secondes... ce qui n'est guère encourageant. Les deux copains qui s'étaient perdus de vue se retrouvent dans un bar : ils viennent chacun de remporter un combat de justesse et n'ont pas perdu leur croyance en l'Eldorado (Fat city), contrairement au pathétique vieillard qui les sert auquel ils se sentent supérieurs. L'Amérique des "losers", vue avec empathie par Huston.

Xiao cai feng *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, Sijie Dai, Chine, 2002, 106 mn

La Chine de la Révolution Culturelle. Deux étudiants sont envoyés dans une région montagneuse au-delà de "l'Œil du Ciel", pour y être rééduqués. Ce qui signifie être soumis à l'arbitraire d'un chef de village illettré, pas vraiment méchant, mais arbitraire tout de même. Luo, fils de dentiste, bricole une roulette pour soigner la prémolaire du potentat. Ma, musicien, arrive à garder son violon en affublant les œuvres classiques de titres du genre *Mozart pense au président Mao*. Les deux partagent un certain don de conteur qui leur permet d'enjoliver les péripéties d'un film nord-coréen et même de récidiver en inventant de toutes pièces un film du grand allié albanais dont l'héroïne s'appellerait Ursule Mirouët.

La grande affaire des deux garçons est la Petite Tailleuse, référence au métier de son grand-père. C'est pour elle qu'ils volent des livres interdits, traductions de classiques principalement français – d'où Ursule Mirouët – qu'ils passent des nuits à lui lire car elle est illettrée. Luo la séduit et la met enceinte et c'est Ma qui trouve, en le payant avec un livre interdit, le médecin qui accepte de l'avorter.

Un jour, elle s'en va, abandonnant les deux garçons toujours assignés à résidence. C'est Balzac, dit-elle, qui lui a donné l'envie de partir en changeant sa perception de la féminité. Vingt ans plus tard les deux garçons, désormais solidement ancrés dans la réussite, évoquent à Shanghai celle dont ils furent tous deux amoureux et dont la trace s'est perdue à Hong Kong.

Vesnicko má stredisková *Mon cher petit village*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1985, 98 mn

Křečovice, au sud de Prague, dont l'activité est centrée sur la coopérative. Le médecin distrait (Rudolf Hrušínský), qui conduit en récitant *Le dormeur du val*, enchaîne les accidents de voiture. Le villageois Turek (Petr Čepek) est d'une jalousie maladive ; à juste titre car son épouse le trompe avec le vétérinaire en chef. Le lieu des ébats est la maison d'Otík (János Bán), l'idiot du village dont le chauffeur Pávek (Marián Labuda) a fait son aide. Quand Otík lui fait faire une marche arrière désastreuse avec son camion, Pávek décide de s'en séparer et l'envoyer à Prague, ce qui tombe bien, car une huile de la capitale saurait comment utiliser la maison laissée vacante. Mais Pávek aime trop Otík qui restera finalement dans son village pour continuer à se rendre le matin à la coopérative en compagnie de son chef. Silhouettes à la Laurel et Hardy, le grand Otík tentant de régler son pas sur celui du petit Pávek : on pense à *Bonnie Scotland* (p. 1525).

Comme dans *Une blonde émoustillante* (p. 276), tout baigne dans un éternel été où l'on semble surtout occupé à boire de la bière à la bonne température derrière le mur du cimetière.

La vie et rien d'autre Bertrand Tavernier, France, 1989, 131 mn

Comme le récent *Au revoir là-haut* (p. 705), le film est avant tout une évocation du carnage de la Grande Guerre. Nous croisons des personnages à la recherche de disparus, une quête qui n'est pas toujours dictée par l'amour. Il faut des années, en effet, pour qu'un "porté manquant" soit déclaré mort, ce qui pose des problèmes aux héritiers. La hiérarchie, en cet automne 1920, cherche au contraire un soldat inconnu, mais "pas un Boche ou un Bicot". Il y aussi ceux qui vivent de la mort, comme ce sculpteur (Maurice Barrier) qui voit un nouvel âge d'or dans la prolifération des monuments commémoratifs ou le douteux Dilatoire (!, Pierre Trabaud) qui escroque les familles désemparées.

Au centre de l'intrigue, le Cdt. Delaplane (Philippe Noiret), militaire pacifiste comme il n'y en a qu'au cinéma et comptable méticuleux des morts de la guerre ; on pense au *Général de l'armée morte* (p. 819). Il croise la route d'Irène (Sabine Azéma), une bourgeoise en quête de son époux manquant, sans savoir que la jeune Alice (Pascale Vignal) recherche le même homme qu'elle a connu sous un autre nom. L'idylle amorcée entre Delaplane et Irène projette comme un rayon de soleil couchant sur cette désolation.

Une impressionnante friche industrielle sert de décor aux "Ateliers Warin". Premier scénario de Jean Cosmos pour Tavernier.

Crainquebille Jacques Feyder, France, 1922, 76 mn

D'après Anatole France, l'histoire d'un camelot accusé à tort d'avoir dit "Mort aux vaches" à un agent de police (Félix Oudart) ; après quinze jours de prison, il est ostracisé par sa clientèle féminine et sombre dans l'alcool. Un gamin (Jean Forest de *Visages d'enfants*, p. 1657) l'empêche *in extremis* de se jeter à l'eau.

Ce film brillant vaut pour l'interprétation de Maurice de Féraudy (le parolier de *Fascination*) dans le rôle-titre. Et l'originalité de la mise en scène : anamorphoses pour exprimer le désarroi de l'accusé lors du procès, buste de la Justice qui s'anime. Document d'époque, les Halles grouillantes d'activité.

Journey to the center of the Earth *Voyage au centre de la Terre*, Albert Levin, USA, 1959, 124 mn

Spectacle familial tout à fait réussi avec descente dans un volcan islandais au moyen de l'appareillage des années 1880, notamment ces lampes de Ruhmkorff qui n'ont jamais existé que chez Jules Verne. Champignons géants et gros lézards de l'ère secondaire – des dimetrodons – et ruines de l'Atlantide en prime. James Mason campe un professeur écossais, célibataire endurci et misogyne, qui se voit imposer la compagnie d'une femme (Arlene Dahl) dans l'expédition.

La vie des morts Arnaud Desplechin, France, 1991, 50 mn

Un jeune homme est entre la vie et la mort à l'hôpital après une tentative de suicide. Toute la famille, frères, sœurs et cousins aux improbables patronymes irlandais, se réunit autour de ses parents dans l'attente de l'inéluctable.

Moyen-métrage de Desplechin sorti un an avant *La sentinelle* (p. 15) où l'on retrouvera Thibault de Montalembert, Emmanuel Salinger, Emmanuelle Devos et Marianne Denicourt. Même si l'on se perd un peu dans les cousins, le metteur en scène sait nous émouvoir avec cet entre-deux où l'on meuble le temps en plaisantant comme pour éloigner la mort.

Rebel without a cause *La fureur de vivre*, Nicholas Ray, USA, 1955, 111 mn

Second rôle en vedette de James Dean, mort avant la sortie du film. Jim Stark, mal dans sa peau du fait de parents incapables, dont son faible père (Jim Backus), rencontre Judy (Natalie Wood) en butte à l'indifférence familiale. Se greffe une querelle avec un voyou (Corey Allen) dont la mort accidentelle est attribuée à Jim et que ses copains (dont Dennis Hopper) veulent venger. Tout ça se termine devant l'Observatoire où la Police abat le jeune Plato (Sal Mineo), héros caché de l'histoire car le moins aimé : détail bouleversant, ses chaussettes mal assorties dont Jim se moque quand il s'endort et qu'on revoit sur son cadavre.

Jeunesse déboussolée, lycéens de la fictive Dawson High School : ce qui convient à Mineo et Wood mais guère à Dean (respectivement 16, 17 et 24 ans).

Good night, and good luck George Clooney, USA, 2005, 93 mn

C'est d'abord un film consacré au maccarthysme et aux procédés du politicien éponyme. Des archives télévisées d'époque démontent sa méthode indigne : répondre aux accusations par d'autres accusations, purement calomnieuses. Qui étaient, à une époque d'information relativement canalisée, plus faciles à réfuter que celles de Trump qui dispose d'une multitude de "trolls" prêts à relayer et diffuser n'importe quelle craque sur les "réseaux sociaux".

Les bons sentiments ne font pas les bons films ; George Clooney a fait mentir l'adage en décidant d'aborder la chute de l'apprenti-dictateur (1954) à travers les chroniques d'un de ses principaux ennemis, Edward R. Murrow (David Strathairn, excellent) qui les ponctue d'un sempiternel "Good night, and good luck" ; et dont la consommation de cigarettes laisse présager le cancer des poumons qui allait l'emporter. Le noir et blanc intense, les plans rapprochés des collaborateurs de CBS *News*, les obstacles interposés entre ceux-ci et la caméra, restituent l'atmosphère tendue et les constantes tentations d'auto-censure de cette période noire de l'Amérique. Une grande réussite.

A Pál utcai fiúk *Les garçons de la rue Paul*, Zoltá Fábri, Hongrie, 1968, 104 mn

D'après Ferenc Molnár, auteur de *Liliom* (p. 1306). En 1902, à Budapest, une sorte de Guerre des Boutons oppose deux groupes de gamins, les Chemises Rouges et les Garçons de la rue Paul, pour le contrôle d'un terrain de jeu. Aucun personnage féminin, sinon la mère (Mari Törőcsik) du vaillant petit Ernő dont la mort des suites d'une pneumonie rend émouvante cette histoire pour enfants. Le jeune John Moulder-Brown (de *Deep end*, p. 1136) joue le traître Geréb.

Since you went away *Depuis ton départ*, John Cromwell, USA, 1944, 177 mn

L'épouse et les deux filles (Claudette Colbert, Jennifer Jones et Shirley Temple) d'un militaire porté disparu qui donnera signe de vie à la fin vivent chichement au point de prendre un pensionnaire (Albert Bassermann). La mère de famille ignore superbement les vagues avances d'un ami (Joseph Cotten), alors que la fille aînée se fiance avec Bill (Robert Walker), le petit-fils du locataire : il mourra lors du débarquement de Salerne. Cette vision patriotique et bien-pensante suppose quelques personnages répulsifs, ainsi Agnes Moorehead, plus vieille taupe que jamais. Quelques beaux plans aux ombres étirées, au bal ou à la gare.

À quinze ans, la célébrissime Shirley Temple était déjà une *has been*. Jones était à l'époque mariée à son fiancé du film, Walker, tout en étant la maîtresse de David Selznick, producteur de cet hymne à la fidélité conjugale.

Umberto D. Vittorio De Sica, Italie, 1952, 89 mn

Le magnifique scénario de Zavattini est interprété par un amateur, Carlo Battisti, professeur de "glottologie" (linguistique). Il est bouleversant dans le rôle d'un petit retraité qui n'arrive pas à joindre les deux bouts. La patronne vulgaire de la "pensione" (Lina Gennari) lui réclame des arriérés, prétexte pour le chasser. Il a beau vendre ses livres, sa montre, se faire hospitaliser pour économiser sur la nourriture, il ne rassemble pas assez d'argent pour garder sa chambre dans ce garni dont le seul être humain semble être la jeune servante (Maria Pia Casilio), enceinte des œuvres d'un des deux soldats qu'elle fréquente – sans savoir lequel !

Umberto a un chien, Flike, qu'il emmène parfois à la soupe populaire pour le nourrir en cachette et qu'il sauve du gazage en le récupérant *in extremis* à la fourrière. Il envisage un instant de l'utiliser comme auxiliaire pour mendier, mais il recule devant cet avilissement. Décidé à se séparer de son compagnon, il pense à le mettre en pension, à le faire adopter par une fillette, voire à se jeter sous un train avec lui. Nous abandonnons le vieil homme alors qu'il joue dans un parc avec l'animal, certes un poids mais aussi l'unique lien qui le rattache à la vie.

Alien *Alien – le huitième passager*, Ridley Scott, USA, 1979, 116 mn

Sur une lointaine planète (décors très impressionnants), l'équipage du *Nostromo* (référence implicite à Joseph Conrad) est attaqué par une forme de vie extra-terrestre particulièrement agressive et résiliente. Des sortes de gigantesques reptiles, au sang constitué d'un "acide moléculaire" qui n'existe que dans le film, utilisent les humains comme incubateurs : terrifiante sortie d'une de ces créatures du ventre de son hôte involontaire (John Hurt). Lors du retour vers la Terre, l'équipage (Harry Dean Stanton, Tom Skerritt, etc.) est victime de la créature dissimulée dans le cargo. Qui dispose d'un appui caché, le robot humanoïde Ash (Ian Holm) chargé par la compagnie propriétaire du *Nostromo* de ramener à tout prix – "crew expandable" – ce spécimen bien plus précieux que l'équipage humain. Ripley (Sigourney Weaver) vient à bout de la bête et rentre en compagnie de l'autre survivant, le chat Jonesy. L'actrice retrouvera son reptile préféré dans trois autres films, dont *Aliens* (p. 15).

L'horizon Jacques Rouffio, France, 1967, 99 mn

1917. Réformé temporaire, Antonin (Jacques Perrin) passe quelques semaines à l'arrière. Après le Chemin des Dames, c'est le temps du désarroi, des incertitudes. Max, un camarade devenu manchot puis journaliste bourreur de crânes, s'est mis à dénoncer la guerre : il est recherché comme espion. Dave, un Américain déserteur est capturé par la Police. Antonin rencontre Elisa (Macha Méril), veuve d'un cousin mort à la guerre, qui devient sa maîtresse et voudrait passer en Espagne avec lui ; il pourrait d'ailleurs utiliser le petit pactole que son père (René Dary) vient de lui confier "pour en faire ce qu'il veut". Mais son surmoi l'oblige à retourner au casse-pipe avec les autres. Un début de mutinerie à la gare se calme avec l'arrivée des gendarmes : "On ne saura jamais" (refuser de partir) constate un autre "poilu". Musique de Serge Gainsbourg, dont *Elisa* sans les paroles.

Body and soul *Sang et or*, Robert Rossen, USA, 1947, 101 mn

La carrière fulgurante du boxeur Charley Davis (John Garfield) auquel l'argent monte à la tête, au point d'accepter de perdre (aux points) dans un match truqué par le véreux Roberts (Lloyd Gough). Quand il comprend que son adversaire a pour consigne de le mettre KO, il se révolte et envoie la mazette au tapis, sans se préoccuper des inévitables rétorsions que Roberts ne manquera pas de lui infliger via son patibulaire homme de main (Peter Virgo).

Avec Lilli Palmer, Hazel Brooks, Joseph Pevney et William Conrad ; ainsi qu'Anne Revere, future victime avec Gough, Garfield et le scénariste Abraham Polonski, de la Chasse aux Sorcières.

Cœurs Alain Resnais, France, 2006, 120 mn

D'après Alan Ayckbourn. Dan (Lambert Wilson), ex-militaire dont le mariage avec Nicole (Laura Morante) bat de l'aile, rencontre par petites annonces Gaëlle (Isabelle Carré), tout aussi esseulée que son frère Thierry (André Dussollier). Cet agent immobilier est émoustillé par sa collègue Charlotte (Sabine Azéma) qui lui a prêté une cassette vidéo édifiante mais mal effacée où elle apparaît dans une danse suggestive. Cette bonne catholique aide le barman Lionel (Pierre Arditi) en gardant son père Arthur (Claude Rich, hors champ mais pas silencieux !), un pénible grabataire qu'elle envoie au Paradis en se trémoussant devant lui. Chacun dans une solitude que souligne la neige qui tombe pour se confondre avec celle de l'écran de télévision floconneux sur lequel s'affiche le mot FIN.

La chambre des officiers François Dupeyron, France, 2001, 127 mn

Adrien (Éric Caravaca), un jeune lieutenant, est gravement défiguré par un obus : nous sommes au tout début de la Grande Guerre, comme l'atteste son pantalon garance – ce n'est qu'en 1915 qu'apparaîtra le "bleu Joffre" plus discret. Il se retrouve au Val-de-Grâce en compagnie d'autres victimes du conflit, Henri (Denis Podalydès) et Pierre (Grégori Derangère). Il doit d'abord surmonter la tentation du suicide grâce à une infirmière (Sabine Azéma), puis assisté par un médecin (André Dussollier), retrouver l'usage de la parole. Le temps passe, son ami Alain qui s'était engagé est tué ; puis un jour c'est l'Armistice et les étranges retrouvailles avec sa famille dont une mère qui lui dit "On te reconnaît très bien". Viennent les balbutiements du retour à la vie civile puis les sorties sans le bandeau qui masquait la moitié droite de son visage. Dans le métro, face à une fillette qui le regarde perplexe, il s'amuse à faire des grimaces en jouant de sa "gueule cassée" ; avant de faire répéter à une jeune femme "Vous n'êtes pas un monstre".

Émotion et délicatesse dans un film dénué de *happy end* sentimental. Marguerite (Isabelle Renauld), infirmière défigurée à Noirceur-sur-la-Lys – avec Louis-Ferdinand Bardamu ? –, n'est qu'une autre solitude croisée par Adrien.

Stranger on horseback *Tu seras jugé*, Jacques Tourneur, USA, 1955, 66 mn

Le fils Bannermann (Kevin McCarthy) a commis un assassinat dans la bourgade où règne son père (John McIntire) un *cattle baron.* Aidé par le shérif local (Emile Meyer) et une transfuge du clan Bannermann (Miroslava), le juge itinérant Thorne (Joel McCrea) parviendra à amener le criminel dans une ville voisine où il aura droit à un procès équitable.

Ce petit western souffre des limitations du médiocre Anscochrome. Comme sorti de *Stagecoach* (p. 477), John Carradine campe un douteux colonel sudiste.

Le juge et l'assassin Bertrand Tavernier, France, 1976, 127 mn

Histoire, à peine transposée, de Joseph Vacher, le tueur de bergers. Renommé Bouvier, il est interprété par Michel Galabru qui trouve le rôle de sa vie. Anarchiste, anti-clérical et parfois mystique, il sodomise des enfants des deux sexes après les avoir tués. Face à lui, le juge Rousseau (Philippe Noiret), qui vit entre une mère catholique autoritaire (Renée Faure) et Rose (Isabelle Huppert), une exouvrière qu'il n'est pas question d'épouser bien qu'elle lui ait donné des enfants. Bouvier est une chance de promotion pour ce petit juge qui va jouer un double jeu. Contre la promesse du placement en asile dont rêve le fou, il se concilie sa coopération et recueille l'aveu d'un crime non découvert. Reste à écarter une possible folie qui permettrait à l'assassin d'échapper à l'échafaud : la Médecine (Yves Robert) tranche, si l'on peut dire, et Joseph est guillotiné le 31 décembre 1898.

Le film est aussi une recréation de la France de l'affaire Dreyfus. Chansons revanchardes, sermons antisémites, il n'y manque rien. C'est parfois un peu trop démonstratif : l'affiche "La Croix, le journal le plus anti-juif de France" n'a jamais existé, même si la phrase fut imprimée dans cet horrible canard. Le suicide du magistrat pas très net de retour de Saïgon témoigne des tourments de l'époque. De même que le plan de la communiante mise en joue par son père suggère la bêtise bien partagée entre cléricaux et anti. Tout se termine sur l'image d'une usine occupée par des femmes en grève au son d'une belle chanson post-communarde due à Jean-Roger Caussimon.

This island Earth *Les survivants de l'infini*, Joseph F. Newman, USA, 1955, 86 mn

Le scientifique Cal Meacham (Rex Reason) reçoit un étrange jeu de construction avec lequel il assemble un "interocitor", sorte de télévision futuriste à écran triangulaire. Il se trouve rapidement invité dans un centre dédié à la Paix où sont rassemblés des spécialistes du nucléaire du monde entier, dont Ruth Adams (Faith Domergue). Ce ne sont pas les Soviétiques qui tirent les ficelles mais les Métaluniens qui ont tôt fait d'emmener Cal et Ruth en soucoupe volante, direction leur planète sur le point de disparaître sous les coups de boutoir de ses voisins de Zagon. Le séjour sur Métaluna – étrange et magnifique décor nocturne sur lequel pleuvent les projectiles zagoniens – est assez court et le retour s'organise sous la houlette d'Exeter (Jeff Morrow), un Métalunien – au grand front comme tous ses congénères – qui a refusé de faire subir à ses hôtes l'inévitable lavage de cerveau. Sur le chemin du retour, il doivent passer par une cabine de dépressurisation. Bonne idée, car le mutant – dont l'on retrouvera une version verdâtre dans *Mars attacks !*, p. 1197 –, embarqué clandestinement mais non préparé au changement d'atmosphère, mourra avant d'avoir pu nuire.

The uninvited *La falaise mystérieuse*, Lewis Allen, USA, 1944, 95 mn

Roderick (Ray Milland) et sa sœur (Ruth Hussey) achètent Wynward, manoir abandonné d'une falaise du Devon, au militaire à la retraite Beech (Donald Crisp). Pour un bon prix car la maison serait hantée par le fantôme de sa fille Mary tombée dans le précipice, peut-être poussée par Carmel, maîtresse de son époux et depuis morte elle aussi. Assistés du médecin local (Alan Napier) et de Stella (Gail Russell), fille de Mary, les nouveaux propriétaires s'adonnent en vain au spiritisme pour apaiser le fantôme. Quand l'inquiétante directrice d'un asile d'aliénés (Cornelia Otis Skinner) incite Stella à retourner seule à Wynward dans l'espoir que le spectre la convaincra de se jeter dans le vide, elle est sauvée *in extremis* par Roderick qui comprend enfin la vérité : Stella, survivante d'un duel entre deux femmes, était en fait la fille de Carmel. Et il y a deux fantômes, celui de la maléfique Mary, acharnée à la perte de "sa" fille et celui de Carmel au parfum de mimosa qui cherche à la protéger. *Happy end :* les ectoplasmes se dissolvent.

Excellente histoire de revenants mais mise en scène un peu laborieuse.

Envoi de fleurs Jean Stelli, France, 1950, 94 mn

Biographie de Paul Delmet, incarné par Tino Rossi qui, à défaut d'être bon acteur, est un excellent interprète des succès de l'auteur des *Petits pavés*, chanson qu'on n'entend malheureusement pas. Tout est un peu romancé : on prête au compositeur un amour impossible (Micheline Francey) tout en faisant le silence sur son goût pour l'absinthe. Le personnage d'Hippolyte (Jean Brochard), comédien médiocre et pédant, empêche l'œuvre de sombrer dans la mièvrerie.

Les chiens Alain Jessua, France, 1979, 96 mn

Des habitants d'une ville nouvelle ont pris en main leur auto-défense à l'aide de chiens policiers. Ce cauchemar cynophile est l'œuvre de Morel (Gérard Depardieu), émule de Brigitte Bardot auquel les clébards font facilement venir la larme à l'œil : "Il n'y a pas de chiens méchants, il n'y a que de mauvais maîtres". Thème intéressant mais le scénario est trop démonstratif ; manque une dimension fantastique genre *Les chasses du comte Zaroff* (p. 682). Avec Victor Lanoux.

Mon oncle Benjamin Édouard Molinaro, France, 1969, 93 mn

Rôle taillé sur mesure pour Jacques Brel dans cette adaptation d'un roman du XIX^e^ siècle, sorte de farce contant les exploits picaresques d'un médecin paillard et libertaire, un plébéien ennemi des nobles. Le banquet d'adieu à son ami, le docteur Minxit (Paul Frankeur), fait penser à la chanson *Le dernier repas*.

Tōkyō monogatari *Voyage à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1953, 137 mn

Le film le plus célèbre d'Ozu n'est pas, pour une fois, la chronique d'un mariage arrangé. Un couple âgé (Chishū Ryū et Chieko Higashiyama) quitte Onomichi (vers Hiroshima) pour rendre visite, dans la lointaine Tōkyō, à leurs enfants mariés. Le fils Koichi (Sō Yamamura), petit médecin de quartier, n'a guère de temps à leur consacrer, quant à la fille Shige (Haruko Sugimura) qui tient un salon de coiffure, son égoïsme à peine dissimulé la dissuade de perdre du temps avec ses vieux. Pour s'en débarrasser, les enfants envoient le couple, qui n'était pas venu pour s'isoler en bord de mer, à Atami. Avant de repartir, le père prend une biture en compagnie de vieux copains, dont Eijirō Tono, sur fond de l'hymne de la Marine qu'on réentendra dans *Le goût du sake* (p. 35) ; tandis que son épouse passe la nuit chez leur bru Noriko (Setsuko Hara), veuve d'un fils mort à la guerre et la seule à montrer un véritable intérêt pour les visiteurs.

La mère, prise d'un malaise, meurt à Onomichi où toute la famille se retrouve. La cupide Shige en profite pour s'approprier des "souvenirs" et repart aussitôt. Seule Noriko prend le temps de passer quelques jours avec son beau-père. Elle laisse un vieux monsieur perdu dans des pensées que berce le bruit des bateaux à moteur qui empruntent un chenal de la mer intérieure.

Tout reste feutré, plausible et, partant, d'une infinie tristesse. On sent l'amour d'Ozu pour la Famille et sa déploration devant la dissolution des liens que les principaux intéressés se refusent à voir en face : quand les parents font le bilan du voyage, c'est un festival de doubles négations qui sert à qualifier leurs enfants indifférents, qui ont changé mais sont quand même mieux que la moyenne.

La prima Angélica *La cousine Angélica*, Carlos Saura, Espagne, 1974, 103 mn

Luis (José Luis López Vázquez) revient à Ségovie chez sa tante. C'est dans ce milieu franquiste qu'il a passé la Guerre Civile, bloqué sur place alors que ses parents, des Républicains, étaient à Madrid. Il retrouve son amour d'enfance, la cousine Angélica (Lina Canalejas), enfermée dans un triste mariage. Il y a toujours un quelque chose entre les deux, mais le ressort est cassé ; il n'a pas la force de répondre à la demande muette de celle qui, comme lui, n'est plus très jeune.

Passé et présent se superposent constamment : Luis se retrouve dans l'Espagne de 1936-38 en gardant son apparence d'homme mûr – tout comme dans *Les fraises sauvages*, p. 436 –, ce qui le rend gauche et attachant. Angélica prend alors l'aspect qu'a maintenant sa fille et l'oncle franquiste et brutal s'identifie au mari actuel de sa cousine, un promoteur immobilier. Luis se souvient du bourrage de crâne des prêtres stigmatisant les Rouges, ou encore de son cauchemar – très bunuelien – de la nonne aux lèvres cadenassées.

Le chef-d'œuvre de Saura : "Voyez ce que Franco a fait de nos rêves".

This land is mine *Vivre libre*, Jean Renoir, USA, 1943, 103 mn

L'occupation de la France par des Allemands qu'on peut insulter copieusement et qui, sans cette manie de prendre des otages pour les fusiller, seraient presque fréquentables. Clou du film, le plaidoyer pour la Liberté prononcé par Albert Lory (Charles Laughton) au tribunal qui le juge !

Avec ses personnages stéréotypés et ses situations académiques, ce navet est tellement loin de la réalité, qu'on se prend à l'apprécier au second degré. Avec Maureen O'Hara, Una O'Connor, Walter Slezak, George Sanders et Ken Smith.

Rien ne va plus Claude Chabrol, France, 1997, 101 mn

Betty (Isabelle Huppert) et Victor (Michel Serrault), un couple de petits escrocs, trouvent une proie prometteuse en la personne de Maurice (François Cluzet) qu'ils accompagnent de Sils-Maria jusqu'en Guadeloupe où ils ont quelques ennuis avec monsieur K. (Jean-François Balmer), un gangster.

En paraphrasant mon commentaire sur *Minnie and Moskowicz* (p. 897) : c'est sympathique et amusant, mais trop gentil pour du Chabrol.

Some call it loving *Sleeping beauty*, James B. Harris, USA, 1973, 99 mn

Un musicien, Robert, achète une Belle au Bois Dormant (Tisa Farrow) dans une foire où elle servait d'attraction et la ramène chez lui, où il vit d'étranges jeux de rôles avec son épouse et une lesbienne, souvent déguisées en religieuses. Jennifer se réveille pour participer aux amusements du trio et Robert, qui en est tombé amoureux, part avec elle. Mais la belle préfère retourner jouer avec les autres : "C'est un peu comme quand on est enfant, on ne veut pas que ça s'arrête". Elle se rendort et Robert se met à son tour à l'exhiber dans des foires.

Ni vraiment pervers, ni poétique, un film qui ne trouve jamais ses marques.

The man in grey *L'homme en gris*, Leslie Arliss, Grande-Bretagne, 1943, 103 mn

L'intrigante Hester (Margaret Lockwood) est la maîtresse de Lord Rohan (James Mason), époux de sa meilleure amie Clarissa (Phyllis Calvert) qu'elle tente de discréditer en la faisant enlever par le séduisant Rokeby (Stewart Granger) lequel, hélas, part pour l'Amérique. Menacée d'éloignement par Rohan pour sauver les apparences, Hester provoque la mort de Clarissa au moyen d'une surdose de somnifères. La criminelle parviendrait à se faire épouser si le veuf n'avait vent de son crime. Il la tue à coup de canne : après tout la victime était une Rohan.

Amours et crimes en costume : un bon mélodrame Gainsborough.

Le Golem Jean Kerchbron, France, 1967, 110 mn

Première adaptation du chef-d'œuvre de Gustav Meyrink. À la suite d'une interversion de chapeaux, le héros fait un cauchemar qui l'amène à revivre le destin d'Athanasius Pernath (André Reybaz) dans le ghetto de Prague avec ses tavernes, ses criminels et ses voleurs. On y entrevoit, tous les 33 ans, la silhouette à la démarche mécanique du Golem. Ce robot rabbinique n'a qu'un rôle très mineur dans cette histoire qui est avant tout une expérience gnostique – la rencontre entre Pernath et la jeune Myriam (Marika Green) pour former un être unique, l'hermaphrodite. Le narrateur finit par rendre son chapeau à Pernath qu'il aperçoit avec Myriam près d'une pagode (celle de Chanteloup) : "Mon maître espère qu'il ne vous a pas causé de migraine" dit le domestique du couple.

Typique de la grande période de la télévision française, ce conte baroque peu compréhensible – mais il ne serait pas gnostique sinon – annonce par moments *La clepsydre* de Wojciech Has (p. 845).

A room with a view *Chambre avec vue*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1985, 117 mn

Après David Lean (*Passage to India*, p. 1324), c'est James Ivory qui s'intéresse à Forster dont il adapte coup sur coup trois romans. Il s'agit ici d'une plaisante comédie de mœurs dont l'aspect daté – la dénonciation d'une bonne société edwardienne rigide et étriquée – est largement compensé par la magnificence des images – Florence et la Toscane – et les acteurs, au premier rang desquels Helena Bonham Carter. Seconds rôles pour Simon Callow, Denholm Elliott, Judi Dench ; et surtout Maggie Smith, d'une époustouflante étroitesse d'esprit et Daniel Day-Lewis en snob pédantissime et puant.

The constant gardener Fernando Meirelles, Grande-Bretagne, 2005, 129 mn

D'après John Le Carré. Une jeune femme, Tessa (Rachel Weisz), enquête sur les étranges pratiques médicales qui ont cours au Kenya. Avec l'aide d'un humanitaire (Hubert Koundé), elle met au jour les expérimentations de l'anti-tuberculeux Dypraxa menées sur la population par la compagnie locale ThreeBees. Ce qui dérange au plus haut point la multinationale KDH qui produit le médicament ainsi que les autorités britanniques qui ferment les yeux sur cette horreur. Tessa est assassinée par les hommes de main de KDH au bord du lac Turkana. Après sa mort, son mari (Ralph Fiennes) reconstitue son enquête et son rapport, ce qui lui vaut d'être assassiné par les mêmes hommes de main, auprès du lac fatal où il a décidé de les attendre. Ce film politique d'une actualité brûlante est aussi une belle histoire d'amour traversée de fulgurantes réminiscences de l'absente.

Four friends *Georgia*, Arthur Penn, USA, 1981, 115 mn

Quatre copains dans la banlieue de Chicago dans les années 1960. S'en détache la fantasque Georgia (Jodi Thelen) qui se prend pour Isadora Duncan et dont sont amoureux les trois garçons, en particulier Danilo Prozor (Craig Wasson) tout juste arrivé de Yougoslavie. Il semble d'ailleurs rester en marge de cette période étrange, agitée et remplie d'espoirs – moment symbolique où il ne suit pas le car qui part pour manifester en Alabama – alors que Georgia qui s'y est beaucoup plus impliquée se retrouve, à l'extinction des feux, avec ses premiers cheveux blancs déjà "fatiguée d'être jeune" : Isadora s'éloigne.

Si cette génération déçoit, la précédente n'est guère à son avantage. Ouvrier, le père Prozor accuse son fils de trahir sa classe, en allant à l'Université et en épousant la sœur d'un richissime camarade. Quant au beau-père d'un jour de Danilo, il ne se résout pas à perdre sa fille avec laquelle il couchait et tire sur les jeunes mariés avant de se suicider ; seul le jeune homme réchappe au carnage.

Les affinités avec *Le monde selon Garp* (p. 525) s'expliquent en partie par leur scénariste commun, Steve Tesich. En fond sonore, *Georgia*, tube de Ray Charles.

Arabesque Stanley Donen, USA, 1966, 101 mn

Une hitchcockerie dans la lignée de *Charade* (p. 280). C'est ici Yasmin (Sophia Loren) qui se révèle aussi changeante que ses extravagantes tenues. Tout va trop vite pour que le héros (Gregory Peck), professeur à Oxford, y comprenne grand-chose, à l'instar du spectateur qui s'amuse cependant devant cette série de morceaux de bravoure : la poursuite au zoo, le réveil groggy au milieu d'une autoroute et une fausse accusation de meurtre style *La mort aux trousses* (p. 993).

Lady in the dark *Les nuits ensorcelées*, Mitchell Leisen, USA, 1944, 96 mn

Deux ans après *The major and the minor* (p. 868), Ginger Rogers retrouve Ray Milland : elle est Liza, rédactrice en chef du journal de mode *Allure*, il est Charley, responsable de la publicité. Sujette à des maux de tête, elle va voir le psychanalyste Brooks (Barry Sullivan) qui l'aidera à comprendre sa complexe relation aux hommes : volonté de les dominer par peur de sa propre sexualité et recherche du père à travers un amant trop mûr (Warner Baxter). *Happy end :* Liza coopte Charley, qu'elle croyait détester, à la direction du journal.

La progression de Liza dans son inconscient est traitée au moyen de rêves aux couleurs bizarres, peu satisfaisants plastiquement : un mariage en hénin, une séance de cirque avec Charley en M. Loyal. Bien que raté, le film tranche cependant avec le simplisme habituel de Hollywood quant à la psychanalyse, même si Brooks met un peu trop les points sur les I. Avec Mischa Auer, très amusant.

Des journées entières dans les arbres Marguerite Duras, France, 1977, 94 mn

La mère (Madeleine Renaud) rentre d'on ne sait trop quel Outremer avec des billets plein son sac à main. Elle est accueillie par son fils préféré Jacques (Jean-Pierre Aumont) et sa bru Marcelle (Bulle Ogier). La mère mange tout le temps ; quand elle s'est suffisamment goinfrée, les trois personnages se rendent dans la boîte de nuit où le couple est payé pour danser avec les clients, sur une musique de Carlos D'Alessio, celle d'*India Song* (p. 1050). Discussions entre la mère et sa bru qui s'estime bonne à rien, puis Jacques va perdre au baccara l'argent rapporté par la maman. Confite en admiration devant un fils oisif et médiocre – elle se le rappelle jouant enfant dans les arbres – dont elle encourage les vices, elle avait chapardé à cet effet dans la caisse de l'usine familiale gérée par sa fille, "là-bas".

Une réussite de Duras qui a porté une attention particulière à la couleur : on y trouve toutes les nuances de rouge, du vermillon orangé au carmin violacé. Dommage que le film ait été tourné en 16mm.

Tema *Le thème*, Gleb Panfilov, URSS, 1979, 93 mn

Monologue intérieur du célébrissime auteur de théâtre Essénine (Mikhaïl Oulianov) de passage à Souzdal. Il a conscience de sa profonde nullité qu'il s'amuse à revendiquer à table dans le but d'obtenir des démentis rassurants et flatteurs. Une posture qui ne fonctionne pas avec Sacha (Inna Tchourikova), guide au musée de la ville : elle le trouve réellement médiocre et lui préfère l'obscur (et fictif) Tchijikov, mort de maladie en 1934. Essénine fait tout ce qu'il peut pour séduire la rétive, et envisage de prendre Tchijikov comme thème de sa prochaine pièce. Quand il découvre que Sacha a pour amant un écrivain doué qui, n'en pouvant plus, est conduit à s'exiler, Essénine s'éclipse rageusement dans sa belle voiture. Il a un accident ; sans gravité, heureusement pour les Lettres soviétiques.

Constat impitoyable de la profonde médiocrité de l'ère Brejnev, le film fut interdit et ne sortit qu'en 1986. Le même Oulianov (patronyme de Lénine !) joue un personnage voisin dans *Sans témoins* (p. 167).

Mur murs Agnès Varda, France, 1981, 78 mn

Les "murals" de Los Angeles (Venice) et ceux qui les peignent : Mexicains, mais aussi féministes, voire évangélistes. Le message est politique, même millénariste quand il anticipe sur le grand tremblement de terre à venir. Il s'agit parfois de cacher des espaces laids, comme l'usine de cochonnailles *Farmer John* qu'entoure une interminable fresque dont les auteurs ne sont cités nulle part : "Mœurs de patrons, mœurs de cochons" commente la réalisatrice.

. . . Hogy szaladnak a fák ! *Le sac*, Pál Zolnay, Hongrie, 1967, 82 mn

Simon vient passer quelques jours dans le village de son enfance. Avant de succomber à une attaque lors d'une fête religieuse, sa mère adoptive (Manyi Kiss) lui reproche de n'avoir pas donné de nouvelles pendant dix ans. Méditation nostalgique sur le passage du temps et l'impossibilité de reprendre contact avec un lieu qu'on a quitté depuis longtemps et des gens qui vous reconnaissent mais avec lequels on ne partage plus rien.

Rodnya *La parentèle*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1982, 92 mn

Maroussia (Nonna Mordioukova), paysanne d'âge mûr, se rend à la ville pour rencontrer sa fille. Elle découvre que cette dernière est en train de divorcer de Stassik (Iouri Bogatyriov) auquel elle file une beigne mémorable. Puis, désireuse de s'excuser, elle poursuit son gendre dans un restaurant chic où il parvient à s'en dépêtrer en l'entraînant dans une spectaculaire et épuisante danse. Maroussia rend aussi visite à son ancien mari, un alcoolique qui vit pauvre et abandonné de tous ; elle arrivera à le réconcilier avec sa seconde épouse.

Être fruste aux opinions simplistes – en peinture elle déteste les "abstractionnistes de malheur" –, Maroussia est une force de la nature, l'image contradictoire de la Famille qui recèle le meilleur comme le pire.

Stroszek *La ballade de Bruno*, Werner Herzog, RFA, 1979, 108 mn

Après *L'énigme de Kaspar Hauser* (p. 1338), Herzog tourne un second film avec Bruno S. sur un scénario taillé sur mesure pour ce personnage hors-normes. Rebaptisé Bruno Stroszek, il joue avant tout son propre rôle, celui d'un musicien de rue qui pratique divers instruments et chante. Il rencontre la prostituée Eva (Mattes) et le minuscule (Clemens) Scheitz, adepte de Mesmer et conspirationniste. Utilisant les économies d'Eva, les trois marginaux décident de quitter Berlin et ses maquereaux agressifs pour le Wisconsin. Drôle d'endroit quand même : le réalisateur a choisi le lieu des exploits du tueur en série Ed Gein.

Les trois immigrés sont rapidement incapables de payer leurs traites ; Eva fait un peu chauffer la marmite en reprenant son ancien métier puis, lassée, préfère partir pour Vancouver avec deux camionneurs. Bruno replonge dans l'alcoolisme et assiste à l'étonnante vente aux enchères de son mobil-home : la voix du crieur qui psalmodie les chiffres a des accents de guimbarde. Après avoir raté un hold-up avec Scheitz, il s'embarque seul sur un tire-fesses où il met fin à ses jours. Auparavant, il a eu le temps d'actionner une étrange attraction, en aucune façon inventée, le *piano playing chicken* : dans une vitrine, moyennant un *quarter*, un poulet se pavane en musique. On y voit aussi un lapin et un canard.

Vedreba *La prière*, Tengiz Abouladzé, URSS, 1967, 72 mn

Ce film statique illustre des textes du poète géorgien Vaja-Pchavela (1861–1915), principalement une épopée opposant Chrétiens et Musulmans au Moyen-Âge. Les images cruelles – un égorgement et une pendaison – sur fond de montagnes enneigées sont d'une stupéfiante et sauvage beauté.

The red badge of courage *La charge victorieuse*, John Huston, USA, 1951, 69 mn

Baptème du feu pour deux soldats nordistes (Bill Mauldin et Audy Murphy). Le second, pris de panique lors du premier engagement, s'enfuit. S'étant ressaisi, il fait preuve de bravoure le jour suivant. Un beau film commenté par des passages du roman de Stephen Crane ; avec Arthur Hunnicutt, John Dierkes et Royal Dano.

Les biches Claude Chabrol, France, 1968, 95 mn

Une dizaine d'années aprés *Et Dieu. . . créa la femme* (p. 111) nous retrouvons Jean-Louis Trintignant à Saint-Trop' dans le rôle de l'architecte Paul Thomas. Il séduit la ravissante "Why" (Jacqueline Sassard), auparavant draguée sur le Pont des Arts, où elle dessinait des biches, par la richissime Frédérique (Stéphane Audran) qui, jalouse, vire sa cuti et se met à aimer les hommes – du moins Paul qu'elle chipe à la jeune femme. S'ensuit un ménage à trois dans lequel Why tient la chandelle au couple. Frédérique, qui en a assez, essaie de la larguer et part à Paris avec le seul Paul : Why la rejoint et la tue, puis se grime pour ressembler à son ex-rivale en attendant Paul.

Tout ça est bien artificiel ; contrairement au futur *Betty* (p. 605), les personnages n'ont aucune cohérence psychologique. Par contre, le ménage Robègue-Riais (!) (Henri Attal et Dominique Zardi), deux parasites de Frédérique qui mangent son caviar en citant Mao dans le texte, est assez réjouissant. Petit rôle pour Nane Germon, une des vilaines sœurs de *La Belle et la Bête* (p. 82).

Nihon no yoru to kiri *Nuit et brouillard sur le Japon*, Nagisa Ōshima, Japon, 1960, 103 mn

1960. Un mariage (Fumio Watanabe et Miyuki Kuwano) chez des intellectuels de gauche donne lieu à des règlements de comptes : regard sur l'activité du Parti communiste des années 1950, en particulier son sectarisme qui avait poussé un des leurs au suicide. Le Parti s'est depuis bien assagi : le trotskiste Ōta (Masahiko Tsugawa), que la Police recherche et arrête, n'est selon la phraséologie du chef (Takao Yoshizawa) qu'un "aventuriste" ennemi de la nouvelle "ligne de masse".

Intéressant mais véhément. Avec Akiko Koyama, Kei Satō et Rokkō To.ura.

Das Testament des Dr. Mabuse Fritz Lang, Allemagne, 1933, 116 mn

Avant de mourir dément au début du film, le docteur Mabuse (Rudolph Klein-Rogge) a convaincu Baum (Oscar Beregi Sr.), le directeur de l'asile d'aliénés, de mettre en œuvre ses plans de conquête du Monde. Baum trouve sur son chemin le commissaire Lohmann de *M le maudit* (Otto Wernicke, p. 82) ainsi que le repenti Thomas Kent (Gustav Diessl) et termine fou à son tour, pensionnaire de son propre asile : le diabolique docteur s'est progressivement emparé de son esprit.

Le film contient plusieurs scènes mémorables : l'assassinat d'un conducteur dans sa voiture à l'arrêt devant un feu – litote, le véhicule ne redémarre pas – ou encore la pièce sale et nue où les sbires viennent prendre leurs ordres d'un chef caché derrière un rideau qui dissimule une silhouette en carton et un haut-parleur. Il ne fait pourtant pas oublier le *Mabuse* muet de 1922 (p. 516). Le film, interdit par les nazis qui se sentirent visés, ne sortit pas en Allemagne ; quant au réalisateur, il devait prendre le train pour Paris avant de s'installer aux États-Unis.

Journey into fear *Voyage au pays de la peur*, Norman Foster, USA, 1943, 68 mn

D'après Eric Ambler, un film d'espionnage assez invraisemblable et plutôt réussi. Pour échapper à des tueurs nazis, dont Banat (Jack Moss) qui ne pipe mot mais signale sa présence par une musique de disque rayé, l'Américain Graham (Joseph Cotten) s'embarque à Istanbul pour rejoindre Batoumi où il sera sauvé de justesse par le policier turc Haki (Orson Welles avec un faux nez de plus). L'influence de ce dernier se fait d'ailleurs sentir dans les cadrages.

On se demande cependant comment tous ces gens peuvent opérer tranquillement à Batoumi, en URSS donc, sous le nez de la Police de Staline. Avec Agnes Moorehead, Everett Sloane et Dolores Del Rio.

Party girl *Traquenard*, Nicholas Ray, USA, 1958, 95 mn

Chicago au début des années 1930. Tombé amoureux de la danseuse Vicky (Cyd Charisse), l'avocat de la pègre Farrell (Robert Taylor) veut rentrer dans le droit chemin. Mais refuse longtemps d'aller jusqu'au bout en témoignant, comme lui demande le procureur Stewart (Kent Smith), contre Rico (Lee J. Cobb), sorte d'Al Capone. Farrell fait par deux fois le coup de la montre, une de ses spécialités – "Vous voyez cette montre, elle me vient de mon père" – : cela lui sert à attendrir des jurés qui acquittent le terrifiant tueur Louis (John Ireland) puis à faire perdre un temps précieux à Rico prêt à défigurer Vicky et qui meurt flacon d'acide sulfurique en main. Seul point faible du film, Charisse, agréable à regarder, surtout quand elle danse, mais actrice inexpressive.

Il Casanova di Federico Fellini *Le Casanova de Fellini*, Federico Fellini, Italie, 1976, 148 mn

La mention de Trimalcion à la 90e minute fait du film une sorte de prolongement du *Satyricon* (p. 785) au XVIIIe siècle. Avec une plastique éblouissante malgré sa mer en matière plastique car Fellini inverse le rapport entre cinéma et théâtre ; au lieu de filmer en extérieur ou d'en donner l'illusion, il impose constamment à notre regard l'univers de carton-pâte dans lequel évolue le protagoniste.

Casanova (Donald Sutherland), qui se prend pour un esprit supérieur, n'est guère reconnu que comme le maître-étalon de son siècle. Il voyage avec un improbable oiseau mécanique, métaphore de son *cazzo*, qui s'agite comme un métronome lors des ébats de l'aventurier – superbe musique de Nino Rota. Ses partenaires sont affublées de tares, ainsi cette bossue qui louche tout en agitant une langue suggestive. Quelques exceptions à cette laideur, ainsi Henriette (Tina Aumont), comme sortie du *Casanova* de Comencini (p. 1720), qu'il présente comme son grand amour ; dans le plus pur style des *Mémoires*, il a tôt fait de l'oublier. Et cette poupée mécanique avec laquelle il fait un dernier tour de piste.

Il est dommage qu'aucune allusion ne soit faite à la prétendue méthode des "pyramides", l'arnaque numérologique chère au Vénitien. Mentionnons la contribution graphique de Roland Topor et l'étrange caméléon à élytres joué par Daniel Emilfork. Avec Reggie Nalder et Micha Bayard.

Young Frankenstein *Frankenstein Junior*, Mel Brooks, USA, 1974, 106 mn

Le comique référentiel de Mel Brooks à son meilleur : le docteur Frankenstein (Gene Wilder) de New York, qui fait prononcer son nom Fronkonsteen (comme Wonsteen), arrive en Transylvanie où il reprend l'activité bien connue de son ancêtre. Références aux Frankenstein de chez Universal, surtout *Bride of Frankenstein* (p. 1018) avec la fiancée (Madeline Kahn) aux cheveux poivre et sel et une parodie désopilante du sketch de l'aveugle (Gene Hackman) qui brûle le monstre en lui offrant soupe puis cigare – la créature se sauve sans attendre le café – ; empruntés à *Son of Frankenstein* (p. 1112) Igor (Marty Feldman) dont la bosse passe d'une épaule à l'autre et le policier au bras articulé (Kenneth Mars).

Signe des temps, les sous-entendus égrillards ne sont pas interdits ; le monstre (Peter Boyle) est doté d'un gigantesque "schwanstücker" qui ravit sa partenaire au point de lui faire chanter "Ah sweet mystery of life" et le docteur se fait greffer une partie de cet organe pour la plus grande satisfaction de la pulpeuse Inga (Teri Garr). Brooks est moins heureux avec le comique de répétition : chaque fois qu'on entend le nom de Frau Blücher (Cloris Leachman), les chevaux se mettent à hennir, ce qui est lassant. Par comparaison, Lubitsch pratiquait un comique de déclinaison, autrement dit ressassait la même phrase dans divers contextes.

Jeanne Dielman, 23 quai du Commerce, 1080 Bruxelles Chantal Akerman, Belgique, 1975, 193 mn

Filmé en plans fixes, le rituel de la vie de Jeanne (Delphine Seyrig), répétition des mêmes actes sur trois jours, d'un après-midi à un après-midi, ce qui fait que la plupart n'ont lieu que deux fois. Préparatifs de cuisine et courses, garde du bébé d'une voisine invisible. Le fils lycéen rentre le soir pour s'asseoir à table en gardant les yeux sur un livre. Jeanne, qui a reçu une lettre de sa sœur canadienne, la lui lit, puis tricote ; ils vont finalement faire un petit tour à pied. Le fils se couche dans son canapé-lit et discute, un soir, de son père mort il y a six ans, un autre, de sexe. Le lendemain, la mère préparera ses chaussures et son petit déjeuner.

Seul rituel a être répété trois fois, le client de l'après-midi. Car Jeanne fait bouillir la marmite en se prostituant. Rapport sordide, le micheton du jour arrive, pose son chapeau, la suit dans la chambre, non pour une piqûre mais pour un vite fait bien fait sur le lit recouvert d'une serviette. Le client repart en donnant rendez-vous pour la semaine suivante et son obole finit dans la soupière qui trône sur la table. La troisième fois quelque chose se passe mal, ou trop bien – peut-être qu'un vague soupçon d'orgasme a fait affleurer quelque chose d'insupportable. Toujours est-il qu'elle le tue avec une paire de ciseaux. Puis va s'asseoir avec la main droite rouge de sang, et médite alors que la nuit tombe.

Quasi-documentaire d'une précision maniaque qui présente une terrifiante image de l'aliénation, ici dans sa variante féminine. Une aliénation qui n'est supportable que tant qu'on n'en a pas conscience.

49th parallel Michael Powell, Grande-Bretagne, 1941, 117 mn

Ce film mineur de Powell imagine l'odyssée de six rescapés d'un sous-marin allemand emmenés par le lieutenant Hirth (Eric Portman) à travers le Canada, depuis la baie d'Hudson jusqu'à Banff en passant par Winnipeg. Ce voyage est avant tout prétexte à montrer des minorités tellement bien intégrées qu'elles sont insensibles aux sirènes nazies : un Québécois (Laurence Olivier au pénible faux accent français), des Esquimaux – comme on disait à l'époque –, des Indiens de l'Alberta et même des Huttérites germanophones (dont Anton Walbrook). Si tout ça relève de la propagande, le comportement des fuyards n'a, hélas, rien d'exagéré : ils tuent sans état d'âme un des leurs (Niall MacGinnis) qui se serait bien intégré aux anabaptistes ou détruisent avec rage les œuvres d'art qui faisaient la fierté d'un Anglais "dégénéré" (Leslie Howard). Le groupe fond progressivement pour se réduire au seul Hirth dont la fuite est devenue un symbole pour l'Allemagne ; il arrive aux États-Unis neutres caché dans un wagon de marchandises, mais un Canadien (Raymond Massey) convainc la douane américaine de renvoyer de l'autre côté des chutes du Niagara cette "marchandise non déclarée".

Jesse James *Le brigand bien aimé*, Henry King, USA, 1939, 106 mn

La lutte héroïque de Jesse James (Tyrone Power) et de son frère Frank (Henry Fonda) en guerre contre les Chemins de Fer depuis qu'un de leurs agents (Brian Donlevy) a causé la mort de leur mère (Jane Darwell). Le film, excellent, repose sur des personnages archétypaux, comme celui du journaliste Cobb (Henry Hull) toujours en train de récrire un éditorial vengeur ou celui du traître Robert Ford (John Carradine), le "dirty little coward" tremblant de peur auquel Samuel Fuller devait consacrer son premier film *I shot Jesse James* (p. 47). Les salauds sont très réussis, ainsi le directeur de la compagnie (Donald Meek) ou l'horrible Kane (J. Edward Bromberg) qui pousse Ford à assassiner Jesse.

Cette légende dorée oublie la participation des deux frangins à la sanguinaire bande de Quantrill (*The stranger wore a gun*, p. 740). Par contre Dillinger, héros du même genre, sera systématiquement noirci par Hollywood, (cf. p. 535).

La baie des Anges Jacques Demy, France, 1963, 80 mn

Jean (Claude Mann) est initié au jeu à Enghien par un collègue (Paul Guers). Au grand dam de son père horloger (Henri Nassiet) – "Douze chasseurs, douze pécheurs, douze joueurs : trente six feignants" –, il se rend à Nice où il rencontre Jackie (Jeanne Moreau platinée) à laquelle il porte chance. Musique de Michel Legrand. Ils gagnent beaucoup, puis perdent tout. Remusique de Michel Legrand. Ils deviennent amants, gagnent davantage et achètent une belle voiture, histoire d'aller faire un tour à Monte-Carlo et de rentrer à Nice... en train. Reremusique de Michel Legrand : elle quitte la table de jeu pour le rejoindre. Sauvée par l'amour ?

Roberto Succo Cédric Kahn, France, 2001, 120 mn

Après avoir tué ses parents, Roberto s'évade de l'hôpital psychiatrique de Bologne pour réitérer ses exploits en Savoie et en Suisse. La confusion apparente du film rend bien le désordre mental de ce schizophrène mythomane et capricieux qui semait, sans la moindre rationalité, la mort sur son chemin. Les étonnants yeux bleus de l'acteur Stefano Cassetti le rendent encore plus terrifiant.

Le roi des aulnes Marie-Louise Iribe, France, 1931, 54 mn

D'après Goethe. Un homme chevauche avec son enfant malade à travers marécage et forêt ; quand il arrive dans un village (alsacien), l'enfant est mort. Auparavant, l'enfant aura vu un inquiétant crapaud, une fée et des danseuses, ainsi que ce roi des Aulnes en cotte de mailles qui finit par le rattraper et l'emmener, ayant pris l'aspect de la Mort. Ce festival de surimpressions n'est pas vraiment réussi.

Escape to Burma *Les rubis du prince birman*, Alan Dwan, USA, 1955, 83 mn

Dans une Birmanie de pacotille – singes et éléphants de la réserve de Thousand Oaks –, Brecan (Robert Ryan) se cache dans la plantation de teck de Gwenn Mar (Barbara Stanwyck) et devient son amant. Rattrapé par la Police (David Farrar) lancée ses trousses par le Sawbwa (Robert Warwick) qui l'accuse d'avoir tué son fils, il est innocenté *in extremis* par une lettre du rejeton atteint de la peste.

History is made at night *Le destin se joue la nuit*, Frank Borzage, USA, 1937, 97 mn

Bruce Vail (Colin Clive, ci-devant Henry Frankenstein, p. 1608) est un armateur dont la jalousie maladive a poussé son épouse Irene (Jean Arthur) au divorce. À Paris, il assassine son propre chauffeur dans le but de faire suspecter l'amant (encore une fois imaginaire) d'Irene et la force à regagner New York. Paul Dumond (Charles Boyer), maître d'hôtel parisien tombé amoureux d'Irene le soir du meurtre, traverse alors l'Atlantique pour ouvrir avec son ami le cuisinier Cesare (Leo Carillo) un restaurant dont la renommée finira par attirer la belle. *Happy end ?* Pas encore, car suspect potentiel du meurtre du chauffeur, Paul part avec Irene se faire innocenter par la Justice française... à bord d'un navire de la C^{ie} Vail, le *Princess Irene.* Le jaloux pousse la démence jusqu'à provoquer un naufrage inspiré de celui du *Titanic*.

Scénario extravagant et mélange de genres, comédie légère et tragédie lorsque les passagers attendent la mort dans le navire qui a touché un iceberg. Mais le film ne sombre pas plus dans le ridicule que le navire ne coule : une grande réussite, peu connue, du génial Borzage.

Le daim Quentin Dupieux, France, 2019, 74 mn

Georges (Jean Dujardin) achète pour un prix d'ami (8000 €) une veste façon daim des années 1960 qui change sa vie. Le vêtement se met en effet à parler et demande à devenir le seul blouson au monde. Lourde tâche dont Georges s'acquitte en prétendant tourner un film dans lequel des figurants déclarent "Je promets de ne plus jamais porter de blouson de toute ma vie" ; fort de cette promesse filmée, le "réalisateur" confisque alors le vêtement. Il finit par tuer ceux qui en portent et creuse une fosse commune où il enterre ses victimes, i.e., les blousons. Il tape régulièrement la barmaid Denise (Adèle Haenel) en prétendant en faire la monture (!) de son film ; cette dernière, nullement dupe de son manège, récupère à sa mort le célèbre blouson pour pérenniser l'immortel projet.

Cette rupture, plus avec la rationalité qu'avec la société, est insolemment dérangeante ; peut-être parce qu'on ne sait pas trop dire en quoi elle nous dérange.

The tall T *L'homme de l'Arizona*, Bud Boetticher, USA, 1957, 77 mn

Ce western vaut d'abord pour sa distribution de méchants très convaincants : Skip Homeier, Henry Silva brute stupide et sadique, et Richard Boone hypocrite à souhait. Face à eux, Randolph Scott est moins désespéré qu'à l'habitude et Maureen O'Sullivan touchante dans le rôle d'une femme vieillissante qui, tout juste mariée, voit son époux – qui l'avait épousée par intérêt – abattu. Les Alabama Hills servent de splendide décor à cette histoire bien enlevée.

Phantom of the Opera *Le fantôme de l'Opéra*, Arthur Lubin, USA, 1943, 93 mn

Le fantôme est un peu à la portion congrue dans ce splendide film en Technicolor où l'on chante beaucoup, notamment des extraits d'un faux opéra russe assez réussi. La distribution est peu exaltante, à l'exception de Claude Rains dans le rôle de Claudin, violoniste défiguré qui croit qu'on lui a volé son concerto. Clou du film, le sabotage par Claudin du gigantesque lustre qui tombe sur les spectateurs. La version de 1925 (p. 1101), où l'on ne chantait pas puisque muette, donnait la place centrale au fantôme (Lon Chaney). Celle, ostensiblement infidèle de 1974 (*Phantom of the Paradise*, p. 502), retrouvera l'esprit de Gaston Leroux.

Fritz Leiber, père de l'auteur de science-fiction, joue Franz Liszt.

Dom Juan Marcel Bluwal, France, 1965, 106 mn

Molière adapté par la télévision de la grande époque. Michel Piccoli campe un Dom Juan en révolte contre Dieu dont le caractère prométhéen est souligné par le placide Sganarelle (Claude Brasseur) qui stigmatise les "esprits forts", tout comme un certain Pompidou (cf. p. 590). Avec Anouk Ferjac, Lucien Nat et Michel Le Royer. On reconnaît la saline royale d'Arc-et-Senans.

Mysterious island *L'île mystérieuse*, Cy Enfield, Grande-Bretagne, 1961, 101 mn

Arrivé par hasard sur une île déserte, une petit groupe doit affronter les animaux géants créés par Ray Harryhausen : un crabe, rouge avant même d'être bouilli, un poulet agressif et des abeilles qui ridiculisent les frelons asiatiques. Sous l'eau, des poulpes et dans une caverne, le *Nautilus* du capitaine Nemo (Herbert Lom). Ni les beaux scaphandres-coquillages qui déguisent les personnages en crustacés ni les décors irréalistes ne sauvent de l'ennui ce film dont les acteurs – Gary Merrill, Percy Herbert, Joan Greenwood – sont mauvais ou mal dirigés : Jules Verne n'est pas au rendez-vous. Pas plus que la musique peu inspirée de Bernard Herrmann qui se pastiche lui-même.

Faa yeung nin wa *In the mood for love*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 2000, 99 mn

Hong Kong, 1962. L'amour entre deux voisins mal mariés, M^me^ Chan, alias Li-zhen Siu (Maggie Cheung) et Mo-wan Chow (Tony Leung). Ils découvrent que leurs conjoints respectifs, toujours en voyage, sont amants, ce qui les dissuade plutôt de les imiter ; ils se voient en cachette à cause des inévitables ragots alors que leur relation reste, à une exception près, chaste. Comme M^me^ Chan est incapable de divorcer, Chow s'enfuit à Singapour, profitant d'une opportunité offerte par son collègue Ah Ping (Ping-Lam Siu). Mais le souvenir de cet amour platonique continue à hanter les deux protagonistes. En 1966, dans les ruines d'Angkor, Chow se souvient... La suite dans *2046* (p. 1642).

Le film, magique, sait saisir l'attente, les frôlements à peine ébauchés, la pluie qui tombe de nuit sur l'éclairage public comme si elle ruisselait sur les cœurs à vifs : l'amour est plus beau quand il est chaste, cf. la *Délie* de Maurice Scève. La musique inoubliable de Shigeru Umebayashi avait déjà servi pour le soporifique *Yumeji* (1991) de Seijun Suzuki.

Le crime de monsieur Lange Jean Renoir, France, 1936, 76 mn

C'est un Front Populaire *ante litteram* qui inspire ce film où l'on retrouve la patte de Jacques Prévert. Jules Berry incarne Batala, un éditeur de presse un peu escroc qui rêve de fonder une revue littéraire et policière au nom évocateur de *Javert* ; après qu'il a pris la poudre d'escampette pour éviter la Justice, il est tenu pour mort dans un accident de train et le personnel reprend l'activité sous forme d'une coopérative qui remporte une franc succès auprès des enfants en publiant *Arizona Jim*, aventures d'un cow-boy de pacotille concoctées par Amédée Lange (René Lefebvre). Quand l'odieux Batala refait surface déguisé en curé et menace de s'approprier les bénéfices pour payer ses dettes et publier *Javert*, Lange s'énerve et le tue ; l'escroc agonisant, réclame alors... un prêtre. Le meurtrier s'enfuit, accompagné par Valentine (Florelle) qui raconte l'histoire, en flash-back, à des frontaliers qui décident de laisser le couple passer en Belgique.

Batala annonce le dompteur de chiens du *Jour se lève* (p. 1595) où son meurtrier aura moins de chance. On n'imagine pas un tel film dans les États-Unis de l'époque. D'abord Lange, qui a tué Batala, même pas en légitime défense, s'en sort. Ensuite parce que l'habit ecclésiastique sert de déguisement à un escroc : Charlot, évadé de prison, l'avait revêtu dans *Le pélerin* (p. 573), œuvre qui fut interdite en Pennsylvanie.

Brillante distribution : Sylvia Bataille, Henri Guisol, Nadia Sibirskaïa, Maurice Baquet, Jacques Brunius, Marcel Duhamel, et Sylvain Itkine... dont se détache le superlatif Marcel Lévesque le Mazamette des *Vampires* (p. 487).

Treno popolare Raffaello Matarazzo, Italie, 1933, 60 mn

Rome. Le petite classe moyenne profite des billets de train bon marché pour aller passer un dimanche à Orvieto (Ombrie) : l'unanimisme de cette description de mini-drames et d'amours ébauchées rappelle *Menschen am Sonntag* (p. 1330). L'attention se focalise sur un trio : Giovanni, binoclard pédant, emmène sa collègue de bureau Lina, laquelle lui préfère le bellâtre Carlo rencontré dans le train. Lina et Carlo utilisent le prétexte d'une randonnée à bicylette pour semer Giovanni ; ils empruntent une barque qui chavire, ce qui fait que Giovanni les croit noyés. Lors du retour en train, Giovanni rencontre Maria, une jeune femme qui a passé la journée seule : venue avec un homme marié, elle en avait été séparée par l'arrivée intempestive d'une épouse jalouse.

Ce premier film de Matarazzo est aussi le premier d'un célèbre compositeur dont la brillante partition sonne déjà comme du Nino Rota.

Gibier de potence Roger Richebé, France, 1951, 102 mn

Vers 1938, l'orphelin Marceau (Georges Marchal) rencontre Alice (Arletty) qui le fait poser chez un douteux photographe (Palau), puis en fait le gigolo des clientes de son commerce de "lingerie". Il se retrouve ainsi homme de compagnie, une activité contre laquelle il se révolte parfois... mais vendre des journaux paie mal. Rentré de captivité, il retombe sous la coupe d'Alice qui grenouille désormais dans un milieu plus huppé. Invité dans un château, il est censé séduire la jeune Dominique d'Arjelouve (Nicole Courcel). Alice s'énerve en apprenant que son protégé – dont elle est platoniquement amoureuse – a trop bien réussi puisuq'il devrait épouser la belle avec la bénédiction de son influente tante Consuelo. Au désespoir de perdre son protégé et son gagne-pain, elle lui tire une balle de pistolet ; Marceau se défend en lui assénant un coup mortel.

Le film aborde un sujet un peu tabou, celui de la prostitution hétérosexuelle masculine. Cette originalité fait passer le prêchi-prêcha de la fin : chaperonnée par le père Quentin (Pierre Dux), Dominique jure d'attendre Marceau, désormais sur la voie de la rédemption.

The whistler William Castle, USA, 1944, 60 mn

Histoire classique du désespéré (Richard Dix) qui commandite son propre assassinat, change d'avis et a le plus grand mal à échapper à son sicaire (J. Carroll Naish), lequel tente de faire mourir sa future victime de peur ! Tout cela commenté en voix off par une ombre, ce Siffleur métaphore de la destinée.

Le film, qui adaptait une émission radiophonique de CBS, est le premier d'une série de huit ; cet opus 1 n'incite pas à voir les autres.

Letter from an unknown woman *Lettre d'une inconnue*, Max Ophüls, USA, 1948, 87 mn

D'après Stefan Zweig. Dans la Vienne de 1900, Stefan Brand (Louis Jourdan) reçoit une grosse enveloppe la veille d'un duel. C'est le testament de Lisa (Joan Fontaine) qui vient de mourir du typhus, tout comme le fils naturel qu'elle eut de Stefan. Le séducteur, qui ne se souvenait même plus d'elle, est bouleversé et décide d'affronter l'époux de celle dont il fut l'unique amour.

Plans incroyablement raffinés dont celui des amants qu'on suit depuis les fenêtres d'un café. Et insistance à montrer l'envers en même temps que l'endroit : on voit, dans le "voyage" sur le Prater, que le paysage suisse ou vénitien qui défile est actionné au moyen d'une sorte de bicyclette et à la fin d'une danse les musiciens fatigués s'éclipser. Le mari jaloux dans sa calèche annonce celui de *Madame de...* (p. 1138). Chez Ophüls, l'émotion naît de la perfection.

La reine Margot Jean Dréville, France, 1954, 105 mn

Août 1572. Sous prétexte de marier sa fille Margot (Jeanne Moreau) à Henri de Navarre (André Versini), Catherine de Médicis (Françoise Rosay) rassemble les parpaillots à Paris pour mieux les massacrer. Robert Porte campe un Charles IX fourbe et tragique à la fois. Mais le ton comique l'emporte : le futur Henri III (Daniel Ceccaldi) est un as du bilboquet et, contrairement à l'infortuné La Môle (Armando Francioli) torturé pour de bon, Coconas (Henri Génès) s'amuse beaucoup quand on le questionne à l'aide d'improbables coins en cuir. Louis de Funès fait une réjouissante apparition en empoisonneur.

Moins respectueuse de l'intrigue de Dumas, la version Chéreau (p. 221) retrouve par contre le bruit et la fureur des Guerres de Religion.

Viskningar och rop *Cris et chuchotements*, Ingmar Bergman, Suède, 1972, 92 mn

Le rouge domine dans cette grande maison où agonise Agnes (Harriet Anderson) en présence de ses deux sœurs, égoïstes chacune à sa façon : Maria (Liv Ullmann) pense surtout à ses amants alors que Karin (Ingrid Thulin) est frigide et dure. À la tentative de suicide du mari de Maria après une nouvelle infidélité répond le verre brisé avec lequel Karin se mutile le vagin : dans les deux cas encore du rouge. Malgré la photo et les cadrages splendides, ce serait un peu appuyé s'il n'y avait le personnage admirable de la servante Anna (Kari Sylwan) qu'on voit prendre la mourante sur son sein. Cet être généreux ouvre le journal d'Agnes pour restituer un instant de bonheur fugace : les trois sœurs, sur une balançoire poussée par Anna, dans la verdure du parc.

Dead zone David Cronenberg, USA, 1983, 104 mn

Johnny Smith (Chistopher Walken) peut prévoir l'avenir et même le prévenir. Il découvre que le politicien Stillson (Martin Sheen) deviendra président des États-Unis et déclenchera l'holocauste nucléaire. Après en avoir discuté avec son médecin (Herbert Lom), il décide d'abattre l'apprenti-Hitler...

Ce film indigne du talent de Cronenberg n'est guère qu'une succession de sketches. D'après un roman du maître du paranormal infantile, Stephen King.

Romanzo criminale Michele Placido, Italie, 2005, 147 mn

Rome, 1977-92. L'authentique Bande de la Magliana – Freddo (Kim Rossi Suart), Libano (Pierfrancesco Favino) et Dandi (Claudio Santamaria) – met la main sur la drogue avec l'aide de la Mafia sicilienne avant de se rapprocher des services secrets ; elle est mêlée à l'attentat de la gare de Bologne (2 août 1980). Le (fictif) commissaire Scialoja (Claudio Santamaria) cherche à coincer les criminels en manipulant une prostituée (Anne Mouglagis), maîtresse de Dandi.

Victimes de règlements de comptes, les copains tombent l'un après l'autre, Libano, puis Dandi et enfin Freddo liquidé par les services secrets : il en savait trop. Quoi au juste ? Mais après tout, ces services ne sont pas secrets pour rien.

Ich will doch nur, daß ihr mich liebt *Je veux seulement que vous m'aimiez*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1976, 105 mn

Munich. Marié et père d'un bébé, Peter (Vitus Zeplichal) accumule les dettes et les heures supplémentaires comme maçon. Jusqu'à la maladie et la dépression ; il finit par tuer, dans un acte de rage, un cafetier qui ressemblait à ce père indifférent et égoïste qui ne lui a jamais rendu son amour.

Le victimisme de Fassbinder, renforcé par des cartons redondants, trouve ici ses limites. Comment s'identifier à ce médiocre au sempiternel bouquet de fleurs qui semble le principal responsable de ses malheurs ?

Ostrov *L'île*, Pavel Lounguine, Russie, 2006, 110 mn

1976. Anatole (Piotr Mamonov) ne se pardonne pas une lâcheté de jeunesse : pour que les Allemands lui laissent la vie sauve, il avait exécuté le Cpt. Tikhon. Moine thaumaturge et grincheux sur une île de Carélie, près de la mer Blanche, il brûle les belles bottes de son supérieur (Victor Soukhouroukov) pour lui apprendre l'humilité et guérit la fille d'un amiral (Iouri Kouznetsov) qui n'est autre que ce Tikhon qu'il pensait avoir tué et qui lui pardonne. Il peut désormais mourir en paix.

Malgré un paysage saisissant, ce film édifiant est un peu ennuyeux.

Gion no shimai *Les sœurs de Gion*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1935, 67 mn

Deux sœurs, geishas à Gion. La plus âgée, Umekichi (Yōko Umemura) témoigne d'une certaine compassion pour son ancien protecteur ruiné, Furusawa. Alors que la cadette Omocha (Isuzu Yamada) n'a pas le moindre scrupule à l'égard des clients qu'elle houspille et manipule. Après avoir été envoyée à l'hôpital par l'un d'eux auquel elle avait fait perdre son travail, elle découvre que Furusawa a quitté son aînée sans crier gare. Omocha sanglote "– Pourquoi faut-il qu'il y ait des geishas, pourquoi une telle profession ?".

La Ferme aux Loups Richard Pottier, France, 1943, 82 mn

Deux journalistes (François Périer et Paul Meurisse) enquêtent sur la mort du clochard surnommé le Moujik, retrouvé étranglé. Assistés de la secrétaire du canard (Martine Carol, nez d'origine) – en fait la fille du patron (Guillaume de Sax) – pour laquelle ils en pincent, ils retrouvent le cadavre du Moujik dans la solitaire Ferme aux Loups. Arrive un juge d'instruction (Palau) qui ne comprend rien à rien,, le spectateur non plus. Las, le film s'enlise dans les explications, une histoire de jumeaux à dormir debout. La description de la rédaction du journal (avec André Gabriello) reste cependant drôle. Paul Meurisse reviendra dans *La dame d'onze heures* (p. 1756), film plus mémorable. Production Continental.

Jeremiah Johnson Sydney Pollack, USA, 1972, 116 mn

Ce western lent et magnifique conte la légende de Jeremiah Johnson (Robert Redford), le tueur de Crows. Parti vers l'Ouest, il a "tourné à gauche" – clin d'œil du droitier scénariste John Milius – aux Rocheuses et fait plusieurs rencontres. Un mort congelé lui lègue un fusil, une femme folle lui fait cadeau d'un fils adoptif. Il croise un chasseur d'ours (Will Geer) et un faux chauve (Stefan Gierasch) qui s'est rasé pour éviter d'être scalpé. Et des Indiens comme Paints-his-shirt-red (Joaquín Martínez) et des Têtes-Plates parmi lesquels son épouse.

Le destin frappe sous la forme d'un détachement militaire qui cherche un éclaireur pour porter secours à une caravane bloquée dans la montagne ; au nom des des valeurs chrétiennes, le terrifiant révérend Lindquist (Paul Benedict) oblige Jeremiah à guider la troupe, quitte à profaner un cimetière indien. Ce que la tribu lui fait payer cruellement en massacrant sa petite famille. Amer et détruit, il s'enferme dans une solitude vengeresse et devient la terreur des Crows. Ce demi-sauvage croise à nouveau les personnages vus à l'aller en terminant par Paints-his-shirt-red qu'il salue avec réticence. "Certains prétendent qu'il est toujours là-haut" susurre alors la ballade du film.

L'authentique John Johnson allait jusqu'à manger le foie de ses victimes.

Eyes wide shut Stanley Kubrick, USA, 1999, 159 mn

D'après Arthur Schnitzler. Tenaillé par la jalousie, un médecin (Tom Cruise) passe une nuit d'errance qui l'emmène dans une orgie très stylisée avec masques et musique satanique dont il se fait jeter avec des menaces que l'enlèvement du pianiste qui l'avait initié et la mort d'une participante portent à prendre au sérieux.

Comme dans *Orange mécanique* (p. 478), la seconde partie est un peu le revers de la première. Avec une longue et pesante démystification des menaces par un participant (Sydney Pollack) qui met les point sur les ı. Et une morale très osée qui se résume au mot FUCK prononcé par son épouse (Nicole Kidman).

Le boucher Claude Chabrol, France, 1970, 89 mn

L'amour d'un type un peu fruste (Jean Yanne, excellent) pour une institutrice (Stéphane Audran, excellente elle aussi) qu'il juge inaccessible. Ce sentiment d'infériorité lui fait accepter qu'elle fume dans la rue, ce qui faisait encore "mauvais genre" à l'époque. Ce boucher, un ancien d'Indo, est parfois saisi d'une frénésie meurtrière qui lui a fait tuer plusieurs jeunes femmes ; mais il préfère se faire une sorte de *seppuku* plutôt que s'en prendre à elle. Une expiation qui lui donne surtout la force et le prétexte pour se livrer à une déchirante déclaration ; ce Popaul qu'elle aimait bien, sans plus, expire sur les mots "Mademoiselle Hélène".

Beau film dans un contexte daté, un village du Périgord (Trémolat). Mariages et funérailles d'antan, respect encore intact pour l'institutrice et fétichisme d'un diplôme qui ne valait déjà plus un clou, "le" certificat.

Gaslight *Hantise*, George Cukor, USA, 1944, 109 mn

Londres, 1885. Paula (Ingrid Bergman) est un peu folle. Elle égare une broche offerte par son époux Anton (Charles Boyer), décroche des tableaux pour aller les cacher dans l'escalier, s'imagine voir l'éclairage baisser quand son mari s'absente le soir ; la servante Nancy (Angela Lansbury) la traite d'ailleurs avec un certain mépris. Nous apprenons que le mari projette de faire interner son épouse, ce qui lui évitera de passer par les toits pour fouiller les combles. Un policier attentionné (Joseph Cotten) identifiera Anton comme le Sergis Bauer qui tua jadis la tante de Paula ; n'ayant pas alors pu trouver ses bijoux, il a épousé son héritière pour avoir accès au domicile et y reprendre ses recherches en allumant le gaz au grenier.

Les acteurs, notamment Bergman, sont excellents mais le scénario est lourd et prévisible. Une bonne surprise à la fin, réjouissant retour à l'envoyeur : quand Anton/Sergis supplie Paula d'aller chercher de quoi couper ses liens, elle se met à jouer à la folle, à prétendre qu'elle a égaré le couteau qu'elle tient pourtant dans la main. Apparition de May Whitty en mémé amatrice de *murder stories*.

Archangel Guy Maddin, Canada, 1990, 83 mn

Au bord de la mer Blanche, pendant la guerre civile. Un soldat canadien unijambiste croit retrouver son épouse morte dans les traits de Veronkha, laquelle est mariée à un amnésique. Tout ça sur fond de lutte contre les méchants bolchéviks : moitié hommes et moitié bêtes, ils ont de grandes griffes et qui veut s'en défendre doit utiliser ses propres intestins pour les étrangler. J'oubliais, c'est filmé à la Maddin, autrement dit c'est du cinéma muet parlant.

Holy motors Leos Carax, France, 2012, 115 mn

Dans son interminable limousine blanche conduite par Céline (Édith Scob), Oscar (Denis Lavant) se change et se grime avant d'incarner un nouveau personnage : mendiante sur un pont ou mourant dans un hôtel de luxe, M. Merde au Père-Lachaise, accordéoniste dans une église, assassin et sa victime… avant de rentrer chez lui dormir avec ses singes. Céline lui souhaite une bonne nuit – à demain ! – et regagne le garage des HOLY MOTORS ; après avoir mis le masque des *Yeux sans visage* (p. 1590), elle laisse les limos à leurs papotages.

On ne sait trop quel rôle surnaturel tient Oscar dans cette histoire qui renouvelle notre vision du fantastique. Ange ou démon, il travaille sous la direction d'un personnage au visage marqué de taches de vin (Michel Piccoli) mais n'est peut-être pas immortel ; d'ailleurs une collègue de la même "firme" se suicide sous ses yeux depuis la terrasse de la Samaritaine. Moment magique, la visite du grand magasin à l'abandon avec ses mannequins étendus comme des cadavres. Le film est un tissu de références à d'autres œuvres, *Les amants du Pont-Neuf* (p. 1720) – l'ouvrage est visible de la terrasse de la Samar' – et *Les vampires* (p. 487). Ainsi qu'un hommage à Georges Franju et Étienne-Jules Marey.

Tandem Patrice Leconte, France, 1987, 87 mn

Animateur de radio itinérant, Mortez (Jean Rochefort) présente depuis vingt ans l'émission *La langue au chat* qui ressemble à s'y méprendre au *Jeu des mille francs* que Lucien Jeunesse anima sur France Inter de 1965 à 1995. Il est accompagné du chauffeur Rivetot (Gérard Jugnot) qu'il tutoie et avec lequel s'est établie une relation complexe, puisqu'il est son unique fréquentation. Ce *has been* vit entouré d'un halo de mensonges : il téléphone, au seul bénéfice de son assistant, à des maîtresses imaginaires et lui fait croire qu'il ne sait pas que son émission va s'arrêter. Quand la libraire d'une petite ville (Sylvie Granotier) cherche à se rapprocher de lui, il la quitte brutalement, effrayé par sa franchise.

Les deux acteurs sont excellents : Rochefort semble être né pour le rôle et Jugnot qui lui sert de faire-valoir, modeste et efficace.

Intolerance D. W. Griffith, USA, 1916, 168 mn

Le chef-d'œuvre de Griffith, dont le scénario consiste à développer parallèlement quatre épisodes de la lutte contre l'intolérance. Les cartons signés du monogramme DG ne laissent aucun doute à ce sujet : celle-ci est le fait de l'hypocrisie religieuse, qu'il s'agisse des prêtres de Baal (épisode assyrien), des Pharisiens (épisode christique), des catholiques (la Saint-Barthélemy) ou des ligues de vertu de l'époque contemporaine. Preuve qu'on ne peut pas réduire Griffith au racisme de *The birth of a nation* (p. 1061). Afin de leur donner un cachet d'universalité, les personnages ne portent aucun nom : nous avons affaire à la Chérie, au Garçon, à la Fille des montagnes ou au Rhapsode – sauf quand ils sont historiques, ainsi Catherine de Médicis campée par l'horrible Josephine Crowell. Un personnage atemporel, celui de la Mère éternelle, fait la transition d'une époque à l'autre : c'est Lilian Gish qui berce ainsi l'Humanité.

Les épisodes sont développés de façon très inégale : on ne voit guère le Christ et la Saint-Barthélemy est un peu expédiée. Mais l'épisode assyrien est d'une luxuriance incroyable, avec ses décors titanesques, ses murailles et ses machines de siège et même une arme de guerre futuriste, sorte de compromis entre le tank et le lance-flammes. L'épisode moderne, beaucoup moins impressionnant visuellement, nous inflige l'insupportable description d'un rituel d'exécution. Le seul à voir la défaite de l'intolérance, il se clôt sur des images de la Grande Guerre rapidement supplantées par celle d'un futur pacifié et idyllique : il est vrai qu'en 1916, les États-Unis étaient encore neutres.

Le film eut une grande influence, citons *Pages arrachées au livre de Satan* de Dreyer (p. 1653).

L'appât Bertrand Tavernier, France, 1992, 112 mn

Fait divers particulièrement horrible : pour gagner rapidement de l'argent, les jeunes Nathalie, Éric et Bruno (Marie Gillain, Olivier Sitruk et Bruno Putzulu) tuent des notables (Philippe Duclos et Richard Berry) appâtés par les charmes de la jeune femme.

Le portrait moral est accablant. Les deux garçons sont bêtes et Tavernier leur prête des goûts cinématographiques affligeants : ils ne jurent que par Steven Seagal et connaissent le *Scarface* de 1983 (p. 686) par cœur. Leurs cambriolages mal préparés se terminent par l'assassinat obligé de la victime avec des méthodes qui montrent un complet amateurisme et une surprenante absence d'humanité. La fille est la mieux servie : cette allumeuse obsédée par les marques – "C'est un Mont-Blanc" – et prétend habiter Neuilly – "Enfin Neuilly-Levallois, c'est à deux rues" – demande au policier qui la boucle "Vous croyez que je serai relâchée pour aller voir mon père à Noël ?".

The Ox-Bow incident *L'étrange incident*, William A. Wellman, USA, 1943, 79 mn

Ce western particulièrement âpre et sans concessions que Wellman tenait beaucoup à réaliser est l'histoire d'un lynchage. Trois innocents sont capturés par des justiciers auto-proclamés qui les pendent en refusant de les écouter. Parmi les victimes, Donald (Dana Andrews) auquel on laissera quand même le temps d'écrire une lettre à sa femme et un Mexicain (Anthony Quinn), sans doute coupable d'autres crimes que celui, imaginaire, qu'on lui reproche. Le détachement de vengeurs est emmené par une brute douteuse (Marc Lawrence) et un ex-militaire qui porte l'uniforme obsolète du Sud (Frank Conroy) ; s'en détache un couple immonde (Paul Hurst et Jane Darwell) singulièrement acharné à tuer. Seuls sept (dont Henry Fonda, Harry Morgan et Harry Davenport) des membres de la sinistre bande ont tenté de s'opposer à cette horreur. Quand ce beau monde revient une fois sa besogne accomplie, on apprend que le crime n'était qu'un bruit sans fondement. L'ex-Sudiste, discrédité aux yeux de son fils, se donne la mort tandis que les autres, justes et brutes sanguinaires dégrisées, se retrouvent au saloon ; piètre compensation, une quête pour la veuve de Donald.

Les grands ducs Patrice Leconte, France, 1987, 87 mn

Trois acteurs sans emploi se retrouvent en tournée pour jouer une pièce ringarde au nom évocateur de *Scoubidou*. Le producteur Chapiron (Michel Blanc), qui fait tout pour saboter les représentations, va jusqu'à pousser la vedette féminine (Catherine Jacob) dans un escalier. Mais rien n'y fait : la pièce et ses acteurs sont tellement mauvais qu'ils finissent à Broadway.

Il n'y a pas vraiment d'histoire, seulement une bande de copains – Jean-Pierre Marielle, Philippe Noiret et Jean Rochefort – qui cabotinent à souhait dans cette farce sans prétention mais souvent hilarante.

Ivanhoe Richard Thorpe, 1952, 107 mn

Bonne adaptation hollywoodienne de Walter Scott. Ami de Robin des Bois, le preux Ivanhoe (Robert Taylor) hésite entre la Saxonne Rowena (Joan Fontaine) et la belle Juive Rebecca (Elizabeth Taylor) ; il choisira la première, mais sauvera la seconde au terme d'un Jugement de Dieu qui l'oppose à l'immonde Bois-Guilbert (George Sanders), un Normand pris dans ses contradictions puisque amoureux de Rebecca mais forcé par la situation à combattre pour l'envoyer au bûcher.

Emlyn Williams campe l'amusant serf affranchi Wamba. Finlay Currie et Felix Aylmer jouent les pères respectifs d'Ivanhoe et Rebecca. Côté méchants, Guy Rolfe et Francis De Wolff incarnent le prince Jean et Front-De-Bœuf.

Oktiabr *Octobre*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1927, 99 mn

Reconstitution épique de ces "dix jours qui ébranlèrent le monde" (John Reed, cf. *Reds* p. 1052)) : la prise du Palais d'Hiver, le croiseur Aurore, etc. Montage extrêmement fragmenté et plans métaphoriques : ainsi, la statue d'Alexandre III qui s'était brisée au début du film se réassemble-t-elle au moment du putsch de Kornilov. Ou quand Trotski appelle à temporiser, des harpistes en contrepoint. Parler du traître Trotski, c'est évoquer le caractère mensonger de cette œuvre de propagande : on ne regarde pas Eisenstein par amour de la vérité historique mais pour les images inoubliables qui parsèment ses films comme ce pont sur la Neva qui bascule en soulevant un attelage et son cheval mort. Sonorisation tardive (1967) à l'aide de musiques de Chostakovitch, notamment sa onzième.

The belly of an architect *Le ventre de l'architecte*, Peter Greenaway, Grande-Bretagne, 1987, 119 mn

L'architecte américain Kracklite (Brian Dennehy) prépare à Rome une exposition sur Boullée, son visionnaire confrère du XVIII^e^ siècle. Il est pris d'une étrange obsession quant à son ventre tandis que son épouse le trompe avec le co-organisateur Caspasian (Lambert Wilson). Lequel lui prend non seulement sa femme mais encore la direction de l'exposition. Kracklite délire de plus en plus : discussions imaginaires avec "Étienne-Louis" et phobie des figues empoisonnées façon Livia (p. 62). Atteint d'un cancer de l'estomac, il se défenestre le jour de l'inauguration au Vittoriano... alors que son épouse accouche d'un enfant de lui.

Le film est un hommage à Rome et ses momuments antiques et fascistes. Pêle-mêle, l'EUR, la Villa Adriana, le Capitole, la piazza Navona, le Foro Italico et, *last but not least*, le Panthéon, baigné d'une splendide couleur ocre, décor nocturne de la dérive éthylique de l'architecte.

Le vieil homme et l'enfant Claude Berri, France, 1967, 84 mn

Pendant la guerre, un enfant juif est caché chez les Dupont (Michel Simon, étonnant, et Luce Fabiole) dans une bourgade de l'Isère. Pépé Dupont n'arrête pas de pester contre les Bolchéviks, le Front Populaire et, surtout, les Juifs qu'il reconnaît à l'odeur... c'est tout juste s'ils ne portent pas des cornes.

Visiblement basé sur les souvenirs du réalisateur, le film restitue le passé par petites touches : les enfants tondus à cause des poux annoncent les "tondues" de la Libération. Quant au fils de la famille (Roger Carel), il se prend d'une tardive aversion pour Pétain – alors que son vieux père refuse de désavouer le Maréchal en fuite. Dernier plan touchant du couple de vieillards sous la pluie, vu depuis le car emmenant l'enfant qui a retrouvé son père (Charles Denner).

Werckmeister harmóniák *Les harmonies Werckmeister*, Béla Tarr, Hongrie, 2000, 139 mn

La séquence d'ouverture nous situe dans la continuité de *Sátántangó* (p. 31) : un bar où les gens dansent de façon grotesque. Mais les personnages principaux ne sont plus les mêmes : János (Lars Rudolph) est facteur dans une petite ville qui semble peuplée de ses oncles et tantes. Ainsi Tünde (Hanna Schygulla) qui pousse son amant le préfet de police à prendre le pouvoir "pour rétablir l'ordre". Ou encore György (Peter Fitz), ex-époux de Tünde, qui radote sur les harmonies Werckmeister, un tempérament inégal proposé à la fin du XVII^{e} siècle et curieusement présenté ici comme égal.

Un étrange camion arrivé de nuit installe sur la grand-place une gigantesque baleine morte. Symbolise-t-elle les méfaits du défunt Communisme ? À la tombée de la nuit, un attroupement se forme autour de la bête puis la foule va, d'un pas décidé, saccager l'hôpital municipal. On ne sait trop si ces vandales sont manipulés par le cétacé mort ou par la tante Tünde. Qu'importe, les plans-séquences sont, comme d'habitude, superlatifs. Tarr, qui aime bien s'attarder sur des gens en train de marcher, souvent de dos et en petit groupe, filme longuement et de face, la troupe de casseurs en route vers l'hôpital. Scénario et musique des récurrents László Krasznahorkai et Mihály Vig.

Fury Fritz Lang, USA, 1936, 92 mn

Joe Wilson (Spencer Tracy), un Américain moyen parti en voiture rejoindre sa fiancée Katherine (Sylvia Sidney) est arrêté car on le soupçonne, sur de vagues indices, de faire partie d'une bande de kidnappeurs. Les esprits s'échauffent dans la petite ville et une bande de lyncheurs emmenés par Dawson (Bruce Cabot), met le feu à la prison ; une explosion permet à Wilson d'en réchapper par miracle. Tenu pour mort et muré au domicile de ses frères, il suit à la radio le procès des 22 lyncheurs qui encourent la peine de mort.

Le procureur (Walter Abel) peine a établir leur identité car ils ont tous de solides alibis ; même le shérif (Edward Ellis), que les justiciers avaient pourtant tabassé, pratique l'omertà. Miracle du cinéma, l'assaut de la prison a été filmé et ces citoyens exemplaires, soi-disant chez eux ou au bar, sont montrés en pleine action. Katherine, qui croyait Joe mort, le débusque chez ses frères et le culpabilise : au moment de l'énoncé de la sentence, il se présente à la barre.

Cette brillante dénonciation d'un fléau de l'époque (cf. *They won't forget*, p. 239) n'est pas vraiment tendre pour la victime qui se transforme en bourreau aigri ; comme si le mal n'épargnait personne. Dommage que ce premier film américain de Lang recourre au procédé éculé du montage parallèle : commères en train de s'exciter et volatiles de basse-cour.

Portrait of Jennie William Dieterle, USA, 1948, 86 mn

Après *Love letters* (p. 119), Dieterle réunit à nouveau Joseph Cotten et Jennifer Jones dans une œuvre onirique qui voit un peintre plonger régulièrement dans le passé pour y retrouver une jeune femme morte. "Time made an error" dit-elle lors de leur dernière rencontre. Ce qui peut s'appliquer aussi au personnage tout à fait réel de la galeriste (Ethel Barrymore) laquelle, bien que trop vieille, semble aimer l'artiste. Musique de Debussy attribuée à... Debussy.

Je l'ai été trois fois Sacha Guitry, France, 1952, 78 mn

"Il a une pipe de cocu" entend-on au début, en parlant de Verdier ; et il est vrai que Bernard Blier avait la tête de l'emploi. Ce film amusant et vite oublié raconte, comme le suggère le titre, trois mésaventures. La première "moitié" de Verdier (Simone Paris) le trompe – mais de bonne foi – avec un sosie. Alors qu'il s'est établi diamantaire place Vendôme, sa seconde épouse (Solange Varenne) vend un collier à un sultan plein aux as ; non seulement elle en obtient un très bon prix, mais elle garde le bijou. La troisième (Lana Marconi) le trompe avec un cabot (le réalisateur) venu en habit de scène entre deux actes d'une pièce qu'il est en train de jouer ; rentré inopinément, le cornu fait sortir de la chambre conjugale l'amant costumé... en cardinal qui lui fait la morale et le réexpédie à Paris.

Réjouissant générique : François Gir arrive en auto-gyre !

Salò o le 120 giornate di Sodoma Pier Paolo Pasolini, Italie, 1975, 112 mn

Les 120 journées de Sodome du divin marquis transposées dans l'infâme République de Salò. Un groupe de miliciens enlève des jeunes gens, neuf de chaque sexe, qui devront traverser trois cercles. Celui des manies, avec pour meneuse de jeu la signora Vaccari (Hélène Surgère), celui de la merde, avec pour meneuse de jeu la signora Maggi (Elsa De Giorgi) et celui du sang, meneuse de jeu la signora Castelli (Caterina Boratto).

Film placé sous le signe du trou du cul qu'on regarde, qu'on pénètre, d'où sort la merde qu'on va manger. Et d'une règle absurde et cruelle, celle du bon plaisir essentialiste que l'auteur a judicieusement associé à la République Sociale, état fasciste et fantoche, donc doublement arbitraire ; et d'ailleurs ces dignitaires sadiques (!) dont Paolo Bonacelli et Aldo Valletti évoquent le Croate Ante Pavelić et sa bourriche d'yeux humains. Un des deux films essentiels de Pasolini avec son *Évangile selon saint Mathieu* (p. 735) dont il est comme le négatif.

Pasolini avait été enthousiasmé par *Femmes femmes* (p. 413), d'où la présence d'Hélène Surgère et Sonia Saviange qui reprennent une saynète du film de Vecchiali (mossieur Juju et mossieur Loyal).

Zavtra byla voïna *Demain c'était la guerre*, Iouri Kara, URSS, 1987, 84 mn

L'automne 1940, dans une bourgade russe. Les élèves du lycée se réunissent parfois chez le prestigieux ingénieur aéronautique Liouberetski – inspiré d'Andreï Tupolev – qui tranche avec les adultes godillots auxquels ils ont affaire en classe. Il ne trouve pas scandaleux qu'on lise Essénine et préfère, en poésie, le point d'interrogation au point d'exclamation. Les grosses voitures noires du NKVD viennent l'arrêter une nuit et le conformisme se déchaîne : une professeure exige que Vika, fille de l'ingénieur, renie publiquement son père. Elle préfère se tuer et la professeure qui est aussi la mère d'Iskra (= étincelle), héroïne de l'histoire, essaie d'empêcher les élèves de lui rendre un dernier hommage. Qui se tient quand même grâce au proviseur qui paie cette audace de son poste en attendant pire. Contre toute attente, Liouberetski est libéré et les élèves qui lui rendent visite tentent de le réconforter en déclarant que 1940, bissextile, était une mauvaise année : 1941 sera meilleure.

C'est là où s'arrête le film proprement dit. Il est suivi d'un épilogue racontant la destinée héroïque et tragique des protagonistes, en particulier qu'Iskra fut pendue par la Gestapo à côté de sa mère. C'est de cette façon que la censure soviétique noyait le poisson (p. 243) : il ne se passait rien de bien grave et d'ailleurs ces jeunes gens un peu exaltés sont rentrés dans le rang dès qu'ils ont dû faire face à des enjeux sérieux.

La couleur est réservée à des lieux où règne l'espoir : l'appartement de Liouberetski avant son arrestation (mais pas après son retour), celui du proviseur licencié. Le film, bouleversant, sait restituer l'émotion de cette jeunesse idéaliste : à fleur de peau, elle s'exprime lors de la lecture d'un poème ou de l'adieu à Vika.

The prisoner of Zenda *Le prisonnier de Zenda*, Richard Thorpe, 1952, 100 mn

Remake du classique de John Cromwell (p. 1027) démarqué scène à scène. Globalement inférieure, cette version bénéficie de la couleur et d'une splendide distribution : côté dames, Deborah Kerr et Jane Greer, côté messieurs, Stewart Granger, alors à son apogée et James Mason excellent dans un rôle de traître suave et sans scrupules. Moments mémorables, le bal à la Cour où l'orchestre s'arrête chaque fois que le couple royal fait une pause pour discuter et surtout le duel final dans la forteresse, presque aussi réussi que celui de *Scaramouche* (p. 618).

Peter Pan Walt Disney, USA, 1953, 77 mn

Cette adaptation de la pièce de J. M. Barrie est moins réussie que celles de *Pinocchio* ou *Alice in Wonderland* (pp. 1020, 1093). Le tandem formé par le capitaine Crochet (Hook) et le crocodile échappe à la mièvrerie générale.

Duel Steven Spielberg, USA, 1971, 86 mn

David (Dennis Weaver), voyageur de commerce, a la mauvaise idée de doubler un énorme camion-citerne dont le chauffeur le prend en grippe et se met systématiquement en travers de son chemin, allant jusqu'à essayer de le tuer.

Ce téléfilm qui lança Spielberg montre un indéniable sens de la mise en scène. Mais c'est bien plus qu'un interminable duel grâce à sa dimension fantastique due au scénariste Richard Matheson. Car ce camion est une sorte de monstre infernal dont on ne voit jamais le conducteur sinon son bras signalant à David que la voie est libre alors qu'une voiture arrive en face. Quand le véhicule s'écrase dans un ravin, ce n'est d'ailleurs pas du sang qui dégouline sur le volant mais de l'huile.

The curse of Frankenstein *Frankenstein s'est échappé !*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1957, 83 mn

Cette production Hammer, avec Peter Cushing (le baron Victor, scientifique cruel et sans scrupules) et Christopher Lee (sa pathétique et dangereuse créature), marque le retour du héros de Mary Shelley, mais en couleurs. Il ne renouvelle pourtant pas l'image de la femme : la servante Justine (Valerie Gaunt) couche avec tout le monde, y compris le baron, normal donc qu'il la livre au monstre, la fiancée Elizabeth (Hazel Court) est une oie blanche qui, après avoir échappé *in extremis* à la créature, se console avec l'assistant de Victor (Robert Urquhart).

Le film eut une grande diffusion : il passait à l'époque dans les cinémas de quartier, comme celui de la rue Staline à Saint-Fons.

Ruby Gentry *La furie du désir*, King Vidor, USA, 1952, 79 mn

Caroline du Nord. La jeune Ruby (Jennifer Jones), née "on the wrong side of the tracks", entretient une liaison tumultueuse avec Boake (Charlton Heston) qui préfère se marier dans son milieu. Ruby épouse alors le richissime veuf Gentry (Karl Malden) mais est soumise à l'ostracisme de la bonne société, puis à sa franche hostilité après le décès accidentel de son conjoint. Dès lors, elle utilise son argent pour ruiner cette bande de snobs. À l'exception de Boake qui se voit magnanimement proposer l'effacement d'une hypothèque ; offre refusée avec un ostensible mépris de classe auquel Ruby réplique par le rachat des plantations de son ex-amant qu'elle fait noyer par la mer. Mais l'amour et le désir sont trop forts et les deux se retrouvent dans les marais pour un rendez-vous amoureux déguisé en partie de chasse ; Jewell (James Anderson), frère de Ruby et bondieusard aigri, abat le jeune homme.

Le film rappelle *Duel au soleil* (p. 995) mais cette passion dévorante manque d'ampleur : les épisodes se succèdent trop vite et Heston est peu convaincant.

Fitzcarraldo Werner Herzog, RFA, 1982, 157 mn

Le héros du film est incontestablement ce bateau auquel le réalisateur a réellement fait hisser sur une colline pour passer d'une rivière à une autre – en fait un méandre de la même, comme l'atteste le sens du courant ; et ses véritables vedettes, les étonnants indigènes qui s'activent à cette tâche absurde. Le documentaire *Burden of dreams*, dû à Les Blank (p. 70), est l'indispensable complément de cette œuvre attachante et un peu ratée du fait de sa démesure.

La remontée de la rivière a un petit côté Conrad – *Au cœur des ténèbres* – avec ce moment étonnant où Fitzcarraldo fait écouter Caruso au peuple invisible des berges. Claudia Cardinale campe une patronne de bordel d'Iquitos, maîtresse de l'aventurier joué par un Klaus Kinski un peu absent. Avec José Lewgoy, Miguel Ángel Fuentes et le minuscule Grande Otello ; musique de Popol Vuh.

Rendez-vous André Téchiné, France, 1985, 80 mn

La jeune et peu farouche Nina (Juliette Binoche) monte à Paris pour faire du théâtre. Elle y rencontre le torturé Quentin (Lambert Wilson) dont le fantôme continue à la persécuter après son suicide. Véritable *Deus ex machina*, un metteur en scène de théâtre (Jean-Louis Trintignant) la pousse à devenir une véritable actrice en jouant Juliette. Ce qui suppose la découverte de l'amour avec Paulot (Wadeck Stanczak) auquel elle s'était jusque là refusée.

À rapprocher d'autres films sur des actrices, *Stage door* (p. 1334) ou *Esther Kahn* (p. 1356) ; et de *J'embrasse pas* (p. 425) dont il est un peu le brouillon. La musique de Philippe Sarde rappelle *Verklärte Nacht* d'Arnold Schönberg.

Great expectations *Les grandes espérances*, David Lean, Grande-Bretagne, 1946, 114 mn

Dickens, magnifiquement servi par David Lean. Mémorable image du début à travers le regard du jeune Pip : la rencontre de Magwitch (Finlay Currie) le bagnard évadé géant comme un ogre. Sans parler du salon de Miss Havisham (Martita Hunt), la vieille fille immergée dans les toiles d'araignées qui recouvrent le banquet non consommé d'un mariage qui n'eut pas lieu. C'est dans cette atmosphère étrange qu'évoluent Pip (John Mills) et Estella (Jean Simmons, puis Valerie Hobson), dont Pip est amoureux et qui ont tous deux, sans le savoir, un lien avec Magwitch : il est le père de l'une et le bienfaiteur de l'autre. L'univers de Dickens où tout se termine bien est néanmoins un monde menacé par la potence qui orne le premier plan du film : le cabinet de l'avocat (Francis Sullivan) donne sur un gibet qui ne chôme pas et Magwitch n'y échappe que parce que la maladie est plus rapide que le bourreau. Débuts d'Alec Guinness.

Angst *La peur*, Roberto Rossellini, RFA, 1954, 75 mn

D'après Stefan Zweig, l'histoire d'une épouse adultère (Ingrid Bergman) que son mari (Mathias Wieman) persécute par l'intermédiaire d'une fausse maître-chanteuse (Renate Mannhardt) qui l'accule à faire des mensonges de plus en plus graves. Quand elle apprend la manipulation, elle tente de mettre fin à ses jours, mais son époux l'arrête *in extremis* et lui demande pardon pour sa cruauté.

Décors pluvieux, sordides et nocturnes pour ce film tourné à Munich qui ne vaut pas *Voyage en Italie* (p. 54). Mais Bergman est excellente.

Lady for a day *Grande dame d'un jour*, Frank Capra, USA, 1933, 96 mn

Apple Annie (May Robson) qui survit en vendant des pommes porte-bonheur est alarmée par la visite de sa fille, élevée en Espagne où elle doit faire un beau mariage : le père du promis, un comte (Walter Connolly), souhaite rencontrer la belle famille. Dude (Warren William), un gangster superstitieux, décide de donner le change pour que les Ibériques repartent de New York en croyant avoir eu affaire à une grande dame. Ils auront en tout cas rencontré le véritable maire (Samuel Hinds) qui s'est pris au jeu. Autour de Dude, la belle Missouri (Glenda Farrell) et le "père" de la fiancée (Guy Kibee), un arnaqueur qui gagne le montant de la dot au billard. Et deux pittoresques hommes de main : Shakespeare (Nat Pendleton) et Happy (Ned Sparks) qui écorche tellement la langue anglaise qu'il a droit à "If I had my choice of weapons with you, Sir, I'd choose grammar".

Pro ourodov i lioudeï *Des monstres et des hommes*, Alexeï Balabanov, Russie, 1998, 89 mn

1900. Le pornographe Johan (Sergueï Makovetski), un épileptique qui n'hésite pas à tuer, vit du trafic de photos osées – des jeunes femmes en train de se faire fouetter – avec l'aide de sa sœur Grounia (Daria Jurgens) et de son acolyte Victor (Soukhoroukov). Le trio prend le contrôle de deux familles pétersbourgeoises : la jeune Liza (Dinara Droukarova) est ainsi initiée à l'amour qu'elle confondra pour toujours avec la flagellation. Les siamois Kolia et Tolia sont pervertis par le sadique Victor qui en fait des monstres chantants ; Kolia tue Victor et Tolia, devenu alcoolique, meurt laissant son frère désemparé. Johan s'aventure sur un banc de glace qui s'éloigne sur la Neva... on pense à la fin de *La mère* (p. 1160).

Sur un scénario parfaitement désespérant et sordide, un film magnifique et étonnamment poétique. La photo sépia, la musique, notamment celle du bal du *Guerre et Paix* de Sergueï Prokofiev, ces canaux où évolue une barque à vapeur dans un nuage de fumée noire, tout cela contribue à une évocation nostalgique, mais nullement complaisante, de la Russie pré-révolutionnaire.

Place de la République Louis Malle, France, 1974, 91 mn

Octobre 1972 : Louis Malle fête ses quarante ans en s'installant place de la République, côté III^e^ arrondissement. Il donne la parole aux passants et aux camelots alors qu'on entend "Si tu ne veux pas payer d'impôts" de Maurice Yvain et Albert Willemetz, remis à la mode par les Charlots. Le film, qui restitue l'atmosphère du quartier tel que je l'ai connu en 1968, n'est pas une réussite : certaines divagations saoulantes auraient dû être, pour le moins, raccourcies.

A dog's life *Une vie de chien*, Charles Chaplin, USA, 1918, 33 mn

Shoulders arms *Charlot soldat*, Charles Chaplin, USA, 1918, 36 mn

The pilgrim *Le pélerin*, Charles Chaplin, USA, 1923, 40 mn

Dans *A dog's life*, le "Tramp", qui n'arrive pas à accéder à un guichet d'embauche, rencontre un chien avec lequel il partage des puces, "strangers in our midst", mais qui lui fait découvrir un porte-feuille bien rempli ; la dernière image le montre marié et se penchant sur le berceau où dort... l'animal, en fait une chienne, avec ses petits. Dans *Shoulders arms*, le héros mobilisé utilise un fromage puant en guise de gaz asphyxiant et, déguisé en arbre, capture l'État-major allemand, ou peut-être seulement quelques hauts gradés : ça n'a pas d'importance, vu que c'était un rêve et d'ailleurs les Allemands ne portaient plus de casque à pointe depuis 1916. *The pilgrim* est le dernier court-métrage de Chaplin : un forçat évadé troque sa tenue voyante pour une autre qui l'est tout autant, celle de pasteur. Contraint de délivrer un sermon devant des fidèles, il mime la lutte de David contre Goliath. Finalement arrêté, il apitoye le policier qui choisit de l'abandonner à la frontière avec le Mexique ; comme ce pays lui semble peu sûr, il préfère poursuivre son chemin un pied de chaque côté. Cette œuvre valut à son auteur des accusations d'impiété et fut en conséquence interdite en Pennsylvanie. Edna Purviance joue dans ces trois films produits par la First National.

La planète sauvage Étienne Laloux, France, 1973, 69 mn

Le roman de Stefan Wul se situe dans le monde des Draags, géants bleuâtres qui s'absentent souvent dans leur bulle pour méditer ; c'est en fait pour se rendre sur un satellite naturel, la planète sauvage. Leurs enfants s'amusent avec des animaux domestiques, les Oms qui ont tendance à s'évader pour former des colonies : il faut alors procéder à une déshommisation.

Magnifique graphisme surréaliste de Roland Topor dont le statisme s'accorde avec une animation parfois un peu figée.

L'assassin habite... au 21 Henri-Georges Clouzot, France, 1942, 83 mn

D'après Stanislas-André Steeman, cette production Continental marque les brillants débuts de Clouzot dans la mise en scène. Le couple de l'inspecteur Wens (Pierre Fresnay) et de la chanteuse Mila Malou (Suzy Delair) s'installe dans la pension des Mimosas pour débusquer l'assassin qui défraye la chronique et qui, sous le pseudonyme de M. Durand, cache en fait une trinité (Pierre Larquey, Noël Roquevert et Jean Tissier) : quand l'un d'eux est arrêté, un crime de Durand vient le disculper à point nommé. Excellents seconds rôles (Raymond Bussières, André Gabriello, Maximilienne). Suzy Delair, alors compagne de Clouzot, crève l'écran, notamment quand, véritable bombe, elle enlève les points noirs de "[S]on minet".

La fictive pension des Mimosas serait située au 21 de l'avenue Junot, soit à deux pas du bien réel hôtel Alsina de *Jenny* (p. 195), sis au 39.

Arigatō-san *Monsieur Merci*, Hiroshi Shimizu, Japon, 1936, 76 mn

Dans la presqu'île d'Izu, un autocar dont le conducteur (Ken Uehara) est surnommé monsieur Merci à cause du sempiternel "Arigatō" qu'il adresse à ceux qu'il dépasse. Parmi les passagers, un grincheux pénible, une jeune femme délurée et une mère qui accompagne sa fille qu'elle a décidé de vendre – pratique courante encouragée par la Crise – que Merci sauvera de la prostitution en utilisant le pécule qu'il destinait à l'achat d'un véhicule : toutes deux sont dans le bus de retour.

L'autocar du court récit de Yasunari Kawabata (1925) s'intègre à l'univers de Shimizu, toujours attentif aux petites gens. On y croise des masseurs aveugles en route pour l'onsen, une troupe ambulante de kabuki féminin et des tâcheronnes coréennes trop pauvres pour s'offrir le car. Sur une musique guillerette de Kiezō Horiuchi, ce film tourné en extérieurs est un document sur le Japon de l'époque.

Born to win *Né pour vaincre*, Ivan Passer, USA, 1971, 85 mn

Le quotidien de JJ (George Segal), un drogué que Parm (Karen Black) essaie, en vain, d'aider. Elle sera finalement victime d'un flic tordu (Robert De Niro, quasi-débutant) qui dépose de la drogue dans sa voiture : cela fait partie des diverses pressions de la Police sur JJ pour le forcer à coopérer. Les fournisseurs se méfient de ce voleur un peu indic' prêt à toutes les bassesses pour avoir sa dose ; c'est ainsi qu'ils lui refilent une drogue trafiquée qui cause la mort d'un de ses copains. On lui offre à l'œil une nouvelle dose qui lui procurera, paraît-il, le pied de sa vie ; la caméra l'abandonne alors qu'il traîne aux alentours de Times square... la prendra, la prendra pas ? Séquence amusante où JJ, séquestré par des gangsters et, s'échappe en déhabillé féminin rose ; le film ne vaut cependant pas *Panique à Needle Park* (p. 409). Petit rôle pour Paula Prentiss.

Phase IV Saul Bass, USA, 1974, 84 mn

Myrmécophobes (de $\mu\acute{\upsilon}\mu\eta\xi$, fourmi) s'abstenir : il s'agit de la conquête de la Terre par ces insectes sociaux qu'une mutation génétique aurait dotés d'une intelligence collective. Un épisode particulièrement effrayant les montre charriant, au prix de leur vie, un échantillon du poison jaunâtre utilisé pour les éradiquer ; que la reine assimile avant de se mettre à pondre des œufs de couleur jaune... Des deux scientifiques engagés dans cette lutte inégale, le premier (Nigel Davenport) devient fou et tombe dans un trou où il est dévoré en un clin d'œil. L'autre (Michael Murphy) se résout à collaborer avec les nouveaux maîtres du Monde : dernières images idylliques de sa vie avec une jeune fille (Lynne Frederick) à l'ombre des mandibules.

Cet unique film du célèbre concepteur de génériques peut être lu comme une métaphore, au message ambigu, de la guerre du Vietnam.

Westworld *Mondwest*, Michael Crichton, USA, 1973, 89 mn

Un parc d'attractions pour adultes peuplé de robots humanoïdes dont la principale attraction est Westworld, où l'on peut se replonger dans l'Ouest de 1880 ; il y a aussi un village médiéval pour amateurs de joutes et d'amours ancillaires et enfin un monde romain pour rombières en quête d'orgies. Un client de Westworld, Peter (Richard Benjamin), apprend rapidement à jouer de la gachette et à descendre les importuns. A la suite d'un dysfonctionnement électronique, les machines deviennent folles et Peter se retrouve poursuivi par un faux cow-boy (Yul Brynner) à la démarche mécanique guidée par vision infra-rouge.

Variation réussie sur le thème de la révolte des robots ; on peut cependant douter du plaisir pris à tirer sur des robots qu'on sait inoffensifs où a lutiner des servantes qui ne peuvent pas refuser.

The Blue Dahlia George Marshall, USA, 1946, 95 mn

Helen (Doris Dowling), l'épouse volage de Johnny (Alan Ladd)), militaire de retour du Pacifique, est tuée. Les soupçons se portent sur le mari, mais Harwood (Howard Da Silva), amant de la belle et patron du Blue Dahlia, pourrait tout aussi bien être coupable, à moins que ce ne soit un camarade de Johnny, Buzz (William Bendix), sujet à d'épouvantables crises depuis sa trépanation. Il ne faudrait pas non plus oublier Mrs. Harwood (Veronica Lake) et un détective d'hôtel (Will Wright) qui se révèle finalement être l'assassin.

Film noir routinier où l'on retrouve tous les marqueurs du genre, mais qui semble tourner à vide. Le role de Lake est sous-écrit et le dénouement expédié ; le scénario est pourtant signé Raymond Chandler !

Obsession *L'obsédé*, Edward Dmytryk, Grande-Bretagne, 1949, 93 mn

Lassé des infidélités de son épouse (Sally Gray), le docteur Riordan (Robert Newton) séquestre son dernier amant, l'Américain Bill (Phil Brown, qui fut Nick Adams dans *The killers*, p. 530). Son plan machiavélique consiste à le faire disparaître, le moment venu, dans l'acide sulfurique dont il remplit lentement la baignoire. Quand le vocabulaire de Riordan s'américanise – il utilise le mot "pal" pour dire "ami" – un policier de Scotland Yard (Naunton Wayne) comprend que Bill est captif et le libère après avoir localisé son cachot. Le chien des Riordan, qui avait joué un rôle essentiel dans l'histoire en vidant la baignoire sulfurique, reste avec Bill lorsque sa maîtresse s'en va avec un nouveau Jules.

Le plan d'un train roulant dans la campagne fait immédiatement penser à une maquette ; mais nous ne sommes pas dans *Un flic* (p. 732) et un zoom arrière nous ramène chez Riordan occupé à jouer avec son train électrique.

Dmytryk, un des Dix de Hollywood, alors sous le coup d'une condamnation à six mois de prison, la purgea en rentrant d'Angleterre et retourna sa veste.

Shanghai express Joseph von Sternberg, USA, 1932, 83 mn

Le train de Peiping (nom de Pékin de 1928 à 1949) à Shanghai est arrêté par des bandits. Shanghai Lily (Marlene) s'offre à leur chef Chang (Warner Oland, qui d'autre ?) pour sauver son cher Donald (Clive Brook). Mais Chang est poignardé par une prostituée (Anna May Wong) qu'il avait prise de force.

Comme toujours chez Sternberg, la plastique est splendide. Mais le scénario, vaguement inspiré de Maupassant, est trop moralisateur, témoin ce personnage de pasteur qui voue d'abord Shanghai Lily, femme de mauvaise vie, aux gémonies avant de devenir son avocat quand il a compris son sacrifice. Et, surtout, le bon Donald a moins de relief que le méchant Chan.

Strange illusion Edgar G. Ulmer, USA, 1945, 85 mn

De retour chez sa mère, Paul (Jimmy Lydon) apprend qu'elle va se remarier avec Brett Curtis (Warren Williams), bellâtre qu'un cauchemar récurrent l'incite à soupçonner d'être l'insaisissable criminel Claude Barrington, probable assassin de son père, un juge qui en savait trop. Pour le confondre, Paul se laisse interner dans la clinique psychiatrique du docteur Muhlbach (Charles Arndt), un complice de Barrington qui le séquestre dans une chambre aux miroirs sans tain. Avec l'aide d'un médecin ami de la famille (Regis Toomey), il arrivera à trouver le camion utilisé jadis par Barrington et Muhlbach pour tuer le juge.

Scénario tiré par les cheveux pour une sorte de rêve éveillé, production fauchée du studio PRC de "Poverty Row" qui produisit aussi *Détour* (p. 96).

El bruto *L'enjôleuse*, Luis Buñuel, Mexique, 1953, 77 mn

Pedro, alias la Brute (Pedro Armendáriz) a tabassé un des locataires que Cabrera (Andrés Soler) voulait faire expulser ; un peu trop fort puisqu'il en est mort. Paloma (Katy Jurado), l'épouse de Cabrera, s'éprend de l'homme de main dont elle fait son amant. Las, Pedro n'a d'yeux que pour la fille de sa victime, Meche (Rosita Arenas), qu'il épouse. La volcanique Paloma monte alors Cabrera contre la Brute et tout se termine dans le sang : Pedro, qui a tué son patron, est abattu par la Police. Le film, qui se voit avec plaisir, n'est pas un grand Buñuel.

Armendáriz devait se suicider dix ans plus tard à cause d'un cancer contracté sur le tournage du "RKO radioactive picture" *The conqueror* (p. 330).

The man who laughs *L'homme qui rit*, Paul Leni, USA, 1928, 111 mn

Adaptation du roman véhément de Victor Hugo. Gwynplaine (Conrad Veidt), héritier des Clancharlie, a été vendu enfant par le cruel Jacques II à des "comprachicos" qui l'ont défiguré : la chirurgie a figé son visage dans un éternel sourire. Recueilli par Ursus (Cesare Gravina), il est devenu monstre de foire puis, reconnu par Barkilphedro (Brandon Hurst), l'ex homme à tout faire de Jacques II, il est alors l'objet des "attentions" de la reine Anne (cf. *The favourite*, p. 531) – jouée par le monstre féminin Josephine Crowell : réinstallé dans son titre, il doit épouser une duchesse dépravée (Olga Baclanova) qu'un mari aussi hideux ne peut que mortifier. Cet "homme qui rit" refuse lui aussi ce mariage grotesque et s'enfuit. *Happy end* hollywoodien – le roman se terminait tragiquement –, Gwynplaine quitte Londres sur le bateau qui emmène Ursus et son autre enfant adoptif, la jeune aveugle Dea (Mary Philbin) qui aime celui dont elle ne verra jamais le monstrueux sourire. C'est un peu le chant du cygne du cinéma muet.

Mimi wo sumaseba *Si tu tends l'oreille*, Yoshifumi Kondō, Japon, 1995, 109 mn

Histoire d'amour entre deux collégiens : Seiji qui veut partir à Crémone pour se perfectionner en lutherie et Shizuku qui néglige ses cours à KEIO pour écrire un roman. Titré *Si tu tends l'oreille*, il est inspiré par le Baron, une statuette de chat trouvée dans le magasin d'antiquités de Shiho, le grand-père de Seiji qui commente le manuscrit : "un peu confus telle la pierre précieuse dans sa gangue."

Supérieur au *Royaume des chats* (p. 673) où le Baron reprendra du service, l'unique film, délicat et onirique, d'un auteur trop tôt disparu ; spécialiste de l'animation au studio Ghibli, il avait collaboré, entre autres, à *Pompoko* et *Princesse Mononoke* (pp. 229, 1294). Scénario cosigné par Hayao Miyazaki.

Presque méconnaissable en version japonaise, le tube *Country roads* (1971).

La tête contre les murs Georges Franju, France, 1959, 93 mn

Au temps des "surboums", François (Jean-Pierre Mocky), fils de famille révolté, est confié par son très bourgeois paternel (Jean Galland) au psychiatre Varmont (Pierre Brasseur) qui déclare lutter contre la folie et surtout contre les ennemis de l'Ordre. Après une première tentative d'évasion, il met à profit le suicide d'un compagnon d'infortune (Charles Aznavour) pour échapper à ses geôliers. Mais ceux-ci ont vite fait de le retrouver au domicile d'une amie (Anouk Aimée).

D'après Hervé Bazin, cette véhémente dénonciation de l'embastillage médicalisé met un peu trop les points sur les ı, cf. l'autre médecin (Paul Meurisse), partisan d'une psychiatrie ouverte. Mais c'est aussi un film de Franju aux images inquiétantes – le Decauville qui fait le tour de la prison, l'étrange Édith Scob – servies par la superbe musique de Maurice Jarre. Le dernier plan – les portes de l'établissement où attend Varmont – annonce *Les yeux sans visage* (p. 1590).

Umimachi diary *Notre petite sœur*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2015, 122 mn

À Kamakura, trois sœurs, seules dans une grande maison depuis le divorce de leurs parents, découvrent à la mort du père l'existence d'une demi-sœur qu'elles recueillent : quatre individualités réunies par une commune blessure affective. Aucune véritable tension dans ce beau film en demi-teintes, presque mièvre parfois mais où les personnages gagnent progressivement en épaisseur ; il est scandé par les saisons si chères aux Japonais – la mère des trois aînées, venue de Sapporo pour une cérémonie funèbre, déplore l'absence de saison des pluies à Hokkaidō. Message positif : une famille cassée, ça se répare, avec l'autorité d'une grande sœur, des repères comme la grand-tante (Kirin Kiki) et les coutumes familiales qu'on transmet : la liqueur de prunes, avec ou sans alcool. D'après un manga.

Koroshi no rakuin *La marque du tueur*, Seijun Suzuki, Japon, 1966, 87 mn

Ce film tarantinesque *ante litteram*, qui provoqua l'ire de la Nikkatsu et la mise en quarantaine de Suzuki, n'est guère qu'une succession de morceaux de bravoure où Gorō (Jō Shishido, cf. *Crevez vermines*, p. 73) fait face à des hordes d'ennemis et à un évanescent n° 1 dont il rêve de prendre la place. Clins d'œil à la mythologie des yakuza pimentée de détails absurdes. Gorō, qui nous est présenté comme toxico-dépendant au... riz, doit pour un temps cohabiter avec un adversaire : il n'est même pas question d'aller uriner, ce qui fait que l'un des deux en a, littéralement, plein les bottes. Gorō tue une de ses cibles d'une balle tirée depuis le tuyau d'évacuation de son évier, sans doute démuni de siphon.

Un accent inhabituel est mis sur le sexe, avec des images très suggestives. Le principal rôle féminin est tenu par l'étrange Annu Mari, métisse indo-nipponne.

Campanadas a medianoche *Falstaff*, Orson Welles, Espagne, 1965, 111 mn

Excellente adaptation de Shakespeare (les deux *Henry IV*) dominée par la bataille de Shrewsbury. Et un exceptionnel Welles au faux nez d'ivrogne qui joue de son obèsité pour camper un Falstaff truculent, hâbleur et trouillard ; face à Doll Tearsheet (Jeanne Moreau), il a l'air d'un ogre. Un ogre qui pense bien bénéficier des largesses du nouveau roi. Las, Henry V répudie son ancien compagnon de débauche – "I know thee not, old man" –, lequel meurt de chagrin, hors champ. Avec John Gielgud (Henry IV) et Margaret Rutherford (Mistress Quickly).

Nasanunaka *Sans lien de parenté*, Mikio Naruse, Japon, 1932, 79 mn

Devenue riche et célèbre à Hollywood, Tamae (Yoshiko Okada) espère bien récupérer la fillette qu'elle avait abandonnée six ans auparavant. Avec l'aide d'un frère gangster, elle l'enlève ; mais l'enfant lui préfère la seconde épouse de son père, Masako (Yukiko Tsukuba), qu'elle tient pour sa mère. La star finira par s'effacer.

Malgré son manque d'originalité – on y retrouve la sempiternelle voiture écraseuse d'enfants (p. 193) – le film vaut par sa caméra très mobile et une constante attention aux détails : le quotidien dans une belle demeure à l'occidentale, ici une pelote de laine qui roule, là une cuvette qu'on renverse. Avec Jōji Oka.

Salon Mexico *Les bas-fonds de Mexico*, Emilio Fernández, Mexique, 1948, 91 mn

L'entraîneuse Mercedes (Marga López) se dévoue pour assurer l'éducation chic de sa jeune sœur Beatriz. Quitte à subir les coups du maquereau Paco (Rodolfo Acosta) ; le brave flic Lupe (Miguel Inclàn) qui en pince pour elle essaie, en vain, de l'arracher à ce milieu sordide. Lorsque Paco menace de révéler à la sœurette le métier de Mercedes, celle-ci le poignarde avant d'être abattue en représailles. Beatriz, qui peut espérer faire un beau mariage avec un aviateur, ignorera à jamais le sacrifice de son aînée.

Ce mélodrame convenu vaut pour la photo nocturne des scènes de cabaret.

Le dernier tango à Paris Bernardo Bertolucci, France, 1972, 129 mn

Paris, près du pont de Bir-Hakeim. Jeanne (Maria Schneider) rencontre Paul (Marlon Brando) dont l'épouse, tenancière d'hôtel, vient de se suicider. Violente passion sexuelle entre la jeune Française et l'Américain d'âge mûr. Elle finit par le tuer, on ne sait trop pourquoi ; elle n'a peut-être pas apprécié d'être sodomisée après un "Passe-moi le beurre" qui fit le succès de ce film aux personnages inconsistants. Avec Jean-Pierre Léaud en cinéaste – clin d'œil à *L'Atalante* (p. 56) –, Massimo Girotti et Maria Michi, bien vieillie depuis *Rome ville ouverte* (p. 504).

De rouille et d'os Jacques Audiard, France, 2012, 122 mn

Une histoire d'amour sans la moindre mièvrerie : Ali (Matthias Schoenaerts), adepte des combats violents et illégaux qu'organise un copain (Bouli Lanners) spécialisé dans le flicage des employés des supermarchés locaux, a des côtés aussi peu ragoûtants que les héros de *De battre mon cœur s'est arrêté* ou *Sur mes lèvres* (pp. 1343, 52). Comme la protagoniste de ce dernier film, Stéphanie (Marion Cotillard) est handicapée, mais plus sérieusement : dompteuse d'orques au Marineland d'Antibes et victime d'un terrible accident, ses jambes sont remplacées par des prothèses en carbone. Les deux personnages, complémentaires, se retrouveront au terme d'une série d'épreuves qui culmine avec la quasi-noyade du fils d'Ali dans un lac gelé : la glace qu'il brise de ses mains pour sauver l'enfant est une métaphore de la barrière invisible qui le tenait à distance de Stéphanie.

Anna Boleyn Ernst Lubitsch, Allemagne, 1920, 124 mn

Le destin tragique de la seconde épouse d'un roi (Emil Jannings) qui en eut six. La future mère d'Elizabeth prend la place de Catherine d'Aragon – divorce, puis schisme à cause du véto papal – avant d'être supplantée par Jane Seymour (Anne Egede-Nisse) et décapitée à la suite d'un procès truqué.

Difficile de voir ici une quelconque "Lubitsch touch" tant ce film tragique porte la marque du studio UFA : costumes raffinés, décors époustouflants et figuration pléthorique... mention spéciale pour le splendide tournoi.

La vie privée d'Henry VIII (p. 926), film très amusant dominé par un truculent Charles Laughton, en est un peu la suite puisqu'il débute par l'exécution d'Anne.

Le carrosse d'or Jean Renoir, Italie, 1952, 103 mn

Au XVIII^{e} siècle, Camilla (Anna Magnani), une saltimbanque de *commedia dell'arte*, séduit son petit monde : un militaire, un toreador et même le vice-roi du Pérou (Duncan Lamont) qui lui offre son tout nouveau véhicule doré, objet des convoitises de la colonie. Les deux premiers risquent la corde après un duel et le vice-roi lui-même la déposition suite à une cabale de la noblesse. Camilla se résout à faire don de son carrosse à l'Église et l'évêque (Jean Debucourt), qui a le dernier mot en matière politique, sauve la mise des trois prétendants. La comédienne fait aussi son deuil de l'amour et le film se referme, comme *La chienne* (p. 1560) sur un rideau de théâtre et sur ce dialogue concernant les trois galants : "– Ils ont disparu au milieu du public, tu les regrettes ? – Un peu."

D'après Prosper Mérimée, le chef d'œuvre du Renoir d'après-guerre pâtit d'une distribution cosmopolite qui oblige à doubler certains acteurs comme Magnani – mais par elle-même dans la version française. Avec William Tubbs.

Dans la nuit Charles Vanel, France, 1930, 81 mn

Défiguré lors d'une explosion dans la carrière où il travaille, un jeune marié (le réalisateur) doit porter un masque. Son épouse (Sandra Milovanoff) le trompe et il est tué lors d'un affrontement avec l'amant qui va jeter son corps à la rivière en compagnie de la femme qui découvre bientôt que c'est l'autre qui est mort... "Que c'est bête un rêve" dit-elle en se réveillant.

Images travaillées avec une insistance sur les ombres et photo de nuit. Ce film magnifique, unique long-métrage de Vanel, est des tout derniers du muet ; il fut boudé pour cette raison par le public qui voulait "voir" du parlant.

Il delitto di Giovanni Episcopo *Le crime de Giovanni Episcopo*, Alberto Lattuada, Italie, 1947, 88 mn

D'après D'Annunzio. Aux environs de 1900, Giovanni Episcopo (Aldo Fabrizi), comptable à Rome, tombe sous l'influence du douteux Wanzer (Roldano Lupi), un parasite qui doit s'exiler en Argentine pour une affaire de faux. Giovanni s'enhardit alors et délaisse sa tortue Loretta pour faire la cour à Ginevra (Yvonne Sanson), une femme facile aux multiples amants (e.g., Alberto Sordi) trop contente de trouver un mari respectable. Quelques années plus tard Wanzer rentre et Ginevra, qui fut sa maîtresse, s'apprête à abandonner fils et époux pour partir avec lui ; Episcopo le tue d'un coup de couteau, puis va se livrer à la Police.

Bien réalisé avec d'excellents acteurs, en particulier Fabrizi, touchant comme toujours, ce cinéma daté ne suscite pas l'enthousiasme.

Peau d'âne Jacques Demy, France, 1970, 86 mn

D'après Perrault. Le roi veuf du royaume bleu (château du Plessis-Bourré) a décidé de se remarier avec sa fille (Catherine Deneuve). Laquelle, conseillée par la fée des Lilas (Delphine Seyrig), temporise en réclamant des robes extravagantes, couleur du Temps, de la Lune et du Soleil, qu'elle obtient, puis la mise à mort de l'âne banquier, qu'elle obtient aussi. Elle s'enfuit pour devenir, vêtue de la peau de l'animal, souillon d'une vieille qui crache des crapauds. Remarquée par le prince héritier du royaume rouge (Chambord) qui l'avait vue sans son déguisement, elle convolera finalement au terme d'une séance d'essayage de la bague trouvée dans le gâteau cuisiné par la souillon.

Ce beau livre d'images où la musique de Michel Legrand prend un tour grand siècle est d'abord un hommage à *La Belle et la Bête* (p. 82) dont le film retrouve par moments la magie, notamment lors de la fuite de Peau d'Âne. Multiples références dont Jean Marais en roi bleu et citation de l'*Ode à Picasso* de Jean Cocteau. Avec Micheline Presle, Fernand Ledoux et le bafouilleur Pierre Repp.

Hōhokekyo tonari no Yamada-kun *Mes voisins les Yamada*, Isao Takahata, Japon, 1999, 99 mn

La vie d'une famille qui comporte cinq membres : la grand-mère Shige, le père Takashi et la mère Matsuko, le fils adolescent Noboru et sa petite sœur Nonoko. Les petites vignettes centrées sur des incidents de la vie quotidienne sont ponctuées par des haikus bien connus comme ceux de Bashō. Par exemple, l'oubli de la fillette dans un hypermarché ou un retour précipité de la mère qui marche sur les tatamis avec ses chaussures. Paresseuse, elle trouve un truc pour que la mamie fasse des sushis, mais celle-ci a préféré tenter un bœuf "Stroga-machin" qu'elle rate. Les deux femmes se chamaillent sur le tri sélectif des déchets – cauchemar de la vie de tous les jours. Le père explique au fils le rituel du riz au thé vert, le thé dans le riz, pas le contraire. Il s'amuse aussi à battre son record de vitesse dans la distribution des cartes de Nouvel an, livrées par la Poste le jour J, aux membres de la famille. Et quand la mémé prend les accents du vengeur Gekkō Kamen (Masque au Croissant de Lune) pour faire déguerpir des motards, son gendre passe à l'action dans un rêve où il s'identifie au justicier tout de blanc vêtu sur son scooter : silhouette gracile, sorte de François Hollande *ante litteram*.

Graphiquement, le film suit un parti-pris original, conserver le trait du manga d'Isaichi Ishii, rehaussé par des aplats couleur pastel. Ce qui ne s'oppose pas, bien au contraire, à la restitution de l'atmosphère japonaise : ainsi le soir sous une petite pluie quand la famille est dans la rue pour aller faire des courses. Le début fait référence au jeu de cartes des fleurs, le hanafuda des films de yakuza.

Così parlò Bellavista Luciano De Crescenzo, Italie, 1984, 101 mn

Also sprach Bellavista. Interprété par le réalisateur, lui-même professeur de philosophie. Cet hédoniste nous explique la différence qu'il fait entre "peuples d'amour" et "peuples de liberté" – autrement dit Sud et Nord – qu'on retrouve dans la façon de fêter Noël : crèche pour les uns, sapin pour les autres.

Truculente série de vignettes napolitaines. Ainsi, cette famille qui discute au restaurant tandis qu'un chanteur à guitare attend, silencieux, en tête de table avant de tendre un carton "Je ne joue pas pour éviter de déranger ; merci". Un homme s'offre à aider un client de photomaton, réglage du siège, etc. puis chausse une casquette REGISTA et réclame des honoraires pour la mise en scène.

Breezy Clint Eastwood, USA, 1973, 106 mn

Histoire d'amour improbable entre un agent immobilier (William Holden) et la jeune hippie Breezy qui a largement l'âge d'être sa fille. Kay Lenz illumine le film de sa fraîcheur contagieuse. Musique de Michel Legrand.

La chute de la Maison Usher Jean Epstein, France, 1928, 64 mn

Le chef-d'œuvre d'un cinéaste qui ne fut jamais à l'aise que dans le muet. Et qui en utilise à merveille les procédés – surimpressions, ralentis – pour restituer l'atmosphère morbide de la nouvelle de Poe. Jean Debucourt est Roderick, un peintre dont l'épouse maladive Madeline s'affaiblit à mesure qu'il inscrit son image sur la toile. Au manoir, d'immenses salles vides entourées de tentures flottantes ; à l'extérieur, un monde gris et un peu flou qui annonce celui de Dreyer dans *Vampyr* (p. 516). Dans cet entre-deux, on ne sait plus si Madeline est réellement morte : "– Nous l'avons mise vivante dans la tombe".

Lonesome *Solitude*, Paul Fejos, USA, 1928, 70 mn

Un homme et une femme dans la grande ville (New York). Chacun va à son travail – ouvrier à la chaîne et standardiste — puis rentré chez soi décide d'aller terminer la journée à Coney Island. Leur coup de foudre est suivi d'un malencontreux incident qui les sépare : impossible de retrouver qui que ce soit dans cette foule bientôt dispersée par un orage. De retour seule dans sa chambre, la femme entend la musique d'*Always* d'Irving Berlin que joue le gramophone de son voisin, lequel s'avère être l'homme rencontré, puis perdu.

Ce film résume l'expressivité atteinte par le muet de cette époque et présente les balbutiements du parlant – trois séquences de deux minutes ; les scènes coloriées au pochoir sont un peu archaïques au temps du technicolor bichrome. Par son insistance à décrire des gens ordinaires auxquels arrivent des choses ordinaires, il fait penser à *La foule* de King Vidor (p. 58).

La dame de pique Léonard Keigel, France, 1965, 78 mn

Film magnifique dominé par la touchante composition de Dita Parlo dans le rôle d'Anna Fedorovna à laquelle l'immortel comte de Saint Germain (Jean Négroni) confia l'infaillible secret des trois cartes gagnantes... À n'utiliser qu'une seule fois, comme en logique linéaire ! La "Dame de pique" s'en sert pour se tirer d'un mauvais pas, puis le confie à son mari et plus tard à un amant : tous deux gagnent au jeu, mais paient cette victoire de leur vie. Un ambitieux sans scrupules, Herman (Michel Subor), tente sous la menace d'arracher son secret à la vieille femme qui meurt d'effroi et c'est son fantôme qui accepte de parler à l'arriviste. Qui gagne ses deux premières parties mais perd la troisième car l'as qu'il avait en main s'est subrepticement changé en dame de pique. Il rejoint la vieille femme attablée avec des spectres pour une partie de cartes intemporelle.

Le scénario de cette adaptation de Pouchkine est signé Julien Green dont Keigel avait déjà adapté *Léviathan* (p. 112).

House of bamboo *Maison de bambou*, Samuel Fuller, USA, 1955, 81 mn

Remake de *The street with no name* (p. 975), transposé au Japon, ce qui permet de voir quelques sites touristiques comme Kamakura et des bâtiments disparus, ainsi l'Imperial Hotel dû à Frank Lloyd Wright. Dénouement sur la terrasse du grand magasin Matsuya où il y avait à l'époque un parc d'attractions et une grande roue, décor du règlement de comptes final. On mentionnera aussi ce plan étonnant des semelles d'un cadavre dans la neige sur fond de Mont Fuji.

Le film raconte l'infiltration d'un gang, dont l'"ichiban" est l'impitoyable Dawson (Robert Ryan), par le prétendu Eddie Spanier (Robert Stack). Comme dans l'original, l'intérêt de Dawson pour Spanier a des relents homosexuels. Avec Shirley Yamaguchi en "kimona girl", i.e., en compagne d'Américain.

Tri pesni o Lenine *Trois chants sur Lénine*, Dziga Vertov, URSS, 1934, 59 mn

Film en trois parties à la gloire de Lénine, décédé dix ans plus tôt. D'abord la libération des femmes : fini le voile pour les musulmanes d'un sovkhoze d'une république d'Asie centrale ! Puis retour à 1924 et au deuil de la nation devant le cercueil du grand homme ; plans récurrents sur le fameux banc, parfois couvert de neige. Pour conclure avec le monde contemporain (1934) rendu possible par "Ilitch".

On se moque éperdument du message douteux et daté de l'œuvre – et des images de Staline en arrière-plan – pour se concentrer sur les trouvailles de la mise en scène, ainsi quand les images se figent comme pour marquer le deuil. Magnifiques plans de Moscou en accéléré au début de la troisième partie.

Humoresque Jean Negulesco, USA, 1947, 124 mn

Fils d'un couple d'épiciers (J. Carroll Naish et Ruth Nelson), Paul Boray (John Garfield) devient un brillant violoniste que son ami et mentor, le pianiste Sid Jeffers (Oscar Levant) introduit dans le monde. Il devient le protégé de la richissime Helen Wright (Joan Crawford) qui lui procure contrats et célébrité. Ils deviennent amants et tout semble s'arranger pour le mieux puisque le mari d'Helen (Paul Cavanagh) accepte le divorce. Mais Helen se suicide un soir où elle a trop bu.

Le film est avant tout le drame d'une femme encore belle dont on perçoit l'âge lorsqu'elle chausse des lunettes, une angoissée possessive dont les contradictions ne peuvent conduire qu'au pire : elle est amoureuse de Paul car c'est un brillant musicien tout en jalousant la priorité qu'il donne à son travail. D'où sa noyade, alors que Paul joue *Tristan* à la radio. Cette fin très touchante fait penser au suicide de Norman Maine dans *A star is born* (pp. 773, 992).

Garfield est doublé au violon par Isaac Stern, alors que Levant joue lui-même. Le titre réfère à un morceau bien connu d'Antonin Dvořák.

Central do Brasil Walter Salles, Brésil, 1999, 106 mn

Dora (Fernanda Montenegro), institutrice retraitée, officie comme écrivaine publique dans la gare des trains de banlieue de Rio. Peu scrupuleuse, elle détruit souvent les lettres qu'elle est censée poster. Le hasard la met en contact avec Josué, un orphelin de neuf ans qu'elle commence par vendre à des trafiquants d'organes avant, prise de remords, de le récupérer pour l'emmèner dans le Nordeste à la recherche de son père. Voyage qui se fait principalement en autocar – magnifiques paysages du Sertão – et partiellement à bord du véhicule d'un camionneur évangéliste. Quand Dora laisse Josué à ses deux frères, l'enfant aura retrouvé une famille et la vieille dame un peu de son humanité perdue.

Mildred Pierce *Le roman de Mildred Pierce*, Michael Curtiz, USA, 1945, 111 mn

D'après James Cain. Les premières images montrent Beragon (Zachary Scott), abattu d'un coup de pistolet, tomber sur le tapis en murmurant "Mildred". Nous suivons ensuite Mildred Pierce Beragon (Joan Crawford), que nous ne pouvons que soupçonner du crime, dans une série de flash-backs qui disculpent son associé (Jack Carson) et son premier époux (Bruce Bennett) ; elle serait donc bien la meurtrière du second, individu par ailleurs peu recommandable. Le dernier retour en arrière nous donne la solution : c'est Veda (Ann Blyth), la fille égoïste et gâtée de Mildred, qui a tué ce beau-père avec lequel elle avait une liaison.

Cet excellent mélodrame noir n'offre d'autres surprises que celles qu'on s'attend à trouver dans ce type de cinéma. Butterfly McQueen est chargée d'illustrer les préjugés racistes des studios : quand elle sert le champagne, elle assure qu'il s'agit d'un millésime récent, "the newest one can get" ! L'actrice, qui était tout sauf une imbécile – elle se disait athée, ce qui est courageux aux États-Unis –, supportait mal ce type de rôle.

The General *Le mécano de la "General"*, Buster Keaton & Clyde Bruckman, USA, 1926, 78 mn

Le chef-d'œuvre de Keaton est une histoire de poursuite entre trains durant la guerre de Sécession. Dans la première partie, l'homme qui ne rit jamais essaie de retrouver la locomotive "General" volée par les Nordistes. Dans la seconde, aidé de sa fiancée, il ramène la General au bercail ; il a le temps d'allumer un feu sur un pont qui s'effondrera (sans trucage) sous le véhicule des poursuivants. Ayant ramené avec lui un général nordiste, le héros obtient un grade de lieutenant dans cette armée qui n'avait pas voulu de lui à la déclaration de guerre.

Les wagons portent le sigle W.&A.R.R., i.e., Western and Atlantic Railroad.

Nuit et brouillard Alain Resnais, France, 1956, 32 mn

Admirable documentaire consacré à l'univers concentrationnaire, sur un texte de Jean Cayrol bien servi par la diction sans emphase de Michel Bouquet.

Au-delà des camps de la mort, une dénonciations de toutes les atrocités, passées, présentes et à venir : "Nous qui feignons de croire que tout cela est d'un seul temps et d'un seul pays, et qui ne pensons pas à regarder autour de nous, et qui n'entendons pas qu'on crie sans fin". Ce parti-pris d'universalité amène à gommer l'aspect le plus évident de cette persécution, le fait qu'elle était principalement dirigée contre les Juifs ; ce qui produit un certain malaise.

Le film, jugé désobligeant pour la RFA, fut retiré de la sélection de Cannes à la demande de Philippe Erlanger.

La traversée de Paris Claude Autant-Lara, France, 1956, 83 mn

Odyssée nocturne dans le Paris de l'Occupation : Martin (André Bourvil) et le peintre Grandgil (Jean Gabin) transportent un cochon depuis la rive gauche jusqu'à Montmartre. Le premier est timoré, le second grande gueule un peu irresponsable. Scènes d'anthologie chez un trafiquant trouillard (Luis de Funès) puis dans un café (tenanciers Jean Dunot et Georgette Anys) où Grandgil traite tout le monde de "salauds de pauvres". Dix ans plus tard, le hasard les réunit à la gare de Lyon où l'un porte les bagages de l'autre : "– Alors Martin, toujours les valises ? – Oui, celles des autres".

Le film est typique des sympathies collaborationnistes de Marcel Aymé. La notoriété facilite les rapports avec des militaires allemands plutôt sympathiques même quand ils fusillent et les Français, lâches et veules, ne dédaignent pas le marché noir alors qu'ils prétendent résister. Les deux acteurs sont excellents, même si Gabin est en train de s'enfermer dans un rôle normatif qu'il ne quittera guère : il donne son avis sur tout, sans jamais se tromper. Bourvil crève l'écran.

Liebelei Max Ophüls, Allemagne, 1933, 82 mn

Tombé amoureux de la jeune chanteuse d'opéra Christine (Magda Schneider, mère de Romy), un lieutenant (Wolfgang Liebeneiner) quitte sa maîtresse, une comtesse. Trop tard car le cocu rancunier (Gustav Gründgens) provoque le jeune homme en duel et le tue ; Christine se défenestre.

Un des tout premiers films d'Ophüls, d'après Arthur Schnitzler ; bien que son style soit à l'état d'ébauche, il sait nous émouvoir quand Christine chante ou encore dans la litote qui annonce la mort du héros : il n'y a pas de second coup de feu. L'acteur Gründgens était le gendre de Thomas Mann dont les compromis avec le III^{e} Reich sont évoqués dans *Méphisto* (p. 701).

Yuki, yukite, shingun *L'armée de l'Empereur s'avance*, Kazuo Hara, Japon, 1987, 121 mn

Le cannibalisme des soldats japonais en déroute (cf. *Nobi*, p. 1052) est le sujet apparent de ce documentaire qui suit Kenzo Okuzaki, un activiste déterminé, en 1982, à obtenir des aveux pour des actes commis en Nouvelle-Guinée qu'il est de bon ton de passer sous silence. Il s'acharne contre un officier, Koshimizu, à qui il veut faire dire pourquoi il fit exécuter les soldats Nomura et Yoshizawa plus d'un mois après la reddition du Japon. Les explications, quand elles viennent, sont confuses : on ne sait si les soldats on été tués parce qu'ils mangeaient du cochon noir (aborigène) ou pour servir de cochon blanc (japonais). Il a plus de chance, sur une autre affaire, avec Yamada qui avoue finalement avoir participé à des exécutions de soldats : comme tirés à la courte-paille, les mauvais éléments, ceux que leurs camarades n'appréciaient pas trop, étaient exécutés et mangés.

Produit par Imamura, le film rappelle *L'évaporation de l'homme* (p. 288) car le sujet caché du film est Okuzaki lui-même, sorte d'illuminé qui parle au nom de Dieu tout en refusant que celui-ci s'incarne dans l'Empereur ou les nations : il se promène dans une camionnette pavoisée d'appels à tuer le premier ministre. Violent, il fit dix ans de prison pour le meurtre d'un courtier en 1956, avant d'être recondamné pour avoir lancé à la fronde des billes de pachinko sur l'Empereur puis pour avoir distribué des tracts pornographiques dirigés contre le même Hiro Hito. Il agresse physiquement ceux qui pratiquent l'omertà : si cette méthode réussit à faire parler Yamada, elle l'envoie aussi à l'hôpital. Sa haine de l'Armée et de l'Empereur se traduit par une pénible logorrhée qui le rend insupportable. Ainsi, le frère d'un des soldats exécutés et la sœur de l'autre cessent-ils de collaborer avec lui : il les fait remplacer par un ami et sa propre femme pour rendre visite à Yamada. Le carton final nous informe qu'Okuzaki blessa grièvement par balle le fils de Koshimizu en 1983 et fut condamné à douze ans de travaux forcés qu'il était en train de purger lors de la sortie de ce film étonnant.

The public enemy *L'ennemi public*, William A. Wellman, USA, 1931, 84 mn

La carrière du petit malfrat Tom Powers (James Cagney, excellent) dans le Chicago de la Prohibition. Rancunier, il abat un receleur qui l'avait jadis trahi et plus tard le cheval responsable de l'accident mortel de son chef. Sa bande en passe d'être décimée, il provoque une fusillade qui l'envoie gravement blessé à l'hôpital d'où ses ennemis l'enlèvent pour le ramener chez sa mère, debout, emballé à la manière d'une momie ; son frère ouvre la porte et le cadavre bascule tête en avant.

Détail amusant, au moment de la promulgation de cette loi contre-productive, les clients sortent des commerces de spiritueux avec des landaus remplis de bouteilles. Avec Jean Harlow, Joan Blondell et Snitz Edwards dans son dernier rôle.

La meilleure façon de marcher Claude Miller, France, 1976, 82 mn

L'homosexualité d'une adolescence qui se cherche sous-tend les relations entre Philippe et Marc (Patrick Bouchitey et Patrick Dewaere), moniteurs d'une colonie de vacances. L'un est cultivé et un peu efféminé, l'autre un sportif mal dégrossi. La tension plus ou moins larvée entre les deux explose lors d'un bal masqué où, s'autorisant d'un déguisement féminin, Philippe fait du rentre-dedans à Marc, au figuré comme au propre puisqu'il lui plante un couteau dans la cuisse.

Excellente distribution, même si les acteurs ont une dizaine d'années de trop. Christine Pascal apporte au film sa touchante fragilité. Claude Piéplu est un époustouflant directeur qui humilie un des moniteurs (Michel Blanc) trouvé en possession d'images pornographiques. Sketch drolatique de la boîte à idées où les enfants n'ont rien proposé de mieux qu'un "concours de bites".

Au nom de la loi Maurice Tourneur, France, 1932, 83 mn

Trafic de "coco" : tombé dans un piège, un inspecteur est tué. Son collègue Lancelot (Charles Vanel) suit la piste d'un chauffeur de taxi douteux (Gabriel Gabrio) pour arriver à l'assassin Bullack (Harry Nestor), lequel est soumis à un siège en règle qui annonce celui de *L'homme qui en savait trop* (p. 447). Séduite par un inspecteur (Jean Marchat), la mystérieuse Sandra (Marcelle Chantal) qui faisait partie de la bande se suicide quand elle comprend que son nouvel amour n'est qu'un auxiliaire de Lancelot : ce qui rappelle *Cœur de lilas* (p. 1614) un film plus réussi sorti la même année.

All about Eve *Ève*, Joseph Mankiewicz, USA, 1951, 138 mn

Ce chef-d'œuvre raconte l'ascension d'Eve (Anne Baxter), une actrice sans scrupules, dans un long flash-back qui montre comment elle s'est insinuée dans l'entourage de Margo Channing (Bette Davis), grande comédienne guettée par le retour d'âge. Autour de laquelle gravitent un auteur (Hugh Marlowe) et son épouse (Celeste Holm), son mari metteur en scène (Gary Merrill) et le producteur (Gregory Ratoff). Tous sont, à des moments divers, manipulés par l'arriviste. Ne sont jamais dupes cependant l'habilleuse (Thelma Ritter) et le cynique critique Addison DeWitt (George Sanders) encore plus "killer" qu'Eve.

L'arrivée, dans la dernière séquence, d'une Phoebe qui veut de toute évidence tenir auprès d'Eve le rôle que celle-ci avait joué près de Margo ne convainc pas tout à fait puisqu'on n'imagine pas que la froide et calculatrice Eve se laisse duper comme Margo. On peut par contre y lire la fascination exercée par le théâtre quand Phoebe fait des mimiques devant la glace à plusieurs faces qui répercute son image à l'infini. Petit rôle pour une étoile montante, Marilyn Monroe.

Un borghese piccolo piccolo *Un bourgeois tout petit, petit*, Mario Monicelli, Italie, 1977, 117 mn

Un défaut bien humain, en aucune façon limité à la petite bourgeoisie, l'idée d'obtenir pour son fils une situation avantageuse, même s'il est dépourvu de la compétence requise. Giovanni Vivaldi (Alberto Sordi), un petit fonctionnaire au Palazzaccio (Palais de Justice), veut obtenir une sinécure pour son rejeton, un médiocre qui a peu de chances de réussir au grand concours à venir. Il fait part du problème à son supérieur et ami Spazioni (Romollo Valli) qui, cessant de se gratter les pellicules, lui propose une solution : entrer dans la Maçonnerie. Vivaldi se fait donc introniser, ce qui lui permet d'obtenir à l'avance le texte de l'examen. Arrivé à l'EUR où se déroule la compétition, l'espoir de la famille Vivaldi est tué par une balle perdue tirée lors d'un braquage manqué. Sa mère (Shelley Winters) est victime d'une attaque en apprenant la nouvelle.

Si la recommandation maçonnique permet à Vivaldi de faire état d'une fictive participation à la Résistance, elle est de peu d'effet pour l'aider à enterrer son fils au cimetière du Verano où les places sont chères ; pensez donc, le chauffeur d'un cardinal est sur liste d'attente ! Cette pénurie donne lieu à une séquence étonnante dans l'entrepôt où sont empilés des cercueils qu'on déplace en Fenwick : le réalisateur aurait mis à profit une grève des Pompes Funèbres romaines.

Vivaldi est convoqué par la Police pour identifier le coupable parmi des suspects. Dont le meurtrier de son fils qu'il feint de ne pas reconnaître mais piste avant de l'assommer et l'emmener dans sa baraque de campagne où il le garde ensanglanté et attaché avec du fil de fer. Le voyou ainsi torturé ne tarde pas à mourir et Giovanni l'enterre dans le jardin. Désormais veuf et retraité, il est bousculé par une sorte de maquereau qu'il se met à suivre en voiture. Charles Bronson d'*Un justicier dans la ville* (1974) a fait un nouvel émule.

Jackie Brown Quentin Tarantino, USA, 1997, 148 mn

Jackie Brown (l'actrice noire Pam Grier), hôtesse de l'air d'âge mûr, aide Ordell (Samuel Jackson) dans ses trafics de dollars entre les États-Unis et le Mexique. Prise en étau entre Ordell et la Police (Michael Keaton), elle roule tout le monde dans la farine avec l'aide de Max (Robert Forster, le soldat de *Reflets dans un œil d'or*, p. 888) qui exerce la profession de garant de caution. L'épisode central, un échange de sacs pleins de dollars dans un centre commercial, est (brillamment) filmé trois fois, vu par Jackie, puis par Louis et Melanie (Robert De Niro et Bridget Fonda), auxiliaires d'Ordell, enfin par Max.

Le film, réussi car pas trop tarantinesque, contient sa dose de tchatche, notamment sur les armes à feu dont Ordell est trafiquant. Et puis quelques meurtres, dont celui de Louis dans une camionnette, histoire de décorer le pare-brise.

Marius Alexander Korda, France, 1931, 120 mn

Fanny Marc Allégret, France, 1932, 120 mn

César Marcel Pagnol, France, 1936, 133 mn

La trilogie de Pagnol raconte les amours contrariées de Marius Ollivier (Pierre Fresnay avec accent marseillais) et de la "petite" Fanny (Orane Demazis au jeu exécrable). Il lui préfère la marine à voile (I) sans savoir qu'enceinte de ses œuvres (II), elle doit trouver un père – le barbon Honoré Panisse (Fernand Charpin) – pour l'enfant à venir. Lequel, devenu le polytechnicien Césariot (André Fouché, mauvais) réunira vingt ans plus tard les amants séparés (III).

En arrière-plan, Marseille et son quai de Rive-Neuve, face à la mairie où l'on peut se rendre à bord du ferry boîte d'Escartefigue (Paul Dullac et Auguste Mouriès dans *Fanny*) et de son second Mangiapan (Marcel Maupi). Le mastroquet César (Raimu dans le rôle de sa vie) y tient le Bar de la Marine où se déroule la fameuse partie de manille avec les habitués, dont un inspecteur des Douanes, le Lyonnais M. Brun (Robert Vattier, lui aussi dans le rôle de sa vie), durant laquelle César suggère à son partenaire Escartefigue de jouer cœur de façon tellement lourde qu'elle provoque le départ de Panisse : "Si on ne peut pas tricher aux cartes entre amis, à quoi bon jouer ?" commente le cafetier. Le capitaine du ferry boîte quitte à son tour le bistro après que César a insulté la Marine française en rapelant l'inconduite notoire de son épouse. Ne reste que M. Brun auquel César fait payer l'addition avant de le congédier en lui recommandant bruyamment de taire l'infortune d'Escartefigue. Le même Brun est plus tard berné par Panisse qui lui vend, dans *Fanny*, un "bateau jaloux" connu pour son instabilité, le célèbre Pitalugue ; avant d'être initié dans *César* au jeu très marseillais de trompe-couillon, un melon abandonné sur le quai et dans lequel il est tentant de donner un coup de pied... sauf qu'il recouvre une grosse pierre.

C'est d'abord du Pagnol, donc du théâtre filmé avec un dialogue redondant mais souvent amusant. Monsieur Brun, de retour de Paris, se voit demander par César s'il y a rencontré Landolfi ; quand le Lyonnais lui répond que non et que d'ailleurs il ne connaît pas cette personne, César a cette explication : "Alors, c'est qu'il est mort". Si *Fanny* n'est pas le film le plus drôle de la trilogie, c'est de loin le plus "aéré" : le tramway 24 pour Le Redon arrêté par une partie de boules, la noce qui sort de la mairie et prend place sur le ferry boîte pour traverser le Vieux-Port et, surtout, Fanny descendant la Canebière en passant à Noailles.

Alida Rouffe et Milly Mathis jouent la mère et la tante de Fanny, Édouard Delmont (à partir de *Fanny*) le médecin et Rellys le commis de Panisse. Pour stigmatiser les athées, le curé de Saint-Victor (Thommeray) parle d'"esprit fort", une expression réutilisée par Pompidou à l'encontre des détracteurs de Paul Touvier.

The fly David Cronenberg, Canada, 1986, 96 mn

Ce *remake* du film de 1959 (p. 440) démarre vraiment quand Brundle (Jeff Goldblum) se téléporte lui-même en compagnie d'une mouche importune, ce qui provoque une fusion des codes génétiques ; les dégâts sont limités dans un premier temps. Brundle commence "à mettre du café dans son sucre", devient d'une agilité et d'une force extraordinaires – mieux vaut ne pas le défier au bras-de-fer – et un athlète sexuel ; c'est au cours d'un rapport que Veronica (Gena Davis) découvre d'étranges poils dans son dos. Il est de plus atteint de mégalomanie, ce qui le rend insupportable. Quand la métamorphose s'accentue, "Brundlefly" devient un peu répugnant : Cronenberg, ne pratiquant pas la litote façon Val Lewton, nous inflige des ongles qui tombent tout seuls et autres détails dégoûtants. Mais on s'accoutume à l'horreur et le monstre devient touchant en dépit de son horrible aspect et de l'affreux fluide qu'il vomit pour liquéfier les membres de l'ami jaloux de Veronica (Stathis Borans) : il voudrait survivre et fusionner avec la jeune femme enceinte, en vain. Sa dernière métamorphose l'unit, non pas à un animal, mais à la machine elle-même. Ce qui donne un analogue approximatif de la transformation itérative proposée par Lewis Carroll (1895) qui, sous prétexte de simplifier une preuve, ne cessait de la compliquer.

L'informatique, comme toujours, date le film ; l'hypothèse du scénario, peu vraisemblable de nos jours, tient encore moins la route avec les brouettes électroniques de l'époque aussi datées que la coupe de cheveux de l'héroïne.

The english patient *Le patient anglais*, Anthony Minghella, Grande-Bretagne, 1996, 162 mn

Ce mélodrame essaie de retrouver le souffle romantique des films des années 1930 et y parvient assez bien d'ailleurs. Sur fond de désert, les amours tragiques de Katharine (Kristin Scott Thomas) et Almásy (Ralph Fiennes). Quand il l'abandonne blessée dans une grotte pour aller chercher du secours, il est pris pour un "Jerry" (= Boche) par les Anglais en guerre ; il s'évade et se met au service de l'Afrikakorps pour avoir les moyens de retrouver sa maîtresse. Mais c'est un cadavre qu'il emporte dans son biplan ; abattu, il gît atrocement brûlé dans un hôpital de Toscane, prétendument amnésique et paradoxalement nommé "patient anglais". Une vague connaissance du Caire, Caravaggio (! Willem Dafoe), l'a reconnu et l'accuse d'avoir toujours été un espion. Soupçons dérisoires puisque Almásy veut mourir et y parviendra, assisté par l'infirmière Hana (Juliette Binoche).

Un sympathique Sikh (Naveen Andrews) démine le piano sur lequel jouait Hana qui prétendait ne rien risquer puisque c'était du Bach, une plaisanterie qu'il ne saisit pas : au cinéma, du moins, les Hindous n'ont pas d'humour. Il l'emmène plus tard voir les fresques de Piero della Francesca à la basilique d'Arezzo.

Le mouton enragé Michel Deville, France, 1974, 101 mn

Nicolas (Jean-Louis Trintignant), employé de banque pusillanime, suit les conseils de son ami Claude (Jean-Pierre Cassel) et s'enhardit. Il apprend à vaincre sa timidité et entame son ascension sociale, aidé par sa petite amie Marie-Paule (Jane Birkin), une michetonneuse qui lui présente Lourceuil (Georges Wilson), un affairiste démangé par la politique. Relations utiles, une "vieille chouette" richissime (Mary Marquet) et un ancien camarade de lycée devenu politicien (Henri Garcin). Par contre, Roberte (Romy Schneider) ne lui sert à rien car il n'a pas besoin de complications sentimentales ; elle disparaît du jeu, tuée par un mari jaloux (Michel Vitold). Il s'enrichit par des spéculations et s'empare d'un journal ringard qu'il transforme, grâce à l'aide de Vishenko (Jean-François Balmer), en gazette à scandales – avec titres à la Détective, e.g., "violentée par un coiffeur aveugle" – au service de Lourceuil. Lequel, élu député, épouse Marie-Paule qui hérite à sa mort d'un pactole à condition de ne jamais se remarier.

Claude a constamment piloté son ami depuis la table de bistro à laquelle il semble vissé. Quand Shirley Douglas (Estella Blain), une star internationale du porno, fait un séjour à Paris, il met Nicolas au défi de sauter celle qu'ils connurent lycéens comme "la fille du pharmacien". La réussite de Nicolas désespère le cynique Claude car sa dernière part de rêve s'effondre avec celle qu'il croyait inaccessible mais n'est qu'"une belle enveloppe avec rien dedans" : il se suicide. Police-secours emmène son cadavre et l'on découvre la chaussure orthopédique qui explique sa vie par procuration. Retournement final, Nicolas change d'attitude et épouse Marie-Paule malgré la perte de l'héritage Lourceuil.

Dersou Ouzala Akira Kurosawa, URSS, 1975, 136 mn

Basé sur le récit du Cpt. Arseniev chargé d'explorer la région de l'Oussouri au début du XX^{e} siècle, le film est la chronique de son amitié avec un pittoresque Golde (= Hehzen), Dersou Ouzala. Animiste, il dialogue avec le feu, répare la Terre qu'on a blessée, laisse de la nourriture pour les autres – il veut dire les êtres vivants – et se désole d'avoir dû tuer un tigre, ce qui ne peut qu'attirer une vengeance divine. Parmi les épisodes marquants, celui où Arseniev et son guide se sont égarés et où Dersou, anticipant la tombée de la nuit, coupe des herbes pour fabriquer un abri de fortune qui sauve la vie des deux hommes. Sorti de sa taïga, Dersou s'ennuie dans la grande ville (Khabarovsk) où tout s'achète, même le bois qu'on n'a pas le droit d'aller couper dans le parc municipal et repart dans ses montagnes. Arseniev doit plus tard identifier la dépouille de Dersou, tué pour son fusil.

Tourné à l'invitation de Sergueï Guerassimov, ce film soviétique renouvelle, en le dépaysant, l'humanisme chaleureux de Kurosawa.

Kohayakawa-ke no aki *Dernier caprice*, Yasujirō Ozu, Japon, 1961, 99 mn

L'action se passe au sud de Kyōto, dans le quartier des brasseries de sake de Fushimi. Celle de Manbei (Ganjirō Nakamura) bat de l'aile, mais le vieil homme a d'autres intérêts en tête : la famille horrifiée découvre qu'il rend régulièrement visite à Sasaki (Chieko Naniwa), une vieille flamme de Kyōto dont la fille est peut-être aussi la sienne ; rien n'est moins sûr, mais la jeune femme veut bien l'accepter pour père jusqu'à ce qu'il lui ait payé une étole de vison.

Manbei se relève d'une première attaque et sa fille aînée Fumiko (Michiyo Aratama) croit le tenir en laisse à la maison. Mais il profite d'une partie de cache-cache avec son petit-fils (Masahiko Shimazu de *Ohayō*, p. 661) pour aller faire un tour à Kyōto ; c'est de là que Sasaki appelle pour annoncer la mort du patriarche. Tout se termine par un repas funèbre près d'un crématorium puis la famille rassemblée, y compris la belle-sœur (Haruko Sugimura, toujours aussi vache), s'engage en file indienne sur le pont de bois de Kōzuyabashi. Tandis que des corbeaux, symbole de gratitude envers les parents, se posent près des stèles.

Cet *Automne de la famille Kohayakawa* (titre japonais) est somme toute moins sombre que *Le goût du sake* (p. 35). Bien sûr le vieil homme meurt, bien sûr il faudra vendre la brasserie à un gros opérateur, genre Gekkeikan. Mais il y a un certain espoir dans le refus de la fille cadette (Yōko Tsukasa) d'accepter le mariage qui aurait bien arrangé les affaires de la famille : elle part rejoindre l'homme qu'elle aime à Sapporo. De même, Akiko (Setsuko Hara), veuve d'un fils de Manbei préfère vivre seule en s'occupant d'une galerie d'art à Ōsaka, ignorant ainsi le beau parti que l'oncle Yanosuke (Daisuke Katō) lui a complaisamment présenté.

Comme toujours chez Ozu, les scènes sont localisées au moyen de détails caractéristiques : des néons publicitaires signalent un bar, des tonneaux la brasserie familiale. Les réclames de Coca Cola, les Japonais qui chantent une version de *Clementine*, sans parler des copains US de la "fille" de Manbei semblent brocarder l'influence américaine sur le pays.

Nosferatu, eine Symphonie des Grauens *Nosferatu le vampire*, F. W. Murnau, Allemagne, 1922, 94 mn

Grand chef-d'œuvre du muet – et du cinéma tout court. Le vampire campé par Max Schreck, à la fois horrifiant et fragile, est inoubliable aussi bien de face qu'en ombre menaçante sur le mur. Le groupe de maisons en ruines où il a élu domicile semble d'ailleurs appartenir à l'autre monde. Mention spéciale pour Alexander Granach dans le rôle du fou Knock (= Renfield) qui mange des mouches en attendant l'arrivée du Maître.

Mémorable carton de la version française : "Et quand il eut dépassé le pont, les fantômes vinrent à sa rencontre".

The right stuff *L'étoffe des héros*, Philip Kaufman, USA, 1983, 193 mn

Le film est principalement consacré au programme Mercury de la NASA (1959–1963), période où les Américains courent après les Soviétiques. Ponctué par les annonces du Spoutnik (octobre 1957), du premier spationaute Gagarine (avril 1961) et du premier vol en orbite (Titov, août 1961), il oppose les cosmonautes, "singes humains" sans contrôle sur leur engin, aux pilotes d'essai, dont Chuck Yaeger (Sam Shepard) qui franchit le Mur du Son en octobre 1947. Les sept (faux) pilotes de Mercury connaissent pour certains – Alan Shepard (Glenn Scott) et John Glenn (Ed Harris) – une célébrité temporaire avec défilé sur la Cinquième Avenue. Par contre Gus Grissom (Fred Ward), accusé d'avoir détruit sa capsule par panique, rentre de l'espace la queue entre les jambes.

Le temps des héros s'achève, celui de l'argent – "No bucks, no Buck Rogers" – et de la communication commence. Nous voyons d'ailleurs le vice-président Johnson (Donald Moffat) se livrer à d'odieuses pressions sur Annie Glenn, épouse d'une timidité pathologique, pour la forcer à apparaître avec lui devant les caméras.

Le cosmonaute Alan Shepard, raciste, s'ingénie à imiter José Jiménez, pseudo Hispano ridicule qui sévissait alors à la télévision. On a du mal à identifier Wernher von Braun dont le nom n'est même pas mentionné ; nul doute à cause de l'embarras (rétrospectif) causé par la présence à la NASA d'un criminel de guerre qui faisait fabriquer ses V1 et V2 par les déportés du camp de concentration de Dora.

Two rode together *Les deux cavaliers*, John Ford, USA, 1961, 109 mn

Œuvre tardive de John Ford caractérisée par d'étonnantes ruptures de ton. On pense à *La taverne de l'Irlandais* (p. 222) quand Guthrie (James Stewart) avoue son agacement à Jim (Richard Widmark) : la femme avec qui il vit l'appelle "Guth", ce qui pour lui annonce une possible catastrophe, le mariage. La recherche de personnes enlevées par les Indiens renvoie, quant à elle, à *The searchers* (p. 510), sous une forme beaucoup plus dramatique : après quelques années de vie avec les "sauvages", la plupart refusent de rentrer au bercail chez les Blancs. Un adolescent, ramené malgré lui, est devenu tellement farouche qu'il faut l'attacher ; quand une vieille femme un peu cinglée (Jeanette Nolan) libère celui qu'elle prend pour son fils, il la tue avant d'être promptement pendu par des lyncheurs. Lesquels, notamment un pasteur, n'ont pas la rondeur habituelle des personnages fordiens : bêtes et racistes, ils prennent du plaisir à exécuter un gamin. La Cavalerie n'est pas épargnée car les officiers (et leurs épouses collet monté) se montrent odieux avec une jeune femme qui a eu le malheur d'être la squaw d'un "buck".

Final apaisé : Guthrie, shérif vénal, lâche tout pour partir avec la belle ostracisée. Commentaire de Jim "– Pour une fois, il ne se contente pas de 10% de quelque chose". Avec Harry Brandon, Andy Devine et John McIntire.

Des gens sans importance Henri Verneuil, France, 1956, 99 mn

Jean (Gabin), un camionneur qui a une famille à nourrir, est trop vieux pour Clotilde (Françoise Arnoul) serveuse du relais routier "la Caravane" où elle doit subir les pince-fesses des clients ; la jeune femme qui n'a personne au monde se raccroche cependant à Jean comme à un père de substitution. Elle monte à Paris pour travailler dans un hôtel de passe dont la patronne (Lila Kedrova) lui indique l'adresse d'une faiseuse d'anges (Héléna Manson) ; partie en camion avec Jean qui s'est résolu à quitter sa femme, Clotilde mourra des suites de cette intervention.

Aucune fatalité, aucun noir ennemi ne s'acharne sur Jean : si le contremaître (Robert Dalban) est une peau de vache, le collègue Pierrot (Pierre Mondy) est une bonne pâte d'homme et Solange (Yvette Étiévant) une épouse dévouée. Idem pour Clotilde : si sa mère (Nane Germon) ne lui témoigne aucune compassion, le patron du relais (Paul Frankeur) est plutôt compréhensif. Tout est petit, confiné et médiocre dans cette touchante histoire de pluie, de brouillard et d'hôtels sordides qui finit dans un petit jour blême devant la Caravane où les deux s'étaient rencontrés ; le temps de la résignation pour Jean. Avec Dany Carrel.

Foreign correspondant *Correspondant 17*, Alfred Hitchcock, USA, 1940, 104 mn

1939 à la veille de la guerre. Envoyé en Europe par son journal, Jones (Joel McCrea) se trouve mêlé à un complot qui débute à Amsterdam dans une forêt de parapluies avec le faux assassinat du diplomate Van Meer (Albert Bassermann) pour se poursuivre dans un moulin à vent dont les ailes tournent à l'envers ; Krug (Eduardo Ciannelli) y sequestre Van Meer qu'il veut faire parler, MacGuffin la clause secrète, n° 27, d'un traité ! Quand la Police arrive sur les lieux, tout a été nettoyé comme dans *La mort aux trousses* (p. 993) et Jones a l'air d'un imbécile.

Suite à Londres. Assisté d'un collègue anglais (Georges Sanders) appelé ffolliott – sans majuscule, référence à un ancêtre décapité – et de la jeune Carol (Laraine Day), le reporter se jette dans la gueule du loup Fisher (Herbert Marshall), père de Carol et faux pacifiste à la solde de Hitler qui tente de le faire précipiter du haut de la tour de Westminster par un homme de main (Edmund Gwen) : c'est le sbire qui tombe dans le vide. Van Meer est libéré par ffolliot qui s'envole avec Jones pour New York à bord du (tout récent) "Clipper Plane" où ont aussi pris place Fisher en cavale et l'innocente Carol. Mais c'est le premier jour de la guerre et l'avion est descendu par un destroyer allemand. Les réfugiés se retrouvent sur un radeau de fortune – ce qui annonce *Lifeboat*, p. 1742 – et Fisher se suicide pour laisser plus de place aux autres. Les survivants sont recueillis par un navire américain, donc neutre : Jones, qui n'a pas le droit de correspondre avec sa rédaction, trouve un subterfuge pour contourner l'interdiction.

Ce second Hitchcock américain, un peu oublié, est une réussite.

Cat people *La féline*, Jacques Tourneur, USA, 1944, 70 mn

Un des grands classiques de l'horreur et du style Val Lewton. Irena (Simone Simon) est convaincue, tout comme les animaux qui ont peur d'elle, d'appartenir à une famille de femmes-chats venue de Serbie. Elle se refuse donc à son époux Oilver (Kent Smith) de peur de réveiller le félin qui sommeille en elle. Le docteur Louis Judd (Tom Conway, frère aîné de George Sanders), médecin coureur de jupons, paiera de sa vie l'audace d'avoir voulu embrasser la belle.

Dans le monde de Jacques Tourneur, tout n'est qu'ombres et murmures. C'est une rue déserte où Alice (Jane Randolph) se met à marcher de plus en plus vite alors que les buissons s'agitent ; c'est la piscine où, nageant seule, elle se sent menacée et appelle à l'aide... fausse alerte, mais elle retrouve sa robe de bain lacérée de coups de griffe.

La chanson *Dodo l'enfant do* sera reprise dans *The curse of the cat people* (p. 59), suite merveilleuse du film où Irena revient sous forme d'apparition.

Petite erreur : quand l'infortunée Irena se fait appeler "moja sestra" (ma sœur) par une femme au physique félin (Elizabeth Russell), elle se signe de gauche à droite, alors que les Serbes, orthodoxes, le font de droite à gauche.

Plan 9 from outer space Ed Wood, USA, 1957, 78 mn

Œuvre culte s'il en est, réputée pour être le plus mauvais film de tous les temps, ce qui ne veut pas dire grand chose, sinon qu'il est nanardesque au point d'en devenir jubilatoire. Originellement intitulée *Grave robbers from outer space* mais devenue *Plan 9* pour ne pas froisser la secte baptiste qui la finançait, cette œuvre édifiante raconte une invasion d'extra-terrestres qui réveillent les morts, ce qui en fait une sorte de *Nuit des morts-vivants* (p. 1342) *ante litteram*. Trois de ces zombies sont joués par le catcheur Tor Johnson, Maila Nurmi alias Vampira à la télévision et Bela Lugosi mort au début du tournage. Inconvénient mineur pour celui qui se prenait pour un vampire puisque l'acteur revient *post-mortem* avec une cape au niveau des yeux, sans doute pour que ses victimes ne voient pas qu'il est doublé. Face à eux, des policiers dont le récurrent Paul Marco.

Les décors sont merdiques : les tombes du cimetière vacillent facilement et la soucoupe volante à l'arrêt ressemble à un abri de jardin. Quant aux trucages, on mentionnera les authentiques couvercles attachés à un fil ou le rayon mortel qui transforme Lugosi en squelette de classe de sciences naturelles.

Ce chef-d'œuvre est introduit par Criswell, mage télévisuel célèbre en son temps. Ce moderne Nostradamus, prédisant tout et n'importe quoi, devait fatalement tomber juste de temps à autre : il annonça que Kennedy ne se représenterait pas en 1964 car quelque chose allait lui arriver en novembre 1963 ! *Ed Wood* de Tim Burton (p. 1586) donne une version romancée du tournage du film.

Cadaveri eccellenti *Cadavres exquis*, Francesco Rosi, Italie, 1976, 115 mn

D'après Leonardo Sciascia. Tout commence par une série de meurtres de magistrats, le procureur Varga (Charles Vanel), plus tard le juge Rasto (Alain Cuny). L'inspecteur Rogas (Lino Ventura) suspecte l'introuvable pharmacien Cres – dont toutes les photos ont disparu –, jadis victime d'une erreur judiciaire. Au plus haut niveau, on veut faire porter le chapeau aux groupuscules gauchistes, ce qui ne colle pas vraiment. Une mystérieuse Mercedes blanche immatriculée en Suisse a été repérée lors d'un des crimes et Rogas la retrouve dans des lieux de pouvoir, notamment lors d'une discrète réunion d'où sortent les représentants de l'ordre, Armée et Police. À vrai dire, il n'y comprend pas grand-chose et devient paranoïaque : il se sent suivi, espionné, ce qui est d'ailleurs vrai puisque sa rencontre avec le journaliste communiste Cusan (Luigi Pistilli) dans un jardin est enregistrée avec le concours du chien d'un faux aveugle. Rogas est persuadé que la vengeance de Cres, au départ un fait divers réel, a été transformée en opération des services secrets de façon à légitimer un coup d'État. Quand il donne rendez-vous au chef du Parti Communiste pour parler du complot, il est abattu avec lui. Le ministre de l'Intérieur (Tino Carraro, terrifiant) annonce que l'inspecteur, devenu fou, a commis le crime avant de se donner la mort.

Le message passe bien car le complotisme fonctionne mieux quand l'histoire est un peu obscure. De plus, s'il ne faut pas voir des machinations derrière tous les faits divers, il y en a bien eu quelques unes dans l'Italie de l'époque : le film préfigure vaguement l'assassinat d'Aldo Moro.

Étonnante séquence d'ouverture : Varga rend visite aux momies des catacombes des Capucins à Palerme. Et terrifiante déclaration du président de la Cour Suprême (Max von Sydow) pour qui l'énoncé d'une sentence est comme la célébration de la Sainte Messe, d'où l'impossibilité de toute erreur judiciaire.

La veuve Couderc Pierre Granier-Defferre, France, 1971, 85 mn

D'après Simenon. Un bagnard évadé (Alain Delon) trouve du travail et un peu plus que ça auprès d'une veuve revêche (Simone Signoret) qui vit avec son beau-père (Jean Tissier), alors qu'elle est fâchée avec le reste de sa belle-famille (Boby Lapointe, Monique Chaumette et Ottavia Piccolo). Ces derniers attirent l'attention de la gendarmerie sur le nouveau venu, qui, cerné, tombe sous les balles en même temps que celle qui s'était attachée à lui.

Le film doit beaucoup à la composition touchante de Signoret, déjà bien abîmée par l'alcool, et le lieu du tournage, Cheuge (Côte d'Or) avec son pont-levis sur le canal Marne–Saône entre les maisons de la veuve et de sa belle-sœur. L'ambiance, très 1934, est assurée par la présence de Croix de Feu prêts à en découdre avec la "racaille". Musique de Philippe Sarde.

Patterns Fielder Cook, USA, 1956, 80 mn

Promu à un poste important au sein d'une grande entreprise, Staples (Van Heflin) découvre qu'il a été recruté pour prendre la place du vice-président Briggs (Ed Begley) dont l'autoritaire Ramsey (Everett Sloane) veut se débarrasser, le trouvant trop âgé pour la fonction. Au cours d'une réunion de direction, Ramsey est tellement odieux avec Briggs que celui-ci meurt foudroyé par une attaque. Staples, qui était devenu l'ami de Briggs, va présenter sa démission au petit dictateur... et ressort avec le titre de vice-président assorti d'un salaire mirobolant.

C'est *Executive suite* (p. 1146) en plus dérangeant. Ramsey est-il un beau salaud ou l'incarnation même du génie américain des affaires ? Et Staples, qui décide de rester pour faire triompher ses principes, est-il sincère ou hypocrite ? Sans doute les deux en même temps, ce qui nous laisse sur un malaise.

Prison sans barreaux Léonide Moguy, France, 1938, 95 mn

La nouvelle directrice (Annie Ducaux) d'une maison de correction apporte un peu d'humanité dans cet univers carcéral jusque-là régi par une sorte de dragon (qui donc, sinon Maximilienne ?). La jeune Nelly (Corinne Luchaire) cesse ses fugues et prend du service à l'infirmerie où elle entame une idylle avec le médecin (Roger Duchesne) ; une petite garce (qui donc, sinon Ginette Leclerc ?) la fait chanter pour obtenir des cigarettes ou de l'alcool médicinal.

Ce traitement très conventionnel d'un sujet tabou se laisse voir grâce à la prestation remarquable de la très jeune Corinne Luchaire (cf. *Le déserteur*, p. 68).

The Spikes gang *Du sang dans la poussière*, Richard Fleischer, USA, 1974, 93 mn

Les jeunes Will (Gary Grimes de *Summer of '42*, p. 1654), Les (Ron Howard d'*Il faut marier Papa*, p. 782) et Tod (Charles Martin Smith) prennent soin de Spikes (Lee Marvin), un hors-la-loi blessé. Ils décident de suivre son exemple et de piller des banques. Mais tout va de mal en pis : à leur première tentative, les gamins descendent un sénateur et tout retour en arrière devient impossible. Ils rejoignent Spikes avec lequel il ratent un second coup : Tod est tué. Spikes, à qui on a promis l'amnistie en échange de la peau des garnements survivants, capture Les, qu'il blesse à mort pendant une absence de Will. Quand celui-ci revient, un règlement de comptes final voit la mort de Spikes et l'agonie de Will sur un quai de gare d'où part un train – celui de la vie qu'il a raté. Comédie au départ, le film se referme sur une note tragique et touchante.

L'extrême jeunesse des acteurs (au plus vingt ans) fait ressortir leur inexpérience et leur maladresse. On sait, dès le départ que cette histoire de gamins se terminera très mal. Petits rôles pour Arthur Hunnicutt et Noah Beery Jr.

La nuit américaine François Truffaut, France, 1973, 111 mn

Journal de tournage, aux studios de la Victorine, du navet *Je vous présente Pamela*, mis en scène par Ferrand (Truffaut lui-même). C'est un document sur la réalisation et les coulisses d'un film, avec fausse station de métro, fausse neige, cascade dans la Vésubie, et ses métiers, du producteur (Jean Champion) à l'accessoiriste (Bernard Menez) et la maquilleuse (Nike Arrighi) sans oublier la scripte (Nathalie Baye) et l'assistant (Jean-François Stévenin).

Problèmes de distribution avec un chat mal choisi qui refuse de s'aventurer sur le plateau du petit déjeuner mais surtout avec les acteurs : une grossesse intempestive (Alexandra Stewart) ou une dépendance à l'alcool (Valentina Cortese) source d'erreurs de jeu. Car ils sont caractériels et fragiles pour beaucoup, tel le jeune premier Alphonse (référence à *Domicile conjugal*, p. 678), joué par Jean-Pierre Léaud, émotionnellement instable, qui barbe tellement sa copine (Dani), une stagiaire à la cuisse légère, qu'elle s'enfuit avec le cascadeur anglais. Alphonse se met à bouder comme un enfant et c'est sa partenaire (Jacqueline Bisset) qui se dévoue pour le consoler. Aussi caractérielle que lui, elle refuse à son tour de jouer puis est saisie d'une envie... de motte de beurre frais que le producteur imite avec les moyens du bord. Seul à être équilibré, un acteur homosexuel (Jean-Pierre Aumont) se tue en voiture en conduisant son compagnon à l'aéroport. Il faut convoquer les assurances et modifier le scénario en catastrophe.

Le tournage est prétexte à une certaine promiscuité sexuelle dont a été victime Alphonse, mais dont profite l'accessoiriste. L'épouse du régisseur, une jalouse qui ne quitte jamais son mari, vomit d'ailleurs sa haine pour ce milieu dévergondé.

On sait que Truffaut tombait systématiquement amoureux de ses vedettes féminines. Il évite ce sujet mais nous livre un rêve récurrent : un enfant muni d'une canne va nuitamment voler les photos de *Citizen Kane* (p. 472) au cinéma du coin. Et nous confie qu'il pense toujours, à mi-tournage d'un film, n'avoir pas été à la hauteur, ce qui l'amène à mettre les bouchées doubles pour la fin.

Dédicace aux sœurs Gish, avec une photo extraite de leur premier film *An unseen enemy* (D. W. Griffith, 1912). Référence à *Jules et Jim* (p. 410) où Catherine disait "Vous n'avez pas connu beaucoup de femmes. Moi de mon côté, j'ai connu beaucoup d'hommes. Cela fera une moyenne".

Il deserto dei Tartari *Le désert des Tartares*, Valerio Zurlini, Italie, 1976, 141 mn

Cette adaptation académique du chef-d'œuvre de Dino Buzzati bénéficie du décor exceptionnel de la citadelle de Bam (Iran) et d'une superlative distribution internationale emmenée par Jacques Perrin, producteur du film. Jacques Brel avait fait mieux en trois minutes avec sa chanson *Zangra*.

Speaking parts Atom Egoyan, Canada, 1989, 92 mn

Dans une étrange salle funéraire, Clara (Gabrielle Rose) visionne des images de son frère mort après lui avoir fait don d'un poumon. Elle a écrit le scénario d'un téléfilm sur ce sujet et a même trouvé l'acteur idéal pour incarner le défunt : Lance (Michael McManus), obscur figurant de cinéma et actuellement homme de ménage. Les deux deviennent amants et poursuivent leur relation par masturbation à distance au moyen d'un Skype *ante litteram*. Clara cherche surtout à préserver l'intégrité de son scénario que le producteur (David Hemblen) est en train de dénaturer mais, lâchée par Lance, elle se suicide en direct à la télévision.

L'hôtel où travaille Lance est un lieu bizarre : la patronne (Patricia Collins) attend de son employé qu'il soit "compréhensif" avec une cliente esseulée qui, dépressive, mettra fin à ses jours. Amoureuse du beau Lance, sa collègue de travail Lisa (Arsinée Khanjian), ne se lasse pas de passer et repasser les vidéos dans lequel il figure, muet. Étrangement, ces vidéos s'actualisent ert se mettent à montrer des scènes de la vie de Lance, par exemple sa discussion avec la patronne dans la chambre de la suicidée.

Parenthèse dans ce film singulier, le tournage d'une vidéo (encore une !) consacrée à un mariage, exercice consensuel s'il en est. Lisa insiste pour interviewer la mariée et lui pose des questions du genre "Que lui trouves-tu ?" ; ne sachant que répondre, celle-ci s'enfuit en pleurant. Musique prenante de Mychael Danna.

Bob le flambeur Jean-Pierre Melville, France, 1956, 102 mn

Bob (Roger Duchesne), vieux jeune homme et gangster retraité n'a qu'une passion, le jeu où il perd régulièrement. Il décide de tenter un gros coup contre le casino de Deauville ; le cambriolage échoue et son jeune protégé (Daniel Cauchy) est tué. Mais il a eu le temps de jouer et faire réellement sauter la banque.

Dans ce qui est sans doute son meilleur film, Melville met en place une mythologie du truand qui virera à l'académisme dans les œuvres ultérieures. Bob, sorte de Saint-Bernard de la pègre, a des principes, par exemple il ne tolère pas les maquereaux comme Marc (Gérard Buhr) et fait de son mieux pour que l'appétissante Anne (Isabel Corey) n'entame pas une carrière pour laquelle elle a certaines dispositions. Sa stature morale est d'ailleurs tellement évidente qu'il a gagné l'estime d'un policier (Guy Decomble). Assortie d'un zeste d'humour, la composition de Duchesne fait passer la pilule. Dans la Traction Citroën de la Police qui l'embarque, Bob se demande à combien il sera condamné : "– Si je prends Me Garçon ou Me Floriot – les avocats-vedettes de l'époque –, j'aurai peut-être des indemnités". Et n'oublions pas la caméra qui suit Bob dans les rues : magnifiques images tournées le soir ou encore au crépuscule du matin (*sic*) autour de la place Blanche. On entend la *Valse des lilas* de Michel Legrand.

The elephant man David Lynch, USA, 1980, 126 mn

L'histoire, à peine romancée, de Joseph (John dans le film) Merrick (John Hurt), être dont une incroyable difformité avait fait l'homme-éléphant, monstre de foire exploité par l'horrible Bytes (Freddie Jones). Le docteur Treves (Anthony Hopkins) le prend en charge à la fois par compassion et par intérêt scientifique. Soutenu par son supérieur hiérarchique (John Gielgud), aidé par une infirmière (Wendy Hiller), il arrive à susciter l'intérêt de la société victorienne, notamment d'une actrice (Anne Bancroft), pour cet infortuné qui mourut à 27 ans en 1890.

La splendide photo noir et blanc de Freddie Francis met en valeur le monde du charbon avec ses fumées et son exploitation de l'homme par l'homme. Un passage est particulièrement réussi : celui où Merrick, recapturé par Bytes, puis libéré par une bande de "freaks" comme sortis du film éponyme (p. 147), rejoint Londres pour être victime d'une hallucinante chasse à l'homme dans une gare.

Ce superbe film humaniste est un classique mais, paradoxalement, pas un grand Lynch. Malgré quelques séquences oniriques, on reste loin des extravagances habituelles du cinéaste qui avait déjà *Eraserhead* (p. 1093) à son actif.

Colors Dennis Hopper, USA, 1988, 116 mn

Film assez réussi sur la guerre des gangs de rue à Los Angeles : les authentiques bandes afro-américaines, *Crips* (bleus) et *Bloods* (rouges), ainsi que celle, imaginaire, des latinos de la 21e rue. Meurtres et représailles, tout ce beau monde utilise pour le mieux les possibilités offertes par le second amendement pour occire son prochain. Deux flics essaient de limiter les dégâts : selon une recette éprouvée (e.g., *The new centurions*, p. 1334), l'un est un modéré proche de la retraite (Robert Duvall), l'autre un jeune fougueux (Sean Penn) qui se fait rapidement détester ; surnommé Pac-Man par le voisinage, il fait son travail avec zèle et ne rate jamais une occasion de frapper un homme menotté.

Diamonds are forever *Les diamants sont éternels*, Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1971, 120 mn

George Lazenby ayant refusé de tourner un second James Bond, c'est Sean Connery qui reprend le rôle pour cet opus peu inspiré. Les diamants du titre sont censés être utilisés pour fabriquer un monstrueux laser qui, d'un satellite, peut pulvériser n'importe quelle cible. Mais l'histoire n'est guère qu'une suite de péripéties confuses filmées à Las Vegas. L'idée de clones d'Ernst Stavro Blofeld (Charles Gray) comporte une amusante surprise : le chat blanc a lui aussi été cloné. Les fausses empreintes digitales utilisées par Bond à Amsterdam renvoient au *Mort qui tue*, un Fantômas plusieurs fois porté à l'écran (pp. 1031, 465).

Pierrot le fou Jean-Luc Godard, France, 1966, 110 mn

Un film de Godard, c'est d'abord une auberge espagnole : extraits d'*Histoire de l'art* d'Élie Faure, de *Guignol's band* – d'ailleurs Pierrot (Jean-Paul Belmondo) insiste pour se faire appeler Ferdinand. Raymond Devos y va de son sketch, Dirk Sanders de sa chorégraphie ; on y croise Samuel Fuller et aussi Michel Simon à travers l'imitation qu'en donne Pierrot-Ferdinand. Les invités d'un cocktail parlent en récitant des publicités d'époque et le héros fait le plein en demandant "un tigre dans son moteur". Il y a aussi un scénario exsangue que Godard ne prend guère au sérieux, celui de la descente sur la côte d'Azur de Pierrot et Marianne (Anna Karina) vaguement poursuivis par des trafiquants d'armes. "Qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire" répète Marianne ; le couple chante en duo "Ma ligne de chance/Ta ligne de hanches" ou mime une scène évoquant la guerre du Vietnam. Tout ça se termine dans le sang, Pierrot se faisant sauter, au moyen d'un cordon de dynamite, la tronche préalablement peinturlurée. Ce collage, chef d'œuvre de désinvolture poétique, se révèle être un hymne à l'amour fou.

Le titre renvoie au truand gestapiste Loutrel qui fut enterré par ses complices en 1946. Apparition d'une mémé gâteuse, la poétesse Berthe de Nyse.

An officer and a gentleman *Officier et gentleman*, Taylor Hackford, USA, 1982, 119 mn

Un camp d'entraînement dans l'état de Washington : on y forme des recrues qui se destinent à l'aviation, autant dire que les standards sont élevés et que le sergent peau de vache Foley (Louis Gossett Jr.) fait tout pour détecter les points faibles des postulants et les acculer au DOR (drop on request, démission). Les permissions sont plus agréables à cause d'une usine proche où travaillent des ouvrières, proies faciles pour les futurs officiers. C'est ainsi que Zack Mayo (Richard Gere), surnommé Mayonnaise par Foley, devient l'amant de Paula (Debra Finger) et après une valse-hésitation, finit par l'épouser. Sid (David Keith) a moins de chance avec Lynette (Lisa Blount) qui, prête à tout pour le piéger, prétend être enceinte. L'imbécile la prend au sérieux et démissionne pour partir avec elle en Oklahoma ; le DOR n'étant pas dans les plans de Lynette qui se rêvait femme d'officier, elle lui rit au nez et il se suicide.

Ce beau mélodrame implique, comme souvent, un message passablement conformiste. Foley, sous-officier noir, a tout un répertoire d'injures homophobes : une de ses préférées consiste à dire à une recrue que sa ville natale produit des *steers and queers* (bœufs et pédales), or il n'aperçoit pas de cornes. En les humiliant, en leur faisant chanter des idioties, il s'agit de former des hommes, ce que l'Armée fait à merveille (la prison aussi, si l'on en croit *Le val d'enfer*, p. 271). Quitte à éliminer les canards boiteux comme Sid.

Brute force *Les démons de la liberté*, Jules Dassin, USA, 1947, 94 mn

Excellent film de prison : Joe (Burt Lancaster) entraîne ses compagnons (Charles Bickford, Sam Levene, Jeff Corey, etc.) dans une funeste tentative d'évasion. Une scène particulièrement réussie montre l'exécution d'un mouchard, poussé sous la presse hydraulique de l'atelier. Le personnage le plus intéressant est Munsey (Hume Cronyn dans le rôle de sa vie), gardien-chef vicieux qui compense sa petite taille au moyen d'une grande matraque et dont on devine qu'il éprouve une attirance cachée pour Joe.

Le producteur Mark Hellinger a voulu inclure des femmes dans la distribution de ce film fondamentalement masculin : ce qui nous vaut quatre flash-backs avec pépée. Sir Lancelot campe un prisonnier chantant et Art Smith un sympathique médecin alcoolique. Pénible musique debussyste de Miklós Rózsa.

Demonlover Olivier Assayas, France, 2002, 116 mn

Une boîte de pornographie 3D est l'objet des attentions croisées de Mangatronics, qui y a infiltré Diane (Connie Nielsen) et Demonlover qui y manipule Hervé (Charles Berling) et Elise (Chloë Sevigny). Dans son costume façon Musidora, Diane se fait pincer alors qu'elle fouillait la chambre de la représentante de Demonlover (Gina Gershon de *Bound*, p. 299), ce qui la met à la merci d'Hervé, qu'elle tue. Transportée en Amérique par Demonlover, elle sert de victime pour le site SM confidentiel HELLFIRE : "Enoncez vos fantasmes, nous les lui ferons subir".

Ces *Vampires* (p. 487) façon Assayas ne sont pas une réussite.

Todo sobre mi madre *Tout sur ma mère*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1999, 101 mn

Cela commence comme *Opening night* (p. 146) : le jeune Esteban, 17 ans, trouve la mort en poursuivant la voiture de l'actrice Huma Rojo (Marisa Paredes) qui jouait Blanche dans une production madrilène d'*Un tramway nommé désir*. Sa mère effondrée Manuela (Cecilia Roth) part alors retrouver Lola, le père naturel d'Esteban, un travesti drogué qui vit à Barcelone. Elle découvrira surtout Rosa (Penélope Cruz), une bonne sœur enceinte des œuvres du même Lola et qui, séropositive, meurt en couches. Manuela retourne finalement à Madrid avec cet autre fils de Lola, appelé lui aussi Esteban. Elle aura eu le temps de fréquenter Huma (référence à *Eve*, p. 588), en tournée à Barcelone et de lui présenter le pittoresque Agrado (Antonia San Juan), un autre travesti ami de Lola.

Sur un scénario délirant qui enfonce tous les mélos, le réalisateur tire une œuvre bouleversante, dédiée "à toutes les actrices qui ont joué des actrices" et à sa propre mère. Apparition de Fernando Fernán Gómez.

Sanshō dayū *L'intendant Sanshō*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1954, 124 mn

Au XII^e siècle, un gouverneur qui a pris la défense des paysans est exilé. Restés seuls, son épouse Tamaki (Kinuyo Tanaka) et ses enfants Zushiō et Anju, sont capturés et vendus alors qu'ils tentent de le rejoindre. Tamaki est envoyée dans l'île de Sado, lieu de relégation en mer du Japon, pour y être prostituée alors que les enfants deviennent esclaves du cruel Sanshō (Eitarō Shindo). Après dix ans passés dans le domaine géré par l'intendant, Zushiō (Yoshiaki Hanagaya) s'évade avec l'aide d'Anju (Kyōko Kagawa) qui retarde les poursuivants puis se suicide pour ne pas parler sous la torture. Zushiō produit ensuite une miniature de Kannon appartenant à son père qui lui permet de se faire reconnaître comme le fils du disgracié, maintenant décédé et obtenir un titre de gouverneur. Dont il va user – ou plutôt abuser tant ce qu'il fait est illégal – en abolissant l'esclavage et en exilant Sanshō, avant de démissionner d'une position où il n'a sûrement pas grand avenir.

La recherche de sa mère le conduit à Sado. Elle vit seule, à l'écart, doublement infirme : en plus d'avoir eu les tendons coupés pour l'empêcher de fuir, elle est devenue aveugle. Moment d'intense émotion lors des retrouvailles de la mère et du fils... désormais seuls dans le vaste monde, ce que souligne la caméra qui les abandonne blottis l'un contre l'autre pour se fixer sur le rivage de cette île perdue.

Shock corridor Samuel Fuller, USA, 1963, 96 mn

Johnny (Peter Breck aux faux airs de Roger Moore), un journaliste prêt à tout pour un prix Pulitzer, se fait interner dans un asile psychiatrique où un crime a été commis : il pense ainsi démasquer le coupable en recueillant les témoignages des patients témoins du meurtre. Le premier, qui a subi un lavage de cerveau en Corée, se prend pour le général sudiste Jeb Stuart, le second, un Noir victime du racisme à l'Université, se promène avec une cagoule de KKK, le troisième (Gene Evans), qui fut un scientifique célèbre, est retombé en enfance. En mettant bout à bout les confidences faites par ces zinzins dans leurs éclairs de lucidité, il arrive à démasquer le coupable, un infirmier dont il obtient les aveux.

Sa fiancée (Constance Towers) lui rend visite : il est temps de sortir pour récolter le prix tant convoité. Le problème est qu'il a été traité par l'institution et que les électrochocs en ont fait un schizophrène catatonique, un légume.

Les fous présentés sont tous des cas extrêmes – il n'est pas sûr qu'un Noir puisse jamais se prendre pour un suprémaciste blanc – ce qui ne peut qu'accentuer la perte progressive de contact du protagoniste avec la réalité.

Le film, en noir et blanc et format 4/3, utilise des inserts en cinémascope couleur non anamorphisé : entre autres, Kamakura et son grand Bouddha (*Maison de bambou*, p. 584).

Mutiny on the Bounty *Les révoltés du Bounty*, Frank Lloyd, USA, 1935, 127 mn

Brillante distribution dominée par Charles Laugton, vicieux et sadique à souhait dans le rôle du Cpt. Bligh ainsi que Clark Gable dans celui du mutin Fletcher Christian, Franchot Tone campant le fictif Roger Byam. Mais l'ensemble, académique, manque de souffle : la révolte n'est pas dans les cordes de la MGM.

Amici miei *Mes chers amis*, Mario Monicelli, Italie, 1975, 113 mn

Ils sont quatre : le journaliste Perozzi (Philippe Noiret), l'architecte Melandri (Gastone Moschin), le comte décavé Mascetti (Ugo Tognazzi) et le cafetier Necchi (Duillio Del Prete), cinq si l'on compte le chirurgien Sassaroli (Adolfo Celi). À la fois drôles et affligeants, ces Florentins multiplient les "zingarate" (de *zingaro*, tsigane), des farces infantiles qui trahissent leur peur de vieillir. Quand Perozzi finit par mourir, son épouse et son fils redoutent une nouvelle plaisanterie de ce couillon invétéré. Les survivants mettent d'ailleurs à profit l'enterrement pour mystifier Righi (Bernard Blier), un ballot auquel il font croire que le journaliste a été victime d'un règlement de comptes lié à la drogue.

Mascetti se gargarise à tout bout de champ d'un sabir incompréhensible qui sonne comme de l'italien, par exemple "supercazzora nbrematurata" ; par contre "harne" n'est que la prononciation toscane de "carne". Scène d'anthologie où la bande s'amuse à gifler les passagers aux fenêtres d'un train en partance. Le film reprend un projet de Pietro Germi, mort en 1974.

Betty Claude Chabrol, France, 1992, 99 mn

D'après Simenon, le portrait d'une prédatrice sexuelle. Betty (Marie Trintignant) a fait un mariage bourgeois. Sa belle famille, que Chabrol croque sans trop de méchanceté, réagit de façon plutôt mesurée lorsque la jeune femme est prise en flagrant délit avec un amant dans l'appartement familial : elle est chassée, avec des indemnités confortables, d'un monde qu'il ne tiendrait qu'à elle de réintégrer après un temps de purgatoire. Mais elle aime trop s'amuser en trompant les autres ; le danger la stimule.

Le moment de son exclusion est difficile : alcoolisme et rencontres peu reluisantes. Laure (Stéphane Audran), une veuve d'âge très mûr, la prend en charge et l'aide à sortir de sa déprime. Le fauve en elle retrouve son appétit et elle chipe littéralement l'amant trop jeune (Jean-François Garreaud) de sa protectrice qui, se laissant faire sans réagir, s'efface et s'en va mourir de tristesse à Lyon.

Les deux actrices sont remarquables : Audran et sa lassitude résignée que souligne la photo impitoyable et Trintignant, belette lascive prête à fondre sur sa proie.

Hope & glory *La guerre à 7 ans*, John Boorman, G^{de}-Bretagne, 1987, 108 mn

Film quasi-autobiographique : la guerre vue à travers les yeux du jeune Bill Rohan. La famille vit à Londres lorsque son père Clive (David Haymann) est mobilisé à l'arrière dans le lointain Cumberland ; sa mère Grace (Sarah Miles) est tentée par une liaison avec Mac (Derrick O'Connor), le meilleur ami de Clive, tandis que sa grande sœur Dawn (Sammi Davis) tombe enceinte des œuvres de Bruce (Jean-Marc Barr), un soldat canadien. Les "saucisses" qui montent la garde dans le ciel n'empêchent pas une bombe de tuer la voisine et les accidents naturels perdurent malgré la guerre : la maison familiale prend feu sans intervention des Allemands. Mère et enfants se réfugient alors chez le grand-père (Ian Bannen) qui vit au bord de la Tamise en radotant sur ses anciennes conquêtes.

Ah Dieu ! que la guerre est jolie : l'enfant ne s'est jamais autant amusé. Le plus beau jour de sa vie est celui où l'école est détruite par les bombes.

There was a crooked man *Le reptile*, Joseph Mankiewicz, USA, 1970, 118 mn

Œuvre mineure et atypique, l'unique western de Mankiewicz est très divertissant. Paris Pitman (Kirk Douglas) est un détenu retors qui, avec ses cheveux roux et ses lunettes – en verre blanc – inspire confiance. Aussi bien à ses co-détenus (dont Burgess Meredith et Warren Oates) qu'il entraîne dans une sanguinaire évasion dont lui seul bénéficie, qu'au directeur de la prison, le vertueux Lopeman (Henry Fonda). Une fois libre, Pitman récupère l'énorme butin qu'il avait caché dans un nid de serpents et meurt de la morsure d'un des reptiles. Lopeman, lancé à sa poursuite, se révèle lui aussi être une sorte de reptile puisque, abandonnant tout scrupule, il s'enfuit au Mexique avec le magot.

Un ménage de détenus homosexuels (Hume Cronyn et John Randolph), qui passe son temps à se chamailler, vole un peu la vedette aux deux têtes d'affiche.

All that heaven allows *Tout ce que le ciel permet*, Douglas Sirk, USA, 1955, 89 mn

Après *Magnificient obsession*, Douglas Sirk reforme le couple Hudson/Wyman dans un mélodrame élégiaque dominé par des tonalités ocres, celles de l'automne dans une petite bourgade du Connecticut et de la chevelure rousse d'Agnes Moorhead. Avec des plans magnifiques comme ceux de la neige vue à travers une baie vitrée. Ron Kirby (Rock Hudson), un pépiniériste adepte de Thoreau, rencontre la veuve Cary Scott (Jane Wyman) ; les projets de mariage sont perçus comme une mésalliance par les relations très conformistes de Cary et surtout ses enfants majeurs, infects avec l'homme des bois. Mais l'amour sera le plus fort.

Les maris, les femmes, les amants Pascal Thomas, France, 1989, 110 mn

Film de vacances aux nombreux personnages : les hommes sont à l'île de Ré, les femmes plutôt à Paris. Il y a de la trahison et de la jalousie dans l'air mais c'est léger, enjoué et si rapide qu'on n'a guère le temps de réfléchir. Subsiste un sentiment de bonheur fugitif avec le nécessaire petit brin de nostalgie : une réussite.

Côté messieurs, Jean-François Stévenin, Daniel Ceccaldi, Guy Marchand, Michel Robin ; et Catherine Jabob, Hélène Vincent, Sabine Haudepin (en "Poupée Barbie") chez ces dames. Ainsi que Clément Thomas, fils du réalisateur, Héléna Manson dans son dernier rôle et Ludivine Sagnier (9 ans) dans son premier.

Hanussen István Szabó, Hongrie, 1988, 111 mn

"Astrologue de Hitler", cet hypnotiseur de cabaret (Klaus-Maria Brandauer) se croyait tellement malin qu'il se permit de "prédire" l'incendie du Reichstag. Les SA exécutèrent dans une fôret celui qui ne savait pas tenir sa langue.

Passage d'anthologie, on a mis des noms sur les tombes d'un cimetière militaire bidon que Franz Joseph doit inaugurer : Wajda, Menzel, Jancsó. "Je les connais, des magiciens, des illusionnistes", dit Hanussen. Avec Erland Josephson, Grażyna Szapolowska et Adrianna Biedrzyńska, György Cserhalmi et Michal Bajor. Brandauer est excellent mais le film ne vaut pas *Méphisto* (p. 701).

Le couple témoin William Klein, France, 1977, 101 mn

Du fait de leur médiocrité absolue, Jean-Michel (André Dussollier) et Claudine (Anémone) ont été désignés comme des prototypes de Français moyens que deux sociologues (Jacques Boudet et Zouc) dissèquent sous le regard de la télévision avec l'aide d'une informatique archaïque. Il s'agit pour le ministre de l'Avenir (Georges Descrières) et son aide, le docteur Goldberg (Eddie Constantine moustachu) de quantifier le bonheur. Le film débute bien, puis s'enlise faute de scénario.

Références à Giscard d'Estaing et sa *Marseillaise* personnelle, *Le chant du départ*, au Club Med' avec la chanson *Il y a des* GO *partout à Cefalù*, au bateleur Uri Geller et ses cuillers. Et apparition du chroniqueur judiciaire Frédéric Pottecher.

La femme qui pleure Jacques Doillon, France, 1979, 88 mn

Dominique (Laffin) n'accepte pas que Jacques (Doillon) la quitte pour Haydée (Politoff). D'où une alternance de récriminations et de déclarations d'amour, de fugues et de retours au foyer... avec la petite Lola (Doillon) comme variable d'ajustement. Après avoir réussi à chasser sa rivale, Dominique se résout à partir pour Paris avec Lola. Authentique et éprouvant, l'envers indécent de l'amour.

E la nave va *Et vogue le navire...*, Federico Fellini, Italie, 1983, 127 mn

Le ton est donné dès l'entrée sous forme d'un pot-pourri d'œuvres connues : le monde de D'Annunzio s'embarque sur un paquebot pour un adieu grandiloquent à Edmea Tetua, célèbre cantatrice dont on va disperser les cendres. Fellini sait, plus que jamais, ciseler des images baroques sans chercher à créer l'illusion du réalisme : la mer est en plastique et un mouvement de caméra, digne de *La montaña sagrada* (p. 1023), découvre le plateau de tournage. Une princesse autrichienne aveugle (Pina Bausch) ajoute au sentiment d'étrangeté. L'arrivée inopinée de réfugiés d'un radeau serbe, puis d'un bâtiment de guerre austro-hongrois à leurs trousses nous rappelle que nous sommes en 1914. Les funérailles de la diva deviennent celles de l'Europe qui sombre avec le paquebot, façon *Titanic.*

Dans le rôle de coryphée, Freddie Jones (d'*Elephant man*, p. 601) se retrouve sur une chaloupe avec une rhinocérosse dont, dit-il, le lait est excellent.

Fantasia Walt Disney, USA, 1940, 125 mn

L'idée d'une équivalence entre sons et images est on ne peut plus douteuse ; Disney tente cependant d'illustrer des morceaux de musique classique. Interprétés par Leopold Stokowski, ils sont restitués en stéréophonie, procédé introduit pour l'occasion mais qui ne put être exploité, faute de salle correctement équipée.

Le projet fonctionne à merveille dans le cas d'un poème symphonique censé raconter une histoire comme *L'apprenti sorcier*, avec Mickey et ses balais. Ou d'un ballet rendu par une chorégraphie, à l'exemple de *La ronde des heures* et sa danse des autruches, hippopotames, éléphants et crocodiles. Sinon, *Le sacre du printemps* au service de l'origine des espèces est vainement barbant et l'illustration de la *Pastorale* au moyen de disgracieux centaures plutôt vulgaire. Les bornes du kitsch sont pulvérisées dans l'*Ave Maria* final.

Monsieur Verdoux Charles Chaplin, USA, 1946, 119 mn

Une espèce de Landru – voir la réjouissante cheminée du début – travaille à l'élimination du sexe opposé. Bien que l'action se passe en France, on sent que Chaplin s'en prend au matriarcat américain. On aime tant l'acteur qu'on oublie que le style est un peu vieillot et la disribution assez terne – à l'exception de Martha Ryers, celle que Verdoux n'arrive pas à noyer. Rayon de lumière à la Charlot dans ce déferlement mysogine, la rencontre d'une jeune vagabonde sur laquelle il pensait tester un poison et qui l'émeut. Quand le protagoniste se laisse prendre, on sent que l'auteur exprime son propre découragement face à la vie, au monde qui n'est plus ce qu'il était ; d'où sa déclaration ironique comparant son activité artisanale et celle, industrielle, des militaires et des marchands de canon.

Otona no miru ehon – Umarete wa mita keredo *Gosses de Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1932, 91 mn

Première désillusion pour Ryōchi et Keiji (Tomio Aoki) lorsqu'ils découvrent que leur père (Tatsuo Saitō) est à plat ventre devant son patron (Takeshi Sakamoto) lequel n'est autre que le père de leur copain Tarō. D'où un début de protestation en forme de grève de la faim : "Tu nous dis de devenir quelqu'un, mais tu n'y es pas arrivé".

Un film plus dérangeant que son sympathique *remake* *Ohayō* (p. 661) où la révolte des enfants concernera l'achat d'un téléviseur et où le jeu qui consiste à s'étendre comme mort sur un signe de l'autre deviendra un concours de pets. Le titre original peut se traduire "Et voilà ce que la vie fait des rêves et des espoirs".

The house on Telegraph Hill *La maison sur la colline*, Robert Wise, USA, 1951, 93 mn

Cela commence comme *No man of her own* (p. 324) : Victoria Kowelska (Valentina Cortese, alias Cortesa) a usurpé l'identité de Karin Dernakova, une camarade de déportation morte près d'elle. Elle part vivre aux États-Unis où elle recueille la succession de "sa" riche tante des mains d'Alan (Richard Basehart), un exécuteur testamentaire qui ne tarde pas à l'épouser. Avec lui dans une grande maison à San Francisco en compagnie de "son" fils (i.e., celui de Karin) et d'une inquiétante gouvernante (Fay Baker), Victoria soupçonne Alan de vouloir la tuer en même temps que l'enfant pour hériter : le scénario lorgne alors vers *Soupçons* (p. 625). Tout particulièrement quand Alan sert un jus d'orange suspect à son épouse : elle échange le contenu de son verre avec celui du pichet que le mari s'empresse de boire pour l'encourager à faire de même. Ce réjouissant retour à l'envoyeur est à peu près le seul moment réussi du film. Avec William Lundigan.

The curse of the werewolf *La nuit du loup-garou*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1961, 93 mn

Après Frankenstein et Dracula, la Hammer s'attaque à un autre monstre Universal. Ce loup-garou est le résultat du viol commis par un prisonnier velu sur une servante muette, morte en couches le jour de Noël ; l'eau du bénitier se mit à frémir et l'orage se déchaîna au moment de son baptême. Nous suivons un temps le jeune Leon, alors qu'il n'égorge encore que des moutons les nuits de pleine lune. Il réapparaît, adulte, sous les traits d'Oliver Reed, et termine sa carrière tué par une balle en argent tirée par son père adoptif.

Le film passait en France dans les cinémas de quartier, assorti d'une interdiction aux moins de 13 ans, âge que j'avais atteint à l'époque.

Somewhere in the night *Quelque part dans la nuit*, Joseph Mankiewicz, USA, 1946, 108 mn

George Taylor (John Hodiak), GI amnésique de retour du Pacifique, est à la recherche de son passé. Ce qui le met sur la piste du mystérieux Larry Cravat lié à un meurtre et au vol d'une valise pleine de billets trois ans auparavant. Avec l'aide de Christy (Nancy Guild), il finira par découvrir que Larry Cravat est en fait lui-même, alors "shamus" (privé), George Taylor n'étant qu'un pseudonyme.

Film noir laborieux avec quelques passages réussis, notamment cette visite de "Taylor" à une vieille fille (Josephine Hutchinson) qui prétend le reconnaître. Les têtes d'affiche sont éclipsées par Houseley Stevenson en malade mental, Fritz Kortner et Richard Conte en méchants et Lloyd Nolan en policier philosophant sur le port du chapeau : un flic le garde sur la tête afin de pouvoir dégainer.

La mariée était en noir François Truffaut, France, 1968, 108 mn

D'après William Irish. Julie Kohler est veuve depuis le jour de son mariage : son mari a été abattu à la sortie de l'église et elle tient pour responsable le groupe de cinq célibataires un peu éméchés d'où est parti le coup de feu. Elle les exécute un par un, à commencer par Bliss (Claude Rich) qu'elle précipite d'un balcon le jour de ses fiançailles. Elle s'en prend ensuite à Coral (Michel Bouquet), un vieux garçon sentimantal qu'elle empoisonne, puis à Morane (Michael Lonsdale), caricature du gaullisme arriviste de ces années-là qu'elle asphyxie dans un cagibi. C'est ensuite le tour du "cavaleur" Fergus (Charles Denner), un peintre qu'elle transperce d'une flèche. Le dernier crime a lieu hors champ : Julie s'est laissé reconnaître par Corey (Jean-Claude Brialy) pour être emprisonnée et pouvoir approcher Delvaux (Daniel Boulanger), un délinquant seul véritable coupable du meurtre.

Dans ce contexte déplaisant de meurtres gratuits, le sketch de Fergus se distingue par le caractère attachant du personnage : rebaptisé Morane, il deviendra *L'homme qui aimait les femmes* (p. 9), film bien plus réussi.

Yōkihi *L'impératrice Yang Kuei-fei*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1955, 92 mn

La Chine des Tang (VIII^{e} siècle) : Yang Kuei-fei (Machiko Kyō), une fille de cuisine devenue favorite de l'Empereur (Masayuki Mori) connaît un destin tragique lors de la rébellion d'An Lushan (Sō Yamamura).

Tourné à Hong Kong, ce premier des deux films en couleurs de Mizoguchi souffre d'un évident manque de moyens : des rideaux servent le plus souvent de décor et les figurants ne sont pas assez nombreux. Il y a cependant des plans magnifiques, comme celui où Yōkihi (prononciation japonaise de Yang Kuei-fei) part au supplice en abandonnant ses souliers.

Le fantôme de la Liberté Luis Buñuel, France, 1974, 104 mn

Le film est un peu la suite, très réussie, du *Charme discret de la bourgeoisie* (p. 681) ; sa structure narrative, volontairement décousue, abrite une série de microsketches, dont les suivants. 1) Un pervers donne des images cochonnes à une fillette : les parents (Jean-Claude Brialy et Monica Vitti), outrés d'y reconnaître l'Arc-de-Triomphe et le Sacré-Cœur, renvoient la bonne (Muni). 2) Une infirmière (Milena Vukotic) croise dans un hôtel un moine (Bernard Musson) et ses compagnons ; elle entame avec eux une partie de poker interrompue par un exhibitionniste masochiste (Michael Lonsdale) qui vient se faire fouetter. 3) Un instructeur (François Maistre) illustre, devant des gendarmes, la relativité des conventions sociales en racontant une soirée où l'on cague à table entre amis et s'absente discrètement pour aller manger au petit coin. 4) Une fillette kidnappée participe à l'enquête sur son enlèvement. 5) Le préfet de police (Julien Bertheau) reçoit un coup de téléphone de sa sœur (Adriana Asti) qui, bien que morte de la redoutable colique du miserere, lui donne rendez-vous dans le caveau de famille.

Chikamatsu monogatari *Les amants crucifiés*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1954, 102 mn

D'après une pièce de bunraku (p. 679) de 1715. "– Aide-moi ou je vais en prison", tel est le cri de détresse lancé à Osan (Kyōko Kagawa) par son frère Dōki criblé de dettes. Mais Ishun (Eitarō Shindō), l'époux d'Osan, n'a pas envie de casquer une fois de plus. Se sentant tenue à l'impossible pour son frangin, Osan demande l'aide de Mohei (Kazuo Hasegawa), l'homme de confiance de son mari qui commet alors un faux. Suke.emon (Eitarō Ozawa), un collègue jaloux de Mohei, le dénonce puis accuse Osan d'adultère avec ce dernier : Ishun somme alors Osan de se suicider. Écœurée par le comportement de son époux qui essayait en même temps d'obtenir les faveurs de l'employée Otama (Yōko Minamida), elle s'enfuit avec Mohei dans le but de trouver de l'argent pour le peu reluisant Dōki.

Tout scandale touchant le ménage d'Ishun pourrait entraîner la perte de son privilège d'imprimeur des calendriers impériaux. Un jeu de chaises musicales permettrait alors à Suke.emon de devenir lui-même imprimeur : alors qu'Ishun tente de retrouver son épouse seule, Suke.emon s'ingénie à la faire capturer en compagnie de Mohei. Il arrivera à provoquer la chute d'Ishun mais aussi la sienne.

Entre temps, Mohei a avoué son amour à Osan, un amour rapidement partagé. Désormais amants, ils refusent de se séparer, avouant ainsi leur adultère ; conduits au supplice, ils se tiennent la main, dos à dos sur un cheval. Le visage d'Osan irradie un profond bonheur, comme si la mort n'était pas trop cher payer pour cet amour qui transcende les barrières de caste. Le sommet de l'œuvre de Mizoguchi : des cadrages superbes au service de l'émotion et d'une infinie délicatesse.

Der müde Tod *Les trois lumières*, Fritz Lang, Allemagne, 1921, 99 mn

La Mort (Bernhard Goetzke) s'est installée dans un village où elle s'abrite derrière de hautes murailles sans porte apparente, sauf pour ceux qui entreprennent le dernier voyage ; mais elle est lasse, nous dit le titre allemand. Elle enlève son fiancé à une jeune femme (Lil Dagover) qui se suicide de désespoir, ce qui lui ouvre les portes du fatal jardin. Comme elle est venue avant l'heure, la Mort lui propose un étrange jeu qui lui permettra, si elle l'emporte dans une seule des trois manches, de retrouver son bien-aimé. C'est dans l'Arabie du *Voleur de Bagdad*, puis dans la Venise des Doges, enfin dans une Chine façon *Turandot* que l'héroïne tente de sauver son amant ; en vain, les trois lumières symboles de vie s'éteignent l'une après l'autre. Déçue de gagner à si bon compte, la Mort lui offre une possibilité de rattrapage : une seule âme apportée et l'aimé lui sera rendu. Les vieillards que la jeune femme approche ne l'entendent pas de cette oreille et veulent vivre jusqu'à la dernière seconde... Un incendie se déclare et l'héroïne sauve un bébé des flammes ; elle pense à l'offrir mais y renonce pour mourir brûlée et rejoindre son homme dans l'au-delà sous l'aile protectrice de la Mort.

Le premier grand film de Lang, du moins parmi ceux qui nous sont parvenus. Second rôle pour Rudolph Klein-Rogge.

Northwest passage *Le grand passage*, King Vidor, USA, 1940, 122 mn

Aucune dénonciation du génocide des Indiens ne peut rivaliser avec ce film MGM raciste qui exalte sans le moindre recul, le moindre remords, l'extermination de ces êtres que le major Rogers (Spencer Tracy) qualifie de "diables". Dans le Vermont au temps de George II (avant 1760), il s'agit de faire disparaître la tribu Abénaqui. On attaque leur camp endormi pour les massacrer avec une joie frénétique ; à l'exception d'un unique enfant auquel on fait grâce allez savoir pourquoi. De retour au village, Rogers annonce à ses hommes qu'il va partir pour le Nord-Ouest rencontrer (!) d'autres tribus dont il nous fait la liste. Cette solution finale du problème indien, qui devait faire l'objet d'un second film – le passage du Nord-Ouest proprement dit – n'a jamais été tournée. C'est peut-être pour ça qu'il reste quelques Sioux. Avec Robert Young et Walter Brennan.

El Cid *Le Cid*, Anthony Mann, USA, 1961, 179 mn

La vie du célèbre héros espagnol sur un scénario signé Philip Yordan mais en fait dû au blacklisté Ben Barzman. Le film, emmené par Charlton Heston, ne manque pas de grandeur. Si Sophia Loren est une peu convaincante Chimène, les seconds rôles (Herbert Lom, Raf Vallone, Geneviève Page) sont excellents. Le chaos rocheux de Manzanares el Rio est utilisé comme décor de bataille.

Roubaix, une lumière Arnaud Desplechin, France, 2019, 119 mn

Même si l'action se passe à Roubaix, on ne se sent pas vraiment chez Desplechin qui fait ici une incursion, un peu décevante, dans le domaine policier. Deux flics (Roschdy Zem et Antoine Reinartz) font face au quotidien d'un commissariat – une escroquerie à l'assurance, un viol et une fugue – affaires résolues durant le film qui servent d'arrière-plan à l'enquête sur l'assassinat d'une vieille dame. Les soupçons se portent sur un couple de lesbiennes (Léa Seydoux et Sara Forestier) que les policiers font avouer en leur imposant des reculades successives. On se demande à la fin quel était le mobile de ce meurtre – chaparder une télévision, vraiment ? – et comment l'idée de tuer est venue aux deux femmes – on pense évidemment au classique *De sang froid* (p. 1648). Seule certitude, elles s'aiment.

Merci Patron ! François Ruffin, France, 2016, 84 mn

"I ♥ BERNARD" proclame la camionnette du journal *Fakir*. Bernard, c'est Arnault, l'empereur du luxe auquel s'en prend ce film, sorte de *Louise-Michel* (p. 754) à la sauce Michael Moore. Le réalisateur s'attache à une famille de chômeurs, les Klur, licenciés économiques pour lesquels il obtient des indemnités confortables et un nouvel emploi en menaçant de perturber un de ces raouts où sont conviés les nouveaux riches qui viennent dépenser leur argent douteux à Paris. Mais il s'agit avant tout d'un piège destiné à ternir (un peu plus) l'image du milliardaire en rendant cette histoire publique, ce qu'une clause léonine de confidentialité interdit ; Ruffin s'arrange pour que la bande à Arnault révèle elle-même la transaction, ce qui rend le film possible.

Obtenir la réintégration d'un licencié, c'est dérisoire. Mais arriver à ridiculiser le premier de cordée arrogant qui se permet de jouer avec la vie des gens, ce n'est quand même pas négligeable. Le Mussolini de LVMH devait d'ailleurs lancer les barbouzes de son Squarcini contre l'impertinent trublion. Le titre renvoie à un succès des Charlots (1971).

Délire à deux Michel Mitrani, France, 1969, 52 mn

Téléfilm d'après Ionesco. Un vieux couple est enfermé dans un appartement alors que la guerre civile fait rage alentour. Ils se querellent sans arrêt, la femme (Suzanne Flon) étant de loin la plus venimeuse. Elle reproche à l'homme (Michel Piccoli) d'être un séducteur qui l'a enlevée à son mari. Une dispute récurrente, dont le seul enjeu est d'avoir le dernier mot, concerne la tortue et le "limaçon" qui seraient selon elle un seul et même animal : ne sont-ils pas en effet lents, ne portent-ils pas tous deux une carapace ? L'homme objecte en vain que le limaçon a des cornes, elle lui rétorque que la tortue cache les siennes.

The sorcerers *La créature invisible*, Michael Reeves, Grande-Bretagne, 1967, 86 mn

Un couple âgé d'hypnotistes, Marcus (Boris Karloff, dans un de ses derniers rôles) et Estelle (Catherine Lacey, époustouflante) convainquent le jeune Mike (Ian Ogilvy) de se prêter à une expérience. Au terme de laquelle le sujet est transformé en une sorte de poupée que les deux vieillards peuvent téléguider à leur guise tout en ayant l'impression d'être à sa place. L'intérêt, scientifique, de Marcus ne fait pas le poids face à la soif de vie d'Estelle qui se met à manipuler Mike pour ressentir les sensations exaltantes qu'elle n'a jamais connues : c'est ainsi qu'elle éprouve la joie de tuer par marionnette interposée. Marcus reprend le contrôle de Mike et provoque un accident mortel qui entraîne sa propre perte et celle de la sorcière, brûlés vifs en même temps que leur créature.

Ce film prometteur d'un jeune réalisateur qui allait mourir deux ans plus tard souffre, hélas, d'un criant manque de moyens.

Coup de tête Jean-Jacques Annaud, France, 1979, 85 mn

"Allez Trincamp !" Le décor est planté, celui d'une petite ville prête à tout, notables en tête, pour gagner la coupe de France de football. Perrin (Patrick Dewaere), tout d'abord victime de ces braves gens et incarcéré pour un viol qu'il n'avait pas commis, est sorti *in extremis* de prison pour effectuer un remplacement sur le terrain : il marque deux buts. Ce qui, vu l'hystérie ambiante, lui assure une sorte de pouvoir absolu, du moins jusqu'au samedi suivant. Il en profite pour offrir un banquet à ses persécuteurs, occasion de leur servir leurs quatre vérités ; puis disparaît avant le match retour. Trincamp est écrasé.

Mise en scène efficace et distribution au-dessus de tout éloge : Jean Bouise, Michel Aumont, Paul Le Person, Maurice Barrier côté notables face à Patrick Dewaere qui sauve à lui seul ce film au scénario d'une lourdeur pachydermique. Musique persifleuse – et sifflée – de Pierre Bachelet.

Play Misty for me *Un frisson dans la nuit*, Clint Eastwood, USA, 1971, 102 mn

La voix qui demandait au *disc jockey* Dave (Clint Eastwood) de passer *Misty* d'Erroll Garner s'incarne en la personne d'Evelyn (Jessica Walter). Cette bonne surprise ne dure pas car l'admiratrice, érotomane, se mue en pot de colle : elle cherche à s'incruster avant de devenir franchement criminelle.

Ce cauchemar misogyne au scénario assez prévisible vaut surtout pour l'actrice principale, terrifiante en folle homicide. Le réalisateur débutant nous inflige par contre une longue séquence d'amour entre Dave et sa gentille future : zooms, musique sirupeuse et silhouettes à contre-jour sur fond de coucher de soleil !

Mountains of the Moon *Aux sources du Nil*, Bob Rafelson, Grande-Bretagne, 1989, 135 mn

Au milieu du XIX^e^ siècle, l'aventurier Richard Burton (Patrick Bergin), accompagné de John Hanning Speke (Iain Glen) explore l'Afrique de l'Est dans le but de découvrir les sources du Nil. Après avoir côtoyé la mort et s'être mutuellement sauvé la vie, les deux amis rentrent en Angleterre et se brouillent. Speke, qui a découvert seul un grand lac qu'il a baptisé "Victoria", prétend que le Nil y prend sa source, alors que Burton réclame des preuves que Speke est en mal de fournir ; même s'il avait raison, ce qu'on saura une dizaine d'années plus tard. Une explication devant la Société de Géographie, en 1864, tourne court car Speke trouve la mort lors d'une partie de chasse – accident ou suicide ?

Le film est aussi une évocation de l'aventure coloniale : ces explorateurs étaient les fourriers des États et des grandes compagnies. L'anticonformiste Burton détonne un peu dans l'Angleterre victorienne. Il est connu pour ses traductions scabreuses du *Kamasutra* et des *Mille et une nuits* ; on le voit aussi faire l'amour avant le mariage avec sa promise. Une scène cocasse l'oppose à Livingstone dans une sorte de strip-tease où ils exhibent leurs cicatrices respectives.

The reluctant debutante *Qu'est ce que Maman comprend à l'amour ?*, Vincente Minnelli, USA, 1958, 92 mn

Jane (Sandra Dee), fille du premier mariage américain de Jim (Rex Harrison), rend visite à son père à Londres. Sa très snob belle-mère Sheila (Kay Kendall) veut organiser le bal où elle fera ses "débuts" et lui choisit son cavalier : David Fenner (Peter Myers) qui fait partie de la garde de Buckingham. À cause de sa conversation limitée – il ne parle pas du temps qu'il fait mais de la circulation automobile –, Jane lui préfère vite le musicien (batteur) Parkson (John Saxon), un autre David, d'où des quiproquos. La belle-mère horrifiée se laisse circonvenir quand elle apprend que cet indésirable vient d'hériter d'un duché.

Bien interprété (avec Angela Lansbury dans un secod rôle) mais vite oublié.

Le Petit Prince a dit Christine Pascal, France, 1992, 101 mn

Le couple divorcé formé d'Adam (Richard Berry) et Mélanie (Anémone) doit faire face à la terrible maladie de leur fille Violette (Marie Kleiber) atteinte d'une tumeur au cerveau qui ne pardonne pas. Aucun sentimentalisme, aucun pathos dans cette histoire qui se termine sur le rapprochement (sans doute temporaire) des parents et l'image de Violette qui s'endort heureuse. Les acteurs sont au-dessus de tout éloge, en particulier la fillette, actrice d'un seul film. Référence à la pièce de Copi *Les escaliers du Sacré-Cœur* que Mélanie répète à Milan.

Breaking the waves Lars von Trier, Danemark, 1996, 152 mn

La caméra portée du réalisateur sait rendre le déséquilibre teinté de schizophrénie de la touchante Bess (Emily Watson) : elle parle souvent avec Dieu en faisant questions et réponses. Mariée à Jan (Stellan Skarsgård) qui travaille sur une plateforme pétrolière écossaise, elle vit avec lui une relation passionnée et excessive. Quand il est cloué au lit à la suite d'un terrible accident, il l'implore de l'aider à vivre en ayant avec d'autres hommes des aventures qu'elle lui racontera. À mesure que l'état du malade empire, elle plonge dans une prostitution de plus en plus sordide et finit par trouver, volontairement, la mort sur un navire sous les coups d'un sadique. Une mort suivie d'un miracle, le rétablissement de Jan. Ostracisée par la communauté presbytérienne qui la voue au démon, Bess a droit à des funérailles en mer organisées par Jan et ses collègues ; des cloches sonnent alors dans le Ciel, alors que l'église du village n'en a même pas.

Le miracle final, la religion hypocrite et rigide, tout cela renvoie à l'évidence à *Ordet* (p. 686) ; stylistiquement les deux films n'ont cependant aucun rapport. Katrin Cartlidge campe une belle-sœur attentionnée et normative. Avec les récurrents Jean-Marc Barr et Udo Kier.

A fish called Wanda *Un poisson nommé Wanda*, Charles Crichton, Grande-Bretagne, 1988, 108 mn

Wanda (Jamie Lee Curtis), qui a participé à un vol de diamants à Londres, décide de doubler ses complices. Tâche compliquée car il s'agit de trouver la boîte renfermant les pierres précieuses ainsi que la clef qui l'ouvre. Elle doit en particulier se débarrasser de son prétendu frère Otto (Kevin Kline), un imbécile d'une jalousie maladive qui cite Nietzsche à tout bout de champ. Et du bègue Ken (Michael Palin), lequel cherche à supprimer une vieille dame dont le témoignage pourrait être gênant, ce qui renvoie à *The ladykillers* (p. 1043) : il arrive, à grand-peine à tuer, un par un, les trois chienchiens de la mémé qui succombe finalement d'une crise cardiaque. Wanda, qui a été amenée à séduire un avocat (John Cleese), en tombera amoureuse au point de partager le butin avec lui.

Rencontre désopilante du brillant cinéma anglais d'après-guerre (Crichton) et des Monty Python (Cleese, Palin).

Genji monogatari *Le roman de Genji*, Gizaburō Sugii, Japon, 1987, 103 mn

Adaptation, un peu ennuyeuse, du classique japonais racontant les amours du prince Genji ; devenu l'amant de l'épouse de son père l'Empereur, il est exilé. Le graphisme de style manga, superbe, s'inspire de rouleaux d'époque (XII^{e} siècle) et les couleurs sont magnifiques. Mais l'animation laisse à désirer, dommage.

Sans soleil Chris Marker, France, 1983, 99 mn

"Il m'écrivait" dit la voix off (celle de Florence Delay). Il, c'est Sandor Krasna, hétéronyme du réalisateur qui signe une méditation profondément poétique sur le passage du temps et sa restitution, ou plutôt sa recréation, dans la mémoire.

Des lieux : l'Islande et ses volcans, Ermenonville et ses émeus, le Cap-Vert et la Guinée-Bissau et enfin le Japon, Okinawa et surtout Tōkyō. La gare de Shinjuku d'où l'on prend, à moité endormi, la ligne Yamanote pour Akihabara où l'on vend de l'électronique quand on n'y danse pas dans la rue ; Yūrakuchō et ses activistes politiques, Kanda et ses librairies. Le fidèle chien Hachikō, qui continue, changé en pierre, à attendre son maître à la gare de Shibuya nous amène au chat, animal de prédilection du réalisateur. Il peut porter pattes blanches, être statufié ou encore – porcelaine – servir de protecteur aux félins égarés. Autre type de créature, la poupée cassée a droit à un cérémonial de crémation qui renvoie à l'animisme profond reliant cette culture à celle de la lointaine Guinée. Le titre réfère à un cycle de mélodies de Moussorgsky. Chant d'Arielle Dombasle.

Raiders of the lost ark *Les aventuriers de l'arche perdue*, Steven Spielberg, USA, 1981, 111 mn

Le prélude en Amérique du Sud nous place sous le signe de *L'homme de Rio* (p. 1203) et, par transitivité, du *Temple du soleil*. Nous faisons connaissance avec l'archéologue Indy Jones (Harrison Ford) et son ennemi juré Belloq (Paul Freeman). Près du Caire, Indy retrouve Belloq qui dirige des fouilles destinées à exhumer l'Arche d'Alliance, "sorte de radio pour communiquer avec Dieu" que les nazis espèrent bien utiliser comme arme de guerre dans le conflit à venir. Après moult péripéties, ils arrivent à s'emparer du coffre divin et l'ouvrir ; en sort un violent souffle qui détruit les imprudents – on pense à *Kiss me deadly*, p. 1090 – puis s'élève vers des cieux de bitume sortis des *Dix commandements* (p. 490) avant de réintégrer sa boîte. Ramené aux États-Unis, le dangereux secret est remisé dans un entrepôt digne de *Citizen Kane* (p. 472).

Spielberg s'amuse parfois à induire le spectateur en erreur. Un menaçant ennemi fait d'impressionnants moulinets avec son cimeterre, prélude à un combat spectaculaire… qui n'a pas lieu car un Indy pressé le descend d'un banal coup de pistolet ; un nazi effrayant s'apprête à interroger Marion (Karen Allen) et sort une sorte de nunchaku – accessoire indispensable des films de kung-fu alors à la mode – qui s'avère n'être qu'un porte-manteau pliant. Cet humour culmine avec la scène où Belloq se costume en rabbin d'antan devant un parterre de nazis.

Le réalisateur ne nous fait pas grâce des couchers de soleil selznickiens qui sont un peu sa signature ; et la poursuite en camion accompagnée par la musique tétralogique de John Williams est bien longuette (7 mn).

Scaramouche George Sidney, USA, 1952, 115 mn

D'après Rafael Sabatini. Dans une France aux forêts d'eucalyptus où le sort de la Révolution se décide au fil du fleuret, André Moreau (Stewart Granger) est amoureux de la belle Aline (Janet Leigh) dont il se croit le demi-frère – conflit locatif typique, (cf. p. 86) – tout en étant fiancé avec une artiste (Eleanor Parker) de la troupe de comedia dell'arte dans laquelle il a pris l'identité de Scaramouche. À trois reprises, cet émule du *Capitaine Fracasse* (p. 1160) affronte en duel de Maynes (Mel Ferrer), fine lame résolue à assassiner l'un après l'autre tous les ennemis du Trône en les provoquant à des duels inégaux. Autre conflit locatif, Moreau est le véritable demi-frère de l'immonde de Maynes auquel il fait finalement grâce : on le sait depuis Caïn, un frère ne saurait tuer un frère.

Film très bien enlevé ; le spectaculaire duel final, bien que très long (6 mn), évite la répétitivité qui guette l'exercice. Avec Henry Wilcoxon et Nina Foch.

Les portes de la nuit Marcel Carné, France, 1946, 106 mn

Extinction des feux pour le réalisme poétique. Côté poésie, le personnage du Destin, incarné par Jean Vilar, sorte de clodo dont personne n'écoute les conseils, les dialogues de Jacques Prévert et la musique de Joseph Kosma : *Les enfants qui s'aiment* (chanté par Fabien Loris, qui fut Avril dans *Les enfants du paradis* p. 1013) et surtout *Les feuilles mortes*. Côté réalisme, le métro Barbès de l'hiver 1945 reconstitué par Alexandre Trauner, avec son petit peuple (Julien Carette, Raymond Bussières, Sylvia Bataille) mais aussi ses profiteurs de guerre (Saturnin Fabre, Pierre Brasseur) et ses ex-collabos (Serge Reggiani).

Tous les ingrédients d'un chef-d'œuvre, en somme, sauf que Jean Gabin et Marlene Dietrich ayant fait faux bond pour tourner *Martin Roumagnac* (p. 759), Carné a dû se rabattre sur Yves Montand et Nathalie Nattier qui ne sont pas à la hauteur, notamment pour rendre le ton prévertien et décalé du dialogue de la longue scène d'amour… qui les transporte jusqu'à l'île de Pâques.

Ce film tourné après guerre parle beaucoup d'un mouvement que Prévert ne connaissait que par ouï-dire : la Résistance.

Waterloo road *Un soir de rixe*, Sidney Gilliat, Grande-Bretagne, 1945, 73 mn

Un soldat (John Mills) rentre chez lui sans permission car il craint que sa femme ne le trompe avec un bellâtre (Stewart Granger). Lequel n'arrivera à rien, les épouses anglaises étant fidèles ; il aura seulement réussi à recevoir une dérouillée. Cette histoire vite oubliée, censée se dérouler au début des hostilités, est racontée par un médecin (Alastair Sim) qui sympathise avec le soldat… tout comme l'Armée compréhensive qui ne lui en voudra pas trop de sa désertion.

Play dirty *Enfants de salauds*, André De Toth, USA, 1969, 118 mn

Le colonel Masters (Nigel Green) envoie un commando dans le désert libyen pour détruire un dépôt de carburant allemand. Au terme de péripéties sanglantes et peu glorieuses, les membres du groupe (Michael Caine et Nigel Davenport) arriveront sur les lieux pour découvrir que ce dépôt est un leurre. Qu'à cela ne tienne, ils se rabattent sur un autre, authentique. Entre-temps, Rommel, vaincu, est sur le départ et il ne s'agit plus de détruire le carburant, mais de le préserver : le brigadier Blore (Harry Andrews) ordonne à Masters de stopper ses hommes par tous les moyens, ce dont il s'acquitte en les vendant aux Allemands.

C'est un peu *Les douze salopards* (p. 501), la complaisance en moins.

Baron Prášil *Le baron de Crac*, Karel Zeman, Tchécoslovaquie, 1962, 85 mn

Dans la lignée des *Aventures fantastiques* (p. 1787), Zeman s'attaque au célèbre baron de Münchhausen. Il nous livre un splendide album d'images tout droit sorties de chez Gustave Doré ; mais on s'ennuie ferme. Il semble que seul Terry Gilliam (p. 1795) ait su faire quelque chose du personnage.

Il racconto dei racconti *Le conte des contes*, Matteo Garrone, Italie, 2015, 128 mn

Une reine (Salma Hayek) aime tellement son fils qu'elle est prête à tout pour le séparer de son meilleur ami, le fils d'une paysanne qui lui ressemble comme un jumeau. Elle finit par prendre l'aspect d'une sorte de ptérodactyle pour s'attaquer au "jumeau" ; elle y perd la vie et sépare pour de bon les amis.

Un roi libidineux (Vincent Cassel) tombe amoureux de la voix d'une jeune femme qu'il désire posséder. C'est en réalité une vieille qu'il fait jeter, horrifié, par la fenêtre ; elle s'en sort et revient miraculeusement rajeunie. Le roi l'épouse mais la sœur de la reine, restée vieille, se fait écorcher par jalousie sans autre effet que devenir encore plus laide. La jeune reine observe quant à elle de soudaines traces de vieillissement et s'échappe avant que le roi ne la fasse à nouveau défenestrer.

Un roi (Toby Jones) est tombé amoureux d'une puce géante ; quand l'animal meurt, il fait exposer sa peau et offre la main de sa fille à quiconque trouvera la nature de ce morceau de cuir. C'est un ogre qui devine et emporte la princesse qui vit terrorisée avec ce mari effrayant mais aimant. Au terme d'une tentative de fuite qui voit périr la troupe de comédiens venue à son secours, la princesse égorge l'ogre et ramène sa tête au roi pour se faire couronner.

Ces trois contes de fées napolitains du XVII^e^ siècle s'entremêlent dans un film à la plastique superbe sur fond de paysages de l'Italie du Sud – Pouilles et Sicile. À cause d'une distribution très cosmopolite, la version anglaise est préférable.

La grande bouffe Marco Ferreri, France, 1973, 130 mn

Marcello (Mastroianni) est un pilote de ligne obsédé sexuel, Michel (Piccoli) un présentateur télé, Ugo (Tognazzi) un patron de restaurant et Philippe (Noiret) un juge qui entretient une relation ancillaire quasi-incestueuse avec sa vieille nourrice. Tous quatre se sont réunis pour un *seppuku* assez particulier, bouffer jusqu'à en crever : "Si tu ne manges pas, tu ne vas pas mourir". Une institutrice, Andréa (Ferréol qui aurait pris 25 kilos pour le tournage), les accompagne dans leur orgie. Le premier à s'en aller est Marcello, mort de froid dans sa Bugatti ; c'est ensuite le tour de Michel, dans un monstrueux pet foireux, suivi d'Ugo sur la table de la cuisine. Le dernier à partir est Philippe, assis sous le "tilleul de Boileau" – le film est tourné à Paris, au 64 de la rue éponyme –, qui succombe face à deux énormes flans en forme de nichons.

Gigantesque provocation, mais en aucune façon gratuite, en temps d'"Empiffrez-vous" pompidolien. Il faut avoir vécu cette époque pour mesurer le torrent de haine suscité par ce film, signe qu'il avait touché là où ça fait mal. Alors que ne survit plus que Philippe agonisant, arrive un camion plein de carcasses de viande qu'il fait déposer dans le jardin : répugnant, n'est-ce pas ?

Adieu, plancher des vaches Otar Iosseliani, France, 1999, 112 mn

Un châtelain (le réalisateur) boit du vin en chantant *a cappella* avec un clodo (Amiran Amiranashvili) ramené par son fils. La châtelaine (Lily Lavina) enferme dans sa chambre ce mari ivrogne qui détonerait, en pyjama, dans ses réceptions où brille son amant (Emmanuel de Chauvigny) alors qu'un marabout vole dans le salon. Le fils exerce, on ne sait trop pourquoi, des petits métiers et participe, en compagnie d'un mendiant (Joachim Salinger) tabasseur de mémés (Narda Blanchet), à un braquage de supermarché. Sorti de prison et rentré au château familial déserté par le père, il commence à boire, servi par le filiforme domestique (Yannick Carpentier). Sa petite sœur joue avec un train : il pleut à la fenêtre.

Jeux de rôles et destinées parallèles. Un nettoyeur de trains qui frime avec une moto empruntée, séduit la fille d'un bistro qu'il épouse et oblige à laver la Kawasaki qu'il a enfin pu s'offrir. La jeune femme, qui avait croisé le chemin du fils du château, n'a pas fait le bon choix : un de ces bégayements de la vie. Un marchand de bondieuseries assassine sa femme et se met en ménage avec une Noire. Dernier plan sur un petit voilier : l'ex-châtelain et son clodo.

Iosseliani rappelle le Buñuel du *Fantôme de la liberté* (p. 611) par cette insistance à présenter des galeries de personnages décalés en rupture avec interdits et barrières sociales. Mais alors que le maître espagnol utilise des structures ouvertes où les personnages n'apparaissent guère que le temps d'un micro-sketch, le Géorgien les fait se croiser et recroiser dans une attachante tapisserie baroque.

Yi jiang chun shui xiang dong liu *Les larmes du Yang-Tsé*, Chusheng Cay & Junli Zheng, Chine, 1947, 179 mn

Zhongliang (Tao Jin) combat l'envahisseur japonais avant de se retrouver à Chongqing (en amont sur le Yang-Tsé) où il gravit les échelons d'une grande compagnie grâce à Lizheng (Xiuwen Shu) qu'il séduit et épouse. Ce bigame a perdu tout contact avec sa famille, un père que les Japonais pendent et une vaillante épouse, Suchen (Yang Bai), qui s'occupe de sa mère (Yinyan Wu) et de leur fils. La guerre finie, Suchen devient domestique à Shanghai (embouchure du Yang-Tsé) pour échapper à la famine. Elle est en fait au service de la cousine par alliance – et maîtresse – de Zhongliang venu la voir de Chongquing. Quand tout est révélé, Lizheng se déchaîne contre Suchen qui se jette dans le fleuve.

Beau mélodrame à la conclusion tragique mais logique : on n'imagine pas une réconciliation de Suchen avec le veule Zhongliang. Du point de vue politique, le scénario oppose les riches égoïstes – et un peu collaborateurs comme la cousine de Lizheng – au peuple personnifié par l'admirable mère de Zhongliang à laquelle est confiée la déploration finale.

The Truman show Peter Weir, USA, 1998, 99 mn

Truman Burbank (Jim Carrey) vit une existence bien réglée dans la petite île où il est employé d'assurances. Jusqu'à ce qu'il se mette à avoir des doutes en croisant son père réputé mort noyé ; à peine l'a-t-il reconnu que le sosie est esacamoté par des passants, avant de revenir pour de bon. Il découvre progressivement que son épouse, sa mère, son meilleur copain... ne sont que les acteurs d'un spectacle télévisé diffusé dans le monde entier dont il est la vedette depuis sa naissance. Quand il se révolte, le metteur en scène (Ed Harris) tente de le ramener à son train-train ; Truman préfère franchir la porte qui marque les limites du gigantesque plateau de théâtre où s'est déroulée toute sa vie.

Plus qu'une critique de la télé-réalité, c'est à un questionnement sur la réalité tout court auquel le film nous invite : le Monde est-il plus vrai à l'extérieur ? On pense à *La fin du Monde* d'Audiberti où le protagoniste assiste au démontage d'une ville-décor construite à son seul bénéfice.

The blue bird *L'oiseau bleu*, Maurice Tourneur, USA, 1918, 79 mn

D'après Maurice Maeterlinck. Aidés par la fée Bérylune, deux enfants partent à la recherche de l'Oiseau Bleu en compagnie du Chat, du Chien, de l'Eau, du Feu, de la Lumière, que sais-je encore... avant de rentrer bredouilles et de découvrir ce qu'ils cherchaient dans le foyer familial.

Malgré de belles images, ce conte reste bien ennuyeux.

Blow-up Michelangelo Antonioni, Grande-Bretagne, 1966, 107 mn

Thomas (David Hemmings), photographe à la mode – il roule en Rolls – prend dans un parc le cliché d'un couple dont la femme (Vanessa Redgrave) n'a de cesse qu'elle n'ait récupéré les négatifs. Thomas aura cependant eu tout loisir de les agrandir et deviner, malgré le grain, les préparatifs d'un crime. Il y a d'ailleurs ce soir là dans le parc un cadavre qui aura disparu le lendemain matin.

Cette méditation sur le vide, sur les signes ténus dont on est amené à douter, se referme sur une partie de tennis mimée : Thomas renvoie une balle imaginaire tombée sur une pelouse semblable à celle où il a(urait) trouvé un cadavre.

Le film, nullement ennuyeux, est aussi une plongée dans le Londres des *sixties*. Atmosphère psychédélique avec musique des Yardbirds et "joints" : "– Je te croyais à Paris – Mais j'y suis !". Jane Birkin joue un modèle peu farouche.

Twelve angry men *Douze hommes en colère*, Sidney Lumet, USA, 1957, 96 mn

La délibération d'un jury (totalement masculin) qui doit décider de la vie ou de la mort d'un jeune homme que tout accable. Un seul juré (Henry Fonda) doute au départ de sa culpabilité ; il arrive progressivement à remonter le courant en semant le doute quant aux dépositions des témoins.

Cette machine est un peu trop bien huilée pour être convaincante, mais Lumet se révèle un extraordinaire directeur d'acteurs, capable de faire fonctionner un groupe dont il individualise les participants (notamment Martin Balsam, E. G. Marshall, Edward Binns, Robert Webber et Jack Klugman) ; s'en détachent Jack Warden, pressé d'en finir pour ne pas rater un match, Ed Begley et ses préjugés racistes sans oublier Lee J. Cobb et sa mauvaise foi contre-productive.

Casino Royale Martin Campbell, Grande-Bretagne, 2006, 145 mn

Daniel Craig incarne 007 pour la première fois alors que Judi Dench en est à sa cinquième "M". Les poursuites sont longuettes et le palais vénitien, lieu de la catastrophe finale, met bien du temps à s'enfoncer dans le canal. Tout s'articule autour d'une interminable partie de poker opposant Bond au méchant Le Chiffre (Mads Mikkelsen). Mais ce dernier est tué avant le dénouement par une bande qui manipule aussi Vesper Lynd (Eva Green) dont 007 est tombé amoureux... au point d'être totalement désemparé à la mort de la belle traîtresse.

Le premier *Casino Royale* (une parodie datée de 1967) ne s'était pas remis d'un incident de tournage : en visite sur le plateau, la princesse Margaret – sœur de la Reine – n'en aurait eu que pour Orson Welles, ignorant les ronds de jambe de Peter Sellers lequel, profondément humilié, aurait refusé de jouer avec lui.

The master Paul Thomas Anderson, USA, 2012, 137 mn

Freddie (Joaquin Phoenix) est rentré de la guerre du Pacifique complètement dérangé. Obsédé sexuel, il fabrique de dangereux cocktails à base de solvant à peinture ou de révélateur photo. Il croise le chemin du Maître (Philip Seymour Hoffman), un mystagogue au message confus pour lequel il est prêt à tuer. Le film, où il ne se passe pas grand chose, est une tentative à moitié réussie d'exploration de la relation de dépendance qui fonctionne de gourou à disciple et réciproquement.

Le personnage du Maître doit beaucoup à la Scientologie et à son Moïse, Lafayette Ron Hubbard dont l'"église" n'eut droit de cité qu'après la mort du fondateur, trop sulfureux au gré du gouvernement américain. On reconnaît sa psychanalyse à trois sous, basée sur une hypnose censée ramener le patient à l'état intra-utérin, voire à des vies antérieures anciennes de millions d'années. Bien qu'il lui ait violemment déplu, il ne s'agit pas d'un film sur la secte.

Una donna ha ucciso *Une femme a tué*, Vittorio Cottafavi, Italie, 1952, 89 mn

Naples. Anna (Lianella Carell) est séduite par le Cpt. Roy (Frank Latimore) qui part subitement à Rome. Mais elle s'incruste et vient le rejoindre ; elle découvre que son séducteur ne rêve que de la voir repartir et le tue sans cesser pour autant de l'aimer. D'après un fait divers réel ; le goujat américain est devenu anglais !

Beyond the rocks Sam Wood, USA, 1922, 79 mn

Film sans grande originalité d'après Elinor Glyn. Mal mariée au riche et âgé Josiah, la vertueuse Theodora (Gloria Swanson) tombe amoureuse du jeune Lord Hector (Rudolph Valentino) auquel elle écrit qu'ils ne se reverront jamais tout en protestant de son amour. Une bonne âme intervertit cette lettre avec une autre destinée au mari qui, noble et désespéré, s'en va trouver la mort au Sahara. Après le deuil de rigueur, les deux jeunes gens convolent.

La decima vittima *La dixième victime*, Elio Petri, Italie, 1965, 89 mn

Dans un futur télévisuel dystopique, la criminalité a été régulée grâce à un jeu qui voit s'opposer à chaque fois un chasseur et sa victime, laquelle ne connaît pas son potentiel assassin. Ce sont ici Ursula Andress et Marcello Mastroianni (blond !) qui jouent, dans un décor romain, les rôles de la chasseresse et du gibier.

C'est vain, prétentieux et assommant avec un *happy end* vaguement misogyne : la chasseresse se fait épouser par sa proie sous la menace d'un (faux) pistolet. Avec Massimo Serato, Elsa Martinelli et Salvo Randone.

Le schpountz Marcel Pagnol, France, 1938, 124 mn

Chef d'œuvre un peu méconnu de Pagnol qui commence et finit à Éoures (Marseille 11e). Irénée Fabre (Fernandel) n'est pas bon à rien, mais mauvais à tout. C'est l'opinion de l'oncle Baptiste (Fernand Charpin), un épicier qui vante par ailleurs l'esprit d'initiative de son frère Casimir (Jean Castan), capable de fourguer un baril d'anchois daubés – verdâtres et gonflés, ils viendraient des Tropiques – que la victime de cette arnaque a su apprécier puisqu'il vient s'enquérir : "Vous en avez encore, des anchois des Tropiques ?".

Irénée est, selon une expression qui n'a cours que dans le film, un schpountz, i.e., un naïf qui se croit capable de briller au cinéma. Exemple le chétif serveur d'un restaurant (Marcel Maupi) auquel on prête de faux airs de... Raimu et qui préfère rester dans l'ombre pour ne pas concurrencer l'acteur. Le petit monde du cinéma, dont Astruc (Robert Vattier) et Françoise (Orane Demazis), se moque des schpountz qu'il croise. C'est ainsi qu'Irénée, qui aurait démontré son talent en récitant "Tout condamné à mort aura la tête tranchée" sur divers tons, se voit offrir un contrat mirobolant prévoyant des indemnités en cas de maladie : elles sont chiffrées en monnaie du pays – roubles pour les engelures, défenses d'éléphant pour le béribéri. Ne saisissant pas la blague, Irénée monte à Paris et arrive finalement à s'imposer dans le studio Yaourt Meyerboom.

Ce passage est prétexte à quelques piques contre les acteurs mégalomanes (Henri Poupon) ou les réalisateurs cosmopolites mais sans le moindre antisémitisme : Meyerboom (Léon Belières), producteur honnête et sympathique, donne sa Peugeot 601 Éclipse (celle de Pagnol) à Irénée pour aller voir la famille à Éoures.

Irénée a du mal à admettre, puis à faire admettre à son oncle, qu'on rie de lui : ce serait dégradant. Les acteurs qui avaient un grand succès en jouant les hurluberlus étaient d'ailleurs obligés de garder des distances avec un public trop enclin à la familiarité ; on disait dans mon enfance que Bourvil était bêcheur...

All I desire *Désir de femme*, Douglas Sirk, USA, 1953, 96 mn

Vers 1910, Naomi Murdoch (Barbara Stanwyck) rentre dans son patelin de Riverdale pour assister à une représentation de théâtre amateur où joue sa fille (Lori Nelson). Tout le monde prend pour une gloire cette obscure actrice de "vaudeville" qui avait déserté son foyer pour tenter sa chance à Chicago : son époux Henry (Richard Carlson), au mieux avec une professeure (Maureen O'Sullivan), n'a d'yeux que pour elle depuis son retour. Amenée à blesser accidentellement son ancien amant (Lyle Bettger) qui cherchait à renouer, elle provoque un petit scandale qui l'incite à regagner Chicago et la médiocrité du vaudeville... *Happy end* artificiel pour ce mélodrame un peu décevant : pressée par Henry, Naomi décide de rester pour faire face avec lui au qu'en-dira-t-on.

Suspicion *Soupçons*, Alfred Hitchcock, USA, 1941, 95 mn

Johnnie (Cary Grant) épouse Lina (Joan Fontaine) en pensant peut-être à la fortune du père (Cedric Hardwicke) de la jeune femme, un aristocrate anglais. Le sympathique Johnnie est, pour le moins, un individu léger, un panier percé un peu escroc qui doit rembourser 2000 £ "empruntées" à un cousin (Leo G. Carroll) sans pouvoir compter sur l'héritage d'un beau-père qui, désapprouvant le mariage, n'a légué à sa fille que deux chaises et, plus tard, un portrait qui trône comme la statue du Commandeur.

Lina se met à attribuer à son mari, désespérement à court d'argent, des intentions meurtrières. Quand Beaky (Nigel Bruce), plein aux as et associé potentiel de Johnnie meurt à Paris, elle le soupçonne d'être le mystérieux compagnon qui a poussé l'infortuné à boire jusqu'à en mourir. Les questions posées par Johnnie à une sorte d'Agatha Christie locale quant aux poisons indétectables l'amènent à redouter que son mari ne cherche à l'assassiner pour toucher une assurance-vie. Scène sinistre où il monte l'escalier avec un verre de lait aux allures de bouillon d'onze heures. Elle serait effectivement tuée par l'inquiétant Johnnie si ce type de rôle n'était interdit à Cary Grant. Suite à un changement de scénario, le couple se réconcilie au terme d'une explication dramatique en bord de falaise... *Happy end* bien convenu car, même s'il n'est plus un assassin, Johnnie garde cependant son poil dans la main et ne voit guère comment il pourra rembourser ses dettes !

Comme une boucle dans la filmographie d'Hitchcock, ce premier film avec Cary Grant s'ouvre sur la sortie d'un tunnel qui renvoie à celui dans lequel Hitchcock prenait malicieusement congé de son acteur (*La mort aux trousses*, p. 993).

The wonderful country *L'aventurier du Rio Grande*, Robert Parrish, USA, 1959, 94 mn

Robert Brady (Mitchum) est un pistolero qui rêve de retourner aux États-Unis. Mais à peine a-t-il traversé le Rio Grande qu'il se casse une jambe, puis, remis, abat un homme en légitime défense et doit s'enfuir par prudence. De retour au Mexique, il refuse de participer à la lutte fratricide que se livrent ses patrons, les frères Castro (Pedro Armendáriz et Víctor Manuel Mendoza), et doit encore fuir, poursuivi par des tueurs. Une lueur d'espoir cependant en la personne d'une belle veuve (Julie London) qui lui conseille de traverser le fleuve pour retourner aux Etats-Unis et abandonner son métier d'homme de main. Après avoir été forcé d'achever son cheval Lágrimas, il passe le Rio Grande à gué.

Sous son chapeau mexicain, Brady est un personnage meurtri dont les yeux laissent deviner une insondable tristesse. Les scènes souvent nocturnes, les couleurs magnifiques contribuent à l'impression de nostalgie déchirante qui se dégage de cette œuvre inoubliable.

Laura Otto Preminger, USA, 1944, 88 mn

Les hommes sont tous amoureux de la Laura Hunt (Gene Tierney) qui vient d'être assassinée. Son fiancé (Vincent Price), un homme à femmes qui est également le gigolo de sa tante (Judith Anderson), mais aussi Waldo Lydecker (Clifton Webb, tellement bon qu'il fut enfermé dans ce type de rôle) snobissime critique à l'accent british qui lui avait déclaré à leur première rencontre que son déjeuner à lui est plus important que sa carrière à elle ! Ce prince de l'aigreur au physique malingre avait changé rapidement d'avis, devenant le Pygmalion de la belle pour laquelle il éprouvait une passion non partagée. Le policier McPherson (Dana Andrews) tombe à son tour sous le charme de la victime – ainsi que le spectateur, à cause des flash-backs. Au milieu du film, le flic finit par s'endormir chez elle ; Laura ouvre alors la porte et ce n'est pas un rêve car une autre a été tuée à sa place, en fait par le jaloux Waldo qui avait tiré dans la pénombre...

Toute la magie du cinéma.

Winchester '73 Anthony Mann, USA, 1950, 92 mn

Le premier des cinq magnifiques westerns Mann/Stewart et le seul en noir et blanc se présente comme une traversée de l'Ouest dont le fil conducteur est un prestigieux fusil qui passe de main en main. L'arme est au départ gagnée par Lin McAdams (James Stewart) au terme d'un concours de tir organisé par le mythique Wyatt Earp (Wil Geer, pas encore blacklisté). Lin se la fait dérober par Dutch Henry Brown (Stephen McNally) qui est en fait son frère, un criminel parricide. Accompagné du fidèle Spade (Millard Mitchell), Lin n'aura de cesse de venger son père et de récupérer la Winchester. Qu'un "indian trader" (John MacIntire) gagne au poker avant d'être tué par Young Bull (Rock Hudson), lequel meurt lors d'un combat avec l'Armée. Le sergent (Jay C. Flippen) l'offre à Miller (Charles Drake), le fiancé couard d'une pianiste de bar (Shelley Winters) ; Miller est tué par le bandit Waco Johnny Dean (Dan Duryea) qui récupère l'arme que confisque l'horrible Dutch que son frère abat, refermant ainsi le cycle.

Das Boot *Le bateau*, Wolfgang Petersen, RFA, 1981, 208 mn

La vie à bord d'un sous-marin allemand d'après les mémoires d'un correspondant de guerre. C'est angoissant, tragique et dérisoire : après avoir échappé de justesse à la mort par asphyxie au fond du détroit de Gibraltar, l'équipage rentre à La Rochelle pour se faire décimer sur le quai lors d'un bombardement allié. Excellente distribution avec Jürgen Prochnow dans le rôle du capitaine.

On est toujours étonné de voir les soldats chanter les chansons de l'ennemi : le *It's a long way to Tipperary* des sous-mariniers répond au *Lili Marleen* des tommies.

Two for the road *Voyage à deux*, Stanley Donen, Grande-Bretagne, 1967, 106 mn

Le film suit la vie d'un couple, à travers leurs vacances en France, depuis 1953 jusqu'au milieu des années 1960. Les épisodes sont présentés dans un désordre absolu. Typiquement, Mark (Albert Finney), qui poireaute avec Joanna (Audrey Hepburn), jure qu'il prendra toujours les stoppeurs ; passe alors la superbe voiture du couple qui ne s'arrête pas et nous voici dix ans plus tard.

En 1953, c'est à la suite d'une série de hasards, le premier étant que Mark égare toujours son passeport, que les deux font connaissance : sac à dos et auto-stop, commentaires persifleurs sur les couples mariés qui ne se parlent plus. En 1956, c'est dans la grosse voiture de Cathy (Eleanor Bron), un ancien flirt de Mark, et de son époux américain (William Daniels) qu'ils voyagent. L'insupportable gamine du couple s'amuse à jeter les clefs ; le père ne veut ni la brusquer ni utiliser le trousseau de secours – sinon il n'y en aurait plus. Plus tard elle demande à son père : "Pourquoi dis-tu que Joanna est une garce de province ?". En 1959, ils ont leur propre véhicule, une MG hors d'âge qui prend feu sur le parking d'une luxueuse résidence hôtelière. Où ils mangent en cachette dans leur chambre pour découvrir au moment de payer que les repas étaient compris dans le forfait. C'est à ce moment qu'ils rencontrent le richissime couple Dalbret (Claude Dauphin et Nadia Gray) dont Mark devient l'architecte attitré. Les voyages suivants se font à bord d'une Triumph rouge : c'est le temps des aventures extra-conjugales, notamment celle de Joanna avec l'ennuyeux David (Georges Descrières). C'est enfin l'ère du coupé Mercedes blanc ; riches et blasés, ils sont devenus le couple dont ils se moquaient au début. Au moment de passer la frontière à Vintimille, Mark a de nouveau égaré son passeport. Les incessants allers-retours dans le temps permettent de mesurer l'érosion des sentiments, la dégradation de l'amour concomitante à la réussite sociale : c'est émouvant.

Woman on the beach *La femme sur la plage*, Jean Renoir, USA, 1947, 71 mn

Tod (Charles Bickford), un peintre qui a perdu la vue, vit au bord de la mer avec son épouse Peggy (Joan Bennett) qui le déteste mais se sent obligée de rester avec lui. Scott (Robert Ryan), un militaire de retour de la guerre tombé amoureux de Peggy, s'acharne contre Tod ; il tente de montrer qu'il simule mais ne réussit qu'à provoquer sa chute d'une falaise et quand il l'emmène en mer pour le noyer, chavire avec lui. De retour sur la terre ferme, Tod décide alors de rompre avec le passé en brûlant ce à quoi il tenait le plus, ses tableaux, et rend sa liberté à Peggy. La jeune femme décide alors de rester avec lui.

Le dernier film de la décevante période américaine de Renoir ne vaut guère que pour son atmosphère étrange et onirique.

Moulin-Rouge John Huston, USA, 1952, 115 mn

Grande réussite plastique que cette évocation de Toulouse-Lautrec (José Ferrer) ; l'acteur, qui mesurait 1,78 m et campe aussi le père, est remplacé, quand il se déplace, par un nain filmé de dos. Le Paris du Moulin-Rouge, de la Goulue, de Valentin et de Chocolat. Zsa Zsa Gábor, mauvaise, ne joue pas Zsa Zsa Gábor, mais Jane Avril ; elle chante (doublée) sur la célèbre musique de Georges Auric.

Le point faible du film est le moralisme qui interdit de mettre les points sur les i. Si Toulouse est dépeint comme un alcoolique, pas question de mentionner sa syphilis ; il semble d'ailleurs très chaste et si la porte d'un boxon s'entr'ouve un court instant, c'est pour se refermer aussitôt sur une pile d'esquisses en tout genre : le petit Henri n'y tâtait peut-être que de son art. On lui attribue par contre deux amours malheureuses, pour la prostituée Marie Charlet (Colette Marchand) qui dort sagement sur un canapé, puis la fictive Myriam (Suzanne Flon) avec laquelle le peintre entretient une relation platonique... Contrairement à celle du metteur en scène avec l'actrice : Huston raconte dans ses mémoires comment il faillit mourir d'un coup de pistolet tiré par un soupirant de la jeune femme. Petits rôles pour Peter Cushing et Christopher Lee (en Georges Seurat !).

Regalo di Natale Pupi Avati, Italie, 1986, 98 mn

Une partie de poker le soir de Noël dans une grande maison prêtée à cet effet. Quatre anciens copains y sont réunis autour de Gabriele (Alessandro Haber), un pigiste dont le talisman est la photo d'un bébé affublé d'un bandeau noir qui serait celle du "piccolo John Ford", réalisateur sur lequel il a écrit un livre non publié. Stefano (George Eastman) est un *frocio* (pédé) et Ugo (Gianni Cavina) sévit dans une télé privée aux heures creuses consacrées au télé-achat ; sa présence a indisposé le grand joueur de la bande, Franco (Diego Abatantuono), avec lequel il est brouillé. Franco, propériétaire criblé de dettes d'un cinéma à Milan, est venu jouer en cachette de sa femme, comptant bien se refaire au dépens du bouc sacrificiel, l'avocat Santelia (Carlo Delle Piane) réputé perdre sans compter. Tout se passe bien pour Franco qui accumule les gains, jusqu'à ce que l'avocat, sans doute sur un coup de chance, regagne le paquet. Dans un ultime tour, Franco se pose la question de hasarder 250 millions, risquant ainsi de perdre son cinéma : alors qu'il hésite, Santelia lui offre magnanimement – c'est le cadeau de Noël du titre – de sortir du jeu sans gain ni perte ; manière de le pousser à miser tout. Il perd ainsi face à ce prétendu avocat, en fait un professionnel payé par l'immonde Ugo pour détrousser Franco qui était le véritable bouc sacrificiel de cette histoire cruelle.

Des flash-backs renvoient à Martina (Kristina Sevieri), ex de Franco et cause de sa brouille avec Ugo, que le malheureux, ruiné, croise sans la reconnaître. Sauce rallongée avec les mêmes, *La rivincità di Natale* (2004), paraît-il médiocre.

L'armoire volante Carlo Rim, France, 1946, 92 mn

Léa (Berthe Bovy), l'autoritaire vieille tante d'Alfred (Fernandel), part de Paris dans un camion de déménagement pour ramener son mobilier resté à Clermont. Comme il fait très froid, elle meurt sur le chemin du retour et, pour ne pas avoir d'ennuis, les déménageurs cachent son cadavre dans une armoire. Mais le camion est volé et Alfred bien embarrassé car la tante, bien que morte, n'est pas décédée – le décès étant à la mort ce que le mariage est à l'amour. Il entreprend une course-poursuite pour récupérer l'armoire dans une maison de passe qui en compte beaucoup d'autres ; dans l'une, le cadavre du Frisé (Paul Demange), un truand occis à l'hôtel. Il est amené à les acheter toutes, d'où l'étrange ballet d'armoires identiques qui montent les escaliers...

Les armoires, c'est comme les valises : on n'en trouve jamais deux pareilles, sauf chez le marchand. Ou dans un cauchemar : Alfred, qui se réveille alors que la tante Léa se prépare à partir pour Clermont, lui recommande de bien se couvrir.

Excellente distribution (Germaine Kerjean, Pauline Carton, Maximilienne et Annette Poivre ; Albert Dinan, Jean Témerson, Yves Deniau, Jean Daurand et Gaston Modot) et mots d'auteur – "Un ministre qui tient ses promesses, mais c'est un parjure !" – pour un film qui manque un peu de rythme.

There's always tomorrow *Demain est un autre jour*, Douglas Sirk, USA, 1955, 81 mn

Clifford (Fred MacMurray), un fabriquant de jouets de Los Angeles, retrouve sa vieille amie Norma (Barbara Stanwyck), une célèbre couturière venue de New York. Les enfants, menés par son aîné Vinnie, se déchaînent alors contre ce père qu'ils accusent, sans la moindre preuve, d'adultère. À son épouse (Joan Bennett) pour qui il fait partie des meubles, il dit qu'il ressemble à un de ses robots-jouets qui savent parler et marcher. Prenant conscience de l'égoïsme et de l'indifférence de sa famille, il reporte son affection sur Norma ; celle-ci, qui l'a toujours aimé, préfère repartir à New York après avoir sermonné les "enfants". *Happy end* amer : cette merveilleuse famille retrouve pour un soir un semblant d'intérêt pour leur vache à lait – qui regarde mélancoliquement passer l'avion emportant Norma.

Si Gigi Perreau qui joue Ellen a 15 ans, William Reynolds qui campe son frère Vinnie en a 24 et les fait bien ; censé être un lycéen de 19 ans, il a des allures de Tanguy (p. 683), ce qui le rend encore plus antipathique. Pourquoi les jeunes gens, du moins les garçons, sont-ils toujours trop vieux dans les films de cette époque ? Peut-être parce qu'on n'engage les acteurs que comme enfants ou déjà adultes : à 18 ans, ils sont, soit déjà *has been*, soit en déficit de notorité.

Sirk aimait-il les USA ? Il raconte dans *Sirk on Sirk* qu'il fut cuisiné par le FBI six ans (!) après avoir acheté une édition des œuvres de Bertolt Brecht.

Häxan *La sorcellerie à travers les âges*, Benjamin Christensen, Suède, 1922, 105 mn

Mélange de documents commentés en "voix" off et de saynètes mettant en scène des envoûtements, des sabbats de sorcières à balai qui embrassent le Malin sur le postérieur ; et l'Inquisition, ses prêtres hypocrites et sadiques. Les images, qui rappellent parfois Jérôme Bosch, sont splendides. La torture, dont on nous détaille les instruments, annonce le *Dies iræ* de Dreyer (p. 455).

Selon le film, les sorcières d'antan correspondraient à nos modernes hystériques, ce qui est un peu réducteur. Le metteur en scène jouera le peintre homosexuel Claude Zoret dans *Michael* (p. 141).

Stchastié *Le bonheur*, Alexandre Medvedkine, URSS, 1935, 63 mn

Dédié "au dernier kolkhozien fainéant", ce film de propagande montre le moujik transcendantal, Khmyr, sous l'ancien et le nouveau régime. Il était exploité, fouetté, mais gardé en vie pour entretenir une cohorte de parasites ; tout se passe mieux pour lui dans le nouveau système, une fois éliminés les méchants koulaks.

Ce résumé ne rend pas compte de l'humour et de l'inventivité constante de la mise en scène. On mentionnera le cheval à pois, le trésor de Khmyr enfermé dans des coffres gigognes qui se révèlent vides, les religieuses vêtues d'un voile noir laissant transparaître leurs seins. . . ainsi que ce silo à blé monté sur pattes ! Les soldats aux masques stéréotypés – sortes de petits cochons – font penser aux serviteurs de Claire Lescot dans *L'inhumaine* (p. 925).

Chris Marker a consacré un documentaire (p. 316) à cet énigmatique réalisateur que le stalinisme remit rapidement dans le droit chemin.

Life of Brian *Monty Python : la vie de Brian*, Terry Jones, Grande-Bretagne, 1979, 90 mn

Brian Cohen (Graham Chapman) est recruté par le Front Populaire de Libération de la Judée (à ne pas confondre avec le Front Judéen de Libération) pour enlever l'épouse de Ponce Pilate. Il est pris pour le Messie et crucifié au milieu d'une forêt de suppliciés qui chantent en sifflant "Always look on the bright side of life".

Le film est hilarant depuis la lapidation du début jusqu'à la queue finale pour le supplice : "– Crucifixion ? On the left, one cross each". Ou cette question à la mère de Brian : "Are you a virgin ?". Ses camarades du FPLJ viennent chanter "A jolly good fellow" au pied de la croix de Brian et les Romains s'appellent Naughtius Maximus ou Biggus Dickus. Avec John Cleese, Michael Palin, Eric Idle dans une multitude de rôles et des séquences animées par Terry Gilliam.

À quand une vie de Mahomet dans le même style ?

Little man, what now ? *Et demain ?*, Frank Borzage, USA, 1934, 98 mn

Les difficultés d'un couple dans l'Allemagne de Weimar touchée par la crise. Hans (Douglass Montgomery) perd son travail quand son patron, qui cherchait désespérement à caser sa fille, apprend qu'il est marié. Il quitte la ville avec son épouse Emma et va s'installer chez sa marâtre, la veuve de son père qui tient une sorte de boxon ; le seul individu sympathique est le compagnon de la matronne (Alan Hale), une sorte d'escroc. Le couple emménage finalement dans un grenier qui rappelle la maison aux courants d'air de *Man's castle* (p. 808) avec une vue sur les toits comme sortie de *7th heaven* (p. 1165) ; au-dessous, le cheval du propriétaire, un vieux cocher. Tout ça compose une sorte de crèche qui accueille la naissance du nouveau-né alors que tout s'arrange pour le couple. J'oubliais l'essentiel, Emma est campée par la délicieuse Margaret Sullavan qui illumine ce film touché par la grâce – comme tant d'autres d'un réalisateur que le passage au parlant ne semble pas avoir affecté. Moment magique où Hans part à la recherche d'Emma et la trouve sur les chevaux de bois.

Détail parmi les avanies du héros, un client (Alan Mowbray) du magasin où il travaille lui fait déballer des costumes pendant deux heures, refuse d'acheter la moindre chose et se plaint au patron causant son renvoi ; l'individu n'était qu'un puant cabot venu répéter son prochain rôle. L'arrière-plan politique est douteux : il y a bien des bagarres mais elles ont l'air d'être le fait des communistes ; l'auteur ne s'avisera vraiment du danger nazi qu'avec *The mortal storm* (p. 866).

La più bella serata della mia vita *La plus belle soirée de ma vie*, Ettore Scola, Italie, 1972, 103 mn

Victime d'une panne de Maserati entre Milan et Genève, l'industriel Rossi (Alberto Sordi) qui allait mettre un gros sac de billets à l'abri du fisc, se retrouve hôte d'un château. Dont les quatre occupants sont des magistrats à la retraite : un juge (Charles Vanel), un procureur (Michel Simon), un avocat (Pierre Brasseur) et un greffier (Claude Dauphin). Durant le dîner, puis dans le fumoir, ils font le procès pour rire du peu recommandable Rossi et le condamnent à mort. Ce dernier, à moitié rassuré, fait un cauchemar où il est décapité à la hache. Au réveil, il se voit présenter une addition salée – le château est en fait un hôtel – pour la soirée inoubliable qu'il a passée : 524000 lires.

Cette adaptation de Friedrich Dürrenmatt est peu satisfaisante. Il semble que les quatre "trombones" – acteurs célébrissimes – aient un peu paralysé Scola et le doublage n'arrange rien : il faudrait écouter le film en français. Élément de fantastique, une beauté motorisée, sorte d'image de la mort ; mais pourquoi ce pénible final où la voiture du fraudeur n'en finit plus de tomber dans un ravin ? Dernier film de Brasseur qui devait mourir sur les lieux du tournage (Brunico).

Lo scopone scientifico *L'argent de la vieille*, Luigi Comencini, Italie, 1972, 109 mn

Une millionnaire américaine (Bette Davis, terrifiante), vient comme tous les ans à Rome pour s'y livrer à sa passion, les cartes. Faisant équipe avec son chauffeur (Joseph Cotten), elle s'oppose à un couple de déshérités, Peppino et Antonia (Alberto Sordi et Silvana Mangano) qui espèrent à chaque fois ramasser la mise. Mais elle gagne toujours, parce que Peppino n'est pas très attentif et fait des erreurs. Aussi parce qu'elle peut se permettre de doubler les enjeux à chaque fois ; c'est ainsi qu'elle continue à gagner même quand Peppino est remplacé par un joueur professionnel (Domenico Modugno, l'interprète de la chanson *Volare*). Piètre consolation dans cette comédie cruelle, le gâteau à la mort-aux-rats que la fillette du couple offre à l'impitoyable vieille au moment du départ.

Lo scopone scientifico est une variante du jeu de *scopa* qui se joue avec des cartes italiennes dont la principale est le *settebello* – sept de deniers. Face à la Rolls de la vieille, le pittoresque triporteur *Ape* (abeille) de Peppino, un véhicule cousin de la célèbre *Vespa* (guêpe). Avec Mario Carotenuto.

Saint Joan *Sainte Jeanne*, Otto Preminger, Grande-Bretagne, 1957, 111 mn

Le film est dominé par l'extraordinaire Jeanne de la débutante Jean Seberg (18 ans) qui confère une étonnante et naïve énergie à son personnage. Le dauphin, futur Charles VII, est joué par Richard Widmark dans un rôle comique de semi-crétin. L'évêque Cauchon est campé par Anton Walbrook, Finley Currie, Felix Aylmer et Harry Andrews jouant d'autres ecclésiatiques moins infâmes, i.e., moins célèbres. John Gielgud est le sinistre Warwick – sans rapport, quoi qu'en dise le film, avec le faiseur de rois qui n'avait alors que deux ans – et Richard Todd un Dunois qui éprouve une sorte de tendresse platonique pour Jeanne.

La photo noir et blanc est splendide ; la scène où Jeanne est emmenée au bûcher a un petit côté *Portement de croix* à la Jérôme Bosch. Scénario de Graham Greene d'après George Bernard Shaw et mémorable générique de Saul Bass.

City of fear *La cité de la peur*, Irving Lerner, USA, 1959, 75 mn

Un criminel évadé, Vince (Edwards) se promène avec une boîte volée contenant, pense-t-il, de l'héroïne pure qu'il pense bien revendre. Cruelle erreur, il s'agit de Cobalt 60, un produit hautement radioactif. Une course s'engage avec la Police qui cherche à éviter qu'il ne contamine, en ouvrant le récipient, la population de Los Angeles qu'il faut, par ailleurs, éviter d'affoler. Vince laisse une trace sanglante avant de succomber aux radiations, la fatale boîte toujours intacte.

Un bon petit film, variation sur *Panic in the streets* (p. 425).

Maynila sa mga kuko ng liwanag *Manille*, Lino Brocka, Philippines, 1975, 126 mn

Le jeune Julio est venu à Manille dans l'espoir de retrouver sa chère Ligaya. La vie dans la capitale est un enfer : quand on trouve un travail, il faut abandonner une partie de son salaire au contremaître et qui s'oppose à ce racket risque d'être mis en prison et assassiné par un maton. Pour s'en sortir, la prostitution : Julio s'y essaie, mais ce n'est pas trop son truc.

Après en avoir beaucoup bavé, il retrouve Ligaya presque par hasard dans une église. Elle est la concubine d'Ah Tek, le Chinois auquel elle a été vendue et dont elle a un enfant en bas âge. Julio l'emmène dans un hôtel où ils conviennent d'un rendez-vous nocturne : elle va tenter de s'échapper. Plus tard, c'est un Julio abasourdi qui la revoit une dernière fois dans son cercueil vitré : son maître l'a empêchée de partir en la tuant. N'ayant plus aucune raison de vivre, il se venge en massacrant Ah Tek à coups de pic à glace et s'enfuit poursuivi par une horde qui le cerne dans une arrière-cour : toute la douleur du monde se lit alors sur son visage. Ce poème d'amour au lyrisme désespéré est traversé de furtives images en flash-back de Ligaya qui affleurent à la mémoire de Julio. Défaut d'époque, l'abus du zoom avant.

Les demoiselles de Rochefort Jacques Demy, France, 1967, 121 mn

"Vous allez, cher Subtil, découper le gâteau" ; si l'œuvre n'est pas entièrement chantée, elle contient un passage en alexandrins. Subtil, c'est le prénom de Dutrouz (Henri Crémieux) dont on découvrira, envers du décor de bonbonnière d'un Rochefort repeint pour l'occasion, qu'il a découpé une femme en morceaux. Les personnages vont souvent par deux, ainsi les deux forains de passage (George Chakiris, référence à *West Side story*, p. 1017, et Grover Dale), à la recherche de danseuses de "Chabavanais" – un mot qui fait penser au célèbre établissement de la rue Chabanais – qu'ils remplacent par les jumelles Delphine et Solange (Catherine Deneuve et Françoise Dorléac qui n'étaient que sœurs). Des couples se défont, comme celui de Delphine et d'un peintre avant-gardiste snob, se reforment comme celui d'Yvonne (Danielle Darrieux) et Simon Dame (Michel Piccoli), ou encore se crèent : Solange et le pianiste américain Andy (Gene Kelly), Delphine et Maxence (Jacques Perrin). Mais retrouvailles et rencontres se font désirer : les personnages prennent comme un malin plaisir à s'éviter, ainsi Maxence, parti "en perm'à Nantes" qui ne rejoint Delphine qu'hors champ, alors que la caravane des forains aborde le pont transbordeur.

Cet hommage à la comédie musicale américaine, servi par la superbe musique de Michel Legrand, fait partie de la petite "Comédie humaine" des premiers Demy : on y entend des nouvelles de Cherbourg (p. 115) ou de Nantes (p. 252).

The store Frederick Wiseman, USA, 1983, 118 mn

Le grand magasin de luxe Neiman-Marcus à Dallas. L'envers du décor, ce sont les ateliers de bijouterie ou de couture, le service des expéditions mais aussi le personnel s'exerçant au sourire destiné à la clientèle. Et des réunions de cadres où l'on discute de la politique du magasin, des soldes à venir, d'un coup de publicité avec Lancôme. L'endroit, ce sont les défilés de haute couture, américaine hélas.

Grand raout pour les 75 ans de la boutique, fondée en 1907. Alors qu'on s'attend aux pires banalités, on apprend que le président du magasin et fils du fondateur, Stanley Marcus, a eu une attitude courageuse durant le maccarthysme.

Ne croyez surtout pas que je hurle Frank Beauvais, France, 2019, 75 mn

Attachant journal intime des quatre mois passés par le réalisateur dans la campagne alsacienne dont il n'apprécie guère la mentalité réactionnaire ; il vit entouré de ses DVD qu'il visionne jusqu'à pas d'heure en buvant et en fumant de l'herbe. Des nouvelles d'actualité de 2016 – l'attentat de Nice, mais aussi les décès de Michael Cimino et Abbas Kiarostami – datent le récit. L'image est principalement composée d'extraits de films, trop courts pour être identifiables, œuvres obscures glanées sur Internet le plus souvent. Sur ce fond visuel, le narrateur qu'on ne voit que de dos parle beaucoup : de sa non-relation au père auquel il faisait voir *Le ciel est à vous* (p. 131) au moment de sa mort, du désert de sa vie sentimentale depuis que son compagnon l'a quitté et de mille autre choses.

Compte tenu de la place que le cinéma occupe dans la vie du narrateur, on pourrait s'attendre à une réflexion sur le septième art. Or, le contenu proprement cinématographique du commentaire est relativement limité et on peut voir le film comme un "à propos de la dépendance", précisément celle au cinéma. La quantité d'images est à la mesure de la quantité d'alcool ou d'herbe et semble avoir la même fonction : oublier la vie, évacuer des angoisses. Et ne pas hurler.

The snake pit *La fosse aux serpents*, Anatole Litvak, USA, 1948, 104 mn

Virginia (Olivia de Havilland, excellente) souffre de troubles psychologiques sévères, d'où son internement. Après des électrochocs, le docteur Kik (Leo Genn) lui fait suivre une psychothérapie qui aboutit à la découverte de traumatismes enfouis : la mort de son père qu'elle s'attribue à tort, puis l'accident mortel d'un fiancé qu'elle n'aimait pas. Guérie, elle peut retrouver son mari (Mark Stevens).

Le docteur Kik exerce dans un établissement dirigé par des psychiatres à l'ancienne : les médecins sans égards pour le patient, les infirmières cruelles comme Davis (Helen Craig) et la thérapie punitive servent de faire-valoir à la psychanalyse. Touchante scène de bal entre pensionnaires de l'asile. Avec Ruth Donnelly.

Attack ! Robert Aldrich, USA, 1956, 103 mn

1945, en Alsace. Le Cpt. Cooney (Eddie Albert) envoie à la mort les hommes du Lt. Costa (Jack Palance) qui meurt avant d'avoir pu les venger. Cooney est finalement abattu alors qu'il allait trahir. L'opportuniste Col. Bartlett (Lee Marvin) voudrait cependant faire attribuer une médaille posthume à ce lâche dont le père est un influent juge américain. Le scénario, théâtral, souffre de la présence d'un personnage trop normatif, le Lt. Woodruff (William Smithers).

Mr. Skeffington *Femme aimée est toujours jolie*, Vincent Sherman, USA, 1944, 146 mn

1914. La belle Fanny (Bette Davis) est entourée d'un essaim d'admirateurs. Pour sauver son frère Trippy (Richard Waring) de la prison – il vient de détourner 24 000 dollars –, elle épouse la victime du vol, Skeffington (Claude Rains), lequel, éperdument amoureux, ne portera pas plainte. Outré par cette mésalliance, le frangin s'engage dans l'escadrille Lafayette et meurt à la guerre ; ce dont Fanny rend responsable cet époux qui n'est pas WASP... ce petit monde est antisémite. Elle s'affiche avec des jeunes gens ou de célèbres gangsters et divorce ; jusqu'au jour où, à quarante ans passés, la diphtérie la défigure. Fini le temps des soupirants – ou des amants, le scénario évite de se prononcer –, les hommes (comme Jerome Cowan) ne s'intéressant plus qu'à son argent ; mais elle est à peu près ruinée. C'est alors que Skeffington rentre d'Europe où il a eu quelques ennuis avec les Nazis : désormais aveugle, il est le seul à voir Fanny telle qu'elle fut. "Femme aimée est toujours jolie" déclare cette incorrigible égocentrique.

Les deux acteurs principaux sont excellents, même si le masque post-diphtérie de Davis est un peu raté. Avec Walter Abel.

Tanin no kao *Le visage d'un autre*, Hiroshi Teshigahara, Japon, 1966, 117 mn

Défiguré, un homme d'affaire se fait confectionner une prothèse qui permet d'exhiber un visage avantageux (celui de Tatsuya Nakadai). Sans doute inspiré par *Così fan tutte*, il décide de séduire son épouse pour mieux lui reprocher de l'avoir trompé ; cette dernière rétorque qu'elle l'avait reconnu malgré le masque, mais qu'importe, cet incident les sépare pour de bon. Ayant le sentiment de n'être personne avec ce visage amovible, il s'engage dans une spirale meurtrière.

Une intrigue secondaire met en scène une jolie fille dont la joue droite est brûlée ; souffrant du regard des hommes, elle se donne à son frère, puis va se noyer.

Cette troisième adaptation de Kōbō Abe (cf. pp. 1654, 1429) est un film barbant dont on peut sauver une séquence de rêve, des anamorphoses et la note fantastique finale : le héros armé d'un couteau se mêle à une foule de sans-visages.

Fedora Billy Wilder, USA, 1977, 113 mn

Deitweiler, alias Dutch (William Holden), producteur américain fauché, se rend à Corfou, puis avec l'aide de l'hôtelier (Mario Adorf) dont le beau-frère possède un canot à moteur – ce qui renvoie à *Avanti !*, p. 505 –, sur l'îlot où vit l'immortelle Fedora (Marthe Keller). Il trouve porte close, l'inquiétant chauffeur (Gottfried John) de la star faisant bonne garde. Comme il n'y a pas d'alcool dans ce lieu de réclusion, le docteur Vando (José Ferrer), responsable de l'éternelle jeunesse de Fedora, vient se saouler sur l'île principale où Dutch arrive à lui parler. Il finit par être reçu à la villa de l'actrice, entourée et prisonnière d'une comtesse polonaise (Hildegard Knef) et d'une gouvernante genre porte de prison (Frances Sternhagen) ; il est éconduit, mais Fedora échappe à ses gardiens et vient le rejoindre dans sa chambre. Elle est rapidement rattrapée et expédiée dans une clinique parisienne dont elle s'évade pour mourir écrasée par un train – référence à *Anna Karenine* dont Dutch voulait tourner une nouvelle version avec elle.

C'est dans la chambre funéraire, lieu du dernier adieu à la star, que Dutch apprend la vérité. Le docteur Vando avait raté, en 1963, une cure de rajeunissement, défigurant l'actrice qui se mit à vivre à l'écart du monde. Puis à inciter sa fille Antonia à jouer à sa place, les gants blancs qu'elle ne quittait jamais dissimulant la jeunesse et non pas la vieillesse de la fausse Fedora. Malheureusement, la jeune femme tomba amoureuse de son partenaire Michael York (lui-même), censé avoir l'âge d'être son fils : elle comptait bien lui avouer la supercherie à la fin du tournage, mais l'horrible gouvernante lui signifia qu'elle devait se sacrifier pour sa mère. Tentative de suicide, réclusion à Corfou, puis transfert dans la clinique privée du docteur Vando où cette bande de monstres intercepte les lettres qu'elle écrit à Michael York. Le seconde tentative sera la bonne.

William Holden renvoie à *Sunset boulevard* (p. 1574), une référence sous laquelle il serait injuste d'écraser ce film émouvant, basé sur un scénario de Tom Tryon. Apparition de Henry Fonda dans son propre rôle.

Next of kin Atom Egoyan, Canada, 1984, 70 mn

Lassé de ses parents, un jeune homme décide se faire passer pour le fils qu'une famille d'Arméniens abandonna en immigrant au Canada. Premier film d'Egoyan avec accent sur la vidéo et une thématique originale : peut-on choisir ses proches, les liens du sang ont-ils un sens ? Arsinée Khanjian joue la "sœur".

The permissive society Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1975, 29 mn

Trois personnages, un jeune homme, sa sœur et sa petite amie ; la sœur sort tandis que le couple se chamaille avant d'aller au pub. Amusant sans plus.

All or nothing Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2002, 123 mn

Phil (Timothy Spall) est un chauffeur de taxi un peu las qui n'en fait pas trop : pas question de se lever aux aurores pour "faire un aéroport", i.e., une lucrative course jusqu'à Gatwick. Son épouse Penny (Leslie Manville), caissière de supermarché, lui en veut de ne pas ramener assez pour faire bouillir la marmite. Elle a deux copines vieillissantes : Maureen (Ruth Sheen), dont la fille vient de tomber enceinte, et Carol (Marion Bailey), un peu zinzin.

Phil et Penny ont deux grands enfants au physique hideux dû en partie à l'action conjointe du hamburger et du Coca-Cola® : Rachel est femme de charge dans un hospice de vieux, Rory traîne sa graisse bouffie en ne faisant rien, sinon la gueule. Cet adipeux est victime d'un malaise qui le conduit à l'hôpital : affligé d'une défaillance cardiaque, il devra se soigner toute sa vie. Un drame qui fait éclater la crise latente entre Phil et Penny ; disputes, reproches et explications, peut-être un renouveau entre des époux qui ne se comprenaient plus.

L'empathie de l'auteur pour ce petit peuple cockney qu'il sait évoquer sans la moindre condescendance s'exprime une fois encore dans ce film touchant.

His kind of woman *Fini de rire*, John Farrow & Richard Fleischer, USA, 1951, 120 mn

Interdit de séjour aux États-Unis, le gangster Nick Ferraro (Raymond Burr) a conçu un plan machiavélique pour y revenir. Il fait inviter dans une station balnéaire de Basse-Californie le joueur professionnel Milner (Robert Mitchum) dans l'idée de prendre son identité avec l'aide d'un chirurgien esthétique (John Mylong) avant de se débarrasser de lui. La station est un lieu étrange où Milner croise Lenore (Jane Russell), la maîtresse du cabotin égocentrique Cardigan (Vincent Price) qui aime à se repasser les films dans lesquels il a joué. Et aussi le dangereux Thomson (Charles McGraw) qui parvient à amener Milner sur le yacht où le chirurgien n'attend que lui pour procéder à l'opération. Le film noir vire curieusement au comique quand le ridicule Cardigan décide de jouer pour de vrai à Robin des Bois et passe à l'attaque. Après quelques ratés dus au fait que ses opposants ne sont pas des figurants, il arrivera à prendre le contrôle du yacht...

Le film se ressent des interventions du mégalomane Howard Hughes qui dirigeait alors la RKO : changement de réalisateur et sans doute réécriture du scénario. Le film noir où Milner était promis à un destin tragique se transforme en comédie avec policiers mexicains ridicules. Quant à la pulpeuse et vulgaire Jane Russell, on ne comprend guère son rôle dans l'histoire. Restent des épisodes inattendus : Milner regagnant l'argent perdu par un jeune couple en voyage de noces qui vient de se faire rétamer par un arnaqueur (Jim Backus), Milner repassant... non pas ses films mais ses dollars pour se détendre. Avec Tim Holt.

Django unchained Quentin Tarantino, USA, 2012, 165 mn

Aux derniers temps de l'esclavage dans le Mississippi de 1858, le chasseur de primes Schultz (Christoph Waltz) libère Django (Jamie Foxx) et l'aide à reprendre son épouse Broomhilda (!) à l'horrible Candie (Leonardo DiCaprio).

Sanguinaire western spaghetti sur un fond sonore emprunté à Ennio Morricone. Avec un zeste de *Mandingo* (p. 791) et une gigantesque molaire de dentiste à quatre racines (!) – comme celle de *Greed*, p. 1725 – et les habituelles tchatches tarantinesques : Schultz, un tantinet pédant, apprend à Candie qu'Alexandre Dumas est noir – il était en fait quarteron. Le personnage de Stephen (Samuel Jackson), un *house nigger* plus blanc que ses maîtres, relève le niveau de cette œuvre placée sous le signe de la redondance et de l'anachronisme (le KKK en 1858 !).

L'affaire Maurizius Julien Duvivier, France, 1954, 109 mn

Berne (belles images). Léonard Maurizius (Daniel Gélin) croupit depuis presque vingt ans en prison pour le meurtre de son épouse (Madeleine Robinson). Quand le procureur qui l'a fait condamner (Charles Vanel) se penche à nouveau sur le dossier, il décide de le grâcier. Mais pas question de réviser le procès, ça ne se fait pas. La véritable coupable (Leonora Rossi Drago), sœur de la victime, est encore plus immonde : elle a fait sa paix avec Dieu, dit-elle, un Dieu qui ne lui a pas demandé d'avouer quoi que ce soit. Maurizius se suicide.

Ce film mal ficelé abuse des flash-backs narrés au passé simple ; et les acteurs sont souvent mauvais comme Anton Walbrook en faux témoin trop véhément.

Army of one Larry Charles, USA, 2016, 93 mn

Inspiré de l'authentique aventure de Gary Faulkner qui partit seul s'emparer de Ben Laden au Pakistan. Nicolas Cage cabotine dans ce rôle de nationaliste un peu givré qui dispose d'une ligne directe avec Dieu (Russell Brand). Mais le film est plus effrayant que drôle : il annonce l'élection de Trump.

Ďáblova past *Le piège du Diable*, František Vláčil, Tchécoslovaquie, 1962, 86 mn

Un Jésuite s'acharne contre un brave meunier qu'il accuse de sorcellerie car il a prévu l'effondrement d'un terrain instable. Le fanatique finira enterré dans un éboulement qu'il avait provoqué.

Film anti-clérical – les Tchèques furent victimes d'épouvantables persécutions religieuses – au scénario peu inspiré et aux personnages mal définis. La scène de danse est comme sortie d'un tableau de Brueghel.

Khroustaliov, machinou ! *Khroustaliov, ma voiture !*, Alexeï Guerman, Russie, 1998, 141 mn

Cela commence dans la nuit moscovite, un 28 février : un employé chauffagiste qui s'apprêtait à voler le bouchon de réservoir d'une voiture cachant des membres du MGB (futur KGB) est tabassé et enfermé dans une remise ; il ne retrouvera la liberté qu'après dix ans de goulag. Nous sommes en 1953, alors que se déchaîne la nouvelle mise en scène du Petit Père des Peuples, le complot des blouses blanches : une machination antisémite dirigée contre le "cosmopolitisme".

Klenski, directeur de clinique juif et spécialiste du cerveau, prend la fuite quand il comprend qu'on est en train de lui substituer un sosie. Rattrapé par le MGB, il est sodomisé dans une camionnette de "champagne soviétique". Et, contre toute attente, réinstallé dans son grade et amené dans la datcha de Staline qui décède malgré ses soins. C'est alors que Beria quitte les lieux dans un ballet de ZIS noires, après avoir demandé à son chauffeur Khroustaliov d'amener sa voiture. Klenski ne retourne pas à son travail : on le retrouve dix ans plus tard à l'arrière d'un train où il trafique on ne sait trop quoi. Il passe à tabac le chauffagiste tout juste sorti du goulag et qui croyait avoir retrouvé la liberté.

On n'y comprend rien, mais c'est superbe. "Un Américain mal foutu s'était mis le doigt dans le cul" répète le fils Klenski qui a l'âge qu'avait Guerman à l'époque, 14 ans. On visite un sauna, une sorte de bal costumé ; les appartements sont surchargés de meubles, avec une différence entre le luxueux intérieur où vivait la nombreuse famille Klenski et le taudis communautaire qu'elle doit partager après la purge, avec ses lunettes de WC individuelles au mur. Images inoubliables : une sculpture de glace dans un parc, le train pour Astrakhan sur un pont dans un nuage de fumée noire, et ces ZIS qui traversent silencieusement Moscou sous la neige. Le meilleur Guerman avec *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 1747).

Festen Thomas Vinterberg, Danemark, 1998, 101 mn

À l'occasion de ses soixante ans, le patriarche Helge (Hennings Moritzen) a convoqué amis et famille, dont ses trois enfants survivants, dans l'hôtel qu'il dirige. Christian (Ulrich Thomsen) choque tout le monde en rappelant qu'Helge avait coutume de les violer enfants, lui et sa sœur qui vient de se suicider. Il insiste au point de se faire tabasser par son jeune frère Michael (Thomas Bo Larsen), un aigri raciste. C'est à ce moment qu'intervient leur sœur Helene (Paprika Steen) qui lit en public la lettre, accablante pour Helge, laissée par la suicidée...

Un carton DOGMA95 spécifie qu'il s'agit du premier film casher selon la Torah mise au point par Lars von Trier et Vinterberg : caméra portée, son naturel, etc. Un format un peu étriqué qui semble taillé sur mesure tant il exalte l'atmosphère d'improvisation inquiète de cette soirée pleine de bruit et de fureur.

Tōkyō boshoku *Crépuscule à Tōkyō*, Yasujirō Ozu, Japon, 1957, 140 mn

Ce dernier Ozu en noir et blanc débute comme bien d'autres : Sugiyama (Chishū Ryū) a deux filles, Takako (Setsuko Hara), séparée de son mari et Akiko (Ineko Arima), que sa tante (Haruko Sugimura) cherche à marier. Mais Akiko, "fille moderne", a fauté et doit se faire avorter. Elle fréquente un tripot dont elle découvre – on se croirait dans *À l'est d'Eden*, p. 900 – que la patronne (Isuzu Yamada) n'est autre que Kisako, la mère qui déserta la famille il y a bien longtemps ; c'est la goutte de trop pour la jeune femme qui se jette sous un train.

La mère indigne, qui entreprend un long voyage en train vers la lointaine Hokkaidō, attendra en vain que Takako vienne la saluer à la gare. Cette dernière décide de réintégrer le foyer conjugal, car même si elle ne s'entend guère avec son mari, elle ne veut pas que leur fillette souffre un jour les tourments d'Akiko.

L'univers feutré d'Ozu se détraque (un suicide !) dans ce film qui lorgne sur les mélos façon Naruse sans parvenir à les égaler. Avec Nobuo Nakamura.

Jestoky romans *Romance cruelle*, Eldar Ryazanov, URSS, 1984, 137 mn

Kostroma sur la Volga. La maison de la veuve Ogoudalova (Alissa Freindlikh) ne désemplit pas, à cause de ses filles, belles et cultivées. L'une vient d'être épousée par un prince du Caucase jaloux – on apprendra plus tard qu'il l'a poignardée, l'autre est en rade à Monte-Carlo depuis que son mari s'est fait poisser à tricher aux cartes. Reste la délicieuse Larissa (Gouzeïeva) que la mère désespère de caser : c'est "la fille sans dot" de la pièce dont est tiré le film. Quand elle se résout à une mésalliance avec l'employé des postes, Karandychev (Andreï Miagkov), individu étriqué à tous points de vue, le flamboyant Paratov (Nikita Mikhalkov) qui aurait épousé Larissa s'il n'avait été criblé de dettes, s'invite au repas de fiançailles. Le promis s'y montre vulgaire et ridicule ; il ne tient même pas le mauvais alcool qu'il a acheté en mégotant. Dégoûtée par ce futur mari qu'elle méprise, elle va rejoindre Paratov sur son bateau à aubes et se donne à lui pour découvrir après coup qu'il est fiancé à une femme riche. Les habitués de la maison Ogoudalov (Alexeï Petrenko et Victor Proskourine) se réjouissent de la dégradation de Larissa et tirent au sort celui qui l'emmènera à l'Exposition Universelle de Paris (1878). Surgit alors le ridicule Karandychev, prêt a fermer les yeux ; comme elle lui rit au nez, il l'abat d'un coup de pistolet.

Cette histoire bouleversante est servie par une musique nostalgique et la déchirante composition de Gouzeïeva. En s'effondrant sur le pont, Larissa plaque ses mains sur la vitre derrière laquelle se tient Paratov. Dernier plan sur un vol d'hirondelles, nom du bateau – "Lastotchka" – du séducteur.

Une autre pièce d'Ostrovski, *L'orage*, avec les mêmes ingrédients, Volga et tragique destinée des femmes, a donné lieu au *Káťa Kabanová* de Janáček.

The verdict Sidney Lumet, USA, 1982, 129 mn

Galvin (Paul Newman), avocat alcoolique réduit au statut d'"ambulance chaser" – il propose ses services à des familles dans le deuil, on ne sait jamais –, se voit offrir un cas en or par son ex-partenaire (Jack Warden). Une erreur d'anesthésie commise dans un grand hôpital de Boston a été fatale à une jeune femme, désormais dans le coma. L'Église catholique dont dépend l'institution voulant éviter le scandale, le Barbarin local (Edward Binns) propose un confortable dédommagement. Comme Galvin s'obstine contre tout bon sens, l'évêque fait donner l'artillerie lourde, i.e., l'avocat Concannon (James Mason) qui ne recule devant rien : il écarte un témoin en lui payant d'opportunes vacances aux Caraïbes et charge une jeune femme (Charlotte Rampling) de séduire le trublion pour mieux l'espionner. Quand l'infirmière préposée aux admissions vient *in extremis* donner un témoignage accablant contre l'anesthésiste (Wesley Addy), Concannon arrive à faire annuler sa déposition avec la complicité d'un juge d'une écœurante partialité (Milo O'Shea). L'Église est malgré tout condamnée par des jurés qui ne comprennent sans doute rien à la Justice.

Le seul défaut de cet excellent film de procès, genre dont raffolent les Américains, très procéduriers, est d'être trop manichéen : l'unique interrogation concerne la possibilité de gagner, pas la justesse de la cause. Contrairement au combat judiciaire douteux d'*Anatomy of a murder* (p. 1004).

La maschera del demonio *Le masque du démon*, Mario Bava, Italie, 1960, 85 mn

Belles images : un masque avec clous en dedans et cette calèche mystérieuse qui va chercher nuitamment le médecin (Andrea Checchi). La beauté maléfique de Barbara Steele contribue à la (modeste) réussite de ce film de vampires.

Safe in Hell William A. Wellman, USA, 1931, 70 mn

Gilda (Dorothy Mackaill) a tué par accident Piet qui l'avait violée puis réduite à la prostitution. Elle s'enfuit de la Nouvelle-Orléans pour se réfugier dans une île des Caraïbes où Piet, qui avait simulé sa mort, vient se cacher à son tour. Quand il cherche à abuser d'elle, elle le tue pour de bon ; elle serait acquittée si Bruno, chef de la Police et bourreau local, n'avait idée de lui infliger six mois de travaux forcés – très particuliers – pour détention d'une arme qu'il lui a par ailleurs fournie. Elle préfère s'accuser d'homicide volontaire : "Mon cou est la seule partie de moi que vous toucherez" dit-elle à l'immonde individu.

Pourquoi donc les femmes des films de l'époque doivent-elles "se racheter" au prix de leur vie ? Avec la splendide Nina Mae McKinney (de *Hallelujah*, p. 1288).

Agoniya *Raspoutine, l'agonie*, Elem Klimov, URSS, 1975, 148 mn

Grigori Iéfimovitch Raspoutine, moujik thaumaturge, prit un ascendant fatal sur la cour du tsar avant d'être assassiné aux tout derniers jours de 1916. La tsarine était tombée sous la coupe du saint homme, le seul capable d'arrêter les crises du tsarévitch hémophile – sans doute en le privant de ses médicaments dont la récente aspirine aux effets secondaires alors inconnus. Le titre réfère à l'agonie de cette force de la nature dont les assassins velléitaires – une conjuration d'extrême-droite – eurent, selon la légende, du mal à venir à bout ; celle aussi d'un régime qui n'avait plus que deux mois à vivre. L'interprétation du *starets* manipulateur et prédateur sexuel – il soignait les dames de l'aristocratie par son contact physique – par Alexeï Petrenko est impressionnante.

Le film a déplu, sans doute parce qu'il présente un Nicolas II (Anatole Roumachine) complètement dépassé, une pathétique ganache à la Louis XVI. Il n'est sorti que beaucoup plus tard, truffé de bandes d'actualités – vraies ou fabriquées – rappelant de façon insistante les indiscutables atrocités commises par le régime : la censure façon Brejnev (cf. p. 243). Avec Alissa Freindlikh

Iwashigumo *Nuages d'été*, Mikio Naruse, Japon, 1958, 124 mn

Dans le Japon d'après-guerre, Wasuke (Ganjirō Nakamura) oppose son arrogance bornée à la réforme agraire qui lui interdit de garder plus de terre qu'il n'en peut cultiver. Il compte sur ses trois fils mais, le cadet Shin préfère devenir employé de banque alors que le benjamin Jun est attiré par le métier de garagiste à Tōkyō. Seul l'aîné Hatsu veut bien rester paysan à condition d'avoir sa propre maison pour ne pas infliger une belle-mère à sa future. À son corps défendant, le patriarche devra renoncer à organiser un dispendieux repas de mariage pour Hatsu et vendra même une parcelle de terre pour financer le départ de Jun.

Attention particulière aux rapports de force au sein de la famille étendue. Chef de la branche aînée, Wasuke se permet d'interdire à sa nièce Hamako (Kumi Mizuno), qu'il destine à Jun, de faire des études : munie d'un diplôme universitaire, elle ne voudrait plus d'un paysan. Mais la jeune fille rencontre Shin et tombe enceinte de ses œuvres ; après un avortement, elle se met en ménage avec lui et entame des études. Attention aussi au sort des femmes, à leur personnalité et leur résilience face à des comportements d'un autre temps : la seconde épouse de Wasuke (Haruko Sugimura) fut brutalement renvoyée par son beau-père. La jolie veuve Yae (Chikage Awashima), jeune sœur de Wasuke qui élève son fils en supportant la mesquinerie de sa belle-mère, se retrouve bien seule dans sa rizière après une bienfaisante histoire d'amour : son amant marié vient d'être muté à Tōkyō.

Le titre réfère aux cirrus "en forme de sardine". Avec Michiyo Aratama et le récurrent Daisuke Katō.

The greatest show on Earth *Sous le plus grand chapiteau du monde*, Cecil B. DeMille, USA, 1952, 146 mn

Plusieurs intrigues s'enchevêtrent au *Ringling Bros and Barnum & Bailey Circus*. La trapéziste Betty (Hutton) dispute à son collègue, "le grand" Sebastian (Cornel Wilde), l'attention du public ; ce dernier prend des risques et fait une chute qui paralyse son bras droit. Angel (Gloria Grahame) est l'assistante du jaloux dresseur d'éléphants Klaus (Lyle Bettger) qui finit par tenter un hold-up contre le cirque ; résultat, un spectaculaire déraillement dans lequel le "boss" Brad (Charlton Heston) est blessé et ne doit la vie qu'au clown Buttons (James Stewart) qui ne quitte jamais son maquillage pour échapper à la Justice : médecin, il est poursuivi pour avoir abrégé les souffrances d'une épouse très malade. Malgré l'accident, le cirque parviendra à donner un spectacle avec les moyens du bord.

Stewart est le dernier du générique avec la mention "A clown", tout comme Chaplin – "A tramp" – à la fin de celui du *Cirque* (p. 1377). Avec Dorothy Lamour.

Faraon Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 1966, 144 mn

Le fictif Ramsès XIII, lassé de voir son pays partir à vau-l'eau, essaie de soulever le peuple contre le joug des prêtres. Lesquels utilisent une éclipse de Soleil pour invoquer un prétendu courroux des Dieux, puis font assassiner l'impie.

Ce magnifique péplum se caractérise par un souci d'authenticité plastique qui tranche avec les productions de Hollywood ou Cinecittà. Par contre, la vision du monde antique est tout aussi douteuse : elle correspond à celle de l'écrivain positiviste Bolesław Prus († 1912) à qui l'on doit aussi *La poupée* (p. 695). On peut lire entre les lignes une dénonciation de la religion catholique et une référence à l'absurde règle de l'unanimité – le *liberum veto* – qui paralysa la Diète polonaise au XVIII^{e} siècle. Le recours, digne d'Hergé, à une éclipse pour terroriser le peuple, suppose un savoir astronomique anachronique.

Road house *La femme aux cigarettes*, Jean Negulesco, USA, 1948, 95 mn

Jefty (Richard Widmark) est tombé amoureux de Lily (Ida Lupino), la chanteuse de son bar. Comme elle lui préfère le gérant Pete (Cornel Wilde), le machiavélique Jefty accuse Pete de vol puis lui obtient la liberté surveillée sous sa garde, ce qui en fait un véritable esclave légal... À partir de ce moment, le film s'essouffle ; pour faciliter le dénouement, les scénaristes ont placé dans la poche du jaloux à moitié fou une enveloppe que découvre la sympathique caissière (Celeste Holm) : elle innocente Pete.

Les cigarettes de Lily semblent destinées à brûler le rebord de son piano. Si Lupino n'a pas de voix, Widmark a par contre le petit rire méchant de ses débuts.

La leggenda del santo bevitore *La légende du saint buveur*, Ermanno Olmi, France, 1988, 122 mn

D'après Joseph Roth, alcoolique notoire mort en exil à Paris en 1939. Andreas Kartak (Rutger Hauer), un mineur polonais interdit de séjour qui vit sous les ponts de Paris, rencontre un vieux monsieur (Anthony Quayle) qui lui prête 200 francs à charge de les rendre à la "Petite Thérèse" (de Lisieux) dans l'église de Sainte-Marie-des-Batignolles. S'ensuit une succession de miracles : Andreas croise des gens qu'il a connus autrefois, une maîtresse, un ami devenu champion de boxe. Qu'importe si une de ses rencontres féminines (Sandrine Dumas) le dévalise ou si son copain poivrot (Dominique Pinon) profite un peu trop de ses largesses : le portefeuille du paria se remplit toujours. Un peu comme la vie qui apporte chaque jour une nouvelle chance à gâcher, à l'image des tentatives sans cesse renouvelées d'Andreas pour rendre l'argent après la messe dominicale.

Film étrange et fascinant, situé dans un Paris des années 1930 comme collé sur celui des années 1980, un miracle de plus en somme. Lieu central, le TARI BARI – en fait la Maison Rouge, bar du quai de la Gare démoli depuis.

Tóngnián wangshì *Un temps pour vivre, un temps pour mourir*, Hsiao-hsien Hou, Taiwan, 1985, 137 mn

La jeunesse de Hou Hsiao-hsien, alias Ah ha, à Taiwan. Il vit avec une grande sœur et trois frères dans une famille dont le père est tuberculeux. En 1958 (références aux combats de Matsu et au calamiteux "Grand bond en avant"), le père crache une dernière fois son sang. En 1965 (référence à la mort du vice-président), Ah-ha, un peu voyou, fait preuve de mauvais esprit à l'école ; il va même jusqu'à feindre d'utiliser une anti-sèche pour provoquer son professeur. Quand la mère décède d'un cancer de la gorge, les enfants renoncent à récupérer la dette d'une femme plus pauvre qu'eux. L'année suivante, c'est le tour de la grand-mère un peu zinzin qui avait l'habitude de fuguer à la recherche d'un pont... sur le continent.

Ce sont donc des images de mort qui scandent ce récit touchant : les petits coups qu'on donne au père pour tenter de le ramener à la vie, la mère dans son cercueil alors que l'assistance chante une version chinoise de *Stille nacht*. Peu de temps auparavant, à l'abri d'une moustiquaire, les enfants éventaient la mourante. Et puis la grand-mère, laissée sur son tatami au milieu des traces d'excréments, qu'on découvre un jour avec des fourmis qui lui courent sur la main : "Elle se décomposait déjà" commente, sur un ton réprobateur, le croque-mort.

Entre ces moments forts, il y a tous ceux où le temps ne semble occupé qu'à passer : il prend alors l'apparence de la pluie qui n'en finit plus de tomber.

Cinquante ans de présence japonaise ont laissé des traces : les tatamis de la maison ou le sabre de samurai d'Ah-ha (cf. *Une belle journée d'été*, p. 338).

Home from the hill *Celui par qui le scandale arrive*, Vincente Minnelli, USA, 1960, 144 mn

Wade Hunnicutt (Robert Mitchum), potentat local et notoire coureur de jupons, vit séparé de son épouse Hannah (Eleanor Parker) sous le même toit. Celle-ci s'est arrogé le droit d'élever leur fils Theron (George Hamilton) à sa guise, loin des amusements brutaux qui ont cours au village ; c'est ainsi que le fiston est ridiculisé dans une variante texane de la chasse au dahut. Piqué au vif, Wade prend en mains l'éducation du rejeton qui finit par abattre un dangereux sanglier mais cesse de vouloir ressembler à son père quand il apprend que le factotum du domaine, Rafe (George Peppard), est en réalité un demi-frère bâtard que Wade s'est bien gardé de reconnaître. Theron rompt avec sa famille et même avec sa petite amie Libby qui n'ose pas lui avouer qu'elle est enceinte de ses œuvres.

Le centre de ce beau mélodrame se déplace alors sur Rafe qui se dévoue pour épouser la jeune femme qu'il aimait. Mais la rumeur, qui ne prête qu'aux riches, attribue à Wade la grossesse de Libby dont le père (Everett Sloane) abat le présumé responsable. Après avoir vengé son père, Theron s'enfuit ; Rafe se retrouve en quelque sorte chef de la famille Hunnicutt, ou du moins ce qu'il en reste.

Le titre renvoie au *Requiem* de Stevenson : "Here he lies where he longed to be ; / Home is the sailor, home from sea / And the hunter home from the hill."

Cheyenne autumn *Les Cheyennes*, John Ford, USA, 1964, 141 mn

Histoire authentique (1878) : déportés à 2000 kilomètres de chez eux, dans l'actuel Oklahoma, les Cheyennes sont soumis à des conditions de vie inhumaines. Plutôt que mourir de faim et de maladies, ils décident de rentrer chez eux, vers les Black Hills ; les rares survivants gagneront le droit de rester sur place.

L'épisode le plus mémorable est celui où une moitié de la Nation trouve refuge à Fort Anderson (Nebraska) pour ne pas mourir de froid. Le militaire en commande est un Prussien (Karl Malden) qui décide, au nom du respect aveugle des ordres, de les renvoyer au Sud, à pied et dans la neige ; comme ils ne veulent pas mourir de cette façon, il les prive de nourriture et de chauffage et ils se révoltent.

Les seuls vrais Indiens du film sont les figurants : les premiers rôles sont tenus par les Mexicains Gilbert Roland, Dolores Del Rio et Ricardo Montalban, ainsi que Sal Mineo. Et l'on voit un peu trop la Monument Valley chère au réalisateur.

Un pittoresque sergent (Mike Mazurki) rempile après une mémorable cuite tandis qu'à Dodge City, Wyatt Earp (James Stewart) pratique une "anesthésie contondante" dans un saloon. Ce dérisoire folklore fordien semble destiné à atténuer la dureté du scénario, tout comme les quelques personnages positifs : une institutrice quaker (Carroll Baker), un militaire humaniste (Richard Widmark) et un secrétaire d'État (Edward G. Robinson) qui empêche le massacre *in extremis*.

Volpone Maurice Tourneur, France, 1941, 92 mn

À Venise, le riche Volpone (le Renard, Harry Baur) trompe son monde à l'aide du fidèle Mosca (la Mouche, Louis Jouvet). Se prétendant à l'article de la mort, il fait miroiter son héritage à l'un (Charles Dullin) qui déshérite son fils (Alexandre Rignault), à l'autre (Fernand Ledoux) qui lui offre son épouse (Jacqueline Delubac). Mais c'est le rusé Mosca qui ramasse la mise.

Adapté d'une pièce élizabéthaine (Ben Jonson), le film vaut surtout pour ses acteurs. Malgré la présence de Jean Témerson dans le rôle du notaire, un petit relent d'antisémitisme cependant dans le nez crochu du "levantin" Volpone.

This property is condemned *Propriété interdite*, Sydney Pollack, USA, 1966, 105 mn

Au temps de la Dépression, Alva (Natalie Wood) était l'attraction de la petite ville de Dodson (Mississippi) : belle, fantasque, peu farouche, vivant dans un monde poétique à trois sous, mais bien à elle. Puis vint Owen (Robert Redford) chargé d'appliquer un "plan social" ; bien qu'elle le traite de *smart alec* (bêcheur), elle en tombe amoureuse. Mais sa mère Hazel (Kate Reid), refuse de laisser partir celle qui fait bouillir la marmite grâce à des "amis" mariés et esseulés. Pour se libérer, Alva épouse JJ (Charles Bronson), le Jules de Hazel qu'elle détrousse aussitôt pour rejoindre Owen à la Nouvelle-Orléans. Mais Hazel déboule pour récupérer sa vache à lait en révèlant ce piteux mariage à Owen : discréditée, Alva s'enfuit pour mourir d'une maladie des poumons. Cette histoire émouvante et nostalgique est contée par la jeune sœur d'Alva, Willie (Mary Badham, 13 ans). On pense à *La ménagerie de verre* (p. 1752) ; et pour cause, Tennessee Williams.

Dancer in the dark Lars von Trier, Danemark, 2000, 134 mn

Superbe mélo musical dominé par la composition de Björk dans le rôle d'une immigrée tchèque dans les États-Unis des années 1950 ; alors qu'elle devient progressivement aveugle, elle travaille pour payer une opération des yeux à son fils. Quand son ami le shérif (David Morse) lui vole les 2000 dollars qu'elle destinait au chirugien, elle le tue pour les récupérer ; condamnée à mort elle est exécutée. Des intermèdes musicaux – l'usine, le train, la marche à la potence – moments de grâce pendant lesquels l'héroïne échappe à son triste sort, contribuent à l'émotion qui se dégage du film, notamment lors de l'exécution que les bourreaux font traîner sous prétexe de vérifier un point de règlement. Catherine Deneuve joue une collègue de travail, Peter Stormare un soupirant, Siobhan Fallon une gardienne de prison compatissante. Petits rôles pour les récurrents Jean-Marc Barr et Udo Kier et allusion à un acteur tchèque d'avant-guerre, Oldřich Nový.

Love streams John Cassavetes, USA, 1984, 135 mn

Un excellent film qui laisse cependant une impression de déjà vu. Robert (John Cassavetes) semble sorti de *Husbands* (p. 530) : toujours en train de faire la bringue, il emmène son fils que son épouse, séparée, lui a confié pour un week-end, à Las Vegas où il le tient enfermé dans une chambre tandis qu'il va s'envoyer en l'air avec des putes. Sa sœur Sarah (Gena Rowlands) vient de divorcer de Jack (Seymour Cassel) ; mais on est davantage dans *Une femme sous influence* (p. 247) que dans *Minnie and Moskowicz* (p. 897). Sarah est, en effet, un peu givrée : quand elle avait la garde de sa fille, elle l'emmenait visiter des mourants à l'hôpital. Et pénible : elle achète des farces et attrapes qui n'amusent qu'elle et, surtout, une véritable ménagerie qu'elle installe chez son frère. Il y deux chevaux nains, une cane et même une chèvre... pour qu'il ne manque pas de lait. Sarah est, malgré tout, un personnage poétique pour qui "love is a continuous stream". Touchante séquence de rêve où elle chante "I am not sure of me, of you".

The song of Bernadette *Le chant de Bernadette*, Henry King, USA, 1943, 151 mn

Biographie plutôt réussie de la célèbre sainte et thaumaturge, avec la quasi-débutante Jennifer Jones, très convaincante dans le rôle-titre. Le début, avec sa "Dame" très chromo et les persécutions de l'administration, confine à l'académisme. Mais la dernière partie, au couvent de Nevers, est émouvante de dépouillement : Bernadette arrive à emporter l'adhésion d'une collègue jalouse et mesquine (Gladys Cooper) et aussi celle du spectateur.

Le film est adapté de Franz Werfel qui, sur le chemin de l'exil avec son épouse – la célèbre Alma Schindler –, trouva refuge à Lourdes et fit vœu d'écrire une hagiographie de la sainte locale s'il arrivait à bon port. On apprend incidemment l'existence d'une "Rue des petites fossées" – pas faussées ! – à Lourdes.

Le furet Jean-Pierre Mocky, France, 2003, 86 mn

Un Mocky tardif dont la (relative) réussite est due au talent de ses trois interprètes principaux. Jacques Villeret campe le Furet, un assassin furtif qui fait la une. Il n'est pourtant qu'un modeste serrurier que mène en bateau Anzio (Michel Serrault portant chéchia), le commanditaire de ses meurtres qui le pousse à faire ses preuves de tueur avant d'être prétendument engagé par le puissant Don Salvadore (Michael Lonsdale) qu'Anzio fait semblant de connaître. Tout se complique quand le Furet tue par erreur Tarski (!), un sbire de Salvadore : la Police et la Mafia unissent alors leurs forces contre lui mais le Furet aura le dernier mot. Avec Patricia Barzyk et Robin Renucci.

The revolt of Mamie Stover *Bungalow pour femmes*, Raoul Walsh, USA, 1956, 89 mn

Hawaï, 1941. L'attraction principale du dancing tenu par Bertha (Agnes Moorehead) est la pneumatique Mamie (Jane Russell) qu'un écrivain amoureux (Richard Egan) cherche, en vain, à faire changer de vie. Quand il rompt, elle quitte l'île pour rentrer dans son Mississippi natal en abandonnant les biens immobiliers acquis grâce à la panique causée par l'attaque de Pearl Harbour.

Ce n'est sans doute pas vraiment du champagne mouillé dont Mamie fait commerce mais le Code interdit de mettre les points sur les ı.

Mr. Smith goes to Washington *M. Smith au sénat*, Frank Capra, USA, 1939, 125 mn

Le naïf Jefferson Smith (James Stewart) est coopté en remplacement d'un sénateur décédé par Paine (Claude Rains) dont il découvre qu'il est vendu à Taylor (Edward Arnold), un gros bonnet qui veut construire un dispendieux barrage sur le terrain que Smith pensait consacrer à un camp de jeunesse. Piloté par son assistante (Jean Arthur), le néophyte parviendra à démasquer les corrompus.

Cette histoire d'aire de jeux pour enfants est trop simpliste et consensuelle pour convaincre. Mais la prestation de James Stewart, qui pratique le *filibuster* (obstruction) en parlant sans s'asseoir pendant 24 heures – s'il s'arrête, il perd tout – et dont la voix devient rauque à mesure que le temps passe, fait oublier les facilités un peu démagogiques du scénario. Excellents seconds rôles : Thomas Mitchell, Eugene Pallette, Russell Simpson, Beulah Bondi, Guy Kibbee,... ainsi que Harry Carey en bienveillant président du Sénat.

Les félins René Clément, France, 1964, 89 mn

Nous retrouvons, en noir et blanc, l'acteur de *Plein soleil* (p. 1612), Alain Delon, dans le rôle de Marc, play-boy un peu gigolo. Poursuivi par la Mafia, il se réfugie dans une luxueuse villa de Villefranche-sur-Mer où il sert de chauffeur à une riche veuve américaine, Barbara (Lola Albright). Dans la maison se dissimule Vincent (André Oumansky) recherché pour le meurtre du mari de Barbara, sa maîtresse. Le couple meurtrier a mis au point un plan diabolique qui repose sur un échange d'identités entre Vincent et un Marc préalablement trucidé. C'est oublier Melinda (Jane Fonda), la cousine pauvre de Barbara qui fait aussi office de bonne : elle provoque une dispute fatale entre Barbara et Vincent puis fait porter la responsabilité des deux crimes à Marc. Doublement poursuivi, il est désormais condamné à vivre dans la prison dorée naguère occupée par Vincent.

Extérieurs niçois (la gare, le marché aux fleurs) pour cette histoire bien ficelée.

Senjō no merī kurisumasu *Furyo*, Nagisa Ōshima, Japon, 1983, 118 mn

Ōshima confirme ce que nous savions déjà (*Le pont de la rivière Kwaï*, p. 2) sur l'extrême brutalité des militaires japonais envers les prisonniers. Mais ici, le sujet est autre : il s'agit du choc des cultures, en particulier face à l'homosexualité. Celliers (David Bowie) est conscient de la fascination qu'il exerce sur Yonoi (Ryūichi Sakamoto, qui signe aussi la musique du film) dans une société qui punit ce type de "penchants" par le *seppuku*. Quand il embrasse l'impulsif capitaine devant ses troupes pour l'empêcher d'effectuer une décapitation sommaire, Celliers rachète une lâcheté de jeunesse par un acte punissable de mort ; il est enterré vivant mais Yonoi viendra couper une mèche de ses cheveux.

Seconds rôles pour Rokkō To.ura, Tom Conti et Kitano – qui se fait appeler Takeshi tout court – dans le rôle d'un criminel de guerre qui apprend suffisamment d'anglais pour ânonner "I am leady to die".

Le "merī kurisumasu" du titre est la transcription phonétique de "merry Christmas" ; "furyo" signifie "prisonnier de guerre". Une calligraphie affiche le slogan impérialiste "Hakkō ichiu", i.e., "Un seul toît jusqu'aux huit confins".

Bobby Deerfield Sydney Pollack, USA, 1977, 119 mn

Deerfield (Al Pacino) est un coureur automobile américain plutôt renfermé et obsédé par les accidents. En visite à un collègue qui se remet de ses blessures en Suisse, il fait la connaissance de la pénible Liliana (Marthe Keller) qui ne cesse de poser des questions auquel ce taiseux a du mal à répondre. Lui prêtant une carapace, elle le traite alors de tortue – "the world's fastest turtle". Liliana s'incruste et profite de la voiture de Deerfield pour rentrer à Florence. En chemin à Bellagio, un rapprochement s'opère ; mais quand il se glisse dans le lit, elle dort déjà et une touffe de ses cheveux se détache. Bizarre, insaisissable, elle dit n'avoir jamais le temps et l'agace franchement quand elle va faire un tour en montgolfière – dont l'aérostier (Gérard Hernandez) semble sorti d'un des futurs dessins animés de Miyazaki – sans l'en avertir. Il rentre en France où il a un accident de course sans gravité ; jalouse, sa splendide compagne française (Annie Duperey) qui a fait sa propre enquête lui apprend que Liliana est atteinte d'un mal incurable, genre leucémie. Il va la rejoindre en Toscane où s'opère un bris de carapace : Deerfield se met à imiter l'actrice américaine Mae West – alors bien oubliée, surtout en Europe – et à raconter la mort de sa mère qu'il invente de toutes pièces, suivant en ceci l'exemple de Liliana. Mais c'est bien le seul miracle du film car il doit la ramener très mal en point à la maison de santé où il l'avait rencontrée.

Il y a quelque chose de déchirant dans cette histoire d'amour placée sous le signe de la mort omniprésente, tout comme *A time to love and a time to die* (Douglas Sirk, p. 1021), autre film tiré d'un roman d'Erich Maria Remarque.

Molière Ariane Mnouchkine, France, 1978, 243 mn

Le jeune Jean-Baptiste évolue dans un environnement inspiré des peintures d'intérieur de l'époque, entouré de son grand-père (Jean Dasté) et d'une mère aimante : l'enfant va jusqu'à emprunter un pou pour se faire cajoler. C'est aussi un monde régi par une religion intraitable qu'il retrouvera adulte : un prêtre obscurantiste (Maurice Chevit), des cagots qui veulent interdire le Carnaval.

Adulte, le jeune Molière (Philippe Caubère) opte pour le théâtre et se joint à la troupe de Madeleine Béjart (Joséphine Derenne) qui part sur les routes de France à la recherche du public, voire d'un protecteur : le prince de Conti en exil près de Pézenas. C'est enfin le succès à Paris et son mariage malheureux avec la jeune Armande (Brigitte Catillon), sœur – ou fille – de Madeleine. Nous suivons ses démêlés avec le parti prêtre au sujet de son *Tartuffe* et sa dégradation physique jusqu'au malaise fatal durant une représentation du *Malade imaginaire*.

En s'éloignant le plus possible du style "biopic", l'auteure réussit à tracer un superbe portrait de Molière, mordu de théâtre qui plagie à tour de bras – Madeleine lui suggère même de s'auto-piller – et souffre des infidélités de son épouse. Avec des moments profondément inspirés, comme son agonie alors qu'il est porté par sa troupe qui n'en finit plus de trébucher sur les degrés d'un escalier qu'elle n'arrive pas à gravir ; bégayement symbolique que souligne le splendide *cold song* de Henry Purcell qui accompagne ce départ vers l'au-delà.

Les images quasi-oniriques de gondoles dorées glissant sur un tapis de neige, font référence à un cadeau de la Sérénissime à Louis XIV – en fait arrivé en 1674, soit un an après la mort du dramaturge. Tout comme les extravagantes scènes de Carnaval et les personnages qui semblent parler en vers, elles gardent le réalisme à distance pour se rapprocher de la vérité des êtres.

The westerner *Le cavalier du désert*, William Wyler, USA, 1940, 100 mn

Amené à protéger les cultivateurs en butte aux agressions des éleveurs, Cole Harden (Gary Cooper) s'éprend de la jeune Jane Ellen (Doris Davenport), d'où quelques scènes dans le style de *My darling Clementine* (p. 1571). Mais il doit avant tout s'opposer au pittoresque "juge" Roy Bean (Walter Brennan), authentique crapule qui faisait régner sa loi au Texas – "law west of the Pecos" – en pendant et s'appropriant les maigres possessions des condamnés. Le film restitue de façon cocasse les pseudo-procès qu'il organisait dans son saloon-tribunal avec l'aide de Chickenfoot (Paul Hurst) ; ainsi que son admiration pour la comédienne Lily Langtry qu'il rencontre – invention scénaristique – avant d'expirer.

On retrouvera le personnage dans *Juge et hors-la-loi* (p. 1305). Ainsi que dans un des albums de la BD *Lucky Luke* ; le croque-mort puant le formol qui prend les mesures de ses futurs clients sort directement du film.

The prisoner Patrick McGoohan, Grande-Bretagne, 1967-68, 828 mn

Un agent secret (Patrick McGoohan) démissionne ; suivi et anesthésié chez lui, il se réveille dans l'étrange Village dont il est désormais le numéro 6. Au fil des épisodes, des numéros 2 interchangeables joués par Patrick Cargill, Colin Gordon, Eric Portman, John Sharp… et surtout Leo McKern, vont tenter de le faire parler, le démoraliser, ou encore contrer ses tentatives d'évasion.

Si le kosho, art martial japonais qui se pratique sur des trampolines – et non des tatamis – est une pure invention, le Village existe réellement : c'est Portmeirion (Pays de Galles). Placé sous le patronage du grand bi, on s'y déplace en mini-Moke en se saluant d'un "Be seeing you" ; le journal local s'apelle Tally Ho (taïaut). Les habitants numérotés portent maillots rayés et canotiers, mais aussi capes multicolores et casquettes : des disparités qui font précisément le style de ce chef-d'œuvre. Ce petit Paradis est supervisé depuis une salle de contrôle aux écrans géants scrutés par deux employés qui, tournant sous le regard d'un œil électronique, sont prêts à lancer le Rôdeur, l'énorme ballon blanc qui asphyxie les récalcitrants. Et n'oublions pas le majordome nain (Angelo Muscat).

On n'est nulle part, on ne sait pas qui sont réellement les maîtres du Village ni ce qu'ils veulent tant savoir. Le dernier épisode (p. 1629), censé répondre à ces interrogations, se mord la queue. Ce qui provoqua à l'époque l'ire des téléspectateurs ; mais un tel puzzle pouvait-il avoir d'autre clef que la devise du héros : "Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre".

Les épisodes 13/14/15, médiocres, ne se rattachent pas vraiment à l'ensemble.

The handmaid's tale II *La servante écarlate*, Bruce Miller, USA, 2018, 691 mn

L'héroïne June (Elisabeth Moss), alias ofFred, est un personnage positif au physique assez ingrat. Contrairement à la belle Serena (Yvonne Strahovsky) qui attend, par June interposée, un enfant conçu selon l'immonde protocole détaillé p. 219. Cette patricienne égoïste et fanatique a cependant des remords ou des hésitations ; quand elle prend conscience du triste sort qui attend "sa" fille, elle plaide pour le droit des femmes à la lecture. Outré qu'elle soit sortie de la place assignée aux femmes par Paul de Tarse (*Colossiens 3 : 18*), son mari, le Commander Fred (Joseph Fiennes), lui fait couper un doigt. La terrifiante Tante Lydia (Ann Dowd) continue à régenter le cheptel féminin. La suite p. 1864.

Du point de vue plastique, la robe rouge carmin des servantes reste du plus bel effet, comme dans l'épisode 13 à la photo très sombre.

Omniprésence des salutations "– Blessed be the fruit. – May the Lord open", "Blessed day", "All glory to God", "Under His eye", "In grace I go" ou "Praised be". Et puis, comme dans *Alphaville* (p. 389), on exécute dans une piscine ; une très jeune femme coupable d'adultère y récite *Corinthiens 13 : 4-8* avant d'être noyée.

The new pope Paolo Sorrentino, Italie, 2019–20, 486 mn

Suite et fin de *The young pope* (p. 1764) avec quatre papes. Pie XIII (Jude Law) passe six des neuf épisodes dans le coma. François II, pape de transition décidé à retourner à l'esprit de pauvreté meurt victime d'un providentiel arrêt cardiaque. Brannox (John Malkovich), alias Jean-Paul III, se retire quand Pie XIII se réveille. On comprend que Voiello (Silvio Orlando) sera élu à la mort de Pie XIII.

Jean-Paul III est un pape atypique : sans vocation, il est sous l'emprise de la drogue ce qui le rend perméable au chantage de Spaletta (Massimo Ghini). C'est seulement dans son discours d'adieu prononcé après le retour de son prédecesseur qu'il trouve enfin les mots pour parler aux déshérités. Il retourne à la vie laïque, rejoint par Sofia (Cécile de France), ex-communicante du Vatican.

Le secrétaire d'État Voiello est un pur produit de cette Église pour laquelle il a sans doute fait tuer François II. Mais il est bien moins pourri que Spaletta et sa bande qui provoquent son remplacement par Assente (Maurizio Lombardi). Le sexe est omniprésent, aussi bien chez les homosexuels Gutiérrez (Javier Cámara) et Assente que dans le couvent attenant où il s'en passe de drôles ; ce qui donne lieu à des ballets dont l'aspect clip vidéo est transcendé par l'étrange atmosphère de ce Vatican reconstitué avec une époustouflante authenticité.

Et puis, il y a la Foi. Celle d'Esther (Ludivine Sagnier) qui sombre dans la prostitution de luxe avant de participer à une prétendue prise d'otages islamiste (!) organisée par des complotistes se réclamant du pape comateux. Et bien sûr celle du pontife réveillé qui tente de guérir un enfant ; en vain, car on n'est pas dans *Ordet* (p. 686) et Dieu n'accède pas à cette requête véhémente. Mais sa mort place Saint-Pierre au milieu des fidèles le place définitivement au rang des saints.

Dans le dernier plan d'une saga fascinante où le Diable prend l'aspect d'un scolopendre ou d'un cafard, le fils d'Esther arpente les salles du Vatican comme l'enfant de *The shining* (p. 980) l'hôtel Overlook ; il croise Voiello tout vêtu de blanc.

Mark of the vampire Tod Browning, USA, 1935, 60 mn

Cela commence comme une suite de *Dracula* (p. 369) du même Tod Browning : escaliers gothiques, chauves-souris et même Bela Lugosi dans le rôle du "comte Mora". Dans ce château, quelqu'un est bien mort vampirisé et l'on a peur que sa fille ne subisse le même sort, d'où la présence d'un policier (Lionel Atwill) et d'un vampirologue (Lionel Barrymore). La fille rencontre même son père sorti de la tombe et… s'effondre en larmes car elle ne peut plus jouer la comédie : il s'agit en fait d'une mise en scène destinée à démasquer le meurtrier (Jean Hersholt) qui avait maquillé son crime en acte vampirique ! Tout est faux, du père soi-disant ressuscité au comte Mora, tous deux des acteurs.

Entre film d'horreur, film policier et comédie, ce pensum ne convainc pas.

Quand tu liras cette lettre Jean-Pierre Melville, France, 1953, 107 mn

À Cannes, la novice Thérèse (Juliette Gréco entre deux rhinoplasties) sort du couvent pour régler la succession de ses parents, des libraires morts dans un accident. Elle croise sur son chemin Max (Philippe Lemaire), une gouape dont toutes les femmes raffolent. Pensez donc, il était "chauffeur" d'une belle Italienne (Yvonne Sanson) logée au Carlton mais, pour se débarrasser d'un complice (Daniel Cauchy) qui voulait emprunter la voiture, il s'est livré à un sabotage fatal à sa patronne-maîtresse. Il vient par ailleurs de violer Denise (Irene Galter), la sœur de Thérèse ; laquelle estime qu'il doit "réparer" en épousant sa victime. Il y consent à reculons et tombe amoureux de la frangine qui ne résiste pas à la tentation et s'apprête à partir avec lui pour le Maroc. Mais il meurt écrasé en gare des Arcs et Thérèse prononce ses vœux, un peu à contre-cœur.

Scénario extravagant qui ne joue pas jusqu'au bout la carte du mélo. Et, surtout, Gréco est une actrice exécrable : il aurait fallu Emmanuelle Riva (cf. *Léon Morin, prêtre*, p. 184) pour faire passer la pilule.

Sciuscià Vittorio De Sica, Italie, 1946, 88 mn

Rome. Âgés de 13–14 ans, deux jeunes cireurs de chaussures – d'où le titre "shoeshine" baragouiné à l'italienne – comptent amasser le pécule qui leur permettra d'acheter le cheval Bersagliere – leur passion commune. Giuseppe, le plus jeune, a malheureusement un frère aîné, Attilio qui les manipule pour commettre un vol ; seuls les deux gamins se font prendre alors qu'ils n'y sont strictement pour rien. Même si Attilio est une ordure, la famille passe avant tout et le respect de l'omertà conduit les deux gamins en prison. Au moment du procès, Giuseppe bénéficie des services d'un avocat payé par Attilio pour charger son copain Pasquale (le débutant Franco Interlenghi), un orphelin qui, n'ayant droit qu'au défenseur – façon de parler – commis d'office, est condamné plus lourdement.

Étrange lieu aux allures de monastère, la prison pour enfants occupe la plus grande partie du film. Rapports de de force entre jeunes détenus et persécutions contre Pasquale, coupable d'avoir rompu l'omertà pour faire cesser une séance de torture prétendument infligée à Giuseppe.

Cette prison n'est qu'une sorte de maison de correction dont Giuseppe et d'autres gamins s'échappent lors d'une séance de cinéma – nouvelles de la guerre du Pacifique, ce qui place l'action durant l'été 1945. S'agissant d'enfants, leur comportement n'en est pas édulcoré pour autant : Pasquale offre son aide pour rattraper Giuseppe et le retrouve en train de chevaucher Bersagliere. Bagarre, Giuseppe fait une mauvaise chute et meurt sur le coup, laissant Pasquale éploré près du corps de son copain. Le dernier plan de ce chef-d'œuvre sans concessions ni effets montre Bersagliere s'en allant sans cavalier.

They drive by night *Une femme dangereuse*, Raoul Walsh, USA, 1940, 91 mn

Tiré, tout comme *Thieves' highway* (p. 515), d'un roman d'A. I. Bezzerides, le film débute dans le milieu des camionneurs de Californie, toujours en retard d'une traite sur leur véhicule et à la merci d'un accident. Car on s'endort facilement sur la route, c'est ce qu'il arrive aux frères Fabrini dont l'un, Paul (Humphrey Bogart, dans son ultime second rôle), y perd un bras. L'autre, Joe, (George Raft, qui n'en était pas encore réduit à jouer George Raft), a la chance de retrouver son vieux copain Carlsen (Alan Hale) qui a fait fortune.

Le film devient alors moins original : madame Carlsen (Ida Lupino) jette son dévolu sur Joe et tue son mari en l'enfermant ivre dans son garage avec le moteur en marche. Mais Joe refuse obstinément d'épouser la veuve à laquelle il préfère Cassie (Ann Sheridan), une serveuse de relais routier. En désespoir de cause, la meutrière avoue son crime tout en prétendant y avoir été poussée par Joe ; mais elle perd la boule et s'effondre lors du procès.

Capote *Truman Capote*, Bennett Miller, USA, 2005, 114 mn

La gestation complexe et douloureuse du best-seller *In cold blood* (1966) – dont le succès, foudroyant (cf. le film de Richard Brooks, p. 1648) fut un peu le baiser de la mort pour son auteur, incapable de se maintenir à ce niveau.

Capote (Philip Seymour Hoffman) est un individu agaçant qui pratique le "name dropping" ; difficile d'ignorer qu'il a rencontré Bogart sur le tournage de *Beat the devil* (p. 243). C'est aussi un histrion qui cherche à impressionner son amie Harper Lee (Catherine Keener), auteure de *To kill a mockingbird* (p. 1671), en payant le serveur du train pour qu'il prétende le reconnaître. Fasciné par la tuerie du Kansas – une famille massacrée par deux marginaux fin 1959 – il sent qu'il peut en tirer l'œuvre de sa vie. Et quelque chose se passe entre cet homosexuel déclaré et l'un des deux tueurs, Perry Smith (Clifton Collins Jr.) : Capote éprouve on ne sait trop quoi pour lui. Même s'il lui ment et finit par souhaiter sa mort car il attend l'exécution, qui n'a lieu qu'en 1965, pour boucler son œuvre. *Infamous* (p. 1427), basé sur le même Capote, le présente sous un jour un peu différent.

Racetrack Frederick Wiseman, USA, 1985, 114 mn

Début dans un haras : mise bas d'une jument et saillies. Puis transfert à l'hippodrome de Belmont (Long Island) où les chevaux s'entraînent – on apprend incidemment qu'ils courent mieux châtrés. À leur service, un petit monde de palefreniers (noirs) et de jockeys (petits), voire un dentiste qui opère sur la bête endormie. Enfin, la course proprement dite avec les parieurs qui font la queue aux guichets, les tribunes bondées puis un jockey qui explique comment il a gagné.

La notte Michelangelo Antonioni, Italie, 1961, 115 mn

Le dimanche après-midi semble inspirer Antonioni (cf. *L'éclipse*, p. 863). Une femme désœuvrée, Lidia (Jeanne Moreau), est allée faire un tour dans une banlieue de Milan alors que les lampadaires s'allument et qu'on entend un avion à réaction. Dans un terrain vague, deux voyous se battent, un peu plus loin des jeunes gens lancent des fusées artisanales... Bourdon garanti. Elle retrouve son mari écrivain Giovanni (Marcello Mastroianni) pour s'ennuyer avec lui dans une boîte de nuit en regardant un superbe strip-tease. Ils se rendent ensuite à la réception donnée par le richissime Gherardini – sorte d'Agnelli – dans sa villa ; au fil des banalités mondaines on apprend que la tortue de D'Annunzio est morte d'une indigestion de tubéreuses. Giovanni rencontre la fille de la maison, Valentina (Monica Vitti brune), une désœuvrée avec laquelle il entame un flirt. Lidia fait de même de son côté, mais plus velléitaire, coupe court. Elle appelle l'hôpital où est soigné un ami du couple (Bernhard Wicki) pour apprendre qu'il vient de mourir.

Tout cela ne pourrait être qu'un film de plus sur l'incommunicabilité chère à l'auteur. Mais il y a la plastique : cadrages superbes, la photo de nuit, avec la pluie, et du petit matin quand un orchestre de jazz s'obstine à jouer sur la pelouse. Et ce moment où Lidia lit à son mari une magnifique lettre d'amour : "– Qui t'a écrit ça ? – Toi !". Pour un bref instant l'homme retrouve, sinon l'amour qu'il éprouvait, du moins son fantôme.

Il salto nel vuoto *Le saut dans le vide*, Marco Bellocchio, Italie, 1980, 114 mn

Marta (Anouk Aimée) est une vieille fille qui ne tourne pas rond, au point que Mauro (Michel Piccoli), le frère attentionné avec lequel elle vit, songe sérieusement à la faire interner. Ce dernier est pénible : sous prétexte de ne pas choquer sa sœur, il rencontre sa fiancée dans des repas furtifs et ennuyeux qui se terminent sur un "Tu ne veux pas descendre la poubelle ?". Derrière sa normalité se dissimule en fait une perversité dont il n'a même pas conscience : il est capable de percer le ballon avec lequel joue un enfant qui l'agace. En tant que juge d'instruction, Mauro est amené à enquêter sur la mort d'une femme défenestrée ; le suspect Sciabola – "sabre" en italien – (Michele Placido) est un marginal qui fait du théâtre quand il ne crache pas du feu. Le juge lui fait comprendre qu'il arrangerait son cas s'il lui rendait le service de défenestrer Marta qu'il lui a fait rencontrer. Au lieu de tuer la vieille fille, la gouape lui soutire de l'argent... et la dépucelle ! Une libération pour Marta qui se met à sortir, jusqu'à oser aller passer une journée à Ostie avec la femme de ménage. Quand il surprend Sciabola à saccager son appartement, le juge se cache et se recroqueville dans son enfance. Avant, resté seul, de s'infliger le sort dont il rêvait pour sa sœur et se défenestrer. Les deux acteurs principaux sont exceptionnels ; à écouter donc en VF.

Sedotta e abbandonata *Séduite et abandonnée*, Pietro Germi, Italie, 1964, 118 mn

Quand Don Vincenzo (Saro Urzì) découvre que sa fille Agnese (Stefania Sandrelli) est enceinte, il demande à Peppino (Aldo Puglisi) d'épouser celle qu'il a déflorée ; il refuse car elle n'est plus vierge. Aidé d'un cousin avocat (Umberto Spadaro), Vincenzo arrivera à sauver l'honneur.

Cette farce lourdingue est la sauce rallongée de *Divorce à l'italienne* (p. 140) dont Germi reprend trois acteurs : Sandrelli, Leopoldo Trieste en noble décavé et Lando Buzzanca en frère aîné censé laver l'honneur de la famille dans le sang.

La guerre est finie Alain Resnais, France, 1966, 116 mn

C'est avant tout un film politique où le scénariste Jorge Semprún règle ses comptes avec le PCE et la conception stalinienne de l'engagement. Diego (Yves Montand), permanent communiste, se fait taxer de "subjectivisme" par son chef (Jean Dasté) quand il critique les slogans stéréotypés annonçant la prochaine grève générale qui sera un échec de plus ; pour lui, tout ça ressemble à un langage magique : "C'est comme si on promenait des idoles pour faire tomber la pluie". Il continue néanmoins à servir le Parti et repart en mission en Espagne ; apprenant qu'il est grillé à Madrid, sa compagne (Ingrid Thulin) s'envole pour Barcelone pour lui faire rebrousser chemin. Cette fois-ci du moins, il devrait s'en tirer.

Après *Muriel* (p. 1724), le film déçoit un peu. On reconnaît cependant le style du Resnais de l'époque dans les passages en voix off au montage très découpé qui combinent souvenirs et anticipations, par exemple celle de l'adresse du 7, rue de l'Estrapade avant que Diego n'y soit allé. Petite madeleine proustienne, la rue Champo et ses cinémas, telle que je l'ai connue quelques mois plus tard.

Si Semprún connaît bien le PCE, il prête aux gauchistes de l'époque, représentés ici par le groupuscule de Nadine et Miguel (Geneviève Bujold et Gérard Lartigau), des projets terroristes qu'ils refusaient, toutes obédiences confondues.

Brigands, chapitre VII Otar Iosseliani, Géorgie, 1996, 117 mn

Le thème de ce film tourné en Géorgie, le septième long-métrage de son auteur, est la permanence du Mal. Nous suivons le même personnage (Amiran Amiranashvili) au Moyen-Âge (ceintures de chasteté), à l'ère stalinienne et à l'époque contemporaine (guerre civile). Partout la même cruauté, le même plaisir à tuer. Avec une mention spéciale pour les guépéistes en casquette bleue, leurs tortures et la délation qu'ils encouragent chez les enfants.

Notations chères à l'auteur : vin, chant polyphonique, bombes terroristes, sans parler du jeu de chaises musicales qui fait se succéder dans un appartement de fonctions ceux qu'on liquide et ceux qui les remplacent... temporairement.

Shatranj ke khilari *Les joueurs d'échecs*, Satyajit Ray, Inde, 1977, 115 mn

En toile de fond, l'absorption du royaume musulman d'Oudh par la Compagnie des Indes en 1856, finalisant ainsi la mainmise britannique sur le sous-continent. Le scénario oppose l'efficacité cynique et raciste du général Outram (Richard Attenborough) à l'irresponsabilité du Nabab (Amjad Khan). Roi fainéant certes mais aussi poète et esthète, un personnage qui renvoie au noble décavé de *Jalsaghar* (p. 153) mais aussi un monarque qui, comme Ludwig (p. 479), se refuse à conserver son trône au prix du sang.

À cette tragédie fait écho la dérisoire passion pour les échecs que partagent deux petits aristocrates, des mordus qui ne savent pas plus gérer leur foyer que le Nabab l'Oudh. L'impuissant Mirza (Sanjeev Kumar) ne satisfait pas son épouse Khurshid (Shabana Azmi), quant à Meer (Saeed Jaffrey), il est trompé par Nafisa (Fakrida Jalal) mais se refuse à le voir. Signe des temps, alors que envahisseurs entrent à Lucknow, les deux somnambules décident d'adopter la variante occidentale du jeu, plus rapide. Plus intéressant que réussi.

The naked kiss Samuel Fuller, USA, 1964, 87 mn

Kelly (Constance Towers) arrive dans une petite ville où elle décide subitement d'abandonner le plus vieux métier du monde pour se consacrer à l'enfance handicapée. Et aussi à prêcher la vertu parmi les jeunes femmes tentées d'aller vendre des "bonbons" dans le boxon du coin. Ayant séduit le plus riche du patelin, elle s'apprête à l'épouser lorsqu'elle découvre qu'il est pédophile : horrifiée, elle lui assène un coup fatal.

Un film de Fuller est fait d'images excessives, comme celles du pré-générique où, deux années avant l'action, Kelly assomme un homme puis enlève sa perruque : elle est chauve et celui qu'elle frappe est le souteneur qui lui avait fait une boule à zéro. Ces excès coexistent avec des passages cuculs à intention moralisatrice. Par exemple, Kelly chante accompagnée d'enfants portant béquilles et coiffés de chapeaux de pirates ; la reprise de la bande sonore permet d'ironiser sur les penchants pervers de son fiancé. Lequel lui avait d'ailleur infligé un "naked kiss" – un baiser tellement répugnant qu'il a épouvanté Kitty pourtant dotée d'une certaine expérience en la matière… on aimerait des détails !

Her Tartüff *Tartuffe*, F. W. Murnau, Allemagne, 1925, 64 mn

Œuvre mineure de Murnau et adaptation libre de la pièce de Molière : Lil Dagover, Werner Kraus et Emil Jannings sont Elmire, Orgon et Tartuffe dans un film dans le film, celui que projette un petit-fils à son grand-père pour lui ouvrir les yeux sur les hypocrites, en particulier sa rapace gouvernante (Rosa Valetti).

Lásky jedné plavovlásky *Les amours d'une blonde*, Miloš Forman, Tchécoslovaquie, 1965, 85 mn

Zruč nad Sázavou dans la campagne tchèque. Pour distraire les nombreuses employées de l'usine de chaussures locale, le directeur (Josef Kolb) suggère à un colonel (Jan Vostrčil) d'effectuer des manœuvres dans le coin. Il organise donc un bal, mais les ouvrières sont bien dépitées de découvrir que les soldats sont des réservistes plus très jeunes. Seul Milda (Vladimír Pucholt), le pianiste venu de Prague, se taille un certain succès. Il séduit Andula (Hana Brechová), la beauté locale qui, prenant ses déclarations au sérieux, fait sa valise et part pour la capitale et déboule chez les parents (Josef Šebánek et Milada Ježková) du musicien qui se montrent peu accueillants – pas plus que leur fils d'ailleurs. Elle revient à Zruč sans avouer sa déconvenue à ses camarades du dortoir de l'usine.

C'est un peu *Au feu les pompiers* (p. 256), en moins caustique et plus tendre.

The big knife *Le grand couteau*, Robert Aldrich, USA, 1955, 114 mn

D'après Clifford Odets. Poussé par son épouse (Ida Lupino), l'acteur Castle (Jack Palance) veut rompre avec le studio dirigé par Hoff (Rod Steiger) ; ce dernier, assisté du sinistre Coy (Wendell Corey), arrive à le faire changer d'avis en se livrant au chantage. Il est en particulier question d'un accident d'automobile provoqué par Castle en état d'ivresse. Le seul témoin est une obscure starlet (Shelley Winters) qui a tendance à trop parler quand elle boit. "A woman with six martinis can ruin a city", dit Coy avant d'expliquer comment la faire taire pour de bon ; divine surprise, la bavarde est écrasée par un bus. Écœuré, Castle se suicide.

Une dénonciation des mœurs hollywoodiennes en béton précontraint.

Union Pacific *Pacific express*, Cecil B. DeMille, USA, 1939, 117 mn

Un bon western de DeMille consacré à la construction du chemin de fer transcontinental. Jeff Butler (Joel McCrea) est chargé par la compagnie Union Pacific (portion Est-Ouest) de veiller à la bonne marche des travaux. Agissant pour le compte d'un affairiste de l'Est, le louche Campeau (Brian Donlevy) tente, en effet, de retarder à tout prix la construction, aidé dans cette tâche par Dick Allen (Robert Preston), un ami de Jeff qui vole la paie des ouvriers pour provoquer une révolte. Dick se rachète *in extremis* en sauvant, au prix de la sienne, la vie de Jeff lors de la cérémonie d'inauguration. Ce dernier pourra convoler avec la belle Mollie (Barbara Stanwyck) dont les deux copains se disputaient le cœur.

Le film doit beaucoup aux pittoresques Fiesta et Leach (Akim Tamiroff et Lynne Overman), les deux as du fouet qui assistent Jeff. Référence voltairienne : la femme de Fiesta fut mordue par un serpent à sonnette et le reptile mourut.

Ils étaient neuf célibataires Sacha Guitry, France, 1939, 119 mn

Lécuyer (Guitry en personne), un affairiste douteux, monte une arnaque légale en ouvrant une pension pour vieux célibataires français qui contractent, moyennant finance, des mariages blancs avec des étrangères en danger d'expulsion. La première partie du film est consacrée à la formation des couples (sept en tout) ; détail cocasse, chaque fiancée offre une radio – meuble de taille respectable à l'époque – à son promis. Puis les ex-célibataires, dont les prénoms commencent tous par un A, désertent la pension pour rendre visite à leurs femmes respectives, d'où une série de mini-sketches. Athanase (Max Dearly) retrouve sa marchande de guano (Marguerite Moréno) mais prend la fuite en se découvrant beau-père de deux sergents de ville. Adhémar (Saturnin Fabre), vieux noble zinzin, ne se rend pas compte que son épouse (Marguerite Pierry) dirige une "maison". Enfin, quand Agénor (Raymond Aymos) prend contact avec la comtesse Stacia (Elvire Popesco), c'est pour se faire taxer de bigame par la femme de chambre (Pauline Carton), qu'il avait abandonnée il y a onze ans en sortant acheter des allumettes... qu'il n'avait visiblement pas trouvées. Lécuyer arrive alors à point nommé : prévoyant, il s'était arrangé pour épouser lui-même la comtesse, donc plus de bigamie, mais *quid* de l'amant belge de cette dernière qui vient d'acquérir un studio de cinéma ? C'est très simple, Lécuyer lui propose d'y tourner *Les neuf célibataires* ; il répète son rôle en embrassant sa future partenaire, Stacia.

La loi imaginaire expulsant les étrangers reflète l'imminence de la guerre et l'idéologie nauséabonde de l'époque.

La comédie du travail Luc Moullet, France, 1987, 84 mn

Employée très appréciée de l'ANPE, Françoise (Sabine Haudepin) commet une double injustice. Elle s'oppose au recrutement du très efficace et très organisé Benoît (Roland Blanche) qui ne vit que pour le boulot ; pour faire engager à sa place le beau Sylvain (Henri Déus) dont elle fait son amant. Ce tire-au-flanc qui n'a jamais travaillé de sa vie mais connaît toutes les ficelles de l'allocation chômage, croit un moment devoir arrêter l'alpinisme pour s'enfermer dans un bureau mais réussit à se faire renvoyer, ce qui lui permet de pointer aux ASSEDIC. En partance pour le Népal, il se fait prendre en stop par Benoît et se vante de ses exploits de chômeur professionnel. L'autre, indigné, le tue, ce qui lui vaut vingt ans de réclusion ; il en est ravi car il est sûr de pouvoir travailler en prison.

Cette comédie désinvolte fonctionne très bien, malgré son style fauché. Avec Antonietta Pizzorno, Michel Delahaye, Max Desrau, Noël Simsolo, Micha Bayard, Paulette Dubost, Jean Abeillé et Dominique Zardi. Séquence de montagne dans les Alpes du Sud chères à Moullet. Le film nous rappelle incidemment les trois étapes distinctes d'un achat chez Gibert : ticket, puis réglement et enfin retrait.

Manhattan melodrama W.S. Van Dyke, USA, 1934, 87 mn

Ils se sont connus enfants, puis leurs chemins ont divergé. "Split screen" : d'un côté des cartes et des dés, c'est le monde de Blackie (Clark Gable), de l'autre des livres de droit, c'est celui de Jim (William Powell). Au temps de la Prohibition, Blackie tient un *speakeasy*, ce qui donne lieu au sempiternel raid, moment où l'on retourne les tables de roulette et cache le champagne frelaté dans le piano : si les flics étaient allés au cinéma, il auraient su où chercher. Jim, devenu procureur, enquête sur un crime commis par Blackie et le disculpe – de bonne foi car il est incorruptible ; sa vertu fait de lui le parfait candidat au poste de gouverneur. Snow, un adjoint véreux, se met en travers de son élection en l'accusant de copinage lors du non-lieu de Blackie. Ce dernier abat le calomniateur dans des toilettes pour aider son ami d'enfance ; reconnu par un mendiant aveugle (!), Blackie est condamné suite à un vigoureux réquisitoire de Jim, lequel est élu gouverneur grâce à ce verdict. Apprenant la raison du meurtre de Snow juste avant l'exécution, Jim est tenté de commuer la peine de Blackie, lequel l'en dissuade. Le gouverneur, qui s'est laissé un instant corrompre, démissionne.

Le rôle féminin est tenu par Myrna Loy qui allait former avec Powell, sous la direction du même Van Dyke, le couple de détectives alcooliques du *Thin man* (p. 185) ; elle était l'actrice préférée de John Dillinger qui venait de voir cet excellent film lorsqu'il fut exécuté par le FBI. Le titre français *L'ennemi public n° 1* réfère peut-être à ce spectateur de choix. Avec le pittoresque Nat Pendleton.

La ferme du pendu Jean Dréville, France, 1946, 83 mn

Trois frères et une sœur qui ont hérité de la ferme familiale en Vendée sont d'accord pour ne pas morceler ce que les ancêtres ont eu tant de mal à rassembler. Ce qui implique la soumission à François (Charles Vanel) le frère aîné autoritaire dont la sœur part sans réclamer sa part. Le cadet Grand-Louis (Alfred Adam dans le rôle de sa vie) cocufie le village entier, dont Ménétrier (Léonce... Corne) et le bourrelier (Bourvil et sa chanson inepte *Les crayons*) qui se vengent en l'estropiant. La grossesse de la servante Marie qu'il avait violée apporte cependant une consolation à ce coq de village mais François ne veut surtout pas d'un bâtard dans la famille. Le rhabilleur ayant refusé de faire avorter Marie, l'aîné arrange un accident qui provoque une fausse couche ; le dépressif Grand-Louis se suicide, c'est lui le pendu du titre. Le benjamin Bénoni (Guy Decomble), outré du comportement de François qui, en bon macho, a renvoyé Marie, quitte à son tour la ferme en compagnie de la "trainée". C'est tout seul que François continue à s'occuper de la sacro-sainte terre ; il s'effondre derrière sa charrue au moment où un jeune garçon, le fils de sa sœur, arrive pour prendre la relève.

Âpre et terrifiant car nullement exagéré.

Voyages Emmanuel Finkiel, France, 1999, 111 mn

En Pologne, un car de pèlerins visite un cimetière juif. L'Israélienne Rivka (Shulamit Ada) se querelle avec son mari. Commentaires sur les Polonais qui ont tué tous leurs Juifs. Le film d'amateur tourné pendant le voyage est projeté à Paris dans une amicale juive.

Régine (Liliane Rovère) reçoit un coup de téléphone de son père qu'elle tenait pour mort. Elle l'accueille chez elle, mais est-ce bien lui ? En dépit d'un sérieux doute, elle laisse le vieil homme s'intégrer pour un temps à la famille.

Tout juste arrivée en Israël, Vera (Esther Gorintin) rend visite à une cousine qui perd un peu la boule. Elle-même fait un malaise dans l'autobus et une passagère, la Rivka de l'épisode polonais, prend soin d'elle. Quand la vieille dame repart pour son hôtel, un appel de Paris demande à Rivka si elle s'appelle bien Graneck, avec un un c et un k. C'est peut-être le "père" de Régine.

Une date traverse le film, le 16 juillet 1942, la rafle du Vel'd'Hiv qui vit la séparation brutale de ces trois femmes d'avec des parents dont elles ne sont pas tout à fait certaines qu'ils soient morts. Ne subsistent que de dérisoires photos en piteux état, celles qui tombent du porte-feuilles de Vera au moment de son malaise ou celles que garde sur lui le "père" de Régine et que cette dernière compare aux siennes. "Il ne reste plus personne", disent ceux qui sont encore là, pas en très bon état d'ailleurs, et déplorent une autre disparition, celle du yiddish, langue commune des trois héroïnes qu'on ne parle guère en Israël où l'artificiel hébreu moderne l'a remplacée.

Ohayō *Bonjour*, Yasujirō Ozu, Japon, 1959, 90 mn

Remake de *Gosses de Tōkyō*, (p. 609). Au temps du hula-hoop et du lave-linge, Minoru et son petit frère Isamu (Masahiko Shimazu) réclament une télévision. Réprimandés par leur père (Chishū Ryū), ils entament une grève de la parole, un mutisme qu'Isamu résume avec un cercle formé entre pouce et index.

La voisine Kikue (Haruko Sugimura), dont la belle-mère gâteuse (Eiko Miyoshi) a créé un quiproquo avec le voisinage, se croit ostracisée quand les deux garnements s'abstiennent de la saluer. Les enfants prétendent que les mots comme "Bonjour !" ne servent à rien ; ce que confirme la rencontre de leur tante (Yoshiko Kuga) et du professeur d'anglais (Keiji Sada) sur un quai de gare, prétexte à un festival de banalités.

Les gamins suivent un régime à base de pierre ponce râpée pour leurs concours de pets qu'une simple pression sur le front suffit à déclencher. Avec parfois des ratés, ainsi le fils de Kikue doit-il rentrer en catastrophe sans avoir émis de bruit : le dernier plan montre ses culottes en train de sécher. Quand un voisin d'âge mûr lâche un vent en s'habillant, sa femme accourt : "Tu m'as appelée ?".

That uncertain feeling *Illusions perdues*, Ernst Lubitsch, USA, 1941, 83 mn

Lassée de son mariage avec Larry (Melvyn Douglas), Jill Baker (Merle Oberon) tombe amoureuse de l'excentrique pianiste Sebastian (Burgess Meredith). Le divorce est à peine prononcé qu'elle s'est déjà lassée d'entendre des gammes toute la journée : elle retrouve son mari.

Lubitsch mineur où l'on retrouve par moments la patte du maître, par exemple le "keeks" qui accompagne l'index qui chatouille les côtes de l'épouse.

A night to remember *Atlantique, latitude 41°*, Roy Ward Baker, Grande-Bretagne, 1958, 124 mn

La tragédie du Titanic, exposée de façon sobre, sans acteur marquant, avec un désir de privilégier le collectif sur le particulier ; pari risqué, mais réussi. Plus que des personnages, nous voyons des types, les lâches resquilleurs et les héroïques, ceux qui se noient dans l'alcool comme ceux qui n'interrompent pas leur lecture pour si peu ; mention spéciale aux musiciens, émouvants. Les objets, privés de psychologie, ont leur propre langage, ils s'expriment en se déplaçant, d'abord discrètement, puis plus violemment ; ce sont eux, une chaise ou une table flottant les pieds en l'air, qui "poussent la plainte".

À qui la faute ? Parce que nous avons touché un iceberg ? Non, "Because we were so sure" : il faut toujours se méfier des certitudes. Le film est supérieur aux *Titanic* de Jean Negulesco (p. 145) et James Cameron (p. 1046), trop mélodramatiques ou spectaculaires. Deux ans plus tard, une autre catastrophe allait produire des désastres bien plus sévères dont les victimes seraient, comme ici, principalement de sexe masculin.

Birdman of Alcatraz *Le prisonnier d'Alcatraz*, John Frankenheimer, USA, 1962, 143 mn

L'histoire de Robert Stroud (Burt Lancaster), un condamné à mort dont la mère (Thelma Ritter) obtient la grâce. Condamné à l'isolement perpétuel, il se met à élever des canaris et devient spécialiste des maladies aviaires ; ceci grâce à un gardien compréhensif (Neville Brand) et une veuve (Betty Field) avec laquelle il conclut un mariage de convenance qui le brouille avec sa mère.

Son élevage indisposant l'administration pénitentiaire, Stroud est envoyé à Alcatraz où le directeur (Karl Malden) ne lui permet plus d'élever des oiseaux. Le héros a acquis une telle stature morale qu'il donnerait presque des leçons à ses geôliers. C'est la partie peu convaincante du film : il semble que le vrai Stroud soit resté jusqu'à la fin l'ours violent et mal léché qui préfère les animaux aux humains ; tout comme son disciple Gomez (Telly Savalas !), autre ami des canaris.

Hangover square John Brahm, USA, 1945, 78 mn

Un pianiste fou (Laird Cregar) se met à tuer quand certains sons le dérangent puis oublie son crime. Une aguichante chanteuse de cabaret (Linda Darnell) qui le manipulait pour lui faire composer ses chansons sera sa principale victime. Identifié par un policier de Scotland Yard (George Sanders), il meurt dans une salle de concert en flammes en jouant au piano le concerto qu'il (ou plutôt Bernard Herrmann) venait de composer.

Belle évocation d'un Londres victorien nocturne et composition hallucinée de Cregar (*I wake up screaming*, *The logder*, pp. 299, 1094) qui devait mourir peu après, à trente ans, des effets collatéraux de son régime amaigrissant qui commençait à lui donner le visage et la silhouette affinés tant désirés.

Kokoro *Le pauvre cœur des hommes*, Kon Ichikawa, Japon, 1955, 122 mn

Film douloureux d'après Natsume Sōseki. Deux étudiants aiment la même jeune femme (Michiyo Aratama) : Kaji (Tatsuya Mihashi aux faux airs de Maurice Ronet), qui faillit ainsi à son idéal bouddhiste et Nobuchi (Masayuki Mori) que la jalousie pousse à demander la main de la belle sans même avertir son ami. Kaji met fin à ses jours, laissant un Nobuchi obsédé par le remords.

Cet égocentrique fait une vague tentative de suicide interrompue par l'étudiant Jirō (Shōji Yasui) dont il devient le sensei (professeur). Nobuchi écrit même une confession destinée à Jirō quant à son rôle dans la mort de Kaji. Une confession qu'il n'a jamais osé faire à sa femme "pour qu'elle garde une mémoire immaculée du passé", bien qu'il l'ait peinée au jour le jour par sa distance. Alors que Jirō s'absente au chevet de son père mourant, Nobuchi se donne la mort. Il est visiblement encouragé par le *seppuku* du général Nogi consécutif au décès de l'Empereur, évènement climatérique qui sanctionne la fin de l'ère Meiji (1912).

Gardens of stone *Jardins de pierre*, Francis Ford Coppola, USA, 1987, 112 mn

Description, souvent poignante, d'une société déchirée par la guerre du Vietnam que les États-Unis sont en train de perdre. Sorte d'envers d'*Apocalypse now* (p. 1722) le film appréhende le conflit depuis l'univers en porte-à-faux de soldats d'apparat qui n'ont même pas l'excuse d'y participer : l'armée de parade dont fait partie le sergent Hazard (James Caan) s'occupe d'obsèques au cimetière militaire d'Arlington. Sans être pacifiste, ce militaire trouve que la guerre est une erreur, ce qui le met dans une position impossible. Quand il est agressé verbalement dans le milieu protestataire de sa petite amie Samantha (Anjelica Huston), il se défend en utilisant une horrible et inadéquate mesure de la "victoire" américaine, le "kill ratio", cf. p. 1763 : ils ont dix fois plus de morts que nous.

The plainsman *Une aventure de Buffalo Bill*, Cecil B. DeMille, USA, 1936, 113 mn

Lincoln décide de coloniser l'Ouest, ce qui déplaît à certains à Washington. Le douteux Lattimer (Charles Bickford) est chargé d'entretenir les rébellions indiennes au moyen de fusils à répétition. Prologue repris, *mutatis mutandis* dans *Union Pacific* (p. 658) : il s'agira de retarder la construction du chemin de fer.

Le titre français est trompeur car le héros de cette légende dorée de l'Ouest (où apparaît Custer) n'est pas Buffalo Bill (James Ellison, médiocre) mais son ami Wild Bill Hickok (Gary Cooper) que nous suivons jusqu'à la mort du fictif Lattimer qui précède de peu la sienne, d'une balle dans le dos tirée par l'historique Jack McCall (Porter Hall), alors qu'il jouait au poker à Deadwood.

La combinaison de quatre cartes noires, deux huit et deux as, est depuis appelée "dead man's hand". Pour dire à Wild Bill qu'il est têtu, Calamity Jane (Jean Arthur) utilise l'expression imagée "You ornery son of a mule".

Norma Rae Martin Ritt, USA, 1979, 110 mn

Une jeune femme, Norma Rae (Sally Field), entre sa vie sentimentale – veuve avec deux enfants, elle vient de se remarier – et son travail à la filature locale. C'est le Sud où les ouvriers sont aussi réactionnaires que leurs patrons. Quand Reuben (Ron Liebman) vient de New York pour implanter un syndicat dans l'usine – ce qui ne va pas de soi –, il se fait traiter de Juif communiste par le père de Sally (Pat Hingle) et de *Kike* (youpin) par la direction. Du côté de Norma, son engagement n'est pas plus apprécié de son époux (Beau Bridges), pourtant amoureux.

Ce film américain – atypique puisque consacré aux luttes ouvrières – se conclut sur une double victoire, celle des ouvriers qui votent pour la légalisation du syndicat et celle de Norma dont l'univers s'est élargi sous l'influence de Reuben qui lui a fait découvrir Dylan Thomas.

Le goût des autres Agnès Jaoui, France, 2000, 108 mn

Rouen. L'industriel Castella (Jean-Pierre Bacri) se mêle à une bande d'artistes qui se moquent de sa réelle inculture – on lui présente Ibsen comme un auteur comique –, tout en profitant de son argent. L'acquisition d'une peinture prouvera aux autres qu'il à "son goût" et le révèlera à lui-même ; il se fera finalement respecter, peut-être aimer, de l'actrice (Anne Alvaro) qui lui avait fait découvrir *Bérénice* et quittera son foyer. Au café où tout ce monde se retrouve, la barmaid (Agnès Jaoui) a moins de chance ; le garde du corps (Gérard Lanvin) pour lequel elle en pinçait n'est qu'un gros con macho. M^{me} Castella (Christiane Millet) qui accuse les victimes de son toutou de ne pas aimer les bêtes est d'une totale plausibilité. Pour ce qui est du commissaire nommé Tortue, les doutes sont de mise.

Profundo carmesí *Carmin profond*, Arturo Ripstein, Mexique, 1996, 110 mn

L'homme est un bellâtre qui dissimule sa calvitie naissante sous une moumoute ; sa spécialité, l'exploitation des femmes esseulées des annonces matrimoniales. Sa compagne est une infirmière obèse, une victime qui s'attache à lui et se fait passer pour sa sœur lorsqu'ils rendent visite à leurs proies pour les voler et les assassiner. L'histoire de ce couple terrifiant – Raymond Fernandez et Martha Beck, électrocutés en 1951 – fut maintes fois portée à l'écran, depuis *The honeymoon killers* (p. 1054). Ce film transpose l'intrigue dans le Mexique du début des années 1940 : on passe *Hold back the dawn* (p. 1649) au cinéma.

Nicólas Estrella (Daniel Giménez Cacho) joue au caballero espagnol, Coral Fabre (Regina Orozco) admire Charles Boyer. Quand il lui dérobe ses économies, elle part le rejoindre avec ses enfants et, comme il trouve cette famille encombrante, met ses gosses à l'orphelinat : c'est par de tels gestes qu'elle s'impose à celui dont elle est amoureuse, ce qu'elle exprime par une jalousie maladive et meurtrière. Elle empoisonne leur première victime à la mort-aux-rats, assomme la seconde (Marisa Paredes) avec une statuette pieuse, noie l'enfant de la troisième que son amant vient de tuer. Indiscutablement une grande histoire d'amour, avec la monstruosité comme moyen d'expression : "ces choses-là vous lient à jamais".

Le carmin du titre réfère à la dominante rougeâtre des habits, voitures, lumières, notamment de la séquence de meurtre dans un dancing, et au sang. Magnifique musique de David Mansfield (qui signa celle de *Heaven's gate*, p. 392).

All the king's men *Les fous du roi*, Robert Rossen, USA, 1949, 110 mn

Willie Stark (Broderick Crawford), politicien débutant, prend la défense des *hicks* (ploucs), ce qui lui attire la sympathie du journaliste Burden (John Ireland), mais peu de votes. Puis il commence à être connu et les politiciens en place l'utilisent comme candidat de diversion : il n'est pas élu gouverneur, mais, assisté de Burden et Sadie Burke (Mercedes McCambridge), a appris les ficelles du métier. Quand il se représente quatre ans plus tard, il a passé des accords en sous-main avec les grandes compagnies. Élu, tous les moyens sont bons pour préserver son pouvoir : grands travaux inutiles, aussi bien que menaces et manifestations spontanées de *hicks*. Quand un juge intègre veut faire voter son *impeachment* par le Sénat local, Stark obtient des informations compromettantes sur son accusateur grâce à la nièce de ce dernier, Anne (Joanne Dru), dont il a fait sa maîtresse : le juge se suicide. À peine blanchi de l'épreuve, Stark est abattu par le frère d'Anne sous les yeux d'une foule de manifestants prêts à en découdre – on pense à Donald Trump – venus le soutenir. Et qui vénèrent déjà sa mémoire.

Le film, plutôt réussi dans le genre bétonné, est basé sur la vie de Huey Long, quasi-dictateur populiste de la Louisiane assassiné en 1935.

Général Idi Amin Dada : autoportrait Barbet Schroeder, France, 1974, 90 mn

Nous suivons le dictateur mégalomane et un peu fou de l'Ouganda, notamment quand il donne une leçon de politique à des ministres terrorisés : "– You must teach people to love their leader". Il fait partie de la longue liste des défenseurs du Monde Libre portés au pouvoir par la CIA (et Israel dans son cas en 1971), une marionnette sanguinaire qui, échappant à ses maîtres, dénonce désormais un gigantesque complot juif, celui du *Protocole des Sages de Sion* (!).

Amin Dada fait partie, tout comme Trump, des politiciens impossibles à caricaturer : ils le font tellement mieux eux-mêmes. À sa décharge, admettons qu'il savait au moins se montrer drôle : "– Je vous aime beaucoup. Si vous étiez une femme, malgré vos cheveux blancs, je vous considérerais comme digne d'être épousée", écrivit-il à son voisin tanzanien Nyerere.

La hija del engaño *Don Quintin l'amer*, Luis Buñuel, Mexique, 1951, 77 mn

L'irascible cabaretier Quintin recherche la fille qu'il abandonna à sa naissance, croyant qu'elle était d'un autre, ainsi que l'individu qui a osé répondre à ses provocations en l'humiliant en public. Lequel, ressort locatif (cf. *Les lois de l'hospitalité*, p. 86), s'avère être son gendre. Un Buñuel mineur avec Fernando Soto.

Midareru *Tourments*, Mikio Naruse, Japon, 1964, 98 mn

Reiko (Hideko Takamine, actrice favorite de Naruse) s'occupe de l'épicerie familiale dans la petite ville de Shimizu : c'est elle qui la tient à bout de bras malgré la concurrence des supermarchés qui commencent à supplanter le petit commerce. Mais elle n'est qu'une pièce rapportée, une veuve de guerre que ses deux punaises de belles-sœurs veulent voir déguerpir.

Elle s'accrocherait bien à sa position si son beau-frère Koji (Yūzō Kayama), bien que de dix ans son cadet, n'était éperdument amoureux d'elle. Mais, à jamais fidèle à son défunt mari, elle ne saurait répondre ; pire, elle vit mal le trouble qu'elle éprouve face aux avances du jeune homme. C'est ce qui la pousse à débarrasser le plancher et à partir pour le Nord. Jusque dans la station thermale de Ginzan perdue dans la montagne, elle est suivie par Koji, auquel elle persiste à se refuser. Parti se soûler comme à son habitude, il fait une chute mortelle.

Reiko est un personnage plus touchant que sympathique, entravé par une fidélité pathologique à un époux dont ne subsiste qu'une photo. Cet attachement constamment réaffirmé qui lui a permis de supporter une vie austère est aussi un surmoi protecteur qui la dispense de voir qu'elle a gâché sa jeunesse. Magnifiques images embrumées : le voyage en train puis le village où coule une rivère encaissée.

You can't cheat an honest man *Sans peur et sans reproche*, George Marshall, USA, 1939, 73 mn

W. C. Fields campe le pittoresque Larson E. Whipsnade, directeur d'un cirque fauché. Moment hilarant quand il se pique de jouer au ping-pong. Sans oublier la réception mondaine où il se déchaîne en racontant des histoires de serpents en présence d'une rombière (Mary Forbes) qui s'évanouit au simple mot "snake" ; il finit par se faire expulser par le maître de maison (Thurston Hall) et s'enfuit à bord d'un char romain, poursuivi par des créanciers motorisés. La présence, en co-vedette, d'un ventriloque et sa marionnette plombe, hélas, le film.

Picnic at Hanging Rock Peter Weir, Australie, 1975, 107 mn

Excursion d'un pensionnat féminin dans le chaos rocheux de Hanging Rock, proche de Melbourne, le jour de la Saint-Valentin 1900. Signe bizarre, les montres s'arrêtent à midi, puis trois jeunes filles disparaissent, ainsi qu'une accompagnatrice. Sans explication, comme mangées par la montagne. Contrairement à *L'avventura* (p. 512), les recherches ne sont pas tout à fait vaines car une des disparues est retrouvée plus tard ; elle n'a rien à dire.

Victime collatérale du drame, la directrice (Rachel Roberts) de l'institution sombre dans l'alcoolisme et la folie et s'acharne contre une jeune orpheline au point de la tuer – on découvre son corps dans une serre – avant d'aller elle-même trouver la mort à Hanging Rock.

La reine Victoria († 1901) est omniprésente : son portrait orne un mur, l'action se passe dans l'État éponyme et les considérations sur les jeunes femmes – "Est-elle intacte ?" – sont très victoriennes. Mais ces apparences ont peine à contenir un monde sous-jacent dont la dimension cosmique affleure par instants, au son de la flûte de Pan de Gheorghe Zamfir, à travers l'étrange paysage australien et ses animaux improbables comme le lézard à collerette.

Rio Grande John Ford, USA, 1950, 105 mn

Sauce rallongée de *Fort Apache* (p. 230) et *She wore a yellow ribbon* (p. 938) : sur le fond de Monument Valley, les sous-off folkloriques (Victor McLaglen, Jack Pennick, Harry Carey Jr., Ken Curtis) ne ratent pas une occasion de chanter une sérénade à Mrs. Yorke (Maureen O'Hara), la femme du colonel (John Wayne, qui d'autre ?). Il est question d'Indiens – un éclaireur s'appelle même "Son of many mules" – car on est en train, sous l'impulsion du général Sheridan (J. Carroll Naish), de résoudre la question une fois pour toutes ; mais son célèbre "Un bon Indien est un Indien mort" n'est pas dans le dialogue. Le drapeau à 38 étoiles situe l'action entre 1876 et 1889. Avec Ben Johnson et Claude Jarman.

The old maid *La vieille fille*, Edmund Goulding, USA, 1939, 91 mn

Histoire de deux cousines qui se détestent cordialement. Delia (Miriam Hopkins) a tout pour elle, même les soupirants comme ce Clem (George Brent) qu'elle congédie. Avant de mourir à la guerre (du côté nordiste, pour une fois), l'infortuné aura eu le temps de se consoler avec Charlotte (Bette Davis). De cette liaison naît Tina, enfant illégitime que la perfide Delia accueille sous son toit en même temps que sa cousine. Tina finit par considérer Delia comme sa mère alors qu'elle n'aime guère la vieille fille aigrie qu'est devenue sa "tante" Charlotte. Delia adopte légalement Tina pour lui permettrer de contracter un beau mariage mais, remords de dernière minute, lui conseille d'être très gentille avec sa "tante" au moment de partir : musique nostalgique de *Clementine*, i.e., (Clemen)Tina.

Sur le thème de l'enfant naturel volé par une autre, *To each his own* (p. 845) sera plus émouvant. On retrouve le sempiternel "Something old and something new, something borrowed and something blue" des préparatifs de noces.

Raba lioubvi *Esclave de l'amour*, URSS, Nikita Mikhalkov, 1976, 89 mn

1920, en Crimée, une des dernières régions tenues par les Blancs de Wrangel. Voznenskaïa (Elena Solovei), une célèbre actrice de cinéma, entre en contact avec Victor (Rodion Nakhapetov) qui filme, au péril de sa vie, des bandes d'actualités : exécutions de bolchéviks et fosses communes.

Cette œuvre splendide, dont l'atmosphère tchékhovienne annonce *Partition inachevée pour piano mécanique* (p. 1486), ne souffre que d'un défaut : l'indéniable terreur blanche que dénonce le film a été éclipsée par celle que faisait déjà régner à l'époque la Tchéka du régime soviétique.

Lo spettro *Le spectre du Dr. Hichcock*, Riccardo Freda, Italie, 1963, 95 mn

Après *L'orribile segreto del Dr. Hichcock* (p. 107), un autre film d'horreur de "Robert Hampton", situé dans l'Écosse de 1910. Ici, le Dr. Hichcock feint de mourir victime de son médecin pour tirer vengeance de son épouse Margaret (Barbara Steele) qui le trompait avec le toubib. Une fois dans le caveau et assisté par son inquiétante gouvernante Catherine (Harriet Medin), il s'ingénie à la terroriser pour la monter contre son amant qu'il fait passer pour un voleur ; elle le tue après s'être accidentellement blessée avec du curare qui la laissera à jamais paralysée. C'est à ce moment que Hichcock abat les cartes et en profite pour trucider la gouvernante complice. Il prend congé en buvant à la santé de son épouse… le breuvage fatal que Margaret qui voulait se suicider, s'était préparé. Le dernier mot revient à un pasteur qui interprète les plaintes de Hichcock agonisant derrière une cloison comme une preuve de l'existence du Diable.

Les compagnons de la marguerite Jean-Pierre Mocky, France, 1967, 86 mn

Matouzec (Claude Rich), alias Matou, est un expert en calligraphie capable de retoucher des documents anciens. Lassé d'une femme rivée sur la télévision, il décide de procéder à un échange standard en rectifiant les actes de mariage. Son entreprise ayant été ébruitée par un collègue (Roland Dubillard), il en fait profiter d'autres mal mariés, au premier rang desquels un flic (Michel Serrault) dont il fait un veuf après l'avoir "démarié" de son épouse (Micha Bayard).

Mais c'est sans compter la brigade des Us et Coutumes : le commissaire Rudel (René-Jean Chauffard) et son adjoint Leloup (Francis Blanche, prononcer Lelouhouhou) sont sur la trace du faussaire qu'ils espèrent pincer en flagrant délit, ce qui rappelle *Un drôle de paroissien* (p. 258). Mentionnons le flic (Marcel Pérès) qui abat des pigeons au pistolet avant de les faire rôtir pour Leloup. Musique de Gérard Calvi et excellents seconds rôles dans un des meilleurs films du réalisateur.

Nettoyage à sec Anne Fontaine, France, 1997, 93 mn

Belfort. Un couple de blanchisseurs, Nicole (Miou-Miou) et Jean-Marie (Charles Berling) fait la recontre de Loïc (Stanislas Merhar), sorte d'ange aux pieds fourchus qui bouleverse leur quotidien plan-plan. Engagé et installé chez eux, il devient l'amant de Nicole. Mais, bisexuel, il va trop loin en tentant d'enculer Jean-Marie : ce dernier, ne supportant pas la révélation de sa propre homosexualité, le tue. Nicole fait disparaître le cadavre et le couple se trouve ressoudé par le crime.

Loïc est le "ça", le Mister Hyde que nous portons en nous et que nous ne pouvons pas supporter. Mieux vaut le tuer, même si cela équivaut à une sorte d'automutilation. Thème repris dans *Harry, un ami qui vous veut du bien* (p. 452) ; Mathilde Seigner, présente dans les deux films, joue ici la sœur de Loïc.

The beguiled *Les proies*, Don Siegel, USA, 1971, 105 mn

À la fin de la guerre de Sécession, McBurney (Clint Eastwood), caporal yankee blessé, est recueilli et caché dans un pensionnat de jeunes filles qu'il s'emploie à séduire (beguile). Une enseignante jalouse (Elizabeth Hartman) qui l'avait surpris dans le lit d'une élève le précipite dans les escaliers, ce qui donne prétexte à la directrice (Geraldine Page) pour l'amputer de sa jambe déjà blessée. Remis de l'opération, il devient franchement pénible et commet l'erreur de tuer, dans un accès de rage, la tortue de la jeune Amy (douze ans), pourtant une de ses admiratrices : la fillette va ramasser des champignons bien choisis pour en régaler McBurney qui les adore. Il ne reste plus qu'à coudre un linceul pour le feu Casanova.

La directrice vit dans le souvenir des relations incestueuses qu'elle entretenait avec son frère, ce qui rappelle le Sud de *Mandingo* (p. 791).

Roma città libera *La nuit porte conseil*, Marcello Pagliero, Italie, 1946, 80 mn

Deux jeunes gens au bout du rouleau. Elle (Valentina Cortese) est prête à sombrer dans la prostitution pour payer son loyer, lui (Andrea Checchi) veut se suicider à la suite d'une histoire d'amour malheureuse qui l'a laissé seul et sans le sou. Ils croisent sur leur chemin un sympathique voleur (Nando Bruno) et un amnésique (Vittorio De Sica), en fait un ministrable qui finit par rejoindre la luxueuse voiture qui l'attend piazza di Spagna. Il est aussi question d'un collier volé confondu avec un autre en pacotille ; l'imitation finira au cou de la Vierge d'une église et l'original, tombé de celui de la fille, emporté par la pluie dans le caniveau : "Qu'importe, dit le garçon, je t'en paierai un vrai". Musique de Nino Rota.

Le titre renvoie à *Roma, città aperta* (p. 504) où jouait Pagliero : après la Libération, le temps des désillusions. C'est un peu *Italie, année zéro*.

Ubu enchaîné Jean-Christophe Averty, France, 1971, 90 mn

Les trois *Ubu* sont des farces de potache invertébrées qui valent avant tout par leurs mots-clefs : gidouille, oneilles, merdre, décervelage. Grand admirateur d'Alfred Jarry, Averty a le talent d'en récréer l'univers en nous faisant oublier, par l'inventivité de la mise en scène et des trucages, les limitations du texte. Avant l'époque du numérique, il nous présente une déferlante de collages animés dont l'esthétique colorée doit beaucoup au douanier Rousseau.

Rappelons que, dans *Ubu enchaîné*, la liberté c'est l'esclavage ; Pissedoux, marquis de Grandpré, veut épouser Éleuthère, nièce de Pissembock, marquis de Grand-air. Hourrah, cornes au cul, vive le Père Ubu !

Went the day well ? Alberto Cavalcanti, Grande-Bretagne, 1942, 89 mn

Les Allemands préparent un débarquement en Angleterre et envoient une section de soldats déguisés occuper un village pour y installer un relais radio. Ils bénéficient pour cela de la complicité d'un notable (Leslie Banks) qui ne sera identifié qu'à la toute fin. Cependant, malgré leur anglais impeccable, les soldats sont rapidement démasqués : ils barrent leurs chiffres 7 comme sur "le continent" et consomment du "Schokolade" de "Wien". Emmenés par un lieutenant cruel (David Farrar), les envahisseurs passent alors au plan B : otages et exécutions sommaires. Après plusieurs tentatives infructueuses, les captifs arrivent à prévenir un village voisin dont la *Home guard* a vite fait de disposer de l'ennemi. Tout ça nous est raconté en flash-back par un des habitants (Mervyn Jones) : "C'était avant que nous n'ayons réglé son compte à Hitler". Il faut plutôt entendre "Espérons que nous lui réglerons son compte". Scénario de Graham Greene.

Le titre est tiré d'une épitaphe à un soldat de la Grande Guerre.

Bright leaf *Le roi du tabac*, Michael Curtiz, USA, 1950, 106 mn

1894. Royle (Gary Cooper) retourne dans la vallée de son enfance dans le but de prendre sa revanche sur Singleton (Donald Crisp) le potentat local du tabac qui a ruiné sa famille. Il s'associe à un inventeur (Jeff Corey) pour fabriquer un produit nouveau, la cigarette. Devenu très riche, il peut prétendre à la main de Margaret Singleton (Patricia Neal) dont le père se suicide devant une telle mésalliance. Mais son empire se fissure et une enquête visant ses méthodes monopolistiques est déclenchée par le gouvernement. Chris (Jack Carson), bras droit de Royle, découvre que c'est Margaret elle-même qui travaillait en sous-main contre son époux, auquel elle avoue avoir voulu venger la mort de son père. Royle quitte la vallée après avoir mis le feu à sa luxueuse villa sudiste qui fut auparavant la résidence de ce Singleton dont la haine le poursuit même après sa mort.

Margaret est une garce que Royle amusait tout au plus ; mais, aveuglé par l'ascension sociale que représentait son mariage avec la fille Singleton, il n'a pas compris qu'elle ne l'avait jamais accepté. Le même arrivisme lui a fait traiter comme une serpillère la sympathique Sonia (Lauren Bacall), une tenancière de "maison" toujours prête à lui venir en aide, qui lui sert finalement ses quatre vérités mais le regarde s'éloigner avec comme un regret.

Roger la honte Riccardo Freda, France, 1966, 106 mn

C'est un peu *Le comte de Monte Cristo* (p. 1007) du pauvre. Envoyé au bagne et donné pour mort, un innocent (Georges Géret) revient pour se venger : comme Dantès, il est devenu immensément riche et a changé de nom. Le traître (Jean Topart, excellent) et Fernand de service, a lui aussi changé de nom. Il y a une femme (Irene Papas), "faible et lâche comme elles le sont toutes", dont le héros est toujours amoureux et qui, comme Mercedes, reste seule à la fin. Malgré une bonne distribution – Jean-Pierre Marielle, Jacques Monod, Anne Vernon, Jean Carmet et la jeune Sabine Haudepin –, le film ne décolle jamais.

A stolen life USA, Curtis Bernhardt, 1946, 103 mn

Kate Bosworth (Bette Davis) est tombée amoureuse de Bill Emerson (Glenn Ford) que sa jumelle Patricia (Bette Davis) lui chipe et épouse. Un accident de bateau qui cause la mort de Patricia est l'occasion d'une méprise comme seul le cinéma sait les arranger : Kate se fait passer pour sa sœur – ce qui ne dupe pas l'oncle Freddy (Charles Ruggles) – et découvre qu'elle faisait porter une forêt de cornes à Bill... *Happy end* en vue. Avec Dane Clark et Brxuce Bennett.

Le film vaut avant tout pour les plans où coexistent les deux Bette. On trouvera aussi deux Olivia dans *The dark mirror* (p. 1094) de la même année.

Masques Claude Chabrol, France, 1986, 96 mn

Remake (inavoué) de *The unsuspected* (p. 760). Wolf (Robin Renucci) s'introduit dans l'entourage d'un célèbre animateur qu'il soupçonne d'avoir tué sa sœur et sauve la vie de la pupille (Anne Brochet) du rapace télévisuel.

Le film vaut surtout pour ses acteurs, la réjouissante Bernadette Lafont et Philippe Noiret, mi-Pierre Bellemare, mi-Jacques Martin, qui manipule des vieillards (dont Pierre Nougaro, père du chanteur) en direct. Quand il comprend qu'il va être pris, il vide son sac devant les caméras : "J'aime pas la vieillesse".

Nippon konchūki *La femme insecte*, Shōhei Imamura, Japon, 1963, 150 mn

Ce premier chef-d'œuvre d'Imamura suit les pas de la paysanne Tome (Sachiko Hidari, du *Détroit de la faim*, p. 491), de sa campagne natale à Tōkyō où elle fait carrière dans la prostitution, principalement comme entremetteuse.

Le film est conçu comme une observation objective du mode de vie des êtres vivants, assimilés à des insectes soumis à leur instinct, d'où le titre original qui pourrait être rendu par : *Chronique entomologique du Japon*. Tome est une femme incestueuse qui n'a jamais cessé d'aimer un pseudo-père un peu demeuré dont elle partageait le lit enfant ; d'ailleurs quand celui-ci meurt, elle lui donne le sein. Peu intelligente, mais sans scrupules et calculatrice, elle mène à la baguette son troupeau de putains, dont Midori (Masumi Harukawa, qu'on reverra dans *Désir meurtrier*, p. 494) toujours flanquée de son mari coréen idiot. Elle est finalement condamnée à deux ans de prison après dénonciation d'une de ses "employées" ; quand elle sort, elle s'aperçoit que sa propre fille Noriko (Jitsuko Yoshimura) l'a remplacée auprès de son protecteur Karasawa (Seizaburō Kawazu). Noriko, qui a tiré les leçons du destin de sa mère, quitte Karazawa après lui avoir soutiré de quoi s'établir à la campagne avec son jeune époux et l'enfant de père inconnu qu'elle porte. C'est cette fille régénérée par les travaux des champs que Tome rejoint finalement.

Le style du réalisateur s'exprime à travers des images très travaillées qui s'inscrivent dans de multiples cadres et l'exploitation de la profondeur de champ. De temps à autre, l'écran se fige pour donner la parole à une voix off. Références à la secte de la Terre Pure, chère à Tome.

Thérèse Alain Cavalier, France, 1986, 87 mn

Film minimaliste aux plans courts très composés ; les décors spartiates évoquent le monde de Philippe de Champaigne. Catherine Mouchet est une inoubliable Thérèse Martin dont la foi s'exprime à travers une détermination simple et souriante, comme si tout ça ne lui coûtait rien. Magnifique.

Kiseki *Nos vœux secrets*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 2011, 128 mn

Deux frères (dans la vie aussi) vivent à Kyūshū, l'aîné Koichi avec sa mère à Kagoshima, le cadet Ryūnosuke avec son père à Fukuoka. Les villes ne sont plus si éloignées depuis la mise en service du train à grande vitesse Nozomi et en plus, les enfants croient en une nouvelle légende qui voudrait que quiconque assiste au croisement de deux Nozomi voie ses voeux (nozomi) exaucés. Ils décident donc de se rendre sur les lieux du croisement avec des copains : ils seront sept au total. Ils vendent leurs jouets pour avoir un peu d'argent et se font porter pâles à l'école en frottant énergiquement leurs thermomètres. A Kumamoto, le point de rencontre, ils ont du mal à se dépêtrer d'un policier (trop) bienveillant et se retrouvent pour la nuit chez des habitants qui, moment émouvant, acceptent tacitement de passer pour les grands-parents d'une fillette du groupe. Puis c'est la séance de vœux près de la voie ferrée ; le chiot mort qu'une des gamines avait amené ne ressuscite pas. Mais Ryūnosuke de retour à Fukuoka apprend que son souhait a été exaucé : son père, guitariste bohème, a trouvé un engagement. Rentré à Kagoshima chez ses grands-parents maternels – qui font commerce d'une pâtisserie locale à base de farine d'igname, le karukan – Koichi contemple d'un air maussade le proche volcan Sakurajima depuis la fenêtre : il avait demandé une éruption qui aurait entraîné une évacuation et la réunification de la famille à Ōsaka.

C'est frais, léger et finalement assez touchant. Avec Kirin Kiki.

Neko no ongaeshi *Le royaume des chats*, Hiroyuki Morita, Japon, 2002, 72 mn

Une fillette évite à un prince chat d'être écrasé et se retrouve avec oreilles pointues et queue au royaume des félins. Transposition du conte du pêcheur Tarō Urashima qui, ayant sauvé la vie d'une tortue, est invité dans son royaume sous-marin. Mais cet *Alice in Catland* est laid et ennuyeux, inférieur à *Si tu tends l'oreille* (p. 577) dont il reprend le personnage du baron.

Una giornata particolare *Une journée particulière*, Ettore Scola, Italie, 1977, 104 mn

Le 3 mai 1938, Mussolini accueille Hitler à la gare d'Ostiense. Un immeuble collectif, sans doute réservé à des privilégiés, se vide de ses occupants qui vont participer à cet évènement climatérique. Ne restent que quelques femmes et un présentateur de la Radio, licencié car "frocio" (homosexuel). Splendide tête à tête entre deux relégués, Gabriele (Marcello Mastroianni) qui va partir en déportation dans une île, et Antonietta (Sophia Loren, pour une fois excellente) à laquelle le régime n'accorde qu'un rôle subalterne de reproductrice.

Les inconnus dans la maison Henri Decoin, France, 1942, 92 mn

D'après Simenon. La voix off du début nous présente une petite ville endormie qui pourrait être celle du *Corbeau* (p. 1578) ; le scénario de ce film Continental est d'ailleurs signé Clouzot. Un crime vient d'être commis dans la demeure d'un notable, l'avocat alcoolique Loursat (Raimu), par une bande de jeunes gens désœuvrés. Loursat délaisse la bouteille pour retrouver le prétoire ; selon lui, les vrais coupables sont les parents – dont lui-même – et le laisser-aller moral de l'époque. Une thématique pétainiste aux relents antisémites, cf. le criminel (Marcel Mouloudji) prénommé Éphraïm qu'une post-synchonisation effectuée après la Libération essaya – subsistent des occurences d'Éphraïm – de changer en Amédée.

Un bon film cependant malgré son idéologie déplaisante ; avec Héléna Manson, Jacques Baumer, Noël Roquevert, Lucien Coëdel et Jean Tissier.

La double vie de Véronique Krzysztof Kieślowski, France, 1991, 93 mn

Mort de la zolie Veronika (Irène Jacob) à Cracovie et réincarnation à Clermont-Ferrand en Véronique qui tombe amoureuse d'un marionnettiste ; tout ça sur une zolie musique de Zbigniew Preisner, alias van den Budenmayer.

Ce film décoratif assez cucul est censé nous faire comprendre que les impénétrables desseins de Dieu s'expriment à travers un réseau de signes et de correspondances. Sauce rallongée dans *Bleu* (p. 1065) ; on est bien loin du *Hasard* (p. 400) et des meilleurs épisodes du *Décalogue* (p. 117).

Victor Victoria Blake Edwards, USA, 1982, 134 mn

Remake d'un film de Reinhold Schüntzel, le scénario joue sur le transsexualisme. Pour ne pas mourir de faim dans le Paris de 1934, la soprano Victoria (Julie Andrews) se fait passer, avec l'aide de l'homosexuel notoire Toddy (Robert Preston), pour le comte polonais Victor ; elle obtient un succès rapide comme chanteur travesti. Un gangster américain, King Marchand (James Garner), en tombe amoureux, convaincu qu'il est en réalité une femme. Il arrive à ses fins, mais pour ne pas nuire à la carrière de "Victor", consent à passer pour homosexuel. D'où des ennuis avec ses amis de la pègre, dont le moralisme est proverbial : ils ne veulent plus avoir affaire à un "faggott".

Excellents seconds rôles : Squash (Alex Karras), le garde du corps de Marchand qui profite de la situation pour révéler ses "tendances", Norma Cassady (Lesley Ann Warren), la maîtresse évincée du gangster dont la vulgarité agressive s'oppose au raffinement de Victoria. Et le serveur (Graham Stark) auquel Victor rappelle quelqu'un, en fait celle qui avait évité de payer un consistant repas grâce à la providentielle découverte d'un cafard (cockroach !) dans la salade.

Poil de carotte Julien Duvivier, France, 1932, 92 mn

"Tout le monde ne peut pas être orphelin" : Duvivier adapte, pour la seconde fois, le texte de Jules Renard cher à son cœur ; et le replace dans le Nivernais – contrairement à la version muette (p. 1265) qu'il avait délocalisée dans les Alpes. C'est Robert Lynen qui campe cet enfant mal aimé, un peu trop gentil tout de même. Son horrible mère, hypocrite et partiale, est jouée par Catherine Fonteney, alors que Harry Baur est un "monsieur Lepic" maladroit et bourru.

La discutable tentative de suicide de l'enfant a l'avantage de structurer, en lui offrant un *happy end*, cette histoire qui ne serait sinon qu'une série de vignettes.

Quand la mer monte Yolande Moreau & Gilles Porte, Belgique, 2004, 89 mn

Yolande Moreau reprend, sous le nom d'Irène, le spectacle *Sale affaire* qu'elle avait créé sur scène : une ménagère difforme affublée d'un masque débite des banalités devant un public qui lui fournit le "poussin" d'un soir qu'elle fait monter sur scène. Un de ceux-ci, Dries (Wim Willaert), porteur de géants de son état, s'attache à elle. S'ensuit une idylle pudique et hésitante qu'Irène finit par interrompre : "– J'arrête, je suis en train de faire n'importe quoi". Film tendre et sensible sur le spectacle, la solitude ainsi que ce Nord symbolisé par le tube éponyme de Raoul de Godewarsvelde.

L'effrontée Claude Miller, France, 1985, 92 mn

Charlotte Gainsbourg, quatorze ans, campe une adolescente dont le chemin croise celui d'une petite prodige qui joue du piano ; l'âge les rapproche un instant et Charlotte s'imagine même accompagnant sa copine comme impresario (!). Une illusion qui n'aura duré que le temps du court séjour de la jeune pianiste à Évian. Retrouvant son quotidien trivial, Charlotte joue à la désabusée face à sa copine Lulu, une fillette de huit ans gravement malade.

Portrait touchant des désarrois d'un âge ingrat, servi par une comédienne déjà excellente. Seconds rôles pour Jean-Claude Brialy et Bernadette Lafont. La chanson "Sara perche ti amo" rappelle le tube de *Cría cuervos* (p. 955).

Macbeth Orson Welles, USA, 1948, 103 mn

Gros plans et contre-plongées pour une adaptation fauchée – avec toutefois des figurants en nombre – de Shakespeare interprétée par le réalisateur et Jeanette Nolan : les brumes et la photo nocturne cachent l'absence de décor et le château a des allures de mine de charbon. Quant aux couronnes de Welles-Macbeth, l'une est une sorte de réchaud renversé et l'autre semble volée à la statue de la Liberté.

Imitation of life *Mirage de la vie*, Douglas Sirk, USA, 1959, 119 mn

Remake du film de John Stahl (p. 1649). Les destinées parallèles de Lora (Lana Turner) et Annie (Juanita Moore) ou plutôt de leurs filles respectives Susie (Sandra Dee) et Sarah Jane (Susan Kohner), âgées de 16 et 18 ans.

Susie tombe amoureuse du futur époux de sa mère (John Gavin) alors que cette dernière, actrice célèbre qui a toujours fait passer sa carrière avant tout, est à Cinecittà pour tourner avec le célèbre metteur en scène Amerigo Fellucci (!).

Bien que noire, Sarah Jane cherche à passer pour blanche, ce qui est possible à cause de son apparence physique, mais suppose aussi de rompre avec une mère trop aimante incapable de comprendre que, dans ce pays raciste, sa fille a honte d'elle. Ce qui abrège sans nul doute la vie de la pauvre Annie qui s'offre cependant le somptueux enterrement, avec spiritual de Mahalia Jackson et corbillard à chevaux dans les rues de New York, qui conclut ce beau mélodrame, ultime long-métrage du réalisateur.

A perfect world *Un monde parfait*, Clint Eastwood, USA, 1993, 138 mn

1962. Deux prisonniers s'échappent d'une prison du Texas. L'un des deux, Haynes (Kevin Costner), prend en otage le jeune Phillip avec qui il entame une cavale qui ne peut que se terminer tragiquement pour l'évadé.

Phillip est aussi une sorte d'évadé – de la prison des Témoins de Jéhovah, secte de sa mère – et cherche un père, d'où son attachement pour Haynes. Ce dernier est un brave garçon, un peu tête brûlée, mais aux impulsions parfois incontrôlables. Quand les deux sont les hôtes d'une famille d'ouvriers agricoles noirs, il ne supporte pas de voir le père frapper son fils ; il enclenche alors des représailles terrifiantes – on pense au déchaînement final d'*Unforgiven* (p. 1572) – qui ne se terminent que grâce à un coup de feu tiré par un Phillip terrorisé.

C'est ce côté sombre et quelque peu indéfendable du protagoniste qui lui donne sa profondeur et le rend réellement touchant. Alors que les poursuivants policiers n'échappent pas aux stéréotypes.

The nutty professor *Dr. Jerry and Mr. Love*, Jerry Lewis, USA, 1963, 103 mn

Stevenson revu par Jerry Lewis dans le rôle d'un professeur de chimie hurluberlu et chahuté qui, grâce à une potion, se transforme en l'imbuvable crooner Buddy Love. Le retour à la normale, qui s'effectue de façon inopinée, débute par un changement de voix, par exemple alors qu'il interprète son succès *Black magic* devant des élèves joués par des acteurs trop âgés (certains ont plus de 35 ans !).

C'est parfois drôle mais franchement trop long. Buddy Love renvoie à Dean Martin dont l'auteur était le faire-valoir avant leur brouille (1956).

Saboteur *Cinquième colonne*, Alfred Hitchcock, USA, 1942, 109 mn

Au début de la guerre, Hanney (Robert Cummings) est accusé d'un attentat contre l'usine d'armement califonienne où il travaille ; acommpagné d'une jeune femme réticente (Priscilla Lane), il finit par traverser les États-Unis pour démasquer les saboteurs. D'où la rencontre d'un aveugle musicien comme sorti de *Bride of Frankenstein* (p. 1018) puis un voyage avec des monstres de cirque. Et un bal mondain où le héros cerné de saboteurs – la plupart en haut d'un escalier monumental –, croit s'en sortir en improvisant une vente de charité.

Charles Tobin (Otto Kruger) rappelle le professeur Jordan à la phalange coupée des *Trente neuf marches* (p. 1615) dont *Saboteur* est un peu le *remake* américain. En moins réussi : ces terroristes qui risquent tous la mort – on est en guerre – se contentent d'enfermer Hanney au lieu de le tuer. Dénouement au sommet de la statue de la Liberté où le véritable auteur de l'attentat (Norman Lloyd), suspendu dans le vide, n'est plus retenu que par une manche qui se découd... À ce propos, Hitchcock déclara à Truffaut qu'il s'agissait d'une erreur de dramaturgie, puisqu'on ne saurait avoir vraiment peur pour le méchant du film.

Il y a cependant des trouvailles. Le Normandie couché dans le port de New York suggère – à tort – l'œuvre des comploteurs ; le couple que la jeune femme appelle à l'aide contre Hanney n'en fait rien "– They must be terribly in love", les publicités menaçantes – "A beautiful funeral" – qui s'affichent en bord de route, les siamoises du cirque qui se détestent...

Mauprat Jean Epstein, France, 1926, 90 mn

Amour et brigandage au XVIII^{e} siècle. Le roman de George Sand a mal vieilli ; on se demande ce que l'Église a pu y trouver pour le mettre à l'index ou Epstein pour l'adapter. Dans ce film ridicule quand il n'est pas ennuyeux, on sauvera les effets de surimpression et un personnage de moine louvoyant qui reviendra dans *El* (p. 1005) : il est joué par Luis Buñuel ! Avec Maurice Schutz.

Cape Fear *Les nerfs à vif*, J. Lee Thompson, USA, 1962, 102 mn

À Savannah, un criminel psychopathe (Robert Mitchum) et rancunier veut se venger d'un avocat (Gregory Peck) qu'il estime responsable de son séjour en prison. Tout se termine sur la rivière Cape Fear, en Caroline du Nord, par un tête à tête angoissant mis en musique par Bernard Herrmann.

Ce film démagogique oppose un Méchant protégé par des lois laxistes et un Bon qui ne s'écarte du droit chemin que poussé par les impératifs de l'autodéfense prônée par un Kojak *ante litteram* (Telly Savalas). On se demande ce que Martin Scorsese a bien pu trouver à ce scénario pour en tourner un *remake* (1991).

Jason and the Argonauts Don Chaffey, Grande-Bretagne, 1963, 100 mn

Ce magnifique péplum est servi par les trucages de Ray Harryhausen, malheureusement un peu dépassés à l'heure du numérique. On mentionnera le géant de bronze Talos, les Harpies et l'Hydre dont les dents servent de semence à une engeance invincible de belliqueux squelettes. Intelligence et humour, tout est observé depuis l'Olympe par un couple en perpétuelle bisbille. Héra (Honor Blackman) soutient Jason dont l'athéisme froisse Zeus (Niall MacGinnis) : "Vous êtes le Dieu d'une multitude, mais vous n'êtes rien s'ils ne croient plus en vous".

Domicile conjugal François Truffaut, France, 1970, 97 mn

La suite des aventures de l'*alter ego* de Truffaut, Antoine Doinel (Jean-Pierre Léaud), désormais marié à Christine (Claude Jade). Elle donne des cours de violon, il est payé pour faire joujou avec des maquettes de bateaux, métier récurrent chez Truffaut (p. 9). Il ont un fils, le petit Alphonse, tandis qu'Antoine a une liaison avec une Japonaise dont il se lasse assez vite. C'est ainsi qu'il passe un repas dans la cabine téléphonique du restaurant à se plaindre à Christine du manque de conversation de la belle Nippone qui l'accompagne et finit par le planter en laissant un mot KATTE NI SHAGARE, traduction d'"Allez vous faire foutre" dans *À bout de souffle* (p. 468) dont il donne le titre japonais.

Le film est drôle, peuplé de personnages secondaires pittoresques : Claude Véga, dans son propre rôle, qui passe pour un étrangleur jusqu'au moment où on le voit à la télévision imitant Delphine Seyrig, le beau-père d'Antoine (Daniel Ceccaldi) rencontré dans une maison de passe, un copain (Jacques Robiolles) qui tape Antoine de quelques billets chaque fois qu'il le croise, etc. Sans oublier le voisin ténor (Daniel Boulanger) qui jette les habits de sa femme, aux préparatifs interminables, dans l'escalier. Un geste qu'imite à la fin Antoine, scellant ainsi la bonne entente retrouvée de son couple.

Seconds rôles pour Barbara Laage, Danièle Girard, Pierre Maguelon, Jacques Jouanneau, Jacques Rispal et première apparition à l'écran de Philippe Léotard.

Dr. Jekyll and Mr. Hyde Rouben Mamoulian, USA, 1931, 92 mn

Cette adaptation du court roman de Robert Louis Stevenson est supérieure à celle de Fleming (p. 226). On est frappé par les recherches stylistiques de Mamoulian : le début en caméra subjective, l'usage du "split screen" en diagonale. Et les surimpressions, comme celle des jambes nues de la tentatrice (Miriam Hopkins), une image qui poursuit le vertueux Jekyll (Fredric March) en présence duquel elle avait enlevé ses bas. Cette évocation du désir sexuel situe le film dans la période antérieure à l'extinction des feux proclamée par le code Hays.

Shinjū ten no amijima *Double suicide*, Masahiro Shinoda, Japon, 1969, 99 mn

Histoire tragique de l'amour partagé entre un homme marié et une courtisane. Chikamatsu († 1725), qui inspira à Mizoguchi ses *Amants crucifiés* (p. 611), est l'auteur de cette pièce du théâtre de poupées Jōruri (bunraku), jouée ici par de vrais acteurs ; les manipulateurs vêtus de noir se contentent donc de s'occuper des décors, très stylisés. C'est beau et un peu ennuyeux.

Le titre comprend un jeu de mots sur "ami", le filet, et pourrait se traduire par Double suicide et vengeance du Ciel à Amijima – l'île aux filets.

Kauas pilvet karkaavat *Au loin s'en vont les nuages*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1996, 93 mn

Le monde tel qu'il est. Lauri (Kari Väänänen) perd son travail de chauffeur de tram ; son épouse Ilona (Kati Outinen), maîtresse d'hôtel au Dubrovnik, est licenciée quand ce restaurant est racheté. Elle cherche alors un boulot et doit payer pour obtenir l'adresse du snack merdique d'un gangster qui oubliera de lui verser son salaire. Le couple, qui a vu partir le mobilier et la télévision achetés à crédit, attend désormais une probable expulsion. Avec l'aide de l'ancien portier du Dubrovnik (Sakari Kuosmanen), Ilona met sur pied un projet de ravintola de luxe que les banquiers refusent de financer.

Le monde tel qu'il devrait être. La rencontre accidentelle de l'ancienne propriétaire du Dubrovnik, véritable *Deus ex machina*, permet de financer le nouveau restaurant. Avec l'assistance de l'ancien cuisinier alcoolique (Markku Peltola), le ravintola TYÖ (travail !) peut ouvrir. Miracle dans le miracle, les clients affluent.

La musique un peu vieillotte sur laquelle dansent des couples un peu vieillots exprime la nostalgie d'un temps passé, celui du Dubrovnik qui ferme. Le film, un des meilleurs de son auteur, est dédié à Matti Pellonpää qui venait de mourir.

The last frontier *La charge des tuniques bleues*, Anthony Mann, USA, 1955, 94 mn

Le Col. Marston (Robert Preston) veut faire oublier ses déboires de la bataille de Shiloh où il mena ses troupes au massacre. Relégué dans un poste perdu de l'Ouest, il cherche à remporter une grande victoire sur les Indiens : n'écoutant pas les conseils du scout Cooper (Victor Mature), il se lance dans une aventure mortelle qui coûte aussi la vie à Gus (James Whitmore), le meilleur ami de Cooper.

Le protagoniste Cooper est un sympathique ivrogne, peu fait pour le règlement militaire. Cet être fruste tombe amoureux de l'épouse du colonel (Anne Bancroft) et, quand il fait sa cour, c'est tout juste s'il ne la traîne pas par les cheveux. Le Technicolor prend ici des tons ocres.

Devushka s korobkoy *La jeune fille au carton à chapeau*, Boris Barnet, URSS, 1927, 68 mn

La jeune Natacha (Anna Sten) fabrique des chapeaux pour une boutique où elle a prétendument une chambre – astuce des patrons pour tricher avec l'habitat collectif. Elle rencontre un étudiant sans logis Ilya (Ivan Koval-Samborsky) avec lequel elle contracte un mariage blanc qui lui permettra de profiter de la chambre inoccupée. S'ensuivent des complications avec les propriétaires qui cherchent à prouver que le mariage est bidon, sans compter les 25000 roubles que la jeune femme vient de gagner à la loterie avec un billet que le patron lui avait donné en paiement et qu'il veut maintenant récupérer. Tout s'arrangera avec l'aide de Vogelev (Vladimir Vogel), un employé de train amoureux de Natacha.

Il n'y a pas de film soviétique sans message politique. Dans les années 1920, il était de bon ton de dénoncer les capitalistes de la NEP, ici le couple de chapeliers dont la femme est jouée par Serafima Birman qui sera Efrossinia dans *Ivan le Terrible* (p. 1038) ; et accessoirement de faire de la publicité pour la toute nouvelle Loterie d'État. Au-delà de cet inéniable aspect propagandiste, nous avons affaire à une œuvre drôle, légère, parfois touchante – Natacha se pique la lèvre pour se faire embrasser – et constamment inventive, à mille lieues des stéréotypes sur le cinéma soviétique. Et dont le style ne pouvait qu'indisposer.

La mala educación *La mauvaise éducation*, Pedro Almodóvar, Espagne, 2004, 106 mn

Ce film d'hommes se présente comme un jeu de fausses pistes. En 1980, "Ignacio" (Gael García Bernal) contacte son ex-camarade d'école, le metteur en scène Enrique (Fele Martínez), avec un manuscrit évoquant leur enfance et le père Manolo, l'enseignant pédophile dont il fut le favori. Cet Ignacio est en fait Juan, un acteur obscur qui cherche à décrocher le rôle du travesti Zahara en usurpant l'identité d'un frère décédé. Il devient l'amant du cinéaste qui fait semblant d'être dupe. A la fin du tournage, le père Manolo, devenu l'éditeur Berenguer (Lluís Homar sans ressemblance avec Daniel Giménez Cacho, l'acteur du film dans le film), s'invite dans l'histoire. Il raconte ses retrouvailles à Valence avec Ignacio, écrivain et drogué transsexuel devenu son maître-chanteur puis comment il fut séduit par Juan avec lequel il devait s'acoquiner pour provoquer la mort par overdose du pénible Ignacio. Finalement, Juan, qui fut l'amant de Berenguer puis celui d'Enrique, n'était-il qu'un arriviste sans scrupules, feignant même d'être un *maricón* (pédé) ? À moins que ce ne fût la seule manière de sortir de l'ombre faite par un frère aîné détruit et destructeur… pour le venger tout en expiant.

En filigrane, la fin du franquisme et le cinéma de l'époque avec sa vedette Sara Montiel, célèbre au point d'être imitée par un travesti. Avec Javier Cámara.

The emperor Jones Dudley Murphy, USA, 1933, 76 mn

D'après Eugène O'Neill, cette histoire de forçat évadé qui devient empereur d'une petite île des Caraïbes n'est guère mémorable. Sinon pour la prestation de Paul Robeson, que ce soit comme acteur ou comme chanteur : "Didn't my Lord deliver Daniel". Seul acteur blanc, Dudley Digges ; Fredi Washington tourna ses scènes passée au cirage, sa peau étant trop blanche pour la femme d'un "nigger".

Elena et les hommes Jean Renoir, France, 1956, 99 mn

Le général revanchard Rollan (Jean Marais) est poussé à prendre le pouvoir par une coalition d'intérêts hétéroclites et l'aventurière polonaise Elena (Ingrid Bergman), plus intéressée par la politique que par l'amour. Paulette (Elina Labourdette), maîtresse en titre de Rollan, s'unit à Chevincourt (Mel Ferrer), soupirant d'Elena, pour séparer Rollan de son inspiratrice et de la politique.

Cette farce est inspirée par le démagogique général Boulanger, cher au réalisateur. Comme le fait remarquer Bertrand Tavernier dans son *Voyage à travers le cinéma français* (p. 1744), les films de Renoir de cette époque sont trop éclairés : on préfèrera les tons pastels des *Grandes manœuvres* (p. 42). Petit rôle pour l'emblématique Juliette Gréco, bonne chanteuse mais actrice empotée.

Le charme discret de la bourgeoisie Luis Buñuel, France, 1972, 101 mn

Six personnages en quête d'agapes, dont trois messieurs respectables liés par un trafic d'héroïne. Le couple Sénéchal (Stéphane Audran et Jean-Pierre Cassel), Thévenot (Paul Frankeur) accompagné de son épouse (Delphine Seyrig) et sa belle-sœur (Bulle Ogier), et enfin don Acosta (Fernando Rey), ambassadeur de la république de Miranda. Les repas du groupe sont toujours interrompus : ce n'est pas le bon jour, ou encore le patron du restaurant vient de mourir et son cadavre repose dans la cuisine... sans parler des hôtes qui s'éclipsent pour aller faire l'amour dans le jardin ou de l'intrusion d'un groupe de militaires emmenés par un colonel (Claude Piéplu). Ce dernier les invite à dîner mais ils se retrouvent sur un plateau de théâtre, car ce n'était qu'un rêve. Autre rêve : le colonel dit ce qu'il pense de Miranda, effroyable dictature dans le syle du Paraguay de l'époque, à don Acosta qui l'abat. Entre deux repas ratés ou deux rêves, les six protagonistes avancent d'un pas vif sur la route, comme s'ils avaient un but, mais lequel ?

N'oublions ni le brigadier sanglant (Pierre Maguelon) ni l'évêque (Julien Bertheau) qui s'est institué jardinier bénévole des Sénéchal. Appelé au chevet d'un mourant (Georges Douking) qui confesse avoir tué les parents du prélat, ce dernier l'assassine après lui avoir donné l'absolution. Ce chef d'œuvre a donné lieu à une sorte de suite dans le même style : *Le fantôme de la Liberté* (p. 611).

Lumière d'été Jean Grémillon, France, 1943, 110 mn

Quelque part dans les Alpes du Sud. Un hôtel dirigé par Cricri (Madeleine Renaud) non loin du château de Patrice (Paul Bernard), son amant qui s'est lassé d'elle. Arrivent Michèle (Madeleine Robinson) et son compagnon Roland (Pierre Brasseur), peintre alcoolique et raté. Convoitant Michèle, Patrice invite le couple à résider chez lui : Roland est supposé décorer la grand-salle du château, ce qu'il fera en la repeignant tout en blanc avec un petit tableau caché dans un placard ! Pour conquérir Michèle, Patrice donne un (trop) somptueux bal masqué au terme duquel Roland, saoul comme d'habitude, emmène son monde en voiture, histoire d'avoir un accident dont il est la seule victime.

En contrepoint de ce monde décadent, celui du barrage voisin (en fait celui de l'Aigle, en Corrèze), servi par de magnifiques images ; c'est là que travaille Julien (Georges Marchal), un ingénieur dont s'éprend finalement Michèle. Patrice, qui avait autrefois tué son épouse dans un "accident de chasse", tente d'abattre le jeune homme ; désarmé et cerné par les ouvriers, il tombe dans le ravin.

Le film, plus attachant que réussi, souffre d'un manque d'homogénéité, notamment à cause du personnage de Roland ; inspiré d'Yves Tanguy, l'"énergumène" a été soigné par le dialogue de Jacques Prévert qui avait été son grand ami : "Le génie de la Bastille, il a pas de talent mais il s'en fout, il a du génie". Le couple Michèle/Julien peut être vu comme l'exaltation du renouveau, thème commun à la Résistance et à la Révolution Nationale. Excellents seconds rôles : Marcel Lévesque, Jane Marken, Léonce Corne, Charles Blavette et Raymond Aimos.

The most dangerous game *Les chasses du comte Zaroff*, Irving Pichel & Ernest B. Schoedsack, USA, 1932, 63 mn

Ce film fulgurant n'a pas pris une ride. Il est dominé par la prestation de Leslie Banks en Zaroff, un Russe émigré qui pratique la chasse. Ayant essayé toutes les armes, c'est le choix du gibier qui l'intéresse, le plus intéressant et le plus dangereux étant l'être humain qu'il attire dans son île en provoquant des naufrages avant de lui proposer une "partie d'échecs en plein air". C'est ainsi qu'il lâche dans la nature un couple (Joel McCrea et Faye Wray) avant de les poursuivre pour tuer l'homme et faire valoir ses droits de guerrier sur la femme.

Cette chasse à l'homme est un grand moment de cinéma, sans le côté souvent répétitif de l'exercice. Zaroff, filmé au pas de course et costumé style Chemise Noire, avec arc et carquois puis fusil, assisté de molosses sortis d'une sorte de chenil infernal, crève l'écran de son regard halluciné. Le dernier plan qui le montre mortellement blessé, essayant de décocher une flèche au couple qui s'éloigne en bateau, clôt superbement cette œuvre profondément onirique.

Wray reviendra dans *King Kong* (p. 1142), autre film RKO de Schoedsack.

Tanguy Étienne Chatiliez, France, 2001, 105 mn

Tanguy (Éric Berger) est un post-maturé, né 13 jours après terme : il ne voulait pas quitter un endroit où il était bien. Ce qui explique pourquoi, à 28 ans, il vit toujours chez ses parents (Sabine Azéma et André Dussollier), lesquels essaient de le faire déguerpir. En vain car le Pékinois – c'est ainsi que le surnomme la grand-mère (Hélène Duc) – s'inscruste. Chargé de cours à Langues O', il a toujours un proverbe chinois en réserve pour contrer les offensives ; pire, quand son père exaspéré le chasse, il intente un procès et le gagne. Les parents ont alors l'idée de renvoyer la balle : ils l'obligent à dormir dans une chambre d'enfant et Maman va assister aux cours du rejeton... qui finit par jeter l'éponge pour aller vivre à Pékin. C'est alors la grand-mère qui s'incruste à la place de Tanguy.

Terminus Paradis Lucian Pintilie, Roumanie, 1998, 96 mn

Alors qu'il venait de rencontrer Norica (Dorina Chiriac), Mitu (Costel Cascaval) est appelé au service militaire. Tête brûlée, il démolit avec son tank la guinguette où travaille la belle que son patron, Gili, veut épouser. Envoyé dans la "serpenterie", un camp disciplinaire où sévit le capitaine Burci (Razvan Vasilescu), il s'en évade pour tuer Gili et entamer une cavale avec Norica.

En arrière-plan, les compromissions du régime communiste ou de ce qui l'a remplacé. Dix ans auparavant, Mitu n'était pas parti "faire fortune" aux États-Unis car cela aurait gêné la carrière d'un père ministrable (Victor Rebengiuc) ; c'est ainsi qu'il est devenu porcher et ne fait plus la différence entre hommes et cochons. Quand Mitu est encerclé par une unité d'élite, le tireur en profite pour abattre du même coup le colonel venu parlementer avec lui.

War and peace *Guerre et paix*, King Vidor, USA, 1956, 208 mn

Rien ne manque à cette superproduction tournée en Italie. Mais les hommes ont beau danser à la cosaque, briser les verres et se signer de droite à gauche, on ne se croit jamais en Russie. Mel Ferrer est particulièrement catastrophique en prince Andreï compassé ; Henry Fonda s'en tire un peu mieux dans le rôle de Pierre Bezoukhov, notamment durant la séquence de la bataille de la Moskova (= Borodino), mais il n'a pas le physique maladroit que Sergueï Bondartchouk avait su exploiter dans sa version (p. 1263) du chef-d'œuvre de Tolstoï. Seule Audrey Hepburn, papillonnante et émouvante Natacha, arrive à animer par moments ce film qui n'est guère qu'une suite d'épisodes sommairement expédiés.

Les scènes de guerre, notamment la retraite de Russie et le passage de la Berezina dû à Mario Soldati, sont par contre réussies. Et Herbert Lom en Napoléon, tout comme Oskar Homolka en Koutouzov, excellents.

Ashani sanket *Tonnerres lointains*, Satyajit Ray, Inde, 1973, 97 mn

Chakravarti (Soumitra Chatterjee) est un petit privilégié : seul Brahmane du village, il se fait appeler "Pandit" et peut facilement gagner de l'argent en récitant des prières en sanskrit ou en faisant le maître d'école. Un jour, déboule un pique-assiette, membre de la même caste venu d'un village voisin où il y a sept familles brahmanes : il meurt de faim car le riz se fait rare depuis que Singapour, puis la Birmanie voisine, sont tombés. La pénurie touche tout le monde et même si les Brahmanes restent un peu privilégiés, l'épouse de Chakravarti travaille au décortiquage du riz, solution qui ne dure qu'un temps. Alors que des avions passent dans le ciel, les femmes vont déterrer des tubercules d'igname et, pour du riz, une voisine affamée se donne à un individu au visage à moitié brûlé avant de partir "pour la ville". Une hors-caste (des corroyeurs) rentre au village et meurt, faute de trouver la force de porter la nourriture à sa bouche. L'horreur avance avec le choléra et la famine ; le pique-assiette du début apparaît à l'horizon avec une famille nombreuse qui se transforme en multitude, celle des victimes d'un "fléau causé par les hommes" qui tua cinq millions de personnes au Bengale en 1943.

The incredible shrinking man *L'homme qui rétrécit*, Jack Arnold, USA, 1957, 78 mn

Suite à une contamination nucléaire, un homme se met à rapetisser. Ses habits deviennent trop grands, puis ce sont les meubles ; il se lie d'amitié avec une naine qui devient elle aussi trop grande pour lui, puis s'installe dans une maison de poupée d'où il est délogé par le chat de la maison. Son épouse le croit mort, mangé par le félin, alors qu'il est tombé dans la cave. Un nouvel univers s'offre à lui dans le sous-sol.

Trouvant abri dans une boîte d'allumettes, il doit faire de l'alpinisme pour atteindre un reste de gâteau gardé par une araignée géante ; une banale fuite de chaudière prend des allures de raz-de-marée.

Classique de la science-fiction, d'après Richard Matheson : un simple changement d'échelle confère une dimension fantastique aux objets les plus banals.

Seven men from now *Sept hommes à abattre*, Bud Boetticher, USA, 1956, 75 mn

Premier western de Boetticher avec Randolph Scott dans le rôle d'un shérif obsédé par l'idée de vengeance ; sa femme a été tuée lors d'un hold up. Une fois les coupables liquidés, il doit encore affronter un aventurier (Lee Marvin) qui voulait s'approprier le butin. Tout à son deuil, il ne semble cependant pas complètement indifférent aux avances d'une belle veuve (Gail Russell). Les Alabama Hills servent de décor aux combats finaux.

Kuroi kawa *Rivière noire*, Masaki Kobayashi, Japon, 1957, 110 mn

Shizuko (Ineko Arima), serveuse de restaurant, est attirée dans un piège par le yakuza Jo (Tatsuya Nakadai) qui la sauve d'une agression qu'il avait lui-même mise en scène ; il en fait sa maîtresse non sans l'avoir un peu bousculée au départ. Jo, jaloux de l'étudiant Nishida (Fumio Watanabe) que Shizuko lui préfère visiblement, invite ce dernier à une fête d'anniversaire très arrosée où alternent bagarres et menaces, puis part au bras de Shizuko faire une promenade, complètement bourré : elle en profite pour le précipiter sous un camion.

La toile de fond est violemment politique. Nishida habite une "maison longue" (nagaya), baraquement vétuste où le coréen communiste Kim (Seiji Miyaguchi) tente de mobiliser les locataires pour résister à la propriétaire (Isuzu Yamada enlaidie par des fausses dents). Cette dernière, qui veut tout démolir pour construire un Love Hotel, arrivera à ses fins avec l'aide musclée de Jo et sa bande.

Ce film dénonce implicitement la corruption liée à la présence américaine, ce que souligne d'ailleurs le commentaire musical jazzy et la proximité de la base aéronavale d'Atsugi. Accumulation de symboles : quand Jo est écrasé par un camion US, l'ombrelle blanche de Shizuko se détache, oubliée dans la nuit, à côté de son cadavre. Jo la lui avait subtilisée lorsqu'il l'avait "secourue" ; elle est comme la métaphore de la virginité et de l'innocence à jamais perdues.

Un personnage à qui l'on demande son nom répond "Godzilla", ce qui illustre le succès de ce film anti-nucléaire (p. 1116) et donc un peu anti-américain.

L'horloger de Saint-Paul Bertrand Tavernier, France, 1974, 105 mn

C'est d'abord l'histoire touchante du rapprochement de Michel (Philippe Noiret) avec son fils accusé de meurtre. Bien que ce dernier ait choisi un système de défense absurde – il cache ses motivations pour ne pas révéler que sa fiancée (Christine Pascal) a été violée – son père lui manifeste une totale solidarité.

C'est aussi un dépliant touristique sur la ville de Lyon : le roman de Simenon y a été délocalisé par des scénaristes mis au piquet par la Nouvelle Vague, Aurenche et Bost. L'horloger sympathise avec le commissaire de police (Jean Rochefort) qu'il rencontre dans des lieux typiques : parc de la Tête d'Or, Croix-Rousse, etc. ; Saint-Paul (à ne pas confondre avec la prison de la fin, sise près de Perrache), où Michel a sa boutique, est un quartier près des quais de Saône.

C'est enfin un film politique. La victime, qui conservait un croustillant poème de Claudel *Saint Michel Archange, patron des parachutistes du corps expéditionnaire d'Indochine*, était vigile d'usine, membre du SAC ou des CDR, voire de la CFT, sigles de sinistre mémoire. On voit aussi deux nervis démolir la vitrine de Michel à coup de boules de pétanque. "On étouffe dans ce pays" sanglote Antoine (Jacques Denis), un ami de Michel, résumant ainsi les années Pompidou.

Ordet Carl Theodor Dreyer, Danemark, 1955, 126 mn

Que dire du chef-d'œuvre de Dreyer ? Que la lenteur, le resserrement, l'austérité de la mise en scène crèent une intense émotion qui culmine lors de la résurrection finale d'Inger (Birgitte Federspiel), morte en couches. Préparée par l'étrange diction de Joannes (Preben Lendorff Rye), le fils fou qui voit passer l'homme portant la faux ou le sablier et obtient de Jésus le mot (ordet) qui fait revenir les morts.

Il est beaucoup question de Foi : le patriarche Borgen, sorte de Claudel protestant, va au Ciel en pullman, alors que le tailleur, plus peuple, tient des réunions de style évangéliste dans son arrière-boutique. Quant au pasteur, c'est un bureaucrate luthérien, bien plus éloigné de Dieu que le médecin agnostique. Comme le dit Joannes : "– Pourquoi, parmi les croyants, n'y en a-t-il-aucun qui croie ?".

Tout est blanc à l'intérieur de la ferme cossue des Borgen. À l'extérieur, les dunes du Jutland battues par le vent d'Ouest qui ne cesse de souffler.

Scarface Brian De Palma, USA, 1983, 170 mn

Remake sanguinolent du célèbre film de 1932 (p. 422) que le scénario suit d'assez loin. Dans le rôle-titre, Al Pacino qui était plus convaincant dans *Le parrain* (pp. 461, 462). Michelle Pfeiffer est plutôt absente ; seul Steven Bauer, qui joue le Guino de service, tire son épingle du jeu. Après une interminable fusillade où le nouveau Scarface vient presque à bout à lui seul de l'armée bolivienne, le film se referne, comme son modèle, sur THE WORLD IS YOURS.

L'original, aux trouvailles de mise en scène devenues classiques, nous montrait des comparses d'une réjouissante bêtise : tout ça a disparu ici, sans doute massacré par la tronçonneuse des trafiquants colombiens.

Solo Jean-Pierre Mocky, France, 1970, 83 mn

Mai 1968 d'après Mocky. Des jeunes gens idéalistes s'emploient à débarrasser le monde de tous ses vieux partouzeurs ; ils seront secondés par un voleur de bijoux un peu donneur de leçons (le réalisateur, qui d'autre ?).

Quelques passages sonnent juste, comme la tirade de la jeune révolutionnaire (Anne Deleuze) qui ne veut pas rentrer dans le rang ou l'évocation de l'atmosphère de l'époque, son obsession anti-gauchiste et ses lessives qui lavent plus propre. L'atmosphère de désespoir romantique, qu'on retrouvera dans *L'albatros* (p. 406), est gâchée par un style affreusement bricolé : les orgies semblent tournées dans un EHPAD et le restaurant chic est situé face aux entrepôts de Tolbiac.

Avec Henri Poirier, Christian Duvaleix, Rudy Lenoir, René-Jean Chauffard, Marcel Pérès et Dominique Zardi. Musique de Georges Moustaki.

The Palm Beach story Preston Sturges, USA, 1942, 84 mn

Screwball comedy. Gerry (Claudette Colbert) et Tom (Joel McCrea) sont heureusement mariés mais sans le sou. Gerry prend alors une héroïque décision : elle va divorcer pour épouser un richard, de façon à pouvoir financer l'aéroport futuriste dont Tom a conçu les plans. Elle prend donc le train pour la Floride à la recherche de l'oiseau rare et se trouve mêlée à un club de chasseurs passablement éméchés, "The ale and quail club", joués par William Desmarest, Jimmy Conlin, Robert Greig, Chester Conklin... Elle fait aussi la connaissance de J. D. Hackensacker III (le chanteur Rudy Vallee), un milliardaire qui l'emmène à Palm Beach et compte bien l'épouser. Déboule alors Tom que Gerry tente de faire passer pour son frère et qui séduit la sœur (Mary Astor) du magnat. Le mensonge, trop lourd à porter, pousse Tom et Gerry à avouer la supercherie à leurs hôtes. Dénouement à la Tex Avery (*Screwball squirrel*, 1944), ils ont chacun un jumeau ou une jumelle de substitution, ce qui permet de satisfaire frère et sœur.

Le générique est mémorable. Sur fond de montage accéléré, nous voyons les préparatifs de la noce de Gerry et Tom ; une porte vitrée se referme sur laquelle on peut lire "And they lived happily ever after...", suivie d'une seconde porte "Or did they ?". Mention spéciale pour le drôlatique Sig Arno.

Morgan, a suitable case for treatment Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1966, 97 mn

Morgan (David Warner) est un original trotskiste qui ne jure que par *King Kong* (p. 1142) et *Tarzan* (p. 1753). Il faut le voir au cimetière de Highgate devant le tombeau de Karl Marx se frapper la poitrine comme un gorille. Le problème de ce déséquilibré est qu'il reste amoureux fou de la riche Leonie (Vanessa Redgrave) qui vient de divorcer de ce mari peu fréquentable. Elle prévoit de se remarier avec un snobissime premier de cordée (Robert Stephens).

Morgan nous est présenté sous un jour éminemment sympathique, en gommant tout ce qu'une telle personnalité peut avoir de pénible. Leonie, pour ce qu'on saisit du personnage, le trouve rafraîchissant par rapport au milieu puant dont elle est issue mais il en fait trop. Et que dire de sa famille ? La mère, une vieille communiste, tient un snack sordide.

Le film, au style daté – accélérés ou images figées – est traversé de gags extravagants : la bombe sous le lit où s'asseoit la mère de Leonie, l'interruption du remariage par un Morgan-singe qui ne peut plus se séparer de son déguisement comme l'Octave-ours de *La règle du jeu* (p. 1577). Dans le plan final, Leonie va rendre visite à son ex dans son asile d'aliénés ; quand elle s'éloigne après lui avoir annoncé que l'enfant qu'elle porte est de lui, la caméra prend du recul pour révéler la faucille et le marteau dont Morgan est en train d'orner la pelouse.

Sombre Philippe Grandrieux, France, 1998, 111 mn

Image de sexe : il lui lèche la chatte, elle crie mais parce qu'il la tue. Jean (Marc Barbé) est un assassin en série qui confond Eros et Thanatos, orgasme et agonie. Il rencontre Claire (Elina Löwensohn) avec laquelle il semble avoir une relation plus apaisée mais cela n'a qu'un temps. Dernières images, énigmatiques, des badauds du Tour de France le long d'une route de montagne.

Tout est dans le style. Mais alors que Maddin filme le cinéma, ce sont les émois que Grandrieux traque : la panique, le désarroi, le désir et peut-être un peu l'amour. Tout ça avec des images sombres, bouchées ; et aussi bougées, voire sautillantes, avant de se calmer en même temps que le protagoniste. Éblouissant.

Djentlemany oudatchi *Gentilshommes de fortune*, Alexandre Sery, URSS, 1971, 83 mn

À peine découvert en Asie Centrale par des archéologues, le casque en or d'Alexandre est subtilisé par trois voleurs qui sont arrêtés et incarcérés mais pas au même endroit ; le casque reste cependant introuvable. Trochkine (Evgunei Leonov), qui s'occupe ordinairement d'un jardin d'enfants, ressemble tellement à l'un des trois, Blanc, qu'on le persuade d'aller rejoindre les deux autres en prison avec pour mission de les faire parler. La Police organise alors une évasion dont profite aussi Alibabaïevitch (!), un pompiste qui coupait son essence avec de la pisse d'âne. Les quatre se retrouvent rapidement à Moscou et le naturel de Trochkine revient : il traite ses trois comparses, un peu idiots il est vrai, comme des enfants : "Va te laver les mains". Quand Blanc s'évade pour être repris avec le casque, la Police oublie de récupérer les trois autres et Trochkine part à leur poursuite pour s'occuper d'eux. Ce scénario hilarant est dû à Gueorgui Danielia.

Wanda Barbara Loden, USA, 1970, 102 mn

Incapable de s'occuper de ses enfants, Wanda arrive en retard à son audience de divorce avec ses bigoudis sur la tête. Livrée à elle-même, elle va traîner dans les bars, prête à passer la nuit avec celui qui lui paiera à boire avant de la jeter comme un Kleenex au petit matin. Sa vie s'éclaire quand elle s'attache à "M. Dennis" (Michael Higgins), un voleur grisonnant, culotté et un peu brutal qui lui dit qu'elle est moche mais la pousse à soigner un peu son apparence. À l'aide d'une bombe à retardement factice, le bandit tente de dévaliser une banque mais est abattu. Wanda reprend sa vie de femme facile qu'on ramasse dans les bars. "I am no good" avait-elle dit à Dennis.

Le 16mm cradingue s'accorde tout à fait au personnage peu reluisant que campe la réalisatrice trop tôt disparue dont c'est l'unique et remarquable film.

Uccello dalle piume di cristallo (l') *L'oiseau au plumage de cristal*, Dario Argento, Italie, 1970, 92 mn

C'est un giallo, i.e., une enquête extravagante menée par des amateurs. Le jeune Américain Sam (Tony Musante) a été témoin d'une tentative de meurtre et n'aura de cesse que de retrouver le, ou plutôt la criminelle qui s'avère être la prétendue victime : dénouement dans une galerie d'art. Fausses pistes et séquences sanguinaires ; au centre, une version naïve des *Chasseurs dans la neige* représentant un crime. D'où une réjouissante visite au peintre Consalvi (Mario Adorf) qui vit enfermé – il a muré sa porte et on entre par la fenêtre – avec des chats qu'il élève pour les manger sans informer Sam de cette tradition italienne quand il l'invite à partager son repas. Petit rôle pour le patibulaire Reggie Nalder.

L'histoire d'Adèle H. François Truffaut, France, 1975, 94 mn

Le destin tragique de la sœur cadette de Léopoldine, Adèle (Isabelle Adjani) atteinte d'érotomanie : elle poursuit de ses assiduités le lieutenant anglais Pinson (Bruce Robinson) qui ne veut pas entendre parler de mariage avec la fille un peu givrée du trop célèbre exilé de Guernesey. Nous suivons Adèle depuis Halifax, alors qu'elle s'humilie en offrant putes et argent à celui qu'elle "aime", jusqu'aux Barbades où, devenue une sorte de clocharde, elle ne le reconnaît même plus. Elle avait auparavant empoisonné la vie du lieutenant et berné le grand Victor en lui annonçant son mariage, d'où un écho dans la gazette de Guernesey.

Cette excellente description d'un délire pseudo-amoureux dont l'objet, le veule Pinson, n'a finalement aucune importance est trop académique, trop glacée pour nous émouvoir comme saura le faire *Dites-lui que je l'aime* (p. 175) de Claude Miller. La bande sonore, extraite de musiques de Maurice Jaubert, est comme plaquée sur le film. La chambre de Pinson porte le numéro 813 (cf. p. 3).

The diary of a chambermaid *Le journal d'une femme de chambre*, Jean Renoir, USA, 1946, 83 mn

Trahison informe, pourtant signée Jean Renoir, du chef-d'œuvre d'Octave Mirbeau, avec Paulette Goddard dans le rôle de Céleste. Le scénario a inventé de toutes pièces un fils (Hurd Hatfield) dans le lit duquel M^{me} Lanlaire (Judith Anderson) veut faire tomber Céleste qui évite le piège et se fait épouser ! Seul le personnage de Joseph (Francis Lederer), sinistre à souhait, est bien rendu ; comme il n'est pas question de lui faire violer une petite fille, il se contente d'occire le voisin, le sautillant capitaine Mauger (Burgess Meredith).

La dimension de satire sociale a quasiment disparu : Céleste apparaît plutôt comme une sorte de cousine pauvre. La version Buñuel (p. 157) est bien meilleure.

Winstanley Kevin Brownlow, Grande-Bretagne, 1975, 92 mn

1649. Gerrard Winstanley (Miles Halliwell), chrétien communisant, organise des "Bêcheux" (diggers) qui squattent les terres non utilisées. Ils indisposent les propriétaires petits et grands qui, emmenés par un pasteur particulièrement virulent, s'acharnent contre eux. À cause de leur engagement aux côtés de Cromwell, les Bêcheux ont droit à une certaine mansuétude de la part du général Fairfax, mais tout ça n'a qu'un temps et l'expérience utopique tourne court.

Noir et blanc austère avec textes de Winstanley en voix off et dispositif minimaliste : la plupart des scènes sont tournées dans une nature sauvage et la reconstitution se limite aux chapeaux des personnages, souvent saisis en gros plan. Cette production un peu fauchée parvient cependant à restituer l'atmosphère de l'époque. Et sa fébrilité, un peu comme *Les Camisards* (p. 1134) de René Allio.

L'illusionniste Sylvain Chomet, France, 2010, 80 mn

D'après un scénario de Jacques Tati, ce dessin animé met en scène un prestidigitateur du nom de Tatischeff qui, en 1959, se trouve ringardisé par la montée du Rock 'n' Roll. Ayant perdu sa place dans un music hall parisien, il s'exile à Londres, puis en Écosse pour se fixer temporairement à Édimbourg où il partage (chastement) une chambre avec la jeune Alice, laquelle lui préfère un homme plus jeune ; Tatischeff s'éclipse en laissant une note "Magicians do not exist".

L'illusionniste a l'état-civil et les traits de Jacques Tati ; et même plus, son allure et sa démarche si particulières. Le film vaut avant tout pour l'atmosphère délicatement nostalgique d'une splendide Edimbourg saisie dans un quasi-permanent crépuscule baigné par la pluie.

Les socquettes et les gants blancs d'Alice renvoient à Betty Schneider dans *Mon oncle* (p. 21) dont on voit d'ailleurs un extrait. Dialogues inaudibles.

Decision at Sundown Bud Boetticher, USA, 1957, 77 mn

Accompagné de son fidèle Sam (Noah Beery Jr.), Allison (Randolph Scott) interrompt la cérémonie de mariage du potentat local Kimbrough (John Carroll) qu'il accuse d'être une crapule : alors qu'il était parti à la guerre, celui-ci lui avait pris sa femme, laquelle avait fini par se suicider juste avant son retour. Après des échanges de coups de feu et la mort de Sam, le film se conclut par le départ de Kimbrough que la population supportait difficilement. Également sur une vérité qu'Allison se refuse à entendre : on ne lui avait rien volé car son épouse était d'une légèreté notoire. C'est complètement saoul qu'il quitte à son tour Sundown.

Les westerns Boetticher/Scott mettent souvent en scène un cow-boy obsédé par la vengeance. Jusqu'à l'aveuglement dans celui-ci. Avec Ray Teal.

Holy matrimony John Stahl, USA, 1943, 84 mn

1905. Priam Farll (Monty Wooley), un peintre à la Gauguin qui vit en Océanie depuis trente ans, reçoit la nouvelle de son ennoblissement. À son corps défendant, il se rend à Londres où son valet Leek qui l'accompagne meurt subitement. Farll y voit l'occasion d'échapper aux mondanités en se faisant passer pour Leek qu'on enterre à sa place à Westminster. Le valet ayant auparavant noué un contact épistolaire avec une veuve, Alice (Gracie Fields), c'est tout naturellement que Leek/Farll l'épouse sur l'air de *Oh Genevieve*. Le couple connaîtra quelques ennuis, frôlant le scandale de bigamie quand la femme (Una O'Connor) du vrai Leek, qui ne se sait pas veuve, se manifeste. Et surtout quand, pour faire bouillir la marmite, Alice brade les toiles sans grande valeur peintes par "Leek", faisant la fortune d'un marchand d'art avisé (Laird Cregar), bien embarrassé quand on s'aperçoit que lesdites toiles sont peintes par un mort. D'où un procès pour déterminer l'identité de Leek/Farrl, lequel, têtu, ne fait aucun effort pour aider la Justice. Mais l'autoritaire Alice montre en public les marques de naissance du peintre. Avant d'aller vivre avec lui dans les mers du Sud.

Gros titres de la Presse : UN VALET ENTERRÉ À L'ABBAYE.

The last run *Les complices de la dernière chance*, Richard Fleischer, USA, 1971, 95 mn

La sempiternelle histoire du "dernier coup" qui se termine mal. Ici, le gangster Harry (George C. Scott) rangé des voitures – c'est le cas de le dire – quitte le Portugal pour l'Andalousie où il apporte son aide à l'évasion du détenu Paul (Tony Musante) avec lequel il est censé faire un hold up. Les commanditaires ne veulent en fait que se débarrasser de Paul, mêlé à un obscur complot de l'OAS. Poursuites et échanges de coups de feu se soldent par le départ de Paul et de sa compagne Claudie (Trish Van Devere) sur le bateau de Harry, lequel est laissé mort sur une plage : "He was dead for years" commente le peu amène Paul.

Magnifiques paysages ibériques pour un petit film nerveux commencé par John Huston et dominé par la nostalgie de la jeunesse. Le vieillissant Harry, que Paul appelle "tonton", espérait, sans vraiment y croire, gagner le cœur de Claudie.

¡ Que viva Mexico ! Sergueï Eisenstein, Mexique, 1931, 84 mn

Cette reconstitution donne une idée du projet d'Eisenstein qui se voulait un hymne au Mexique, entre tradition indienne précolombienne et révolution de 1910. On retiendra surtout une longue séquence (30 mn) montrant la répression d'une révolte de peones au temps de Porfirio Díaz. Plastique magnifique, avec des chapeaux semblables aux feuilles de maguey.

The remains of the day *Les vestiges du jour*, James Ivory, Grande-Bretagne, 1993, 134 mn

D'après Kazuo Ishiguro, le film reforme le couple de *Howards End* (p. 248) pour raconter l'histoire d'un amour raté : Miss Kenton (Emma Thompson) en pince pour le majordome Stevens (Anthony Hopkins), lequel est tellement coincé dans son snobisme – comme tous ces larbins de luxe, il est une caricature de ses maîtres – mâtiné de timidité qu'il se refuse à répondre aux avances de la jeune femme. Laquelle, en désespoir de cause, quitte le château pour faire un mariage de raison. Vingt ans après, ils se revoient mais il est trop tard.

Stevens est un gros con pathétique, mais que dissimule-t-il derrière son impassibilité ? Le vide cache peut-être le vide. Une faille dans son flegme pourtant quand il casse une bouteille après que Miss Kenton lui a annoncé son mariage. Et les retrouvailles dans une station balnéaire de l'Ouest, ces mains qui s'étreignent sous la pluie alors qu'ils se quittent le soir tombé, sont bouleversantes.

Le château est celui de Lord Darlington (James Fox), membre du *Cliveden set*, "diplomates amateurs" emmenés par Lord Halifax qui s'ingénièrent à bloquer l'action de l'Europe pour laisser les mains libres à Hitler. D'où des réunions internationales pour le réarmement de l'Allemagne dont les participants finiront par arriver en chemise noire ; comme tous les bons nazis, ils sont végétariens. Réticents à l'"apaisement", un Français (Michael Lonsadale), un Américain (Christopher Reeve) et le filleul du Lord (Hugh Grant) qui mourra à la guerre.

Qu'en pense donc Stevens ? Rien, car il est trop occupé pour écouter. Quand un infect invité du château l'interroge à coups de "My good fellow" sur des enjeux internationaux très pointus, il avoue n'avoir aucune opinion, confirmant ainsi l'ineptie du suffrage universel. Vingt ans plus tard, quand il est amené à parler de son maître décédé, il commence par le renier – "Je ne l'ai pas connu" – pour finalement avouer et le défendre – "C'était une homme très bon".

Unfaithfully yours *Infidèlement vôtre*, Preston Sturges, USA, 1948, 101 mn

Sir Alfred (Rex Harrison), célèbre musicien anglais, est convaincu que son épouse américaine Daphne (Linda Darnell) le trompe avec son secrétaire, le bellâtre Tony (Kurt Kreuger). Tout en dirigeant son orchestre, il échafaude plusieurs plans pour se venger de l'infidèle. Le premier de ceux-ci repose sur l'enregistrement d'un disque qui peut passer pour l'appel au secours de Daphne tuée par Tony. Mais la mise en œuvre se révèle délicate et le complot s'envase. Tout comme le film d'ailleurs, Sturges n'étant vraiment pas doué pour le *slapstick* : le héros est incapable d'utiliser l'enregistreur – pourtant censer marcher tout seul ou presque – au terme d'une pénible séquence où il escalade des chaises cannées, histoire de passer le pied à travers. Avec Lionel Stander et Rudy Vallee.

Balanta *Le chêne*, Lucian Pintilie, Roumanie, 1992, 100 mn

La Roumanie de Ceaușescu. Après la mort de son père, une huile du Parti, une jeune femme (Maia Morgenstern) prend un poste d'institutrice dans la cité de Copșa Mică. Elle se fait violer en arrivant puis rencontre le chirurgien anti-conformiste Mitica (Razvan Vasilescu) avec lequel elle entame une liaison.

Le film est une succession d'épisodes picaresques montrant la décomposition du régime. Manœuvres militaires intempestives, arbitraire policier et Securitate omniprésente. Titi, un patient décédé de Mitica, consignait des utopies sur un cahier bleu ; la Police politique cherche à mettre la main sur ce document qu'elle sait pourtant n'être qu'un tissu d'inepties. Quand Mitica ramène le corps de Titi pour être enterré dans son village, il est suivi par deux argousins dans une voiture munie d'une galerie : ils profitent de l'occasion pour faire quelques provisions à la campagne. Avec Victor Rebengiuc.

Family viewing Atom Egoyan, Canada, 1987, 86 mn

Van (Aidan Tierney), environ vingt ans, adore sa grand-mère maternelle Armen que son père a placée dans un hospice. Il y rencontre Aline (Arsinée Khanjian) dont la mère, une autre pensionnaire, décède bientôt. Il a alors l'idée d'un échange d'identité entre la vivante et la morte pour pouvoir s'occuper avec amour de son aïeule qu'il installe dans l'aile désaffectée d'un hôtel. Ce qui lui permet aussi de la soustraire à son père Stan (David Hemblen), un maniaque de la vidéo qui enregistre tout, même ses ébats avec Sandra (Gabrielle Rose), quitte à effacer les précieuses cassettes tournées durant l'enfance de Van. Lequel est par ailleurs l'amant de sa marâtre Sandra... Pour couronner le tout, la call-girl occasionnelle Aline est spécialiste de l'amour téléphonique : c'est ainsi qu'elle participe, sans jamais les avoir rencontrés, aux rapports sexuels entre Stan et Sandra.

Dispositif narratif extrêmement complexe pour un résultat touchant. Ces images vidéo qu'on efface évoquent la prégnance d'un passé à jamais révolu.

Somewhere in time *Quelque part dans le temps*, Jeannor Swarc, USA, 1980, 99 mn

Fasciné par la photo d'une actrice, un dramaturge se débarrasse de tous les accessoires le liant au présent et s'auto-hypnotise pour retourner en l'an 1912. Il y retrouve la belle qui ne tarde pas à lui rendre son amour. Jusqu'au moment où une pièce de monnaie datée de 1979 oubliée dans son costume 1900 le sépare pour toujours de sa bien-aimée en le ramenant dans un présent détesté.

Le touchant scénario fantastique de Richard Matheson est gâché par une mise en scène prosaïque et appliquée, sans parler d'une distribution (Christopher Reeve, Jane Seymour et Christopher Plummer) peu exaltante.

Conte d'été Éric Rohmer, France, 1996, 114 mn

De passage à Dinard, Gaspard (Melvil Poupaud) s'embrouille dans ses flirts avec trois jeunes femmes, Margot (Amanda Langlet), Léna et Solène, auxquelles il promet séparément d'aller faire un tour à Ouessant. Fin des tergiversations lorsqu'il est subitement appelé à Nantes ; il se rend compte alors – mais est-ce bien sûr ? – qu'il aime Margot ... qui n'est plus disponible.

C'est du Rohmer rohmérisant, autrement dit verbeux, trop écrit. Personne ne tient de tels discours, même si le talent de Poupaud arrive à faire passer ceux de Gaspard. Ça fonctionnerait mieux en alexandrins ou alors avec un peu d'humour : par exemple celui de *Versailles-Chantiers* (p. 482), autre histoire d'un indécis face à trois femmes. Compte tenu de ces restrictions, le film, réussi, arrive parfois à s'animer, notamment quand Gaspard se fait envoyer sur les roses par sa chère Léna ; c'est comme si une tempête se déchaînait soudainement sur une mer calme.

Cobra woman *Le signe du cobra*, Robert Siodmak, USA, 1944, 68 mn

Kitschissime film en couleurs, avec Maria Montez (épouse de Jean-Pierre Aumont et future mère de Tina) dans deux rôles, comme plus tard Olivia de Havilland dans *The dark mirror* (p. 1094). Elle est la gentille Tollea et la cruelle Naja, bien nommée puisque prêtresse du cobra sacré. Manipulée par l'horrible Martok, Naja voudrait sacrifier sa sœur. Mais le reptile restera sur sa faim et Tollea s'en sortira, aidée par le jeune Kado (Sabu) et Hava (Lon Chaney Jr.), le muet de cette île située on ne sait trop où. Infantile.

Zhantai *Platform*, Zhangke Jia, Chine, 2000, 148 mn

1980 à Fenyang (Shanxi) : une troupe de théâtre interprète des chansons à la gloire du Grand Timonier. La rengaine paillarde "Dans vingt ans tu auras huit femmes et douze marmots" provoque une séance d'autocritique, car elle fait fi de la politique de contrôle des naissances. Mais quelque chose est en train de changer puisqu'on annonce la réhabilitation du "Khrouchtchev chinois" Liu Shaoqi. Quatre ans plus tard, alors qu'on entend la chanson disco "Gengis Khan", la troupe, privatisée, part en tournée et deux de ses membres ont des ennuis en tant que "couple illégitime". Mais là encore les choses évoluent, comme en témoigne ce film d'éducation sexuelle que regardent les membres du désormais "Electric band", groupe de rock prétendument venu de Shenzhen (près de Hong Kong) qui sillonne le pays ; pour pouvoir se produire dans un village, les filles doivent passer à la casserole, celle du petit chef local. 1990, retrouvailles décevantes des protagonistes (Tao Zhao et Hongwei Wang) dans une ville en pleine mutation comme le reste de la Chine : "creuser, boucher, recreuser, c'est ça Fenyang".

Lalka *La poupée*, Wojciech Has, Pologne, 1968, 152 mn

D'après Bolesław Prus. Dans la Pologne des années 1880, alors partie de l'empire russe, Wokulski (Mariusz Dmochowski), richissime commerçant et parvenu philanthrope, commet l'irréparable erreur de s'amouracher d'Izabela Łęcka (Beata Tyszkiewicz), fille d'un noble décavé. Il rétablit la situation financière de l'incapable père Łęcki en achetant sa maison bien au-dessus de sa valeur. Il se montre tellement utile à cette famille arrogante que la belle consent finalement à l'épouser… tout en entretenant une liaison avec un prétendu cousin (Andrzej Łapicki) avec lequel elle communique en anglais pour ne pas être comprise de Wokulski. Ce dernier jette finalement l'éponge et prend congé de la Poupée au moyen d'un éloquent "Farewell Miss Isa", façon de dire qu'il comprend l'anglais. Désespéré, il liquide ses affaires et part au bout du monde.

La mise en scène baroque utilise d'étonnants plans-séquences où le réalisme semble masquer un arrière-plan fantastique qui s'épanouira dans le film suivant, lui aussi en couleurs, *La clepsydre* (p. 845).

Stage fright *Le grand alibi*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1950, 105 mn

Retour en Angleterre et, en apparence, aux *Trente neuf marches* (p. 1615) : la jeune comédienne Eve (Jane Wyman) aide l'innocent Jonathan (Richard Todd) à échapper à la Police (Michael Wilding). Avec l'assistance de son père, joué par le pittoresque Alastair Sim, elle cherche à confondre l'actrice Charlotte Inwood (Marlene Dietrich) qu'elle croit coupable. Le film culmine dans une scène de kermesse très british où la présumée criminelle se voit offrir une poupée ensanglantée par un enfant. Eve découvre sur le tard que Charlotte n'est que la complice du véritable assassin, Jonathan ; lequel trouve la mort sur un plateau de théâtre.

Erreur de dramaturgie (cf. *Saboteur*, p. 677), ce sont les méchants, Charlotte et Jonathan, qui ont peur. Pour espionner l'actrice, Eve soudoie sa caméraste (Kay Walsh, excellente) et prend sa place, ce qui suppose un maquillage ingrat que Wyman sabotait en cachette pour ne pas paraître moins belle que Dietrich… un combat pourtant perdu d'avance.

Le film débute par un flash-back mensonger qui fut, au nom d'on ne sait trop quel principe, reproché à Hitchcock. Marlene chante *The laziest gal in town*.

Bestiaire Denis Côté, Canada, 2012, 72 mn

N'est pas Frederick Wiseman (cf. *Zoo*, p. 916) qui veut : ce documentaire sur un zoo québecois est fastidieux, notamment tout ce qui concerne les humains. Mais il réussit, grâce à des cadrages inattendus, d'étonnants gros plans d'animaux, festival de cornes, pattes, becs et ailes. Et d'yeux, dont ceux d'une autruche.

The Eiger sanction *La sanction*, Clint Eastwood, USA, 1975, 129 mn

Clint Eastwood incarne Hemlock (= ciguë), tueur à gages pour la CIA et improbable professeur d'histoire de l'art qui s'est offert une collection privée digne de l'ex Jeu de Paume avec l'argent de ses "sanctions" (= meurtres). Parmi ses victimes, un homosexuel (Jack Cassidy) qui fait ses coups... par derrière.

Comme dans *Secret agent* (p. 1049), la cible inconnue à abattre, en fait un vieil ami du héros (George Kennedy), se trouve dans une station alpine suisse. Mais elle est non identifiée, d'où de possibles méprises. Sans parler des inévitables manipulations des services secrets, tous pourris au cas où on ne le saurait pas.

Le seul intérêt du film réside dans les scènes de montagne : à l'entraînement, dans le parc national de Zion (Utah), puis sur les flancs vertigineux de l'Eiger.

The steel helmet *J'ai vécu l'enfer de Corée*, Samuel Fuller, USA, 1951, 84 mn

La guerre de Corée, vue à travers le sergent Zack (Gene Evans), un brutal-mais-il-en-faut-des-comme-ça. Il sait qu'on ne doit pas aller chercher les "dog tags" (identifications) sur les cadavres, souvent piégés par les "gooks" (chinetocks). Et n'hésite pas à abattre un prisonnier pour une remarque déplaisante ; il essaie de le ranimer car il aurait gagné une perm' en le ramenant vivant.

Avant d'être abattu par Zack, le sale Rouge avait tenté de corrompre un Noir en lui parlant de la ségrégation. Réponse très sage : "Ne brûlons pas les étapes, dans 50 ans on aura le droit de s'asseoir au milieu des bus, dans 100 ans à l'avant"... et dans 70, au temps de Trump ?

Question couleur locale, on apprend que l'hymne de la Corée du Sud se chantait sur le timbre d'*Auld lang syne*. Par contre, le Bouddha qui trône dans le temple n'est guère coréen avec son visage d'Occidental : sa laideur trahit le manque de moyens de cette production du studio Lippert de "Poverty Row".

Les glaneurs et la glaneuse Agnès Varda, France, 2000/2002, 141 mn

Documentaire en deux parties sur le glanage et sa variante, le grapillage, ainsi que diverses formes de récupération. Cela va de la nourriture sur les marchés aux pommes de terre mal calibrées qui finissent à la décharge. Ainsi cette patate en forme de cœur qui sert de symbole au film. Un film qui n'en manque pas, de cœur : portrait chaleureux d'une France de déclassés, mais aussi de marginaux qui ont décidé de vivre "autrement", sans parler des artistes qui ont fait du recyclage la base même de leur activité.

Il y a aussi la glaneuse Agnès. Qui tient d'une main la caméra pour filmer l'autre envahie par des taches brunes : "J'ai l'impression que je suis une bête. C'est pire : je suis une bête que je ne connais pas."

Flamingo road *Boulevard des passions*, Michael Curtiz, USA, 1949, 94 mn

Dans la fictive Boldon, la serveuse de restaurant Lane (Joan Crawford) entame une liaison avec l'adjoint Fielding (Zachary Scott), contrecarrant ainsi les plans du shérif Titus (Sydney Greenstreet) qui veut en faire un sénateur. Lane perd son travail puis fait de la prison sous une accusation de racolage montée par Titus. Mais la jeune femme décroche le grot lot : l'influent politicien Dan (David Brian) l'épouse et l'installe dans le quartier huppé de Flamingo road.

Fielding, sénateur mal marié, sombre dans l'alcoolisme. Titus, qui le voyait gouverneur, décide de concourir à sa place et monte une campagne de calomnies contre Dan au moyen de témoignages obtenus par chantage. Il croit arriver à ses fins quand Fielding se suicide chez Lane : il insinue alors qu'elle était sa maîtresse mais est abattu par la jeune femme... de façon suffisamment accidentelle pour laisser présager un *happy end* à ce mélodrame superbement interprété, notamment par Greenstreet, plus monstrueux que jamais.

Macario Roberto Gavaldón, Mexique, 1960, 90 mn

D'après *La mort marraine* des frères Grimm, transposée par Traven dans le Mexique colonial. Le pauvre paysan Macario (Ignacio López Tarso) obtient de la Mort (Enrique Lucero) le pouvoir de guérison mais son succès lui vaut d'être persécuté par l'Inquisition. Avec la touchante Pina Pellicer dans le rôle de l'épouse.

The lady vanishes *Une femme disparaît*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1938, 96 mn

L'intrigue, située dans un train, est centrée sur la disparition d'une Anglaise (May Whitty) que personne sauf l'héroïne (Margaret Lockwood) ne semble avoir remarquée. Aidée d'un musicologue (Michael Redgrave), elle finira par libérer la vieille dame qui pourra rejoindre Londres porteuse d'un message secret.

Ce message n'est qu'un MacGuffin d'autant plus improbable qu'il est codé dans un thème musical qu'on peut fredonner ! Deux homosexuels cocasses, Charters et Caldicott (Basil Radford et Naunton Wayne) campent l'engeance la plus agaçante qui soit, non pas les sportifs mais leurs supporters – ici de cricket. Les scénaristes Sidney Gilliat et Frank Launder devaient réutiliser le couple Charters/Caldicott dans trois autres films, dont *Train de nuit pour Munich* (p. 1120).

Derrière le divertissement, on perçoit la menace totalitaire, incarnée par d'inquiétants personnages d'allure italo-allemande, dont Paul Lukas. L'antipathique Anglais joué par Cecil Parker renvoie aux pacifistes munichois.

Hitchcock, qui fait sa sempiternelle apparition à la toute fin, décidera rapidement de se montrer au début des films pour éviter de déconcentrer le spectateur.

Nagaya shinshiroku *Récit d'un propriétaire*, Yasujirō Ozu, Japon, 1947, 71 mn

À Tōkyō, dans le quartier de Tsukiji, la ruelle des "maisons longues" (nagaya) et la promiscuité de ses habitants. Un enfant y trouvé est recueilli ; Otane (Chōko Iida, excellente) s'énerve contre ce pisse-au-lit avant de se prendre d'affection pour lui au point de se faire tirer le portrait ensemble. Elle est bien dépitée lorsque le père de l'enfant (Eitarō Ozawa) vient le récupérer. Qu'à cela ne tienne, les orphelins ne manquent pas : ils se regroupent au parc d'Ueno près de la statue de Saigō (chef de la rébellion de 1877) flanqué de son chien.

Ce film qui clôt la première manière d'Ozu se situe, pour la dernière fois, dans un milieu populaire : le récit est attribué, non au propriétaire, mais au "gentleman" (Chishū Ryū) de la nagaya. Avec Mitsuko Yoshikawa, Takeshi Sakamoto, Reikichi Sakamura ; Ryū interprète une de ces ballades rythmées dont il avait le secret.

Le silence de la mer Jean-Pierre Melville, France, 1949, 87 mn

Touchante adaptation du célèbre roman publié en 1942 par les Éditions de Minuit, servie par l'austérité du propos et de la mise en scène. Il s'agit d'une dénonciation du nazisme à travers le personnage d'un officier allemand idéaliste (Howard Vernon) qui croit que cette guerre sera la "der des der" et que France et Allemagne marcheront désormais main dans la main. La plus grande partie du film consiste en de longs monologues de l'officier devant ses hôtes français dignes et muets, un vieil homme (Jean-Marie Robain) et sa nièce (Nicole Stéphane).

Anachronique référence au camp de Treblinka qui n'existait pas en 1941.

Kvinnodröm *Rêve de femmes*, Ingmar Bergman, Suède, 1955, 88 mn

Doris (Harriet Andersson) est un modèle un peu stupide. Abordée à Göteborg par Otto (Gunnar Björnstrand), un respectable consul, elle se laisse emmener au parc d'attractions, offrir une robe, des chaussures et un collier. Le champagne aidant, elle est à point pour la casserole... mais la fille du dragueur déboule en traitant son père de vieux radin et en humiliant Doris qui s'en va, comme Cendrillon, en abandonnant ses cadeaux et le séducteur confit dans sa lâcheté.

La photographe Susanne (Eva Dahlbeck) qui accompagne Doris vit une expérience similaire, en plus sordide. Son ex-amant Henrik (Ulf Palme) lui propose d'aller passer quelques jours avec lui à Oslo ; mais l'épouse intervient et révéle que Henrik dépend financièrement de son bon vouloir. L'amant s'éclipse la queue entre les jambes ; ce qui ne l'empêche pas d'écrire à Susanne, rentrée à Stockholm, pour confirmer son intention de la voir à Oslo. Elle déchire la lettre.

Veulerie des hommes, certes. Mais on se demande bien pourquoi ce jeu continue quand même à fonctionner.

Three ages Buster Keaton & Edward F. Cline, USA, 1923, 64 mn

Cette parodie d'*Intolérance* (p. 564) nous fait vivre la même histoire d'amour à trois époques différentes avec les mêmes acteurs : Buster Keaton et Wallace Beery se disputent la main de Margaret Leahy à l'Âge des cavernes, à l'époque romaine et au XX^e siècle. Le scénario est divisé en cinq épisodes : 1) Les parents de la jeune femme préfèrent Beery à Buster qui va consulter un augure ; 2) Buster essaie, en vain, de séduire une autre jeune femme ; 3) Buster, qui avait battu Beery en duel, est mis temporairement hors course ; 4) Buster enlève Leahy au moment de son mariage avec Beery ; 5) Ils vécurent heureux et eurent... douze enfants à l'Âge de pierre, cinq à l'époque romaine, un toutou en 1923.

Les épisodes anciens jouent sur l'anachronisme : la massue préhistorique sert à jouer au base ball, les cartes de visite sont gravées sur pierre et l'on emmène la promise en la tirant par les cheveux. Dans l'Antiquité romaine, Buster porte une sorte de bracelet-cadran solaire, le signe "no parking" est écrit en latin NON POSTUM EXIT et le char de course est tiré par des chiens, dont un de secours dans le coffre. Dans l'épisode contemporain, c'est la future belle-mère qui porte la culotte et somme les prétendants de montrer leur compte en banque, First National pour Beery, Last National pour Buster. Ce dernier va s'asseoir à la table d'une jeune femme qui se remaquille ; il se met à l'imiter en se faisant la barbe en public. Le premier (et très réussi) long-métrage de Keaton.

The unknown *L'inconnu*, Tod Browning, USA, 1927, 49 mn

Alonzo (Lon Chaney) est un artiste manchot qui se produit en lançant des couteaux ; il fait d'ailleurs bien d'autres choses avec ses pieds, fumer, boire un verre et même jouer de la guitare – mais on ne voit pas son pied gauche de trop près ! Quand il rentre dans sa roulotte, son acolyte Cojo (John George, 1,27m) le libère d'un corset qui dissimule des bras qu'il a toujours et une main gauche difforme. Ce subterfuge sert à détourner les soupçons de la Police qui recherche précisément un criminel au pouce dédoublé. La belle Nanon (Joan Crawford), fille du directeur du cirque, a un problème avec les hommes car elle n'aime pas leurs sales paluches qui ont tendance à s'égarer. Alonzo est donc le compagnon idéal, le problème étant ses bras qu'il ne saurait dissimuler dans l'intimité. Qu'à cela ne tienne, il se les fait couper pour de bon ! Mais découvre en revenant de la clinique que Nanon a surmonté sa phobie et qu'elle se prépare à épouser l'hercule Malabar (Norman Kerry). Alors que le fiancé se produit attaché à deux chevaux, Alonzo tente en vain de provoquer l'accident qui lui arracherait les bras.

Chef d'œuvre du muet en dépit – et surtout à cause – de son extravagance où Chaney trouve son rôle le plus délirant. On retrouvera le monde du cirque dans *Freaks* (p. 147) du même Browning.

Buta to gunkan *Cochons et cuirassés*, Shōhei Imamura, Japon, 1961, 108 mn

Les cuirassés renvoient aux navires d'une base américaine (Yokosuka) qui apporte une douteuse prospérité au voisinage. Les filles se prostituent quand elles ne sont pas carrément louées à de riches Américains par leur famille : c'est ce qu'il arrive à Haruko (Jitsuko Yoshimura). Les garçons sont yakuza et se livrent à divers trafics, ici une cargaison de porcs. Le jeune Kinta (Hiroyuki Nagano) trempe dans toutes ces magouilles qu'il ne comprend qu'à moitié ; quand il apprend que la bande veut lui faire porter le chapeau pour un crime qu'il n'a pas commis, il s'empare d'une mitraillette et tire à l'aveuglette. Après s'être livré à un réjouissant lâcher de cochons dans les rues de la ville, il ira agoniser dans une cuvette de chiottes. Haruko, qui pensait s'en aller avec lui, part seule pour Kawasaki et croise en gare un troupeau de chair fraîche destinée aux marins US.

Le film est une sorte de contrepoint comique à *Kuroi kawa* (p. 685), autre film anti-américain. Mais Imamura ne persistera pas dans le tract politique.

Shutter Island Martin Scorsese, USA, 2010, 138 mn

1954. Accompagné de son adjoint Chuck (Mark Ruffalo), le policier Teddy Daniels (Leonardo DiCaprio) enquête sur une meurtrière internée dans un établissement psychiatrique situé sur une île. Mais tout se complique progressivement, devient confus à mesure que Teddy approfondit ses recherches. On finit par apprendre qu'il est en réalité un des pensionnaires de l'île et que, pour fuir une réalité intolérable – il a tué son épouse, une folle qui venait de noyer leurs trois enfants –, il a changé son nom d'Andrew Laeddis en son anagramme Teddy Daniels. Les médecins (Ben Kingsley, Max von Sydow) ont eu recours au subterfuge de l'enquête pour lui faire accepter son crime ; Andrew recouvre en effet ses souvenirs, mais un instant seulement avant de réintégrer sa carapace protectrice pour redevenir Teddy. C'est un peu l'histoire de *Mulholland Drive* (p. 40) ; mais le réalisateur a trop mis les points sur les ı.

Panic in year zero *Panique année zéro*, Ray Milland, USA, 1962, 92 mn

Attaque atomique sur Los Angeles : Harry et Ann Baldwin (Ray Milland et Jean Hagen) ont, heureusement pour eux, déjà quitté la ville avec leurs deux enfants au moment de sa destruction. Ils rejoignent difficilement la zone montagneuse où ils avaient prévu de passer leurs vacances et doivent affronter divers dangers, dont un groupe de voyous qui viole la fille et blesse grièvement le fils. Puis l'Armée rétablit l'ordre alors qu'un armistice est signé au niveau mondial.

Harry fait passer sa famille avant tout : s'il n'y a plus d'autorité, est-ce que tout est permis ? Le retour à la normale, trop rapide, désamorce le débat.

The french connection II John Frankenheimer, USA, 1975, 114 mn

Suite et fin de *French connexion* (p. 534). "Popeye" Doyle (Gene Hackman) se rend à Marseille pour mettre un terme aux activités de Charnier (Fernando Rey). Ce dernier lui joue un mauvais tour en le kidnappant pour le bourrer d'héroïne ; après une douloureuse désintoxication, Popeye démantèle le laboratoire clandestin du trafiquant et l'abat alors qu'il quittait le Vieux-Port sur son yacht.

Le film est centré sur l'opposition entre Doyle et son collègue français (Bernard Fresson). Sans la moindre considération pour les "Frogs", Popeye accumule les bavures, qu'il cause la mort d'un indic en le grillant ou qu'il aille, avec son bidon d'essence, incendier l'hôtel minable qui sert de repaire aux trafiquants. La scène de sevrage où il réclame des *Hershey bars* et, complètement bourré, n'en finit plus de déblatérer sur le baseball est le meilleur moment du film. Le décor marseillais nous rappelle la disparition de l'enseigne BAZE et des trolleys.

Napló gyermekeimnek *Journal intime*, Márta Mészáros, Hongrie, 1984, 102 mn

Film autobiographique sur le retour de l'orpheline Juli (Zsuzsa Czinkóczi) dans la Hongrie de 1947 : sa relation conflictuelle avec sa mère adoptive Magda (Anna Polony), une communiste rigide qui lui reproche de sécher les cours pour aller au cinéma – extraits de films staliniens – et la compréhension qu'elle trouve auprès de son "grand-père" (Pál Zolnay) et d'un voisin, l'ingénieur János (Jan Nowicki) qui est emprisonné on ne sait trop pourquoi. On apprend à la fin que, contrairement au père de Juli, sculpteur communiste exilé en URSS et disparu lors d'une purge, il n'a pas été exécuté.

Premier opus, sincère et touchant, d'une trilogie (cf. pp. 1818, 95).

Mephisto István Szabó, Hongrie, 1981, 138 mn

Bien que très marqué à gauche, le grand acteur Höfgen (Klaus-Maria Brandauer, éblouissant) continue son activité sous le nazisme. On lui demande de ne plus céder au "bolchévisme culturel", d'arrêter de "souiller sa race" et donc de larguer sa maîtresse métisse, etc. Il s'y prête à contre-cœur en se disant qu'il est plus utile à l'intérieur du système – en prenant la direction du Théâtre d'État prussien – qu'en exil. Mais c'est un lâche qui se ment à lui même. Dans un dernier plan symbolique, il est poursuivi par des projecteurs au centre d'un stade : "Que veulent-ils de moi ? Je ne suis qu'un acteur."

Le personnage s'inspire de Gustaf Gründgens qui fut le mari de la fille de Thomas Mann, rebaptisée Barbara Bruckner et jouée par Krystyna Janda. À l'époque du film, le roman de Klaus Mann (1936) dont est tiré le scénario était interdit en Allemagne à la suite d'un procès intenté par les héritiers Gründgens.

It's a mad mad mad mad world *Un monde, fou, fou, fou, fou*, Stanley Kramer, USA, 1963, 161 mn

Un gangster victime d'un accident mortel révèle aux automobilistes venus le secourir la présence d'un magot de 350000 $ dans un parc de la fictive Santa Rosita, à l'autre bout de la Californie. Les huit témoins se livrent alors à une course au trésor, usant de tous les moyens pour rejoindre la petite ville, de la bicyclette pour enfant au biplan. Divers parasites se joignent à la bande : ils sont finalement 14 dans le parc à s'activer autour du W formé par quatre palmiers plantés en biais, dont un Anglais (Terry-Thomas) et même le policier local Culpeper (Spencer Tracy) qui tente de doubler les autres. Ce beau monde termine à l'hôpital avec des fractures multiples et un procès en vue pour Culpeper.

Cette réjouissante débauche de *slapstick* fonctionne très bien à cause de son hénaurmité. Le rôle principal est sans conteste celui tenu par Ethel Merman, caricature du matriarcat américain que certains qualifient d'"old bag" ; difficile d'y déceler cependant la moindre misogynie car son fils (Dick Shawn) est une sorte de crétin et les autres hommes, que la course au dollar rend fous, peu reluisants. Petits rôles pour Buster Keaton et Zazu Pitts (son dernier).

The New World *Le Nouveau Monde*, Terrence Malick, USA, 2005, 172 mn

L'émouvante histoire de la princesse Pocahontas (Q'orianka Kilcher, 14 ans, d'ascendance Quechua par son père) et des deux hommes de sa courte vie (1595–1617), le capitaine Smith (Colin Farrell) et John Rolfe (Christian Bale) dont elle a un enfant. Un film contemplatif et un peu ennuyeux.

Ukikusa monogatari *Histoire d'herbes flottantes*, Yasujirō Ozu, Japon, 1934, 86 mn

Une troupe d'acteurs ambulants fait escale dans un village. C'est l'occasion pour leur chef Kihachi (Takeshi Sakamoto) de rendre visite à son ancienne flamme Otsune (Chōko Iida) qui a élevé leur fils Shinkichi (Kōji Mitsui). Lequel prend Kihachi pour un oncle et passe beaucoup de temps avec lui, notamment à la pêche où ils lancent leurs cannes de concert, plan qui sera repris dans *Il était un père* (p. 156). Vedette de la troupe, Otaka (Emiko Yagumo) prend ombrage des visites de son amant Kihachi à Otsune et charge sa collègue Otoki (Yoshiko Tsubouchi) de séduire Shinkichi. Les affaires de la compagnie vont si mal que Kihachi se résout à la dissoudre. Otsune lui demande alors de rester sur place ; après avoir assumé son statut de père auprès de Shinkichi, il décide de s'en aller reformer une nouvelle troupe d'"herbes flottantes" (ukikusa). Et repart avec Otaka qui s'est rabibochée avec lui ; dernier plan sur l'arrière du train qui s'éloigne. Seconde version, parlante et en couleurs, mais moins réussie : *Ukikusa* (p. 1074).

L'opéra de quat'sous Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1931, 102 mn

Londres. Le gangster Mackie (Albert Préjean) épouse Polly (Florelle) : noces dans un entrepôt avec des cadeaux de mariage volés – on n'a pas trouvé d'horloge. Le père de Polly est Peachum (Gaston Modot), le roi des mendiants ; cet "homme le plus pauvre de Londres" épris de respectabilité fait arrêter Mackie qui échappe à la potence grâce à Jenny (Margo Lion), une pute au grand cœur, alors qu'il est devenu une personne comme-il-faut, Polly ayant entre temps pris la direction d'une banque. Ce beau monde se réconcilie sur le dos des mendiants que Peachum avait envoyés perturber les fêtes du couronnement.

Version bien interprétée mais un peu trop "française" de l'œuvre de Brecht et Weill (p. 1758). Petits rôles pour Vladimir Sokoloff en gardien de prison (dans les deux versions) et Antonin Artaud en mendiant débutant.

La resa dei conti *Colorado*, Sergio Sollima, Italie, 1967, 110 mn

Le chasseur de primes Corbett (Lee van Cleef) poursuit le Mexicain Cuchillo (= Couteau, Tomás Milián), dont il découvrira qu'il est accusé à tort. Succession d'épisodes picaresques dont celui où Corbett vole au secours d'une jeune mormone de 12 ans : "– Votre fille est sauvée. – Ce n'est pas ma fille, mais ma quatrième épouse !". Le film se referme sur une série de duels (musique d'Ennio Morricone) contre les trois méchants, dont un caricatural Teuton (Gérard Herter).

Cet excellent spaghetto tourné en Espagne, notamment dans le chaos de Manzanares el Real, se passe entre Texas et Mexique, nullement au Colorado. Survivance de Mussolini, on s'y donne encore du "Voi" (p. 11).

Baccara Yves Mirande, France, 1935, 86 mn

Maître Lebel (Marcel André) suggère à son amie étrangère Elsa (Marcelle Chantal) d'épouser un Français pour acquérir la nationalité et éviter l'expulsion puisque son amant en titre, le banquier véreux Gouldine, est proche de la faillite. Le choix se porte sur le pittoresque André (Jules Berry, excellent), panier percé et joueur – d'où le titre. Lorsque Gouldine prend la fuite, Elsa est jugée comme complice et acquittée ; elle s'en va en compagnie d'André – le mariage ayant été consommé – et de son meilleur ami Charles (Lucien Baroux).

Le film est une critique assez déplaisante de la société de l'époque qui culmine lors du procès : Gouldine renvoie au "Juif Stavisky" et les récriminations d'André, ancien combattant décoré et sept fois blessé, ont des relents de 6 février 1934 – "une bonne petite mitrailleuse" dit-il en visant le personnel politique. On est donc étonné de trouver le nom de France Gourdji (alias Françoise Giroud) au générique. Baroux y va de sa chanson et s'en tire bien.

Belphégor Claude Barma, France, 1965, 289 mn

Ce giallo met en scène un étudiant (Yves Rénier) qui, aidé par un sympathique policier Ménardier (René Dary) et sa fille, mène une enquête sur le mystérieux Belphégor que le gardien Gautrais (Paul Crauchet) a cru surprendre dans une salle du Louvre. On découvrira le secret des Rose-Croix et du métal de Paracelse qu'a percé l'horrible Williams (François Chaumette), lequel ne recule devant rien, pas même le meurtre de sa mère (Sylvie). Il manipule la belle Florence (Juliette Gréco) avec l'aide de Stéphanie, la sœur jumelle de cette dernière : c'est Florence qui, sous hypnose, incarne le terrifiant Belphégor ! Avec Palau et Muni.

Le succès, mérité, de ce feuilleton télévisé en quatre épisodes était en partie dû à un choix limité de programmes, la seconde chaîne n'ayant alors que quelques mois. C'était un temps où la prison de la Petite Roquette fonctionnait encore, où Malraux venait de faire décrasser le Louvre et où Philips avait commercialisé une nouveauté dont le succès fut foudroyant : le magnétophone portatif à cassettes.

Le policier du film est la fusion de deux personnages du film muet de 1927 (p. 1811), Ménardier et Chantecoq, le détective favori d'Arthur Bernède (17 titres) dont le nom est tout un programme ! Ses débuts remontent à 1912, dans *Cœur de française* où il était opposé à trois Teutons, les champions respectifs de la saucisse, du sommeil à volonté et de la bière de Munich.

La haine Mathieu Kassovitz, France, 1995, 94 mn

C'est le monde des banlieues déshéritées qu'évoque ce film sans concession qui suit, pendant une journée, un trio BBB (black-blanc-beurre comme on disait à l'époque). Rap, verlan, petits trafics : un de leurs voisins, surnommé Darty, refourgue de l'électronique volée. Les flics ne sont pas loin, un peu impuissants et prompts au passage à tabac ; en cas de bavure, ils ne risquent pas grand-chose.

C'est souvent drôle, ainsi cette discussion culturelle sur les mérites respectifs de Pif le Chien et d'Hercule le Chat. Ou encore cette prédiction de la grand-mère de Vinz (Vincent Cassel) qui craint qu'il finisse par bouder la Synagogue, remarque digne de Thomas de Quincey : "If once a man indulges himself in murder, very soon he comes to think little of robbing ; and from robbing he comes next to drinking and Sabbath-breaking, and from that to incivility and procrastination". Une publicité ironique "Le monde est à vous" renvoie à *Scarface* (p. 422). Le "Jusqu'ici tout va bien", qui avait déjà servi dans *Les sept mercenaires* (p. 1033), vient de Paul-Louis Courier : "Arlequin, dit-on, tombant du haut d'un clocher, se trouva assez bien en l'air avant de toucher le pavé". Mais pourquoi donc alourdir cette image assez juste avec le redondant "l'important c'est l'atterissage" ? Qui ne pouvait que mal se passer : trente ans plus tard, la haine a pris le pouvoir entre tirs de Kalachnikov et de LBD. Avec Hubert Koundé.

Au revoir là-haut Albert Dupontel, France, 2017, 117 mn

Histoire de deux copains rescapés de la Grande Guerre. Maillard (Albert Dupontel) est ancré dans un réel terre-à-terre et parfois comique alors que Péricourt (Nahuel Pérez Bisacayart) est un personnage poétique, voire onirique : il cache son visage sans menton derrière une multitude de masques qui reflètent ses états d'âme. Tous deux comptent gagner beaucoup d'argent au moyen de monuments aux morts qu'ils n'ont aucune intention de livrer. Ils ne sont pas les seuls à vouloir tirer parti du carnage : le sabreur Aulnay-Pradelle (Laurent Lafitte) s'est reconverti dans le juteux bizness de la réinhumation des soldats.

Le film culmine sur une scène bouleversante. Péricourt, qui avait changé d'identité pour échapper à sa famille, est retrouvé par son père (Niels Arestrup) qui lui avoue qu'il l'aime et le comprend enfin. Une larme perle sur le beau masque d'oiseau, les deux s'étreignent et le fils s'envole d'un balcon du Lutétia pour s'écraser, réconcilié. C'est à ce moment qu'on perçoit l'immense souffrance causée par la guerre, jusque là refoulée. Cette histoire d'escroquerie aux monuments aux morts se révèle *in fine* un émouvant tombeau dédié aux disparus.

Cette belle adaptation d'un roman de Pierre Lemaître souffre néanmoins d'un style un peu tape-à-l'œil avec moult cadrages inattendus et mouvements de caméra. Mention spéciale pour Michel Vuillermoz, impayable inspecteur tatillon qui ne lâche pas les basques de l'horrible Aulnay-Pradelle.

Invitation to a gunfighter *Le mercenaire de minuit*, Richard Wilson, USA, 1964, 93 mn

De retour au Nouveau-Mexique après la guerre de Sécession, Matt Weaver (George Segal) découvre qu'il a perdu maison et fiancée (Janice Rule) : sous prétexte qu'il est un "Reb" (sudiste), le puissant Brewster (Pat Hingle) l'a dépouillé. Comme Matt proteste, Brewster engage un tueur (Yul Brynner) dénommé Jules Gaspard d'Estaing (!). Ce personnage fantasque et imprévisible finit par s'en prendre à la ville et ses habitants malhonnêtes tout en épargnant Matt.

Western atypique dominé par son étonnant protagoniste en porte-à-faux – sa mère était une esclave quarteronne –, un individu suicidaire qui n'a de place nulle part. Le meilleur rôle de Brynner ?

L'or du duc Jacques Baratier, France, 1965, 83 mn

Un noble décavé (Claude Rich) reçoit en héritage un autobus à impériale venu d'Inde, sans savoir qu'il est en or massif.

Cette histoire loufoque au scénario invertébré se réduit à un défilé d'acteurs : Pierre Brasseur, Jacques Dufilho, Noël Roquevert, Daniel Emilfork...

P'tit Quinquin Bruno Dumont, France, 2014, 197 mn

Roger van der Weyden (Bernard Pruvost) n'est pas peintre, mais commandant de gendarmerie sur la Côte d'Opale. C'est un bafouilleur au langage fleuri – *mouque à brin* pour *mouche à merde* – et aux perles mémorables – "C'est pire que la shoya ici". Assisté du Lt. Carpentier, il enquête sur une série de meurtres qui se produisent à Audresselles. Des gens sont découpés, puis donnés en pâture à des vaches folles. Au milieu de ce carnage qui n'aura pas vraiment d'explication, deux enfants, P'tit Quinquin (Alane Delhaye) et Eve (Lucy Caron).

Détails incongrus. Lors d'une messe funèbre, le prêtre se livre à des pitreries, le commandant a un gros tatouage sur le bras, un débile quitte le restaurant où il mangeait avec ses parents pour s'asseoir au volant de la berline familiale, Carpentier conduit sa voiture en équilibre sur deux roues. Les anciens combattants se plaignent d'être de moins en moins nombreux et attendent la relève.

Les enfants, frustes et arriérés, sont racistes ; ils seront plus tard semblables à leurs peu loquaces parents, comme cet oncle de Quinquin, fou et suspect. À moins que le coupable ne soit cet homme à la moto – grosse moto, petite quéquette dit Carpentier – veuf d'une des victimes. Le Diable se tapit quelque part dans cette comédie débridée... Sauce rallongée dans *Coincoin et les z'inhumains* (p. 125).

Dragon seed *Les fils du dragon*, Harold S. Bucquet & Jack Conway, USA, 1944, 148 mn

Film de propagande exaltant la lutte des Chinois contre l'envahisseur japonais. Les acteurs viennent tous de l'Empire du Milieu : le père de famille (Walter Huston) et son épouse (Aline MacMahon), son cousin (Henry Travers) et son épouse (Agnes Moorehead, plus vieille taupe que jamais : elle est d'ailleurs comparée à cet animal, mais c'est un commentaire sur sa vision), son gendre (Akim Tamiroff) et sa bru (Katharine Hepburn), sans parler du troisième fils (Hurd Hatfield). Cette distribution prouve qu'on peut se faire brider les yeux.

Le scénario, dû à la romancière américaine Pearl Buck, n'a qu'un rapport superficiel avec la Chine. C'est davantage la chronique abstraite de l'occupation du pays X par le pays Y, lesquels, pour des raisons politiques, sont devenus Chine et Japon. Une séquence décroche la timbale, celle où la bru Hepburn, pour se débarrasser du traître Tamiroff, se rend dans les cuisines de l'Armée nippone et arrive, malgré les assiduités du chef-cuisinier japonais (J. Carroll Naish), à empoisonner le canard laqué : on comprend comment les occupants ont été vaincus.

Le seul élément authentique est caché, sans doute involontaire. La partition d'Herbert Stothart cite abondamment la *Marche des volontaires* (du film *Fengyun Ernü*, 1935), chant communiste qui deviendra en 1949 l'hymne de la Chine Populaire. Ce qui sonne comme un pied-de-nez à la très réactionnaire MGM.

Alfred Hitchcock presents VI&VII Alfred Hitchcock, USA, 1960-62, 1918 mn

La sixième "saison" de la célèbre série (p. 1089) comporte 38 épisodes dont deux réalisés par le maître. Toujours intarissable à propos de la publicité, on le voit, surmonté d'une auréole, réciter la litanie des bienfaits des *commercials*. Et aussi se réveiller d'un cauchemar dont le récit en flash-back n'est autre que l'annonce qui suit. D'ailleurs ces "entertainment blackouts" sont comme les médicaments, c'est amer, mais on se sent mieux quand c'est fini ; et, de toute façon, ennuyer son prochain à en mourir n'est pas un crime. Quand il ne s'en prend pas au "sponsorial pronunciamento", il nous présente ses inventions, comme cette guillotine de musculation dont il fait monter et descendre le couperet en s'exerçant.

Certains scénarios renvoient à des œuvres connues : le n° 2 *The doubtful doctor* à *It's a wonderful life* (p. 399), le n° 19 *The landlady* à *Arsenic and old lace* (p. 1259) et le n° 14 *The changing heart* est inspiré de *L'homme au sable*.

Ces histoires reposent sur leur chute. Les n^os^ 1 *Mrs. Bixby and the colonel's coat*, 12 *The baby-blue expression*, 17 *The last escape*, 26 *Coming, mama*, 27 *Deathmate* et 30 *You can't trust a man* sont dans le style "retour à l'envoyeur". D'autres, les n° 6 *Pen pal*, le n° 15 *Summer shade*, le n^os^ 20 *Throwback*, 23 *Incident in a small jail*, 33 *Self defence*, 36 *Final arrangements* et 38 *Ambition* sont dans le style "horrible dénouement". Alors que les n^os^ 18 *The greatest monster of them all*, 21 *The kiss-off*, 24 *A woman's help*, 25 *Museum piece*, 29 *The pearl necklace* et 37 *Make my death bed* relèvent de la vengeance immorale mais justifiée. Épisodes atypiques, les n^os^ 4 *The contest for Aaron Gold*, 5 *The five forty eight* et 16 *A crime for mothers* ne sont pas des histoires de meurtre, mais plutôt de personnages solitaires et malheureux.

La septième "saison" comporte 39 épisodes dont un réalisé par Hitchcock lui-même : un enfant se promène avec un revolver chargé qu'il prend pour un jouet qu'on lui enlève *in extremis*. Avec les railleries habituelles contre la publicité, ainsi juste avant une interruption : "After the deluge, me."

Le scénario du n° 1 *The hatbox* est une sorte de version parodique de *Rear window* (p. 1008). Et comme toujours, beaucoup d'histoires reposent sur leur chute. Les épisodes n^os^ 6 *Beta Delta Kappa*, 16 *The case of M.J.H.*, 17 *The faith of Aaron Menefee*, 24 *Apex*, 25 *The last remains* et 33 *The opportunity* sont dans le style "arroseur arrosé". Avec une mention spéciale pour le n° 19 *Strange miracle*, la meilleure histoire du lot, tellement bonne que Mocky l'a piratée dans son *Miraculé* (p. 246). Il y a aussi quelques dénouements horribles : les épisodes n^os^ 10 *Services rendered*, 13 *The silk petticoat*, 32 *Victim four*, 38 *Where beauty lies* et 39 *The sorcerer's apprentice*. Et quelques histoires aux chutes immorales comme les épisodes n^os^ 20 *The test*, 29 *The match pearl* et 34 *The twelve hour caper* ; on mentionnera particulièrement le n° 23 *Profit sharing plan* basé sur une fausse alerte à la bombe.

Justin de Marseille Maurice Tourneur, France, 1935, 100 mn

Esposito (Alexandre Rignault), un envahisseur napolitain qui ne respecte pas l'honneur marseillais, est contré par le sympathique Justin (Antonin Berval), sorte de juge de paix de la pègre. Ce qui donne lieu à des séquences cocasses dont se détache un enterrement, très funérailles d'antan, où les truands suivent un corbillard et son cercueil rempli d'opium. Et des discussions entre souteneurs : avec les femmes, il faut faire montre de peusychologie, celles qui cherchent un vrai travail sont des paresseuses. Esposito tente de faire assassiner Justin par le jeune maquereau Silvio mais c'est le Bègue (Pierre Larquey) qui est tué. Justin règle alors son compte au Napolitain lors d'un combat à la loyale du côté de Cassis. Puis sauve la jeune Totone de la traite des Blanches : Silvio voulait lui faire visiter l'Égypte !

Sorte de *Pépé le Moko* (p. 1293) du pauvre – Berval fait pâle figure comparé à Gabin –, le film bénéficie d'une photographie superbe, notamment de ce Vieux Port où l'on vend oursins, violets et favouilles. Avec Raymond Aimos (le Fada) et Line Noro en prostituée qui travaille pour un "macaque", i.e., un Noir.

Targets *La cible*, Peter Bogdanovich, USA, 1968, 86 mn

Bobby (Tim O'Kelly) utilise les facilités offertes par le second amendement pour faire une provision d'armes à feu avec lesquelles, après avoir tué son épouse et sa mère, il dégomme des voitures sur l'autoroute avant de s'installer dans un cinéma "drive in" pour continuer son entraînement au tir sur les spectateurs. On y joue précisément *The terror* avec une star de l'horreur, Byron Orlok (Boris Karloff) venu en personne présenter l'œuvre. Le vieil acteur sort de sa voiture et arrête le meurtrier déconcerté par cette apparition comme surgie de l'écran. Emmené par la Police, l'as de la NRA se vante d'avoir presque toujours fait mouche.

Confusion entre l'Orlok de l'écran et celui qui arrête Bobby. Ainsi qu'entre Orlok et Karloff qui jouait avec Jack Nicholson dans *The terror* (1963) de Roger Corman. La tuerie s'inspire d'un massacre commis à Austin en 1966.

Tol'able David *David l'endurant*, Henry King, USA, 1921, 94 mn

Le jeune David Kinemon (Richard Bartelmess) n'est pas pris au sérieux par ses proches, il est tout juste passable (tolerable). Quand Luke Hatburn (Ernest Torrence) et ses deux frères blessent grièvement Allan Kinemon, c'est son cadet David qui prend sa place pour s'occuper du courrier. Le film se clôt sur la victoire du héros confronté aux trois Hatburn qui s'étaient emparés du sac postal.

Tourné en décors naturels, le film permet de voir un village de Virginie tel qu'il était à l'époque. Célèbre image de David couvrant sa nudité avec un tonneau.

Moonrise kingdom Wes Anderson, 2012, 94 mn

Le coryphée (Bob Balaban) nous ramène au "temps des copains" (Françoise Hardy, 1965). Sam et Suzy, 13 ans, vivent une histoire d'amour comme on peut la vivre à cet âge et à cette époque moins délurée. Ils font une fugue dans la fictive île de New Penzance : l'orphelin Sam quitte son camp scout et Suzy sa famille (Bill Murray et Frances McDormand) pour s'installer dans la nature avec un électrophone et de la nourriture pour le chat de Suzy. Ramenés au bercail, ils s'évadent à nouveau grâce aux copains scouts de Sam. Tout ça se terminera par l'adoption de Sam par le shérif local (Bruce Willis, amant de la mère de Suzy) et la poursuite d'une relation, clandestine mais tolérée, avec Suzy.

Film frais et constamment inventif où se déploie la fantaisie du réalisateur qui a recours au "split screen". C'est le monde de l'enfance vu avec tout le sérieux de l'enfance : on emploie des grands mots qu'on ne comprend pas et les adultes sont un peu caricaturaux, aussi bien la femme des services sociaux et ses électrochocs (Tilda Swinton) que les chefs scouts en kaki (Edward Norton et Harvey Keitel).

Racket John Cromwell, USA, 1951, 89 mn

Le policier McQuigg (Robert Mitchum) cherche à coincer le gangster Scanlon (Robert Ryan). Ce dernier est un psychopathe qui n'hésite pas à se rendre dans un commissariat pour réduire au silence le témoin gênant Irene (Lizabeth Scott) mais n'arrive qu'à tuer le policier de garde (William Talman). Arrêté, Scanlon est lâché par son protecteur haut placé qui le fait abattre par deux hommes de loi corrompus (Ray Collins et William Conrad). Routinier et vite oublié.

Ceux qui m'aiment prendront le train Patrice Chéreau, France, 1998, 117 mn

Jean-Baptiste, peintre homosexuel manipulateur, est mort. Ses proches prennent le train depuis Paris pour aller l'enterrer à Limoges où vit son frère (Jean-Louis Trintignant), naguère dans la chaussure comme toute la famille "Mille-Pattes".

Conflits dans les couples, aussi bien hétéros (Charles Berling et Valeria Bruni Tedeschi, Roschdy Zem et Dominique Blanc) qu'homosexuel (Pascal Greggory et Bruno Todeschini qui se disputent un jeune séropositif). Et puis affrontements et bagarres autour de ce mort dont chacun se croyait le préféré et qui semble n'avoir aimé qu'une fillette dont il a fait sa légataire. Le transsexuel joué par Vincent Perez est véritablement attachant, loin du ridicule dont est habituellement gratifié ce type de personnage.

Tumultueux et passionné, le film se clôt sur des vues du cimetière, qui n'est pas "le plus grand de France", au son de l'Adagio – posthume (!) – de la X^{e} de Mahler.

La fin du Monde Abel Gance, France, 1931, 90 mn

Sous la menace d'un cataclysme – l'anéantissement de la Terre par une comète –, l'Humanité s'unit enfin pour former la République universelle, comme cela fut le cas pour la récente pandémie. Les acteurs (Victor Francen en particulier) sont d'une nullité déclamatoire étonnante. Il faut dire que le dialogue ne les aide guère ; ainsi le personnage christique joué par l'auteur déclare-t-il tout de go : "Certains hommes doivent souffrir sans relâche pour consoler et guérir toutes les douleurs des autres".

Malgré le son (les ondes Martenot), Gance reste fidèle à l'esthétique du muet. Il faut dépasser les complots infantiles, les personnages caricaturaux à la diction ampoulée pour apprécier les extraordinaires images d'Apocalypse sur lesquelles se termine ce film ambitieux et totalement raté.

Memorīzu Kōji Morimoto & Tensai Okamura & Katsuhiro Ōtomo, Japon, 1995, 110 mn

Trois courts-métrages d'animation dûs à des réalisateurs différents.

La rose magnétique, le seul à correspondre vraiment au titre (*Memories*), se situe dans un dépotoir interstellaire où règnent les souvenirs d'une cantatrice morte depuis longtemps et qui se survit à travers des images holographiques et son interprétation de *Madame Butterfly*. Poétique et nostalgique.

La bombe puante est l'histoire d'une mouffette humaine. À la suite d'un accident dans un laboratoire d'armes bactériologiques situé à Yamanashi (près du Mont Fuji), le seul survivant traîne derrière lui une puanteur mortelle. Le film, tout à fait d'actualité, fait un peu trop porter le chapeau aux seuls Américains.

Chair à canon : dans un futur dystopique, la Grande Guerre perdure sous la forme d'un interminable affrontement de canons géants, style Grosse Bertha. Dans ce monde ultra-militarisé, l'école se réduit aux cours de balistique, l'usine à la fabrication d'obus – dont la poudre est nocive pour les ouvriers ! – la télévision à la saga de la *Famille Canon*. Superbes images saturées et oppressantes.

The rise of Catherine the great Paul Czinner, G^{de}-Bretagne, 1934, 94 mn

Cette production d'Alexandre Korda fait un peu piètre figure en comparaison de *L'impératrice rouge* sorti la même année (p. 1619). Douglas Fairbanks Jr. campe un Pierre III plus infantile que méchant, Elizabeth Bergner une Catherine naïve à peine jolie et affligée d'un indécrottable accent allemand. Amoureuse de son époux, elle ne se résout au coup d'État qu'à contre-cœur. Flora Robson est excellente en tsarine Elizabeth, un de ces rôles de souveraine auxquels elle était vouée. Dans un second rôle, Gerald du Maurier, père de Daphne et fils de George.

China seas *La malle de Singapour*, Tay Garnett, USA, 1935, 87 mn

Capitaine d'un navire en route pour Singapour, Gaskell (Clark Gable) est accompagné de l'encombrante China Doll (Jean Harlow) qu'il vient de larguer pour la très mondaine Sybil (Rosalind Russell) qu'il compte épouser. En pleine crise de jalousie, China Doll livre les clefs de la réserve d'armes au douteux MacArdle (Wallace Beery) qui aide des des pirates venus en jonque à s'emparer du navire. Pour s'approprier l'argent qui s'y trouve, ils torturent Gaskell au moyen du "brodequin malais" sans parvenir à le faire parler. Ils sont finalement chassés et, trop mouillé, MacArdle se suicide. Se rendant compte que c'est China Doll qu'il aime, Gaskell démissionne de son poste pour se consacrer à la défense de l'aventurière qui doit désormais faire face à la Justice.

Ce film amusant ne vaut guère que pour sa brillante distribution.

Juste avant la nuit Claude Chabrol, France, 1971, 102 mn

Au cours d'un jeu érotique qui a mal tourné, Charles (Michel Bouquet) a tué sa maîtresse, femme de son meilleur ami Philippe (François Périer). Rongé par le remords, il veut expier mais Philippe refuse même de le soupçonner et, quand son ami met les pieds dans le plat, lui conseille de se taire. Même réaction de la part d'Hélène (Stéphane Audran), l'épouse de Charles qui ne veut surtout pas d'un scandale qui éclabousserait cette respectable famille et aurait des conséquences fâcheuses sur les enfants. Quand il annonce son intention d'aller se livrer le lendemain à la Police, Hélène surdose le laudanum qu'il prend pour dormir ; est-il consentant ? L'enquête conclut en tout cas au suicide de cet homme admirable. À aucun moment, Hélène ne se sera départie de l'amour sincère qu'elle lui portait : elle fera une excellente veuve. D'après un roman déjà adapté par Naruse (p. 1857)

À cause, à cause d'une femme Michel Deville, France, 1963, 101 mn

Couvert de maîtresses, Rémi (Jacques Charrier) est accusé d'un meurtre par Chloé (Juliette Mayniel). Grâce à la complicité d'Agathe (Marie Laforêt) et Lisette (Mylène Demongeot qui crève l'écran), il arrivera à se disculper.

Le scénario désinvolte de Nina Companeez est très bien filmé ; la longue séquence où Rémi et Lisette patinent de concert sous un parapluie est absolument magnifique. Et la comédie se referme sur un petit regret qui la rend attachante : Rémi reçoit l'aide de Johann (Helmut Griem) et de sa femme Cécilia (Jill Haworth) dont il tombe désespérément amoureux. Le carton final cite Verlaine : "O triste, triste était mon âme/À cause, à cause d'une femme".

Petits rôles pour Odile Versois ainsi que pour Maurice Garrel, Louis Velle et Roland Dubillard en policiers.

The duellists Ridley Scott, Grande-Bretagne, 1977, 96 mn

D'après une longue nouvelle de Joseph Conrad, le film éblouit par sa plastique, en particulier les paysages du Périgord, comme celui du château de Commarque, lieu du duel final. Réflexion sur l'absurde code de l'honneur qui permettait à l'époque (ici, celle des guerres napoléoniennes) à n'importe qui d'assassiner son prochain en le provoquant selon les formes, elle oppose aussi deux conceptions de la vie. Ouverte et généreuse selon d'Hubert (Keith Carradine) – qui sauve la vie de son ennemi attitré en demandant sa grâce auprès de Fouché (Albert Finney) – et quelque peu opportuniste, puisqu'il se met au service de la Restauration. Obstinée, à la limite du délire, selon Féraud (Harvey Keitel) : son animadversion l'amène à provoquer celui qu'il a identifié comme un militaire de salon et un traître dans un duel perpétuel... sauf dans les périodes de guerre, heureusement fréquentes, où le duel entre militaires est interdit.

Sorti vainqueur de la dernière rencontre, d'Hubert laisse la vie à Féraud qu'il considère donc comme mort. Le dernier plan montre le désormais demi-solde contemplant la vallée de la Dordogne : tout le désarroi du monde se lit sur le visage de celui qui, n'ayant plus le droit moral de se battre contre un "traître", a perdu le point de repère, le marqueur essentiel de sa propre identité.

Quatre-vingt-treize Albert Capellani & André Antoine, France, 1921, 166 mn

Paul Capellani (frère d'Albert) campe le magnanime Gauvin, Henry Krauss l'inflexible Cimourdain et son épouse Charlotte Barbier-Krauss une Flécharde ; laquelle rêve à ses enfants en "split screen". Caméra clouée pour cette adaptation de Hugo dont le tournage fut interrompu en 1914 puis repris en 1916 par Antoine.

Moi, Pierre Rivière... René Allio, France, 1976, 125 mn

C'est Michel Foucault qui attira l'attention sur le criminel et son mémoire *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère* écrit en 1835, année d'un passage de la comète de Halley. Le film restitue une époque et sa mentalité : on finit par comprendre les parents du jeune assassin, un père plutôt brave mais sans autorité, une mère révoltée qui ne veut pas aller vivre "avec une belle-mère" et s'aigrit progressivement en accumulant dettes et amants. Et surtout la personnalité complexe de Pierre Rivière avec sa cruauté envers les animaux et son étrange machine à tuer les oiseaux, sa misogynie causée par cette mère épouvantable et l'amour qu'il éprouve pour son père. Idiot, sûrement pas, fou peut-être mais ce n'est qu'une taxinomie. Cet être se livre en tout cas avec une sincérité naïve parfaitement rendue par l'interprétation non professionnelle de Claude Hébert, qu'on ne reverra guère que dans *La drôlesse* (p. 797).

The talented Mr. Ripley Anthony Minghella, Grande-Bretagne, 1999, 139 mn

D'après Patricia Highsmith. Tom Ripley (Matt Damon) est chargé par le richissime Américain Greenleaf (James Rebhorn) de ramener au bercail son fils Dickie (Jude Law) qui vit en Italie. Au lieu de cela, Tom assassine Dickie et usurpe son identité, au rique d'être à tout moment découvert ; c'est ainsi qu'il est amené à tuer le trop curieux Freddy Miles (Philip Seymour Hoffman).

Après celle de René Clément, cette adaptation risquait de n'être qu'un album de belles images. Mais, si tout ce qui concerne Dickie est assez proche de *Plein soleil* (p. 1612), on ne retrouve pas le Ripley campé par Alain Delon, un arriviste déterminé ayant tout manigancé dès le départ. C'est ici un homosexuel introverti qui aime Dickie au point de vouloir s'identifier à lui. Et c'est sous l'emprise du dépit amoureux qu'il donne un coup fatal à celui qui le considérait comme un parasite trop empressé pour être vraiment intéressant. Le personnage, qui commet un troisième meurtre à la fin, prend ainsi une dimension inattendue.

Ano natsu, ichiban shizukana umi *A scene at the sea*, Takeshi Kitano, Japon, 1991, 101 mn

Ni yakuza, ni Takeshi "Beat" dans ce film qui se déroule au bord de l'océan (Yokohama) et met en scène deux jeunes amateurs de surf. Peu de dialogue puisqu'ils sont sourds-muets. Traversé de silences, le film atteint à une certaine poésie grâce à quelques plans bien composés – la jeune femme en rose avec son parapluie bleu après la pluie. Mais c'est quand même bien austère.

Toivon tuolla puolen *L'autre côté de l'espoir*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2017, 100 mn

La Finlande, un restaurant qu'on reprend, beaucoup de musique ; des marginaux et les nazillons prêts à les assassiner. Du déjà vu, en somme ; le clandestin syrien qui agonise à la fin s'intègre mal à l'univers de Kaurismäki.

Épisode amusant où Waldemar (Sakari Kuosmanen) et ses employés se déguisent en Japonais pour transformer leur ravintola en restaurant à sushis.

Intouchables Olivier Nakache & Éric Toledano, France, 2011, 112 mn

La régénération réciproque d'un richissime tétraplégique (François Cluzet) et du voyou d'origine sénégalaise (Omar Sy) qui s'en occupe ; l'un apporte sa culture, l'autre sa fantaisie et sa vitalité. Grand succès mondial, ce film sympathique et amusant qui semble sorti d'un studio américain est un peu bien pensant mais, comme il est basé sur une histoire vraie, on se laisse faire. Avec Anne Le Ny.

Silvestre João César Monteiro, Portugal, 1981, 113 mn

Pour retrouver son père, Silvia (Maria de Medeiros, 15 ans) doit aller combattre, sous le pseudonyme masculin de Silvestre et surtout échapper à la vengeance d'une sorte de démon (Luís Miguel Cintra, comme animé d'une flamme infernale) auquel elle a coupé la main droite. Malgré la modestie des moyens, Monteiro recrèe un Moyen-Âge légendaire à mi-chemin entre peinture et enluminure.

The general died at dawn *Le général est mort à l'aube*, Lewis Milestone, USA, 1936, 98 mn

Sur fond de guerre civile chinoise, les amours de l'aventurier O'Hara (Gary Cooper) et de la belle Judy (Madeleine Carroll) affublée d'un père peu recommandable (Porter Hall). Il est question d'apporter de l'argent à un bon Chinois (Dudley Digges) pour lutter contre le seigneur de la guerre Yang (Akim Tamiroff). Le film comporte son lot de crapules réjouissantes comme Leach (J. M. Kerrigan) et de rebondissements à la fois absurdes et prévisibles. Mais le scénario de Clifford Odets se surpasse avec un dénouement ahurissant qui crève le mur du çon. Yang ayant été blessé à mort, O'Hara le convainc de pousser tous ses hommes au suicide pour ne pas perdre la face – "My men die for me" – tout en l'épargnant, lui, O'Hara ainsi que Judy, pour que quelqu'un raconte l'histoire !

À noter un amusant "split screen" : l'écran principal, un losange encadré de bambous, est complété par des vignettes aux quatre coins.

La belle noiseuse Jacques Rivette, France, 1991, 229 mn

Adaptation libre du *Chef d'œuvre inconnu*, transposé au XX^{e} siècle en Languedoc. L'histoire n'est pas du tout la même selon qu'on l'envisage du point de vue de Marianne (Emmanuelle Béart), le modèle, ou de Frenhofer (Michel Piccoli), le peintre (doublé par le pinceau de Bernard Dufour). La jeune femme se laisse enfermer dans un jeu de séduction, au demeurant très platonique ; alors qu'elle n'intéresse l'artiste que dans la mesure où elle stimule sa créativité. Prétexte et aboutissement des séances de pose, cette *Belle noiseuse* demeurera inconnue : Frenhofer la mure et substitue à ce chef-d'œuvre une toile plus ordinaire. Car à la fin de sa vie, on n'a plus rien à prouver aux autres, seulement à soi-même.

L'ami de Marianne (David Bursztein), peintre lui aussi, a compris la supercherie qu'il désapprouve. Alors que Liz (Jane Birkin), compagne et ex-modèle de Frenhofer, a vu un état préliminaire de la vraie *Noiseuse*, qui recouvre en partie – bouzille dit-elle – une ébauche où elle apparaissait, et s'accommode très bien du mensonge. Peut-être parce que cette dissimulation signe la fin des angoisses de l'artiste, l'ultime réconciliation avec lui-même. Avec Marianne Denicourt.

Bartleby Maurice Ronet, France, 1976, 96 mn

Ce Bartleby (Maxence Mailfort) qui vient de rejoindre l'étude d'un huissier (Michael Lonsdale) est d'une efficacité redoutable. Zélée disent même les deux autres clercs (Maurice Biraud et Dominique Zardi) qui, n'en foutant pas une, le jalousent. Il ne s'intègre pas, répond rarement aux questions et l'huissier impressionné l'isole au moyen d'un paravent pour ne pas l'importuner. Ce bourreau de travail se met à bloquer les rouages ; alors qu'on lui demande son aide pour collationner des documents, il répond de sa voix douce qu'il préférerait ne pas. Incapable de réagir énergiquement, l'huissier finit par perdre ses clients, ses clercs et l'étude dans laquelle Bartleby vivait à demeure. Quand il en est chassé, il s'installe dans l'escalier avant de s'éteindre, en prison, en état de catatonie.

Superbe adaptation de l'étrange nouvelle d'Herman Melville. Bartleby est une sorte de machine dont le ressort se brise et qui ne veut ni travailler, ni déménager, ni finalement se nourrir. Mais que dire de l'affection que lui porte l'huissier ? Plus qu'une homosexualité refoulée, ce pourrait être la fascination du vide ; le vide exprimé par les yeux de Bartleby, seuls peut-être à voir celui des autres.

Ana y los lobos *Anna et les loups*, Carlos Saura, Espagne, 1973, 96 mn

La maisonnée où arrive la jeune Ana (Geraldine Chaplin) est comme un condensé du franquisme. Avec José (José María Prada), petit dictateur qui possède son petit musée militaire, Juan (José Vivó), obsédé sexuel dont l'épouse Luchy (Charo Soriano) est frigide et suicidaire, et Fernando (Fernando Fernán Gómez) sorte d'anachorète mystique et tordu. Encouragés par leur mère (Rafaela Aparicio), les trois frères se déchaînent sur la pauvre Ana. Juan la viole tandis que Fernando la tond ; quand à José, il l'abat au pistolet après l'avoir menottée.

Un film pas vraiment léger ; la suite dans *Maman a cent ans* (p. 1691).

Le signe du Lion Éric Rohmer, France, 1959, 103 mn

Poussé à la rue par une histoire d'héritage, le musicien Pierre (Jess Hahn) devient clochard avant d'être tiré de sa misère par un autre héritage. Le véritable sujet du film est Paris, tel qu'un piéton pouvait le voir en 1959. Et aussi le droit de filmer pour filmer, de montrer les lampes qui s'allument à la tombée de la nuit, les terrasses de café, etc. ; ce que Louis Malle avait réussi dans *Ascenseur pour l'échafaud* (p. 458), mais ici sans véritable scénario pour nous distraire du pur plaisir cinématographique. Mention spéciale pour Jean Le Poulain dans le rôle d'un pittoresque clodo.

Excellent film des débuts de la Nouvelle Vague et Rohmer atypique : ni prétentieux, ni verbeux mais souvent drôle, il est le nadir du *Rayon vert* (p. 1188).

Adieu Bonaparte Youssef Chahine, Égypte, 1985, 114 mn

C'est toute l'ambiguïté de l'expédition de Bonaparte (Patrice Chéreau) en Égypte – à la fois libération du joug des mamelouks et assujettissement à un nouveau tyran – que porte l'idéaliste général Caffarelli (Michel Piccoli). Venu avec ses scientifiques (on mentionne la pierre de Rosette), il pense apporter les Lumières qui permettront au pays de renouer avec son glorieux passé. Face à lui trois frères : l'aîné Bakr se retranche dans une opposition intransigeante, alors que le benjamin Yehia est l'objet des attentions homosexuelles du général. Mais c'est finalement sur le cadet Ali (Mohsen Mohieddin) que Caffarelli blessé à mort au siège de Saint-Jean-d'Acre reporte son affection : "Je t'aime moins mais tellement mieux". Façon de dire qu'un lien s'est alors établi entre France et Égypte et que la campagne de Bonaparte ne se réduit pas à un désastre militaire.

Anachronisme : "Si le Roi savait ça Isabelle", paroles de... Francis Blanche.

Dernier atout Jacques Becker, France, 1942, 100 mn

Deux aspirants inspecteurs, Clarence (Raymond Rouleau) et Montès (Georges Rollin, futur "Monsieur" dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998), unissent leurs forces pour élucider le meurtre de l'Ennemi Public n° 1 américain. Ils doivent faire face au gangster Rudy Score (Pierre Renoir) dont Clarence séduit la sœur Bella (Mireille Balin). Soutenus par leur chef (Jean Debucourt) et épaulés par les autres aspirants, ils sont en compétition avec un instructeur borné (Noël Roquevert).

Film policier loufoque qui, dans ce style, tient mieux la route que *La Ferme aux Loups* (p. 561). Il est tourné à Nice, devenue pour des raisons liées à la guerre, Carical, fictive capitale sud-américaine. Ce premier long-métrage de Jacques Becker vaut mieux que sa réputation.

Je t'aime, je t'aime Alain Resnais, France, 1968, 89 mn

Bruxelles. Après une tentative de suicide, Claude Ridder (Claude Rich) est utilisé comme cobaye par un groupe de scientifiques qui le font voyager dans le temps. Il se retrouve un an en arrière avec Catrine (Olga Georges-Picot). Mais la machine ne tarde pas à se dégrader, premier signe quand une souris de laboratoire se mêle à ses souvenirs. Il erre dans des lambeaux de passé où il retrouve Wiana (Anouk Ferjac) avec laquelle il évoque les circonstances troubles de la mort de Catrine par asphyxie au gaz. Il reparcourt inlassablement les mêmes moments avec de brusques sauts, ceux que ferait un disque rayé, et finit par revivre son suicide. L'expérience s'arrête alors : il faudra améliorer le programme.

Cette adaptation de Jacques Sternberg porte, davantage que *La guerre est finie* (p. 656), la griffe de Resnais. Mais on reste sur sa faim.

Kimi to wakarete *Après notre séparation*, Mikio Naruse, Japon, 1933, 60 mn

Kikue (Mitsuko Yoshikawa), geisha déjà âgée, subvient aux études de son fils Yoshio (Akio Isono), lequel a honte de sa mère et sombre dans la délinquance. Shōkiku (Sumiko Mizukubo), une jeune collègue de Kikue amoureuse de Yoshio, lui fait comprendre l'horreur du métier de geisha et la valeur du sacrifice maternel.

Sur une trame banale, un film magnifique de conception originale. Ainsi, un travelling avant sur l'interlocuteur pour exprimer qu'on s'adresse à lui de façon appuyée. Détail d'époque, le yoyo à ses débuts.

Die Marquise von O... Éric Rohmer, RFA, 1976, 98 mn

D'après Heinrich von Kleist, l'histoire d'O... (Edith Clever), une veuve qui se retrouve enceinte sans savoir comment. Elle est ostracisée par ses parents jusqu'aux aveux du coupable, un comte russe (Bruno Ganz) qui avait abusé d'elle lors d'un évanouissement et qui cherchait depuis à "réparer". *Happy end*.

Ce sont d'abord les images qui frappent : les décors, les habits et même les visages, qui réfèrent à la peinture d'intérieur de l'époque (vers 1800). Ce sont aussi les mentalités et comportement théâtraux avec genou à terre et serments ; et beaucoup de larmes. La froideur de la mise en scène évite à cette histoire un peu grandiloquente de sombrer dans le ridicule. Une réussite de Rohmer.

Céline et Julie vont en bateau Jacques Rivette, France, 1974, 186 mn

Céline et Julie (Juliet Berto et Dominique Labourier) se rencontrent comme dans *Alice* ; l'une laisse tomber un "Traité de magie pratique", l'autre le ramasse. Elles vont désormais communiquer de façon débridée, en inventant des lieux comme la maison sise 7bis rue du Nadir aux Pommes et ses occupants sortis de chez Henry James : Camille, Sophie et Olivier (Bulle Ogier, Marie-France Pisier et Barbet Schroeder) à la diction et au fond de teint très théâtraux. La maison est une sorte de scène où l'on joue ou répète les mêmes passages, avec des variantes dues à la présence de Céline ou de Julie, ou des deux, dans un rôle d'infirmière.

Les protagonistes emmènent finalement Madlyn, la fillette devenue réelle du trio imaginaire, dans une promenade en bateau. C'est aussi le spectateur qui a été mené en bateau ; superbement car il faut tenir trois heures sur un scénario aussi ténu sans éprouver ennui ou irritation mais tout au contraire, jubilation.

La magie est présente à travers le carré dont la somme des lignes, des colonnes ou des diagonales vaut 34, les yeux de bébés dinosaures et le numéro de prestidigitation de Céline. Auquel répond le numéro de chant de Julie, moment le plus réussi du film. Référence aux *Vampires* (p. 487) : les deux complices vont nuitamment dévaliser une bibliothèque dans un costume à la Musidora.

Room at the top *Les chemins de la haute ville*, Jack Clayton, Grande-Bretagne, 1959, 113 mn

L'ambitieux Joe Lampton (Laurence Harvey) court deux lièvres à la fois. Susan (Heather Sears), fille du potentat local, augure d'une possible ascension sociale ; Alice (Simone Signoret) est une Française plus âgée dont il tombe amoureux au point de vouloir l'épouser. Mais il a trop bien réussi avec Susan, enceinte de ses œuvres : la famille se résout à une mésalliance que Joe est trop opportuniste pour refuser. Alice, désespérée, sombre dans l'alcool et meurt dans un accident aux allures de suicide. Joe se marie, hanté par la culpabilité.

La dimension de critique sociale, qui avait frappé à l'époque, s'est banalisée. Restent les acteurs, Harvey qui illustre un arriviste nullement caricatural et surtout Signoret, dans un de ses rôles les plus attachants qui annonce sa prestation des *Mauvais coups* (p. 895). La musique de Mario Nascimbene plagie le *Boléro*.

Nez de cuir Yves Allégret, France, 1952, 90 mn

Gravement défiguré lors de la campagne de France (1814), Roger de Tainchebraye (Jean Marais) est rafistolé par le docteur Marchal (Massimo Girotti, doublé). Le visage désormais barré par son masque de cuir, il multiplie les aventures jusqu'au moment où il rencontre la jeune Judith (Françoise Christophe) ; avec elle, ce serait du sérieux mais il hésite à sauter le pas. Judith épouse par dépit le vieux marquis de Brives (Jean Debucourt) qui devient grand ami de "Nez-de-cuir". À sa mort, la question de l'amour se pose à nouveau entre Judith et Roger ; ce dernier, par orgueil, enlève son masque et, ne pouvant supporter la pitié de celle qu'il aime, s'enfuit à cheval. Désolation des cœurs.

La présence de Jean Marais (et Marcel André dans un petit rôle) renvoie à *La Belle et la Bête* (p. 82) dont ce film est comme une version tragique.

The lost world *Le monde perdu*, Harry O. Hoyt, USA, 1925, 93 mn

Le Pr. Challenger (Wallace Beery) organise une expédition en Amérique du Sud où survivraient des créatures de l'ère secondaire. Agressés par les hommes-singes, les héros observent des combats – superbes trucages – entre brontosaures, triceratops et autres ptérodactyles. Un de ces lézards, ramené à Londres, sème la terreur dans les rues ; il abîme le Tower Bridge avant de repartir à la nage.

On pense à *King Kong* (p. 1142) et surtout *Godzilla* (p. 1116). Apparition de Conan Doyle, auteur du roman (1911) ; en 1912, Edgar Rice Burroughs créait Tarzan (p. 1753) qui vit lui aussi dans une sorte de monde perdu.

Le racisme des studios se manifeste par la présence de Jules Cowles, acteur qui ne ressemble pas à un Noir mais à un Blanc grimé en Noir.

Ruthless *L'impitoyable*, Edgar G. Ulmer, USA, 1948, 105 mn

La carrière de Vendig (Zachary Scott), un arriviste né du mauvais côté des rails qui s'élève en se servant des femmes et en écrasant les hommes. Son ami d'enfance Vic (Louis Hayward) est sa première victime : il lui souffle sa petite amie Martha (Diana Lynn) dont les parents aisés lui paient des études à Harvard. Il y rencontre Susan (Martha Vickers) qui éclipse Martha, car son oncle est financier. Devenu requin de Wall Street, il s'associe avec le peu rancunier Vic pour attaquer Mansfield (étonnant Sydney Greenstreet) auquel il prend son épouse Christa (Lucille Bremer) puis sa fortune. Ce dernier, sorte d'épave humaine, l'agresse lors d'une réception et l'entraîne au fond de l'eau.

The strange affair of Uncle Harry Robert Siodmak, USA, 1945, 81 mn

Harry Quincey (George Sanders) vit dans une grande maison avec ses sœurs Lettie et Hester et leur domestique Nona (Sara Allgood). Quand Harry annonce son intention d'épouser la jeune Deborah (Ella Raines), Lettie (Geraldine Fitzgerald) déploie des trésors d'ingéniosité pour garder son frère, allant jusqu'à feindre une maladie subite pour empêcher le mariage. Quand, apprenant que Deborah en a épousé un autre, Hester (Moyna MacGill) dénonce les manigances de sa sœur, Harry décide d'empoisonner celle qui lui a empoisonné la vie ; mais c'est Hester qui boit le fatal cacao. Accusée du crime, Lettie est condamnée à mort ; saisi d'un remords, le vrai coupable veut se dénoncer mais sa sœur préfère hanter à jamais la conscience de Harry. Un scénario inacceptable pour le Code faute de punition, d'où un dénouement postiche : ce n'était qu'un mauvais rêve... Mais nul ne nous empêche d'arrêter le film trois minutes avant la fin.

Lettie est un personnage intéressant : monstre dominateur, elle veut s'approprier Harry corps et âme. Ce dernier est quand même bien médiocre ; subissant une telle emprise, on a du mal à croire à sa soudaine révolte. Bourde astronomique du scénario : Vénus en plein ciel à 10 heures du soir !

Bad influence *Mortelle influence*, Curtis Hanson, USA, 1990, 95 mn

Le yuppie Michael (James Spader, qui d'autre ?) fait la rencontre d'Alex (Rob Lowe), un beau ténébreux qui lui rend divers services tout en se montrant de plus en plus dangereux ; il tente même de lui faire porter la responsabilité d'un crime.

Alex, croisement de Méphistophélès et de Mister Hyde, se présente comme l'envers criminel du monde lissé des premiers de cordée ; on s'attend avec un brin de délectation à la déconfiture totale de l'antipathique Michael. Las ! Une flèche nommée *happy end* dégomme le sulfureux Alex en plein vol. Le film, qui lorgne sur *L'inconnu du Nord express* (p. 401), n'en recueille que l'écume.

Rafles sur la ville Pierre Chenal, France, 1958, 78 mn

Un dangereux gangster, "le Fondu" (Charles Vanel) s'est évadé en tuant un inspecteur. La Police qui fait tout pour le retrouver convainc son maquereau de neveu (Marcel Mouloudji) de livrer sa planque ; pas fou, le Fondu anticipe la trahison et abat le délateur. Il échappe à un autre piège lors d'un vol de fourrures mais se fait finalement prendre alors qu'il allait rendre visite à sa maîtresse, la belle Cri-Cri (Bella Darvi). Au commissariat, le truand dégoupille une grenade qu'amortit, au prix de sa vie, l'inspecteur Vardier (Michel Piccoli).

L'originalité du film tient au personnage de Vardier, répugnant malgré son rachat final. Ayant séduit l'épouse d'un subordonnné débutant, il avait tenté de faire descendre le mari gênant par le Fondu. Écœuré par cette redite de l'histoire de Bethsabée, son divisionnaire (Jean Brochard) l'avait alors placardisé.

Winter kills William Richert, USA, 1979, 96 mn

Nick Kegan (Jeff Bridges) apprend que son frère Timothy, président des États-Unis assassiné, fut victime d'un complot. Il se livre à sa propre enquête qui, de fausses pistes en témoins réduits au silence, s'enroule en spirale autour de la personnalité monstrueuse du père (John Huston) qui aurait fait tuer son propre fils dont la présence à la Maison-Blanche lui faisait perdre de l'argent.

Cette réjouissante variation sur le thème de l'assassinat de Kennedy est prétexte à un défilé d'acteurs : Anthony Perkins, Dorothy Malone, Toshirō Mifune, Sterling Hayden, Eli Wallach, Richard Boone, Ralph Meeker et Elizabeth Taylor.

Devdas Aditya Chopra, Inde, 2002, 172 mn

Un mariage contrarié sur un fond couleur de gajar halwa : on se dit que ça va s'arranger. Que non pas ! Devdas (Shah Rukh Khan) laisse son grand amour Paro (Ayswara Rai) épouser le riche mais sinistre Bhuvan. Il se console avec une putain de luxe, Chandramukhi (Madhuri Dixit), et surtout avec la bouteille. Il expire alcoolique devant la porte de Paro que Bhuvan a fait refermer pour l'empêcher de revoir Devdas une dernière fois.

Le monde de Bollywood, où les riches habitent tous le Taj Mahal, est étonnant car il s'accommode aussi de la tragédie et arrive à nous émouvoir malgré des stéréotypes épouvantables et un ancrage très sommaire dans les lieux et les époques. À quelques détails – la mention des Anglais, les lampes à pétrole, les calèches et les locomotives à vapeur –, on comprend que l'action n'est pas contemporaine. Elle suit en fait un roman écrit en 1901, au temps de Victoria, impératrice des Indes. Mémorable remarque logique : "Pour une seule et même réponse, il y a trop de questions".

Five easy pieces *Cinq pièces faciles*, Bob Rafelson, USA, 1970, 94 mn

Robert "Eroica" Dupea (Jack Nicholson) s'est immergé dans un milieu prolétarien qu'il méprise cordialement. Ce pianiste classique de formation vit avec Rayette (Karen Black), une serveuse de restaurant un peu tarte qui se rêve chanteuse de *country music*. Il quitte Los Angeles pour rendre visite à son père aphasique (William Challee) qui vit dans une île près de Seattle avec ses deux autres enfants, surnommés "Partita" et "Fidelio" : cette famille bourgeoise est centrée sur la musique. Venu avec Rayette, il la cache dans un motel des environs car il en a honte. Quand, au bout de quinze jours, elle déboule dans la demeure familiale, c'est pour se faire humilier par une pédante de passage qui commente ses déclarations comme si elle était un insecte. Suprême inconsistance, Robert prend alors la défense de sa compagne et mouche le nez de la snobinarde.

La fiancée de Fidelio, Catherine (Susan Anspach), le fascine ; il couche avec elle après lui avoir joué au piano une "pièce facile". Mais quand il veut l'emmener, elle le renvoie à ses contradictions : il n'aime personne et surtout pas lui-même. Reparti avec Rayette, il la laisse soudainement en plan dans une station-service pour monter dans un camion en route vers le Canada.

Personnage attachant et antipathique, raté en perpétuelle fuite, il ne trouve vraiment ses marques que dans le mépris d'autrui. Ainsi, dans un restaurant routier, se querelle-t-il avec la serveuse sur des broutilles dans le but évident de montrer qu'elle est rigide et limitée. "Serait-il impossible de vivre debout ?" chantait Jacques Brel : c'est trop facile de faire semblant et de cacher sa propre médiocrité en s'en prenant aux médiocres patentés.

Bird of Paradise *L'oiseau de Paradis*, King Vidor, USA, 1932, 79 mn

Des plaisanciers de passage dans une île des mers du Sud. Le jeune Johnny (Joel McCrea) tombe amoureux d'une beauté locale, Luana (Dolores Del Rio), qu'il enlève. Mais le volcan gronde, sans doute pour exprimer sa désapprobation : pour le calmer, Luana se sacrifie en retournant chez les siens.

Amour et noix de coco, nage sous-marine avec Luana et ébats avec une grosse tortue, un tourne-disques échangé contre un prao (à moteur)... Le film évite le *happy end* mais reste très en dessous du déchirant et tragique *Tabou* (p. 1058).

Dragées au poivre Jacques Baratier, France, 1963, 90 mn

Film à sketches débridés façon cinéma-vérité (*Chronique d'un été*, p. 1472), comédie musicale (*West Side story*, p. 1017) ou encore *L'année dernière à Marienbad* (p. 1148). Chansons de Serge Rezvani, dont *Lili Gribouille*, et Jacques Audiberti. Distribution superlative emmenée par Guy Bedos et Sophie Daumier.

I vampiri *Les vampires*, Riccardo Freda & Mario Bava, Italie, 1957, 78 mn

La duchesse du Grand (Gianna Maria Canale) rajeunit grâce au traitement à base de sang frais mis au point par son cousin Julien (Antoine Balpêtré), un médecin prétendu mort dont le cercueil abrite un sbire (Paul Muller) que le diabolique Julien arrivera à ramener à la vie. La monstrueuse duchesse qui se fait passer pour sa nièce retrouve son âge quand elle se met en colère, d'où deux scènes réussies où elle vieillit à vue d'œil ; et l'enlèvement d'une jeune fille en vue d'une nouvelle cure de jouvence… on pense aux futurs *Yeux sans visage* (p. 1590).

Tout ça dans un réjouissant décor gothique à la limite du baroque ; mais la distribution est un peu terne.

Swiss miss *Les montagnards sont là*, John G. Blystone, USA, 1938, 65 mn

Désespérant de vendre leurs pièges à souris, Laurel et Hardy offrent leurs services à un fabriquant de gruyère et percent des trous dans le plancher pour permettre l'arrivée des rongeurs. Rétribués avec de l'argent qui n'a cours nulle part, ils doivent ensuite régler leurs agapes en travaillant, avec leur proverbiale efficacité, pour le restaurant qu'ils n'ont pas pu payer. On voit alors Laurel déployer des trésors d'ingéniosité pour boire le cognac transporté par un Saint-Bernard : il utilise le duvet de l'oie qu'il vient de plumer pour créer l'illusion de la neige et provoquer la sollicitude de l'animal. Les deux compères seront plus tard aux prises avec un piano sur le pont de cordes qui traverse un précipice… sans oublier cet orgue dans lequel ils ont fait tomber du détergent et qui émet des bulles emprisonnant les sons qu'on entend lorsqu'elles éclatent.

Cela fait encore bien rire les enfants ! Qui s'ennuient cependant ferme durant les tunnels dus à une sous-intrigue amoureuse inepte avec chanteurs à voix.

Mary Reilly Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1996, 104 mn

Mary Reilly (Julia Roberts) est servante à Édimbourg chez le docteur Jekyll (John Malkovich) dont elle devient amoureuse tout en gardant sa répulsion pour l'horrible Hyde dans lequel elle refuse de reconnaître son employeur. Elle montre malgré tout une certaine compassion pour le monstre sanguinaire, lequel semble éprouver une sorte d'amour pour elle ; pour ne pas lui faire de mal, la créature qui habite Jekyll se résout à mourir, emportant ainsi la vie de son double et laissant d'éternels regrets à Mary.

Variation sur le classique de Stevenson, le film humanise Hyde en lui prêtant des sentiments pour Mary, ce qui lui donne une certaine vraisemblance psychologique et le rend d'autant plus effrayant. Glenn Close joue une tenancière de bordel et Michael Gambon le père indigne de Mary.

The grand Budapest hotel Wes Anderson, USA, 2014, 100 mn

République de Zubrowka (comme la vodka) dans les années 1930. M. Gustave (Ralph Fiennes), concierge d'un grand hôtel, hérite du célébrissime tableau "Garçon avec pomme" que lui a légué une pensionnaire récemment décédée en récompense de ses privautés. Mais le fils de la défunte (Adrian Brody) ne l'entend pas ainsi et fait accuser Gustave de meurtre, puis quand il s'évade de prison, le fait pister par un sanguinaire homme de main (Willem Dafoe). Faux *happy end* quand Gustave récupère ce qui lui est dû, suivi de son exécution après le déclenchement d'une guerre qui voit la disparition du petit état. C'est son fidèle lieutenant Zero Moustafa (Tony Revolori) qui hérite de sa fortune ; bien vieilli (F. Murray Abraham), il raconte son histoire en 1968 à un écrivain...

Grande réussite de Wes Anderson, avec une somptueuse distribution dans les rôles grands et petits ; inventivité de la mise en scène, irréalisme revendiqué et humour constant du scénario pour un hommage à Sefan Zweig. Quand le film s'arrête, on a l'impression de revenir de la *Mitteleuropa* chère à l'écrivain viennois. Une *Mitteleuropa* d'autant plus prégnante qu'elle est un peu décalée : on y paie en klubecks, on y boit du Pouilly-Jouvet et se parfume avec Air de Panache.

Sortilèges Christian-Jaque, France, 1945, 97 mn

Film de l'Occupation terminé après la Libération. Sur l'air d'*Aux marches du palais*, c'est *L'assassinat du Père Noël* (p. 142) mâtiné de *Goupi Mains-Rouges* (p. 998) dont on retrouve Fernand Ledoux : il joue le Lièvre, un simplet qui gobe tout ce que lui susurre le Campanier (Lucien Coedel), sorte de sorcier illettré et malfaisant. La fadeur du couple de jeunes gens – Catherine (Renée Faure) et Pierre (Roger Pigaut) – est compensée par la présence de Madeleine Robinson, excellente dans le rôle de Marthe, l'infortunée fille du cabaretier. Et n'oublions pas Sinoël en centenaire dansante !

Avec un scénario exsangue réduit à l'assassinat d'un vendeur de chevaux par le Campanier et aux tergiversations de Pierre – Catherine ou Marthe ? –, le film vaut surtout pour les dialogues de Prévert et son atmosphère fantastique – la "communion d'or", monnaie mise dans la bouche du mort par son assassin – et la neige omniprésente où galope un cheval fou poursuivi par les villageois : images de battue dans le brouillard, on pense à *Un roi sans divertissement* (p. 192).

Mulan Walt Disney (studios), USA, 1998, 88 mn

En Chine, dans un passé indéfini, la jeune Mulan prend la place de son père âgé pour aller lutter contre les Huns. Les décors de ce dessin animé (modérément) féministe s'inspirent de la peinture chinoise classique.

La ferme des sept péchés Jean Devaivre, France, 1949, 88 mn

L'assassinat de Paul-Louis Courier (Jacques Dumesnil), écrivain et pamphlétaire républicain, sous la Restauration. Il nous apparaît comme un homme dur avec les pauvres et en même temps un défenseur de la liberté, un libéral en somme. Sa personnalité nous est dévoilée à travers divers témoignages qui ne se recoupent pas : la Michel (Héléna Manson) en fait un avare, le marquis de Siblas (Aimé Clariond) un protecteur des villageois qu'on empêche de danser. D'autres voient en lui un cocu, mal marié à une femme trop jeune (Claude Génia) qui le trompe avec le palefrenier (Georges Grey). Quant à l'idiot du village (Jacques Dufilho), il voue une reconnaissance infinie à ce maître qui l'avait recueilli.

Ce portrait kaléidoscopique est recueilli par le juge d'instruction (Palau) qui a du mal à clarifier certains points. Le procureur du Roi (Pierre Renoir) nie en effet l'existence du mystérieux homme en gris (Jean Vilar) qui semble avoir organisé l'embuscade fatale. Tué à cause de sa dureté, de ses positions politiques ou par les amants de sa femme ? Ou tout ça en même temps ? Le dernier plan nous assure en tout cas que son œuvre, symbolisée par des feuillets de papier emportés par le vent, n'est pas morte. Rappelons que Courier est dans la Pléïade.

La caméra explore le temps (p. 359) a consacré un épisode (n° 6) à l'affaire.

Arrival *Premier contact*, Denis Villeneuve, USA, 2015, 117 mn

Poncif de la science-fiction, l'arrivée d'extra-terrestres avec un message pour l'Humanité ;ayant tendance à nous ressembler, ils nous réunissent dans des conventions unificatrices, e.g., *Le jour où la Terre s'arrêta* (p. 421). Rien d'anthropomorphe ici : les deux visiteurs sont de monstrueux heptapodes (surnommés Abbott et Costello) au message plutôt original, car il tient au langage lui-même, basé sur d'étranges logogrammes circulaires. Que la jeune linguiste Louise Banks (Amy Adams), chargée de communiquer avec eux, apprend progressivement à déchiffrer. Mais il ne s'agit pas d'un décryptage genre "pierre de Rosette", car ces structures sont une espèce de clef de déverrouillage du temps : elles permettent de vivre avec ses souvenirs dans une sorte d'atemporalité. Devenue experte ès logogrammes, Louise communique dans le passé avec sa fillette morte d'une maladie rare et dans le futur sur des évènements passés, i.e., présents, et arrive à convaincre un haut gradé chinois de l'intérêt du contact, évitant ainsi une issue violente et hasardeuse. Les étrangers peuvent repartir : leur don à l'Humanité a été correctement reçu... rendez-vous dans 3000 ans.

Le film est une brillante illustration de la thèse déréaliste de Marshall McLuhan : le médium est le message. Mentionnons cette étymologie fantaisiste : questionnant un aborigène à propos d'étranges animaux à poche, un marin de Cook se serait entendu répondre "kangourou", i.e., "je ne comprends pas" !

Le joueur d'échecs Jean Dréville, France, 1938, 82 mn

Remake parlant du film muet de Raymond Bernard (1927, p. 979). Un patriote polonais se dissimule dans un automate qui joue prétendument aux échecs. L'impératrice Catherine (Françoise Rosay), au courant du subterfuge, condamne l'automate aux allures de faux Turc à être fusillé : c'est Kempelen (Conrad Veidt), l'inventeur de la machine qui se glisse à l'intérieur et tombe sous les balles.

Ses derniers mots "bizarre, bizarre, bizarre" résument la partie la plus réussie du film. L'atelier de Kempelen est un lieu poétique et un peu effrayant, un univers à la Coppelius peuplé d'étranges machines, de créatures sans tête et de statues voilées dont on se demande si elles ne sont pas un peu vivantes. Quand le prosaïque et agressif Nicolaïeff (Gaston Modot) vient pour le saccager, il se retrouve encerclé par une armée d'automates qui le transpercent de leurs baïonnettes.

1860 Alessandro Blasetti, Italie, 1933, 69 mn

C'est le ton de l'épopée que choisit Blasetti dans cette évocation de l'expédition des Mille. La première partie présente une Sicile sur laquelle les Bourbons de Naples font régner la terreur. La montée vers le Nord (Gênes) d'un berger en quête d'un Garibaldi qu'on ne voit guère est prétexte à une débauche d'accents et de dialectes qu'un non-italien peut percevoir sans pour autant les identifier et aussi à un étalage des divergences politiques entre républicains, papistes, fédéralistes, etc. L'idée de ce film de propagande étant que, sous la bannière de Victor Emmanuel II, toutes ces différences seront fondues pour créer l'Italie nouvelle. La seconde partie met en scène les garibaldiens aidés des *picciotti* locaux dans une bataille qui voit la déconfiture de l'armée de mercenaires allemands au service des Deux-Siciles. Mais était-il nécessaire de nous présenter un prêtre patriote, alors que l'Église était pour le moins... réservée quant à l'unité italienne ?

Get out Jordan Peele, USA, 2017, 104 mn

Pas raciste la jeune Rose Armitage, puisqu'elle a un petit ami de couleur, Chris (David Kaluuya), un photographe qu'elle emmène à la campagne pour le présenter à ses parents, dont une mère (Catherine Keener) qui pratique l'hypnose. Les signes inquiétants se multiplient et Chris se retrouve attaché en attendant d'être utilisé pour "rendre ses yeux" à un vieux galeriste aveugle. Tout comme un précédent petit ami de Rose avait permis de rajeunir le grand-père Armitage.

Le film, très décevant, ressemble à un épisode d'une série TV des années 1960, genre *The outer limits*. Le bruit d'une cuiller dans une tasse permet d'hypnotiser les victimes, mais l'éclair inopiné d'un flash photo peut aussi les réveiller et les amener à se révolter, ainsi le Noir qui servait d'"hôte" au grand-père.

The outlaw Josey Wales *Josey Wales, hors-la-loi*, Clint Eastwood, USA, 1976, 136 mn

Sa famille ayant été massacrée par une bande de pillards au service du Nord, Josey Wales (Clint Eastwood) rejoint un groupe qui se livre au même type d'activité, mais pour le Sud. Sa tête mise à prix après la réddition, il entame une longue fuite qui lui fait croiser un pittoresque carpetbagger (Woodrow Parfrey) et son élixir miraculeux, un Peau-rouge (Dan George, acteur indien), une jeune fille et sa grand-mère (Sondra Locke et Paula Trueman). Il vient à bout de son principal poursuivant Terril (Bill McKinney) qu'il embroche sur son propre sabre. Fletcher (John Vernon), son ex chef de bande passé à son corps défendant du côté nordiste – on pense à *The wild bunch* (p. 395) –, le retrouve à son tour, mais fait semblant de ne pas le reconnaître. Dialogue codé entre les deux personnages "– The war is over – We all died a little in this damn war."

Après l'inégal *Homme des hautes plaines* (p. 534), Eastwood montre, par ce chef d'œuvre, qu'il a intégré les apports du western spaghetti.

Fog John Carpenter, USA, 1980, 86 mn

Les fantômes d'il y a cent ans reviennent hanter les vivants. Mettant un brouillard complice à profit, ils viennent frapper à votre porte. Gare, c'est avec un crochet de docker qu'ils vous attendent ! Bof. Avec Jamie Lee Curtis dans un de ses premiers rôles et Janet Leigh dans un de ses derniers.

Twelve monkeys *L'Armée des Douze Singes*, Terry Gilliam, USA, 1995, 130 mn

Contre l'offre d'une grâce, le criminel Cole (Bruce Willis) voyage dans le passé pour trouver la cause de l'épidémie (1996) qui força l'Humanité à vivre sous terre.

La jetée (p. 1162), court-métrage en images fixes et voix off de Chris Marker, était basé sur un paradoxe temporel qui voyait un enfant assister à sa propre mort. Les voyages dans le temps sont fascinants mais ne tiennent pas debout : ils fonctionnent surtout quand on n'approfondit pas trop. Développé en film de deux heures, le scénario original perd de sa force, d'autant plus qu'on lui a adjoint une intrigue parasitaire, la fausse piste de l'Armée des Douze Singes, militants de la cause animale et non pas dangereux criminels.

On retrouve la patte du réalisateur de *Brazil* (p. 1728) dans les séquences qui se passent à la base d'où Cole est envoyé plusieurs fois dans le passé ; ainsi que dans les rues de Philadelphie transformée en capharnaüm où officient des prédicateurs illuminés. Mais la trame hollywoodienne est bien lourde et les personnages campés par Brad Pitt et Madeleine Stowe sans surprise. Sorti de ses superlatives fulgurances baroques, Gilliam se révèle assez décevant.

Voici le temps des assassins Julien Duvivier, France, 1956, 115 mn

Le dernier film important de Duvivier est un sommet de noirceur. Si l'on excepte le restaurateur Chatelin (Jean Gabin) et son jeune protégé, l'étudiant Gérard (Gérard Blain), les personnages ne sont guère reluisants. Parmi les clients du bistrot des Halles, une duchesse anglaise qui offre des desserts de luxe à son chien-chien baptisé Group Captain, un plein aux as (Aimé Clariond) qui "lance" tous les soirs une nouvelle starlette ou encore un Corse égrillard (Robert Manuel). Mais le film est avant tout misogyne ; témoin les trois vieilles taupes, la gouvernante (Gabrielle Fontan), la mère (Germaine Kerjean qui reprend le fouet qu'elle maniait dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998) et la première épouse de Chatelin (Lucienne Bogaert), droguée à la dérive qui met tous ses espoirs dans sa charmante fille Catherine (Danièle Delorme). Cette dernière est un monstre de duplicité qui brouille Chatelin et Gérard pour mieux épouser le restaurateur et n'a pas peur de recourir au crime quand ses intrigues sont découvertes.

Chanson interprétée par Germaine Montero dont les paroles – "Pour trouver des ivresses meilleures/Dans les bras d'son nouveau chéri" – laissent à désirer. Dans un petit rôle, Gaby Basset qui fut la première épouse de Gabin.

Derrière la façade Yves Mirande & Georges Lacombe, France, 1939, 91 mn

Tout comme *Café de Paris* (p. 1631) ou *Paris-New York* (p. 13), ce dernier signé du seul Mirande, ce film est une succession de micro-skteches où défilent de nombreux acteurs. Ici, la propriétaire d'un immeuble a été tuée ; ce qui donne prétexte à deux policiers (Jacques Baumer, stupide et Lucien Baroux, plus futé) d'aller faire un tour derrière la façade. Ils y croisent un soldat en bonne fortune (Julien Carette), un magistrat de haut rang (Aimé Clariond) déchiré entre sa femme (Gabrielle Dorziat) et une chanteuse de cabaret (Simone Berriau), ainsi qu'un caissier indélicat (Andrex) mais pour la bonne cause : le père (Joffre) de celle qu'il aime est un aveugle grabataire ruiné dont la collection de tableaux se réduit à des traces sur les murs. Sans oublier un escroc (Erich von Stroheim) qui joue aux cartes avec un gogo (Jacques Dumesnil) et une Anglaise (Betty Stockfeld), une femme entretenue (Gaby Morlay) qui trompe son protecteur (Marcel Simon) avec un gigolo (Claude Sainval) et un célèbre bandit (Jules Berry) qui, pour ne pas entacher la réputation d'une femme mariée (Elvire Popesco), feint de la voler quand la Police frappe à la porte ; enfin un lanceur de couteaux (Michel Simon) et un cleptomane (André Lefaur). On finit pas apprendre que la défunte tenait un boxon et que le meurtre avait pour mobile la recette de l'établissement que la sous-maîtresse (Marguerite Moréno) lui avait fait parvenir.

Et le coupable alors ? C'est le concierge (Paul Faivre) : il fallait bien terminer le film. Apparition de Jean Wiéner à son piano.

Missile Frederick Wiseman, USA, 1987, 114 mn

La base de Vanderberg en Calfornie où l'on forme les techniciens militaires en charge de l'arme atomique. Nous voyons les petits boîtiers de commande, les codes et contre-codes ; on s'entraîne à tirer au Smith & Wesson, ce qui semble un peu dérisoire. Les postulants – dont on ne sait pas s'ils ont dû auparavant en baver avec le sergent teigneux d'*Officier et gentleman* (p. 602) – sont soumis à divers tests QCM. On nous enseigne incidemment une méthode pour limiter les dégâts : la réponse la plus longue est souvent la bonne, dans une série de chiffres, on peut éliminer les deux extrêmes. Il y a aussi des discussions visant à écarter ceux qui auraient des scrupules à appliquer une instruction aux conséquences terrifiantes. Qu'est-ce donc qu'un ordre illégal ? C'est quand on a gazé les non-Aryens nous dit une postulante qui emploie ce mot comme s'il allait de soi. L'instructeur évoque aussi l'extermination du village de Mỹ Lai par le Lt. Calley ; mais tous ces Viets, y compris femmes et enfants étaient des ennemis sans uniforme. Discours final d'une huile dont le dernier mot entendu est un "God" qui fait écho aux "930 ans !" sur lesquels se refermait *Multi-handicapped* (p. 919). Bien que Wiseman se montre toujours très discret, d'une neutralité qui confine parfois à la banalité, on croit sentir comme un agacement contre ce monde de culs-bénits.

Une cérémonie dédiée à l'équipage de la navette *Challenger* date le tournage.

I shot Andy Warhol Mary Harron, USA, 1995, 103 mn

Valerie Solanas (Lily Taylor, éblouissante), prostituée hommasse et zinzin, fait partie des satellites de la Factory d'Andy Warhol (Jared Harris) auquel elle compte bien faire monter sa pièce de théâtre *Up your ass* (Dans ton cul), une espèce de farce scatologique. Un moment amusé – il la fait même jouer dans un de ses oubliables films, *I a man* – le pape du pop art se lasse. Un jour de juin 1968, elle lui loge trois balles, dont une à bout portant ; il en réchappe de justesse.

Le film reconstitue un milieu de marginaux, transexuels et prophètes de révolutions variées. Celle de Solanas, résumée par le manifeste du SCUM (Society for cutting up men) est d'une misandrie radicale. Des extraits de ce "classique du féminisme" sont déclinés en regard caméra par Valerie. La réalisatrice a cependant omis le plus réfrigérant, la chambre à gaz pour les mâles survivants.

The hitch-hiker *Le voyage de la peur*, Ida Lupino, USA, 1953, 71 mn

Basse-Californie. Un assassin en cavale (William Talman) prend en otage, sous la menace d'une arme, les deux passagers d'une voiture (Edmund O'Brien et Frank Lovejoy). La réalisatrice nous avait habitué à des œuvres autrement originales que ce film fauché tourné dans les Alabama Hills. Carte de Chine (cf. p. 826).

Cimarron *La ruée vers l'Ouest*, Wesley Ruggles, USA, 1931, 123 mn

Les premières années de l'Oklahoma, à travers le personnage de Yancey Cravat (Richard Dix). Il y fonde un journal lors de l'ouverture du territoire en 1889 et disparaît en 1893 lors de son extension suite à l'acquisition du "Cherokee strip" – payé 3,5 dollars l'hectare aux Indiens – pour ne refaire surface qu'en 1898, après la guerre contre l'Espagne où il a combattu. Il s'éclipse définitivement en 1907, lorsque l'Oklaohama devient état de l'Union, pour trouver la mort incognito près d'un puits de pétrole en 1930.

Yancey défend une politique paternaliste : il est gentil et compréhensif vis à vis des prostituées, des Noirs et même des Juifs. Ce qui n'est pas le cas de son épouse Sabra (Irene Dunne) à laquelle il s'oppose au sujet des Indiens. Mais elle évolue au point d'annoncer fièrement, en 1930, que sa bru est une authentique Cherokee. Ce déluge de bons sentiments rappelle *Giant* (p. 1810) d'après la même Edna Ferber, une autre chronique pétrolière sise au Texas voisin : les Mexicains remplacent les Indiens et c'est l'épouse qui a des idées "avancées".

Nothing sacred *La joyeuse suicidée*, William A. Wellman, USA, 1937, 74 mn

Wally (Fredric March), journaliste en recherche d'un scoop, apitoye New York sur le destin tragique de Hazel (Carole Lombard) qu'une contamination au radium aurait condamnée à mourir à brève échéance. La jeune femme devient la coqueluche de la bonne société et Wally en tombe amoureux au point de vouloir l'épouser malgré la tragédie. Sauf que le pronostic mortel était une erreur due à un médecin incompétent (Charles Winninger de *The sun shines bright*, p. 1634). Le directeur du journal (Walter Connolly) consulte à ce sujet une autorité venue de Vienne, le professeur Eggelhoffer (Sig Ruman) qui confirme que Hazel est en parfaite santé. Il s'agit donc de la faire disparaître. . .

Cette comédie vaut surtout pour sa distribution et son technicolor trichrome, troisième production Selznick de ce type, confiée à Wellman comme la précédente, *A star is born* (p. 773). Apparition de la célèbre pipelette Hedda Hopper.

Majo no takkyūbin *Kiki la petite sorcière*, Hayao Miyazaki, Japon, 1989, 99 mn

On est loin de Benjamin Christensen (p. 630) : que reste-il d'une sorcière quand on la prive de sabbats et de maléfices ? Un balai qu'elle utilise pour se déplacer car elle ne sait pas faire de vélo ; et pour effectuer quelques livraisons (le takkyūbin du titre) fastidieuses (pour le spectateur), voire rattraper au vol un gamin suspendu à un dirigeable hors de contrôle. De plus, la poésie n'est pas au rendez-vous dans ce film peu inspiré tourné après le magnifique *Totoro* (p. 1149).

Charlie Chan in London Eugene Forde, USA, 1934, 79 mn

Charlie Chan in Paris Lewis Seiler, USA, 1935, 71 mn

Charlie Chan in Egypt Louis King, USA, 1935, 72 mn

Charlie Chan in Shanghai James Tinling, USA, 1935, 71 mn

Quatre films de la première série des Charlie Chan (p. 160), avec Warner Oland dans le rôle-titre. L'épisode parisien – où un Victor Descartes travaille à la banque Lamartine et les brigands se réunissent rue de Pont (*sic*) – voit apparaître le fils du détective, Lee : joué par l'excellent Keye Luke qui accompagnera Warner Oland durant huit épisodes dont celui situé à Shanghai. Le meilleur des quatre qui se passe en Égypte (petit rôle pour Rita Hayworth) est d'un racisme insupportable à cause du personnage caricatural du Noir Snowshoes (!) (Stepin Fetchit).

Quelques sentences mémorables : "– Front seldom tells truth, look backyard." "– Wild bird to sing don't put it in cage." "– Perfect case like doughnut has hole." "– Mud turtle in pond more safe than man on horseback." "– Motive like end of string tied in many knots." "– Hasty deduction like hind leg of mule, kicks backwards." "– Theory, like mist on eyeglasses, obscures facts." "– Silence big sister of wisdom." "– Talk cannot cook rice."

La brigade des maléfices Claude Guillemot, France, 1971, 343 mn

Cette série télévisée, au style léger et farfelu et aux scénarios cousus de fil blanc, ne comporte, hélas, que six épisodes. Le personnage principal en est le commissaire Paumier qu'on voit se déplacer dans un véhicule un peu ringard, une moto à side-car. Il est incarné par le truculent chansonnier Léo Campion – qu'on reverra en grand-père gâteux de *La lectrice* (p. 1485) : "Tranquilles, cependant...". Chargé des affaires paranormales, il les traite dans un esprit de dérision digne de son ami Pierre Dac, qui tranche avec la vogue mystagogique qui fit le succès du tordeur de cuillers télévisuel Uri Geller.

On y croise un fantôme poudré (Gérard Séty) mal à l'aise quand il s'agit de hanter un HLM, le Diable (Pierre Brasseur) qui pousse des couples à s'entre-tuer via une confidentielle septième chaîne de télévision et des célibataires (Claude Brasseur) à se suicider à cause d'une inaccesible secrétaire-robot, un escroc (Philippe Clay) et ses charters pour la planète Vénus, sans parler d'un vampire amoureux de sa dentiste ou de fées dont la présence est révélée par le nitrate d'argent.

Le film est un précieux document : papiers peints, vaisselle, mobilier, jusqu'à la "chaîne hi-fi", tout est d'époque. Par contre, la triple négation "Vous n'êtes pas sans ignorer" (au lieu de "sans savoir") reste une perle intemporelle.

Queen Christina *La reine Christine*, Rouben Mamoulian, USA, 1933, 95 mn

La tragédie d'une jeune reine (Greta Garbo) qui abdique pour l'amour d'un émissaire espagnol, Antonio (John Gilbert), lequel meurt dans un duel avec le jaloux comte Magnus (Ian Keith). Le jeu crispé de l'actrice ne se détend qu'à la toute fin, au moment du décès d'Antonio.

Il est douteux que la Reine ait connu à l'avance l'œuvre de Molière ; en revanche, le scénario aurait pu évoquer sa relation à Descartes. Garbo essaya, avec ce film, de relancer la carrière de son partenaire du muet Gilbert, ce qui est un peu le thème de *The artist* (p. 179).

Le mari de Léon Jean-Pierre Mocky, France, 1993, 93 mn

Un metteur en scène de théâtre (Mocky lui-même) est soigné, chouchouté et adoré par son ami Léon (Serge Riaboukine).

Ce festival d'obscénités renchérit sur la vulgarité naturelle de Fédéric Dard. La dernière séquence qui voit Léon, abandonné par son grand amour, se suicider au gaz, serait touchante si le reste était moins grossier.

Intolerable cruelty Joel Coen, USA, 2003, 100 mn

Les tubes de Simon & Garfunkel servent de fond sonore à cette comédie vite oubliée opposant une "gold digger" (Catherine Zeta-Jones) – elle épouse des hommes riches pour s'emparer de leur fortune – à un avocat (George Clooney) spécialisé dans le divorce : il est l'auteur d'un "prenup" (contrat de mariage) qui protège les biens des riches époux contre les ambitions de leurs conjoint(e)s.

Life is sweet Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1990, 99 mn

Une tranche de vie dans une famille populaire sans grand relief. Un copain de boisson (Stephen Rea) refile au père (Jim Broadbent) une roulotte hors d'âge qui lui permettra – espère-t-il – d'échapper au salariat en vendant des hamburgers. La mère (Claire Skinner) donne un coup de main à un ami (Timothy Spall) pour son restaurant, le REGRET RIEN, dont la carte, très "nouvelle cuisine", jure avec son décor ringard – un vélo et un sac d'oignons censés représenter la France – ; il a tellement mal goupillé son truc qu'il n'a pas un seul client le soir de l'ouverture. Sans oublier les jumelles (Claire Skinner et Jane Horrocks) : l'une, introvertie, ne rêve que d'Amérique, l'autre, rebelle et plate comme une limande, se fait lécher la poitrine enduite de chocolat par son petit ami (David Thewlis).

Petites vies et petites ambitions de "ceux qui ne sont rien" : un film typique de l'empathie de Mike Leigh pour les classes populaires.

Un flic Jean-Pierre Melville, France, 1972, 96 mn

Histoire centrée sur un interminable hold-up commis à bord d'un train (électrique) par un truand descendu d'un hélicoptère joujou – enfoncées, les soucoupes volantes de *Plan 9 from outer space*, p. 596 –, dont le gros aimant est capable de faire coulisser fer sur fer ! Magnétique aussi, le regard d'Alain Delon qui n'est plus *Le samouraï* (p. 1021) mais un flic homophobe brutal (adjoint : Paul Crauchet). Les bandits sont joués par des acteurs étrangers (dont Richard Crenna) mal doublés. Catherine Deneuve semble attendre qu'on lui donne son texte. Affligeant.

Laitakaupungin valot *Les lumières du faubourg*, Aki Kaurismäki, Finlande, 2006, 74 mn

Comme toujours chez Kaurismäki, ça commence mal : Seppo Koistinen (Janne Hyytiäinnen), vigile dans un centre commercial, est séduit par la blonde Mirja (Maria Järvenhelmi) dans le but de le droguer et prendre ses clefs pour ses amis voleurs de bijoux ; et lui faire porter le chapeau en planquant des "preuves" chez lui. Quand il sort de prison, les gangsters s'acharnent contre lui et le font chasser de son travail, puis le tabassent copieusement quand il tente de se venger.

Où est donc la seconde partie "à la Capra" qui faisait le charme d'*Au loin s'en vont les nuages* (p. 679) ? Dans ce monde luthérien sans tendresse, aucun *Deus ex machina* ne vient à la rescousse de Koistinen qui lui-même – il fut la victime consentante de Mirja – n'est pas très attachant. Une lueur d'espoir cependant avec le dernier plan : la main de Seppo se referme sur celle d'Aila (Maria Heiskanen), une jeune femme amoureuse de lui qu'il avait jusque là ignorée.

Les acteurs marquent un renouvellement de la troupe du réalisateur, qui nous fait entendre Fred Gouin dans *Le temps des cerises*, chanson chère à son cœur.

Captain Blood Michael Curtiz, USA, 1935, 119 mn

Ce film d'aventures bien enlevé est la première apparition du couple Errol Flynn/Olivia de Havilland. Il campe le médecin anglais Blood, injustement condamné lors de la rébellion de Monmouth (1685) et envoyé en esclavage à la Jamaïque, elle joue Arabella, la nièce de l'horrible colonel et futur gouverneur Bishop (Lionel Atwill). Aidé par d'autres condamnés, Blood s'empare d'un navire et pratique la piraterie jusqu'au jour où il capture Arabella en compagnie de Lord Willoughby (Henry Stephenson) qui lui apprend que l'infâme Jacques II ayant été détrôné, lui et ses hommes peuvent redevenir des Anglais à part entière. Après avoir sauvé Port Royal d'une attaque française, il est nommé gouverneur en remplacement de Bishop, absent pour cause de chasse au pirate ; quand ce dernier rentre au port, Blood l'accueille en l'appelant "Mon oncle".

Three billboards Martin McDonagh, USA, 2017, 115 mn

Mildred (Frances McDormand) est un peu givrée, mais il y a de quoi. Sa fille a été violée et tuée il y a quelques mois et le coupable court toujours. Pour relancer l'enquête, elle loue trois panneaux publicitaires à l'entrée d'Ebbing (Missouri), demandant ce que fait la Police, notamment son chef Willoughby (Woody Harrelson). Ce dernier, un brave homme atteint d'un cancer en phase terminale, ne s'en offusque pas trop. Mais, quand il se suicide à cause de sa maladie, une partie de la population blâme Mildred. Tout particulièrement le teigneux subordonné de Willoughby, Dixon (Sam Rockwell) qui s'en prend très violemment au propriétaire des panneaux. Renvoyé de la Police, il incendie les "billboards" avant d'être gravement brûlé par un cocktail Molotov lancé par Mildred.

Un déclic se produit alors chez l'ex-flic. Bien qu'il n'ait plus de fonction officielle, il se met réellement en quête du coupable qu'il croit avoir trouvé en la personne d'une terrifiante brute venue de l'Idaho ; mais un test ADN innocente le suspect dont les propos montrent qu'il est de toute évidence, un violeur. Le film se clôt sur le départ pour l'Idaho de Mildred et Dixon, réconciliés et résolus à faire justice, sinon de l'introuvable violeur, mais d'un violeur. Terrifiant et tellement vrai.

Le père Noël est une ordure Jean-Marie Poiré, France, 1982, 90 mn

Cet hilarant triomphe du café-théâtre a pour cadre le standard de "SOS Détresse Amitié", la veille de Noël. Thérèse et Pierre (Anémone et Thierry Lhermitte), bénévoles catholiques coincés, échangent des cadeaux, un gilet-serpillère pour Pierre, un tableau érotique avec femme nue et cochon rose pour Thérèse. Leur collègue Marie-Ange (Josiane Balasko) est bloquée dans l'ascenseur, d'où la venue d'un réparateur abattu par erreur par un couple querelleur, Josette (Anne-Marie Chazel) et Félix (Gérard Jugnot), le Père Noël du titre. Tout se termine au petit matin au zoo de Vincennes où la bande va nourrir les fauves avec des morceaux de dépanneur. N'oublions pas Christian Clavier en travesti et le voisin bulgare (Bruno Moynot) aux délicieux doubitchous "roulés à la main sous les aisselles."

The flame and the arrow *La flèche et le flambeau*, Jacques Tourneur, *usa*, 1950, 85 mn

Sorte de Robin des Bois lombard, Dardo (Burt Lancaster), s'oppose à l'empereur allemand et son représentant local dont la nièce (Virginia Mayo) ne lui est pas indifférente. Le film, en couleurs, vaut surtout pour les acrobaties de Lancaster avec son ancien partenaire de cirque, Nick Cravat, qui joue le muet Piccolo ; on retrouvera le duo dans *The crimson pirate* (p. 1343) de Robert Siodmak, moins convenu car totalement extravagant. Avec Aline MacMahon et Norman Lloyd.

Monte Cristo Henri Fescourt, France, 1929, 223 mn

Superproduction muette filmée dans de splendides décors et en extérieurs à Marseille. La mise en scène, plutôt sage, sait s'animer durant les fiançailles interrompues ou encore s'offrir quelques fulgurances au moment de l'expiation des coupables. Jean Angelo en Dantès et Lil Dagover en Mercédès sont émouvants lors de l'entrevue qui précède le duel. Gaston Modot campe un Fernand répugnant qui n'atteint pas à la vilenie de Germaine Kerjean, terrifiante Carconte : la séquence de l'assassinat du joailler par une nuit d'orage est très réussie. Pierre Batcheff joue Albert de Morcerf et Marie Glory Valentine ; l'abbé Faria est campé par Bernhard Goetzke, partenaire de Dagover dans *Les trois lumières* (p. 612).

Comme toutes les adaptations du roman de Dumas, celle-ci sacrifie des personnages. La première victime est, sans surprise, le banquier Danglars ; exit aussi l'empoisonneuse Villefort et le pittoresque Noirtier. Quant à l'indispensable Bertuccio, son rôle est fondu avec celui de Caderousse (Henri Debain) qui n'est plus tué par Andrea : il en réchappe, ce qui lui permet de témoigner au procès.

Sommarnattens leende *Sourires d'une nuit d'été*, Ingmar Bergman, Suède, 1955, 109 mn

Quatre couples dans ce vaudeville très réussi qui se déroule durant une nuit blanche. La comédienne Desiree (Eva Dahlbeck) veut récupérer son ancien amant Fredrik (Gunnar Björnstrand) dont elle a eu, ce qu'il ignore, un fils naturel. Un des obstacles à cette réunion est la jeune épouse du barbon, Anne (Ulla Jacobsson) – toujours vierge, on pense à *Baby doll*, p. 65 – qui en pince pour Henrik, fils d'un premier lit de Fredrik. Parlant de lit, c'est un cocasse baldaquin mécanique qui réunira les jeunes gens. La comtesse Charlotte (Margrit Carlqvist) aimerait quant à elle retrouver son volage époux Carl (Jarl Kulle) jusque-là amant de Desiree. Elle allume Fredrik dans le but d'attiser la jalousie de son mari : ce dernier, un militaire, provoque un duel en forme de roulette russe avec des balles chargées de suie. C'est un Fredrik au visage noirci que cajole finalement l'actrice.

Contrepoint venu de l'autre côté des rails, la peu farouche et vaguement bisexuelle servante Petra (Harriet Andersson) va faire un tour dans le foin avec le cocher Frid. Et lui arrache une promesse de mariage.

Desiree a invité ce beau monde dans le château de sa mère – Naima Wifstrand qu'on retrouvera en centenaire dans *Les fraises sauvages* (p. 436).

La jeune fille sans mains Sébastien Laudenbach, France, 2016, 72 mn

D'après Grimm. Sur le papier, le trait léger du pinceau esquisse et anime de furtives et volatiles silhouettes d'inspiration extrême-orientale. Magnifique.

Midnight cowboy *Macadam cowboy*, John Schlesinger, USA, 1969, 107 mn

Le jeune étalon texan Joe Buck (Jon Voight) monte à New York, bien décidé à se prostituer sur la 42e rue. Épisodes cocasses du débutant offrant ses services à une femme mûre (Sylvia Miles) qui se débrouille pour le faire paier ou du quiproquo avec un évangéliste (John MacGiver) qui l'invite à prier, voire la levée d'une cliente à la Factory d'Andy Warhol. Plus sordides aussi comme celui du lycéen timide qui n'a pas d'argent ou du client culpabilisé qu'il finit par tabasser et détrousser. Tout cela ferait un excellent film dominé par des images d'errance nocturne si le scénario n'édulcorait le propos en introduisant le pathétique Ratso (Dustin Hoffman), boiteux et tuberculeux, que Joe, pas si mauvais que ça, essaiera d'emmener jusqu'à une Terre Promise peuplée de mamies friquées, Miami.

Thérèse Raquin Marcel Carné, France, 1953, 103 mn

Principale qualité du film, la description datée du milieu confiné de la famille Raquin, le fils (Jacques Duby) étant sous la coupe d'une vieille mère possessive et méchante (Sylvie). Datée aussi, cette partie hebdomadaire de petits chevaux, impensable après l'irruption de la télévision. Les amants criminels, Thérèse (Simone Signoret) et Laurent (Raf Vallone), peu intéressants, s'effacent devant les yeux accusateurs de la mère Raquin, paralysée à l'annonce de la mort de son fiston. Roland Lesaffre, acteur-fétiche du Carné d'après-guerre qui n'est que l'ombre de celui de la grande époque, joue le maître-chanteur Riton, sorte de némésis qui plombe cette adaptation peu fidèle du roman de Zola.

Le film a été tourné à Lyon, plus particulièrement dans le quartier Saint-Paul. Le dernier plan, où une servante (Maria Pia Casilio) poste la dénonciation de Riton, se ferme sur une vue des quais de la Saône depuis la Croix-Rousse. Raf Vallone – mieux traité que Massimo Girotti dans *L'amour d'une femme* (p. 1103), sorti la même année – garde son accent, mais n'est pas prénommé Lorenzo pour autant.

L'évangile selon saint Mathieu *Il vangelo secondo Matteo*, Pier Paolo Pasolini, Italie, 1964, 131 mn

Comment mettre en scène le passé biblique ? Dans ses *Dix commandements* (p. 490) DeMille construit une sorte de gigantesque enluminure où la légende prend le pas sur la religion. Avec des moyens bien plus limités, – spirituals et bande sonore d'*Alexandre Nevski*, p. 1340, pour la musique et très jeunes acteurs non professionnels –, Pasolini crée un univers digne de la peinture du Quattrocento où déclarations et paraboles du Christ se conjuguent à la beauté du site de Matera pour donner un film austère, réussite dans le genre édifiant – sans connotation péjorative : c'est le monde de la Foi que cet athée réussit à évoquer.

Phantom thread Paul Thomas Anderson, USA, 2017, 131 mn

Londres, 1957. Assisté par sa sœur Cyril (Lesley Manville), Reynolds (Daniel Day-Lewis dans son ultime rôle) tient une maison de couture huppée. Homme d'habitudes, il ne tolère pas le moindre bruit lorsqu'il se concentre et refuse avec horreur toute forme de surprise. Déçue de passer après son travail, sa nouvelle compagne Alma (Vicky Krieps) lui fait ingurgiter un plat de champignons soigneusement dosé. Gravement indisposé, il prend conscience de son amour pour la jeune femme et l'épouse ; mais le travail reprend le dessus. Elle lui prépare alors une omelette qui devrait, dit-elle, le réduire à une sorte de dépendance à son égard.

Cette "femme-insecte" amoureuse et rusée sait-elle ce qu'elle fait ? Elle se moque des possibles conséquences de son acte car elle croit en Dieu : s'il meurt, ils se retrouveront dans l'au-delà. Reynolds est complètement ambivalent : il repousse Alma qui le distrait de sa vocation mais se laisse empoisonner, comme fasciné par l'amour qu'elle lui porte. La plastique du film est au-dessus de tout éloge.

Sweeney Todd Tim Burton, USA, 2007, 116 mn

D'après une comédie musicale de Hugh Wheeler. Le couple maléfique du "diabolique barbier de Fleet street" (Johnny Depp) qui égorge ses clients et de sa complice, Mrs. Lovett (Helena Bonham Carter), qui fourre ses bouchées avec la chair des victimes, a donné lieu à un superbe film aux couleurs éteintes sur lesquelles se détache le rouge vif du sang qui coule à flots. Johnny Depp incarne un être meurtri – "There was a barber and his wife and she was beautiful" –, mort-vivant dominé par l'obsession de revanche au point de perdre progressivement toute humanité. Seconds rôles pour Sacha Baron Cohen, Alan Rickman et un terrifiant Timothy Spall comme sorti d'une gravure de John Tenniel.

Échec au porteur Gilles Grangier, France, 1958, 84 mn

Destiné à un règlement de comptes entre trafiquants de drogue, un ballon de football chargé d'explosifs est chapardé par des gamins. Bastien Sassey (Serge Reggiani) qui le transportait est abattu par ses complices mais a le temps d'avertir la Police. D'où une double action, contre les bandits et pour retrouver à temps le ballon qu'une série de péripéties a placé dans la salle d'opération d'une clinique.

Le principal intérêt de ce petit film réside dans sa description de l'époque, telle que je l'ai connue : HLM bordés de terrains vagues où les enfants s'amusent comme ils peuvent. Le reste est convenu, flics (Paul Meurisse, Bernard Lajarrige et Robert Porte) comme gangsters (Gert Fröbe, Clément Harari, Reggie Nalder). Court plan des Noctambules, rue Champollion, où l'on joue *Othello* (p. 1020). Avec Simone Renant, Fernand Sardou, Jeanne Moreau et Albert Dinan.

Youth Paolo Sorrentino, Italie, 2015, 119 mn

Dans une station thermale suisse, les retrouvailles de deux amis très âgés, Fred Ballinger (Michael Caine), compositeur et chef d'orchestre britannique et Mick Boyle (Harvey Keitel), cinéaste américain ; la fille (Rachel Weisz) de Fred est d'ailleurs mariée au fils de Mick et leur couple bat de l'aile. L'Américain veut toujours travailler et tourner l'ultime film qui serait son testament ; mais quand la grande vedette qu'il a pressentie (Jane Fonda) se dérobe en disant qu'il est trop vieux, il se tue. L'Anglais se sent au contraire vraiment à la retraite ; quand des envoyés de la Couronne lui demandent de venir à Londres pour diriger un de ses célèbres *simple songs* devant le prince Philip, il se récuse, arguant que seule son épouse, une cantatrice trop âgée, pourrait l'interpréter. Il lui rend visite à Venise après le suicide de son ami : elle n'est plus qu'un légume, incapable même de le reconnaître. Fred contemple un instant les eaux du canal avant de se rendre à Londres pour diriger son œuvre devant la famille royale.

Description touchante de la vieillesse, de ce qu'on ne peut plus faire, de ce qu'on a raté – une femme que tous deux ont aimée jadis. Les jeunes peuvent aussi être insatisfaits : Jimmy (Paul Dano) souffre d'être célèbre pour un rôle merdique de robot. Séquences de rêve réussies en dépit, ou à cause, du style de clip vidéo.

Jezebel *L'insoumise*, William Wyler, USA, 1938, 104 mn

Un an avant *Gone with the wind* (p. 476), Bette Davis campe Julie, sorte de Scarlett O'Hara *ante litteram*. Elle insiste pour aller au bal avec une robe rouge de mauvais goût dans le but d'embarrasser Preston (Henry Fonda), son chevalier servant qui en serait quitte pour un duel si elle essuyait des quolibets. Il s'exécute mais décide de rompre tous liens avec la capricieuse égocentrique et, après une longue absence, revient avec une épouse yankee. Julie fait tout pour provoquer un affrontement en manipulant le soupirant de service, Buck (George Brent, qui d'autre ?), un dangereux duelliste qu'elle charge de dénigrer le Nord dans le contexte tendu des années qui précèdent la Guerre de Sécession ; c'est Ted (Richard Cromwell), le jeune frère de Preston, qui répond aux provocations de Buck et qui, déjouant les manœuvres de Julie, l'abat en duel.

Quand la fièvre jaune se répand à la Nouvelle-Orléans, Preston, médecin, est atteint à son tour et doit être mis en quarantaine dans un lazaret où il a toutes chances de mourir. Rachetant alors un comportement indigne, notre Jezabel décide de l'y accompagner. La traversée de la ville illuminée par torches et braseros à bord d'une charrette qui emmène malades et infirmières, dont Julie, a des allures de montée à l'échafaud.

Ce film un peu empesé est sauvé par sa photographie qui insiste sur la profondeur de champ et, bien entendu, par la prestation de Davis.

Resurrectio Alessandro Blasetti, Italie, 1931, 60 mn

Un chef d'orchestre veut se suicider, car celle qu'il aimait, une femme fatale portant diadème, vient de le quitter. Sa rencontre avec une jeune fille (Lia Franca) lui redonne goût à la vie.

Ce premier film sonore italien, tourné en 1930, est comme *Blackmail* (p. 55), une œuvre de transition qui fait des expériences sur la relation entre image et son. Ainsi, le premier morceau du concert final est-il commenté par des images de mer censées représenter les impressions de l'héroïne ; pour le second l'accent est mis sur les réactions à la musique, avec des visages de spectatrices, tout ouïe. L'orage qui se déchaîne à la fin est prétexte à d'autres effets sonores. Mais cela reste un film de style muet aux dialogues spartiates qui séduit par sa plastique : la rencontre dans l'autobus, les scènes de bal, voire les verres sur un comptoir...

King Solomon's mines *Les mines du roi Salomon*, Robert Stevenson, Grande-Bretagne, 1937, 77 mn

La présence du Noir Paul Robeson en tête d'affiche est la preuve que le film n'est pas américain. Il campe Umbopa, fils d'un roi détrôné qui s'appuie sur une expédition de Blancs pour renverser l'usurpateur. Il en profite aussi pour chanter. Les autres acteurs (Cedric Hardwicke, Roland Young, Anna Lee, John Loder) sont un peu ternes. L'utilisation d'une éclipse de soleil pour impressionner les "sauvages" a pu inspirer Hergé pour *Le temple du soleil*. Le roman de Rider Haggard a été adapté plusieurs fois, notamment par Bennett et Marton (p. 1292).

Rain man Barry Levinson, USA, 1988, 134 mn

L'antipathique Charlie (Tom Cruise) se découvre un frère auquel son père décédé vient de léguer sa confortable fortune. Raymond (Dustin Hoffman), alias Rain Man, est un autiste qui passe son temps à faire des calculs absurdes, mais pas forcément inutiles : il est capable de mémoriser toutes les cartes d'un sabot, ce qui le rend rapidement *persona non grata* à Las Vegas où l'a emmené Charlie qui ne rêve que de récupérer l'héritage dont il s'estime frustré. Il n'y a pas de *happy end* à ce touchant portrait d'un "anormal", du moins pas au sens conventionnel puisque Raymond ne se débarrasse pas de ses phobies et n'est pas capable de dire de façon cohérente s'il veut vivre avec son frère ou retourner à l'institution psychiatrique. Par contre Charlie a progressé : renonçant à contester l'héritage, il s'est attaché à ce frangin atypique et fragile qu'il reverra dans deux semaines – soit 336 heures, 20160 minutes, 1209600 secondes selon Rain Man.

La copine de Charlie (Valeria Golino) porte des cheveux mi-longs frisés, l'uniforme des Américaines de la fin des années 1980.

La tortue rouge Michael Dudok de Wit, France, 2016, 81 mn

Naufragé sur une île déserte, un homme cherche en vain à s'évader. Il rencontre une magnifique tortue aquatique à carapace rouge qui, une fois mise sur le dos, se transforme en beauté rouquine. Dont il aura un enfant qui partira en compagnie de trois tortues, vertes celles-là. L'homme mort de vieillesse, le chélonien reprend son apparence première et s'enfonce dans l'eau.

Magnifique dessin (très bien) animé, aux nombreuses scènes nocturnes traitées en nuances de gris. Mais cette *Danse avec les tortues* est un peu ennuyeuse.

Au royaume des cieux Julien Duvivier, France, 1949, 105 mn

Une maison de correction pour jeunes filles, dirigée par l'épouvantable Chamblas (Suzy Prim). Arrive Maria (Suzanne Cloutier) sur laquelle s'acharne la peau de vache. Elle sera délivrée par son petit ami (Serge Reggiani), tandis que Chamblas, dont les exactions ont été dénoncées, sera limogée... après avoir été bien mordue par le molosse qu'elle avait elle-même posté dans la cour.

Malgré la mise à profit d'un paysage inondé par une crue qui donne un cachet d'authenticité à la fuite de Maria, ce n'est pas un grand Duvivier. Parmi les filles, l'étonnante Christiane Lénier qu'on retrouvera dans *Sous le ciel de Paris* (p. 467).

Tobacco road *La route au tabac*, John Ford, USA, 1941, 81 mn

"Tobacco Road" réfère au passé : on ne cultive plus de tabac dans ce trou déshérité de Georgie, mais on y chante toujours des gospels. Autour du pitoyable patriarche Jeeter (Charley Grapewin, le grand-père des *Raisins de la colère*, p. 242), cette histoire de *hillbillies* ne décolle jamais. À cause de l'aspect théâtral – ce n'est pas le roman d'Erskine Caldwell, mais la pièce de Broadway qui sert de source –, du jeu excessif du protagoniste et de la nullité des autres acteurs, habituellement mieux inspirés, Ward Bond, Dana Andrews, etc. On aperçoit Gene Tierney dans un rôle purement décoratif.

Tin men *Les filous*, Barry Levinson, USA, 1987, 108 mn

1963. Suite à une collision, BB (Richard Dreyfuss) et Tilley (Danny DeVito), deux bateleurs spécialisés dans la vente de dispendieuses façades en aluminium, se prennent en grippe et se jouent des tours pendables. C'est ainsi que BB séduit l'épouse (Barbara Hershey) de Tilley ; mais il en tombe amoureux, d'où des complications avec le mari, ravi d'être débarrassé de sa femme mais désireux d'être désagréable à celui qu'il déteste. Quand la commission du logement révoque la licence des deux filous, ils se réconcilient et projettent même de s'associer.

Paradis perdu Abel Gance, France, 1939, 96 mn

1914. Le peintre Pierre Leblanc (Fernand Gravey) fait la connaissance de Janine Mercier (Micheline Presle, 17 ans), employée chez le couturier Calou (André Alerme) : coup de foudre, mariage et débuts de Leblanc comme styliste. Un court bonheur interrompu par le tocsin du 2 août. Janine meurt en couches et Pierre est grièvement blessé. Il rentre et, retrouvant sa place dans la haute couture, élève sa fille Jeannette (la même Micheline Presle) qui fait un mariage d'amour. Pierre, qui se rappelle le sien, meurt pendant la cérémonie.

Touchante description d'un bonheur fugace et de sa perte. Notamment quand Pierre apprend, dans la tranchée, la mort de Janine dont on entend la voix sur un rouleau enregistré : "Rêve d'amour, bonheur trop court, au Paradis perdu", musique de Hans May. Seconds rôles pour Elvire Popesco et Robert Le Vigan.

The stranger wore a gun *Les massacreurs du Kansas*, André De Toth, USA, 1953, 79 mn

Le titre français réfère au massacre d'un village entier (Lawrence, Kansas) par les pillards de Quantrill en 1863. Jeff Travis (Randolph Scott), qui a aidé à préparer ce haut fait d'armes, interrompt, écœuré son activité d'espion du Sud. Il se retrouve après la guerre (1867) à Prescott au moment où cette petite ville cesse d'être la capitale de l'Arizona. Mourret (George Macready), un ancien de chez Quantrill, lui propose de reprendre son activité d'espion, cette fois-ci pour le renseigner sur les arrivages d'or par diligence. Ce qui ne le convainc guère : il organise un piège où la bande à Mourret s'entretue avec des rivaux dirigés par Degas (Alfonso Bedoya, qui fut Gold Hat dans *Le trésor de la Sierra Madre*, p. 1316). Tout se termine en règlement de comptes : Jeff abat Kurth (Lee Marvin), puis Slager (Ernest Borgnine de la grande époque) et enfin Mourret qui succombe dans un saloon en flammes. Désormais du bon côté, Jeff part pour la Californie en compagnie de Josie (Claire Trevor).

Le film met en valeur le chaos rocheux d'Alabama Hills, décor récurrent de tant de westerns ; à l'arrière-plan, des montagnes enneigées.

Deadline U. S. A. *Bas les masques*, Richard Brooks, USA, 1952, 87 mn

Hommage éloquent à la liberté de la Presse et célébration du journalisme. Hutcheson (Humphrey Bogart) lutte pour sauver son journal que les héritières du fondateur, à l'exception de sa veuve (Ethel Barrymore), veulent faire disparaître. Il échoue mais réussit cependant à sortir un dernier numéro contenant des documents accablants sur le gangster Rienzi (Martin Gabel) auquel il fait écouter au téléphone le bruit des rotatives, en marche pour la dernière fois ; et c'est émouvant.

Le grand jeu Jacques Feyder, France, 1934, 110 mn

Pour l'amour de Florence (Marie Bell), Pierre (Richard-Willm) a commis des indélicatesses qui l'ont amené à s'engager dans la Légion. Au Maroc, il croit reconnaître l'aimée en la personne de la prostituée Irma. Alors qu'il s'apprête à rentrer en France avec Irma, il retrouve la véritable Florence et comprend qu'elle ne l'a jamais aimé : il rempile dans l'espoir de trouver la mort.

Le film est dominé par l'image de la Fatalité, du "grand jeu" que fait parfois Blanche (Françoise Rosay, épouse Feyder), la patronne vieillissante du boxon où Pierre a pris pension : la mort, c'est le 9♠ à côté du 9♦, dernière image du film. Irma est jouée par une Marie Bell brune à laquelle Claude Marcy a prêté sa voix rauque. Cette bonne fille, sincèrement amoureuse de Pierre, manque de classe et d'éducation : les hommes préfèrent les garces. Avec Charles Vanel en tenancier libidineux et Georges Pitoëff en légionnaire russe. Musique de Hanns Eisler.

The raven *Le corbeau*, Roger Corman, USA, 1963, 86 mn

Le docteur Erasmus Craven (Vincent Price) récite le célèbre poème d'Edgar Poe. Apparaît alors le corbeau qui se transforme rapidement en docteur Bedlo (Peter Lorre) bien que conservant des plumes noires. Tous deux se rendent chez le maléfique docteur Scarabus (Boris Karloff) que Craven défait dans un spectaculaire combat. Dernier mot : "Quoth the raven – Nevermore".

Sur un scénario de Richard Matheson, ce gothique pour rire est prétexte à un réjouissant cabotinage des acteurs principaux. Mais le film manque cruellement de rythme. Avec Hazel Court et Jack Nicholson.

Minne, l'ingénue libertine Jacqueline Audry, France, 1950, 87 mn

Vers 1900, avant d'épouser son cousin, la jeune Minne (Danièle Delorme) a droit à une leçon de choses sur le coq et la poule, le taureau et la vache ; "Ferme les yeux et pense à autre chose", conclut sa mère. Son fiancé Antoine (Frank Villard) va demander des conseils à l'oncle Paul (Roland Armontel) : on comprend que le futur n'est pas très dégourdi. On voit le résultat à la mine morose qu'arbore au matin la jeune mariée. Elle se résout à prendre un amant (Claude Nicot) qui ne la satisfait pas davantage, puis tente sa chance auprès d'un vieux beau (Jean Tissier) qui bat en retraite de peur d'échouer lui aussi. Un voyage à Monte Carlo en compagnie d'Antoine qui a finalement pris conscience du problème se termine sur l'image d'une Minne enfin radieuse au réveil.

C'est l'originalité, datée, de Jacqueline Audry d'avoir abordé l'orgasme féminin, sujet scandaleux au temps de Colette et tout autant dans le cinéma des années 1950. Références d'époque : Polaire, *Poil de Carotte*. Avec Simone Paris.

Kholodnoye leto pyatdesyat tretyego *L'été froid de 1953*, Alexandre Prochkine, URSS, 1988, 96 mn

Film soviétique aux allures de Western, un Eastern donc. L'action se situe au moment où tombe une nouvelle incroyable : Beria a été démasqué ! Dans ce hameau de Sibérie où sont relégués deux "politiques" en fin de peine, on décroche ses portraits avant de les brûler. L'éphémère successeur de Staline avait entamé une sorte de Perestroïka – qui lui fut fatale – en commençant par vider les goulags ; six criminels de droit commun qui en ont profité arrivent dans le hameau où ils font régner la terreur. Alors que les autorités (e.g., Iouri Kouznetsov) font le gros dos, les deux déportés résistent ; l'un d'eux, Kopalytch (Anatali Papanov) y laissera la vie. Au moment de sa libération, fin 1955 à l'occasion de l'anniversaire d'Octobre, le survivant Louzga (Valery Priomykhov) rend visite à la famille de Kopalytch à Moscou. Accusé en 1939 d'espionnage par un régime paranoïaque, il avait sagement conseillé aux siens de le renier ; le fils demande quand même au visiteur de confirmer l'innocence de son père.

Le dernier plan est bouleversant : sur l'avenue décorée de banderoles à la gloire de la Révolution, Louzga croise un inconnu portant la même petite valise que lui. Les deux graciés s'arrêtent un instant pour échanger du feu, sans un mot.

Austin Powers : the spy who shagged me *Austin Powers II*, Jay Roach, USA, 1999, 95 mn

Sauce rallongée d'*Austin Powers* (p. 341) avec les mêmes références, psychédéliques et jamesbondesques, et le même comique parfois scatologique, ainsi ce pet en ombres chinoises. Le Dr. Evil a maintenant un clone, le minuscule Mini-me (Verne Troyer, 0,81 mètres) ; exit Alotta Fagina, bonjour Felicity Shagwell.

Parlant d'une fusée aux allures phalliques : "Looks like a giant. . . ", phrase coupée suivie d'un nouveau plan interpellant un certain Dick ; rebelote avec Johnson ou encore Pecker. . . ne manque que Popaul.

Drive a crooked road *Le destin est au tournant*, Richard Quine, USA, 1954, 83 mn

Eddie Shannon (Mickey Rooney), surnommé Shorty à cause de ses 1,57 mètres, est séduit par Barbara (Dianne Foster). Mécanicien et conducteur hors pair, il sert de chauffeur dans le hold-up organisé par Steve (Kevin McCarthy) dont il ne sait pas qu'il est l'amant de Barbara. La belle a des remords et explique à Shorty qu'il a été manipulé et qu'elle ne l'aime pas. Règlement de comptes nocturne sur la plage de Malibu : comme un avant-goût de *Kiss me deadly* (p. 1090).

Petit film sans temps mort dominé par l'interprétation de Rooney, un des rares acteurs-enfants qui ait passé le cap de l'âge adulte.

Slavnosti sněženek *Les fêtes des perce-neige*, Jiří Menzel, Tchécoslovaquie, 1984, 83 mn

La forêt de Kersko, près de Prague. Un sanglier est prétexte à une guerre picrocholine entre deux villages : qui l'a abattu, comment le préparer, vers quel côté de la table présenter la hure ? Un livreur à vélo se fait régulièrement pousser dans le fossé par l'autobus et même à l'article de la mort, il tient bien droit la pile de gâteaux ou le bidon de soupe qu'il emportait à bout de bras. Des villageois sortent éméchés d'une brasserie ; le gendarme dégonfle les pneus de leurs vélos.

Cette série décousue de vignettes, où l'on retrouve les récurrents Rudolf Hrušínský, Josef Somr et Petr Čepek, finit par prendre forme et tracer une image attachante, labile et dérisoire, de la vie : le monde selon Hrabal en quelque sorte.

Abbott and Costello meet Frankenstein Charles Barton, USA, 1948, 83 mn

Film d'horreur parodique qui reprend la recette des auberges à monstres de l'Universal (cf. *House of Frankenstein*, p. 430), ici le musée des horreurs de McDougal (Frank Ferguson), avec la créature de Frankenstein, Dracula et le loup-garou. Ni le décor, ni la distribution, avec Bela Lugosi et Lon Chaney Jr., ne sont au rabais. Ce comique référentiel et laborieux fonctionne à cause de la prestation de Lou Costello, boulot et moche, qui échappe de peu à un échange de cerveau avec la créature : si nous n'avons pas peur, nous nous amusons de ses frayeurs. Le terre-à-terre Bud Abbott ne croit pas au surnaturel, d'où ce dialogue : "– Dracula n'existe pas. – Oui, mais est-ce que Dracula le sait ?". Abbott se rend finalement à l'évidence et annonce que les trois monstres ont été éliminés... Agitation dans l'eau : "Coucou, je suis l'homme invisible !".

125, rue Montmartre Gilles Grangier, France, 1959, 83 mn

Film policier cousu main avec dialogues de Michel Audiard. Le marchand de journaux Pascal (Lino Ventura) sauve de la noyade Didier Barrachet (Robert Hirsch), un bourgeois que son épouse Catherine (Andréa Parisy) veut faire interner. Pour venir en aide à l'infortuné mari, il consent à s'introduire dans son hôtel particulier afin d'y récupérer de l'argent. Mais s'y fait arrêter et accuser du meurtre d'un homme qui gît assommé dans le salon et qui se révèle être le véritable Barrachet. Quant au "noyé", il semble être une pure invention de Pascal. Auquel le commissaire Dodelot (Jean Desailly), pas vraiment convaincu par les apparences, laisse la bride sur le cou. En liberté surveillée, Pascal se rend dans le cirque tenu par le frère de la victime, Philippe (Alfred Adam), pour découvrir que le clown blanc n'est autre que le faux Didier, amant de Catherine.

Référence d'époque, le tube "Scoubidou" de Sacha Distel. Avec Dora Doll.

Dheepan Jacques Audiard, France, 2016, 114 mn

Dheepan (Jesuthasan Antonythasan) est arrivé en France au moment de la déconfiture des Tigres tamouls au Sri Lanka. Il est venu avec son "épouse" Yalini et sa "fille" Illayal. En fait, ce ne sont pas leurs vrais noms et ils ne sont même pas parents : ils ont usurpé l'identité d'une famille exterminée par le pouvoir singhalais pour pouvoir fuir plus facilement.

Dheepan trouve finalement un emploi de concierge dans une cité de grande banlieue ravagée par le trafic de drogue sur lequel règne Brahim (Vincent Rottier) que connaît bien Yalini, puisqu'elle s'occupe de son père grabataire. Dheepan est amené à prendre position quand les affrontements entre bandes se font trop violents : retrouvant son agressivité de Tigre, il se livre à un carnage parmi les petits malfrats qui, bien que dangereux, n'ont pas l'expérience de la guerre.

Comme souvent dans les films d'Audiard, il s'agit de reconstruction, de réhabilitation. Ici, c'est une famille qui se forme dans la douleur : Dheepan gagne l'estime et la reconnaissance de Yalini. Le dernier plan le montre, maintenant chauffeur de taxi en Angleterre, entouré de sa femme, de sa fille (plus de guillemets) et d'un nouveau-né.

Ni misérabilisme ni angélisme. Bien que victimes d'une sanguinaire répression, les Tigres sont présentés comme des fanatiques. Et quand le placide Dheepan s'arme d'une machette pour aller affronter les dealers, il laisse éclater la monstrueuse violence qu'il retenait depuis longtemps ; on pense à *Unforgiven* (p. 1572).

Le ruisseau Maurice Lehmann & Claude Autant-Lara, France, 1938, 97 mn

Pour dissuader son fils d'épouser une orpheline (Gaby Sylvia), la chanteuse Régina (Françoise Rosay) veut la pousser au ruisseau. Mais tout se terminera bien avec l'aide d'un sympathique photographe, le comte "Escargot" de Bourgogne joué par Michel Simon, excellent comme toujours. Avec Ginette Leclerc.

Nazarín Luis Buñuel, Mexique, 1959, 94 mn

D'après Benito Pérez Galdós (cf. *Viridiana* et *Tristana*, pp. 1564, 867). Au temps de Porfirio Díaz, Nazarín (Francisco Rabal) est un saint gaffeur révéré par Andara (Rita Macedo), prostituée meurtrière, et Beatriz (Marga López), femme délaissée par son amant : elles lui attribuent un miracle. Les allures christiques de ce prêtre sont démenties par ses paroles – il a du mal à pardonner à celui qui le bat – et ses actes. Quand une femme lui offre, par pure compassion, un ananas pour la route, il commence par refuser comme si la bonté d'une inconnue le mettait mal à l'aise. Résumé de ce film "chrétien" : la religion, ça ne fonctionne pas. Avec le nain Jesús Fernández.

Big eyes Tim Burton, USA, 2014, 102 mn

Histoire du "plus grand peintre des années 1960", Walter Keane (Christoph Waltz) qui inondait les supermarchés avec les reproductions de ses portraits de fillettes aux yeux trop grands. Sinon que Keane n'avait jamais tenu un pinceau de sa vie, jamais mis les pieds en France et donc pas fréquenté les Beaux-Arts de Paris comme il s'en vantait. Le véritable auteur de ces impérissables chefs-d'œuvre était son épouse Margaret (Amy Adams), laquelle finit par réclamer la maternité des peintures. Le passage le plus réussi du film est la scène du procès final, à Hawaï : pour couper court aux interminables pitreries de Walter, le juge demande aux ex-époux de produire une toile en public. Margaret réussit dans le temps imparti alors que Walter est saisi d'une soudaine crampe à l'épaule...

On a du mal à s'identifier à Margaret et ses peintures racoleuses, sortes de poulbots à l'américaine, son goût pour la numérologie et son affiliation aux Témoins de Jéovah. Le personnage de Walter est typique de l'époque : sans lui, son épouse n'aurait sans doute jamais trouvé seule le chemin du public vulgaire qui admirait ses œuvres. Certes, mais il aurait pu se contenter du rôle de génial promoteur, ce qui pose toutes sortes de questions sur l'Art et le machisme.

Le film s'ouvre d'ailleurs sur une citation en forme de double négation d'Andy Warhol : "Cela [Keane] doit être bon. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait pas autant de monde pour l'aimer !"... Hommage d'un autre génie de la publicité dont les produits étaient de nature différente. Les Keane et les boîtes de soupe Campbell se différenciaient implicitement par leurs lieux d'exposition et les publics visés. En arrière-plan, l'opposition entre la Presse populaire (Danny Huston) et la critique snobinarde (Terence Stamp) : les grands yeux plaisaient à la masse, alors que les warholeries ne pouvaient être appréciées qu'au second degré.

On retrouve la patte du réalisateur dans certains détails : l'héroïne fait ses courses entourée de clientes et de caissières aux yeux surdimensionnés.

Geheimnisse einer Seele *Les mystères d'une âme*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1926, 75 mn

Un homme saisi d'une soudaine phobie des couteaux va voir un psychanalyste auquel il explique son récent cauchemar. D'où il ressort que le patient est sujet à une jalousie inconsciente à l'égard du cousin de sa femme. Il sort guéri.

Visuellement très inventif, le rêve est très convaincant. Illustration des thèses freudiennes bien appliquée : se rappelle-t-on tous les détails d'un cauchemar, ont-ils toujours une signification aussi claire, leur explication entraîne-t-elle une si immédiate et complète guérison ? Même problème pour *Spellbound* (p. 1024) basé sur un rêve, pourtant signé Dalí, moins réussi que celui-ci. Le patient est joué par Werner Krauss qui fut l'inquiétant *Caligari* (p. 174).

Tous les matins du monde Alain Corneau, France, 1991, 114 mn

D'après Pascal Quignard, le film imagine l'interaction du musicien Sainte-Colombe (Jean-Pierre Marielle dans le rôle de sa vie) avec son élève Marin Marais (Depardieu fils, puis père). Le maître est austère, un peu janséniste ; et le Roi n'est pas son cousin puisqu'il refuse les avances de la Cour. Il vit dans le souvenir compassé d'une épouse aimée (Caroline Silhol) et méprise un peu l'arrivisme du jeune Marais, futur "musicien ordinaire". La sympathie du réalisateur va plutôt au maître, en dépit de son terrifiant orgueil : prise en tenailles entre maître et élève, sa fille Madeleine (Anne Brochet) en sera victime.

La plastique superbe renvoie aux clairs-obscurs de La Tour et surtout à Lupin Baugin (Michel Bouquet), dont la nature morte aux gaufrettes traverse le film ; en bande sonore, la viole de gambe de Jordi Savall (*Les pleurs*, *La rêveuse*).

Ōsone-ke no ashita *L'aube de la famille Ōsone*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1946, 81 mn

Alors que la guerre fait rage, la famille Ōsone bat de l'aile depuis la disparition de son chef, un homme aux idées progressistes. Le fils journaliste est emprisonné pour malpensance et l'oncle Issei (Eitarō Ozawa), colonel de l'arrière, s'installe à demeure pour pourrir l'atmosphère avec son chauvinisme et pousser le plus jeune fils à s'engager. Lorsqu'il est tué au combat, sa mère Fusako (Haruko Sugimura) prend consceince des méfaits du militarisme et trouve la force de chasser ce planqué arrogant qui explique la défaite par le relâchement des principes éternels.

Après le délire nationaliste de *L'Armée* (p. 193), Kinoshita opère un retournement à 180° digne de Rossellini. La tardive prise de conscience de Fusako peut être vue comme une sorte de plaidoyer *pro domo*.

Radio days Woody Allen, USA, 1987, 89 mn

À Rockaway dans le Queens en temps de guerre, des souvenirs d'enfance bercés par la radio : chansons d'époque et émissions à succès. Comme celle où l'on demande en direct le titre d'un air connu... ce sont deux cambrioleurs en action qui décrochent le téléphone et font gagner le gros lot à leurs victimes. Avec une sorte de Bellemare qui raconte des histoires à dormir debout comme celle du joueur de baseball unijambiste. Anachronismes, l'invasion martienne due à Orson Welles date de 1938, et la fillette tombée dans le puits de 1949.

Le réalisateur referme son évocation sur le Jour de l'An 1944, qu'il n'oubliera jamais, dit-il, même si son souvenir devient de plus en plus flou – "dimmer and dimmer". Composition émouvante de Dianne Wiest en tante à marier. Mia Farrow et Diane Keaton interprètent toutes deux des chanteuses.

Vaudeville Jean Marbœuf, France, 1986, 85 mn

Gaston (Guy Marchand), marié à Madeleine (Marie-Christine Barrault), envie la liberté du célibataire Victor (Roland Giraud), lequel rêve de la conjugalité plan-plan de Gaston. Le troisième larron et frère de Gaston, Pierrot (Jean-Marc Thibault), perd son épouse volage, écrasée alors qu'elle sortait en courant de chez Victor... sans sa petite culotte. Ces hommes tristes font ce qu'ils peuvent pour échapper à l'angoisse de la vieillesse. Gaston et Victor tentent même d'échanger leurs rôles respectifs mais Madeleine refuse de se plier à cet enfantillage.

Sept ans plus tard, les personnages n'ont guère changé. Pierrot a une nouvelle épouse volage, Victor, qui avait réussi à se marier, se met à draguer à peine veuf ; Gaston vit toujours avec Madeleine une relation touchante malgré sa médiocrité.

Décors dijonnais, notamment le grand magasin Au Pauvre Diable (maintenant H & M). Musique discrètement nostalgique de Sylvain Kassap.

A ciascuno il suo *A chacun son dû*, Elio Petri, Italie, 1967, 90 mn

Excellente adaptation de Leonardo Sciascia. À Cefalù, un pharmacien coureur de jupons est assassiné lors d'une partie de chasse au cours de laquelle tombe une victime collatérale, le docteur Roscio. À moins que le "crime d'honneur" n'ait servi qu'à maquiller le meurtre du médecin. C'est ce que Paolo (Gian Maria Volontè), un enseignant communiste, va progressivement découvrir : Roscio père (Salvo Randone) lui remet un journal tenu par son fils mettant en cause l'avocat Rosello (Gabriele Ferzetti) coupable de diverses malversations. Paolo se rapproche de Luisa (Irene Papas), la veuve du docteur qui avoue avoir peur de Rosello qui est en fait son cousin. Les deux décident de faire éclater la vérité mais, cédant aux pressions de Rosello, Luisa finit par attirer Paolo dans un piège : on ne retrouvera sans doute jamais son corps enseveli dans un éboulement. La vie reprend à Cefalù : mariage des deux cousins sous le signe de l'omertà.

Bizarrerie du scénario, aucune allusion n'est faite à la Pieuvre. Ferzetti reviendra en (sympathique !) mafieux dans *Au service secret de sa majesté* (p. 471).

Zotz ! William Castle, USA, 1962, 86 mn

Un professeur de langues anciennes (Tom Poston) trouve une amulette assyrienne aux propriétés magiques : il suffit de prononcer le mot "Zotz !" pour provoquer un ralentissement de l'activité de son interlocuteur. Mais il n'arrive à convaincre personne – ni ses collègues (Cecil Kellaway, Jim Backus) ni le Pentagone (Fred Clark) – des potentialités du bijou... sauf des Russes (dont Mike Mazurki) qui chercheront à s'en emparer. Cette comédie très réussie est aussi la pénultième apparition à l'écran de Margaret Dumont, faire valoir des Marx Brothers.

Hail Caesar ! *Ave César*, Joel & Ethan Coen, USA, 2016, 106 mn

1951. Eddie Mannix (Josh Brolin) gère les problèmes liés aux acteurs du fictif studio Capitol Pictures. En premier lieu, la disparition de Baird Whitlock (George Clooney), vedette du péplum édifiant *Hail Caesar !*. L'acteur a été momentanément retenu par des scénaristes rouges qui l'ont passablement endoctriné ; de retour sur les plateaux, il interprète une tirade très convaincante au pied de la Croix – mais se plante à la fin. Eddie doit aussi s'occuper d'une star (Scarlett Johansson) dont la grossesse, alors qu'elle n'est pas mariée, pourrait indisposer le public. Ainsi que d'un acteur de westerns (Alden Ehrenreich) parachuté dans une comédie dont il désespère le metteur en scène (Ralph Fiennes). Tout en évitant deux venimeuses pipelettes, les sœurs Thacker (Tilda Swinton), jumelles et ennemies.

Cet amusant hommage à Hollywood comporte de nombreux pastiches : comédie musicale avec marins en goguette, chorégraphie aquatique ; la séquence initiale renvoie d'ailleurs au *Grand sommeil* (p. 1573). Mais le film manque cruellement d'épine dorsale.

The catered affair *Repas de noces*, Richard Brooks, USA, 1956, 90 mn

Jane (Debbie Reynolds) a décidé de se marier. Mais sa mère Aggie (Bette Davis) ne veut pas d'une simple cérémonie intime : il lui faut une réception qui en mettra plein la vue aux futurs beaux-parents. Quand elle découvre que ces derniers projettent d'inviter 186 personnes, elle comprend qu'elle met en danger les plans de son époux (Ernest Borgnine), modeste chauffeur de taxi qui voulait se mettre à son compte avec un copain. Le mariage a finalement lieu dans l'intimité.

Œuvre de style néo-réaliste, sympathique et vite oubliée. Avec Barry Fitzgerald, Rod Taylor et Jay Adler.

Blood for Dracula *Du sang pour Dracula*, Paul Morrissey, Italie, 1974, 100 mn

Les années 1930. Le comte Dracula (Udo Kier), qui ne s'abreuve que de sang de vierges, a du mal à s'approvisionner en Roumanie. Il émigre en Italie où il devrait en trouver davantage du fait, pense-t-il, de l'influence de l'Église. Il arrive chez un marquis décavé (Vittorio De Sica dans son dernier rôle) qui a précisément quatre filles. Les deux nubiles se révèlent impropres à la consommation : elles ont été déflorées par le jardinier communiste lequel, comprenant qu'il a affaire à un vampire, s'empresse d'en faire de même avec la benjamine avant de tuer le comte ; lequel aura eu le temps de se consoler avec l'aînée (Milena Vukotic), vieille fille mais authentique pucelle.

Scènes de sexe un peu racoleuses et humour (le régime végétarien du comte). Clin d'œil au *Bal des vampires* (p. 470), Roman Polanski tient un petit rôle.

Le bureau des légendes III & IV Éric Rochant, France, 2017, 1062 mn

Après sa mission-sacrifice (p. 66), le traître Malotru (Mathieu Kassovitz) se retrouve prisonnier de Daech. Le Bureau décide de le libérer mais Duflot (Jean-Pierre Darroussin) perd la vie dans l'opération. Marina (Sara Giraudeau), la prétendue sismologue qui avait eu des ennuis en Iran, récidive en se laissant recruter par Israël qui prépare une action contre ce même pays à partir de Bakou. Démasquée, elle échappe de peu à la liquidation par des tueurs du Mossad déguisés en équipage d'El Al ; la méthode annonce l'exécution de Khashoggi (2018) par un commando saoudien dépêché à Istanbul.

Dans la "saison" IV, JJA (Mathieu Amalric), responsable de la sécurité bd. Mortier, fait le ménage dans le Bureau suite aux dysfonctionnements de l'affaire Malotru. Ce dernier a échappé à ses libérateurs et s'est réfugié en Russie où il tombe aux mains de Karlov (Alexeï Gorbounov) du FSB. Le Bureau décide d'en faire un "traître utile" en le chargeant d'introduire une taupe chez les Russes ; pour montrer patte blanche, il est amené à livrer un espion et c'est Marina, maintenant sismologue à Moscou, qui est, une fois de plus, démasquée. Tout se termine en Ukraine quand la CIA met la main sur Malotru pour l'exécuter… Mais comme les héros de séries ont neuf vies, on ne s'en fait pas trop pour lui.

L'intrigue entrecroise plusieurs histoires, dont une chasse aux terroristes de Daech avec visite d'une morgue syrienne où s'entassent les victimes d'Assad mortes sous la torture. Elle rend hommage à l'héroïsme des combattantes kurdes et dénonce la légèreté des Occidentaux prêts à les vendre aux Turcs. Une grande place est accordée à l'IA, l'"Intelligence" artificielle, terrifiant auxiliaire de la dystopie. Pour ne pas être fliqué, le téléphone à carte, utilisé une fois puis détruit. Nous apprenons incidemment comment mentir au polygraphe : il suffit d'exagérer sa réaction aux questions de contrôle qui servent à étalonner l'appareil.

Tiexi qu *À l'ouest des rails*, Bing Wang, 2002, 554 mn

Documentaire en trois parties tourné de 1999 à 2001 dans le quartier de Tie Xi, à Shenyang (Moukden en mandchou). Dans *Rouille*, décrépitude extrême des usines en faillite l'une après l'autre ; les ouvriers licenciés au sang empoisonné par les métaux ont droit à un séjour à l'hôpital. *Vestiges* suit des adolescents et surtout leurs familles qui tentent, sinon de résister aux expulsions – on est en train de détruire la zone – du moins de négocier un relogement favorable. Tournés depuis le train qui ceinture la ville, longs plans hypnotiques dans *Rails*, de jour comme de nuit, en été comme sous la neige. Nous suivons une équipe de cheminots ainsi que le "vieux" Du qui s'est fait prendre à chaparder du charbon d'où des ennuis avec la Police et une querelle avec son fils. Tout comme son compatriote Jia, Wang porte un regard sans complaisance sur le Paradis des Travailleurs.

Frances Graeme Clifford, USA, 1982, 134 mn

Le destin tragique de Frances Farmer (Jessica Lange) qui préférait les milieux de la gauche communisante de Broadway à la Paramount qui avait fait d'elle une star. Abandonnée par son amant Clifford Odets – qui n'en était pas à une trahison près –, elle sombre dans l'alcoolisme. Pour sa mère (Kim Stanley) qui ne rêve que de la normaliser, c'est le prétexte idéal pour la mettre sous tutelle puis l'envoyer en asile psychiatrique bénéficier des bienfaits des électrochocs et de la lobotomie qui délivrent les patients de leur dangereuse créativité. Dernier plan bouleversant : elle est guérie au point de n'avoir pas conscience d'avoir perdu quelque chose.

Un personnage fictif, Harry York (Sam Shepard) lui donne à l'écran la compréhension et la tendresse qu'elle n'a guère trouvées dans la vraie vie.

Il merlo maschio *Ma femme est un violonsexe*, Pasquale Festa Campanile, Italie, 1971, 105 mn

Vivaldi (Lando Buzzanca) passe inaperçu au point que tout le monde, y compris lui-même, oublie son nom ; le chef de l'orchestre où il joue du violoncelle l'appelle d'ailleurs Frescobaldi ! Son épouse, la superbe Costanza (Laura Antonelli), ne passe pas inaperçue, elle. Il va s'ingénier à l'exhiber nue devant des audiences variées, en particulier lors d'une représentation d'*Aida* aux arènes de Vérone. Ce qui le conduit à l'asile ; il profite de la visite hebdomadaire de Costanza pour faire tâter ses tétons aux autres aliénés, c'est elle qui a les plus beaux, n'est-ce pas ?

Une comédie réussie dans un genre un peu casse-gueule. Avec Lino Toffolo.

Il medico della Mutua Luigi Zampa, Italie, 1968, 95 mn

Jeune médecin conventionné auprès d'une mutuelle (la Mutua du titre), Tersilli (Alberto Sordi) utilise tous les moyens pour augmenter la liste des adhérents qui le choisissent comme médecin traitant. Son coup de génie consiste à séduire l'épouse (Bice Valori) du docteur Bui, un médecin bien malade qui transfère chez lui ses 2300 patients ; après la mort de Bui, il n'hésite pas à se débarrasser de cette maîtresse vieillissante et possessive.

Traiter 3115 patients – qui viennent pour un oui pour un non car les consultations sont gratuites – suppose une certaine taylorisation : "Au suivant !". Pour sommaires qu'elles soient, les consultations données par le riche Tersilli – *exit* la FIAT 600 des débuts, bonjour la voiture de sport – n'en sont pas moins épuisantes, ce qui le conduit à l'hôpital où il voit, horrifié, ses collègues moins chanceux se partager à l'avance sa juteuse clientèle. Il rentre chez lui en catastrophe : c'est depuis un fauteuil qu'il donne désormais des consultations téléphoniques.

Avec Leopoldo Trieste et Claudio Gora.

Senso Luchino Visconti, Italie, 1954, 123 mn

Venise, 1866. Provoqué en duel par le marquis Ussoni (Massimo Girotti), le Lt. Mahler (Farley Granger) se défile en le faisant arrêter ; ce qui n'empêche pas la comtesse Livia Serpieri (Alida Valli), pourtant cousine d'Ussoni, de devenir la maîtresse du séducteur qui ne tarde pas à se lasser d'elle. Alors qu'elle a suivi son mari dans leur villa palladienne (Godi Malinverno), Mahler revient à la charge en quémandant l'argent destiné à corrompre un médecin qui le déclarera inapte au service ; elle l'aide en puisant dans la caisse de la cause italienne que son cousin lui avait confiée. Puis va rejoindre son amant à Vérone où elle le trouve en compagnie d'une prostituée ; Malher en profite pour lui rappeler ses trahisons. Pofondément humiliée, Livia le dénonce aux autorités autrichiennes qui le fusillent sur le champ.

Le chef d'œuvre de Visconti est une sorte d'opéra scandé par la VII^{e} de Bruckner. Il débute d'ailleurs à la Fenice où l'on joue *Le trouvère*. Le scénario adapte une longue nouvelle de Camillo Boito – dont le frère Arrigo fut le dernier librettiste de Verdi – ; son titre, *Custoza*, référence à une piquette italienne (1866), fut refusé par la censure. Avec Rina Morelli et Christian Marquand.

Prick up your ears Stephen Frears, Grande-Bretagne, 1987, 110 mn

Enquête sur la mort du dramaturge Joe Orton (Gary Oldman), tué par son compagnon Kenneth (Alfred Molina) en 1967. Ce film très réussi restitue l'état d'esprit particulier d'un monde où les Beatles sont des demi-dieux et Joe peut se vanter à tout va d'avoir rencontré Paul McCartney. Il avait en effet écrit un scénario pour un film du groupe mais leur agent Brian Epstein y avait découvert que les garçons fument de l'herbe et, surtout, entrent dans le même lit qu'une fille, les quatre ensemble... Impossible : "my boys are clean !"

C'est à Kenneth que le réalisateur accorde sa compassion. Sorte de Pygmalion, il a montré la voie à Joe qui désormais réussit tout mieux que lui. Dans les vespasiennes où a plus de succès et au théâtre où Ken peut juste se targuer d'avoir trouvé le titre d'une de ses pièces. Il est un reproche vivant, une sorte de femme jalouse et délaissée. "A bilious queen" dit Joe que Kenneth finit par massacrer à coups de marteau avant de se donner la mort. Au journaliste américain John Lahr (Wallace Shawn) qui déclare que Kenneth était la première épouse de Joe, l'agente théâtrale Peggy Ramsay (Vanessa Redgrave) rétorque qu'elle est sa veuve.

Le chien jaune Jean Tarride, France, 1932, 70 mn

Tourné à Concarneau avec Robert Le Vigan et Jean Tarride (père du réalisateur), Maigret assez satisfaisant. Mais le roman de Simenon, une histoire de meurtre genre *Les cinq gentlemen maudits* (p. 1740), l'est beaucoup moins.

La pirate Jacques Doillon, France, 1984, 84 mn

Le scénario, incompréhensible, ne tient pas la route. On comprend qu'Alma (Jane Birkin) est partagée entre son mari (Andrew Birkin, frère de l'actrice) et Carole (Maruschka Detmers) et que l'époux utilise les services d'un étrange et inefficace détective (Philippe Léotard) assisté d'une adolescente (Laure Marsac). Ce qu'il se passe, la mort finale d'Alma, ne nous importe guère : Doillon a voulu peindre l'amour et le sexe dans un délire paroxystique. Le côté mal ficelé de l'histoire rend bien compte des incohérences, des brusques contrastes propres à la passion : un instant je t'aime, celui d'après j'ai envie de te tuer.

The man who watched trains go by *L'homme qui regardait passer les trains*, Harold French, Grande-Bretagne, 1952, 77 mn

D'après Simenon. Kees Popinga (Claude Rains) est premier clerc dans une vénérable firme de Groningue. Quand son patron (Herbert Lom) lève le pied avec une mallette pleine de florins, il le frappe et croit le tuer ; il ne lui reste plus qu'à s'enfuir avec le magot pour Paris où il croit pouvoir prendre la place de sa "victime" auprès de la plantureuse Michelle (Märta Torén). Celle-ci n'a que faire de ce petit homme terne et le mène en bateau pour s'approprier le butin.

L'inspecteur Lucas (Marius Goring) poursuit Popinga dans le but de retrouver l'argent et aussi lui apprendre qu'il n'est pas un assassin – ou plutôt qu'il ne l'était pas, puisque le clerc règle finalement son compte à la femme fatale. C'est un Popinga dément que Lucas sauve du suicide alors qu'il voulait mourir sous un de ces trains dont les horaires réguliers sont comme une métaphore d'une vie médiocre et bien réglée ; une vie qu'il n'aurait pas fallu déranger, pas soumettre à la tentation. Petit rôle de prostituée pour Anouk Aimée.

La la land Damien Chazelle, USA, 2016, 123 mn

La brève histoire d'amour entre un pianiste (Ryan Gosling) et une actrice (Emma Stone) sert de prétexte à des hommages réussis au cinéma – *La fureur de vivre*, (p. 538) et son planétarium – ou la comédie musicale – *Un Américain à Paris* (p. 71) dans la séquence finale. Cet épisode uchronique – les protagonistes, à jamais séparés y vivent la vie qu'ils n'ont pas eue – ne nous émeut pas comme celui d'*It's a wonderful life* (p. 399), un univers parallèle où les héros *ne se seraient pas* connus. La scène où l'héroïne chante seule est par contre touchante.

Sin City : a dame to kill for Robert Rodriguez, USA, 2014, 102 mn

Sauce rallongée de *Sin City* (p. 1219) d'après Frank Miller. Nauséeux !

La red *Le filet*, Emilio Fernández, Mexique, 1953, 77 mn

"Les hommes me déshabillent du regard" dit la jeune Rossana (Podestà, 18 ans, qui allait bientôt jouer le rôle-titre dans *Helen of Troy*). Sa beauté affole les mâles du village – gros plans sur leurs yeux concupiscents – et tout autant les deux hommes avec lesquels elle vit, son amant officiel et le copain de celui-ci qu'elle allume un peu... Sortant de l'eau avec ses habits qui lui collent à la peau, elle l'invite à la baignade : "L'eau est fraîche. C'est comme une caresse sur tout le corps". Tout ça se termine très mal, d'autant plus que les deux compagnons de la belle sont recherchés par la Police.

Entre deux échanges de regards, la photo léchée d'Alex Phillips s'attarde sur plage et vagues. Pénible musique debussyste.

Dramma della gelosia *Drame de la jalousie*, Ettore Scola, Italie, 1970, 102 mn

Oreste (Marcello Mastroianni), un maçon, est ami de Nello (Giancarlo Giannini), un pizzaiolo en compagnie duquel il se fait tabasser aux manifestations communistes. Il rencontre Adelaide (Monica Vitti), une fleuriste qu'il a le malheur de présenter à Nello : elle aime les deux copains dont elle devient la maîtresse. Aucune solution n'est trouvée à cet imbroglio digne de *Design for living* (p. 459). Après une violente rixe entre les deux hommes, Adelaide épouse Nello ; Oreste, devenu clochard, provoque un affrontement dans lequel elle perd la vie.

Le film, touchant, annonce *Nous nous sommes tant aimés* (p. 173) et ses apartés de personnages avec la caméra. Adelaide, blessée à plusieurs reprises, est bien connue à l'hôpital : "Revoilà Adelaide" entend-on dans les couloirs... y compris quand on l'y amène morte. Musique d'Armando Trovajoli.

Les amants de Vérone André Cayatte, France, 1949, 103 mn

Entre Venise et Vérone, le tournage d'une nouvelle version de *Roméo et Juliette* voit la rencontre tragique des deux doublures. Angelo (Serge Reggiani) est souffleur de verre à Murano, Giorgia (Anouk Aimée, 16 ans) est issue d'une famille épouvantable. Son père Ettore (Louis Salou, juste avant son suicide) est un ancien procureur fasciste qui la destine au douteux Raffaele (Pierre Brasseur). Sans parler de la tante Laetitia (Marianne Oswald), sadique et perverse, qui attire Angelo dans un piège où il est blessé à mort par l'oncle Amadeo (Marcel Dalio), un maniaque de la mitraillette. Giorgia se suicidera sur le cadavre de son amant.

Le scénario de Jacques Prévert (et la présence de Brasseur et Reggiani) renvoie aux *Portes de la nuit* (p. 618), ses collabos et profiteurs de guerre. Il en est comme une version moins inégale – rien à dire sur les interprètes – où les salauds sont plus réussis que les jeunes protagonistes. Avec Martine Carol et René Génin.

Al-hard *La terre*, Youssef Chahine, Égypte, 1969, 130 mn

L'Égypte des années 1930. Des villageois s'opposent à l'arbitraire d'un pouvoir qui leur rationne l'eau et construit une route qui évite soigneusement, quitte à louvoyer, les terres des puissants. Âme de la lutte, le vieil Abou Souelam (Mahmoud Al Meliguy) est mis en prison et en ressort la moustache coupée, ce qui a valeur d'humiliation. Le combat continue et le gouvernement envoie l'Armée en renfort. Le corps de Souelam, violemment battu puis attaché à un cheval, est traîné à même cette terre qu'il continue à étreindre de ses mains.

Un film extraordinairement sincère et touchant. Comme beaucoup d'œuvres de Chahine en dépit, ou plutôt à cause, de sa confusion et de sa maladresse.

Anna Karenina Clarence Brown, USA, 1935, 89 mn

Le jeu compassé de Greta Garbo (Anna Karénine) et Fredric March (Vronski) manque singulièrement de passion. Basil Rathbone, en Karénine, complète la distribution de ce monument d'académisme hollywoodien : même si l'on se signe correctement, de droite à gauche, on ne quitte jamais la Russie façon Selznick.

Prividenie, kotoroe ne vozvrashchaetsya *Le fantôme qui ne revient pas*, Abram Room, URSS, 1930, 67 mn

Dans une dictature sud-américaine, un prisonnier politique met à profit une permission d'un jour : au lieu de regagner la prison, il prend la tête d'une grève.

D'après Henri Barbusse. À noter l'étonnante prison panoptique à la Jeremy Bentham et un rocher aux allures de tête de chien (ou de sphinx).

Louise-Michel Benoît Delépine & Gustave Kervern, France, 2008, 91 mn

Victime d'un licenciement collectif, Louise (Yolande Moreau) décide ses camarades de travail à utiliser leur maigre indemnité pour flinguer le patron-voyou. Le sicaire qu'elle déniche, Michel (Bouli Lanners), est d'une nullité affligeante. Le couple Louise-Michel finit cependant par trouver et tuer le patron – ou du moins un patron – à Jersey. Les deux héros sont en fait transsexuels et, en prison, Cathy (alias Michel) accouche d'un enfant de Jean-Pierre (alias Louise).

À l'incompétence du couple de justiciers répond la désinvolture des premiers de cordée : d'où une double incapacité à déterminer qui prend les décisions. Cette dilution des responsabilités est manifeste dans la séquence de Jersey, un paradis fiscal où les entreprises ne sont plus guère que des boîtes aux lettres, au sens littéral du terme. Avec Benoît Poelvoorde, Miss Ming et une apparition du dessinateur Siné. Ce film sympathique est dédié à la célèbre communarde.

The other love *L'orchidée blanche*, André De Toth, USA, 1947, 93 mn

Dans un sanatorium suisse, une célèbre pianiste (Barbara Stanwyck) rencontre un pilote automobile (Richard Conte) de passage qui l'emmène à Monte Carlo ; trop malade, elle retourne se soigner. Les soins attentionnés du médecin (David Niven) dont elle devient l'épouse devraient lui permettre de vaincre la tuberculose.

Le scénario adapte une nouvelle d'Erich Maria Remarque, sorte de brouillon du roman dont sera tiré *Bobby Deerfield* (p. 649) film bien plus satisfaisant à cause de son dénouement tragique

La musique de Miklós Rózsa est un pot-pourri de réminiscences debussystes.

"Non", ou a vã glória de mandar *Non, ou la vaine gloire de commander*, Manoel de Oliveira, Portugal, 1990, 107 mn

Un groupe de soldats en guerre quelque part en Afrique évoque le Portugal sur fond de vignettes renvoyant à sa culture (Camõens) et son histoire, notamment la catastrophique bataille des Trois Rois (1578). Le détachement est accroché par les rebelles et le Lt. Cabrita (Luís Miguel Cintra) grièvement blessé : il meurt à l'hôpital le 25 avril 1974, date de la chute du salazarisme.

Malgré un titre splendide est une fin émouvante, le film souffre d'un didactisme à la Rohmer : les militaires, assis dans un camion ou au bivouac, expriment leur point de vue de façon sage et châtiée, donc artificielle.

Mister Cory *L'extravagant M. Cory*, Blake Edwards, USA, 1957, 89 mn

Cory (Tony Curtis) veut s'extraire de Sangamon street, la rue pauvre de Chicago où il est né. Employé à la plonge dans un centre de vacances huppé, il se déguise à l'occasion en play boy. Sa gueule de beau gosse fait merveille mais la riche et belle Abby (Martha Hyer) dont il est tombé amoureux fuit, épouvantée quand elle découvre son véritable statut social. Chassé pour n'avoir su garder sa place, il s'acoquine avec Biloxi (Charles Bickford), un joueur professionnel avec lequel il dirige un établissement de jeu pour le compte de la Mafia. Il a plus de chance, cette fois-ci, avec Abby dont il devient l'amant... sans qu'il soit question de mariage pour autant. Après avoir essuyé un coup de feu d'Alex (William Reynolds), le fils à papa fiancé d'Abby, il renonce à celle-ci, décidément trop snobinarde. Mais il peut tout espérer de sa jeune sœur Jen (Kathryn Grant).

Un des tout premiers Blake Edwards, le portrait tout en nuances d'un arriviste qui souffre de son origine sociale. Cynique, prêt à piétiner les autres, il garde néanmoins une certaine dignité : alors qu'Alex s'est mis dans une sale affaire en le blessant à l'épaule, il refuse d'exploiter son avantage et rompt avec Abby qu'il renvoie à son monde doré peuplé de médiocres bien "comme il faut".

Brewster McCloud Robert Altman, USA, 1970, 101 mn

Brewster McCloud (Bud Cort) se prépare à voler, avec ses étranges ailes, dans le gigantesque stade couvert de l'Astrodome de Houston. Les importuns qui se trouvent sur son chemin sont étranglés et maculés d'une sorte de fiente que la Police (Michael Murphy et John Schuck) fait analyser. Est-elle le fait d'un oiseau, d'une tortue volante ? Ce serait plutôt du caca d'ange, dû à la gardienne de Brewster (Sally Kellerman) qui porte dans le dos des traces d'ailes disparues et dont la voiture est immatriculée BRD SHT. Le projet de Brewster suppose qu'il garde sa virginité or il se laisse déniaiser par une jeune femme (Shelley Duvall débutante) qui s'empresse de le dénoncer. S'il arrive bien à décoller, le nouvel Icare s'effondre après quelques battements d'aile.

Ce film réjouissant est d'abord une charge contre l'Amérique de Nixon, notamment son infâme vice-président : la première fiente s'abat sur un journal où s'affiche le nom de Spiro Agnew. C'est aussi une œuvre déjantée qu'accompagne, en voix off, un ornithologue (René Auberjonois) aux allures d'oiseau déplumé. La distribution reprend largement celle de *M*A*S*H* (p. 1315).

Land of the pharaohs *La terre des pharaons*, Howard Hawks, USA, 1955, 100 mn

Le clinquant hollywoodien nous empêche d'entrer dans ce film qui vaut surtout pour la scène finale où Nellifer (Joan Collins), la seconde épouse manipulatrice du pharaon Khéops (Jack Hawkins) est enterrée vivante avec lui dans la pyramide qui se mure de l'intérieur. L'architecte Vashtar (James Robertson Justice) a de faux airs de prophète juif et d'ailleurs il emmène son peuple à la fin. *Les dix commandements* (p. 490) sera une œuvre plus satisfaisante car située carrément dans le monde du mythe et du livre d'images. Excellente composition d'Alexis Minotis dans le rôle du grand prêtre Hamar.

Scandal sheet *L'inexorable enquête*, Phil Karlson, USA, 1952, 82 mn

Chapman (Broderick Crawford), directeur d'une feuille à scandales, a tué son épouse dont personne ne connaissait l'existence en détruisant ce qui permettrait de l'identifier. Son fouille-merde en chef McCleary (John Derek) décide d'enquêter sur ce crime qui fait vendre du papier, ce que Chapman accepte à son corps défendant... tout en assassinant un vieux journaliste alcoolique (Henry O'Neill) qui avait découvert le pot aux roses. Assisté de Julie (Donna Reed), McClearly arrive à démasquer le coupable à force d'obstination. Ce jour-là, le tirage du journal franchit un nouveau record.

Cette adaptation d'un roman de Samuel Fuller est un peu molle.

The Andromeda strain *Le mystère Andromède*, Robert Wise, USA, 1971, 130 mn

La souche Andromède est le nom attribué à un virus qui vient de foudroyer la quasi-totalité des habitants d'un petit village du Nouveau-Mexique. Quatre scientifiques (James Olson, Kate Reid, Arthur Hill et David Wayne) sont séquestrés dans un laboratoire souterrain ultra-secret afin d'analyser ce poison qui se révèle être une arme de guerre sur laquelle l'Armée a perdu le contrôle. On passe près de la catastrophe que serait l'annihilation thermonucléaire du village, car Andromède se repaît d'énergie. Bonne nouvelle, la souche mute en une variété inoffensive ; tout va donc pour le mieux... en attendant le COVID.

Le film, qui utilise la technique alors à la mode du "split screen", est extraordinaire car il traite d'un sujet austère – un fastidieux travail de recherche – sans nous ennuyer un seul instant et sans les diversions habituelles, histoires d'amour, etc. Les quatre protagonistes ne sont d'ailleurs ni vraiment sympathiques ni beaux – la femme, dont l'humour grinçant confine à l'aigreur, pourrait être la sœur d'Ernest Borgnine. La seule concession est un court passage (six minutes) à la James Bond : un des héros désamorce une bombe quelques secondes avant l'explosion.

The Maggie Alexander Mackendrick, Grande-Bretagne, 1954, 92 mn

Le Maggie est un vieux "puffer" (vapeur) guetté par le rebut. Le capitaine MacTaggart (Alex Mackenzie) embarque par ruse les meubles du château écossais de l'Américain Marshall (Paul Douglas) lequel, horrifié, fait tout pour arrêter le rafiot. Mais le roublard MacTaggart a plus d'un tour dans son sac et le bateau continue à zigzaguer à l'Ouest de Glasgow. Marshall finit par se prendre d'affection pour l'épave flottante – ainsi que pour le gamin qui sert de mousse (Tommy Kearins) – jusqu'à sacrifier sa cargaison quand le Maggie s'échoue sur des récifs.

Touchante évocation de l'Écosse : on pense à *Whisky à gogo* (p. 1628). Et aussi au *Titfield thunderbolt* (p. 1083) dont l'héroïne était une vieille locomotive.

Hamlet liikemaailmassa *Hamlet goes business* , Aki Kaurismäki, Finlande, 1987, 85 mn

Hamlet (Pirkka-Pekka Petelie) est prince d'une usine finnoise qui produit des canards en celluloid : humour pince sans rire donc pour cette œuvre mineure – qui ne gomme pas, comme Laurence Olivier (p. 77), Rosencrantz et Guildenstern. Et une idée loufoque : Hamlet tue son ennemi Lauri (Kari Väänänen) en le coiffant d'une radio à l'ancienne qui se met à jouer "Twist à Saint-Tropez" ! Les rôles de Claudius, Gertrude, Ophélie et Polonius sont tenus par Esko Salminen, Elina Salo, Kati Outinen et Esko Nikkari. En fond sonore, la onzième de Chostakovitch.

eXistenZ David Cronenberg, Canada, 1999, 93 mn

Le monde selon Cronenberg est souvent bizarre, voire un peu répugnant. Ici les humains se font implanter un "bioport" dans le dos, sorte de prise permettant d'accéder à des jeux virtuels. Ainsi eXistenZ, auquel Ted Pikul (Jude Law) est initié par sa conceptrice Amanda Geller (Jennifer Jason Leigh), laquelle est pourchassée par des assassins, les tenants du Réalisme. Visite d'une étrange ferme avec animaux mutants, des amphibiens bicéphales sur lesquels les outils chirurgicaux de *Dead ringers* (p. 102) feraient merveille puis déjeuner au restaurant chinois où les os de la spécialité du chef, une fois mangée, s'assemblent pour former un pistolet qui se charge avec un bridge dentaire et tire donc des molaires !

Mais en fait, tout ça n'est qu'un jeu dans lequel Amanda a tenu le rôle de la conceptrice du fictif eXistenZ. Elle est par contre venue assassiner, avec l'aide de Ted, un véritable concepteur de jeux. Au moment où ils vont exécuter un des participants, celui-ci demande "Are we still in the game ?".

Le film est sorti en même temps que *The matrix* (p. 1076), autre variation sur les réalités imbriquées, sortes de pyramides de Ponzi intellectuelles. Le patronyme d'Amanda est un référence au prétendu tordeur de cuillers télépathe Uri Geller.

Country of my skull *In my country*, John Boorman, G^{de}-Bretagne, 2004, 103 mn

Au moment de la sortie de l'Apartheid, la commission "Vérité et réconciliation" parcourt une Afrique du Sud divisée. Ce qui nous vaut quelques belles images et surtout le rappel des incroyables atrocités commises par le pouvoir blanc. L'histoire d'amour entre un journaliste noir, américain cependant (Samuel Jackson), et une Afrikaner (Juliette Binoche) permet d'opposer deux approches à cet horrible passé – faut-il ou non pardonner ? –, mais c'est bien académique. Avec Brendan Gleeson en tortionnaire "droit dans ses bottes".

Footlight parade *Prologues*, Lloyd Bacon & Busby Berkeley, USA, 1933, 103 mn

Trois numéros musicaux dûs à Busby Berkeley. Dick Powell et Ruby Keeler chantent "Honeymoon hotel" sur une chorégraphie de jeunes mariés. Ils continuent avec "By a waterfall I am calling you-hou-hou-hou" pendant que bras, jambes et têtes de jolies baigneuses dessinent les corolles et rosaces d'un époustouflant ballet aquatique. Enfin, James Cagney, marin américain de passage en Chine, joue des claquettes en compagnie de Keeler au son de "Shanghai Lil".

Le feu d'artifice final est formé de "prologues" chorégraphiés dont on nous a détaillé la laborieuse préparation : vers 1928, ils sont liés au début des talkies. Avec Joan Blondell, Guy Kibbee, Frank McHugh, Hugh Herbert et Ruth Donnelly.

Le garçon sauvage Jean Delannoy, France, 1951, 112 mn

D'après Édouard Peisson, l'histoire de Simon (touchant Pierre-Michel Beck), "un homme dont il faut faire un gosse". Il a onze ans lorsqu'il va enfin vivre avec sa mère Marie (Madeleine Robinson), une prostituée qui a le malheur de s'amouracher de Paul (Frank Villard), prétendu navigateur qui serait plutôt du genre maquereau. Simon se prend à détester cet individu trouillard et douillet qui s'interpose entre lui et sa chère maman. Il va jusqu'à voler un pistolet pour l'abattre, tâche dont se chargeront finalement les amis faux-monnayeurs de Paul. Simon s'embarque sur un navire, laissant sa mère à son triste métier.

Description très juste, sans misérabilisme, d'un enfant livré à lui-même : on pense aux futurs *Quatre cents coups* (p. 521). Le film est tourné à Marseille, notamment montée des Accoules, domicile de Marie.

Hour of the gun *Sept secondes en Enfer*, John Sturges, USA, 1967, 97 mn

Suite de *Gunfight at the OK Corral* (p. 1422) avec d'autres acteurs. Plus animé par l'esprit de vendetta que celui de justice, Wyatt Earp (James Garner) poursuit Ike Clanton (Robert Ryan) et ses sbires qu'il abat l'un après l'autre. Quant au tuberculeux Doc Holliday (Jason Robards), il passe son temps à boire. Bof.

Martin Roumagnac Georges Lacombe, France, 1946, 103 mn

Martin Roumagnac (Jean Gabin) tombe amoureux de Blanche (Marlene Dietrich), une veuve qui vit de son commerce d'oiseaux et surtout des largesses de ses amants comme l'adjoint au maire (Lucien Nat). Pour elle et ses belles jambes, Roumagnac met en danger son entreprise de construction en laissant passer des marchés importants alors qu'il lui bâtit gracieusement une villa. Devenu veuf, un diplomate du corps consulaire (Marcel Herrand) est prêt à épouser Blanche ; Martin, qui se sent méprisé du fait de son manque de vernis social, la tue alors dans une crise de jalousie. Il est finalement acquitté grâce au faux alibi fabriqué par sa soeur (Margo Lion) et au témoignage de l'oncle de la victime (excellent Jean d'Yd) qui apprend aux juges, mais aussi à Roumagnac, que la belle avait congédié le consul, trop méprisant à l'égard de Martin. Disculpé par la Justice mais rongé par le remords d'avoir injustement tué celle qu'il aimait, il se laisse abattre par un jeune admirateur de Blanche (Daniel Gélin).

Sans être un chef d'œuvre, un beau film auquel on a reproché d'avoir causé le naufrage partiel des *Portes de la nuit* (p. 618), dans lequel le couple Gabin/Dietrich devait tenir la tête d'affiche. Gabin est à mi-chemin entre le personnage de prolétaire maudit qu'il jouait avant la guerre et celui de papy donneur de leçons qu'il incarnera dans les années 1950-60.

Conflict *La mort n'était pas au rendez-vous*, USA, Curtis Bernhardt, 1945, 82 mn

Richard Mason (Humphrey Bogart) a tendu un piège à son épouse Kathryn qui repose désormais dans une voiture au fond d'un ravin au terme d'un faux accident ; la découverte du corps se fait cependant attendre. De plus, des détails bizarres suggèrent que Kathryn serait toujours vivante : on l'a vue chez un prêteur sur gages et Richard l'a même suivie dans la rue. Pour en avoir le cœur net, il se rend sur les lieux du crime et se fait prendre en flagrant délit : le cadavre de Kathryn avait été retrouvé le lendemain du crime mais les soupçons d'un médecin (Sydney Greenstreet) avaient amené la Police à monter cette histoire de revenants... moins mémorable cependant que *Les diaboliques* (p. 1733).

The unsuspected *Le crime était presque parfait*, Michael Curtiz, USA, 1947, 99 mn

Le jeune Steven s'introduit dans l'entourage de Victor Grandison (Claude Rains), une célébrité radiophonique qu'il soupçonne d'avoir tué sa fiancée. Deux meurtres plus tard – le couple formé par Audrey Totter et Hurd Hatfield –, la vedette de la radio réussit presque à se débarrasser de sa richissime nièce Matilda ainsi que de Steven emporté par son homme de main (Jack Lambert) dans une malle pour être broyé dans une décharge. Le pire est évité *in extremis* grâce au policier Donovan (Fred Clarke) ; *happy end* dans la salle de spectacle d'où Grandison diffuse son émission consacrée au meurtre.

Ce scénario bien ficelé a été piraté par Chabrol (*Masques*, p. 672), film plus réussi avec un criminel (Philippe Noiret) avant tout démagogue audiovisuel.

Hamlet Kenneth Branagh, Grande-Bretagne, 1996, 242 mn

La pièce de Shakespeare, dans l'intégralité du texte, d'où la longueur du film. Transposée à la fin du XIX^{e} siècle, elle a pour décor le palais de Blenheim construit par Marlborough (qui n'est pas mort à la guerre) et où naquit son descendant Winston Churchill. Avec une belle distribution : Derek Jacobi est Claudius (il fut aussi l'empereur Claude, p. 62), Julie Christie Gertrude, Kate Winslet Ophélie. Le réalisateur se réserve le rôle-titre dans cette adaptation qui, laissant une large place au bruit et à la fureur, cherche à retrouver la violence du théâtre élizabéthain. Sans faire pour autant oublier la version Olivier (p. 77).

On s'amusera à reconnaître des acteurs célèbres dans des seconds rôles : Charlton Heston, Timothy Spall, Robin Williams, Jack Lemmon, Gérard Depardieu, Richard Attenborough... Et même dans des rôles muets, car il n'y a pas de texte pour eux : Judi Dench, John Gielgud, John Mills...

The killing of a sacred deer *Mise à mort du cerf sacré*, Yórgos Lánthimos, USA, 2017, 121 mn

Steven (Colin Farrell), chirurgien à Cincinatti, s'est pris d'affection pour Martin (Barry Keoghan), fils d'un de ses patients décédé pendant une opération : il se sent en fait coupable d'avoir causé l'accident par alcoolisme. Jusqu'au jour où Martin profère une menace : tu dois expier en tuant l'un des tiens, sinon, ils seront tous atteints du même mal, d'abord paralysie des jambes, puis perte de l'appétit avant un saignement d'yeux, prélude à l'agonie. C'est ce qu'il advient effectivement et conduit Steven à attacher son épouse (Nicole Kidman) et ses deux enfants puis à tirer sur eux à l'aveuglette dans une scène insoutenable : c'est son fils qui sera finalement sacrifié.

Le plus terrifiant n'est pas la malédiction biblique, ni même la mort du fils. Mais cette complicité forcée, cette obligation de choisir soi-même la victime. Steven s'en tire en laissant ce soin au hasard. À voir les regards qu'elle lui prodigue à la fin, la fille survivante ne semble pas tenir rigueur à Martin de son rôle – comme s'il n'était au fond qu'un messager de Dieu. Référence à *Groundhog day* (p. 385).

Sense and sensibility *Raison et sentiments*, Ang Lee, 1995, USA, 136 mn

L'univers de Jane Austen, celui de la *gentry* du début XIX^e^ siècle qui semble obsédée par l'idée de mariage, est rendu à la perfection par de splendides images et une distribution au-dessus de tout éloge avec Hugh Grant et Alan Rickman dans le rôle des futurs époux. Les deux sœurs sont jouées par Kate Winslet et Emma Thompson qui exprime un monde de passions indicibles derrière sa constante retenue avant de s'abandonner finalement à pleurer. La mise en scène devrait elle aussi s'abandonner un peu pour éviter de verser dans le calligraphisme.

The life of Emile Zola *La vie d' Émile Zola*, William Dieterle, USA, 1937, 116 mn

Biographie passablement académique d'Émile Zola (Paul Muni), notamment tout le début avec Cézanne (Vladimir Sokoloff). La pièce de résistance, l'affaire Dreyfus, n'est qu'approximativement conforme à l'Histoire. Par exemple, Walsin-Esterhazy, petit fils d'un bâtard né à Valleraugue en 1767, n'a jamais été comte ; et Zola est mort (peut-être assassiné, on le sait aujourd'hui) en 1902 soit quatre ans avant la réhabilitation. Heureusement, Paul Muni confère à son personnage une telle sincérité, une telle fougue, qu'on se laisse prendre. Remarquables images de pluie, notamment une étonnante forêt de parapluies. Excellente distibution : Joseph Schildkraut, Gale Sondergaard, Robert Barrat, Robert Warwick, Donald Crisp et Henry O'Neill.

Kuch kuch hota hai *Laisse parler ton cœur*, Karan Johar, Inde, 1998, 185 mn

À Bombay, l'étudiant Rahul (Shah Rukh Khan) est le meilleur ami d'Anjali (Kajol), sorte de garçon manqué. Il épouse Tina (Rani Mukerji) qui meurt en couches, lui laissant une fille prénommée aussi Anjali. Huit ans plus tard, à Shimla (= Simla), la gamine organise les retrouvailles *in extremis* d'Anjali et Rahul.

Un film de Bollywood, ce sont des chants et des danses filmés façon clip vidéo – parfois en Écosse ! –, des sentiments convenus et un arrière-plan social aussi inexistant que celui des téléphones blancs du cinéma fasciste. Mais ça fonctionne et devient par moments presque émouvant, en particulier lors du final. On retiendra le faux "Je t'aime" de Rahul à Anjali, qui répètait en fait sa future déclaration d'amour à Tina.

La belle époque Nicolas Bedos, France, 2019, 110 mn

Variation sur *The game* (p. 836). Victor (Daniel Auteuil), auteur de bandes dessinées passé de mode et brouillé avec son épouse Marianne (Fanny Ardant), utilise les services d'une société spécialisée dans la recréation du passé. Il demande de retourner un certain jour de 1974, celui de sa rencontre rencontre avec Marianne à Lyon. Complications en vue avec la jeune femme (Doria Tillier) chargée d'incarner Marianne et son amant (Guillaume Canet) qui dirige la société.

Le spectateur qui fut jeune à cette époque se croit un peu en 1974. Mais le film s'embourbe au bout d'un moment. Avec Pierre Arditi et Denis Podalydès.

La rabbia Pier Paolo Pasolini & Giobanni Guareschi, Italie, 1963, 100 mn

Deux visions malhonnêtes et diamétralement opposées du monde de l'époque.

Le communiste Pasolini pratique l'amalgame : pour salir les Hongrois de 1956, il évoque les douteux soutiens qu'ils reçurent à l'Ouest. Il célèbre naïvement Fidel Castro ou l'indépendance algérienne pour clore sur de triomphantes images de Gagarine. Tout ça est un peu trafiqué comme la musique de fond, l'adagio d'Albinoni composé 200 ans après sa mort (par Remo Giazotto). L'aveuglement idéologique de l'auteur n'exclut pas la présence d'accents lyriques.

Le très droitier Guareschi est d'une démagogie constante : il nous montre des énergumènes cassant des pianos – c'était bien mieux avant –, les parachutistes en action à Alger où l'on brûle des Blancs – il n'ose pas dire des Aryens – dans leurs voitures, ou encore de blondes princesses daignant serrer la main de ces ridicules roitelets africains. Il voudrait nous faire pleurer sur les pendus de Nuremberg, victimes de "la vengeance des Alliés", et célèbre – comme Rossellini dans l'infâme *Uomo dalla croce*, p. 499 –, la calamiteuse croisade fasciste contre l'Antéchrist marxiste. Cet Éric Zemmour *ante litteram* clôt son prêche sur un "Grazie a Dio".

Major Dundee Sam Peckinpah, USA, 1965, 136 mn

À la fin de la guerre de Sécession, Dundee (Charlton Heston), militaire nordiste placardisé, est gardien de prison au Nouveau-Mexique. Il décide de s'engager dans une étrange aventure : rechercher et détruire un groupe d'Apaches en les poursuivant en territoire mexicain, alors sous domination française – c'est l'époque de la désastreuse expédition de Napoléon III. Pour cela, il s'adjoint des prisonniers sudistes (dont les récurrents Warren Oates, Ben Johnson et L. Q. Jones) commandés par Tyreen (Richard Harris).

Cette étrange épopée est l'histoire d'un naufrage ; si l'Indien est bien tué à la fin, Dundee doit affronter les Français et ne ramène guère de survivants. C'est un militaire un peu con qui n'est jamais vraiment à la hauteur de la situation, sur le terrain comme en amour : il gâche ses chances avec une belle veuve (Senta Berger). Tyreen est un personnage plus intéressant, qui va à la mort en le sachant contrairement au rigide Dundee. Un militaire ridicule, le Lt. Graham (Jim Hutton), ne jure que par l'artillerie et Napoléon. Avec James Coburn et Mario Adorf.

Les choses de la vie Claude Sautet, France, 1970, 85 mn

Dans la France de Pompidou, un bourgeois (Michel Piccoli), entre la vie et la mort après un accident de la route, revit son passé récent. Les hésitations du personnage quant à sa liaison avec Hélène (Romy Schneider) – la quitter ou l'épouser ? – nous laissent un peu de marbre. On est davantage touché par le dénouement et son rêve d'agoisant : un banquet de mariage où l'on reconnaît son infirmier et même le paysan (Boby Lapointe) qui conduisait le fatal camion.

Piccoli retrouvera Schneider dans *Max et les ferrailleurs* (p. 48), une œuvre plus dérangeante. Avec Lea Massari et Jean Bouise ; musique de Philippe Sarde.

Has anybody seen my gal ? *Qui donc a vu ma belle ?*, Douglas Sirk, USA, 1952, 85 mn

1928. Sur la fin de sa vie, le millionnaire Fulton (Charles Coburn, excellent) part incognito à la rencontre des descendants de celle qu'il faillit épouser avant d'aller faire fortune dans le Yukon. Il prend ainsi pension chez les Blaisdell, famille moyenne du Vermont, et les teste en leur faisant parvenir anonymement un chèque de 100 000 $: ils n'attendaient que ça pour se mettre à fréquenter le gratin et spéculer. Rapidement ruinés, les Blaisdell sont condamnés à revenir au *statu quo ante* et à un bonheur modeste mais réel.

Sous les dehors d'une comédie très amusante, Sirk s'en prend une fois de plus au conformisme des petites villes américaines. Mention spéciale pour Gigi Perreau dans le rôle de la fillette Blaisdell et apparition furtive de James Dean.

Boxcar Bertha Martin Scorsese, USA, 1972, 85 mn

Ce sous-*Bonnie and Clyde* (p. 1044), qui confine parfois au western spaghetti et où Barbara Hershey apparaît très dénudée, est plus un film du producteur Roger Corman que du débutant Scorsese. L'aspect social du banditisme des années 1930 n'est guère qu'un prétexte pour un divertissement bien enlevé. Avec deux Carradine, David et son père John, ainsi que Victor Argo. Parmi les cadrages bizarres imaginés par le réalisateur, mentionnons le plan final où le héros, crucifié au wagon d'un train en marche, est filmé en plongée : du Dalí en quelque sorte !

J'accuse Abel Gance, France, 1938, 119 mn

Remake du film homonyme de 1919 (p. 1419) dont il reprend principalement le titre et le nom des personnages. Traumatisé par les souvenirs de la Grande Guerre, Jean Diaz (Victor Francen) vit dans l'obsession d'empêcher la nouvelle qui se prépare. Alors qu'on mobilise, il se rend à Douaumont et demande aux morts de sortir pour ramener les vivants à la raison. Avec pour effet le désarmement immédiat et l'abolition (!) de la guerre.

C'est *La fin du Monde* (p. 710) en plus réussi. Diaz est un personnage grandiloquent, comme les affectionne Gance, qui a juré de renoncer à l'amour de la veuve (Line Noro) d'un copain tombé au front. Mais son appel aux morts finit par nous émouvoir malgré son style outrancier : le défilé de gueules cassées revenues de l'au-delà est poignant. Malgré un petit côté munichois qu'un carton final ajouté *a posteriori* tente de minimiser.

Au bonheur des dames André Cayatte, France, 1943, 83 mn

Cette adaptation est plus fidèle à Zola que celle de Duvivier (p. 148) dont elle n'a toutefois pas la splendeur plastique. Excellente distribution emmenée par Michel Simon : Albert Préjean, Suzy Prim, Jean Tissier et Blanchette Brunoy.

Ce film Continental sur lequel Jean Devaivre fut assistant est évoqué dans *Laissez-passer* (p. 49) ; quelques scènes sont tournées au Bon Marché.

Edge of the city *L'homme qui tua la peur*, Martin Ritt, USA, 1957, 82 mn

Sidney Poitier joue le rôle, auquel il était abonné, de gentil Noir, bonne conscience de l'Amérique "libérale". Docker, il est assassiné par un contremaître raciste (Jack Warden). Son ami blanc (eh oui !), joué par John Cassavetes, fera justice et ramènera le coupable, plutôt mort que vif, à la Police. Quitte à payer le prix fort, vu qu'il est recherché pour désertion.

Même si le racisme est toujours d'actualité, le film a terriblement vieilli.

Je, tu, il, elle Chantal Akerman, Belgique, 1974, 86 mn

"Je" (Chantal Akerman) reste claustrée sur un matelas à m'empiffrer de sucre en poudre, à écrire des lettres, à me déshabiller et me regarder nue dans la vitre ; bruits de circulation. Je sors et fais du stop ; le conducteur du camion (Niels Arestrup) n'est guère loquace, du moins avant que je commence à le branler. "Il" se met alors à parler, parler... de sa famille et de sa queue. J'arrive finalement chez "Elle" (Claire Wauthion), on mange sans rien dire ou presque avant de se mettre au pieu ; après une espèce de partie de catch, elle me broute la chatte.

Cradingue au début, la photo devient sombre et bouchée dans la cabine du camion, puis nette et trop claire dans la chambre des ébats. Moche et triste mais aussi bouleversant auto-portrait : un chef d'œuvre.

La mort d'un bûcheron Gilles Carle, Canada, 1973, 114 mn

Marie Chapdeleine (Carole Laure, quasi-débutante) exerce diverses activités, toutes centrées sur l'exhibition de son corps (splendide). Elle part dans le Nord en compagnie d'une bande hétéroclite qui inclut un certain François Paradis (!). Pour y découvrir que son père Tancrède, un bûcheron, a été assassiné par la compagnie qui l'employait il y a six, sept ans lors d'une révolte ; le joual non sous-titré n'aide pas à comprendre les tenants et aboutissants du drame.

Mélange typique de l'époque, libération sexuelle – Marie est frigide (!), ce qui annonce *Préparez vos mouchoirs*, p. 1398 – et politique. Avec Pauline Julien.

Mississippi A. Edward Sutherland, USA, 1935, 70 mn

W. C. Fields est excellent en patron de bateau à aubes hâbleur, grand tueur d'Indiens mais terrorisé par un Peau-rouge en bois. Il accueille sur son rafiot le *crooner* Tom (Bing Crosby) qu'il présente comme le "singing killer", un dangereux duelliste. L'intrigue principale est centrée sur la fâcherie et la réconciliation de Tom et Lucy (Joan Bennett). Ce n'est pas palpitant, d'autant plus que Bing est mauvais acteur ; il chante par contre très bien, e.g., *Swanee river*.

Kumo no su-jō *Le château de l'araignée*, Akira Kurosawa, Japon, 1957, 110 mn

Shakespeare version samurai. On reconnaît les épisodes de *Macbeth* : la prophétie, partiellement auto-réalisatrice, de la sorcière, les gardes qu'on saoule, le spectre de "Banquo" (Minoru Chiaki) lors du banquet, "Lady Macbeth" (Isuzu Yamada) qui lave des mains qu'elle croit tachées de sang et la forêt qui part à l'assaut de "Macbeth" (Toshirō Mifune). Mais ce film n'est pas "A tale told by an idiot, full of sound and fury, signifying nothing". Petit rôle pour Takeshi Shimura.

The shape of water *La forme de l'eau*, Guillermo del Toro, USA, 2017, 123 mn

Transposition de *La Belle et la Bête* (p. 82) dans les USA de 1962. Elisa (Sally Hawkins), femme de ménage muette d'un centre de recherches militaires, se prend d'affection pour un monstre aquatique – celui de *Creature from the black lagoon*, p. 841 – sujet aux persécutions d'un colonel sadique (Michael Shannon), cousin du franquiste Vidal du *Labyrinthe de Pan* (p. 1092). Avec l'aide d'un voisin homosexuel (Richard Jenkins) et d'un espion russe (Michael Stuhlbarg) qui désobéit aux ordres du Kremlin, elle arrive à libérer l'homme amphibie qui l'entraîne avec elle au fond de l'eau... Et voila pourquoi votre fille est muette : les cicatrices qu'elle portait sur le cou se transforment en branchies.

La dominante verdâtre est par moment compensée par le rouge de la robe d'Elisa ou celui des sièges du cinéma désert situé sous son appartement. Profondément poétique, le film met en images la rencontre de deux muets : scène de danse rêvée en noir et blanc, gouttes d'eau qui courent sur la vitre du bus pour dire l'émotion d'Elisa après la première étreinte. Ici, c'est la Belle qui devient Bête.

My dinner with Andre Louis Malle, USA, 1981, 111 mn

New York. Le repas entre deux vieux amis, Wallace Shawn et Andre Gregory (qui gardent leurs noms), est tout simplement saoulant. Ils n'en finissent plus de parler, surtout Andre qui raconte ses souvenirs sur son collègue Grotowski et nous fait part de son enthousiasme pour la communauté Findhorn. Wallace est un peu plus intéressant, peut-être parce qu'on l'entend moins. On aperçoit de temps à autre le serveur, ça aide à passer le temps.

Film sur et pour le milieu intellectuel newyorkais qui apprécie les œuvres soporifiques et snobinardes dont l'archétype expérimental et avant-gardiste *Sleep* d'Andy Warhol (1964), montre un gonzier en train de dormir pendant cinq heures.

Karafuru *Colorful*, Keiichi Hara, Japon, 2010, 126 mn

A l'entrée du monde des morts, un ange gardien propose une seconde chance à un adolescent. Réincarné en un Makoto dont il ne sait rien, il a six mois pour comprendre la cause du suicide du collégien : sa mère a un amant, la lycéenne qu'il aime se prostitue, il est le souffre-douleur de la classe.

Destiné aux adolescents à problèmes, ce dessin animé didactique utilise comme fond des photographies numérisées, ce qui permet de restituer l'atmosphère des rues et des maisons du Japon dans leur attachante banalité. Mais "animé" est un bien grand mot : les personnages se déplacent difficilement, comme s'ils avaient les genoux ankylosés. Le titre signifie que l'être humain n'est pas monochromatique. Évocation d'une ligne de train disparue, la Kinuta du Tamaden de Tōkyō.

Trainspotting Danny Boyle, Grande-Bretagne, 1997, 94 mn

Édimbourg. Renton (Ewan McGregor), Spud (Ewen Bremmer) et Sick Boy (Johnny Lee Miller) sont occupés à se droguer avec tous les produits possibles : "si la vitamine C était interdite, on l'aurait essayée". Ils s'intéressent occasionnellement aux filles, dont la lycéenne Diane (Kelly Macdonald), quand ils ne vont pas regarder passer les trains (trainspotting) ou se livrer au trafic de drogue en compagnie de la tête brûlée Begbie (Robert Carlyle). Ce qui leur rapporte un petit magot que Renton détourne à son seul profit. Mais c'est juré, il va changer pour de bon et passer sa vie devant la télé en ne sortant plus que pour faire pisser le chien.

Le style tape-à-l'œil, genre clip vidéo avec abus des courtes focales, fonctionne assez bien. Séquence réussie de la plongée dans la cuvette des "pires toilettes d'Écosse" et scène de sevrage impressionnante. La sauce rallongée, *T2 Trainspotting* (p. 356) est assez décevante.

Réflexion désabusée sur les Écossais nuls car colonisés par des branleurs, les Anglais. Et références cinéphiliques : James Bond et *Orange mécanique* (p. 478).

Glen or Glenda ? Ed Wood, USA, 1953, 68 mn

Un des "chefs-d'œuvre" d'Ed Wood consacré au transsexualisme. Sous couvert de documentaire, il nous conte l'histoire du changement de sexe d'un ancien marine et, surtout, celle de Glen (le metteur en scène) qui n'osait pas avouer à sa fiancée Barbara (Dolores Fuller) son goût pour les habits féminins. Plan symbolique où Barbara fait don de son pull angora à Glen.

Bela Lugosi joue les *Deus ex machina* – "Pull the strings, pull the strings !" – et nous prévient sur fond de "stock shots" de bisons, voitures et tanks : "Beware, beware of the big green dragon that sits on your door steps. He eats little boys, puppy dogs tails and big fat snails". Qu'on se le dise !

Tzameti *Treize*, Géla Babluani, France, 2004, 89 mn

Un jeune homme remplace au pied levé un "joueur" dans un tournoi ultra-confidentiel où il reçoit le numéro 13 (tzameti en géorgien). Il s'agit d'une sorte de roulette russe, mais au lieu de pointer leur propre tempe, les participants se flinguent mutuellement – ce qui revient d'ailleurs strictement au même puisqu'ils ne contrôlent pas leurs munitions. On n'adhère pas un instant à cette histoire absurde. Comment croire en effet qu'un des organisateurs (Christophe Vandevelde) soit l'"entraîneur" de son frère (Aurélien Recoing) – entraînement à recevoir une balle à bout portant ? Ou que le néophyte "manque d'expérience" – l'expérience de faire tourner un barillet et appuyer sur la gachette ? On peut sauver la splendide photo noir et blanc qui met en valeur les faciès sinistres des participants.

Aranyer din ratri *Des jours et des nuits dans la forêt*, Satyajit Ray, Inde, 1970, 112 mn

Quatre jeunes hommes de la petite bourgeoisie de Calcutta graissent la patte du gardien pour s'installer dans un bungalow auquel ils n'ont pas droit. Trois d'entre eux entament des flirts avec des femmes du voisinage. Hari a une relation sexuelle avec une fille délurée mais se fait tabasser et détrousser par un villageois qu'il avait injustement cogné ; Sanjoy, trop coincé, se dérobe lorsqu'une jeune et jolie veuve s'offre à lui. Ashim peut par contre garder espoir avec Aparna (Sharmila Tagore), ravissante et cultivée. Ces jeunes gens qui parlent anglais pour ne pas être compris manquent de générosité : c'est surtout pour plaire à Aparna qu'Ashim sort de son indifférence par rapport au gardien qui risque de perdre sa place pour avoir ouvert le bungalow. Le réalisateur réserve sa sympathie à Shekhar (Rabi Ghosh), le bouffon fauché du groupe qui quémande de l'argent pour mieux le perdre au jeu. La musique, due à l'auteur, est du style "spaghetti".

It happened one night *New York – Miami*, Frank Capra, USA, 1934, 101 mn

Une des plus célèbres *screwball comedies*. Ellie (Claudette Colbert) quitte le yacht de son père, le milliardaire Andrews (Walter Connolly), qui s'opposait à son mariage, pour aller rejoindre son fiancé à New York. Une meute de détectives est lancée à sa recherche et elle ne doit son salut qu'à Peter (Clark Gable), un journaliste en panne de copie qui espère bien en tirer un scoop. Les deux protagonistes doivent partager une chambre ; une sorte de mur de Jéricho formé d'une couverture sur un fil les sépare. Ils tombent amoureux l'un de l'autre : quelques péripéties plus tard, il a renoncé à son scoop, elle à son fiancé. Lors de la nuit de noces, une trompette annonce la chute des murs de Jéricho.

Apparition d'un autogire, véhicule à la mode (cf. *International house*, p. 213).

F... comme Fairbanks Maurice Dugowson, France, 1976, 104 mn

Patrick Dewaere, éblouissant, campe André F... (comme Fragson) qui, tout juste rentré du "service", est lâché par le fourbe Étienne (Michel Piccoli) dont il attendait un travail au Venezuela. Il enchaîne les boulots merdiques, fait la connaissance de Marie (Miou-Miou), comédienne peu farouche, mais s'enferme progressivement dans ses fantasmes cinématographiques : c'est déguisé en Zorro, ou plutôt en Douglas Fairbanks dans le rôle de Zorro, qu'il tente d'enlever Marie sur la scène du théâtre où elle joue Alice. Dénouement sur le tapis volant du *Voleur de Bagdad* (p. 871), à moins que ce ne soit plus prosaïquement dans une ambulance.

Le réalisateur blacklisté John Berry joue Fragson père, un... réalisateur blacklisté devenu projectionniste à Paris. Avec Jean-Michel Folon et Diane Kurys.

Ratataplan Maurizio Nichetti, Italie, 1979, 89 mn

Ce film à sketches commence par un entretien d'embauche chez Finlayson (référence au célèbre bigleux des Laurel & Hardy ?). On demande aux postulants de représenter un arbre ; tous les dessins sont affligeants sauf celui, magnifique, dû à Colombo (le réalisateur). Illustration de ce qu'on attend d'un employé, tout le monde est recruté sauf lui. On le retrouve barman alors qu'à l'autre bout de Milan un grand patron (Roland Topor) est saisi d'une attaque : "Un bicchiere d'acqua !" s'entend-il réclamer au téléphone. Il l'amène sur un plateau, mais le trajet est si long que l'eau arrive mêlée à diverses impuretés – pollution, pigeons et même peinture – moyennant quoi le breuvage immonde provoque la guérison instantanée du malade. Colombo ouvre un stand où il guérit les paralytiques en reproduisant soigneusement les incidents qui ont produit la potion miraculeuse.

La suite, plus laborieuse, suit une troupe de théâtre amateur dans une cour de ferme dont les spectateurs renvoient à *L'arbre aux sabots* (p. 519). Puis la mise au point d'un robot que Colombo manipule pour danser à sa place.

Phffft ! Mark Robson, USA, 1954, 88 mn

Une histoire, drôle et bien enlevée, de divorce raté. Nina et Robert (Judy Holliday et Jack Lemmon) décident de se séparer. Robert tente sa chance à contre-cœur avec l'écervelée Janis (Kim Novak) mais ne peut supporter l'idée que son copain, le lourdaud Charlie (Jack Carson), fasse de même avec Nina.

Comme toujours, Judy Holliday crève l'écran. Le combiné que Robert décroche pour espionner une conversation de Nina n'est discret qu'au cinéma.

Something wild *Dangereuse sous tous rapports*, Jonathan Demme, USA, 1986, 114 mn

Un yuppie (Jeff Daniels) est séduit par une jeune femme (Melanie Griffith), un peu sauvage. Tout se complique à cause de l'ex mari (Ray Liotta) de la belle, tout juste sorti de prison et très violent. Hélas, le film s'assagit pour se terminer sur un *happy end* moralisateur. Ça ne vaut pas *Blind date* (p. 1589).

A walk with love and death *Promenade avec l'amour et la mort*, John Huston, Grande-Bretagne, 1969, 86 mn

Deux jeunes gens (Anjelica Huston, 18ans, et Assi Dayan, fils de général) tentent de s'aimer alors que règne le bruit et la fureur de la Guerre de Cent Ans et le fanatisme religieux. Décors frustes sans quincaillerie hollywoodienne. Mais les deux héros sont anachroniques : c'est tout juste s'ils ne fument pas de l'herbe.

Édouard et Caroline Jacques Becker, France, 1951, 88 mn

Édouard (Daniel Gélin) est un jeune pianiste prometteur marié à Caroline (Anne Vernon), une fille de la bourgeoisie. L'oncle Claude (Jean Gallant) de la jeune femme trouve que "Carolein" (comme *fraulein*) a fait une mésalliance, mais veut bien aider le jeune homme "qui n'a qu'un seul gilet d'habit, c'est sans doute ça qu'on appelle la Bohème" et auquel il donne du "Mon brave ami". Il organise donc une soirée mondaine avec piano loué. Qui se passe plutôt mal : Édouard, préoccupé par une violente querelle avec Caroline et surtout désorienté par ce monde qu'il ne connaît pas et sur lequel règnent les "yeux de biche" de la belle Florence Borch (Elina Labourdette), boit trop et finit par rater son "audition." Heureusement, l'époux américain et "cocou" de Florence (William Tubbs), un impresario, a apprécié le jeune homme et va lui donner sa chance.

Cette comédie de mœurs très réussie saisit bien les nuances de classe. Édouard, qui ne possède pas les codes bourgeois, en fait trop ou pas assez ; alors que Caroline, qui sait jusqu'où elle peut aller, montre beaucoup plus de fantaisie. Son cousin Alain (Jacques François) est encore plus vide et puant que son père.

La raspa, que ce beau monde préfère au fond à Chopin, est une scie d'époque sur laquelle on devait greffer d'immortelles paroles : "Connaissez-vous Doudou ?/La femme en caoutchouc/Qui bouffe des élastiques/Et chie des bomb' atomiques".

Mikey and Nicky Elaine May, USA, 1976, 106 mn

Philadelphie. Le petit malfrat Nicky (John Cassavetes) est poursuivi par un tueur (Ned Beatty) lancé contre lui par la Mafia (Sanford Meisner et William Hickey). Pendant toute une nuit, il tente de trouver refuge auprès de son ancienne épouse, d'une maîtresse qui lui en veut de l'avoir livrée à ses copains et même auprès de sa mère au... cimetière. Il est accompagné par son ami d'enfance Mikey (Peter Falk) qui est en réalité chargé de rabattre la proie. Les deux copains se querellent et se séparent ; au petit matin Nicky se rend chez son ami qui refuse de lui ouvrir la porte et le laisse lâchement assassiner sur son perron.

Ce film semi-improvisé dans le style de Cassavetes rappelle *Husbands* (p. 530), bien qu'il ne comporte pas de plans-séquences.

Le roi et l'oiseau Paul Grimault, France, 1980, 82 mn

Le roi Charles V et III font VIII et VIII font XVI de Takicardie veut épouser une jolie bergère et se débarrasser d'un petit ramoneur "de rien du tout"... ce n'est pas du Macron mais de l'Andersen sauce Prévert. Dessin animé à mi-chemin entre Disney et Miyazaki dont on retrouve comme un écho dans *Le château dans le ciel* (p. 125), ses perspectives vertigineuses et son gigantesque robot.

Ghost dog *La voie du samouraï*, Jim Jarmusch, USA, 1999, 111 mn

Quand Louie (John Tormey) fait exécuter un truand par son tueur attitré, Ghost Dog (Forest Whitaker), ses collègues mafieux (Cliff Gorman, Henry Silva, Victor Argo) décident d'éliminer le sicaire noir. Celui-ci, dont la société se réduit aux pigeons qu'il nourrit sur un toit (on pense à *On the waterfront*, p. 865) et à un vendeur de glaces francophone (Isaach de Bankolé), est adepte du *Hagakure*, recueil de préceptes guerriers du XVIII^e^ siècle dont des extraits nous sont lus à mesure que Ghost Dog élimine ses ennemis. Cette éthique japonaise implique la soumission du vassal à son suzerain, c'est pourquoi le samurai du New Jersey ne se défend pas quand Louie vient le tuer.

Sur son chemin, Ghost Dog a le temps de descendre, pour le plaisir du spectateur, deux fascistes de la NRA armés jusqu'aux dents. Le recueil de nouvelles *Rashōmon* dont est tiré le film éponyme (p. 1617) passe de main en main.

Traffic Steven Soderbergh, USA, 2000, 147 mn

La principale qualité du film est sa description du trafic de drogue entre le Mexique et les USA. Au Mexique (dominante rougeâtre très appuyée), le policier Javier (Benicio Del Toro) aide au démantèlement d'un puissant cartel mais s'aperçoit que son supérieur, le général Salazar (Tomás Milián), est en fait au service de la concurrence. De l'autre côté de la frontière, la DEA a réussi à convaincre un trafiquant capturé (Miguel Ferrer) de témoigner contre son chef Ayala... dont l'épouse enceinte (Catherine Zeta-Jones) fera empoisonner le témoin gênant. Enfin dans l'Ohio (dominante bleuâtre très appuyée), le nouveau "drug czar" Wakefield (Michael Douglas), procureur chargé de la lutte anti-drogue, découvre que sa fille adolescente est elle-même ravagée par le fléau.

On aurait pu se passer du triple *happy end* : Javier a obtenu l'électricité pour un stade d'un quartier déshérité, la famille Wakefield participe à une réunion de drogués anonymes et un policier astucieux a planqué un micro chez les Ayala.

Secrets Pierre Blanchar, France, 1943, 93 mn

Tourgueniev transposé dans notre Midi, ce qui s'entend à l'accent de madame Auguste (Marguerite Moreno). Un répétiteur, Michel (Gilbert Gil), est engagé pour s'occuper d'un cancre durant les vacances d'été. Tout se passe très bien ; avec le garçon qui fait des progrès, mais surtout avec Marie-Thérèse, sa mère (Marie Déa) qui tombe amoureuse de Michel. Elle devient irritable, jalouse : ses sentiments violents s'expriment dans une longue séquence de rêve (dix minutes). Seule solution, le départ de l'intrus qui, regretté de tous, s'en va de sa propre initiative car le coup de foudre a été réciproque. Musique d'Arthur Honegger.

Downton Abbey Julian Fellowes, Grande-Bretagne, 2010-2015, 2959 mn

Le personnage principal de la série est ce château de style néo-jacobéen (en fait celui de Highclere, Berkshire) situé près de Ripon, dans le Yorkshire du Nord.

L'intrigue générale rappelle *Pride and prejudice* (pp. 1835) : le comte Grantham ayant trois filles, son titre doit passer à un cousin mâle selon une sorte de loi salique dont seuls les souverains sont exemptés, cf. la Guerre de Cent Ans. Tout commence en avril 1912 lors du naufrage du Titanic : l'héritier présomptif meurt noyé et c'est l'obscur Matthew Crawley, dont personne ne connaissait l'existence, qui doit maintenant récupérer titre et château. Tout se termine au jour de l'an 1926 avec le mariage de la benjamine Edith ; l'aînée, la capricieuse Mary en est à son second alors que la suffragette Sybil est morte en couches.

Le comte (Hugh Bonneville) est un individu imposant, autoritaire et très réactionnaire dont la bête noire est Lloyd George. Avec ce qu'il faut d'hypocrisie, notamment quand il apprend la mort en épectase d'un diplomate turc dans le lit de Mary ou que la petite Marigold adoptée par Edith est en fait sa fille ; ce qui inclut une certaine capacité d'adaptation à l'endroit de ce Matthew, qui travaille pensez-donc !, puis face à la mésalliance de Sybil avec son chauffeur Tom, irlandais et socialiste de surcroît. Sa venimeuse mère Violet (Maggie Smith, qui d'autre ?) est encore plus arc-boutée sur ses privilèges ; mais avec une imprédictibilité qui la rend parfois sympathique. La comtesse Cora (Elizabeth McGovern) est une pièce rapportée des États-Unis, jadis épousée pour renflouer le château ; elle a du mal à faire entendre sa voix dans ce bastion de préjugés.

On sort de l'univers de Jane Austen en s'aventurant *downstairs* chez les domestiques régentés par Mrs. Hughes (Phyllis Logan) et le majordome Carson (Jim Carter), tellement confit qu'il donne des leçons de bienséance au comte lui-même. Un petit monde de cuisinières, dont la pittoresque Patmore et son aide Daisy avide de savoir, de femmes et valets de chambre, de valets de pied. Jalousie pour ceux qui évoluent désormais *upstairs*, dont l'ex-chauffeur Tom, et magouilles sordides pour faire renvoyer ceux dont on guigne la place. Le plus méchant est Thomas Barrow (Robert James-Collier), jamais à court de bassesses ; c'est aussi le personnage le plus complexe, un homosexuel aux amours malheureuses qui tente de soigner sa "maladie" en s'infligeant un terrible traitement médical. Personnages sympathiques, le valet Bates (Brendan Coyle) protégé du comte auquel il sauva la vie durant la Guerre des Boers et contre lequel s'acharnent Thomas et le scénario ; et sa future épouse Anna (Joanne Frogatt), femme de chambre de Mary.

L'atmosphère rappelle celle du superbe *Gosford Park* (p. 1020) et pour cause : le concepteur de la série, Julian Fellowes, était scénariste du film de Robert Altman, au demeurant bien supérieur. En toile de fond, l'actualité : Grande Guerre, grippe espagnole, etc. avec quelques anachronismes (le traité anglo-irlandais en 1920 et le putsch de Munich en 1922).

A star is born *Une étoile est née*, William A. Wellman, USA, 1937, 111 mn

La jeune Esther Blodgett (Janet Gaynor) monte à Hollywood dans l'espoir de devenir actrice de cinéma. Elle a la chance d'y rencontrer le célèbre acteur Norman Maine (Fredric March) qui s'entiche d'elle et lui met le pied à l'étrier en la présentant au producteur Niles (Adolphe Menjou). Sous le nom d'artiste de Vicki Lester, elle devient rapidement une grande vedette et épouse son Pygmalion. Lequel était déjà sur une mauvaise pente au moment de leur rencontre : son jeu pâtissant d'une dépendance à l'alcool, le public s'éloignait de lui. Norman découvre progressivement qu'il n'est plus qu'un *has been*, une sorte de M. Lester servant occasionnellement de secrétaire à sa célèbre épouse. Désintoxication, puis rechute ; comprenant qu'il est devenu un poids pour Vicki, il se suicide par noyade, ce qui passe pour un accident : "C'est bien la seule façon dont il a pu boire de l'eau" dit le venimeux chargé de relations du studio (Lionel Stander).

Le film ne vaut pas le *remake* de Cukor (p. 992) avec Judy Garland. Sauf pour l'incomparable technicolor trichrome de W. Howard Greene, alors chef-opérateur de Selznick, et ses tons pastels aux infinies nuances de brun et de bleu. Dans la vraie vie, c'est Gaynor dont la carrière allait s'achever pour cause de mariage ; en 1954, celle de l'alcoolique Garland touchait à sa fin.

À nous la liberté René Clair, France, 1931, 80 mn

Deux copains s'évadent de prison ; l'un d'eux, Louis (Raymond Cordy), qui a fait fortune en fabriquant des tourne-disques, engage l'autre, Émile (Henri Marchand). Mais ils sont finalement retrouvés puis dénoncés par des ex-collègues de taule. Ils deviennent chemineaux, tandis que les anciens ouvriers de Louis, libérés de leur tâche par le machinisme, sont payés pour jouer aux cartes.

L'intrigue cousue de fil blanc aurait mérité un traitement moins sec. On peut sauver la cérémonie d'inauguration de la nouvelle usine qui se termine en débâcle et la séquence de travail à la chaîne qui inspira *Les temps modernes* (p. 451). Musique de Georges Auric pour un film aux dialogues spartiates.

I grandi magazzini *Les grands magasins*, Mario Camerini, Italie, 1939, 82 mn

Bruno (Vittorio De Sica) travaille avec Lauretta (Assia Noris) dans un grand magasin. Elle est soumise aux assiduités du chef du personnel qui est en réalité le chef d'une bande de voleurs que Bruno démasque et fait arrêter. . . il avait dû oublier d'adhérer au parti fasciste. Le scénario est avant tout prétexte à reconstituer le couple vedette des films de "téléphones blancs". On notera la présence amusante d'un mannequin à l'image de De Sica et le beau dernier plan montrant une vitrine de Noël et ses badauds ; attendent-ils la guerre ?

Insomnia Christopher Nolan, USA, 2002, 118 mn

Tout juste débarqué de Los Angeles, pour enquêter sur l'assassinat d'une jeune fille en Alaska, l'inspecteur Dormer (Al Pacino) flingue accidentellement son collègue Eckhart ; ce qui pourrait passer pour un meurtre car Eckhart était chargé par l'Inspection des services de garder un œil sur le peu orthodoxe Dormer. Lequel remplace la balle 9mm de son arme de service, meurtrière d'Eckhart, par une autre du calibre voisin de .38. Le criminel recherché, l'écrivain local Finch (Robin Williams) a assisté à la mort d'Eckhart ; il exerce sur Dormer un chantage en récupérant le .38 qu'il place chez le petit ami de la victime, un adolescent colérique qui devrait ainsi porter un double chapeau. Dormer se laisse manipuler, non sans se débattre, par le machiavélique Finch qui est bien près d'arriver à ses fins. Mais la jeune policière Ellie (Hilary Swank) qui enquête consciencieusement sur la mort d'Eckhart, retrouve la douille 9mm de la balle fatale et démonte la machination ; Finch et Dormer s'entretuent.

Ce *remake* d'un film norvégien situé à Tromsø est délocalisé en Alaska dont la partie habitable ne connaît pourtant pas ce soleil de minuit, source du manque de sommeil et de la semi-torpeur dans laquelle baigne le héros du film, appelé Dormer par antiphrase. Une torpeur qui est aussi celle de son éthique vacillante.

The fallen idol *Première désillusion*, Carol Reed, Grande-Bretagne, 1948, 96 mn

D'après Graham Greene. Baines (Ralph Richardson), majordome de l'ambassade londonienne d'un pays francophone indéterminé entretient une liaison avec Julie (Michèle Morgan), une employée bien plus avenante que son acariâtre épouse. Laquelle, soupçonneuse, monte sur le rebord d'une fenêtre pour espionner une chambre et fait une chute mortelle. Outrepassant un peu ses droits, la Police anglaise enquête ; l'inspecteur Crowe (Denis O'Dea) est à deux doigts d'embarquer l'infortuné Baines qu'un détail disculpe à la dernière minute.

Cette affaire serait à peu près sans intérêt si elle n'était relatée par Philippe (Bobby Henrey, huit ans), le fils de l'ambassadeur qui voue un culte à Baines, lequel lui renvoie son affection en lui racontant diverses craques, comme ses chasses au lion dans une Afrique où il n'a jamais mis les pieds. Philippe déteste par contre Mrs Baines qui vient en plus de tuer Macgregor, son orvet domestique. L'enfant fait tout pour aider Baines et apprend à mentir en affabulant de façon désordonnée et contradictoire, au point que Crowe, qui pensait l'utiliser, cesse de l'écouter ; heureusement car ce qu'il sait pourrait détruire la preuve qui innocente Baines. Lequel, tiré d'affaire, est définitivement tombé de son piédestal.

Le décor du film est celui d'un hall monumental aux escaliers d'autant plus gigantesques qu'ils sont magnifiés par les yeux de l'enfance.

Bakumatsu taiyōden Yūzō Kawashima, Japon, 1957, 111 mn

Le Bakumatsu désigne la période d'agonie du Bakufu – "le gouvernement de la tente", i.e., le shōgunat. En 1862, à Shinagawa, première halte du Tōkaidô connue pour ses bordels, un resquilleur (Furankī Sakai) consomme dans une maison sans pouvoir payer. Il propose de s'acquitter de sa dette en travaillant, d'où son surnom d'Inokori (reste–après). Autour de cet amusant personnage, rapidement indispensable, les petites comédies des prostituées et de leurs clients. Au loin, des flammes : les samurai de Satsuma s'en sont pris aux étrangers.

So dark the night Joseph H. Lewis, USA, 1946, 70 mn

Le célèbre détective Cassin (Steven Geray), surmené, quitte le Paris des années 1910 pour prendre des vacances dans le village de Sainte-Margot. Malgré l'opposition de son père due à la différence d'âge et le dépit d'un soupirant éconduit, Léon, il est rapidement question de mariage avec Nanette (Micheline Cheirel), la fille de l'aubergiste. La jeune femme est retrouvée étranglée ainsi que Léon ; c'est ensuite le tour de la mère de Nanette. Le Sherlock Holmes parisien fait tout pour retrouver le tueur à propos duquel il dispose d'un seul indice, une empreinte de soulier qu'il finit par comparer à sa propre chaussure : il est lui-même le meurtrier, totalement schizophrène, qu'il recherchait.

Cette histoire extravagante se situe dans une France de carte postale où tout le monde parle anglais avec un accent français à couper au couteau ! Au moment où Cassin, assis à sa table de travail, entrevoit la vérité, un changement d'éclairage suggère la noirceur de sa personnalité seconde.

Niagara Henry Hathaway, USA, 1953, 85 mn

Les chutes du Niagara, côté canadien. George (Joseph Cotten) échappe à la tentative d'assassinat ourdie par son épouse Rose (Marilyn Monroe) ; il tue son amant dont le corps, repêché dans l'eau, passe pour le sien. Il envisage un instant d'usurper l'identité du mort mais la touriste Polly (Jean Peters) qu'il a discrètement contactée refuse de l'aider et lui conseille de se livrer puisqu'il s'agit d'un cas de légitime défense. George, désemparé, succombe au ressentiment et étrangle Rose dans le beffroi de la Rainbow Tower sous le "regard" des carillons. Puis s'enfuit sur un bateau volé ; mauvaise idée car, comme par hasard, Polly est à bord, les réservoirs sont à sec et il se trouve en amont des chutes...

Le rôle tenu par la nouvelle star de Hollywood est assez convenu. Joseph Cotten est plus intéressant en mari trompé, criminel malgré lui, bien loin de l'assassin cynique et suave de *L'ombre d'un doute* (p. 1812). La véritable vedette du film est le décor constitué par les fameuses chutes.

Shiiku *Le piège*, Nagisa Ōshima, Japon, 1961, 101 mn

D'après Kenzaburō Oe. Un soldat noir américain blessé (Hugh Hurd, de *Shadows*, p. 1390) est capturé par des villageois qui voient en ce "negga" un "gibier d'élevage" (titre du roman) qu'ils tiennent rapidement responsable de tous leurs maux. Ils finissent par le massacrer et, alors que la guerre vient de se terminer, font porter le chapeau à l'un des leurs qui n'est plus là pour se justifier.

Ōshima veine crispée et véhémente. Avec Rentarō Mikuni et Rokkō To.ura.

Jigokumon *La porte de l'Enfer*, Teinosuke Kinugasa, Japon, 1953, 89 mn

Au XII^e^ siècle, le samurai Moritō (Kazuo Hasegawa) prend le parti des Taira lors de la révolte des Minamoto. En guise de récompense pour ses loyaux services, il réclame la main de Kesa (Machiko Kyō), une dame d'honneur dont il a sauvé la vie. Hélas pour lui, elle est déjà mariée et n'a pas la moindre intention de quitter son époux Wataru (Isao Yamagata). Mais cet érotomane insiste et se fait menaçant ; quand il vient de nuit pour tuer Wataru dans son lit, c'est la fidèle Kesa qui reçoit le coup mortel : elle s'est sacrifiée en prenant la place de son mari. En guise de châtiment, Wataru condamne Moritō à une vie d'éternel remords.

Film en couleurs aux décors soignés (avec une séquence dans le site classique de Miyajima) à destination d'un public occidental qui venait de découvrir le cinéma japonais avec *Rashōmon* (p. 1617).

Adieu ma concubine Kaige Chen, Chine, 1993, 171 mn

Cet hommage à l'Opéra de Pékin suit la carrière de deux amis amenés à interpréter ensemble diverses œuvres, dont *Adieu ma concubine*. L'un d'eux, Douzi (Leslie Cheung), joue des rôles féminins sous le nom de Cheng Dieyi et se trompe toujours sur le même passage où il remplace "femme" par "homme". Homosexuel, il est amoureux de son collègue Shitou (Fengyi Zhang) abonné aux rôles d'empereurs sous le nom de Duan Xiaolou, qui lui préfère la belle Juxian (Li Gong) qu'il a extraite d'un boxon. Le tic caractéristique de Shitou est de réagir à l'adversité en se frappant avec une brique.

Tout commence comme une sorte de document sur la formation, pour le moins sévère, des enfants appelés à devenir acteurs. À mesure que les protagonistes prennent de l'âge, le film se focalise sur les aléas de la politique chinoise : les Seigneurs de la Guerre sont remplacés par le Kuomintang avant l'occupation japonaise et ses atrocités. Ce sont ensuite les libérations – nationaliste puis communiste – et leurs épurations respectives, enfin la Révolution Culturelle et ses séances d'humiliation collective. Bien qu'on n'y décèle aucune complaisance à l'égard du régime, le résultat est un peu indigeste.

Il conformista *Le conformiste*, Bernardo Bertolucci, Italie, 1970, 113 mn

D'après Alberto Moravia. Marcello Clerici (Jean-Louis Trintignant) a été violé enfant par Lino (Pierre Clémenti), un chauffeur de maître qu'il croit avoir tué en représailles. En quête d'une normalité de fasciste ordinaire dans l'Italie de 1938, il choisit une épouse bête et conformiste (Stefania Sandrelli) et se met au service de la Police. Chaperonné par l'homme de main Manganiello (Gastone Moschin), il se rend à Paris pour assassiner son ancien professeur de philosophie, le réfugié antifasciste Quadri dont l'épouse Anna (Dominique Sanda) fait preuve d'une liberté, pas uniquement sexuelle, qui le dérange. Au moment du meurtre, atroce, du couple Quadri, il se révèle d'une passivité écœurante – Manganiello le compare alors aux Juifs et aux homosexuels. Quoi qu'il en soit, il ne doute pas d'avoir agi pour la bonne cause. En 1943, quand Mussolini tombe, il erre dans les rues de Rome et découvre Lino, le violeur de son enfance, bien vivant et en train de draguer ; il se met alors à l'accuser bruyamment du meurtre de Quadri.

Marcello, en quête d'un surmoi encadrant un déséquilibre et une faiblesse profonde, désire s'abriter derrière des ordres indiscutables qu'il n'a pas vraiment les tripes d'exécuter ; quand cette autorité morale se dissout, son irresponsabilité l'amène à faire porter le chapeau à un autre. Cette psychanalyse du fascisme est bien servie par Bertolucci qui signe ici son chef-d'œuvre. Cadrages obliques pour une séquence de panique – la rencontre de Manganiello –, scènes fantasmées et personnages bizarres comme ce chroniqueur fasciste (José Quaglio) d'autant plus enragé qu'il est aveugle. Et référence d'époque, l'hôtel Terminus situé dans la gare d'Orsay. Petits rôles pour Fosco Giachetti et Yvonne Sanson.

Sounder Martin Ritt, USA, 1972, 105 mn

Rebecca (Cicely Tyson) et Nathan (Paul Winfield), métayers noirs dans la Louisiane de 1933. Quand Nathan est condamné aux travaux forcés pour avoir volé de la nourriture, son fils de 13 ans part à sa recherche en compagnie du chien Sounder sans réussir à le trouver dans le camp où il purge sa peine. L'enfant rencontre alors une institutrice, noire elle aussi, qui plus tard, propose de l'héberger pour l'année scolaire. Il se laisse convaincre par son père qu'il ne voulait pourtant pas quitter, surtout depuis qu'il était rentré estropié du bagne.

Touchante tranche de vie accompagnée par le blues du chanteur Taj Mahal.

Il birichino di papà Raffaello Matarazzo, Italie, 1943, 78 mn

L'espiègle (birichino) en question est une fille (Chiaretta Gelli) qui rue dans les brancards. Tout en chantant (bien), elle sème gentiment la zizanie au collège et remet de l'ordre dans le ménage de sa sœur. Vite oublié.

Dracula *Le cauchemar de Dracula*, Terence Fisher, Grande-Bretagne, 1958, 81 mn

Avec Christopher Lee dans le rôle-titre, Peter Cushing en van Helsing et des seconds rôles tenus par Michael Gough et Miles Malleson, sans parler de plusieurs beautés pulpeuses, e.g., Carol Marsh, qui raffolent du baiser du vampire, ce premier Dracula est la plus grande réussite de la Hammer. Une réussite due à l'utilisation de la couleur qui fait ressortir le sang et à de beaux décors gothiques qui seront recyclés *ad nauseam* dans les productions suivantes du studio.

Ceci dit, on reste très loin de Bram Stoker : l'action a été délocalisée en Allemagne – pas de bateau maudit donc – et le fou Renfield a disparu. La version Coppola (p. 269) sera bien plus fidèle.

Goldfinger Guy Hamilton, Grande-Bretagne, 1964, 110 mn

Un des meilleurs James Bond, avec Sean Connery et l'équipe (Bernard Lee, Lois Maxwell, Desmond Llewelyn) au complet. Le méchant Goldfinger (Gert Fröbe) est un fétichiste de l'or prénommé Auric (!). Son but, faire exploser une bombe atomique dans la réserve fédérale de Fort Knox pour rendre le précieux métal inaccessible pendant 58 ans – bourde courante sur la période de radiactivité, cf. *Docteur Folamour*, p. 522 – et faire s'envoler les cours. La beauté de service (Honor Blackman) au nom extravagant de Pussy Galore (chatte à gogo) est consommée en cours de film et passe ainsi du statut de méchante à celui d'auxiliaire de Bond ; un Asiatique massif, Oddjob, utilise un chapeau meurtrier. La femme qui meurt asphyxiée par une peinture dorée renvoie à *Bedlam* (p. 1487). Et Cuba représente déjà le mal absolu...

Seul dans la nuit Christian Stengel, France, 1945, 95 mn

Un tueur en série s'en prend à des femmes, toutes admiratrices du chanteur Jacques Sartory (Jacques Pills) dont le tube *Seul dans la nuit* est entendu au moment des meurtres. L'inspecteur Pascal (Bernard Blier), assisté de Thérèse (Sophie Desmarest), fille de son supérieur hiérarchique Planquine (Marcel André), parvient à démasquer le coupable, l'acteur raté Dalbret (Jean Davy) qui utilise sa position de secrétaire de Sartory pour donner des rendez-vous à ses victimes dans des lieux déserts comme les Buttes-Chaumont.

Un demi-fou (Louis Salou) qui poursuit le chanteur de sa vindicte, le borgne Dalbret qui joue le monologue de *Lorenzaccio* devant une audience imaginaire, un compositeur maître-chanteur (Jean Wall) et une vedette qu'on soupçonne : ces éléments à la *Pièges* (p. 51) sont mal exploités, sans parler de Pills, futur époux d'Édith Piaf et piètre acteur qui ne vaut pas Maurice Chevalier.

Treasure island *L'île au trésor*, Victor Fleming, USA, 1934, 103 mn

D'après Stevenson. Le jeune Jim Hawkins (Jackie Cooper) se prend d'amitié pour Long John Silver (Wallace Beery), le truculent pirate – jambe en bois et perroquet sur l'épaule – auquel il permettra d'échapper à la potence. Le cabotinage éhonté de Beery – contrairement à celui de Lionel Barrymore en Billy Bones – est celui du personnage qui veut impressionner l'enfant. Avec Otto Kruger, Nigel Bruce, Lewis Stone ; Charles Sale incarne Ben Gunn, le fou solitaire de l'île.

Border incident *Incident de frontière*, Anthony Mann, USA, 1949, 95 mn

Film pseudo-documentaire qui raconte, en l'embellissant, la lutte contre l'émigration clandestine. Pablo Rodriguez (Ricardo Montalban), un policier mexicain, se fait passer pour un "bracero" (ouvrier agricole), ce qui l'amène à croiser le chemin des passeurs, les pittoresques et sanguinaires Zopilote et Cuchillo (Arnold Moss et Alfonso Bedoya) et leur chef Hugo (Sig Ruman), puis celui de leurs complices américains, Amboy et Nordell (Charles McGraw et Arthur Hunnicutt), des criminels au service de Parkson (Howard Da Silva). Tout ça prend fin à la frontière près des sables mouvants dans lesquels les bandits ont coutume de plonger, après les avoir détroussés, les braceros de retour au Mexique.

La splendide photographie "low key" de John Alton est le principal atout de ce film au scénario bétonné qui se termine en voix off : désormais les travailleurs vivent sous la protection (!) de deux grandes républiques.

Dressed to kill *Pulsions*, Brian De Palma, USA, 1980, 105 mn

Un film de Brian De Palma de cette époque est toujours une hitchcockerie : la référence la plus évidente est *Psychose* (p. 1036) avec ce personnage schizophrène (Michael Caine) dont le versant femme ne supporte pas le versant homme ; le scénario en fait un psy, ce qui est un peu limite, mais on ne prête qu'aux riches. Il y aussi un côté *Rear window* (p. 1008) avec espionnage à la jumelle et même une référence à *Vertigo* (p. 1561) avec une longue scène au musée : rapprochement peut-être excessif mais, encore une fois, on ne prête qu'aux riches.

Comme dans *Psychose*, l'héroïne (Angie Dickinson) est tuée au début. C'est une autre femme qui prend le relais, une pute de luxe (Nancy Allen, alors épouse du réalisateur et un peu confinée à ce type de rôle). Elle est présente au moment du crime commis par la "blonde au rasoir" – le psy emperruqué.

Si l'on dépasse l'agacement devant ce cinéma référentiel, c'est par ailleurs un excellent film. Dennis Franz campe un policier très réussi, au style un peu vulgaire. Le scénario tourne au giallo avec cette enquête menée en commun par deux amateurs, l'"escort girl" et le fils de la victime, sorte de geek *ante litteram*.

Domenica d'agosto *Dimanche d'août*, Luciano Emer, Italie, 1950, 75 mn

Départ en masse en ce 7 août pour Ostie depuis la gare romaine d'Ostiense. Le jeune Enrico (Franco Interlenghi) venu à vélo rencontre une jeune fille arrivée en famille dans une voiture surchargée. Luciana découvre que le bellâtre (Massimo Serato) qui l'a éblouie avec sa Studebaker la destine à un vieux cochon plein de fric. Deux parents esseulés dont les fillettes respectives sont à la colonie de vacances d'Ostie se parlent. Dans une Rome déserte, un agent en costume d'été (Marcello Mastroianni) retrouve sa fiancée, une bonne qui, paniquée à l'idée d'être enceinte, oublie de débrancher le fer à repasser. Des jeunes gens désœuvrés tentent un hold-up dans les abattoirs de Testaccio et échouent lamentablement ; parmi eux, le fiancé de Luciana. On se serait passé de ce dernier épisode : cette chronique unanimiste ne vaut pas *Treno popolare* (p. 558).

Gideon's day *Inspecteur de service*, John Ford, Grande-Bretagne, 1958, 87 mn

Une journée de l'inspecteur Gideon (Jack Hawkins) de Scotland Yard, les affaires dont il s'occupe étant ouvertes et fermées durant ce temps. Ce qui signifie aussi qu'il n'en a guère, de temps : ni pour assister au concert de sa fille violoncelliste (Anna Massey) ni pour dîner avec son épouse (Anna Lee). L'humour général du film est personnalisé par un jeune policier (Andrew Ray) qui délivre des PV à tout va et surtout aux huiles de la Police. Ce mélomane qui raccompagne la fille de Gideon finit par être verbalisé par plus zélé que lui en conduisant l'inspecteur pour une mission tardive...

Se permettete parliamo di donne *Parlons femmes*, Ettore Scola, Italie, 1964, 102 mn

En Sicile, une femme seule reçoit la visite d'un individu taciturne armé d'un fusil, lequel demande à voir le mari absent ; elle prend peur et se donne au supposé tueur avant d'apprendre qu'il n'était venu que pour rendre l'arme.

Une femme refuse tous les lieux que lui propose son amant, sauf le grand hôtel où il finit par réserver une chambre et s'envoyer la soubrette, moins chichiteuse.

Un chiffonnier est appelé dans le luxueux appartement d'une indolente beauté qui s'offre à lui. Quand elle le congédie, il se plaint d'être monté pour rien.

Un détenu a droit à une permission pour aller voir sa mère ; pas si mourante que ça, car tout a été arrangé par l'épouse pour que le mari puisse passer la nuit avec elle... et croire que l'enfant dont elle est enceinte est le sien.

Neuf sketches – j'ai résumé les n^{os} 1,5,8 et 9 – interprétés par Vittorio Gassman qui marquent les débuts réussis de Scola. Avec Sylva Koscina, Antonella Lualdi, Leonora Rossi Drago, Walter Chiari et Gigi Proietti.

Papirosnitsa ot Mosselproma *La vendeuse de cigarettes du Mosselprom*, Iouri Jeliaboujski, URSS, 1924, 113 mn

La vendeuse de cigarettes Zina (Ioulya Solntseva) séduit le cameraman Latouguine (Nikolaï Tsereteli) qui veut en faire une vedette de cinéma. Elle fait aussi tourner la tête de l'employé de bureau Mitiouchine (Igor Ilyinsky) et du richissime américain MacBride. Au terme d'épisodes plutôt laborieux, prétexte à nous montrer le Moscou de l'époque, Zina épouse Latouguine et devient actrice : la foule se presse à la première de *La vendeuse de cigarettes.*

L'acronyme MOSSELPROM désigne la coopérative rurale de Moscou et le bâtiment constructiviste qui l'abritait. Mêmes acteurs principaux dans *Aelita* (p. 1766).

Hush... hush, sweet Charlotte *Chut, chut, chère Charlotte*, Robert Aldrich, USA, 1964, 127 mn

Le scénario, peu inventif, combine deux chefs-d'œuvre : *What ever happened to Baby Jane ?* et *Les diaboliques* (pp. 1057, 1733). Le temps s'est arrêté dans la villa sudiste où Charlotte (Bette Davis) vit en compagnie de sa fidèle Velma (Agnes Moorehead qui surjoue en givrée) depuis l'année 1927 où la tête de son amant John (Bruce Dern) fut tranchée au hachoir. Tout le monde soupçonne un peu Charlotte qui, elle, croit son défunt père (Victor Buono) coupable. Quand sa cousine Miriam (Olivia de Havilland) débarque, c'est dans l'intention de rendre folle à interner Charlotte qu'elle pousse à tirer sur Drew (Joseph Cotten), le médecin local, avant de plonger avec elle le supposé cadavre aux yeux ouverts dans un ruisseau ; effroi garanti quand le complice, maculé de boue, se pointe en haut des marches. La machiavélique Miriam avait surpris la vraie coupable – l'épouse Jewel (Mary Astor) de John – et, plutôt que la dénoncer, l'avait fait chanter tout en laissant planer les soupçons sur sa cousine.

No man's land Danis Tanović, France, 2001, 93 mn

1993, la guerre civile en Bosnie. Deux combattants, un Serbe et un Bosniaque musulman se retrouvent coincés entre les lignes. Un troisième soldat se réveille : il n'était pas mort, mais c'est tout comme puisque les Serbes ont disposé une bombe impossible à désamorcer sous son "cadavre".

Ballet des schtroumpfs (Casques bleus) français, visite d'une journaliste anglaise (Katrin Cartlidge) : beaucoup de paroles pour peu de résultats. Quand le Serbe et le Bosniaque s'entretuent, la journaliste s'assure auprès de son cameraman qu'il a tout filmé : "Did you get it ?". Dépêché sur place avec sa secrétaire sexy, un colonel anglais (Simon Callow) prétend que la mine a été désamorcée. Le mort vivant est laissé seul dans sa tranchée.

Grown ups Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1980, 93 mn

A Canterbury, dont on aperçoit la cathédrale, les jeunes mariés Dick et Mandy (Phil Davis à l'accent cockney et Lesley Manville) ont du mal à établir une vie de couple. Il faut dire que Gloria (Brenda Blethyn), la sœur esseulée (32 ans) de Mandy, ne leur laisse aucune intimité. Un jour où elle en fait trop, ils la mettent dehors mais elle essaie de rentrer par la porte de derrière avant de s'incruster ches les voisins. S'ensuit une séance d'hystérie collective ponctuée par les "bleeding" de Dick et les "bloody" de Mandy qui parvient finalemenr à la renvoyer chez elle. Quand Mandy est sur le point d'accoucher, Gloria rend visite au couple ; on suppose qu'elle reportera son envahissante affection sur le bébé à naître.

Les petites vies et leur solitude, celle des célibataires comme la pathétique Gloria, celle des gens mariés comme la voisine, dont l'époux, un enseignant culbénit, ne s'intéresse qu'au monstre du Loch Ness ou au Triangle des Bermudes. Quand elle lui confie son besoin de sexe et d'enfants, l'autre fait semblant de ne rien entendre et se replonge dans un magazine consacré aux dinosaures.

Tenue de soirée Bertrand Blier, France, 1986, 81 mn

Le couple plan-plan formé par Monique (Miou-Miou) et Antoine (Michel Blanc) est perturbé par l'irruption de Bob (Gérard Depardieu), un cambrioleur qui les entraîne dans des visites nocturnes d'appartements dont les propriétaires ne sont même pas absents. Il s'immisce surtout dans la sexualité du couple, d'abord avec Monique mais surtout avec Antoine auquel il propose brutalement de l'enculer ; ce dernier se rebiffe avant d'y prendre goût. Les deux hommes se mettent en ménage en confiant Monique à un maquereau (Michel Creton) ; mais Antoine fait des scènes... Le trio se reforme finalement quai de Valmy pour tapiner – les deux hommes portant perruque – et se raconter des craques.

L'homosexualité se réduit aux "pédés" tels que peut les voir un macho comme Blier : "– Vous êtes de la Police ? – Non, de la Jaquette". Une vulgarité surréaliste et provocatrice dans un film dont se dégage une certaine poésie, une nostalgie, sinon du bonheur de la vie à deux, du moins de la croyance en ce bonheur.

The courtship of Eddie's father *Il faut marier Papa*, Vincente Minnelli, USA, 1963, 118 mn

Veuf, Tom Corbett (Glenn Ford) songe à se remarier avec Rita (Dina Merrill), laquelle déplait à son fils Eddie (huit ans) qui lui trouve des yeux de sorcière (skinny eyes). Envoyé dans une colonie de vacances, il fait une fugue avant d'imposer son choix : Elizabeth (Shirley Jones), la voisine qui s'est toujours occupée de lui. L'enfant (Ron Howard, excellent) est le personnage principal du film.

Near death Frederick Wiseman, USA, 1989, 349 mn

L'hôpital Beth Israel de Boston dans un service où les patients arrivent en très mauvais état. Le traitement est souvent pire que le mal, comme ce tube respiratoire difficilement supporté par les malades qu'il faut donc gaver de calmants ; résultat, ils sont à peine conscients. Tout tourne autour de la question : "faut-il continuer ou arrêter ?". Un patient, consulté sur le sujet, rejette catégoriquement l'acharnement qui le plongerait dans une vie végétative "comme Sunny von Bülow" (cf. p. 1610). La plupart du temps ils ne sont plus assez conscients et c'est à la famille, désemparée et hésitante, que les médecins demandent de prendre une décision. Une partie du film est consacrée à l'agonisant Sperazza qui a le plus grand mal à respirer et à sa touchante épouse.

Le personnel médical a ses propres discussions sur le sujet : techniques – on entend "trachéotomie", "valvuloplastie", "pneumopathie" – mais aussi plus générales – "Qu'est-ce qu'un état terminal ?", "À quoi ça sert tout ça ?" – qui frôlent parfois le Café du Commerce – "C'est la volonté divine".

Détails matériels, assez rares dans ce film où l'humain prime et la parole est reine : le service des "pneumatiques", les ordinateurs d'époque et une consigne frigorifique où les infirmières déposent les cadavres avant qu'ils ne partent dans une voiture immatriculée HEARSE 943 ; à l'extérieur, le fleuve impassible.

Tagebuch einer Verlorenen *Journal d'une fille perdue*, Georg Wilhelm Pabst, Allemagne, 1929, 108 mn

Enceinte des œuvres de Meinert (Fritz Rasp), préparateur dans la pharmacie de son père, Thymiane (Louise Brooks) ne veut pas l'épouser, et lui non plus car l'officine est grevée d'hypothèques. Le conseil de famille lui retire l'enfant – qui mourra chez une nourrice – et fait interner la fille-mère dans la maison de correction dirigée par un couple inquiétant (Valeska Gert et Andrews Engelmann) où s'affiche un seul mot, VERBOTEN. Mettant à profit une révolte contre les geôliers, elle parvinet à s'évader avec la complicité du comte Osdorff (André Roanne), un sympathique bon à rien habitué des bordels. C'est là que Thymiane entame une carrière ; moment fort dans un night club où elle est le gros lot d'une loterie, à l'ébahissement de Meinert, de son père effondré et de la gouvernante Meta (Francizka Kinz) avec laquelle il s'est remarié. À la mort de ce père, elle hérite d'une coquette somme dont elle fait don à Meta pour que ses filles, ses demi-sœurs donc, ne tombent pas dans le ruisseau. Osdorff, qui pensait épouser une Thymiane devenue riche, se défenestre. C'est à son enterrement qu'elle rencontre l'oncle Osdorff qui l'épouse ; maintenant respectable, elle visite la maison de correction en compagnie de dames patronesses et en profite pour régler ses comptes.

Un film magnifique qui rappelle *Loulou* (p. 1286), en moins désespéré.

Absences répétées Guy Gilles, France, 1972, 78 mn

Il s'en va : ce résumé convient à la plupart des films de Guy Gilles. Qui en sont d'ailleurs à peine tant ils louchent vers le diaporama, ici accompagné d'une chanson interprétée par Jeanne Moreau. Ni les femmes de sa vie (Nathalie Delon), ni les hommes (Patrick Jouané) car il est plutôt homosexuel et encore moins sa mère (Danièle Delorme) n'arriveront à empêcher François (Patrick Penn) de partir pour une contrée nostalgique qu'on atteint au moyen d'une simple overdose. Gros plans sur des jeunes gens qui sont comme un condensé de la mode vestimentaire du tout début des années 1970 ; film de poète sans narration avec voix off et adieux griffonnés au verso de cartes postales : "Mon cœur refroidi ne vous entend plus".

Feu Mathias Pascal Marcel L'Herbier, France, 1926, 179 mn

Première adaptation à l'écran du roman de Pirandello, voir le résumé de la version Chenal, *L'homme de nulle part* (p. 1261), bien meilleure. Mathias Pascal (Ivan Mosjoukine), obscur employé maltraité par sa belle-mère, quitte son village le jour où il perd et sa mère et sa fillette. Ayant gagné beaucoup d'argent à Monte Carlo, il apprend avec stupeur qu'il est donné pour mort. Il part s'installer à Rome mais souffre de n'être personne. Il retourne dans son village et oblige l'employé de mairie (Michel Simon) qui a épousé sa veuve à lui donner une nouvelle identité.

Le film, extrêmement long et lent, ne vaut guère que pour sa plastique et ses décors. Ceux du curieux San Giminiano en Toscane connu pour ses tours et ceux de la Rome de l'époque. Petits rôles pour Pierre Batcheff et Pauline Carton.

Razumov Marc Allégret, France, 1936, 90 mn

D'après Joseph Conrad. Dans la Russie tsariste, Haldin (Jean-Louis Barrault) assassine le premier ministre et va se réfugier chez son camarade d'université, l'étudiant Razumov (Pierre Fresnay) qui le trahit par pure maladresse. Le chef de la Police secrète (Jacques Copeau) oblige alors ce délateur malgré lui à se rendre en Suisse où il doit infiltrer les amis de Haldin qui le prennent pour un héros. Écœuré par cette imposture, Razumov tue l'espion qui le surveille (Pierre Renoir) puis vide son sac devant le chef des révolutionnaires (Michel Simon), lequel lui fait grâce. Ce qui n'est pas du goût de Nikita (Gabriel Gabrio) qui abat le "traître" ; c'est ce que cherchait Razumov qui remercie son meurtrier.

Comme beaucoup de films occidentaux, celui-ci n'arrive pas à restituer l'atmosphère russe ; seul Copeau s'en sort. Le sous-titre français, *Sous les yeux d'Occident* (il aurait fallu "de l'Occident") pour *Under western eyes*, témoigne de la médiocrité des traducteurs de l'époque. Avec Roger Karl, Jean Dasté (gendre de Copeau), Raymond Aimos et Vladimir Sokoloff dans une rôle de... Russe !

Another year Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2010, 125 mn

Quatre saisons de la vie du couple formé par Tom et Gerri (!) Hepple (Jim Broadbent et Ruth Sheen) ou plutôt de celle de leurs parents et collègues, principalement la touchante Mary (Leslie Manville), encore jolie malgré ses 50 ans mais terriblement seule. Au printemps, elle boit trop, en été, elle rabroue le gentil Ken (Peter Wight) qui lui avait fait des avances car elle le trouve obèse ; tout en minaudant devant Joe Hepple, le fils du couple. À l'automne, Joe revenu avec une fiancée, Mary se montre odieuse : on ne l'invitera plus. L'hiver cependant, elle profite de l'absence des Hepple pour s'introduire dans la maison gardée par le triste Ronnie (David Bradley), le frère de Tom qui vient de perdre sa femme, auquel elle inflige une conversation d'une exemplaire banalité ; le couple revient et lui pardonne... elle semble bien désemparée tout de même. Et d'autant plus pathétique que seule responsable de son infortune.

Fellini-Satyricon *Le Satyricon de Fellini*, Federico Fellini, Italie, 1969, 129 mn

Encolpe et Ascylte se disputent les faveurs du jeune Giton – nom qui a donné lieu à une antonomase –, notamment lors du banquet donné par Trimalcion. L'œuvre de Pétrone est prétexte à une évocation de l'Antiquité inspirée de la peinture romaine, avec des images décadentes à souhait et une plastique superbe. Ce qui tranche avec la vision hollywoodienne, voire avec une spécialité italienne, le péplum, auquel il est fait cependant quelques clins d'œil, e.g., le tremblement de terre. Le film serait même le plus beau péplum de tous les temps s'il n'était à peu près dépourvu de scénario, ce qui fait qu'on finit par s'ennuyer. Avec Mario Romagnoli (Trimalcion), Salvo Randone (le poète Eumople), Lucia Bosè (la matrone d'Éphèse), Capucine, Alain Cuny et Magali Noël.

Triple agent Éric Rohmer, France, 2004, 111 mn

Un Rohmer atypique situé en France au temps du Front Populaire. Fiodor Voronine (Serge Renko), général russe blanc en exil manipulé par Staline, aide à l'enlèvement du général Dobrinsky, chef des militaires exilés. Puis disparaît, sans doute liquidé par le NKVD. On apprend plus tard qu'en dessous de la pièce où se réunissaient les Blancs, un dispositif d'espionnage permettait d'écouter leurs conversations pour les transmettre à l'ambassade d'URSS.

Sa mégalomanie et sa naïveté – ce général blanc croit qu'il pourra rentrer en Russie prendre la place laissée libre par l'exécution de Toukhatchevski ! –, nous empêchent de sympathiser avec Fiodor. L'innocente Arsinoé (Katerina Didaskalou), une artiste-peintre mêlée bien malgré elle aux compromissions de son époux, est autrement touchante. Dernier mot : "Elle est morte".

Okuribito *Departures*, Yōjirō Takita, Japon, 2008, 125 mn

Daigo (Masahiro Motoki), violoncelliste au chômage, rentre au village, quelque part dans le Nord-Est du Japon. Il devient l'assistant d'Ikuei (Tsutomu Yamazaki), sorte de croque-mort à la japonaise : ils font la toilette des défunts et les maquillent en présence de la famille. Ce n'est pas toujours facile, surtout au début et le spectateur occidental souffre quand les deux protagonistes doivent s'occuper d'une femme en décomposition avancée. Toucher les morts est un tabou, ce métier n'est pas honorable ; l'épouse de Daigo est horrifiée quand elle découvre la nouvelle profession de son mari.

Il s'agit avant tout d'aider les proches à faire leur deuil. Apprenant que son père, qui avait abandonné le foyer familial dans son enfance, est décédé pauvre et abandonné, Daigo décide de lui faire traverser le Styx ; quand la main du mort s'ouvre pour laisser tomber un caillou en forme d'œuf, s'opère une sorte de réconciliation du passeur avec le passé, aux deux sens du terme.

L'acteur a pris des cours de violoncelle, ce qui change agréablement des guitaristes de cinéma qui tiennent leur instrument comme une poêle à frire.

Five star final Mervyn LeRoy, USA, 1931, 85 mn

Pour faire monter le tirage de son tabloïd, le rédacteur en chef Randall (Edward G. Robinson) ressuscite une affaire vieille de vingt ans, le meurtre commis par Nancy Voorhees, pourtant acquittée à l'époque. La pauvre femme, qui vit de façon exemplaire, est traquée chez elle par le faux prêtre Isopod, autrement dit Cloporte (Boris Karloff). Elle se suicide, suivie par son époux (H. B. Warner) : pain bénit pour le canard qui bat tous les records de vente grâce aux photos des cadavres ! Randall, passablement bourré comme tout le monde au temps de la Prohibition, se fait asséner ses quatre vérités par la fille de la victime. Pris de remords (!), il démissionne et quitte le journal accompagné de sa fidèle secrétaire (Aline MacMahon). Le film se referme sur la dernière édition du journal dans un caniveau. Mentionnons l'utilisation d'un triple "split screen".

I sovversivi *Les subversifs*, Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1967, 93 mn

1964, les funérailles de Togliatti, moment de ferveur des communistes italiens. Quatre destins dans une sorte d'instantané unanimiste d'une Italie en mutation. Un réalisateur de télévision a un malaise alors qu'il tourne un film sur Leonardo, une épouse affirme son homosexualité, un communiste vénézuélien regagne son pays pour y faire la révolution, enfin un étudiant en philosophie (le chanteur Lucio Dalla) abandonne la voie tracée par ses parents pour devenir photographe.

Anachronisme : *Pierrot le Fou* (p. 602) date de 1965.

Trzecia część nocy *La troisième partie de la nuit*, Andrzej Żuławski, Pologne, 1971, 102 mn

Cracovie. Un homme découvre que sa femme et son fils ont été massacrés par les Allemands. Engagé dans la Résistance, il est poursuivi par la Gestapo qui abat un sosie ; lequel avait une épouse qui ressemble à la sienne. Pour gagner de l'argent, il accepte de nourrir des poux avec son sang pour un hôpital où l'on prépare un vaccin contre le typhus. Tout s'embrouille, passé et présent, l'épouse et son sosie, lui-même et son propre sosie : comme toujours avec Żuławski, on n'y comprend rien. On peut penser que la Gestapo ne l'avait pas raté et que tout ça n'est que le cauchemar, l'EMI (p. 331), qui accompagne son agonie.

Placé sous l'invocation de l'Apocalypse, le film est une réussite : contrairement à la frénésie du *Diable* (p. 295), le réalisateur sait ici doser ses excès.

L'apprenti salaud Michel Deville, France, 1977, 93 mn

Venant juste de perdre sa mère, Antoine (Robert Lamoureux) quitte son travail pour devenir escroc. Il s'adjoint l'aide de Caroline (Christine Dejoux) qui a largement l'âge d'être sa fille. Leur principale arnaque s'effectue à Briançon aux dépens de la famille Forelon (Jacques Doniol-Valcroze, Jean-Pierre Kalfon, Claude Piéplu et Georges Wilson dans un de ses quatre rôles), dont un grand-oncle, brebis galeuse envoyée à Cayenne et disparue après une évasion, aurait fait fortune aux États-Unis ; c'est ce que prétend Antoine qui demande d'avancer quelques frais d'avocat en vue de récupérer un consistant héritage. Le stratagème fonctionne bien jusqu'au moment où il se fait rattraper pour une ancienne usurpation d'identité ; il choisit de vider son sac devant la Justice, ce qui l'envoie en prison pour très longtemps, manière de rendre sa liberté à Caroline.

Il y a quelque chose d'aérien chez Deville qui fait passer l'histoire d'amour improbable, s'amuse sans lourdeur de provinciaux assez ringards (Pieplu !) et distille finalement une infinie tendresse pour le personnage d'Antoine, vieux garçon qui semble n'avoir vraiment vécu que durant sa brève activité de margoulin. Musique primesautière tirée des parties orchestrales de *Carmen*.

3–4 × Jūgatsu *Jūgatsu*, Takeshi Kitano, Japon, 1990, 93 mn

Ne supportant plus les brimades des yakuza locaux, le jeune pompiste Masaki va se procurer des armes américaines à Okinawa. Incapable de les manier, il se fait exploser avec son camion-citerne dans le repaire des mafieux.

L'intermède okinawaïen dominé par le pittoresque et suicidaire Uehara (Takeshi "Beat"), lui-même en délicatesse avec les truands locaux, fait du film un brouillon de *Sonatine* (p. 80), plus réussi. Jūgatsu signifie "Octobre".

The thing from another world *La chose d'un autre monde*, Christian Nyby & Howard Hawks, USA, 1951, 85 mn

Une soucoupe volante s'est abimée dans les glaces arctiques. L'ayant détruite par maladresse, les militaires dépêchés sur place se contentent de ramener un énorme bloc de glace contenant un extra-terrestre congelé. Autre maladresse, une couverture chauffante – ustentile accusé à l'époque de provoquer des incendies – posée sur le sarcophage a vite fait de libérer la créature, en fait un végétal à forme humaine qui laisse des traces de sève mais se nourrit de sang, celui des chiens en attendant de se repaître de celui de l'équipe de la station polaire. La Chose ravit le Dr. Carrington (Robert Cornthwaite) qui fait des boutures à partir d'un bras coupé, lequel se met par ailleurs à repousser sur l'extra-terrestre. Beaucoup moins le Cpt. Henry (Kenneth Tobey) qui y voit un danger pour l'Humanité : il aura le dernier mot et le légume venu de l'espace finira grillé.

La sympathie des scientifiques pour la Chose renvoie, dans ces années de guerre froide, à la fascination exercée sur les intellectuels par le Communisme. Dont on ne saurait trop se méfier – "Keep watching the sky" dit à la fin le reporter de service (Douglas Spencer). Remake de John Carpenter (p. 269).

Il giardino dei Finzi-Contini *Le jardin des Finzi-Contini*, Vittorio De Sica, Italie, 1970, 94 mn

Ferrare, 1938. Giorgio (Lino Capolicchio) est scandalisé par les propos de son père (Romollo Valli), un Juif bien intégré dans le parti fasciste, qui vante la modération du Duce en comparaison de Hitler. La promulgation des lois raciales gêne Giorgio qui ne peut même plus entrer à la bibliothèque municipale ; quant à son père, il comprend petit à petit qu'il ne bénéficiera d'aucun passe-droit. Face à eux, les Finzi-Contini semblent avoir oublié leur origine, d'ailleurs leurs enfants Micol et Alberto (Dominique Sanda et Helmut Berger) invitent la jeunesse dorée, "aryenne" ou pas, à jouer au tennis dans leur magnifique jardin ; trop riches pour devoir travailler, ils continuent à vivre comme si de rien n'était. Jusqu'à la rafle de 1943 : dans la voiture qui l'emmène, Micol voit pour la dernière fois son chien, les hautes fenêtres et le portail.

Giorgio vit les évènements tragiques comme une persécution aussi stupide qu'impitoyable. Alors que les Finzi-Contini, enfermés comme des somnambules derrière l'abri précaire des murs du jardin, les ignorent avant de les subir. Alberto meurt symboliquement de maladie et Micol préfère se donner à l'ingénieur communisant Giampiero (Fabio Testi) plutôt que répondre à l'amour de Giorgio – lequel lui ressemble trop, dit-elle.

D'après un roman auto-biographique de Giorgio Bassani, le film vaut plus par son sujet bouleversant que par sa mise en scène assez décevante.

Le bal des pompiers André Berthomieu, France, 1949, 94 mn

"Au bal des pompiers, ce sont toujours les mêmes qui dansent". D'après une pièce de Jean Nohain située au moment de la Libération dans laquelle son fils Dominique et son frère Claude Dauphin (trois rôles) jouent les hommes de la famille Grégeois. L'un d'eux, Olivier, est un homme de théâtre à la Sacha Guitry : un moment vilipendé pour ses compromissions avec l'occupant, il redevient un monsieur important. Le planqué Fatafia (Henri Crémieux) trouve à la dernière minute un rutilant uniforme pour se pavaner héroïquement de la rue de la Pompe à l'avenue de la Motte Picquet. Tandis que le profiteur de guerre Touvoir (Robert Arnoux) se plaint qu'on n'épure pas assez.

Un autre Grégeois de la 2e DB, qui s'était attiré les sarcasmes de l'oncle Olivier, trouve la mort en Alsace, avant le retour de son père musicien qui a passé la guerre en captivité. C'est à lui et ce petit peuple (Paulette Dubost, Pierre-Louis, Paul Faivre) dont ce n'est jamais le tour de danser que le film rend hommage.

Shunpu den *Histoire d'une prostituée*, Seijun Suzuki, Japon, 1965, 96 mn

L'armée japonaise en Chine durant la dernière guerre. Harumi (Yumiko Nogawa), "femme de réconfort", n'apprécie guère le brutal capitaine Narita (Isao Tamagawa) qui se l'est un peu appropriée. Elle essaie de monter contre lui le sergent Mikami (Tamio Kawaji) dont elle est tombée amoureuse mais n'arrive qu'à lui créer des ennuis. Le sergent, blessé et abandonné par les siens lors d'une offensive chinoise, est fait prisonnier puis, quand il parvient à les rejoindre, est promisn au peloton d'exécution, motif lâcheté ; il se suicide avec Harumi. Le déshonneur ne rejaillira pas sur la compagnie car son décès est attribué à la maladie.

"Mieux vaut mourir que revenir". Le crime de Mikami – et il s'en estime coupable – est d'avoir été pris vivant, même s'il était alors gravement blessé ; on comprend mieux le comportement odieux des Japonais à l'encontre des prisonniers de guerre tel qu'il est décrit, par exemple, dans *Le pont de la rivière Kwaï* (p. 2). Le film souffre cependant de la comparaison avec *L'ange rouge* (p. 127), autre histoire d'amour et de sexe sur fond de guerre.

Sex, lies, and videotapes *Sexe, mensonges et vidéo*, Steven Soderbergh, USA, 1989, 100 mn

Graham (James Spader), voyeur impuissant, filme les confessions intimes et scabreuses de jeunes femmes. Dont Ann (Andie McDowell) et sa sœur Cynthia (Laura San Giacomo), maîtresse de John (Peter Gallagher) qui est en fait le mari d'Ann. *Happy end* : Ann quitte John pour Graham qui a retrouvé ses "moyens".

Ce film bavard eut un succès sans rapport avec ses modestes qualités.

Tchistoy nebo *Ciel pur*, Grigori Tchoukhraï, URSS, 1961, 104 mn

Un pilote dont l'avion avait été abattu revient après guerre alors qu'on le tenait pour mort. Comme les anciens prisonniers de guerre sont suspects, il a du mal à se réinsérer : méfiance des camarades du Parti, réflexions désobligeantes des colocataires de l'appartement communautaire et errance alcoolique malgré le soutien de son épouse. Sous Khrouchtchev, le héros retrouve sa place dans le cockpit.

Les personnages manquent d'épaisseur et la subtilité n'est pas vraiment au rendez-vous dans ce film où la déstalinisation est symbolisée par cette métaphore : un filet d'eau perce la neige avant que le dégel n'emporte la glace par blocs entiers. Le héros garde, quant à lui, une foi communiste sans faille ; il se compare aux œufs qu'il faut bien casser pour faire l'omelette – "Je vois bien les œufs cassés, mais où donc est l'omelette ?", disait à ce propos Panaït Istrati.

La défiance vis-à-vis des anciens prisonniers fait penser au Japon impérial capable de leur appliquer la peine de mort, cf. *Histoire d'une prostituée* (p. 789).

Du côté d'Orouët Jacques Rozier, France, 1971, 154 mn

Joelle, Kareen et Caroline (Cartier) sont en vacances en Vendée. Gilbert (Bernard Menez), s'incruste dans le groupe dans l'idée de séduire Joelle dont il est chef de bureau. Malgré ses efforts, il n'arrive qu'à se ridiculiser et repart agacé.

Rozier saisit comme personne l'éphémère, le présent conjugué au présent, sans hier ni lendemain, celui d'*Adieu Philippine* (p. 309). Ici, une petite nuance sur la fin : quand Gilbert s'efface, une nostalgie très discrète s'installe avec la pluie qui tombe et la rentrée qui s'annonce. On sort ainsi de l'atemporalité de l'éternel été. Dans le sable, une sardine oubliée de la tente canadienne de Gilbert : "Il était ennuyeux, mais s'il n'avait pas été là, les vacances auraient été totalement ratées".

Sōshun *Printemps précoce*, Yasujirō Ozu, Japon, 1956, 145 mn

Tōkyō. Shōji (Ryō Ikebe) a une liaison passagère avec Poisson rouge (Keiko Kishi), une collègue de travail. Ce qui provoque une crise avec son épouse Masako (Chikage Awashima) qu'il résout en acceptant une mutation dans la lointaine préfecture d'Okayama. Où Masako vient le rejoindre pour reconstruire le couple.

La position de la caméra, la composition des plans, jusqu'aux cheminées d'usine, tout porte la signature d'Ozu. Avec un résultat mi-chèvre, mi-chou car ce film – comme le suivant, *Crépuscule à Tōkyō*, p. 640 – sort de son univers lisse ; le ton est trop dramatique et le milieu de petits employés trop populaire. C'est comme s'il avait été faire un tour du côté du *Repas* (p. 1481) de Naruse, cinéaste qu'il admirait beaucoup et auquel il emprunte son acteur-fétiche, Daisuke Katō.

On entend *Auld lang syne*, bien connu au Japon, lors du pot de départ de Shōji.

Mad love *Les mains d'Orlac*, Karl Freund, USA, 1935, 68 mn

D'après Maurice Renard. Le chirurgien Gogol (!) est amoureux d'Yvonne Orlac (Frances Drake), une artiste du Grand-Guignol dont il a même acquis une réplique en cire. Quand l'époux pianiste de la belle est victime d'un grave accident de train, il lui greffe les mains d'un condamné fraîchement exécuté ; Orlac devient alors virtuose d'un autre art, le lancer de couteau qui lui permet de sauver Yvonne des griffes du médecin fou. Un classique de l'horreur dominé par la composition de Peter Lorre, un Gogol pas si dément que ça puisqu'il avoue l'être.

Broken arrow *La flèche brisée*, Delmer Daves, USA, 1950, 93 mn

1872. Tom Jeffords (James Stewart) convainc le chef apache Cochise (Jeff Chandler, impressionnant) de signer un traité de paix. Western magnifique, basé sur des faits authentiques et d'autant plus poignant qu'on pressent la suite, hors film, de l'histoire : comme toujours, le gouvernement fédéral revint sur sa parole.

La jeune Debra Paget est lumineuse dans le rôle de la fictive Sonseeahray (Étoile du matin). Avec Arthur Hunnicutt et Will Geer, futur blacklisté.

Mandingo Richard Fleischer, USA, 1975, 127 mn

Au début de *Gone with the wind*, Mrs O'Hara (Barbaro O'Neill) se félicite que l'enfant illégitime de l'intendant (Victor Jory) soit mort-né ; on se dit qu'il a dû fauter avec une esclave. Que non pas, toute relation sexuelle de ce type était impossible à l'époque, du moins au cinéma. Trente cinq ans plus tard, au moment de la déferlante pornographique, c'est cet envers caché du noble Sud que le film nous montre, un peu trop complaisamment cependant.

Les maîtres sont des dégénérés facilement sadiques dont certains, comme Warren (James Mason), obsédés par les Mandingues, sorte de pur-sang qu'ils font s'affronter dans d'éprouvants et sanguinaires combats ; son fils Hammond (Perry King) en a d'ailleurs acquis un, Mede (Ken Norton), au marché où s'affiche SLAVES & MULES. Ils sont tous un peu portés sur l'ancillaire – l'esclavage est bien commode –, voire l'inceste : c'est ainsi que Hammond découvre que son épouse Blanche (Susan George qui fut l'allumeuse du déplaisant *Straw dogs*, p. 425) a trop joué au docteur avec son frère. Il se console avec une séduisante esclave (Brenda Sikes) tandis que Blanche en fait autant avec le beau Mede ; quand son épouse accouche d'un enfant noir, Hammond, pourtant en retrait sur les autres rayon cruauté, fait ébouillanter Mede.

Si rien ne semble exagéré, l'accumulation de choses immondes est cependant pénible : on ne peut pas visiter en permanence les toilettes ou les décharges. *Band of angels* (p. 47) donne une image plus équilibrée du Sud.

Guardie e ladri *Gendarmes et voleurs*, Mario Monicelli & Steno, Italie, 1951, 101 mn

Rome. Esposito (Totò) vit de petits trafics. Il vient de soutirer cinquante dollars à un Américain (William Tubbs) en lui vendant une authentique monnaie de l'empereur Claude. Mais la victime s'aperçoit de l'arnaque et se lance, avec l'aide du gendarme Bottoni (Aldo Fabrizi), à la poursuite du délinquant. Bottoni l'attrape et lui passe même les menottes mais Esposito arrive à lui fausser compagnie. L'Américain a le bras long et Bottoni risque un procès pour avoir laissé filer le coupable : seule solution, le retrouver et l'emmener en prison. Ayant identifié la résidence d'Esposito, Bottoni fait ami-ami en son absence avec la famille qui finit par l'inviter pour un repas dominical. Esposito a la mauvaise surprise de se trouver face à face avec son gendarme mais il comprend la détresse du pandore et se laisse conduire en prison.

Film du début de la carrière de Monicelli qui signa plusieurs "véhicules" pour Totò en compagnie de Steno, réalisateur moins coté. Derrière la comédie, la chaleur humaine dégagée par les deux acteurs, excellents.

Grand Hotel Edmund Goulding, USA, 1932, 108 mn

D'après Vicky Baum, une grosse machine MGM située dans un palace de Berlin. Avec les fères Barrymore, Lionel en employé effacé qui se libère en apprenant qu'il n'en a plus pour longtemps et John en baron rat d'hôtel qui s'amourache d'une danseuse russe dépressive (Greta Garbo) avec laquelle il projette de partir ; il se fait tuer par un requin de la finance (Wallace Beery), lui aussi au bout du rouleau. J'allais oublier Joan Crawford en sténographe un peu aventurière. . . Bof !

Mein liebster Feind *Ennemis intimes*, Werner Herzog, Allemagne, 1999, 99 mn

Ce passionnant documentaire est consacré à Klaus Kinski qui doit au réalisateur ses principaux rôles au cinéma. Demi-fou profondément "égomaniaque", souvent méchant et capable d'épouvantables colères, il laisse paradoxalement un bon souvenir aux actrices Claudia Cardinale et Eva Mattes avec lesquelles il avait su se montrer tendre. Herzog, encore enfant avait habité dans la même pension que lui ; plus tard, leurs relations furent souvent orageuses, au point que le metteur en scène – un peu dérangé lui aussi et le sachant – alla jusqu'à tenter de tuer son acteur. Kinski mort, Herzog regrette de ne plus pouvoir lui mettre la main sur l'épaule comme il le faisait dans leurs moments de connivence.

Nous apprenons que Kinski avait mis au point une sorte de rotation en spirale pour entrer dans le champ en gros plan. Le titre anglais *My best fiend* (démon) est meilleur que l'original allemand.

Procès de Jeanne d'Arc Robert Bresson , France, 1962, 61 mn

La diction monocorde de Florence Delay laisse présager le pire. Au bout d'un moment d'adaptation, on finit cependant par entrer dans cette œuvre austère qui se clôt sur des images d'animaux : un chien errant entre les soldats, deux oiseaux haut perchés... comme pour pousser la plainte – puisque les hommes n'ont rien dit, pour reprendre un poème d'Audiberti, *Vera Cruz*.

The bad and the beautiful *Les ensorcelés*, Vincente Minnelli, USA, 1952, 113 mn

Jonathan Shields (Kirk Douglas), producteur indépendant ruiné, demande à son adjoint Pebbel (Walter Pidgeon) de convoquer trois pointures du cinéma qu'il espère réunir pour se refaire. Fred Amiel (Barry Sullivan), metteur en scène de "Poverty Row", a pris du galon en tournant ses premiers films avec Shields qui s'est ainsi imposé comme producteur avant de jeter Amiel comme une vieille chaussette. Giorgia Lattimore (Lana Turner), obscure actrice alcoolique à laquelle personne ne croyait, est devenue star grâce à Shields qui l'avait libérée de son angoisse en devenant son amant et abandonnée une fois le film tourné. Enfin James Lee Bartlow (Dick Powell), écrivain sudiste attiré par le cinéma, que Shields parvint à faire travailler en éloignant une épouse envahissante (Gloria Grahame) ; laquelle trouva la mort dans un accident d'avion en compagnie de Gaucho (Gilbert Roland), un acteur que le même Shields avait chargé d'"occuper" la belle.

Portrait d'un beau salaud mais les trois protagonistes lui doivent tout, c'est le message de Hollywood sur son sujet favori, Hollywood. On y retrouve la faune habituelle de petits agents et de "Yes men" (Paul Stewart). Shields emprunte ses principaux traits à David Selznick, notamment dans sa propension à virer les réalisateurs, comme celui (Ivan Triesault) qui tourne une sorte de *Gone with the wind* (p. 476). Détail inspiré de Val Lewton et de *Cat people* (p. 596) : "– À quoi ressemble un acteur en combinaison de chat ? – À un acteur en combinaison de chat. – Le public paie pour avoir peur et ce qui fait peur, c'est ça.", dit-il en éteignant la lumière... les hommes-chats resteront donc dans l'ombre.

L'aimée Arnaud Desplechin, France, 2007, 63 mn

Documentaire sur les origines de la famille du réalisateur à travers une discussion à bâtons rompus avec son père qui éclaire les nombreuses références roubaisiennes de ses films. L'image de sa grand-mère, morte à l'hôpital alors que son père était en bas âge, se superpose à un deuil récent, la disparition de celle qu'il appelle "l'aimée", en fait sa psychanalyste Solange Faladé, béninoise d'origine. Référence à *The night of the hunter* (p. 1563) avec l'image de Lillian Gish.

Ride, Vaquero ! *Vaquero*, John Farrow, USA, 1953, 91 mn

Texas. Le nouvel arrivant King (Howard Keel) s'affronte au brigand Esqueda (Anthony Quinn) dont il arrive à débaucher le frère de lait Rio (Robert Taylor). Ce dernier tombe amoureux de Cordelia (Ava Gardner), l'épouse de King, mais s'éloigne quand il la sent prête à céder. Tandis que, profondément blessé par la défection de Rio, Esqueda s'engage dans une dérive suicidaire, d'où un affrontement mortel pour les deux. Film tourné, hélas, en Anscochrome. Avec Jack Elam.

You only live once *J'ai le droit de vivre*, Fritz Lang, USA, 1937, 82 mn

Ayant été condamné à trois reprises, Eddie (Henry Fonda) sait que, la fois suivante, c'est perpète. Il a donc l'intention de filer droit, soutenu dans cette résolution par son épouse Joan (Sylvia Sidney). Sinon que les bons citoyens ne l'entendent pas ainsi et font tout pour l'empêcher de trouver du travail. Les mauvais citoyens font pire : un camarade de cellule d'Eddie laisse traîner le chapeau portant ses initiales lors d'un hold-up sanglant pour lui faire, justement, porter le chapeau. Condamné à mort à cause de ses antécédents, Eddie s'évade juste avant l'exécution en abattant le prêtre qui lui annonçait sa grâce – on venait de trouver la preuve de son innocence. Joan et Eddie prennent la fuite pour vivre comme des proscrits ; ils sont abattus au moment de passer la frontière. "Maintenant je suis libre" pense Eddie en expirant.

Ce deuxième opus américain de Fritz Lang est un des meilleurs de sa carrière. Son style, proche de celui de ses films muets, s'exprime par des cadrages à travers des barreaux ou la lucarne d'une porte de cellule, la grisaille de la brume ou un noir et blanc glacial qui renforce l'impression de *fatum*. Dont on ne peut plus douter dès qu'Eddie tue, de surcroît un prêtre : si les Hommes peuvent pardonner un tel crime, le Code est intraitable sur le sujet.

Thieves like us *Nous sommes tous des voleurs*, Robert Altman, USA, 1974, 118 mn

Excellente distribution : Keith Carradine et Shelley Duvall ainsi que John Schuck, Bert Remsen et Louise Fletcher. Et reconstitution d'époque : le mot est faible car une attention maniaque est portée aux détails, mobilier ou émissions de radio, impossible donc d'ignorer que nous sommes en 1937, pas plus qu'on ne pouvait oublier que *Lacombe Lucien* (p. 1731) se passe en 1944. Ce caractère rétro s'affirme au détriment des personnages auxquels on ne s'attache guère : nous sommes loin du lyrisme déchirant de Nicholas Ray qui avait déjà adapté le roman éponyme dans *They live by night* (p. 63) en mettant l'accent sur la fragilité des protagonistes (Farley Granger et Cathy O'Donnell).

Son of the sheik *Le fils du cheik*, George Fitzmaurice, USA, 1926, 69 mn

"Véhicule" pour Rudolph Valentino qui joue un double rôle, le cheik et son fils Ahmed, lequel tombe amoureux de la danseuse Yasmin (Vilma Bánky) qu'il croit être complice d'une bande de rançonneurs... Poursuites dans les sables du Sahara près de Touggourt (reconstitué à Los Angeles) et intermèdes comiques un peu laborieux. C'est le dernier film de l'acteur qui devait mourir peu après, au plus grand désespoir de ses admiratrices.

Hang 'em high *Pendez-les haut et court*, Ted Post, USA, 1968, 115 mn

Jed est lynché pour vol de bétail ; la caméra s'attarde sur le pendu qui gigote alors que s'affiche "Clint Eastwood starring" ! Décroché *in extremis* et rapidement disculpé, il s'engage dans la Police du juge local (Pat Hingle) qui officie à Fort Grant (Oklahoma). Véritable mort-vivant, il ne pense qu'à se venger, tout comme la belle Rachel (Inger Stevens) qui ne s'est jamais remise d'un viol.

Le film est caractérisé par une obsession morbide de la pendaison ; ainsi, le pire des neuf lyncheurs (Ed Begley) se pend-il pour échapper à la Justice. Une longue séquence décrit une sorte de festival de la hart, avec force détails : un gibet à six places, les sacs de sable pour les trappes, le médecin armé d'un stéthoscope, les gens excités d'en voir d'autres qu'eux-mêmes mourir, les cantiques et les boissons.

Autre thème, la vanité de la vengeance. Ainsi, un des lyncheurs est-il vu comme un brave type utile à sa communauté par le shérif (Charles McGraw) auquel on l'a confié : "– Si l'on arrête notre forgeron, qui s'occupera des chevaux ?". Jed prend finalement pitié d'un de ses lyncheurs, vieux et malade.

Midnight *La baronne de minuit*, Mitchell Leisen, USA, 1939, 90 mn

La "gold digger" Eve Peabody (Claudette Colbert) échoue à Paris sans un sou mais en tenue de soirée car elle a pris le train après avoir tout perdu à Monte Carlo. Elle s'incruste dans une réunion mondaine sous le nom de baronne Czerny, du nom du chauffeur de taxi hongrois (Don Ameche) qui l'y a déposée à l'œil. Elle y rencontre Georges Flammarion (John Barrymore) qui n'est pas dupe, mais l'instrumentalise pour arracher son épouse Hélène (Mary Astor) au bellâtre Jacques Picot (Francis Lederer). Hélène découvre à son tour l'identité de la "baronne" qu'elle s'apprête à révéler quand Czerny, qui a troqué sa casquette de chauffeur pour le haut-de-forme, s'annonce et reconnaît Eve pour sa femme. Cette *screwball comedy* se conclut par un procès en (faux) divorce entre Eve et Czerny – qui n'est d'ailleurs pas baron –, suivi d'un (vrai) mariage entre les mêmes.

Scénario bien enlevé de Billy Wilder et Charles Brackett. Avec Monty Wooley en juge et la pipelette Hedda Hopper en... mondaine.

Husbands and wives *Maris et femmes*, Woody Allen, USA, 1992, 103 mn

Judy et Gabe (Mia Farrow et le réalisateur) sont atterrés par la séparation de leurs amis Sally et Jack (Judy Davis et Sydney Pollack) ; fausse brouille car Jack se lasse rapidement des foutaises astrologiques de sa nouvelle compagne et réintègre le foyer. Sally rompt donc avec Michael (Liam Neeson) que Judy lui avait présenté sans se rendre compte qu'elle-même en pinçait pour lui. Cette dernière finira par se mettre en ménage avec Michael après avoir quitté Gabe. Lequel, écrivain et professeur d'université, est amoureux d'une de ses étudiantes, Rain (Juliette Lewis), qui affiche un goût marqué pour les hommes mûrs. Sautera-t-il le pas ? Non ; il reste seul, le bec dans l'eau.

Les protagonistes font part de leurs états d'âme à un interlocuteur (psychothérapeute ?) invisible. Un bon Woody Allen avec un petit goût de déjà vu.

Sous le sable François Ozon, France, 2000, 92 mn

Comme une autruche. Depuis que Jean (Bruno Cremer) a disparu, sans doute noyé, sur une plage des Landes, son épouse Marie (Charlotte Rampling) vit dans la dénégation : elle sait confusément qu'il est mort mais se refuse à toute clarification. Elle parle de Jean à ses proches (Alexandra Stewart, Jacques Nolot, Pierre Vernier) comme s'il était là ou allait incessamment revenir. Contrainte d'aller reconnaître la dépouille de son mari, elle s'inflige l'examen du cadavre en décomposition avancée pour mieux pouvoir nier en arguant que la montre-bracelet ne serait pas conforme. Elle n'a pas convaincu la Police ni d'ailleurs elle-même et sanglote sur la plage ; une silhouette isolée lui rappelle Jean… et si cétait lui ?

On pense au chat de Schrödinger (p. 475) : la superposition d'un mari vivant et d'un mari mort… faute d'effectuer la mesure qui choisirait entre les deux.

Mahler Ken Russell, Grande-Bretagne, 1974, 111 mn

Biographie baroque du grand compositeur post-romantique, interprété par Robert Powell. Moment fort, la visite à son ami fou, le compositeur Hugo Wolf. Citation de *Mort à Venise* (p. 110), ou plutôt de son accompagnement musical (l'adagietto de la cinquième). Enterrement fantasmé façon *Vampyr* (p. 516) depuis un cercueil avec lucarne, sur fond de première symphonie et de pas chassé des porteurs. Accompagné par la troisième symphonie, un certificat d'aryanité obtenue auprès d'une Cosima Wagner entre *fraulein* SS et Walkyrie lors d'une séquence frisant la vulgarité ; mais la vulgarité est partie intégrante du style si particulier de Mahler. Un des *Kindertotentlieder* nous rappelle la mort d'une de ses fillettes, ce qui amène à la volage Alma (Giorgina Hale) dont le réalisateur a fait une sorte de bombe sexuelle.

Un air de famille Cédric Klapisch, France, 1996, 105 mn

Tranche de vie mettant en scène une fratrie, Henri, Betty et Philippe (Jean-Pierre Bacri, Agnès Jaoui, auteurs de la pièce de théâtre, et Wladimir Yordanoff). Henri, qui vient d'être largué par sa femme, tient un café. Betty vient de dire ses quatre vérités à "Benito" Mazzolini, le supérieur hiérarchique de Philippe que cette sortie exaspère et inquiète. Ce dernier est un arriviste prétentieux et cassant, le préféré de la mère (Claire Maurier) qui tient par contre Henri pour un incapable "comme son père" : il aurait dû transformer le bistrot en pub.

Cela sonne vrai, sans exagération. Un peu d'espoir est cependant permis : Betty part avec le sympathique garçon de café Denis (Jean-Pierre Darroussin), Henri reçoit un coup de fil de son épouse. Il va changer et transformer son bouiboui en pub ; un zoom arrière sur la rue, sinistre à souhait, relativise ce *happy-end*.

Excellente distribution dominée par Catherine Frot dans le rôle de Yoyo (Yolande), l'épouse de Philippe ; parangon de la "femme à l'ancienne" dont le moule semble avoir été brisé vers 1968, son étroitesse d'esprit est à la mesure de ses gloussements. C'est son anniversaire et on lui offre un chien – "Comment ça s'entretient ?" – ainsi qu'un bijou collier de chien qu'elle croit destiné à l'animal.

La drôlesse Jacques Doillon, France, 1979, 84 mn

François, 17 ans et un peu spécial, enlève Mado, 11 ans, qui se laisse faire : "Vous pouvez m'attacher mais pas fort". D'emblée la fillette ne sait trop si c'est un jeu ; croit-elle à la prétendue caméra de surveillance avec voyant rouge que François a installée dans le grenier ? Disons que ça l'amuse d'y croire. Et puis, François, aussi immature soit-il, sert de substitut à un père absent ; il prétend aussi guérir les boutons qu'elle a au cou. Les rapports des deux enfants sont chastes, dans le sens qu'aucune sexualité, même infantile, n'est présente ; tout au plus Mado voudrait un bébé… mais ne sait visiblement pas ce que cela implique.

Doillon s'aventure dans le monde de l'enfance en respectant sa spécificité. Avec de jeunes acteurs épatants : Claude Hébert, qu'on avait déjà vu dans *Moi, Pierre Rivière…* (p. 712) et surtout Madeleine Desdevises qui crève l'écran ; elle allait mourir de leucémie à 15 ans. Tournage en Normandie (Bocage virois).

Joe Kidd John Sturges, USA, 1972, 88 mn

Ce western tourné aux États-Unis (Alabama Hills), avec des acteurs américains (Robert Duvall, John Saxon) par un spécialiste du genre est symptomatique de sa déliquescence : on en est réduit à copier la parodie, i.e., les spaghetti. D'où la présence de Clint Eastwood et d'extravagants fusils aux interminables canons. Clou du film, l'entrée d'une locomotive dans un saloon.

Mouchette Robert Bresson, France, 1967, 78 mn

D'après Bernanos. Un monde mesquin, au mieux indifférent, c'est celui dans lequel erre Mouchette (Nathalie Nortier) qui essuie les continuelles rebuffades de son père, se laisse violer sans trop de résistance par un braconnier (Jean-Claude Guilbert, comme sorti d'*Au hasard Balthazar*, p. 481) et traiter de mauvaise fille par les voisines lorsque meurt sa mère (la romancière Marie Cardinal). Autant s'envelopper d'un châle et se laisser rouler dans l'étang ; elle s'y prend à deux fois. La diction bressonienne n'est pas trop appuyée ici.

Les trois font la paire Sacha Guitry, France, 1957, 81 mn

Un crime ayant été commis sous l'œil d'une caméra, le commissaire Bernard (Michel Simon) dispose donc du portrait du coupable. Ce qui ne résout pas l'affaire car deux clowns jumeaux (Philippe Nicaud) correspondent à la photo ; le vrai coupable est en fait un sosie. "Duquel des deux ?" demande le nouveau Maigret.

Avec Darry Cowl en cinéaste bafouilleur et Sophie Desmarest en prostituée, ainsi que Pauline Carton, Julien Carette et Jean Rigaux, c'est le dernier film de Guitry. L'action est située à Paris entre les fictives rues Alfred-Jarry et Rachilde.

Unconquered *Les conquérants d'un nouveau monde*, Cecil B. DeMille, USA, 1947, 141 mn

Les années 1760. Sur le navire qui l'emmenait en Amérique, le capitaine Holden (Gary Cooper) a acheté et libéré Abby (Paulette Goddard), une condamnée à mort dont la peine avait été commuée en esclavage au Nouveau Monde. Sauf que Garth (Howard Da Silva) réussit à la racheter illégalement dans le dos de Holden pour en faire sa propriété – et sans doute un peu plus, mais les scénarios de l'époque sont prudes. Garth est de plus un trafiquant d'armes, de mèche avec les Indiens en guerre : il leur confie Abby que Holden ira délivrer en bernant leur chef (Boris Karloff) au moyen d'une boussole qu'il présente comme un instrument magique. Holden sauve finalement Fort Pitts (= Pittsburgh) assiégé par les Indiens au moyen de faux renforts, des militaires morts embarqués en uniforme sur des chariots. L'affrontement final, style dégaînage avec pistolets d'époque, permet à Holden de régler son compte à Garth.

On croise deux géographes, Mason et Dixon, occupés à tracer la célèbre ligne qui séparera plus tard le Nord du Sud esclavagiste. Signe que le problème indien auquel s'attaquaient les héros – "Un de moins" entend-on – a été résolu depuis lors, les "sauvages" sont joués par des Blancs grimés ; seul Karloff s'en sort. Les invraisemblables combattants morts renvoient à *Beau Geste* (p. 1256) ; ils reprendront du service dans *Pour une poignée de dollars* (p. 1071).

Here comes Mr. Jordan *Le défunt récalcitrant*, Alexander Hall, USA, 1941,94 mn

Le boxeur Pendelton (Robert Montgomery) meurt dans un accident d'avion dû à la négligence d'un employé du Ciel (Edward Everett Horton) qui l'a rappelé trop tôt. Son chef de service, M. Jordan (Claude Rains), cherche à réparer l'erreur mais le corps du défunt a été incinéré : on lui propose à l'essai celui du financier Fainsworth qui est bientôt assassiné. L'ex Pendleton s'installe finalement "chez" un autre boxeur, Murdoch, et perd tout souvenir de ses deux identités antérieures et de M. Jordan. Son entraîneur (James Gleason) note cependant un détail troublant : le saxophone dont jouait (mal) Pendelton est maintenant propriété de Murdoch. *Happy end* avec la jeune Bette (Evelyn Keyes).

Cette laborieuse comédie n'est ni vraiment amusante, ni touchante.

Panelkapcsolat *Rapport préfabriqué*, Béla Tarr, Hongrie, 1982, 76 mn

Un couple se dispute. Chez le coiffeur, l'épouse évoque les danses de sa jeunesse, twist, madison, letkiss ; dans une salle de bal, on entend *Chacun son truc, Parle plus bas* et *Les feuilles mortes* que le mari reprend. Il décide de partir seul, travailler deux ans en Roumanie : ils pourront après s'acheter une voiture, voire une maisonnette ; nouvelle scène de ménage quand il s'en va... elle pleure. Lors d'un passage de l'époux, le couple achète une machine à laver.

Critique de la vie sans horizon d'un couple qui ne communique pas sauf, imparfaitement, au lit. D'une banalité absolue, mais pas ennuyeux un instant grâce aux plans-séquences tout droit sortis de chez Cassavetes, comme le retour avec le lave-linge dans la benne arrière d'un camion, façon *Une femme sous influence* (p. 247) ; on entend d'ailleurs constamment la caméra. Mais le point n'est pas fait, manque encore ce je-ne-sais-quoi hypnotique des grands films du maître.

Le soupirant Pierre Étaix, France, 1962, 81 mn

Pierre (Étaix), un fils de famille, se voit intimer l'ordre de se marier. Cet ahuri féru d'astronomie ne sait trop comment s'y prendre et accumule les gaffes, un peu à la façon de Buster Keaton dans *Seven chances* (p. 38). Il se fait harponner par une voisine alcoolique et envahissante qu'il délaisse pour s'éprendre d'une chanteuse vue à la télévision : coup de foudre. Il l'idolâtre avant de découvrir qu'elle a un fils d'une vingtaine d'années. Il opte finalement pour Ilka, la jeune Suédoise au pair qui a eu le temps d'apprendre le français et de comprendre la question "Voulez-vous m'épouser ?" qu'il lui avait posée au début du film.

Festival de gags particulièrement inventifs, comme la ruse de Sioux du paternel pour boire en cachette ou encore le plan final : Pierre, juché sur un chariot, a rattrapé Ilka à la gare... et c'est lui qui s'en va.

Lonely are the brave *Seuls sont les indomptés*, David Miller, USA, 1962, 103 mn

Sur un scénario de Dalton Trumbo, l'histoire d'un personnage anachronique, le cow-boy. Comme le héros de *Man without a star* (p. 206) déjà incarné par Kirk Douglas, Burns déteste les barbelés et tous les obstacles que peut rencontrer sa jument Whisky. Mais il n'y a plus de terre vierge et le héros s'enferme dans un combat perdu d'avance. Il se fait enchrister pour retrouver un ami écrivain qui tire déjà deux ans et n'a pas envie d'en prendre cinq pour évasion ; tout ce qu'il récolte dans l'histoire, c'est une dent en moins – son mauvais esprit lui a valu l'ire d'un geôlier (George Kennedy) – et des policiers lancés à se trousses. Seul avec son cheval dans les collines, il s'en sort plutôt bien, dégommant le rotor de queue d'un hélicoptère de poursuivants qui s'écrase dans un ravin. Mais Whisky panique en traversant une route ; un camion chargé de cuvettes de WC – sorte de némésis, présent depuis le début du film – renverse l'animal. Burns est grièvement blessé et le compatissant shérif (Walter Matthau) qui le poursuivait prétend ne pas le reconnaître pour le laisser partir en ambulance : à quoi bon, d'ailleurs, puisqu'il est un peu mort au moment où l'on a achevé son cheval. Dernier plan sur son chapeau abandonné sous la pluie. Avec Gena Rowlands.

Tatie Danielle Étienne Chatiliez, France, 1990, 107 mn

"Tatie" Danielle (Tsilla Chelton) vit à Auxerre avec une vieille bonne qui doit supporter de continuelles avanies lesquelles finissent par causer sa mort. La gentille tante s'installe alors à Paris chez ses petits-neveux Billard, Catherine (Jacob) et Jean-Pierre qui finit par avouer "Je crois qu'elle est méchante". En effet, passant son temps entre Barbara Cartland et les séries télévisées, Tatie se montre odieuse : elle trouve la nourriture immangeable – ça ne vaut pas les paupiettes qu'elle détestait à Auxerre –, mouille délibérement son lit, etc. Partant en vacances en Grèce, les Billard la confient à Sandrine (Isabelle Nanty), une aide à domicile qui ne se laisse pas marcher sur les pieds et la traite comme la sale gosse qu'elle est. Contre toute attente, Tatie paie la réparation de la voiture de l'auxiliaire : les deux femmes, aussi garces l'une que l'autre, s'apprécient. Quand Sandrine découche, la mémé, par dépit, met le feu à l'appartement. Les Billard sont blâmés pour avoir abandonné une vieille parente, puis tout se tasse et Tatie, dont ils ne veulent plus, atterrit dans un hospice pour vieux où elle persécute les autres pensionnaires. Un jour elle disparaît : Sandrine l'a enlevée et emmenée en vacances dans les Alpes en se faisant payer un superbe appareil photo au passage.

Le réjouissant comportement de Tatie n'est guère vraisemblable car les gens vraiment méchants ne font pas le mal pour le mal. Ce sont plutôt des hypocrites qui mentent à tout le monde et d'abord eux-mêmes : ils ont leurs raisons.

Guys and dolls *Blanches colombes et vilains messieurs*, Joseph Mankiewicz, USA, 1955, 143 mn

Nathan Detroit (Frank Sinatra) veut organiser une partie de craps ; il doit pour cela échapper à la vigilance de la Police (Robert Keith) et de sa fiancée de toujours (Vivian Blaine) à laquelle il a promis de cesser ce type d'activité. Et surtout dégager 1000 dollars qu'il compte obtenir au moyen d'un pari avec "Sky" Materson (Marlon Brando) qu'il met au défi d'emmener à La Havane une pépée (doll) de son choix. Pari imperdable, puisque Nathan désigne la salutiste Sarah (Jean Simmons) ; et pari perdu car il n'y aurait pas de film sinon. Le siège local de l'Armée du Salut sert même de salle de craps avant que les joueurs prétendument repentis ne viennent y confesser leurs péchés. Tout se termine par un double mariage célébré par l'oncle de Sarah (Regis Toomey).

Production Samuel Goldwin peu typique de Mankiewicz. Mention spéciale pour le personnage de truand (B. S. Pully) qui joue au craps au moyen de dés blancs dont lui seul pourrait lire les chiffres...

Stromboli (Terra di Dio) Roberto Rossellini, Italie, 1950, 94 mn

D'origine lituanienne, la réfugiée Karin (Ingrid Bergman) s'est vu refuser le visa pour l'Argentine. Pour sortir du camp d'internement, elle accepte la proposition de mariage d'Antonio qui l'emmène vivre à Stromboli. Cette citadine déteste spontanément l'île pauvre et austère où elle se heurte à la mentalité arriérée de la population, les insinuations des femmes faisant écho à la grossière convoitise des hommes. Antonio la traite même de *civetta* (chouette, i.e., allumeuse). Elle cherche à s'habituer, en vain car la pêche au thon la dégoûte. Une éruption volcanique qui voit le village émigrer dans des barques fait déborder le vase : elle décide de partir, bien qu'enceinte de trois mois. Son mari tente de la retenir en clouant la porte, mais elle est libérée par le gardien de phare à qui elle se donne avant de se diriger vers l'autre versant de la montagne, celui du bateau pour Messine. Arrivée sur une crête, une sorte d'éblouissement panthéiste cosmique la saisit : "Donne-moi la force !" dit-elle en s'adressant à Dieu.

The virgin suicides Sofia Coppola, USA, 1999, 97 mn

Cinq sœurs (13–17 ans) se sont suicidées ; c'est d'abord la plus jeune, Cecilia, puis, après un sérieux tour de vis donné par les parents (James Woods et Kathleen Turner), les quatre autres. Pourquoi donc ? se demandent les adolescents qui tournaient autour d'elles et s'expriment, 25 ans plus tard, en voix off. Le film devrait nous émouvoir mais la mise en scène n'est pas vraiment à la hauteur. Avec Kirsten Dunst dans le rôle de Lux, la plus âgée.

The Vikings Richard Fleischer, USA, 1958, 94 mn

Einar (Kirk Douglas) et Eric (Tony Curtis) jouent des "demis" : demi-frères, mais ils ne le savent pas, l'un n'a qu'un œil, l'autre une seule main, c'est dans les deux cas la partie gauche qui manque. Ne pouvant se partager la princesse Morgane (Janet Leigh), ils doivent s'opposer dans un duel à mort. Leur père commun, Ragnar, est campé par Ernest Borgnine qui ne fait pas oublier ses prestations de teigneux du début des années 1950.

Ce magnifique film d'aventures comporte un pittoresque et peu féministe Jugement de Dieu. Accusée d'adultère, une épouse est encanguée dans un tonneau et son mari doit couper ses nattes en lançant une hache ; s'il réussit, elle est innocentée, sinon, c'est que la défunte était coupable. Extérieurs dans le fjord Hardanger et le château breton de Fort La Latte ; la musique de Mario Nascimbene est citée dans *Tales from the Gimli hospital* (p. 297).

Les âmes fortes Raúl Ruiz, France, 2001, 104 mn

Dans les années 1880, Thérèse (Lætitia Casta), paysanne madrée, manipule son Firmin (Frédéric Diefenthal) et le couple Numance (John Malkovich et Arielle Dombasle) avec l'aide de l'usurier Réveillard (Charles Berling). Ce passé lointain est évoqué en 1947 lors d'une veillée funéraire où Thérèse, âgée mais "fraîche comme une rose" (Monique Mélinand), s'oppose à une autre vieille (Édith Scob).

Dans le roman, le désaccord est plus qu'une différence d'opinion, puisque les récits ne se raccordent pas vraiment ; il aurait presque fallu deux actrices pour jouer la jeune Thérèse. Cette incertitude du passé qui rendait le chef d'œuvre de Giono si attachant a disparu ici ; ne surnagent que les splendides paysages de la Drôme filmés dans une nostalgique et chaude lumière hivernale.

Det sjunde inseglet *Le septième sceau*, Ingmar Bergman, Suède, 1957, 97 mn

De retour des croisades avec son écuyer Jöns (Gunnar Björnstrand), le chevalier Antonius (Max von Sydow) croise la Mort (Bengt Ekerot) et entame avec elle une partie d'échecs pour retarder l'inéluctable. Qui débute par la lecture d'un passage de l'Apocalypse : "Et lorsque l'Agneau ouvrit le septième sceau." Six silhouettes entraînées par la Mort, dont celles d'Antonius, Jöns et d'une jeune femme (Gunnel Lindblom), s'éloignent main dans la main, sous l'œil d'un comédien (Nils Poppe) et son épouse (Bibi Andersson), seuls à échapper à la peste.

Le film est servi par une splendide photo noir et blanc qui fait ressortir les joueurs d'échecs en bord de mer, la cotte de mailles d'Antonius et le visage blafard de la Mort. Mais l'aspect métaphysique est pour le moins appuyé, ainsi quand la Faucheuse vient scier l'arbre sur lequel s'était perché un des personnages.

Szerelem *Amour*, Károly Makk, Hongrie, 1971, 85 mn

En 1957, une vieille dame lit des lettres de son fils, un réalisateur parti aux USA. Images de ce pays, tel qu'elle se le représente – façon Theodore Roosevelt, au temps de sa jeunesse. Le fils est tellement important que six agents secrets – elle les imagine sur leurs chevaux – veillent sur lui.

Ces lettres sont des faux, apportés à une mourante par sa bru Luca (Mari Törőcsik) qui n'est même pas sûre que son mari soit vivant. Elle a en tout cas perdu son travail et doit désormais partager son appartement. Pour elle, l'absence est d'abord ne pas savoir. Images de pluie, d'eau qui ruisselle sur les vitres : attente.

János (Iván Darvas) n'est finalement pas mort et sort, on ne sait trop quand, de prison. Il prend son temps pour arriver à l'appartement vide, puis contemple meubles et souvenirs ; c'est lui qui se met à attendre. En rentrant, elle devine sa présence à un chapeau sur la patère puis une silhouette derrière la porte vitrée : elle se jette en pensée dans ses bras alors qu'en réalité elle étreint la porte en pleurant. "Dormiras-tu avec moi ?" lui demande-t-il puis insiste : "Toute la nuit ?".

Une bouleversante histoire d'amour vécue à travers l'absence de l'autre.

Une femme est une femme Jean-Luc Godard, France, 1961, 83 mn

Angela (Anna Karina) veut convaincre son compagnon Émile (Jean-Claude Brialy) de lui faire un enfant ; pour cela elle va jusqu'à coucher avec Alfred (Jean-Paul Belmondo), à l'improbable patronyme de Lubitsch, pour le rendre jaloux.

Vaguement inspiré des *Jeux de l'amour* (p. 120), ce troisième film de Godard et le premier en couleurs, est une suite de saynètes décousues, mais assez réussies, mettant en valeur l'actrice principale. Qui, se faisant traiter d'"infâme" alors qu'elle est arrivée à ses fins, répond "Non, une femme".

Référence datée, la méthode Ogino censée déterminer les périodes de fertilité. Scie d'Aznavour *Tu t'laisses aller* (3 mn 30 !) illustrée par des gros plans d'Angela et Alfred (ainsi qu'Émile via une photo) : "Tes bas tombant sur tes chaussures, ton vieux peignoir mal fermé et tes bigoudis, quelle allure. . . ". Et quelle désinvolture !

5000 fingers of Dr. T. *Les 5000 doigts du docteur T.*, Roy Rowland, USA, 1953, 89 mn

D'après une pièce de théâtre du docteur Seuss. Un garçonnet (Tommy Rettig) soupçonne l'auteur d'une méthode de piano, le docteur T. (= Terwilliker, Hans Conried), de vouloir enlever 500 enfants pour faire jouer leurs 5000 doigts sur un gigantesque instrument ; quant aux violonistes, trompettistes, etc., il les enfermerait dans une oubliette. Décors abstraits et idées amusantes, e.g., deux siamois reliés par la barbe ; mais les sbires jaune et bleu de T. sont bien disgracieux.

Der junge Törless *Les désarrois de l'élève Törless*, Volker Schlöndorff, RFA, 1966, 88 mn

D'après Robert Musil. Au temps de l'Autriche-Hongrie, le lycéen Basini a été pris en flagrant délit de vol par deux de ses camarades, Beineberg et Reiting qui, plutôt que le dénoncer, en profitent pour le battre et lui faire subir des humiliations de plus en plus insupportables. Tout ça sous l'œil de Törless (Mathieu Carrière, 15 ans), d'abord amusé puis prenant progressivement ses distances avec les tortionnaires. Quand l'affaire éclate au grand jour, Törless disparaît un temps avant de revenir témoigner devant la direction ; explications incohérentes dont se dégage une référence aux nombres "imaginaires" (= complexes), symboles pour lui d'une chose qui n'existe qu'à travers ses conséquences et référence aux principes justifiant ces débordements. Il est renvoyé dans sa famille aisée.

Musique de Hans Werner Henze et petit rôle pour Barbara Steele.

The penalty Wallace Worsley, USA, 1920, 90 mn

Blizzard (Lon Chaney) règne sur Barbary Coast, le quartier chaud de San Francisco. Cul-de-jatte, il a décidé de se venger de la société : il va provoquer, avec l'aide des Rouges (!), une révolution qui le portera au pouvoir. Il compte, à l'occasion, récupérer une paire de jambes que Ferris, le chirurgien qui l'avait amputé enfant par erreur, sera obligé de lui greffer. Mais Ferris agit différemment et soulage Blizzard d'une tumeur au cerveau qui le rendait méchant. Il faut cependant qu'il paie son passé – d'où le titre – : un de ses complices l'abat.

Cette production Goldwyn, dont on voit le fameux lion (p. 156), est dominée par l'extraordinaire composition de Lon Chaney qui grimpe aux murs grâce à des poignées et descend à l'aide d'une rampe de pompiers dans un repaire qui rappelle celui des *Vampires* (p. 487). Cet ange déchu, qui apprécie la musique par dessus tout, joue du piano, ce qui nécessite l'aide d'une jeune femme pour actionner la pédale. Il sert de modèle pour une sculpture représentant Satan : "Evil mask, great soul" dit-on de lui en guise d'oraison funèbre.

Hondo *Hondo, l'homme du désert*, John Farrow, USA, 1953, 84 mn

Hondo (John Wayne) s'attache à une femme esseulée (Geraldine Page) et son fils (Lee Acker) qui vivent dans une zone infestée d'Apaches.

Lee Aaker, 9 ans, allait connaître la célébrité comme le Rusty d'un célèbre feuilleton télévisé (1954-59) : "Youhou, Rin Tin Tin !" criait-il en lançant son chien contre le méchant de service. Le regard sur les Indiens est plus compréhensif que d'habitude, même si le chef Vittorio est interprété par un Blanc grimé (Michael Pate). Le personnage du garçonnet renvoie au célèbre *Shane* (p. 1314).

Drums along the Mohawk *Sur la piste des Mohawks*, John Ford, USA, 1939, 100 mn

Tourné dans un splendide Technicolor, ce premier film en couleurs de Ford est l'histoire d'une attaque d'Indiens manipulés par les Tories (= Anglais) durant la Guerre d'indépendance. Il se focalise sur un jeune couple (Henry Fonda et Claudette Colbert) ; en second plan, une galerie de personnages fordiens, dont une pittoresque veuve (Edna May Oliver) et un truculent pasteur (Arthur Shields, qui d'autre ?). Le méchant de service est campé par John Carradine.

Szabadgyalog *The outsider*, Béla Tarr, Hongrie, 1983, 122 mn

Une tranche dans la vie d'András, un marginal qui se fait renvoyer de ses boulots et n'arrive pas à construire une vie familiale. Il est beaucoup question de musique car András, violoniste, se prend un peu pour Beethoven.

Tourné en 16 mm et en couleurs un peu délavées, ce film trop bavard est typique du Béla Tarr de la première époque, très influencé par John Cassavetes.

Humain, trop humain Louis Malle, France, 1974, 69 mn

Derrière ce titre nietzschéen, le film s'attache, sans commentaire, à la production des automobiles Citroën à Rennes. Les gestes répétitifs finissent par devenir hypnotiques. Et parfois effrayants, comme ceux des ouvriers qui peignent au pistolet sans masque de protection. L'intermède au Salon de l'automobile visité par Pompidou est un condensé de la connerie de l'époque.

Une époque où la CFT, syndicat maison cousin du SAC, faisait régner l'ordre moral chez Citroën et SIMCA. Cet aspect de l'aliénation est complètement absent du film ; mais Malle aurait-il pu tourner s'il n'avait montré patte blanche aux gros bras d'un encadrement qui a sans doute interdit toute interview.

The boy with green hair *Le garçon aux cheveux verts*, Joseph Losey, USA, 1948, 79 mn

Premier film de Losey – en couleurs, et pour cause ! – et plaidoyer pour la différence. Le jeune Peter (Dean Stockwell), dont les parents sont morts à Londres dans un bombardement, a été recueilli par un vieil homme (Pat O'Brien) qui se fait appeller Gramp. Il se réveille un matin avec une tignasse verte et doit affronter le regard des autres ; tout le monde le pousse à se faire tondre et même pour un temps son prétendu grand-père. La boule à zéro, il raconte son histoire à un médecin (Robert Ryan) avant de décider de s'accepter tel qu'il est : il espère que ses cheveux repousseront verts.

Love affair *Elle et lui*, Leo McCarey, USA, 1939, 87 mn

Première version d'un film repris quasiment plan par plan dans *An affair to remember* (p. 113). Avec Charles Boyer et Irene Dunne ; et Maria Ouspenskaïa (la grand-mère), Maurice Moscovitch (le marchand de tableaux). En noir et blanc et 4/3, cette version soutient la comparaison avec son *remake* : les gamins chantants sont déjà tartes et la fin tout aussi émouvante : "If you can paint, I can walk".

Interview with the vampire *Entretien avec un vampire*, Neil Jordan, USA, 1994, 118 mn

Las de vivre, Louis (Brad Pitt) s'est laissé vampirisé par Lestat (Tom Cruise) qui lui apprend le "métier" dans une Louisiane encore française. Louis a cependant du mal à se repaître d'humains jusqu'au moment où il s'en prend à la jeune Claudia (Kirsten Dunst, 12 ans), qui, devenue vampire à son tour, dépasse les deux adultes en cruauté. Détestant Lestat, elle le tue – c'est du moins ce qu'elle croit – puis part pour l'Europe avec Louis. Arrivés en septembre 1870 dans un Paris qui ignore bizarrement la guerre, ils rencontrent Armand (Antonio Banderas) et sa bande de vampires jouant des humains déguisés en vampires – c'est un peu *Victor Victoria* (p. 674). La jeune Claudia perd alors définitivement la vie et c'est un Louis à jamais inconsolable qui dicte ses mémoires, un siècle plus tard, à un journaliste de San Francisco. Mais Lestat veille : on n'est jamais sûr de rien avec les vampires. . .

Bien loin de Bram Stoker, le film vaut surtout pour l'étonnante fillette vampire.

The reckless moment *Les désemparés*, Max Ophüls, USA, 1949, 79 mn

Sorte de cauchemar éveillé vécu par Lucia (Joan Bennett) sous l'emprise d'un maître-chanteur maladroit (James Mason) qui renonce finalement à la persécuter car il en est tombé amoureux ; il meurt dans un accident de voiture après avoir confessé un crime qu'on aurait pu sinon attribuer à l'irresponsable fille de Lucia.

Cela ne fonctionne pas : le film noir n'était pas dans les cordes d'Ophüls.

Man in the attic Hugo Fregonese, USA, 1953, 82 mn

D'après *The lodger* de Marie Belloc Lowndes, roman consacré à Jack l'Éventreur et déjà adapté plusieurs fois (cf. pp. 914, 1094). Contrairement à la version Hitchcock, le roman n'est pas trahi et le locataire (Jack Palance) bel et bien un criminel. Lequel nous est cependant présenté sous un jour assez sympathique qui contraste avec l'horrible policier de Scotland Yard fier de son musée où trônent masques mortuaires et cordes de pendus. Le film est malheureusement fauché : Palance excepté, la distribution est terne et la Tamise a des allures de ruisseau.

Daisy Kenyon Otto Preminger, USA, 1947, 99 mn

Daisy (Joan Crawford), maîtresse insatisfaite d'un avocat marié (Dana Andrews), rencontre un militaire démobilisé (Henry Fonda) qui lui fait la cour et l'épouse. Mais l'amant ne se tient pas pour vaincu et décide de divorcer tout en demandant à Daisy de faire de même. Elle tergiverse avant que le mari, "expert ès techniques de combat", ne l'emporte.

Le film nous rappelle incidemment la spoliation des Nisei sous prétexe de leur origine japonaise, sujet évoqué aussi dans *Bad day at Black Rock* (p. 1038). Du pur racisme : personne ne s'en est pris aux Américains de souche allemande.

Choose me Alan Rudolph, USA, 1984, 106 mn

Le jeu du désir, sexuel bien sûr, mais aussi celui d'être autre. Alias Dr. Nancy Love, Nancy (Geneviève Bujold) confesse les femmes sur une radio locale alors qu'elle est elle-même un peu coincée. Eve (Lesley Ann Warren) tient un café et multiplie les aventures sans lendemain, dont une avec son barman (John Larroquette) ; elle a pour amant un voyou français (Patrick Bauchau) marié à une de ses clientes, Pearl (Rae Dawn Chong). Au centre de ce chassé-croisé amoureux, Mickey (Keith Carradine), un mythomane tout juste sorti de l'asile psychiatrique qui propose le mariage à toutes les femmes qu'il rencontre. Ancien espion capturé par les Russes, photographe ayant fait la couverture de *Newsweek*, il aurait enseigné la poésie à Yale et j'en passe... il ne ment jamais, dit-il. Quand Nancy fouille dans ses affaires, elle découvre que ce passé invraisemblable n'a rien d'inventé. Après avoir "essayé" les trois femmes, Mickey épouse Eve avec laquelle il part pour Las Vegas.

Ce monde de la nuit, où les prostituées sont belles sans être vulgaires, où l'on se retrouve pour un faux suicide à deux sur les toits, est baigné par une douce musique de jazz. Univers factice et poétique, celui d'Alan Rudolph dont c'est peut-être le chef d'œuvre.

Xi meng ren sheng *Le maître de marionnettes*, Hsiao-Sen Hou, Taiwan, 1993, 142 mn

Le célèbre marionnettiste Tian-lu Li, né en 1910, raconte sa jeunesse à Taiwan, alors sous administration japonaise. Il nous parle de son père, remarié à une femme autoritaire et aussi de sa maîtresse, une prostituée du nom de Lei Tzu. Au début des années 1940, il se met au service de l'occupant et de sa campagne de japonisation ; il ne nous dit pas s'il dut plus tard expier cette collaboration. La magnifique photographie traque les recoins des maisons sombres : un autre monde, un état d'esprit en voie de disparition.

Man's castle *Ceux de la zone*, Frank Borzage, USA, 1933, 67 mn

Le château du titre, c'est la vie que se construit l'Homme, en aucun cas la maison aux courants d'air qu'occupe Bill (Spencer Tracy) dans une sorte de bidonville. Il y amène Trina (Loretta Young) qu'il trompe par ailleurs avec une meneuse de revue (Glenda Farrell) ; tout va bien pour lui en quelque sorte lorsque la jeune femme lui annonce qu'elle est enceinte. Tenté de fuir, il se ravise et épouse Trina lors d'une cérémonie présidée par un faux pasteur (Walter Connolly). Comme les quelques sous qu'il tire de son activité d'homme-sandwich ne suffiront plus, il se laisse entraîner dans le cambriolage d'une fabrique de jouets : loin de s'intéresser au coffre, il se contente de voler un soldat mécanique. Alors qu'il va être dénoncé à la Police par son complice Bragg (Arthur Hohl) qui guigne Trina, ce dernier est abattu par sa compagne (Marjorie Rambeau) qui conseille à Bill de fuir. Dernier plan du couple dans un wagon de marchandises. Borzage ou la grâce !

Sorti un an avant la promulgation du Code, le film passe l'éponge sur les atteintes à la Morale : sexe hors mariage et tentative de vol.

Darling Lili Blake Edwards, USA, 1970, 137 mn

Cela commence comme une version musicale de *Mata-Hari* (p. 19) ou d'*Agent X 27* (p. 415) : Lili Smith (Julie Andrews), chanteuse d'ascendance allemande, espionne pour le compte de l'ennemi. Son maître-espion von Ruger (Jeremy Kemp) lui demande de séduire un aviateur, le major Larrabee (Rock Hudson), d'où un jeu de dupes : Lili trompe Larrabee, puisqu'elle l'espionne mais, tombée amoureuse, se croit trompée par le major avec une autre chanteuse du nom de Crêpe Suzette ; un imbroglio qui provoque la fuite précipitée de l'espionne vers la Suisse.

Excellents faire-valoir : deux chasseurs d'espions ineptes (Jacques Marin et André Maranne) ainsi que le collègue de Larrabee, Carstairs (Lance Percival), qui boit car il a peur de voler : "– Pourquoi vole-t-il alors ? – Parce qu'il aime boire.". Malgré quelques passages à vide, l'émotion nous gagne à la fin quand Lili chante *Whistling away the dark*, chanson de Henry Mancini et Johnny Mercer.

Park Row *Violences à Park Row*, Samuel Fuller, USA, 1952, 83 mn

La création en 1886, par le fictif Phineas Mitchell (Gene Evans), du non moins fictif *Globe*. En une, un plongeon réussi depuis le pont de Brooklyn ou une souscription pour l'érection de la statue de la Liberté. Parmi les collaborateurs du journal, l'inventeur de la linotype, l'historique Mergenthaler.

Cet hommage au journalisme a des allures de western fauché : la compétition entre le *Globe* et le *Star* se fait à coup d'hommes de main qui passent des faux reçus de souscription quand il ne s'en prennent pas aux machines et aux hommes.

Les enfants de Lumière France, 1995, 99 mn

Ce documentaire produit par Jacques Perrin compile des extraits de films français à l'occasion des cent ans du cinéma. Il y a de tout, du bon et du moins bon, du très connu comme de l'obscur. Le résultat est un véritable enchantement.

The harder they fall *Plus dure sera la chute*, Mark Robson, USA, 1956, 104 mn

Le promoteur sportif Benko (Rod Steiger) lance une nouvelle vedette, le boxeur argentin Toro auquel il fait traverser les États-Unis et remporter une série de matches par KO. Tous sont truqués, sauf le dernier pour le titre des poids lourds où Toro se fait littéralement massacrer. Benko revend alors son poulain qui, tous frais déduits, n'a gagné que 49 $, à son collègue Weyerhause (Edward Andrews) : l'idée est de le faire passer par les mêmes villes où le public payera maintenant pour voir le champion du coin le dégommer.

Humphrey Bogart – bien fatigué, c'est son dernier rôle – campe un agent de presse pour un temps complice de cette manipulation. Il finit cependant par se révolter sous l'influence de son épouse (Jean Sterling) et d'un ami chroniqueur sportif (Harold J. Stone) en conduisant Toro à l'aéroport, direction l'Argentine. Ce scénario en béton précontraint est signé Philip Yordan.

The great race *La grande course autour du Monde*, Blake Edwards, USA, 1964, 160 mn

Tony Curtis retrouve son partenaire de *Some like it hot* (p. 40), Jack Lemmon. Le premier, tout de blanc vêtu, est le grand Leslie et le second, habillé de noir, est le professeur Fate. Nous sommes au tout début du XX^{e} siècle et les deux rivaux vont s'affronter dans une course automobile autour du Monde. À laquelle participe aussi une journaliste suffragette, Maggie Dubois (Natalie Wood) dont la présence indispose Hezekiah (Keenan Wynn), l'assistant misogyne de Leslie.

Avec l'aide de son âme damnée Max (Peter Falk), Fate tend des pièges foireux à Leslie ; c'est ainsi qu'il tire contre lui au canon et dégomme... la Tour Eiffel. Ces deux personnages aux machines bizarres accumulent explosions et chutes improbables dignes d'un dessin animé ; ils devaient d'ailleurs inspirer la série des *Fous du volant* (*Wacky races*) quelques années plus tard.

La seconde partie du film contient une longue parodie du *Prisonnier de Zenda* (pp. 1027, 569) tournée à Salzburg : Fate a un sosie en la personne de l'héritier alcoolique de la principauté de Carpania. Cet épisode se termine par une monstrueuse bataille de tartes à la crème dont Leslie sort indemne, ou presque. Edwards y démontre, une fois de plus, sa maîtrise du *slapstick*.

Moe no suzaku Naomi Kawase, Japon, 1997, 90 mn

Le temps passe au sein de cette famille de cinq personnes qui vit dans un hameau perdu dans la montagne : la grand-mère Sachiko, son fils Kōzō, sa bru Yasuyo et leur fille Michiru (18 ans), ainsi qu'un cousin, Eisuke (26 ans) fils d'une sœur de Kōzō. Le temps passe et s'étire : le tunnel ferroviaire abandonné depuis 15 ans rappelle l'existence d'un projet de train pour lequel seul Kōzō milite encore. Un jour ce père disparaît, happé peut-être par le tunnel. La vie continue dans une éternelle nostalgie du présent soulignée par la photo aux couleurs délavées et la musique de Masamichi Shigeno. Un jour Sachiko suggère à sa bru de rentrer dans sa famille, comme si l'épouse n'était que prêtée à son mari. Elle accepte, peut-être pour ne pas s'abandonner à l'attraction qu'elle éprouve pour Eisuke, et emmène avec elle Michiru. La maison devenue trop grande, la grand-mère part s'installer avec son petit-fils au restaurant où il travaille.

Difficile de faire un film avec des riens et des non dits : il faut marcher sur la crête qui sépare le beau du barbant. Pari risqué mais pari réussi pour Kawase qui signe une œuvre vibrante d'émotion contenue. "Suzaku" est le nom d'une variété de cerisier, arbre qui fait la célébrité des monts de Yoshino (près de Nara) où est tourné le film dont le titre pourrait se traduire par *Cerisiers en bourgeons.*

Madame Bovary Vincente Minnelli, USA, 1949, 110 mn

Film d'un académisme glacé (MGM !) desservi par une voix off, celle de Flaubert (James Mason) expliquant (à qui au juste, aux censeurs du Code Hays ?) que son œuvre n'est pas immorale, et un sirop sonore de l'inévitable Miklós Rózsa. Quelques épisodes réussis (le bal) ne font pas oublier l'édulcoration du propos : Homais (Gene Lockhart) est à la portion congrue, ce qui permet au pied-bot (Harry Morgan) d'éviter la fatale opération. Avec Jennifer Jones, Louis Jourdan, Alf Kjellin et Van Heflin dans les rôles respectifs d'Emma, Rodolphe, Léon et Charles, les trois premiers étant "prêtés" par Selznick.

Little Big Horn Charles Marquis Warren, USA, 1951, 86 mn

Un petit détachement militaire part à la recherche du général Custer pour l'avertir du piège qui l'attend. Les hommes tombent l'un après l'autre au cours des escarmouches qui jalonnent le chemin. Ce n'est pourtant pas la franche camaraderie qui règne entre les soldats, ainsi le capitaine (Lloyd Bridges) déteste-t-il le lieutenant (John Ireland) qui lui a pris sa femme (Marie Windsor).

Le résultat est sobre et émouvant, les moyens très limités du studio Lippert (de "Powerty Row") renforçant l'impression de fatalité triste qui s'attache à ces hommes sans héroïsme pas vraiment résignés à mourir.

The 7th voyage of Sinbad *Le 7ème voyage de Sinbad*, Nathan Juran, USA, 1958, 88 mn

A Badgad (l'Alhambra de Grenade) le magicien Sokurah (Torin Thatcher) miniaturise la princesse Parisa (Kathryn Grant) pour obliger son fiancé Jason à l'accompagner dans une île peuplée de cyclopes, oiseaux bicéphales, dragons et squelettes belliqueux – cf. *Jason and the Argonauts*, p. 678. Merveilleux trucages de Ray Harryhausen et musique de Bernard Herrmann. "From the land beyond beyond" est le début de l'invocation qui fait sortir le Génie de la lampe.

Evreyskoe stchastié *Le bonheur juif*, Alexis Granovski, URSS, 1925, 90 mn

Reconstitution touchante d'un monde disparu, la culture yiddish de la Russie ou plutôt l'Ukraine (Berdytchev, près d'Odessa) au temps du tsarisme. Menahem Mendel (Solomon Mikhoels), colporteur, est sujet au racket des autorités. Il lui vient, en rêve, l'idée de se faire marieur et voyant les choses en grand, affrète un navire de jeunes filles pour New York ! Au réveil, il se contente d'arranger les épousailles d'une riche demoiselle de Berdytchev sans s'apercevoir qu'il la destine à une autre femme ; son ami Zalman, dont la belle-famille ne voulait pas, servira de roue de secours pour éviter de décommander la noce *in extremis*.

Le film dément la réputation d'antisémitisme qui s'attache à l'URSS. Du moins pour les années 1920 : Isaac Babel (auteur des cartons) et Mikhoels allaient être "purgés", l'un en 1940, l'autre en 1948 dans un "accident de voiture".

Der Golem Paul Wegener & Carl Boese, Allemagne, 1920, 85 mn

Un des chefs d'œuvre de l'expressionnisme allemand : architecture biscornue et portes en ogive. Dans ce cadre, évolue une créature maladroite au pas mécanique, le Golem (Wegener), qu'un rabbin praguois contrôle au moyen du médaillon qu'il porte sur la poitrine. Une fillette qu'il a prise dans ses bras le lui enlèvera, ramenant le Golem à son statut d'argile inerte. Avec Ernst Deutsch.

Trop belle pour toi Bertrand Blier, France, 1989, 88 mn

Garagiste marseillais, Bernard (Gérard Depardieu) trompe sa superbe épouse Florence (Carole Bouquet) avec Colette (Josiane Balasko), le boudin dont il est tombé amoureux. Ce contre-emploi donne, paradoxalement, une certaine épaisseur aux sentiments, à la magie des rencontres doublée d'une nostalgie prémonitoire que les amants expriment en aparté. Les deux femmes finissent par quitter un Bernard douloureux exaspéré par la musique de Schubert qui avait bercé ses amours. Avec François Cluzet, Roland Blanche et Myriam Boyer.

Daguerréotypes Agnès Varda, France, 1975, 75 mn

Filmés entre les numéros 70 et 90 de la rue Daguerre, les commerçants de l'époque dans leur boutique. Épicier, boulanger, boucher, coiffeur, blanchisseur, tailleur, bazar, horloger, plombier ainsi qu'une auto-école et un marchand d'accordéons. Leur activité est entrecoupée d'extraits du spectacle de Mystag, magicien sympathique et sans prétention. La plupart de ces boutiques sont tenues par des couples venus de province ; souvent de l'Ouest, signe de la proximité de la gare de Montparnasse. Vie laborieuse et monotone : "Rêver, on n'a pas le temps". Une attention particulière pour le touchant couple âgé d'AU CHARDON BLEU, parfums et bonneterie, vestige d'un temps déjà révolu.

Caught *Prise au piège*, Max Ophüls, USA, 1949, 88 mn

Le modèle Leonora (Barbara Bel Geddes) a fait le beau mariage dont elle rêvait. Mais Ohlrig (Robert Ryan), le millionnaire qui l'a épousée pour contredire son psy (Art Smith), la considère comme une simple pièce de mobilier. Elle décide d'aller travailler dans un cabinet médical et tombe amoureuse du docteur Quinada (James Mason) avant de découvrir qu'elle est enceinte de son mari qui a bien l'intention d'utiliser le futur enfant pour lui rendre la vie impossible. *Happy end*, si l'on peut dire : le bébé est mort-né et Leonora peut divorcer tranquille.

Film très mineur d'Ophüls au scénario pénible. On ne s'intéresse guère qu'aux mouvements de caméra comme ceux qui permettent de passer d'un interlocuteur à l'autre lors d'une discussion de Quinada avec son collègue (Frank Ferguson).

Inception Christopher Nolan, USA, 2010, 142 mn

Le cerveau humain est le terrain de bataille de Cobb (Leonardo DiCaprio) et ses employés ; il s'agit ici d'implanter subrepticement dans celui de Robert Fischer (Cillian Murphy) une idée qui l'amènera à modifier la stratégie du groupe dont le jeune homme vient d'hériter. Cette "inception" se produit durant un voyage Sydney-Los Angeles où Cobb profite du sommeil de Fischer pour s'immiscer dans ses rêves et aussi les rêves dans les rêves... trois niveaux où le temps ne s'écoule pas à la même vitesse ; on s'y affronte dans des décors imaginaires, comme ce fort perdu dans les neiges ou encore les limbes aux immeubles grisâtres menacés d'effondrement. Plongée dans la psyché des autres, dans la sienne propre aussi : Cobb retrouve son épouse Mal (Marion Cotillard) qui s'est suicidée, convaincue par une inception réussie de l'irréalité du Monde.

Final ambigu : la toupie que Cobb utilise comme repère – si elle s'arrête, c'est qu'il ne rêve pas – semble vaciller, du moins un instant. La chanson *Non, je ne regrette rien* sert à synchroniser les rêves : clin d'œil à *La môme* (p. 1470) ?

A midsummer night's sex comedy *Comédie érotique d'une nuit d'été*, Woody Allen, USA, 1982, 88 mn

1900, au temps des *Katzenjammer kids* (Pim Pam Poum), un chassé-croisé érotique entre trois couples lors d'une nuit d'été au domicile d'Andrew (le réalisateur), inventeur farfelu d'une bicyclette volante et d'un projecteur d'ectoplasmes. Venue avec son pédantissime fiancé Leopold (José Ferrer), Ariel (Mia Farrow) couche avec Andrew – un fiasco – avant de repartir avec Maxwell (Tony Roberts), un médecin dont la peu farouche maîtresse, l'infirmière Dulcy, causera le décès de Leopold par épectase. Le couple formé par Andrew et son épouse Adrian surmonte ses problèmes sexuels quand Adrian avoue avoir jadis couché avec Maxwell. Ce dernier repart d'ailleurs amoché : il a fait une fausse tentative de suicide avant d'être blessé par une flèche tirée par le jaloux Leopold ; lequel, à sa mort, rejoint le monde ectoplasmique cher à Andrew.

Shakespeare, Tchekhov... n'en jetez plus. Contentons-nous d'une référence à Bergman et ses *Sourires d'une nuit d'été* (p. 734) pour ce film mineur et réussi.

Jōi-uchi : Hairyō tsuma shimatsu *Rébellion*, Masaki Kobayashi, Japon, 1966, 121 mn

Aizu, an 12 de l'ère Kyōhō (1727). Le samurai Isaburō (Toshirō Mifune) a été contraint d'accepter pour bru Ichi (Yōko Tsukasa), la concubine répudiée du suzerain Matsudaira auquel elle avait donné un "fils de secours". Après le décès de l'héritier légitime, Ichi ne saurait plus être l'épouse d'un vassal : elle est donc réclamée par le Château. Isaburō refuse de céder à un décret d'autant plus arbitraire que son fils Yogorō (Gō Katō) et Ichi s'aiment. Tout ça conduit à la rébellion d'Isaburō que personne ne peut vaincre au sabre, pas même le vaillant Tatewaki (Tatsuya Nakadai) qu'il affronte à la frontière du fief lorsqu'il veut aller plaider sa cause à Edo ; ce sont les mousquets qui auront raison de lui. Ichi suicidée et Yogorō assassiné, ne subsiste que la très jeune fillette du couple.

Le style, statique et assez austère, suscite un certain ennui.

¡ Viva Villa ! Jack Conway & Howard Hawks, USA, 1934, 112 mn

Le scénario très romancé de Ben Hecht ne tient que grâce à la truculente composition de Wallace Beery, dans le rôle de sa vie. Le film met l'accent sur les méthodes expéditives de cet illettré qui se marie tous les soirs. Arrivant dans un village où l'on vient de pendre six peones, il réunit les cadavres en jury pour juger les juges. Il condamne plus tard le Gal. Pascal (Joseph Schildkraut) à être mangé par les fourmis rouges : ce personnage inspiré de Huerta avait tué Madeiro, président cher au cœur du naïf Pancho. Le film lança un tube, la célèbre *Cucaracha*.

La vie de château Jean-Paul Rappeneau, France, 1966, 89 mn

La Normandie en juin 1944. Chargé de préparer le débarquement, Julien (Henri Garcin) fait la connaissance de Marie (Catherine Deneuve) qui s'estime mal mariée au châtelain local, Jérôme (Philippe Noiret) qu'elle prend un peu pour un lâche et qui, surtout, ne veut pas l'emmener à Paris. Tout ça fait un film léger où la guerre est abordée sur le mode humoristique. Ayant fait montre d'héroïsme, Jérôme entre à Paris sur un char américain, accompagné de Marie... et ses valises. Mary Marquet et Pierre Brasseur sont remarquables en parents respectifs de Jérôme et Marie. Marc Dudicourt joue un sous-off allemand.

Un conte de Noël Arnaud Desplechin, France, 2008, 146 mn

Réunion de Noël à Roubaix autour de Junon (Catherine Deneuve) dont la maladie nécessite un transfert de moelle que seul son fils mal aimé Henri (Mathieu Amalric) sera à même de lui fournir. Amour : entre Junon et son mari Abel (Jean-Paul Roussillon), Junon et ses enfants – surtout Ivan (Melvil Poupaud) –, ou Sylvia (Chiara Mastroianni), épouse d'Ivan, et Simon (Laurent Capelluto), cousin de la famille, qui se font des aveux déchirants. Et haine, principalement à l'égard de cet Henri insupportable et alcoolique que sa sœur Élisabeth (Anne Consigny) a ostracisé et que Junon n'a jamais aimé. Quelque part rôde le fantôme du fils aîné Joseph, mort à six ans, dont on voit la plaque au cimetière.

Le documentaire *L'aimée* (p. 793) nous apprend qu'une grand-tante du réalisateur se prénommait Rose-Aimée, comme un des personnages du film.

Yume *Rêves*, Akira Kurosawa, Japon, 1990, 119 mn

Huit vignettes : une procession de renards, le pont de Langlois et les corbeaux de Van Gogh, un mont Fuji dévoré par les flammes, un enfer post-atomique peuplé de monstres... Entre mièvrerie et véhémence, un Kurosawa de trop.

Into the wild Sean Penn, USA, 2007, 142 mn

Biographie de Chris McCandless (Emile Hirsch), brillant étudiant qui abandonne tout et part vivre seul en Alaska pour y mourir en 1992, à l'âge de 24 ans. Un homme des bois à la Thoreau auquel le film tente de rendre hommage sans vraiment convaincre. Cet "Il s'en va" qui l'emmène irrésistiblement vers la mort a été évoqué de façon plus poétique et déchirante par Guy Gilles, e.g., *Au pan coupé* (p. 441). Quant à la communion avec la Nature, il aurait fallu le Terrence Malick de *Badlands* (p. 408) : sympathique mais inabouti, tout comme la vie de ce personnage immature. Avec Catherine Keener.

Born yesterday *Comment l'esprit vient aux femmes*, George Cukor, USA, 1950, 98 mn

Harry Brock (Broderick Crawford), ferrailleur millionnaire, est sur un gros coup à Washington. Problème, sa compagne Billie (Judy Holliday) ne brille guère en société : elle n'a même pas entendu parler de la Cour suprême ! Devery (Howard St. John), conseiller de Brock, suggère de lui faire donner des cours pour la doter de l'indispensable vernis et c'est le journaliste Verrall (William Holden) qui en est chargé. C'est ainsi que Billie enrichit son vocabulaire et comprend les magouilles de Brock qu'elle traite de "fasciste" avant de le quitter pour épouser Verrall.

Le film repose sur la composition de Holliday dont la voix haut perchée souligne l'inculture. Brock, d'une vulgarité abyssale, serait inspiré de Harry Cohn, le directeur de la Columbia – studio qui produisait le film ! Scénario de Garson Kanin.

Before night falls *Avant la nuit*, Julian Schnabel, Mexique, 2000, 133 mn

Film consacré à la vie du poète cubain Reinaldo Arenas (Javier Bardem, excellent), "maricón" (= pédé) persécuté par le régime, dont les textes, sortis en cachette, sont publiés en France. En 1980, il prend le chemin de l'exil avec d'autres asociaux et meurt victime du SIDA à New York en 1990.

Le carton final reproduit quelques magnifiques vers d'Arenas qui nous font comprendre ce qu'il manque à cette honnête biographie : la poésie.

Souvenirs perdus Christian-Jaque, France, 1950, 121 mn

Quatre sketches reliés par le Bureau des objets trouvés de la rue des Morillons.

Une statuette d'Osiris : retrouvailles désenchantées entre un mannequin (Edwige Feuillère, touchante) et son ex-amant (Pierre Brasseur), un petit escroc.

Une couronne mortuaire : aidé par son fidèle majordome (Armand Bernard, désopilant), un homme à femmes (François Périer) essaie d'échapper à une maîtresse dangereuse (Suzy Delair) en se faisant passer pour mort.

Une cravate de fourrure : filmé en cadrages obliques, un jeune homme (Gérard Philipe) s'évade pour se venger de la famille qui l'a fait interner dans un asile mais, devenu réellement fou, étrangle la jeune femme (Danièle Delorme) qui l'héberge.

Le violon, plus cucul, est centré sur la cour ratée faite par un agent de police (Bernard Blier) à une épicière veuve dont le fils s'escrime à jouer du violon. Il introduit le loup dans la bergerie en la personne d'un chanteur des rues (Yves Montand), d'où un pot-pourri de succès (Henri Crolla à la guitare), dont *Tournesol* et cette réplique, quand le flic l'oblige à s'occuper du gamin au crin-crin sous peine d'être bouclé : "Entre deux violons, il faut choisir le moindre" – ce qui sonne comme du Prévert, et pour cause.

Tōkyō sonata Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2008, 120 mn

Le chef de la famille Sasaki, Ryūhei (Teruyuki Kagawa), perd son travail pour cause de compression de personnel et n'arrive pas à l'avouer à son épouse ; il finit par accepter, en cachette, le métier peu glorieux d'agent de nettoyage dans un centre commercial. Le fils aîné Takashi décide de s'engager dans une sorte de légion étrangère américaine et part pour l'Irak. Le cadet Kenji, doué pour le piano, prend des cours en cachette qu'il paye avec l'argent destiné à la cantine, ce qui provoque un grave incident avec son père. Dont l'épouse Megumi (Kyōko Koizumi), qui avait compris qu'il est au chômage, est agressée par un voleur inconséquent (Kōji Yakusho) qu'elle accompagne au bord de la mer quasiment de son plein gré dans une sorte de fuite en avant. Durant la même nuit, Kenji, qui avait tenté de fuguer en autobus, passe un moment au poste et Ryūhei est renversé par une voiture après avoir trouvé une enveloppe bourrée d'argent qu'il avait eu la tentation de garder. Il rejoint la maison au petit matin dans son habit de travail pour y retrouver Megumi et Kenji, retour de mer et du poste de police.

Crise salutaire, puisque quelques mois plus tard, les trois se retrouvent pour l'audition de Kenji, maintenant élève d'un conservatoire. Quant à Takashi, toujours au Moyen-Orient, il ne croit plus à l'infaillibilité américaine.

The world of Henry Orient *Deux copines, un séducteur*, George Roy Hill, USA, 1964, 102 mn

Deux gamines de 14 ans s'amourachent d'Henry Orient (Peter Sellers), un pianiste à la mode qu'elles poursuivent de leurs assiduités en lui gâchant franchement la vie : le pusillanime Henry est sans cesse interrompu dans sa conquête de la peu farouche Stella (Paula Prentiss), une femme mariée tout aussi pusillanime. Le ton change subrepticement quand la pseudo-fugue d'une des ados, Valerie Boyd alias Val, sert de prétexte à sa mère Isabel (Angela Lansbury) pour tomber comme par hasard dans le lit du pianiste. Val, qui surveillait Henry avec sa copine, découvre avec horreur que sa mère a la cuisse légère. On comprend alors que son engouement pour le célèbre pianiste dissimulait un déficit d'attention de la part de son père Frank (Tom Bosley), un homme d'affaire toujours en voyage. Lequel saura finalement se montrer à la hauteur.

Subtil équilibre, le film réussit à conserver un point de vue proche de celui de l'enfance sur une question qui n'est compréhensible qu'à un autre âge : l'adultère. En se gardant bien du *happy end* qu'aurait été la réconciliation artificielle du couple Boyd. Mais aussi d'une punition excessive des coupables : Frank quitte Isabel pour s'installer avec Val. Quant à Henry, toujours aussi trouillard, il s'enfuit de New York en catastrophe en apprenant qu'il a été surpris.

Le nom d'Henry Orient est un clin d'œil à l'acteur et pianiste Oscar Levant.

La salamandre Alain Tanner, Suisse, 1971, 119 mn

Portrait en creux de Rosemonde (Bulle Ogier, étonnante), jeune femme marginale et indépendante. C'est à la suite d'une tentative d'assassinat sur son oncle pour laquelle elle a obtenu le non-lieu, que Pierre (Jean-Luc Bideau) et Paul (Jacques Denis) s'intéressent à elle : il est question d'un téléfilm que les deux hommes renoncent finalement à tourner, ayant été roulés dans la farine par cette fille insaisissable, prédatrice sexuelle qui n'en fait qu'à sa tête. Désormais juge et partie, ils ont perdu la nécessaire distance que suppose le documentaire.

Devenue vendeuse de chaussures à Genève, Rosemonde se met à caresser les jambes des client(e)s. Cette provocation, qui conduit à son renvoi immédiat, exprime son mépris des contraintes sociales qui ont l'air de glisser sur elle comme les flammes sur la légendaire salamandre. Son absence de perspectives s'oppose aux certitudes de Pierre et Paul qui semblent vivre au nom de principes sans grande substance ; tous trois reflètent finalement le désarroi des années 1968.

Le personnage de Camille dans *Une belle fille comme moi* (p. 1567) est une espèce de cousine cocasse de Rosemonde.

The man in the Moon *Un été en Louisiane*, Robert Mulligan, USA, 1991, 100 mn

Premier amour de la jeune Dani (Reese Witherspoon, 14 ans) pour son voisin Court qui lui préfère sa sœur aînée Maureen. Désespoir de l'adolescente quand il meurt hâché par son tracteur : "Plus rien n'a de sens".

L'été est la saison de prédilection du réalisateur ; ce n'est pas *Summer of '42* (p. 1654) mais plutôt *Summer of '57*, au temps d'Elvis et des Platters : "Only you". Cela pourrait être superficiel, c'est émouvant. Avec Sam Waterston.

Va, vis et deviens Radu Mihaileanu, France, 2005, 143 mn

Lors de l'"opération Moïse" (1984) destinée à rapatrier les Juifs falachas en Israël, un jeune copte est abandonné par sa mère – "Va, vis et deviens" – et prend l'identité d'un enfant juif décédé le matin même. Sous le nom de Schlomo, il va souffrir et du racisme israélien à l'égard des gens de peau noire et de la culpabilité liée au mensonge sur ses origines. Il trouve cependant un appui indéfectible auprès de ses parents d'adoption, Yaël et Yoram (Yaël Abecassis et Roschdy Zem), des Juifs de gauche peu religieux.

Le film est souvent très émouvant, même s'il est trop démonstratif. Il pointe la contradiction entre cette opération médiatique dont les Falachas sont les "figurants" et l'accueil réservé, voire hostile, de la population. Et pose aussi la question de savoir si on naît Juif ou si, comme Schlomo, on le devient.

Drugstore cowboy Gus Van Sant, USA, 1989, 98 mn

Bob et Dianne (Matt Dillon et Kelly Lynch) ne vivent que pour les drogues qu'ils se procurent en pillant des pharmacies. Guéguerre avec les "narcs" de la DEA, puis Nadine, qui vit avec eux, meurt d'overdose ; le véritable souci de Bob, lorsqu'il l'enterre dans une forêt, est le chapeau de la morte resté sur le lit, funeste présage selon ce crétin superstitieux. D'où le sevrage à la méthadone qu'il entreprend ; mais il n'échappera pas à la malédiction du chapeau !

Cette description sans concession de l'univers des drogués est une véritable réussite. Mentionnons ces images de chapeaux volants – sur fond de nuages accélérés, bien entendu. Apparition du prophète des amphétamines, William Burroughs.

The bohemian girl James W. Horne & Charley Rogers USA, 1936, 64 mn

L'opérette sans intérêt – une histoire de fillette enlevée par des romanichels – s'efface derrière les apparitions de Laurel et Hardy. Stan y va de ses tours de mains et se livre à une réjouissante séance de remplissage de bouteilles où il n'oublie pas de se servir au passage. Apparitions du récurrent teigneux Finlayson et de Thelma Todd juste avant sa mort "accidentelle" (p. 306).

Gake no ue no Ponyo *Ponyo sur la falaise*, Hayao Miyazaki, Japon, 2008, 97 mn

Librement adapté de *La petite sirène* de Hans Christian Andersen, ce dessin animé nous conte la métamorphose de Ponyo le poisson, recueilli par le jeune Sōsuke, en fillette de cinq ans. Moment mémorable, le tsunami qui ravage la côte et dont les vagues, semblables à un banc de poissons, montent à l'assaut du rivage sur une musique inspirée de la *Chevauchée des walkyries* et idée amusante, le bateau pop pop géant utilisé par Ponyo et Sōsuke. Le film reste cependant très en dessous des grands chefs d'œuvre du réalisateur.

The arrangement Elia Kazan, USA, 1969, 121 mn

Eddie Arness alias Anderson (Kirk Douglas), auteur de la publicité "The clean one" (!) pour la cigarette Zephyr, a une bonne situation (= arrangement) : argent, villa et piscine. Sur une impulsion, il tente de se suicider. Sorti de l'hôpital, il refuse de reprendre la même vie, que ce soit avec sa conformiste épouse (Deborah Kerr) ou avec son entreprise. Il essaie de s'occuper de son père (Richard Boone) qui perd la boule puis s'en va vivre avec son ancienne maîtresse (Faye Dunaway) qui l'a tiré de l'asile psychiatrique où sa femme l'avait fair interner.

Développement laborieux de thèmes à la mode. Eddie est le neveu du héros d'*America, America* (p. 984), baptisé Joe Arness à son arrivée à New York.

Unearthly stranger John Krish, Grande-Bretagne, 1963, 79 mn

Des scientifiques (Philip Stone et Patrick Newell) qui explorent les possibilités du voyage interplanétaire sont intrigués par l'étrange Julie (Gabriella Licudi), l'épouse que leur collègue Mark (John Neville) a rencontrée en Suisse : elle ne cligne pas des yeux et peut mettre les mains dans le four sans se brûler. C'est en fait une extra-terrestre qui a pris apparence humaine pour tuer Mark et l'empêcher de conclure ses recherches. Mais, tombée amoureuse de son époux, elle préfère se désintégrer pour ne pas lui nuire. La secrétaire de l'institut de recherche, autre non-humaine, prend alors le relais : Mark échappe de peu à la mort et l'extra-terrestre se défenestre. Seul moment réussi de ce film misogyne, des passantes contemplent ce qu'il reste d'elle, des vêtements ; la caméra passe de l'une à l'autre en nous suggérant qu'elles pourraient, elles aussi, venir d'ailleurs.

Il generale dell'armata morta Luciano Tovoli, Italie, 1984, 84 mn

Accompagné d'un aumonier (Michel Piccoli), le général Ariosto (Marcello Mastroianni) parcourt les montagnes albanaises (en fait un plateau des Abruzzes) à la recherche des dépouilles de soldats italiens morts en 1943. Avec une attention particulière pour le Col. di Brenni auquel sa veuve Betsy (Anouk Aimée) veut donner une sépulture. Les restes du militaire sont finalement retrouvés : il avait été tué en représailles du suicide d'une jeune fille qu'il avait violée. Amoureux de la belle Betsy, Ariosto fait disparaître les ossements lors d'une crise de jalousie. Puis est pris de remords ; un collègue allemand bourré du matin au soir (Gérard Klein) lui vend un squelette de substitution, même taille et dent en or.

D'après Ismail Kadare, un film aux images désolées accompagnées par la marche funèbre de la seconde symphonie de Mahler : le souvenir et ses mensonges. Sur le même thème, Tavernier tournera *La vie et rien d'autre* (p. 537).

The MacKintosh man *Le piège*, John Huston, Grande-Bretagne, 1973, 95 mn

Sous le nom de Rearden et avec l'accent australien – il se vante de chanter *Waltzing Matilda* ! –, un agent des services secrets (Paul Newman) se fait condamner pour vol de diamants dans le but d'infiltrer un réseau d'espionnage. Son supérieur MacKintosh (Harry Andrews) a omis de lui dire qu'il a un suspect en tête, le très réactionnaire sir George Wheeler (James Mason) auquel il révèle l'opération dans le but de le démasquer quand il s'en prendra à Rearden. Poursuite en voiture en Irlande (près de Galway) puis dénouement à Malte en présence de la fille de MacKintosh (Dominique Sanda) et d'un espion rouge (Ian Bannen).

Ce produit de consommation courante est typique de la filmographie en dents de scie d'un réalisateur qui avait, paraît-il, des pensions alimentaires à payer.

Zerkalo *Le miroir*, Andreï Tarkovski, URSS, 1975, 103 mn

Plongée dans l'enfance d'un quadragénaire dominée par le souvenir de sa mère dont l'image s'est estompée au profit de celle de son épouse (Margarita Terkhova) ; son père est joué par Oleg Yankovski, mais c'est l'authentique Arséni, père de Tarkovski, qu'on entend déclamer ses poèmes. Un long plan traverse une maison où l'on perçoit deux enfants dans un miroir et se termine sur une grange en feu – en 1935, nous dit-on plus tard –, le vent plie les herbes, l'eau dégouline du plafond tandis que du lait goutte sur une table ; la mère assise sur la barrière attend on ne sait qui – le père peut-être. Vieilles images d'actualités : la Guerre d'Espagne, un meeting aéronautique soviétique, la Grande Guerre Patriotique. Et évocation intemporelle des *Chasseurs dans la neige*. Le dernier plan montre une sorte de croix dans un champ.

Le passé, à la fois proche et hors d'atteinte, est le sujet de ce film magnifique.

Geuddae geusaramdeul *The president's last bang*, Sang-soo Im, Corée, 2005, 102 mn

L'assassinat, aux mobiles à jamais mystérieux, du dictateur sud-coréen Park Chung-hee en 1979 par Kim, le chef des services secrets. C'est d'abord une partie fine à la Maison-Bleue où Park s'avoine en compagnie de deux prostituées ; il a commandé des testicules de phoque, variante de la corne de rhinocéros. Il déteste Jimmy Carter et cette démocratie qui ne fonctionne nulle part ; la preuve, il a lui-même un parti d'opposition à sa botte. Après le massacre, c'est la panique puis la reprise en main par l'Armée et l'exécution des coupables.

Ces services secrets – la KCIA, tout un programme, on pense au KGB de Biélorussie – sont chargés de terroriser la population, notamment les étudiants. On en met un à poil pour se moquer de son pénis, on en tabasse un autre chez qui l'on a trouvé… une reproduction de Picasso : la bêtise de ces gens fait partie intégrante de la peur qu'ils inspirent. Le film se clôt sur des images d'archives, l'enterrement du grand homme avec ses pleureuses désespérées le long de la principale artère de Séoul qui, contrairement à Tōkyō, est un bel espace urbain.

Perdues dans New York Jean Rollin, France, 1989, 52 mn

Deux amies, Michèle et Marie, voyagent ensemble dans les livres, puis en vrai à New York (Coney Island) et Rome (Cinecittà). Scénario inexistant : les deux (jolies) filles passent leur temps à courir quand elles ne chaussent pas un masque façon *Yeux sans visage* (p. 1590). Cadrages approximatifs et abus de zoom pour cet hymne très peu imaginatif à l'imagination. Parmi les lieux, un bord de mer avec pieux (Pourville-sur-Mer) qui revient dans d'autres films de Rollin.

Fritänkaren *Le libre penseur*, Peter Watkins, Suède, 1994, 274 mn

Strindberg ou le malheur d'être né. Le Scandinave d'adoption Watkins reprend la démarche de son *Edvard Munch* (p. 367) en mêlant des scènes reconstituées de la vie du grand dramaturge à des dialogues extraits de ses pièces. Avec des interviews imaginaires et des discussions ouvertement anachroniques – les licenciements chez Volvo ! – ponctuées par les réactions du public du tournage. En dépit, ou à cause, d'une déroutante absence de continuité temporelle, quelque chose se dégage : le portrait contradictoire et très émouvant d'un homme aigri malgré sa notoriété, un féministe d'une terrifiante mysoginie, un génie assez débile pour se livrer à d'indignes bricolages alchimiques. Cet être torturé qui torture celle qu'il aime est soumis à un constant va-et-vient entre une sensibilité paranoïaque – il est d'une jalousie maladive – et une intelligence acérée. Fascinant.

La donna scimmia *Le mari de la femme à barbe*, Marco Ferreri, Italie, 1964, 89 mn

Dans le couvent où elle a été élevée, la jeune Maria (Annie Girardot) à la pilosité extravagante est repérée par Antonio (Ugo Tognazzi) qui l'emmène et commence à l'exhiber comme femme-singe, se réservant le rôle de l'explorateur qui l'aurait découverte au fin fond de l'Afrique. Il serait même prêt à la "prêter" à un scientifique affriolé par les poils, mais Maria, qui n'en a pas dans la cervelle, s'y refuse. De retour chez les sœurs, elle en ressort mariée : c'est la seule méthode qu'Antonio ait pu trouver pour la récupérer. Elle exige alors d'être traitée comme une véritable épouse et Antonio, malgré son peu de goût pour son pelage, est bien obligé de s'exécuter. Moyennant quoi, Maria tombe enceinte. Antonio imagine déjà un bébé hirsute qui pimentera le spectacle donné par sa mère : c'est presque avec amour qu'il va prier la Vierge et Saint Antoine dans une chapelle de Naples. Mais il n'est pas entendu car la mère meurt en couches avec l'enfant. Antonio se console grâce à la taxidermie qui lui permet d'exhiber les deux "animaux" sur les places de village. Féroce !

Les deux acteurs sont excellents, Tognazzi dans sa veulerie et Girardot en femme velue qui serait touchante si le style farcesque le permettait.

Munkbrogreven *Le comte du Pont-au-Moine*, Edvin Adolphson, Suède, 1935, 83 mn

Stockholm. Une bande de sympathiques poivrots, menés par un comte décavé, joue à cache-cache avec la Police qui fait la chasse à l'alcool de contrebande plutôt qu'au voleur de bijoux qui sévit dans le quartier. Ce dernier se dissimule sous l'apparence d'un faux aveugle qui ressemble vraiment à un faux aveugle.

Cette comédie médiocrement amusante aurait sombré dans un oubli mérité si elle n'était le premier rôle d'une débutante de 19 ans, Ingrid Bergman.

Liam Stephen Frears, Grande-Bretagne, 2000, 87 mn

Manchester, au temps de la Dépression. Le jeune Liam (Anthony Borrows, sept ans) souffre de la terreur que lui inspire l'enseignement catholique : il n'est question que de clous enfoncés dans la paume du Christ à chaque péché, d'Enfer et de punitions éternelles. C'est peut être pour cela qu'il est bègue. Son père (Ian Hart) a perdu son travail et maudit les immigrants irlandais – alors qu'il s'appelle Sullivan ! – et les Juifs : son propriétaire, le prêteur sur gages. C'est tout naturellement qu'avec des copains de la British Union of Fascists, il commet un attentat contre la villa d'une famille israélite, où sa fille – la sœur de Liam, donc –, qui servait de domestique, est gravement brûlée.

Le film ne fait pas dans la nuance, mais le Monde de l'époque non plus ; surtout quand il est vu à travers les yeux d'un enfant impressionnable.

I'll be seeing you *Étranges vacances*, William Dieterle, USA, 1944, 85 mn

Noël 1943. Zachary (Joseph Cotten), soldat bénéficiaire d'un permission suite à un choc, rencontre la jeune Mary (Ginger Rogers) dans le train et descend à la même station qu'elle : il ne savait en fait pas trop où allert. Il devient rapidement familier de la famille Marshall formée des oncle et tante de Mary (Tom Tully et Spring Byington) et de leur fille Barbara (Shirley Temple). On lui cache soigneusement que Mary est elle aussi permisionnaire – la prison où elle tire six ans pour homicide involontaire l'a laissée sortir pour les fêtes – avant qu'une bourde de Barbara ne révèle le petit secret. Qu'importe, l'amour s'est déclaré entre les deux protagonistes. Au moment où Zachary raccompagne Mary à la porte de la prison, il semble avoir surmonté ses angoisses post-traumatiques.

Production Selznick dont la distribution rappelle celle de *Since you went away* (p. 539). Moralisme oblige, le crime commis par Mary est totalement excusable, puisqu'elle se défendait contre une tentative de viol de son patron.

Kaze no tani no Naushika *Nausicaa de la Vallée du Vent*, Hayao Miyazaki, Japon, 1984, 117 mn

Dans un monde post-atomique aux allures moyenâgeuse, deux états impérialistes s'affrontent dans le but d'apporter la paix, i.e., leur hégémonie. Ils partagent un projet à la Bolsonaro, la destruction d'une immense forêt qui est un peu le poumon de la Terre. Avec le risque d'en réveiller les pacifiques mais néanmoins dangereux insectes qui y vivent, notamment les Ohmus, gigantesques punaises dont les multiples yeux-hublots passent du vert au rouge en cas de panique et qui chargent en emportant tout sur leur passage. On pense aux sangliers de *Princesse Mononoke* (p. 1294) dont ce film, déjà très réussi, est un peu le brouillon.

Seppuku *Hara-kiri*, Masaki Kobayashi, Japon, 1962, 133 mn

1630 à Edo. "Le *seppuku* est devenu trop facile" dit Omodaka (Tetsurō Tanba) au jeune Motome (Akira Ishihama) qui s'était présenté à la porte du clan Ii pour y commettre, disait-il, le suicide rituel. Le *rōnin* – samurai en déréliction –, qui a utilisé se subterfuge pour tenter de se faire embaucher, est pris au mot ; pire, le *seppuku* devient supplice car Motome doit s'ouvrir l'abdomen avec un sabre en bois et n'a droit au coup de grâce que déjà bien éventré. Son histoire nous est contée en flash-back par un autre rōnin, Tsugumo (Tatsuya Nakadai), dont Motome était le gendre : il vient lui aussi se suicider chez les Ii mais n'a pas l'intention de mourir avant de leur avoir mis le nez dans leur caca. Les trois samurai, dont Omodaka, dont il réclame l'assistance pour l'indispensable coup de grâce se sont fait porter pâles. Tsugumo exhibe alors leurs chignons de samurai, preuve qu'ils se cachent par lâcheté. Après la mort de Tsugumo, l'intendant des Ii (Rentarō Mikuni) fait croire que les trois scalpés – qui ont quand même dû faire *seppuku* – sont morts de maladie. Jubilatoire !

Le film est une violente attaque contre le *bushidō*, le code du guerrier dénoncé comme une façade destinée à couvrir des comportements nullement héroïques.

Frenchman's creek *L'aventure vient de la mer*, Mitchell Leisen, USA, 1944, 108 mn

D'après Daphne du Maurier. Lassée des assiduités de l'immonde Rockingham (Basil Rathbone) sur lesquelles son époux complaisant ferme les yeux, Dona (Joan Fontaine) quitte le Londres de Charles II pour son manoir de Navron en Cornouailles. C'est pour y rencontrer un pirate français, Jean-Benoît Aubrey (Arturo de Córdova d'*El*, p. 1005) dont elle tombe amoureuse et avec lequel, déguisée en garçon, elle fait les quatre cents coups. Après une tentative de viol de la part de Rockingham, prétendument venu prêter main forte contre le pirate à Lord Goldophin, un ridicule hobereau (Nigel Bruce, qui d'autre ?), elle envisage de s'enfuir avec Aubrey mais reste finalement sur place pour s'occuper de son fils.

Superbe Technicolor ; avec Cecil Kellaway dans le rôle du pittoresque majordome de Navron, en fait un auxiliaire du pirate.

The secret life of Walter Mitty *La vie secrète de Walter Mitty*, Norman Z. McLeod, USA, 1947, 110 mn

Sous la coupe de sa mère et de son patron, Walter Mitty (Danny Kaye) se réfugie dans des rêves où il a le beau rôle. Il est mêlé malgré lui à un complot dont le MacGuffin est un carnet de moleskine noire que tentent de récupérer "the Boot" et son inquiétant acolyte (Boris Karloff). Le comique gentil manque un peu de punch et les situations sont mal exploitées. Avec Virginia Mayo.

Seven days to noon *Ultimatum*, John & Roy Boulting, Grande-Bretagne, 1950, 93 mn

Terrorisé par l'arme atomique, Willingdon (Barry Jones), scientifique un peu fêlé, donne une semaine au gouvernement pour arrêter les recherches sur la Bombe, faute de quoi il fera exploser celle qu'il transporte avec lui. Downing street, qui n'a pas la moindre intention de désarmer et encore moins sous la contrainte, charge Folland (André Morrell) de Scotland Yard d'organiser la chasse à l'homme : le portrait de Willingdon s'affiche sur les murs de Londres alors qu'il s'est réfugié chez une femme vieillissante (Olive Sloane) qu'il retient prisonnière. Le fou pacifiste sera abattu *in extremis* : l'Humanité peut respirer et reprendre sa course aux armements.

Le point fort du film réside dans les scènes d'évacuation de Londres : les habitants du centre sont regroupés dans des cars et expédiés à la campagne pour ne laisser sur place que des patrouilles apeurées. Images étranges de places désertes : Piccadilly, Trafalgar square, etc.

The roaring twenties *Les fantastiques années 20*, Raoul Walsh, USA, 1939, 102 mn

Trois copains de tranchée, Eddie (James Cagney), George (Humphrey Bogart) et Lloyd (Jeffrey Lynn) se trouvent mêlés au trafic d'alcool dans les années 1920. L'avocat Lloyd s'en retire quand le sang commence à couler tandis que George devient un criminel endurci qu'Eddie finira par abattre, avant d'être tué à son tour, pour protéger Lloyd devenu vertueux procureur. Ce rachat *in extremis* est symbolisé par son agonie sur les marches d'une église.

Bogart en est encore à jouer le salopard de service. Cagney est excellent, avant de faire encore mieux avec le même Walsh (*White heat*, p. 1723). Deux chanteuses : Panama (Gladys George) à la voix rauque et Jean (Priscilla Lane) qui préfère Lloyd à Eddie. Avec Frank McHugh, Paul Kelly et Joe Sawyer. Superfétatoire commentaire en voix off, signature du scénariste/producteur Mark Hellinger.

Downhill racer *La descente infernale*, Michael Ritchie, USA, 1969, 102 mn

Natif du Colorado, le nouveau venu Chappelet (Robert Redford) a du mal à s'intégrer à l'équipe américaine de ski car ses camarades trouvent qu'il n'a pas l'esprit d'équipe ; l'entraîneur (Gene Hackman) lui passe d'ailleurs un savon. Mais il remporte tout de même la médaille d'or de descente aux Jeux Olympiques. Ce champion antipathique qui se fout éperdument des autres reste énigmatique du début à la fin : possible clef de son comportement, un père totalement indifférent.

Double suspense lors de la compétition finale, la descente de Chappelet puis celle du skieur suivant qui fait une chute alors qu'il allait lui ravir la médaille.

Captain Horatio Hornblower *Capitaine sans peur*, Raoul Walsh, USA, 1951, 117 mn

Aventures maritimes d'un capitaine anglais (Gregory Peck) : abordages de l'autre côté du Horn, puis retour en compagnie de Lady Barbara (Virginia Mayo), la sœur de Wellington dont il tombe amoureux mais qui doit se marier à un contre-amiral puant (Denis O'Dea) surnommé Mucho Pomposo. Le scénario, parfois infantile, se clôt sur un *happy end*, le décès des conjoints respectifs !

Le mur du çon est franchi avec les approximations géographiques quant à la France. Une borne mentionne "Département de la Loire, Paris à 217 km" ; c'est de là que le héros descend le torrent éponyme pour se retrouver à Nantes, rues pentues et maisons méditerranéennes... celles de Villefranche-sur-mer.

Persepolis Marjane Satrapi & Vincent Paronnaud, France, 2007, 91 mn

D'après la BD autobiographique à succès de Marjane Satrapi. Graphisme original en noir et blanc pour parler d'une enfance et d'une jeunesse passées sous le régime sanguinaire du Shāh, puis celui, terroriste, de la République Islamique. L'humour constant permet de garder une distance de sécurité pour endiguer l'indignation et éviter la véhémence. C'est finalement l'émotion qui l'emporte : elle transite à travers le personnage de la bienveillante grand-mère (voix de Danielle Darrieux) qui met des pétales de fleurs dans son corsage.

The road to Guantánamo *La route de Guantánamo*, Mat Whitecross & Michael Winterbottom, Grande-Bretagne, 2006, 92 mn

2001. Arrivés en Afghanistan un peu par hasard, trois Britanniques d'origine pakistanaise sont envoyés comme terroristes au camp de Guantánamo où ils sont soumis à diverses tortures et humiliations avant d'être finalement relâchés.

Les trois "criminels" se racontent à l'écran tandis que des acteurs reconstituent leur parcours. On retiendra cette arrogance particulière des Américains – "With God on their side" disait Dylan – et la résilience de leurs victimes, laquelle ne peut pas être totalement inventée puisque les "trois de Tipton" ont refusé de signer les documents qui leur auraient imposé un silence définitif. Le film ne les présente d'ailleurs pas comme des saints, mais comme de petits délinquants arrêtés par la Police anglaise au moment où, selon l'accusation, ils auraient été en compagnie de ben Laden : une peu glorieuse mais probante interpellation qui les a tirés du pétrin. On comprend aussi que les trois copains, musulmans modérés au départ, ont peut-être été radicalisés par cette bavure qui leur a coûté deux ans de vie.

Des trolls lancés à l'assaut du film ont fait valoir que les autres avaient fait bien pire en matière de torture. Double négation synonyme d'aveu : elle place la CIA sur le même plan que les monstres qu'elle combat... après les avoir créés.

Carmen Jones Otto Preminger, USA, 1954, 105 mn

Excellente transposition de l'opéra de Bizet dans un monde où il n'y aurait que des Noirs. Carmen (Dorothy Dandridge, remarquable) travaille dans une usine de parachutes, Joe (Harry Belafonte) est aviateur et le toreador est devenu boxeur.

Saul Bass signe ici le premier d'une longue série de génériques. À l'exception d'Olga James et Pearl Bailey, les acteurs sont doublés.

Hamnstad *Ville portuaire*, Ingmar Bergman, Suède, 1948, 98 mn

La rencontre entre Gösta et la jeune Berit tout juste sortie d'une maison de correction. Un suicide raté, l'avortement d'une camarade qui se termine tragiquement, les images du port (Göteborg) et de l'usine, tout ça trahit l'influence du néo-réalisme sur ce cinquième film de Bergman.

L'école buissonnière Jean-Paul Le Chanois, France, 1949, 111 mn

Biographie romancée de Célestin Freinet. Revenu de la Grande Guerre, l'instituteur Pascal (Bernard Blier) impose un style nouveau dans la pédagogie. Il se heurte au conservatisme de l'ancien maître d'école (Édouard Delmont) et à la mesquinerie des notables locaux, le pharmacien (Marcel Maupi) et surtout l'antiquaire (Jean Aquistapace) ; il n'y a guère que le coiffeur (Edmond Ardisson) et la vieille aveugle (Raymone) pour prendre sa défense.

Ce film aux thèses de gauche assez simplistes est sincère et émouvant, notamment dans la longue séquence finale du certificat d'études. Illustration sans frais de ce que nous appelons aujourd'hui libéralisme, le personnage du "Novateur" qui veut bien que ses ouvriers soient instruits, mais pas trop.

Altercation mémorable : "– J'ai vu deux guerres, monsieur. – Oui, trop jeune pour l'une, trop vieux pour l'autre !". Punition d'époque "vingt lignes" et problème captivant : "Un père a cinq fois l'âge de son fils. . ."

Illegal *Le témoin à abattre*, Lewis Allen, USA, 1955, 88 mn

Démoralisé après avoir fait électrocuter un innocent, le procureur Scott (Edward G. Robinson) démissionne pour devenir l'avocat de la pègre, retors au point de boire à l'audience le flacon de poison mortel utilisé par son client avant de courir se faire laver l'estomac en cachette. Il se rachètera *in extremis*. . . bof. Avec Nina Foch et la pneumatique Jayne Mansfield, alors débutante.

Apparition furtive à la une d'un journal d'une carte munie de la légende "Where floods are devastating China". Un increvable encadré qu'on retrouve de 1935 (*'G' men*, p. 27) à 1965 (*L'obsédé*, p. 122).

Thérèse Desqueyroux Georges Franju, France, 1962, 102 mn

D'après François Mauriac. Thérèse (émouvante Emmanuelle Riva) déteste la vie bourgeoise qu'elle mène avec Bernard (Philippe Noiret) dans leur propriété des Landes. Conformiste, il ne s'intéresse guère qu'à la chasse et trouve le charmant et poétique Azevedo (Sami Frey) infréquentable – pensez-vous, un Juif ! –, en aucun cas un parti pour sa sœur Anne (Édith Scob). Thérèse, qui rêvait d'un Azevedo, se met à empoisonner Bernard, goutte à goutte. Les relations familiales (style *Meurtres ?*, p. 225) lui évitent les Assises mais elle est enfermée dans une chambre dont elle ne sort que pour faire bonne figure à côté de son digne époux.

Le temps s'étire à Argelouse : le vent agite la cîme des pins, la pluie tapote sur l'étang et brouille les fenêtres tandis que dépérit l'empoisonneuse. Un jour la punition prend fin : Anne enfin casée – son mariage dans une famille comme il faut avait été compromis par la rumeur –, il n'y a plus lieu de garder Thérèse en captivité et Bernard l'emmène à Paris où elle vivra dorénavant. Elle aimerait s'excuser, s'expliquer, mais c'est impossible car Bernard ne lui en veut même pas. Comme tous les gens dépourvus d'âme, il est incapable de comprendre qu'il n'en a pas.

Tower of London *La tour de Londres*, Rowland V. Lee, USA, 1939, 93 mn

Vie de l'infâme Gloucester (Basil Rathbone), alias Richard III. Près de lui une étagère où des figurines vaudoues campent les obstacles qui le séparent du trône. Si ses frères Clarence (Vincent Price) et Edward (Ian Hunter) sont de ridicules ganaches, Elizabeth (Barbara O'Neill) est touchante. La véritable vedette du film est cette tour où officie le pied-bot Mord campé par un inoubliable Boris Karloff dont la silhouette dégingandée arpente les escaliers en quête de quelque nouveau méfait. Il a cependant un vague scrupule au moment de tuer les jeunes princes et délègue la tâche à un inquiétant auxiliaire (Harry Cording).

Adventure in Sahara D. Ross Lederman, USA, 1938, 57 mn

Le scénario, cosigné par Samuel Fuller, transpose la mutinerie du *Bounty* (p. 605) dans les sables africains. Apprenant la mort de son frère à Fort Agadez suite aux maltraitances du cruel capitaine Savate (C. Henry Gordon), Wilson (Paul Kelly) s'engage dans la Légion. Aidé de Poulet (Marc Lawrence), il organise une mutinerie et abandonne Savate avec quelques hommes dans le désert ; mais le capitaine arrive à s'en sortir et revient avec des troupes pour s'emparer du fort. Attaqués par des Arabes, les assiégeants ne doivent leur salut qu'aux révoltés qui leur ouvrent les portes. Décorés pour bravoure, ces derniers passent cependant en conseil de guerre pour mutinerie et n'écopent que d'un peine assez légère car un officier témoigne de la brutalité de Savate. Ahurissant !

Suez Alan Dwan, USA, 1938, 94 mn

La construction du fameux canal avec du sable et une spectaculaire tempête ; et même Victor Yougo, auteur des *Misérables* si on ne le savait pas. Ferdinand de Lesseps, 64 ans en 1869, est interprété par Tyrone Power, qui en a 40 de moins. Ce qui permet une romance avec l'impératrice Eugénie (Loretta Young) et la fictive Toni (Annabella, future M^{me} Power). Le rappel du soutien de Disraeli oublie la proche confiscation de l'ouvrage par la perfide Albion.

Mighty Aphrodite *Maudite Aphrodite*, Woody Allen, USA, 1995, 95 mn

Lenny et Amanda (Woody et Helena Bonham Carter) adoptent un bébé dont Lenny veut absolument rencontrer la mère biologique. Elle s'avère être une prostituée qui ne parle que de bites et de *blow jobs* (= pompiers)...

Tranchant avec ce ronron allénien, le commentaire façon *Œdipe roi* par un chœur (F. Murray Abraham et Jack Warden) dans le théâtre grec de Taormina.

Moontide *La péniche de l'amour*, Archie Mayo, USA, 1942, 94 mn

Cette production Mark Hellinger tente d'acclimater *Le quai des brumes* (p. 137) en Californie. Jean Gabin y joue Bobo, un docker d'origine française qui prend soin de la jeune Anna (Ida Lupino) après une tentative de suicide.

Las ! Le tragique du réalisme poétique n'est pas au rendez-vous. Thomas Mitchell, antipathique pour une fois, campe un assassin un peu violeur ; seconds rôles pour Claude Rains et Jerome Cowan dans une œuvre sans grand relief, sans doute tournée avant Pearl Harbor car on y boit beaucoup de sake.

Blonde Venus Joseph von Sternberg, USA, 1932, 94 mn

Pour payer les soins de son mari Ned (Herbert Marshall), un chimiste empoisonné au radium, la chanteuse Helen (Marlene Dietrich) remonte sur scène. Rentré guéri (!) d'Europe, Ned découvre que l'argent nécessaire à son traitement venait en fait de Nick (Cary Grant), richissime admirateur et amant d'Helen, et réclame le divorce ainsi que la garde de leur fils Johnny (Dickie Moore). La Vénus blonde préfère s'enfuir avec l'enfant en chantant de ville en ville, puis, poursuivie par la Police (Sidney Toler), finit par le rendre à son père. Elle entame alors une carrière internationale et retrouve Nick qu'elle s'apprête à épouser. Auparavant, elle souhaite revoir Johnny et c'est alors qu'elle se réconcilie avec Ned.

Le film, au scénario peu intéressant, est avant tout un "véhicule" pour Marlene, qui se produit sur scène déguisée – pas trop longtemps ! – en gorille et chante en anglais, en français et même en allemand pour son fils.

Syriana Stephen Gaghan, USA, 2005, 128 mn

L'impérialisme américain au Pays de l'Or Noir – fusion de sociétés, complots à tiroirs et trahisons en tout genre – auquel répond le fanatisme d'un jeune Pakistanais qui enregistre ses dernières volontés avant d'aller faire sauter un tanker.

Le film est, hélas, raté : on s'y perd très vite et seul le synopsis IMDb permet de s'y retrouver. Reste la séquence mémorable de l'assassinat en plein désert d'un prince progressiste par des drones commandés depuis un bureau de la CIA. Avec Matt Damon, George Clooner et Chistopher Plummer.

Lincoln Steven Spielberg, USA, 2012, 151 mn

1865. Tout juste réélu, Lincoln (Daniel Day-Lewis) décide de faire voter un treizième amendement à la Constitution abolissant l'esclavage. Il craint en effet que, suite à l'imminente victoire du Nord, les mesures législatives prises pour l'abolir ne soient remises en cause. Il lui faut pour cela réunir une majorité des deux tiers, ce qui suppose débaucher des Démocrates – la corruption, organisée par son secrétaire d'État (David Strathairn) y pourvoira – et contenir la fraction réactionnaire des Républicains, ce qui implique une complicité tacite de la frange progressiste du même parti : emmenée par Thaddeus Stevens (Tommy Lee Jones), elle se résout à faire profil bas. Il faut aussi mentir, nier l'existence de plénipotentiaires sudistes. Cet ensemble de magouilles commises pour une noble cause illustre, pour une fois, le douteux adage "la fin justifie les moyens".

Silhouette légèrement voûtée affublée d'un haut-de-forme comme Henry Fonda dans *Young Mr. Lincoln* (p. 850) : Day-Lewis campe, dans son style méditatif si particulier, un président généreux jamais à court d'anecdotes et attentif aux souffrances. Y compris celles de son fils (Joseph Gordon-Levitt) que Mrs Lincoln (Sally Field) a protégé pour lui éviter le carnage et qui a peur de passer pour un lâche : son père lui trouvera un poste de planqué, ce qui satisfera épouse et rejeton.

Tumultes Robert Siodmak, Allemagne, 1932, 90 mn

Version française de *Stürme der Leidenschaft* tourné la même année. Tout juste sorti de prison, Ralph (Charles Boyer, excellent) découvre que sa compagne Ania (Florelle) le trompe avec un photographe (Thomy Bourdelle) : un combat s'ensuit et l'amant meurt sous les coups de Ralph qui doit donc vivre caché. Ania en profite pour prendre un nouveau jules, Willi (Robert Arnoux), qu'elle protège en livrant Ralph à la Police. Emprisonné, ce dernier s'évade mais recule finalement devant le meurtre de Willi. Au policier (Marcel André) qui l'arrête, il déclare : "Quand on voit toutes ces saletés, je vous jure qu'on en arrive à préférer la taule."

Séquence de fête très réussie. Avec Armand Bernard en truand bègue.

Allez France ! Robert Dhéry & Pierre Tchernia, France, 1964, 89 mn

À la suite d'une série de quiproquos, Martineau (Robert Dhéry), venu avec un groupe de Français (dont Henri Génès) soutenir le XV de France, se retrouve affublé d'un uniforme de bobby, matricule 202. Recherché par des "collègues" emmenés par le sergent Reagan (Ronald Fraser) et aussi par sa future belle-sœur (Colette Brosset) mariée à un lord anglais, Martineau n'a pas le temps de s'ennuyer ; le spectateur non plus. Avec la pulpeuse Diana Dors dans son propre rôle.

Katyń Andrzej Wajda, Pologne, 2007, 117 mn

Lors du partage de la Pologne de 1939, les Soviétiques internent les 12 000 officiers polonais tombés sous leur coupe. Transférés à Katyń, près de Smolensk, ils sont exécutés par le NKVD – une balle dans la nuque par personne – puis enterrés dans des fosses communes en avril 1940. Les Allemands les exhument lors de l'invasion de l'URSS et font du charnier un outil de propagande. Quand les Soviétiques reprennent le contrôle du pays, ils attribuent le massacre aux nazis – on ne prête qu'aux riches –, mais personne n'est réellement dupe.

Ce film démonstratif évoque les difficultés qu'ont les familles à faire reconnaître la vérité face à un pouvoir décidé à les faire taire coûte que coûte. Ainsi que les réticences qu'éprouvent certains à admettre les faits, tel cet officier, pourtant rallié au régime, qui se suicide, incapable de faire face. Incidemment, ma génération avait encore du mal à accepter cette tache indélébile sur les idéaux communistes.

Dernière séquence, une glaçante reconstitution du massacre.

La notte di San Lorenzo *La nuit de San Lorenzo*, Paolo & Vittorio Taviani, Italie, 1982, 103 mn

Arrivée des Américains en Toscane et départ des troupes allemandes qui en profitent pour se liver à leurs coutumières atrocités. Redoutant d'être massacrés, des habitants d'un village se dispersent dans la nature.

Quelques moments paroxystiques ne sauvent pas ce film qui, sans jamais atteindre la dimension épique, est parfois pompeux : ainsi l'invocation de guerriers antiques imaginaires perçant une Chemise Noire de leurs lances. Un seul passage est convaincant : alors qu'ils sont cernés par ceux auquels ils donnaient la chasse, un père demande grâce pour son fils, fasciste enragé comme lui, car il n'a que quinze ans. Cet indécent "chat perché" rappelle l'irresponsabilité du gamin atteint par une balle perdue dans *Vecchia guardia* (p. 1148).

Le film se referme sur une berceuse : on pense à *Saint Michel avait un coq* (p. 1741). La musique de Nicola Piovani plagie parfois celle d'Ennio Morricone pour *Allonsanfàn* (p. 1620). Avec Omero Antonutti et Margarita Lozano.

In nome della legge *Au nom de la loi*, Pietro Germi, Italie, 1949, 96 mn

Nommé dans un village de Sicile, le juge Schiavi (Massimo Girotti), qui a pour seul auxiliaire le carabinier du pays (Saro Urzì), doit faire face à un baron voyou qui a fermé la mine pour vendre les machines et à Passalacqua (Charles Vanel), le chef local de la Mafia. Alors qu'il va démissionner suite aux pressions, l'assassinat d'un jeune homme lui donne la force de haranguer la foule sur les marches de l'église. Miracle, Passalacqua vient au secours de Schiavi.

Cette réconciliation entre deux formes de pouvoir, l'Etat et *Cosa Nostra*, est franchement déplaisante. Sinon, le film a un petit parfum de western sicilien. Les paysans donnent du "Voscenza" (contraction de *Vostra Eccellenza*) à Schiavi. Petit rôle pour Carmelo Oliviero.

Sabrina Billy Wilder, USA, 1954, 114 mn

Sabrina (Audrey Hepburn) est la fille du chauffeur (John Williams) de la richissime famille Larrabee, plastiques en tout genre. Son père, domestique très snob, compare la société à une automobile où il y a place pour tout le monde, certains à l'avant, d'autres à l'arrière et une vitre entre les deux. Ce n'est pas l'avis de sa fille qui est depuis toujours amoureuse du fils cadet de la famille, David (William Holden). Mais c'est finalement le fils aîné Linus (Humphrey Bogart) dont elle gagne le cœur... la bande sonore ressasse *La vie en rose*.

Privé de la touche d'émotion qui aurait pu faire passer la différence d'âge (30 ans, tout de même) entre les protagonistes, ce n'est pas un grand Wilder qui signe ici son dernier film pour la Paramount avec laquelle il s'était brouillé (cf *Stalag 17*, p. 1730). Sur un scénario voisin avec la même Audrey Hepburn, *Love in the afternoon* (p. 1042) sera nettement plus attachant.

Les fantômes du chapelier Claude Chabrol, France, 1982, 116 mn

Concarneau. Léon (Michel Serrault) étrangle des femmes ; pas n'importe lesquelles, seulement les vieilles copines de son épouse (Monique Chaumette). Fatigué de son agressivité – paralysée, elle n'a pas quitté sa chambre depuis 15 ans –, il l'a étranglée puis éliminé une à une les amies qui lui auraient rendu visite pour son anniversaire. Un mannequin dans un fauteuil dont on peut voir l'ombre chinoise depuis la rue crèe l'illusion d'une présence de la défunte.

Ce Simenon façon *Psychose* (p. 1036) fonctionne mal. Charles Aznavour en tailleur arménien fasciné par le meurtrier, Aurore Clément en pute, sont sous-utilisés. Serrault, pourtant étrangleur cocasse dans *L'ibis rouge* (p. 1736), n'est pas le personnage : il aurait fallu Michel Bouquet. Indétermination temporelle, 1938 ou 1959 : le cinéma affiche *Carrefour* puis *Ben-Hur* (pp. 1711, 1012).

A midsummer night's dream *Le songe d'une nuit d'été*, William Dieterle & Max Reinhardt, USA, 1935, 143 mn

Cette adaptation de Shakespeare vaut mieux que sa mauvaise réputation. Le couple Lysandre/Hermia (Dick Powell et Olivia de Havilland débutante) et les autres nobles sont peu mémorables. En revanche, la partie féérique est très réussie, avec d'éblouissants ballets auxquels ne manque que la couleur, des décors qui font parfois penser aux *Nibelungen* (p. 246) où évoluent Victor Jory en Obéron et le jeune Mickey Rooney qui en fait un peu trop en Puck – mais n'est-ce pas dans le personnage ? Quant à la pièce dans la pièce, elle est grotesque à souhait, avec un inattendu James Cagney et l'hilarant Joe E. Brown qu'on se rappelle surtout pour le "Nobody is perfect" de *Some like it hot* (p. 40). La bande sonore utilise la musique de scène de Felix Mendelsohn, dont la célèbre marche nuptiale.

Bells are ringing *Un numéro du tonnerre*, Vincente Minnelli, USA, 1960, 126 mn

Comédie musicale bien enlevée produite par Arthur Freed. Ella Peterson (Judy Holliday dans son ultime rôle) travaille dans le service téléphonique *Susanswerphone* où elle répond pour les abonnés absents dont elle arrange souvent les petits problèmes. C'est ainsi qu'elle s'occupe, en se faisant passer pour une vieille dame, d'un auteur de théâtre (Dean Martin) qui n'arrive pas à terminer sa pièce.

Intrigue auxiliaire, une enquête de la Police qui soupçonne *Susanswerphone* de dissimuler un réseau de prostitution. Sans voir que des bookmakers crapuleux l'utilisent comme service de paris téléphoniques déguisés en commandes de disques classiques pour la fictive société *Titanic records*, par exemple "50 enregistrements de la 10^{e} de Beethoven".

Frankenweenie Tim Burton, USA, 2012, 87 mn

Cette brillante et amusante parodie est un film d'animation en volume et en noir et blanc. Stimulé par le professeur de physique Rzykruski (aux allures de Vincent Price), le jeune Victor Frankenstein ressuscite son chien mort. Il est bientôt imité par ses camarades de classe qui font revenir divers animaux, dont une tortue géante façon *Godzilla* (p. 1116) du nom de Shelley (allusion à Mary Shelley et à *shell*, la carapace). Parmi les multiples références, la chienne au pelage poivre et sel (*Bride of Frankenstein*, p. 1018) ou le moulin en flammes (*The brides of Dracula*, (p. 1570). Rzykruski est chassé de la petite ville de New Holland dont les habitants "aiment ce que la science apporte, mais pas les questions qu'elle pose". Il est remplacé par une antipathique collègue d'éducation physique tout droit sortie de *Charlie et la chocolaterie* (p. 855).

Herr Arnes pengar *Le trésor d'Arne*, Mauritz Stiller, Suède, 1919, 107 mn

Chef d'œuvre du muet d'après Selma Lagerlöf. Au XVI^e^ siècle, trois mercenaires écossais écument la Suède et massacrent le pasteur Arne et sa maisonnée. Mais leur navire est retenu par les glaces, comme envoyées par Dieu pour les empêcher d'échapper au châtiment. Archie tombe amoureux de la jeune Elsalill, seule rescapée de la tuerie qui finit par reconnaître en lui un des criminels. Dénoncera, dénoncera pas ? Capture des brigands et mort d'Elsalill dont Archie s'était fait un bouclier ; son cercueil est acheminé par une superbe procession dans la neige.

Collateral Michael Mann, USA, 2004, 120 mn

Un chauffeur de taxi (Jamie Foxx) prend en charge un passager (Tom Cruise) qui se révèle être une redoutable machine à tuer, un sicaire chargé d'éliminer des témoins gênants pour un narco-trafiquant (Javier Bardem) ainsi que la procureure chargée de son dossier. Poursuites nocturnes et carambolages dans les rues de Los Angeles filmées en plongée, cloisons de verre des bureaux dégommées par les balles et surtout Tom Cruise, terrifiant assassin tout droit sorti des Enfers. Pour un film superficiel et un peu prétentieux.

Escape from Fort Bravo *Fort Bravo*, John Sturges, USA, 1953, 98 mn

Quatre prisonniers confédérés (John Forsythe, William Demarest, William Campbell et John Lupton) s'évadent de Fort Bravo, dans l'Arizona, avec l'aide de la belle Carla (Eleanor Parker). Le Cpt. Roper (William Holden) parvient à les rattraper mais tous se retrouvent encerclés par des Indiens Mescaleros qui commencent à les exterminer avec des pluies de flèches. La cavalerie yankee arrive *in extremis* pour sauver les deux survivants, Roper et Carla.

Le film se termine dans l'impressionnant décor de la Vallée de la Mort.

Varieté Ewald André Dupont, Allemagne, 1925, 95 mn

Cette banale histoire d'un cocu qui se venge met en scène un trio de trapézistes, une femme (Lya De Putti) et deux hommes. Mais le sujet de ce film éblouissant est le cinéma lui-même et ses possibilités dont il fait un peu l'inventaire, tout comme *L'homme à la caméra* (p. 165) dans un autre style. Cette dernière est d'une mobilité étonnante, notamment quand elle suit les ébats aériens ; la photo accumule les obstacles – portes vitrées, etc –, et les effets divers genre surimpressions. Dupont ne recule pas devant une litote reprise par Hitchcock dans *Blackmail* (p. 55) : quand le cocu (Emil Jannings) tue son rival, nous ne voyons à l'écran que sa main armée d'un couteau.

Run silent run deep *L'odyssée du sous-marin Nerka*, Robert Wise, 1958, 89 mn.

Le Cpt. Richardson (Clark Gable) veut prendre sa revanche sur le destroyer japonais Akikaze (vent d'automne) qui a coulé un précédent sous-marin dans le détroit de Bungo (entre Kyūshū et Shikoku). Il meurt de maladie durant l'opération qui sera menée à terme par son adjoint, le lieutenant Bledsoe (Burt Lancaster).

Un bon film de guerre avec Jack Warden, Brad Dexter et Nick Cravat qui n'est plus muet (cf. *The flame and the arrow*, p. 733).

Next stop, Greenwich village Paul Mazursky, USA, 1976, 111 mn

Touchante reconstitution de la bohème artistique de New York, telle que l'a connue Mazursky en 1953. Une fille suicidaire qui finit par "réussir", un Noir homosexuel au nom improbable de Berstein Chandler, quelques copains qui parlent de Marlon Brando ou de Lee Strasberg. C'est là que Larry (Lenny Baker) rencontre Sarah (Ellen Greene) qui, tombée enceinte de ses œuvres, se fait avorter ; elle part ensuite au Mexique avec un autre membre de la bande, le séduisant Robert (Christopher Walken). Larry, qui suit des cours pour devenir acteur, presse des carottes dans un petit restaurant. Alors qu'on vient d'exécuter les Rosenberg, il apprend que le test qu'il a passé pour un studio lui ouvre les portes de Hollywood et s'en va après avoir pris congé de sa famille.

La famille, parlons-en. Larry n'avait eu qu'à prendre le métro de Brooklyn à Greenwich Village pour la fuir. Sans pour autant échapper à la réprobation de sa mère juive (Shelley Winters, excellente) pour le sexe hors mariage ni à ses pénibles incursions chez lui et jusque dans ses rêves où il se cache sous les fauteuils alors qu'elle monte sur une scène de théâtre. Avant son départ pour Los Angeles, il traîne nostalgiquement dans la rue où habitent ses parents et croise le violoniste, les femmes assises dehors ; une voisine sait déjà que Sarah l'a délaissé.

Malinconico automno Raffaello Matarazzo, Italie, 1958, 92 mn

Barcelone. Privé de père, Luca (10 ans) adopte Andrea (Amadeo Nazzari), un capitaine de navire un peu contrebandier et se retrouve embarqué par erreur avec lui lors d'une traversée pour Gênes. Au retour, Andrea fait la connaissance de María (Yvonne Sanson), la mère célibataire de Luca, mais leur amour naissant est contrarié lorsque Lola (Mercedes Monterrey), une chanteuse jalouse, informe María des activités du capitaine. Révolte à bord lors d'une seconde traversée où le gamin, encore présent (!), reçoit une balle perdue qu'Andrea extrait grâce aux instructions qu'il reçoit par radio (!). *Happy end* avec une famille reconstituée après qu'Andrea a payé sa (légère) dette à la société.

La marcia su Roma *La marche sur Rome*, Dino Risi, Italie, 1962, 87 mn

1920. Domenico (Vittorio Gassman) et Umberto (Ugo Tognazzi) rencontrent leur ancien capitaine (Roger Hanin), lequel leur trouve un petit boulot au sein du mouvement fasciste : il s'agit de briser des grèves en faisant le coup de poing. Ce qui ne les dérange pas trop puisqu'ils mangent ainsi à leur faim tout en luttant pour une noble cause : Umberto garde sur lui le programme du mouvement qui promet la liberté de la Presse, l'abolition des privilèges en tout genre, etc.

Un horion mal placé et c'est la taule. Dont les deux zozos sont extraits par le fasciste Mitraglia (Mario Brega) et embarqués sur les camions en partance pour Rome – nous sommes en octobre 1922. Nos héros profitent de l'atmosphère de purge pour administrer un purgatif – l'infâme huile de ricin chère aux fascistes – au juge qui les avait condamnés, lequel la boit stoïquement en leur signifiant son mépris. Les exactions de la bande d'excités – saccages de journaux, humiliations d'opposants – ne choquent pas trop Domenico mais indisposent Umberto qui raye à chaque fois une ligne de la liste des promesses de Mussolini. L'épisode le plus marquant est celui où ils sont cravachés après avoir réquisitionné la voiture d'un latifondiste, en fait le principal soutien des fascistes du coin : *exit* l'abolition des privilèges. Quand Mitraglia assassine froidement un cheminot, plus aucun doute n'est permis : les deux fascistes d'occasion s'éclipsent par la petite porte.

Incidemment, le film indique que la marche sur Rome n'a pu réussir qu'à cause d'un ordre royal intimant à l'Armée de laisser passer les putschistes.

Cavalleria *La cavalerie héroïque*, Gofreddo Alessandrini, Italie, 1936, 76 mn

Ce touchant mélodrame commence en 1901 avec la rencontre de Speranza (Elisa Cegani) et du lieutenant Solaro (Amadeo Nazzari aux faux airs d'Errol Flynn) : coup de foudre mutuel. Las, la jeune fille est vendue à un cousin pour éponger les dettes familiales. Solaro se console grâce aux concours hippiques et sa liaison avec Speranza qu'elle interrompt pour éviter le scandale. Son cheval Mughetto ayant été victime d'un accident, le militaire, qui a perdu les deux amours de sa vie, s'engage dans la toute nouvelle aviation où il trouve la mort en 1917.

The spy who loved me *L'espion qui m'aimait*, Lewis Gilbert, Grande-Bretagne, 1977, 126 mn

Un James Bond sans grand relief qui reprend des idées déjà amplement utilisées : poursuite à ski, piscine à requins, etc. où Curd Jürgens joue une sorte de Capitaine Nemo. Unique intérêt du film, l'apparition du terrifiant Jaws (Richard Kiel) à la dentition d'acier – et à peu près immortel au vu des accidents auxquels il survit. On le retrouvera donc dans la distribution de *Moonraker* (p. 1079).

The game David Fincher, USA, 1997, 129 mn

Pour son anniversaire, le richissime Nicholas (Michael Douglas) se voit offrir par son frère Conrad (Sean Penn) une carte donnant accès à CRS (Consumer Recreation Services). Il se retrouve propulsé dans un jeu dont il ne sait trop comment sortir et finit par tuer son frère par erreur puis se suicider, le tout faisant partie du jeu : ultime pirouette d'un film qui confond rebondissements et inspiration. Avec James Rebhorn et Deborah Kara Unger.

Beach red *Le sable était rouge*, Cornel Wilde, USA, 1967, 102 mn

La guerre du Pacifique, vue par Cornel Wilde qui tient le rôle principal. Violence des combats filmée avec une égale compassion pour les deux camps : deux soldats ennemis, qui se sont entre-eventrés, échangent de l'eau contre des cigarettes. Et la nature, ses fleurs et ses insectes ; les hommes passent et trépassent avec leurs souvenirs en images fixes et leurs monologues intérieurs en voix off. On est déjà dans *The thin red line* (p. 996) de Terrence Malick.

Maverick Richard Donner, USA, 1994, 127 mn

Western décontracté, réussi dans son genre mais vite oublié, qui met en scène trois personnages douteux (Mel Gibson, Jodie Foster et James Garner qui jouait le rôle de Gibson pour la série télévisée (1957-62) dont s'inspire le film). Ils essaient de rafler l'enjeu d'une partie de poker qui se tient sur un bateau à aubes. Seconds rôles pour James Coburn et l'acteur indien Graham Greene (de *Danse avec les loups*, p. 1542). Alfred Molina donne un petit goût de spaghetti à l'ensemble.

The burning hills *Les collines brûlantes*, Stuart Heisler, USA, 1956, 92 mn

Le jeune Trace (Tab Hunter) demande justice à Sutton (Ray Teal) dont les hommes de main ont abattu son frère ; le tyranneau lui répond avec du plomb et Trace le blesse en se défendant. Il est alors poursuivi par un "posse" de lyncheurs auxquels il n'échappera que grâce à l'aide de la jeune Maria-Christina (Natalie Wood). Cette bande, emmenée par le fils Sutton, Jack (Skip Homeier, un teigneux comme on les aime au cinéma), comprend Ben (Claude Akins), trop mou aux yeux de Jack qui lui colle une balle dans le dos, et un sympathique métis indien (Eduard Franz) qui veut bien suivre la trace de Trace, mais c'est tout. Tout ça se termine par deux corps à corps où le héros affronte un des tueurs (Earl Holliman) puis Jack dans un combat qui rappelle les westerns d'Anthony Mann, *The naked spur* (p. 34) ou *Bend of the river* (p. 402) ; ce rapprochement fait d'ailleurs mesurer la différence entre un petit film bien enlevé et un chef-d'œuvre.

Faust Alexandre Sokourov, Russie, 2011, 139 mn

Dernier volet, en allemand, de la tétralogie du réalisateur (*Moloch* p. 108, *Telets* p. 1384 et *Solntse* p. 923). Dont on retrouve le goût pour les images pas toujours très piquées, les dominantes verdâtres et les anamorphoses. C'est un univers sale et assez sordide situé dans un passé indéfini, celui d'un Moyen-Âge superstitieux où l'on porterait redingote. Faust (Joannes Zeiler) y est accompagné de l'usurier Méphisto (Anton Adasinsky) qui, nu, a l'aspect d'un croisement entre serpent et cochon. Un monde déjà un peu de l'autre côté où il est presque naturel de vendre son âme au Diable, puis de s'en aller avec lui dans une sorte d'Enfer islandais où les geysers tiennent lieu de flammes.

Cette magnifique adaptation de Goethe est malheureusement un peu trop longue. Apparition d'Hanna Schygulla en prétendue épouse de Méphisto.

Tutti a casa *La grande pagaille*, Luigi Comencini, Italie, 1960, 117 mn

8 septembre 1943 : Badoglio conclut un armistice avec les Alliés. Les soldats démobilisés tentent de rentrer chez eux dans un pays ravagé par les Allemands et les bandes fascistes qui cherchent à les enrôler dans l'armée reconstituée de Graziani ; nous suivons le destin de quatre d'entre eux.

Codegato (Nino Castelnuovo) est abattu en voulant protéger une jeune Juive (Carla Gravina) trahie par son patronyme, un nom de ville (Modena). Fornaciari (Martin Balsam) retrouve ses pénates mais est embarqué par les fascistes en même temps qu'un Américain qui s'y cachait. L'officier Innocenzi (Alberto Sordi) voyage un temps dans la camionnette d'une jeune femme dont les sacs de farine seront volés par une foule affamée. Il rejoint, puis fuit son père (Eduardo De Filippo) qui voulait l'obliger à rallier l'armée Graziani avant de retrouver sa dignité en tirant sur les Allemands derrière une mitrailleuse, près du cadavre de Ceccarelli (Serge Reggiani) abattu le 28 septembre, au second jour d'une insurrection immortalisée par l'épique *Bataille de Naples* (p. 259).

Slogan sur les murs : CREDERE, OBBEDIRE, COMBATTERE.

Phantom F. W. Murnau, Allemagne, 1922, 119 mn

Lorenz (Alfred Abel), modeste employé de mairie et rimailleur du dimanche, tombe amoureux de l'inaccessible Veronika (Lya de Putti). Il se console auprès de son sosie Mellitta qui lui réclame de l'argent ; il s'en procure auprès de sa tante (Grete Berger), une usurière qui croit l'aider à publier sa poésie. Il finit par participer au cambriolage de ladite tante, ce qui le mène en prison. À sa sortie, il rentre dans le droit chemin, soutenu par Marie (Lil Dagover) qui l'a toujours aimé.

Tourné après *Nosferatu* (p. 593), ce film n'en retrouve que rarement le brio.

Gravity Alfonso Cuarón, USA, 2013, 87 mn

Seule survivante d'un désastre survenu dans une station spatiale américaine, Ryan Stone (Sandra Bullock) rentre sur Terre en transitant par deux autres stations, une russe puis une chinoise. Elle est pratiquement seule durant tout le film, si l'on excepte Matt Kowalski (George Clooney), son collègue qui se perd au début dans l'espace et revient sur la fin – mais ce n'est qu'un rêve – et le contrôleur (Ed Harris) dont on ne connaît que la voix puisqu'il est à Houston.

Le sujet du film n'est pas la gravité – ce n'est qu'aux toutes dernières images que Ryan retrouve le plancher des vaches – mais son absence. On suit, étonné, les déambulations de l'héroïne en apesanteur dans un vaisseau désert : c'est Fred Astaire dans *Royal Wedding* (p. 1429) en plus impressionnant. L'arrière-plan, la Terre vue du Ciel est magnifique : on reconnaît le Sinaï, la Terre de Baffin, etc.

Requiem for a dream Darren Aronofsky, USA, 2000, 101 mn

Quatre destins entrecroisés de drogués. Harry (Jared Leto) et Tyrone (Marlon Wayans) se procurent la précieuse substance au moyen de petits trafics qui mènent Tyrone le Noir en prison où il est victime de brimades racistes. C'est plus grave pour Harry dont le bras gauche, infecté à force de piquouzes, est amputé. Sa copine de Harry Marion (Jennifer Connelly) obtient de la drogue en faisant des pompiers à un dealer qui l'exhibe dans des spectacles pornographiques.

Sara, mère de Harry (Ellen Burstyn, remarquable) est une Juive de Brooklyn déjà droguée à la télé-réalité. Désireuse d'apparaître dans une émission à la con, elle commence un régime amaigrissant qu'elle améliore avec des amphétamines dont elle devient dépendante. Ayant perdu contact avec la réalité, elle est finalement internée dans un asile où on lui inflige de terrifiants électrochocs. Le film se termine sur des plans montrant les quatre personnages en position fœtale.

Des passages style clip vidéo rendent compte du caractère compulsif des prises de drogue ; un engrenage infernal souligné par la musique de Clint Mansell.

L'ennui Cédric Kahn, France, 1998, 120 mn

D'après Alberto Moravia. Martin (Charles Berling) rencontre Cécilia (Sophie Guillemin), une toute jeune fille avec laquelle il entretient des rapports sexuels intenses. Découvrant qu'il la partage avec un autre amant, Momo, il cherche à l'avoir pour lui seul, en vain. Le désir de Martin pour cet être insaisissable s'exacerbe – "Plus je la prends et moins je la possède". Quand elle part quinze jours avec Momo en Corse, Martin à demi fou tente de se tuer en voiture ; il se retrouve sur un lit d'hôpital. En contrepoint, son ex-épouse (Arielle Dombasle), blessée au poignet : elle a trouvé le bonheur avec un amant très brutal.

Incompreso *L'incompris*, Luigi Comencini, Italie, 1966, 100 mn

Duncombe (Anthony Quayle), consul anglais à Florence, vient de perdre sa femme. Il a deux enfants, Andrew qu'il n'aime guère et le jeune Miles qui a droit à toute son attention. L'un a beau quémander l'amour de son père, toutes ses tentatives se retournent contre lui ; il faut dire que l'autre, charmeur et roublard, sait à merveille lui savonner la planche et le pousser à la faute qui le fera punir. Quand Andrew est victime d'un accident mortel un peu provoqué par Miles, le père saura trouver *in extremis* quelques mots d'amour pour son fils. Avec John Sharp.

Film d'une déchirante vérité psychologique que je trouve insoutenable, ayant été moi-même l'aîné mal aimé manipulé par un frangin rusé. Pas franchement dans la même classe sociale, mais la misère affective est universelle. Comme dirait Malherbe, la garde qui veille aux barrières du Louvre n'en défend point nos rois.

Home sweet home Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1982, 88 mn

Stan (Eric Richard), postier de son état, aime bien s'attarder chez les épouses de ses collègues, que ce soit Hazel, la femme de l'ahuri Gordon (Timothy Spall), ou June, celle d'Harold, tout juste bon à faire des calembours, par exemple paracetamol–parrots eat'em all !

Tina, sa fille de quatorze ans, est le cadet de ses soucis. Quand une assistante sociale le convainc d'aller la chercher au foyer où elle est placée pour s'en occuper le temps d'un week-end, Stan ne peut s'empêcher d'inviter Gordon, prétexte à lutiner Hazel ; déboule alors June et les deux maîtresses se querellent sous les yeux inexpressifs de Tina qui ronge son frein. Plus tard, l'empathique assistante a fait place à un pédant marxisant et sa logorrhée passe au-dessus de la tête de Sam. Le dernier plan montre Tina seule ; qui donc va faire attention à elle maintenant ? Comme souvent, Leigh fait un film bouleversant avec des riens.

Witness for the prosecution *Témoin à charge*, Billy Wilder, USA, 1957, 116 mn

Adaptation d'une pièce d'Agatha Christie qui sort pour une fois du *whodunit*. L'idée est basée sur l'erreur de logique très répandue (p. 46) qui transforme une preuve fautive en réfutation. Ici, une épouse (Marlene Dietrich) témoigne contre son mari (Tyrone Power) accusé d'un meurtre qu'il a par ailleurs réellement commis ; mais une providentielle inconnue (la même, affublée d'une perruque et d'un accent cockney) livre à la défense des lettres dans lesquelles l'épouse-témoin à charge avoue son intention de mentir au procès.

Cet excellent film jouit d'une distribution superlative, dominée par le couple désopilant formé par l'avocat (Charles Laughton) et son infirmière (Elsa Lanchester, épouse de Laughton) qui cherche à l'empêcher de fumer et de picoler.

Ai no korīda *L'empire des sens*, Nagisa Ōshima, Japon, 1976, 98 mn

Film pornographique très réussi basé sur l'érotisme suicidaire du couple formé par Kichizō Ichida (Tatsuya Fuji) et Sada Abe (Eiko Matsuda) dont les ébats prirent fin avec le décès de l'homme par asphyxie et l'amputation de son membre par sa maîtresse, retrouvée trois jours après dans un grand état d'exaltation... c'était en 1936. Cette "corrida de l'amour" (titre japonais) qui se termine par la mise à mort du taureau et la prise de ses "oreilles" est une recherche éperdue qui ne peut déboucher que sur la mort : "Si tu commences à m'étrangler, ne t'arrête pas en chemin, ça fait trop mal après".

Aucune édulcoration du propos – pour complaire à Sada, Kichizō baise une geisha hors d'âge qui s'oublie au moment de l'orgasme – ni des images, par ailleurs soignées : on voit le membre en érection la pénètrer et l'œuf dur qu'il lui met dans la chatte avant de le manger. Avec Taiji Tonoyama.

Avant que j'oublie Jacques Nolot, France, 2007, 105 mn

Le quotidien de Pierre (le réalisateur), homosexuel de 60 ans et séropositif qui rechigne à se soigner, entre ses gigolos (100 € la séance) et son psychanalyste (80 € seulement). C'est cru : "– Lèche-moi les couilles" ou "– À fond je te prie" avec des détails qui frisent la complaisance, ainsi quand le héros se chie dessus place Pigalle. C'est un univers d'hommes, rapprochés par la marginalité, où l'on échange des informations sur les tarifs et les mensurations – "Il a une grosse queue" – et où l'on trouve parfois de l'affection, voire de l'amour. Par exemple pour le vieux Toutoune qui vient de décéder et dont Pierre aurait été légataire si la famille ne veillait au grain. Et beaucoup de solitude aussi, de désarroi devant la vieillesse ; qu'on devine quand Pierre, pathétique, se travestit dans la séquence finale, au son de la marche funèbre de la 5ème de Mahler.

Ce film sans concessions est largement autobiographique. Témoin, le siège de coiffeur dans l'appartement, comme sorti de *La Matiouette* (p. 289), ainsi que le passé de prostitué homosexuel du héros qui a bien connu Roland Barthes.

La duchesse d'Avila Philippe Ducrest, France, 1973, 344 mn

Adaptation télévisée du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, tournée à l'Alhambra de Grenade et dans la sierra Nevada, décor habituel des westerns spaghetti. Moins satisfaisante que celle de Wojciech Has (p. 496) : on déplorera la disparition totale des histoires à tiroirs imbriquées comme des poupées gigognes et donc de l'humour implicite de ce style de narration. Pire, le quatrième et dernier épisode trahit le roman en lui greffant l'histoire de la duchesse d'Avila, prétexte pour le réalisateur à donner le premier rôle à son épouse et actrice (lambda) préférée.

Creature from the black lagoon Jack Arnold, USA, 1954, 79 mn

Un homme à branchies est repéré dans un lagon d'Amérique du sud. D'où de longues poursuites sous-marines qu'il faut sans doute voir en 3D. L'amour de la créature préhistorique pour la charmante Kay (Julie Adams) a un côté touchant qui rappelle (un peu) *La Belle et la Bête* (p. 82).

Le million René Clair, France, 1931, 81 mn

Michel (René Lefèvre) a touché le gros lot d'une loterie hollandaise. Il avait malheureusement mis le billet dans une vieille veste que sa fiancée (Annabella) vient de donner au sympathique voleur La Tulipe (Paul Ollivier). D'où une course-poursuite pour récupérer le haillon qu'un chanteur d'opéra utilise sur scène.

Les personnages sont comme des pantins – créanciers, policiers, voleurs – qui défilent en s'agitant mécaniquement sur des airs scandés... quand ils ne se livrent pas à une parodie de rugby avec pour ballon le veston qui atterrit sur le toit d'un taxi dont le chauffeur est joué par Raymond Cordy, l'autre récurrent du réalisateur avec Ollivier. Tout ça a bien mal vieilli.

Accident Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1967, 102 mn

Un collège d'Oxford. Bien que marié à Rosalind (Vivien Merchant), Stephen (Dirk Bogarde) guigne la jeune Anna (Jacqueline Sassard), une étudiante autrichienne qui s'affiche avec un camarade (Michael York) tout en étant en réalité la maîtresse de son collègue Charley (Stanley Baker) ; que Stephen jalouse d'autant plus qu'il est devenu une espèce de célébrité audio-visuelle.

Ce scénario d'Harold Pinter est moins percutant que celui du *Servant* (p. 911).

The fisher king Terry Gilliam, USA, 1991, 138 mn

Jack Lucas (Jeff Bridges) veut se racheter d'avoir, très indirectement, causé un massacre. Dans lequel a péri l'épouse bien aimée de Parry (Robin Williams), devenu un marginal inconsolable. Assisté de sa compagne Anne (Mercedes Ruehl) il décide de rapprocher le veuf de la jeune et gauche Lydia (Amanda Plummer).

Dégoulinant de bons sentiments et écrasé par le cabotinage de Williams, le film laisse affleurer le style inimitable de Gilliam dans les cadrages en contre-plongée, les clochards du Manhattan bridge, le sous-sol aux canalisations géantes, les papiers qui volent dans les rues et ce messager chantant tout droit sorti de *Brazil* (p. 1728)... sans parler du récurrent chevalier rouge que Parry croit voir dans la rue. La chanson qui traverse le film, *How about you ?* – "I like New York in spring, I like a Gershwin tune" – est tirée de *Babes on Broadway* (1941).

Tre fratelli *Trois frères*, Francesco Rosi, Italie, 1981, 107 mn

Un télégramme du père (Charles Vanel) rappelle trois frères dans les Pouilles pour l'enterrement de leur mère. Raffaele (Philippe Noiret) est un juge, Nicola (Michele Placido) un ouvrier et Rocco (Vittorio Mezzogiornio) un éducateur spécialisé. Revenu sur le lieu de son enfance, chacun vit ses propres fantasmes, respectivement celui d'être assassiné par les Brigades Rouges, de retrouver l'épouse dont il est séparé ou juguler la délinquance enfantine. Tandis que dans ses rêves, le père est ramené à son voyage de noces et une alliance égarée dans le sable...

En dépit des querelles de Raffaele et Nicola sur la politique, il manque quelque chose à ce film pour nous intéresser vraiment.

La nave delle donne maleddette *Le navire des filles perdues*, Raffaello Matarazzo, Italie, 1953, 95 mn

L'Espagne du XVIII^e^ siècle. Consuelo est condamnée à la déportation pour un infanticide commis en réalité par sa cousine Isabella. Elle se retrouve encagée avec des prostituées sur un bateau pour les Colonies où se trouvent aussi Isabella, en voyage de noces, et Da Silva, l'avocat de Consuelo, passager clandestin (!). La vérité éclate mais le capitaine du navire, auquel Isabella s'est donnée, prend le parti de la criminelle et fait fouetter Da Silva et Consuelo. Révolte des mauvaises filles (on reconnaît Kerima) avec des arguments bien à elles qui mettent l'équipage de leur côté puis scènes de sadisme et d'orgie avec seins à l'air. Seuls Consuleo et Da Silva échappent à l'incendie et à l'explosion de ce réjouissant navire.

Fatti di gente perbene *La grande bourgeoise*, Mauro Bolognini, Italie, 1974, 110 mn

D'après un fait divers qui défraya la chronique en 1902. Tullio Murri (Giancarlo Giannini) assassine son beau-frère (Paolo Bonacelli), lequel était odieux avec sa sœur Linda (Catherine Deneuve). Il se trouve que Tullio et Linda sont les enfants du célèbre médecin Murri (Fernando Rey), libre-penseur aux idées socialistes. Quand le fanatique juge Stanzani (Marcel Bozzuffi) prend le dossier en main, c'est l'Église qui règle ses comptes : "Les assassins sont des socialistes donc tous les socialistes sont des assassins". Les peines sont en conséquence très lourdes, 30 ans pour Tullio dont ni la maîtresse (Tina Aumont) ni la sœur ne sont épargnées. Cette dernière était-elle l'instigatrice du crime ? Elle fut en tout cas graciée après que Murri père eut sauvé la fille du Roi, atteinte de typhoïde.

L'époque inspire Bolognini (e.g., *Metello*, *L'héritage*, pp. 1870, 517) dont le sens plastique s'exprime à travers de magnifiques plans de Venise et Bologne. Avec Laura Betti et Rina Morelli.

Gremlins 2 : the new batch USA, Joe Dante, 1990, 106 mn

La boutique newyorkaise d'un vieil antiquaire chinois (Keye Luke) est détruite à sa mort pour laisser place à un immeuble accueillant un centre commercial et le laboratoire de biologie du docteur Catheter (Christopher Lee). C'est dans ce monde que va évoluer le gentil Gizmo que l'antiquaire gardait à l'ombre, en se gardant bien de le mouiller ou de le nourrir après minuit. Inutile de dire que ces précautions ne seront pas suivies et que Gizmo va engendrer, à son corps défendant, une armée de bestioles diaboliques qui sèment la zizanie dans l'immeuble.

Cette sauce rallongée de *Gremlins* (p. 1351) vaut pour quelques trouvailles, par exemple le gremlin façon ptérodactyle recouvert de ciment qui s'envole pour se poser sur la corniche d'une église où il devient gargouille ; et le gag final d'un gremlin grimé comme une "folle" qui séduit un des yuppies de service.

Ce film invertébré est aussi une œuvre de cinéphile : Catheter transporte une gigantesque cosse tout droit sortie d'*Invasion of the body snatchers* (p. 1005), un gremlin dentiste pratique la torture à la roulette en posant la question "Is it safe ?" entendue dans *Marathon man* (p. 228) et le critique Leonard Maltin fait une courte apparition. Avec Dick Miller et Kathleen Freeman.

Fantasmi del mare Francesco De Robertis, Italie, 1948, 99 mn

Le 8 septembre 1943, fin de la guerre pour les Italiens ; une fausse bonne nouvelle car ils sont immédiatement envahis par les Allemands, cf. *Tutti a casa* (p. 837). Dans le port de Pola, en Istrie alors italienne, le navire militaire *Alfa due* prend la mer en catastrophe. Début de mutinerie des hommes qui voudraient que le vaisseau soit sabordé. Les avions allemands attaquent et blessent mortellement le capitaine ; sept jeunes marins sont noyés derrière la porte étanche qu'il faut bien fermer quand le bâtiment est touché par une torpille.

Film aux magnifiques images de mer dans la lignée du *Cuirassé Potemkine* (p. 946). L'interprétation est dominée par Raf Pindi dans le rôle du sous-officier qui a verrouillé la porte fatale et reste à jamais hanté par le souvenir des victimes.

Born to be bad *La femme aux maléfices*, Nicholas Ray, USA, 1950, 90 mn

Christabel (Joan Fontaine) chipe Curtis (Zachary Scott) à sa cousine Donna (Joan Leslie). Pour se faire épouser par ce naïf plein aux as auquel elle préfère Nick (Robert Ryan), un écrivain dont le seul défaut est d'être fauché. Ayant rendu visite à Nick sous prétexte d'aller voir une tante alitée, elle donne à son retour des nouvelles de la malade... laquelle venait en fait de trépasser. Prise la main dans le sac, la mauvaise femme est chassée par son époux, conclusion morale d'un film peu caractéristique de son auteur. Avec Mel Ferrer en peintre mondain.

The man with the golden arm *L'homme au bras d'or*, Otto Preminger, USA, 1955, 119 mn

Triple dépendance pour Frankie Machine (Frank Sinatra) : à sa femme Zosh (Eleanor Parker) qu'il a épousée par culpabilité d'avoir provoqué l'accident qui lui vaut d'être en fauteuil roulant, au jeu de poker où elle le pousse à mettre son "bras d'or" au service d'un organisateur de parties clandestines (Robert Strauss) et enfin à la drogue qui lui interdit de devenir musicien professionnel. S'étant fait prendre en train de tricher, il est banni à jamais du poker qu'il ne pratiquait qu'à contre-cœur. Son amie de cœur Molly (Kim Novak) l'aide ensuite à se sevrer et c'est libéré qu'il va affronter Zosh qui simulait la paralysie pour le garder : démasquée, elle se jette dans le vide, non sans avoir auparavant utilisé le sifflet de détresse qu'elle porte au cou. Véritable *happy end*, elle en meurt ; Frankie peut donc partir le cœur léger avec Molly.

Ce film, célèbre à cause du combat mené par le réalisateur contre le Code qui ne voulait pas entendre parler de drogue, reste bien timide en comparaison de *Razzia sur la chnouf* (p. 501) sorti en même temps. Un acteur à l'étonnante tête de tortue, Arnold Stang, joue le meilleur ami de Frankie. Génerique de Saul Bass.

Justice est faite André Cayatte, France, 1950, 103 mn

Elsa Lundenstein (touchante Claude Nollier) est jugée pour le meurtre de son concubin. Cupidité ou compassion pour un cancéreux en phase terminale ? Et les sept jurés, tous bien individualisés, sont-ils compétents ? L'un (Noël Roquevert) est une pitoyable ganache militaire antisémite sur les bords, un autre (Jacques Castelot) donne des leçons de morale en oubliant sa goujaterie à l'égard d'une maîtresse qu'il vient de larguer – il apprend après le procès qu'elle s'est suicidée. Un catholique fervent (Jean-Pierre Grenier) est adepte du "Tu ne tueras point" ; son collègue (Raymond Bussières) lui fait observer qu'il envoie ainsi une femme à la guillotine. C'est sans doute pour ça que l'épouse inculpée obtient les circonstances atténuantes et en prend pour cinq ans, ce qui est trop si elle est innocente, pas assez si elle est coupable nous dit la voix off qui met les points sur les ı. L'euthanasie n'est pas plus au centre du film que dans *Meurtres ?* (p. 225) : c'est le fonctionnement de la Justice que Cayatte décortique de façon impitoyable.

L'imbrication entre la vie privée des jurés et le verdict est patent dans le personnage joué par Valentine Teissier, femme plus que mûre qui se croyait courtisée par le séduisant Cremer (Michel Auclair). Profondément blessée en apprenant qu'amant de l'inculpée, il ne cherchait qu'à influencer une jurée, elle trouve dans sa souffrance matière à comprendre l'auteure de l'euthanasie. Le président du tribunal est joué par Antoine Balpêtré qui fit trois mois de prison pour avoir prononcé un discours lors des obsèques de l'immonde Philippe Henriot.

Sanatorium pod klepsydra *La clepsydre*, Wojciech Has, Pologne, 1973, 124 mn

Un train au contrôleur aveugle dépose Jósef (Jan Nowicki) devant l'étrange sanatorium où son père Jakub (Tadeusz Kondrat) vient de mourir. Cependant, à cause des distortions temporelles, il est peut-être encore vivant, assure le médecin (Gustaw Holoubek). En errant dans la clinique, Jósef retrouve sa mère (Irena Orska) et un enfant qui pourrait être lui-même. Il traverse divers lieux, une sorte de ghetto puis un étrange musée d'automates à l'image de gloires du XIX^{e} siècle comme l'infortuné Maximilien qui s'abîme en tombant, laissant apparaître les rouages de son visage ; au dehors, des militaires noirs en uniforme du Premier Empire. Puis réapparaît Jakub qui débite de la toile mangée par la vermine à des clients hassidiques avant d'aller rejoindre des filles de joie. Quand ce père meurt pour de bon, Jósef chausse des yeux de porcelaine : il est temps pour lui d'endosser l'uniforme du contrôleur aveugle.

Le chef d'œuvre de Has se présente comme un capharnaüm mémoriel : Jósef erre dans les ruines du passé, le sien et celui d'une communauté disparue. Pièces à moitié condamnées où sont remisés des meubles sur lesquels traînent des oiseaux morts en état de décomposition ; par la fenêtre, un cimetière juif enneigé.

To each his own *À chacun son destin*, Mitchell Leisen, USA, 1946, 117 mn

Les États-Unis, à la fin de la Grande Guerre. Jody (Olivia de Havilland) a une brève liaison avec un aviateur qui trouvera la mort en France. Fille-mère, elle se fait chiper son fils par une amie qui venait de perdre le sien en couches : le lourd conformisme d'une petite ville américaine lui interdit de réclamer l'enfant. Après diverses tentatives infructueuses, elle part, ayant fait fortune dans les cosmétiques, pour l'Angleterre. C'est là qu'elle accueille, en 1944, son fils Gregory (John Lund), aviateur lui aussi et en permission pour voir sa fiancée. Il n'a qu'un vague souvenir de cette amie de la famille qu'il n'aimait pas trop mais qui se débrouille, grâce à lord Desham (Raymond Culver) – sorte de *Deus ex machina* – pour arranger un mariage express avec sa fiancée. Laquelle fait remarquer à Gregory que cette "tante" a pour lui, qui se sait adopté, les yeux d'une mère. "I think it's our dance, Mother" dit-il en allant retrouver Jody qui valsait avec Desham.

Pour une fois, le code Hays a été bénéfique au scénario, puisque la punition pour le sexe hors mariage est à la base de ce magnifique mélo à la fin bouleversante. Olivia revient à l'écran avec un de ses plus beaux rôles après une absence de trois ans due à ses démêlés avec la Warner. Elle avait, en effet, demandé à sortir des sempiternels rôles de fiancée du héros auxquels elle était cantonnée ; le studio avait répliqué en la mettant au piquet pour six mois et en prolongeant son contrat d'autant !

Moby Dick John Huston, USA, 1956, 110 mn

Adaptation du chef d'œuvre de Melville dans un film aux couleurs sourdes, façon sépia. Superbe galerie de seconds rôles dont Leo Genn, Harry Andrews, Richard Basehart et Friedrich von Ledebur – le harponneur indien Queequeg. Mais l'Achab de Gregory Peck passe à côté de la démesure monomaniaque d'un capitaine acharné à la destruction de son double, un projet qui ne peut mener qu'à l'anéantissement, comme l'a prophétisé "Élie" (Royal Dano).

Apparition d'Orson Welles en pasteur, sujet de son prêche "Jonas et la baleine".

Hair Miloš Forman, USA, 1979, 121 mn

Le spectacle (1967) est à l'origine un gloubi-boulga où l'on trouve pêle-mêle : sexe, drogue, Hare Krishna, New Age et cheveux longs. Pour lier ces éléments hétéroclites, la guerre du Vietnam tellement détestée qu'elle fait passer la pilule. Tournée avec dix ans de retard cette adaptation d'un show déjà complètement ringardisé est une bonne surprise. Excellemment filmée, on peut la voir comme la recréation d'une époque marquée par la désinvolture et la superficialité du mouvement hippie. Avec John Savage, Treat Williams et Beverly D'Angelo ; ainsi que Nicholas Ray, en fin de vie, dans un rôle de général.

The garden of Allah *Le jardin d'Allah*, Richard Boleslavski, USA, 1936, 79 mn

Boris (Charles Boyer) cache un lourd secret : il a rompu ses vœux monastiques et s'est enfui en emportant la recette de la liqueur, spécialité du couvent d'El Agarnin. Aux confins du désert, il rencontre et épouse Domini (Marlene Dietrich), laquelle, horrifiée en apprenant sa forfaiture, le convainc de retourner à la Trappe : la fabrication de "Lagarnine" pourra reprendre. Scénario effarant pour cette production Selznick, un des tout premiers longs-métrages en Technicolor trichrome servi par la somptueuse photo de W. Howard Greene. Avec Joseph Schildkraut et John Carradine en Arabes folkloriques, Basi Rathbone en comte italien et C. Aubrey Smith en prêtre compréhensif.

Hush ! Ryōsuke Hashiguchi, Japon, 2001, 130 mn

La jeune Asako désire un enfant – et rien de plus – du bel homosexuel Katsuhiro, ce qui ne va pas sans problèmes de la part de la famille du jeune homme et, surtout, de son compagnon Naoya. Une sorte de famille à trois, centrée sur l'enfant à concevoir avec une pipette, semble finalement se dessiner. Sympathique et frais, le film n'égale cependant pas *Grains de sable* (p. 1372).

Katsuhiro s'occupe de maquettes de bateaux ; référence à Truffaut (p. 9) ?

Paradis pour tous Alain Jessua, France, 1982, 110 mn

Suicide manqué pour Alain (Patrick Dewaere, juste avant son suicide réussi). Il est traité grâce au tout nouveau "flashage" mis au point par le docteur Valois (Jacques Dutronc) et c'est une franche réussite. Débarrassé de toute angoisse, Alain réussit tout ce qu'il fait : sans jamais s'énerver, il trouve toujours la solution rationnelle, "utilitariste", aux problèmes. C'est ainsi qu'il pousse sa belle-mère vieillissante (Stéphane Audran) à faire des exercices physiques qui provoquent sa mort – c'est mieux pour elle. À un collègue (Philippe Léotard) qui voulait se suicider, il conseille plutôt l'accident d'automobile : les primes d'assurance-vie sont triplées, c'est mieux pour la famille. Pour son épouse Jeanne (Fanny Cottençon) lassée de lui qui ne pense qu'à baiser quand il ne se repaît pas de publicité télévisuelle, la solution est le flashage ; mais en se débattant, elle provoque la chute d'Alain dans les escaliers. C'est dans un fauteuil roulant qu'Alain assiste désormais aux ébats de son épouse avec le docteur Valois, lequel s'est auto-flashé pour neutraliser l'angoisse injustifiée qu'il éprouvait quant à son invention.

Bonne nouvelle pour les benthamistes, les enfants de flashés naissent flashés.

Possession Andrzej Żuławski, RFA, 1981, 124 mn

Berlin. Mark (Sam Neill aux faux airs de Jack Nicholson) découvre que son épouse Anna (Isabelle Adjani) le trompe. Pas avec Heinrich (Heinz Bennent) mais avec une créature tapie dans un grand appartement situé en face du Mur pour laquelle elle n'hésite pas à tuer car elle lui procure une intense satisfaction sexuelle. Helen, l'institutrice du fils du couple, est un sosie d'Anna... en attendant l'apparition d'un double de Mark ; bref, on n'y comprend rien. Entre scènes de ménage et crimes commis pour nourrir la bête, le réalisateur crée une atmosphère d'hystérie permanente avec une caméra qui finit rapidement par lasser, comme dans *Diabeł* (p. 295). Dans le genre, *La région sauvage* (p. 275) sera plus réussi.

Il vedovo *Le veuf*, Dino Risi, Italie, 1959, 87 mn

Nardi (Alberto Sordi), fabriquant d'ascenseurs peu doué, accumule les dettes. Sa richissime épouse Elvira (Franca Valeri) lui refuse sa caution en le traitant de crétin. Divine surprise, le train qui emmenait sa femme en Suisse étant tombé dans un lac, voici Nardi veuf, pas trop éploré et entouré de la sollicitude de ses créanciers. Hélas, la "mauvaise nouvelle" était fausse car Elvira, s'étant ravisée à la dernière minute, avait préféré partir en voiture. Le veuf décide alors d'organiser un accident d'ascenseur pour son épouse, avec l'aide de trois complices ; le piège est tellement bien millimétré que c'est lui qui est tué. Dernier plan sur un cortège funèbre : le veuf est enterré par sa veuve.

Sleuth *Le limier*, Joseph Mankiewicz, USA, 1972, 138 mn

Andrew Wyke (Laurence Olivier), auteur de romans policiers snobinards – son détective porte le nom puant de Saint John Lord Merridew – invite Milo Tindle (Michael Caine), amant de son épouse et coiffeur d'origine italienne. Et le convainc de participer à un faux cambriolage mais l'abat quand il part avec le butin, certain de l'impunité. Deux jours plus tard, le détective Doppler (Alec Cawthorne, hétéronyme de Caine) vient enquêter sur la disparition de Milo ; Andrew proclame qu'il s'est contenté de remettre à sa place un wop reparti la queue entre les jambes après qu'il a tiré sur lui à blanc. Mais le policier insiste et Andrew se trouve en bien mauvaise posture... jusqu'à ce que Doppler enlève son déguisement. C'est en fait Milo qui ne s'estime pas quitte pour autant : prétendant avoir tué la femme d'Andrew et disposé des indices l'incriminant, il lui impose un jeu de piste indigne de son cher Merridew. Après cette seconde humiliation, Milo se dispose à partir quand Andrew, joueur mais mauvais perdant, recommence le coup du cambrioleur surpris et l'abat, cette fois-là pour de bon. Il n'avait pas cru Milo qui prétendait avoir renseigné la Police sur le simulacre précédent. Or ce dernier, pour une fois, n'avait pas menti : Andrew ne s'en tirera pas.

Cet excellent théâtre filmé utilise un décor saturé dominé par un buste de Poe et peuplé d'automates qui font écho à la componction d'Andrew.

The snows of Kilimanjaro *Les neiges du Kilimandjaro*, Henry King, USA, 1952, 114 mn

La jambe infectée lors d'un safari, l'écrivain Harry Street (Gregory Peck) se remémore sa chère Cynthia (Ava Gardner), morte lors de la Guerre d'Espagne. Quand la dévouée Helen (Susan Hayward) perce l'abcès, hyène et vautours déguerpissent. Adaptation académique d'Hemingway, cf. *Le soleil se lève aussi* (p. 1755).

The picture of Dorian Gray *Le portrait de Dorian Gray*, Albert Lewin, USA, 1945, 106 mn

D'après Oscar Wilde. Le très beau Dorian Gray (Hurd Hatfield) est éternellement jeune : à quarante ans il semble en avoir vingt. C'est son portrait qui vieillit à sa place et qu'il doit cacher tant il trahit la dégradation morale de son modèle.

Film d'un académisme pesant, servi par d'excellents acteurs : George Sanders, Donna Reed et surtout Angela Lansbury dans le rôle de la touchante Sibyl, première victime de Dorian. Quelques plans en Technicolor – il manque deux de ces inserts – scandent la dégradation du tableau. La taverne où se produit Sibyl, The two turtles, trouvera un équivalent espagnol dans *Pandora* (p. 1580) : Las dos tortugas. Référence à la peinture hollandaise (Pieter de Hooch).

Detective story *Histoire de détective*, William Wyler, USA, 1951, 103 mn

L'activité d'un commissariat de New York sert de toile de fond au portrait d'un officier de police, McLeod (Kirk Douglas), maladivement obsédé par le devoir. Il s'acharne contre un avorteur (George Macready) au point de l'envoyer à l'hôpital mais est désarçonné en apprenant que son épouse (Eleanor Parker) avait eu, avant de le connaître, affaire à ce triste personnage. Ce personnage impitoyable retrouve toutefois une sorte d'humanité en se jetant contre un criminel (Joseph Wiseman) qui a réussi à s'emparer d'un pistolet et meurt sous ses balles.

Comme la plupart des films tirés de pièces de théâtre, cette variation sur la parabole de la paille et de la poutre est trop bien huilée.

Roma, ore 11 *Onze heures sonnaient*, Giuseppe De Santis, Italie, 1952, 103 mn

Ce film néo-réaliste, sans doute le chef d'œuvre de l'auteur, est basé sur un fait divers authentique : l'écroulement de l'escalier sur lequel attendaient environ deux cents jeunes candidates à un poste de dactylo. Excellent prétexte pour croiser des destinées diverses, comme celle de Simona (Lucia Bosè), fille de bonne famille mésalliée à un artiste sans le sou (Raf Vallone), ou de la prostituée Caterina (Lea Padovani) qui tente en vain de "s'en sortir". Sans oublier Angelina (Delia Scala), bonne lassée de servir qui décide de rentrer dans sa campagne, Adriana (Elena Varzi) enceinte d'un homme marié et Clara (Irene Galter) qui profite d'une interview pour faire entendre sa belle voix à la radio.

Dans cette Rome pluvieuse, la Police cherche aussi des coupables et commence à cuisiner Luciana (Carla Del Poggio) dont la sortie tumulteuse dans les escaliers aurait provoqué le fatal accident. Mariée à un chômeur (Massimo Girotti), elle est à deux doigts de se suicider ; les pandores renoncent finalement à incriminer les lampistes. Avec Paolo Stoppa.

That cold day in the park Robert Altman, USA, 1969, 103 mn

Vancouver. Frances (Sandy Dennis), une jeune vieille fille, ramasse dans un parc un garçon de vingt ans (Michael Burns) qu'elle installe chez elle. Le jeune homme profite de la situation en feignant d'être muet ; pire, lors d'une absence de Frances, sa sœur hippie vient prendre un bain avant de se mettre à l'émoustiller. Ceci à l'insu de Frances qui s'offre au garçon pour en avoir un enfant ; en attendant elle le séquestre puis, comme il se refuse, paie une prostituée pour coucher avec lui, avant de la poignarder : elle a perdu toute notion de la réalité.

Altman délaissait la télévision pour le grand écran avec ce film attachant, mais peu typique de sa future manière. Petit rôle pour Michael Murphy, qui deviendra un récurrent du réalisateur.

Young Mr. Lincoln *Vers sa destinée*, John Ford, USA, 1939, 96 mn

Jeune avocat dans un patelin de l'Illinois, Abraham Lincoln (Henry Fonda affublé d'un faux nez) prend la défense de deux frères (dont Richard Cromwell des *Trois lanciers du Bengale*, p. 20) poursuivis pour meurtre par un procureur expérimenté (Donald Meek). Au terme d'un procès comme les aime le cinéma américain, il parvient à confondre Cass (Ward Bond), le véritable coupable.

C'est un Lincoln largement imaginaire que campe Henry Fonda : il lui fait même siffler *Dixie*, futur hymne officieux du Sud que personne ne connaissait – et pour cause ! Et donc une sorte de portrait du futur président en homme chaleureux, faussement naïf et non dénué d'humour dont on retrouvera la silhouette maladroite et longiligne dans *Lincoln* (p. 829). Le monologue du héros près de la tombe de son épouse annonce celui de *She wore a yellow ribbon* (p. 938).

Mad Max 2 George Miller, Australie, 1981, 95 mn

Film utra-violent mettant en scène la lutte pour l'octane dans un monde post-atomique moyenâgeux où l'arme principale est l'arbalète. Une communauté, emmenée par le mythique Max (Mel Gibson) et son auxiliaire volant (Bruce Spence), arrive à échapper aux voyous motorisés du terrifiant Humungus au masque de fer.

Scénario simpliste pour un film dont le principal intérêt réside dans son ancrage australien : le paysage de l'Outback est splendide. Quant aux acteurs, ils ont l'accent aussie ("to-day" – aujourd'hui – devient "to die" – mourir). L'utilisation du boomerang comme arme de jet est purement fantaisiste.

A Canterbury tale Michael Powell, Grande-Bretagne, 1944, 119 mn

Le village fictif de Chillingbourne, près de Canterbury, en 1943. Les cheveux d'une jeune femme (Sheila Sim) sont aspergés de colle par le mystérieux "Glue Man" qui n'en est pas à sa première victime. Deux sergents, un Anglais (Dennis Price) et un Américain, mènent une enquête et démasquent le coupable, le notable local Colpeper (Eric Portman) qui voulait dissuader les fiancées des soldats à la guerre de prendre du bon temps avec les GI en garnison. Difficile de ne pas penser aux futures tondues de la Libération...

Comme plus tard *Une question de vie et de mort* (p. 289), ce film de propagande exalte discrètement l'amitié entre l'Angleterre et les États-Unis à travers leurs différences superficielles : le sens des chevrons sur le bras des sergents ou encore leurs accents. C'est aussi un hommage à la campagne du Kent où l'on croit voir les personnages de Chaucer et à la ville ravagée de Canterbury où des écriteaux mentionnent la nouvelle adresse des commerces à côté d'espaces béants. Dans le ciel une "saucisse" ; mais c'est la cathédrale qui monte la garde.

The hunchback of Notre-Dame *Quasimodo*, William Dieterle, USA, 1939, 117 mn

Reconstitution soignée pour les décors, figurants et costumes, avec un petit côté Brueghel, et plastique splendide. Excellente distribution dominée par le touchant Quasimodo de Charles Laughton au physique de gargouille tout à fait fidèle au personnage du roman. Mention pour Thomas Mitchell en Clopin Trouillefou.

Et Cedric Hardwicke, vicieux à souhait dans une trahison complète du personnage faustien de Claude Frollo. Car ce film semble tourné *contre* le chef d'œuvre de jeunesse d'Hugo. Le code Hays interdisant de mettre en scène un ecclésiastique libidineux, Frollo a été laïcisé. Finie l'$\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\gamma\kappa\eta$ de la chair : récupérant le prénom de Jehan – celui du frère ribaud de Frollo dans le roman –, il est devenu le sanguinaire procureur du royaume. Grâce à son saint homme de frère auquel échoit la dignité d'archidiacre, il garde cependant un pied dans la cathédrale, ce qui permet à Quasimodo de le précipiter du haut des tours. Cette scission du héros en deux personnages n'a pas été inventée pour l'occasion : déjà à l'œuvre dans la version Worsley (p. 1327), on la retrouvera dans la version Delannoy (p. 1867) qui, à part cette infamie, est plus fidèle à Hugo.

Autre trahison du roman, le *happy end* qui voit le bienveillant (!) roi Louis XI (Harry Davenport) accorder la grâce à Esmeralda (Maureen O'Hara) laquelle pourra convoler avec Gringoire (Edmond O'Brien, encore mince). Gringoire qui devient un chantre de la Révolution : il a publié un pamphlet sur la liberté de pensée. L'attaque de la cathédrale prend d'ailleurs des allures de prise de la Bastille – "À bas la noblesse" – avec trois siècles d'avance. Et n'oublions pas le ridicule procès auquel ne manquent que les "Objection, Votre Honneur".

Pourquoi s'acharner à adapter des œuvres qu'on n'aime ni ne comprend ?

I was a male war bride *Allez coucher ailleurs*, Howard Hawks, USA, 1949, 101 mn

L'Allemagne occupée de 1946. Partis de Heidelberg en side-car, le capitaine français Henri Rochard (Cary Grant) et son chauffeur, la lieutenante américaine Catherine Gates (Ann Sheridan), se livrent à une guerre des sexes le long des berges du Rhin. Elle tourne systématiquement au désavantage de l'homme qui n'arrive jamais à dormir. Qu'importe, ils se marient malgré les divers obstacles que l'Armée américaine dispose contre cette union. Démobilisé, Rochard souhaite donc suivre son épouse rapatriée aux États-Unis, ce que tout conjoint est en droit de faire sinon que le règlement n'a pas vraiment prévu qu'il s'agisse d'un homme. Henri continue à se heurter à des interdictions : "You can't sleerp here". Au moment d'embarquer à Brême, l'accès au navire lui est carrément refusé : c'est déguisé en femme qu'il réussit finalement à monter à bord. Avec Kenneth Tobey.

The americanization of Emily *Les jeux de l'amour et de la guerre*, Arthur Hiller, USA, 1964, 115 mn

1944 à Londres. Le lt-commander (capitaine de corvette) Madison (James Garner) est un "dog-robber" ; autrement dit, il est chargé de pourvoir au bien-être de l'amiral Jessup (Melvyn Douglas) auquel il sert d'ordonnance. Il lui procure aussi bien du champagne français qu'une partenaire anglaise capable de jouer au bridge dans une soirée, Emily (Julie Andrews), une jeune veuve de guerre avec laquelle il a bientôt une histoire d'amour. La franchise de Madison rend son personnage attachant : devant la mère d'Emily (Joyce Grenfell), qui a perdu un époux et un fils, il avoue détester la guerre et être un trouillard professionnel.

Las, Jessup, dans un état de surexcitation, décide que le premier mort sur les plages de Normandie doit être un *marine*. Il envoie à cet effet une équipe y tourner des images et, malgré tous ses efforts, Madison est lâché sur Omaha beach avec une caméra. Il voudrait bien tourner casaque, mais son collègue et ami Cummings (James Coburn) lui tire dans les jambes ; il trouve la mort un peu plus loin et l'image de son cadavre dans le sable, premier mort américain du débarquement, fait la une des journaux. Tristesse et deuil pour Emily – et même Jessup – et ravissement de Cummings devant ce destin exemplaire. *Happy end*, Madison n'était pas mort : Emily le convainc d'accepter de jouer au héros pour aller descendre la cinquième avenue en réclame vivante de l'héroïsme américain.

Ce film parle de façon émouvante des horreurs de la guerre au moyen d'un éloge de la lâcheté. Le ton humoristique sert admirablement le propos en désamorçant toute véhémence. On pense à *La scandaleuse de Berlin* (p. 1585).

The ladykillers *Tueurs de dames*, Joel & Ethan Coen, USA, 2004, 100 mn

Tom Hanks campe le professeur Dorr, sorte de faux sudiste pédant féru d'Edgar Poe qui loue le sous-sol d'une vieille Noire un peu zinzin pour y jouer de la musique baroque. En réalité pour y percer, avec ses quatre complices (dont Tzi Ma et G. K. Simmons), un tunnel jusqu'au coffre d'un casino voisin. Ayant découvert le pot aux roses, la propriétaire leur intime l'ordre de restituer le butin. Ils tentent sans succès de l'occire et finissent, l'un après l'autre, basculés depuis un pont dans la péniche d'ordure qui circule sur le Mississippi. La mémé cherche à rendre l'argent ; en vain, car la Police ne la prend pas au sérieux.

Certains ont cru détecter du racisme dans les pittoresques Noirs du film, dont la propriétaire (Irma P. Hall) ; alors qu'on ne s'est jamais ému des Juifs archétypaux de certains films des frangins – nommés Coen, il est vrai. Ce n'est cependant pas une réussite car le public cinéphile connaît les grandes lignes du scénario, *remake* d'un bijou signé Mackendrick (p. 1043). On s'amusera au mieux de l'IBS (irritable bowel syndrome) – la courante – dont est atteint un des personnages.

Earth vs. the flying saucers *Les soucoupes volantes attaquent*, Fred F. Sears, USA, 1956, 83 mn

Attaque de saucières sur Washington. Les trucages de Ray Harryhausen marquent leur âge et le film est bien bavard. Avec Hugh Marlowe et Morris Ankrum.

The strange love of Martha Ivers *L'emprise du crime*, Lewis Milestone, USA, 1946, 116 mn

La jeune Martha Ivers (Barbara Stanwyck) tue accidentellement son horrible et richissime tante (Judith Anderson). Le précepteur de l'héritière étouffe le crime mais oblige Martha à épouser son fils Walter (Kirk Douglas, débutant). Plus tard, dans les rôles de procureur et de témoin, Walter et Martha font juger et pendre un innocent pour le meurtre.

Vingt ans après, Sam (Van Heflin), qui fut proche de Martha, est de passage à Iverstown. Le couple criminel craint qu'il en sache trop et ne soit revenu que pour les faire chanter. Toujours amoureux de Martha, Sam découvre qu'elle veut lui faire assassiner ce mari qu'elle déteste. Il recule d'horreur, abandonnant Martha à son sort : Walter la tue avant de se suicider. Sam repart avec une jeune femme (Lizabeth Scott) qu'il avait prise sous sa protection.

Les premières images, nuit et pluie, nous installent dans l'atmosphère du film noir. Celui-ci serait un chef-d'œuvre sans l'insupportable sirop sonore qui ressasse le *Prélude à l'après-midi d'un faune*, signature de... Miklós Rózsa.

Children of the damned Anton Leader, Grande-Bretagne, 1964, 89 mn

La prémisse rappelle l'Évangile : une vierge donne naissance à un enfant d'une intelligence stupéfiante. Sauf qu'ils sont plusieurs et dotés de pouvoirs effrayants : communiquant par télépathie, ils peuvent prendre le contrôle des humains qui les menacent et les obliger à s'entre-tuer. Ils seront exterminés.

Ce résumé convient aussi bien au *Village des damnés* (p. 994) d'après John Wyndham, qu'à cette variation sur le même thème. Ici, les enfants sont au nombre de six, nés aux quatre coins du monde mais rassemblés à Londres pour les besoins du scénario. Les gouvernements dont ils relèvent sont criminels : chacun pense utiliser "son" prodige pour construire une arme de guerre terrifiante. Découvrant que le petit groupe partage instantanément toute information, les politiciens des pays concernés s'accordent pour les exterminer.

Les enfants sont – contrairement aux antipathiques "coucous" de 1960 – les innocentes victimes de l'équilibre de la terreur. Dénouement bouleversant : résignés à leur sort, ils s'alignent main dans la main sur le porche d'une église désaffectée pour attendre la mort.

Tacones lejanos *Talons aiguilles*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1991, 113 mn

Rebeca (Victoria Abril) tue son époux (Féodor Atkine) quand elle découvre que sa mère Becky (Marisa Paredes) le lui a chipé. Pour se racheter, cette dernière endosse, avant de mourir, le crime de sa fille.

Becky est une actrice célèbre dont les difficiles relations avec sa fille renvoient (explicitement) à *Sonate d'automne* (p. 41). Malgré des détails délirants, comme l'aveu du crime par Rebeca en direct à la télévision ou l'improbable juge d'instruction (Miguel Bosé), travelo à ses heures sous le nom de Letal (!), on reste un peu sur sa faim. Mais Paredes est très touchante.

The visitors Elia Kazan, USA, 1972, 85 mn

Deux soldats, Mike (Steve Railsback) et Chico, sortent de Leavenworth après avoir purgé deux ans pour le viol suivi de meurtre d'une jeune Vietnamienne. Ils rendent visite à Bill (James Wood), celui qui les a dénoncés, et fraternisent immédiatement avec son beau-père Harry avec lequel, en vrais hommes, ils vont tuer le chien du voisin ; ce Harry, écrivaillon incestueux et aigri, pense d'ailleurs que si son gendre ne s'est pas "amusé" avec la victime avant qu'elle ne soit zigouillée, c'est qu'il est un peu pédé. Les deux héros tabassent Bill avant de violer son épouse, une allumeuse qui l'avait bien cherché.

Ce film fauché (16 mm) repose sur l'opposition entre Mike, héros tragique et incompris de l'Amérique, et Bill, un lâche qui se donne bonne conscience en dénonçant les crimes de guerre. Il faut évidemment plus de courage pour cafter sur les malpensants, comme Kazan au temps du maccarthysme. *Casualties of war* (p. 1064) évoquera les mêmes faits sans tenter, ni de justifier les atrocités, ni de rabaisser le dénonciateur.

Chunhyangdyun *Le chant de la fidèle Chunhyang*, Kwon-taek Im, Corée, 2000, 116 mn

Chunhyang, fille d'une kisaeng (équivalent coréen de la geisha) a été épousée en secret par le jeune Mongriong qui doit la quitter pour passer un examen à Séoul où il obtient un poste d'inspecteur du Royaume. C'est déguisé en mendiant qu'il revient dans la ville de Namwon pour y découvrir que le gouverneur Byeon va mettre à mort la fidèle Chunhyang qui s'était refusée à lui... *Happy end.*

Adaptation d'un des plus célèbres "pansori" coréens : seul sur une estrade, un récitant – ici l'artiste Soghyun Cho – psalmodie un texte que tout le monde connaît par cœur en y introduisant des innovations de son cru. Pour pallier l'austérité du dispositif, son récit est illustré et incarné par des acteurs. Ce bel album d'images un peu trop léchées finit par s'animer sur la fin.

The private lives of Elizabeth and Essex *La vie privée d'Elizabeth d'Angleterre*, Michael Curtiz, USA, 1939, 102 mn

Amour et affrontements d'égos entre la Reine (Bette Davis) et Essex (Errol Flynn), son général. Aidés par le fluctuant Francis Bacon (Donald Crisp), les méchants Raleigh (Vincent Price) et Cecil (Henry Daniell) arrivent à brouiller les amants en faisant intercepter leurs lettres par la jeune Penelope (Olivia de Havilland), amoureuse d'Essex. D'où la révolte du militaire contre sa maîtresse et sa condamnation à mort. Jusqu'à la dernière minute – selon le film – cet ambitieux pourrait avoir la vie sauve s'il se contentait de l'amour d'une reine ; mais il préfère mourir plutôt que de renoncer au pouvoir. Corneille façon Warner Bros.

Charlie and the chocolate factory *Charlie et la chocolaterie*, Tim Burton, USA, 2005, 115 mn

Seconde adaptation du roman de Roald Dahl, après celle de Mel Stuart (p. 1837). Nous sommes ici dans l'univers de Tim Burton qui sait utiliser un gros budget et les effets spéciaux sans que cela nuise au film. À part Charlie, les enfants sont déplaisants à souhait, en particulier Violet qui méprise les *losers* et la snobinarde et capricieuse Veruca. Un seul acteur cloné, le nain Deep Roy (1,32 mètre) campe les Oompa Loompa et d'autres personnages comme le psychanalyste du solitaire Willie Wonka. Citations de *2001, a space odyssey* (p. 1727), *The fly* (pp. 440, 591) et des chorégraphies de Busby Berkeley. Johnny Depp, acteur fétiche de Tim Burton, est excellent comme toujours. Dans le rôle du grand-père de Charlie, David Kelly crève l'écran. Apparition de Christopher Lee en dentiste.

Two-lane blacktop *Macadam à deux voies*, Monte Hellman, USA, 1971, 98 mn

Road-movie par excellence puisqu'il ne s'agit pas seulement de traverser l'Amérique d'Ouest en Est : les vrais héros sont les voitures. D'un côté une Chevy 55 (Chevrolet de 1955) gonflée, de l'autre une GTO (Pontiac GTO 455). Les personnages ont peu d'épaisseur et sont d'ailleurs désignés par leur relation aux machines. Même s'ils prennent une très jeune passagère (Laurie Bird) qui "paie en nature" avant de les abandonner pour un motard, le conducteur et le mécano de la Chevy ne pensent qu'à se faire de l'argent de poche en disputant des petites courses contre d'autres véhicules gonflés, dont une Ford 1932 ! Par contre, "GTO" (Warren Oates) est un mythomane adepte de la poudre aux yeux qui raconte des craques à ses auto-stoppeurs, la dernière étant qu'il a gagné sa belle voiture en faisant une course au volant d'une Chevy 55 ! Il est question d'une compétition entre les deux véhicules, le premier arrivé à Washington récupérant l'autre voiture ; mais les protagonistes ont-ils jamais pris ce défi au sérieux ?

Primrose path Gregory La Cava, USA, 1940, 93 mn

Elly May (Ginger Rogers) épouse Ed (Joel McCrea) auquel elle a caché sa peu reluisante famille où, à part elle, on est pute de mère en fille. La sienne, la très sympathique Mamie (Marjorie Rambeau), fait bouillir la marmite en faisant la vie avec des gogos pleins aux as. Quand il apprend la vérité, Ed se sépare d'Elly May. Dont le père (Miles Mander), intellectuel féru de grec ancien qui ne déssaoule jamais, tue accidentellement Mamie. Elly May est alors convaincue par son horrible grand-mère (Queenie Vassar) de reprendre l'activité de sa mère. Mais elle retrouve Ed et l'amour est le plus fort... Avec Henry Travers.

Interiors *Intérieurs*, Woody Allen, USA, 1978, 92 mn

Trois sœurs – Renata (Diane Keaton), Joey (May Beth Hurt) et Flyn (Kristin Griffith) – vivent mal la séparation de leurs parents (E. G. Marshall et Geraldine Page) et le remariage du paternel avec Pearl (Maureen Stapleton), femme vulgaire mais généreuse, n'arrange rien : l'intruse est rejetée par Joey, la fille à problème du couple. Puis la mère, déjà dépressive, vient se suicider par noyade près de la maison familiale.

Le film fut injustement dégommé à l'époque, par exemple par Télérama qui disait à peu près : "N'est pas Bergman qui veut, qu'il revienne donc à ce comique juif où il excelle". Avec Richard Jordan et Sam Waterston.

The warriors *Les guerriers de la nuit*, Walter Hill, USA, 1979, 89 mn

Alors qu'il était en train d'unifier les gangs de New York, Cyrus le Grand est assassiné. La petite bande des Warriors, rendue responsable du meurtre, doit alors faire son Anabase, i.e., rentrer du Bronx à Coney Island, un quartier de Brooklyn proche de Little Odessa, malgré les autres gangs lancés à sa poursuite.

Trop multi-ethniques et abstraites pour être plausibles, ces bandes interchangeables qui ne se distinguent que par des détails vestimentaires – l'une renvoie aux voyous d'*Orange mécanique*, p. 478 – relèvent plus du jeu vidéo que de Xénophon.

Popeye Robert Altman, USA, 1980, 114 mn

Autour de Popeye (Robin Williams), une galerie de personnages très réussis : Olive Oyl (Shelley Duvall), le percepteur (Donald Moffat), Wimpy (Paul Dooley), le commodore et père de Popeye (Ray Walston) sans oublier l'indispensable Bluto (Paul L. Smith). Popeye massacre, tout comme son père, la langue anglaise et, innovation, déteste les épinards : c'est Bluto qui lui en fait ingurgiter de force ! En dépit de la qualité des séquences, cette comédie musicale manque de rythme.

Wings *Les ailes*, William A. Wellman, USA, 1927, 144 mn

Film sur la Grande Guerre dont on retiendra les spectaculaires combats aériens avec flammes traitées au pochoir et la magnifique soirée de permission à Paris : un travelling avant nous amène à la table du héros (Richard Arlen) passablement ivre qui voit des bulles (de champagne) partout, certaines sortant des trombones des musiciens. Avec Clara Bow et une apparition éclair de Gary Cooper.

Quo vadis ? Jerzy Kawalerowicz, Pologne, 2001, 120 mn

Après avoir mis le feu à Rome dans un acte de délire surréaliste, le poète Néron décide d'accuser les Chrétiens : s'ensuivent supplices, crucifixions et jeux de cirque. Cette superproduction, adaptation académique d'une œuvre édifiante (1895) maintes fois portée à l'écran, n'est même pas bien filmée car l'abus de plans rapprochés nous empêche d'apprécier pleinement les décors. On se demande ce que Bogusław Linda et Michal Bajor font dans cette galère.

Quand rabbi Pierre quitte Rome, il croise le Seigneur qui lui dit "Quo vadis ?" et le futur saint se ravise : "Je vais à Rome où se trouve ma place". Car si le Christianisme a conquis la ville, cette dernière le lui a bien rendu en devenant le centre de la nouvelle religion au détriment de Jérusalem, Antioche ou Alexandrie. La mort du mythique apôtre à Rome contrebalançant celle du Christ à Jérusalem, le clergé local put s'assurer la prééminence sur ses concurrents orientaux.

Il bandito Alberto Lattuada, Italie, 1946, 80 mn

Rentré de captivité, Ernesto (Amedeo Nazzari) a du mal a se réinsérer. Il tente d'arracher sa sœur Anna (Carla Del Poggio) à la prostitution : résultat, deux morts, Anna et son maquereau. Désormais hors-la-loi, Ernesto devient chef de gang mais sa maîtresse Lidia (Anna Magnani) finit par vendre ses complices, d'où une fuite dans la montagne. Ernesto y rencontre la fillette d'un camarade de captivité qu'il ramène à son père, quitte à être abattu par les carabinieri.

Seul intérêt de ce banal film de gangsters, mélodramatique et moralisateur de surcroît, les images du Turin de l'immédiate après-guerre, souvent saisissantes.

The Darjeeling limited Wes Anderson, 2007, 104 mn

Trois frères (Adrian Brody, Jason Schwartzmann et Owen Wilson) traversent l'Inde pour retrouver leur mère (Anjelica Huston) devenue religieuse. C'est sympathique, mais très en dessous de *The grand Budapest hotel* (p. 723). Apparitions de Bill Murray et Barbet Schroeder. En première partie, le court-métrage *Hotel Chevalier* où l'on entend *Where do you go to ?* chanté par Peter Sarstedt.

Retour à l'aube Henri Decoin, France, 1938, 89 mn

D'après Vicky Baum. Secrètement déçue de son mariage avec un chef de gare genre bonnet de nuit (Pierre Dux), Anita (Danielle Darrieux) se rend à la grande ville pour toucher un petit héritage. Elle fait donc un peu la fête et rate le train de 18h30 ; elle est entraînée par un bellâtre (Pierre Mingand) dans une salle de jeu pour y être séduite par un suave voleur de bijoux (Jacques Dumesnil) qui s'intéresse à elle uniquement pour lui faire exfiltrer le collier qu'il vient de dérober. Anita est arrêtée mais ses ennuis avec la Police se dissipent au matin et l'apprentie Bovary retrouve son chef de gare qu'elle pas réussi à cocufier.

Extérieurs à Budapest ; sous-utilisés d'autant plus qu'on y paie en francs ! Reste la fraîcheur de la jeune madame Decoin, qui chante très bien, et de solides seconds rôles – Léonce Corne, Raymond Cordy, Samson Fainsilber.

Valmont Miloš Forman, France, 1989, 137 mn

Le scénario de Jean-Claude Carrière est infidèle à Laclos : juste après le chef-d'œuvre de Frears (p. 42), il n'y avait pas de place pour de secondes *Liaisons dangereuses*. Valmont (Colin Firth) devient sympathique en dépit d'un comportement assez inconséquent ; Merteuil (Annette Bening) prend des allures de garce irresponsable. Mention spéciale pour Meg Tilly, touchante Tourvel.

Si l'esprit n'y est pas, la reconstitution d'époque est splendide.

Good Sam *Ce bon vieux Sam*, Leo McCarey, USA, 1948, 115 mn

Le cœur sur la main, Sam Clayton (Gary Cooper) applique à la lettre les préceptes de l'Évangile. C'est ainsi qu'il prête sa voiture à un voisin tombé en panne au moment de partir en vacances. Lequel ne manque pas de lui confier le chien et d'avoir un accident. Quand il recueille chez lui son beau-frère sans travail, même son épouse Lu (Ann Sheridan) trouve qu'il y va un peu fort. Elle qui rêve d'une nouvelle maison voit l'argent destiné à l'acheter prêté par le Bon Samaritain à un jeune couple qui désirait ouvrir une station-service. Lu va jusqu'à demander au pasteur (Ray Collins) si Sam n'a pas de vice caché, alcool, jeu, femmes : "– Non, il aime l'Humanité entière". Alors que tout s'arrange, que les prêts ont été remboursés et que la famille va pouvoir s'installer dans sa nouvelle demeure, Sam se fait dérober une importante somme d'argent. Désespéré car la banque ne veut pas aider celui qui aide tout le monde, il prend une bonne cuite et rentre chez lui, accompagné par l'Armée du Salut, pour apprendre que son banquier s'est finalement ravisé. *Happy end* : on pense à *It's a wonderful life* (p. 399), nettemment plus réussi. Le catholicisme du réalisateur s'exprimera de façon plus déplaisante dans *My son John* (p. 1028).

The miracle worker *Miracle en Alabama*, Arthur Penn, USA, 1962, 107 mn

L'histoire authentique d'Annie Sullivan (Anne Bancroft) qui, dans les années 1880, arriva à faire communiquer la jeune (six ans) Helen Keller (Patty Duke, quatorze ans), sourde, muette et aveugle ! Le film est un combat, qui tourne parfois au pugilat, entre l'enfant, que la tendresse écœurante des parents a transformée en petit animal capricieux et rusé, et l'éducatrice, à moitié aveugle elle-même. Chaotique et bouleversant !

Avec Victor Jory qui fut un des meilleurs teigneux du cinéma, e.g., *Dodge City* (p. 176), dans le rôle du père sudiste d'Helen.

Pas sur la bouche Alain Resnais, France, 2003, 112 mn

D'après une opérette bien oubliée de 1925 ; amusante mais très datée, elle accumule les situations graveleuses. Georges (Pierre Arditi) professe que la femme appartient à celui qui l'a "visitée" en premier. Malheureusement pour lui, son épouse Gilberte (Sabine Azéma) avait été mariée, sans qu'il le sache, à l'Américain Thomson (Lambert Wilson) justement de passage à Paris. À ce trio de base, ajoutons l'artiste avant-gardiste Charley (Jalil Lespert), fondateur du cucuïsme, sorte de cubisme dadaïste. Tout le monde se retrouve à la fin dans la garçonnière de Faradel (Daniel Prévost) où la jeune Huguette (Audrey Tautou) se donne à Charley et où Arlette (Isabelle Nanty), sœur vieille fille de Gilberte, roule un patin à Thomson, lequel a pourtant une phobie des baisers sur la bouche.

La mise en scène de Resnais rajeunit tout ça, servie par des acteurs éblouissants, notamment Wilson en Amerloque pudibond et Darry Cowl en savoureuse concierge. La musique de Maurice Yvain, qui rappelle un peu celle de son célèbre *Pouet-pouet*, est délicieuse.

Münchhausen *Les aventures fantastiques du baron de Munchhausen*, Josef von Báky, Allemagne, 1943, 111 mn

Le mythique baron, immortel, raconte incognito ses souvenirs du XVIII^e^ siècle : Cagliostro, Casanova, le Sultan, la grande Catherine et ses séjours à Venise ou encore sur la Lune. Ainsi que son arrivée chez les Turcs juché sur un boulet de canon, sans parler de son serviteur qui, parti en courant de Constantinople, rapporte en urgence (une heure) le Tokai de Marie-Thérèse. Ce n'est pas pour rien que nous le connaissons sous le nom de baron de Crac !

Ce scénario très amusant est malheureusement desservi par une mise en scène totalement dépourvue de rythme. Le principal intérêt de ce film de prestige tourné à l'occasion des 25 ans de la UFA réside dans un superbe Agfacolor qui, contrairement à *la ville dorée* (1942), n'est pas mis au service de la propagande nazie.

The heiress *L'héritière*, William Wyler, USA, 1949, 110 mn

D'après Henry James (*Washington square*). Catherine (Olivia de Havilland) est la fille, timide et un peu tarte, d'un chirurgien veuf (Ralph Richardson) qui s'ingénie à la rabaisser : elle n'est rien par rapport à sa défunte mère. Un bellâtre sans le sou, Morris Townsend (Montgomery Clift), fait la cour à la jeune femme ; les deux convoleraient si le père aigri ne soupçonnait un mobile sordide – qu'a donc sa fille d'intéressant sinon l'héritage conséquent qu'elle peut espérer ? Catherine est prête à quitter Washington square pour vivre dans la misère – toute relative, car son père ne peut pas la déshériter complètement – avec son grand amour... lequel, voyant ses perspectives de fortune s'évanouir, prend la poudre d'escampette.

Catherine mûrit. Au paternel qui se targue de lui avoir évité d'apprendre au bout de vingt ans que son mari ne l'aime pas, elle rétorque que c'est ce qu'il lui est arrivé avec son père ; lequel doit admettre que sa fille a désormais de la répartie. Après avoir hérité, Catherine reçoit la visite de Morris qui pense bien l'embobiner d'autant qu'elle est devenue plus séduisante. Catherine lui donne rendez-vous pour le soir même, mais confie à sa tante (Miriam Hopkins) qu'il est devenu plus gourmand : "– Avant, il n'en voulait qu'à mon argent, maintenant il veut aussi mon amour". Quand l'ambitieux se pointe, il trouve porte close ; Catherine monte en silence les escaliers.

Images léchées exploitant la profondeur de champ avec *Plaisir d'amour* en fond sonore... l'académisme wylérien. Mais les interprètes sont exceptionnels.

Koza Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 1995, 18 mn

Littéralement *Le cocon*, ce court-métrage sans paroles est consacré aux parents du réalisateur. Cette œuvre de photographe faite de très courtes séquences, suscite l'émotion : images à contre-jour, comme voilées, neige et buée sur les vitres... on pense au *Miroir* (p. 820). Apparition furtive d'une tortue qu'on retrouvera, tout comme les parents, dans *Kasaba* et *Nuages de mai* (pp. 315, 193).

La tête d'un homme Julien Duvivier, France, 1933, 93 mn

L'homme qui risque de perdre sa tête est Heurtin (Alexandre Rignault), un crétin utilisé comme bouc émissaire dans le meurtre crapuleux d'une femme riche. C'est ce que comprend Maigret (Harry Baur) qui remonte la piste pour arriver aux commanditaires, l'héritier (Gaston Jacquet) et sa maîtresse (Gina Manès) ; sans oublier l'assassin Radek (Valéry Inkijinoff), un Tchèque d'autant plus dangereux qu'il sait n'avoir plus que six mois à vivre. Inkijinoff crève l'écran, au point de déséquilibrer cette bonne adaptation de Simenon, au demeurant réalisation atypique de Duvivier qui signe les paroles de la complainte interprétée par Damia.

Waterloo bridge *La valse dans l'ombre*, Mervyn LeRoy, USA, 1940, 109 mn

Londres pendant la Grande Guerre. Coup de foudre entre la danseuse Myra (Vivien Leigh) et un militaire en permission, Roy (Robert Taylor), lequel est rappelé au front alors qu'ils allaient se marier. Chassée du ballet par l'autoritaire Kirowa (Maria Ouspenskaïa) et croyant Roy mort à la guerre, elle sombre dans la prostitution. Roy revenu se dispose à épouser Myra qui ne se résout pas à avouer son impardonnable faute ; elle finit par tout confier à la mère (Lucile Watson) de son fiancé avant d'aller se jeter sous un camion sur le pont de Waterloo.

Remake, en plus moralisateur, d'un film de James Whale (p. 1128).

Dvadtsat dneï bez voïny *Vingt jours sans guerre*, Alexeï Guerman, URSS, 1976, 97 mn

D'après Constantin Simonov. Le correspondant de guerre Lopatine (Iouri Nikouline) quitte le front du Kouban pour une permission de trois semaines en Asie Centrale (Tachkent) où sont repliés de nombreux Russes. Sa courte aventure avec la couturière Nina (Lioudmila Gourtchenko) est bien le seul rayon de soleil dans cet arrière sinistre où il croise sa femme dont il est en train de divorcer. On y tourne aussi un film, trop héroïque pour son goût, d'après ses chroniques de guerre. Il raccourcit finalement sa permission ; assis sur un talus au Kouban, il compte les coups du canon allemand – s'il y en trois de suite, puis un silence, tout ira bien pour moi, et aussi pour elle (Nina). Mais il y a loin d'ici Berlin.

Bien que touchant, le film ne vaut pas *Mon ami Ivan Lapchine* (p. 1747).

Darbāreye Elly *À propos d'Elly*, Asghar Farhadi, Iran, 2009, 114 mn

Une bande d'amis aisés en vacances pour quelques jours sur la côte caspienne. Parmi eux, l'institutrice Elly (Taranesh Alidosti) que Sepideh (Golshifteh Farahani) a invitée pour lui présenter Ahmad (Shahab Hosseini), un divorcé qui revient d'Allemagne ; tout se passe bien entre les deux jusqu'à la soudaine disparition d'Elly qui laisse ce petit monde désemparé. On téléphone à sa mère, puis à Alireza (Saber Abar), un fiancé qui fait alors le déplacement. Nous apprenons qu'Elly avait accepté la proposition de Sepideh parce qu'elle ne voulait plus épouser cet Alireza violent auquel il est impossible de dire la vérité d'autant plus qu'il vient d'agresser physiquement Ahmad. Alors on tergiverse et Sepideh dissimule soigneusement sa complicité dans ce que tout le monde semble considérer comme un adultère. Alireza garde sur Elly une sorte de droit moral – il prétend lui avoir consacré trois ans de sa vie – que personne n'ose lui contester. Encore moins quand elle est retrouvée noyée ; elle devient à jamais la possession du fiancé éploré qui repart en emportant ses bagages qu'il n'a pas l'intention de rendre à la famille.

Afterglow *L'amour... et après*, Alan Rudolph, USA, 1997, 109 mn

Montréal. Marianne (Lara Flynn Boyle), désespère d'avoir un enfant, son yuppie d'époux, Jeffrey (Johnny Lee Miller), étant peu porté sur la chose ; il en pince pour les beautés bien mûres, comme Phyllis (Julie Christie, belle et touchante) qui ressasse dans l'alcool un passé d'actrice de films d'horreur – illustré par des extraits de *Pit and the pendulum*, 1961. Elle est mariée à Lucky (Nick Nolte), un artisan réparateur qui ajoute Marianne à la liste de ses nombreuses conquêtes. Le drame secret du couple âgé est la fugue de leur fille ; ils la retrouvent à la fin. *Happy end* aussi pour Marianne enfin enceinte – de Jeffrey, prétend-elle.

Cet attachant chassé-croisé amoureux ne vaut pas *Choose me* (p. 807).

Rally 'round the flag boys ! *La brune brûlante*, Leo McCarey, USA, 1958, 106 mn

Harry et Grace Bannerman (Paul Newman et son épouse Joanne Woodward) habitent Putnam's Landing, fictive localité de Long Island. Il aimerait bien passer une seconde lune de miel avec son épouse qui a toujours une réunion du comité machin quand il ne s'agit pas de l'appareil dentaire des rejetons. Ce fidèle Harry est par contre sujet aux assiduités de la provocante Angela (Joan Collins), ce qui ne manque pas d'engendrer des malentendus très boulevardiers. Dirigée par un militaire particulièrement obtus, le capitaine Hoxie (Jack Carson), l'armée américaine s'installe dans le patelin. Grace forme alors un comité demandant la fermeture d'une base destinée à battre les Russes sur leur propre terrain en satellisant un chimpanzé, sorte de Laïka qui reviendrait sur Terre. À l'issue d'une fête réconciliant civils et militaires, ces derniers appuient sur le mauvais bouton et envoient Hoxie, Gagarine *ante litteram*, dans l'espace.

Flesh and the Devil *La chair et le Diable*, Clarence Brown, USA, 1926, 112 mn

Deux militaires allemands, Leo (John Gilbert) et Ulrich (Lars Hanson) se sont juré, enfants, une amitié éternelle. Leo entame une liaison avec la mystérieuse Felicitas (Greta Garbo) qui est en fait mariée. Le cocu exige réparation en invoquant une querelle de jeu pour justifier le duel – traité en ombres chinoises – où il trouve la mort. Leo doit alors s'exiler en Afrique et revient trois ans plus tard pour découvrir Ulrich, qui ignorait la véritable raison du fatal combat, marié à Felicitas. Laquelle séduit à nouveau Leo, ce qui conduit les deux copains à un duel sur l'"Île de l'Amitié", mais Leo ne peut pas tirer et Ulrich hésite, hésite... avant de comprendre l'étendue de la perfidie féminine. Saisie d'un remords tardif, l'impure tente de rejoindre l'île en marchant sur la glace ; elle est engloutie.

Malgré des images splendides, on se serait bien passé du pasteur (George Fawcett) et de son pénible sermon contre l'adultère !

The salvation hunters *Les chasseurs de salut*, Joseph von Sternberg, USA, 1925, 70 mn

Sans relation familiale, un garçon, une fille et un enfant, vivent sur les docks dans une apathie et une médiocrité sans fond. Ils décident de partir à la ville où ils tombent sous la coupe d'un couple dont l'homme prévoit de faire "travailler" la fille. Tout ça se termine à la campagne par une rixe où le garçon casse la figure du maquereau sous un panneau annonçant "Your dreams come true". Réconfortés par cette victoire sur leur propre résignation, les trois prennent la route.

L'influence de Chaplin est manifeste dans ce premier film de Sternberg. Scandé par le va-et-vient des dragues, le début sur les docks est assez réussi.

Segreti segreti Giuseppe Bertolucci, Italie, 1985, 91 mn

Moins connu que son frère, Giuseppe Bertolucci signe une œuvre sur le terrorisme des Brigades Rouges centrée sur le personnage ambigu et finalement méprisable de Laura (Lina Satri). Révolutionnaire pure et dure, elle abat un de ses camarades pour éviter qu'il ne tombe aux mains de la Police. Une fois capturée, elle se met à vider son sac devant la juge d'instruction.

Le film est prétexte à un sympathique défilé d'actrices : Alida Valli, Lea Massari, Stefania Sandrelli, Rossana Podestà et même Anna Magnani à la télévision.

L'eclisse *L'éclipse*, Michelangelo Antonioni, Italie, 1962, 123 mn

Dimanche à l'EUR, le quartier "futuriste" de Mussolini au sud de Rome. Un attelage de trot traverse les rues désertes, plus tard une famille contemple d'un balcon la trace d'un avion à réaction ; les lumières s'allument alors que tombe la nuit. C'est ainsi que se termine ce film qui voit une jeune femme désœuvrée (Monica Vitti) écouter les propos racistes d'une amie revenue du Kenya et remplacer un amant (Francisco Rabal) par un autre (Alain Delon) qui s'intéresse aux belles voitures et gagne sa vie à la Bourse, symbole superfétatoire de ce vide qui, au cas où on ne l'aurait pas saisi, est le sujet de cette œuvre un peu ennuyeuse.

The quiet American Phillip Noyce, Grande-Bretagne, 2002, 97 mn

Contrairement à celle de Mankiewicz (p. 1145), cette adaptation ne trahit pas le chef-d'œuvre de Graham Greene. Michael Caine, un peu âgé pour le rôle, est un excellent Fowler et Brendan Fraser, sympathique, naïf et sans scrupules, est parfait dans le rôle de Pyle, chef local de la CIA et rival de Fowler en amour. Mais tout est appuyé, lourdement démonstratif : là où il fallait suggérer, Noyce enfonce le clou et le film en même temps. Avec Tzi Ma dans un rôle de communiste.

Leur dernière nuit Georges Lacombe, France, 1953, 91 mn

Le scénario se réduit à pas grand-chose, la rencontre, dans une pension de famille, de deux marginaux venus refaire leur vie à Paris. Fernand Ruffin (Jean Gabin) est bibliothécaire mais aussi chef de gang, Madeleine (Robinson) enseigne l'anglais. Elle prend soin de lui puis l'aide à se cacher alors que l'inspecteur Dupré (Robert Dalban) le pourchasse. À deux pas de fuir dans la péniche d'un sympathique Belge (Arthur Devère qui fut Goupi Mes-Sous dans *Goupi Mains-Rouges*, p. 998) il est blessé par la Police : dernier plan sur des bulles dans l'eau alors que Madeleine crie son nom en bord de Seine.

On remarquera l'attention particulière portée aux extérieurs : marché d'Aligre, marché aux fleurs, musée Rodin, gare de Lyon. Et la remarquable sobriété de cette histoire d'amour touchante dont les protagonistes ne s'embrassent même pas. Gaby Basset, première épouse de Gabin, tient un petit rôle de prostituée.

Monsieur Fabre Henri Diamant-Berger, France, 1951, 85 mn

Biographie appliquée de Jean-Henri Fabre : on retiendra la composition de Pierre Fresnay dans le rôle-titre et les passages montrant des insectes – mantes, fourmis – avec un commentaire extrait des *Souvenirs entomologiques.*

Et la déclaration testamentaire du scientifique qui dit n'en avoir jamais fait qu'à sa tête. Cette liberté qu'il obtint au prix de sa carrière d'enseignant, c'est ce qu'offrait naguère – i.e., de mon temps –, le CNRS : on payait l'absence de résultats par des retards de carrière. Nos premiers de cordée transforment cet organisme voué à l'aventure intellectuelle en agence dédiée à des projets éprouvés : *exit* la Recherche, bonjour le Développement. Avec Elina Labourdette.

Jamaica Inn *La taverne de la Jamaïque*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1939, 95 mn

1820, sur la côte de Cornouailles, une sinistre auberge dont le patron Joss (Leslie Banks) dirige une bande de naufrageurs. Sa nièce Mary (Maureen O'Hara dans un de ses tout premiers rôles) sauve Jem Trehearne (Robert Newton), un membre du gang que les autres, dont le sinistre Harry (Emlyn Williams), avaient un peu pendu. Trehearne, qui se révèle être un policier infiltré, va solliciter avec Mary l'appui du potentat local sir Humphrey Pengallan (Charles Laughton avec faux nez busqué) qui est en fait le commanditaire secret de Joss. Démasqué, Pengallan tente de s'embarquer pour Saint-Malo mais, rejoint par Trehearne, monte dans les haubans et s'écrase sur le pont du navire.

Avant *Rebecca* et *Les oiseaux* (pp. 1056, 65), cette adaptation de Daphne du Maurier conclut la riche période anglaise de Hitchcock sur une note impersonnelle.

The merry widow *La veuve joyeuse*, Ernst Lubitsch, USA, 1934, 95 mn

Sur la musique de Franz Leahr, cette lointaine adaptation de son opérette est le dernier film de la série inaugurée par *The love parade* (p. 1271) : Lubitsch, Chevalier et MacDonald mais production MGM. Avec Edward Everett Horton.

Mimino Georgy Danielia, URSS, 1978, 91 mn

Émoustillé par Larissa, une hôtesse de l'air croisée à Tbilissi, un pilote de brousse géorgien (Vakhtang Kikabidze aux faux airs de Jean Rochefort) surnommé Mimino (l'Épervier) décide de monter à Moscou pour devenir pilote de ligne. Il y fait la connaissance de Roubik (Mher Mkrtchyan), un pittoresque Arménien avec lequel il enchaîne les aventures picaresques. C'est ainsi qu'il en vient aux mains avec un individu qu'il prétend ne pas connaître : il s'agit en fait du séducteur qui a engrossé sa sœur, détail déshonorant pour la famille qu'il ne saurait révéler.

Le film est une accumulation de quiproquos ; ainsi, un Russe (Evgueni Leonov) le reconnaît-il car il est le portrait craché d'un camarade de même patronyme avec qui il avait fait la guerre dans les tanks... alors que le père de Mimino était dans l'infanterie. Ou encore quand Mimino appelle Télavi (Géorgie) et se retrouve à parler avec un inconnu de Tel Aviv ; c'est absurde et touchant à la fois.

Larissa semble à la portée d'un Épervier valorisé par l'uniforme de l'AEROFLOT, lequel, nostalgique du Causase, préfère cependant retrouver son hélicoptère. Mais il s'est fait un ami, Roubik.

On the waterfront *Sur les quais*, Elia Kazan, USA, 1954, 108 mn

Le chef-d'œuvre de la propagande maccarthyste. Les Rouges ont pris le pouvoir sur les docks de New York, on les reconnaît d'ailleurs à leurs luxueux habits, ceux qu'arbore Friendly (Lee J. Cobb). Ils font régner la terreur : quiconque n'est pas D & D (deaf and dumb, sourd et muet) est victime d'un accident mortel. C'est ainsi que Terry (Marlon Brando) se trouve mêlé, un peu malgré lui, au meurtre d'un bavard. Il deviendra l'ami de la sœur de la victime (Eva Marie Saint) puis, sous l'impulsion d'un prêtre (Karl Malden) héroïque – pardon pour le pléonasme –, se décidera à témoigner contre le syndicat. La mort de son frère (Rod Steiger), victime de la bande à Friendly, aura fait déborder le vase.

Le témoignage de Terry contre le syndicat criminel est une sorte de plaidoyer *pro domo* puisque Kazan venait de dénoncer ses collègues communistes de Hollywood. Cette Cinquième Colonne toute puissante et omniprésente – on ne peut même pas parler dans les taxis, car les chauffeurs en sont aussi – par temps de sévère persécution politique fait penser aux complots koulaks des films soviétiques (e.g., *Zemlia*, p. 1155) tournés alors que sévissait le Guépéou.

High society *La haute société*, Charles Walters, USA, 1956, 102 mn

Version musicale de *The Philadelphia story* (p. 893). Tracy, Macaulay et Dexter sont interprétés par Grace Kelly (dans sa dernière apparition à l'écran), Frank Sinatra et Bing Crosby, ces deux rôles étant chantants. Les interchangeables oncle et père de Tracy sont joués par Louis Calhern et Sidney Blackmer ; Celeste Holm campe la photographe de SPY. Pour justifier la présence de Louis Armstrong – dont le duo avec Crosby est le moment le plus réussi du film – l'action a été relocalisée à Newport où un festival de jazz venait d'être créé. On peut être agacé par les grimaces et les roulements d'yeux du célébrissime musicien.

The mortal storm Frank Borzage, USA, 1940, 101 mn

Le film commence le 30 janvier 1933, jour sombre pour l'Allemagne. Roth (Frank Morgan), professeur juif respecté, est lâché par ses élèves et les fils de son épouse ; interné dans un camp de concentration, il succombera à une prétendue crise cardiaque. Insensible aux sirènes nazies, Martin (James Stewart) tente de passer la frontière à ski (l'action se situe en Bavière) avec Freya (Margaret Sullavan), la fille de Roth ; mais les nazis lancés à leurs trousses parviennent à abattre la jeune femme. Celui qui commande le feu n'est autre que Fritz (Robert Young), qui fut l'élève de Roth et même le fiancé de sa fille ; il l'a fait un peu à contre-cœur, mais "c'était [s]on devoir" déclare cet Allemand exemplaire.

Terrifiante scène de cabaret où déboule une brute en uniforme SA : tout le monde se lève pour chanter une sorte de *Horst Wessel Lied* et gare à qui ne desserre pas les lèvres ou ne tend pas le bras. Autre détail effrayant, involontaire celui-là, le mot "aryen" dont l'utilisation va de soi pour tout le monde. Avec Maria Ouspenskaïa, Ward Bond et Robert Stack.

Hadaka no shima *L'île nue*, Kaneto Shindō, Japon, 1960, 96 mn

Les travaux et les jours sur un îlot de la mer intérieure, près d'Onomichi – lieu de résidence des parents du *Voyage à Tōkyō*, p. 544. C'est fastidieux, surtout pour le spectateur qui s'ennuie ferme dans le premier tiers à voir un couple (Taiji Tonoyama et Nobuko Otowa) transporter de l'eau, transporter de l'eau et encore transporter de l'eau sans que la moindre parole ne soit jamais prononcée. Il peut se consoler avec la magnifique musique de Hikaru Hayashi qui tourne, elle aussi, en boucle et le paysage splendide qu'on découvre depuis le sommet de l'île. L'automne venu, le scénario devient moins répétitif. Au printemps, un des deux fils meurt et c'est son cercueil, suivi par ses camarades de classe, que les parents portent au sommet pour y être incinéré ; l'ennui se mue alors en émotion. La mère pique une crise de nerfs avant de reprendre ses allées et venues estivales.

Tristana Luis Buñuel, Espagne, 1970, 99 mn

Fernando Rey campe don Lope, un barbon libre-penseur cousin de celui de *Viridiana* (p. 1564) dont le scénario était inspiré du même Benito Pérez Galdós. Cet ami des faibles et des opprimés est un tyran domestique qui abuse de sa pupille Tristana (Catherine Deneuve) qui finit par le détester, surtout depuis qu'elle a perdu une jambe à la suite d'une infection. C'est une sexualité bien triste dont doit se contenter la belle qui s'exhibe nue devant un muet adepte de l'onanisme, le fils de la gouvernante Saturna (Lola Gaos).

L'anticléricalisme de Buñuel se donne libre cours à travers les personnages d'ecclésiastiques, sortes de corbeaux qui tournent autour de don Lope à partir du moment où il hérite de sa sœur. Image mémorable de la tête du barbon devenue battant de cloche dans les rêves de Tristana.

Le film est de surcroît touchant car il exprime l'amour d'un exilé pour l'Espagne et tout particulièrement sa chère Tolède qu'il s'ingénie à nous montrer en reconstituant la période où il l'a bien connue, les années qui précèdent la Guerre Civile. Les rues, les places, le café Zocodover recréé en studio et les intérieurs bourgeois où domine l'ocre.

Ride the pink horse *Et tournent les chevaux de bois*, Robert Montgomery, USA, 1947, 97 mn

Gagin (Robert Montgomery) déboule dans un patelin du Nouveau-Mexique où il compte bien faire casquer Hugo, un gangster local (Fred Clark) en échange d'un chèque compromettant. Mais il n'est pas de taille et échappe de peu à la mort grâce à Pancho (Thomas Gomez) qui le cache dans son antique manège. Gagin cesse son chantage et se résout à confier le chèque au FBI (Art Smith).

Le film est illuminé par la présence de Pila (Wanda Hendrix), sorte d'ange gardienne naïve qui protège Gagin. Le gangster Hugo est affublé d'un sonotone de taille respectable : le transistor (inventé fin 1947) était encore dans les limbes.

Ça va barder John Berry, France, 1955, 92 mn

Au Mozambique (i.e., aux environs de Nice), Johnny Jordan (Eddie Constantine) est mêlé à la lutte qui oppose le trafiquant d'armes Moreno (Roger Saget) à son adjoint Diego (Jean Danet). Film amusant et décontracté : sympathique bagarre avec des Américains (dont Jesse Hahn) sur l'air de *Stars and stripes forever* et poursuite d'une ambulance dans laquelle un macchabée (Clément Harari) occupe la place... du mort, Johnny tenant alors le rôle de la femme qui va acccoucher ! Avec André Versini, Jean Carmet (frisé !), Gérard Hoffman, Jacques Marin et une demi-douzaine de "p'tites pépées" emmenées par May Britt.

The major and the minor *Uniformes et jupons courts*, Billy Wilder, USA, 1942, 96 mn

N'ayant pas assez d'argent pour rentrer chez elle, Susan (Ginger Rogers, 30 ans) se déguise en fillette de 12 ans (!) de façon à payer demi-tarif. Ce qui ne convainc pas vraiment les contrôleurs du train mais trompe un militaire, le commandant Phillip Kirby (Ray Milland) qui l'emmène dans l'académie où il enseigne. Elle devient la coqueluche des cadets qui se bousculent pour lui expliquer les manœuvres de l'armée allemande autour de la ligne Maginot et la prise de Sedan – prétexte à tenter de l'embrasser. Quand, à la fin, elle met le grappin sur le naïf Phillip, elle lui fait à son tour le coup de Sedan.

Sans être un chef-d'œuvre, ce second film, et son premier américain, de Billy Wilder, jusque-là connu comme scénariste de Leisen et Lubitsch, est plutôt réussi.

Život a neobyčejná dobrodružství vojáka Ivana Čonkina *Les aventures d'Ivan Tchonkine*, Jiří Menzel, Tchéquie, 1994, 104 mn

Film en russe situé dans l'Ukraine de 1941. Le début retrouve l'atmosphère estivale chère au réalisateur : Ivan, soldat un peu simplet, est chargé de garder un avion en panne. Il s'acquitte de la mission qui lui permet de partager le lit de la jeune postière Nioura. Dénoncé comme déserteur par un jaloux, il est menacé d'arrestation par le NKVD : jusque là lourdingue, le film tourne à la farce style *1941* (p. 507). Ivan et Nioura se défendent et capturent les guépéistes, ce qui est pris pour une action de l'avant-garde de l'armée allemande qui vient justement d'envahir l'URSS... Sympathique, mais Menzel a fait tellement mieux.

Séquence cocasse, le tabassage d'un Juif cesse quand on découvre qu'il s'appelle Staline... improbable vu qu'il s'agit d'un pseudonyme forgé sur "acier".

If I had a million *Si j'avais un million*, Ernst Lubitsch & al., USA, 1932, 80 mn

Sur le point de mourir, un misanthrope décide de léguer des chèques d'un million à des inconnus ; huit sketches illustrent l'utilisation du pactole. Un employé (Charles Ruggles) casse toute la porcelaine du magasin où il travaillait (n° 1). Une prostituée s'offre une nuit dans un palace pour y dormir seule (n° 2). Un cuisinier (W. C. Fields) acquiert une armada de vieilles bagnoles avec lesquelles il fait la chasse aux chauffards (n° 4). Un condamné à mort reçoit l'argent trop tard pour se payer l'avocat qui lui aurait évité la chaise (n° 5). La pensionnaire d'un asile de vieux prend le pouvoir et transforme son mouroir en dancing (n° 8).

Le plus connu (et le plus court) est dû à Lubitsch : un employé (Charles Laughton) quitte l'"open space" ou il travaille avec des centaines d'autres pour monter faire un "raspberry" – bruit de pet avec la langue – au grand patron (n° 6).

Pattes blanches Jean Grémillon, France, 1949, 103 mn

Paul Bernard retrouve son château de *Lumière d'été* (p. 682), cette fois-ci sur la lande bretonne. Noble décavé, il est surnommé Pattes blanches à cause de ses guêtres, et n'est guère aimé que d'une servante bossue (Arlette Thomas). Face à lui, le village prosaïque peuplé de personnages peu reluisants : son demi-frère Maurice (Michel Bouquet) bâtard et aigri dont la mère (Sylvie) a des allures de sorcière, le poissonnier enrichi Jock (Fernand Ledoux) qui vient de ramener une maîtresse de Saint-Brieuc, Odette (Suzy Delair) qu'il est décidé à épouser alors qu'elle est devenue la maîtresse de Maurice et un peu celle de Pattes blanches. Sentiment d'irréalité quand Odette, étranglée par le châtelain, tombe de la falaise ne laissant flotter qu'un voile blanc ; on pense à *Daïnah la métisse* (p. 188).

Le film devait être tourné par Jean Anouilh ; repris par Grémillon, le sordide a cédé le pas à une poésie triste illuminée par une Cendrillon (un peu) difforme.

Údolí včel *La vallée des abeilles*, František Vláčil, Tchécoslovaquie, 1969, 98 mn

Ondřej (Petr Čepek), voué enfant à la Vierge, s'est retrouvé moine sur la Baltique chez les Teutoniques. Quand il décide de rompre ses vœux et rentrer au pays tchèque s'occuper de ses abeilles, son meilleur ami Armin (Jan Kačer) décide de tout faire pour sauver son âme et le ramener au sein de l'Ordre où il devra payer cette trahison de sa vie. Il rejoint Ondřej au moment où celui-ci se marie et tue traîtreusement l'épouse ; même livré aux chiens, Armin continue d'implorer le retour de son ami que le dernier plan montre en bord de mer : le fugitif s'apprête à rentrer volontairement au monastère pour y obtenir son "pardon".

Très beau film sur l'oppression religieuse et plus généralement la prégnance des idéologies. Armin, cruel et fourbe, est un fanatique dans la lignée du Hagen des *Nibelungen* (p. 246) : son regard fixe exprime une détermination sans état d'âme. Mais que dire d'Ondřej qui se résout finalement à retourner dans l'Ordre, sinon que la prison est en nous-même ?

Nanook of the North *Nanouk l'esquimau*, Robert J. Flaherty, USA, 1922, 78 mn

Chronique de la vie d'un "Itinivuit" : pêche au phoque, au morse, construction d'un igloo avec une sorte de vitre en glace pour laisser passer la lumière. Pas vraiment un documentaire à cause du scénario, minimaliste mais scénario quand même.

Ce classique est à l'origine de la glace dite "esquimau" qu'un petit malin eut l'idée de proposer aux spectateurs : "Bonbons, caramels, esquimaux chocolat/Sucez les mammelles à Lollobrigida" chantait-on dans les années 1950.

The Spirit of St. Louis *L'odyssée de Charles Lindbergh*, Billy Wilder, USA, 1957, 135 mn

La traversée de l'Atlantique par Lindbergh en 1927. Pour éviter que le spectateur ne s'endorme, comme le héros, pendant la traversée, le scénario a disposé des flash-backs, souvent cocasses, rappelant les débuts de l'aviateur.

James Stewart, 48 ans, est trop âgé pour le rôle d'un jeune homme de 25 ans ; tout comme Humphrey Bogart et Gary Cooper que Wilder opposa à Audrey Hepburn dans *Sabrina* (p. 831) et *Love in the afternoon* (p. 1042). On se demande surtout comment le réalisateur a pu consacrer un film à celui qui fut, au début des années 1940, la figure de proue des isolationnistes pro-nazis et antisémites.

Chéri Pierre Billon, France, 1950, 86 mn

Adaptation très âpre de deux romans de Colette. Fred (Jean Desailly), alias Chéri, fils d'une ex-cocotte (Jane Marken), est le gigolo de la vieillissante Léa (Marcelle Chantal) qu'il quitte pour "faire une fin" et épouser la jeune Edmée (Marcelle Derrien), femme indifférente. Il retourne chez sa vieille maîtresse, mais ce n'est plus ça : "Tu trouves une vieille femme" lui dit-elle. Il finit par se tuer.

Monde pitoyable peuplé de victimes. Chéri est un faible, élevé et entouré par des femmes. Celles qu'il côtoie forment une galerie de beautés fanées, pathétiques dans leur quête d'une jeunesse perdue, voire ridicules quand elles s'affichent avec des gamins ; parfois, plus sages, elle trouvent un réconfort dans l'alcool comme "la Copine" (Yvonne de Bray) chez qui Chéri passe son temps à contempler de vieilles photos. On notera un personnage de baronne lesbienne habillée en homme.

Blade runner 2049 Denis Villeneuve, USA, 2017, 163 mn

Suite, particulièrement réussie, de *Blade runner* (p. 90). K (Ryan Gosling) est un androïde de nouvelle génération chargé de l'extermination des survivants d'un modèle ancien. Il découvre que deux des proscrits ont donné naissance à un enfant : course de vitesse pour le retrouver, compliquée par le fait que les souvenirs de K – en particulier un petit cheval sculpté dans un matériau rare, le bois – lui donnent à penser qu'il s'agit de lui-même. Après avoir localisé son père Deckard (Harrison Ford), il comprend que l'enfant est en fait une spécialiste de la mémoire artificielle qui lui avait inculqué ses propres souvenirs.

Superbes décors : mondes déserts, monstrueuses décharges, architectures futuristes et effets spéciaux bien utulisés, i.e., pas trop envahissants. Sur un scénario qui s'inspire autant de Philip K. Dick que de Cordwainer Smith : les faux souvenirs implantés et surtout la pathétique compagne virtuelle comme sortie de *Think blue count two* (1963).

Mystery train Jim Jarmusch, USA, 1989, 106 mn

Brillant film à skteches organisé autour du fantôme d'Elvis Presley : ses chansons *Mystery train*, *Blue moon* passent à la radio (voix de Tom Waits), ses portraits ornent les chambres de l'hôtel minable de Memphis où passent, sans se croiser, les protagonistes sous l'œil placide des deux employés noirs.

Far from Yokohama met en scène un couple de Japonais qui visite les lieux classiques du rock 'n' roll, comme le célèbre studio SUN. En guise de pourboire, la jeune femme offre une prune du Japon – banale, pas une umeboshi salée – au garçon d'hôtel ; l'époux part avec les serviettes de toilette qu'il prétend incluses dans le prix de la nuitée. Au petit matin, un coup de feu dans une autre chambre.

A ghost : l'italienne Luisa, venue de Rome pour rapatrier un cercueil, croise un marginal (Tom Noonan) qui tente de lui faire gober le conte – repris dans *Road to Graceland*, 1998 – du fantôme d'Elvis faisant du stop, manière de lui soutirer 20 $. Elle partage une chambre avec Dee-Dee, une Américaine qui vient de quitter son époux Johnny. Quand le coup de feu éclate, Luisa reconnaît un .38, ce qui en dit long sur la profession de celui qu'elle ramène en Italie.

Lost in space raconte la virée nocturne de trois types, dont Charlie (Steve Buscemi), frère de Dee-Dee, et Johnny son mari. Après avoir blessé un détaillant d'alcool, Johnny se planque avec les autres à l'hôtel où, bourré à mort, il finit par tirer dans la cuisse de Charlie la balle entendue dans les autres sketches.

The thief of Badgad *Le voleur de Bagdad*, Raoul Walsh, USA, 1924, 151 mn

Superproduction muette qui vaut pour un Douglas Fairbanks plus bondissant que jamais et les superbes décors quasi-expressionnistes de William Cameron Menzies. Trois princes, un Indien, un Perse et un Mongol, se disputent la main de l'héritière du Calife et ramènent, qui un cristal magique – Je vois tout –, qui un tapis volant – Je vais partout –, qui une pomme miraculeuse – Je guéris tout. C'est avec la pomme que le Mongol compte emporter le concours : une servante aux yeux bridés (Anna May Wong) empoisonne la princesse que seule la pomme peut alors guérir. Le cristal et le tapis ayant eu part égale à la guérison, la belle se permet de temporiser en attendant la venue de son préféré, le Voleur. Mais le cruel et fourbe Asiatique s'empare de Bagdad par surprise.

Au terme d'une longue quête qui lui avait fait croiser des monstres préhistoriques, une araignée géante du fond des mers, un homme-arbre et des sirènes, le Voleur s'est doté d'une impressionnante panoplie : un cheval ailé, une armée magique déployable à volonté et une cape qui rend invisible. C'est pour lui jeu d'enfant de retourner en Arabie, puis de défaire l'armée mongole avant de berner l'usurpateur. Départ en tapis volant.

Déguisement en jarre (!) pour Snitz Edwards, pittoresque acolyte du Voleur.

The search *Les anges marqués*, Fred Zinnemann, USA, 1948, 104 mn

Berlin. Un orphelin tchèque prend peur en montant dans une ambulance de la Croix Rouge : il croit qu'on veut le gazer et s'enfuit. Il est recueilli par un soldat américain (Montgomery Clift débutant) qui lui apprend l'anglais et projette même de l'adopter, avant que le gamin ne retrouve *in extremis* sa mère toujours vivante.

Témoignage impressionnant sur une époque avec ses ruines et ses hordes d'orphelins terrorisés. Et aussi, de façon involontaire, son aveuglement : un champignon atomique affiché sur un mur et ces gamins juifs expédiés en Palestine, la promise terre sans peuple (!). Avec Alice MacMahon et Wendell Corey.

Lucky Luciano Francesco Rosi, Italie, 1973, 106 mn

Gian Maria Volontè incarne le chef du cartel de l'héroïne des années 1950. Nous assistons à des assassinats comme celui de Giannini (Rod Steiger) qui parlait trop ou encore la lutte d'Ansliger (Edmond O'Brien) du Bureau des Stupéfiants contre le mafioso qui jouit de la protection occulte du procureur Dewey qui l'avait condamné en 1936 mais qui, devenu gouverneur républicain de New-York, le renvoya à Naples en 1946 : le gangster aurait aidé au débarquement en Sicile. Tout ça est contesté par le vertueux Démocrate Kefauver (cf. *The captive city*, p. 380) : Luciano se serait borné à financer la campagne du Républicain. Moralité, les Européens sont les victimes collatérales des luttes de pouvoir aux USA. Quelques chevilles scénaristiques auraient aidé à comprendre ces magouilles.

O. Henry's full house Henry Koster & Henry Hathaway & Jean Negulesco & Howard Hawks & Henry King, USA, 1952, 117 mn

Dans le style de *Quartet* (p. 882), John Steinbeck introduit un quintette de sketches inspirés d'un auteur à succès du début du XX^{e} siècle.

Charles Laughton se taille la part du lion dans le rôle d'un clochard qui tente à tout prix d'être logé à l'œil par l'État. Alors qu'il s'apprête finalement à chercher du travail, il se fait arrêter et coffrer pour vagabondage.

C'est ensuite Richard Widmark en assassin dont le ricanement devient lassant.

Puis l'histoire d'une jeune femme malade (Anne Baxter) qui identifie sa vie à la dernière feuille d'une vigne qu'elle voit de sa chambre ; un artiste raté (Gregory Ratoff) la peindra en trompe-l'œil sur le mur pour qu'elle garde espoir.

Deux escrocs kidnappent un gamin (Lee Aaker, de *Rin Tin Tin*, cf. *Hondo* p. 804) tellement insupportable qu'ils paient les parents pour s'en débarrasser. Bof...

Enfin, un couple fauché (Jeanne Crain et Farley Granger) échange des cadeaux pour Noël : elle a vendu ses cheveux pour lui acheter une chaîne pour sa belle montre, il lui offre un peigne en écaille qu'il a payé en vendant... la montre.

Saturday night and sunday morning *Samedi soir, dimanche matin*, Karel Reisz, Grande-Bretagne, 1960, 89 mn

Description d'un monde étriqué où même la révolte est petite, celui d'Arthur (Albert Finney), jeune ouvrier de Nottingham. Il entretient une liaison avec une femme mariée (Rachel Roberts), ce qui lui vaut un cassage de gueule en règle commandité par le cocu (Bryan Pringle) : il faut dire que ce dernier va être père malgré lui. Arthur est un révolté velléitaire dont la hardiesse se réduit à tirer à la carabine à plomb sur une voisine malveillante ou lancer des cailloux en direction de maisons en construction ; sa fiancée (Shirley Anne Field) lui fait alors remarquer que c'est peut-être son futur domicile qu'il vise.

Les personnages abusent de la locution "nowt" (nothing) à laquelle s'oppose "owt" ou "summat" (something).

Chung Hing sam lam *Chungking express*, Kar-wai Wong, Hong Kong, 1994, 108 mn

Hong Kong, 1994. Le policier 223, alias He Zhiwu, (Takeshi Kaneshiro) achète des boîtes d'ananas, DLC 1er mai et en mange une chaque jour d'avril. Il croise une fausse Catherine Deneuve (Brigitte Lin) qui joue du pistolet. L'agent 663 (Tony Leung) est l'objet des attentions d'une jeune femme (Faye Wong) qui s'introduit chez lui pour faire le ménage quand il n'y est pas.

Le scénario, informe, est prétexte à parler de l'amour, de l'absence : les deux flics vivent des ruptures difficiles. Les images sont splendides avec des effets de bougé qui semblent coller aux émotions des protagonistes. Ce film brillantissime ne pèche que par la musique, *California Dreamin'*, un tube dont la version française – *La terre promise* – a été rabachée *ad nauseam* dans les années 1960.

Tenet Christopher Nolan, USA, 2020, 150 mn

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

Chargé par la philanthropique CIA de sauver le monde, le "protagoniste" (John David Washington) affronte le pervers oligarque russe Sator (Kenneth Branagh) détenteur de la terrifiante capacité d'inverser le temps : face aux personnages covariants, il en est de contravariants qui fonctionnent à l'envers. Inutile de creuser cette histoire d'entropie qui ne tient pas vraiment la route ; mais permet des scènes spectaculaires, notamment des collisions entre véhicules "normaux" et d'autres évoluant à l'envers, d'où des "désaccidents". On pense à *Inception* (p. 812) et surtout à *Memento* (p. 326) qui se terminait en raccordant une chronologie directe et une à rebours, tout comme le protagoniste qui découvre finalement qu'il est "inversé" et vient du futur.

Une sorte de James Bond façon Nolan : brillant et incompréhensible, ce qui ne veut pas dire profond. Le palindrome du titre est la ligne centrale du carré SATOR.

The great moment Preston Sturges, USA, 1944, 77 mn

1846. Le dentiste W. T. Morton (Joel McCrea) révolutionne la médecine en introduisant l'anesthésie. Il espère bien s'enrichir au moyen de son "Letheon" – de l'éther – qu'il veut faire breveter. Mais il se heurte à l'hostilité des médecins qui contestent sa méthode avant de prétendre après coup l'avoir toujours connue : "– Pourquoi donc la gardiez-vous secrète ? ".

Cet indéniable progrès de l'Humanité est concomitant à l'échec d'une carrière ; pour éviter une fin déprimante, Sturges brise la chronologie et conclut sur une note optimiste, le moment où Morton offre son produit au monde médical.

Ce dernier des huit films de Sturges pour la Paramount est cependant son plus faible : c'est le seul à ne pas être une comédie, même si William Demarest, dans le rôle du premier patient de Morton devenu son assistant, est d'une irrésistible drôlerie. Avec Betty Field, Louis Jean Heydt et Harry Carey.

Letiat jouravli *Quand passent les cigognes*, Mikhaïl Kalatazov, URSS, 1957, 96 mn

Moscou, 1941. Veronika (Tatiana Samoïlova, touchante) est fiancée à Boris qui s'engage lors de l'invasion allemande. Mark, pianiste planqué cousin de Boris, profite d'un bombardement pour abuser de Veronika qu'il épouse. Boris est tué près de Smolensk mais Veronika ne l'apprend que tardivement, alors qu'elle a quitté Mark, et a beaucoup de mal à faire son deuil.

Le film vaut pour sa caméra mobile comme centrée sur les émotions de l'héroïne. Son aspect politique se réduit à une critique passe-partout des embusqués.

Notre histoire Bertrand Blier, France, 1984, 107 mn

Didascalies : "La scène se passe dans une chambre d'hôtel Terminus" ou "C'est l'histoire d'un type qui. . . ". Parlant d'eux à la troisième personne – ce qui convient admirablement à l'acteur principal –, les personnages n'en finissent plus d'expliquer ce qu'ils sont (un garagiste alcoolique, une nymphomane), où ils sont et ce qu'ils font. Robert (Alain Delon) rencontre Donatienne (Nathalie Baye) dans un train, la suit dans un hôtel puis dans une maison en compagnie d'une troupe pléthorique – Sabine Haudepin, Jean-Pierre Darroussin, Michel Galabru, Geneviève Fontanel, . . . – dans une histoire qui bégaye. Donatienne ayant disparu, Robert la cherche et la retrouve mariée à un instituteur (Jean-François Stevenin) dans un coin perdu des Alpes. . . avant de se réveiller dans le train du début où Sam (Philippe Laudenbach) vient l'extraire de son cauchemar pour abréger sa fugue et le ramener au foyer où l'attend une épouse qui ressemble à Donatienne.

Portée par le visage anxieux et fatigué de Delon, cette promenade dans les décombres de l'amour conjugal est un hymne à la tendresse.

Les croix de bois Raymond Bernard, France, 1932, 114 mn

La Grande Guerre restituée sobrement avec un souci d'exactitude. Mentionnons l'angoissante séquence où les soldats entendent les Allemands creuser une mine sous leur abri ; ils sont relevés et ce sont leurs successeurs qui sautent. L'inauguration du bleu Joffre, en remplacement du rouge garance, situe l'offensive centrale comme une des calamiteuses opérations de "grignotage" de 1915. Parmi les soldats, Charles Vanel, Gabriel Gabrio, Pierre Labry et Pierre Blanchar un peu théâtral quand il crie "Au secours, on assassine des hommes !", une véhémence qui est due à Roland Dorgelès, auteur du roman, et non au metteur en scène. Chanson "Les prunes" dans une de ses multiples variantes.

Lady Chatterley Pascale Ferran, France, 2006, 161 mn

Les amours d'une jeune aristocrate (Marina Hands), dont l'époux (Hippolyte Girardot) est un invalide de la Grande Guerre, avec l'"homme des bois", son garde-chasse Parkin (Jean-Louis Coulloc'h) au physique massif et au tempérament bourru. La relation à la nature et la nudité des corps qui dansent sous la pluie arrivent à nous faire croire, le temps du film, en l'utopie du sexe libérateur. Car tout cela s'accompagne d'un dénudement progressif des âmes, disparition des préjugés de classe pour la Lady, de la suprématie machiste pour son amant qui ne trouvait "pas correct qu'un homme gagne sa vie grâce à une femme". Une belle histoire d'amour, en somme.

Tourné en français dans le Limousin, le film adapte la seconde mouture (on connaît surtout la troisième) du roman scandaleux de D. H. Lawrence. La réalisatrice a eu la bonne idée de filmer l'intermède méditerranéen dans le style d'un film de vacances couleurs, complètement anachronique vers 1920 par ailleurs. Le passage où le mari handicapé s'obstine à remonter une pente à 30% avec son fauteuil motorisé est une sorte de parabole sur l'arrogance aristocratique.

Heaven knows, Mr. Allison *Dieu seul le sait*, John Huston, USA, 1957, 102 mn

C'est un peu le dispositif de *The African Queen* (p. 1733) : un homme bourru et une femme réservée. Ici, le GI Allison (Robert Mitchum) face à sœur Angela (Deborah Kerr) dans un îlot du Pacifique. On a droit à l'inévitable scène de saoulerie : la religieuse est très perplexe devant la bouteille de 1,8 litres que le fruste Allison vide de son sake avant de se mettre à tenir des propos déplacés. Les Japonais vont et viennent et Allison contribue au débarquement américain sur l'île en jetant les culasses des obusiers de 105 mm.

Ce film sympathique fait partie des réussites de l'inégal Huston qui allait bientôt signer les affligeantes *Racines du ciel* (p. 1749).

Mōjū *La bête aveugle*, Yasuzō Masumura, Japon, 1969, 84 mn

Tout commence comme *L'obsédé* (p. 122) : Michio (Eiji Funakoshi) enlève et séquestre Aki (Mako Midori), un modèle. Sculpteur aveugle, il ne cherche pas à se faire aimer, seulement à la garder le temps nécessaire à créer une œuvre à sa semblance. Aki tente évidemment de s'évader, ce qu'elle est en passe de faire grâce à la mère possessive (Noriko Sengoku) de Michio, jalouse de ses attentions pour la jeune femme. Le fils s'oppose violemment à sa mère qui succombe à un mauvais coup, puis viole Aki. Dénouement genre *Empire des sens* (p. 840) : Aki, qui ne détestait pas son geôlier, se plait à faire l'amour avec lui. Comme la chair est triste, le couple la pimente de sado-masochisme, coups en tout genre, blessures et vampirisme. Mais, ici aussi, la nouveauté s'émousse : "– Coupe-moi les bras", dit-elle, avant de réclamer l'amputation des jambes. Michio s'inflige une sorte de *seppuku* sommaire sur le corps de sa partenaire.

Le décor est celui d'un atelier-hangar où trône une sculpture géante de femme lascive et, aux murs, des yeux et des nez gigantesques, des bouches et des seins, des jambes et des bras. Cette variation sur Eros et Thanatos – thème cher au réalisateur de *L'ange rouge*, p. 127 – est basée sur un livre de Ranpo Edogawa, pseudonyme qui, lu dans le sens nom-prénom, sonne comme Edgar Allan Poe.

Monkey business *Monnaie de singe*, Norman Z. McLeod, USA, 1931, 75 mn

Les frères Marx, période Paramount autrement dit à quatre, s'en donnent à cœur joie comme passagers clandestins d'un navire. Clou du film au contrôle de l'immigration où ils prétendent chacun être... Maurice Chevalier en interprétant la même chanson ; dans le cas du muet Harpo, un tourne-disque (mal remonté) chante à sa place ! Avec Thelma Todd.

Bez konca *Sans fin*, Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1985, 103 mn

Urszula (Grażyna Szapolowska) vient de perdre son mari Antek (Jerzy Radziwilowicz), un avocat. Elle essaie de se raccrocher à la vie en s'occupant de son fils ou en ayant des aventures... en vain. Elle finit par se suicider pour rejoindre son Antek qu'elle avait auparavant cru retrouver grâce à un charlatan hypnotiste.

Urszula est amenée à s'intéresser à un des clients de son mari, un ouvrier (Arthur Barcis) membre de Solidarnoćś : doit-il garder profil bas, comme le suggère son avocat (Aleksander Bardini) ou au contraire faire front pour obtenir une peine exemplaire, comme le propose un stagiaire (Michal Bajor) ? Évocation de la Pologne de la loi martiale, avec ses lumignons dans les cimetières, comme je les ai vus près de la tombe du père Popułeszko. Manque ce je-ne-sais-quoi qui fera du film suivant, *Le hasard* (p. 400), un chef-d'œuvre.

Akasen chitai *La rue de la honte*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1956, 86 mn

Les femmes de la nuit (p. 317) transposé dans le monde plus feutré du "café" Yume no sato (Le village des rêves) tenu par M. Taya (Eitarō Shindō). Le lieu est Yoshiwara, près d'Asakusa qu'un panoramique survole lors du générique. Et la période, celle de l'agonie des bobinards : la radio annonce que le projet de loi de fermeture a été repoussé une fois de plus. Taya explique à ses gagneuses que c'est tant mieux car où iraient-elles sans lui ? Il se voit presque comme un bienfaiteur à la tête d'une œuvre quasiment philanthropique.

On n'est pas loin de lui donner raison. La prostitution permet à Hanae (Michiyo Kogure), dotée d'un enfant et d'un mari malade, de faire bouillir la marmite. Et rapporte beaucoup à la délurée Mickey (Machiko Kyō) qui désespère son père – pourtant un débauché – puisque la révélation de sa profession pourrait compromettre le mariage de sa sœur. Car le métier est mal vu : Yumeko (Ako Mimasu) perd la tête quand son fils lui annonce qu'il ne la reverra jamais tant elle lui fait honte si bien qu'on doit l'interner.

L'important est de s'en sortir, mais comment ? Yorie (Hiroko Machida), qui pensait refaire sa vie avec un paysan, refuse cette nouvelle existence d'esclave domestique et revient à la "maison". Yasumi (Ayako Wakao) pressure un commerçant qu'elle accule à la ruine ; ayant repris son négoce de tissus, elle devient alors la respectable fournisseuse du boxon.

Le dernier plan montre une toute jeune fille qui tente de racoler des passants qu'elle appelle en se dissimulant à moitié, par timidité. C'est sur cette image bouleversante que se referme le film et l'œuvre de Mizoguchi.

Lola *Lola, une femme allemande*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1981, 115 mn

Générique sur un portrait d'Adenauer : nous sommes en 1958 et Lola (Barbara Sukowa) chante en allemand *Le jour où la pluie viendra*. Cette prostituée est la favorite du puissant Schuckert (Mario Adorf) qui est en train de bétonner une petite ville avec la complicité intéressée de ses notables (Hark Bohm, Ivan Desny). Le nouveau directeur de l'équipement, von Bohm (Armin Müller-Stahl), qui s'était amouraché de Lola, s'énerve quand son collaborateur Esslin (Matthias Fuchs) lui ouvre les yeux sur sa profession ; il se met en travers du projet Lindenhof de Schuckert et ne se calme qu'après avoir épousé la belle. Désormais, Schuckert et von Bohm se partageront ses faveurs. Re-Adenauer en générique de fin.

Les couleurs criardes, violemment artificielles, font ressortir les yeux bleus de Müller-Stahl, du moins avant qu'il ne pactise avec la Mafia qui régente la ville. La voiture de Lola, une Mercedes décapotable, était surnommée "voiture de pute" en Allemagne : seules ces dames avaient les moyens de se l'offrir. Dernier opus de la trilogie sur la RFA initiée avec *Le Mariage de Maria Braun* (p. 1360).

Son of Dracula Robert Siodmak, USA, 1943, 79 mn

Le comte Alucard (Dracula en verlan !) reprend du service chez Universal pour le troisième épisode de la série. Le vampire est ici détruit faute de pouvoir réintégrer son lit-cercueil à temps. Scénario de Curt Siodmak et distribution médiocre dominée par le peu exaltant Lon Chaney Junior. On mentionne une étrange maladie, la thanatophobie : certains auraient peur de la mort !

I mostri *Les monstres*, Dino Risi, Italie, 1963, 111 mn

Célèbre film à sketches (20, dont il ne reste que 19 sur le DVD français) interprétés par Vittorio Gassman et Ugo Tognazzi, séparément ou ensemble dans des rôles bêtes ou méchants, parfois les deux. Ainsi, dans le n° 5, *Rapt*, un réalisateur fait-il enlever une mémé pour la jeter, en fauteuil roulant, dans une piscine ; mécontent de la prise, il en réclame une seconde. Dans le n° 8, *La journée d'un parlementaire*, un député démochrétien confit en dévotion fait délibérément poireauter un militaire pour ne pas entendre les informations compromettantes qui auraient empêché le vote d'une loi aux juteuses implications immobilières. Le n° 10, *Le témoin volontaire*, met en scène une espèce de Dupond-Moretti qui discrédite et fait presque emprisonner l'unique témoin du meurtre commis par son client. Dans le n° 11, *Les deux orphelins*, le guide d'un mendiant aveugle feint de n'avoir rien entendu quand un médecin s'offre à guérir son compagnon. Le n° 19, *Le testament de Saint François*, montre les préparatifs, dans un salon de coiffure, d'un prêtre très exigeant sur son apparence physique : il va parler de Saint François d'Assise à la télévision.

The bank dick *Mines de rien*, Edward F. Cline, USA, 1940, 69 mn

W. C. Fields campe Egbert Sousé "accent grave (*sic*) over the e", un brave homme soumis au matriarcat d'une ribambelle de femmes – épouse, belle-mère, filles – qui le tiennent pour un bon à rien.

Un escroc l'ayant convaincu de l'avenir des mines de beefsteack, il incite son futur gendre (Grady Sutton) à "emprunter" dans la caisse pour en acheter. Las, déboule un inspecteur bancaire (Franklin Pangborn) que Sousé tente de neutraliser : qu'il lui fasse prendre une biture monstre, lui abîme la main droite ou écrase ses lunettes, rien n'y fait. Heureusement, les mines se mettent à payer.

Lui-même gardien de la banque locale, Sousé est pris en otage par un gangster qui, installé à l'arrière d'une voiture, lui intime l'ordre de conduire ; comme il s'en acquitte mal, le bandit demande au conducteur de lui passer le volant, ce qu'il fait au pied de la lettre en le lui tendant, désolidarisé du véhicule.

Ce Fields est d'autant plus amusant que dénué de sous-intrigue sentimentale.

Bom yeoareum gaeul gyeoul geurigo bom *Printemps, été, automne, hiver... printemps*, Ki-duk Kim, Corée, 2003, 99 mn

Les saisons de la vie dans un temple situé au milieu d'un étang. Au printemps, l'enfant est puni de sa cruauté envers le poisson, la grenouille et le serpent par le bonze qui l'élève. Durant l'été, il fait la connaissance de la chair avec une jeune fille, que le maître chasse – il faut se méfier de la luxure. À l'automne, celui qui s'était enfui avec la fille revient, car il l'a tuée par jalousie : il faut se méfier du désir, dit le maître qui le bat et lui fait recopier le Sûtra du cœur. L'hiver venu, le prisonnier libéré retourne sur les lieux pour y remplacer son maître mort. Traînant une énorme pierre, référence – martelée par des plans de coupe – aux cailloux qu'il avait jadis attachés au poisson, à la grenouille et au serpent, il va jusqu'au sommet d'une colline installer une statuette du bodhisattva Maitreya. Le printemps revenu, l'enfant recueilli par le nouveau maître persécute une tortue.

Malgré le pénible prêchi-prêcha bouddhiste, on ne s'ennuie pas un seul instant durant ce film édifiant aux magnifiques images.

La vie de Bohème Aki Kaurismäki, France, 1992, 99 mn

Malakoff. Rodolfo (Matti Pellonpää avec son accent finnois), peintre albanais sans papiers, vit une histoire d'amour tragique avec Mimi (Évelyne Didi). Il partage sa bohème avec l'auteur dramatique Marcel Marx (André Wilms) et le musicien Schaunard (Kari Väänänen). L'industriel (Jean-Pierre Léaud) dont il réalise le portrait devient son principal et unique client.

Authentique émotion derrière l'humour pince-sans-rire de ce premier film français de Kaurismäki, adaptation libre de Henry Murger (dont on voit la tombe). Rodolfo prépare un potage en faisant bouillir un os piqué au chien. Quand il offre des fleurs, elles sont déjà fanées – "Si j'avais su, je les aurais achetées en plastique" – réflexion typique d'une époque, le début des années 1960 avec la lessive Sunil, l'hebdomadaire BAYARD et la voiture Reliant Robin à trois roues.

Voix de Damia et touchant générique de fin avec la chanson japonaise *Yuki no furu machi wo* (La ville où tombe la neige). Avec Christine Murillo en Musette et des apparitions de Samuel Fuller et Louis Malle.

Meitō bijomaru *L'épée Bijomaru*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1945, 67 mn

Le Japon du Bakumatsu (p. 775). Pour venger son père, assassiné par un suppôt du shōgun Tokugawa, la jeune Sasae (Isuzu Yamada) se fait forger une magnifique épée, Bijomaru (la Belle) par un apprenti-forgeron (Shōtarō Hanayagi).

Tournée à la fin de la guerre, cette œuvre mineure ne fait que le minimum de concessions au militarisme ambiant : on peut y voir un message féministe.

Documenteur Agnès Varda, France, 1981, 62 mn

Los Angeles. Émilie (Sabine Mamou, monteuse de Varda, dans son unique rôle) est la secrétaire d'une réalisatrice qui vient de tourner un film – on reconnaît *Mur murs*, p. 548. Seule avec un garçonnet (Mathieu Demy), elle souffre de s'être récemment séparée de son mari. Avec un beau texte en voix off, manque affectif et sexuel ponctué par les images de tracteurs ratissant la plage de Malibu.

Un homme propose à Émilie d'essayer son *water-bed*, invition qu'elle décline ; il est crédité au générique comme "l'homme au lit d'eau".

Agent trouble Jean-Pierre Mocky, France, 1987, 86 mn

Les passagers d'un car d'excursions ont été accidentellement contaminés par un terrible virus. Pour éviter une épidémie, le gouvernement a décidé de les gazer puis de précipiter l'autobus dans un lac ; mais le marginal Victorien (Tom Novembre) a eu le temps de dévaliser les macchabées. Le trouble Alex (Richard Bohringer) est chargé de récupérer le butin pour éluder les questions des familles. Il sème la mort sur son chemin et, après avoir tué Victorien, s'en prend à sa tante Amanda (Catherine Deneuve) mais succombe à une crise cardiaque ; c'est un ami d'Amanda (Pierre Arditi), une huile haut placée, qui finira le boulot.

Le scénario ne tient pas la route car une banale autopsie montrerait que les passagers ne sont pas morts noyés. Mais Mocky n'a pas son pareil pour créer des atmosphères étranges : ici, dans la neige d'une montagne composite, avance un autobus rempli de cadavres. Apparition d'Héléna Manson dans son pénultième rôle.

Oliver Twist David Lean, Grande-Bretagne, 1948, 111 mn

Pluie et vent accompagnent le calvaire de l'infortunée mère d'Oliver avant son fatal accouchement. Puis c'est la workhouse – GOD IS GOOD, GOD IS JUST – où l'on obéit d'autant mieux qu'on est moins bien nourri si l'on en croit le bedeau (Francis Sullivan) qui a peut-être lu Jeremy Bentham. Employé chez un croque-mort, Oliver s'évade pour un Londres où règne Fagin (Alec Guinness au nez de caricature antisémite) sur un troupeau de jeunes voleurs. Mais Dickens a toujours pitié de ses personnages et le jeune Oliver est adopté par celui qui est en fait son grand-père (Henry Stephenson). Le terrifiant Sykes (Robert Newton) se charge alors de "récupérer" l'enfant avec la complicité de sa maîtresse (Kay Walsh) ; prise d'un remords qu'elle paiera de sa vie, elle permet le *happy end*.

Ce film à la plastique superlative, avec un décor londonien quasi-expressionniste, est le sixième opus de Lean, sa deuxième adaptation de Dickens après *Great expectations* (p. 571). Les moments les plus réussis des deux films sont leurs magistrales ouvertures qui dénoncent un monde sans espoir ni pitié.

Blind husbands *Maris aveugles*, Erich von Stroheim, USA, 1919, 92 mn

Brillants débuts de Stroheim comme réalisateur. L'officier autrichien Eric von Steuben (Stroheim), dont le motto est "Wine, WOMEN, Song", tente de séduire une Américaine (Francelia Billington) venue à Cortina avec son mari (Sam De Grasse). Il arriverait à ses fins si le guide Sepp (Gibson Gowland, le futur McTeague de *Greed*, p. 1725) ne veillait au grain. Le sommet du Monte Cristallo voit l'explication finale entre l'époux et le séducteur qui fait une chute mortelle.

Une courte séquence de rêve montre que l'épouse était réellement tentée. Steuben, individu lâche aux amours ancillaires, revient avec une barque beaucoup plus chargée et le même goût pour les Américaines délaissées : c'est le Karamzine de *Foolish wives* (p. 87), film plus achevé.

Dog day afternoon *Un après-midi de chien*, Sidney Lumet, USA, 1975, 125 mn

D'après un fait divers authentique : Sonny (Al Pacino) braque une banque de Brooklyn avec l'aide de Sal (John Cazale qui jouait le frère de Pacino dans *Le parrain*, p. 461). Le but est de dégager de l'argent pour le changement de sexe de la nouvelle "épouse" de Sonny par ailleurs déjà marié. Tout se passe relativement bien et les deux braqueurs obtiennent même un avion pour l'Algérie – mais le FBI a tendu un piège : Sal est abattu et Sonny arrêté.

Le film est une description intéressante et assez convaincante de la relation complexe qui s'établit entre les preneurs d'otages et leurs victimes – le trop fameux "syndrome de Stockhom". Avec des répliques cocasses : une des captives s'étonne de l'utilisation du "F word", euphémisme ringard pour "fuck", analogue des "cinq lettres" de mon enfance. Sonny se moque de Sal qui veut partir pour l'étranger au... Wyoming ; plus au courant du vaste monde, il sait qu'en Algérie il y a un hôtel Howard Johnson.

Quand Sal refuse une cigarette par peur du cancer du poumon, difficile de ne pas penser à la maladie qui allait emporter l'excellent Cazale.

Steamboat Bill Jr. *Cadet d'eau douce*, Buster Keaton & Charles Reisner, USA, 1928, 67 mn

Buster campe un gringalet qui retrouve son père aux allures de brute (Ernest Torrence de *Tol'able David*, p. 708) dont les affaires vont mal : son bateau à aubes, qui porte le nom du général sudiste Stonewall Jackson, est presque une épave. Le film décolle vraiment dans sa dernière partie, spectaculaire et inventive, quand un cyclone se déchaîne, emportant tout. Le pépin de Buster regarde vers le ciel, les façades de maison s'effondrent en l'épargnant miraculeusement, son lit d'hôpital se met à voyager et il avance presque couché à contre-vent.

Caesar and Cleopatra Gabriel Pascal, Grande-Bretagne, 1945, 128 mn

Cette superproduction en couleurs adapte une divertissante comédie de George Bernard Shaw. Claude Rains et Vivien Leigh dans les rôles-titres sont secondés par Francis Sullivan en Plothin et Stewart Granger qui joue Apollodore de Sicile, celui qui transporte la Reine dans un tapis. Mais le rôle le plus marquant est tenu par Flora Robson qui campe l'inquiétante Phtatatita, la (fictive) nourrice de Cléopâtre. Meilleur que le Mankiewicz (p. 986).

Quartet Ralph Smart & Harold French & Arthur Crabtree & Ken Annakin, Grande-Bretagne, 1948, 115 mn

Quatre nouvelles de Somerset Maugham, présentées par l'auteur.

The facts of life : un fils (Jack Watling) ignore les conseils de son père (Basil Radford) – pas de jeu, pas de femme – et s'en porte d'autant mieux.

The alien corn : un jeune homme bien né (Dirk Bogarde) déroge en voulant devenir pianiste et se suicide quand il apprend qu'il ne sera jamais au niveau. C'est vraiment trop pour sa famille : sa mort est qualifiée d'accident. Avec Françoise Rosay et Honor Blackman.

The kite : mal aimée par sa belle-mère (Hermione Baddeley), une bru fait une fixation sur le goût de son époux pour les cerfs-volants. Avec Mervyn Johns.

The colonel's lady : trop occupé entre chasse et maîtresse, Peregrine (Cecil Parker) découvre que son épouse (Nora Swinburne) a rencontré le succès grâce à son recueil de poèmes contant une tragique histoire d'amour. Irrité, le pompeux militaire se croit trompé et cherche à savoir quel est l'amoureux disparu auquel le livre fait implicitement référence : "C'était vous, du temps où vous m'aimiez". Petit chef d'œuvre de comédie amère, avec Ernest Thesiger et Wilfrid Hyde-White.

Road to Singapore *En route pour Singapour*, Victor Schertzinger, USA, 1940, 85 mn

Premier opus d'une série à succès (cf. *Road to Utopia*, p. 57). Grâce à son complice Josh (Bing Crosby), Ace (Bob Hope) échappe de justesse à un "shotgun marriage" avec une fille qu'il a séduite. "Patty cake, patty cake, baker man" se mettent-ils à chanter en se frappant mutuellement les paumes ; arrivés à "Bake me a cake as fast as you can", ce sont les frères de la "fiancée" qu'ils cognent de concert. Les deux copains quittent les États-Unis pour les mers du Sud où ils rencontrent Mima (Dorothy Lamour) dont ils tombent amoureux. Ils participent, déguisés, à une fête locale où l'on peut s'empiffrer mais gare au mariage forcé après une danse avec une de ces filles en sarong. Pour faire rentrer de l'argent, Ace vend le détergent miracle Spotto, celui qui dégueulasse les costumes les plus blancs. Chansons et bonne humeur, avec Charles Coburn, Antony Quinn et Jerry Colonna.

Les Misérables Marcel Bluwal, France, 1972, 235 mn

Ce téléfilm se concentre sur la partie parisienne de l'intrigue : la masure Gorbeau où végètent les Thénardier, puis l'insurrection du cloître Saint-Merri. Valjean, Javert et Marius sont joués par Georges Géret, Bernard Fresson et François Marthouret. Parmi les personnages secondaires, Lucien Nat est un Gillenormand ultra à souhait et Alain Mottet un Thénardier moins effrayant que son épouse (Micha Bayard). Jean-Luc Boutté campe un Enjolras halluciné et Julien Verdier, un Mabeuf très émouvant dans ce rôle obscur. Hermine Karagheuz incarne la mal aimée Éponine avec une déchirante intensité.

Le chef-d'œuvre de Victor Hugo est un véritable continent dont on ne connaît guère que les péninsules feuilletonnesques. Son centre est constitué d'interminables et géniales digressions dont quelques passages, lus ici en voix off, permettent de restituer l'esprit.

Senza pietà *Sans pitié*, Alberto Lattuada, Italie, 1948, 86 mn

L'après-guerre à Livourne. La jeune Angela (Carla Del Poggio, épouse du réalisateur) et le soldat noir américain Jerry (John Kitzmiller) sont victimes d'une bande de trafiquants qui réduisent l'une à la prostitution et compromettent l'autre dans un trafic qui lui vaut la prison militaire. Jerry s'évade pour rejoindre Angela, laquelle est abattue par un truand ; le soldat désespéré va se jeter dans un précipice avec le camion dans lequel il a emporté la morte.

Le scénario de ce film néo-réaliste est dû à Fellini qui y fait jouer son épouse Giuletta Masina. Les trafiquants sont campés par Folco Lulli et surtout un certain Pierre Claudé dans son unique rôle au cinéma ; ils ont pour partenaire l'excellent Raf Pindi en contrebandier sud-américain. Un tel scénario aurait été impensable aux États-Unis où les Noirs pouvaient au mieux jouer dans des films antiracistes dans lesquels ils étaient priés de rester gentiment à leur place.

13 ghosts William Castle, USA, 1960, 84 mn

Une famille a hérité de la maison d'un oncle qui y avait caché des fantômes ainsi qu'un pactole en dollars, cause de son assassinat. Le meurtrier qui vient de nuit pour récupérer l'argent est mis hors d'état de nuire par les ectoplasmes.

Comme souvent, Castle présente son film. Celui-ci joue d'un filtre coloré adapté à la présence éventuelle de fantômes – bleu, on ne voit rien, rouge, on "les" voit. Ainsi, un dompteur à tête coupée qui met le cou dans la gueule d'un lion ; mais rien de bien impressionnant car la peur repose plus sur l'idée du spectre que sur le spectre lui-même. La distribution est sans intérêt, à l'exception de Margaret Hamilton en sorcière tout droit sortie du *Magicien d'Oz* (p. 1314).

Hadewijch Bruno Dumont, France, 2009, 106 mn

Placé sous le patronage d'Hadewijch d'Anvers, l'histoire d'une vierge amoureuse du Christ. D'une passion sincère, totale et maladroite que Céline (Julie Sokolowski) ne parvient pas à vivre chez ses parents, des grands bourgeois du quai d'Anjou, et pas davantage au couvent où elle était novice : la supérieure, qui se méfie de son zèle excessif, l'a renvoyée dans le siècle. Son petit ami (platonique) Yassine lui présente son frère Nassir, un commentateur du Coran qui n'a pas de tels scrupules quant à la sincérité de la foi de Céline ; au nom du Dieu universel, il l'engage dans la troupe des soldats martyrs. Un attentat suivi d'une ellipse : Céline est de retour au couvent où la Gendarmerie vient lui demander des comptes. Elle se sauve pour aller se noyer dans le proche étang ; David (Dewaele), un ouvrier tout juste sorti de prison, la repêche et la serre contre lui.

Bernanos : la quête orgueilleuse de Dieu – *Journal d'un curé de campagne*, p. 122 –, la tentation du désespoir – *Mouchette*, p. 798. Cet amour de Dieu est d'abord amour de soi-même ; c'est un peu le message du personnage fruste mais généreux de David… qui annonce le thaumaturge de *Hors Satan* (p. 103).

Animal crackers *L'explorateur en folie*, Victor Heerman, USA, 1930, 93 mn

Les (quatre) Marx Brothers dans leur second film centré sur une histoire peu roborative de tableau disparu dont il existe en fait trois exemplaires. Groucho y va de ses "one-liners" habituels, ainsi à la rombière (Margaret Dumont) : "You mind if I don't smoke ?". Chico joue au piano une de ses compositions *I'm daffy over you*, en boucle car, dit-il "– I can't think of the finish" ; "– It's strange, I can't think of anything else", rétorque Groucho. À l'aide d'un pulvérisateur à fly-tox rempli d'un puissant soporifique, Harpo endort tout le monde ; avisant une jeune femme assoupie, il s'administre lui-même le produit avant de s'allonger près d'elle.

Waga koi wa moenu *Flamme de mon amour*, Kenji Mizoguchi, Japon, 1949, 84 mn

Au début de l'ère Meiji, la lutte contre l'absolutisme des clans. Venue d'Okayama, Eiko Hirayama (Kinuyo Tanaka) devient la compagne du progressiste Kentarō Omoi (Ichirō Sugai), ce qui les emmène tous deux en prison dont ils sortent en 1889 avec l'octroi de la Constitution. Mais le libéral Omoi garde une vision rétrograde de la femme : bien qu'il s'apprête à épouser Eiko, il entretient une liaison avec Chiyo (Mitsuko Mito), une fille au destin particulièrement ingrat qu'elle avait pris comme domestique pour la protéger. Désillusionnée, Eiko retourne, accompagnée par Chiyo, à Okayama pour y fonder une école de jeunes filles.

Saisissantes images des fabriques et prisons pour femmes dont la violence ne le cède pas à celle, proverbiale, de l'armée nippone.

The fire raisers Michael Powell, Grande-Bretagne, 1934, 74 mn

Bronton (Leslie Banks) est un sympathique escroc qui vit aux dépens des assurances. Pour assurer un train de vie somptueux à son épouse, fille d'un dirigeant de la Lloyd's, il s'acoquine avec Stedding (Francis Sullivan), un gangster spécialisé dans les catastrophes arrangées. À la suite d'un naufrage avec mort de matelots, Bronton pris de remords sauve un policier des flammes d'un incendie provoqué par Stedding et y perd la vie.

Avant *Edge of the world* (p. 1041), un des 23 "quota quickies" des débuts de Powell, cf. *Red ensign* et *The phantom light* (pp. 1686, 1521). Films fauchés – les maquettes qui tiennent lieu de cargo incendié – dont beaucoup ont disparu.

Unbreakable *Incassable*, M.Night Shyamalan, USA, 2000, 102 mn

Philadelphie. David (Bruce Willis) est l'unique survivant d'un accident de train : il n'a même pas une égratignure. Ayant échappé plusieurs fois à la mort et ne connaissant pas la maladie, il est en fait une sorte de Superman avec, comme le héros de BD, sa kryptonite : hydrophobe, il pourrait se noyer dans un verre d'eau. Son don de seconde vue lui permet, vêtu d'une cape, de redresser les torts dans les quartiers résidentiels. Et de démasquer son exacte antithèse, le super-salaud en fauteuil roulant, Elijah (Samuel Jackson) aux os cassants comme du verre.

Cinéma manichéen pour adolescents. Pour mémoire l'épitaphe (apocryphe) de W. C. Fields : "On the whole, I'd rather be in Philadelphia".

In which we serve *Ceux qui servent en mer*, Noel Coward & David Lean, Grande-Bretagne, 1942, 110 mn

Les quatre premiers films de David Lean doivent beaucoup à Noel Coward, à peu près tout pour celui-ci dont il est aussi producteur, scénariste et acteur. Il s'agit d'une œuvre de propagande tournée à une époque où le sort des armes penchait encore pour l'Axe. À travers la destinée du HMS (His Majesty's Ship) Torrin, depuis sa construction dans les chantiers navals jusqu'à son coulage par "Jerry". Ces hommes à la mer – Noel Coward, John Mills, Bernard Miles et le débutant Richard Attenborough – qui s'agrippent à un canot de sauvetage se souviennent : l'évacuation de Dunkerque et aussi la vie civile, les femmes. Ces dernières – Celia Johnson, Kay Walsh, Joyce Carey –, qui savent que leur homme est avant tout marié au bateau, tremblent en recevant un télégramme, se choquent du mot "bloody" et échangent des banalités : "Men must work and women must weep", juste avant un bombardement où périt l'une d'elles. L'esprit de cohésion nationale l'emporte, symbolisé par l'entraînante et vaguement nostalgique *Beer barrel polka*. Après tout, dit la voix off, "We are an island race".

Road to Rio *En route pour Rio*, Hal Walker, USA, 1947, 101 mn

Cinquième opus de la série des Crosby/Hope/Lamour. Départ en catastrophe des musiciens Crosby et Hope sur un navire direction Rio sur lequel ils rencontrent une riche héritière (Lamour) que sa tante (Gale Sondergaard) cherche à spolier en l'hypnotisant. On pratique finalement beaucoup cette technique dans le film, c'est ainsi que Hope finira par chiper Lamour à Crosby en agitant un pendule. Les deux zozos s'adjoignent trois gugusses qui, ne parlant pas un mot d'anglais, ne savent que répéter "You're telling me ?", "You're in the groove, Jackson !" ou "This is murder !" ; des bulles sortent du trombone joué par Hope, ce qui renvoie à *Wings* (p. 857). On n'oublie pas non plus le traditionnel "Patty cake, patty cake, baker man" inauguré dans *Road to Singapore* (p. 882).

Rikos ja rangaistus *Crime et châtiment*, Aki Kaurismäki, Finlande, 1983, 89 mn

Dostoïevski à Helsinki. Rahikanen (Markku Toikka) traîne son crime en essayant d'y intéresser la Police (Esko Nikkari), une jeune femme (Aino Seppo) et le spectateur qui, s'ennuyant un peu, peut se consoler avec le personnage joué par Matti Pellonpää ou encore *L'accordéonniste* chanté en finnois. Le dispositif de Kaurismäki n'est pas encore au point.

Dracula : pages from a virgin's diary Guy Maddin, Canada, 2003, 75 mn

Les personnages du Dracula de Bram Stoker : Lucy et Mina, Harker, Holmwood et Morris, Dracula et son âme damnée le fou Renfield, sans parler du chasseur de vampires van Helsing. Tout cela filmé dans le style Maddin, capable de retrouver l'atmosphère de *Nosferatu* (p. 593) dans ce film noir et blanc où affleurent des taches de couleur – rouge sang le plus souvent – distribuées avec parcimonie et à bon escient. Mais ce n'est pas un "à la manière de" passéiste : la chorégraphie de Mark Godden renforce l'irréalisme de l'ensemble. La musique de Mahler – tirée des deux premières symphonies –, faussement grandiloquente, s'accorde parfaitement avec l'esprit discrètement parodique de l'œuvre.

Batman begins Christopher Nolan, USA, 2005, 140 mn

Effets spéciaux pour une accumulation de scènes spectaculaires sans originalité et excellente distribution – Christian Bale, Michael Caine, Gary Oldman, Morgan Freeman, Liam Neeson, Cillian Murphy et Rutger Hauer – pour des personnages inexistants et totalement dénués d'humour Le cycle de Batman, Perceval version Coca-Cola®, est un mythe capital de la culture américaine qu'on n'adaptera jamais assez, d'où les deux *Dark knight* (pp. 80, 1430) du même Nolan.

Mr. Turner Mike Leigh, Grande-Bretagne, 2014, 150 mn

Un excellent Timothy Spall à l'accent cockney incarne le peintre dans cette biographie pointilliste qui ne fait aucun effort pour le montrer à son avantage.

L'égoïsme marque ses relations affectives. Il profite du dévouement sans borne de sa gouvernante (Dorothy Atkinson) avec laquelle il a occasionnellement des rapports ancillaires et se soucie peu des filles qu'il aurait eues avec son ancienne maîtresse (Ruth Sheen), d'où les récurrentes visites de reproches. Il finit par s'installer chez la veuve Booth (Marion Bailey) chez qui il mourra.

Les relations de Turner avec ses collègues sont émaillées de piques, voire de provocations comme le célèbre incident de l'ostentatoire touche de rouge appliquée sur une de ses propres peintures lors d'un pré-vernissage, au grand dam de son rival Constable occupé à pignocher... avec du rouge. Le film est aussi l'occasion d'évoquer des personnages emblématiques, comme Mary Somerville (Lesley Manville) ou John Ruskin, jeune snob au verbe ampoulé.

Et bien sûr le travail du peintre qui, comme Ulysse, se fait attacher à un mât pour mieux saisir les nuances d'une tempête. Avec une incessante recherche de la lumière à laquelle la photographie du film rend hommage en restituant l'éclairage si particulier de ses tableaux. "The sun is God" dit-il en expirant.

Everyone says I love you *Tout le monde dit I love you*, Woody Allen, USA, 1996, 97 mn

Comédie musicale située à New York, Venise et Paris. On retrouve avec plaisir le train-train allénien : Woody incarne un divorcé qui réalise tellement bien les rêves d'une jeune femme (Julia Roberts) – il a eu accès à ses secrets intimes – qu'elle se rend compte que ceux-ci étaient vains. Plaqué, il se fait consoler par son ex-épouse (Goldie Hawn) sur un quai de la Seine. Sa belle-fille (Drew Barrymore) avale à deux reprises, avant et après sa fugue avec un voyou (Tim Roth), la bague offerte par son fiancé (Edward Norton).

L'aspect musical est plutôt réussi, compte tenu des limites des interprètes. On mentionnera la désopilante veillée funèbre du grand-père qui sort de son cercueil pour danser et chanter "Enjoy yourself" avec d'autres spectres en surimpression.

Gervaise René Clément, France, 1956, 112 mn

Aux côtés de Maria Schell dans le rôle-titre, François Périer est un excellent Coupeau dont la descente aux Enfers est parachevée par une crise de *delirium tremens*, Armand Mestral un Lantier suave et veule et Suzy Delair une Virginie venimeuse à souhait. Cette adaptation soignée de *L'assommoir* est un peu trop académique pour susciter l'enthousiasme. Avec Jacques Harden et Jany Holt.

Reflections in a golden eye *Reflets dans un œil d'or*, John Huston, USA, 1967, 105 mn

D'après Carson McCullers. Bien plus réussi que l'académique *Freud* (p. 1751) ou les pensums antonioniens sur l'incommunicabilité, le film met en scène les couples officiels et officieux formés par six existences inabouties. Anacleto, minuscule Philippin, est l'employé et le seul réconfort dans la vie d'Alison (Julie Harris), femme suicidaire qui a perdu sa fille. Son époux, le Col. Langdon (Brian Keith), être d'une médiocrité sans fond, la trompe avec Leonora (Elizabeth Taylor qui exagère sa vulgarité naturelle). Cette dernière est mariée au Cdt. Penderton (Marlon Brando, époustouflant), militaire ridicule qui ne jure que par Clausewitz mais sait à peine monter à cheval ; il finit par foutter la monture qui l'a jeté à terre. Le dernier personnage, l'énigmatique soldat Williams (Robert Forster) n'ouvre jamais la bouche. Il passe ses nuits à déambuler dans le fort quand il ne s'introduit pas dans la chambre de Leonora pour la regarder dormir en caressant ses habits. Penderton éprouve un désir homosexuel rentré à l'égard de ce soldat qu'il a vu faire du cheval compètement nu. Tout explose quand il le suprend en train de pénétrer dans sa maison et croit qu'il vient pour lui... "Il y a un fort dans le Sud où, il y a quelques années, un meurtre fut commis".

La version originale du film, "dorée", met en valeur le pull rouge de Leonora.

Karami-ai *L'héritage*, Masaki Kobayashi, Japon, 1962, 108 mn

Atteint d'un cancer en phase terminale, Senzō Kawara (Sō Yamamura) veut léguer sa fortune à ses trois enfants naturels, ne laissant que le tiers incompressible à sa future veuve Satoe (Misako Watanabe). Des avocats douteux se lancent alors à la recherche des bâtards : Furukawa (Tatsuya Nakadai) présente une fausse héritière, plus manipulable que la vraie qu'il fait tuer pour rendre la substitution possible. Fujii (Minoru Chiaki), découvrant qu'une autre fille est morte en bas âge, lui substitue l'enfant illégitime qu'il a eu avec... Satoe. Chargée de retrouver le troisième bâtard Sadao (Yūsuke Kawazu), la charmante et insignifiante secrétaire Yasuko (Keiko Kishi) le séduit, ce qui ne manque pas de provoquer la jalousie de son père... *exit* Sadao. Il faut dire que Yasuko s'était résignée à "consoler" Kawara dont elle serait enceinte : son bébé à naître devient ainsi héritier. Les malversations de Furukawa et Fujii sont découvertes et Satoe déshéritée pour avoir participé à la seconde. L'enfant de Yasuko devient légataire universel, puis sa mère car il meurt à la naissance. L'avocat retors Yoshida (Seiji Miyaguchi) qu'elle avait roulé dans la farine lui propose alors une affaire un peu douteuse ; "– Vous savez bien que je respecte scrupuleusement la loi" lui rétorque-t-elle.

Histoire réjouissante et profondément immorale : l'immoralité de Yasuko mais surtout celle du sacro-saint héritage.

Cyrano de Bergerac Claude Barma, France, 1960, 156 mn

Créée en 1897, la pièce d'Edmond Rostand est un résumé de la mentalité française. L'arrogance revancharde – le panache – qu'on verra à l'œuvre lors des assauts contre les mitrailleuses allemandes. Mais aussi la tirade des "non merci" : ne pas monter bien haut peut-être, mais tout seul.

J'ai vu ce film à la télévision française le soir de Noël 1960 ; c'était l'époque où le "petit écran" ne manquait pas d'ambition et où l'on ne méprisait pas le spectateur. Je me souviens encore de l'extraordinaire Cyrano campé par Daniel Sorano mais j'avais oublié les autres, pourtant excellents : Françoise Christophe en Roxanne, Michel Le Royer en Christian, sans oublier Michel Galabru, Jean Topart et, dans de petits rôles, Jane Marken, Palau et Philippe Noiret. Dans certains passages, notamment au début, le réalisateur nous fait entendre la métrique un peu artificielle de l'alexandrin : c'est comme si les acteurs se mettaient à chanter.

Le miserie del signor Travet *Les ennuis de monsieur Travet*, Mario Soldati, Italie, 1945, 97 mn

Début des années 1960 à Turin, éphémère capitale de L'Italie unie. "Monsù" Travet (Carlo Campanini), fonctionnaire minable, est en but à l'hostilité de son chef de bureau et à ses insinutations quant à la conduite de son épouse trop jeune avec le "Commandatore" (Gino Cervi). Il finit par démissionner pour aller travailler dans une boulangerie. Une comédie bien désuète ; avec Alberto Sordi.

Madeleine David Lean, Grande-Bretagne, 1950, 110 mn

Glasgow, 1857 dans le quartier victorien de Blythswood square, à peine changé de nos jours. Madeleine Smith (Anne Todd, alors épouse du réalisateur) est la fille d'un architecte aisé (Leslie Banks, dans son dernier rôle) et la maîtresse du Français Pierre-Émile L'Angelier (Ivan Desny), un aventurier un peu coureur de dots. Quand Madeleine décide d'interrompre cette liaison sans issue pour épouser le fiancé choisi par ses parents, L'Angelier menace de rendre publiques les lettres d'amour en sa possession avant de succomber à une indigestion de cacao à l'arsenic. Bien que tout accuse Madeleine, son avocat (André Morell) sait se montrer assez éloquent pour la tirer d'affaire.

La voix off fait des gorges chaudes sur le verdict : "not proven" plutôt que "not guilty". Ce qui est pourtant la formulation logiquement correcte, puisque l'accusation est censée *prouver* le crime. Dire qu'absence de preuve vaut innocence est la négation même de l'incomplétude. Film académique d'un Lean peu inspiré, sur un sujet déjà abordé dans *Letty Lynton* (avec Joan Crawford, 1932), invisible depuis 1936 pour des querelles de droits d'auteur.

A shot in the dark *Quand l'inspecteur s'emmêle*, Blake Edwards, Grande-Bretagne, 1964, 102 mn

Coup de feu mortel dans le château du millionnaire Ballon (George Sanders) propice aux amours ancillaires, version chaises musicales : on sort d'une chambre pour entrer dans l'autre que son occupant vient de quitter. Principal(e) suspect(e), la pulpeuse servante Maria (Eike Sommer). Le douteux Ballon utilise son influence pour que l'enquête soit confiée à l'incompétent inspecteur Clouseau (Peter Sellers).

Aucune panthère (p. 929) dans l'intrigue, le titre ou la musique ; l'animal reviendra dans les opus suivants, ainsi que quatre personnages qui débutent ici. Hercule (Graham Stark), l'adjoint de Clouseau et Kato (Burt Kwouk), un karateka chargé d'attaquer l'inspecteur par surprise – même quand il est en galante compagnie. Et surtout, assisté par François (André Maranne), le commissaire Dreyfus (Herbert Lom), tellement allergique à son subordonné – "Donnez-moi dix Clouseau et je vous détruis le monde" – qui s'inflige des blessures involontaires et cause la mort de dix personnes en tentant de l'occire. Absolument tordant !

Battle cry *Le cri de la victoire*, Raoul Walsh, USA, 1955, 142 mn

La guerre du Pacifique. Contrairement à *The naked and the dead* (p. 333), c'est l'aspect sentimental qui l'emporte ici : ces dames sont jouées par Dorothy Malone, Anne Francis, Mona Freeman et Nancy Olson en veuve de guerre néo-zélandaise. Elle épouse un soldat (Aldo Ray) qui reviendra avec une jambe en moins après avoir un instant songé à déserter. Le sergent (James Whitmore) commente en voix off l'odyssée du bataillon, depuis l'entraînement jusqu'à l'engagement à Saipan où le bien aimé colonel Huxley (Van Heflin) trouve la mort.

Il ritorno di Don Camillo *Le retour de Don Camillo*, Julien Duvivier, Italie, 1953, 106 mn

Suite du *Petit monde de Don Camillo* (p. 204), avec son lot habituel de petites anecdotes. Celle du vieux réac (Édouard Delmont) qui achète l'âme d'un "rouge" (Alexandre Rignault) ou encore la compétition entre les deux horloges, cléricale et laïque, à celle qui sonnera avant l'autre. Les deux protagonistes se jouent des tours de cochon, ainsi quand un fasciste attardé (Paolo Stoppa) oblige Peppone (Gino Cervi) à ingurgiter la traditionnelle huile de ricin sans que Don Camillo (Fernandel) ne lève le petit doigt. Mais affichent aussi une solidarité profonde face à un propriétaire égoïste qui s'oppose à l'endigage du Pô.

Ce film est le meilleur de la série, avec quelques images mémorables : l'arrivée de Don Camillo en disgrâce dans un village de montagne enneigé, la bourgade de Brescello inondée par le Pô et sa population sur la digue. Avec Saro Urzì.

The devil's doorway *La porte du Diable*, Anthony Mann, USA, 1950, 84 mn

Lance (Robert Taylor), un Indien Shoshone, rentre de la Guerre de Sécession dans son Wyoming natal pour découvrir que n'importe qui peut réclamer ses terres, sauf lui, car il est un sous-homme. Un avocat retors et raciste (Louis Calhern) organise la chasse à l'homme en entraînant des colons (Marshall Thomson joue l'un d'eux) à l'assaut des "sauvages". Seule concession mélodramatique du film, une avocate (Paula Raymond) essaie d'adoucir le sort de Lance en lui offrant "a fair trial", i.e., une pendaison légale. Il meurt de ses blessures en arborant ses décorations avant que cette réconfortante perspective ne se réalise.

Ce beau film, servi par la superbe photo de John Alton, inaugure (avec *La flèche brisée*, p. 791) une inflexion de Hollywood quant à la question indienne.

Susan Slade Delmer Daves, USA, 1961, 116 mn

Susan (Connie Stevens) a rencontré un jeune homme sur le bateau qui la ramenait du Chili avec ses parents. Ne s'étant pas contentée de baisers sur la bouche, c'est une Susan enceinte qui apprend la mort en montagne de son fiancé. Le père (Lloyd Nolan) accepte alors un poste au Guatemala où l'enfant qui naît passe pour le fils de la mère (Dorothy McGuire) de Susan. De retour à San Francisco où son père meurt, Susan qui s'occupe de son "petit frère" est courtisée à la fois par l'héritier des richissimes Corbett et par Hoyt (Troy Donahue), un jeune écrivain fauché qui cherche à racheter par la gloire littéraire le passé douteux de son père – un escroc qui s'est pendu en prison. Lorsque l'enfant a un grave accident, Susan dénonce la supercherie et Corbett Jr. s'en va sur la pointe des pieds : elle peut convoler avec Hoyt.

Le vol d'enfant naturel, chose courante au cinéma (*The old maid*, p. 668, *To each his own*, p. 845), est parfois l'œuvre de la mère de la coupable, comme dans *Le décalogue 7* (p. 117). Mais il s'agit d'actes hostiles, de punitions moralisantes souvent imposées par le Code ; rien de tel ici. Les deux jeunes héros, qui ont chacun "a chip on the shoulder", trouvent en l'autre l'amour et la compréhension dont ils ont tant besoin. Le conformisme n'est même pas caricaturé : les Corbett s'en vont poliment... à nous de comprendre qu'ils ne reviendront pas.

The lamp still burns Maurice Elvey, Grande-Bretagne, 1943, 87 mn

Film de guerre édifiant. La jeune Hilary (Rosamund John) décide de se rendre utile en devenant infirmière. Mais elle a du mal à se faire à la discipline, justifiée quoique un peu rigide, de la "matron" (Cathleen Nesbitt). Elle décide cependant de persévérer dans cette noble cause, quitte à sacrifier son amour pour Laurence (Stewart Granger). Avec John Laurie, Godfrey Tearle et Ernest Thesiger.

Change pas de main Paul Vecchiali, France, 1975, 87 mn

Production Jean-François Davy, ce porno cinéphilique ne satisfera ni les amateurs de scènes crues – il n'en manque pas – ni les spectateurs qui avaient aimé *Femmes femmes* (p. 413) dont il reprend pourtant la troupe : Hélène Surgère, Sonia Saviange, Noël Simsolo, Michel Delahaye ainsi que la musique de Roland Vincent. Le scénario est tellement au second degré qu'on ne s'y intéresse pas un instant : des femmes, dont Myriam Mézières affublée d'une gabardine et d'un chapeau, jouent du revolver dans un obscur complot lié à l'OAS : le maniérisme de Vecchiali tourne à vide. Avec Liza Braconnier et Marcel Gassouk.

Nihon shunka-kō *À propos des chansons paillardes au Japon*, Nagisa Ōshima, Japon, 1967, 104 mn

"Cas n° 1, avec une fille unique, demander d'abord la permission aux parents. Cas n° 2, avec deux sœurs, commencer par la plus vieille. Cas n° 3, avec une fille moche, lui couvrir la tête avec un seau. Cas n° 4, en haut des escaliers, ne pas faire de bruit. Cas n° 5, avec l'habituelle, comme d'habitude..." Cette chanson paillarde traverse le film où l'on entend aussi les airs de *folk song* – c'est le temps de la guerre du Vietnam – *We shall overcome*, *Michael rowed the boat ashore*.

Quatre étudiants passent l'examen d'entrée de l'université Gakushūin (étrange pyramide, détruite depuis) puis vont se saouler en groupe avec leur professeur, Otoke. Les grossières invites qu'ils infligent aux jeunes filles trahissent une complète inexpérience sexuelle. Et l'irresponsabilité totale pour l'un d'eux, Nakamura (le chanteur Ichirō Araki) qui, entré dans la chambre d'Otoke saoul en train de s'asphyxier accidentellement, en ressort sans couper le gaz puis s'en vante auprès de la "veuve" (Akiko Koyama, rousse) d'Otoke qu'il séduit. Ses camarades réalisent – mais rien n'est moins sûr – leurs fantasmes de viol dans un ampithéâtre.

Le film brocarde le retour de la fête du 11 février célébrant la fondation – historique façon Vase de Soissons – du Japon dont il titille la supposée unité éthnique en évoquant une origine coréenne. Message politique et restitution de l'esprit d'une époque ; sans crispation, tout comme *Le retour des trois ivrognes* (p. 325).

Clash by night *Le démon s'éveille la nuit*, Fritz Lang, USA, 1952, 105 mn

Monterey. Mae (Barbara Stanwyck) qui s'est mariée sur le tard avec le patron pêcheur Jerry (Paul Douglas) est mal à l'aise dans son foyer, surtout depuis son accouchement. Séduite par le projectionniste Earl (Robert Ryan), pourtant grand ami de Jerry, elle s'apprête à partir avec lui mais se ravise à la dernière minute pour ne pas abandonner sa fillette : un *happy end* qui enfonce le scénario déjà banal de Clifford Odets. Avec J. Carroll Naish et une gloire montante, Marilyn Monroe.

The Philadelphia story *Indiscrétions*, George Cukor, USA, 1940, 112 mn

Screwball comedy sur le thème "Ils n'auraient jamais dû divorcer". Dexter (Cary Grant) s'invite dans la famille de son ex-épouse Tracy (Katharine Hepburn) la veille d'un remariage qu'il est bien décidé à empêcher. Il arrive accompagné du journaliste Macaulay (James Stewart) de la feuille à scandales SPY, qu'on surprendra en train de ramener Tracy pompette dans sa chambre après la fête ; la jeune sœur (Virginia Weidler) de la future en profite pour semer une confusion propice à Dexter, lequel réépousera son ex. Sous-intrigue, la menace de SPY de divulguer les frasques du paternel de Tracy (John Halliday), lequel est un temps confondu avec son frère, l'oncle Willie (Roland Young). Un mot peu courant, "yare", traverse le film : "She was yare" dit Tracy en parlant de la maniabilité du navire que Dexter avait autrefois construit pour elle.

Dvoryanskoe gnezdo *Un nid de gentilhommes*, Andreï Kontchalovski, URSS, 1969, 105 mn

D'après Tourgueniev, un film sensible et nostalgique aux splendides images. Lavretski (Léonide Koulaguine) rentre dans son domaine : il a laissé à Paris son épouse, la brillante et volage Varvara (Beata Tyszkiewicz) et ressasse des souvenirs, de son enfance ou de l'infidèle qu'il aime toujours. La vie s'éclaire quand il rencontre la jeune Lisa (Irina Kouptchenko). Tout semble même possible entre les deux malgré la différence d'âge : le journal ne vient-il pas d'annoncer la mort de Varvara ? Ce n'est qu'une fausse nouvelle et Varvara revient pour quémander un pardon... avant de repartir mener joyeuse vie à Paris – "Vous vivez dans un monde imaginaire", dit-elle à son mari. Lisa, qui trouve les autres hommes sans intérêt, entre au couvent. Lavretski, d'ordinaire réservé, devient provocateur : il achète 10000 roubles un cheval qui en vaut 3000 pour le simple plaisir de le souffler à son ami Nelidov (Nikita Mikhalkov, jeune frère du réalisateur).

5 against the house *On ne joue pas avec le crime*, Phil Karlson, USA, 1955, 83 mn

Quatre étudiants, dont l'âge s'expliquerait par le "GI bill" qui permettait aux anciens de Corée de reprendre leurs études, et leur amie Kay (Kim Novak) décident de dévaliser un casino. Leur truc est de faire parler un magnétophone caché dans un coffre à roulettes : l'employé (William Conrad) qui le pousse croit qu'un gangster nain s'y dissimule. L'intention de départ est purement démonstrative, l'argent devant être rendu sitôt l'exploit accompli, mais l'un d'entre eux, le déséquilibré Brick (Brian Keith), veut transformer l'essai en véritable hold up.

Ce petit film vite oublié se referme sur un plan nocturne de Reno "The biggest little city in the world". Apparition d'Eddie Constantine en braqueur maladroit.

Weddings and babies Morris Engel, USA, 1958, 78 mn

New York, quartier de Little Italy. Dans la veine semi-documentaire et un peu ennuyeuse de *Lovers and lollipops* (p. 373), quelques jours de la vie d'un photographe spécialisé dans les photos d'évènements heureux, entre sa mère qui perd la boule et sa fiancée (Viveca Lindfors) qui veut se marier pour avoir un lardon.

Návrat ztraceného syna *Le retour du fils prodigue*, Evald Schorm, Tchécoslovaquie, 1967, 103 mn

Loin du Napoléon avec entonnoir sur la tête, un sorte de mal-être empêche Jan (Kačer) de trouver sa place. Sa femme (Anna Brejchová) l'aime, bien qu'elle ait un amant (Jiří Menzel), sans pourtant saisir sa fragilité : elle le fait sortir de l'asile mais ne résiste pas à la tentation de l'emmener voir un cirque ambulant, images bizarres et dérangeantes qui provoquent la fuite du "malade", bientôt poursuivi par des paysans qui le prennent pour un assassin. Serait-il finalement mieux à l'asile, en compagnie d'Olga (Dana Medřická) épouse vieillissante du médecin, une nymphomane qui n'a pas non plus trouvé ses marques ? Le film se referme sur des plans nocturnes de cet hôpital à la fois sinistre et rassurant.

Így jöttem *Mon chemin*, Miklós Jancsó, Hongrie, 1965, 98 mn

1945. Jóska (András Kozák), lycéen hongrois, est capturé par les Russes alors qu'il avait revêtu un uniforme allemand. Confié à la garde d'un soldat (Sergueï Nikonenko) pour s'occuper d'un troupeau, les deux jeunes gens sympathisent puis le Russe meurt de maladie ; Jóska tente de rentrer chez lui à pied.

Le film vaut surtout par son univers visuel, une fille nue qui court au bord d'une rivière, les hôpitaux, un anachronique biplan et les Cosaques : on pense à *Rouges et Blancs* (p. 1298). Sur fond de steppe vallonnée proche d'un château en ruine où trônent d'énigmatiques moulages de statues grecques.

Awdat al ibn al dal *Le retour du fils prodigue*, Youssef Chahine, Égypte, 1978, 119 mn

Ali (Ahmed Mehrez) sort de la prison où il a passé douze ans à cause de ses opinions communistes. Mais déçoit un peu tout le monde, notamment quand il devient l'adjoint de son frère Tolba (Shoukry Sarhan), le minotier-despote du village qui avait "emprunté" sa fiancée durant son incarcération. Tout ça se termine par un règlement de comptes entre les deux frères et le départ d'Ibrahim (Hesham Selim), le jeune fils encore pur de Tolba, pour l'étranger.

Passages chantés et dansés, façon Bollywood ; avec Mahmoud Al Meliguy.

Along the great divide *Le désert de la peur*, Raoul Walsh, USA, 1951, 94 mn

Le marshal Merrick (Kirk Douglas) sauve le voleur de bétail Keith (Walter Brennan) de la pendaison : Roden (Morris Ankrum), le propriétaire du troupeau, l'accuse d'avoir tué son fils préféré et le poursuit avec sa bande. Accompagné de ses adjoints (John Agar et Ray Teal) ainsi que de la fille Keith (Virginia Mayo), Merrick amènera le suspect à la Justice pour qu'elle le juge dans les règles. *Deus ex machina* : alors qu'on va exécuter la sentence, il découvre que le véritable meurtrier est Dan (James Anderson), l'autre fils mal aimé de Roden.

Cet excellent western n'est cependant pas du grand Walsh : il lui manque la dimension tragique de *Pursued* ou *Colorado Territory* (pp. 1721, 1619).

Moins tape-à-l'œil que la sempiternelle Monument Valley, le paysage de rochers des Alabama Hills ne se réduit pas à une simple toile de fond puisqu'on peut y accéder et y mettre en scène, comme ici, de spectaculaires combats.

The abominable Dr. Phibes Robert Fuest, Grande-Bretagne, 1971, 91 mn

Dans les années 1920, le docteur Phibes (Vincent Price) a décidé de venger la mort de son épouse, due selon lui à la négligence du personnel médical, soit neuf personnes. Qu'il décide de punir en leur infligeant les dix plaies d'Égypte. Ce qui donne une réjouissante série de meurtres, par exemple celui d'une infirmière endormie et préalablement enduite d'un sirop verdâtre sur laquelle sont lâchées des sauterelles. Le docteur Vesalius (Joseph Cotten), arrivera cependant à sauver de justesse son fils de la malédiction du premier-né. La dixième plaie correspond au châtiment que le fou s'inflige lui-même en s'enfermant dans les ténèbres avec le corps de son aimée : on pense à *Se7en* (p. 494).

Le décor extravagant où Phibes, en réalité défiguré, joue de l'orgue accompagné d'un orchestre de marionnettes, a un indéniable côté *Fantôme de l'Opéra* (pp. 1101, 556). Petits rôles pour Terry-Thomas et Hugh Griffith.

Les mauvais coups François Leterrier, France, 1961, 100 mn

Lugubre hiver sans neige, dans le froid et la boue. Roberte (Simone Signoret), femme vieillissante et alcoolique, vit dans l'ombre de son mari Milan (Reginald Kernan), un pilote de chez Ferrari en congé prolongé. Elle manipule la jeune institutrice Hélène (Alexandra Stewart) qu'elle pousse dans les bras de Milan pour mieux lui faire des scènes. Ce dernier décide de reprendre la compétition et repart pour Crémone ; mais sans Roberte qui, seule, se suicide.

Signoret, dans un rôle proche de celui de *Room at the top* (p. 718) est extraordinaire : jalouse, agaçante et pitoyable, on ne voit qu'elle. Petit rôle pour Marcello Pagliero, bien vieilli.

Culloden Peter Watkins, Grande-Bretagne, 1964, 69 mn

Le 16 avril 1746, la dernière bataille jamais livrée sur le sol britannique, près d'Inverness dans les Highlands. La télévision anglaise était sur place en la personne de Peter Watkins qui signe ici un documentaire foudroyant et bouleversant.

C'est l'incompétence qui règne dans les rangs jacobites, en particulier chez leur chef Charles Edward Stuart et son lieutenant O'Sullivan. Le premier, convaincu que Dieu est avec lui, n'a même pas de plan de retraite, le second a choisi un champ de bataille donnant un avantage décisif à l'artillerie anglaise. Résultat, une boucherie où tombent les Highlanders. Cette défaite brutale, qui asseoit à jamais la dynastie allemande des Hanovre sur le trône, est due à l'indétermination de Charles Edward, aux errements de ses lieutenants et leurs querelles de préséance : une bande d'abrutis dont on ne peut regretter qu'ils aient perdu toute chance de reprendre le pouvoir. Charles Edward s'éclipse et ne quittera que très difficilement l'Écosse ; on a reconstitué son itinéraire de cachette en cachette, protégé pendant cinq mois par une population étonnamment fidèle à ce crétin arrogant.

La caméra était présente sur le champ de bataille : nous voyons les effets de la mitraille, les agonisants, puis la recherche des blessés qu'on achève. Car Cumberland, fils du roi Georges II, ne fait pas de quartier : alors que Haendel lui dédie un oratorio, les Écossais le surnomment le Boucher. Cette "pacification" des Highlands dure des mois, des années, les troupes anglaises et leurs auxiliaires protestants des Lowlands tuant les anciens de Culloden – mieux vaut mourir ainsi que pendu, éviscéré puis écartelé – et, tant qu'à faire, leurs familles ; ils s'en prennent aussi aux fermes, aux charrues. Le but est de détruire le système des clans basé sur l'allégeance personnelle, que des interviews de soldats ont illustrée avant la bataille ; destruction finalisée par l'interdiction de tout ce qui est spécifiquement écossais, comme le tartan. Résultat, la dépopulation, l'envoi des survivants aux Colonies ; paraphrasant Tacite, "Ils ont créé un désert qu'ils ont appelé paix". Difficile de ne pas penser aux Cévennes et à l'action pacificatrice des dragonnades.

Shussho iwai *Les loups*, Hideo Gosha, USA, 1971, 131 mn

1929. Membre du clan Enokiya condamné pour avoir tué le chef du clan Kannon, Iwahashi (Tatsuya Nakadai) vient de bénéficier d'une amnistie. Il découvre que son chef est mort assassiné par celui qui a pris sa place à la tête d'Enokiya pour sceller une union avec Kannon par un mariage contre nature.

Histoire de yakuza située dans la péninsule de Shimokita (Nord de Honshū) dont le message politique – la collusion entre crime organisé et grand patronat – est prétexte à des scènes sanguinaires : mentionnons les deux tueuses lesbiennes armées d'un poinçon. Le film, sans grande originalité, lasse par l'abus des longues focales et du zoom arrière. Dans un second rôle, Kunie Tanaka au visage de tortue.

Ganashatru *Un ennemi du peuple*, Satyajit Ray, Inde, 1989, 99 mn

Ibsen transposé au Bengale. Le docteur Gupta (Soumitra Chatterjee, qui d'autre ?) découvre que l'eau du temple de Chandipur, polluée, est responsable d'une épidémie d'hépatite. Il écrit un article demandant la fermeture temporaire du lieu, mais se heurte aux cagots – l'eau sacrée est pure par définition – et aux intérêts touristiques. Une cabale montée par son propre frère (Dhritiman Chatterjee), maire de Chandipur, et relayée par la Presse locale, le musèle et lui fait perdre son poste à l'hôpital : il est un ennemi du peuple, un sale athée.

Daté ? Pas vraiment si l'on pense au retour de l'obscurantisme sur Internet ; les lettres envoyées par des "indignés" annoncent les modernes hordes de trolls.

Minnie and Moskowicz *Ainsi va l'amour*, John Cassavetes, USA, 1971, 111 mn

Minnie (Gena Rowlands), qui travaille au musée de Los Angeles, se plaint de n'avoir jamais rencontré de Charles Boyer dans sa vie sentimentale. Pour sûr, Moskowicz (Seymour Cassel) est l'exact opposé cet idéal : sorte de hippie mal élevé, il gagne sa vie comme valet de parking. Mais son obstination lourde et maladroite finit par vaincre les réticences de Minnie. *Happy end* : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

Nombreux échanges de gnons entre les deux protagonistes ainsi qu'avec des tiers dans un film où l'on retrouve le style de Cassavetes mais dont la thématique lorgne sur celle du Capra d'*It happened one night* (p. 768). Avec Timothy Carey et Katherine Cassavetes, mère du réalisateur, en… mère juive.

Barravento Glauber Rocha, Brésil, 1962, 74 mn

Dans l'état de Bahia, une communauté de pêcheurs noirs soumis aux exploiteurs et à la superstition, une sorte de vaudou local. Un des leurs, venu de la ville, les incite à se révolter et s'en aller.

Les vagues, le violent orage (= barravento), les danses rituelles et le combat entre deux hommes qui ressemble à une chorégraphie de kung-fu : Rocha compose de belles images sur un scénario simpliste et exsangue. Le film suivant, *Le dieu noir et le diable blond* (p. 423) sera un chef-d'œuvre.

The proud valley Pen Tennyson, Grande-Bretagne, 1940, 77 mn

Accident dans une mine de charbon du Pays-de-Galles au début de la guerre ; l'Américain David Goliath (!) se sacrifie pour sauver ses camarades de l'asphyxie. On retiendra surtout l'Eisteddfod (festival) qui permet à l'acteur-chanteur Paul Robeson de montrer la voix.

Bad timing *Enquête sur une passion*, Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1980, 122 mn

Vienne. Les amours telluriques du psychanalyste Alex Linden (le chanteur Art Garfunkel) et de l'Américaine Milena Vognič (Theresa Russell) qui trompe son mari slovaque (Denholm Elliott). Placées sous le patronage de Klimt, des scènes d'amour et de sexe réussies – ce qui n'est pas commun – ponctuent une relation qui se désagrège pour sombrer dans les menaces de suicide de Milena. Jusqu'à la dernière soirée, reconstituée par un flic pointilleux (Harvey Keitel) : elle a fait une overdose après avoir prévenu Alex. Il semble que celui-ci, sur place, se soit surtout préoccupé d'avoir des rapports quasi-nécrophiliques avec l'agonisante avant de se résoudre à demander de l'aide.

Happy end, Milena s'en sort à l'aide d'une trachéotomie, laissant Alex à ses regrets, mais de quoi exactement ? Musique de Keith Jarrett (*The Köln concert*).

The more the merrier *Plus on est de fous*, George Stevens, USA, 1943, 104 mn

Screwball comedy basée sur la pénurie de logements à Washington du fait de la guerre. Connie (Jean Arthur) loue une partie de son appartement au vieux Benjamin (Charles Coburn) qui en sous-loue une partie à Joe (Joel McCrea). Complications avec le FBI qui soupçonne Joe d'être un espion... japonais et *happy end* : Connie épouse Joe, un mariage orchestré par le malicieux Benjamin.

Le film n'est pas assez délirant. Mais Coburn est irrésistible quand il cite l'amiral Farragut : "Au diable les torpilles, en avant toute !".

La duchesse de Langeais Jacques de Baroncelli, France, 1942, 91 mn

Sous la Restauration, Antoinette de Langeais (Edwige Feuillère), coquette mal mariée, désespère les hommes. Mais quelque chose se passe avec Montriveau (Pierre Richard-Willm), un général avec lequel elle joue au chat et à la souris. Elle finit par lui donner un rendez-vous où il ne rencontre qu'une doublure : esclandre du général qui rompt toute relation. Elle lui écrit cependant des lettres qu'il n'ouvre pas et lui fait finalement porter un ultimatum par un vieil ami (Charles Granval) – ce soir à huit heures, elle quittera le Monde – ignoré par son destinaire. Qui apprend trop tard que le fatidique rendez-vous n'était qu'un complot ourdi par ses amis des Treize – chers à Balzac – pour l'éloigner d'une passion qu'ils jugeaient futile. À l'aide de ces derniers (Aimé Clariond et Georges Grey), il la retrouve dans un couvent où elle meurt dans ses bras après lui avoir avoué son amour.

Le film est sauvé de l'académisme par quelques scènes vibrantes, dont l'esclandre du général et les retrouvailles finales.

Žert *La plaisanterie*, Jaromil Jireš, Tchécoslovaquie, 1969, 81 mn

D'après Milan Kundera. "L'optimisme est l'opium du peuple. La notion d'esprit sain est d'une puante stupidité. Vive Trotski !". Écrite vers 1950 au verso d'une carte postale, cette blague vaut à l'étudiant Ludvik (Josef Somr) six ans de rééducation : bataillon disciplinaire et travail dans les mines. Quinze ans plus tard, il fait la connaissance de la journaliste Helena dont il découvre qu'elle est l'épouse de Pavel Zemánek, son ami d'autrefois et le plus virulent à l'accabler. Il séduit cette belle femme vieillissante dans l'espoir de se venger. Peine perdue car Pavel n'offre aucune prise : il vit séparé de sa femme et de plus reconnaît avec désinvolture les excès du stalinisme. La vengeance ratée de Ludvik a en tout cas fait une malheureuse qui cherche à mourir en prenant des barbituriques... en fait un laxatif. Un jeune admirateur d'Helena cherche alors querelle au séducteur qui lui flanque une raclée tout en se disant qu'il ne s'en est pas pris aux vrais coupables.

La structure de flash-back est traitée à la façon des *Fraises sauvages* (p. 436), comme si Ludvik, non rajeuni, observait le passé de l'extérieur.

Lettres d'amour Claude Autant-Lara, France, 1942, 92 mn

1855. Emmenée par le marquis de Longevialle (André Alerme) et la préfète (Simone Renant), la Société (les aristocrates) méprise la Boutique (la classe moyenne), dont la postière Zélie (Odette Joyeux). Entre les deux, le substitut François (Périer) qui fut l'amant de la préfète à laquelle il écrivait des lettres adressées, par discrétion, à la postière. Une de celles-ci est interceptée d'où un quiproquo : Zélie est censée avoir une laison avec celui qui signe "Ton hérisson" mais dont elle ignore l'identité. Dénouement lors d'un bal réunissant les deux classes : pour forcer la Boutique à faire tapisserie, la Société avait en cachette fait venir Loriquet (Julien Carette) pour répéter le complexe *Quadrille des lanciers*. Mais la Boutique a vent de la cabale et utilise les services du même Loriquet. Tout le monde finit par danser alors que Zélie et François s'avouent leur amour.

Vincent mit l'âne dans un pré Pierre Zucca, France, 1975, 102 mn

D'une jalousie maladive, le pénible Vincent (Fabrice Luchini) empoisonne la vie de sa petite amie Bénédicte (Valérie Thévenet) et prétend régenter celle de son père (Michel Bouquet), un artisan spécialisé dans la copie d'antiquités qui feint d'être à moitié aveugle. Vincent tente même de coucher avec Jeanne (Bernadette Lafont), la maîtresse du paternel, mais se fait chasser à coups de pistolet chargé à blanc. Il détale comme le lapin d'*Alice* : il faut dire que le patronyme de Jeanne est Dodgson, comme celui de Lewis Carroll. Réjouissante compoisition d'un acteur né pour jouer les têtes à claques.

East of Eden *À l'est d'Eden*, Elia Kazan, USA, 1955, 118 mn

Le titre du roman de Steinbeck, dont Kazan adapte la dernière partie, réfère à la Genèse "Et Caïn sortit de devant l'Eternel ; et il habita dans le pays de Nod, à l'est d'Eden". Mais on peut aussi penser à Baudelaire : "Race d'Abel/Dors bois et mange/Dieu te sourit complaisamment". Tout réussit en effet à Aron (Richard Davalos), le fils aîné et aimé d'Adam (Raymond Massey) alors que son cadet Caleb (James Dean) ne reçoit que des rebuffades de ce père rigide et bien pensant ; seule Abra (Julie Harris), la fiancée d'Aron, témoigne quelque compassion pour cet assoiffé d'amour. Qui s'évade parfois de la bourgade de Salinas pour aller jusqu'à Monterey où une nommée Kate (Jo Van Fleet) tient un établissement peu recommandable : il a appris qu'elle serait sa mère. Un soir où il a subi un savon particulièrement cruel de la part de son père, il emmène son moralisateur de frère au beuglant de Kate : épouvanté, ce dernier prend une biture et s'engage dans l'Armée – nous sommes en 1918. Impitoyable recruteur pour le casse-pipe, Adam qui s'était bien gardé d'y envoyer ses fils, est terrassé par une attaque à la nouvelle du départ de son préféré. Et Caïn obtiendra enfin une marque d'amour de la part de son père hémiplégique.

Dans son premier film en vedette et le seul anthume, l'inoubliable James Dean campe un personnage immature et velléitaire sujet à des accès de violence rendus par les fulgurances de la mise en scène.

Who framed Roger Rabbit *Qui veut la peau de Roger Rabbit ?*, Robert Zemeckis, USA, 1988, 100 mn

Le postulat de départ est que les personnages de dessins animés sont joués par des êtres à part, les "Toons" (de *cartoon*) doués d'une force peu commune et à peu près immortels – sauf quand on les immerge dans le "dip", trempette à base de térébenthine. Ces créatures ont leur propre cité, Toontown : c'est là où le détective privé Valiant (Bob Hoskins) mènera son enquête.

Le film, très amusant, vaut pour les trucages qui font coexister de vrais acteurs et des dessins animés. Valiant est un privé tout droit sorti des films des années 1940 qui croise à peu près tous les Toons de l'époque, Mickey, Donald, Bugs Bunny, Dumbo, etc. On mentionnera une Betty Boop en noir et blanc, un Droopy garçon d'ascenseur ainsi que l'équipe de *Fantasia* (p. 608), dont les balais du sketch de l'apprenti-sorcier. Valiant peut, occasionnellement, utiliser des armes qui sont elle-mêmes des Toons, ainsi ce revolver dont les balles animistes délibèrent pour trouver leur chemin. La vedette du film est la belle Jessica Rabbit, une Toonesse aux formes pneumatiques amoureuse de son époux Roger ; tous deux sont pourchassés par l'effrayant juge Doom (Christopher Lloyd) qui est en réalité un Toon transfuge qui sera victime de la trempette qu'il destinait au couple.

Le café du cadran Jean Gehret & Henri Decoin, France, 1947, 95 mn

Changement de propriétaire au café du Cadran : tout juste montés de leur Auvergne, Julien et Louise (Bernard Blier et Blanchette Brunoy) paient une tournée générale. Puis c'est le train-train dans cet établissement bien situé, juste en face du café de Paris (décor du film éponyme, 1631), avec sa clientèle d'habitués, des journalistes ou encore l'alcoolique Grégorio (Félix Oudart). Louise, qui a du mal à se faire à Paris, est poussée par Julien à se montrer coquette avec les clients. Encouragée par le bellâtre Luigi (Aimé Clariond), un violoniste sur le retour, elle devient effectivement dépensière et Julien doit tremper dans une combine pour payer les factures. Un soir où Louise est sortie voir "sa tante", Grégorio lui apprend qu'il vient de la croiser en compagnie du "racleur" Luigi : "Cocu pour cocu mieux vaut l'être en musique". Julien abat son épouse.

Changement de propriétaire au café du Cadran : les nouveaux patrons paient une tournée générale. Avec Robert Le Fort, Charles Vissières et Nane Germon.

Birdman Alexandro G. Iñárritu, USA, 2014, 119 mn

Riggan (Michael Keaton) n'est pas un acteur, c'est une célébrité. Universellement connu comme l'interprète de Birdman – fictif cousin de ce Batman que joua réellement Keaton (pp. 6, 1127) – il voudrait bien changer d'image. C'est pour ça qu'il monte à Broadway une pièce d'après Raymond Carver où il tient le rôle principal. Le film, chronique de ses hésitations, des relations difficiles avec les femmes de sa vie, diffère d'autres œuvres consacrées au théâtre par le style : de longs plans séquences accompagnent Riggan dans les couloirs et presque à poil dans la rue car il s'est laissé enfermer dehors entre deux actes.

La dimension fantastique est omniprésente et jubilatoire. Cet homme-oiseau dont Riggan voudrait se séparer l'escorte en permanence, du moins quand il est seul : il lui parle de sa voix rauque, le suit en voletant au-dessus de lui. Pour des raisons liées à son mal-être, l'acteur se tire une balle réelle sur scène, ce qui le conduit à l'hôpital. Il se jette alors d'une fenêtre mais sa fille (Emma Stone) n'aperçoit pas de cadavre au sol ; à son regard qui pointe vers le ciel, on devine que Riggan a vraiment pris son envol. Avec Edward Norton et Naomi Watts.

The great sinner *Passion fatale*, Robert Siodmak, USA, 1949, 110 mn

À l'occasion de ses 25 ans, la MGM rassemble une distribution prestigieuse – Gregory Peck, Ava Gardner, Walter Huston, Melvyn Douglas, Frank Morgan et Agnes Moorehead – pour une adaptation du *Joueur* de Dostoïevski dans le style académique qui a fait la renommée du studio. Le vernis se craquèle un instant lors d'une (trop courte) apparition d'Ethel Barrymore.

The go-between *Le messager*, Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1970, 112 mn

1900, dernière année du règne de Victoria. Leo, 13 ans, invité dans la famille aristocratique de Marcus, est manipulé par la sœur aînée de son camarade, la belle Marian (Julie Christie) qui le charge de transmettre des billets doux à son amant Ted (Alan Bates), fermier aisé des environs. L'enfant est gêné par la sympathie qu'il éprouve aussi pour le fiancé (Edward Fox), charmant par ailleurs, de Marian. Quand l'autoritaire mère (Margaret Leighton) de la jeune femme tire les vers du nez au messager, le pot aux roses est découvert et Ted se suicide.

D'après un scénario d'Harold Pinter, le film vaut par une superbe reconstitution d'époque et de belles images : Leo, vêtu de vert et Marian aux cheveux roux sortent d'un tableau de Rossetti. Mais son message, le dernier transmis par un Leo (Michael Redgrave) revenu cinquante ans plus tard sur les lieux, est un peu daté.

L'ami de mon amie Éric Rohmer, France, 1987, 103 mn

Le style est, comme souvent, très agaçant. Les filles parlent de leurs béguins comme si elles avaient quinze ans "– Tu as un amoureux ?" "– Je suis très fidèle, si je quitte Fabien, je serai obligée de mentir." "– On ne prend pas le fiancé d'une autre." Elles ânonnent un texte qui donne à chaque instant la météo exacte de leurs sentiments "– C'est pas lui qui a changé, c'est mon regard".

Le décor est celui, presque abstrait, de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise avec sa pompeuse architecture bofillesque et des intérieurs aux allures d'appartements-témoins. Il renvoie aux protagonistes sans épaisseur et dénués d'humour d'un film dont le manque d'intérêt ne faiblit jamais, sauf lors de l'époustouflant "climax" dramatique : le quiproquo entre les deux filles qui ont couché avec "lui", mais c'est pas le même. Comédies et proverbes, opus 6.

Konchū daisensō *La grande guerre des insectes*, Kazui Nihonmatsu, Japon, 1968, 84 mn

Lassés des dangers de guerre nucléaire, les insectes passent à l'attaque : un gigantesque essaim vient se prendre dans les turbines d'un bombardier atomique qui perd sa cargaison. Laquelle est alors l'objet d'une compétition entre les deux blocs : pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains des Rouges, les Américains la font exploser ! Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout : une blonde rescapée d'Auschwitz (!) procède à des manipulations génétiques sur les insectes qu'elle préfère aux Hommes – "Eux ne mentent jamais", dit-elle. Un pilote américain livré à ces bestioles devient fou – d'où sans doute l'expression "piqué".

On pense à Godzilla (p. 1116), aux *Oiseaux* (p. 65) et *Phase IV* (p. 575). Références écrasantes pour ce nanar réjouissant de bêtise. Avec Yūsuke Kawazu.

The family jewels *Les tontons farceurs*, Jerry Lewis, USA, 1965, 96 mn

Accompagnée de son chauffeur Willard (Jerry Lewis), une très jeune – et très riche – orpheline fait la tournée de ses oncles pour se choisir un tuteur. Le premier (Jerry Lewis) est un marin, le second (Jerry Lewis) un clown qui déteste les enfants. Le troisième (Jerry Lewis) est un photographe de mode et le quatrième (Jerry Lewis) le pilote d'une compagnie d'aviation "Airline for the birds". Le cinquième tonton (Jerry Lewis) est un détective qui cherche à retrouver la fillette que l'oncle Bugsy (Jerry Lewis), un gangster, a enlevée. Avec Jerry Lewis.

La femme de nulle part Louis Delluc, France, 1922, 68 mn

Une inconnue (Ève Francis) revient sur les lieux de son passé, une villa des environs de Gênes. Sur place, une jeune femme qui s'apprête à abandonner enfant et mari (Roger Karl). Ayant fait de même autrefois, l'inconnue lui conseille de rester, puis de partir ; elle décide finalement de rester à cause de son fils.

Ce classique du cinéma est plombé par le jeu compassé de l'épouse du réalisateur dans le rôle de l'inconnue. Beaux plans du port de Gênes.

Six et demi onze Jean Epstein, France, 1927, 83 mn

Jean de Ners (Nino Constantini) tombe amoureux d'une chanteuse (Suzy Pierson) qu'il emmène avec lui dans son château. Mais elle le trompe et part avec son amant (René Ferté) ; Jean se suicide. Son frère Jérôme (Edmond van Daële) tombe amoureux à son tour de la femme fatale sans savoir ce qu'elle était pour Jean. Un rouleau de photographies non développées lui apprendra la vérité.

Ce film avant-gardiste dans le style de *La glace à trois faces* (p. 406) déçoit cependant à cause de la faiblesse du scénario : on est loin de *La chute de la Maison Usher* (p. 583). Le titre réfère à un format obsolète de pellicule, le $6,5 \times 11$.

Susuz yaz *Un été sans eau*, Metin Erksan, Turquie, 1963, 92 mn

Film de style néo-réaliste. Osman, qui accapare l'eau d'un village, assassine le paysan qui s'en était pris à son barrage et persuade son frère d'aller en prison à sa place ; puis chipe l'épouse de ce dernier après lui avoir fait croire au décès de son époux. Lequel sort à la faveur d'une amnistie ; au terme d'un règlement de comptes, le cadavre d'Osman est emmené par l'eau, enfin libérée, qu'il monopolisait.

L'acteur Erol Tas est excellent dans un rôle de paysan brutal, fruste et rusé ; maladroit avec les femmes, il répète une déclaration d'amour à sa belle-sœur devant l'épouvantail du jardin ! Le son du film est pénible : Osman donne l'impression de hurler, ce qui s'accorde d'ailleurs au personnage.

Üç Maymun *Les trois singes*, Nuri Bilge Ceylan, Turquie, 2008, 105 mn

Le politicien Servet (Ercan Kesal), qui a renversé un passant, persuade son chauffeur Eyüp d'aller en prison à sa place. Moyennant quoi, il s'occupe de sa famille, tout spécialement de son épouse Hacer dont il devient l'amant. Servet est assassiné, non par Eyüp, récemment sorti de prison, mais par son fils Ismail ; Eyüp convainc, moyennant finance, un tiers de s'accuser du crime. Quand Hacer semble vouloir se suicider en se jetant du balcon, son mari la regarde, fasciné, puis finit par proférer un mot d'apaisement. Chaque homme dans sa nuit, celle du mensonge, dans l'incapacité de faire face.

Comme tous les films de Ceylan, superbe plastique : plans larges en bord de mer sur fond de ciel saturé… l'orage gronde.

Constans *La constante*, Krzysztof Zanussi, Pologne, 1980, 87 mn

Le travail du jeune Witold (Tadeusz Bradecki) l'emmène dans des salons d'exposition à l'étranger (Bombay, Allemagne) où il est choqué de découvrir que ses collègues vivent de magouilles minables ; son supérieur, un virtuose de la prévarication, réagit à ses accusations en le faisant renvoyer puis, alors qu'il pensait partir pour l'Himalaya, pincer à la douane en possession d'argent non déclaré. Il arrive finalement à faire du rappel face à… un immeuble en démolition et meurt d'une attaque, comme autrefois son père en haute montagne. Tout un symbole, comme s'il était vain de rechercher élévation et idéal dans cette société verrouillée sans porte de sortie ni espoir ; c'était juste avant Solidarnoćś.

Witold cherche la pureté dans les mathématiques ; son professeur lui répond qu'il s'agit d'un jeu arbitraire dont nous fixons nous-mêmes les règles. Vraiment ?

Perceval le Gallois Éric Rohmer, France, 1978, 140 mn

D'après Chrétien de Troyes dont le texte, traduit en français moderne, est sautillant et un brin désuet ; accompagné par des chœurs de pucelles chantantes, sur une musique de Guy Robert dans le style de l'époque (XII^{e} siècle). Les acteurs, Fabrice Luchini en Perceval, André Dussollier en Gauvain, se déplacent sur d'authentiques chevaux trop grands pour les minuscules châteaux aux allures d'enluminures : on pense à *Henry V* (p. 1245). Peu de voix off car les personnages empruntent souvent la troisième personne pour décrire ce qu'ils sont en train de faire. Après l'évocation du Graal – que Chrétien inventa en cette occurrence –, une crucifixion mise en scène dans un décor inspiré des icônes byzantines fournit une conclusion à ce manuscrit inachevé qui laisse les héros en plan.

Avec Arielle Dombasle, Pascale Ogier ; et Michel Etcheverry dans le rôle du Roi pêcheur, celui que Perceval ne sait pas soigner.

Conte d'hiver Éric Rohmer, France, 1992, 114 mn

Félicie est à jamais amoureuse de Charles qu'elle a perdu de vue alors qu'elle était enceinte. Quelques années plus tard, elle hésite entre deux hommes qu'elle n'aime pas. Avant de retrouver par hasard son grand amour : *happy end.*

Comme d'habitude, le film est jalonné de tunnels où l'on disserte de métempsychose, d'année karmique, de prédestination... des cuistreries qui passent mieux que dans d'autres Rohmer, sans doute grâce à la composition de Charlotte Véry en coiffeuse inculte illuminée par l'amour. Au sujet du pari qui sévissait déjà dans *Ma nuit chez Maud* (p. 1634), je préfère *Les paris stupides* – "Un certain Blaise Pascal, etc... etc..." – d'un certain Jacques Prévert ou encore l'impérissable slogan de la Française des Jeux : "100% des gagnants ont tenté leur chance".

Le titre renvoie à la pièce tardive de Shakespeare dont on voit un long extrait.

Mr. Wu William Nigh, USA, 1927, 90 mn

Nang Ping (Renée Adorée), fille du Chinois Wu qui a fauté avec un Anglais est sacrifiée par son père : c'est ce que prescrit l'implcable code de sa race. Inconsolable cependant, le cruel Asiatique décide de s'en prendre au jeune homme qui sera sauvé *in extremis* par sa mère (Louise Dresser). Vaut surtout pour Lon Chaney qui porte ici deux de ses "mille visages", ceux de Wu et de son père. Anna May Wong doit se contente d'un second rôle : elle n'était pas "caucasienne" !

Jaguar Jean Rouch, France, 1967, 89 mn

Trois copains quittent le Niger pour aller "s'enrichir" en Gold Coast (nom du Ghana avant l'indépendance). Ils traversent Dahomey et Togo avant de se retrouver à Accra. Petits métiers, puis ouverture d'un négoce "Petit à petit l'oiseau fait son bonnet". Enfin, retour au pays en camion en passant par la Haute Volta.

Tourné en 1957 avec des acteurs improvisés qui reviendront dans *Petit à petit* et *Cocorico monsieur Poulet !* (pp. 214, 506), Lam Ibrahim Dia et Damouré Zika, dont on entend les commentaires chargés d'humour en voix off.

La femme du Gange Marguerite Duras, France, 1974, 83 mn

Une voix off incantatoire (Françoise Lebrun) égrène des noms magiques comme Lola Valérie Stein. Cette vie qui n'existe que par la mémoire, les souvenirs de la petite enfance, semble plus intense que la vraie. Les images statiques, prises à Trouville, sont moins mémorables : la caméra style Capellani fixe des cadres dans lesquels les acteurs (e.g., Gérard Depardieu) entrent et sortent maladroitement. Ce ratage est le brouillon d'une grande réussite, *India song* (p. 1050).

Kapurush *Le lâche*, Satyajit Ray, Inde, 1965, 69 mn

Mahapurush *Le saint*, Satyajit Ray, Inde, 1965, 66 mn

Deux sketches disparates que seule relie la rime Kapurush/Mahapurush.

Le lâche reforme le couple de *Charulata* (p. 1034). Le scénariste Amitabha (Soumitra Chatterjee) retrouve Karuna (Madhavi Mukherjee), son grand amour qu'il n'eut pas le courage d'épouser. Elle a depuis fait un beau mariage mais son époux fortuné (Hardhan Bannerjee) est assez vulgaire. Hôte du couple pour une nuit, Amithaba cherche à renouer avec Karuna qui lui oppose une fin de non-recevoir. La dernière scène est d'une remarquable cruauté : Amithaba, assoupi sur un quai de gare voit venir Karuna... qui lui réclame la boîte de somnifères qu'elle lui avait prêtée. Manière de dire que c'est librement qu'elle décide de ne pas partir avec lui ; et aussi d'insinuer qu'il est un peu cause de ses insomnies.

Le saint est un *Tartuffe* à l'indienne. Un sādhu qui avait pris trop d'ascendant sur une famille est démasqué et chassé. Cette farce qui illustre les opinions de l'auteur quant à la religion vaut surtout pour la composition de Charuprakash Ghosh en saint homme : il "les" connaît tous, aussi bien l'astrologue romain Platon que le Christ – il était à son "cruci–fact" – sans parler d'Einstein auquel il suggéra $E = mc^2$. Et embobine son monde grâce à un tour de mains qu'il arrive à faire tourner en même temps, la droite dans un sens (le futur), la gauche dans l'autre (le passé). Les personnages du film s'escriment à reproduire l'exercice – ainsi que le spectateur qui découvre que le sādhu est bon à quelque chose.

Lenny Bob Fosse, USA, 1974, 111 mn

L'humoriste Lenny Bruce (Dustin Hoffman), mort en 1966, fit scandale en son temps en s'attaquant à l'hypocrisie. Il parlait librement de sexualité – il eut un procès pour avoir dit "cocksucker" en public – et de beaucoup d'autres choses comme le racisme. Au sujet de l'antisémitisme, cette blague : nous, Juifs, avons tué le Christ mais remerciez-nous de l'avoir fait il y a longtemps et non pas il y a cinquante ans car vous porteriez sinon une petite chaise électrique au cou.

Aux scènes de cabaret en plan large s'opposent les gros plans de Lenny et ses proches, principalement son épouse (Valerie Perrine) et sa mère (Jan Miner). Le montage et la photo noir et blanc font ressortir le côté torturé du personnage.

V ogne broda net *Pas de gué dans le feu*, Gleb Panfilov, URSS, 1968, 90 mn

Redoutable genre que le film de guerre civile soviétique. Celui-ci sort un peu du prêchi-prêcha grâce à la présence d'Inna Tchourikova dans le rôle d'une aide infirmière découvrant la peinture. Avec Anatoli Solonitsyne.

Ikite iru Magoroku *Magoroku vivant*, Keisuke Kinoshita, Japon, 1943, 89 mn

1943. Dirigée par un jeune homme souffreteux, la famille Onagi, qui s'illustra jadis au service du célèbre Ieyasu Tokugawa, se refuse à mettre en culture la parcelle sacrée de 30 hectares où se livra jadis une bataille. Un militaire de passage (Ken Uehara) transforme cette lavette en chef énergique : tout le village s'unit alors dans l'effort patriotique, certains partant au front, d'autres défrichant le terrain jusque là abandonné aux *susuki* (herbes de la pampa).

Ce délire nationaliste est placé sous l'invocation de Kanemoto Magoroku, célèbre maître-forgeur de sabres. Une arme faite selon ses principes est capable de tailler vingt gringalets américains en pièces : elle permet d'ailleurs son détenteur de se tracer un chemin en montant à l'assaut. Film militariste dans la même lignée que *L'Armée* (p. 193), veine que le réalisateur tenta de faire oublier après guerre avec *L'aube de la famille Ōsone* (p. 746).

Natsu no imōto *Une petite sœur pour l'été*, Nagisa Ōshima, Japon, 1972, 91 mn

Accompagnée d'une future belle-mère à peine plus âgée qu'elle, une jeune adolescente se rend à Okinawa pour rencontrer un possible demi-frère : flirts sans lendemain sur l'air de la comptine de Tarō Urashima (cf. *Le royaume des chats*, p. 673). Les relations complexes entre les adultes (Akiko Koyama, Kei Satō, Taiji Tonoyama et Rokkō To.ura) renvoient à un arrière-plan plus grave : l'annihilation de la culture indigène et l'occupation de l'île que les Américains venaient tout juste de restituer au Japon. Mais Ōshima évite toute véhémence dans ce film agréable et léger ; "confus" car ne mettant pas assez les points sur les ı, selon certains.

À flor do mar João César Monteiro, Portugal, 1986, 138 mn

L'italienne Laura (Morante) passe ses vacances dans la villa de l'Algarve où son peintre de mari s'est jadis suicidé. Un attentat a eu lieu dans les environs et Laura héberge un séduisant blessé qui finit par repartir. "Il faut apprendre à dépenser le malheur qu'il nous reste" commentent les femmes.

Pas vraiment de scénario dans ce film poétique et sans tension malgré l'ombre du terrorisme. Monteiro impose son temps suspendu à travers de magnifiques images, par exemple celle du départ de l'aventurier, vu depuis une porte que Laura ferme, puis d'une lucarne qu'elle ferme à son tour. Ou encore le plan final avec la maison dans la nuit dont on ne voit que les fenêtres qui s'éteignent une à une. Le passant s'appelle Robert Jordan (référence à Hemingway) alors que le patronyme de Laura est Rossellini, son fils étant donc prénommé Roberto ! Le réalisateur joue un petit rôle, celui d'un crétin obsédé sexuel appelé… Stavroguine.

Die bitteren Tränen der Petra von Kant *Les larmes amères de Petra von Kant*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1972, 119 mn

Fassbinder adapte une de ses pièces de théâtre ; particularité, tous les personnages (Katrin Schaake, Eva Mattes, Gisela Fackeldey) sont des femmes. Ce qui n'est pas trop artificiel puisque Petra (Margit Carstensen) est lesbienne. Cette créatrice de mode dominatrice s'éprend de la jeune Karin (Hannah Schygulla) dont elle fait à la fois son modèle et sa maîtresse – ou plutôt sa chose. Mais Karin est une ambitieuse qui préfère les hommes et délaisse sa Pygmalionne dès qu'elle n'en a plus besoin. Après avoir sombré dans l'alcoolisme, Petra se remet et s'humanise : elle promet même d'être moins dure avec Marlene (Irm Herman) sa sécrétaire-collaboratrice-bonniche. Dépitée, Marlene fout le camp, signe qu'elle aimait être traitée comme une serpillère.

Les actes sont scandés par les changements de costumes – parfois extravagants – et de perruques de Petra. La caméra très mobile sait tirer avantage du huis clos qu'impose la théâtralité revendiquée de l'entreprise.

Les rendez-vous de Paris Éric Rohmer, France, 1995, 94 mn

Trois sketches de Rohmer, ça signifie trois fois plus de logorrhée et d'intrigues sans intérêt dont les personnages stéréotypés et dénués d'humour nous laissent de marbre. Mais il s'agit peut-être des rendez-vous donnés *par* Paris et le résultat est plus satisfaisant. On oublie le pseudo-marivaudage pour faire un tour au marché du oulevard Edgar-Quinet, à Beauboug chez Dame Tartine, au jardin du Luxembourg fontaine Médicis, à Montmartre cimetière Saint-Vincent ou près du Bateau-lavoir et encore au Marais, chez Picasso rue de Thorigny.

Y a-t-il un Français dans la salle ? Jean-Pierre Mocky, France, 1982, 104 mn

Tumelat (Victor Lanoux), politicien corrompu, est transfiguré par l'amour d'une jeune fille de 17 ans : il veut devenir propre, l'annonce à l'Assemblée et renverse le gouvernement. Dans la vie réelle on lui passerait la camisole de force mais on est chez Mocky. Tout ça finit très mal à cause de la vengeance de sa secrétaire-maîtresse (Dominique Lavanant).

Le film s'articule autour du suicide de l'oncle de Tumelat, intrigue secondaire qui donne prétexte à divers numéros d'acteurs (e.g., Jacques Dufilho) et pas mal de vulgarité, celle de Frédéric Dard ; mais c'est parfois amusant, témoin cette grotesque idylle (Jean-François Stévenin et Jacqueline Maillan !) qui tourne court quand l'amant se prend pour le père Lustucru et fait cuire le chat. Avec Jacques Dutronc, Andréa Ferréol, Michel Galabru, Jean-Luc Bideau, Emmanuelle Riva et une apparition du sympathique Cavanna de Charlie-Hebdo.

La candide madame Duff Jean-Pierre Mocky, France, 2000, 81 mn

Histoire tordue et mal ficelée d'une tante à héritage lesbienne et ruinée (Alexandra Stewart) qui cherche, contre toute attente, à hériter de son neveu (le réalisateur). Les acteurs, comme l'inévitable Patricia Barzyk, sont mauvais, dans des rôles mal définis de surcroît. Bâclage parmi d'autres, une voiture qui s'embourbe dans une flaque d'eau. Avec le chanteur *has been* Dick Rivers en flic.

Kōshiyama Sōshun Sadao Yamanaka, Japon, 1936, 81 mn

Un des trois films conservés du météorique Yamanaka (pp. 343, 1163) d'après deux pièces du théâtre kabuki. Située à Edo, l'intrigue met en parallèle la vente d'une dague volée signée d'un célèbre maître-forgeur et celle de la jeune Onami (Setsuko Hara, 15 ans) à un bordel de Shinagawa. Le héros Sōshun Kōshiyama dénoue l'imbroglio lié au couteau – dont circule une imitation – et récupère l'argent nécessaire à l'affranchissement d'Onami. Débuts de Daisuke Katō.

Aux deux colombes Sacha Guitry, France, 1949, 89 mn

La croyant morte en Amérique du Sud, maître Walter (l'auteur) est surpris de retrouver sa femme (Marguerite Pierry) dont il avait depuis épousé la sœur (Suzanne Dantès). Querelle de légitimité entre les deux M^{me} Walter qui quittent de concert le foyer conjugal pour aller ouvrir une boutique d'antiquités "Aux deux colombes". Elles laissent ainsi la place à une nouvelle venue (Lana Marconi, future veuve Guitry). Tout ça sous l'œil de la servante (l'indispensable Pauline Carton).

Ce théâtre de boulevard filmé vaut surtout pour sa longue introduction de sept minutes. Dans les studios où l'on prépare le film, un acteur au chômage (Robert Seller) qui cherche un rôle se présente en Breton, en ecclésiastique, en colonel ; il décroche celui du valet de chambre de Walter.

Laurence anyways Xavier Dolan, Canada, 2012, 161 mn

Nous suivons sur dix ans le parcours du transsexuel Laurence (Melvil Poupaud). Depuis sa décision d'assumer sa féminité qui entraîne la perte de son poste d'enseignant à Montréal, jusqu'à sa reconnaissance comme écrivaine. Et surtout sa relation déchirante avec son épouse Frédérique (Suzanne Clément) qu'il/elle n'a pas cessé d'aimer ; car Laurence n'est pas homosxuel(le). La narration est ponctuée de petits clips vidéo, forme de cinéma superficielle s'il en est, qui participent à l'émotion qui se dégage du film.

Les passages en joual sont sous-titrés, en oubliant les "tabernacle" qu'il faut saisir en tendent l'oreille. Avec Nathalie Baye dans le rôle de la mère.

Round midnight *Autour de minuit*, Bertrand Tavernier, France, 1986, 131 mn

Pari, 1959. Le jeune Francis Borier (François Cluzet), fanatique de jazz, prend en charge le saxophoniste alcoolique et drogué Dale Turner (le musicien Dexter Gordon) qui vient habiter chez lui. Le personnage s'inspire de Lester Young et du pianiste Bud Powell qui fut l'ami de Francis Paudras dont le film adapte les mémoires. C'est avant tout un prétexte à écouter Gordon, pittoresque individu qui donne du "Lady" à tout le monde e.g., "Lady Francis", jouer dans un Blue Note reconstitué. On aurait pu se passer du voyage à Lyon, prétexte à filmer les quais de Saône. Un des rares films réussis sur le jazz, avec *Bird* (p. 1300).

Die Austernprinzessin *La princesse aux huîtres*, Ernst Lubitsch, Allemagne, 1919, 58 mn

Dernier caprice de l'héritière Oss Quaker (Ossi Oswalda), fille du roi américain des huîtres : elle exige un époux de la Haute. On lui déniche le prince décavé Nucki, mais son ami Joseph usurpe son identité au moment du mariage, histoire de s'en mettre plein la lampe. Faisant partie d'une société de tempérance en tant que fille de millionnaire, Oss recueille Nucki complètement saoul et en tombe amoureuse sans savoir qu'il est son époux.

Comme *Die Puppe* (p. 300), cette histoire tient la route uniquement parce qu'elle est tellement farfelue qu'on cesse rapidement de douter. Elle joue sur des décors extravagants comme celui du palais Quaker, sorte de résidence royale de mauvais goût où s'agite une pléthore de laquais en livrée ; ce qui contraste avec le taudis où végète Nucki qui dispose d'une unique chaise à trois pieds. Le foxtrot spectaculaire dansé par les invités du mariage fait regretter que le film soit muet.

The dark corner *L'impasse tragique*, Henry Hathaway, USA, 1946, 99 mn

Malgré l'assistance de sa fidèle secrétaire Kathleen (Lucille Ball), le privé Galt (Mark Stevens) est persécuté par l'inquiétant Stopper (William Bendix) qui ne fait pas vraiment dans la discrétion. Tout cela fait partie d'un plan machiavélique monté par le galeriste Cathcart (Clifton Webb) pour se débarrasser de l'amant de sa femme (Kurt Kreuger) tout en faisant porter le chapeau à Galt.

Un excellent film noir, souvent amusant : le couple formé par Galt et Kathleen rappelle celui du *Thin man* (p. 185), la bouteille en moins. Quand le privé est amené à "emprunter" un taxi genre Yellowcab, il échappe aux poursuites de la Police en se rendant au garage de la compagnie pour se fondre dans un flot de véhicules identiques. Stopper est un tueur effrayant et répugnant à souhait ; on aurait aimé que Webb ne se contente pas de reprendre le rôle de snobinard puant qu'il tenait dans *Laura* (p. 626).

Il marchese del Grillo *Le marquis s'amuse*, Mario Monicelli, Italie, 1981, 140 mn

Dans la Rome pontificale occupée par les Français, Onofrio del Grillo (Alberto Sordi) est proche du pape Pie VII (Paolo Stoppa) et néanmoins anti-conformiste. Ce farceur aime à parcourir la campagne déguisé, voire surprendre sa jeune maîtresse en compagnie de son amant de cœur ; il se surpasse en se faisant remplacer par un sosie, un charbonnier grossier qu'il installe dans son lit.

Ce marquis a réellement existé, mais au XVIII^e siècle ; les exploits racontés par le film sont donc en partie inventés. Est-il vraiment sympathique ? Quand il refuse de payer la facture de l'artisan Piperno, dont le nom suggère une origine juive, et le fait même condamner par la justice pontificale, il a beau jeu de dire au Pape que c'était pour dénoncer la corruption du système ; n'empêche que, même largement indemnisé, Piperno a été réellement humilié. Onofrio pourrait prendre sa place au sein des sinistres blagueurs d'*Amici miei* (p. 605).

Toutes peines confondues Michel Deville, France, 1992, 103 mn

Zurich. Chargé par Thurston (Vernon Dobtcheff) d'Interpol d'enquêter sur le criminel Gardella (Jacques Dutronc), l'inspecteur Vade (Patrick Bruel) tombe amoureux de Jeanne (Mathilda May), l'épouse du dangereux mafieux.

Le film vaut surtout par sa somptueuse mise en scène, sa musique tirée des quatuors de Chostakovitch et ses seconds rôles épatants. En Savoie, où les parents Gardella ont été victimes d'un meurtre crapuleux, un témoin pusillanime (Bernard Waver) ou encore un flic benêt et vénal (Joël Barbouth). À Zurich, Scandura (Bruce Myers), l'ami de toujours de Gardella ou encore son homme de main (Éric Da Silva), tueur compatissant qui a l'air de s'excuser de faire son sinistre boulot. Et surtout la belle Laura (Sophie Broustal), une amie que Scandura a convaincue de se déguiser en pute, ce qui n'a que trop bien marché : violée par un flic véreux, son visage tuméfié porte comme la marque d'une meurtrissure intérieure.

The servant Joseph Losey, Grande-Bretagne, 1963, 111 mn

Losey façon Pinter. Barrett (Dirk Bogarde), domestique stylé, s'introduit dans la vie de Tony (James Fox), un aristocrate arrogant qu'il n'a de cesse de rabaisser. Par exemple en le faisant coucher avec sa prétendue sœur (Sarah Miles) qui est en fait sa maîtresse. Il devient l'ordonnateur des orgies de celui qui n'est plus qu'un pion dominé par ses désirs. Seule l'ancienne fiancée de Tony (Wendy Craig) échappe à la dégradation ; elle gifle d'ailleurs Barrett dans la dernière séquence.

Le message sur la lutte des classes est, pour le moins, appuyé. L'utilisation de miroirs, dont une "sorcière", confère une certaine étrangeté au film.

The iron mistress *La maîtresse de fer*, Gordon Douglas, USA, 1952, 105 mn

Cette maîtresse de fer, c'est le célèbre couteau auquel l'aventurier Jim Bowie (Alan Ladd) a donné son nom. Ce *Bowie knife*, prend ici des dimensions de sabre de samurai : il est prétendument forgé à partir de l'acier d'une météorite.

Dans une Louisiane encore très française d'esprit, Jim rencontre Judalon de Bornay (Virginia Mayo) qui lui inspire un amour malheureux. Il quittera finalement ses deux maîtresses – en jetant symboliquement son couteau dans l'eau – pour épouser la fille du vice-gouverneur du Texas voisin, alors province mexicaine, détail historique. On sait qu'il trouva la mort en compagnie de Davy Crockett, épisode raconté dans *The Alamo* (p. 1141) où il est campé par Richard Widmark.

Dans une pièce obscure, un spectaculaire duel – couteau contre épée – dévoilé par intermittence par des éclairs d'orage. Avec Anthony Caruso et Alf Kjellin.

Farrebique Georges Rouquier, France, 1946, 87 mn

Les travaux et les jours en Aveyron. En un superbe noir et blanc, les images austères d'une famille qui joue, maladroitement et à moitié en occitan, son propre rôle pendant quatre saisons. Le passage du temps est rendu par des accélérés : les pousses qu'on voit grandir, les bourgeons qui éclosent, l'ombre qui avance sur un pré et les nuages qui cavalent comme de nos jours chez Gus Van Sant. Côté travaux, la préparation du pain et la moisson, puis le repos dominical quand tout le monde se rend au village voisin de Goutrens où les hommes, en blouse noire, se retrouvent au café. Cette vie semble peu touchée par le temps, même si l'on décide finalement d'installer la Fée Électricité. Quand l'automne revient, tombent les feuilles et meurt le grand-père. Un conseil de famille élargi avait prévu l'évènement : l'aîné gardant Farrebique, il a bien fallu indemniser ses frères et sœurs. Le prêtre, gage de conservatisme, conduit les funérailles ; mais quand le cortège rejoint la route, un poteau à moyenne tension suggère que quelque chose est en train de changer... Rendez-vous dans *Biquefarre* (p. 1187).

T'amerò sempre Mario Camerini, Italie, 1933, 68 mn

Abandonnée enceinte par le comte Diego (Mino Doro), Adriana (Elsa De Giorgi) élève sa fille tout en travaillant dans le salon (étonnants casques d'époque) dirigé par un coiffeur français efféminé (Robert Pizani). Elle est courtisée par l'ennuyeux comptable Mario (Nino Besozzi) qui sait cependant se montrer à la hauteur lorsque l'ancien séducteur revient lourdement à la charge...

Style néo-réaliste *ante litteram* avec une réception dans la petite bourgeoisie et un final en décors naturels : Adriana et Mario, haletants car virés du salon pour avoir osé s'opposer à un comte, marchent de concert et décident de s'unir.

Il sorpasso *Le fanfaron*, Dino Risi, Italie, 1962, 100 mn

Ferragosto (le 15 août) à Rome. Au volant de sa décapotable, Bruno (Vittorio Gassman) emmène Roberto (Jean-Louis Trintignant) qui préparait un examen de droit, dans une virée en direction de la Ligurie qui se terminera mal.

Le désinvolte Bruno a comme un coupe-file universel : du succès avec les femmes, une opinion superficielle sur à peu près tout – il faut l'entendre parler d'incommunicabilité – et il devine, étant lui-même un tricheur, les petits secrets que l'honnête Roberto ne soupçonne pas. Ce dernier, un introverti qui avait jusque là pris la vie au sérieux, cherche désormais à ressembler à son compagnon quitte à se ridiculiser en le singeant : c'est la fascination exercée par le vice sur la vertu. Tout se termine abruptement par un dépassement (sorpasso) raté, un accident de voiture fatal à Roberto, alors que Bruno s'en tire. Cette sortie de route est aussi celle de celui qui s'est cru obligé d'endosser une personnalité qu'il n'avait pas, par ailleurs bien moins attachante que la sienne propre. Avec Catherine Spaak.

Tom à la ferme Xavier Dolan, Canada, 2013, 99 mn

Tom (le réalisateur), jeune homosexuel, se rend dans la ferme de la famille de Guillaume, son compagnon qui vient de mourir. La mère du disparu (Lise Roy) ne sait rien des "tendances" de son fils que Tom s'ingénie à dissimuler, allant jusqu'à inviter une collègue (Evelyne Brochu) pour tenir le rôle de l'imaginaire fiancée de Guillaume. Dont le frère aîné Francis (Pierre-Yves Cardinal) est une sorte de démon sadique qui prend l'homophobie comme prétexte pour établir des rapports violents et pervers avec Tom qu'il empêche de repartir en privant son "char" de roues. Lequel envisage désormais de rester à la ferme : il éprouve de la fascination pour cette incarnation du Diable qui lui rappelle Guillaume.

Puis le jeune homme prend connaissance d'un méfait particulièrement horrible commis par Francis et rentre en catastrophe à Montréal en "empruntant" la voiture de son geôlier. Quand il s'arrête en chemin pour faire le plein, on sent qu'il garde comme un espoir d'être rattrapé.

Cinq et la peau Pierre Rissient, France, 1982, 96 mn

"Ma solitude, c'est ma vraie liberté". Le monologue intérieur, servi par la voix off de Roger Blin, d'un exilé français (Féodor Atkine) à Manille. Poèmes de Fernando Pessoa et expériences sexuelles crues : une fille pêche des billets avec son sexe. Du côté des évocations cinéphiliques, on croise Lino Brocka et on apprend la mort de Raoul Walsh. Tout ça sous l'influence d'un vin chinois comportant cinq épices et aussi l'écorce. Malgré la collaboration d'Eugène Guillevic, le film est décevant, très en deçà de ses ambitions poétiques. Avec Eiko Matsuda.

Barfly Barbet Schroeder, France, 1987, 100 mn

Scénario de Charles Bukowski qui avait fait un fond de commerce de son comportement. La longue biture de Hank Chinaski (Mickey Rourke, excellent) commence et se termine par une bagarre. Il rencontre une poivrote, Wanda (Faye Dunaway, excellente elle aussi), avec laquelle il vit tant bien que mal. La jeune et riche Tully (Alice Krige), qui essaie en vain de le normaliser, n'arrivera qu'à se faire crêper le chignon par la jalouse Wanda.

Séquence digne des *Lois de l'hospitalité* (p. 86) où Chinaski porte secours à une voisine tabassée par son mari, laquelle lui dit de s'occuper de ses oignons.

La chasse aux papillons Otar Iosseliani, France, 1992, 113 mn

Un film aux personnages décalés. Un curé (Emmanuel de Chauvigny) habillé à l'ancienne et porté sur la bouteille, une vieille aristocrate qui tire dans son parc au pistolet, sa sœur russe qui hérite et vend le domaine à des Japonais avant de recréer un appartement collectif à Paris. On y entend du chant polyphonique, un attentat pulvérise le train qui emmenait la cousine (la récurrente Narda Blanchet) de la châtelaine décédée et Yannick Carpentier, autre acteur-fétiche, promène son improbable silhouette filiforme entre l'église, la poste et la fanfare municipale. Des Hare Krishna se promènent dans le parc tandis que des fantômes en uniforme tsariste jouent au billard en cachette.

Iosseliani s'amuse à nous présenter une sorte de réjouissant "grand remplacement" : l'épouse noire du voisin noble présente les portraits accrochés au mur comme ceux de ses ancêtres, les Japonais apprennent à jouer aux boules et adaptent le château du XVI^{e} siècle à leurs besoins ; incidemment, les trois bandeaux affichés sur les volets se lisent "Willy" (Lubtchansky, directeur de la photo), "Manu" (de Chauvigny, aussi chef décorateur) et Otar. Et d'ailleurs la châtelaine décédée n'était pas une Française de souche, mais une Russe blanche.

The lodger *Les cheveux d'or*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1927, 99 mn

Le roman de Marie Belloc Lowndes, qui met en scène une sorte de Jack l'éventreur, a été plusieurs fois adapté (pp. 1094, 806)). Cet Hitchcock des débuts est donc une trahison puisque l'inquiétant locataire campé par Ivor Novello est tout le contraire d'un assassin : il est sur la piste de celui qui, signant "the Avenger" (Vengeur), a tué sa sœur.

Ce film brillant s'ouvre sur des scènes de rue avec distribution de journaux annonçant le dernier meurtre du Vengeur. L'innocent qu'une jeune femme aide à échapper à la Police reviendra dans *Les trente neuf marches* (p. 1615), *Young and innocent* (p. 1197) et *Saboteur* (p. 677), voire *Stage fright* (p. 695).

All this, and heaven too *L'étrangère*, Anatole Litvak, USA, 1940, 137 mn

1847. Le duc de Choiseul-Praslin (Charles Boyer), pair de France, poignarde son épouse (Barbara O'Neill) puis s'empoisonne en prison. Mêlée à l'histoire, la gouvernante Henriette Deluzy (Bette Davis) a finalement droit à un non-lieu.

Les personnages du Duc et de la gouvernante sont trop parfaits pour être intéressants. Reste l'extraordinaire duchesse hystérique et jalouse campée par O'Neill. La reconstitution laisse à désirer : le château de Vaux-Praslin (= Vaux-le-Vicomte) a des allures de pavillon cossu. Un fictif journal appelé *La voix du soir* commente l'action. On se demande à quoi sert l'omniprésent prêtre (Fritz Leiber) ; mandaté par le Code ? Avec la jeune Victoria Weider.

Ce fait divers qui contribua à la chute de la Monarchie de Juillet a fait l'objet d'un épisode (n° 24) de *La caméra explore le temps* (p. 359). La duchesse, née Sebastiani, était fille d'un maréchal d'Empire, donc d'un parvenu ; ce qui montre la relative porosité de la *Haute* de l'époque. En 1969, Charles-Henri, lointain descendant du Duc, alors ouvrier établi chez Renault, dormait à l'ENS de Saint-Cloud, un des centres de la Gauche Prolétarienne.

Izgnanie *Le bannissement*, Andreï Zviaguintsev, Russie, 2007, 157 mn

En vacances dans la maison familiale avec femme et enfants, un homme apprend que son épouse attend un enfant, mais pas le sien. Il la somme d'avorter, ce qui se fait clandestinement, et elle ne survit pas. On comprend plus tard que, lassée de son mari et enceinte de lui, elle cherchait à mourir ; après une première tentative de suicide, elle l'avait déjà provoqué, espérant qu'il la tuerait. Puisqu'il ne la condamnait qu'à avorter, elle avait finalement avalé un flacon de somnifères.

Plans d'une grande beauté et référence évidente à Tarkovski : l'eau sur l'étang, le bruit du train qui passe comme dans *Stalker* (p. 114). Mais le film souffre d'un parti pris d'abstraction : personnages mal définis et intrigue trop suggérée qu'on suit d'autant moins qu'elle se déroule en un lieu que le réalisateur a voulu incertain, quelque part entre la Moldavie et Charleroi.

Dong *The hole*, Ming-liang Tsai, Taiwan, 1998, 89 mn

Il pleut à Taipei. L'air est si humide que le papier peint se décolle. Une jeune femme (Kuei-mei Yang) est seule dans un appartement avec un trou au plafond ; dans l'appartement du dessus, un jeune homme (Kang-shen Lee, l'*alter ego* du réalisateur). Il pleut, l'eau ruisselle. La radio nous apprend l'existence du virus de Taiwan qui transforme les humains en espèces de cafards qui se terrent pour éviter la lumière. Le film, un peu ennuyeux, est égayé par des intermèdes musicaux, hommage à une chanteuse hongkongaise de la fin des années 1950, Grace Chang.

Zoo Frederick Wiseman, USA, 1993, 130 mn

Le zoo de Miami, son monorail et ses magnifiques animaux, parfois très spectaculaires comme ce varan à la terrifiante langue bifide. Il faut les nourrir, ce qui peut impliquer de tuer un petit lapin pour le déjeuner du boa qui l'avalera tout cru. Ils doivent aussi se reproduire, d'où l'attention apportée aux œufs d'alligator. Ce qui ne va pas sans drames : cette vieille rhinocérosse a pris trop de temps pour mettre bas, le bébé est mort-né puis autopsié. De gentils herbivores ont été taillés en pièces ; comme les coupables ne sont pas les fauves du zoo mais des pitbulls errants, ils sont poursuivis et abattus... fin de partie au crématoire.

Model Frederick Wiseman, USA, 1980, 124 mn

À New York, le monde des mannequins. Moment le plus intéressant, la minutieuse préparation d'une publicité télévisée pour une marque de collants. Les modèles ont du mal à se défaire d'une image de superficialité, nous dit-on ; ce n'est pas ce film lui-même un peu superficiel et parfois, ses allures de clip, qui la modifiera. Apparition d'un génie de la publicité, Andy Warhol.

Waga seishun ni kuinashi *Je ne regrette pas ma jeunesse*, Akira Kurosawa, Japon, 1946, 106 mn

Kyōto 1933. Suite à la répression qui s'abat à l'Université sur le professeur Yagihara, un de ses étudiants, Ryūkichi Noge, radicalise son opposition au gouvernement. Il est rejoint à Tōkyō par Yukie (Setsuko Hara), la fille du professeur, qui partage sa vie d'agitateur politique. Fin 1941, arrêté et accusé de complot contre l'Etat, il meurt sous la torture. Yukie veuve se rend alors chez ses beaux-parents, des paysans qui avaient renié leur fils et doivent désormais subir l'ostracisme de leurs voisins : ce sont les parents d'un espion ! Ils ne travaillent que la nuit mais Yukie s'attelle aux travaux de la ferme et, malgré l'hostilité des villageois qui vont jusqu'à saccager la rizière, elle entraîne la mère (Haruko Sugimura) puis le père de Ryūkichi à se montrer au grand jour. Après guerre, Yagihara est réintégré à l'Université et Ryūkichi réhabilité ; quant à Yukie, elle milite en faveur des paysannes dans un village qui l'a complètement adoptée. Où sont donc passés les justiciers destructeurs des plantations ?

Ce Kurosawa politique, inspiré de l'"Incident de Takigawa" et du communiste Hotsumi Ozaki, est maladroit et démonstratif à la façon d'un mauvais film américain. Cependant, de gamine capricieuse, Yukie devient un modèle de conviction et de liberté ; et les vingt dernières minutes qui empruntent au lyrisme "soviétique" emportent l'enthousiasme en exposant son combat, seule ou avec sa belle-mère, face à la boue ou à la hargne des voisins. Avec Takeshi Shimura et Eiko Miyoshi.

Shanghaied *Charlot marin*, Charles Chaplin, USA, 1915, 27 mn

A night in the show *Charlot au music-hall*, Charles Chaplin, USA, 1915, 23 mn

A burlesque on Carmen *Charlot joue Carmen*, Charles Chaplin, USA, 1915, 31 mn

Police *Charlot cambrioleur*, Charles Chaplin, USA, 1916, 25 mn

Easy street *Charlot policeman*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

The cure *Charlot fait une cure*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

The immigrant *L'émigrant*, Charles Chaplin, USA, 1917, 25 mn

The adventurer *Charlot s'évade*, Charles Chaplin, USA, 1917, 24 mn

Les derniers courts métrages des périodes Essanay puis Mutual (cf. p. 338). Avec Edna Purviance et, dans les quatre Mutual, l'agressif Eric Campbell.

Dans le premier, Charlot "shanghaïé", i.e., matelot malgré lui, affronte le roulis à la cuisine, puis assis à table en tentant de manger. *A night in the show* est un festival de *slapstick* où Chaplin joue deux personnages : l'un prend tout son temps pour entarter un comédien, l'autre arrose la scène avec une lance d'incendie – il récidivera dans *Un roi à New York* (p. 1875) en s'en prenant au comité maccarthyste. Le troisième est une parodie de *Carmen* avec Purviance dans le rôle-titre. Alors qu'on est perplexe face à cette bizarre comédie où le héros gît sur le corps de Carmen, Escamillo venu constater les dégâts reçoit un coup de savate : les morts se relèvent pour un *happy end*. *Police*, histoire de gendarmes et de voleurs, est plus routinier.

Dans *Easy street*, Charlot devenu policier patrouille dans une rue mal famée qui annonce celle du *Kid* (p. 233) ; il doit faire face à l'invincible colosse joué par Campbell qu'il assomme en lui faisant tomber un poêle en fonte sur la tête. Dans *The cure*, Charlot bien habillé déboule dans un établissement thermal avec sa malle pleine d'alcool que le directeur fait jeter et qui finit mélangée à l'eau des curistes... on devine la suite. *L'émigrant* commence sur un navire soumis à un terrible roulis – ce qui renvoie à *Shanghaied* – puis se poursuit dans un restaurant où le héros a invité une passagère (Purviance) sans avoir un sou pour payer ; il s'en sort en utilisant le pourboire royal qu'un autre client destinait au terrifiant maître d'hôtel (Campbell). Après ce chef-d'œuvre, *The adventurer* déçoit : il signe le retour à un comique plus primitif, celui des poursuites et des coups de pied au cul. Cette régression – temporaire, le film suivant sera *Une vie de chien* (p. 573) – permet de mesurer les progrès accomplis depuis la période Essanay.

Ai no kawaki *Désir d'amour*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1966, 99 mn

D'après Yukio Mishima. Devenue la concubine de son riche beau-père (Nobuo Nakamura), la jeune veuve Etsuko (Ruriko Asaoka) poursuit le jardinier Saburō (Tetsuo Ishodate) de ses assiduités. Quand elle découvre qu'il a engrossé la servante, elle la force à avorter et partir. Dénouement lors d'une fatale soirée où elle provoque Saburō, lequel lui manifeste une totale indifférence tout en cherchant à profiter de l'aubaine : elle le tue avec une houe puis enterre le corps dans une serre sous les yeux d'un beau-père dépassé.

Tourné près d'Ōsaka avec commentaire en voix off et points de vue excentriques, par exemple le dîner en famille filmé depuis le plafond, ainsi qu'un montage très fragmenté comme celui de la Fête du Feu. Mais tout cela reste un peu tape-à-l'œil ; on se demande ce qu'Imamura aurait fait d'un tel sujet.

Hard labour Mike Leigh, Grande-Bretagne, 1973, 70 mn

Manchester, sinistre et pluvieuse. Mrs. Thornley (Liz Smith), une femme de 50 ans moche et mal soignée, fait des ménages, s'occupe de la maison, doit subir les assauts hebdomadaires de son époux. Aucune révolte chez cette catholique résignée qui se culpabilise de ne pas aimer son mari : "I don't love him" confie-t-elle au prêtre qui la confesse et lui inflige le lot réglementaire de *Pater* et d'*Ave*... avant de reprendre la lecture de son journal que la pécheresse avait perturbée. Dernier plan sur une séance de lavage de vitres. Petit rôle pour Ben Kingsley.

Murder ! *Meurtre*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1930, 98 mn

Film de la veine grave d'Hitchcock, cf. *The wrong man* (p. 1282). Sir John Menier (Herbert Marshall), auteur à succès, se reproche d'avoir fait partie du jury qui a condamné une jeune actrice (Norah Baring) pour le meurtre d'une collègue. Il enquête et découvre que le crime est le fait du transformiste Fane (Esme Percy), "half caste" qui voulait empêcher la victime de révéler son métissage.

Tout se passe dans le milieu du théâtre et Fane est démasqué selon une méthode inspirée d'*Hamlet* : Menier lui fait jouer le meurtre. Il se donnera la mort en se pendant en public au cours d'une séance de trapèze qui ne peut que rappeler le final des *Espions* de Fritz Lang (p. 252). La scène du jury voit les onze autres faire pression sur "sir John", en scandant à la manière d'un chœur antique "Que répondez-vous à ça ?", jusqu'à ce que, de guerre lasse, il rejoigne le troupeau ; quelques jurés qui s'étaient auparavant fait un peu forcer la main pour voter coupable aboient sans problème avec la meute. Le dernier plan montre l'auteur accueillant l'actrice innocentée ; la caméra recule et découvre une scène de théâtre, procédé repris dans *Le dernier métro* (p. 1610). Avec Una O'Connor.

Deaf Frederick Wiseman, USA, 1986, 164 mn

Blind Frederick Wiseman, USA, 1987, 132 mn

Adjustment and work Frederick Wiseman, USA, 1986, 118 mn

Multi-handicapped Frederick Wiseman, USA, 1986, 125 mn

Talladega (Alabama) abrite un complexe hospitalier dédié aux handicapés.

Deaf est tourné dans un institut exclusivement consacré aux sourds. Un handicap avec lequel on peut mener une vie à peu près normale – sinon il y a Helen Keller (*Multi-handicapped*, *infra*) –, le principal problème étant peut-être de nature psychologique : nous suivons une longue séquence (48 mn) consacrée à un garçonnet pénible qui refuse de comprendre qu'il a été rejeté par son père à cause de son infirmité. Discussions entre encadrants dont certains sont sourds, ce qui s'entend à leur drôle de voix. Presque sans rapport avec le sujet, un vieux Noir de 92 ans, dont les parents naquirent esclaves, vante en public cette démocratie sans pareil qui lui donne désormais le droit de s'asseoir à l'avant des bus !

Blind s'intéresse aux aveugles. Nous suivons – d'un œil car c'est un peu fastidieux – l'activité du personnel, par exemple la déambulation assistée d'un gamin dans les couloirs où il doit contourner un banc, les escaliers... Ainsi que les problèmes posés par certains enfants qui sont de petits démons. L'enseignement comporte sa dose de bourrage de crâne : un texte en Braille vante les vertus de l'Amérique, le seul pays au monde à garantir toutes les libertés, notamment la religieuse. Dont on a vu au début un exemple éloquent : une petite fanfare d'enfants aveugles est repérée sur un stade par le pasteur local qui fond sur les gosses comme un vautour et les oblige à chanter un hymne d'action de grâce au Seigneur qui, en les privant de la vue, leur a épargné les tentations temporelles.

Adjustment and work se situe dans un autre institut du même complexe, sorte de petite usine qui employe des handicapés, aveugles pour la plupart, à des activités salariées. On les suit depuis leur formation jusqu'à leur travail qui consiste, par exemple, à confectionner des balais. Cela ne va pas sans problèmes, car certains malades sont paresseux, un peu tire-au-flanc... "– Ce ne sont pas des malades !" réagit violemment un vieil employé, lui-même aveugle.

Sourds, muets ou aveugles : le "ou" n'est pas exclusif. On pense évidemment à Helen Keller (*Miracle en Alabama*, p. 859) dont un institut dédié aux *Multi-handicapped* porte d'ailleurs le nom. Nous suivons le patient effort d'éducation et les discussions de travail du personnel, ainsi que les interactions entre patients. À la fin apparaît l'inévitable homme de Dieu qui enseigne qu'on pouvait vivre 930 ans aux temps bibliques. Une vérité martelée, "930 ans !", pour être sûr qu'elle ne soit ni oubliée ni discutée. Après tout, mieux vaut entendre ça qu'être sourd.

Ressources humaines Laurent Cantet, France, 1999, 100 mn

La lutte des classes, évoquée sans prêchi-prêcha. Franck (Jalil Lespert), étudiant dans une école de bizness, vient faire son stage de fin d'études dans l'usine de l'Eure (Gaillon) où son père travaille depuis trente ans. Le patron, qui tutoye ses ouvriers et appelle ses cadres par leur nom de famille, est plutôt sympathique et bon enfant : il accepte la proposition de Franck d'un sondage sur les 35 heures, ce qui sera un moyen de faire taire M^me^ Arnoux, l'agressive déléguée CGT de la boîte. Tout se passe donc bien jusqu'à la découverte par Franck d'un "plan social" caché prévoyant le licenciement de douze ouvriers, dont son propre père. À ce moment-là, le jeune homme quitte le camp des patrons pour rejoindre celui des travailleurs, ce qui déplaît paradoxalement à son paternel, tellement formaté qu'il refuse de s'associer à une grève contre son propre licenciement. D'où la séquence bouleversante où Franck apostrophe son père, rivé à sa machine alors que les autres ont débrayé : "Tu m'as inculqué ta honte d'être ouvrier, la honte d'être ton fils". Plus tard, alors qu'un gréviste lui dit : "Tu vas retrouver ta place à Paris", Franck lui rétorque : "Et toi, elle est où la tienne ?". Ce qui évoque un passage de *Pompoko* (p. 229) : "*Quid* de ceux qui ne peuvent pas se déguiser ?".

Les acteurs, non-professionnels à part Lespert, sont excellents.

Neskolko dneï iz jizni I. I. Oblomova *Quelques jours de la vie d'Oblomov*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1980, 135 mn

D'après Ivan Gontcharov. Ilya Oblomov (Oleg Tabakov), être sympathique et indolent, passe beaucoup de temps à dormir en rêvassant sur son enfance heureuse. Il tombe éperdument amoureux d'Olga (Elena Solovei) ; bien que cette passion soit réciproque, cet être velléitaire se retire sur la pointe des pieds quand surgit son grand ami Andreï (Iouri Bogatyriov), lequel finira par épouser Olga.

Sur la musique de *Casta diva*, un film magnifique et touchant dont le thème est la peur de vivre ou plutôt celle de décevoir ou d'être déçu, comme si les signes d'amour, les quelques échanges passionnés avec la jeune femme, sublimes, suffisaient à remplir une vie. Avec Avangard (!) Leontiev.

The mark of Zorro *Le signe de Zorro*, Rouben Mamoulian, USA, 1940, 93 mn

Remake du film de Fred Niblo (p. 129) avec Tyrone Power dans le rôle-titre. L'alcalde et son épouse sont incarnés par J. Edward Bromberg et Gale Sundergaard, leur nièce par la belle Linda Darnell. Les rôles les plus pittoresques sont ceux du vicieux Esteban (Basil Rathbone) et du prêtre adipeux (Eugene Pallette). C'est bien fait et sans surprise ; quelques plans de peones renvoient à *¡Que viva Mexico !* (p. 691).

Moznosti dialogu *Possibilités du dialogue*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1983, 11 mn

Do pivnice *Dans la cave*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1983, 15 mn

Kyvadlo, jáma a naděje *Le puits, le pendule et l'espoir*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1984, 14 mn

Mužné hry *Jeu viril*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1988, 14 mn

Zamilované maso *Amour de viandes*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1989, 70 s

Tma/Svetlo/Tma *Ténèbres/Lumière/Ténèbres*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1989, 8 mn

Konec stalinismu v Čechách *La fin du stalinisme en Bohème*, Jan Švankmajer, Tchécoslovaquie, 1990, 9 mn

Jídlo *Nourriture*, Jan Švankmajer, Tchéquie, 1993, 16 mn

Huit des douze derniers courts-métrages du très surréaliste Švankmajer (cf. p 371).

Possibilités du dialogue fait s'affronter deux personnages sortis d'Arcimboldo : faits de dés à coudre, de tubes dentifrice et de morceaux de pain, ils se recomposent pour entrer dans l'univers de Dubuffet avant de se muer en glaise.

Dans la cave où une fillette égarée observe un viel homme qui couche sous un tas de charbon, une mamie qui confectionne des muffins avec de la terre.

Le puits, le pendule et l'espoir adapte de façon abstraite la nouvelle de Poe : une main, des rats, des engrenages et une sorte de Moloch servi par des pantins.

Jeu viril est une étrange partie de football : les joueurs sont systématiquement mutilés puis mis dans des cercueils dans lesquels ils reviennent sur le terrain.

Konec stalinismu autopsie, façon Švankmajer, une statue de Staline.

Amour de viandes raconte l'idylle entre deux tranches de bidoche qui se rapprochent, ébauchent un pas de danse avant de tomber dans la farine et la poêle. On en retrouvera comme une écho dans *Démence* (p. 929).

Ténèbres/Lumière/Ténèbres évoque un monde de glaise animée où des membres – yeux, bras, jambes, couilles – s'associent pour reconstituer un homme.

Nourriture met en scène les trois repas. Au petit-déjeuner, un convive ouvre la poitrine de son voisin de table : saucisses et moutarde en sortent. Au déjeuner, les consommateurs, ignorés par le maître d'hôtel, mangent mouchoir, puis chaussures et vêtements, nappe, table et chaise avant de s'entre-dévorer. Au dîner, ce sont des membres humains, des seins et des couilles qui sont servis.

Six of a kind *Poker party*, Leo McCarey, USA, 1934, 60 mn

Un couple (Charles Ruggles et Mary Boland) qui veut s'offrir une seconde lune de miel à Hollywood traverse le pays en voiture. Pour limiter les frais, ils s'adjoignent deux passagers (George Burns et sa drolatique épouse Gracie Allen) et leur énorme chien. Ils s'arrêtent à l'hôtel dans un patelin du Nevada nanti d'un shérif alcoolique (W. C. Fields) qui, en guise de revolver, dégaine une bouteille de whisky et a le plus grand mal à éviter de déchirer le tapis du billard sur lequel il joue : on est rassuré quand il troue carrément la table. Tout ça sur fond d'intrigue policière invertébrée résolue par la patronne de l'hôtel (Alison Skipworth). Au total, six acteurs principaux : au poker, *four of a kind* désigne un carré.

Aspen Frederick Wiseman, USA, 1991, 146 mn

Une station de sports d'hiver du Colorado, sorte de Megève américaine. La caméra s'attarde peu sur les chasse-neige et les pistes que dévalent les skieurs, ne visite que pour mémoire les vestiges de la mine d'argent pour se concentrer sur l'activité de la petite ville. Chirurgie esthétique, docteur charlatan équipé d'un ohmmètre et galerie de peinture : "Après Claude Monet et ses meules de foin, Andy Warhol et ses boîtes de soupe, c'est le temps des cabines téléphoniques", bof. Moins banal, parmi les nombreuses réunions suivies par Wiseman, un groupe qui vient de lire et discute *Un cœur simple*, un des trois contes de Flaubert. Sinon, chez ces culs-bénits, Dieu ne se laisse jamais oublier, ainsi ce rassemblement évangéliste et le récit par un bateleur de l'origine de sa secte dans un garage : l'un avait du mal à se passer de drogue, un autre sortait de prison après avoir tué l'amant de sa femme... après ce catalogue d'êtres en perdition régénérés par le Tout-Puissant, notre Pierre Bellemare conclut : "Cinq ans après, ils étaient mille".

High school II Frederick Wiseman, USA, 1994, 221 mn

Wiseman s'intéresse à nouveau (cf. (p. 1695)) à un lycée, ici la *Central Park East High School* principalement fréquentée par des Latinos et des Noirs. Cours sur la génétique mendélienne, le *Roi Lear*. Et apprentissage du débat politique au sein d'une classe ; on discute aussi du rêve américain, celui de gagner beaucoup d'argent pour avoir une grande maison avec une clôture blanche. Les enseignants passent beaucoup de temps à des tâches d'assistance sociale, par exemple lorsque les élèves ont des enfants. L'impression générale est celle d'une indéniable bonne volonté et d'une efficacité, limitée mais réelle, de ces efforts.

Épisode cocasse, une enseignante explique, capote et fausse bite en main, l'emploi du condom ; on pense à l'initiation aux "joints" de *Taking off* (p. 198). Référence au tabassage filmé (1991) de Rodney King par des flics racistes.

Three secrets *Secrets de femmes*, Robert Wise, USA, 1950, 99 mn

Susan (Eleanor Parker), Phyllis (Patricia Neal) et Ann (Ruth Roman) ont chacune abandonné leur fils à la naissance. Ce qui donne lieu à trois sketches assez ternes dans un film qui guigne les lauriers de *A letter to three wives* (p. 98).

Desiderio *La proie du désir*, Marcello Pagliero & Roberto Rossellini, Italie, 1946, 76 mn

Ayant trouvé un fiancé (Carlo Ninchi) qui ignore son passé, Paola (Elli Parvo) quitte Rome et la prostitution pour regagner son village. En butte à la haine de son père, convoitée par son beau-frère (Massimo Girotti) et soumise au chantage d'un ancien amant (Francesco Grandjacquet), elle se suicide.

Pagliero a repris ce film abandonné, avec raison, par Rossellini.

Solntse *Le soleil*, Alexandre Sokourov, Russie, 2005, 110 mn

Dans la lignée de *Moloch* et *Telets* (pp. 108, 1384), ce film aux couleurs éteintes et aux images peu piquées restitue les derniers jours de dieu vivant de l'empereur Shōwa, alias Hirohito (extraordinaire Issei Ogata). Son patriotisme atavique s'accommode bien du carcan qui réduit ses contacts ordinaires à un majordome – littéralement – à plat ventre devant lui. Mais l'homme en lui affleure, qui se pique de biologie marine ou convoque un scientifique terrorisé pour savoir que penser des aurores boréales qu'aurait vues son grand-père Meiji. La rencontre de MacArthur est pour lui prétexte à sortir de l'auto-censure perpétuelle : il s'applique à parler anglais, joue comme un enfant avec les chandeliers : c'est comme si un des crabes de son laboratoire avait brisé sa carapace. Sa décision est prise : il ne sera désormais plus qu'un homme. Passivité résignée de son épouse, effroi du chambellan ; le secrétaire qui a transcrit la dépêche fait *seppuku*.

The stunt man *Le diable en boîte*, Richard Rush, USA, 1980, 131 mn

Échappant à la Police, Cameron (Steve Railsback) trouve refuge comme cascadeur dans l'équipe d'un film. Il tombe amoureux de la vedette (Barbara Hershey) sans s'apercevoir qu'il est manipulé par le metteur en scène (Peter O'Toole).

Cameron est un ancien du Vietnam à la réputation sulfureuse – peut-être le violeur patriote incarné par le même Railsback dans les *Visiteurs* de Kazan (p. 854). Plus qu'à ce personnage déplaisant, le spectateur s'intéresse aux coulisses d'un tournage, celui d'un film censé se dérouler pendant la Grande Guerre, quelque part entre Nancy et... Verdon (!). On reconnaît l'Hôtel Coronado, décor du superlatif *Some like it hot* (p. 40).

Alice doesn't live here anymore *Alice n'est plus ici*, Martin Scorsese, USA, 1974, 107 mn

Suite au décès accidentel de son mari, une mère de famille quitte le Nouveau-Mexique avec son fils pour rejoindre Monterey en Californie où elle pense bien reprendre son ancienne activité de chanteuse. Elle ne dépassera pas l'Arizona : après un premier arrêt à Phoenix, elle se fixe à Tucson où elle devient serveuse dans un restaurant. Tombée amoureuse d'un cow-boy (Kris Kristofferson), elle se résigne à abandonner son rêve et à recommencer une vie de famille.

Ellen Burstyn est excellente dans ce rôle de femme mûre velléitaire qui s'en remet trop facilement aux hommes. Seconds rôles pour Harvey Keitel et Jodie Foster qu'on retrouvera tous deux dans *Taxi driver*. Expression entendue dans le film : "Don't worry about the mule going blind".

The lusty men *Les indomptables*, Nicholas Ray, USA, 1952, 113 mn

Wes Merrit (Arthur Kennedy) réussit à se faire une petite fortune en participant à des rodéos, grâce aux conseils de l'ancien champion Jeff McCloud (Robert Mitchum). Mais il claque l'argent en faisant la fête, oubliant le ranch qu'il voulait acheter, au grand dam de son épouse Louise (Susan Hayward). Jeff lui-même essaie de ramener Wes à la raison avant qu'il ne soit trop tard – "Il n'est pas une bête qui ne puisse être montée, pas un cavalier qui ne puisse être désarçonné" – mais se fait traiter de lâche et de planqué. Il avoue alors son amour à Louise qui, bien que très agacée par son époux, reste de marbre. Le "vieux" cow-boy s'engage dans un rodéo suicidaire où il perd la vie. Ce qui convainc Wes de cesser cette dangereuse activité et de partir avec Louise pour la ferme dont elle rêvait.

Alors que les cavaliers font la fête dans une soirée, la veuve (Lorna Thayer) de l'un d'entre eux qui vient de mourir piétiné fait irruption et leur hurle leurs quatre vérités ; ce moment réussi fait pardonner le *happy end* dont on se serait bien passé. Avec Arthur Hunnicutt.

Mio figlio professore Renato Castellani, Italie, 1946, 102 mn

Le concierge du grand lycée Visconti (piazza del Collegio Romano) ne vit que pour le fils qu'il a élevé seul. Quand son rêve d'en faire un professeur de langues anciennes se réalise, il se retire sur la pointe des pieds pour ne pas gêner le fiston. Le pompeux et désuet FINIS dont il était chargé de ponctuer la fin de chaque cours prend alors une signification toute personnelle.

Ce film vaut surtout pour la prestation du grand Aldo Fabrizi, drôle et émouvant. Le réalisateur Mario Soldati, chef de file du calligraphisme, interprète un professeur opposant au fascisme "promu" à Campobasso, trou perdu du Molise.

Les tribulations d'un Chinois en Chine Philippe de Broca, France, 1965, 116 mn

Librement inspirée de Jules Verne, c'est un peu la suite, réussie, de *L'homme de Rio* (p. 1203). Nous suivons les aventures du millionnaire suicidaire Arthur Lempereur (Jean-Paul Belmondo) que son précepteur chinois Goh (Valéry Inkijinoff) a convaincu, pour lui redonner goût à la vie, de contracter une assurance-vie d'un mois, assortie d'une fausse promesse d'assassinat. Qui devient réelle avec l'armée de tueurs que la mère (Maria Pacôme) de la bénéficiaire, sa fiancée, a lancée à ses trousses. Entre temps, il a retrouvé un charme à l'existence car il se croit ruiné et a de plus rencontré l'amour en la personne de l'effeuilleuse Alexandrine Pinardel (Ursula Andress) ; accompagné du fidèle et obséquieux Léon (Jean Rochefort), il essaie donc de survivre jusqu'à la date d'échéance du contrat.

Malgré les éléphants de Tarzan (p. 1753) et une Ursula Andress comme sortie de *Dr. No* (p. 1199), la principale référence reste Tintin. Deux détectives à la Dupondt (Paul Préboist et Mario David), chargés par l'Assurance de protéger Arthur, multiplient les gaffes : alors que le héros était en prison, bien à l'abri des tueurs, les deux zozos s'empressent de l'en faire sortir en payant sa caution. La séquence tournée à Katmandou fait penser à *Tintin au Tibet*, Hong Kong et la fusillade devant la prison renvoient au *Lotus bleu*, les cercueils transformés en barques aux *Cigares du pharaon*.

Le *happy end* est gâché par une mauvaise nouvelle : le bafouilleur Biscoton (Darry Cowl) annonce à Arthur qu'il n'est pas du tout ruiné... Avec Jesse Hahn.

L'inhumaine Marcel L'Herbier, France, 1924, 123 mn

Pour tenter d'arracher des sentiments humains à l'inaccessible cantatrice Claire Lescot, Einar Norsen (Jaque-Catelain) feint de se jeter dans la Seine en voiture. Émue, elle répond alors à l'amour du jeune ingénieur, un pionnier de cette TSF qui lui permet de diffuser la voix de l'aimée. Jaloux, un perfide Hindou enturbanné (Philippe Hériat) la fait mordre par un non moins perfide serpent asiatique... mais la science d'Einar sauvera la diva.

Sur un scénario proprement affligeant, un superbe manifeste du style Art déco : Fernand Léger et Robert Mallet-Stevens ont participé aux extraordinaires décors de cette œuvre avant-gardiste qui utilise des effets de flou ou des anamorphoses. Les étranges serviteurs de Claire affublés de masques inexpressifs annoncent les soldats du *Bonheur* de Medvedkine (p. 630). Georgette Leblanc, trop âgée et mauvaise actrice, est par contre une Claire peu convaincante. Rappelons que la sœur du créateur d'Arsène Lupin, réellement cantatrice, avait été la compagne de Maurice Maeterlinck, lequel n'avait guère apprécié que Claude Debussy choisît Mary Garden pour créer le rôle de Mélisande.

The private life of Henry VIII *La vie privée d'Henry VIII*, Alexander Korda, Grande-Bretagne, 1933, 94 mn

Le ton est d'emblée humoristique, voire persifleur. Un carton nous informe qu'on ne parlera pas de la première épouse Catherine d'Aragon : c'était une femme respectable, donc Henry (Charles Laughton) en divorça. Tout débute par une discussion sur les mérites respectifs des bourreaux anglais et français, sur des bisbilles de spectateurs pour une vue sur le billot : la belle Merle Oberon qui joue Anne Boleyn a bien du mal à nous émouvoir dans ces conditions. L'épouse suivante, Jane Seymour, est choisie pour sa stupidité ; mais elle meurt en couches et nous passons de suite à la quatrième, Anne de Clèves (Elsa Lanchester) qui ne veut pas entendre parler de ce Barbe-Bleue anglais. Elle abuse de son accent tudesque – "your vife" –, feint de boîter et passe finalement la nuit de noces à jouer aux cartes avec son époux… dont elle obtient ce qu'elle voulait, une annulation. La cinquième, Katherine Howard (Binnie Barnes), inspire de l'amour à ce souverain montré jusque là sous l'aspect d'une sorte de goret sensuel et brutal. Mais elle le trompe avec le courtisan Culpeper (Robert Donat) et c'est à contre-cœur qu'Henry se résout à son exécution, le ton du film devenant alors nettement plus grave. Pour terminer sur une note plus légère avec l'autoritaire sixième épouse, Catherine Parr, qui l'empêche de se goinfrer ; tout en mangeant en cachette, il marmonne "Six wives, and the best of them's the worst". C'est ainsi que se referme cette œuvre dominée par la composition de Laughton et de son épouse Lanchester.

Frankenstein meets the wolf man *Frankenstein rencontre le loup-garou*, Roy William Neill, USA, 1943, 73 mn

Comme les monstres Universal s'ennuyaient, on a eu l'idée de faire de petites réunions. Sur un scénario de Curt Siodmak, le monstre de Frankenstein, dans sa cinquième apparition, retrouve le lycanthrope Laurence Talbot qui n'en est qu'à sa seconde. Le studio organisera deux autres raouts auxquels sera aussi convié Dracula : *House of Frankenstein* et *House of Dracula* (pp. 430, 991).

L'infortuné loup-garou (Lon Chaney Jr.), toujours aussi las de vivre, demande conseil à la bohémienne Maleva (Maria Ouspenskaïa, du *Wolf man*, p. 45) qui l'emmène à la recherche du docteur Frankenstein, possible détenteur du secret de la mort éternelle. Faute de docteur, il retrouve sa créature (Bela Lugosi) avec laquelle il ne sympathise pas ; ils en viennent aux mains alors qu'un villageois fait sauter la retenue d'eau qui engloutit le château Frankenstein.

La séquence la plus réussie est celle d'une fête de village où l'on entend, sur une musique très joviale, "La vie est courte et la mort est longue". Dennis Hoey campe un policier proche du Lestrade des Sherlock Holmes de Neill (cf. p. 24).

In einem Jahr mit 13 Monden *L'année des treize lunes*, Rainer Werner Fassbinder, RFA, 1978, 125 mn

Erwin (Volker Spengler gauche et touchant), un transsexuel qui travaillait aux abattoirs – terrifiantes images qui renvoient au *Sang des bêtes*, p. 1587 –, s'est fait opérer au Maroc pour plaire au séduisant Sainz "avec un a" (Gottfried John). Devenue Elvira, elle se retrouve bien seule à Francfort et cherche en vain sinon l'amour, du moins un minumum d'empathie. Elle meurt chez elle à côté de "son" Sainz qui baisouille avec une pute (Ingrid Caven, épouse du réalisateur au physique ingrat pour le rôle). Elvira avait auparavant assisté, sans chercher à le dissuader, au suicide par pendaison d'un désespéré : chaque homme dans sa nuit.

Fassbinder signe un chef d'œuvre exempt de son habituel complotisme social ; c'est son cœur mis à nu qu'il nous présente à travers la métaphore de cette femme dans un bâti d'homme qui ne trouve place nulle part.

Citation de *Mr. Arkadin* (p. 981), un personnage raconte un rêve, sorte de parabole : les stèles d'un cimetière portent des dates incongrues e.g., 1970-72, qui correspondent aux périodes où le défunt a eu un véritable ami. Fassbinder est moins inspiré avec l'ânerie numéro-astrologique qui accorde un statut spécial aux années à treize pleines lunes. On suspendra la sentence en rappelant que le grand Tarkovski croyait au Triangle des Bermudes (cf. *Stalker*, p. 114).

Valerie a týden divů *Valérie au Pays des Merveilles*, Jaromil Jireš, Tchécoslovaquie, 1970, 73 mn

Valérie (Jaroslava Schallerová, 14 ans) évolue dans un monde onirique aux couleurs magnifiques. Un milieu chargé d'érotisme avec des scènes d'orgie et de vampirisme, une grand-mère jeune qui se confond avec la mère, des religieux fanatiques et obscènes (dont Jan Klusák), un zeste d'homosexualité féminine et un frère nommé Orlik (aigle). Ce n'est pas l'univers victorien de Lewis Carroll, mais celui, surréaliste, de Vítězlav Nezval (1900–1958) ; lequel s'était rallié au régime, ce qui dut faciliter les choses en ces années de normalisation.

Passion *Tornade*, Alan Dwan, USA, 1954, 81 mn

Western plutôt réussi produit par Benedict Bogeaus. Dans une Californie alors mexicaine, Obreón (Cornel Wilde) cherche à venger sa famille assassinée, en particulier son épouse Rosa (Yvonne De Carlo). Après être venu à bout de Castro (Lon Chaney Jr.) et de comparses mineurs, il piste dans la neige Sandro (Rodolfo Acosta), tout en étant lui-même traqué par deux policiers (Raymond Burr et Anthony Caruso). Bonne nouvelle, le fils nouveau-né qu'on croyait mort avec sa mère est toujours vivant ; il sera sans doute élevé par la sœur jumelle de Rosa.

Four weddings and a funeral *Quatre mariages et un enterrement*, Mike Newell, Grande-Bretagne, 1994, 113 mn

Comédie bien enlevée centrée sur le coup de foudre entre Charles (Hugh Grant), issu d'un milieu british huppé, et l'Américaine Caroline (Andie MacDowell). Ils se rencontrent à cinq reprises sans se marier, du moins pas ensemble : le troisième mariage, celui de Caroline avec un richissime Écossais, est un échec, le quatrième où Charles allait à contre-cœur n'a finalement pas lieu... *Happy end.*

Apparition de Rowan Atkinson en pasteur bafouilleur et de Kristin Scott Thomas – qui jouait l'épouse de Grant dans *Lunes de fiel* (p. 222). Moment d'émotion dans cette œuvre légère au moment de l'enterrement de Gareth (Simon Callow, acteur *gay*) : son compagnon lit le magnifique *Funeral blues* de W. H. Auden.

¿Qué he hecho yo para merecer esto ? *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?*, Pedro Almodóvar, Espagne, 1984, 101 mn

Dans une banlieue madrilène, le quotidien de Gloria (Carmen Maura), femme de ménage. Tandis qu'un de ses fils vend de la drogue, elle confie l'autre, homosexuel, à un dentiste pédophile. Référence à "Alfred Hitchcock presents" (p. 1256), elle tue son mari avec un os de gigot auquel le flic enquêteur ne prête aucune attention puisqu'il trône dans la marmite. Par ailleurs impuissant, ce flic va voir un sexologue en compagnie d'une prostituée amie de Gloria... j'allais oublier le lézard vert que la grand-mère (Chus Lampreave) appelle Dinero (argent).

Cet Almodóvar des débuts apparaît rétrospectivement comme le brouillon un peu confus des chefs-d'œuvre à venir, e.g., *Volver* (p. 1624).

Ichiban utsukushiku *Le plus dignement*, Akira Kurosawa, Japon, 1944, 82 mn

Le seul film de propagande nationaliste de Kurosawa est tourné dans une usine d'optique qui fabrique des lentilles à usage militaire et dont la courbe de production s'anime sous nos yeux sur fond de musique martiale. Le personnel féminin, très jeune et extrêmement motivé, répète des slogans militaristes quand il ne chante pas de rengaines guerrières. Pas question de tirer au flanc ; une ouvrière malade dissimule sa température pour ne pas être renvoyée chez elle, une autre (Yōko Yaguchi, future épouse du réalisateur) refuse de se rendre à l'enterrement de sa mère pour ne pas faire chuter la fatidique courbe. Elle a quand même les larmes aux yeux, mais que ne ferait-on pas pour l'Empereur ?

Ces larmes qui accompagnent le nécessaire sacrifice en rappellent d'autres, comme celle de la mère dans *L'Armée* de Kinoshita (p. 193). Ce qu'on tolère chez un réalisateur de second plan devient odieux chez l'inégalé Kurosawa. Avec Takeshi Shimura, inattendu dans cette douteuse entreprise.

Sílení *Démence*, Jan Švankmajer, Tchèquie, 2005, 118 mn

Deux approches à la psychiatrie. Celle d'un prétendu marquis (Jan Tříska) portant perruque et adepte des messes noires qui conduit le jeune Jean Berlot dans une étrange clinique d'art-thérapie où les patients célèbrent la Liberté – "At' žijé svoboda". Charlotte, la fille nymphomane du directeur, séduit Jean et l'amène à délivrer d'étranges hommes emplumés enfermés dans la cave. C'est là que le docteur Coulmière (Martin Huba) et ses aides qui pratiquent une psychiatrie répressive – plus on est malade, plus fort on est puni selon une échelle graduée de 1 à 13 – reprennent le pouvoir. Le marquis, qui a eu droit au n° 13, n'est plus qu'une masse informe alors que l'ancien directeur, moins sévèrement châtié (n° 10), a seulement les yeux crevés. Quand Jean fait son cauchemar récurrent où des infirmiers musclés lui passent la camisole, il est soigné par Coulmière qui lui prescrit le traitement n° 1, vingt coups de fouet.

Sous la forme d'un film d'horreur avec le double patronage d'Edgar Poe et du divin marquis, cette critique de la prétendue normalité trouve son contrepoint dans un incessant ballet tout droit sorti des courts-métrages du réalisateur. Des yeux, des cervelles et des langues se faufilent partout en ouvrant les tiroirs, etc. Mention spéciale aux morceaux de bidoche genre *Amour de viandes* (p. 921) : le dernier plan montre une côte de bœuf dans une barquette dont le cellophane remue comme si la viande respirait. Éblouissant !

The pink panther *La Panthère rose*, Blake Edwards, USA, 1963, 115 mn

Rome... MEANWHILE... Hollywood... MEANWHILE... Paris... MEANWHILE... Cortina d'Ampezzo. Débuts simultanés des protagonistes de cette histoire de vol d'un diamant – dit la "Panthère Rose" à cause d'un défaut – appartenant à une exotique princesse (Claudia Cardinale). L'action se déplace de Cortina à Rome où une mondaine (Brenda de Banzie) donne un hilarant bal masqué. Les deux voleurs, oncle et neveu (David Niven et Robert Wagner), se retrouvent face à face déguisés en gorilles de part et d'autre d'un coffre à double porte : on pense à *Duck soup* (p. 1504). Ils ont une alliée de taille en la personne de la propre épouse (Capucine) de l'inspecteur Clouseau (Peter Sellers), un gaffeur qui vole la vedette aux autres personnages. Il joue (très mal) du violon au lit ; s'étant levé, il écrase l'instrument, ce qui ne semble guère l'émouvoir : "Quand tu as vu un Stradivarius, tu les as tous vus".

Clouseau devait revenir dans une longue série de films dont certains sont encore plus réussis que le premier ; ils doivent beaucoup à la présence de Dreyfus (Herbert Lom), un supérieur acharné à la perte de son subordonné. La musique de Henry Mancini, ainsi que la panthère en dessin animé du générique ont rencontré un succès qui dépasse le cadre des films en question.

Ragtime Miloš Forman, USA, 1981, 149 mn

D'après un roman d'E. L. Doctorow. Fort de sa notoriété, le pianiste de ragtime Coalhouse Walker (Howard E. Rollins) se pavane dans une Ford T, ce qui indispose un pompier imbécile (Kenneth McMillan) et ses collègues : ils immobilisent le véhicule et défèquent sur les sièges. Humilié, Coalhouse demande une réparation qu'il ne saurait obtenir car on ne s'excuse pas auprès d'un Nègre. Mais le pianiste y tient mordicus – c'est comme si l'on avait mis du sel sur une plaie à vif – et bascule dans le terrorisme avant de se retrancher avec cinq complices masqués dans la prestigieuse Pierpont Morgan Library qu'il menace de faire sauter si on ne lui rend pas justice. On transige finalement sur l'évacuation de sa bande – on ne les retrouvera pas – tandis que Coalhouse se rend aux autorités en escomptant un procès public. Mais le chef de la Police – extraordinaire apparition de James Cagney, très âgé – le fait abattre pour l'empêcher de s'exprimer.

En toile de fond, l'Amérique de 1906 et l'affaire Thaw-White, cf. *La fille sur la balançoire* (p. 234). Ici, l'actrice Evelyn Nesbit (Elizabeth McGovern) prend pour amant un jeune homme (Brad Dourif) qui rejoindra (cagoulé) le gang Coalhouse tandis que son beau-frère (James Olson) adopte l'enfant du pianiste, doublement orphelin car sa mère a été tabassée à mort en tentant de parler au Président.

Nagareru *Au gré du courant*, Mikio Naruse, Japon, 1956, 116 mn

Décadence d'une maison de geishas. Couverte de dettes, Otsuta (Isuzu Yamada) cherche de l'argent auprès d'un ancien protecteur qui se défile. Elle vend finalement son commerce à une amie de confiance, Ohama (Sumiko Kurishima de *Rêves de chaque nuit*, p. 128), sans soupçonner que la rusée a prévu d'en faire un restaurant où elle n'aura pas sa place. Ayant ainsi soldé ses dettes, Otsuta se réjouit en compagnie de Someka (Haruko Sugimura), une geisha qui commence à marquer son âge. La servante Rika, alias Oharu (Kinuyo Tanaka), sorte de dévoué grillon du foyer, annonce son intention de regagner sa campagne ; elle ne veut pas être témoin du naufrage de ce navire à veau-l'eau.

L'alternance rapide de plans sur la servante initiée au drame à venir, sur Otsuta ennivrée de musique et de chant, sur sa fille Katsuyo (Hideko Takamine, récurrente de Naruse) et son rythme effréné à la machine à coudre qui lui permettra d'échapper à la destinée de sa mère, construit la séquence finale comme l'inéluctable tourbillon dans lequel ce monde va s'engloutir.

Le film appelle la comparaison avec les œuvres de Mizoguchi de la même époque. Cet établissement n'est pas un lieu de prostitution, ce qui fait que tout y est moins dur, plus feutré. Cependant, l'irruption d'un maître-chanteur (Seiji Miyaguchi) dont la nièce a travaillé sur place en trichant sur son âge, montre qu'il n'y a pas de muraille de Chine entre les deux mondes.

Le colonel Chabert René Le Hénaff, France, 1943, 98 mn

Chabert, héros de l'Empire tombé à Eylau mais revenu d'entre les morts, dérange la vie bien ordonnée de sa veuve (Marie Bell) remariée à un aristocrate. Assistée d'un homme à tout faire dénué de scrupules (Jacques Baumer), cette épouse que Chabert avait tirée du ruisseau tente de le faire interner ; dégoûté, il devient vagabond. Quand plus tard un dévoué notaire (Aimé Clariond) le retrouve dans un hospice, il n'a que faire d'une identité enfin établie ; il lui suffit de la tambouille des bonnes sœurs et des souvenirs de la Grande Armée.

Adaptation soignée de Balzac servie par l'incomparable Raimu.

North to Alaska *Le grand Sam*, Henry Hathaway, USA, 1960, 117 mn

Sam (John Wayne) va chercher la promise de son associé George (Stewart Granger) à Seattle. Las, la belle n'a pas eu la patience d'attendre et s'est mariée – mauvaise idée car les deux compères ont trouvé de l'or. Sam revient à Juneau avec Michelle (Capucine), une prostituée française qui donne du "Mon chou" à George, mais elle lui préfère finalement Sam. Les deux copains auront dû auparavant faire face aux tentatives d'un "claim jumper" (Ernie Kovacs) qui cherchait à s'approprier leur concession. Ce film amusant ne vaut pas *The spoilers* (p. 249).

Underground Anthony Asquith, Grande-Bretagne, 1928, 93 mn

Londres. Coup de foudre entre Nell (Elissa Landi), vendeuse dans un grand magasin, et Bill (Brian Aherne), employé du métro. Mais son copain Bert (Cyril McLaglen), qui travaille à l'usine électrique de Battersee, guigne la belle. Il convainc sa maîtresse Kate (Norah Baring), une couturière qu'il s'apprêtait à quitter, de se plaindre d'une prétendue agression de la part de Bill. Tout se termine par la mort de Kate, tuée par Bert, et celle de Bert au terme d'un combat avec Bill.

Plus que l'histoire, un peu sommaire, on retiendra la peinture du milieu populaire de l'époque à travers divers lieux : grand magasin, pub, autobus à impériale découverte (!). Et le métro : la station Waterloo et ses escaliers mécaniques, les wagons où l'on se tient debout et où il est de bon ton de se lever pour les dames.

Maťi syn *Mère et fils*, Alexandre Sokourov, Russie, 1997, 68 mn

Un fils aide sa mère, très malade, à passer l'Achéron au cours d'une longue promenade où il la porte dans ses bras en lui déclarant son amour. Splendides images de paix et de calme déploration dans un univers qui semble comme peint et à moitié rêvé ; arbres gigantesques et anamorphoses accompagnent ce moment de douleur et d'infinie tendresse. "Attends-moi" dit-il à la morte.

L'heure exquise René Allio, France, 1981, 59 mn

Hommage touchant du réalisateur à sa ville, Marseille, à travers l'évocation de gens qui ne furent rien ou, moins méprisant, "la recherche des traces légères de ceux qui n'en laissent pas". Ses grands-parents, entre les quartiers Saint-Gabriel et Bon-Secours, les uns dans une villa, les autres logés au HBM Strauss où un oncle rata son suicide avant de mourir à la guerre en 1940, tout comme son père, immigré piémontais, en 1918. Au temps où l'on jouait *La veuve joyeuse* à l'Alcazar.

The four horsemen of the Apocalypse *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse*, Rex Ingram, USA, 1921, 133 mn

D'après le roman de Blasco Ibáñez qui devait être adapté une seconde fois par Minnelli (p. 412). Les quatre cavaliers – Conquête, Guerre, Épidémie et Mort – jouent un rôle considérable à partir du déclenchement de la Grande Guerre : surimpressions et images inspirées de Jérôme Bosch un peu floues et teintées en rouge, sauf la Mort en vert. Ils s'éloignent après l'armistice, mais reviendront si les Hommes n'apprennent pas à se comprendre nous dit une sorte de Christ (Nigel De Brulier). Cette compréhension n'est guère à l'œuvre dans le film qui raconte la fin des Madariaga, famille argentine partagée entre deux branches : la française avec le suave Julio (Rudolph Valentino), un danseur de tango qui s'engage quand l'époux qu'il a cocufié perd la vue au front et l'allemande, des Teutons élevés à la mammelle de Bismarck, un type de caricature qui allait cependant être revendiquée par les nazis. Dénouement sur le champ de bataille où Julio meurt en même temps que son cousin. Avec Wallace Beery.

It happened in Hollywood *Idole d'un jour*, Harry Lachman, USA, 1937, 67 mn

Tim Bart (Richard), célèbre cow-boy de l'écran façon Hopalong Cassidy, est brutalement congédié lors de l'arrivée des "talkies". Il doit même se séparer du ranch où il comptait recevoir ses jeunes admirateurs. Complètement fauché, il se dispose à commettre ce qu'il se refusait de faire à l'écran, un hold-up : mais se trouvant à la banque face à d'authentiques gangsters, il les abat. Ce qui lui vaut la une des journaux et le rétablit dans son rôle de justicier équestre.

Sur un scénario de Samuel Fuller, le film est gentil et amusant. Pour faire plaisir à un garçonnet malade, Tim organise une réception dans le ranch qu'il prétend toujours possèder : il y invite les célébrités de l'époque, en fait des imitateurs, par exemple un faux W. C. Fields, un faux Charlot, une fausse Mae West, etc. Le rapport de Tim avec sa partenaire Gloria (Faye Wray) qui monte alors qu'il descend rappelle *A star is born* (p. 773) sorti quelques mois plus tôt.

Inside Daisy Clover *Daisy Clover*, Robert Mulligan, USA, 1965, 123 mn

1936. Daisy Clover (Natalie Wood) est remarquée par le producteur Swan (Christopher Plummer) qui la lance dans une série de films à succès où triomphe son style de garçon manqué chantant. Elle tombe amoureuse de Wade (Robert Redford), jeune premier du studio et bisexuel volage qui l'abandonne après l'avoir épousée. Sa mère zinzin (la scénariste Ruth Gordon qui sera Mrs. Castevet dans *Rosemary's baby* (p. 1589), dont l'existence avait été dissimulée par le très directif Swan, meurt et c'est la crise de nerfs : censée réenregister une scène pour un film, Daisy se met à pleurer alors que son visage rayonnant s'affiche à l'écran. S'ensuit une cocasse tentative de suicide au gaz, sans arrêt interrompue par des importuns... elle reprend le chemin du studio.

Si voitures et mobilier sont d'époque, les coupes de cheveux ne le sont guère. Hollywood semble un peu pasteurisé, surtout le personnage de Wade, sous-écrit. Redford et Wood se retrouveront dans *Propriété interdite* (p. 646), plus réussi.

Chinmoku *Le silence*, Masahiro Shinoda, Japon, 1971, 130 mn

Le Japon de l'époque Edo qui ne communique plus avec l'Étranger qu'au travers du sas excentré de Nagasaki. La religion catholique est considérée comme le fourrier de l'impérialisme ibérique et ses prosélytes obligés d'abjurer : le rituel du *fumi-e* – piétinement d'une image sacrée – est la seule façon d'échapper au supplice. Les missionnaires ont droit à un traitement plus raffiné : pas question d'alimenter la mystique du martyre, on préfère donc les corrompre. Le Jésuite portugais (et anglophone !) Rodrigues capturé sera donc soumis à une douche écossaise par ses tortionnaires (Rokkō To.ura et Eiji Okada) qui finissent par lui présenter un collègue, Ferreira (Tetsurō Tanba) qui a franchi le pas et pris femme. Il finit, lui aussi, par se plier à la "pure formalité" du *fumi-e* ; la dernière image le montre au lit avec son épouse, l'ancienne chrétienne Kiku (Shima Iwashita).

Film chrétien avec un traître genre Judas, Kichijirō (Mako). On relativisera la cruauté des Japonais en pensant aux conversions forcées de parpaillots.

La notte brava *Les garçons*, Mauro Bolognini, Italie, 1959, 90 mn

C'est avant tout du Pasolini, i.e., une histoire de voyous avec un zeste d'homosexualité. La nuit folle de Ruggeretto (Laurent Terzieff) et Scintillone (Jean-Claude Brialy) débute avec les prostituées Anna (Elsa Martinelli) et Supplizia (Antonella Lualdi) et des mauvais garçons comme Bellabella (Franco Interlenghi). L'argent vient, trafics, vols et bagarre devant la fontaine des Tortues. Et l'argent va, Ruggeretto dépense ce qu'il en reste avec Rossana (Schiaffino) ; le dernier billet de 1000 lires est pour le fossé. Avec Mylène Demongeot.

Ljubavni slucaj *Une affaire de cœur*, Dušan Makavejev, Yougoslavie, 1967, 69 mn

Poignante histoire d'un amour qui finit très mal. Rencontre d'Izabela, standardiste d'origine hongroise et d'Ahmed, alias Meho, inspecteur sanitaire d'origine turque et membre du Parti. Il s'entendent très bien mais, lors d'une des longues absences de son désormais compagnon, la jeune femme peu farouche s'amuse un peu trop et tombe enceinte. Meho, qui ne buvait jamais, sombre dans l'alcoolisme ; c'est en cherchant à le ramener à la maison qu'Izabela fait une chute mortelle qui l'entraîne au fond d'un puits.

Tout ça est traité dans un style pseudo-documentaire avec interviews d'authentiques spécialistes – un sexologue et un criminologue – auxquelles répondent les images de l'autopsie d'Izabela. Information sur la dératisation dont s'occupe Meho et, sans relation à l'intrigue, des images d'archive montrant la destruction d'églises et d'icônes : une autre forme de dératisation ?

Svoï sredi tchoujkh, tchoujoï sredi svoikh *Le nôtre parmi les autres*, Nikita Mikhalkov, URSS, 1974, 92 mn

Le tchékiste Chilov (Iouri Bogatyriov) cherche à récupérer l'or volé par le bandit blanc Brylov (le réalisateur). Ce premier opus pourrait s'appeler *Il était une fois dans l'Est* (cf. p. 1309) : musique *spaghetti*, abus de longues focales et pénibles flash-backs. Le mur du çon est franchi lors du dénouement : la sinistre Tchéka, pour laquelle il n'y a pourtant jamais de fumée sans feu, blanchit Chilov un temps soupçonné d'être un traître ! Avec Anatoli Solonitsyne et Alexandre Kaïdanovsky qu'on retrouvera tous deux dans *Stalker* (p. 114).

The gunfighter *La cible humaine*, Henry King, USA, 1950, 84 mn

Ringo (Gregory Peck, moustachu) s'arrête dans la localité de Cayenne (!) dans l'espoir de voir sa femme et son fils de huit ans qu'il ne connaît pas. Le marshal local est son vieil ami Mark (Millard Mitchell) qui ne tient pas trop à sa présence. En effet, Ringo est un tireur tellement réputé qu'il ne peut pas entrer dans un saloon sans qu'un merdeux ne cherche à le descendre pour devenir célèbre de ce seul fait. Au début du film, dans une autre ville, il a dû abattre un de ces petits cons (Richard Jaeckel) et pas de légitime défense qui tienne pour ses trois frères : "ce n'était qu'un gamin", disent-ils avant de partir à la poursuite de Ringo. Mais c'est Hunt Bromley (Skip Homeier), un apprenti-tueur local, qui le descendra ; avant de mourir, il aura le temps de lancer une malédiction sur le jeune salopard, désormais cible des gens de son espèce.

Éclaircie dans cette histoire placée sous le signe de la fatalité, la brève rencontre du père avec son fils : le visage las du paria s'illumine alors d'un sourire.

The banshees of Inisherin Martin McDonagh, Irlande, 2022, 115 mn

Retrouvailles de l'équipe d'*In Bruges* (p. 1783) dans une petite île proche de l'Irlande. Colm (Brendan Gleeson) a subitement interrompu toute relation avec son ami Pádraic (Colin Farrell) au motif qu'il est ennnuyeux ; et rien ne peut le faire revenir sur cette décision radicale doublée d'une injonction au silence. Il aurait pu couper la langue de Pádraic (!) ; au lieu de cela – soumission au fatum incarné par la vieille *banshee* errante McCormick ? –, il menace de se couper les doigts si Pádraic lui parle. Après avoir réuni quelques musiciens capables d'interpréter sa dernière œuvre, les cinq doigts de la "main du violon" seront tranchés.

Autour des protagonistes, le simplet Dominic (Barry Keoghan) avec son idéal de pureté et d'amour contredit par la brutalité d'un père flic dont il est le souffre-douleur et Siobhán (Kerry Condon), la sœur de Pádraic cultivée et détestée de ce fait. Quand elle quitte l'île, Dominic perd son dernier repère et se noie. La mort de l'ânesse naine à laquelle Pádraic était tant attaché exacerbe le conflit.

Opposition entre un égotiste exigeant et un quidam mu par son instinct, une sorte de tragédie grecque relatant la fin brutale d'une amitié qui ne fut jamais qu'une succession d'interminables conversations avoinées. Et métaphore de la guerre civile qui se termine en 1923 (cf. *Le vent se lève*, p. 148) et réjouit le père de Dominic trop content de pouvoir participer à une sextuple exécution.

La vita è bella *La vie est belle*, Roberto Benigni, Italie, 1997, 112 mn

Pourquoi ce film a-t-il eu un tel succès ? Benigni cabotine du début à la fin et le traitement humoristique de la Shoah est à la limite de l'indécence. Le personnage paradoxal du médecin allemand (Horst Buchholz) qui ne semble intéressé qu'à des devinettes ineptes relève un peu l'histoire. Belles images d'Arezzo.

Il maestro di Vigevano Elio Petri, Italie, 1963, 105 mn

Le petit professeur Mombelli (Alberto Sordi) doit subir un proviseur aussi extravagant que dictatorial (Vico De Taranto) et surtout les récriminations de son épouse Ada (Claire Bloom) qui trouve qu'il ne gagne pas assez et part même un temps travailler en usine. Un de ses collègues (Guido Spadea) se suicide, ce qui le convainc de changer de vie : il quitte l'éducation pour ouvrir, avec sa famille, une petite entreprise… de chaussures puisque tout se passe à Vigevano. Mais, devenu arrogant, se vante de ses petites magouilles et se fait rattraper par le fisc. Retour à l'enseignement pour apprendre qu'Ada le cocufie ; quand il tente de se venger armé d'un marteau, il ne parvient qu'à provoquer une fuite panique et un accident de voiture fatal au couple adultère. C'est un Mombelli bien esseulé qui reprend le chemin de la classe. Une comédie triste.

The man who fell to Earth *L'homme qui venait d'ailleurs*, Nicolas Roeg, Grande-Bretagne, 1976, 139 mn

Sujet casse-gueule que celui de l'extra-terrestre Newton (David Bowie), descendu sur Terre avec de fabuleuses inventions pour y être dépouillé et maltraité par les humains (Candy Clark et Rip Torn). Mais cela ne semble pas vraiment le sujet de l'œuvre, magistralement filmée comme toutes celles de Roeg. Il s'agit plutôt d'une douloureuse plainte : l'humanoïde androgyne aux yeux jaunes et fendus, s'enfonce dans la dépendance à l'alcool, à la télévision où il voit film sur film – e.g., *Love in the afternoon*, *Billy Budd* et *Le troisième homme*, pp. 1042, 1440, 206 – ainsi qu'au sexe traité de façon assez crue. Il survit dans le souvenir de sa planète à la *Dune* (p. 305) où il a laissé une famille qu'il ne reverra plus... image nostalgique d'un monorail perdu au milieu d'un désert de sable.

Rendez-vous à Bray André Delvaux, France, 1971, 85 mn

D'après Julien Gracq. Fin 1917, le jeune pianiste Julien (Mathieu Carrière), luxembougeois donc neutre, rend visite à un ami aviateur mobilisé et ne trouve dans la maison qu'une jeune femme énigmatique (Anna Karina). Il occupe son temps à se remémorer le passé sous l'invocation du *Fantômas* de Feuillade (p. 1031) et d'un tableau préraphaélite, *Le roi Cophetua et la jeune mendiante* de Burne-Jones. Après une nuit en compagnie de son hôtesse, il se rend à la gare mais hésite au moment de prendre le train.

Le film, académique, est plombé par les flash-backs où apparaît l'autre femme de l'histoire, jouée par Bulle Ogier.

Schatten – Eine nächtliche Halluzination *Le montreur d'ombres*, Arthur Robison, Allemagne, 1923, 86 mn

Un magicien ramène la paix dans le ménage d'un mari jaloux au moyen d'un spectacle d'ombres chinoises. Malgré son ancrage expressionniste, le film, à l'intrigue tirée par les cheveux, est ennuyeux ; et l'absence de cartons n'aide pas à comprendre ce qu'il s'y passe. Avec Alexander Granach, Fritz Korner et Fritz Rasp.

Dumbo Tim Burton, USA, 2019, 107 mn

Remake du dessin animé (p. 1046) avec une modification douteuse, les humains tenant le rôle principal : Danny DeVito en directeur de cirque, Colin Farrell en cow-boy rentré manchot de la Grande Guerre, Eva Green en trapéziste et Michael Keaton dans le rôle du méchant directeur du parc DREAMLAND de Coney Island. Déception pour les admirateurs de Disney comme pour ceux de Burton.

Liu lian piao piao *Durian durian*, Fruit Chan, Hong Kong, 2000, 116 mn

Le film, tourné avec des acteurs amateurs, rapproche deux jeunes citoyennes de la Chine continentale en séjour temporaire à Hong Kong, une fillette et une jeune femme qui se prostitue pour ramener le plus d'argent possible dans sa ville neigeuse du Nord du pays où elle passe pour avoir réussi.

Témoignage assez accablant sur une Chine où coexistent tant bien que mal deux systèmes ; une schizophrénie symbolisée avec humour par le "roi des fruits", ce durian si bon paraît-il mais à l'odeur répugnante – tofu fermenté, merde, rat crevé, entend-on. À ne pas confondre avec le sterculier, alias arbre moufette !

Blizna *La cicatrice*, Krzysztof Kieślowski, Pologne, 1976, 101 mn

Chargé de la construction d'une usine, Bedarz (Frantiszek Pieczka) se heurte aux rigidités du système et à l'hostilité des habitants, ce qui l'amène à démissionner.

Ce premier long-métrage de Kieślowski, assez confus, montre avant tout une société bloquée où les rancœurs –références à 1956 – ont la vie dure. Avec Jerzy Stuhr en secrétaire un peu trop dévoué qui savonne la planche de son supérieur.

L'étrange monsieur Victor Jean Grémillon, France, 1938, 102 mn

Toulon. Victor Agardanne (Raimu) tient le bazar local, une "maison de confiance". Il est aussi un peu receleur : c'est lui qui écoule les bijoux volés par Robert (Andrex) et Amédée (Georges Flamant de *La chienne*, 1931). Quand ce dernier veut le faire chanter, il le tue et c'est un innocent, le cordonnier Bastien (Pierre Blanchar) qui est envoyé à Cayenne à sa place. Mais, brave homme, Victor s'occupe de la famille du condamné, son fils et son épouse (Viviane Romance) qui a vite fait de se consoler avec Robert. Échappé du bagne, Bastien trouve asile chez le toujours compréhensif Victor et sa femme (Madeleine Renaud) dont il tombe amoureux. Dénouement heureux lorsque Robert dénonce Bastien à la Police mais vend la mèche alors que Victor le laissait emmener.

Cadre pagnolesque – Édouard Delmont, Marcel Maupi, Charles Blavette – avec ses parties de pétanque et son Raimu comme sorti du café de Rive-Neuve (p. 590). Mais c'est un personnage complexe, un hypocrite qui rachète ses crimes par une ostentatoire bonté ; tout comme le protagoniste du futur *Bienfaiteur* (p. 1071). Renaud, récurrente de Grémillon (cf. *Remorques*, *Lumière d'été* et surtout *Le ciel est à vous*, pp. 2, 682, 131) campe une femme au foyer attachante. Pierre Blanchar est mauvais, comme souvent et le film ne trouve jamais ses marques. Sur les murs, la réclame pour Arlatte, une marque de chicorée – un produit dont la vogue remonte au blocus continental de 1806, tout comme la toile de lin et le sucre de betterave.

Unagi *L'anguille*, Shōhei Imamura, Japon, 1997, 112 mn

Libéré sur parole, Yamashita (Kōji Yakusho), qui avait tué son épouse adultère, ouvre un salon de coiffure à Sawara (au-delà de Narita) où il emploie une jeune femme, Keiko (Misa Shimizu) dont il refuse l'amour : il préfère la compagnie d'une anguille. Il est amené à s'opposer à un ancien codétenu agressif et à l'ex de Keiko, un escroc. Même s'il doit retourner un temps en prison, tout se termine bien pour ce solitaire qui finit par accepter l'amour de Keiko et l'enfant de père inconnu qu'elle porte. Faisant référence à la reproduction de l'anguille – on retrouve l'animisme de l'auteur –, il déclare que l'identité du géniteur n'a aucune importance. En arrière-plan, des personnages sympathiques et farfelus, dont certains attendent les extra-terrestres. Loin de l'inspiration tellurique de *Désir meurtrier* (p. 494), un Imamura façon Kaurismäki à rapprocher de son testament, *De l'eau tiède sous un pont rouge* (p. 1736), avec les deux mêmes acteurs principaux.

Mischka Jean-François Stévenin, France, 2002, 113 mn

Histoire de personnages à la dérive, à la recherche d'un père, vrai ou faux, depuis les canaux de l'Yonne jusqu'aux sables de la Gironde (Blaye). Le spectateur renonce rapidement à trouver une quelconque rationalité dans cette œuvre volontairement brouillonne et confuse qui essaie, comme les autres films de son auteur, de donner corps à nos désirs les plus impossibles, ceux que nous ne sommes même pas capables de formuler. Entre Bertrand Blier et Jacques Rozier, le film nous laisse une sorte de nostalgie d'un monde où l'amour serait véritablement amour. Avec le réalisateur et ses enfants, ainsi que Jean-Paul Roussillon et Yves Afonso. Apparition de Johnny Halliday dans son propre rôle.

She wore a yellow ribbon *La charge héroïque*, John Ford, USA, 1949, 104 mn

Film fordien classique sur la Cavalerie situé après la mort de Custer et tourné dans le décor unique (en plus d'un sens) de Monument Valley. John Wayne campe un capitaine qui va prendre sa retraite et qui monologue près de la tombe de son épouse. Sous ses ordres, le pittoresque sergent Quincannon (Victor McLaglen) dont personne ne vient à bout et qui pourtant obéit comme un enfant à la femme du commandant (Mildred Natwick), surnommée Iron pants. Et les jeunes gens, joués par Ben Johnson, Harry Carey Jr. et John Agar, ces deux derniers se disputant le ruban jaune de la nièce du commandant (Joanne Dru, excellente).

Quand les Indiens sont défaits, il est recommandé de les remmener dans leur réserve, à pied et sous bonne garde pour les humilier. Peut-être aussi pour qu'il en meure le plus possible en chemin. Troisième film en couleurs de Ford, dominé par des tonalités rouges qui vont de l'ocre au violacé.

The Bostonians *Les Bostonniennes*, James Ivory, USA, 1984, 117 mn

D'après Henry James. Olive (Vanessa Redgrave), vieille fille et suffragette militante, supervise les premiers pas de la jeune et brillante Verena (Madeleine Potter) qui devient la coqueluche du féminisme bourgeois du Boston de 1875. Basil (Christopher Reeve), Sudiste très réactionnaire, s'intéresse aussi à Verena dont il tombe amoureux : finies les réunions publiques, il veut en faire une femme au foyer. Il finit par l'emporter (aux deux sens du terme), laissant Olive bien désemparée, mais décidée à continuer la lutte pour l'émancipation de son sexe.

Le désarroi politique d'Olive cache mal un dépit amoureux et une homosexualité (à peine) rentrée. Superbe reconstitution d'époque ; avec Wesley Addy, Jessica Tandy, Linda Hunt, Wallace Shawn et Nancy Marchand.

Hangman's knot *Le relais de l'or maudit*, Roy Huggins, USA, 1952, 81 mn

Le major Stewart (Randolph Scott) et son détachement sudiste infiltré dans l'Ouest s'emparent d'un convoi d'or en tuant l'escorte. Ils ne savent pas que la guerre est finie et que leur action peut être assimilée à du banditisme. Poursuivis par une patrouille de civils, en fait une bande de brigands sans scrupules emmenés par Quincey (Ray Teal), ils se réfugient dans un relais de diligence où ils doivent subir un siège ; dénouement lors d'un violent orage nocturne. Stewart abandonne l'or et promet de revenir pour la belle Molly (Donna Reed). Jamie (Claude Jarman Jr.), jeune soldat de Stewart dont la famille a été victime des Nordistes, est implicitement adopté par la touchante Mrs. Harris (Jeanette Nolan) grevée par le double deuil d'un mari à Gettysburg puis d'un fils lors de l'attaque du convoi.

Le début, en extérieur, est filmé dans les Alabama Hills. Anachronisme, la dynamite ne fut inventée qu'après la Guerre de Sécession. Avec Lee Marvin.

The man who loved Cat Dancing *Le fantôme de Cat Dancing*, Richard C. Sarafian, USA, 1973, 123 mn

Jay (Burt Reynolds), pilleur de train poursuivi par Lapchance (Lee J. Cobb), entame une longue fuite en compagnie de Catherine (Sarah Miles), étrange écuyère comme sortie de *Ryan's daughter* (p. 455) qui vient de quitter son époux, l'odieux Crocker (George Hamilton). Jay doit la protéger des "attentions" de ses complices (Bo Hopkins et Jack Warden) dont l'un arrivera à ses fins. Lui-même vit dans le souvenir douloureux de Cat Dancing, une squaw qu'il a aimée et qu'il tua par jalousie. Lent retour aux sources avec séjour dans la tribu de Cat et dénouement dans une montagne enneigée ; Catherine abat Crocker qui avait blessé Jay, lequel, ayant rendu la butin, est épargné par Lapchance. Les protagonistes se trouvent enfin l'un l'autre et, partant, eux-mêmes.

Qīngméi Zhúmǎ *Taipei story*, Edward Yang, Taiwan, 1985, 120 mn

Portrait attachant de Lung (le metteur en scène Hou Hsiao-hsien), un ancien champion de *baseball* qui n'arrive pas à trouver ses marques. Il est, comme dit sa petite amie Chin (Chin Tsai) qui le connaît depuis l'enfance, enfermé dans une bulle de compassion qui lui donne une illusoire supériorité sur les autres. Il se ruine pour sauver le père de Chin qui a contracté des dettes douteuses et reçoit finalement un coup de couteau d'un amant de passage de la jeune femme. Dans quel état est-il quand on l'emporte en ambulance ? On ne le saura pas mais sa trajectoire, contrairement à celle de Chin, est de toute façon négative.

Avatar James Cameron, USA, 2009, 154 mn

La présence de Sigourney Weaver renvoie à une autre œuvre de Cameron, *Aliens* (p. 15). Mais ici l'Humanité s'en prend à une planète et sa forêt peuplée d'êtres bleuâtres et graciles munis d'une queue et surtout d'une longue tresse qu'ils utilisent comme une espèce de raccord électrique pour se brancher sur des montures, volantes ou pas. Les effets spéciaux, splendides, sont mis au service d'une sorte de western galactique à coloration écologique qui fait penser parfois au *Château dans le ciel* (p. 125) et surtout à *Princesse Mononoke* (p. 1294) ; mais là où le film de Miyazaki se résignait à la destruction du génie de la forêt, le *happy end* montre la déconfiture des envahisseurs terrestres et de leurs étranges machines de guerre – comme ce vaisseau-dragon aux allures de tortue géante. En évitant l'issue tragique, ce qui aurait pu être un grand film n'est hélas qu'un – magnifique – blockbuster.

La pazza gioia *Folles de joie*, Paolo Virzí, Italie, 2016, 116 mn

Nous suivons la fugue de deux timbrées qui s'échappent pour un temps d'une institution psychiatrique. Beatrice (Valeria Bruni Tedeschi) se prend pour une fille de la "haute" ; on découvre progressivement que c'est exact et qu'elle a été internée à cause d'un comportement irresponsable qui a ruiné les siens : sa mère en est réduite à louer le domaine familial comme décor de cinéma. Donatella (Micaella Ramazzotti) est considérée comme dangereuse car elle a tenté de se tuer avec son fils qui a depuis été confié à des parents adoptifs.

Les deux filles arpentent pour un temps la Toscane à bord de véhicules volés ; l'aventure se termine à Viareggio de façon moins dramatique que *Thelma & Louise* (p. 212), référence implicite du film, puisque les deux fugitives regagnent l'institution ; Donatella aura eu le temps de revoir son fils.

Les deux actrices, qui parviennent à nous faire sympathiser avec leurs personnages sans tenter un instant de justifier leur comportement, sont excellentes.

Io la conoscevo bene *Je la connaissais bien*, Antonio Pietrangeli, Italie, 1965, 111 mn

Chef d'œuvre d'un réalisateur trop tôt disparu centré sur Adriana (Stefania Sandrelli, 19 ans), une belle jeune femme tartignolle montée de sa campagne à Rome avec l'idée de faire carrière en couchant de-ci de-là. Le film nous présente sa progression de façon éclatée : employée dans un salon de coiffure, ouvreuse dans un cinéma, starlette, etc. Ses rapports avec les hommes (Mario Adorf, Nino Manfredi, Jean-Claude Brialy, etc.) sont superficiels. Une nouvelle de l'écrivain avec lequel elle a passé une nuit la décrit comme une sorte de parangon du vide et quand elle croit percer en donnant une interview filmée, les journalistes qui la présentent en future gloire montent ses propos de façon à la ridiculiser. Au bout d'une dernière nuit de fête, elle rentre chez elle en voiture ; à la radio, Gilbert Bécaud chante *Toi* en italien. Arrivée dans son appartement, elle va sur le balcon qui fait face au Testaccio et se jette dans le vide après avoir mis sur l'électrophone le disque d'une musique typique de l'époque, *Letkiss*.

Parenthèse dans cette exploration du vide, le pathétique cabot joué par Ugo Tognazzi, prêt à toutes les bassesses : il accepte de mimer un train en montant sur une table pour jouer des claquettes dans une réception, puis essaie de mettre Adriana dans le lit d'un producteur pour décrocher un rôle. La starlette n'apprécie pas la manière cavalière dont on lui demande le service et ne choisit d'ailleurs pas ses partenaires par intérêt. Vivant dans un monde factice de plaisirs faciles et sans lendemain, elle n'en a pas complètement perdu toute lucidité ; ce dont témoigne ce sursaut de révolte qui la pousse au suicide.

A hole in the head *Un trou dans la tête*, Frank Capra, USA, 1959, 120 mn

Miami. L'hôtel *Garden of Eden* de Tony Manetta (Frank Sinatra) bat de l'aile. Il appelle à l'aide son frère plus âgé et un peu pingre (Edward G. Robinson) qui vient de New York en compagnie de son épouse (Thelma Ritter). Il propose à Tony de le remettre à flot s'il s'assagit et quitte sa minette (Carolyn Jones) pour épouser une sympathique veuve (Eleanor Parker), mais rien n'y fait. En désespoir de cause, le frangin repart en emmenant le fils que Tony, veuf, a du mal à élever ; mais le gamin s'échappe du taxi et rejoint son père sur la plage. *Happy end ?*

Cet avant-dernier Capra – qui n'ajoute pas grand-chose à sa gloire – est le portrait d'un sympathique "loser" toujours en train d'échaffauder des plans qui ne tiennent pas la route. Moment réussi, une course de chiens où Tony retrouve un ancien copain de dèche devenu millionnaire (Keenan Wynn) dans le vain espoir de lui faire financer un de ses projets ; l'autre l'envoie sur les roses en le traitant de minable. Références datées : le hula hoop et Cuba, bordel des Américains au moment du tournage, mais pas de la sortie, du film.

La maison sous la mer Henri Calef, France, 1947, 86 mn

Flamanville dans le Cotentin. Nouveau venu à la mine de fer sous-marine de Diélette, Constant (Clément Duhour) séduit Flore (Viviane Romance sans apprêt) qu'il a rencontrée en bord de mer. Rendez-vous furtifs et projets de départ jusqu'à ce que Constant, apprenant que Flore est l'épouse de son collègue Lucien (Guy Decomble), s'en aille seul. Elle trouve la mort en tentant de le rattraper.

Peinture attachante du milieu ouvrier de l'époque entre la mine, images saisissantes, et le bar où l'on se moque des cocus tout en signant une pétition pour une veuve acariâtre (Santa Relli épouse de Decomble dans *Jour de fête*, p. 949). Remarquables débuts d'Anouk Aimée, 15 ans, dans le rôle de la jeune serveuse.

Café express Nanni Loy, Italie, 1980, 93 mn

Vallo della Lucania, Battipaglia, Pontecagnano, Salerno, Torre Annunziata et Napoli Centrale sont les gares de Campanie dans lesquelles s'arrête l'omnibus Reggio-Napoli, théâtre d'une course entre contrôleurs des FS et un sympathique vendeur de café à la sauvette, Michele Abbagnano (Nino Manfredi), qui connaît toutes les ficelles pour leur échapper. Il a cette fois-ci des ennuis du fait de voleurs à la tire (Vittorio Mezzogiorno et Vittorio Caprioli) qui pissent dans son caffè ristretto et finissent par causer son arrestation. Mais l'inspecteur des FS (Adolfo Celi) a pitié de Michele dont le fils adolescent a feint un malaise en gare de Naples. Père et fils se séparent et Michele lave ses thermos pleines de pisse avant de reprendre le train, direction Vallo della Lucania.

Manfredi apporte une touchante humanité à ce qui ne serait sinon qu'une histoire de gendarmes et voleurs.

The man I love Raoul Walsh, USA, 1946, 90 mn

La chanteuse de cabaret Petey (Ida Lupino) rend visite à sa fratrie en Californie. Musique, chansons, drames petits et grands. Elle tombe amoureuse d'un musicien (Bruce Bennett), amour non partagé. Sans attache, cette femme indépendante – unique originalité du film – repart en train, peut-être pour Chicago.

Avec John Ridgely et Martha Vickers, acteurs du *Grand sommeil* (p. 1573).

Sign of the pagan *Le signe du païen*, Douglas Sirk, USA, 1954, 89 mn

Péplum édifiant censé démontrer la supériorité des chrétiens, en la personne du futur empereur Marcien (Jeff Chandler), sur les horribles païens d'Attila (Jack Palance). Rita Gam, qui campe la fille du fléau de Dieu, est moins empotée que l'inexpressive beauté Ludmilla Tchérina qui interprète la princesse Pulchérie.

Young Bess *La reine vierge*, George Sidney, USA, 1953, 107 mn

Évocation des jeunes années de la future reine Elizabeth (Jean Simmons), principalement sous le "règne" de son petit frère, Edward VI, période où s'affrontent les deux oncles du royal gamin, frères de Jane Seymour morte en couches. Edward (Guy Rolfe) qui devient Lord protecteur et Thomas Seymour (Stewart Granger) que tout le monde aime : il épouse la dernière femme d'Henry VIII, Catherine Parr (Deborah Kerr), qui meurt elle aussi en couches ; il a toutes ses chances avec Elizabeth... mais son cher frère le fait raccourcir.

Belles images et splendide distribution britannique : Kay Walsh, Katherine Byron et un Charles Laughton comme sorti de *The private life of Henry VIII* (p. 926).

Codine Henri Colpi, France, 1963, 94 mn

Le meilleur film du réalisateur adpate un roman de Panaït Istrati situé dans la Roumanie du début du XX^e^ siècle. C'est l'histoire tragique et émouvante de Codine (Alexandru Virgil Platon), être fruste, brutal et sincère, vue à travers les yeux du jeune Adrien qui s'est attaché à lui. Codine n'a pas de chance avec ses amis ; il a passé dix ans dans les mines de sel pour en avoir tué un qui lui avait volé sa petite amie. Rebelote lors d'une épidémie de choléra où les soins de Codine sauvent la vie de Zoitza (Nelly Borgeaud), mère d'Adrien ; il découvre que son grand copain Alexis (Maurice Sarfati) en a profité pour lui prendre sa nouvelle petite amie (Françoise Brion). D'où un nouveau meurtre commis par celui dont les amis sont "de croix et de mort". Il finit par rentrer chez lui, bien décidé à payer et rentrer dans le doit chemin ; mais son épouvantable mère (Germaine Kerjean) l'assassine avec de l'huile bouillante pendant son sommeil.

Tournée Mathieu Amalric, France, 2010, 107 mn

Joachim Zand (le réalisateur) ramène cinq strip-teaseuses américaines – jouées par d'authentiques artistes du *New burlesque* – qu'il pense produire à Paris. Détesté par ses anciens amis du spectacle qui refusent de l'aider, il doit se contenter de promener ses filles dans des cabarets de la côte atlantique où l'originalité de leurs numéros leur vaut un certain succès. Voient-elles autre chose – comme le musée Jules Vernes de Nantes suggéré par Joachim – que les hôtels et le no man's land qui entoure les boîtes où elles se produisent ? On ne le saura pas, mais ces femmes chaleureuses qui aiment leur métier rêvaient de lieux plus prestigieux, tout comme leur producteur qui ne se débrouille guère mieux avec ses deux fils.

Tout ça a un petit goût de *Meurtre d'un bookmaker chinois* (p. 169), la Mafia en moins ; et de désillusion, résumée par le reflet d'une larme au coin de l'œil de Joachim qui vient de coucher avec une de ses effeuilleuses.

Aimer, boire et chanter Alain Resnais, France, 2014, 108 mn

Ultime film d'Alain Resnais qui adapte Alan Ayckbourn pour la troisième fois (sa pièce *Life of Riley*, i.e., "La vie de patachon"). L'Arlésienne du scénario est un nommé George Riley dont on apprend au tout début qu'il est atteint d'un mal incurable. Les dames de l'histoire (Sabine Azéma, Catherine Silhol et Sandrine Kiberlain) se disputent le privilège de s'occuper de lui et l'accompagner en vacances à Ténérife. Sous le regard impuissant et un peu agacé de leur conjoint ou campagnon (Hippolyte Girardot, Michel Vuillermoz et André Dussollier au rôle sous-écrit) qui arrivent d'autant mieux à les retenir que George part finalement avec une gamine de 16 ans pour trouver la mort dans un accident de plongée !

Théâtralité affichée pour une mise en scène qui rappelle celle de *Smoking/No smoking* (p. 1257). Quelques plans de routes de campagne au fil des saisons font place à des dessins représentant les lieux, l'action se déroulant dans le jardin d'habitations réduites à des tentures : rideaux de théâtre aussi puisque, outre Riley, trois des protagonistes répètent une pièce. Quand un des acteurs entreprend un monologue, un treillis gris se substitue au décor, déjà fruste.

Tsumetai nettaigyo *Cold fish*, Sion Sono, Japon, 2010, 146 mn

À quel trafic se livre donc ce Murata (Denden) qui possède un florissant commerce de poissons exotiques ? Quelles que soient ses malversations, elles n'expliquent cette débauche d'assassinats. Auxquels il prend nécessairement du plaisir, peut-être lié au fastidieux découpage des cadavres auquel il se livre avec son épouse (Asuka Kurosawa) dans une église désaffectée perdue dans les montagnes : les os sont brûlés et les membres servent à nourrir les poissons d'une rivière. Il aime aussi manipuler les êtres humains : c'est ainsi qu'il satellise Shamoto (Mitsuru Fukikoshi) et sa famille. Ce dernier, lassé d'être humilié, se révolte : il tue le couple Murata puis sa propre épouse avant de se trancher la gorge.

Final très sanguinaire – on doute qu'il y ait eu autant de bidoche dans Murata – pour un film plutôt réussi dans le genre *gore*. Musique de la première de Mahler.

Heureux qui comme Ulysse Henri Colpi, France, 1970, 89 mn

Antonin (Fernandel) doit conduire le vieux cheval Ulysse (28 ans) "en" Arles pour le confier à un picador. Écœuré par le destin qui attend l'animal, il l'exfiltre des arènes pour l'emmener en Camargue.

Pas vraiment d'histoire et itinéraire touristique – les carrières d'ocre de Roussillon, celles de calcaire des Baux-de-Provence – pour les touchants adieux de l'acteur au visage chevalin. Complainte chantée par Georges Brassens qui rompt avec son style : "Mon cheval, ma Camargue et moi". Avec Rellys.

Voïna Alexeï Balabanov, Russie, 2002, 120 mn

Voïna, c'est la guerre. Le film raconte la sanglante libération d'une Anglaise, otage des horribles Tchétchènes, par son époux qui s'est adjoint les services d'un courageux soldat, sorte de version russe de Rambo.

Ces rebelles qui exécutent, rançonnent et violent au nom d'Allah, le réalisateur ne leur trouve aucune excuse. Mais alors pourquoi vouloir à tout prix les assujettir alors qu'il serait plus intelligent de les laisser aux vendettas dans lesquelles ils semblent à jamais empêtrés ? Les villes construites par l'occupant portent d'ailleurs des noms évocateurs : Grozny (redoutable) ou Vladikavkaz (maître du Caucase).

La cage aux rossignols Jean Dréville, France, 1945, 92 mn

Histoire de Clément (Noël-Noël), un pion qui remet les voyous d'une maison de correction sur le droit chemin en formant une chorale (les Petits Chanteurs à la Croix de Bois). Ils sont en fait plus dissipés que dangereux, même si l'un d'eux a un peu éborgné le concierge (René Génin) ; le directeur (René Blancard), adepte des coups de trique, semble le véritable responsable des méfaits des garnements. Le pire de ces gamins est aussi doté de la plus belle voix et d'une cousine (Micheline Francey) que Clément finit par épouser... accompagné par sa chorale.

Le film nous touche à cause de sa sincèrité, modeste et amusante ; et une naïveté qu'on cherchera en vain dans *Les choristes* (2004). Avec Georges Biscot.

The man who never was *L'homme qui n'a jamais existé*, Ronald Neame, Grande-Bretagne, 1956, 103 mn

1943. Pour leurrer les Allemands et leur faire croire à un débarquement en Grèce – et non en Sicile –, le capitaine de corvette Montagu (Clifton Webb), assisté du Lt. Acres (Robert Flemyng), a l'idée de balancer au large de l'Espagne le cadavre de Willie Martin, un militaire fictif muni de documents destinés à être lus par les services ennemis. Lesquels, pas si naïfs, envoient l'espion O'Reilly (Stephen Boyd) enquêter à Londres sur le passé du défunt. Il remonte jusqu'à la prétendue fiancée (Gloria Grahame) de Willie en se faisant passer pour un de ses amis ; elle-même sous le coup de la mort de son vrai fiancé est très convaincante mais 0'Reilly, rusé et fanatique, indique son adresse à la jeune femme pour une ultime vérification : si elle le dénonce, il sera neutralisé mais la preuve que Willie n'a jamais existé sera faite. Montagu arrive à persuader *in extremis* ses collègues des services secrets de laisser O'Reilly tranquille.

Un suspense qui tient en haleine grâce à des mensonges emboîtés : à la création de Willie succède la fausse maladresse de l'espion puis l'inaction calculée du contre-espionnage. Mais tout ça est filmé de façon bien conventionnelle.

La voie lactée Luis Buñuel, France, 1969, 102 mn

Deux trimardeurs (Paul Frankeur et Laurent Terzieff), sur le chemin de Paris à Compostelle, font des rencontres très improbables où l'on entend des paraboles pour le moins inattendues toujours extraites du corpus ecclésiastique. Leurs interlocuteurs sont interprétés par une pléiade d'acteurs : d'Alain Cuny, qui leur demande de se mêler à des prostituées et d'avoir des enfants nommés "Tu n'es pas mon peuple" et "Plus de miséricorde", à Delphine Seyrig qui joue la prostituée en question en passant par Édith Scob en Vierge Marie. On s'affronte sur la Trinité et la prédestination, on y dénonce les hérésies, Priscillien, jansénistes et protestants. Sur un scénario de Jean-Claude Carrière, c'est un film bunuelien en diable, à la fois anti-clérical et attentif à la religion.

Bronenossets Potemkin *Le cuirassé Potemkine*, Sergueï Eisenstein, URSS, 1925, 71 mn

Classique s'il en est, avec son montage haché et ses morceaux d'anthologie : la révolte à bord et les mutins qu'on recouvre d'une bâche, la fusillade sur les escaliers d'Odessa et le landau qui dévale les marches en compagnie des fuyards. Tout cela relève avant tout de la propagande, mais tellement réussie qu'elle a pris sa place dans l'Histoire. Ce chef-d'œuvre, qui suscita l'admiration de Bardèche et Brasillach, influença le cinéma fasciste, cf. *La nave bianca* (p. 93).

Le plus beau moment du film montre les navires à contre-jour dans une semi-obscurité, comme un répit entre deux épisodes violents.

Rich and strange *À l'est de Shanghai*, Alfred Hitchcock, Grande-Bretagne, 1931, 80 mn

Le titre renvoie à Shakespeare (*La tempête*) : *Doth suffer a sea change/Into something rich and strange*. Un couple de petits bourgeois (Henry Kendall et Joan Barry) reçoit de l'argent d'un oncle pour faire le tour du monde. Durant la croisière, la femme est l'objet des attentions d'un bellâtre (Percy Marmont), alors que l'époux se laisse carrément séduire, puis détrousser, par une fausse princesse. Ils reviennent tant bien que mal de Singapour sur un navire qui fait naufrage. Seuls sur le bateau en train de couler, ils sont sauvés par des pirates chinois.

L'absence d'intrigue policière fait de ce film un Hitchcock atypique. Et cependant très caractéristique à cause de son humour pince-sans-rire, celui de *The trouble with Harry* (p. 1092) ou encore de ses introductions aux épisodes de la série *Alfred Hitchcock presents* (p. 196). Durant le voyage aller, une raseuse (Elsie Randolph) vient sans arrêt déranger les flirts des époux. Sur la jonque des Chinois, le mari vomit son repas quand il comprend qu'il vient de manger du chat.

Senilità *Quand la chair succombe*, Mauro Bolognini, Italie, 1962, 106 mn

D'après Italo Svevo. Emilio, employé de bureau plus très jeune, rencontre Angiolina (Claudia Cardinale), une jeune femme du peuple dont il tombe amoureux et découvre peu à peu qu'il n'est pas seul à partager ses faveurs : elle est bien connue des hommes de Trieste, y compris de Stefano (Philippe Leroy), l'ami sculpteur d'Emilio auquel elle n'aurait pas seulement servi de modèle.

Bolognini a, comme toujours, le sens du paysage urbain : sa Trieste noir et blanc de 1927 est d'une nostalgique splendeur. Quant aux acteurs, si Betsy Blair est très touchante dans le rôle de la sœur éthéromane du héros, Anthony Franciosa, trop beau, trop à l'aise, n'est pas Emilio. Il aurait fallu Alberto Sordi.

23 Hans-Christian Schmid, Allemagne, 1998, 95 mn

Histoire authentique d'un Allemand de Hanovre, Karl Koch (August Diehl), qui, au printemps 1986, met ses capacités de pirate informatique au service du bloc de l'Est ; il rencontre même une huile du KGB (Zbigniew Zamachowski) à Berlin-Est. Sommé de se dénoncer par un directeur de presse (Burghart Klaußner) quelque peu compromis dans l'histoire, il vend ses copains. Un carton nous apprend que son corps carbonisé fut retrouvé trois ans plus tard dans une forêt.

Le film est d'abord un document sur l'époque – assassinat d'Olof Palme, Tchernobyl – et son informatique qui en était encore au char à bœufs. La naïveté du protagoniste est effarante : les Soviétiques n'œuvraient pas plus pour la Paix que les Américains pour la Démocratie. C'est d'ailleurs plus que de la naïveté : sous l'influence de l'héroïne et de lectures débiles, Karl croyait au complot des prétendus "Illuminati" et à la toute-puissance du nombre 23. Ce qui montre qu'on peut être un brillant "hacker" et un parfait crétin.

Fight Club David Fincher, USA, 1999, 139 mn

Son appartement ayant mystérieusement brûlé, un yuppie (Edward Norton) s'installe dans un squat auprés de l'étrange Tyler Durden (Brad Pitt). Lequel dirige un étrange "Fight Club" dédié à la baston. Nous comprenons progressivement que Tyler n'est que le double schizophrène du héros, d'où un affrontement entre les deux alors que Tyler est sur le point de s'en prendre à la ville entière avec son projet Mayhem (grabuge).

Cette histoire de dédoublement peu originale sert d'alibi à une interminable succession de bagarres, dents cassées et rituels fascisants, le tout servi dans un style tape-à-l'œil. En apéritif de ce monument de superficialité, le héros s'amuse à participer à des groupes de malades incurables, comme la Marla (Helena Bonham-Carter) qu'il rencontre dans celui dédié au cancer des... testicules.

Oh ! Soo-jung *La vierge mise à nu par ses prétendants*, Sang-soo Hong, Corée, 2000, 127 mn

La vierge Soo-jung se refuse à Jae-hoon qui finit par la convaincre de le rejoindre dans un hôtel, mais le téléphérique qui y mène se bloque en route...

Tout comme le film qui repart à zéro en nous racontant – à peu près – la même histoire, mais du point de vue de Soo-jung. On apprend qu'elle masturbe occasionnellement son frère, que son employeur Young-soo a lui aussi essayé de coucher avec elle. Une première rencontre dans un hôtel avec Jae-hoon s'était mal terminée, le jeune homme s'étant trompé de prénom.

Le téléphérique se débloque et Soo-jung est finalement dépucelée ; le jeune homme est très embarrassé par les traces de sang sur les draps qu'il cherche à laver lui-même. Le titre international renvoie gratuitement au *Grand verre* de Marcel Duchamp, *La mariée mise à nu par ses célibataires, même.*

Akarui mirai *Jellyfish*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2002, 92 mn

Le maléfique Mamoru Arita (Tadanobu Asano) élève une méduse dans le but de l'acclimater à l'eau douce des canaux-cloaques de Tōkyō et à la Sumida où elle ferait de nombreuses victimes. Viré par son patron qu'il avait tenté de faire piquer par la bête, il l'assassine ainsi que sa famille puis, condamné à mort, se pend dans sa cellule – est-ce bien possible au Japon ? Il laisse derrière lui son copain Yūji Nimura (Joe Odagiri) et son père Shin.ichirō (Tatsuya Fuji de *L'empire des sens*, p. 840) qui se rapprochent – Nimura est quasiment adopté par Arita – pour mener à terme le projet d'apocalypse écologique cher à Mamoru. Quand les bestioles quittent les canaux pour rejoindre la Sumida, direction la mer, Shin.ichirō se fait volontairement piquer et expire dans les bras de Nimura.

Les couleurs sourdes font ressortir les phosphorescentes méduses. Images énigmatiques d'une bande de voyous arborant des T-shirts à l'effigie aseptisée du Che, jeunes déshumanisés dont les animaux dénaturés qui infectent les canaux sont un peu la métaphore. Bien qu'un peu prétentieuse, l'œuvre est attachante.

It happened to Jane *Train, amour et crustacés*, Richard Quine, USA, 1959, 98 mn

Aidée d'un avocat (Jack Lemmon), une jeune veuve (Doris Day) tente de livrer ses homards à l'aide d'une antique locomotive, la "97", date de son année de mise en service. Elle rencontre l'obstruction systématique de Harry Foster Malone (Ernie Kovacs), magnat des chemins de fer du Maine : ce "meanest man in the world" lui impose un routage aux détours extravagants. Bonne nouvelle, les carapaces arrivent finalement à destination. Bof.

Jour de fête Jacques Tati, France, 1949, 79 mn

Le village de Sainte-Sévère-sur-Indre au moment de la fête annuelle. On y passe un film sur la rapidité de la Poste des USA que le facteur François (Jacques Tati), dont le patronyme est peut-être Hulot, prend très au sérieux : encouragé par deux facétieux forains (Guy Decomble et Paul Frankeur), notre "postman" entame une tournée à l'américaine sur son vélo. Ce film qu'on ne se lasse pas de revoir est devenu avec le temps une évocation nostalgique d'un monde disparu.

Il fut tourné en Thomsoncolor, procédé médiocre inférieur au Technicolor bichrome. Le négatif ne put être développé à l'époque et c'est en noir et blanc – avec quelques taches de couleur ajoutées au pochoir – qu'il fut projeté jusqu'en 1995 quand la version couleur put enfin être exploitée.

Peter Ibbetson Henry Hathaway, USA, 1935, 85 mn

D'après George du Maurier, grand-père de Daphne. Architecte chargé de rénover les écuries du duc de Towers (John Halliday), Peter (Gary Cooper) tombe amoureux de la duchesse (Ann Harding) ; amour partagé bien que rien ne se passe, rien ne soit dit : c'est le mari jaloux qui met les pieds dans le plat. Peter reconnaît alors son inoubliable amour d'enfance, avec ce signal de reconnaissance mutuel "– Cric – Crac". L'irascible duc tire un coup de pistolet sur Peter qui se défend au moyen d'un coup de tabouret fatal. Échappant à la peine de mort, Peter est rapidement cloué sur un grabat à cause des coups reçus d'un gardien. C'est alors que Mary lui apparaît : "Ne meurs pas, car nos esprits communiquent à distance, pour preuve l'anneau qu'on t'apportera demain matin". Des années se passent ainsi, où ils traversent, réunis en pensée, d'étranges contrées pour rejoindre un merveilleux château... alors que leurs corps sont à jamais séparés.

Émouvant et magique, le film fut célébré comme un "triomphe de la pensée surréaliste" par André Breton. Avec les jeunes Dickie Moore et Ida Lupino.

Nightmare *Meurtre par procuration*, Freddie Francis, Grande-Bretagne, 1964, 82 mn

Rentrée chez elle après une longue absence, la jeune Janet (Jennie Linden) fait un cauchemar récurrent dans lequel apparaît une femme terrifiante ; qui se révèle être l'épouse de son oncle Henry qu'elle poignarde terrorisée quand elle la rencontre pour de bon. Elle est internée et Henry peut convoler avec sa maîtresse Grace : c'est cette dernière qui organisait les prétendus cauchemars. Mais Grace se sent à son tour persécutée et finit par tuer Henry avant de perdre la raison : ce sont les proches de Janet qui avaient organisé ce retour à l'envoyeur.

Petit film assez réussi d'un réalisateur surtout connu comme chef opérateur.

Cowards bend the knee *Et les lâches s'agenouillent*, Guy Maddin, Canada, 2003, 64 mn

Chef d'œuvre posthume du muet : photo à moitié floue, montage surdécoupé et scénario alambiqué. Il est question de hockey sur glace (Winnipeg oblige) et d'une équipe transformée en statues de cire qu'il faut cependant nourrir et aussi d'un "ice breast", unique nichon de glace. La prostituée Meta, qui veut venger son père, fait greffer sur un jeune homme les mains bleuâtres de ce dernier par le Dr. Fusi (Louis Negin) qui se contente de peindre en bleu celles du justicier. Le père de Meta, n'étant finalement pas mort, serre sa fille dans ses bras qui, comme dit le carton "Too much for a father with no hands", fait une chute mortelle...

Le mépris Jean-Luc Godard, France, 1963, 103 mn

Sur le tournage d'un film de Fritz Lang (lui-même) consacré à l'Odyssée, un obscur scénariste (Michel Piccoli) pousse son épouse (Brigitte Bardot) dans le lit du producteur Prokosch (Jack Palance) ; écœurée par sa veulerie, elle le quitte.

Adaptation d'Alberto Moravia, cette superproduction tranche avec *Les carabiniers* (p. 1862), film cradingue et sans vedette. Les scènes d'intérieur entre Piccoli et Bardot donnent lieu à des dialogues moins inspirés que ceux des autres films de l'auteur, qui semble nous dire "Vous vouliez voir le cul de BB, le voici". Les extérieurs à Cinecittà sont avant tout prétexte à montrer des affiches de film. Par contre, Capri et sa Villa Malaparte, les statues grecques sur fond de mer bleue, sont d'une étonnante et immémoriale splendeur. Musique de Georges Delerue.

Dans le rôle de la scripte, Giorgia Moll, de *The quiet American* (p. 1145) ; un film qui enthousiasma Godard en dépit (en fait à cause) de sa malhonnêteté.

Van Gogh Maurice Pialat, France, 1991, 152 mn

Les derniers jours du peintre à Auvers-sur-Oise. Le Van Gogh de Jacques Dutronc nous change des héros tourmentés à la *Lust for life* (p. 1329) : il se borne à vivre et à peindre. Bernard Le Coq campe un Theo attachant et Gérard Séty (des *Espions*, p. 394) un docteur Gachet sympathique et un peu ridicule, notamment quand il se mêle de peinture. Même si l'image lorgne parfois vers la reproduction de toiles connues, le point fort du film est la reconstitution d'une époque où l'on chante *Le temps des cerises*, avec son absinthe et ses bordels – scène magique où Vincent danse avec la fille Gachet (Alexandra London) qui dira à la fin "Oui, c'était mon ami". Quelques anachronismes cependant : la Commune date de 1871 et non 1870, le Véronal et *Le fiacre* sont antidatés et que dire de *La butte rouge*, composée en 1923 par le chansonnier socialiste Montéhus soucieux de faire oublier son virage cocardier de la Grande Guerre ?

Le dossier 51 Michel Deville, France, 1978, 105 mn

D'après Gilles Perrault. Le diplomate Auphal est nommé à un poste important à la (fictive) ODENS. Une mystérieuse agence d'espionnage, dont on ne saura rien sinon les pseudonymes de ses divers services – Jupiter, Minerve, Mars, Vénus –, décide de trouver le point faible de celui qu'elle a désigné sous le code "51" afin de le contrôler. D'où des enquêtes sur son épouse, sa mère, ses anciens camarades de classe. Au terme de ce processus immonde, la cellule psychologique, dite Esculape (Roger Planchon, Daniel Mesguich), de l'agence trouve le talon d'Achille de "51" : une homosexualité rentrée qui, mise au jour, devrait le plonger dans une confusion propice à toutes les manipulations. Si l'opération réussit – "51" couche avec un des espions – le malade meurt car il se suicide de honte. Tout est à recommencer avec le successeur du diplomate.

Progrès de l'électronique à part, cette histoire n'a rien perdu de son actualité. Mais beaucoup mieux qu'un film politique démonstratif, c'est une œuvre originale qui sait rendre passionnant un matériau au départ ingrat. Racontée par des voix off qui lisent des rapports, accompagnée de photos volées au téléobjectif, d'enregistrements faits en cachette, d'images de perquisitions secrètes en caméra subjective, avec une quasi absence du protagoniste (François Marthouret) – et pour cause, il ne faut surtout pas l'alarmer. Certains espions de l'agence sont chargés de faire parler les proches, ainsi une ancienne maîtresse gauchiste (Anna Prucnal). Ce qui donne lieu à des séquences moins hachées, en particulier la longue confession de la mère de "51" (Françoise Lugagne), bouleversante.

Allusion à l'immortelle distinction entre emmerdantes, emmerdeuses et emmerderesses, due à Paul Valéry.

Les invasions barbares Denys Arcand, Canada, 2003, 95 mn

Suite du *Déclin de l'empire américain* (p. 76) dont il reprend les personnages rassemblés pour un ultime adieu à l'un d'eux, Rémy (Girard), atteint d'une maladie incurable. Ultimes retrouvailles avec son épouse (Dorothée Berryman), ses ex-maîtresses (Louise Portal et Dominique Michel) et ses collègues (Pierre Curzi et Yves Jacques) pour le bilan désabusé d'une génération qui n'a raté aucun "isme", et tout particulièrement le maoïsme. Ironiquement, c'est le fils de Rémy, un capitaliste qui représente tout ce que son père a refusé qui sert de *Deus ex machina* à ce départ pour l'au-delà. Sébastien (Stéphane Rousseau) dispose de l'argent qui graisse les pattes et ouvre bien des portes, permet d'acheter l'héroïne qui soulage les souffrances ; mais surtout il aime son père. Quand, après le suicide assisté de Rémy, il reprend l'avion pour Londres, on entend Françoise Hardy en bande sonore : "Beaucoup de mes amis sont venus des nuages".

Magnifique et bouleversant.

Eternal sunshine of the spotless mind Michel Gondry, USA, 2004, 108 mn

Le titre, tiré de *L'épître d'Héloïse à Abélard* d'Alexander Pope, annonce une histoire d'amour. La startup dirigée par Mierzwak (Tom Wilkinson de *The full monty*, p. 959) propose des amnésies sélectives : on peut scotomiser un être aimé avec qui la vie est devenue un enfer. C'est le choix que fait Clementine (Kate Winsley), puis, par ricochet, son compagnon Joel (Jim Carrey). Le processus d'effacement de Clementine de l'esprit de Joel se passe mal, avec des à-coups. Le réalisateur utilise les ressources du clip vidéo pour nous montrer les corridors et les impasses de la mémoire, les zones de refuge d'un souvenir en train de se désagréger, de ce passé qui s'effondre comme les murs d'une maison.

Cette touchante évocation du complexe lien entre deux êtres – qui rappelle un peu *Je t'aime, je taime* (p. 716) – est gâchée par un *happy end* qui voit les protagonistes se retrouver un peu trop facilement. On se croirait dans une comédie conjugale moralisante à la DeMille, genre *The affairs of Anatol* (p. 78).

Detenuto in attesa di giudizio *Détenu en attente de jugement*, Nanni Loy, Italie, 1971, 98 mn

Géomètre établi en Suède où il a fondé une petite entreprise, Di Noi (Alberto Sordi) rentre avec sa blonde épouse et ses enfants passer des vacances dans son Italie natale. Il est arrêté à la frontière et trimballé de prison en prison sans jamais vraiment savoir ce qu'on lui reproche : il se heurte au règlement, appliqué avec bêtise et mauvaise foi par l'administration. Après un temps indéfini – quelques jours ou quelques semaines – et une tentative de sodomisation par des co-détenus mafieux, c'est dans un état proche de la catatonie qu'il entend l'explication du juge d'instruction : suite à l'effondrement d'un pont autoroutier construit par la société italienne qui l'employait il y a dix ans, il avait été mis à l'ombre de façon préventive, au cas où. Mais, poursuit l'infaillible, si son séjour s'est mal passé, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Di Noi s'éclipse de cet univers kafkaien en remerciant bassement ceux qui lui font la grâce de le libérer.

From Hell to Texas *La fureur des hommes*, Henry Hathaway, USA, 1958, 96 mn

Tod Lohman (Don Murray) est injustement accusé d'avoir tué le fils de Hunter Boyd (R. G. Armstrong), un "cattle baron" qui lance contre lui ses sbires (John Larch, Rodolfo Acosta). Boyd étant détesté, Tod reçoit l'aide d'un comanchero (Jay. C. Flippen) avant d'être caché par Bradley (Chill Wills) dont la fille (Diane Varis) en pince pour lui. Lors de l'affrontement final, il se paie le luxe de sauver Tom (Dennis Hopper) le fils teigneux de Boyd : la hache de guerre est enterrée.

Nayak *Le héros*, Satyajit Ray, Inde, 1966, 117 mn

Arindam (Uttam Kumar), célébrité de l'écran bengali, se rend en train de Calcutta à la lointaine Delhi pour y recevoir un prix dont il n'a que faire. C'est l'occasion pour cet acteur de films commerciaux de revenir sur sa carrière à travers des flash-backs qui accompagnent ses réponses à la journaliste plutôt critique (Sharmila Tagore) qui l'interroge. Succès facile, trop facile même, avec comme des regrets, celui de ne pas avoir pardonné au cabotin arrogant qui l'avait jadis humilié ou celui de s'être soigneusement tenu à distance d'un engagement politique qui aurait nui à son image. Le voyage est long et Arindam s'endort parfois pour faire des cauchemars : dans l'un d'eux, il marche difficilement sur un monticule de billets de banque d'où dépasse un téléphone tenu à bout de bras par un squelette. Il finit par prendre une bonne biture.

Le film ne se réduit pas à la critique d'un type de cinéma que Ray n'appréciait guère. C'est aussi, grâce au huis clos du train, un petit microcosme des classes moyennes indiennes. On y trouve un vieux réac bougon, un industriel plein de sous qu'un publicitaire veut accrocher en jouant sur la beauté de son épouse... ainsi qu'un sādhu en quête de gogos, ce qui renvoie au *Saint* (p. 906).

L'acrobate Jean-Daniel Pollet, France, 1976, 97 mn

Léon (Claude Melki) est garçon de bains et, accessoirement, danseur de tango. Le scénario, sans grande importance, est taillé sur mesure pour ce Buster Keaton parlant auquel Pollet avait déja consacré *L'amour c'est gai, l'amour c'est triste* (p. 1413). Seconds rôles pour Guy Marchand, Édith Scob, Micheline Dax et apparition de Denise Glaser, présentatrice de l'émission *Discorama*.

Old acquaintance *L'impossible amour*, Vincent Sherman, USA, 1943, 110 mn

"Véhicule" pour Bette Davis dans le rôle de Kit, célébrité littéraire admirée et respectée. Ses succès de librairie ne sont pourtant rien comparés aux tirages des livres de sa meilleure amie Millie (Miriam Hopkins), sorte de Barbara Cartland dont l'époux (John Loder), traité comme un accessoire, est amoureux d'elle ; passion partagée mais interdite car Kit ne saurait trahir sa copine. Beaucoup plus tard, alors qu'elle hésite à épouser un homme plus jeune (Gig Young) c'est Deirdre (Dolores Moran), la fille de Millie, qui le lui souffle.

Le point faible du film est l'insignifiance de la plupart des acteurs, comme s'il ne poussait rien à l'ombre des grands arbres. Avec une exception cependant : Hopkins est extraordinaire en écrivaillonne maniérée dont les attitudes, la conception de la vie et les déclarations emphatiques semblent sorties d'un des romans à l'eau de rose qui ont assuré sa fortune.

Kenka erejī *Élégie de la bagarre*, Seijun Suzuki, Japon, 1966, 83 mn

Le jeune Kiroku est partagé entre son amour pour une jeune catholique, sa sexualité insatisfaite et son goût immodéré pour la baston. Renvoyé d'un lycée d'Okayama à cause de sa violence, il se comporte de la même manière dans un autre établissement du Nord-Est (Aizu) mais y gagne cette fois l'estime du proviseur. Cette "Enfance d'un facho" se clôt sur la tentative de putsch du 26 février 1936 : Kiroku prend le train pour rejoindre les militaristes à Tōkyō.

Le style est typique de Suzuki, i.e., constamment exagéré : comme les yakuza de *Crevez vermines* (p. 73) mais armés seulement de barres de fer, les lycéens belliqueux (trop nombreux et trop âgés) se déplacent sur la benne arrière d'un camion. Avec quelques touches d'humour ; un des bagarreurs d'Okayama (Yūsuke Kawazu) est surnommé Suppon, du nom de la goûteuse tortue d'eau douce à carapace molle (trionyx) connue pour son agressivité, elle mord ! La musique est un plagiat éhonté du thème des *Parapluies de Cherbourg* (p. 115).

Un bellissimo novembre *Ce merveilleux automne*, Mauro Bolognini, Italie, 1969, 89 mn

"I regali dei morti", les cadeaux faits par les morts aux enfants le 2 novembre, ce détail nous situe en Sicile (Catane). Nous suivons les émois du jeune Nino face à sa sensuelle tante Cettina (Gina Lollobrigida) et sa jalousie à l'égard d'un amant que son oncle (Gabriele Ferzetti) semble tolérer. Elle est loin d'être cruelle avec lui, mais de là à préférer un gamin à des hommes plus mûrs... Après avoir envisagé le pire – suicide, meurtre de l'amant –, Nino se résigne à épouser sa cousine.

Ni *Guépard* (p. 1030) ni *Summer of '42* (p. 1654), ce film légèrement graveleux centré sur des beautés mûrissantes – Danielle Godet qui joue la mère de Nino est splendide – est indigne du talent de Bolognini.

The bribe *L'île au complot*, Robert Z. Leonard, USA, 1949, 94 mn

Carlotta, fictive île à l'Ouest de l'Amérique Centrale. Rigby (Robert Taylor) enquête sur un trafic international. Il rencontre la belle Liz (Ava Gardner), laquelle est manipulée par l'adipeux Bealer (Charles Laughton) qui lui-même obéit au dangereux Carwood (Vincent Price). Tout se terminera par un duel nocturne très décoratif entre Rigby et Carwood sur fond de feu d'artifice. Carwood avait auparavant tenté de tuer Rigby lors d'une sortie de pêche en mer et assassiné de ses propres mains Tug (John Hodiak), l'époux de Liz ; laquelle, croyant protéger son douteux mari de la Police, avait servi un somnifère au policier.

Ce film noir routinier fait partie des 19 dont des extraits sont réutilisés dans *Dead men don't wear plaid* (p. 1734) qui se termine précisément à Carlotta.

Cría cuervos Carlos Saura, Espagne, 1976, 104 mn

Ana (Torrent, 9 ans) vit dans un monde imaginaire où elle parle à sa défunte mère (Geraldine Chaplin) quand elle ne revit pas des souvenirs. Convaincue d'avoir causé la mort de son père, due en fait à une épectase, elle propose son poison "dont une cuillerée peut tuer un éléphant" – du bicarbonate ! – à sa mamie qui n'en veut pas et drogue le lait de sa tante (Mónica Randall) qui se réveille cependant le lendemain. Le commentaire au futur d'Ana adulte (la même Geraldine) semble nous dire : "C'est ainsi qu'on vivait sous Franco". Un temps qui touchait alors à sa fin mais dont on sent la prégnance à des détails. Ainsi, le père militaire a-t-il jadis combattu en Russie dans la División Azul (1941–43) de la Wehrmacht. Pattes de poulet bunueliennes dans le frigo.

Le titre réfère à un proverbe espagnol : "Élève des corbeaux et il te crèveront les yeux". Le film lança le tube *Porque te vas*.

The hospital *L'hôpital*, Arthur Hiller, USA, 1971, 103 mn

Un hôpital de Manhattan. Le chirurgien Herbert Bock (George C. Scott) doit gérer une multitude de problèmes dans une semi-improvisation permanente. Une jeune femme, Barbara Drummond (Diana Rigg), qui fait soigner son père (Barnard Hughes) devenu chamane chez les Apaches, séduit le dépressif docteur qu'elle compte ramener au Mexique en compagnie de son paternel. De façon concomitante, des meurtres de médecins se produisent ; c'est en fait Drummond père guidé par le Tout-Puissant qui enfile une blouse et se débarrasse, au nom de "la colère de l'agneau", du personnel négligeant. Bock laisse repartir le demi-fou avec sa fille mais ne les accompagne pas : ses malades ont trop besoin de lui.

Un film très réussi, entre fantastique et documentaire sur l'hôpital. Dans un second rôle, Nancy Marchand qui sera la venimeuse mère des *Soprano* (p. 1878).

The piano tuner of earthquakes *L'accordeur de tremblements de terre*, Stephen & Timothy Quay, Allemagne, 2005, 95 mn

Sur une Île des Morts façon Max Ernst, une étrange clinique gérée par une directrice un peu pute (Assumpta Serna). L'unique malade est la cantatrice Malvina (Amira Casar), une semi-morte que le docteur Droz (Gottfried John) veut ranimer pour lui faire interpréter son opéra. L'accordeur de pianos Felisberto (César Sarachu) y est invité par Droz pour s'occuper des automates. Tout ça n'est clair ni pour le spectateur ni pour Felisberto qui se perd dans les diverses machines : il finit bloqué avec la cantatrice dans l'automate n° 6, après un tremblement de terre qui fait pousser une corne sur le front de l'inquiétant docteur.

Tout ça dans le style très particulier des jumeaux : un vrai plaisir.

La ragazza con la valigia *La fille à la valise*, Valerio Zurlini, Italie, 1961, 116 mn

Parme. Aida (Claudia Cardinale), jeune femme naïve, est de celles avec lesquelles on s'amuse mais qu'on n'épouse pas. Elle se fait traiter comme une serpillère par les musiciens (dont Gian Maria Volontè) avec lesquels elle travaille. Seul à la prendre au sérieux, un adolescent de la grande bourgeoisie, Lorenzo (Jacques Perrin), dont c'est le premier amour. Assistée par un prêtre (Romolo Valli), sa famille remet les pendules à l'heure.

Film sans grande originalité centré sur la rencontre de deux personnes mal assorties : la fille à l'avenir bouché et le gamin qui ne sait rien de la vie.

Bullfighter and the lady *La dame et le toréador*, Bud Boetticher, USA, 1951, 125 mn

Dans le but de séduire la belle Anita (Joy Page), Regan (Robert Stack) se fait initier à la corrida par la grande vedette mexicaine Manolo Estrada (Gilbert Roland). Estrada est tué par un taureau alors qu'il portait secours à Regan ; ce dernier lui rend hommage lors d'un combat dans l'arène, son premier et dernier.

Ancien torero professionnel, Boetticher réalise un film sobre et émouvant à la limite du documentaire. Avec Katy Jurado et Paul Fix.

Anche libero va bene *Libéro*, Kim Rossi Stuart, Italie, 2006, 104 mn

Tommi (Alessandro Morace, excellent), 11 ans, entre un père caractériel (le réalisateur) et une mère volage. Le paternel est très fier de son professionalisme d'opérateur de cinéma – il n'aurait pas son pareil pour tenir une steadycam –, ce qui l'amène à se quereller avec les réalisateurs, incompétents selon lui, et à prendre la porte. La mère, souvent absente, rentre piteuse d'une longue fugue et jure que c'était bien la dernière ; moyennant quoi elle s'occupe tendrement des enfants, rivée au téléphone avec "son amie Livia". Un soir, elle est repartie avec un nouvel jules. Dans ce contexte difficile, Tommi essaie de garder l'équilibre ; son père, qui le voyait champion de natation, accepte finalement de le laisser faire du foot. Moment touchant d'amour entre les deux : "– Quel est le poste qui te plait le plus ? – Avant-centre, répond le fils. – Moi c'est libéro – Même libéro me convient" dit alors le gamin. En attendant, Tommi termine la saison à la piscine – celle du Foro Italico aux mosaïques de style antico-fasciste. Sa mère est passée avec un cadeau d'anniversaire qu'il est d'abord tenté de jeter sans l'ouvrir. Il contient un portrait de Tommi photographié avec elle et, sur un bout de papier, une déclaration d'amour rédigée d'une écriture maladroite. L'enfant en a les larmes aux yeux, le spectateur aussi.

The homesman Tommy Lee Jones, USA, 2014, 123 mn

Le *territoire* du Nebraska, donc avant 1867. Mary Bee Cuddy (Hilary Swank) est chargée par le pasteur local (John Lithgow) de ramener dans l'Iowa trois jeunes femmes démentes pour n'avoir pu se faire à cette vie fruste. Mary Bee sauve de la pendaison un nommé Briggs (le réalisateur) dont elle s'adjoint les services comme "homesman" – rapatrieur en quelque sorte. Voyage dans la steppe, avec ses incidents plus ou moins graves, en compagnie des trois aliénées . Mary Bee, jugée moche et trop indépendante, n'a pas trouvé homme ; par pur désespoir, elle finit par s'offrir à Briggs puis se pend. Le homesman pense alors tout laisser tomber mais, pris d'un remords, finit par mener à bon port sa cargaison humaine qu'il délivre à l'épouse d'un pasteur (Meryl Streep). Il prévoit même de poser une stèle en bois à l'endroit où repose l'infortunée Mary Bee ; alors qu'il danse sur le bac en traversant une rivière, la stèle tombe à l'eau sans qu'il s'en aperçoive.

Chronique attachante de l'Ouest avec ses personnages insatisfaits, médiocres et ambigus, tel ce Briggs saisi par de rares moments de grâce aussitôt oubliés.

The chase *La poursuite impitoyable*, Arthur Penn, USA, 1966, 128 mn

Grosse machine à la distribution éblouissante située dans une ville du Sud américain où tout le monde couche avec tout le monde. C'est ainsi qu'Anna (Jane Fonda), dont l'époux Bubber (Robert Redford) est en prison, a une liaison avec Jake (James Fox), le fils du potentat local (E. G. Marshall). Quand Bubber, condamné à la place d'un autre, s'évade, l'Enfer se déchaîne ; même le shérif Calder (Marlon Brando à la diction agaçante) reçoit une copieuse raclée. Bubber est finalement assassiné alors que Calder le ramenait à la prison municipale avant de quitter cette ville de cons en compagnie de son épouse (Angie Dickinson).

La délirante fiesta finale où l'on se saoule pour mieux lyncher relève un peu cette accumulation de poncifs. Avec Bruce Cabot et Miriam Hopkins, bien vieillie.

The dark past Rudolph Maté, USA, 1948, 71 mn

En fuite avec sa bande, un dangereux tueur (William Holden) prend un psychanalyste (Lee J. Cobb !) en otage. Ce dernier, pipe à la main comme tous les intellectuels, en profite pour décortiquer ses cauchemars – dont une séquence tournée en négatif – et lui révéler qu'il souffre d'un complexe d'Œdipe : il a jadis tué son père et voit dans chaque homme une image du paternel détesté, ce qui explique sa violence. Le criminel, enfin guéri, se rend à la Police.

Une sorte de brouillon des *Soprano* (p. 1878) à l'humour tout à fait involontaire. Ce type d'approche naïf à la psychanalyse a sans doute une responsabilité dans le développement de la scientiologie, ce freudisme au rabais.

Kuroi taiyō *Black sun*, Koreyoshi Kurahara, Japon, 1964, 95 mn

Comme dans *The warped ones* (p. 350), Akira (Tamio Kawaji) est un grand amateur de jazz. Ce marginal, dont le chien s'appelle Thelonious Monk, squatte une église en ruines où Gil (Chico Lourant), un GI blessé recherché pour meurtre, trouve refuge. Akira sympathise avec lui car étant noir, il joue forcément du jazz. L'église démolie, les deux amis partent en cavale, poursuivis par la Police.

On ne s'intéresse pas un instant à cette histoire répétitive au scénario exsangue qui vaut surtout pour la bande son interprétée par Max Roach. Le film se termine sur l'image de Gil, mal en point, s'envolant agrippé à un ballon tandis qu'Akira lui souhaite de retrouver sa mère de l'autre côté du Pacifique.

Un mauvais fils Claude Sautet, France, 1980, 105 mn

Retour en France de Bruno (Patrick Dewaere) qui a purgé cinq ans de prison aux États-Unis pour revente de drogue. Ses relations avec son père (Yves Robert), qui lui reproche d'avoir causé la déprime et le suicide de sa mère, sont pour le moins tendues. Grâce à une droguée (Brigitte Fossey) et un libraire homosexuel (Jacques Dufilho), il arrivera à se réinsérer et se réconcilier avec son père.

Le milieu populaire n'est pas celui de Sautet et ça se sent. Le rôle de Dewaere est sous-écrit : on sait de quoi il est capable chez Bertrand Blier, or ici, l'ex-taulard, un peu trop bien élevé, n'a aucune trace de vulgarité, ne s'autorise pas la moindre blague lourdingue sur les pédés. Yves Robert est par contre très convaincant en ouvrier honnête et un peu buté qui a honte d'avouer qu'il se console avec une amie de sa femme (Claire Maurier). Fossey, et surtout Dufilho, sont parfaitement à leur place ; mais ils sont issus d'un milieu plus familier à l'auteur.

Storytelling Todd Solondz, USA, 2001, 87 mn

Tournage d'un documentaire sur une famille juive : le père (John Goodman) est obèse, la mère, obsédée par la Shoah, pratique la "logique" contrefactuelle. "– Si je n'avais par émigré, vous, les enfants, seriez européens" dit-elle... "– Mais tu n'aurais pas rencontré Papa" rétorque le fils ; on pense à *Marie-Martine* (p. 384). Ce fils aîné homosexuel se voit déjà vedette de la télévision : il est ridiculisé par les documentaristes qui remarquent à peine le petit frère, odieux gamin de dix ans qui s'acharne contre la bonne salvadorienne et la fait renvoyer par pure perversité ; cette dernière revient de nuit dans la villa et ouvre le gaz.

Cinéaste désobligeant, Solondz se complaît dans l'étalage de la bassesse humaine. En guise d'apéritif, un sketch mettant en scène la compassion d'une étudiante pour les handicapés et les Noirs. Elle accepte une relation sexuelle avec son professeur de couleur, lequel lui demande de répéter "Nigger, fuck me hard !".

Tih Minh Louis Feuillade, France, 1918, 384 mn

Feuilleton dont le MacGuffin est un testament en sanskrit consigné dans un exemplaire du *Nalodaya* acheté à Bénarès par Jacques d'Athys (René Cresté). Il contient des renseignements vitaux pour les Alliés et les agents allemands menés par le faux Hindou Kistna (Louis Leubas) essaient en vain de s'en emparer. Avec l'aide de son ami Francis Grey (Édouard Mathé), Jacques transmet aux Anglais ce "document 29" qui contribuera sans nul doute à la victoire contre les Teutons.

Ces traîtres auront pourtant tout essayé, ainsi le philtre d'oubli donné à Tih Minh (Mary Harald), la fiancée eurasienne de Jacques dont le père avait autrefois (long flash-back) été assassiné en Indochine par l'un d'entre eux, Gilson alias Marx (Gaston Michel). Qui plus est, ils gardent une vingtaine de mortes vivantes dans le sous-sol de leur villa Circé. Leur complice Dolorès de Santa Fe (Georgette Faraboni) est une médium dont l'amulette endort quiconque la touche. Parmi les ruses des espions, des microphones cachés dans la villa Luciola où demeure Jacques, un chien voyageur qui transmet les messages, de fausses nonnes armées de revolvers. Et, dans la villa Circé, des pièges à loups reliés à une sonnerie : Hergé s'en souviendra dans *L'île noire*.

Le film, dont la distribution recoupe celles des *Vampires* et *Judex* (pp. 487, 1645) pâtit de l'absence de leurs deux meilleurs acteurs, Musidora et Marcel Lévesque. Ce manque est en partie comblé par Georges Biscot et Jane Rollette qui campent un cocasse couple de domestiques, Placide et Rosette ; ce sont eux qui mettent en déroute les prétendues religieuses.

Feuillade avait filmé Paris, ses toits et ses environs – Fontainebleau, Château-Gaillard – dans *Les vampires* ou *Judex*. Ici, c'est Nice qui tient la vedette dès l'épisode n° 1 avec la promenade des Anglais. Les épisodes n^{os} 9 et 10 sont tournés dans l'arrière-pays et l'épisode final, n° 12, utilise une benne au-dessus d'une rivière caillouteuse, peut-être le Var. Le n° 11, tourné dans la ville, comporte une longue séquence sur les toits du Grand Palais niçois. C'était en 1918...

The full monty Peter Catteano, Grande-Bretagne, 1997, 91 mn

Le générique, style "trente glorieuses", vante les vertus de l'acier qu'on produit à Sheffield. Vingt cinq ans plus tard, c'est dans une cité bien déprimée qu'évoluent Gaz (Robert Carlyle) et ses copains. Voyant l'engouement de leurs compagnes pour un strip-tease masculin style Chippendale, ces hommes qui ne sont ni jeunes, ni beaux et ne savent guère danser décident de monter leur propre spectacle, avec pour clou un strip-tease intégral, "the full monty". Contre toute attente, le spectacle est un succès qui réjouit également le cœur du spectateur ému devant ces déclassés qui retrouvent leur dignité au moment où ils se débarrassent des casquettes qui leur cachaient le sexe.

Profils paysans I : l'approche Raymond Depardon, France, 2001, 90 mn

Profils paysans II : le quotidien Raymond Depardon, France, 2005, 81 mn

Profils paysans III : la vie moderne Raymond Depardon, France, 2008, 83 mn

Élevé lui-même dans une ferme de Villefranche-sur-Saône, Depardon tourne, sur une dizaine d'années, des portraits de paysans. Près du Pont-de-Montvert au pied du Mont Lozère, pays granitique d'où partit en 1702 la Guerre des Cévennes, dans la vallée du Lignon du Velay (Haute Loire), à Rochepaule dans le Haut Vivarais et à Servance (Haute Saône) près du ballon éponyme.

Il a fallu du temps au documentariste pour apprivoiser ses interlocuteurs âgés ; il a maintenant le droit d'entrer dans leur cuisine. C'est plus facile avec les jeunes, moins fermés, qui sont comme en conflit de génération avec les anciens. Une agricultrice débutante se qualifie d'épicurienne (!), car elle ne veut pas tout sacrifier aux bêtes. Un homme mûr se sent obligé de rester avec ses parents alors qu'il aimerait bien partir et peine à l'exprimer. Dès qu'il est question d'argent, les discussions deviennent âpres, exemple lors de la vente d'un veau ; on comprend aussi que les nouveaux venus sont un peu ostracisés.

Le documentaire se focalise sur les Cévennes. À Grizac avec Louis Brès, qui a perdu un œil et qu'on enterre en vrai protestant dans son champ ; deux pasteurs venus d'Alès délivrent la Bonne Parole. Dans le hameau voisin du Villaret, Monique, qui s'était occupé de lui, a failli hériter de sa terre ; ses deux oncles très âgés, Marcel et Raymond Privat, ne veulent plus entendre parler du défunt. Et voilà qu'Alain, le frère célibataire de Monique, trouve une épouse grâce aux annonces du Chasseur Français. Tout irait pour le mieux si la "bru" ne se rebellait contre l'autoritaire Marcel, cévenol jusque dans son manque d'amabilité, et surtout, n'avait le défaut rédhibitoire de venir du Nord.

Vivant dans une quasi-solitude qui leur fait envier le bonheur des autres, des personnages nobles et rugueux, à l'image des plateaux de moyenne montagne où ils travaillent sans relâche – Raymond parle de passion –, profondément attachés à leur bétail. Ils communiquent en occitan et font les liaisons quand ils parlent français. Ils sont volubiles ou bien presque mutiques comme Paul Argaud, célibataire aux cheveux longs d'une pathétique solitude qui trait ses vaches à la main. Les épouses des vieux couples n'ouvrent guère la bouche, il leur faut pour ça attendre le veuvage, mais les jeunes femmes venues de la ville, moins endurantes, disent franchement ce qu'il en est. Souvent, ce sont les épaules, les regards, les mains qui expriment le non-dit. Ce sont aussi des vaches crottées, des cours boueuses, de grosse cuisinières à l'ancienne. Un monde en train de disparaître qui parle de lui-même au passé. Un passé d'avant le temps des résidences secondaires pour citadins. Musique de Fauré.

A taste of honey *Un goût de miel*, Tony Richardson, G^{de}-Bretagne, 1961, 101 mn

L'histoire de Jo, une jeune fille qui ne supporte plus sa mère vieillissante, Helen (Dora Bryan), et encore moins l'homme plus jeune (Robert Stephens) qu'elle vient d'épouser. Dans cette ville portuaire, elle se donne à un marin noir de passage puis va vivre seule en travaillant dans un magasin de chaussures. Elle y rencontre Geoffrey, un homosexuel timide qui s'attache à elle au point de vouloir devenir le père de l'enfant qu'elle porte. Larguée par son Jules, la pénible Helen reprend les choses en main et récupère Jo : Geoffrey s'éclipse discrètement.

Tourné dans des lieux bien identifiables (Manchester, Blackpool, Salford et son pont tournant), ce film typique du Free Cinema dépeint des existences où même l'espoir est médiocre. Jo est interprétée par Rita Tushingham, future fille de Lara dans *Docteur Jivago* (p. 1040) et Geoffrey par Murray Melvin qui sera l'ecclésiastique de *Barry Lyndon* (p. 403). Tous deux sont touchants.

Jigeumeun-matgo-geuttaeneun-tteullida *Un jour avec, un jour sans*, Sangsoo Hong, Corée, 2015, 116 mn

Le réalisateur Cheonsoo se déplace dans une ville de province (Suwon) pour présenter son dernier film. Arrivé avec un jour d'avance, il fait la connaissance de Heejeong qui est peintre : rencontre dans les jardins du palais, thé dans un café, visite à l'atelier de la jeune femme, puis soirée arrosée dans un restaurant qui se termine dans un autre restaurant où Heejong rejoint trois amis avant que Cheonsoo ne la raccompagne chez sa mère...

L'histoire est racontée deux fois, en faisant varier le choix des séquences. Le premier montage montre un Cheonsoo poli et un peu pontifiant dont les compliments à Heejong sont plutôt académiques. Dans le second il est nettement plus direct et se permet de critiquer le travail de la jeune peintre ou encore, bourré, d'exhiber – hors champ – ses parties intimes aux amies de Heejong ; laquelle semble cependant avoir trouvé attachant ce Cheonsoo mal élevé.

Malgré la nuit Philippe Grandrieux, France, 2015, 149 mn

Autour de Lenz (Kristian Marr), plusieurs femmes. Hélène (Ariane Labed) que la perte d'un enfant pousse aux extrêmes en participant à des séances pornographiques sado-masochistes où l'on tue pour de bon ; et la chanteuse Léna (Roxane Mesquida) gardée par un père possessif et criminel (Johan Leysen). Enfin l'absente Madeleine, la mère tant aimée du héros qu'il retrouve *in extremis*.

Malgré sa longueur et son scénario indigent, le film n'est pas ennuyeux. La photo de nuit sombre, aux images parfois bouchées, les gros plans sur les visages, savent dire la tristesse ; ainsi que le désir d'amour et le mystère de ce désir.

License to kill *Permis de tuer*, John Glen, Grande-Bretagne, 1989, 133 mn

James Bond (Timothy Dalton) s'en prend aux narco-trafiquants dans cet épisode un peu longuet. Inhabituel, ils ne sont pas basés à Cuba, mais à Panamá ; ce qui présage de l'invasion d'un pays dont le dictateur avait déplu à ses maîtres. Avec Benicio Del Toro, Anthony Zerbe, Everett McGill et Robert Darvi en méchant portant un iguane (anesthésié) sur l'épaule. Et Desmond Llewellyn en "Q" !

Asphalt Joa May, Allemagne, 1929, 89 mn

Albert (Gustav Fröhlich), flic à Berlin, se laisse séduire par Else (Betty Amann), une voleuse qu'il devait arrêter. Surpris par l'amant et complice de cette dernière (Hans Adalbert Schlettow), il est amené à le tuer en légitime défense ; la belle se livre à la Police pour l'innocenter. Albert promet de l'attendre à sa sortie de prison.

Ce mélodrame muet vaut surtout pour sa somptueuse photographie. Mentionnons la longue séquence d'ouverture, de style choral, avec piétons et automobiles qui semble interpréter un ballet sous la baguette du policier.

Justinien Trouvé ou le bâtard de Dieu Christian Fechner, France, 1993, 157 mn

Vers 1700, dans le Gévaudan (le film est tourné au nord des Cévennes : La Garde-Guérin, le Chassezac, le bois de Paiolive). Un bébé sans nez abandonné à la porte d'un monastère échappe plus tard aux galères, puis *in extremis* à la pendaison pour être reconnu par son père naturel, le noble du coin.

Le ton est véhément et amer : c'est un univers où règne la terreur, d'abord celle des brigands, puis celle des prêtres et des moines et enfin celle du seigneur, toujours prêt à pendre ou à rouer. Justinien (Pierre-Olivier Mornas) n'est reconnu par son géniteur que parce que ce dernier est obligé de donner un de ses fils au corps expéditionnaire du Canada. Le bâtard s'en va, à la fin, seul sur son cheval, avec les recommandations hypocrites de ce beau monde – clergé et noblesse – qui lui souhaite une glorieuse mort : surtout qu'on ne le revoie plus.

Film sans concessions placé sous le patronage du bourreau. Le tourmenteur local (Ticky Holgado), qui ne veut pas occuper cet office infâmant y fait nommer Justinien qui est ainsi amené à rouer un horrible criminel (Roland Blanche) : on sent toute la souffrance de l'apprenti-exécuteur. Nous assistons aussi à une terrifiante pendaison collective. Rappelons qu'en 1702, l'abbé du Chayla torturait à tour de bras au Pont-de-Montvert voisin. Œuvre impie aussi : Justinien mord l'oreille du prêtre qui l'attend au pied du gibet et maudit ce Dieu qui l'a fait naître. Il ne rate pas une occasion de mutiler le nez des Christs de calvaire.

À rebrousse-poil du conformisme de mise dans les films de cape et d'épée, cette magnifique superproduction fit un mémorable flop.

Zendegi va digar hich *Et la vie continue*, Abbas Kiarostami, Iran, 1992, 95 mn

Zire darakhatan zeyton *Au travers des oliviers*, Abbas Kiarostami, Iran, 1994, 103 mn

Films situés à Koker où fut tourné *Où est la maison de mon ami ?* (p. 966).

Le premier est une sorte de remontée vers le cœur des ténèbres. Accompagné de son jeune fils, le réalisateur part de Téhéran à la recherche des deux garçons qui avaient joué dans ce film connu – *a fortiori* dans la région. Leur périple à travers les décombres est prétexte à montrer la résilience humaine après le séisme du 21 juin 1990. Que ce soit ou non le dessein de Dieu de tuer des enfants, pourquoi porter le deuil et ne pas se marier, pourquoi se priver de Coupe du Monde de football ? La vie continue tandis que la petite Renault 5 jaune du réalisateur peine sur des pentes à 30%. Elle doit s'y prendre à deux fois pour monter un zigzag, encore un : en haut la silhouette d'Ahmed qui rentre à Koker avec un réchaud.

Le second film s'attache au tournage d'une scène du précédent ; le metteur en scène est ainsi joué par deux acteurs, l'un étant celui qui incarnait le réalisateur dans le premier. Le rôle d'un jeune marié est tenu par Hossein, un manœuvre illettré, qui sert aussi de factotum à l'équipe de tournage. Mais il a du mal avec le scénario qui lui prête la mort de 65 personnes de sa famille : il rectifie car il n'en a perdu que 25. Tahereh, qui joue l'épouse, ne respecte pas non plus le script : supposée vouvoyer son mari, elle refuse ce signe de déférence et le tutoie dans toutes les prises. Toujours au premier degré, Hossein veut épouser Tahereh qui ne veut pas de lui. Il finit par la harceler, muette au travers des oliviers, en lui vantant ses qualités. Il la suit dans le zigzag du film de 1987, fleuri ici de buissons, puis la caméra s'éloigne alors qu'il continue à importuner la jeune femme... jusqu'au moment où il rebrousse chemin : sous son submissif tchador, Tahereh lui a-t-elle enfin dit "non" ? Dieu ou le séisme, les belles et les moches, la voiture ou la marche et la théorie de Hossein, marier les riches aux pauvres. Tout un univers... qui rappelle parfois une miniature persane.

Le secret de Wilhelm Storitz Éric Le Hung, France, 1967, 105 mn

Wilhelm Storitz (Jean-Claude Drouot) a inventé un élixir d'invisibilité qui lui permet d'enlever Martha (Pascale Audret) et la soustraire à son fiancé Adrien (Bernard Verley). Utilisant sa "logique", Marc-Antoine (Michel Vitold), frère d'Adrien, découvre le secret de Storitz qui, cerné, est contraint à un combat à l'épée et reprend son apparence en mourant. Martha devra attendre plus longtemps ; ce n'est qu'après s'être mariée et avoir accouché qu'elle redevient visible.

D'après un roman tardif de Jules Verne inspiré de Wells, ce téléfilm du *Théâtre de la jeunesse* vaut surtout pour la ville de Prague, toujours aussi photogénique.

Hausu Nobuhiko Ōbayashi, Japon, 1977, 88 mn

Horreur gore et comique à la fois, *Suspiria* (p. 1665) mâtiné de *Beetlejuice* (p. 528) avec décors violemment artificiels et des couchers de soleil peints. Les sept lycéennes qui rendent visite à la tante de l'une d'elles portent des surnoms, ainsi Angel ou Kung Fu pour une adepte des arts martiaux. La maison (hausu = house) est hantée et la tante une sorte de vampire. On croit d'abord que les fantômes veulent seulement chasser les intruses, que non pas, ils les détruisent systématiquement : l'une est étouffée par des futons en furie, l'autre est dévorée par son piano... ne subsistent que ses doigts qui dansent au-dessus des touches. Devenue vampiresse comme sa tante, Angel accueille la future seconde épouse de son père et la réduit en cendres d'un éclair de ses yeux maléfiques.

Dangsinjasingwa dangsinui geot *Yourself and yours*, Sang-soo Hong, Corée, 2016, 82 mn

Histoire tordue comme les aime l'auteur. Young-soo se brouille avec sa chère Min-jung qu'il soupçonne d'être alcoolique. La jeune femme hante en effet les bars et accumule les rencontres d'un soir qu'elle affecte ensuite ne pas reconnaître, quitte à s'inventer une sœur jumelle. Quand Young-soo finit par la retrouver, c'est sous l'identité de son *alter ego* qu'elle renoue avec lui ; il se prête au jeu.

Vivere in pace *Vivre en paix*, Luigi Zampa, Italie, 1947, 87 mn

L'Ombrie (film tourné à Orvieto) à la fin de la guerre. Bien que le commissaire politique (Nando Bruno) prédise la victoire imminente des Allemands, les Américains ne sont pas loin, témoins les deux soldats, Ronald (Gar Moore) et Joe (John Kitzmiller), qui trouvent refuge dans le village où le second, blessé, est soigné par le médecin (Aldo Silvani). Tout dérape quand l'Allemand Hans déboule dans un repas de famille ; les Américains se cachent mais Hans s'incruste et raconte sa campagne depuis 1939. Au bout d'un moment, Joe, qui s'était avoiné dans son coin, sort de son trou et – contre toute attente – se met à faire la fiesta avec Hans qui s'écroule ivre mort. La population qui risque des représailles collectives pour avoir caché Joe se demande que faire. Tout le monde part se réfugier sur une colline en laissant sur place le curé censé vérifier si Hans se souvient d'avoir fraternisé avec un... Noir. Au moment où le Teuton va déchaîner la foudre sur le village, le téléphone sonne pour annoncer le repli allemand ; il se sent subitement une âme pacifiste et emprunte des habit civils à l'oncle Tigna (Aldo Fabrizi), lequel sera abattu avec lui par les troupes en retraite, vengeance dérisoire des vaincus.

Dominé par la composition de Fabrizi à la touchante humanité, le film est – contrairement aux *Années difficiles*, p. 1117 – dénué de toute amertume.

Repo man Alex Cox, USA, 1984, 92 mn

Film étrange et déjanté qui raconte les aventures picaresques du jeune punk Otto (Emilio Estevez) devenu "repo(ssession) man" – récupération de voitures impayées – au service de Bud (Harry Dean Stanton). Dans une Californie où les arbres de Josué sont plutôt rassurants face aux mystagogies délirantes développées par les rencontres d'Otto : extraterrestres, triangle des Bermudes, etc. Une voiture à reprendre focalise l'attention car son coffre dégage de la chaleur et malheur à qui l'ouvre, il est détruit par une lumière aveuglante, comme sortie de *Kiss me deadly* (p. 1090) : ne restent que ses bottes ! Qu'y a-t-il à l'intérieur ? Dieu, comme l'affirme un bateleur évangéliste, une arme atomique comme le pensent les argousins de la CIA qui cherchent à s'en emparer, voire des extra-terrestres ? Le dénouement, qui voit le véhicule, devenu phosphorescent, s'envoler comme une soucoupe volante avec Otto à son bord, penche pour la troisième hypothèse.

Le garçu Maurice Pialat, France, 1995, 107 mn

Gérard (Depardieu) se sépare de son épouse Sophie (Géraldine Pailhas) de façon plutôt feutrée, sans heurts majeurs. Sophie semble cependant toujours aimer Gérard et en attendre quelque chose ; mais ce n'est pas lui qui hurlerait "Antinéa, Antinéa !" comme Pierre Blanchar dans *L'Atlantide* (p. 1632) qui passe à la télévision. Tout l'amour qu'il est capable de dispenser semble s'être focalisé sur son jeune fils Antoine (joué par celui du réalisateur). Chacun dans sa solitude.

Gérard rend visite à son père agonisant surnommé le Garçu, d'après un patois obsolète que même les habitants de Cunlhat – ville natale de Pialat – ne comprennent pas. L'expression était déjà utilisée dans *La gueule ouverte* (p. 1401). Avec l'ex-gloire du football Dominique Rocheteau.

The shadow of the cat *Le spectre du chat*, John Gilling, G^{de}-Bretagne, 1961, 75 mn

Tout commence avec *The raven* d'Edgar Poe lu par la vieille Ella que son époux Walter (André Morell) fait tuer par le majordome. Mais il y a un témoin, le chat Tabitha, d'ordinaire si paisible, qui s'en prend aux assassins. Lesquels, culpabilisés et terrorisés, tentent de le faire disparaître, en vain. Le majordome se noie en le poursuivant, l'inquiétante servante (Freda Jackson) fait une chute dans l'escalier ; quant aux trois hommes de cette peu recommandable famille, ils y passent tour à tour, à commencer par Walter, victime d'une crise cardiaque. L'héritage convoité ira finalement à Beth (Barbara Shelley), la nièce préférée d'Ella.

Originalité du film, des plans anamorphosés signalent le point de vue du chat. Le décor – la demeure à l'architecture trop familière, la rivière avoisinante – est celui, très répétitif, des productions Hammer.

Khane-ye doust kodjast ? *Où est la maison de mon ami ?*, Abbas Kiarostami, Iran, 1987, 83 mn

Le monde vu à travers les yeux d'Ahmed, enfant de huit ans qui a emporté par mégarde le cahier de son camarade Reza ; celui-ci ne pourra pas faire ses devoirs du soir et risque peut-être le renvoi. Ahmed cherche donc à retrouver son ami dans le village proche de Peshteh mais, sans indications précises, n'arrive à rien. Il se heurte à l'indifférence, l'incompétence, voire l'hostilité des adultes, dont son immonde grand-père, adepte de la brimade gratuite et prétendument formatrice.

Premier d'une série de trois films (cf. p. 963) tournés dans le village de Koker, ce conte touchant magnifie la droiture d'un enfant face aux adultes et au monde que symbolise la course circulaire et labyrinthique d'Ahmed qui repasse toujours dans les mêmes lieux – une montée en zigzags, un cimetière, une porte fermée où attend une mule – alors que tombe le soir. Avec un dénouement heureux, récompense de l'obstination : le lendemain, il arrive en retard à l'école, juste à temps pour remettre à Reza son cahier avec les devoirs faits. Avec une fleur entre deux pages, preuve façon Coleridge que ce que nous avons vu n'était pas un rêve.

Sam was here *Nemesis*, Christophe Deroo, USA, 2016, 73 mn

Le lieu – le désert mojave et ses arbres de Josué – fait penser à *Twenty-nine palms* (p. 978). Un voyageur de commerce se retrouve seul, poursuivi par des créatures à moitié humaines qui l'accusent d'être un violeur d'enfants. Il n'y comprend rien – il a peut-être scotomisé des souvenirs pénibles –, le spectateur non plus. Mais les images sont splendides.

Malmkrog Christi Puiu, Roumanie, 2020, 193 mn

Le modèle du film est *My dinner with Andre* (p. 766) : cinq personnages – Ingrida, Madeleine, Olga, Édouard et Nikolaï – discutent en français de guerre, de morale et de religion. Mise en scène statique mais impressionnante des *Trois entretiens* de Vladimir Soloviev (1900). Avec, comme chez Malle, une attention portée aux domestiques qui, dirigés par l'autoritaire majordome hongrois István, s'affairent autour de la table où l'on mange, au salon où l'on disserte. L'époux d'Ingrida, un général, est cloué au lit ; une fusillade abat les protagonistes mais comme on les retrouve ensuite, il faut plutôt y voir une prémonition du destin de l'aristocratie. Le terrifiant discours d'Édouard, raciste et eugéniste, aurait pu être tenu par Bertrand Russell dont l'engagement tardif contre la guerre du Vietnam occulte les discutables positions antérieures – apaisement avec Hitler, campagne pour la guerre atomique contre Staline. De l'aveu du réalisateur, le titre ne veut rien dire, il pourrait désigner une ligne de produits IKEA.

The lighthouse Robert Eggers, USA, 2019, 109 mn

Noir et blanc superbe et format atypique de 1,19 (celui de *M le maudit*, p. 82). Pour un film à la Guy Maddin qui voit s'affronter Howard (Robert Pattinson) et Wake (Willem Dafoe) dans un phare. Histoire à peu près incompréhensible avec tempêtes et sirènes. La clef dont s'empare Howard après avoir tué Wake donne accès à la salle des lumières d'où, ébloui, il fait une chute mortelle. Peut-être parce qu'il s'en était pris à une mouette, ce qui porte guigne.

Louise en hiver Jean-François Laguionie, France, 2017, 73 mn

Dans la fictive Biligen-sur-Mer, une dame âgée qui pensait s'en aller avec les touristes rate son train et se retrouve totalement seule. Elle quitte sa chambre pour camper sur la plage, et plus tard fait pousser des légumes dans le cimetière. Pour seule compagnie un chien errant et ses souvenirs de petite fille, après la guerre, mais laquelle ? La première comme le suggère la musique des *Roses de Picardie* ou la seconde à cause du parachutiste mort qui se décompose dans un arbre ? La vieille dame fait un rêve terrifiant où un jury la condamne à l'oubli. Avec l'été reviennent les touristes qui ne s'aperçoivent pas de sa présence.

Un magnifique dessin animé de l'auteur du *Tableau* (p. 1421) ; les décors peints contribuent à la doucereuse mélancolie de l'ensemble. Référence aux *Fraises sauvages* (p. 436), l'horloge de gare sans aiguilles.

Un condé Yves Boisset, France, 1970, 98 mn

"Le Mandarin" fait assassiner Robert Dassa, un patron de boîte de nuit qui ne voulait pas participer à son trafic de drogue, puis s'en prend à sa sœur Hélène (Françoise Fabian) ; en toute impunité car il est protégé en plus haut lieu. Dan (Gianni Garko), amant d'Hélène, décide donc de faire justice et, aidé par le truand Viletti (Michel Constantin), assassine le pilier du pompidolisme ; avec pour victime collatérale l'inspecteur Barnero (Bernard Fresson), un flic honnête que son collègue Favenin (Michel Bouquet) décide de venger. Pour remonter jusqu'à Viletti qu'il finira par abattre froidement, il ne recule ni devant la torture ni même devant le meurtre d'un sbire du Mandarin (Henri Garcin). Seule différence avec Dan qui tentera en vain de l'abattre, ce "condé" possède un permis de tuer. Mais, culpabilisé par ses actes, il se suicide après avoir vidé son sac dans une lettre au Procureur de la République. Au grand dam de son supérieur (Adolfo Celi) et, de façon extra-diégétique, du Gardien des Mœurs Raymond Marcellin. Qui n'avait apprécié ni l'évocation des brutalités policières – "Les flics sont des ordures" –, ni celle du cancer de l'époque, le mélange pègre/politique (cf. *L'albatros*, p. 406). Donc suicide hors-champ pour éviter l'interdiction. Avec Théo Sarapo et Rufus.

A vida invisível *La vie invisible d'Eurídice Gusmão*, Karim Aïnouz, Brésil, 2019, 135 mn

Histoire de deux sœurs séparées par un père tyrannique dans le Rio des années 1951–58. Guida a commis l'erreur de croire au grand amour et s'est enfuie avec un marin grec ; ayant rapidement déchanté, elle est rentrée enceinte pour être chassée à jamais de la maison familiale. Eurídice, qui rêvait d'une carrière de pianiste, s'est vue imposer le mariage, puis une grossesse ; elle ne reçoit jamais les lettres que sa sœur, qui la croit à Vienne, lui écrit : le père les intercepte. Guida trouve un certain équilibre en élevant son fils en compagnie d'une ancienne prostituée qui lui fait don de sa maison en mourant à condition de prendre son identité. Eurídice, qui avait chargé un détective de retrouver sa sœur, la croit alors morte et enterrée. Le père avoue son imposture et la jeune femme, qui venait pourtant d'être admise au Conservatoire, fait une dépression et détruit son piano. Soixante ans se sont écoulés quand les lettres interceptées sont découvertes par le fils d'Eurídice (jouée alors par Fernanda Montenegro de *Central do Brasil*, p. 585) ; alors qu'il est trop tard pour revoir Guida décédée, le lien invisible entre les deux sœurs est comme renoué.

Une sorte de *Couleur pourpre* (p. 51) sans académisme ; et c'est touchant.

Le piège à cons Jean-Pierre Mocky, France, 1979, 87 mn

Le pactole Jean-Pierre Mocky, France, 1985, 85 mn

Le premier film reprend *Solo* (p. 686) dix ans après. Les soixante-huitards se sont bien assagis, fini le temps d'"élections, piège à cons", ils jouent le jeu. Sauf un petit groupe, plutôt écologiste, qui cherche à dénoncer des malversations ; ils finiront abattus, non par la Police, mais par une sorte de SAC qui a pris le pas sur elle. Avec Michel Francini, Gérard Hoffman et Lise Roy ; le film est sorti au moment du "suicide" de Robert Boulin.

Le pactole, c'est la recette d'un supermarché. Elle est volée par Beaulieu (Richard Bohringer) qui échappe à ses poursuivants, le patron du magasin (Roland Blanche) et un flic (Patrick Sébastien) qui opère en fait pour son propre compte. Loufoque et bricolé mais plutôt réussi. Avec Bernadette et Pauline Lafont, ainsi que Marie Laforêt dans le rôle de l'épouse nymphomane du policier.

Maître Zaccharius Pierre Bureau, France, 1973, 61 mn

D'après une nouvelle de Jules Verne, ce téléfilm est une histoire d'homme mécanique genre *L'homme au sable*. "Toute la philosophie du monde se simplifie en rouages s'engrenant les uns dans les autres" selon le Diable (Jean-Pierre Sentier).

Les galettes de Pont-Aven Joël Séria, France, 1975, 101 mn

Représentant en parapluies, Henri (Jean-Pierre Marielle) abandonne tout et s'installe en Bretagne pour peindre et peloter de petits culs. Il semble trouver le bonheur auprès de Marie-Poupée (Jeanne Goupil) avec laquelle il chante sur scène *Kenavo* de Théodore Botrel. On peut voir le film comme un hommage à Gauguin qui aurait laissé sur place une image d'obsédé sexuel. Avec Bernard Fresson, Andréa Ferréol, Romain Bouteille, Claude Pieplu et Martine Ferrière.

Deconstructing Harry *Harry dans tous ses états*, Woody Allen, USA, 1997, 92 mn

Harry (le réalisateur), romancier célèbre, se rend dans une université fictive de l'état de New York pour recevoir un diplôme d'honneur. Avec lui dans la voiture, un fils qu'il a enlevé à sa mère dont il est divorcé, une call-girl noire portant les habits de sa profession et un collègue qui meurt en route. Il fait un arrêt chez sa sœur mariée à un intégriste qui ne le trouve pas vraiment juif... avant d'être appréhendé sur le campus pour kidnapping ; ce sont finalement les personnages de ses œuvres, décalques de lui-même ou de ses femmes, qui lui font fête.

Le scénario inspiré des *Fraises sauvages* (p. 436) se prête à l'insertion de petits sketches, ainsi l'acteur flou (!) joué par Robin Williams ou encore le vieux père dont on découvre qu'il avait tué femme, maîtresse et enfants avant de les manger – il fallait bien les faire disparaître. Avec un arrière-goût déplaisant de plaidoyer *pro domo* : "Voilà ce que je suis, moi et ma fixation sur les femmes trop jeunes ; je mérite l'Enfer mais j'ai aussi tant de choses admirables à mon crédit".

Drunk Thomas Vinterberg, Danemark, 2020, 117 mn

Une théorie (abusivement) attribuée au psychiatre norvégien Finn Skårderud veut que les hommes naissent avec un déficit d'alcool : un taux de 0,5 g/l serait approprié. Quatre copains de beuverie décident de se mettre à niveau dans le lycée où ils enseignent, avec des résultats stupéfiants. Martin (Mads Mikkelsen) qui barbait ses élèves lors des cours d'histoire les passionne désormais. Une de ses trouvailles consiste à leur demander de départager trois personnages du point de vue de leur vie privée : le chaste et sobre Hitler l'emporte haut la main devant Churchill et Roosevelt. Désireux d'améliorer la méthode, les zozos augmentent la dose et, perdant tout contrôle, vont faire la foire au supermarché local. La proviseure les tance dans une réunion où le prof' de gym' Tommy (le pittoresque Thomas Bo Larsen) se pointe ivre mort ; il meurt bientôt en bateau. Les trois autres, secoués, semblent se ranger ; mais en apparence seulement. Alors que les lycéens arrosent leurs résultats, Martin se met à danser en buvant, buvant... jusqu'à un plongeon dans l'eau du port sur lequel la caméra se fige.

Dawson -City : frozen time *Dawson -City : le temps suspendu*, Bill Morrison, Canada, 2016, 121 mn

En 1978, on découvre, enfouies dans le sol, des centaines de bobines sur support nitrate à Dawson, ancienne capitale de la Ruée vers l'or et aujourd'hui ville presque fantôme avec ses 1300 habitants alors qu'elle en comptait 40000 en 1898. Leur présence s'explique par la forte demande de cinéma dans une cité par ailleurs en bout des réseaux de distribution : les films y arrivaient avec quelque trois ans de retard et restaient sur place. La plus grande partie fut brûlée, l'extrême combustibilité du nitrate facilitant la tâche.

Pour avoir longtemps été enterrées à même le sol, les bobines retrouvées sont en très mauvais état. Les extraits présentés ressemblent à d'autres films, actualités ou séries, de la même époque ; documents éminemment précieux pour l'historien puisque 70% des films muets ont disparu. Nous voyons simultanément, grâce à des photos, l'évolution de Dawson, ville soumise à des incendies répétitifs et les lieux qui se transforment en cinémas, ainsi le DAAA (Dawson Amateur Athletic Association), avant de disparaître à cause de l'arrivée du parlant et de la raréfaction du public.

Plongée émouvante dans le passé, et pas seulement celui de Dawson – on nous présente en annexe quelques actualités françaises de la Grande Guerre –, c'est comme si le monde de *La ruée vers l'or* (p. 523) avait été mis au jour par un coup de pelleteuse.

Forces occultes Paul Riche, France, 1943, 52 mn

Tout commence par une sorte de documentaire consacré à l'initiation maçonnique ; le rituel grotesque, caricature de cérémonie religieuse, n'est en aucune façon exagéré. On mentionne ensuite le copinage et il y a du vrai là-dedans même si le film passe à côté de l'essentiel : la Franc-maçonnerie est un monde de l'envers où les médiocres prennent leur revanche. Puis ça dérape : les Francs-maçons expliquent leur volonté de diriger le Monde, un peu comme les Jésuites du *Juif Errant* et pour ça poussent à la guerre contre Hitler – qui dirige le seul pays, avec l'Italie, le Japon et l'Espagne – à leur échapper. Bien entendu, ils sont de mèche avec les Juifs, témoin leurs patronymes. Image d'un globe sur laquelle plane la menace d'une sorte de Lucifer en surimpression ; le mot FIN s'inscrit dans une étoile de David. Un film à voir, ne serait-ce que pour vérifier que son exécrable réputation n'est nullement usurpée.

Paul Riche est le pseudonyme de Jean Mamy, collaborateur fusillé en 1949 dont le destin immonde résume les contradictions des pacifistes qui se sont retrouvés soutenir le régime le plus belliciste qui ait jamais existé. Léonce Corne, acteur de second plan estimable par ailleurs, a trempé dans cette abomination.

Magnificient obsession John Stahl, USA, 1935, 97 mn

Première version d'un mélodrame refait par Douglas Sirk (p. 1293). Le riche et désinvolte héritier Robert Merrick (Robert Taylor) cause involontairement la mort d'un célèbre chirurgien, puis la cécité de son épouse Helen (Irene Dunne). Il décide alors de tout faire pour rendre la vue à sa victime et va jusqu'à reprendre ses études de médecine. Devenu à son tour un grand chirurgien, il pourra opérer avec succès celle dont il était tombé amoureux.

Le film nous révèle l'existence d'une source de puissance infinie : il suffit de faire du bien en cachette. Qu'on se le dise !

Lord of the flies *Sa majesté des mouches*, Peter Brook, Grande-Bretagne, 1963, 87 mn

D'après William Golding. À la suite d'un accident d'avion, une trentaine de jeunes garçons – dans les 13 ans, style Public School – livrés à eux-mêmes sur une île déserte retournent rapidement à la sauvagerie : deux morts avant que n'arrivent des secours. Thème intéressant mais mise en œuvre peu convaincante : comment faire jouer à des enfants un scénario réellement violent ?

Gakusei romansu : Wakaki hi *Jours de jeunesse*, Yasujirō Ozu, Japon, 1929, 99 mn

Deux étudiants (les gakusei du titre) se disputent le cœur d'une jeune fille aux sports d'hiver sans arriver à rien. En reprenant le train, ils recontrent leur professeur surnommé Tanuki (cf. p. 229) : ça ne va pas très fort du côté des notes !

Panoramiques au début et à la fin du film. Au mur, une affiche de *7th heaven* (p. 1165). Avec Tatsuo Saitō et (déjà !) Chishū Ryū dans un petit rôle.

Ame agaru *Après la pluie*, Takashi Koizumi, Japon, 1999, 88 mn

Sur un scénario d'Akira Kurosawa, ce film signé par un de ses assistants constitue, davantage que le pénible *Madadayo* (1993), le testament du grand cinéaste. Ihei (Akira Terao), rōnin empli de sagesse, se préoccupe plus du petit peuple que d'avancement personnel et deviendra – de façon post-diégétique – maître d'armes auprès d'un seigneur (Shirō Mifune, fils de Toshirō) moins obtus que les autres. Une partie du film se déroule dans une auberge où se côtoient des personnages bloqués par la pluie, cette pluie que Kurosawa aimait tant et qui fait partie de sa signature.

Ihei est une sorte de *Barberousse* (p. 503) débarrassé de l'assurance monolithique que lui avait conférée la discutable interprétation de Toshirō Mifune : il ne s'écarte pas de son chemin mais doute. Petit rôle pour Tatsuya Nakadai.

Hele sa hiwagang hapis *Le jour contre la nuit*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 156 mn

Hele sa hiwagang hapis II *Les fantômes de la forêt*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 173 mn

Hele sa hiwagang hapis III *Berceuse sur un air de mystère*, Lav Diaz, Philippines, 2016, 178 mn

L'action se situe au cours de la révolution philippine (1896–1898) alors que les Espagnols ont repris l'avantage. La guerre hispano-américaine allait permettre la proclamation d'une éphémère république, bientôt noyée dans le sang par les Américains qui se taillèrent ainsi un empire colonial aux dépens de l'Espagne.

Le film est difficile à suivre car on a du mal à situer les protagonistes. Le José Rizal dont on nous parle est un poète fusillé par les occupants et Andres Bonifacio un des héros de la révolution, le "Supremo" fondateur du Katipunan qui meurt victime de luttes intestines ; son épouse Gregoria de Jesús passe son temps à sa recherche, puis à celle de son corps. Deux traîtres, Simoun et Cæsaria, errent dans la forêt ; tandis que de terrifiants fanatiques religieux, les colorums, brûlent ceux qui s'opposent à leur mainmise. Avec des références à la mythologie tagalog comme ce Bernardo Carpio censé causer les tremblements de terre.

Le style est statique, volontairement archaïque : une caméra clouée avec une focale fixe, mais les plans-séquences de cette interminable déploration sur "une nation à la recherche de son âme" sont superbes.

Fearless *État second*, Peter Weir, USA, 1993, 122 mn

Mort et résurrection. Max (Jeff Bridges) fait partie des rares rescapés d'un accident d'avion. S'estimant déjà mort, il est pris d'un délire – on pense à *Bigger than life*, p. 1154 – qui l'éloigne de sa famille, notamment de son épouse (Isabella Rosselini). Il s'intéresse surtout à Carla (Rosie Perez), une survivante qui s'en veut d'avoir lâché son fils lors de l'impact. Il parvient à la déculpabiliser en provoquant un accident de voiture mais paie son geste d'un séjour à l'hôpital. Après avoir failli s'étrangler avec une fraise, il sort enfin de son état second. Trop moralisateur, notamment le *happy end* mal venu, pour être réussi. Avec Tom Hulce (d'*Amadeus*, p. 1582) et John Turturro.

Kishibe no tabi *Vers l'autre rive*, Kiyoshi Kurosawa, Japon, 2015, 123 mn

Mizuki (Eri Fukatsu) est surprise de voir rentrer son mari Yūsuke (Tadanobu Asano) qui sert de nourriture aux crabes depuis trois ans. D'où un voyage à deux dans les méandres du souvenir. Un beau film un peu trop compassé.

De Grey Claude Chabrol, France, 1976, 48 mn

Un jeune homme rebelle Paul Seban, France, 1976, 61 mn

La redevance du fantôme Robert Enrico, France, 1965, 90 mn

Le tour d'écrou Raymond Rouleau, France, 1974, 101 mn

Quatre téléfilms tirés d'histoires de fantômes dues à Henry James.

La malédiction de la famille De Grey n'a guère inspiré Chabrol.

Pour prouver son courage, Owen Wingrave (Mathieu Carrière), jeune homme taxé de lâcheté par ses proches car il refuse d'aller à Sandhurst, passe la nuit dans une chambre hantée et y trouve la mort. Vite oublié ; avec Bernard Giraudeau.

Situé en 1851 à Boston, *The ghostly rental* raconte la vengeance d'une fille (Marie Laforêt) à l'égard de son père (François Vibert) qui a été très dur avec elle. Se faisant passer pour morte, elle hante la demeure jusqu'au départ du paternel auquel le fantôme paie de ce fait un loyer trimestriel. Moment de grâce avec la chanson *Katy Cruel* interprétée par l'actrice dans tout l'éclat de sa beauté.

Dans *The turn of the screw*, miss Giddens (Suzanne Flon) est convaincue de l'emprise des fantômes de Quint (Robert Hossein) et miss Jessel (Marie-Christine Barrault) sur les enfants dont elle a charge. Elle éloigne la gouvernante (Andrée Tainsy) et la petite Flora pour se retrouver seule avec le jeune Miles qu'elle parvient – mais à quel prix ! – à soustraire au maléfique Quint. Ces spectres sont-ils réels ou seulement les fantasmes d'une vieille fille hystérique que les enfants se plaisent à manipuler ? Le scénario penche pour la seconde hypothèse. Sans égaler celle de Jack Clayton (p. 1184), cette adaptation française est plutôt réussie.

Gladiatorerna *Les gladiateurs*, Peter Watkins, Suède, 1969, 88 mn

Sur fond de troisième de Mahler et dans le style *Jeux sans frontières*, la Suède organise des Jeux de la Paix télévisés où les diverses nations du Monde règlent leurs différends au moyen d'une mini-guerre ; où l'on meurt pour de bon. Quand deux combattants, un Anglais et une Chinoise, sympathisent, l'état-major formé de généraux de plusieurs pays ne peut le tolérer et les fait massacrer en direct par les forces qui encadrent le jeu, sortes de BRAV-M *ante litteram*.

C'est en fait le "système", la solidarité entre les divers gouvernements, anglais, chinois ou africains, que cette fable dénonce. Tout en mettant en garde contre les utopies "anti-systèmes", incarnées par ce Français parvenu jusqu'à l'ordinateur central et qui croit pouvoir tout détruire pour repartir sur des bases plus justes. Sa naïveté est douchée par un des ingénieurs de service : le système sait tout à fait récupérer les contestataires qui ne feront que le recréer sous une autre forme.

Bai ri yan huo *Black coal, thin ice*, Yi'nan Diao, Chine, 2014, 105 mn

Le charbon est celui d'une mine mandchoue où l'on retrouve les membres de Liang, le mari de Wu (Lun-mei Gwei), employée dans une blanchisserie. La glace fine sur laquelle on patine est aussi la carapace qui recouvre le mensonge : l'ex-flic Zhang (Fan Liao) finit par comprendre que Liang est toujours vivant car il avait échangé son identité avec un mort. Puis, en enquêtant sur un blouson jadis bousillé par Wu, il découvre le pot aux roses : son propriétaire se remboursant sur la bête, elle l'avait tué avant que Liang ne fasse passer son cadavre pour le sien.

Difficile de ne pas éprouver de la compassion pour l'infortunée Wu soumise aux pulsions des hommes : le client abusif, son patron et même Zhang. Seul Liang, qui a sacrifié son existence légale et même tué pour elle, a été correct mais elle l'a trahi par faiblesse et il a été abattu par la Police. Un beau film.

Chunjiang shuinuan *Séjour dans les monts Fuchun*, Xiaogang Gu, Chine, 2019, 150 mn

Une famille, une vieille mère et ses quatre fils. L'un est restaurateur, l'autre pêcheur, le troisième s'adonne aux jeux d'argent – il finira en prison – et le benjamin ne semble pas bon à grand chose ; elle a aussi des petits-enfants dont un trisomique. Histoire peu captivante : querelles d'argent, mariages et disparition de la mère. Le cours des saisons à Fuyang, sur le fleuve Fuchun, est rendu par des plans d'une splendeur incomparable, surtout quand hiver et neige s'en mêlent. Le titre renvoie à un rouleau classique peint vers 1350.

Wandafuru raifu *After life*, Hirokazu Kore.eda, Japon, 1998, 119 mn

Nous sommes ici dans un service du royaume des Morts, façon *Orphée* (p. 524) en moins sordide. Chaque semaine, les nouveaux décédés sont priés de choisir un souvenir qui sera recréé par l'équipe cinématographique puis archivé. Mais qui sont donc ces "conseillers" qui officient dans ces locaux aux allures d'université ? Ce sont les défunts qui n'ont pas su choisir, ainsi Takashi, soldat tué en 1945 que la mort a figé à 22 ans. Un vieux monsieur qui avait du mal à se décider finit par opter pour un après-midi dans un parc avec son épouse décédée Kyōko (Kyōko Kagawa) ; elle avait été auparavant la fiancée de Takashi qui était resté l'amour de sa vie. Découvrant cela en compulsant les enregistrements, Takashi choisit lui aussi un après-midi avec Kyōko et quitte ainsi le monde des conseillers. Il laisse la stagiaire Shiori qui en pinçait pour lui, bien en peine ; elle se promet de ne jamais choisir de souvenir pour garder en elle celui de Takashi.

Un bon film peu typique de la future manière de Kore.eda. Le titre original est la translittération de *Wonderful life*.

Index

À bord du Darjeeling limited, *voir* Darjeeling limited (the)
À bout de course, *voir* Running on empty
À bout de souffle, 389, **468**, 678
À bout portant, *voir* Killers (the) (Siegel)
A bridge too far, *voir* Un pont trop loin
A bucket of blood, **1225**
A Canterbury tale, **850**
À cause, à cause d'une femme, **711**, 1244, 1693
À cause d'un assassinat, *voir* Parallax view (the)
À chacun son destin, *voir* To each his own
À chacun son dû, 471, **747**
A clockwork orange, *voir* Orange mécanique
A colt is my passport, **1353**
A cottage in Dartmoor, **1414**
A dangerous method, **347**
A day at the races, *voir* Un jour aux courses
A day's pleasure, *voir* Charlot (First national)
À des millions de kilomètres de la Terre, *voir* Twenty million miles to Earth
A distant trumpet, **1322**
A dog's life, *voir* Charlot (First national)
A double life, 25, **305**
À double tour, **1195**
A face in the crowd, *voir* Un homme dans la foule
A farewell to arms, *voir* Adieu aux armes (l')
A fine mess, **1401**
A fish called Wanda, *voir* Un poisson nommé Wanda
À flor do mar, **907**
A foreign affair, *voir* Scandaleuse de Berlin (la)
A free soul, **1490**
A history of violence, **1105**, 1330
A hole in the head, **941**
À l'est d'Eden, 640, **900**
À l'est de Shanghai, *voir* Rich and strange
À l'ouest des rails, **749**
À l'ouest rien de nouveau, **262**
À l'approche de l'automne, **1880**
À l'attaque, 1754
À l'ombre des potences, *voir* Run for cover
À la poursuite du bonheur, *voir* And the pursuit of happiness
À la recherche du passé, *voir* Left luggage
À la vie, à la mort, **1658**
A lawless street, **1870**
A letter to three wives, **98**, 923
A man alone, **1773**
A man called Horse, **446**, 1290
A matter of life and death, *voir* Une question de vie et de mort
A midsummer night's dream, **832**
A midsummer night's sex comedy, **813**
À mort l'arbitre, **1441**
A night at the Opera, **1313**, 1504
A night in Casablanca, **1667**
A night to remember, 145, **662**, 1046
À nos amours, **1288**
À nous la liberté, **773**
A passage to India, **1324**
A perfect couple, **1669**
A perfect world, **676**
A place in the sun, 401, **1039**, 1442, 1773
A prairie home companion, *voir* Last show (the)
À propos d'Elly, **861**
À propos des chansons paillardes..., **892**
A river runs through it, *voir* Et au milieu coule une rivière
A room with a view, **546**
A scene at the sea, **713**
A sense of history, **381**
A serious man, **475**
A shot in the dark, **890**, 1639
A single man, **1716**
A slight case of murder, **217**
A star is born (Cooper), **531**
A star is born (Cukor), 531, 584, 773, **992**
A star is born (Wellman), 531, 584, 729, **773**, 932, 992
A stolen life, **671**
A streetcar named Desire, *voir* Un tramway nommé Désir
A summer place, **295**
A taste of honey, **961**, 1040
A time to love and a time to die, 130, 230, 262, 649, **1021**
A touch of sin, **449**

À travers l'orage, *voir* Way down East
À travers le cinéma américain, **1081**
À travers le cinéma italien, **284**, 1081
À travers le miroir, **224**, 357
A view to a kill, **1222**
À votre bon cœur, Mesdames, **21**
A walk with love and death, **769**
A wedding, **989**, 1662, 1669
A woman of Paris, *voir* Opinion publique (l')
A woman's face, **1670**, 1850
A Yank in the RAF, *voir* Un Yankee dans la RAF
Aaker, Lee, 804, 872, 1805
Aaltra, 1332, **1516**
Aaron, Paul, 1852
Abar, Saber, 861
Abatantuono, Diego, 628
Abattoir cinq, 1462, **1734**
Abbey, John, 1190
Abbott, George, **1182**
Abbott, John (acteur), 16
Abbott & Costello, 303, 724, 743, 1482
  meet Dr. Jekyll, **303**, 1482
  meet Frankenstein, **743**, 991, 1482
Abduction, 83, **126**, 336, 493, 1091, 1206, 1627, 1690
Abe, Hiroshi, 322, 371, 1354
Abe, Kōbō, 635, 1429, 1585, 1654
Abecassis, Yaël, 817
Abeillé, Jean, 70, 246, 274, 313, 316, 659, 1254, 1276, 1831
Abel, Alfred, 516, 837, 1011, 1844, 1860
Abel, Walter, 567, 635, 1813
Abigail's party, **219**
Abkarian, Simon, 507, 1662
Abominable docteur Phibes (l'), **895**, 1355
Abouladzé, Tengiz, **114**, **550**, **1545**, **1550**, **1776**
Abraham, F. Murray, 71, 723, 828, 1133, 1582, 1856
Abrahams, Jim, **1421**
Abril, Victoria, 854, 1163, 1289, 1540
Absences répétées, 441, **784**, 1344
Abus de confiance, **66**
Abysses (les), 1605, **1882**
Accattone, **285**, 417, 979
Accident, **841**
Accompagnatrice (l'), **1809**
Accordeur de tremblements de terre (l'), *voir* Piano tuner of earthquakes (the)
Accords et désaccords, *voir* Sweet and low-down
Accorsi, Stefano, 560
Ace in the hole, **1064**
Ace of hearts (the), **156**, 396
Achard, Marcel, 520
Achik kerib, **1502**
Achtung Banditi, **68**
Acín, Ramón, 1109
Ackland, Joss, 1127
Ackroyd, Dan, 507
Acosta, Rodolfo, 579, 927, 952, 1830
Acrobate (l'), **953**, 1413
Act of violence, **1102**
Acteurs (les), **1331**, 1685
Action in the north Atlantic, *voir* Convoi vers la Russie
Actors Studio, 76, 197, 204, 1304, 1448, 1648, 1675
Ad Astra, **1831**
Adam, Alfred, 95, 660, 743, 1191, 1228, 1296, 1524, 1626
Adam and Evelyne, **1779**
Adam's rib, **409**
Adamo, Salvatore, 1412
Adams, Amy, 724, 745, 1353
Adams, Brooke, 1162
Adams, Edie, 1323
Adams, Jane, 1655
Adams, Julie, 116, 254, 402, 841
Adams, Maud, 255
Adar, Shulamit, 661
Adasinsky, Anton, 837
Addams, Charles, 518
Addams, Dawn, 1018
Addams family (the), **518**, 1789
Adde, Fabrice, 1398
Addy, Wesley, 200, 641, 939, 1090, 1121
Adelheid, **210**
Adieu aux armes (l'), **122**
Adieu Bonaparte, **716**
Adieu jeunesse, **239**
Adieu l'ami, **1368**
Adieu les cons, **1714**
Adieu ma belle, *voir* Murder, my sweet
Adieu ma concubine, **776**

Adieu mon salaud, *voir* Friends of Eddie Coyle (the)
Adieu Philippine, 166, **309**, 790
Adieu, plancher des vaches, **620**, 1318
Adieux (les), **345**
Adjani, Isabelle, 205, 221, 320, 424, 689, 847, 997, 1603
Adjuster (the), **1014**
Adjustment and work, **919**
Adler, Jay, 748
Adler, Luther, 98, 234, 1022, 1406, 1416, 1617
Adlon, Parcy, **1843**
Admirable Crichton (l'), 360, **434**
Adolphson, Edvin, **821**
Adoption, **1787**
Adorable voisine (l'), *voir* Bell, book and candle
Adorable menteuse, **1668**
Adorée, Renée, 278, 905
Adorf, Mario, 284, 405, 636, 689, 763, 877, 941, 1527, 1768, 1856
Adventures of baron Munchausen (the), 619, **1795**
Adventures of Robin Hood (the), *voir* Aventures de Robin des bois (les)
Adversaire (l') (Garcia), 115, **1202**
Adversaire (l') (Ray), **1399**
Advise & consent, **355**
Aelita, **1766**
Affaire Barbe-Bleue (l'), *voir* Bluebeard
Affaire Calas (l'), **483**
Affaire Cicéron (l'), **1014**
Affaire du courrier de Lyon (l'), **1701**
Affaire est dans le sac (l'), **1171**
Affaire Makropoulos (l'), *voir* Věc Makropulos
Affaire Mattei (l'), **1827**
Affaire Maurizius (l'), **638**
Affaire Nina B. (l'), **116**
Affaires sont les affaires (les), **1225**
Affairs of Anatol (the), **78**, 952, 1574
Affameurs (les), *voir* Bend of the river
Affleck, Ben, 1425
Affranchis (les), *voir* Goodfellas
Affreux, sales et méchants, **1060**
Afonso, Yves, 938, 1114, 1706
Afonya, **435**
African Queen, 875, 1584, **1733**
Aftenlandet, **1774**
After hours, **1311**
After life, **974**
Afterglow, **862**
Agantuk, **1274**
Agar, John, 230, 249, 480, 895, 938
Agatha, **1173**
Âge d'or (l'), 328, **1344**, 1436, 1591, 1711, 1780
Âge des illusions (l'), **1280**
Age & Scarpelli, 173
Age of consent, **216**, 453
Agent secret, *voir* Sabotage
Agent trouble, **880**
Agent X 27, 19, 64, **415**, 808, 980, 1052, 1261, 1508
Agnès de rien, **1193**
Agora, **251**, 1083
Aguirre ou la colère de Dieu, **93**
Ah ça ira, **1884**
Aherne, Brian, 931, 1229, 1311, 1372, 1574
Ahlstedt, Börge, 469, 1171
Ahmed, Riz, 1085
Ai no korīda, *voir* Empire des sens (l')
Aiello, Danny, 474
Aigle des mers (l'), *voir* Sea hawk (the)
Aigle vole au soleil (l'), *voir* Wings of eagles (the)
Ailes (les) (Chepitko), **1491**
Ailes du désir (les), *voir* Himmel über Berlin (der)
Ailes (les) (Wellman), *voir* Wings
Aimée, Anouk, 18, 225, 236, 252, 323, 578, 655, 752, 753, 819, 942, 1494, 1707
Aimée (l'), **793**, 814, 1230
Aimer, boire et chanter, **944**
Aimez-moi ce soir, *voir* Love me tonight
Aimos, Raymond, 68, 137, 176, 480, 659, 682, 708, 784, 1017, 1170, 1394, 1409, 1454
Aîné des Ferchaux (l'), **506**
Aïnouz, Karim, **968**
Ainsi va l'amour, *voir* Minnie and Moskowicz
Air Force, **978**
Airplane, **1421**
Akahige, *voir* Barberousse
Akai tenshi, *voir* Ange rouge (l')
Akasen chitai, *voir* Rue de la honte (la)
Akerman, Chantal, **362**, **553**, **765**, **1116**, **1796**, **1820**, **1877**
Akins, Claude, 836, 1057, 1322, 1341, 1345, 1586

Akutagawa, Hiroshi, 1715
Akutagawa, Ryūnosuke, 1617
Al-asfour, *voir* Moineau (le)
Al Capone, **1463**
Al Meliguy, Mahmoud, 754, 894, 1124
Alabama Hills, 20, 61, 172, 452, 556, 684, 728, 740, 797, 895, 939, 994, 1038, 1057, 1287, 1441, 1456, 1587, 1641
Àlamo, Roberto, 447
Alamo (the), 260, 912, **1141**
Alari, Nadine, 1449
Albatros (studio), 60, 161, 993, 1007
Albatros (l'), **406**, 967, 1534
Alberni, Luis, 1491
Albero degli zoccoli (l'), *voir* Arbre aux sabots (l')
Albert, Eddie, 635, 1347
Albertazzi, Giorgio, 1148
Albinoni, Tomaso, *voir* Giazotto, Remo
Albinus, Jens, 1406, 1476
Albright, Lola, 648
Alcover, Pierre, 1098, 1306, 1825, 1860
Alda, Alan, 245, 1061, 1192
Aldrich, Robert, **200**, **351**, **419**, **501**, **635**, **658**, **781**, **1057**, **1090**, **1106**, **1121**, **1339**, **1569**, **1599**, **1607**
Alekan, Henri, 1623
Aleksić, Dragoljub, 379
Alerme, André, 740, 899, 1191, 1224
Alerte aux Indes, *voir* Drum (the)
Alerte la nuit, *voir* Night key
Alessandrini, Gofreddo, **223**, **346**, **835**
Alexander's ragtime band, 1351, **1665**
Alexander, Jane, 1334
Alexander, Richard, 1417
Alexandra, **105**
Alexandre Nevski, 735, **1340**, 1467
Alexandrie, encore et toujours, **363**, 372, 1124, 1214
Alexandrie, pourquoi ?, **1124**, 1214
Alexandrov, Grigori, **1442**
Alfa, Michèle, 1662
Alfaiate, Crista, 1253
Alfa tau, **105**
Alfred Hitchcock presents, 72, 483, 946, 1607
  I, **1089**, 1220
  II, **1102**
  III, 331, **1256**
  IV, **196**
  V, **331**
  VI, **707**
  VII, 246, **707**
Alfred Hitchcock hour (the)
  I, **1607**
  II, **483**
  III, **1220**
Alfredson, Daniel, **1879**
Alfredson, Thomas, **499**
Alias Nick Beal, **344**
Alibi (l'), **520**
Alice (Allen), **55**, 160
Alice (Švankmajer), **143**, 371, 1246, 1411
Alice doesn't live here anymore, **924**
Alice in Wonderland (Burton), **1672**
Alice in Wonderland (Disney), 569, **1093**, 1411, 1672
Alice's restaurant, **1346**
Alidosti, Taranesh, 861, 1774
Alien, 15, **540**, 1351, 1356, 1478
Aliens, **15**, 540, 940, 1356, 1478
Alien³, **1356**, 1478
Alien : resurrection, **1478**
All about Eve, *voir* Ève
All I desire, **624**
All or nothing, **637**
All quiet on the western front, *voir* À l'ouest rien de nouveau
All that heaven allows, 14, 200, 506, **606**, 1092, 1293, 1834
All that money can buy, **169**
All the king's men, **665**
All the marbles, **351**
All the night long, **439**
All the president's men, *voir* Hommes du président (les)
All this, and heaven too, **915**
Allain, Valérie, 1691
Allégret, Marc, **212**, **237**, **590**, **784**, **1121**, **1385**
Allégret, Yves, **222**, **524**, **718**, **1027**, **1293**, **1704**
Allemagne, année zéro, 524, **1152**, 1585
Allemagne en automne (l'), **57**
Allemagne mère blafarde, **1435**
Allen, Corey, 538
Allen, Gracie, 213, 360, 922
Allen, Karen, 617, 1068, 1752
Allen, Lewis, **543**, **826**

Allen, Nancy, 466, 507, 779, 1198
Allen, Patrick, 41
Allen, Penelope, 1117
Allen, Woody, **55**, **77**, **116**, **136**, **152**, **185**, 195, **459**, **474**, **746**, **796**, **813**, **828**, **856**, **887**, **969**, **1061**, **1142**, **1192**, **1235**, **1284**, **1300**, **1457**, **1465**, **1482**, **1618**, **1685**, **1742**, 1802, **1823**, **1842**, **1843**
Allerson, Alexander, 1515
Allez coucher ailleurs, *voir* I was a male war bride
Allez France, **830**
Allgood, Sara, 171, 282, 719, 1094, 1448
Alliance cherche doigt, **370**
Allin, Alex, 1007
Allio, René, 25, **341**, 690, **712**, **932**, **1134**, **1246**, **1684**, 1744
Allister, Claud, 1504
Allô Berlin ? Ici Paris, **304**
Allô... brigade spéciale, *voir* Experiment in terror
Allonsanfàn, 260, 830, **1620**
Allyson, June, 1146, 1376, 1881
Almanach d'automne, **998**
Almássy Albert, Éva, 31
Almendros, Néstor, 1162
Almirante, Luigi, 1402
Almodóvar, Pedro, **25**, **64**, 146, **186**, **194**, **372**, **415**, **447**, **603**, **680**, **854**, **928**, **1077**, 1108, **1110**, **1125**, **1163**, **1229**, **1289**, 1339, 1590, **1624**, **1761**
Aloïs Nebel, **1186**
Along the great divide, **895**
Alonso, Chelo, 1376
Alonso, Ernesto, 473
Alouette, je te plumerai, **1691**
Alouettes, le fil à la patte, **203**
Alpeis, **291**
Alphaville, **389**, 651, 1005, 1325, 1809
Alsina (Hôtel), 195, 574, 1255
Altman, Robert, 63, **89**, **99**, **233**, **264**, 301, 392, **397**, **463**, **756**, 772, **794**, **849**, **856**, **989**, **1020**, **1063**, **1068**, **1315**, 1573, **1661**, 1662, **1669**, **1786**, 1800, **1828**, 1853, 1854
Alton, John, 6, 520, 779, 891, 1754
Alvaro, Anne, 664
Alwyn, William, 1318
Amadeus, 972, **1582**
Amadis, Said, 309
Amalric, Mathieu, 207, 344, 376, 749, 814, **943**, 1230, 1237, 1318, 1383, 1418, 1424, 1538, 1604, 1738, 1751, **1784**, 1845
Amann, Betty, 962
Amant de cinq jours (l'), **502**
Amants (les), **1493**
Amants crucifiés (les), **611**, 679
Amants de la nuit (les), *voir* They live by night
Amants de Vérone (les), **753**
Amants diaboliques (les), *voir* Ossessione
Amants du Capricorne (les), *voir* Under Capricorn
Amants du Pont-Neuf (les), 563, **1720**
Amants passionés (les), *voir* Passionate friends (the)
Amants réguliers (les), **439**
Amarcord, 535, 1124, 1136, **1222**, 1410
Amateur (l'), **1486**
Amato, Jean-Marie, 1252
Ambler, Eric, 551, 1107
Ambre, *voir* Forever Amber
Ameche, Don, 382, 795, 1202, 1351, 1416, 1665
Amédée, 39
Amenábar, Alejandro, **251**, **1770**, **1792**, **1850**
Amère victoire, **1004**
America, America, 818, **984**
American beauty, **534**
American gangster, **1843**
American madnes, **1415**
Americana, 187, 269, 270, 282, 420, 1059, 1428, 1634
Americanization of Emily (the), **852**, 1809
Ames, Leon, 90, 234, 418, 485, 1250, 1362, 1629, 1666
Ames, Robert, 260
Âmes à la mer, *voir* Souls at sea
Âmes fortes (les), **802**, 1040, 1669
Âmes libres, *voir* A free soul
Âmes mortes (les), 338, **391**, 1252
Âmes perdues, *voir* Anima persa
Ami américain (l'), **1037**
Ami de mon amie (l'), **902**, 1539
Amiche (le), **1687**
Amici miei, 911, 1168, 1701
I, **605**, 1804

II, **216**
III, **1512**
Amiot, Paul, 1566
Amiranashvili, Amiran, 376, 620, 656
Amis (les), **68**
Amont, Marcel, 1415
Amore in città (l'), 1559, **1856**
Amour (Haneke), **354**
Amour (Makk), *voir* Szerelem
Amour à la mer (l'), **1663**
Amour à mort (l'), 232, **1307**
Amour à vingt ans (l'), 1487
Amour avec des gants, *voir* Volere volare
Amour c'est gai, l'amour c'est triste (l'), 953, **1413**
Amour d'une femme (l'), 2, 382, 735, **1103**, 1276, 1616, 1643
Amour de Jeanne Ney (l'), **1716**
Amour de l'actrice Sumako, **1490**
Amour en fuite (l'), **1483**
Amour est plus froid que la mort (l'), **226**
Amour est une grande aventure (l'), *voir* Skin deep
Amour... et après (l'), *voir* Afterglow
Amour fou (l'), **1602**
Amour, l'après-midi (l'), **103**
Amour n'est pas un jeu (l'), *voir* In this our life
Amour par terre (l'), **53**
Amour poursuite (l'), *voir* Love at large
Amour, Velvet d', 328
Amoureux sont seuls au monde (les), **146**
Amours chiennes, **1019**, 1114, 1644
Amours d'Astrée et de Céladon (les), **1281**
Amours d'une blonde (les), **658**
Amours imaginaires (les), **275**
An affair to remember, **113**, 446, 806
An American in Paris, *voir* Un Américain à Paris
An american tragedy, 1039, **1773**
An american werewolf in London, *voir* Loup-garou de Londres (le)
An angel at my table, *voir* Un ange à ma table
An elephant standing still, **319**
Ana y los lobos, *voir* Anna et les loups
Ἀνάγκη, 851, 1867
Anatahan, **1223**
Anatomie d'un rapport, **1530**
Anatomie d'une chute, **1818**
Anatomy of a murder, 641, **1004**, 1593
Anaya, Elena, 447
Anciens de Saint-Loup (les), **79**
Anconina, Richard, 147, 1513, 1661
Ancre (Hôtel de l'), 56, 318
Andō, Sakura, 1797
And the pursuit of happiness, **346**
Anders, Glenn, 1612
Andersen, Hans Christian, 770, 818, 1322, 1499
Anderson, Edward, 63
Anderson, James, 570, 895, 1671
Anderson, Judith, 446, 626, 689, 853, 989, 1056, 1231, 1721
Anderson, Lindsay, **85**
Anderson, Michael, **1868**
Anderson, Michael J., 40, 1051
Anderson, Paul Thomas, **108**, **139**, **623**, **736**, **1140**, **1431**, **1441**
Anderson, Wes, **709**, **723**, **857**, **1088**, **1191**, **1528**, **1688**, **1690**, **1691**, **1792**
Anderson tapes (the), **1308**
Andersson, Bibi, 334, 341, 436, 463, 802, 1008, 1085, 1518, 1528, 1637, 1754, 1854
Andersson, Harriet, 86, 224, 329, 341, 469, 559, 698, 734, 1284, 1428, 1553
Andral, Paule, 1043, 1247
André, Gaby, 1495
André, Marcel, 82, 154, 703, 718, 778, 829, 1075, 1137
André, Michel, 1874
Andreï Roublev, **432**, 1227
Andréi, Frédéric, 188
Andreï, Yannick, **1871**
Andrésen, Björn, 110
Andress, Ursula, 623, 925, 1199, 1325
Andrews, Anthony, 1164
Andrews, Dana, 96, 237, 396, 443, 445, 565, 626, 739, 807, 1001, 1016, 1097, 1259, 1326, 1400, 1416
Andrews, Edward, 151, 174, 505, 809
Andrews, Harry, 132, 267, 329, 419, 619, 632, 819, 846
Andrews, Julie, 19, 178, 674, 808, 852, 1212, 1439, 1631
Andrews, Naveen, 591
Andrews, Tod, 128
Andrex, 4, 342, 421, 727, 937, 1044, 1306, 1665
Andréyor, Yvette, 1645

Androcles and the lion, 257, **336**
Andromeda strain (the), 513, **757**
Anémone, 607, 615, 733, 1149, 1643, 1666
Anet, Claude, 480, 1042
Ange blanc (l'), *voir* Night nurse
Ange bleu (l'), **132**
Ange de la rue (l'), *voir* Street angel
Ange des maudits (l'), *voir* Rancho notorious
Ange et la femme (l'), **1848**
Ange exterminateur (l'), 1465, **1591**
Ange ivre (l'), **451**, 503, 533, 1088, 1588, 1726
Ange noir (l'), *voir* Black angel
Ange rouge (l'), **127**, 789, 876
Angel, **79**
Angel face, **90**, 1060
Angel in exile, **1802**
Angèle, **1665**, 1667
Angeli, Pier, 1448
Angélique, marquise des anges, 506
Angelo, Jean, 161, 734, 1007, 1111, 1632, 1645
Angelo bianco (l'), **1269**, 1464
Anges aux figures sales (les), **1718**
Anges de l'Enfer (les), *voir* Hell's angels
Anges déchus (les), **1350**
Anges du péché (les), **1009**
Anges marqués (les), *voir* Search (the)
Anglade, Jean-Hugues, 221, 1841
Anglaise et le duc (l'), **348**
Angoisse, *voir* Experiment perilous
Angst, *voir* Peur (la)
Anguille (l'), *voir* Unagi
Aniki Bóbó, **193**, 1081
Aniki, mon frère, **1405**
Anima persa, **260**
Animal crackers, **884**
Ankrum, Morris, 299, 853, 895, 1339, 1485, 1497, 1619
Ann-Margret, 1366
Anna et les loups, **715**, 1691
Anna Karenina, **754**
Annabella, 247, 421, 458, 828, 841, 1017, 1394, 1813, 1825
Annakin, Ken, **882**, **1508**
Annaud, Jean-Jacques, **17**, **614**, **1066**, **1856**
Anne Boleyn, **580**
Anne of the Indies, **1622**
Anneaux d'or (les), *voir* Golden earrings (the)
Année de tous les dangers (l'), **248**
Année dernière à Marienbad (l'), 721, 1138, **1148**, 1201
Année des treize lunes (l'), **927**, 981
Année du Dragon (l'), **1842**
Années déclic (les), **1354**
Années difficiles (les), 964, **1117**
Annette, **1832**
Annie Hall, **116**
Annonces matrimoniales, *voir* Visita (la)
Another part of the forest, **1800**
Another woman, **1235**
Another year, **785**
Anouilh, Jean, 207, **282**, 869
Ansatsu, **1661**
Anscochrome, 541, 794
Anspach, Susan, 721
Antichrist, **1791**
Antoine, André, **297**, **712**
Antoine et Antoinette, **107**
Antoine et Colette, 1255, **1487**
Antonelli, Laura, 312, 750, 1545, 1781
Antonio, Lou, 984
Antonio das Mortes, 423, **1564**
Antonioni, Michelangelo, 70, 173, 243, **250**, 284, **358**, **512**, **622**, **655**, **863**, 888, 1376, **1410**, **1517**, **1545**, **1684**, **1687**, 1822, **1856**
Antonutti, Omero, 468, 830, 1526
Antonythasan, Jesuthasan, 744
Anys, Georgette, 360, 586
Anzukko, **1880**
Aoki, Tomio, 366, 609, 1263
Aoyama, Shinji, **489**
Apache, *voir* Bronco Apache
Apache drums, **239**
Aparajito, 1390, **1743**
Aparicio, Rafaela, 468, 715, 1691
Aparicio, Yalitza, 1153
Apartment (the), **81**, 497, 1301
Apocalypse now, 158, 663, 1599, **1722**, 1750, 1831
Apollinaire, Guillaume, 27, 91, 410, 479, 528, 606, 1230, 1337, 1360, 1424, 1613
Appartement des filles (l'), **1244**
Appât (l') (Mann), *voir* Naked spur (the)
Appât (l') (Tavernier), **564**
Appelez Northside 777, **423**
Apportez-moi la tête d'A. García, *voir* Bring me the head of Alfredo Garcia

Apprenti salaud (l'), **787**
Après la pluie, **971**
Après la pluie le beau temps, *voir* Don't change your husband
Après la répétition, **130**, 271, 469
Après la tempête, **371**
Après la vie, **1172**
Après-midi d'un tortionnaire (l'), **369**
Après notre séparation, **717**
Apted, Michael, **1173**, **1614**, **1768**
Apur sansar, 1390, **1743**
Aquistapace, Jean, 826
Arabesque, **547**
Aragon, Louis, 507, 1239
Araignées (les), 211, **1098**
Araignées de la nuit (les), **1831**
Araki, Ichirō, 892
Aranguren, Sonsoles, 468
Ararat, **1662**
Aratama, Michiyo, 593, 642, 663, 1047, 1048, 1655, 1857
Arbre aux sabots (l'), 308, **519**, 769
Arbre de vie (l'), *voir* Tree of life (the)
Arbre du désir (l'), **1545**
Arcand, Denys, **76**, **951**, 1136, **1361**
Archangel, **563**
Arche russe (l'), **1392**
Archer, Anne, 1488
Ardant, Fanny, 51, 232, 432, 762, 1029, 1206, 1307, 1321, 1611, 1675, 1788, 1824
Arden, Eve, 1004
Arden, Robert, 981
Ardisson, Edmond, 826, 1306
Arditi, Pierre, 97, 207, 232, 365, 541, 762, 859, 880, 1257, 1307, 1331
Arenas, Reinaldo, 815
Arenas, Rosita, 577
Arènes sanglantes, *voir* Blood and sand
Arestrup, Niels, 50, 191, 705, 765, 1343, 1358
Argent (l') (Bresson), **405**
Argent (l') (L'Herbier), 1710, **1860**
Argent de la vieille (l'), *voir* Scopone scientifico (lo)
Argent de poche (l'), **983**, 1856
Argento, Dario, **689**, 1080, **1175**, **1412**, 1532, **1665**
Argo, Victor, 764, 771, 1142, 1311, 1732
Ariane, *voir* Love in the afternoon
Ariane (actrice), 1842
Ariel, **1359**
Arigatō-san, **574**, 1170
Arima, Ineko, 78, 640, 685, 1858
Arioli, Emanuele, 1771
Arise, my love, **363**
Arizona Junior, *voir* Raising Arizona
Arlaud, Swann, 1262, 1788, 1818
Arlen, Richard, 857, 1868
Arlésienne (l'), **1385**
Arletty, 55, 342, 421, 558, 1013, 1146, 1489, 1595, 1709, 1747
Arliss, Leslie, **545**, **1179**, **1687**
Armadillo, 101, **1280**
Armaguedon, **1120**
Armand, Raymond, 99
Armanet, Juliette, 1404
Armata Brancaleone (l'), **1430**, 1720
Arme à gauche (l'), **500**
Armée (l'), **193**, 327, 746, 907, 928, 1438, 1439, 1741
Armée de l'Empereur s'avance (l'), **587**, 1052
Armée des douze singes (l'), *voir* Twelve monkeys
Armée des ombres (l'), **1352**
Armendáriz, Pedro, 230, 330, 351, 577, 625, 1278, 1347, 1538, 1690, 1729
Armoire volante (l'), 91, **629**
Armontel, Roland, 505, 741, 1367
Armored car robbery, **1166**
Armstrong, Alun, 1584
Armstrong, Jesse, **1885**
Armstrong, Louis, 866, 1881
Armstrong, R. G., 952, 1675, 1682
Armstrong, Robert, 27, 1142
Army of one, **638**
Arnaque (l'), 1460
Arnaqueur (l'), *voir* Hustler (the)
Arnaqueurs (les), *voir* Grifters (the)
Arno, Sig, 687
Arnold, Andrea, **1104**, **1735**
Arnold, Edward, 147, 169, 229, 321, 648, 1424, 1491, 1508
Arnold, Jack, **684**, **841**, **1369**, **1391**, **1632**
Arnold, Marcelle, 1252
Arnoul, Françoise, 441, 595, 1611, 1647, 1668, 1771, 1866
Arnoux, Robert, 789, 829
Arnt, Charles, 576
Aronofsky, Darren, **25**, **838**, **1207**

Arquette, Patricia, 1258, 1586
Arquette, Rosanna, 44, 284, 1311
Arrangement (the), **818**
Arriaga, Guillermo, 227, 1019, 1114, 1644
Arrière-pays (l'), **386**
Arrighi, Nike, 599, 1209
Arrival, **724**
Arsan, Emmanuelle, 513
Arsenic and old lace, 707, 1256, **1259**
Art d'être aimée (l'), **277**
Artaud, Antonin, 247, 703, 1048, 1137, 1247, 1306, 1535, 1860, 1866
Arthur, Jean, 147, 555, 648, 664, 898, 988, 1132, 1291, 1314, 1338, 1491, 1585
Artist (the), **179**, 731
As d'Oxford (les), **1669**
As de pique (l'), **1406**
Asano, Tadanobu, 948, 972, 1298, 1513, 1610
Asaoka, Ruriko, 918, 1104
Ascaride, Ariane, 1658
Ascenseur pour l'échafaud, **458**, 715
Ascension (l'), **1625**, 1827
Ashbrook, Dana, 1051
Ashby, Hal, **39**, **1445**
Ashcroft, Peggy, 314, 1324
Asher, Jane, 1136
Ashida, Shintsuke, 127
Ashley, Ray, **1514**
Aslan, Grégoire, 981, 1069, 1648, 1773
Asō, Kumiko, 6
Aspen, **922**
Asphalt jungle (the), 87, 412, **471**, 1413
Asphalte, **962**
Asquith, Anthony, **73**, **931**, **1150**, 1345, **1414**, **1667**
Assassin (l'), **1455**
Assassin habite... au 21 (l'), **574**, 1000, 1662
Assassin sans visage (l'), *voir* Follow me quietly
Assassinat, *voir* Ansatsu
Assassinat du Père Noël (l'), **142**, 343, 723
Assassin(s), **1295**
Assassins du dimanche (les), **1874**
Assassins et voleurs, **473**
Assaut, **477**
Assayas, Olivier, **603**, **1006**, 1770
Asso, Pierre, 483, 1128, 1215
Association criminelle, *voir* Big combo (the)
Assommoir (le), **976**
Assurance sur la mort, *voir* Double indemnity
Asta (chien), 185, 418, 1182, 1305, 1362
Astaire, Fred, 140, 474, 838, 1250, 1429, 1628, 1656, 1836, 1848
Aster, Ari, **364**, **1819**, **1835**
Asther, Nils, 1169, 1637
Asti, Adriana, 218, 479, 517, 531, 611, 1174
Astor, Junie, 91, 290, 347, 993, 1756
Astor, Mary, 32, 143, 260, 687, 781, 795, 1027, 1102, 1248, 1523, 1651
At Berkeley, **1550**
Atalante (l'), **56**, 318, 579
Atherton, William, 1462
Atika, Aure, 309, 1343, 1432
Atiyah, Edward, 1857
Atkine, Féodor, 854, 913, 1483, 1492, 1694
Atkinson, Ashlie, 532
Atkinson, Dorothy, 887
Atkinson, Rowan, 928, 981, 1854
Atlantic City, 1436, **1638**
Atlantide (l') (Feyder), **1111**, 1632
Atlantide (l') (Pabst), 965, **1632**
Atlantique, latitude 41°, *voir* A night to remember
Atonement, **1678**
Attache-moi, **1289**, 1540
Attack, **635**, 1055
Attal, Henri, 550, 1362
Attanasio, Ugo, 215
Attaque de la malle-poste (l'), *voir* Rawhide
Attenborough, Richard, **158**, 171, 439, 443, 513, 657, 885, 1109, **1366**, 1430, 1680
Attente des femmes (l'), **318**
Attila Marcel, **301**
Atwill, Lionel, 70, 126, 213, 492, 652, 732, 980, 982, 991, 1112, 1424, 1486, 1574
Atwood, Margaret, 1864
Au bonheur des dames (Cayatte), **764**
Au bonheur des dames (Duvivier), **148**
Au bord de la mer bleue, **433**, 1156, 1484
Au bout de la nuit, *voir* Something wild (Garfein)
Au cœur de la nuit, *voir* Dead of night
Au cœur du mensonge, **206**
Au-delà des collines, **1368**
Au delà des grilles, **508**
Au-delà des montagnes, **332**
Au-dessous du volcan, *voir* Under the volcano
Au feu les pompiers, 198, **256**, 658, 1406

Au fil de l'eau, *voir* House by the river
Au fond de mon cœur, *voir* Deep in my heart
Au grand balcon, **1531**
Au gré du courant, **930**
Au hasard Balthazar, **481**, 798, 1606, 1709, 1871
Au loin s'en vont les nuages, **679**, 732, 1340
Au nom de la loi (Germi), *voir* In nome della legge
Au nom de la loi (Tourneur), **588**
Au nom du pape-roi, **187**
Au nom du père, **1382**
Au nom du peuple italien, 135, **1076**
Au pan coupé, **441**, 814, 1344
Au revoir là-haut, 537, **705**
Au revoir les enfants, **450**, 458, 1731
Au royaume des cieux, **739**
Au service secret de sa majesté, **471**, 747, 1131, 1581
Au seuil de la vie, *voir* Nära livet
Au travers des oliviers, **963**, 966
Aube de la famille Ōsone (l'), 193, **746**, 907
Auber, Brigitte, 395, 467, 1296
Auber, Daniel-François-Esprit, 1640
Auberge rouge (l'), **96**
Auberjonois, René, 397, 756, 1315, 1786
Aubry, Cécile, 144, 390
Auclair, Michel, 82, 280, 390, 844, 1221, 1379, 1628, 1754, 1771, 1793
Auden, W. H., 928
Audiard, Jacques, **52**, **272**, **512**, **580**, **744**, 997, **1085**, **1343**, **1358**, **1590**, **1767**, 1775, **1845**
Audiard, Michel, 41, 280, 289, 360, 382, 397, 518, 743, 997, 1026
Audiberti, Jacques, 52, 135, 257, 621, 721, 793, 1096, 1100, 1137, 1228, 1565, 1610, 1783, 1862
Audience (l'), **1848**
Audition, **1841**
Audley, Maxine, 453, 1451, 1517
Audran, Stéphane, 38, 159, 251, 353, 477, 511, 550, 562, 605, 681, 711, 847, 997, 1084, 1123, 1127, 1244, 1309, 1348, 1456, 1839, 1857
Audret, Pascale, 963, 1708, 1773
Audry, Jacqueline, 212, **741**, **1405**, 1744, **1861**
Auer, Mischa, 91, 147, 547, 981, 1294, 1336
Auger, Claudine, 132, 182, 1447, 1569
Augustin, **1814**
Auld lang syne, 696, 790, 1588
Aumont, Jean-Pierre, 68, 343, 421, 456, 458, 548, 599, 694, 1288, 1771
Aumont, Michel, 510, 614, 1207, 1362, 1389, 1641
Aumont, Tina, 552, 694, 842, 1720, 1870
Aurel, **1776**
Aurel, Jean, **1143**
Aurenche, Jean, 49, 685, 1228, 1272
Auric, Georges, 82, 628, 773, 1398, 1754
Aurore (l'), *voir* Sunrise
Austen, Jane, 761, 772, 1135, 1588, 1829, 1835
Austin, Jerry (nain), 1476
Austin Powers, **341**, **742**, 1352, **1438**
Autant-Lara, Claude, **50**, **92**, **96**, **224**, **253**, **442**, **586**, **744**, **899**, **1053**, **1272**, **1382**, 1645, **1701**, 1744, **1747**
Autant en emporte le vent, *voir* Gone with the wind
Auteuil, Daniel, 221, 460, 762, 999, 1202, 1206, 1232, 1451, 1624, 1808
Autobiographie d'une princesse, 42, **1641**
Autopsie d'un meurtre, *voir* Anatomy of a murder
Autour de L'argent, **1860**
Autour de minuit, *voir* Round midnight
Auto rouge (l'), **1512**
Autran, Paolo, 1484
Autre (l'), *voir* Other (the)
Autre côté de l'espoir (l'), **713**
Autres (les), *voir* Others (the)
Aux deux colombes, **909**
Aux petits bonheurs, **1666**
Aux postes de combat, *voir* Bedford incident (the)
Aux sources du Nil, *voir* Mountains of the Moon
Avant de t'aimer, *voir* Not wanted
Avant la nuit, *voir* Before night falls
Avant le déluge, **1132**
Avant que j'oublie, **840**, 1161
Avanti , **505**
Avatar, **940**, 1294
Avati, Pupi, **330**, **628**, **1080**
Ave César, *voir* Hail Caesar
Avec le sourire, **1079**
Avengers (the), 471, 1040, **1131**, 1222

Aventure au Sahara, **827**
Aventure d'une nuit (l'), *voir* Remember the night
Aventure de Catherine C., **432**
Aventure de madame Muir (l'), *voir* Ghost and Mrs. Muir (the)
Aventure vient de la mer (l'), *voir* Frenchman's creek
Aventures d'Ivan Tchonkine (les), **868**
Aventures de Don Juan (les), **1476**
Aventures de Pinocchio (les), **405**, 1246
Aventures de Robert Macaire (les), **1007**
Aventures de Robin des Bois (les), 85, 202, **453**, 1070, 1178
Aventures de Robinson Crusoé (les), *voir* Robinson Crusoe
Aventures de Sherlock Holmes (les), **493**
Aventures de Tintin (les), **1079**, 1203
Aventures du capitaine Wyatt (les), *voir* Distant drums
Aventures en Birmanie, *voir* Objective, Burma
Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec (les), **1538**
Aventures extraordinaires de Mister West (les), **476**
Aventures fantastiques, 619, **1787**
Aventures fantastiques du baron de Munchausen (les), *voir* Münchhausen
Aventurier du Rio Grande (l'), **625**
Aventurier du Texas (l'), **165**
Aventuriers (les), **184**
Aventuriers de l'arche perdue (les), *voir* Indiana Jones I
Averty, Jean-Christophel, **670**, **1323**
Avery, Tex, 90, 687, **1759**
Aveu (l') (Sirk), *voir* Summer storm
Aveux d'un espion nazi (les), *voir* Confessions of a nazi spy
Aviator, **245**, 1431
Avida Dollars, *voir* Dalí, Salvador
Avida, **328**
Avril, 186, 1533, **1625**
Avril et le monde truqué, **387**
Avron, Philippe, 1693
Avventura (l'), **512**
Avventuriera del piano di sopra (l'), **439**
Awashima, Chikage, 642, 790, 1357, 1814, 1846
Awful truth (the), **1182**
Axel, Gabriel, **251**
Axton, Hoyt, 1351
Ayckbourn, Alan, 541, 944, 1257
Aylmer, Felix, 77, 565, 632, 1179, 1245, 1265, 1619
Aymé, Jean, 487, 1096
Aymé, Marcel, 586, 1121, 1346
Ayres, Lew, 262, 355, 1094, 1468
Azabal, Lubna, 1252
Azaïs, Paul, 1373
Azéma, Sabine, 97, 207, 232, 537, 541, 683, 859, 944, 1207, 1211, 1257, 1307, 1374
Azmi, Shabana, 657
Aznavour, Charles, 225, 578, 803, 831, 1531, 1565, 1662, 1856

Baas, Balduin, 1342
Bab el hadid, *voir* Gare centrale
Babe, **1450**, 1714
Babe, pig in the city, **1714**
Babe, Fabienne, 286
Babel, **1644**
Babel, Isaac, 811
Babes on Broadway, 841
Babilée, Jean, 1848
Babluani, Géla, **767**
Baby doll, **65**, 514, 734, 1636, 1810
Baby face, **1204**
Bacall, Lauren, 14, 29, 149, 265, 463, 671, 1303, 1326, 1390, 1428, 1477, 1573, 1854
Baccara, **703**
Bacchelli, Riccardo, 1275
Bach, Christoph, 1006
Bach, Jean-Sébastien, 1039
Bachelet, Pierre, 614
Back street, **1802**
Backlash, **112**
Backus, Jim, 336, 538, 637, 747
Backy, Don, 1833
Baclanova, Olga, 147, 577, 1672, 1793
Bacon, Irving, 229
Bacon, Kevin, 1035
Bacon, Lloyd, **217**, **508**, **758**, **1177**, **1483**
Bacri, Jean-Pierre, 97, 430, 664, 797, 1175, 1452
Bacurau, **1719**
Bad and the beautiful (the), *voir* Ensorcelés (les)

Bad boy Bubby, **1445**
Bad day at Black Rock, 807, **1038**
Bad influence, **719**, 1302
Bad lieutenant, 1120, **1732**
Bad seed (the), 1607, **1729**
Bad timing, **898**
Badalamenti, Angelo, 40, 162
Baddeley, Hermione, 882, 1110, 1680
Badel, Pierre, **1407**
Badger, Clarence G., **303**
Badham, Marie, 646
Badie, Laurence, 3, 39, 1252, 1724
Badlanders (the), **412**
Badlands, **408**, 814
Baez, Joan, 198
Bagarres, **1267**
Bagdad café, **1843**
Bai, Yang, 621
Baie des Anges (la), **554**
Bailey, Marion, 366, 637, 887
Bailey, Pearl, 826
Baïonnette au canon, **46**
Baiser du tueur (le), *voir* Killer's kiss
Baisers volés, 195, **1255**
Baishō, Mitsuko, 999, 1736
Bajor, Michal, 607, 857, 876
Baker, Art, 1659
Baker, Carroll, 65, 645, 1461, 1810
Baker, Diane, 336, 1313, 1579
Baker, Dylan, 1655
Baker, Fay, 609
Baker, Joe Don, 76, 146, 253, 1087, 1359
Baker, Joséphine, 276
Baker, Kathy, 1316
Baker, Lenny, 834
Baker, Roy ward, **662**
Baker, Stanley, 138, 190, 398, 518, 841, 1156, 1327, 1619, 1768
Bakshi, Ralph, **1144**
Bakumatsu taiyōden, 187, **775**, 879, 1059, 1298, 1661
Bakushū, **1357**
Báky, Josef von, **859**
Bal (le), **1503**
Bal des maudits (le), **1703**
Bal des pompiers (le), **789**
Bal des vampires (le), **470**, 748
Balaban, Bob, 709, 1020, 1565
Balabanov, Alexeï, **215**, **378**, **572**, **945**, **1367**
Balade sauvage (la), *voir* Badlands
Baladucco, Michael, 263
Balanta, **693**
Balasko, Josiane, 733, 811, 1262, 1331, 1373, 1389, 1481, 1717
Balatov, Nikolaï, 287, 1160
Balázs, Béla, **1685**
Balcon, Michael, 474, 1394
Baldwin, Alec, 245, 528, 1673
Baldwin, William, 1470, 1866
Bale, Christian, 80, 244, 300, 702, 886, 1133, 1430
Balestri, Andrea, 405
Balfour, Betty, 1710
Balfour, Katharine, 984
Balibar, Jeanne, 482, 529, 1738, 1784, 1789
Balin, Mireille, 716, 1042, 1096, 1293, 1380, 1467
Bálint, András, 1280, 1460
Ball, Lucille, 404, 910, 1216, 1495, 1659
Ball of fire, **1259**, 1420
Ballad of Buster Scruggs (the), **1700**
Ballad of Cable Hogue (the), **1282**
Ballade de Bruno (la), *voir* Stroszek
Ballade de Narayama (la) (Imamura), **149**, 1025, 1389
Ballade de Narayama (la) (Kinoshita), 149, **1389**, 1551
Ballade du soldat (la), **130**
Ballard, J. G., 44, 244
Ballet, **1554**
Ballets écarlates (les), **1831**
Ballon rouge (le), **1762**
Balmer, Jean-François, 545, 592, 1013
Balpêtré, Antoine, 50, 122, 135, 154, 722, 844, 1009, 1026, 1132, 1578, 1762, 1846
Balsam, Martin, 138, 250, 377, 622, 837, 1036, 1127, 1308, 1463, 1474, 1737, 1746
Balthus, 315, 1029, 1643
Balutin, Jacques, 1045, 1804
Balzac, Honoré de, 89, 154, 339, 359, 714, 898, 931, 1126, 1224
Balzac et la petite tailleuse chinoise, **536**
Bambi, **283**
Bán, János, 536
Ban, Junzaburō, 491
Banco à Las Vegas, *voir* Silver bears
Bancroft, Anne, 346, 601, 679, 859, 1066, 1209, 1820

Bancroft, George, 64, 477, 1338, 1672, 1718, 1842
Bancs publics, **1389**
Band of angels, **47**, 791
Band wagon (the), *voir* Tous en scène
Bande à part, **1239**, 1505
Bande des quatre (la), **1627**
Bandera (la), 508, **1017**, 1256, 1389, **1844**
Banderas, Antonio, 64, 186, 372, 447, 806, 1110, 1289
Bandido, **1830**
Bandit (le), *voir* Naked dawn (the)
Bandito (il), **857**
Bandits, bandits, *voir* Time bandits
Banerjee, Ajit, 1767
Banerjee, Victor, 214, 1324
Bang, Claes, 1832
Bangiku, **1414**
Banionis, Donatas, 1015
Bank dick (the), *voir* Mines de rien
Bank holiday, **1633**
Bankhead, Tallulah, 1742
Banks, Jonathan, 1852
Banks, Leslie, 447, 503, 670, 682, 864, 885, 889, 1245, 1510, 1686
Bánky, Vilma, 795
Bannen, Ian, 419, 484, 606, 819, 1433, 1768
Bannerjee, Haradhan, 906, 1359, 1767
Bannerjee, Karuna, 1390, 1743
Banni des îles (le), *voir* Outcast of the islands
Bannie du foyer, *voir* Tormento
Bannissement (le), **915**
Banshees of Inishferin, **935**
Banshun, 1010, **1213**
Banzie, Brenda de, 8, 929, 1561, 1659
Baquet, Maurice, 482, 520, 557, 993, 1549, 1829
Bär, Harry, 1682
Barabbas, **132**
Baragrey, Joseph, 1242
Baranovskaïa, Vera, 1160
Baratier, Jacques, **257**, **705**, **721**, **1137**, **1364**
Barbara, **1784**
Barbarosa, **164**
Barbary coast, **1456**
Barbé, Marc, 497, 688, 1470, 1774, 1820
Barbe à papa (la), *voir* Paper moon
Barbe-Noire, **20**
Barber (the), **226**
Barberousse, **503**, 971, 1120, 1527
Barbie, Klaus, 46, 450, 557, 1034, 1304
Barbier, Christian, 1352, 1757
Barbier-Krauss, Charlotte, 712, 1265
Barbier de Sibérie (le), **1371**
Barbosa, Felipe, **1370**
Barbouth, Joël, 911
Barbouzes (les), **41**
Barbusse, Henri, 754, 1201
Barcis, Artur, 117, 876
Bardèche, Maurice, 946, 1155, 1340
Bardelys the magnificient, **977**
Bardem, Javier, 309, 526, 815, 833, 1077, 1094, 1457
Bardem, Juan Antonio, **342**, **1701**, 1837
Bardini, Aleksander, 876
Bardot, Brigitte, 42, 92, 111, 225, 543, 950, 1390, 1428, 1864
Bardou, Camille, 60, 161
Barefoot contessa (the), 1288, **1732**
Barfly, **914**
Barge, Paul, 1187
Bargen, Daniel von, 263
Baring, Norah, 918, 931, 1414
Barma, Claude, **704**, **889**, 1349
Barner, Ivan, 1423
Barnes, Binnie, 926
Barnes, George, 1419, 1740
Barnet, Boris, 223, **259**, 287, 316, **433**, 476, **680**, **1303**, **1484**
Barnett, Vince, 422, 530, 1443
Barocco, **1603**
Baron Cohen, Sacha, 532, 736, 1326, 1673
Baron de Crac (le), **619**, 1795
Baron de l'Arizona (le), **81**, 1033
Baron fantôme (le), **1224**
Baron Prášil, *voir* Baron de Crac (le)
Baroncelli, Jacques de, **898**, **1115**
Baronne de minuit (la), *voir* Midnight
Baroux, Lucien, 703, 727, 1407, 1475, 1817
Barr, Jean-Marc, 431, 606, 616, 646, 1406, 1477
Barrat, Robert, 254, 761, 1157, 1204, 1436, 1644
Barrault, Jean-Louis, 26, 155, 195, 292, 784, 1013, 1098, 1238, 1441, 1489
Barrault, Marie-Christine, 103, 312, 361, 747, 973, 1142, 1247, 1634
Barravento, **897**

Barreto, Lima, **105**
Barrett, Edith, 514, 1025, 1490
Barrett, Vince, 332
Barrette, Yvon, 1518
Barrie, J. M., 434, 569
Barrier, Maurice, 537, 614, 1066, 1230
Barrière de chair (la), **1155**
Barry, Joan, 946
Barry, John, 178
Barry, **1849**
Barry Lyndon, 237, **403**, 476, 961, 1124, 1543
Barrymore, Drew, 887
Barrymore, Ethel, 14, 19, 218, 568, 740, 901
Barrymore, John, 19, 438, 792, 795
Barrymore, John Drew, 445
Barrymore, Lionel, 19, 147, 265, 377, 379, 399, 431, 438, 652, 779, 792, 995, 1412, 1490, 1533, 1718
Barthelmess, Richard, 210, 249, 708, 988, 1157, 1169, 1799
Bartholomew, Freddie, 1412
Bartleby, **715**
Bartók, Béla, 1822
Bartok, Eva, 1343
Barton, Charles, **743**
Barton Fink, **1236**
Barzman, Ben, 612
Barzyk, Patricia, 647, 909, 1254, 1536, 1831, 1859
Bas-fonds (les) (Kurosawa), **527**, 993, 1134
Bas-fonds (les) (Renoir), 527, **993**, 1596
Bas-fonds de Frisco (les), *voir* Thieves' highway
Bas-fonds de Mexico (les), *voir* Salon Mexico
Bas-fonds new-yorkais (les), *voir* Underworld USA
Bas les masques, *voir* Deadline U. S. A.
Basehart, Richard, 6, 29, 39, 46, 145, 525, 609, 846, 1526, 1559, 1626
Bashō, Matsuo, 582
Bashung, Alain, 365
Basic instinct, **3**, 1866
Basic training, **1696**
Basinger, Kim, 6, 981, 997, 1589
Baskin, Richard, 301
Basler, Marianne, 381, 529, 1276, 1653
Bass, Saul, 158, 182, 355, 443, **575**, 826, 844, 993, 1004, 1017, 1036, 1054, 1561, 1580
Bassac, Robert, 1618
Bassermann, Albert, 339, 539, 595, 1322, 1670
Basset, Gaby, 522, 727
Bassilachvili, Oleg, 992
Bastos, Othon, 423, 1564
Bataille, Henry, 1181
Bataille, Sylvia, 195, 211, 557, 618, 1613, 1701
Bataille d'Alger (la), **1375**
Bataille de l'eau lourde (la), **1781**
Bataille de Naples (la), **259**, 837
Bataille de San Pietro (la), *voir* Battle of San Pietro (the)
Bataille du Rio de la Plata (le), **1656**
Bataille du rail (la), **1209**
Bataillon des sans-amour (le), *voir* Mayor of Hell (the)
Batalov, Nikolaï, 1766
Batcheff, Pierre, 161, 734, 784, 979, 1344
Bateau (le), *voir* Boot (das)
Bateau phare (la), *voir* Lightship (the)
Bateau pour les Indes, **1278**
Bates, Alan, 189, 902, 1020, 1045
Bates, Florence, 98, 1056
Batman, **6**, 901, 1127
Batman begins, **886**, 1430
Batman, le défi, *voir* Batman returns
Batman returns, 6, 901, **1127**, 1680
Battement de cœur, **347**
Battisti, Carlo, 539
Battle cry, **890**
Battle of San Pietro (the), 265, 313, **410**
Battle beyond the stars, **1793**
Battling Butler, **1501**
Bauchau, Patrick, 807, 1194, 1222
Baudelaire, Charles, 68, 351, 512, 900, 1316
Bauer, Steven, 686
Baugin, Lupin, 746
Baum, Vicky, 792, 858, 1797
Baumer, Jacques, 13, 55, 176, 674, 727, 931, 1062, 1225, 1631, 1704, 1826
Baur, Harry, 4, 142, 378, 646, 675, 860, 1043, 1062, 1121, 1373, 1389, 1562, 1740
Bausch, Pina, 23, 608, 1229
Bava, Mario, **641**, **722**, **1559**, **1604**, **1833**
Baxter, Alan, 115, 1500
Baxter, Anne, 118, 189, 490, 588, 872, 1155, 1229, 1287, 1326, 1341
Baxter, Deborah, 1174
Baxter, Vera Baxter, **1529**

Baxter, Warner, 547, 1177, 1418
Bayard, Micha, 70, 488, 552, 659, 669, 883, 1054
Bayat, Sareh, 1458
Baye, Nathalie, 9, 276, 599, 874, 909, 1013, 1096, 1158, 1219, 1350, 1401, 1465, 1823
Bazin, Hervé, 375, 578
Bazin, René, 375, 1735
Be happy, *voir* Happy-go-lucky
Beach, Adam, 1595, 1615
Beachhead, **1664**
Beach red, **836**, 1327
Beale, Simon Russell, 1541
Bean, **1854**
Béart, Emmanuelle, 51, 125, 349, 398, 425, 714, 999, 1688, 1865
Béart, Guy, 1708
Beat, Takeshi, *voir* Kitano, Takeshi
Beat the devil, **243**, 654, 1427
Beatles (the), 268, 286, 325, 463, 751, 1164, 1393
Beatrice Cenci, *voir* Château des amants maudits (le)
Beatty, Ned, 26, 233, 424, 507, 770, 1015, 1072, 1093, 1305, 1371
Beatty, Warren, 397, 1044, **1052**, 1238, 1307, 1462, 1637
Beau Brummell (le), **1639**
Beau fixe sur New York, 81, 173, **497**, 1348, 1675
Beau Geste, 798, **1256**
Beau is afraid, **1819**
Beau mariage (le), **53**, 1539
Beau-père, **1219**
Beau Serge (le), 138, **1628**
Beaudine, William, **101**, **1386**
Beaumarchais, Pierre-Augustin Caron de, 1252
Beauregard, Georges de, 1744
Beauvais, Frank, **634**, **1549**, **1777**
  Courts, **1549**, **1777**
Beauvois, Xavier, **271**, **1158**, 1666, 1854
Bécaud, Gilbert, 877, 941
Bechet, Sidney, 1165
Beck, Béatrix, 184
Beck, Pierre-Michel, 759
Becker, Harold, **1188**
Becker, Jacques, **22**, **30**, **107**, **177**, **522**, **716**, **770**, **998**, **1284**, **1296**, 1744
Becker, Wolfgang, **292**
Beckinsale, Kate, 1400
Becky Sharp, **1543**, 1644
Bedazzled, **1631**
Bedelia, Bonnie, 1201
Bedford incident (the), 522, **1746**
Bedlam, 778, **1487**
Bedos, Guy, 721, 1185, 1213, 1804
Bedos, Nicolas, **762**
Bedoya, Alfonso, 740, 779, 1316, 1456, 1538, 1802
Beer, Paula, 25
Beer barrel polka, 885, 1394, 1667
Beery, Wallace, 225, 293, 438, 699, 711, 718, 779, 792, 813, 932, 995, 1236, 1821
Beery Jr., Noah, 598, 690, 1513, 1568
Beethoven, Ludwig van, 219, 478, 805
Beetlejuice, **528**, 964, 1850
Before night falls, **815**
Before the devil knows you're dead, **1002**
Bégaudeau, François, 1077
Begley, Ed, 27, 208, 377, 598, 622, 795, 1400, 1413
Beguiled (the), *voir* Proies (les)
Beiderbecke, Bix, 1303, 1315
Beineix, Jean-Jacques, **188**, **1841**
Being John Malkovich, **1437**
Being there, **39**
Bejo, Bérénice, 179, 309, 337
Bel-Ami, **1122**
Bel Geddes, Barbara, 425, 812, 1256, 1526, 1561, 1651
Belafonte, Harry, 532, 826, 1413
Belaïeff, Olga, 1178
Belfast, Maine, **1551**
Belières, Léon, 624
Bell, James, 1007
Bell, Marie, 4, 741, 931
Bell, Monta, **1793**
Bell'Antonio (il), **107**
Bell, book and candle, **1469**
Bellamy, Ralph, 255, 337, 1182, 1239, 1589, 1739
Bellaver, Harry, 1496
Bellboy (the), **1501**
Belle, Annie, 1858
Belle Américaine (la), **1626**
Belle au bois dormant (la), *voir* Sleeping beauty

Belle aux cheveux roux (la), *voir* Red-headed woman
Belle de jour, 381, **1314**, 1861
Belle de Moscou (la), *voir* Silk stockings
Belle époque (la), **762**
Belle équipe (la), **176**
Belle espionne (la), *voir* Sea devils
Belle et la Bête (la), **82**, 550, 581, 718, 766, 841, 1316, **1461**, 1711
Belle et le clochard (la), *voir* Lady and the tramp
Belle noiseuse (la), **714**, 1627
Belle ténébreuse (la), *voir* Mysterious lady (the)
Bellemare, Pierre, 496, 672, 746, 922, 1694
Belles années (les), *voir* Cuore
Belles années de Miss Brodie (les), *voir* Prime of Miss Jean Brodie (the)
Belli, Agostina, 181, 1016
Belli, Giuseppe, 465, 1264
Bellini, Vincenzo, 1230
Bellissima, **1310**, 1579, 1624
Belloc Lowndes, Marie, 806, 914, 1094
Bellocchio, Marco, **503**, **655**, **1382**, **1686**, **1703**
Bellon, Loleh, 30, 1151
Bellon, Yannick, **1151**
Bells are ringing, **832**
Bells of St Mary (the), *voir* Cloches de Sainte-Marie (les)
Bellucci, Monica, 1813
Belly of an architect (the), *voir* Ventre de l'architecte (le)
Belly, Henri, 1284
Belmondo, Jean-Paul, 184, 209, 468, 506, 523, 602, 803, 925, 978, 1067, 1100, 1195, 1203, 1229, 1310, 1331, 1595, 1706, 1778
Belovy, **1083**
Belphégor, 1645
Belphégor (Barma), **704**
Belphégor (Desfontaines), 704, **1811**
Belushi, John, 507
Belvaux, Lucas, 159, **1172**
Belvaux, Remy, **1392**
Ben-Hur (Niblo), 28, **514**, 1012
Ben-Hur (Wyler), 245, 514, 831, **1012**
Benassi, Memo, 1397
Benchley, Robert, 57
Bend of the river, 30, **402**, 836, 1471
Bendix, William, 20, 400, 481, 575, 910, 1388, 1742
Benedetta, **1832**
Benedetti, Nelly, 3
Benedict, Paul, 198, 561
Benetti, Adriana, 351, 1170
Bénévole (le), **370**
Beneyton, Yves, 1382, 1884
Benigni, Roberto, **935**
Benilde, **1769**
Bening, Annette, 534, 858, 1141, 1158
Benioff, David, **1130**
Benjamin, Richard, 575
Benjamin ou les mémoires d'un puceau, **1077**, 1709
Bennent, David, 1856
Bennent, Heinz, 847, 1105, 1610
Bennett, Bruce, 585, 671, 942, 1316, 1474, 1620
Bennett, Compton, 738, **1292**, **1850**
Bennett, Joan, 5, 232, 410, 627, 629, 765, 806, 1049, 1176, 1435, 1665
Bennett, Leila, 1486
Benny, Jack, 982
Benoît, Pierre, 1111, 1632
Benoît-Lévy, Jean, **1616**
Bentham, Jeremy, 754, 847, 880, 1217, 1372, 1392, 1419, 1487, 1494, 1634, 1809, 1866
Benti, Galeazzo, 1503
Bentivoglio, Fabrizio, 1078
Benvenuta, **1824**
Bérard, Christian, 82
Béraud, Luc, **1196**
Berbat, Raymond, 22
Berberova, Nina, 1809
Berbert, Marcel, 1610
Berceuse sur un air de mystère, **972**
Bercot, Emmanuelle, **1204**
Bercq, Jean-Claude, 1865
Beregi Sr., Oscar, 551
Berek, Katalin, 1787
Berellini, Bruno, 1853
Berenger, Tom, 1488, 1866
Berenson, Marisa, 403, 1140, 1584
Béres, Ilona, 1280
Beresford, Bruce, **1796**
Bérets verts (les), **449**
Berg, Alban, 1205, 1286

Bergé, Colette, 1882
Bergé, Francine, 1077, 1222, 1531, 1882
Bergamasco, Sonia, 531
Bergen, Candice, 198, 1433, 1827
Bergen, Erich, 1578
Berger, Éric, 683
Berger, Grete, 837
Berger, Helmut, 465, 479, 528, 788, 1783, 1834
Berger, Ludwig, **169**
Berger, Nicole, 92, 225, 1565
Berger, Paolo, **1473**
Berger, Senta, 763, 1055, 1720
Bergerac, Jacques, 1040
Bergeron, René, 68, 421, 1293
Bergin, Patrick, 615
Bergkatze (die), *voir* Chatte des montagnes (la)
Bergman, Ingmar, **41**, **60**, **86**, **130**, **145**, **224**, **307**, **311**, **318**, 325, **334**, **341**, **348**, **385**, **387**, **427**, **436**, **469**, **559**, **698**, **734**, **802**, 813, **826**, 856, **1085**, **1105**, **1171**, **1189**, 1205, **1234**, **1251**, 1275, **1278**, **1284**, **1482**, **1500**, **1518**, **1528**, **1553**, **1637**, **1754**, **1854**
Bergman, Ingrid, 41, 54, 106, 226, 319, 502, 527, 562, 572, 681, 801, 821, 982, 988, 1024, 1129, 1176, 1210, 1366, 1414, 1669, 1850
Bergman, Vera, 1467
Bergner, Elizabeth, 710
Berkeley, Busby, 213, **306**, 362, **758**, 855, 1044, 1086, **1177**, **1241**, 1283, 1552, **1664**, 1784
Berkley, Elizabeth, 1880
Berlanga, Luis García, **1749**, **1830**, **1837**
Berléand, François, 45, 121, 512, 1317, 1662, 1838
Berlin, Irving, 583, 1266, 1587, 1665
Berlin Alexanderplatz, **486**, 1249, 1360
Berlin express, 431, **524**, 1585
Berling, Charles, 603, 669, 709, 802, 838, 1329, 1346, 1536, 1611
Berling, Peter, 31, 93, 1066
Bernanos, Georges, 103, 122, 798, 884, 1685
Bernard, Armand, 272, 499, 815, 829, 979, 1153
Bernard, Paul, 151, 228, 682, 869, 1124, 1379, 1424, 1646
Bernard, Raymond, **499**, 725, **875**, **979**, 1078, **1247**, 1441, **1450**, **1562**, 1744
Bernard-Roland, **1709**
Bernède, Arthur, 704, 1645, 1811
Berner, Gérard, 1871
Bernhardt, Curtis, **332**, **671**, **760**, **1509**, **1639**, **1711**
Bernie, **188**
Bernstein, Henri, 150, 232
Bernstein, Leonard, 1017
Berri, Claude, 529, **566**, **1346**, **1661**
Berriau, Simone, 13, 727, 1380, 1631
Berridge, Elizabeth, 1582
Berroyer, Jackie, 274, 370, 1714
Berry, John, 768, **867**, **1273**, **1579**, **1626**, 1744
Berry, Jules, 136, 268, 358, 384, 557, 703, 727, 1136, 1146, 1454, 1595, 1631, 1709, 1711, 1826
Berry, Mady, 1616
Berry, Richard, 33, 564, 615, 1686
Berryman, Dorothée, 76, 951
Bert, Camille, 979
Bertheau, Julien, 339, 611, 681, 1483, 1825
Berthomieu, André, **789**, **1136**
Berti, Marina, 1219
Bertin, Pierre, 378, 397, 1420, 1456, 1578
Berto, Juliet, 329, 717, 1100, 1126, 1299, 1848
Bertolucci, Bernardo, **203**, **218**, **579**, **777**, **1264**
Bertolucci, Giuseppe, **863**
Bertuccelli, Jean-Louis, 1744
Bérubet, Magdeleine, 1560
Berval, Antonin, 708
Besozzi, Nino, 912
Besse, Ariel, 1219
Bessie à Broadway, **1664**
Besson, Luc, **1091**, **1538**, **1613**
Best, Willie, 428
Bestiaire, **695**
Best years of our lives (the), **237**, 1719
Bête (la), **1877**
Bête aveugle (la), 127, **876**
Bête de miséricorde (la), **370**
Bête humaine (la), 122, **414**, 1227
Bête s'éveille (la), *voir* Sleeping tiger (the)
Beth, Jehnny, 1767
Betrayal, **1712**
Bettany, Paul, 1349, 1428
Bettger, Lyle, 121, 324, 624, 643

Betti, Laura, 182, 842, 1238, 1267, 1325, 1382, 1620, 1656, 1764
Betty, 550, **605**
Between Heaven and Hell, **202**
Between midnight and dawn, **1691**
Betz, Matthew, 1700
Beuchot, Pierre, **432**
Beymer, Richard, 162, 498, 1017
Beyond a reasonable doubt, **443**, 1024
Beyond the forest, **121**
Beyond the rocks, **623**
Bezace, Didier, 411, 460, 1329, 1366, 1551, 1599
Bezzerides, A. I., 208, 515, 654, 1090
Bhowani Junction, **235**
BHV, *voir* Lévy, Bernard-Henri
Bianca, **36**, 504
Bianchi, Daniela, 1223
Bianco, Carlo, 1518
Biberman, Abner, 1007, 1587, 1739
Biberman, Herbert J., **207**
Biches (les), 201, **550**, 1148, 1362
Bichrome (Technicolor), 70, 325, 382, 514, 556, 583, 805, 949, 998, 1101, 1243, 1358, 1431, 1486, 1641, 1700, 1717, 1735
Bickford, Charles, 255, 603, 627, 664, 755, 992, 995, 1011, 1016, 1317, 1468, 1570
Bideau, Jean-Luc, 63, 817, 908, 1075, 1200, 1262, 1707
Bidone (il), 358, 1297, **1559**, 1856
Biedrzyńska, Adrianna, 607, 1140
Bien-aimés (les), **1834**
Bienfaiteur (le), 937, **1071**
Bienvenido, Mr Marshall, **1837**
Bienvenue à Los Angeles, *voir* Welcome to L. A.
Bienvenue dans l'âge ingrat, *voir* Welcome to the dollhouse
Bienvenue Mr. Chance, *voir* Being there
Bierbiechler, Josef, 1205, 1285
Bierce, Ambrose, 331
Bierry, Étienne, 116, 341, 1128, 1216
Big clock (the), **50**
Big combo (the), 40, **1754**
Big eyes, **745**
Big fish, **1059**
Big heat (the), 533, **986**, 1227
Big knife (the), **658**
Big Lebowski (the), **1283**
Big parade (the), **278**, 1783
Big red one (the), **1348**
Big sky (the), **402**
Big sleep (the), 748, 942, 1402, **1573**, 1734
Big steal (the), **400**
Big trail (the), **155**
Bigamie, **67**, 1703
Bigelow, Kathryn, **1458**, **1694**
Bigger than life, 972, **1154**
Bijoutiers du clair de lune (les), 1390
Biliotti, Enzo, 1117
Billerey, Raoul, 411
Billington, Francelia, 881
Billon, Pierre, **154**, **349**, **870**, **1193**
Billy Budd, 936, **1440**
Billy liar, **1470**
Binder, Maurice, 178, 280, 547, 1199, 1569
Binns, Edward, 622, 641, 1596
Binoche, Juliette, 210, 258, 303, 357, 571, 591, 758, 1065, 1189, 1299, 1720, 1808
Biolay, Benjamin, 1771
Bioy Casares, Adolfo, 470
Biquefarre, 912, **1187**, 1418
Biraud, Maurice, 318, 715, 1026, 1805, 1881
Bird, Laurie, 855
Bird, Norman, 419
Bird, 910, **1300**, 1303
Bird of Paradise, **721**
Birdman, **901**
Birdman of Alcatraz, **662**
Birds (the), *voir* Oiseaux (les)
Birgel, Willy, 1241
Birichino di papà (il), **777**
Birkin, Andrew, 752
Birkin, Jane, 53, 67, 97, 191, 592, 622, 714, 752, 1211, 1267, 1598, 1683
Birman, Serafima, 680, 1038
Biroc, Joseph F., 1201
Birth of a nation (the), 210, 564, **1061**, 1108, 1157, 1300
Bis ans Ende der Welt, *voir* Jusqu'au bout du monde
Biscot, Georges, 945, 959
Bishop's wife (the), **1513**
Bissell, Whitt, 6, 1369

Bisset, Jacqueline, 38, 351, 599, 1164, 1302, 1305, 1357, 1595
Biswas, Chhabi, 153, 1390
Bite the bullet, **1433**
Bitter moon, *voir* Lunes de fiel
Bitter tea of general Yen (the), **1169**
Bitter victory, *voir* Amère victoire
Biutiful, **526**
Bizet, Georges, 787, 826, 1385, 1711
Björk, 646
Björk, Anita, 242, 318
Björnstrand, Gunnar, 224, 307, 318, 334, 387, 436, 469, 698, 734, 802, 1251, 1284, 1518, 1553, 1637
Black, Karen, 12, 76, 233, 574, 721
Black angel, **1625**
Black cat (the), **412**, 1509
Black coal, **974**
Black friday, **1033**, 1868
Black hand (the), **1221**
Black journal, *voir* Gran bollito
Black Klansman, **532**
Black narcissus, *voir* Narcisse noir (le)
Black panther (the), **383**
Black pirate (the), **1358**
Black rose (the), **144**
Black spy (the), **509**
Black sun, **958**
Black swan (Aronofsky), **25**
Black swan (the) (King), **1348**
Black widow, **1627**
Blackbeard the pirate, *voir* Barbe-Noire
Blackmail, **55**, 298, 738, 833
Blackman, Honor, 678, 778, 882, 1131
Blackmer, Sidney, 443, 866, 1583, 1589, 1598
Blade runner, **90**, 870
Blade runner 2049, **870**
Blain, Estella, 225, 592
Blain, Gérard, **68**, 138, 256, 332, 727, 1037, 1531, 1628
Blaine, Vivian, 801
Blair, Betsy, 439, 947, 1545, 1701
Blair, Linda, 424, 1216
Blaise, Pierre, 1016, 1174, 1731
Blake, Robert, 1139, 1258, 1453, 1648
Blake, Sue Ellen, 1559, 1856
Blake, William, 1537
Blakely, Colin, 67, 83
Blakley, Ronee, 233
Blanc, *voir* Trois couleurs
Blanc, Dominique, 709, 1172, 1317, 1324
Blanc, Manuel, 425
Blanc, Michel, 565, 588, 782, 1149, 1346, 1551, 1630, 1676, 1688, 1717, **1761**
Blancan, Bernard, 304, 1448
Blancanieves, **1473**
Blancard, René, 192, 395, 945
Blanchar, Dominique, 29, 512, 1013
Blanchar, Pierre, 4, **339**, **771**, 875, 937, 965, 979, 1121, 1261, 1373, 1632, 1701
Blanche, Francis, 41, 152, 155, 258, 397, 669, 716, 1278, 1314, 1434, 1520, 1531, 1648
Blanche, Roland, 188, 246, 316, 659, 811, 962, 968
Blanche Fury, **237**, 403, 476
Blanche-Neige et les sept nains, **523**, 1180, 1259, 1314, 1351, 1562, 1575
Blanches colombes et vilains messieurs, *voir* Guys and dolls
Blanchet, Narda, 620, 914, 983
Blanchet, Séverin, 1630
Blanchett, Cate, 245, 270, 1068, 1644, 1690, 1779, 1872
Blank, Les, **70**, 571
Blasco Ibáñez, Vincente, 379, 412, 932, 1035
Blasetti, Alessandro, 9, **85**, **168**, 284, **340**, **411**, **725**, **738**, **1148**, **1170**, **1240**, 1310, **1386**, **1705**, **1752**
Blaue Engel (der), *voir* Ange bleu (l')
Blavette, Charles, 2, 271, 682, 937, 1044, 1067, 1186, 1228, 1590, 1618, 1665, 1667, 1706, 1708
Bleak moments, **61**, 1268
Bleont, Claudiu, 10
Blessure (la), *voir* Cutter's way
Blethyn, Brenda, 282, 472, 782, 1135, 1272, 1678
Bleu, *voir* Trois couleurs
Blier, Bernard, 41, 69, 79, 135, 360, 384, 397, 421, 524, 568, 605, 778, 815, 826, 901, 1026, 1132, 1304, 1331, 1384, 1429, 1440, 1478, 1512, 1543, 1545, 1622, 1704, 1709, 1806
Blier, Bertrand, **69**, **235**, **782**, **811**, **874**, 938, 958, **1219**, **1331**, **1398**, **1676**, 1683
Blin, Roger, 195, 212, 520, 913, 1137, 1360, 1500, 1578

Blind, **919**
Blind date (Edwards), 769, **1589**
Blind date (Losey), *voir* Enquête de l'inspecteur Morgan (l')
Blind husbands, **881**, 1275, 1725
Blixen, Karen, 127, 251
Blood on the moon, **1651**
Bloch, Robert, 336, 1036, 1220
Blockade, **1847**
Blockheads, **1477**
Blomkamp, Neill, **1212**
Blonde explosive (la), *voir* Will success spoil...
Blonde ou la rousse (la), *voir* Pal Joe
Blonde Vénus, **828**
Blondell, Joan, 141, 146, 306, 587, 758, 1386, 1483, 1498, 1521, 1558, 1651, 1664
Blondin, Antoine, 978, 1833
Blood and sand, 39, **1035**
Blood for Dracula, **748**
Blood on the sun, *voir* Du sang dans le soleil
Blood simple, **1169**
Bloom, Claire, 46, 104, 199, 398, 495, 935, 1192
Bloom, Verna, 1311
Bloos, Coca, 369, 1095
Blount, Lisa, 602
Blow out, 120, **1198**
Blow-up, **622**, 1198
Bloy, Léon, 1122
Blue, **1608**
Blue, Monte, 164, 511, 1474
Blue bird (the), *voir* Oiseau bleu (l')
Blue Dahlia (the), **575**
Blue gardenia (the), **1155**
Blue gate crossing, **1494**
Blue lamp (the), **278**
Blue velvet, **48**, 1093
Bluebeard, **1637**
Bluebeard's eighth wife, *voir* Huitième femme de Barbe-Bleue (la)
Blues in the night, **1399**
Blunt, Emily, 1550
Bluwal, Marcel, **375**, **556**, **883**, **1252**, **1524**, **1757**
Blystone, John G., **86**, **722**, **1477**
Blyth, Ann, 585, 1428, 1800
Blythe spirit, 1581, **1587**
Boardman, Eleanor, 58, 977
Bob le flambeur, 78, **600**
Bobby Deerfield, **649**, 755, 1415
Bober, Robert, 507
Bobet, Jean, 447
Boccaccio, Giovanni, 1315, 1451
Boccace 70, **1312**
Bocket, Bill, 1409
Bodnár, Erika, 998
Bodrov Jr., Sergueï, 175, 1367
Bódy, Gábor, **1426**
Body and soul (Micheaux), **161**
Body and soul (Rossen), **540**
Body double, **71**
Body of lies, **1372**
Body snatcher (the), **220**, 1220
Bodyguard, **1365**
Boese, Carl, 811
Boetticher, Budd, **17**, **116**, **165**, **254**, **556**, **684**, **690**, **956**, **994**, 1035, **1057**, **1133**, **1474**, 1699
Bogaert, Lucienne, 228, 727, 1000
Bogarde, Dirk, 110, 183, 203, 207, 278, 291, 447, 528, 841, 882, 911, 1075, 1243, 1411, 1517, 1598
Bogart, Humphrey, 29, 32, 99, 149, 183, 243, 265, 428, 463, 508, 654, 740, 760, 809, 824, 831, 870, 1018, 1129, 1180, 1316, 1402, 1405, 1427, 1432, 1443, 1573, 1718, 1732, 1733, 1812
Bogatyriov, Iouri, 549, 920, 934, 1486
Bogdanovich, Peter, 146, **292**, **708**, **1280**, **1333**, 1427
Bogeaus, Benedict, 555, 927, 1339, 1485, 1497, 1517, 1591, 1643
Bohémienne (la), **818**
Bohm, Hark, 350, 352, 486, 877, 1249, 1360
Böhm, Karlheinz, 350, 353, 412, 453, 1630, 1683
Bohringer, Richard, 188, 880, 968, 1206, 1254, 1492, 1643, 1809
Bohringer, Romane, 1434, 1809
Boidin, Samuel, 1055, 1233
Boileau-Narcejac, 367, 1561, 1733, 1773
Boire et déboires, *voir* Blind date (Edwards)
Boisset, Yves, **967**, 1744
Boitel, Jeanne, 274
Boito, Camillo, 751
Bók, Erika, 31, 266
Boland, Mary, 922, 1302, 1835
Boles, John, 1802

Boleslavski, Richard, **846**
Bolkan, Florinda, 1402
Bollaín, Icíar, 432, 468
Bollywood, **319**, 320, **720**, **762**, 894, **1376**, 1459, 1539, **1549**, 1693
Bolo, Pierre, 1858
Bolognini, Mauro, **56**, **107**, **209**, **390**, 459, **517**, **842**, **933**, **947**, **954**, **1078**, **1119**, **1174**, **1387**, **1764**, **1781**, **1870**
Bombe (la), *voir* War game (the)
Bon courage, larbin, **364**
Bon, la brute et le truand (le), 492, **514**, 1581
Bonacelli, Paolo, 517, 568, 842, 1119
Bonanova, Fortunio, 113, 1341
Bonardot, Jean-Claude, **470**
Bond, James, 46, 66, 133, **155**, 178, **195**, 211, **215**, 238, **255**, 280, **309**, 329, 341, **437**, 470, **471**, 487, **601**, **622**, 742, 757, 767, **778**, **835**, 873, 925, **962**, **981**, 1031, 1049, **1079**, 1131, **1199**, **1222**, **1223**, **1237**, 1352, **1359**, **1361**, 1398, **1426**, 1438, 1480, **1569**, **1576**, 1595, **1609**, **1614**, 1629, 1728, **1749**, 1781
Bond, Rudy, 1066
Bond, Ward, 16, 34, 208, 230, 232, 330, 510, 739, 850, 866, 1097, 1099, 1157, 1298, 1308, 1326, 1347, 1500, 1571, 1586, 1729, 1773, 1815
Bondartchouk, Natalia, 1015
Bondartchouk, Sergueï, 683, **1263**
Bondi, Beulah, 81, 295, 303, 377, 399, 648, 1225, 1332, 1333, 1483, 1644, 1679
Bonello, Bertrand, **1877**
Bonfá, Luiz, 1806
Bonfire of the vanities (the), *voir* Bûcher des vanités (le)
Bong, Joon-ho, **372**, **1782**
Bonham Carter, Helena, 248, 290, 546, 736, 828, 947, 1059, 1672
Bonheur (le) (L'Herbier), **150**
Bonheur (le) (Medvedkine), 316, **630**
Bonheur (le) (Varda), **1274**, 1683
Bonheur est dans le pré (le), **1374**
Bonheur juif (le), **811**
Boni, Alessio, 531
Bonifas, Paul, 343
Bonitzer, Pascal, 1458
Bonjour, *voir* Ohayō
Bonjour tristesse, **450**
Bonnaffé, Jacques, 529, 1823
Bonnaire, Sandrine, 38, 175, 206, 1288, 1513, 1624, 1630, 1666, 1674, 1685
Bonnard, Arlette, 1381
Bonnard, Damien, 1831
Bonnard, Mario, **1069**
Bonne chance, **1654**
Bonne combine (la), *voir* Mister 880
Bonne nuit les petits, 122
Bonnes femmes (les), **1456**
Bonneville, Hug, 772
Bonnie and Clyde, 764, **1044**, 1070, 1081
Bonnie Scotland, 536, **1525**, 1536, 1696
Bonnin, Amélie, **1404**
Bons baisers de Russie, *voir* From Russia with love
Bons pour le service, *voir* Bonnie Scotland
Bonsoir, **1247**
Bonzel, André, **1392**
Boogie nights, **1431**
Boomerang, **1400**
Boom (il), **1415**
Boone, Richard, 206, 445, 556, 720, 818, 1008, 1209, 1397, 1474, 1750
Boorman, Charley, 1736
Boorman, John, **26**, **168**, **238**, **424**, **529**, **606**, **758**, **987**, **1095**, **1319**, **1478**, **1736**
Boot (das), **626**
Booth, James, 1156
Borans, Stathis, 591
Borat, 532, **1326**, 1673
Boratto, Caterina, 568, 1288, 1512
Borbély, Alexandra, 1602
Bord de la rivière (la), *voir* River's edge (the)
Border incident, **779**
Borderline, **214**
Borgeaud, Nelly, 9, 135, 943, 1809, 1825
Borges, Jorge Luis, 203, 285
Borgnine, Ernest, 16, 132, 200, 395, 412, 509, 740, 748, 757, 802, 1038, 1107, 1339, 1513, 1525, 1636
Boris Godounov, 33, 436
Born to be bad, **843**
Born to kill, **457**
Born to win, **574**
Born yesterday, **815**
Borodine, Alexandre, 194
Borrows, Anthony, 822

Bory, Jean-Marc, 135, 1325, 1493, 1531, 1668, 1771
Borzage, Frank, **122**, **280**, **417**, **555**, **631**, **808**, **866**, **1118**, **1165**, **1244**, 1306, **1415**, **1672**, **1675**
Bosc, Henri (acteur), 1380, 1833
Bosc, Henri (historien), 1134
Bosch, Jérôme, 486, 499, 630, 632, 932, 1127, 1289, 1316, 1389
Bosè, Lucia, 61, 342, 785, 849, 1174, 1410, 1517, 1825, 1870
Bosé, Miguel, 854
Bosley, Tom, 816
Bossu (le), **1324**, 1441, 1867
Bost, Pierre, 49, 685, 1207, 1272
Boston strangler (the), **79**, 1616
Bostonians (the), **939**
Botkin, Perry Sr., 1118
Bottle rocket, **1691**
Bottoms, Sam, 1819
Bottoms, Timothy, 1280
Bouajila, Sami, 304, 1448, 1688
Bouchareb, Rachid, **304**, **1448**
Boucher, Victor, 1454
Boucher (le), **562**, 1744
Bouchet, Barbara, 1174
Bouchey, Willis, 1369
Bouchez, Élodie, 20, 1226
Bouchitey, Patrick, 588, 1374, 1583
Bouc (le), *voir* Katzelmacher
Boudet, Alain, **119**
Boudet, Jacques, 607, 1658
Boudu sauvé des eaux, **89**, 1560
Boué, Géori, 1384
Bouffon du roi (le), *voir* Court jester (the)
Bouge pas, meurs et ressuscite, **1012**
Bouillé, Cécile, 482
Bouillon, Bastien, 1404, 1798
Bouise, Jean, 182, 341, 614, 763, 1126, 1613
Boulanger, Daniel, 120, 323, 502, 610, 678, 1045, 1565
Boulangère de Monceau (la), **1254**
Boule de feu, *voir* Ball of fire
Boule de suif, 7, **1296**
Boulevard de la mort, *voir* Grindhouse
Boulevard des passions, *voir* Flamingo road
Boulevard du crépuscule, *voir* Sunset boulevard
Boulez, Pierre, 1542
Boulgakova, Maïa, 1491
Boulle, Pierre, 2, 1319
Boullée, Étienne-Louis, 566
Bouloc, René, 1731
Boulting (Frères), **824**, **1430**, **1680**
Bound, **299**, 603, 1790
Bouquet, Carole, 52, 69, 398, 437, 811, 1706
Bouquet, Michel, 159, 282, 586, 610, 711, 746, 869, 899, 967, 1084, 1100, 1123, 1346
Bourdelle, Thomy, 829, 1394
Bourgoin, Louise, 1538, 1839
Bourguignon, Serge, **1844**
Bourneuf, Philip, 443, 1620
Bourreau (le), *voir* Verdugo (el)
Bourreaux meurent aussi (les), **157**, 232, 1759, 1868
Bourse et la vie (la), **352**
Bourseiller, Antoine, 1482
Bourvil, André, 99, 155, 201, 258, 586, 624, 660, 1216, 1324, 1420, 1548, 1557, 1566, 1648, 1805
Bousquet, Jean, 1374, 1676
Boussinot, Roger, 1472
Bouteille, Romain, 969
Bouton, Jim, 99
Boutté, Jean-Luc, 15, 883, 1485
Bouvet, Jean-Christophe, 1685
Bouy, Stéphane, 1731
Bovo, Brunella, 11, 37
Bovy, Berthe, 68, 297, 629, 1296, 1702
Bow, Clara, 303, 857
Bowie, David, 162, 498, 649, 936, 1133
Bowman, Lee, 256
Boxcar Bertha, **764**
Boxing gym, **1528**
Boy with green hair, *voir* Garçon aux cheveux verts (le)
Boyd, Stephen, 245, 945, 1012, 1309
Boyer, Charles, 150, 412, 480, 555, 562, 806, 829, 846, 897, 915, 979, 1099, 1138, 1287, 1306, 1390, 1447, 1448, 1649, 1681, 1778
Boyer, Jean, **342**, **1647**, 1744
Boyer, Myriam, 811, 999, 1429, 1707
Boyle, Danny, **356**, **767**, **1067**, **1693**
Boyle, Lara Flynn, 498, 862, 1051, 1655
Boyle, Peter, 552, 1395, 1403, 1730
Bozambo, **1510**

Bozzuffi, Marcel, 294, 382, 534, 842, 1293, 1422, 1786
Brabin, Charles, **1788**
Bracco, Lorraine, 1026, 1878
Bracken, Eddie, 1211, 1363
Brackett, Charles, 102, 144, 363, 795, 1259, 1649
Braconnier, Liza, 892
Bradbury, Ray, 1588, 1632
Bradecki, Tadeusz, 904
Bradley, David, 785, 1397, 1814
Brady, Alice, 1241, 1336, 1351
Brady, Scott, 346
Braga, Sônia, 1074, 1719
Brahm, John, **663**, **1094**
Brahms, Johannes, 1024, 1493
Branagh, Kenneth, **760**, 873, 1300, **1652**, 1784
Brancaleone alle Crociate, 1430, **1720**
Branche, Derrick, 1650
Branches de l'arbre, **1767**
Brand, Neville, 81, 254, 662, 1001, 1416, 1525, 1592, 1730
Brand, Russell, 638
Brand upon the brain, **1411**
Brandauer, Klaus Maria, 127, 153, 607, 701, 981, 1412
Brando, Jocelyn, 986
Brando, Marlon, 76, 98, 105, 162, **437**, 461, 579, 801, 834, 865, 888, 957, 1040, 1193, 1237, 1245, 1371, 1422, 1675, 1703, 1722, 1838, 1849
Brandon, Henry, 510, 594, 1830
Brandon, Michael, 1412
Brandt, Betsy, 1852
Brandt, Carlo, 1324, 1611
Brant, Beto, **296**
Brass, Tinto, **1729**, **1797**
Brasselle, Keefe, 1445, 1547
Brassens, Georges, 944, 1189, 1284, 1804
Brasseur, Claude, 312, 375, 556, 730, 1239, 1254, 1295, 1331, 1350, 1381, 1570, 1590, 1668
Brasseur, Pierre, 94, 107, 116, 137, 505, 578, 618, 631, 682, 705, 730, 753, 814, 815, 1013, 1045, 1063, 1331, 1567, 1590, 1631, 1668, 1709, 1773
Brat, **1367**
Bratby, John, 1369
Braun, Nicolas, 1885
Bravados (the), **1309**
Bray, Yvonne de, 290, 870, 1124, 1137, 1193, 1405, 1861
Brazil, 59, 199, 726, 841, 1141, 1291, 1441, **1728**, 1809
Brazzi, Rossano, 223, 991, 1581, 1732
Breakfast at Tiffany's, **1737**
Breaking bad, **1852**
Breaking the waves, **616**
Bréat, Georges, 133
Brechová, Hana, 658
Brecht, Bertolt, 157, 341, 629, 703, 1435, 1537, 1758
Breck, Peter, 604
Breezy, **582**
Brega, Mario, 835
Breillat, Marie-Hélène, 1367
Breitman, Zabou, 507, 1175, 1551
Brejchová, Anna, 894
Brel, Jacques, 192, 353, 400, 543, 599, 721, 1072, 1611
Brem, Rudolf Waldemar, 1682
Bremer, Ewen, 356, 767
Bremer, Lucille, 719, 1250
Brennan, Eileen, 1333
Brennan, Walter, 157, 172, 221, 229, 463, 612, 650, 895, 1038, 1326, 1456, 1568, 1571, 1586
Brenon, Herbert, **216**
Brent, Evelyn, 64, 444
Brent, Georg, 1649
Brent, George, 19, 287, 668, 737, 1177, 1180, 1197, 1204, 1248, 1483, 1521, 1643
Breon, Edmund, 5, 74, 1031
Bressart, Felix, 102, 254, 982
Bresson, Robert, **28**, 103, **122**, **228**, **405**, 436, **481**, **793**, **798**, **1009**, **1037**, 1055, **1329**, **1709**, **1729**, 1744, 1784, **1799**
Brest, Martin, **1757**
Breteuil, Martine de, 1367
Bretherton, Howard, **1273**
Breton, André, 949
Brève rencontre, 1167, **1169**, 1321, 1632
Brewer, Madeline, 1864
Brewster McCloud, 125, **756**, 1315
Brialy, Jean-Claude, 63, 138, 253, 542, 610, 611, 675, 803, 933, 941, 1045, 1109, 1198, 1238, 1331, 1603, 1628, 1646, 1685

Brian, David, 27, 121, 172, 697, 1671
Brian, Mary, 1245, 1248
Briançon, Nicolas, 1606
Bribe (the), **954**, 1734
Bride of Frankenstein, 552, 677, 832, 1003, **1018**, 1112, 1533, 1608, 1857
Bride of the monster, **1029**, 1035, 1039, 1492, 1586, 1642
Brides of Dracula (the), 1321, **1570**
Bridge on the river Kwai (the), *voir* Pont de la rivière Kwaï (le)
Bridges, Beau, 231, 664
Bridges, Jeff, 227, 535, 720, 841, 972, 1280, 1283, 1411, 1682, 1766
Bridges, Lloyd, 810, 1097, 1421, 1591
Bridges of Madison county (the), **1321**
Brigade des maléfices (la), **730**
Brigade du suicide (la), *voir* T men
Brigadoon, **1290**, 1740
Brigand bien aimé (le) (King), **554**, 1413, 1660
Brigand bien aimé (le) (Ray), **1413**
Brigands, chapitre VII, **656**
Brigante di Tacca del Lupo (il), 105, **217**, 1275
Brigham Young, **143**
Bright, Richard, 228, 409
Brighton rock, **1680**
Bright leaf, **671**
Brigitte et Brigitte, **430**, 1501
Brignone, Guido, **1376**
Brik, Ossip, 1875
Bring me the head of Alfredo Garcia, 227, **454**
Bringing up Baby, **1305**
Brion, Françoise, 943, 1771
Briski, Norman, 1691
Brisseau, Jean-Claude, **1260**, **1811**
Britt, May, 867
Britton, Pamela, 1416
Brizé, Stéphane, **1432**
Brizard, Philippe, 1466
Broadbent, Jim, 381, 731, 785, 1141, 1243, 1420
Broadway by light, **1872**
Broadway Danny Rose, 152, **185**
Broca, Philippe de, **120**, **323**, **502**, **523**, **925**, **1045**, **1198**, **1203**, **1595**, **1710**
Brocco, Peter, 429
Brochard, Jean, 136, 142, 236, 467, 505, 535, 543, 720, 1224, 1267, 1296, 1424, 1578, 1733, 1756, 1849
Brochet, Anne, 672, 746, 1349, 1455
Brochu, Evelyne, 913
Brocka, Lino, **180**, **633**, 913
Broderick, James, 1346
Brodie, Steve, 1393, 1576
Brodský, Vlastimil, 95, 203, 1323, 1809
Brody, Adrian, 723, 857, 1375, 1465
Brogi, Giuseppe, 203, 1741
Brokeback mountain, **244**, 1428
Broken arrow, **791**, 891, 1774
Broken blossoms, **1157**, 1169
Broken flowers, **1118**, 1181
Broken lance, 98, **347**
Brolin, Josh, 748, 1094, 1550, 1843
Bromberg, J. Edward, 554, 920, 1660
Bromberg Serge, **1865**
Bron, Eleanor, 189, 627, 1631
Bronco Apache, **419**, 1607
Bronco Billy, **1819**
Bronson, Charles, 88, 419, 457, 501, 589, 1033, 1108, 1309, 1339, 1368, 1513
Brontë, Charlotte, 278, 1419
Brontë, Emily, 1104, 1301, 1705
Bronzés (les), **1373**, 1717
Bronzés font du ski (les), 1373, **1717**
Brood (the), **354**, 1438
Brook, Claudio, 1420, 1591, 1824
Brook, Clive, 64, 576, 1168
Brook, Lyndon, 1659
Brook, Peter, **971**, **1310**
Brooke, Hilary, 57, 1065, 1247, 1419, 1573, 1617
Brooks, Geraldine, 1509
Brooks, Hazel, 382, 540
Brooks, Jean, 478, 1007
Brooks, Louise, 218, 783, 1286
Brooks, Mel, **144**, **552**, **1552**
Brooks, Richard, **151**, **337**, 654, **740**, **748**, **987**, **1433**, **1466**, **1648**
Brophy, Edward, 217
Brosnan, Pierce, 238, 1361, 1576, 1609, 1614, 1803
Brosset, Claude, 1366, 1441
Brosset, Colette, 830, 1420, 1626
Brost, Gudrun, 1284
Brother, *voir* Aniki, mon frère
Brothers Rico (the), **1788**
Broustal, Sophie, 911

Brouté, Jean-Noël, 365, 482, 1017
Brown, Barry, 1333
Brown, Clancy, 113
Brown, Clarence, **168**, **293**, **754**, **862**, **1490**, **1508**
Brown, Fredric, 370, 1736
Brown, Jim, 1775
Brown, Joe E., 40, 832, 1240, 1273
Brown, Pamela, 104, 314, 398, 986, 1258, 1329
Brown, Phil, 530, 576
Browne, Coral, 200, 413, 1106
Browning, Robert, 1150, 1320
Browning, Tod, **147**, **369**, 393, **652**, **699**, **1268**, **1533**
Browning version (the), **1150**, 1806
Brownlow, Kevin, **187**, 247, **690**, **1342**
Brubeck, Dave, 439
Bruce, Jean, 309
Bruce, Nigel, 24, 74, 104, 126, 254, 492, 493, 625, 779, 823, 1056, 1091, 1543, 1617, 1644
Bruce, Virginia, 1793
Brücke (die), **1380**
Bruckman, Clyde, **585**, **1245**
Bruckner, Anton, 751
Brueghel, Pieter, 499, 638, 689, 851, 1088, 1191, 1289, 1364, 1719
Bruel, Patrick, 911, 1455
Brühl, Daniel, 260, 292
Brumes, *voir* Ceiling zero
Brunaux, Olivia, 1109
Brune de mes rêves (la), *voir* My favorite brunette
Brune brûlante (la), *voir* Rally 'round the flag boys
Bruni, Carla, 1465, 1754
Bruni Tedeschi, Valeria, 357, 709, 940, 1831
Brunius, Jacques B., 557, 1171, 1389, 1613
Brunnquell, Céleste, 1601
Brüno, **1673**
Bruno, Nando, 290, 670, 964
Brunot, André, 51
Brunoy, Blanchette, 764, 901, 998, 1380
Brute force, **603**, 1712
Bruto (el), **577**
Bryan, Dora, 961
Brynner, Yul, 490, 575, 705, 1033
Bubù, 209, **1119**
Buccella, Maria Grazia, 1430, 1720
Buchanan, Edgar, 1314, 1591
Buchanan, Jack, 140, 1504
Buchanan rides alone, *voir* Aventurier du Texas (l')
Bûcher (le), *voir* Masaan
Bûcher des vanités (le), **416**
Buchholz, Horst, 230, 935, 1033, 1829
Buchinsky, Charles, *voir* Bronson, Charles
Büchner, Georg, 1205
Buchrieser, Franz, 486
Buck, Pearl, 706
Bucquet, Harold S., **377**, **706**, **1495**
Buddy Buddy, 1072
Buffet, Bernard, 1575
Buffet froid, **69**, 1565
Buhr, Gérard, 600
Bujold, Geneviève, 24, 102, 334, 656, 807, 1045, 1115, 1608
Buka, Donald, 975, 1691
Bukowski, Charles, 10, 914
Bukvić, Radivoje, 1834
Bull, Peter, 417, 522
Bullets over Broadway, **1742**
Bullfighter and the lady, **956**, 1035
Bullitt, 3, **351**, 1462, 1515
Bullock, Sandra, 838, 1427
Bungalow pour femmes, *voir* Revolt of Mamie Stover (the)
Bunny Lake is missing, **1580**
Bunraku, 295, 299, 356, 611, 679
Buñuel, Juan Luis, **465**
Buñuel, Luis, **52**, **123**, **128**, **152**, **157**, **322**, 328, 348, **473**, 544, **577**, **611**, 620, **666**, 677, **681**, **744**, **867**, **946**, **955**, 980, **1005**, 1023, 1077, **1109**, **1270**, **1299**, **1314**, **1344**, 1465, 1484, **1530**, **1534**, **1564**, **1591**, **1705**, **1729**, 1736, 1780, **1824**, **1825**
Buongiorno, notte, **503**, 1703
Buono, il brutto, il cattivo (il), *voir* Bon, la brute et le truand (le)
Buono, Victor, 781, 1057
Burden of dreams, **70**, 571
Bureau, Pierre, **968**
Bureau des légendes (le), **66**, **749**, **1845**
Burgess, Anthony, 17, 478
Burglar (the), **120**
Burke, Kathleen, 328
Burks, Robert, 1282

Burlinson, Tom, 1881
Burn after reading, **429**
Burne-Jones, Edward, 936
Burnett, Carol, 989
Burning, **372**
Burning hills (the), **836**
Burns, George, 213, 360, 922
Burns, Ken, **124**, **1763**
Burns, Michael, 849
Burr, Raymond, 116, 201, 533, 637, 927, 1008, 1116, 1155, 1393, 1531, 1773
Burroughs, Edgar Rice, 404, 718, 1753
Burroughs, William S., 818, 1600
Burstyn, Ellen, 203, 265, 838, 924, 1082, 1216, 1280, 1436, 1650
Bursztein, David, 714
Burton, Richard, 46, 424, 986, 1004, 1058, 1504, 1809
Burton, Tim, **6**, 518, **528**, 596, **736**, **745**, **832**, **855**, **936**, 1029, **1059**, **1127**, **1135**, **1197**, **1316**, **1321**, 1397, **1586**, **1660**, **1672**, **1680**, 1837
Burum, Stephen H., 1463
Burwell, Carter, 422, 1002
Buscemi, Steve, 204, 422, 871, 1059, 1236, 1283, 1541
Busch, Mae, 87, 1268, 1355
Busey, Gary, 164
Bush, Billy Green, 1139
Bushidō, 2, 823, 1021, 1236
Bussières, Raymond, 30, 94, 574, 618, 844, 1522, 1546, 1707
Butch Cassidy et le Kid, **1460**
Butler, David, **1510**
Butler Harner, Jason, 1101
Butterfield, Asa, 1135
Buttons, Red, 256, 1201
Buy, Margherita, 1703
Buzzanca, Lando, 656, 750, 1557
Buzzati, Dino, 599, 1789
Buzzell, Edward, **418**, **1362**, **1436**
Bye bye, Barbara, **1693**
Byington, Spring, 126, 229, 254, 822, 1202, 1435
Byrne, Gabriel, 1050, 1738
Byron, Arthur, 310, 1046
Byron, Katherine, 503, 943, 1232
Byron, Walter, 426
Byrum, John, **268**, **1336**
C'eravamo tanto amati, *voir* Nous nous sommes tant aimés
C'est arrivé demain, *voir* It happened tomorrow
C'est arrivé le 20 juillet, **1529**
C'est arrivé près de chez vous, **1392**
C'est donc ton frère, **399**
C'est toujours la faute à Napoléon, **1086**
C'étaient des hommes, *voir* Men (the)
Ça commence à Vera Cruz, *voir* Big steal (the)
Ça commence aujourd'hui, **1599**
Ça s'est passé à Rome, *voir* Giornata balorda (la)
Ça va barder, **867**
Caan, James, 461, 663, 1154, 1428, 1546, 1691, 1861
Cabaret, **1140**, 1380
Cabeza de vaca, **285**
Cabinet des figures de cire (le), **1178**
Cabinet du Docteur Caligari (le), **174**, 745, 1178, 1480
Cabiria, 11, 284, **456**, 1061, 1297
Cabot, Bruce, 176, 567, 957, 1016, 1142
Cabré, Mario, 1580
Cadaveri eccellenti, **597**
Cadavres ne portent pas de costard (les), *voir* Dead men don't wear plaid
Cadavres exquis, *voir* Cadaveri eccellenti
Cadet d'eau douce, *voir* Steamboat Bill Jr.
Caduta degli dei (la), 479, **528**, 1844
Café de Paris, 13, 901, **1631**
Café des Jules (le), **460**
Café du cadran (le), **901**
Café express, **942**
Café Lumière, **1513**
Cage, Nicolas, 417, 638, 1463, 1652, 1667
Cage aux Folles (la), **1737**
Cage aux rossignols (la), **945**
Caged, **1423**
Cagney, James, 27, 230, 511, 587, 758, 824, 832, 930, 1248, 1308, 1636, 1651, 1718, 1723, 1813, 1815, 1821, 1822, 1847
Cain, James M., 100, 223, 234, 585, 1003, 1427, 1701
Caine, Michael, 77, 80, 619, 737, 779, 848, 863, 886, 1082, 1127, 1133, 1156, 1430, 1438, 1480, 1571
Calamai, Clara, 100, 150, 439, 1175

Calamari Union, 362, **1757**
Calamy, Laure, 1831
Calcutta, 1081, **1143**
Calderón de la Barca, Pedro, 1275
Caldwell, Erskine, 739
Calef, Henri, **119**, **179**, **505**, **942**, **1224**, **1267**, 1744
Calendar, **1497**
Calfan, Nicole, 1495
Calhern, Louis, 310, 471, 866, 891, 982, 1146, 1237, 1504, 1521, 1560
Calhoun, Rory, 416, 989, 1319, 1397
California split, **1661**
Caligula, **1729**
Call Northside 777, *voir* Appelez Northside 777
Callas, Maria, 1425
Calleia, Joseph, 118, 346, 481, 1226, 1366, 1372, 1407, 1557
Calle mayor, **1701**
Calligraphisme, 11, 324, 508, 761, 924, 1170, 1215, 1219, 1311
Callow, Simon, 546, 781, 928, 1365, 1582
Calloway, Cab, 213
Calthrop, Donald, 55
Calvary, **1322**
Calvé, Jean-François, 1053
Calvert, Phyllis, 73, 154, 545
Calvet, Corinne, 221, 312, 1821
Calvi, Gérard, 155
Calvo, José, 1564
Cámara, Javier, 652, 680, 1229, 1764
Camarades (les), *voir* Compagni (i)
Cambrioleur (le), *voir* Burglar (the)
Caméra explore le temps (la), **359**, **483**, 724, 915, **1128**
Cameraman (the), **1418**
Camerini, Mario, **123**, **191**, **221**, 284, **773**, **912**, **1402**, **1433**, **1448**
Cameron, James, **15**, 145, 662, **940**, **1046**
Camille (Cukor), **431**, 1078
Camille (Smallwood), **315**, 431, 1078
Camille Claudel 1915, 103, **1189**
Camilleri, Terry, 1463
Camisards (les), 690, **1134**
Cammell, Donald, **1748**
Camões, Luis de, 755
Camouflage, **374**, 1486
Campanella, Tommaso, 378, 1156
Campanini, Carlo, 889
Campbell, Eric, 338, 917, 1342, 1529
Campbell, Glen, 1387
Campbell, Martin, **622**, **1609**
Campbell, William, 206, 833
Campion, Jane, **485**, **1502**
Campion, Léo, 730, 1485
Camus, Albert, 1792
Camus, Marcel, **1088**, **1806**
Canale, Gianna Maria, 722, 1415, 1747, 1796
Canalejas, Lina, 544
Canal zone, **1699**
Candelier, Isabelle, 482, 1017
Candidate (the), **1395**
Candide madame Duff (la), **909**
Caneele, Séverine, 436
Canet, Guillaume, 762, 1838
Cangaceiro (o), **105**, 217, 423
Canine, 291, **1605**, 1857
Cannon, Esma, 1177
Canonnière du Yang-Tsé, *voir* Sand pebbles (the)
Cantarelli, Dario, 36, 1446, 1860
Cantate, **1822**
Cantet, Laurent, **115**, **438**, **920**, **1077**
Cantique des cantiques (le), *voir* Song of songs (the)
Cantona, Éric, 1374, 1496
Canyon passage, **1097**
Cape et poignard, *voir* Cloak and dagger
Cape Fear, **677**, 1520
Čapek, Karel, 1750
Capellani, Albert, **184**, **712**, 905, **976**, **1220**, 1690
Capellani, Paul, 712
Capelluto, Laurent, 814
Capharnaüm, **532**
Capitaine Conan, **45**
Capitaine Fracasse (le), 618, **1160**
Capitaine Mystère, *voir* Captain Lightfoot
Capitaine sans peur, *voir* Captain Horatio Hornblower
Capitani, Grace de, 1214
Capolicchio, Lino, 788, 1080
Capote, 243, **654**, 1427, 1648, 1671
Capote, Truman, 243, 654, 1427, 1648, 1671, 1737
Capotto (il), *voir* Manteau (le)
Cappleman, Joolia, 61, 1553
Capra, Frank, **109**, **147**, **181**, **229**, **399**, **572**,

648, 732, **768**, 897, **941**, **1169**, **1259**, 1264, 1291, **1338**, 1340, **1415**, **1433**, **1664**
Capricieux (le), **1664**
Caprioli, Vittorio, 28, 294, 309, 942, 976, 1335, 1595, 1758
Capshaw, Kate, 1270
Captain Blood, **732**
Captain Boycott, **72**
Captain Clegg, **41**, 1435
Captain from Castile, **326**
Captain Horatio Hornblower, **825**
Captain Lightfoot, **1653**
Captains courageous, **1412**
Captive aux yeux clairs, *voir* Big sky (the)
Captive city (the), **380**, 872
Captive heart (the), **1394**, 1730
Captives à Bornéo, *voir* Three came home
Captive (la), **1877**
Capturing the Friedmans, **1775**
Capuana, Luigi, 1395
Capucine, 785, 929, 931, 1323
. . . car sauvage est le vent, *voir* Wild is the wind
Carabiniers (les), 950, **1862**
Caravaca, Éric, 541, 1262, **1363**, 1383
Caravane héroïque (la), *voir* Virginia City
Carax, Leos, **563**, **1547**, **1720**, **1832**
Cardinal, Marie, 798
Cardinal, Pierre, **375**
Cardinal, Pierre-Yves, 913
Cardinale, Claudia, 18, 56, 83, 107, 209, 337, 523, 571, 792, 929, 947, 956, 1030, 1080, 1309, 1364, 1388, 1737, 1848
Cardinal (the), **1636**
Career girls, **73**
Careful, 325, **1243**
Carel, Roger, 566, 1252
Carell, Lianella, 623
Carette, Bruno, 1317
Carette, Julien, 96, 201, 224, 347, 414, 618, 727, 798, 899, 1027, 1034, 1103, 1171, 1306, 1577, 1631
Carey, Harry, 249, 648, 874, 978, 995, 1347, 1418, 1456, 1568
Carey, Joyce, 885, 1169
Carey, Macdonald, 231, 1600, 1812
Carey, Philip, 1273
Carey, Timothy, 76, 88, 169, 897, 985, 1138, 1460
Carey Jr., Harry, 510, 667, 938, 1298, 1339, 1347, 1568
Cargill, Patrick, 651
Cargo 200, **378**
Cargo maudit (le), *voir* Strange cargo
Carillo, Leo, 555
Carl, Renée, 1031
Carle, Gilles, **765**, **1219**, **1518**, **1686**, **1688**, **1848**
Carlin, Lynn, 198, 1345
Carlito's way, **1214**
Carlos, **1006**
Carlqvist, Margrit, 734, 1482
Carlsen, Helmut, **1408**
Carlson, Richard, 17, 624, 1632
Carlyle, Robert, 356, 767, 959, 1614
Carmen, **1711**
Carmen Jones, **826**
Carmen revient au pays, **1741**
Carmet, Jean, 69, 267, 352, 511, 671, 867, 1066, 1084, 1115, 1278, 1352, 1676, 1823
Carmichael, Hoagy, 237, 463, 1097, 1303
Carmichael, Ian, 1430
Carmin profond, **665**, 1054
Carminati, Tullio, 459, 1414, 1636
Carnage, *voir* Prime cut
Carnaval, **1801**
Carné, Marcel, **91**, **137**, **195**, **202**, **421**, **618**, **735**, **1013**, **1098**, **1146**, **1595**, 1744
Carnets de voyage, *voir* Diarios de motocliceta
Carney, Art, 1650
Carnival of souls, 331, **468**, 1785
Carnovsky, Morris, 29, 1154
Caro diario, *voir* Journal intime (Moretti)
Caro, Marc, 59
Carol, **1872**
Carol, Martine, 97, 561, 753, 1026, 1124, 1518, 1549, 1647, 1674
Caroline chérie, **1124**, 1235
Caron, Leslie, 9, 71, 212, 343
Caron, Lucy, 706
Carotenuto, Mario, 632, 1518
Carotenuto, Memmo, 1313, 1737
Carpenter, John, **269**, **373**, **477**, **726**, 788, **1125**, **1818**, **1843**
Carpentier, Yannick, 620, 914, 983, 1318, 1630

Carradine, David, 764, 1078, 1105, 1220
Carradine, John, 44, 232, 242, 279, 323, 430, 477, 485, 492, 541, 554, 764, 805, 846, 991, 1035, 1122, 1220, 1326, 1412, 1418, 1637, 1660, 1868
Carradine, Keith, 233, 301, 712, 794, 807, 1115, 1608
Carradine, Robert, 1348
Carraro, Tino, 597
Carré, Isabelle, 541, 1721
Carré 35, **1363**
Carrefour, 831, **1711**
Carrefour de la mort (le), *voir* Kiss of death (Hathaway)
Carrefour des enfants perdus (le), 511, **1546**
Carrefours de la ville (les), *voir* City streets
Carrel, Alexis, 328, 1003, 1486, 1859
Carrel, Dany, 42, 225, 595, 1301, 1865
Carrera, Barbara, 981
Carrey, Jim, 277, 621, 952
Carrie, **466**
Carrière, Jean-Claude, 157, 210, 858, 946
Carrière, Mathieu, 336, 804, 936, 973, 1050, 1824
Carrière d'une femme de chambre, *voir* Telefoni bianchi
Carrière de Suzanne (la), **1254**
Carroll, John, 690, 1802
Carroll, Leo G., 14, 401, 625, 993, 1024, 1056, 1176, 1292, 1301, 1508, 1511, 1617
Carroll, Lewis, 143, 371, 591, 899, 927, 1076, 1093, 1126, 1411, 1435, 1555, 1672
Carroll, Madeleine, 714, 1027, 1049, 1615, 1627, 1842, 1847
Carrosse d'or (le), **580**
Carruthers, Ben, 1174, 1390
Cars that ate Paris (the), **1463**
Carson, Jack, 232, 585, 671, 769, 862, 992, 1010, 1259, 1399
Carstensen, Margit, 68, 353, 908, 1506, 1515, 1683
Carte de Chine, 27, 239, 249, 279, 418, 483, 728, **826**, 975, 1029, 1036, 1089, 1102, 1103, 1211, 1405, 1424, 1463, 1495, 1592, 1780
Carte fatale (la), *voir* Ace of hearts (the)
Carter, Jim, 772
Cartier, Caroline, 790, 1185, 1193, 1820
Cartlidge, Katrin, 73, 616, 781, 1159
Carton, Pauline, 54, 55, 262, 263, 401, 568, 629, 659, 798, 909, 1179, 1646, 1654, 1801, 1817
Cartouche, 491, **523**
Cartwright, Veronica, 1336
Caruso, Anthony, 471, 912, 927, 1036, 1266, 1485, 1497
Caruso, David, 1142
Caruso, Enrique, 571
Carver, Raymond, 901, 1063
Casablanca, 312, 463, **1129**, 1432, **1606**, 1667
Casanova, Giacomo, 211, 552, 859, 1017, 1720, 1747
Casanovas, Álex, 1163
Casanova (Comencini), 552, **1720**
Casanova (Fellini), **552**
Casanova (Volkoff), **1772**
Casar, Amira, 955
Casares, María, 228, 459, 524, 1013, 1267, 1485, 1735
Casa grande, **1370**
Cascaval, Costel, 683
Cascio, Salvatore, 1596
Casé, Regina, 438
Cash, Rosalind, 1334
Casilio, Maria Pia, 539, 735, 1313
Casino, **482**
Casino Royale, **622**, 1237
Casque d'Or, **30**
Cassavetes, John, **146**, **169**, **247**, 501, **530**, **647**, 764, 770, 799, 805, **897**, 1082, 1131, 1220, 1341, **1345**, **1390**, 1392, 1514, 1589, 1877
Casse-pieds (les), **135**
Cassel, Jean-Pierre, 38, 90, 120, 132, 323, 375, 502, 592, 681, 1084, 1198, 1252, 1352
Cassel, Seymour, 146, 169, 647, 897, 1191, 1345, 1688
Cassel, Vincent, 25, 52, 90, 191, 347, 619, 704, 1330, 1465, 1813
Cassetti, Stefano, 554
Cassidy, Elaine, 43
Cassidy, Jack, 696
Cassinelli, Claudio, 1620
Cassot, Marc, 91, 278, 367, 1103, 1748
Casta, Lætitia, 802, 1669
Castan, Jean, 624, 1618
Castel, Lou, 23, 1037, 1362, 1382, 1686
Castellani, Renato, **324**, **924**, **1219**

Castellito, Sergio, 529, 1675
Castelnuovo, Nino, 115, 837, 1072
Castelot, André, 359, 1128
Castelot, Jacques, 844, 1075, 1132
Castel (sœurs), 1820
Castle, William, **72**, **200**, **336**, **558**, **747**, **883**, **1116**, **1180**, **1241**, 1408, 1589
Castle keep, **1288**
Castro, Bélgica, 1874
Casualties of war, 854, **1064**, 1233, 1599
Cat and the canari (the), **365**
Cat people, 59, 298, 478, **596**, 793, 1007, 1081
Catelain, Jaque, 150, 925, 1034, 1681, 1710
Catene, 279, **320**, 1596
Catered affair (the), **748**
Cathares (les), 359, **1128**
Catherine, **1842**
Catillon, Brigitte, 464, 650, 999, 1485
Catlett, Walter, 1305
Catteano, Peter, **959**
Cattet, Hélène, **1790**
Cattle queen of Montana, **1485**
Caubère, Philippe, 650
Cauchemar de Dracula (le), *voir* Dracula (Fisher)
Cauchy, Daniel, 135, 600, 653
Caught, **812**
Caunes, Antoine de, 206
Caussimon, Jean-Roger, 96, 202, 542, 1524, 1866
Cavaillès, Jean, 1352
Cavalcade des heures (la), **112**
Cavalcanti, Alberto, **220**, **361**, **670**
Cavale, **1172**
Cavalerie héroïque (la), **835**
Cavalier, Alain, **672**, **1215**, **1699**, **1828**
Cavalier de la mort (le), *voir* Man in the saddle
Cavalier du désert (le), *voir* Westerner (the)
Cavaliere misterioso (il), **1747**
Cavanagh, Paul, 526, 584, 1091, 1617
Cavanaugh, Hobart, 98, 1500
Cavani, Liliana, **1075**
Cavanna, François, 908
Cave se rebiffe (le), **1026**
Caven, Ingrid, 68, 352, 927, 1232, 1630, 1683
Cavina, Gianni, 628, 1080
Cawthorne, Alec, 848
Cay, Chusheng, **621**
Cayatte, André, **135**, **201**, **321**, **753**, **764**, **844**, **1009**, **1132**, **1304**
Cayrol, Jean, **8**, 586, 1724
Caza (la), **1193**, 1692
Caza, Philippe, 328
Cazale, John, 18, 461, 990
Cazeneuve, Maurice, **343**
CBS, 196, 538, 558, 1689
Ce bon vieux Sam, *voir* Good Sam
Ce merveilleux automne, *voir* Un bellissimo novembre
Ce sacré z'héro, *voir* Private's progress
Ce soir ou jamais, **1213**
Ceccaldi, Daniel, 3, 482, 559, 607, 678, 1193, 1253, 1255, 1352, 1588, 1693, 1793
Cecchi d'Amico, Suso, 208, 405
Cegani, Elisa, 123, 168, 340, 411, 835, 1705
Ceiling zero, 1308, **1847**
Cela s'appelle l'aurore, **1825**
Célarié, Clémentine, 1841
Celebrity, 1061, **1300**
Celedón, Claudia, 1874
Celentano, Adriano, 236, 1471
Celi, Adolfo, 56, 605, 942, 967, 1045, 1198, 1203, 1323, 1512, 1569, 1720
Celiloglu, Deniz, 1816
Céline, Louis-Ferdinand, 541, 602
Céline et Julie vont en bateau, **717**
Cellan Jones, Simon, **1379**
Celles qu'on n'a pas eues, **1253**
Cellier, Caroline, 159, 1024, 1072, 1109, 1407
Celui par qui le scandale arrive, *voir* Home from the hill
Celui qui doit mourir, **1773**
Cendrars, Blaise, 1147
Cendres du temps (les), **294**
Cendrillon, **1180**, 1575
Cent un dalmatiens (les), **1615**
125, rue Montmartre, **743**
120, rue de la Gare, **1567**
Centa, Antonio, 324
Central do Brasil, **585**, 968
Central Park, **446**
Čepek, Petr, 210, 536, 743, 869, 1436
Cercle rouge (le), **1566**
Cercle des poètes disparus (le), 1016
Cérémonie (la) (Chabrol), **38**
Cérémonie (la) (Ōshima), **302**
Cérémonie secrète, *voir* Secret ceremony

Cerfs-volants de Kaboul (les), *voir* Kite runner (the)
Certains l'aiment chaud, *voir* Some like it hot
Cerval, Claude, 138, 1067
Cervantes, Miguel de, 1548
Cervi, Gino, 85, 168, 191, 204, 321, 411, 889, 890, 1078, 1170, 1410
Ces messieurs dames, *voir* Signore & signori
Ces messieurs de la Santé, **1817**
César, **590**, 1618
César, Ménothy, 438
César Barbarius, **1129**
César et Cléopâtre, **882**, 986
César et Rosalie, 976, **1552**
Cet obscur objet du désir, **52**, 980, 1314
Cette sacrée vérité, *voir* Awful truth (the)
Cette vieille canaille, **1373**
Ceux de la zone, *voir* Man's castle
Ceux qui m'aiment prendront le train, **709**
Ceux qui servent en mer, *voir* In which we serve
Ceylan, Ebru, 1137
Ceylan, Nuri Bilge, **193**, **315**, **404**, **860**, **904**, **1032**, **1086**, **1137**, **1746**, **1816**
Chabat, Alain, 1480, 1788
Chablis, Lady, 1593
Chabrol, Claude, **38**, **63**, **88**, 120, **138**, **159**, **206**, 253, 323, 328, 430, **464**, **465**, **511**, **545**, **550**, **562**, **605**, **672**, **711**, 760, **831**, **973**, **1024**, **1084**, **1123**, **1195**, **1244**, **1309**, **1362**, **1456**, **1628**, **1662**, 1691, **1865**
Chaffey, Don, **678**
Chagrin et la pitié (le), 2, **43**, 157, 187
Chahine, Youssef, **257**, **313**, **363**, 372, **716**, **754**, **894**, **1083**, **1124**, **1214**, **1778**
Chailleux, Jacques, 235, 1109, 1570
Chaînes conjugales, *voir* A letter to three wives
Chaînes du destin, *voir* No man of her own
Chair et le Diable (la), *voir* Flesh and the Devil
Chair et le sang (la), **1881**
Chakiris, George, 633, 1017
Chalamet, Thimothée, 1239, 1779
Chalet des neiges, 69, 1100, **1565**
Chaleur et poussière, *voir* Heat and dust
Chaliapine, Feodor, 1548
Challee, William, 721, 1393
Chalonge, Christian de, 1744
Chamarat, Georges, 225, 282, 1805
Chamberlain, Howland, 1802
Chamberlain, Richard, 286, 297, 463, 505
Chambre avec vue, *voir* A room with a view
Chambre commune, **1190**
Chambre des officiers (la), **541**, 1363, 1604
Chambre interdite (la), *voir* Forbidden room (the)
Chambre verte (la), 39, **1096**
Champ (the), **1821**
Champagne, Pierre, 1645
Champagne Charlie, **361**, 1245
Champaigne, Philippe de, 672
Champion, **1684**
Champion, Jean, 599, 1075, 1724
Champreux, Jacques, 94
Chan, Fruit, **224**, **937**, **1150**
Chan, Jacky, 1150
Chanas, Marjane, **1382**
Chanda, Barun, 335
Chandler, George, 1002, 1573
Chandler, Jeff, 791, 942, 1345, 1774
Chandler, Raymond, 99, 575, 1125, 1573, 1629
Chaney, Lon, 156, 216, 286, 356, 556, 699, 804, 905, 995, 1101, 1263, 1268, 1327
Chaney Jr., Lon, 45, 159, 172, 213, 430, 694, 743, 878, 926, 927, 991, 1335
Chang, Chen, 1639, 1642
Chang, Grace, 915
Change pas de main, **892**
Changeling, *voir* Échange (l')
Chanson d'Ar-Mor (la), **1660**
Chant d'hiver, **376**
Chant de Bernadette (le), **647**
Chant de la fidèle Chunhyang (le), **854**
Chant du Missouri (le), *voir* Meet me in Saint Louis
Chant nocturne du chien, **1426**
Chantage, *voir* Blackmail
Chantal, Marcelle, 588, 703, 870
Chantons sous la pluie, *voir* Singin' in the rain
Chantrapas, **1458**
Chapeau melon et bottes de cuir, *voir* Avengers (the)
Chaplin, Charles, 64, **97**, **104**, **109**, 161, 187, **233**, **338**, 413, **451**, **523**, 573, **608**, 863, **917**, **1182**, 1342, **1377**, 1473, **1529**, **1875**
Chaplin, Geraldine, 53, 104, 233, 301, 715, 955, 989, 1040, 1275, 1514, 1608,

1631, 1689, 1691, 1692, 1800
Chapman, Graham, 7, 630, 1097
Chapman, Kevin, 1035, 1114
Chapman, Marguerite, 1170
Chaque soir à neuf heures, *voir* Our mother's house
Charade, **280**, 547
Charge de la brigade légère (la), 20, **254**
Charge de la huitième brigade (la), *voir* A distant trumpet
Charge des tuniques bleues (la), *voir* Last frontier (the)
Charge fantastique (la), *voir* They died with their boots on
Charge héroïque (De Robertis), **1444**
Charge héroïque (la) (Ford), *voir* She wore a yellow ribbon
Charge victorieuse (la), *voir* Red badge of courage (the)
Charisma, **1638**
Charisse, Cyd, 31, 140, 497, 511, 551, 1290, 1383, 1626, 1836
Charlatan (le), *voir* Nightmare Alley
Charles, Larry, **532**, **638**, **1326**, **1673**
Charles, Ray, 547
Charles mort ou vif, **1262**
Charley Varrick, **1087**
Charlie Chan, 55, **160**, 323, 415, **418**, 485, **730**, 1020, 1103, **1511**
Charlie et la chocolaterie (Burton), 832, **855**, 1059, 1837
Charlie et la chocolaterie (Stuart), 207, **1837**
Charlot (Essanay), **338**, **917**, **1529**
Charlot (First National), 161, 557, **573**, 917, **1519**
Charlot (Mutual), **338**, 451, **917**, 1342, **1529**
Charlots (les), 573, 613
Charme discret de la bourgeoisie (le), 611, **681**
Charon, Jacques, 505
Charpin, Fernand, 112, 176, 590, 624, 1293, 1374, 1385, 1618, 1682
Charrette fantôme (la), **267**
Charrier, Jacques, 225, 711
Chartreuse de Parme (la) (Bolognini), 459, **1764**
Chartreuse de Parme (la) (Ch.-Jaque), 50, **459**, 1764
Charulata, 214, 906, **1034**, 1359
Chase, Borden, 206, 402
Chase, David, **1878**
Chase, James Hadley, 1121, 1806
Chase (the), **957**
Chassagne, Sébastien, 1819
Chasse (la) (Saura), *voir* Caza (la)
Chasse (la) (Vinterberg), **1475**, 1775
Chasse à l'homme, *voir* Man hunt
Chasse au gang, *voir* Crime wave
Chasse au lion à l'arc (la), **1522**
Chasse aux papillons (la), **914**
Chasses du comte Zaroff (les), 232, 385, 543, **682**, 1196, 1327
Chasseur blanc, cœur noir, 1292, **1584**, 1733, 1749
Chasseurs de scalps (les), *voir* Scalphunters (the)
Chasseurs de salut (les), *voir* Salvation hunters (the)
Chastain, Jessica, 388, 1082
Chat (le), **1294**, 1881
Chat de Schrödinger, 440, 475, 796
Chat du rabbin (le), **1538**
Chat noir (le), *voir* Black cat (the)
Châtaigniers du Désert (les), **1827**
Château ambulant (le), **240**, 357, 1290
Château dans le ciel (le), **125**, 435, 770, 940, 1076
Château de Cagliostro (le), **435**
Château de l'araignée (le), 295, **765**
Château de verre (le), **1797**
Château des amants maudits (le), **321**
Château du dragon (le), *voir* Dragonwyck
Chatel, Peter, 1630
Chatiliez, Étienne, **683**, **800**, **1374**, **1583**
Chatte à deux têtes (la), **1539**
Chatte des montagnes (la), **386**
Chatterjee, Anil, 1359, 1488
Chatterjee, Dhritiman, 897, 1274, 1399
Chatterjee, Soumitra, 214, 684, 768, 897, 906, 1034, 1390, 1488, 1743, 1767
Chatterton, Ruth, 1560, 1643
Chaturvedi, Kanhaiyalal, 1376
Chaucer, Geoffrey, 850
Chaud lapin (le), **1693**
Chauffard, René-Jean, 406, 669, 686, 1648
Chaumette, François, 704, 1128, 1283, 1324, 1811
Chaumette, Monique, 597, 831, 1190, 1207, 1735

Chaussons rouges (les), *voir* Red shoes (the)
Chaussure à son pied, *voir* Hobson's choice
Chauvigny, Emmanuel de, 620, 914, 983, 1630
Chavance, Louis, 321
Chaykin, Maury, 1014, 1320, 1542
Chazel, Marie-Anne, 733, 1373, 1717
Chazelle, Damien, **752**
Che (Fleischer), 1218
Che (Soderbergh), **1218**
Che ora è ?, **23**
Cheat (the), *voir* Forfaiture
Checchi, Andrea, 11, 68, 101, 508, 641, 670, 1018, 1410, 1466, 1467
Cheirel, Micheline, 176, 775
Chekhov, Michael, 1024
Chelton, Tsilla, 800
Chemin de l'espérance (le), **1455**
Chemin d'Ernoa (le), **1688**
Chemins de la haute ville (les), *voir* Room at the top
Chemins de la liberté (les), **1867**
Chen, Chao-jung, 1660
Chen, Joan, 1051
Chen, Kaige, **776**
Chen, Shiang-chyi, 1476
Chenal, Pierre, **384**, **520**, **720**, 784, **1121**, **1261**, **1701**, **1702**, 1744
Chêne (le), *voir* Balanta
Chepitko, Larissa, **1491**, **1625**
Chercheurs d'or, *voir* Go West (Marx)
Chercheuses d'or, *voir* Gold diggers
Chéreau, Patrice, **221**, 559, **709**, 716, 1437, **1542**, **1766**
Chéri, **870**
Chérie, je me sens rajeunir, **139**, 162
Cherril, Virginia, 1342
Chesnais, Patrick, 1485, 1611
Cheung, Leslie, 776, 1494, 1505
Cheung, Maggie, 557, 1505
Cheval de fer (le), *voir* Iron horse (the)
Cheval de guerre, *voir* War horse
Cheval de Turin (le), 31, **266**
Chevalier, Louise, 1084
Chevalier, Maurice, 51, 167, 175, 212, 380, 420, 778, 865, 876, 1042, 1079, 1271, 1560
Chevalier-MacDonald-Lubitsch-Paramount, 167, 380, 420, 865, 1271, 1504
Chevalier de Maison-Rouge (le), **1220**
Chevalier mystérieux (le), *voir* Cavaliere misterioso (il)
Chevaliers de la Table Ronde (les), *voir* Knights of the Round Table
Chevauchée de la vengeance (la), *voir* Ride lonesome
Chevauchée des bannis (la), *voir* Day of the outlaw
Chevauchée fantastique (la), *voir* Stagecoach
Chevauchée sauvage (la), *voir* Bite the bullet
Chevaux de feu (les), **84**
Cheveux d'or (les), *voir* Lodger (the) (Hitchcock)
Chevit, Maurice, 650, 1449, 1611, 1717, 1826
Chevrier, Jean, 112, 177, 1382, 1662
Cheyenne autumn, **645**, 1322
Chi è senza peccato, **1464**
Chiaki, Minoru, 527, 765, 888, 1134, 1594, 1597, 1617
Chianese, Dominic, 1878
Chiari, Walter, 780, 1310, 1579
Chiave (la), **1797**
Chiba, Sachiko, 393
Chicot, Étienne, 1481, 1662
Chien des Baskerville (le) (Fisher), **1223**
Chien des Baskerville (le) (Lanfield), **492**, 1223
Chien enragé, 174, **533**, 1726
Chien jaune (le), **751**
Chienne (la), 89, 262, 521, 580, 1049, 1099, 1294, **1560**, 1607, 1735
Chiens (les), **543**, 1185
Chiens de paille (les), *voir* Straw dogs
Chiens enragés (les), **1833**
Chiffres (les), **1110**, 1838
Chikamatsu monogatari, *voir* Amants crucifiés (les)
Children of the damned, **853**, 994
Child of divorce, **1504**
China seas, **711**
Chinatown, **466**, 1289, 1427
Ching, William, 1416, 1669
Chinmoku, **933**
Chinoise (la), **1100**, 1535
Chiriac, Dorina, 369, 683, 1095
Chiyo, Yuko, 350
Cho, Sanghyun, 854
Chokri, Monia, 275
Cholokhov, Mikhaïl, 69
Chomet, Sylvain, **301**, **690**, **1090**

Chong, Rae Dawn, 17, 807
Choose me, 301, **807**
Chopra, Aditya, **319**, **720**
Choristes (les), 945
Chose (la), *voir* Thing (the) (Nyby)
Choses de la vie (les), **763**
Chostakovitch, Dmitri, 173, 566, 757, 911, 1054, 1777
Chouans (les), **1224**
Choureau, Etchika, 91
Christensen, Benjamin, 141, **286**, **630**, 729
Christian-Jaque, **99**, **142**, **236**, **459**, **491**, **723**, **815**, **1153**, **1296**, **1424**, 1764, **1796**, **1833**, **1855**
Christie, Agatha, 67, 350, 442, 625, 839, 1020, 1043, 1132, 1173, 1604, 1773
Christie, Audrey, 1307
Christie, Gwendoline, 1130
Christie, Julie, 4, 42, 397, 463, 760, 862, 902, 1040, 1470, 1588, 1748
Christmas in july, **1635**
Christmas holiday, **1266**
Christophe, 1784
Christophe, Françoise, 718, 889, 1045
Christ interdit (le), **145**
Christ s'est arrêté à Eboli (le), **1119**
Chromosome 3, *voir* Brood (the)
Chronique d'un amour, **1517**
Chronique d'un été, 721, **1472**, 1530
Chronique de mon vagabondage, **1851**
Chronique des pauvres amants, **1853**
Chrysanthèmes tardifs, *voir* Bangiku
Chuillot, Delphine, 1547
Chungking express, **873**, 1350
Churchill, Berton, 477, 1449
Churchill, Winston, 148, 193, 290, 760
Chut, **520**
Chut, chut, chère Charlotte, *voir* Hush. . . hush, sweet Charlotte
Chute (la), *voir* Untergang (der)
Chute d'un caïd (la), *voir* Rise and fall of Legs Diamond (the)
Chute d'un corps (la), **1793**
Chute de l'empire américain (le), **1361**
Chute de l'empire romain (la), **245**, 1353
Chute de la Maison Usher (la), **583**, 903, 1660
Chute des feuilles (la), **1638**, 1776
Chytilová, Vera, **1272**
Chœur de Tōkyō, **1507**
CIA, 46, 66, 351, 394, 429, 496, 666, 696, 749, 825, 829, 863, 873, 965, 1131, 1145, 1237, 1356, 1372, 1403, 1417, 1550, 1609, 1636, 1657, 1803, 1835
Ciannelli, Eduardo, 535, 595, 1587
Cible (la), *voir* Targets
Cicatrice (la), **937**
Cicognini, Alessandro, 208
Cid (le, **612**
Ciel est à vous (le), **131**, 634, 937, 1276
Ciel peut attendre (le), *voir* Heaven can wait
Ciel pur, **790**
Ciel rouge, *voir* Blood on the moon
Ciepielewska, Anna, 1134, 1396
Cilento, Diane, 1474
Cimarron, **729**, 1810
Cimetière dans la falaise, **983**
Cimino, Leonardo, 1002
Cimino, Michael, **392**, 634, **990**, 1842
Cinéastes à tout prix, **1129**
Cinecittà, 9, 643, 676, 950, 1199, 1310, 1313, 1323, 1335, 1383, 1410, 1530
Cinema Novo, 423
Cinéma Paradiso, **1596**
Cinema Paradiso, 308
Cinéma-vérité, 307, 721, 1472, 1717
Cinq dernières minutes (les), 1209, 1302
Cinq et la peau, **913**
Cinq femmes autour d'Utamaro, **302**
Cinq gentlemen maudits (les), 751, **1740**
5000 doigts du docteur T. (les), **803**, 1432
Cinq obstructions, **464**
Cinq pièces faciles, *voir* Five easy pieces
Cinq secrets du désert (les), *voir* Five graves to Cairo
Cinq soirées, **1165**
Cinquième colonne, *voir* Saboteur
Cinquième élément (le), **1091**
Cinquième victime (la), *voir* While the city sleeps
Cintra, Luís Miguel, 348, 714, 755, 1275, 1381
Cioffi, Charles, 406
Circle of danger, 396, 1110, **1838**
Circonstances atténuantes, **342**
Cirino, Bruno, 56, 1620
Cirque (le), 643, 1342, **1377**
Cité de Dieu (la), **1033**
Citarella, Laura, **1807**
Cité de l'indicible peur (la), **155**

Cité interdite (la), **1598**
Cité sans voiles (la), *voir* Naked city (the)
Citizen dog, **1368**
Citizen Kane, 380, 445, **472**, 599, 617, 1072, 1081, 1385, 1575
Citizen Welles, *voir* RKO 281
Citti, Franco, 285, 979, 1681
City for conquest, **1308**, 1496
City girl, **1417**, 1847
City lights, *voir* Lumières de la ville (les)
City of fear, 483, **632**
City streets, **345**
Civil War (the), **124**, 183
Claftin, Sam, 1851
Clair, René, **38**, **42**, **175**, **773**, **841**, **1002**, **1394**, **1409**, **1715**, 1744, **1828**
Claire, Ina, 102
Clair de terre (le), **1344**
Clampett, Robert, **1759**
Clapin, Jérémy, **1789**
Clare, Mary, 1197
Clariond, Aimé, 13, 99, 724, 727, 898, 901, 931, 1007, 1121, 1170, 1224, 1225, 1306, 1579, 1869
Clark, Bob, **1115**
Clark, Candy, 936
Clark, Dane, 671, 1123
Clark, Fred, 255, 747, 760, 867, 1723
Clark, Marshall, 1868
Clark, Petula, 1258
Clark, Susan, 1453, 1596
Clarke, David, 429
Clarke, Gage, 407
Clarke, Mae, 1128
Clarke, Margi, 1501
Clarkson, Patricia, 506, 1457
Clash by night, **892**
Classe operaia va in Paradiso (la), **484**
Classe tous risques, **1067**
Claudé, Pierre, 883
Claudel, Paul, 103, 685, 686, 1189, 1414, 1764, 1825
Claudio, Jean, 99
Claveau, André, 1731
Clavel, Bernard, 486
Clavier, Christian, 175, 733, 1373, 1487, 1717
Clay, Philippe, 730, 1469
Clay pigeon (the), **1593**
Clayton, Jack, **183**, **718**, 973, **1184**
Clech, Yvonne, 186
Cleese, John, 7, 199, 616, 630, 1097, 1576, 1614
Clef (la) (Brass), *voir* Chiave (la)
Clef (la) (Neill), *voir* Dressed to kill (Neill)
Clef de verre (la), *voir* Glass key (the)
Clemens, Brian, **1131**
Clément, Andrée, 1707
Clément, Aurore, 362, 468, 831, 1722, 1731
Clément, René, **39**, **294**, **508**, **648**, 713, **887**, **1209**, **1379**, **1442**, **1449**, **1612**, 1744, **1797**
Clément, Suzanne, 909, 1279, 1452
Clémenti, Pierre, 777, 1077, 1314, 1676
Clements, John, 1438
Cléo de 5 à 7, **1482**, 1492
Cléopâtre (DeMille), **333**
Cléopâtre (Mankiewicz), 363, 882, **986**
Clepsydre (la), 486, 546, 695, **845**, 1110, 1140, 1819
Clever, Edith, 717
Client (le), **1774**
Clifford, Graeme, **750**
Clift, Montgomery, 151, 509, 860, 872, 1039, 1112, 1229, 1320, 1568, 1703, 1751, 1773
Clifton, Elmer, **1445**
Climats (les), **1137**
Cline, Edward F., **366**, **667**, **699**, **878**, **1226**, **1479**
Clive, Colin, 555, 791, 1018, 1112, 1608
Cloak and dagger, **1657**
Cloche, Maurice, **378**
Cloches de Sainte-Marie (les), **106**
Cloches de Sainte Marie (les), 1756
Cloërec, René, 224
Clooney, George, 263, 308, 337, 429, **538**, 731, 748, 829, 838
Closas, Alberto, 342
Close, Glenn, 42, 525, 722, 1197, 1610
Close, Ivy, 1147
Cloutier, Suzanne, 202, 739, 1020
Clouzot, Henri-Georges, 94, 267, **390**, **394**, **574**, 674, **1301**, **1304**, **1399**, **1543**, **1548**, **1578**, **1594**, 1662, **1733**, **1864**, **1865**
Clouzot, Véra, 267, 394, 1594, 1733
Clowns (i), **1410**
Club des trois (le), *voir* Unholy three (the)

Cluny, Geneviève, 120, 323
Cluny Brown, **1448**
Cluzet, François, 88, 545, 713, 811, 910, 1202, 1838, 1865
Cobb, Lee J., 326, 412, 423, 515, 551, 622, 865, 939, 957, 1216, 1281, 1352, 1400, 1534
Cobb, Randall Tex, 1667
Cobo, Eva, 1110
Cobra woman, **694**, 1517
Coburn, Charles, 14, 139, 241, 287, 404, 763, 882, 898, 1202, 1337
Coburn, James, 231, 280, 492, 763, 836, 852, 994, 1033, 1055, 1174, 1306, 1352, 1433
Cobweb (the), **1390**
Cochecito (el), **977**, 1837
Cochons et cuirassés, **700**
Cochran, Steve, 237, 1495, 1545, 1670, 1671, 1723, 1799
Cockfighter, **1283**
Cocoanuts (the), *voir* Noix de coco
Cocorico monsieur Poulet, **506**, 905
Cocteau, Jean, **82**, 186, 290, **524**, 581, **1137**, 1183, 1224, 1477, **1711**, 1806
Code Hays, 27, 57, 59, 92, 118, 149, 168, 180, 221, 280, 287, 295, 321, 333, 345, 375, 379, 444, 453, 459, 511, 520, 533, 648, 678, 719, 794, 808, 844, 845, 851, 891, 915, 982, 1049, 1056, 1066, 1081, 1099, 1107, 1122, 1128, 1204, 1211, 1240, 1247, 1248, 1265, 1294, 1311, 1355, 1361, 1395, 1400, 1431, 1445, 1490, 1496, 1508, 1521, 1526, 1533, 1543, 1558, 1583, 1619, 1643, 1793, 1799, 1844, 1869, 1874
Code Hays, 1456
Codine, **943**
Cody, Lew, 1407
Coëdel, Lucien, 459, 674, 723, 1115, 1424
Coen (frères), 58, **226**, **227**, **263**, **422**, **429**, **475**, **731**, **748**, **852**, 1043, **1094**, **1133**, **1169**, **1236**, **1283**, **1291**, 1387, **1667**, **1700**, **1738**
Cœur capricieux, **366**, 1499
Cœur d'épouse, **1846**
Cœur de lilas, 45, 588, 1373, **1614**
Cœur de verre, 1205, **1285**
Cœur fidèle, **1168**, 1837
Cœur nous trompe (le), *voir* Affairs of Anatol (the)
Cœurs, **541**
Cœurs brûlés, *voir* Morocco
Coggio, Roger, 1132
Cohen, Leonard, 137, 397, 1488
Cohendy, Christiane, 1684
Cohl, Émile, 1821
Cohn, Harry, 815
Coincée, *voir* Tight spot
Coincoin et les z'inhumains, **125**, 706, 1784
Colbert, Claudette, 144, 167, 235, 306, 321, 333, 363, 382, 539, 687, 768, 795, 805, 1331, 1519, 1649
Cold fish, **944**
Cold war, *voir* Zimna wojna
Colé, Annie, 1193, 1352
Cole, Nat "King", 1155
Coleman, Ornette, 1600
Coleridge, Samuel Taylor, 966
Colette, Sidonie-Gabrielle, 212, 741, 870, 1405
Colin, Georges, 1071, 1674
Colin, Grégoire, 20
Colin-maillard, **215**, 378, 1367
Collard, Cyril, 1288, **1434**
Collatéral, **833**
Collectionneuse (la), **1194**, 1254, 1634
Collector (the), *voir* Obsédé (l') (Wyler)
College, **1654**
Collet, Pierre, 94
Collette, Toni, 1835
Collette, Yann, 1455
Colley, Kenneth, 1501
Collier, Constance, 1334, 1568
Colline, Paul, 1724
Colline des hommes perdus (la), *voir* Hill (the)
Colline des potences (la), *voir* Hanging tree (the)
Collines brûlantes (les), *voir* Burning hills (the)
Collinge, Patricia, 13, 483, 1812
Collins, G. Pat, 1723
Collins, Joan, 234, 756, 862, 1309
Collins, Patricia, 600, 1014
Collins, Ray, 709, 858, 1703
Collins Jr., Clifton, 654
Collodi, Carlo, 405, 1020
Colman, Olivia, 531
Colman, Ronald, 109, 282, 305, 464, 1027, 1403

Colombier, Michel, 33
Colombier, Pierre, **1817**
Colonel Blimp, **1019**, 1656
Colonel Chabert (le), **931**
Colonel Redl, **153**
Colonna, Jerry, 882
Color purple (the), **51**, 968
Colorado, *voir* Resa dei conti (la)
Colorado Territory, 428, 895, 1452, 1479, **1619**, 1721
Colorful, **766**
Colors, **601**
Colosse de Rhodes (le), **416**, 1069, 1376
Colpi, Henri, **943**, **944**, **1186**
Coltrane, John, 408
Coluche, 75, 1661
Columbia (studio), 279, 815, 1242, 1264, 1494, 1865
Columbo, 247, 1623
Coma (Crichton), **334**
Coma (Franklin), *voir* Patrick
Comanche station, 994, **1057**
Comart, Jean-Paul, 1366
Combat dans l'île, **1215**
Comédie de Dieu (la), **315**, 348, 1275
Comédie du travail (la), **659**
Comédie érotique d'une nuit d'été, *voir* A midsummer night's sex comedy
Comédie-Française (la), **1555**
Comédiennes, *voir* Marriage circle (the)
Comedy of terrors (the), **1240**
Comencini, Luigi, **312**, **360**, **405**, 552, **632**, **837**, **839**, **1080**, **1313**, **1478**, **1479**, **1720**
Comingore, Dorothy, 472
Commare secca (la), 218, **1264**
Comme un avion, **365**
Comme un torrent, **52**
Comme une épouse, comme une femme, **1814**
Comment j'ai tué mon père, **1346**
Comment je me suis disputé..., 1424, **1738**
Comment l'esprit vient aux femmes, *voir* Born yesterday
Comment tuer votre femme, *voir* How to murder your wife
Commune (la), **1279**
Communiants (les), **387**
Comnène, Anne, 1281
Comolli, Jean-Louis, 1100, **1350**
Compagni (i), **1622**
Compagni di scuola, **344**
Compagnons de la marguerite (les), 316, **669**, 1648
Compagnons de la nouba (les), **1355**
Companéez, Jacques, 1450
Companeez, Nina, 711, 1077, 1213, 1230, 1668, 1693
Company limited, **335**
Compartiment de dames seules, **1153**
Complainte du sentier, *voir* Pather panchali
Complices de la dernière chance (les), *voir* Last run (the)
Complot de famille, **12**
Compson, Betty, 442, 1672
Compulsion, **1334**
Comte de Monte Cristo (le), 671, **1007**
Comte du Pont-au-Moine (le), **821**
Comtesse aux pieds nus (la), *voir* Barefoot contessa (the)
Conan Doyle, Arthur, 126, 143, 334, 492, 493, 718, 1091, 1223, 1617, 1856
Concert (le), **121**
Condamné au silence, 164, 172, **255**
Condition de l'Homme (la), **1047**, **1048**
Condon, Kerry, 935
Confessions d'un enfant de cœur, **318**
Confessions of a nazi spy, **1240**, 1744
Confidences pour confidences, **1588**
Conflict, **760**
Conflit, **1471**
Conformiste (le), **777**
Conklin, Chester, 451, 687, 1101
Conlin, Jimmy, 58, 687, 1443, 1635
Connelly, Jennifer, 838
Connery, Sean, 113, 195, 199, 419, 484, 529, 601, 778, 981, 1070, 1074, 1199, 1223, 1281, 1308, 1313, 1352, 1430, 1569, 1571, 1593, 1620, 1856
Connolly, Walter, 419, 572, 729, 768, 808, 1169
Conquérants (les), *voir* Dodge City
Conquérants d'un nouveau monde (les), *voir* Unconquered
Conquerors (the), **281**
Conqueror (the), **330**, 577, 1749, 1854
Conrack, **1829**
Conrad, Joseph, 540, 571, 712, 784, 987, 995, 1647, 1722, 1820, 1869

Conrad, William, 27, 136, 530, 540, 709, 893, **1408**, 1626
Conried, Hans, 323, 803, 1428, 1432
Conroy, Frances, 1118
Conroy, Frank, 565
Consigny, Anne, 207, 814, 1418
Conspirateurs du plaisir (les), **435**
Conspirators (the), **1606**
Constant gardener (the), **546**
Constante (la), **904**
Constantin, Jean, 521, 1476
Constantin, Michel, 22, 967, 1278, 1422, 1492
Constantine, Eddie, 49, 130, 389, 431, 607, 867, 893, 1400, 1579, 1668, 1692, 1744
Constantini, Nino, 903
Conte, Richard, 98, 423, 461, 495, 515, 610, 755, 1155, 1317, 1754, 1788, 1813
Conte d'automne, **322**
Conte d'été, **694**
Conte d'hiver, **905**
Conte de la princesse Kaguya, **1082**
Conte de printemps, **271**, 1281
Conte des contes (le), *voir* Racconto dei racconti (il)
Contes cruels de la jeunesse, 350, **1270**
Contes d'Hoffmann (les), **104**, 298, 453, 1322
Contes de la folie ordinaire, **10**, 44
Contes de la lune vague après la pluie (les), *voir* Ugetsu monogatari
Contes des chrysanthèmes tardifs, **448**
Contes du hasard, **1203**
Conti, Tom, 649
Continental, 49, 142, 271, 321, 378, 561, 574, 674, 764, 1053, 1578, 1756, 1869
Contrebandiers de Moonfleet (les), **22**, 447
Contri, Fabrizio, 1703
Conversation secrète, **18**
Convoi de femmes, *voir* Westward the woman
Convoi des braves (le), *voir* Wagon master
Convoi sauvage (le), *voir* Man in the wilderness
Convoi vers la Russie, **508**
Conway, Jack, **268**, **706**, **813**, **1099**, 1268
Conway, Tom, 478, 514, 596
Coogan, Steve, 291
Cook, Elisha, 32, 76, 200, 239, 299, 457, 535, 985, 1122, 1139, 1237, 1289, 1314, 1335, 1573, 1589
Cook, Fielder, **598**
Cook, Peter, 1631
Cool hand Luke, 263, **296**
Coolidge, Philip, 1241, 1400
Coon, Carrie, 1556
Cooper, Bradley, **531**, 1779
Cooper, Fenimore, 1437
Cooper, Gary, 20, 122, 144, 172, 204, 229, 235, 255, 263, 280, 345, 459, 650, 664, 671, 714, 798, 857, 858, 870, 949, 1042, 1052, 1213, 1256, 1259, 1265, 1281, 1315, 1338, 1339, 1366, 1441, 1449, 1471, 1493, 1657, 1842
Cooper, Gladys, 119, 647, 1168, 1345, 1361, 1513
Cooper, Jackie, 779, 1821
Cooper, James Fenimore, 293
Cooper, Maxine, 1090
Cooper, Melville, 453, 1181, 1835
Cooper, Merian C., 1142
Coote, Robert, 47, 524, 1109, 1235, 1369
Copains (les), **1804**
Copeau, Jacques, 784, 1471, 1701
Copi, 615
Copie conforme (Dréville), **267**, 1132, 1469
Copie conforme (Kiarostami), **210**
Copley, Sharlto, 1212
Coppola, Francis Ford, **18**, 110, **269**, 446, **461**, **462**, **663**, 778, 1041, **1463**, **1523**, **1546**, **1722**, **1739**
Coppola, Sofia, 462, **801**, **1184**
Coquelicots (les), **1497**
Coquelin, Jean-Paul, 22
Corbeau (le) (Clouzot), 49, 184, 195, 223, 260, 321, 358, 674, **1578**, 1869
Corbeau (le) (Corman), *voir* Raven (the)
Corbeau (le) (Landers), *voir* Raven (the)
Corbucci, Sergio, **1383**
Corde de sable (la), *voir* Rope of sand
Corde (la), *voir* Rope
Cording, Harry, 74, 412, 827, 1091
Cordoue, Michèle, 222, 1293
Córdova, Arturo de, 823, 1005
Corduner, Allan, 1243
Cordy, Annie, 1084, 1294
Cordy, Raymond, 175, 176, 773, 841, 858, 1394
Corey, Isabel, 600, 1387
Corey, Jeff, 138, 530, 603, 671, 1387, 1616, 1637, 1793

Corey, Wendell, 27, 658, 872, 1008, 1076, 1231
Corman, Roger, **176**, 708, **741**, 764, **1225**, 1793
Corne, Léonce, 131, 486, 660, 682, 858, 970, 1304, 1826
Corneau, Alain, **746**, **1429**
Corneille, Pierre, 855
Cornelius, Henry, **1110**
Corner (the), **1863**
Cornet, Jan, 447
Corniaud (le), 501, 534, 1420, **1557**, 1805
Corniglion-Molinier, Édouard, 1098
Cornthwaite, Robert, 788
Cornu, Aurora, 103, 1646
Coronado, Jose, 285
Coronation street, 1106
Corps à cœur, **1251**
Corps célestes (les), **1518**
Corps et âme, **1602**
Corps et le fouet (le), **1559**
Corpse bride, **1660**
Correspondant 17, *voir* Foreign correspondant
Corri, Adrienne, 1258
Corridor of mirrors, **1398**
Corrigan, Lloyd, **1500**
Corruption (la), **390**, 1291, 1387
Corsaire rouge (le), *voir* Crimson pirate (the)
Corsia, Ted de, 88, 330, 985, 1153, 1402, 1612, 1643, 1651
Cort, Bud, 756, 1315, 1445
Cortese, Valentina, 340, 515, 599, 609, 670, 1078, 1604, 1687, 1732
Cortez, Ricardo, 286, 442, 1003, 1103, 1355
Cosa, Maria, **1203**
Così parlò Bellavista, **582**
Cosima, Renée, 1477
Cosma, Vladimir, 1254
Cossart, Ernest, 1448
Costa, Sergio da, **1203**
Costello, Anthony, 1596
Costello, Dolores, 118
Costner, Kevin, 676, 1074, **1542**
Côté, Denis, **695**
Côte, Laurence, 396, 460, 1627
Cote 465, *voir* Men in war
Cotillard, Marion, 300, 580, 812, 1430, 1465, 1470, 1832
Cottafavi, Vittorio, 70, **344**, **623**, **1409**, 1410, **1884**
Cotten, Joseph, 118, 119, 121, 206, 403, 463, 472, 539, 551, 562, 568, 632, 775, 781, 822, 895, 988, 995, 1089, 1569, 1599, 1812
Cottençon, Fanny, 17, 847
Couleur de la grenade, *voir* Sayat Nova
Couleur qui tue (la), *voir* Green for danger
Coulloc'h, Jean-Louis, 875
Coulouris, George, 382, 472, 526, 1869
Coulson, Catherine E., 162, 498, 1051
Country of my skull, **758**
Coup de cœur, *voir* One from the heart
Coup de foudre (le) (Badger), *voir* It
Coup de foudre (Kurys), **430**
Coup de fouet en retour, *voir* Backlash
Coup de grâce (le), **8**
Coup de l'escalier (le), *voir* Odds against tomorrow
Coup de tête, **614**
Coup de torchon, **477**
Coupe d'or (la), *voir* Golden bowl (the)
Couple témoin (le), **607**
Coups de feu dans la sierra, *voir* Ride the high country
Coups de feu sur Broadway, *voir* Bullets over Broadway
Courcel, Nicole, 64, 558, 1296, 1844
Courier, Paul-Louis, 704, 724, 1033
Couronne de fer (la), 85, **168**, 411
Courrier diplomatique, **346**
Court, Hazel, 570, 741
Court jester (the), **1178**
Court-martial of Billy Mitchell (the), *voir* Condamné au silence
Courteline, Georges, 1187
Courtenay, Tom, 368, 413, 1040, 1470
Courtship of Eddie's father (the), *voir* Il faut marier Papa
Cousine Angélica (la), *voir* Prima Angélica (la)
Cousins (les), 120, **138**, 1628
Cousteau, Jacques-Yves, 1688, 1690
Coutard, Raoul, 468, 1062
Couteau dans l'eau (le), **440**
Couture, Charlélie, 1608
Cover girl, **1444**
Cow boy, **158**
Cowan, Jerome, 32, 635, 828, 1633
Coward, Noel, 459, **885**, 1169, 1242, 1580, 1587, 1621, 1648

Cowards bend the knee, **950**
Cowl, Darry, 473, 798, 859, 925, 1492
Cowles, Jules, 38, 103, 297, 718
Cox, Alex, **965**
Cox, Brian, 1885
Cox, Ronny, 26, 1857
Coy, Walter, 1591
Coyle, Brendan, 772
Coyote, Peter, 222, 1163
Crabtree, Arthur, **32**, **882**, **1810**
Craig, Daniel, 215, 309, 622, 1237, 1330, 1379, 1427, 1460, 1516, 1749
Craig, Helen, 63, 634
Craig, James, 169, 445
Craig, Wendy, 911
Crain, Jeanne, 98, 206, 872, 985, 1583, 1627
Crainquebille, **537**
Crane, Stephen, 550
Cranston, Bryan, 1852
Crash, 10, **44**, 1438, 1810
Crauchet, Paul, 182, 408, 488, 704, 732, 1352, 1512
Cravat, Nick, 733, 834, 1343
Craven, Frank, 1308
Cravenne, Marcel, **1826**, **1859**, **1874**, **1884**
Crawford, Anne, 1508
Crawford, Broderick, 202, 665, 756, 815, 1227, 1525, 1559, 1625
Crawford, Joan, 16, 168, 336, 584, 585, 697, 699, 792, 807, 889, 1057, 1196, 1244, 1332, 1507–1509, 1670, 1671, 1711
Crawford, John, 1596
Crazy Horse, **1551**
Créateur (le), **976**
Creature from the black lagoon, 766, **841**, 1054, 1807
Créature invisible (la), *voir* Sorcerers (the)
Créatures (les), 1252
Crédit pour tous, **316**
Cregar, Laird, 299, 663, 691, 1035, 1094, 1202, 1348, 1609
Cremer, Bruno, 415, 796, 1260, 1381, 1684, 1693, 1811
Crémieux, Henri, 135, 282, 308, 789, 1367, 1588, 1754
Crenna, Richard, 732
Crépuscule à Tōkyō, **640**, 790, 1566
Crépuscule de gloire, *voir* Last command (the)
Cresté, René, 959, 1645
Creton, Michel, 48, 782, 1373, 1871
Crevez vermines, **73**, 578, 954, 1163, 1227
Cri (le), *voir* Grido (il)
Cri de la victoire (le), *voir* Battle cry
Cría cuervos, 675, **955**, 1370, 1478
Crialese, Emanuele, **1816**
Crichton, Charles, **220**, **333**, **447**, **616**, **1083**
Crichton, Michael, **334**, **575**, **1281**
Crime d'amour(le), **1686**
Crime de Giovanni Episcopo (le), **581**
Crime de l'Orient-Express (le), *voir* Murder on the Orient-Express
Crime de monsieur Lange (le), **557**, 993, 1229
Crime et châtiment (Chenal), **1121**
Crime et châtiment (Kaurismäki), **886**
Crime était presque parfait (le) (Curtiz), *voir* Unsuspected (the)
Crime était presque parfait (le) (Hitchcock), *voir* Dial M for murder
Crime wave, **88**, 1422
Crimes and misdemeanors, 77, 136, 459, **1192**
Crimes au musée des horreurs, 32, 453, **1810**
Crimes of passion, *voir* Jours et les nuits de China Blue (les)
Criminal code (the), **1868**
Criminels (les), **190**
Crimson kimono (the), *voir* Kimono pourpre (le)
Crimson pirate (the), 733, **1343**
Crin blanc, **1762**
Cris et chuchotements, **559**
Crisa, Erno, 1395, 1612, 1863
Crise, **1500**
Crisp, Donald, 30, 171, 226, 254, 543, 671, 761, 855, 1082, 1157, 1301, 1308, 1358, 1372, 1405, **1484**, **1523**
Criss cross, **59**
Cristo proibito (il), *voir* Christ interdit (le)
Criswell, 596, 1586, 1642
Črnko, Zvonimir, 23
Croisades (les), **92**
Croisée des destins (la), *voir* Bhowani Junction
Croisière du Navigator (la), **1484**
Croisset, Francis de, 1670, 1850
Croix de bois (les), **875**
Croix de fer, *voir* Cross of iron
Crolla, Henri, 815, 1284

Cromwell, James, 179, 472, 997, 1073, 1224, 1450, 1600, 1714, 1764, 1836
Cromwell, John, **29**, **180**, **539**, 569, **709**, 989, **1027**, 1068, **1423**
Cromwell, Richard, 20, 275, 737, 850, 1395
Cronaca familiare, *voir* Journal intime (Zurlini)
Cronenberg, David, 10, **44**, **102**, **347**, **354**, 440, **509**, **560**, **591**, **758**, 1076, **1105**, **1135**, 1260, **1330**, 1438, **1600**
Cronyn, Hume, 234, 525, 606, 986, 1102, 1462, 1583, 1689, 1742, 1812, 1829
Croque-mort s'en mêle (le), *voir* Comedy of terrors (the)
Crosby, Bing, 57, 106, 159, 360, 765, 866, 882, 886, 1268, 1510, 1717, 1756
Crosland, Alan, **1799**
Cross, Eric, 447
Cross of iron, **1055**
Crossfire, **1248**
Crothers, Scatman, 980, 1200, 1436, 1682, 1819
Crowd (the), *voir* Foule (la)
Crowe, Russell, 997, 1349, 1353, 1372, 1689, 1843
Crowell, Josephine, 564, 577, 1061, 1378
Cruel gun story, **1227**
Cruel sea (the), **1327**
Cruise, Tom, 108, 562, 738, 806, 833, 1438, 1883
Crumb, Robert, 1144
Cruttwell, Greg, 1159
Cruz, Penélope, 372, 603, 1125, 1457, 1624, 1761, 1792
Cruz, Raymond, 1852
Cruze, James, **442**
Cry danger, **136**, 993
Cry of the city, *voir* Proie (la)
Cry vengeance, **200**
CSA, the Confederate States of America, **288**
Cserhalmi, György, 607, 1254
Cuarón, Alfonso, **838**, **1153**
Cucciola, Riccardo, 272, 1833
Cuirassé Potemkine (le), 843, **946**, 1074
Cuisine et dépendances, **1175**
Cukor, George, **23**, **28**, **235**, **305**, **326**, **346**, **409**, **431**, **438**, **467**, 531, **562**, 773, **815**, **893**, **992**, **1040**, **1302**, **1311**, **1345**, **1385**, **1435**, **1669**, **1670**
Cul-de-sac, **1357**
Culkin, Kieran, 1885
Culloden, **896**
Culottes rouges (les), **1216**
Culver, Roland, 845, 1508, 1674
Cummings, Constance, 1521, 1587, 1868
Cummings, Robert, 382, 677, 1049, 1287, 1577, 1758
Cummins, Peggy, 138, 218, 396, 464, 473
Cunning little vixen (the), **1123**, 1880
Cuny, Alain, 145, 236, 390, 597, 785, 946, 1146, 1224, 1410, 1453, 1493, 1867
Cuore, **360**, 405
Cure, **1633**
Curious case of Benjamin Button (the), *voir* Étrange histoire de B. Button (l')
Curnow, Graham, 1810
Currie, Finlay, 144, 565, 571, 632, 1012, 1041, 1258, 1470, 1508, 1580, 1583, 1653
Curse of Frankenstein (the), *voir* Frankenstein s'est échappé
Curse of the cat people (the), **59**, 596
Curse of the werewolf (the), *voir* Nuit du loup-garou (la)
Curtis, Alan, 1237
Curtis, Jamie Lee, 238, 616, 726, 1160
Curtis, Ken, 34, 510, 667, 1141, 1308, 1815
Curtis, Mickey, 1052
Curtis, Tony, 40, 63, 79, 495, 755, 802, 809, 1168, 1648, 1664, 1809
Curtiz, Michael, **70**, **176**, **183**, **202**, **254**, **310**, 365, **453**, **585**, **671**, **697**, **732**, **760**, **855**, **991**, **1003**, **1129**, **1303**, **1395**, **1432**, **1486**, **1643**, **1718**
Curzi, Pierre, 76, 951, 1361
Cusack, Cyril, 46, 88, 503, 1318, 1411, 1588, 1809
Cusack, John, 368, 1158, 1437, 1482, 1593, 1742
Cushing, Peter, 41, 77, 100, 183, 293, 405, 518, 570, 628, 778, 1223, 1451, 1494, 1570, 1728
Custer, George A., 138, 426, 810, 938
Cutter's way, **1766**
Cuvelier, Maurice, 375
Cybulski, Zbigniew, 140, 257, 277, 496, 1110
Cyclone à la Jamaïque, *voir* High wind in Jamaica
Cygne noir (le), *voir* Black swan (the) (King)

Cyrano de Bergerac (Barma), **889**, 1349
Cyrano de Bergerac (Genina), **1677**
Cyrano de Bergerac (Rappeneau), **1349**
Czinkóczi, Zsuzsa, 95, 701, 1818
Czinner, Paul, **710**

D'Alessio, Carlos, 548, 1050, 1529
D'Andrea, Tom, 149, 1474, 1626
D'Angelo, Bervely, 846
D'Annunzio, Gabriele, 312, 456, 581, 608, 655, 1148
D'Arcy, Alexander, 1182
D'Arcy, Roy, 379, 977, 1378, 1523
D'Arnoux, Georges, 1613
D'Arpe, Gustavo, 1451
D'At, Catherine, 1109
D'Obici, Valeria, 1545
Da Silva, Éric, 911
Da Silva, Howard, 35, 63, 575, 779, 798, 1385, 1388, 1399, 1406, 1523, 1711
Dabit, Eugène, 421
Ďáblova past, **638**
Dac, Pierre, 730
Dacqmine, Jacques, 116, 1124, 1195
Daddy Nostalgie, **1598**
Dafoe, Willem, 417, 591, 723, 967, 1477, 1690, 1791, 1857
Dagover, Lil, 612, 657, 734, 837, 1098
Daguerréotypes, **812**, 1563
Dahan, Olivier, **1470**
Dahl, Arlene, 537, 1643
Dahl, Roald, 66, 480, 855, 1256, 1528, 1837
Dahlbeck, Eva, 318, 341, 698, 734, 1553, 1754
Dai, Sijie, **536**
Dailey, Dan, 497, 1308, 1821
Dailey, Irene, 1121
Daim (le), **555**, 1788
Daïnah la métisse, **188**, 869, **1825**
Daisne, Johan, 457, 1707
Daisy Clover, **933**
Daisy Kenyon, **807**
Daisy Miller, 1280, **1333**
Dalban, Max, 89, 151, 1044
Dalban, Robert, 133, 397, 595, 864, 1069, 1543
Dalbray, Muse, 361, 1683
Daldry, Stephen, **305**
Dale, Esther, 1182
Dale, Grover, 633
Dalí, Salvador, 10, 259, 328, 745, 764, 1024, 1250, 1344, 1778, 1780, 1825
Dalida, 275, 1778
Dalio, Marcel, 222, 384, 463, 501, 523, 524, 753, 1034, 1062, 1067, 1129, 1141, 1168, 1198, 1293, 1379, 1577, 1709, 1855
Dall, John, 473, 1568
Dalla, Lucio, 786
Dallas, 14, 162, 306, 1800
Dalle, Béatrice, 1254, 1841
Dalton, Timothy, 962, 1173, 1359, 1445
Daly, Tyne, 190
Dam busters (the), **1868**
Dame aux camélias (la) (Bolognini), **1078**
Dame aux camélias (la) (Smallwood), *voir* Camille
Dame d'onze heures (la), 49, **1756**
Dame de Monsoreau (la), **1871**
Dame de Musashino (la), **1173**
Dame de pique (la), **583**, 1377
Dame de Shanghai (la), 118, 1061, 1289, **1612**
Dame de tout le monde (la), *voir* Signora di tutti (la)
Dame du lac (la), *voir* Lady in the lake
Dame du vendredi (la), *voir* His girl friday
Dame et le toréador (la), *voir* Bullfighter and the lady
Dame et les barbes (la), **1717**
Dame sans camelias (la), **1410**
Dames, **306**
Dames du Bois de Boulogne (les), **228**
Damia, 860, 879
Damiani, Damiano, **272**
Damnation, 31, **428**, 998
Damned don't cry (the), **1671**
Damned (the), **1600**
Damnés (les) (Losey), *voir* Damned (the)
Damnés (les) (Visconti), *voir* Caduta degli dei (la)
Damon, Matt, 158, 227, 337, 713, 829, 1403, 1459
Dana, Leora, 369
Dancer in the dark, **646**
Dances with wolves, *voir* Danse avec les loups
Dandridge, Dorothy, 826
Dane, Laurence, 1135
Danet, Jean, 122, 123, 867
Dangereuse aventure (la), *voir* No time for love

Dangereuse sous tous rapports, *voir* Something wild (Demme)
Dangereusement vôtre, *voir* A view to a kill
Dangerous liaisons, *voir* Liaisons dangereuses (les)
Dani, 599
Daniel, **283**
Daniel-Norman, Jacques, **1567**
Danielia, Gueorgui, **259**, **435**, 688, **865**, **992**
Daniell, Henry, 109, 202, 220, 265, 431, 493, 855, 1022, 1040, 1091, 1419, 1617
Daniels, Bebe, 442, 1177, 1505
Daniels, Jeff, 474, 769
Daniels, Phil, 366
Daniels, William, 627, 1589
Danna, Mychael, 137, 600, 1320
Danning, Sybil, 1793
Danno, Jacqueline, 1213
Dano, Paul, 139, 273, 484, 737
Dano, Royal, 162, 402, 550, 846, 1082, 1092, 1139, 1281
Danos, Abel, 1067, 1731
Dans l'ombre de San Francisco, *voir* Woman on the run
Dans la brume électrique, *voir* In the electric mist
Dans la gueule du loup, *voir* Mob (the)
Dans la nuit, **581**
Dans la peau de John Malkovich, *voir* Being John Malkovich
Dans la ville blanche, **1702**
Dans les ténèbres, **194**
Danse (la), **1875**
Danse avec les loups, 836, **1542**
Danse de la réalité (la), 299, **310**
Danse de mort (la), **1874**
Dante, Joe, **231**, **843**, **1351**, **1515**
Dantès, Suzanne, 342, 909
Dantine, Helmut, 1242
Danton, Ray, 1474
Daquin, Louis, **358**, **1522**, **1829**
Darabond, Frank, **1600**, **1712**
Darby, Kim, 1121, 1387
Darc, Mireille, 41, 329
Darcel, Denise, 1264, 1339
Darcey, Janine, 212
Dard, Frédéric, 446, 731, 908
DaRe, Eric, 1051
Darimont, Olivier, 1172
Darjeeling limited (the), **857**
Dark city, **377**, 1090
Dark corner (the), **910**
Dark crystal, **1626**
Dark knight (the), **80**, 886, 1430
Dark knight returns (the), **277**
Dark knight rises (the), 886, **1430**
Dark mirror (the), 19, 671, 694, **1094**
Dark passage, **149**, 1629, 1711, 1734
Dark past (the), **957**
Dark star, **1125**
Dark victory, **1180**
Dark water, **1795**
Darling Lili, **808**
Darmon, Gérard, 188, 1841
Darnell, Linda, 20, 98, 143, 296, 663, 692, 920, 1002, 1016, 1035, 1235, 1524, 1571
Darò un millione, *voir* Je donnerai un million
Darras, Jean-Pierre, 1072, 1295
Darrieu, Gérard, 318
Darrieux, Danielle, 8, 26, 33, 50, 51, 66, 91, 111, 347, 480, 518, 633, 825, 858, 1014, 1075, 1138, 1277, 1309, 1408, 1624, 1676
Darro, Frankie, 511, 1157
Darroussin, Jean-Pierre, 66, 218, 749, 797, 874, 1175, 1253, 1658
Darvas, Iván, 803, 1787
Darvi, Bella, 720, 1579
Darvi, Robert, 962
Darwell, Jane, 169, 242, 554, 565, 1298
Dary, René, 95, 483, 522, 540, 704, 1546, 1567
Dassin, Jules, **37**, **87**, **515**, **603**, **1153**, **1188**, **1773**
Dasté, Jean, 9, 56, 528, 650, 656, 784, 1034, 1096, 1307, 1724
Dasté, Marie-Hélène, 142, 274, 1009
Daudet, Alphonse, 1385
Daumier, Sophie, 721
Dauphin, Claude, 13, 30, 111, 212, 347, 424, 627, 631, 789, 1121, 1145, 1471, 1500
Daurand, Jean, 112, 629, 1209
Daussmond, Betty, 1502, 1646
Davalos, Richard, 900
Davenport, Doris, 650
Davenport, Harry, 565, 851, 1362
Davenport, Nigel, 575, 619
Daves, Delmer, **149**, **158**, **295**, **306**, **369**, **412**,

791, **891**, **989**, **1123**, **1471**, **1513**, **1526**
David, Mario, 925, 1084, 1195, 1456, 1865
David, Thayer, 1021
David Golder, **1043**, 1389
David l'endurant, *voir* Tol'able David
Davies, Marion, 472
Davies, Rupert, 46
Davies, Terence, **10**, **1161**, **1548**, **1776**
Davis, Bette, 13, 16, 121, 129, 180, 181, 196, 287, 303, 310, 588, 632, 635, 668, 671, 737, 748, 781, 855, 915, 953, 1057, 1128, 1180, 1206, 1248, 1361, 1372, 1498
Davis, Essie, 1397
Davis, Geena, 212, 528, 591
Davis, Judy, 796, 1236, 1300, 1324, 1600
Davis, Miles, 458
Davis, Ossie, 231
Davis, Phil, 75, 782, 1159, 1553
Davis, Sammi, 606
Davis, Stephen, 1336
Davison, Bruce, 1607
Davray, Dominique, 30, 483, 486, 1482
Davy, Jean, 778, 1829
Davy, Jean-François, 892
Davy Crockett, roi des trappeurs, 1528
Dawson, Anthony, 1199, 1577
Dawson City, 221, **970**
Dax, Micheline, 953, 1284
Day, Doris, 8, 948, 1182, 1303, 1799
Day, Josette, 82, 304, 1137, 1374
Day, Laraine, 595, 1265, 1441
Day-Lewis, Daniel, 139, 258, 546, 736, 829, 1420, 1437, 1650
Day of the outlaw, **1122**
Day the Earth stood still (the), *voir* Jour où la Terre s'arrêta (le)
Dayan, Assi, 769
Days of glory, **1827**
Days of heaven, **1162**
Days of wine and roses, 35, **1011**, 1657
De Ambrosis, Luciano, 1396
De Bankolé, Isaach, 771, 1477
De battre mon cœur s'est arrêté, 580, **1343**, 1775
De beaux lendemains, *voir* Sweet hereafter (the)
De bruit et de fureur, **1260**
De Brulier, Nigel, 433, 932, 1327, 1443, 1485
De Carlo, Yvonne, 47, 59, 490, 927, 1389
De Chirico, Giorgio, 1580
De Crescenzo, Luciano, **582**
De Filippo, Eduardo, 360, 837, 1409, 1454, 1863
De Filippo, Peppino, 1312, 1335, 1454, 1673
De Filippo, Titina, 1454
De Giorgi, Elsa, 123, 568, 912
De Grasse, Sam, 225, 881, 1358
De Grey, **973**
De l'eau tiède sous un pont rouge, 938, **1736**
De l'influence des rayons gamma. . . , **475**
De l'or en barres, *voir* Lavender Hill mob (the)
De la belle ouvrage, **387**
De la bouche du cheval, *voir* Horse's mouth (the)
De la maison des morts, 484, 977, **1542**
De La Motte, Marguerite, 129, 433, 1443
De la vie des marionnettes, **348**
De Laurentiis, Dino, 86, 1778
De Marney, Derrick, 1197
De Mayerling à Sarajevo, **1170**
De minuit à l'aube, *voir* Between midnight and dawn
De Mornay, Rebecca, 1302
De Niro, Robert, 104, 281, 383, 461, 482, 574, 589, 990, 1012, 1026, 1074, 1343, **1403**, 1417, 1728, 1730, 1869
De Palma, Brian, **24**, **71**, **258**, **416**, **466**, **502**, **686**, **779**, **1064**, **1074**, **1131**, **1198**, **1214**, **1652**
De Putti, Lya de, 833, 837, 1847
De Robertis, Francesco, 93, **105**, **843**, **1444**, **1457**
De Rochemont, Louis, 6, 1292, 1400, 1813
De rouille et d'os, **580**
De sang froid, *voir* In cold blood
De Santis, Giuseppe, **61**, **86**, **849**, **1507**
De Sica, Christian, 344
De Sica, Vittorio, **37**, 123, 173, **208**, 221, 284, 294, 340, 344, **351**, 405, 439, **539**, **653**, 670, 748, 773, **788**, 1138, 1313, **1396**, 1402, **1415**, 1448, **1467**, 1673, **1863**
De Taranto, Vico, 935
De Toth, André, 70, **88**, **172**, **201**, **347**, 457, **619**, **740**, **755**, **1122**, **1335**, **1456**, **1870**
De Venanzo, Gianni, 1545

De Wolff, Francis, 565, 1223
De Wilde, Brandon, 1314, 1519
Déa, Marie, 51, 524, 771, 1120, 1124, 1146, 1796
Dead (the), *voir* Gens de Dublin
Dead End Kids (the), 1718
Dead man, **177**
Dead man's hand, 477, **664**
Dead men don't wear plaid, 954, 1711, **1734**
Dead of night, **220**, 1366, 1394
Dead reckoning, **29**
Dead ringers, **102**, 758
Dead zone, **560**
Deadline U. S. A., **740**
Deadly affair (the), **329**, 499
Deaf, **919**
Deal (le), **274**
Dean, James, 44, 408, 538, 763, 900, 1526, 1810
Dean, Julia, 59
Dearden, Basil, **220**, **278**, **363**, **417**, **439**, **518**, **1109**, **1243**, **1394**, **1851**
Dearly, Max, 659, 1028, 1562
Death of Stalin (the), **1541**
Death on the Nile, 67, **442**
Death proof, *voir* Grindhouse
Death takes a holiday, **394**
Debain, Henri, 734, 1616
Debar, Andrée, 1708
Debary, Jacques, 1134, 1193, 1246
Debbouze, Jamel, 304, 1383, 1448
Debray, Régis, 1472
Debucourt, Jean, 95, 131, 133, 154, 204, 384, 401, 480, 580, 583, 716, 718, 1053, 1138, 1225, 1272, 1756, 1873
Deburau, **1408**
Debussy, Claude, 410, 568, 603, 753, 853, 925
Début (le), *voir* Natchalo
Début d'été, *voir* Bakushū
Décalogue (le), **117**, 490, 674, 891, 1065
DeCamp, Rosemary, 213, 1123
Decaux, Alain, 359, 1128
Deception, **16**, 1361, 1734
Decima vittima (la), **623**
Decision at Sundown, **690**, 994, 1219
Decision before dawn, **29**
Decision to leave, **1791**
Déclin de l'empire américain (le), **76**, 951, 1361, 1707
Decoin, Henri, **66**, **133**, **136**, **146**, **347**, **501**, **546**, **674**, **858**, **901**, **1071**, **1075**, 1167, **1447**, **1469**, **1531**, **1707**, 1744
Decomble, Guy, 138, 521, 600, 660, 942, 949, 1829, 1874
Deconstructing Harry, **969**
Découverte d'un secret (la), **350**
Dédée d'Anvers, **524**
Dee, Frances, 180, 514, 1435, 1449, 1773
Dee, Sandra, 295, 615, 676
Deep end, 539, **1136**
Deep gold, **1780**
Deep in my heart, **511**
Deer hunter (the), **990**
Déesse (la), *voir* Devi
Défi (le), *voir* Sfida (la)
DeFore, Don, 347, 377
Défroqué (le), 21, **198**, 1849
Défunt récalcitrant (le), *voir* Here comes Mr. Jordan
Degas, Edgar, 1611, 1875
Degas et moi, **1611**
Dehner, John, 1281, 1304
Déjeuner sur l'herbe (le), 1274
Dejoux, Christine, 787
Dekalog, *voir* Décalogue (le)
Dekigokoro, *voir* Cœur capricieux
Dekker, Albert, 151, 395, 530, 1090, 1197, 1244, 1388, 1444
Del Poggio, Carla, 849, 857, 883, 1275, 1335, 1467
Del Prete, Duillio, 605, 1333
Del Rio, Dolores, 551, 645, 721, 1278, 1729
Del Ruth, Roy, 32, **442**, 1176, **1521**
Del Toro, Benicio, 456, 771, 962, 1114, 1218, 1550, 1751
Delahaye, Michel, 406, 413, 430, 659, 892, 1277, 1820
Delair, Suzy, 83, 267, 308, 574, 815, 869, 887, 1543, 1662
Delamare, Lise, 378
Delaney, Pádraic, 148
Delannoy, Jean, **280**, **290**, **759**, 851, **1000**, **1042**, **1867**
Delarue-Mardrus, Lucie, 1710
Delay, Florence, 617, 793
Délépine, Benoît, **205**, **328**, **754**, **1516**, **1544**
Delerue, Georges, 3, 410, 1565, 1668
Deleuze, Anne, 686

Delevanti, Cyril, 1058
Delevaux, Antoine, **1538**
Delhaye, Alane, 125, 706
Deliba, Fejria, 1627
Delicatessen, **59**
Délices de Tōkyō (les), **1857**
Délire à deux, **613**
Délit de fuite, **398**
Délits flagrants, **431**, 1697
Délivrance, **26**, 1603, 1736
Della Noce, Luisa, 314
Delle Piane, Carlo, 628
Delluc, Louis, **903**, **1191**, **1226**, **1688**
Delmont, Édouard, 68, 137, 179, 271, 590, 826, 890, 937, 1044, 1267, 1385, 1618, 1665, 1667, 1682, 1706
Delmotte, Aliocha, 1801
Delon, Alain, 83, 184, 289, 490, 597, 648, 713, 732, 863, 874, 1021, 1030, 1120, 1185, 1331, 1368, 1566, 1612, 1699, 1854
Delon, Nathalie, 784, 1021
Delorme, Danièle, 135, 727, 741, 784, 815, 1193, 1405, 1548
Delpech, Michel, 1834
Delphin (nain), 528, 1191
Delpy, Albert, 1611
Delpy, Julie, 1065, 1118
Delubac, Jacqueline, 54, 55, 646, 1179, 1475, 1489, 1498, 1502, 1646, 1654
Delvaux, André, **457**, **936**, **1707**, **1824**
Delyle, Lucienne, 1071, 1610
Demain c'était la guerre, 243, **569**
Demain est un autre jour, *voir* Theres's always tomorrow
Demain ne meurt jamais, *voir* Tomorrow never dies
Demange, Paul, 175, 224, 629, 1380, 1405
Demares, Christian, **387**
Demarest, William, 58, 241, 418, 687, 833, 874, 1066, 1211, 1363, 1633, 1635
Demarsan, Éric, 1736, 1858
Demazis, Orane, 441, 590, 624, 1246, 1267, 1665, 1667, 1793
Démence, **929**
DeMille, Cecil B., **74**, **78**, 87, **92**, 117, **163**, 172, 303, **321**, **333**, 360, **382**, **434**, **452**, **490**, **643**, **658**, **664**, 735, **798**, **1166**, **1175**, **1238**, **1265**, **1407**, 1496, **1505**, **1512**, 1544, 1574, **1751**, **1842**
Démineurs, **1694**
Demme, Jonathan, **769**, **1579**
Demoiselles de Rochefort (les), **633**
Démon de la chair (le), *voir* Strange woman (the)
Démon des armes (la), *voir* Gun crazy
Démon des femmes (le), *voir* Legend of Lylah Clare (the)
Démon s'éveille la nuit (le), *voir* Clash by night
Demon seed, 1438, **1748**
Demongeot, Catherine, 28
Demongeot, Mylène, 450, 711, 933, 1204, 1244
Demonlover, **603**, 1770
Démons de la liberté (les), *voir* Brute force
Demy, Jacques, **33**, **115**, **252**, 253, **554**, **581**, **633**, 1252, **1479**, **1494**, 1679, 1692, 1727
Demy, Mathieu, 880, 1683, 1859
Denaiffe, Guillaume, 1834
Dench, Judi, 66, 278, 291, 309, 546, 622, 760, 1135, 1237, 1361, 1576, 1597, 1609, 1614
Denden, 944
Deneuve, Catherine, 51, 115, 175, 260, 460, 581, 633, 646, 732, 814, 842, 867, 873, 880, 1077, 1100, 1152, 1198, 1204, 1230, 1232, 1314, 1324, 1381, 1481, 1547, 1604, 1610, 1676, 1771, 1834
Denham, Maurice, 1659
Deniaud, Yves, 1069, 1071, 1709, 1866, 1869
Denicourt, Marianne, 15, 396, 538, 714, 1230, 1485, 1738, 1854
Denis, Jacques, 175, 685, 817, 1707
Dennehy, Brian, 566
Denner, Charle, 1855
Denner, Charles, 9, 186, 510, 566, 610, 1293, 1524, 1567
Dennis, Nick, 1090
Dennis, Sandy, 508, 849, 1235
Denny, Reginald, 180, 1751
Denon, Vivant, 1493
Dents de la mer (les), 1515
Dents du Diable (les), *voir* Savage innocents (the)
Depardieu, Gérard, 69, 175, 191, 205, 235, 240, 353, 543, 746, 760, 782, 811, 905, 965, 1029, 1233, 1346, 1349, 1398, 1464, 1513, 1603, 1604, 1610,

1676, 1685
Depardieu, Guillaume, 370, 746, 1547
Depardieu, Julie, 1688
Depardon, Raymond, **75**, **166**, **431**, **960**, **1354**, **1510**, 1697
Departed (the), **158**
Departures, *voir* Okuribito
Depp, Johnny, 177, 300, 736, 855, 1316, 1321, 1586, 1672
Depuis ton départ, *voir* Since you went away
Derangère, Grégori, 541
Deray, Jacques, **182**, 1744
Derek, Bo, 1212
Derek, John, 490, 756, 1443, 1636
Derenne, Joséphine, 650
Dermithe, Édouard, 524, 1477
Dern, Bruce, 12, 781, 1201, 1220, 1288, 1313, 1425, 1436, 1530, 1675, 1770
Dern, Laura, 48, 417, 498
Dernier atout, **716**
Dernier acte (le), **1779**
Dernier caprice, **593**, 1074
Dernier combat (le), **1613**
Dernier de la liste (le), *voir* List of Adrian Messenger (the)
Dernier des hommes (le), **163**, 444, 997
Dernier des Mohicans (le), *voir* Last of the Mohicans (the)
Dernier des six (le), **1662**, 1740
Dernier métro (le), 918, **1610**
Dernier plongeon (le), **286**
Dernier round (le), *voir* Battling Butler
Dernier roi d'Écosse (le), *voir* Last king of Scotland (the)
Dernier sou (le), **321**
Dernier tournant (le), 284, 1427, **1701**
Dernier train de Gun Hill (le), **179**
Dernière chasse (la), *voir* Last hunt (the)
Dernière caravane (la), *voir* Last wagon (the)
Dernière fanfare (la), *voir* Last hurrah (the)
Dernière lettre (la), **1550**
Dernière rafale (la), *voir* Street with no name (the)
Dernière séance (la), *voir* Last picture show (the)
Dernière vague (la), *voir* Last wave (the)
Dernières vacances (les), **1702**
Derniers jours de Pompei (les), 416, **1069**
Dernier tango à Paris (la), **579**
Deroo, Christophe, **966**
Derrien, Marcelle, 175, 870
Derrière la façade, 13, **727**, 1434, 1631
Derrière le miroir, *voir* Bigger than life
Dersou Ouzala, **592**, 1522, 1527
Derzsi, János, 998
Des chevaux et des hommes, **370**
Des enfants gâtés, **1830**
Des femmes disparaissent, *voir* Lured
Des gens sans importance, **595**
Des hommes d'influence, *voir* Wag the dog
Des hommes et des dieux, **271**
Des journées entières..., **548**
Des jours et des nuits dans la forêt, **768**
Des monstres attaquent la ville, *voir* Them
Des monstres et des hommes, 215, **572**, 1160, 1367
Des pas dans le brouillard, *voir* Footsteps in the fog
Des trous dans la tête, *voir* Brand upon the brain
Desagnat, Jean-Pierre, **1755**
Desailly, Jean, 3, 42, 224, 358, 743, 870, 1000, 1229, 1748
Désarrois de l'élève Törless (les), **804**
Desarthe, Gérard, 1134, 1228, 1346, 1693
Descamps, Patrick, 1172
Descartes, René, 731
Descent (the), **1602**
Descente infernale (la), *voir* Downhill racer
Deschamps, Hubert, 116, 1401, 1466, 1833
Descombes, Colette, 430
Descrières, Georges, 607, 627, 1213, 1826
Desdevises, Madeleine, 797
Désemparés (les), *voir* Reckless moment (the)
Désert de la peur (le) (Lee Thompson), *voir* Ice cold in Alex
Désert de la peur (le) (Walsh), *voir* Along the great divide
Desert fox (the), 1341, 1504, **1617**
Desert rats (the), **1504**, 1617
Déserteur (le), **68**, 598, **1471**
Déserteur de Fort Alamo (le), *voir* Man from the Alamo (the)
Deserto dei Tartari (il), **599**
Deserto rosso (il), **358**
Desfontaines, Henri, **1811**
Desiderio, **923**
Design for living, 287, **459**, 753

Designing woman, **1326**
Désir d'amour, **918**
Désir de femme, *voir* All I desire
Désir meurtrier, 288, **494**, 672, 938, 1025, 1271
Desire, 196, **280**
Désiré, **55**
Désirs humains, *voir* Human desire
Désirs volés, **216**
Desjardins, Maxime, 1419
Desmarets, Sophie, 91, 778, 798, 1567
Desmond, Florence, 1331
Desny, Ivan, 97, 123, 201, 460, 486, 877, 889, 1261, 1360, 1410
Désordre a vingt ans (le), **1137**
Désordre et la nuit (le), **518**
Désormière, Roger, 1384
Désosseur de cadavres (le), *voir* Tingler (the)
Despair, **207**
Desperate, **1393**
Desperate journey, **1168**
Desperatly seeking Susan, *voir* Recherche Susan désespérément
Desplat, Alexandre, 1073
Desplechin, Arnaud, **15**, **538**, **613**, **793**, **814**, **1230**, **1356**, **1424**, **1738**, **1751**
Desplechin, Fabrice, 15, 1356
Desrau, Max, 659
Dest, Jo, 1304, 1379, 1449, 1846
Destin (le), **1083**
Destin de madame Yuki (le), **1795**
Destin est au tournant (le), *voir* Drive a crooked road
Destin fabuleux de Désirée Clary (le), **292**
Destin se joue la nuit (le), *voir* History is made at night
Destination danger, 480, 1629
Destoop, Jacques, 1693
Destoop, Josée, 1602, 1748
Destry rides again, **1294**
Detective (the), **1302**
Detective story, 460, **849**
Detenuto in attesa di giudizio, **952**
Detmers, Maruschka, 752
Détour, 36, **96**, 576
Detroit, **1458**
Détroit de la faim (le), **491**, 672
Déus, Henri, 659
Deutsch, Ernst, 206, 811
Deux Anglaises et le Continent (les), 410, **1623**
Deux cavaliers (les), *voir* Two rode together
Deux copines, un séducteur, *voir* World of Henry Orient (the)
Deux filles au tapis, *voir* All the marbles
Deux filles d'aujourd'hui, *voir* Career girls
Deux hommes dans Manhattan, **78**
Deux mains, la nuit, *voir* Spiral staircase (the)
2046, 294, 557, 1505, 1639, **1642**
2001, l'odyssée de l'espace, *voir* 2001, a space odyssey
Deux orphelines (les), **164**
Deux rouquines dans la bagarre, *voir* Slightly scarlet
Deux sous de violettes, **282**
Deux têtes folles, *voir* Paris when it sizzles
Deuxième souffle (le), **1422**
Devaivre, Jean, 49, **724**, 764, 1124, **1756**
Deval, Marguerite, 384
Devalde, Jean, 1645
Devane, William, 12, 228, 397, 1836
Devdas, **720**
Devère, Arthur, 864, 998, 1062
Devi, **1390**
Déviation mortelle, *voir* Roadgames
Devil-doll (the), **1533**
Devil is a woman (the), *voir* Femme et le pantin (la)
Devil rides out (the), *voir* Vierges de Satan (les)
Devil's doorway (the), **891**
Deville, Michel, **462**, **507**, **592**, **711**, **787**, **911**, **951**, **1077**, **1108**, **1206**, **1213**, **1230**, **1244**, **1485**, **1631**, **1641**, **1643**, **1664**, **1666**, **1668**, **1693**
Deville, Rosalinde, 1666
Devillers, Renée, 146, 1225, 1702, 1873
Devils (the), 189, 403, **1393**
Devine, Andy, 44, 477, 594, 1271, 1351
Devine, Ted, 1579
DeVito, Danny, 277, 739, 936, 997, 1059, 1127, 1200
Devos, Emmanuelle, 15, 52, 538, 1202, 1230, 1343, 1356, 1424, 1738
Devos, Raymond, 602
Dewaele, David, 103, 884, 1233
Dewaere, Patrick, 235, 588, 614, 768, 847, 958, 1196, 1219, 1360, 1398, 1429, 1481

DeWitt, Jack, 1290
Dexter, Brad, 471, 834, 1033
Dexter, Elliott, 1407, 1512
Dey, Dipankar, 1274, 1767
Dhéran, Bernard, 1611
Dheepan, **744**
Dhéry, Robert, **830**, **1626**, 1682
Dhour, Louise, 1769
Dhutt, Utpal, 1274
Di Lazzaro, Dalila, 1478
Dia, Lam Ibrahim, 214, 506, 905
Diabeł, **295**, 327, 787, 847
Diabelli, Anton, 1310
Diable au cœur (le), **1710**
Diable au corps (le), 50, **253**
Diable boiteux (le), **428**
Diable en boîte (le), *voir* Stunt man (the)
Diable probablement (le), **1729**
Diables (les), *voir* Devils (the)
Diablesse en collant rose (la), *voir* Heller in pink tights
Diabolique docteur Mabuse (le), **1018**, 1866
Diaboliques (les), 760, 781, 1561, **1733**
Dial M for murder, 1199, **1577**
Diamant-Berger, Henri, **864**
Diamant mystérieux (le), *voir* Ultima carrozzella (l')
Diamants sont éternels (les), **601**, 1576
Diamants sur canapé, *voir* Breakfast at Tiffany's
Diamond, I.A.L., 81, 1042
Diamonds are forever, *voir* Diamants sont éternels (les)
Diao, Yi'nan, **974**
Diarios de motocliceta, **261**
Diary of a chambermaid (the), **689**
Diaz, Cameron, 1420, 1437
Diaz, Lav, **298**, **972**
Dibbouk (le), *voir* Dybuk
DiCaprio, Leonardo, 158, 245, 357, 513, 638, 700, 812, 1046, 1300, 1372, 1420, 1530, 1597, 1869
Dick, Philip K., 90, 870, 1857
Dickens, Charles, 403, 571, 880
Dickey, Paul, 225
Dickinson, Angie, 779, 957, 1095, 1220, 1341, 1586, 1651
Dickinson, Thorold, **1377**
Dictateur (le) (Chaplin), **109**, 388, 1469, 1536
Dictateur (le) (Charles), **532**
Didaskalou, Katerina, 785
Diderot, Denis, 228
Didi, Évelyne, 218, 879
Die another day, **1576**
Diefenthal, Frédéric, 802, 1254
Diehl, August, 947
Dierkes, John, 303, 550, 1314, 1513
Dies iræ, **455**, 630, 1475, 1653
Diessl, Gustav, 551, 1114, 1286, 1544, 1647
Dieterle, William, 32, **119**, 159, **169**, **312**, **339**, **377**, **568**, **761**, **822**, **832**, **851**, **995**, **1176**, 1178, **1271**, **1372**, **1521**, **1847**
Dietrich, Marlene, 79, 132, 233, 249, 280, 415, 518, 576, 618, 695, 759, 828, 839, 846, 980, 1052, 1141, 1249, 1294, 1476, 1557, 1574, 1585, 1619, 1664
Dieu d'osier (le), *voir* Wicker man (the)
Dieu est mort, **1729**
Dieu noir et le diable blond (le), 105, **423**, 897, 1564
Dieu seul le sait, *voir* Heaven knows, Mr. Allison
Dieu seul me voit, *voir* Versailles-Chantiers
Dieudonné, Albert, 247, **1842**
Dieudonné, Hélène, 1151, 1183, 1352, 1755
Dieux du stade (les), 1181, 1695, **1808**
Dieux de la peste (les), **226**
Die hard, *voir* Piège de cristal
Digges, Dudley, 442, 511, 681, 714, 1613, 1799
Dillinger, **535**, 554
Dillinger, John, 191, 300, 423, 660, 1184, 1413
Dillinger est mort, **1184**
Dillman, Bradford, 1334
Dillon, Matt, 818, 1463, 1537
Dilwale, **319**
Dimanche d'août, *voir* Domenica d'agosto
Dimanches de Ville d'Avray (les), **1844**
Dinan, Albert, 95, 382, 629, 736, 1221, 1456, 1567
Dîner de cons (le), **1189**
Dingle, Charles, 13
Dingue du palace (le), *voir* Bellboy (the)
Dinklage, Peter, 1130
Dinner at eight, **438**
Diop, Omar, 1100
Dioujev, Dmitri, 215
Diplomatic courier, *voir* Courrier diplomatique

Direktør (le), **1406**, 1476
Dirty dozen (the), *voir* Douze salopards (les)
Dirty Harry, 127, 190, 1087, 1493, **1614**, 1676, 1711
Dirty pretty things, **1815**
Discorama, 953
Discours d'un roi (le), *voir* King's speech (the)
Dishonored, *voir* Agent X 27
Disney, Walt, **283**, **353**, **523**, **537**, **569**, **608**, **723**, 936, **1020**, 1039, **1046**, **1093**, 1144, 1174, **1180**, **1575**, **1615**, 1660, 1672
Disparus de St-Agil (les), 54, 79, **99**, 142, 467, 1646
Disque rouge (le), **314**, 1622
Distant voices, 10, **1548**
Distant drums, **263**
Distel, Sacha, 743
District 9, **1212**
Dites-lui que je l'aime, **175**, 689, 1289, 1607
Diva, **188**, 1523
Divine (acteur), 1115
Divine (la), **1166**
Divine enfant, **359**, 1859
Divorce à l'italienne, **140**, 328, 506, 656, 1451
Divorcée (la), **1496**
Dix, Richard, 163, 281, 558, 729, 932, 1490
Dix commandements (les) (1923), **163**, 303, 490
Dix commandements (les) (1956), 117, 163, **490**, 617, 735, 756, 1081
Dix de Hollywood, 63, 207, 347, 576
Dix mille soleils, **434**
Dixième victime (la), *voir* Decima vittima (la)
Dixit, Madhuri, 720
Django unchained, **638**
Djian, Philippe, 1841
Dmochowski, Mariusz, 695
Dmytryk, Edward, **347**, **458**, **576**, **1125**, **1248**, **1649**, **1703**
D.O.A, **1416**
Doat, Anne, 1252
Döblin, Alfred, 486
Dobtcheff, Vernon, 911, 1050
Docks of New York (the), **1672**
Docteur Akagi, **6**, 1295
Dr. Ehrlich's magic bullet, **339**, 1166
Docteur Folamour, 240, **522**, 778, 1112, 1569, 1746
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Fleming), **226**, 678
Dr. Jekyll and Mr. Hyde (Mamoulian), 226, **678**
Docteur Jerry and mister Love, *voir* Nutty professor (the)
Docteur Jivago (le), 528, 961, **1040**, 1468, 1470
Docteur Mabuse (le), 156, 252, 259, **516**, 551, 1018, 1031, 1098, 1105
Dr. Mabuse, der Spieler, *voir* Docteur Mabuse (le)
Dr. No, 76, 215, 925, **1199**, 1325, 1614
Dr. Strangelove, *voir* Docteur Folamour
Doctor X, 365, **1486**
Doctorow, E. L., 930
Documenteur, **880**, 1252, 1316
Dodes'kaden, 503, **1527**
Dodge City, **176**, 859
Doe, John, 58, 229, 494
Dog day afternoon, **881**
Dogville, 1206, **1428**, 1477
Doigts dans la tête (les), **1250**
Doillon, Jacques, **147**, **228**, **262**, **607**, **752**, **797**, **1250**, **1299**, **1310**
Doinel, Antoine, 427, **521**, **678**, 1096, **1255**, 1476, **1483**, **1487**, 1660, 1883
Dol, Mona, 1027
Dolan, Xavier, **275**, **293**, **909**, **913**, **1279**, **1465**
Dolce vita (la), 140, 173, **236**, 1312, 1347, 1376, 1540, 1559
Doleman, Guy, 1480
Doll, Dora, 522, 743, 1066, 1190, 1701, 1827, 1866
Dollar, **1669**
Dollars et whisky, **352**
Dolls, **356**
Dom Juan, **556**
Dombasle, Arielle, 53, 617, 802, 838, 904, 1483, 1694, 1854
Domenica d'agosto, **780**
Domergue, Faith, 245, 542, 1060, 1534
Domestic violence, **1554**
Domicile conjugal, 9, 599, **678**, 1255
Dommaire, Quentin, 1424
Dommartin, Solveig, 500, 1623
Don Camillo, *voir* Petit monde de Don Camillo (le)
Don Q., son of Zorro, **1523**

Don Giovanni, **1373**
Don paisible (le), **69**
Don Quichotte, **1548**
Don Quintin l'amer, **666**
Don't change your husband, **1407**
Don't look now, **4**, 260, 463, 1783
Donahue, Troy, 295, 306, 891, 1322
Donat, Robert, 38, 72, 926, 1615, 1806
Donati, Danilo, 1729
Dondini, Ada, 11, 340, 1215
Donen, Stanley, **31**, **280**, **497**, **511**, **547**, **627**, **1182**, **1348**, **1375**, **1429**, **1628**, **1631**
Dong, 427, **915**, 1660, 1883
Doniol-Valcroze, Jacques, 787, 1126, 1771
Donlevy, Brian, 143, 157, 158, 205, 429, 481, 554, 658, 1066, 1097, 1211, 1256, 1294, 1351, 1388, 1456, 1506, 1649, 1754
Donna della montagna (la), **1219**
Donna scimmia (la), **821**
Donne, John, 478
Donnell, Jeff, 1155
Donnelly, Ruth, 106, 217, 758, 1001, 1248, 1273, 1870
Donner, Richard, **836**, **1371**
Donnersmarck, Florian Henckel von, **178**
Donnie Darko, 331, **1785**
Donnio, René, 1187
Donovan, 1479
Donovan, King, 1005
Donovan's reef, *voir* Taverne de l'Irlandais (la)
Donskoï, Mark, **1663**
Donzoko, *voir* Bas-fonds (les) (Kurosawa)
Dooley, Paul, 856, 1669
Doolittle, Hilda, 214
Doré, Gustave, 619
Dorelli, Johnny, 360
Dorgelès, Roland, 875
Doris, Pierre, 488, 1653
Dorléac, Françoise, 3, 633, 1203, 1213, 1357
Dorn, Dolores, 1177
Dornelles, Juliano, **1719**
Dorny, Thérèse, 1707
Doro, Mino, 912
Dorothée, 1483
Dors, Diana, 830, 1136, 1170, 1355, 1479
Dors mon lapin, **274**
Dorval, Anne, 275, 293, 1279
Dorville, 1548, 1701
Dorziat, Gabrielle, 177, 358, 390, 394, 727, 1062, 1075, 1137, 1170, 1224, 1409
Dossier 51 (le), **951**
Dossier noir (le), **135**, 1076
Dossier Toroto, **274**
Dostoïevski, Fiodor, 298, 378, 528, 886, 901, 977, 1121, 1542, 1588, 1594, 1709, 1799, 1803
Dotrice, Roy, 1582
Double amour (le), **161**
Double assassinat, **1666**
Double énigme (la), *voir* Dark mirror (the)
Double inconstance (la), **375**
Double indemnity, **1003**, 1273, 1483, 1734
Double messieurs, **1706**
Double négation, 73, 397, 461, 471, 498, 730, 745, 825, 1048, 1280, 1298, 1307, 1313, 1338, 1372
Double suicide, **679**
Double vie de Véronique (la), **674**, 1065
Douce, 49, **1272**
Douchet, Jean, 315, 348, 521, 1483, 1630
Douglas, Gordon, **501**, **529**, **912**, **1233**, **1302**, **1531**, **1691**, **1750**
Douglas, Kirk, 63, 98, 179, 206, 377, 402, 606, 793, 800, 802, 818, 849, 853, 895, 1039, 1064, 1131, 1138, 1168, 1303, 1329, 1335, 1383, 1422, 1433, 1576, 1599, 1635, 1684
Douglas, Melvyn, 23, 39, 79, 102, 375, 424, 448, 662, 852, 901, 1395, 1412, 1440, 1519, 1569, 1670
Douglas, Michael, 3, 334, 771, 836, 1673
Douglas, Paul, 98, 425, 757, 892, 1146, 1526
Douglas, Robert, 1476
Dougnac, Marie-Laure, 59
Douking, Georges, 94, 308, 339, 681, 1121, 1261
Douleur et gloire, **372**
Doulos (le), 1067, **1229**
Dourif, Brad, 48, 930, 1015, 1200, 1478
Douy, Max, 1053
Douze, **977**
Douze hommes en colère, **622**, 977
Douze salopards (les), **501**, 619
Dov'è la libertà ?, *voir* Où est la liberté ?
Dove, Billie, 1358
Dovjenko, Alexandre, **1155**
Dowd, Ann, 219, 651, 1556, 1835, 1864, 1879

Dowling, Doris, 35, 86, 575
Down, Lesley-Anne, 1281
Downey Jr., Robert, 1866
Downhill racer, **824**
Downs, Cathy, 1571
Downstairs, **1793**
Downton Abbey, **772**
Dracula (Browning), **369**, 652
Dracula (Coppola), **269**, 778
Dracula (Fisher), 369, 405, **778**, 1423
Dracula (Maddin), **886**
Dracula, prince of darkness, **1423**
Dracula's daughter, **1760**
Dragées au poivre, **721**
Dragon seed, **706**
Dragonwyck, **126**
Dragueurs (les), **225**, 1565
Drake, Charles, 626, 978, 1369, 1632
Drake, Frances, 791, 1074
Dramma della gelosia, **753**
Draughtsman's contract (the), **1662**
Dravić, Milena, 1473, 1515
Drei Groschen Oper (die), *voir* Opéra de quat'-sous (l')
Dreiser, Theodore, 1039, 1442, 1773
Dressé pour tuer (Fuller), *voir* White dog
Dressed to kill (De Palma), *voir* Pulsions
Dressed to kill (Neill), **74**
Dresser, Louise, 905, 1619
Dressler, Mary, 438
Dréville, Jean, **135**, **154**, 221, **267**, **278**, **559**, **660**, **725**, **945**, 979, **1104**, 1132, **1225**, **1304**, **1781**, **1860**
Dréville, Valérie, 15, 462
Drew, Helen, 81, 1456, 1534, 1562, 1635
Dreyer, Carl Theodor, **141**, 260, **375**, 385, **455**, **516**, 564, 583, 630, **686**, **1048**, 1062, **1149**, **1337**, 1340, 1475, **1653**, 1784
Dreyfus, Jean-Claude, 59, 274, 348, 1247
Dreyfuss, Richard, 739, 1074, 1336
Drieu La Rochelle, Pierre, 441, 1062
Drive a crooked road, **742**
Drive my car, **1803**
Driver, Adam, 532, 1832
Droit du plus fort (le), 352, **1630**
Drôle d'endroit pour une rencontre, **1604**
Drôle de frimousse, *voir* Funny face
Drôle de drame, **1098**, 1109
Drôlesse (la), 712, **797**
Droukarova, Dinara, 572, 1012
Drouot, Jean-Claude, 963, 1084, 1190, 1274, 1827
Dru, Joanne, 665, 938, 1298, 1568
Drucker, Léa, 1788
Drugstore cowboy, **818**
Drum (the), **502**
Drums along the Mohawk, **805**
Drunk, **969**
Du côté d'Orouët, 309, **790**, 1114, 1693
Du plomb pour l'inspecteur, *voir* Pushover
Du rififi chez les hommes, 37, **87**, 167, 471, 1188
Du sang dans la poussière, *voir* Spikes gang (the)
Du sang dans le désert, *voir* Tin star (the)
Du sang dans le soleil, **1822**
Du sang pour Dracula, *voir* Blood for Dracula
Du sang sur la neige, *voir* Northern pursuit
Du silence et des ombres, *voir* To kill a mockingbird
Dubillard, Roland, 408, 669, 711, 1151, 1360, 1648
Dubois, Marie, 353, 410, 1109, 1420, 1565
Dubosc, Gaston, 1646
Dubost, Paulette, 97, 150, 421, 659, 789, 1000, 1317, 1324, 1577, 1610, 1755
Duby, Jacques, 735
Duc, Hélène, 683
Ducaux, Annie, 349, 598, 1471
Duchamp, Marcel, 948
Duchaussoy, Michel, 132, 413, 1024, 1120, 1123, 1185, 1317, 1362, 1693, 1808
Duchesne, Roger, 54, 598, 600, 1432
Duchesse d'Avila (la), **840**
Duchesse de Langeais (la), **898**
Duck soup, 929, **1504**
Duclos, Philippe, 564
Ducournau, Julia, **1438**, **1772**, **1872**
Ducrest, Philippe, **840**
Ducreux, Louis, 518, 1207, 1598
Dudan, Pierre, 95, 1762
Dudicourt, Marc, 814, 1045
Dudok de Wit, Michael, **739**
Duel, **570**, 1160
Duel au soleil, 570, **995**
Duelle, **1848**
Duellistes, **712**

Dueñas, Lola, 1624, 1792
Duff, Howard, 445, 1153, 1670
Dufilho, Jacques, 257, 465, 520, 705, 908, 958, 1066, 1077, 1829
Dufour, Bernard, 714
Dufranne, Jacqueline, 488, 1464
Dufvenius, Julia, 1171
Dugan, Tom, 982
Duggan, Jan, 101
Dugowson, Maurice, **768**, **1360**
Duhamel, Marcel, 557, 1171
Duhour, Clément, 473, 942
Dujardin, Jean, 179, 309, 496, 513, 555
Dujmović, Davor, 420, 1151
Duke, Patty, 859
Dullac, Paul, 590, 1306, 1618, 1654, 1667
Dullea, Keir, 1580, 1727
Dullin, Charles, 499, 646, 979, 1543, 1562, 1701, 1825
Dumas, Alexandre, 221, 286, 433, 559, 638, 734, 1007, 1070, 1187, 1200, 1220, 1376, 1418, 1443, 1447, 1453, 1840, 1856
  fils, 315, 431, 1078
Dumas, Sandrine, 644
Dumbo (Burton), **936**
Dumbo (Disney), 507, 936, **1046**, 1144
Dumbrille, Douglass, 20, 57, 362, 1338
Dumesnil, Jacques, 397, 442, 724, 727, 858, 1433
Dumont, Bruno, **103**, **125**, **357**, **436**, **706**, **884**, **978**, **1055**, **1189**, **1233**, **1771**, **1784**
Dumont, Margaret, 362, 747, 884, 1313, 1447, 1479, 1504
Dunaway, Faye, 138, 286, 466, 818, 914, 1044, 1072, 1711, 1835
Dunbar, Adrian, 987, 1141
Dunbar, Geoff, **1123**
Duncan, Isadora, 23, 547
Duncan, Mary, 1118, 1407, 1417
Duncan, Michael Clarke, 1600
Dune (Lynch), **305**, 936, 1093, 1239, 1778
Dune (Villeneuve), 305
  I, **1239**
  II, **1779**
Dunkerque, **1784**
Dunne, Griffin, 1311
Dunne, Irene, 729, 806, 971, 979, 1182, 1802
Dunning, George, **1164**
Dunnock, Mildred, 65, 1092, 1461
Dunot, Jean, 586
Dunst, Kirsten, 437, 801, 806
Dupanloup, Félix, 274, 275, 357, 1224
Duparc, Henri, 1277
Duperey, Annie, 207, 649, 1693, 1778
Dupeyron, François, **541**, 1363, **1604**
Dupieux, Quentin, **555**, **1480**, **1788**, **1798**, **1819**
DuPont, Miss, 87
Dupont, Ewald André, **180**, **833**
Dupontel, Albert, **188**, 462, 497, 512, **705**, **976**, 1190, **1714**, 1813
Duprez, June, 169, 1438
Durand, Claude, **8**
Duranti, Doris, 101, 340
Duras, Marguerite, **329**, **548**, **905**, **1050**, 1148, 1186, 1201, 1310, **1529**
Durbin, Deanna, 1266
Durec, Albert, 1688
Dürer, Albrecht, 1227
Durian durian, **937**
Düringer, Annemarie, 156, 486
Duris, Romain, 150, 1343
Durning, Charles, 258, 263, 1131, 1291, 1569
Dürrematt, Friedrich, 631
Duru, Frédéric, 1193, 1352
Duryea, Dan, 5, 13, 59, 120, 626, 1049, 1065, 1259, 1339, 1625, 1800
Dussollier, André, 53, 97, 232, 541, 607, 683, 904, 944, 999, 1307, 1331, 1567, 1666, 1807, 1838
Duthilleul, Laure, 1684
Dutronc, Jacques, 276, 312, 464, 510, 847, 908, 911, 950, 1329, 1350, 1500
Dutt, Sunil, 1376
Dutton, Charles S., **1863**
Duval, Daniel, 1228, 1412
Duvaleix, Christian, 23, 686, 1278, 1647
Duvall, Robert, 18, 76, 461, 601, 797, 1072, 1260, 1302, 1315, 1387, 1412, 1546, 1671, 1722, 1796
Duvall, Shelley, 199, 233, 397, 756, 794, 856, 980, 1068
Duvivier, Julien, **4**, **29**, **148**, **151**, **176**, **204**, 267, **304**, **456**, **467**, **638**, **675**, **727**, **739**, 764, **860**, **890**, **1017**, **1043**, **1265**, **1287**, **1293**, **1389**, 1443, **1447**,

1740, 1744, **1754**, **1806**, **1829**, **1844**, **1873**
Dux, Pierre, 42, 294, 558, 858, 1196, 1224, 1485, 1702
Dvorak, Ann, 27, 422, 1122, 1395, 1498
Dvořák, Antonin, 584, 1206
Dwan, Alan, **205**, **225**, **346**, **480**, **555**, **828**, **927**, **1339**, **1443**, **1485**, **1497**, **1517**, **1591**, **1643**, **1802**
Dybuk, **1088**
Dylan, Bob, 825, 1133, 1306
Dyrell, Enrica, 279, 1269, 1464
Dysart, Richard, 1199
Dzundza, George, 3, 1584

E la nave va, **608**
Earles, Harry, 147, 1268
Earth vs. the flying saucers, **853**, 1197
East of Eden, *voir* À l'est d'Eden
Eastern promises, 1260, **1330**
Eastman, George, 628, 1833
Eastwood, Clint, 127, 190, **192**, **411**, **433**, 514, **534**, **582**, **614**, 669, **676**, **696**, **726**, 795, 797, **1035**, 1071, **1101**, **1199**, **1300**, **1303**, 1314, **1321**, **1459**, **1493**, **1572**, **1578**, 1581, **1584**, **1593**, **1595**, **1597**, **1612**, 1614, **1615**, 1676, 1699, **1819**, **1836**
Eastwood, Kyle, 1303
Easy living (Leisen), 1373, **1491**
Easy living (Tourneur), **1659**
Eau vive (l'), **1708**
Eaux profondes, **1108**
Eaux troubles (les), **179**
Ebsen, Buddy, 202, 1737
Eccleston, Christopher, 1067, 1556, 1850
Échange (l') (DeMille), *voir* Why change your wife ?
Échange (l') (Eastwood), **1101**
Échappées (les), **1769**
Échec à Borgia, *voir* Prince of foxes
Échec à l'organisation, *voir* Outfit (the)
Échec à la mort, *voir* Sherlock Holmes faces death
Échec au porteur, **736**
Echevarría, Emilio, 1019
Echevarría, Nicolás, **285**
Échine du diable (l'), **349**, 1092
Eckhart, Aaron, 80
Éclair (l'), **1845**
Éclairage intime, **1178**
Éclipse (l'), 655, **863**
Eco, Umberto, 1856
Écoffey, Jean-Philippe, 1803
École buissonnière (l'), **826**
Écrit sur du vent, **14**, 1010
Écume des jours (l'), **150**
Écumeurs (les), *voir* Spoilers (the)
Ed Wood, 596, 1029, 1197, **1586**, 1642
Edaya, Dan, 1169
Eddy, Helen Jerome, 1560
Eddy Duchin story (the), **1762**
Edeson, David, 1107
Edge of the city, **764**
Edge of the world (the), 885, **1041**, 1258
Edgren, Gustaf, **502**
Edison, Thomas A., 1133
Edo, 170, 302, 343, 503, 527, 909, 1163
Edogawa, Ranpo, 876
Édouard et Caroline, **770**, 1284
Edvard Munch, **367**, 821
Edwall, Allan, 325, 341, 387, 469
Edward scissorhands, **1316**
Edwards, Blake, **19**, 58, **178**, **470**, **674**, **755**, **808**, **809**, **890**, **929**, **1011**, **1137**, **1212**, **1266**, **1292**, **1401**, **1439**, **1475**, **1589**, **1639**, **1657**, **1737**, **1809**
Edwards, Hilton, **211**, 1020
Edwards, Snitz, 38, 129, 587, 871, 1101, 1501, 1654
Edwards, Vince, 632, 985, 1118
Effacer l'historique, **1544**
Effect of gamma rays... (the), *voir* De l'influence des rayons gamma...
Effet papillon, 369, 1159, 1300
Effi Briest, **350**
Effrontée (l'), 411, **675**
Effroyable secret du Dr. Hichcock (l'), *voir* Orribile segreto...
Efira, Virginie, 1714, 1832
Egan, Richard, 295, 648, 1107
Egawa, Ureo, 80, 167, 1498
Egede-Nisse, Aude, 516, 580
Eggar, Samantha, 122, 354, 1620
Eggers, Robert, **967**, **1786**, **1832**
Egoyan, Atom, **43**, **137**, **600**, **636**, **693**, **1014**, **1320**, **1497**, **1662**
Ehle, Jennifer, 1575, 1829

Ehrenbourg, Ilya, 1716
Ehrenreich, Alden, 748
Eichberg, Richard, **1647**
Eichhorn, Lisa, 1766
Eiger sanction (the), **696**
Eijanaïka, **1059**
Eisenberg, Jesse, 279
Eisenschitz, Bernard, 1318, 1458
Eisenstein, Sergueï, **53**, 85, 93, **566**, **691**, 843, **946**, **1038**, 1178, **1340**, 1442, **1622**, 1719, **1839**
Eisler, Hanns, 741
Ejiofor, Chiwetel, 484, 1815
Ek, Anders, 307, 1284
Ekberg, Anita, 236, 1312, 1376
Ekborg, Lars, 86
Ekerot, Bengt, 802, 1637
Ekinci, Franck, **387**
Ekman, Gösta, 159, 319
Ekman, Hasse, 1284
Ekman, John, 1482
Él, 677, 823, **1005**
El Dorado, **1034**, 1480, 1710
El Perdito, *voir* Last sunset (the)
El-Sherif, Nour, 1083, 1214
Elam, Jack, 22, 30, 221, 233, 794, 1090, 1309, 1339, 1485, 1513, 1591, 1592, 1641
Élambert, Paulette, 1616
Eldorado, **1398**
Eldridge, Florence, 1800
Electra Glide in blue, **1139**
Élégie de la bagarre, **954**
Élégie de Naniwa (l'), 80, **295**
Element of crime, **1210**
Elena, **1255**
Elena et les hommes, 441, **681**
Elephant, 384, **1679**
Elephant boy, **1196**
Elephant man (the), 533, **601**, 608, 1093
Elg, Taina, 1040
Elgar, Edward, 1432
Elisa, vida mia, **1275**
Elkabetz, Ronit, 1459
Elkharraz, Osman, 1427
Elle, *voir* 10 (Edwards)
Elle et lui (1939), *voir* Love affair
Elle et lui (1957), *voir* An affair to remember
Elle s'en va, **1204**
Ellerman, Winifred, 214
Elles étaient douze femmes, **1380**
Ellington, Duke, 1004
Elliott, Adam, **1325**
Elliott, Denholm, 546, 898, 1276, 1284, 1327, 1365
Ellis, Edward, 567
Ellison, James, 419, 514, 664
Elloy, Max, 1647
Ellroy, James, 997
Elmaleh, Gad, 150, 1465
Elmer Gantry, 141, **151**
Elphick, Michael, 1210
Éluard, Paul, 307
Elvey, Maurice, **891**
Embrasse-moi, chérie, *voir* Kiss me Kate
Embrasse-moi, idiot, *voir* Kiss me stupid
Embuscade (l'), **1473**
Emer, Luciano, **780**
Emerald forest (the), 26, **1736**
Emerson, Hope, 98, 409, 495, 1264, 1423
Emhardt, Robert, 369, 1177
EMI, **331**, 468, 787, 1082, 1095, 1509, 1707, 1785
Emilfork, Daniel, 257, 394, 552, 705, 1140, 1364
Emilia Pérez, **272**
Emmanuelle, 1278
Emmerdeur (l'), **1072**
Emoto, Akira, 6
Emperor Jones (the), **681**
Empire des sens (l'), 275, **840**, 876, 948, 1110, 1861
Empire of the sun, **244**, 472
Emploi (l'), *voir* Posto (il)
Emploi du temps (l'), **115**
Emprise (l'), *voir* Of human bondage
Emprise du crime (l'), *voir* Strange love of Martha Ivers (the)
En Angleterre occupée, *voir* It happened here
En cas de malheur, **92**
En chair et en os, **1077**, 1163
En construction, **276**
En gagnant mon pain, **1663**
En haut des marches, **1277**
En marge de l'enquête, *voir* Dead reckoning
En passant par la Lorraine, **1735**
En présence du Diable, **1312**
En quatrième vitesse, *voir* Kiss me deadly
En quête des sœurs Papin, 1183, **1605**, 1882

En route pour..., *voir* Road to...
Enamorada, **1690**
Enamoto, Ken.ichi, 93
Enchaînés (les), *voir* Notorious
Encore, **1674**
Enfance d'Ivan (l'), **1227**
Enfance de Gorki (l'), **1663**
Enfance nue (l'), **209**, 283
Enfant sauvage (l'), **533**, 1338
Enfants de Lumière (les), **809**
Enfants de salauds, *voir* Play dirty
Enfants du paradis (les), 618, 1007, **1013**, 1408
Enfants nous regardent (les), **1396**
Enfants terribles (les), **1477**, 1711
Enfer (l') (Chabrol), **1865**
Enfer (l') (Clouzot), 1301, 1865
Enfer (l') (Tanović), **398**
Enfer blanc du Piz Palü (l'), **1544**
Enfer d'Henri-Georges Clouzot, **1865**
Enfer de la corruption (l'), *voir* Force of evil
Enfer est à lui (l'), *voir* White heat
Enfield, Cy, **138**, **556**, **1156**
Enforcer (the) (Fargo), **190**, 1614, 1876
Enforcer (the) (Walsh), **1402**, 1802
Engel, Morris, **373**, **894**, **1514**
Engelmann, Andrews, 783
English patient (the), *voir* Patient anglais (le)
Énigme de Kaspar Hauser (l'), 549, 1205, **1338**, 1445
Ènigme du Chicago-express (l'), *voir* Narrow margin (the)
Enjeu (l'), *voir* State of the union
Enjôleuse (l'), *voir* Bruto (el)
Ennemi intime (l'), **497**, 1139
Ennemi public (l'), *voir* Public enemy (the)
Ennemis intimes, *voir* Mein liebster Feind
Ennui (l'), **838**
Ennuis de monsieur Travet (les), **889**
Enquête de l'inspecteur Morgan (l'), **1768**
Enquête est close (l'), *voir* Circle of danger
Enquête sur un citoyen..., 293, **1402**
Enquête sur une passion, *voir* Bad timing
Enrico, Robert, **184**, **331**, **973**
Enright, Ray, **249**, **306**
Ensayo de un crimen, *voir* Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la)
Ensor, James, 110, 1824
Ensorcelés (les), **793**, 1383
Enter the void, **1798**
Enterrement du soleil (l'), **1512**
Entre le Ciel et l'Enfer, **174**, 533, 1726
Entre les murs, **1077**
Entre onze heures et minuit, **1469**
Entrée des artistes, **212**, 1121, 1627
Envoi de fleurs, **543**
Enyedi, Idikó, **1541**, **1602**, **1790**
Enzo Enzo, 396
En thérapie, **1601**, **1801**
EO, **1871**
Épectase, 78, 107, 132, 517, 772, 813, 955, 1025, 1378, 1737, 1765, 1819
Épée Bijomaru (l'), **879**
Epidemic, 1210
Épingle à cheveux (l'), *voir* Kanzashi
Épouse, **1815**
Épouse de la nuit (l'), **1081**
Épouses et concubines, **521**
Épouvantail (l'), *voir* Scarecrow
Epps, Omar, 1405
Epstein, Jean, **60**, 150, **161**, **194**, **406**, **583**, **677**, **903**, **1007**, **1168**, **1276**, 1480, **1660**, 1685
Epstein, Marie, 1168, **1616**
Équipage (l'), **458**, 1614
Eraserhead, 498, 601, **1093**
Ereditá Ferramonti (l'), *voir* Héritage (l')
Erice, Victor, **285**, **468**, **1370**
Erickson, Leif, 174, 336, 1218, 1569
Ericson, John, 1201
Erksan, Metin, **903**
Erlanger, Philippe, 586
Erlingsson, Benedikt, **370**
Ernst, Max, 955, 1122
Erotikon, **1544**
Errand boy (the), **1506**
Errol, Leon, 360
Erskine, Chester, **336**
Ertaud, Jacques, **274**
Escadron blanc (l'), **1382**
Escalante, Amat, **275**
Escalier de service, **91**
Escalier interdit, *voir* Up the down staircase
Escande, Maurice, 13, 1187, 1432, 1631, 1709, 1869
Escape from Fort Bravo, **833**
Escape from New york, **1818**
Escape in the fog, **1133**

Escape to Burma, **555**, 1517
Eschyle, 1126, 1150, 1283, 1354
Esclave de l'amour, **668**
Esclave du gang (l'), *voir* Damned don't cry (the)
Esclave du péché (l'), **335**
Esclave libre (l'), *voir* Band of angels
Escott, Harry, 1472
Escrocs mais pas trop, **1842**
Escudero, Leny, 1693
Esio trot, **66**
Esmond, Carl, 1428, 1495
Ésope, 1388
Espagnol (l'), **486**
Espion (l'), *voir* Thief (the)
Espion noir (l'), *voir* Black spy (the)
Espion qui m'aimait (l'), **835**, 1079
Espion qui venait du froid (l'), **46**
Espions (les) (Clouzot), 94, **394**, 950
Espions (les) (Lang), **252**, 517, 918
Espions sur la Tamise, *voir* Ministry of fear
Espoir, **1098**
Esposito, Giancarlo, 1852
Esposito, Gianni, 253, 278, 441, 1221, 1825
Esprit de la ruche (l'), **1370**
Esprit s'amuse (l'), *voir* Blythe spirit
Esquive (l'), **1427**
Essene, **1696**
Est-Ouest, **175**
Esterno notte, **1703**
Estevez, Emilio, 965
Esther Kahn, 571, 1334, **1356**
Esway, Alexander, **1408**
Et au milieu coule une rivière, **282**
Et demain ?, *voir* Little man, what now ?
Et Dieu créa la femme, **111**, 550, 1596, 1864
Et là-bas quelle heure est-il ?, 427, **1476**, 1883
Et la lumière fut, **1533**
Et la vie continue, **963**, 966
Et les lâches s'agenouillent, *voir* Cowards bend the knee
Et pour quelques dollars de plus, **1581**
Et tournent les chevaux de bois, *voir* Ride the pink horse
Et vogue le navire, *voir* E la nave va
Étaix, Pierre, **190**, 218, 376, **799**, 1037, 1458, **1495**, **1760**
Étang tragique (l'), *voir* Swamp water
État sauvage (l'), **312**
État second, *voir* Fearless
Etcheverry, Michel, 904
Été froid de 1953 (l'), **742**
Été japonais : double suicide, **1506**
Été violent, **201**
Eternal sunshine of the spotless mind, **952**
Éternel retour (l'), **290**, 1603, 1682
Éternels (les), **273**
Étiévant, Yvette, 122, 282, 595, 1748, 1757
Étoffe des héros (l'), *voir* Right stuff (the)
Étoile du Nord (l'), **17**, 1294, 1881
Étrange couleur des larmes..., **1790**
Étrange histoire de B. Button (l'), **270**
Étrange incident (l'), *voir* Ox-Bow incident (the)
Étrange madame X (l'), **1187**
Étrange monsieur Victor (l'), **937**
Étrange Noël de M. Jack, *voir* Nightmare before Christmas (the)
Étrange passion de Molly Louvain (l'), *voir* Strange passion...
Étrange rendez-vous, *voir* Corridor of mirrors
Étrange sursis (l'), *voir* On borrowed time
Étranger à l'intérieur d'une femme, 711
Étranger à l'intérieur d'une femme (l'), **1857**
Étranger au Paradis (l'), *voir* Kismet
Étrangère (l'), *voir* All this, and heaven too
Étranges vacances, *voir* I'll be seeing you
Étrangleur (l'), **64**, 370, 1247
Étrangleur de Boston (l'), *voir* Boston strangler (the)
Étrangleur de Rillington Place, *voir* Ten, Rillington Place
Étreintes brisées, **1125**
Étudiante (l'), 23
Etxeandia, Asier, 372
Eugenio, **1478**
Eureka (Aoyama), **489**, 1354
Eureka (Roeg), **1434**
Euripide, 1425
Europa, **431**, 1210
Europe 51, **1176**
Europeans (the), **200**
Eustache, Jean, 1037, **1051**, **1863**
Évadés (les), *voir* Shawshank redemption (the)
Évangile selon saint Mathieu (l'), 568, **735**, 1656, 1681
Evans, Edith, 1377
Evans, Gene, 46, 604, 696, 808, 1309, 1485

Evans, Maurice, 336, 1319, 1589
Evanson, Edith, 986, 1064, 1568
Évaporation de l'homme (l'), **288**
Ève, 218, **588**, 603
Evelyn, Judith, 1241
Evening land, *voir* Aftenlandet
Éventail de Lady Wintermere (l'), *voir* Fan (the)
Everyone says I love you, **887**
Evets, Steve, 1496
Evil under the sun, **67**, 1020
Ewell, Tom, 409, 1054
Ewert, Renate, 1244
Exarchopoulos, Adèle, 518
Excalibur, **1319**, 1329, 1619
Executive suite, 445, 598, **1146**
Éxercice de l'État (l'), **1551**
eXistenZ, 509, **758**, 1076
Exorcist (the), 424, **1216**, 1312
Exotica, **137**, 1662
Expédition du fort King (l'), *voir* Seminole
Experiment in terror, **1657**
Experiment perilous, 382, **1197**
Explorateur en folie (l'), *voir* Animal crackers
Extravagant M. Cory (l'), *voir* Mister Cory
Extravagant M. Deeds (l'), *voir* Mr. Deeds goes to town
Extravagant M. Ruggles (l'), *voir* Ruggles of Red Gap
Eyes wide shut, **562**
Eythe, William, 1292, 1416

F... comme Fairbanks, **768**
F for fake, **1192**
Fabbri, Jacques, 188
Faber, Juliette, 141
Faber, Matthew, 345, 1419
Fabian, Françoise, 103, 1126, 1174, 1230, 1314, 1634, 1674, 1824
Fabiola, **411**
Fabiole, Luce, 566
Fabray, Nanette, 140
Fabre, Saturnin, 55, 347, 384, 618, 659, 1293, 1432, 1548, 1710, 1801
Fabréga, Christine, 1422, 1683
Fábri, Zoltán, **539**, **1506**
Fabrizi, Aldo, 173, 296, 504, 581, 792, 924, 964, 1440, 1805
Fabrizi, Franco, 9, 110, 279, 320, 335, 535, 1297, 1444, 1451, 1559, 1656, 1687
Fabuleux destin d'Amélie Poulain (le), **56**, 1368
Faces, **1345**
Fackeldey, Gisela, 908
Facteur humain (le), *voir* Human factor (the)
Facteur sonne toujours deux fois (le), *voir* Postman always rings twice (the)
Fagbenle, O. T., 1879
Fahey, Jeff, 1584
Fahrenheit 451, **1588**, 1788
Failevic, Maurice, **387**
Faim (la), **1408**, 1689
Fainsilber, Samson, 858, 1278, 1755
Fairbanks, Douglas, 85, 129, 225, 433, 768, 871, 977, 1181, 1358, 1443, 1485, 1523
Fairbanks Jr., Douglas, 249, 710, 1027, 1407, 1587, 1598
Faire face, *voir* Never fear
Faisons un rêve, **1498**
Faithfull, Marianne, 1115, 1766
Faits divers, **166**
Faivre, Paul, 727, 789, 1702, 1709
Falaise mystérieuse (la), *voir* Uninvited (the)
Falbalas, **177**
Falco, Edie, 1878
Falconetti, Maria, 1535
Falconetti, Renée, 1048
Falconi, Armando, 217
Falk, Peter, 146, 181, 247, 351, 530, 770, 809, 1164, 1288, 1623
Falk, Rossella, 18, 200
Fall of the roman empire (the), *voir* Chute de l'empire romain (la)
Fallen angel, **1016**
Fallen idol (the), **774**
Fallon Hogan, Siobhan, 646, 1537
Falsi, Antonio, 1119
Falstaff, **579**
Fameuse invasion..., **1789**
Famiglia (la), **1675**
Famille Addams (la), *voir* Addams family (the)
Famille indienne (la), **1549**
Famille Tenenbaum (la), *voir* Royal Tenenbaums (the)
Family jewels (the), **903**
Family plot, *voir* Complot de famille
Family viewing, **693**

Fan (the), **1627**
Fanck, Arnold, **1522**, **1544**, 1695
Fanfan la Tulipe, **491**, 523
Fanfares de la gloire (les), *voir* Tunes of glory
Fanfaron (le), **913**
Fanny, **590**, 1285
Fanny by gaslight, **73**
Fanny et Alexandre, 341, **469**, 1085, 1088, 1105, 1171, 1528, 1637
Fantasia, 283, **608**, 900
Fantasmes, *voir* Bedazzled
Fantasmi del mare, **843**, 1457
Fantastic Mr. Fox, **1528**
Fantastiques années 20 (les), *voir* Roaring twenties (the)
Fantômas (Chabrol), **465**, 601
Fantômas (Feuillade), 5, 54, 74, 100, 465, 601, 936, **1031**
Fantôme à vendre, **38**
Fantôme de Cat Dancing (le), **939**
Fantôme de l'Opéra (le), *voir* Phantom of the Opera
Fantôme de la Liberté (le), **611**, 620, 681
Fantôme qui ne revient pas (le), **754**
Fantômes du chapelier (les), **831**
Farès, Nadia, 90
Far country (the), **221**
Far from Heaven, **506**, 1872
Far from the madding crowd, *voir* Loin de la foule déchaînée
Faraboni, Georgette, 959
Farahani, Golshifteh, 861, 1383
Faraon, *voir* Pharaon
Farceur (le), **323**, 502
Fargo, **422**
Fargo, James, **190**
Farhadi, Asghar, **337**, **861**, **1458**, **1774**
Farmer, Gary, 177
Farmer, Mimsy, 335, 1412, 1620
Fårö dokument, *voir* Mon île, Fårö
Farr, Felicia, 369, 1301, 1439, 1513, 1526
Farrar, David, 88, 503, 555, 670, 1232, 1517
Farrebique, **912**, 1187
Farrell, Charles, 417, 1118, 1165, 1417, 1672, 1675
Farrell, Colin, 702, 761, 935, 936, 1084, 1783, 1867
Farrell, Glenda, 70, 444, 572, 808, 1241, 1598
Farrokhzad, Forough, 1499
Farrow, John, **50**, **344**, **637**, **794**, **804**, **1060**, **1388**, **1407**, **1633**, 1753
Farrow, Mia, 55, 77, 185, 314, 474, 746, 796, 813, 989, 1060, 1192, 1235, 1284, 1482, 1589, 1618, 1753
Farrow, Tisa, 545, 1775
Fascinant Capitaine Clegg (le), *voir* Captain Clegg
Fascination (chanson), 42, 442, 537, 1042
Fascination (Brown), *voir* Possessed
Fascination (Rollin), **1761**
Fassbender, Michael, 266, 278, 347, 484, 1472
Fassbinder, Rainer Werner, **57**, **68**, **156**, **207**, **226**, **320**, **350**, **352**, **353**, **486**, **560**, **877**, **908**, **927**, **1087**, 1205, **1249**, **1261**, **1360**, 1362, **1400**, 1435, **1506**, **1515**, 1609, **1630**, **1642**, **1682**, **1683**, **1690**
Fast-walking, 1453, **1460**
Fat city, **535**
Father of the bride, **1176**, 1280
Fathi, Naglaa, 1124
Fatti di gente perbene, **842**
Fau, Michel, 452
Faubourg (le), *voir* Okraïna
Faucon maltais (le) (Del Ruth), 32, **442**, 1176
Faucon maltais (le) (Huston), **32**, 159, 354, 442, 1107, 1176, 1289, 1316
Faucons (les), **1871**
Faulkner, William, 378, 1010, 1236
Fauré, Gabriel, 960, 1207, 1251
Faure, Élie, 602
Faure, Renée, 142, 542, 723, 1009, 1862, 1873
Faurez, Jean, **268**, **383**
Faust (Murnau), **159**, 169, 319
Faust (Sokourov), **837**
Faut-il tuer Sister George ?, *voir* Killing of Sister George (the)
Faute d'amour, **1694**
Faux coupable (le), *voir* Wrong man (the)
Faux-semblants, *voir* Dead ringers
Favino, Pierfrancesco, 560
Favoris de la Lune (les), **1318**
Favourite (the), **531**, 577
Fawcett, George, 862, 1378
Faye, Alice, 1016, 1351, 1416, 1665
FBI, 27, 300, 422, 629, 660, 1145, 1292
Fear in the night, 407, **1849**
Fearless, **972**

Fearless vampire killers (the), *voir* Bal des vampires (le)
Fearmakers (the), **96**
Fechner, Christian, **962**
Federspiel, Birgitte, 251, 686
Fedora, **636**
Fejos, Paul, **583**, **954**
Fejtö, Raphael, 450
Feldman, Marty, 552
Felicia's journey, *voir* Voyage de Felicia (le)
Félicie Nanteuil, **1121**
Féline (la), *voir* Cat people
Félins (les), **648**
Félix, María, 441, 1690, 1729
Fell, Norman, 1341
Fellini, Federico, **11**, **18**, **177**, **236**, 284, **492**, **525**, **535**, **552**, **608**, **785**, 883, 1124, 1142, **1222**, **1290**, **1297**, **1312**, **1335**, **1342**, **1410**, 1440, 1455, **1559**, **1656**, 1795, **1856**
Fellini-Roma, **177**, 363, 492, 1222
Fellini-Satyricon, *voir* Satyricon (le)
Fellowes, Julian, **772**
Female, **1643**
Femme à abattre (la), *voir* Enforcer (the) (Walsh)
Femme à l'écharpe pailletée (la), *voir* Thelma Jordon
Femme au corbeau (la), *voir* River (the) (Borzage)
Femme au gardénia (la), *voir* Blue gardenia (the)
Femme au portrait (la), **5**, 1031, 1049, 1155
Femme aux araignées (la), **493**
Femme aux chimères (la), *voir* Young man with a horn
Femme aux cigarettes (la), *voir* Road house
Femme aux deux visages (la) (Matarazzo), *voir* Angelo bianco (l')
Femme aux deux visages (la), *voir* Two-faced woman
Femme aux maléfices (la), *voir* Born to be bad
Femme d'à côté (la), 9, 995, **1029**, 1210, 1294
Femme de feu, *voir* Ramrod
Femme de l'année (la), *voir* Woman of the year
Femme de l'aviateur (la), **336**, 1539
Femme de nulle part (la), **903**
Femme de Seisaku (la), **165**
Femme des sables (la), **1429**
Femme du boulanger (la), 1228, 1385, **1618**, 1706
Femme du Gange (la), **905**
Femme en bleu (la), **1641**
Femme en robe de Chambre (la), *voir* Woman in a dressing gown (the)
Femme en vert (la), *voir* Woman in green (the)
Femme et le pantin (la), 52, **980**, 1052, 1122, 1574
Femme infidèle (la), 206, 1108, **1123**
Femme insecte (la), **672**, 1855
Femme modèle (la), *voir* Designing woman
Femme ou démon, *voir* Destry rides again
Femme qui faillit être lynchée (la), **205**
Femme qui pleure (la), **607**
Femme sur la Lune (la), **517**
Femme sur la plage (la), *voir* Woman on the beach
Femmes, *voir* Women (the)
Femmes au bord de la crise de nerfs, **64**
Femmes au combat, **515**
Femmes de la nuit (les), **317**, 877
Femmes en cage, *voir* Caged
Femmes entre elles, *voir* Amiche (le)
Femmes femmes, 64, **413**, 568, 892, 1190, 1251
Fenech, Edwige, 1520
Fenet, Fabien, 1784
Fenêtre sur cour, *voir* Rear window
Fengler, Michael, **320**
Fengyun Ernü, 706
Fenn, Sherilyn, 498, 1051
Feore, Colm, 1101
Féraudy, Maurice de, 537
Ferber, Edna, 729, 1810
Ferguson, Frank, 233, 402, 743, 812
Ferida, Luisa, 85, 168
Ferjac, Anouk, 556, 716, 1024, 1185, 1252, 1253
Ferland, Jodelle, 1411
Fermariello, Carlo, 1681
Ferme aux Loups (la), **561**, 716
Ferme des sept péchés, 49, **724**
Ferme du pendu (la), **660**, 1225
Fermer les yeux, **285**
Fernán Gómez, Fernando, 603, 715, 1370, 1691
Fernandel, 4, 96, 112, 204, 225, 352, 624, 629,

890, 944, 1187, 1374, 1614, 1635, 1665, 1667, 1747, 1801, 1806, 1833
Fernández, Emilio, 395, 454, **579**, **753**, 1058, 1164, **1278**, **1538**, **1690**
Fernández, Fernando, 1690
Fernández, Jesús (nain), 744, 1824
Ferran, Catherine, 1329
Ferran, Pascale, **875**, **1329**
Ferrara, Abel, **456**, **1120**, **1142**, **1732**
Ferrat, Jean, 341, 1239
Ferré, Léo, 406, 1119
Ferréol, Andréa, 207, 360, 620, 908, 969, 1238, 1350, 1466, 1610
Ferrer, José, 511, 628, 636, 813, 1317, 1475, 1558
Ferrer, Mel, 233, 343, 618, 681, 683, 843, 1249, 1619, 1755
Ferrer, Miguel, 771, 1051
Ferrer, Nino, 1054
Ferreri, Marco, **10**, **620**, **821**, **977**, **1184**, **1848**
Ferreux, Benoît, 1871
Ferrier, Kathleen, 1024
Ferrière, Martine, 969
Ferroviere (il), *voir* Disque rouge (le)
Ferté, René, 406, 903
Ferzetti, Gabriele, 471, 512, 747, 954, 1075, 1309, 1687
Fescourt, Henri, **734**, 1007
Festa Campanile, Pasquale, **750**, **1520**, **1758**
Festen, 182, **639**
Festin nu (le), *voir* Naked lunch (the)
Festin de Babette (le), **251**, 455
Fetchit, Stepin, 730, 1449, 1634
Fête à Henriette (la), 1648, **1754**
Fête et les invités (la), **1159**, 1272
Fêtes des perce neige (les), **743**
Feu follet (le), **441**
Feu Mathias Pascal, **784**, 1261
Feuillère, Edwige, 92, 815, 898, 1170, 1344, 1389, 1450, 1817, 1861
Feuillade, Louis, 94, 253, 259, 465, **487**, 488, 936, **959**, **1031**, 1222, **1645**, 1770, 1811
Feux croisés, *voir* Crossfire
Feux dans la plaine, *voir* Nobi
Feux de la rampe (les), *voir* Limelight
Feux du music-hall (les), *voir* Luci del varietà
Féval, Paul, 1324, 1867
Feydeau, Georges, 1705
Feyder, Jacques, **537**, **741**, **1111**, **1191**, 1632, **1657**, 1744
Ffrangcon-Davies, Gwen, 1209
Fiancée de Frankenstein (la), *voir* Bride of Frankenstein
Fiancée des ténèbres (la), **1682**
Fiancées en folie (les), *voir* Seven chances
Fiancés (les) (Camerini), *voir* Promessi sposi (i)
Fiancés (les) (Olmi), *voir* Fidanzati (i)
Fidanzati (i), **1659**
Field, Alice, 1373
Field, Betty, 662, 874, 1287, 1399, 1679
Field, Sally, 664, 829, 1682
Field, Shirley Anne, 453, 873, 1600, 1650
Fields, Gracie, 691
Fields, W. C., **101**, **213**, **275**, **352**, **366**, **667**, **765**, **868**, **878**, 885, **922**, **1226**, **1245**, 1303, **1447**, **1479**, **1525**
Fiend without a face, **32**, 1093
Fiennes, Joseph, 219, 651, 1864
Fiennes, Ralph, 309, 546, 591, 723, 748, 1575, 1783
Fierry, Patrick, 289
Fièvre, **1226**, 1614
Fièvre dans le sang (la), *voir* Splendor in the grass
Fièvre des échecs (la), **462**
Fièvre monte à El Pao (la), **1729**
Fièvre sur Anatahan, *voir* Anatahan
Fifth avenue girl, **419**
Figaro (compagnie), 1145
Fight Club, **947**
Figure de proue (la), **1762**
Fijewski, Tadeusz, 1434
Fil du rasoir (le), *voir* Razor's edge (the)
Fille à la valise (la), **956**
Fille aux allumettes (la), **1499**
Fille coupée en deux (la), 234, **1662**
Fille d'amour, *voir* Traviata 53
Fille de d'Artagnan (la), **1200**, 1447
Fille de Dracula (la), *voir* Dracula's daughter
Fille de la cinquième avenue (la), *voir* Fifth avenue girl
Fille de Monaco (la), **1839**
Fille de quinze ans (la), **262**
Fille de Ryan (la), *voir* Ryan's daughter
Fille des marais (la), **1679**

Fille du bois maudit (la), *voir* Trail of the lonesome pine (the)
Fille du désert (la), *voir* Colorado Territory
Fille du Diable (la), **1707**
Fille du Nil (la), **358**
Fille du puisatier (la), **1374**
Fille sans homme (la), *voir* Un marito per Anna Zaccheo
Fille sur la balançoire (la), **234**, 930, 1662
Fille sur le pont (la), **1451**
Filles, épouses et une mère, **1882**
Fille qui en savait trop (la), **1604**
Filous (les), *voir* Tin men
Fils de Frankenstein, *voir* Son of Frankenstein
Fils de personne (le), **1269**
Fils du cheik (le), **795**
Fils du désert (le), *voir* Three godfathers
Fils du dragon (les), *voir* Dragon seed
Fils du Nil (le), 1214
Fils unique (le), **166**
Fin d'automne, 35, 78, **1010**, 1213
Fin de Saint-Pétersbourg (la), **1719**
Fin du jour (la), **29**
Fin du Monde (la), 247, 437, **710**, 764
Finances du Grand-Duc (les), **1844**
Finch, Jon, 5
Finch, Peter, 200, 1072, 1656
Fincher, David, **127**, **270**, **279**, **494**, **836**, **947**, **1356**, **1425**, **1460**
Fingers, 1343, **1775**
Fini de rire, *voir* His kind of woman
Finis Terræ, 150, 194, **1276**
Finkiel, Emmanuel, **661**
Finlay, Frank, 1620, 1797
Finlayson, James, 103, 213, 399, 434, 501, 769, 818, 1001, 1477, 1525, 1640, 1669
Finley, William, 258, 502, 1131
Finney, Albert, 309, 627, 712, 873, 1002, 1059, 1132, 1164, 1738
Finocchiaro, Angela, 1768
Fiorentino, Linda, 1311, 1608
Fire raisers (the), **885**, 1686
Firme (la), **1883**
First great train robbery (the), **1281**
First men on the Moon (the), **1274**
Firth, Colin, 290, 499, 858, 1716, 1829
Fischer, Madeleine, 1687
Fishburne, Laurence, 1076, 1142, 1463
Fisher, Frances, 1046, 1572
Fisher, Terence, **100**, **183**, **291**, **293**, 369, **405**, **570**, **609**, **778**, **1170**, **1209**, **1223**, **1423**, **1451**, **1570**
Fisher king (the), **841**, 1714
Fitz, Peter, 450, 567
Fitzcarraldo, 70, **571**, 1120, 1290
Fitzgerald, Barry, 34, 121, 171, 330, 748, 991, 1153, 1305, 1388, 1407, 1756
Fitzgerald, Ella, 1335
Fitzgerald, Geraldine, 354, 719, 1180, 1220, 1301, 1650
Fitzmaurice, George, **19**, **795**
Five against the house, **893**
Five easy pieces, **721**
Five fingers, *voir* Affaire Cicéron (l')
Five graves to Cairo, **1341**
Five star final, 527, **786**
Fix, Paul, 956, 1449, 1568, 1740, 1802
Fixed bayonets, *voir* Baïonnette au canon
Flags of our fathers, **1595**, 1615
Flags of our fathers, 480
Flaherty, Robert J., **150**, **869**, **1058**, **1196**, **1847**
Flamant, Georges, 521, 937, 1560, 1735
Flambeur (le), *voir* Gambler (the)
Flambeurs (les), *voir* California split
Flame and the arrow (the), **733**, 834, 1343
Flamingo road, **697**, 1671
Flamme de mon amour, **884**, 1173
Flamme pourpre (la), *voir* Purple plain (the)
Flamme sacrée (la), *voir* Keeper of the flame
Flanagan, Fionnula, 1850
Flandres, **1233**
Flaubert, Gustave, 810, 922, 1028
Flèche brisée (la), *voir* Broken arrow
Flèche et le flambeau (la), *voir* Flame and the arrow (the)
Fleischer, Richard, **79**, **132**, **171**, **202**, **234**, **403**, **429**, **598**, **637**, **691**, **791**, **802**, **1039**, **1107**, **1166**, 1218, **1334**, **1365**, **1504**, **1593**, **1616**, **1830**
Fleischmann, Peter, **1404**
Fleming, Rhonda, 19, 136, 445, 1422, 1497, 1576, 1643
Fleming, Victor, **226**, **476**, 678, **779**, **1314**, **1412**
Flemyng, Robert, 107, 278, 945, 1628, 1768
Flers & Caillavet, 1454, 1548

Flesh and fantasy, **1287**
Flesh and the Devil, **862**
Fletcher, Brendan, 1411
Fletcher, Louise, 424, 794, 1200
Fleur de mon secret (la), **25**, 194
Fleurs d'équinoxe, 35, **78**, 170, 1010
Fleurs de Shanghai (les), 1378, **1641**
Fleurs et les vagues (les), **386**
Fleur pâle, **1492**
Fleuve (le), *voir* River (the) (Renoir)
Fleuve de la mort (le), **322**
Fleuve sauvage (le), *voir* Wild river
Flibustière des Antilles (la), *voir* Anne of the Indies
Flics ne dorment pas la nuit (les), *voir* New centurions (the)
Flippen, Jay C., 63, 221, 346, 402, 626, 952, 985, 1108
Flon, Suzanne, 490, 613, 973, 978, 981
Flor (la), **211**, 1613
Florelle, 557, 703, 829, 1306, 1562, 1632
Flores, Pamela, 299, 310
Florey, Robert, **310**, **1666**
Flûte de roseau (la), **1875**
Flûte enchantée, **60**
Fly (the) (Cronenberg), **591**
Fly (the) (Neumann), **440**, 855
Flying deuces (the), *voir* Laurel & Hardy conscrits
Flynn, Errol, 19, 85, 176, 183, 202, 232, 254, 303, 426, 453, 732, 835, 855, 1036, 1168, 1242, 1443, 1474, 1476, 1749, 1755, 1821
Flynn, Joe, **76**
Fly (the) (Cronenberg), 440, 855
Foch, Nina, 60, 71, 618, 826, 1133, 1266, 1534
Fog, **726**
Fogazzaro, Antonio, 11, 1215
Fogel, Vladimir, 259, 287, 462, 680, 1303, 1719
Foire aux chimères (la), **1702**
Folie Almayer (la), **1820**
Folie des grandeurs (la), **1805**
Folies de femmes, *voir* Foolish wives
Folies olympiques, **366**
Folle inégenue (la), *voir* Cluny Brown
Folle parade (la), *voir* Alexander's ragtime band
Folles années du twist (les), **1840**
Folles de joie, **940**
Folliot, Yolande, 1859
Following, 80, **108**
Follow me quietly, 79, **1616**
Folon, Jean-Michel, 768, 1360
Fonda, Bridget, 589
Fonda, Henry, 79, 81, 230, 241, 242, 251, 355, 458, 554, 565, 606, 622, 636, 683, 737, 794, 805, 807, 829, 850, 1282, 1309, 1447, 1571, 1644, 1660, 1729, 1815, 1847
Fonda, Jane, 406, 648, 737, 957, 976, 1201
Fonda, Peter, 1220, 1238
Fong, Benson, 1511
Fontaine, Anne, **669**, **1346**, **1814**, **1839**
Fontaine, Joan, 67, 443, 559, 565, 625, 823, 843, 1056, 1302, 1419, 1587
Fontaine d'Aréthuse (la), **1234**
Fontan, Gabrielle, 224, 271, 280, 339, 727, 1272, 1873
Fontanel, Geneviève, 318, 874, 1757
Fonte (la), 983, 1735, **1757**
Fonteney, Catherine, 675, 976, 1261
Foolish wives, **87**, 881
Footlight parade, **758**, 1643
Footsteps in the fog, **91**
For ever Mozart, **1817**
For whom the bell toll, *voir* Pour qui sonne le glas
For your eyes only, *voir* Rien que pour vos yeux
Foran, Dick, 230
Forbans de la nuit (les), *voir* Night and the city
Forbes, Mary, 667, 1182
Forbidden planet, **84**, 354, 1351
Forbidden room (the), **316**
Forçats de la gloire (les), **313**
Force des ténèbres (la), *voir* Night must fall
Force of evil, 1638, **1740**
Forces occultes, **970**
Ford, Constance, 295
Ford, Francis, 34, 1449, 1634
Ford, Glenn, 118, 158, 181, 254, 369, 412, 671, 782, 986, 1227, 1266, 1371, 1513, 1657
Ford, Harrison, 18, 27, 90, 617, 870, 1068, 1270, 1494, 1593, 1599, 1640
Ford, John, **34**, **44**, **171**, **222**, **230**, **242**, **279**, **330**, **477**, **510**, **594**, 628, **645**, **667**, **739**, **780**, **805**, **850**, **938**, **1099**, **1132**, 1141, **1250**, **1298**, **1308**, **1347**, **1378**,

1418, **1449**, **1571**, **1634**, **1705**, **1718**, **1729**, **1815**, **1821**
Ford, Ruth, 1573
Ford, Tom, **1353**, **1716**
Ford, Wallace, 30, 168, 520, 1251, 1273, 1399, 1591, 1812, 1822, 1870
Forde, Eugene, **160**, **730**
Foreign correspondant, **595**
Forest, Jean, 537, 1657
Forestier, Sara, 613, 1427
Forêt d'émeraude (la), *voir* Emerald forest (the)
Forêt interdite (la), *voir* Wind over the Everglades
Forêt oubliée (la), **1610**
Forever Amber, **1235**
Forfaiture, 339, **1166**, 1331
Forget, Pierre, 17
Forlani, Rémo, 1413
Forman, Miloš, **198**, **256**, **277**, **658**, **846**, **858**, **930**, **1200**, **1224**, **1406**, **1582**, 1834
Forme de l'eau (la), *voir* Shape of water (the)
Formica, 271, 341
Forqué, Verónika, 1163
Forrest, Frederic, 18, 1289, 1523
Forrest, Sally, 1445, 1547, 1620
Forrest, Steve, 28
Forst, Willy, **1822**
Forster, E. M., 248, 546, 1324, 1365
Forster, Marc, **133**, **1237**
Forster, Robert, 498, 589, 888, 1520
Forster, Rudolf, 1758
Forster-Larrinaga, Robert, 516
Forsythe, John, 380, 833, 1092
Forsythe, William, 281, 1412, 1667
Fort Apache, **230**, 426, 667
Fort Bravo, *voir* Escape from Fort Bravo
Forte, Will, 1770
Forteresse cachée (la), **1134**
Fortier, Robert, 1068
Fortune cookie (the), **519**, 1349
Forty guns, **1201**
49th parallel, **553**, 1242
Forzani, Bruno, **1790**
Fosse, Bob, **906**, **1140**, 1447
Fosse aux serpents (la), *voir* Snake pit (the)
Fossey, Brigitte, 9, 39, 235, 463, 958, 1368
Foster, Barry, 5, 455
Foster, Dianne, 742
Foster, Jodie, 836, 924, 1482, 1579, 1730
Foster, Norman, **160**, **323**, **485**, **551**, **1103**, **1511**
Foster, Preston, 47, 340, 347, 1273, 1486, 1842
Foucault, Michel, 712
Fouchardière, Georges de la, 1049, 1560
Fouché, André, 590, 1071
Fougerolles, Hélène, 529
Foule (la), **58**, 379, 583, 1225
Fountainhead (the), 223, **1315**
Four days in July, **275**
Four friends, **547**, 1346
Four feathers (the), **1438**
Four horsemen of the Apocalypse (the) (Ingram), 412, **932**
Four horsemen of the Apocalypse (the) (Minnelli), **412**, 932
Four men and a prayer, **1718**
Four weddings and a funeral, **928**
Fourès, Alain, 1276
Fourteen hours, 196, **1526**, 1607
Fous du roi (les), *voir* All the king's man
Fous du volant (les), 809
Fox (studio), 144, 155, 160, 425, 730, 986, 1174, 1416, 1511, 1524, 1546, 1742
Fox, Edward, 902
Fox, James, 23, 404, 692, 911, 957, 1324, 1400
Fox, Kerry, 485, 1067, 1766
Fox, Michael J., 1064
Foxx, Jamie, 638, 833
Fra Diavolo, **1640**
Fraises sauvages (les), **436**, 544, 734, 899, 967, 969, 1232
Frame, Janet, 485
Franca, Lia, 221, 738
France, **1771**
France, Anatole, 299, 537, 1121
France, Cécile de, 652
Francen, Victor, 29, 155, 710, 764, 1107, 1432, 1606
Frances, **750**
Franceschi, Paul, 1043
Francey, Micheline, 543, 945, 1578, 1754, 1756
Francini, Michel, 316, 414, 968, 1736, 1858, 1859
Francioli,Ãrmando, 559, 1409
Franciosa, Anthony, 142, 346, 947, 1750
Franciosi, Aisling, 1851
Francis, Ève, 903, 1034, 1191, 1226, 1688

Francis, Anne, 84, 890, 1038
Francis, Freddie, **218**, 601, **949**, 1184
Francis, Kay, 92, 1113, 1271, 1521
Francis, the talking mule, 1192, 1450, **1703**
Franco, James, 1700
François, Jacques, 42, 770, 1331, 1384, 1588, 1674
François, Michel, 1293, 1408, 1702
François Premier, **1833**
Franju, Georges, **94**, 563, **578**, **827**, 927, 979, **1183**, **1222**, **1587**, **1590**, **1735**, **1773**
Frank, Melvin, **1178**
Franken, Steve, 1137
Frankenheimer, John, **182**, **377**, **662**, **701**, **1328**
Frankenstein, 448, 555, 1018, 1112, 1370, **1608**
Frankenstein and the monster from Hell, **183**
Frankenstein created woman, **405**
Frankenstein Junior, **552**, 1112, 1200, 1552, 1730
Frankenstein meets the wolf man, 430, **926**, 1608
Frankenstein must be destroyed, **1451**
Frankenstein s'est échappé, 100, **570**
Frankenweenie, **832**
Frankeur, Paul, 135, 209, 280, 486, 501, 522, 543, 595, 681, 946, 949, 978, 1132, 1221, 1304, 1422, 1449, 1579, 1874
Franklin, Pamela, 183, 1167, 1184
Franklin, Richard, **298**, **1160**, **1800**
Franky, Lily, 365, 1437
Frantic, **1599**
Franz, Arthur, 1649
Franz, Dennis, 779, 1131, 1198, 1800
Franz, Eduard, 836, 1335, 1664
Frapié, Léon, 1616
Fraser, Brendan, 863
Fraser, John, 1152
Fraser, Laura, 324, 1852
Fraser, Richard, 1487
Fraser, Ronald, 830
Fratellini, Annie, 1495
Frau im Mond, *voir* Femme sur la Lune (la)
Freaks, **147**, 418, 601, 699, 1268
Frears, Stephen, **42**, **291**, **368**, **722**, **751**, **822**, 858, **1023**, **1073**, **1158**, **1650**, **1815**
Frechette, Mark, 1453, 1684
Freda, Riccardo, **107**, **321**, **668**, **671**, **722**, **1078**, 1200, **1747**, **1796**
Frederick, Lynne, 575
Free Cinema, 961
Freed, Arthur, 71, 140, 420, 497, 832, 1250, 1290, 1348, 1429, 1469, 1836
Freed, Bert, 1001
Freeland, Thorton, **1251**, **1521**
Freeman, Helen, 1574
Freeman, J. E., 417, 1738
Freeman, Kathleen, 72, 843, 1351
Freeman, Mona, 90, 890
Freeman, Morgan, 80, 192, 416, 494, 886, 1430, 1459, 1572, 1712
Freeman, Paul, 617
Fregonese, Hugo, **239**, **806**, **1209**
Fréhel, 45, 384, 1069, 1293, 1614
Freindlikh, Alissa, 114, 640, 642
Freleng, Friz, **1759**
French, Harold, **752**, **882**, **1508**, **1674**, **1779**
French, Valerie, 1513
French cancan, **441**
French connection, **534**, 701
II, 534, **701**
French dispatch (the), **1792**
French lieutenant's woman (the), *voir* Maîtresse du lieutenant français (la)
Frenchman's creek, **823**
Frend, Charles, **1327**
Frenzy, **5**, 455, 1345
Frère aîné, sœur cadette, **1849**
Frères Jacques (les), 1285, 1866
Frères Rico (les), *voir* Brothers Rico (the)
Frères Sisters (les), **1085**
Fresnay, Pierre, 8, 21, 154, 198, 378, 447, 574, 590, 784, 864, 1034, 1053, 1531, 1578, 1662, 1665, 1707, 1849
Fresson, Bernard, 48, 424, 701, 883, 967, 969, 1202, 1301, 1368
Freud, Sigmund, 347, 464, 745, 1751
Freud, 130, 888, **1751**
Freudlose Gasse (die), *voir* Rue sans joie (la)
Freund, Karl, **791**, **1046**, 1666
Frey, Sami, 827, 997, 1185, 1190, 1200, 1239, 1244, 1299, 1331, 1552, 1627, 1693, 1864
Frič, Martin, **1289**
Fric-frac, **1747**
Fridh, Gertrud, 334, 341, 385, 1278
Friedel, Christian, 1377
Friedkin, William, **534**, **1216**

Friends of Eddie Coyle (the), **1403**
Frisco Jenny, **1560**
Frissons de l'angoisse (les), *voir* Profondo rosso
Fritsch, Gunther von, **59**
Fritsch, Willy, 252, 517
Fritz, Roger, 1055
Fritz the cat, **1144**
Frizzell, Lou, 1654
Fröbe, Gert, 94, 479, 736, 778, 1018, 1105, 1174, 1773
Frogatt, Joanne, 772
Fröhlich, Gustav, 962, 1011
Fröken Juli, *voir* Mademoiselle Julie
Fröling, Ewa, 469
From dusk till dawn, *voir* Une nuit en Enfer
From Hell to Texas, **952**
From here to eternity, *voir* Tant qu'il y aura des hommes
From Russia with love, 1199, **1223**, 1758
Front (the), **1802**
Front page (the), **1349**, 1739
Frot, Catherine, 797, 1172, 1189
Frot, Dominique, 997
Fuchs, Matthias, 877
Fuentes, Miguel Ángel, 571
Fuest, Robert, **895**
Fugitif (le), **95**
Fugitive (the), *voir* Dieu est mort
Fugitive kind (the), **1675**
Fugue (la), *voir* Night moves
Fuji, Tatsuya, 840, 948
Fujita, Susumu, 407
Fujiwara, Kamatari, 527, 1134, 1208, 1637
Fukatsu, Eri, 972
Fukazawa, Shichirō, 149, 1389
Fukikoshi, Mitsuru, 944
Fukunaga, Cary Joji, **278**, **1749**
Fukuyama, Masaharu, 1437
Full confession, **1407**
Full metal jacket, **1599**, 1696
Full monty (the), 952, **959**
Fuller, Dale, 74, 87, 1700, 1715, 1725
Fuller, Dolores, 767
Fuller, Lance, 1485
Fuller, Samuel, **46**, **47**, **81**, **364**, 430, 554, **584**, 602, **604**, **657**, **696**, 756, **808**, 827, 879, 932, 975, 1037, **1108**, **1177**, **1183**, **1201**, 1242, **1345**, **1348**, **1581**, 1660
Fumer fait tousser, **1798**
Funakoshi, Eiji, 445, 876, 1052, 1603, 1849
Funeral (the), **456**, 1142
Funès, Louis de, 123, 262, 559, 586, 1420, 1557, 1626, 1805, 1866
Funny face, **1628**
Furet (le), **647**
Fureur apache, *voir* Ulzana's raid
Fureur de vivre (la), **538**, 752, 1810
Fureur des hommes (la), *voir* From Hell to Texas
Furey, Lewis, 1848
Furia, 346
Furie, Sidney J., **1480**
Furie du désir (la), *voir* Ruby Gentry
Furies (the), 1081, **1231**
Furneaux, Yvonne, 236, 270, 1076, 1152, 1687
Furukawa, Takumi, **1227**
Fury (De Palma), **1131**
Fury (Lang), **567**
Furyo, **649**, 1298
Fusco, Giovanni, 1517
Fusier-Gir, Jeanne, 112, 177, 263, 384, 401, 428, 1414, 1578

G-men, **27**, 826, 1145
Gaál, István, **1871**
Gabaroche, Gaston, 1682
Gabay, Sasson, 1459
Gabbo le ventriloque, *voir* Great Gabbo (the)
Gabel, Martin, 740, 1313, 1406, 1457, 1526, **1758**
Gabin, Jean, 2, 92, 111, 137, 176, 280, 289, 360, 382, 414, 441, 456, 501, 508, 518, 522, 586, 595, 618, 708, 727, 759, 828, 864, 978, 993, 1000, 1017, 1026, 1034, 1075, 1096, 1187, 1293, 1294, 1389, 1503, 1594, 1595, 1614, 1744, 1844
Gable, Clark, 47, 168, 244, 268, 300, 476, 605, 660, 711, 768, 834, 1112, 1244, 1336, 1378, 1429, 1490, 1558, 1746, 1838
Gábor, Zsa Zsa, 343, 628, 1557
Gabriel over the White House, **164**
Gabriello, André, 561, 574, 993
Gabrio, Gabriel, 271, 588, 784, 875, 1146, 1293, 1667
Gaël, Josseline, 1562, 1826

Gaga, Lady, 531
Gaghan, Stephen, **829**
Gainsborough (studio), 73, 545, 1177, 1179, 1185, 1687, 1838
Gainsbourg, Charlotte, 411, 437, 675, 1114, 1676, 1683, 1777, 1791, 1801, 1807
Gainsbourg, Serge, 368, 540, 1044, 1190, 1267, 1487, 1591
Gaîtés de l'escadron (les), **1187**
Gajda, Mieczysław, 1190
Gajos, Janusz, 1065
Galabru, Michel, 542, 874, 889, 908, 1109, 1252, 1278, 1295, 1346, 1487, 1570, 1588, 1736, 1737, 1777
Galettes de Pont-Aven (les), **969**
Galiena, Anna, 1694
Gallagher, Peter, 89, 789
Galland, Jean, 274, 578, 770, 1380, 1531
Gallian, Ketti, 1193
Gallo, Vincent, 456
Galouye, Daniel F., 1261
Galter, Irene, 653, 849
Gam, Rita, 942
Gambler (the), **1154**, 1661, 1775, 1861
Gamblin, Jacques, 6, 49, 206, 1658, 1669, 1721
Gambon, Michael, 722, 1020, 1321, 1330, 1403
Game, Marion, 406
Game (the), 762, **836**
Game of thrones, **1130**
Ganambarr, Baykali, 1851
Gance, Abel, **247**, 437, **710**, **740**, **764**, 979, **1147**, **1160**, **1419**, 1480
Gandahar, **328**
Gandolfini, James, 226, 1878
Gang Anderson (le), *voir* Anderson tapes (the)
Gang des tueurs (le), *voir* Brighton rock
Gangs of New York, **1420**
Gantzler, Peter, 1406
Ganz, Bruno, 320, 717, 1037, 1078, 1106, 1537, 1623, 1702
Gaos, Lola, 867, 1564
Garai, Romola, 1678
Garbo, Greta, 19, 23, 102, 179, 379, 431, 731, 754, 792, 862, 1032, 1508, 1677, 1739
García Márquez, Gabriel, 1194
Garcès, Delie, 1005
Garce (la), *voir* Beyond the forest
Garcia, Andy, 337, 461, 462, 1074
García Bernal, Gael, 261, 680, 1019, 1644
García, Macarena, 1473
Garcia, Nicole, 182, **1202**, 1219, 1228, 1643, 1653, 1664, 1666, 1848
Garcin, Henri, 592, 814, 967, 1029
Garçon, **1848**
Garçon aux cheveux verts (le), **805**
Garçon sauvage (le), **759**
Garçonnnière (la), *voir* Apartment (the)
Garçons (les), *voir* Notte brava (la)
Garçons de la rue Paul (les), **539**
Garçu (le), **965**, 1401
Garde, Betty, 423, 1423
Garde à vue, **1044**
Garde du corps (le), *voir* Yōjimbō
Gardel, Carlos, 1624
Garden of Allah (the), **846**
Garden of Evil, **1493**
Gardens of stone, **663**
Gardiens de phare, **1825**
Gardin, Blanche, 1544, 1771, 1819
Gardner, Ava, 235, 245, 377, 530, 794, 848, 901, 954, 1058, 1305, 1378, 1580, 1619, 1732, 1755, 1868
Gare centrale, **257**, 1214
Garfein, F. W., **1461**
Garfield, Allen, 18
Garfield, John, 234, 351, 540, 584, 978, 991, 1123, 1273, 1372, 1444, 1740
Garfunkel, Art, 898
Gargan, William, 1332, 1573
Garko, Gianni, 967
Garland, Judy, 420, 773, 992, 1266, 1314, 1469
Garlicki, Paul, 374
Garmach, Sergueï, 977
Garmes, Lee, 415, 1769
Garner, Erroll, 614
Garner, James, 480, 674, 759, 836, 852, 1836
Garnett, Tay, **234**, **711**, **1113**, 1427
Garofolo, Ettore, 979, 1060
Garr, Teri, 18, 552, 1311, 1523
Garreaud, Jean-François, 511, 605
Garrel, Louis, 439, 1535, 1790, 1834
Garrel, Maurice, 3, 439, 711, 999, 1215, 1230, 1362, 1699
Garrel, Philippe, **439**
Garrett, Betty, 1348, 1447
Garrone, Matteo, **619**, **1112**
Garson, Greer, 1403, 1806, 1835
Gary, Romain, 1183, 1749

Gas-oil, **382**
Gascón, Karla Sofiá, 272
Gascon, Jean, 446
Gaslight, 382, **562**, 1197, 1210
Gassman, Vittorio, 9, 86, 132, 173, 181, 260, 463, 780, 835, 878, 913, 989, 1016, 1076, 1388, 1430, 1440, 1503, 1516, 1675, 1720, 1737, 1747, 1824, 1848, 1853
Gassouk, Marcel, 64, 892
Gates, Larry, 1177
Gates, Nancy, 1057
Gatliff, Frank, 1480
Gatti, Armand, 1279
Gattopardo (il), *voir* Guépard (le)
Gauche le violoncelliste, **13**, 1695
Gaucher (le), *voir* Left-handed gun (the)
Gaucho (the) (Jones), 117, **1485**
Gaucho (the) (Tourneur), **1397**
Gauguin, Paul, 527, 691, 1221, 1329
Gaultier, Jean-Paul, 1091, 1163
Gaum, Ludwig, 1859
Gaunt, Valerie, 570
Gautier, Théophile, 349, 1160
Gavaldón, Roberto, **697**
Gaven, Jean, 1823
Gavin, John, 676, 1021, 1036, 1220
Gavoty, Bernard, 1641
Gayet, Julie, 507
Gaylor, Anna, 132, 186
Gaynor, Janet, 417, 773, 1165, 1364, 1675
Gaynor, Mitzi, 1040
Gazzara, Ben, 10, 146, 169, 530, 1004, 1283, 1428, 1655
Gazzo, Michael V., 1493, 1775
Géant, 375, 729, 1156, **1810**
Géants et les jouets (les), **975**
Gedeck, Martina, 178
Geer, Will, 207, 561, 626, 791, 1218
Gehret, Jean, 89, **901**
Gélin, Daniel, 8, 26, 111, 141, 447, 638, 759, 770, 1088, 1238, 1278, 1284, 1296, 1583, 1771, 1846, 1871
Geller, Uri, 607, 730, 758, 1131
Gelli, Chiaretta, 777
Gelosia, **1395**
Gendarmes et voleurs, *voir* Guardie e ladri
Généalogies d'un crime, **1604**
General (the) (Boorman), **987**
General (the) (Keaton), *voir* Mécano de la "General" (le)
Général de l'armée morte (le), 537, **819**
Général Della Rovere (le), **294**
Général est mort à l'aube (le), **714**
Général Idi Amin Dada, **666**, 1603
Génération Proteus, *voir* Demon seed
Génès, Henri, 559, 830, 1557, 1647
Genèse d'un repas, **1523**
Genet, Jean, 1717, 1882
Genevois, Émile, 30, 1293, 1522, 1562
Génia, Claude, 724, 1869
Géniat, Marcelle, 176, 198, 1121, 1706
Génie du mal (le), *voir* Compulsion
Génin, René, 99, 136, 195, 263, 321, 574, 753, 945, 993, 998, 1222
Genina, Augusto, **1467**, **1677**
Genn, Leo, 634, 846, 1208
Gennari, Lina, 539, 1673
Genou de Claire (le), **1646**
Gens de Dublin, 54, **1099**
Gens de la pluie (les), *voir* Rain people (the)
Gensac, Claude, 1204
Gente di Roma, **465**
Gentilshommes de fortune, **688**
Gentleman Jim, 34, **232**
Gentleman's agreement, **1444**
Gentlemen prefer blondes, **1337**
George, Dan, 138, 726, 1650
George, Gladys, 824, 1266, 1273
George, John, 699
George, Maude, 87, 1700, 1715
George, Stefan, 68
George, Susan, 425, 791
Georges-Picot, Olga, 716, 1368
Georgia, *voir* Four friends
Gerace, Liliana, 17, 279, 335, 1395, 1686
Geray, Steven, 118, 527, 775, 1107, 1689
Gerbault, Alain, 1654
Gere, Richard, 75, 602, 1162
Géret, Georges, 157, 671, 883, 1699
Germi, Pietro, **140**, 209, **217**, **314**, 605, **656**, **831**, **1395**, **1451**, **1455**
Germinal (Capellani), **184**, 1690
Germon, Nane, 82, 550, 595, 901
Gershon, Gina, 299, 603, 1880
Gershwin, George, 71, 152
Gerstle, Frank, 1643

Gert, Valeska, 783, 1032, 1087, 1290, 1645, 1758
Gertrud, **1337**
Gervaise, **887**
Gestapo contre maquisards, **1129**
Get out, **725**
Getaway (the), **1678**
Getty, Balthazar, 1258
Getz, John, 1169
Ghaywan, Neeraj, **1539**
Ghibli (studio), 577
Ghini, Massimo, 652
Ghobadi, Bahman, **479**
Ghosh, Charuprakash, 906
Ghosh, Rabi, 768, 1274
Ghost and Mrs. Muir (the), **47**
Ghost dog, **771**
Ghost goes West (the), *voir* Fantôme à vendre
Ghost of Frankenstein (the), **213**, 1608
Ghost ship (the), **1490**
Ghost writer (the), **1803**
Giachetti, Fosco, 223, 324, 777, 1078, 1379, 1467
Giallelis, Stathis, 984
Giallo, 689, 704, 779, 1080, 1175, 1412, **1604**, 1665, 1770
Giannini, Ettore, 1176
Giannini, Giancarlo, 181, 753, 842, 1237, 1249
Giardino dei Finzi-Contini (il), *voir* Jardin des Finzi-Contini (le)
Giazotto, Remo, 762, 1338, 1797
Gibbons, Cedric, **1753**
Gibier de potence, **558**
Gibson, Alan, **1494**
Gibson, Henry, 99, 233, 1669
Gibson, Mel, 28, 248, 836, 850
Gicquel, Roger, 1374
Gide, André, 103, 421, 1189
Gideon's day, **780**
Giehse, Therese, 1731
Gielgud, John, 203, 398, 443, 579, 601, 632, 760, 1049, 1115, 1237, 1673, 1729
Gierasch, Stefan, 561
Giese, Godehard, 25
Gifuni, Fabrizio, 1703
Gigi (Audry), **1405**
Gigi (Minnelli), **212**, 1405, 1469
Gil, Gilbert, 321, 771, 1293, 1756
Gil, Gilberto, 438
Gilbert, John, 179, 278, 731, 862, 977, 1263, 1378, 1793
Gilbert, Lewis, **195**, **835**, **1079**
Gilbert & Sullivan, 1243
Gilda, **118**, 208, 1035
Gill, David, **1342**
Gillain, Marie, 398, 564
Giller, Walter, 116
Gilles, Guy, **441**, **784**, 814, **1185**, **1344**, **1663**, **1686**
Gilliam, Terry, **7**, **199**, 619, **630**, **726**, **841**, **1097**, **1411**, **1555**, **1728**, **1795**
Gilliat, Sidney, **249**, **618**, 697, 1120, **1208**
Gilligan, Vince, **1852**
Gilling, John, **965**
Giménez Cacho, Daniel, 665, 680, 1473, 1792
Gimpera, Teresa, 1370
Ginger et Fred, **1656**
Gingold, Hermione, 212, 1469
Gion bayashi, *voir* Musiciens de Gion (les)
Gion no shimai, *voir* Les sœurs de Gion
Giono, Jean, 192, 802, 1228, 1618, 1665, 1667, 1708
Giordana, Marco Tullio, **531**
Giorgetti, Florence, 1190
Giorgione, 1406
Giorgobiani, Ramaz, 1638, 1776
Giornata balorda (la), **1387**
Giorni contati (i), **135**, 293, 484
Giovanni, José, 1067
Gir, François, 568
Girard, Danièle, 678
Girard, Rémy, 76, 951, 1252, 1361
Girardon, Michèle, 256, 1254, 1299, 1771
Girardot, Annie, 83, 448, 821, 1000, 1184, 1185, 1221, 1344, 1622, 1676
Girardot, Hippolyte, 207, 875, 944
Giraud, Bernadette, 1627
Giraud, Claude, 192
Giraud, Roland, 747, 1487
Giraudeau, Bernard, 973, 1149, 1545, 1611
Giraudeau, Sara, 66, 749
Girl on the red velvet swing (the), *voir* Fille sur la balançoire (la)
Girl with the dragon tatoo (the), **1460**, 1879
Girls (les), **1040**
Girod, Francis, **312**, **1466**
Girotti, Mario, *voir* Hill, Terence
Girotti, Massimo, 2, 100, 168, 243, 411, 579,

718, 735, 751, 831, 849, 923, 1103, 1117, 1425, 1507, 1517, 1545, 1656
Giroud, Françoise, 703
Giscard d'Estaing, Valéry, 43, 188, 520, 607, 1276, 1354
Gish, Dorothy, 164, 599
Gish, Lillian, 164, 210, 483, 489, 564, 599, 793, 989, 995, 1061, 1157, 1390, 1528, 1563, 1570
Gishiki, *voir* Cérémonie (la) (Ōshima)
Gísladóttir, Guðrún, 325
Gitt, Robert, 1563
Giù il sipario, **1466**
Giù la testa, *voir* Il était une fois... la révolution
Glace à trois faces (la), **406**, 903
Gladiateurs (les), **973**
Gladiator, 245, **1353**
Glan, Natalia, 259
Glaneurs et la glaneuse (les), **696**
Glaser, Denise, 953
Glass key (the), **481**, 1734
Glass menagerie (the), *voir* Ménagerie de verre (la)
Gleason, Jackie, 197, 1216
Gleason, James, 229, 799, 1513, 1563
Gleeson, Brendan, 238, 758, 935, 987, 1322, 1420, 1700, 1783
Glen, Iain, 615
Glen, John, **255**, **437**, **962**, **1222**, **1359**
Glen or Glenda ?, **767**, 1586
Glenn, Scott, 594, 1579
Glenn Miller story (the), **1881**
Gloire éphémère, *voir* Morning glory
Gloria, Leda, 204, 1386
Glory, Marie, 734, 1079, 1136, 1860
Glouchneko, Evguenia, 1486
Glover, Danny, 27, 51, 1191, 1477
Glyn, Elinor, 163, 303, 623
Go-between (the), **902**
Go tell the Spartans, 1218, **1394**
Go West (Keaton), **1496**
Go West (Marx), **1436**
God's country, **339**
Godard, Jean-Luc, 44, **166**, 226, 253, **276**, **329**, **343**, **389**, **468**, **602**, **803**, **950**, **976**, **1062**, **1100**, 1145, 1207, **1239**, **1325**, 1482, 1535, **1681**, 1744, **1817**, **1862**
Goddard, Paulette, 109, 451, 689, 798, 1238, 1302, 1649, 1842
Godden, Mark, 886
Godden, Rumer, 1232, 1258
Gödel-Escher-Bach, 1338, 1665
Godet, Danielle, 954
Godewardewelde, Raoul de, 675
Godfather (the), *voir* Parrain (le)
Godfrey, *voir* My man Godfrey
Godin, Noël, 1129
Godrèche, Judith, 262, 1611
Godzilla, 185, 685, 718, 832, 902, **1116**, 1233, 1438, 1534, 1714
Goethe, Johann Wolfgang von, 159, 502, 554, 837, 1310
Goetz, Carl, 1286
Goetz, Curt, **1086**, 1227, 1583
Goetzke, Bernhard, 516, 612, 734
Gogol, Nicolas, 303, 1524
Goha, **1364**
Gohatto, *voir* Tabou (Ōshima)
Going my home, **1354**
Going my way, 106, **1756**
Gokemidoro, **373**
Gold diggers of 1933, 1044, 1241, **1664**
Gold diggers of 1935, **1241**
Gold rush (the), *voir* Ruée vers l'or (la)
Goldberg, Whoopi, 51, 89
Goldblum, Jeff, 591, 1690
Golden earrings (the), **1664**
GoldenEye, **1609**
Golden bowl (the), **1400**
Goldfinger, 67, 341, **778**, 1131, 1237, 1438, 1487
Golding, William, 971
Goldoni, Lelia, 1390
Goldsmith, Clio, 1196
Goldsmith, Jerry, 3, 1282
Goldwyn, Samuel, 804
Goldwyn Samuel, 156, 1301, 1715
Golem (le) (Frič), **1289**
Golem (le) (Kerchbron), **546**
Golem (le) (Wegener), **811**, 1088, 1362
Golgotha, **1389**
Golino, Valeria, 738, 1816
Golisano, Francesco, 37
Goloubeva, Katia, 978, 1547
Gomes, Miguel, **361**, **1253**
Gómez, José Luis, 1125

Gomez, Selena, 272
Gomez, Thomas, 249, 265, 330, 867, 1231, 1237, 1534, 1622, 1740, 1802
Gomorra, **1112**
Gondry, Michel, **150**, **952**
Gone girl, **1425**
Gone to Earth, **88**
Gone with the wind, 47, 50, 124, 161, 180, 237, 249, 287, 403, **476**, 737, 793, 995, 1435
Gong, Li, 521, 776, 1598, 1639, 1642, 1836
Gonska, Mascha, 1466
Gontcharov, Ivan, 920
Gonzague-Frick, Louis de, 528
Good Bye Lenin, **292**
Good night, and good luck, **538**
Good Sam, **858**
Good shepherd (the), **1403**
Goodbye, Mr. Chips, **1806**
Goodbye, South, goodbye, **1646**
Goodfellas, 158, 482, **1026**, 1214, 1330, 1843, 1878
Goodis, David, 120
Goodman, John, 179, 263, 958, 1093, 1133, 1236, 1283, 1667
Gora, Claudio, 9, 257, 750
Gorbounov, Alexeï, 749
Gordon, C. Henry, 19, 254, 422, 827
Gordon, Colin, 651
Gordon, Dexter, 910
Gordon, Leo, 500, 1497
Gordon, Mary, 74
Gordon, Michael, **1800**
Gordon, Robert, **1534**
Gordon, Ruth, 23, 409, 467, 933, 1445, 1589, 1669
Gordon-Levitt, Joseph, 829
Gören,Şerif, 1350
Goretta, Claude, **1075**
Gorgon (the), **293**
Gorin, Jean-Pierre, **976**, 1535
Goring, Marius, 289, 752, 1322, 1411, 1580, 1732, 1838
Gorintin, Esther, 661
Gorki, Maxime, 527, 993, 1160, 1663
Gorky Park, **1768**
Gorman, Cliff, 771
Goscinny, René, 1295
Gosford Park, 772, **1020**
Gosha, Hideo, **896**
Gosho, Heinosuke, **1715**, **1814**
Gosling, Ryan, 752, 870
Gosses de Tōkyō, **609**
Gossett Jr., Louis, 602
Gostioukhine, Vladimir, 24, 1625
Gothár, Péter, **1750**
Gothard, Michael, 1393
Gottschalk, Louis Moreau, 1505, 1666
Gouffre aux chimères (le), *voir* Ace in the hole
Gough, Lloyd, 233, 540, 1626
Gough, Michael, 6, 127, 237, 503, 778, 1127, 1321, 1369, 1810
Gouin, Fred, 732
Gouix, Guillaume, 301
Gould, Annie, 1469
Gould, Elliott, 99, 337, 1315, 1573, 1661, 1853, 1854
Gould, Glenn, 1537, 1734
Goulding, Alfred J., **1669**
Goulding, Edmund, **141**, **179**, **189**, **668**, **792**, **1180**, **1248**, 1779
Goupil, Jeanne, 969
Goupi Mains-Rouges, 142, 247, 716, 723, 727, 864, **998**
Gourmet, Olivier, 52, 191, 1551
Gourtchenko, Lioudmila, 861, 1156, 1165
Gouskov, Alexeï, 121
Goût de la cerise (le), **1716**
Goût des autres (le), **664**
Goût du riz au thé vert (le), **1286**
Goût du sake (le), **35**, 78, 166, 544, 593, 1010, 1074, 1213, 1357
Gouverneur malgré lui, *voir* Great McGinty (the)
Gouzeïeva, Larissa, 640
Gowland, Gibson, 881, 1101, 1181, 1725
Goya, Chantal, 1413, 1535
Goya, Francisco de, 980, 981, 1164, 1728
Goya, Mona, 1833
Goyet, Mara, 1299
Gozzi, Carlo, 508
Gozzi, Patricia, 1844
Grable, Betty, 299, 1416, 1840
Grabuge, **1536**
Grace, Nickolas, 42
Grâce à Dieu, 519, **1262**, 1775
Gracq, Julien, 936
Graduate (the), **1820**

Grahame, Gloria, 399, 418, 643, 793, 945, 986, 1227, 1248, 1390, 1413, 1812
Grahame, Margot, 1705
Graine et le mulet (la), **1668**
Grains de sable, **1372**, 1494
Gramatica (sœurs), 37, 150
Gramsci, Antonio, 1373
Gran bollito, **1781**
Gran calavera (il), *voir* Grand noceur (le)
Gran Torino, **433**
Granach, Alexander, 102, 157, 593, 936
Grand alibi (le), *voir* Stage fright
Grand amour (le), **1495**
Grand attentat (le), *voir* Tall target (the)
Grand Budapest hotel (the), **723**, 857
Grand chantage (le), *voir* Sweet smell of success
Grand couteau (le), *voir* Big knife (the)
Grand-Guignol, **1109**, 1429, 1570
Grand Hotel, 438, **792**
Grand inquisiteur (le), *voir* Witchfinder general
Grand jeu (le), **741**, 1052
Grand mensonge (le), *voir* Great lie (the)
Grand noceur (le), **123**
Grand passage (le), *voir* Northwest passage
Grand-rue, *voir* Calle mayor
Grand Sam (le), *voir* North to Alaska
Grand saut (le), *voir* Hudsucker proxy (the)
Grand sommeil (le), *voir* Big sleep (the)
Grand Teton, 1314, 1513
Grande Otello, 571
Grande attaque du train d'or (la), *voir* First great train robbery (the)
Grande bellezza (la), **1446**
Grande bourgeoise (la), *voir* Fatti di gente perbene
Grande bouffe (la), **620**
Grande combine (la), *voir* Fortune cookie (the)
Grande course autour du Monde (la), *voir* Great race (the)
Grande dame d'un jour, *voir* Lady for a day
Grande évasion (la) (Walsh), *voir* High sierra
Grande frousse (la), *voir* Cité de l'indicible peur (la)
Grande guerre (la), **1440**
Grande guerre des insectes (la), **902**
Grande horloge (la), *voir* Big clock (the)
Grande illusion (la), 198, **1034**, 1730
Grande lessive (la), **1648**
Grande menace (la), *voir* Walk a crooked mile
Grande muraille (la), *voir* Bitter tea of general Yen (the)
Grande pagaille (la), *voir* Tutti a casa
Grande parade (la), *voir* Big parade (the)
Grande vadrouille (la), 1153, **1420**, 1557, 1648
Grande ville (la), **1359**
Grandes espérances (les), *voir* Great expectations
Grandes manœuvres (les), **42**, 681, 1701
Grandi magazzini (i), **773**
Grandinetti, Dario, 1229
Grandjacquet, Francesco, 923
Grandrieux, Philippe, **688**, **961**, **1547**, **1774**
Grands ducs (les), **565**
Grandt, Lauren, 1247, 1492
Granelli, Mireille, 321
Granger, Farley, 63, 234, 401, 751, 794, 872, 1496, 1568
Granger, Stewart, 22, 72, 73, 91, 235, 237, 417, 545, 569, 618, 882, 891, 931, 943, 1292, 1466, 1639, 1687, 1779
Grangier, Gilles, **360**, **382**, **518**, **736**, **743**, **1026**, **1221**, 1744
Granier-Defferre, Pierre, **17**, **597**, **1013**, **1294**, 1744, **1881**
Granotier, Sylvie, 563
Granovski, Alexis, **811**
Grant, Cary, 113, 139, 395, 625, 828, 851, 866, 893, 982, 988, 993, 1182, 1259, 1305, 1311, 1513, 1583, 1587, 1739, 1809
Grant, Hugh, 222, 692, 761, 928, 1365, 1842
Grant, Kathryn, 755, 811, 1004
Granval, Charles, 29, 89, 176, 898, 1017, 1261, 1293, 1389, 1710
Grapes of wrath (the), *voir* Raisins de la colère (les)
Grapewin, Charley, 242, 739, 1424
Grappelli, Stéphane, 235, 1317, 1731
Grass, **1714**
Grasset, Pierre, 78, 87
Grave, **1772**
Grave, Serge, 54, 79, 99, 458, 467, 1646
Graves, Peter, 1421, 1563, 1730
Graves, Robert, 62
Graves, Rupert, 1365
Gravey, Fernand, 26, 488, 740, 1160, 1432,

1701, 1710
Gravina, Carla, 837, 1503
Gravina, Cesare, 87, 577, 1101, 1700, 1715, 1725
Gravity, **838**
Gravone, Gabriel de, 1147
Gray, Charles, 413, 601, 1127, 1209
Gray, Coleen, 141, 239, 1497, 1592
Gray, Dolores, 497, 1326
Gray, Dorian, 1545
Gray, James, **1260**, **1776**, **1790**, **1831**
Gray, Nadia, 627, 1709
Gray, Sally, 576, 1208
Grayson, Kathryn, 1416
Great dictator (the), *voir* Dictateur (le) (Chaplin)
Great expectations, 22, **571**, 880, 1574
Great Gabbo (the), **442**, 1366
Great lie (the), **1248**
Great McGinty (the), 481, **1066**
Great moment (the), **874**
Great race (the), **809**, 1027
Great sinner (the), **901**
Greatest show on Earth (the), **643**
Greco (le), 348, 1392
Gréco, Juliette, 262, 524, 653, 681, 704, 1137, 1360, 1749, 1811
Greed, 74, 87, 147, 392, 426, 451, 638, 881, 1101, 1256, 1546, 1636, 1715, **1725**
Green, Alfred E., **1204**
Green, Danny, 1043
Green, Eva, 622, 936, 1135
Green, Guy, **991**
Green, Julien, 112, 583
Green, Marika, 546
Green, Nigel, 619, 1004, 1008, 1156, 1480
Green fog (the), **1711**
Green for danger, **1208**
Green mile (the), 472, **1600**
Greenaway, Peter, **566**, **1662**
Greene, Ellen, 834
Greene, Graham, 46, 206, 443, 632, 774, 863, 1065, 1145, 1609, 1621, 1680, 1729
Greene, Graham (acteur), 836, 1470, 1542
Greene, Leon, 1209
Greene, Richard, 1718
Greene, W. Howard, 773, 846
Greenstreet, Sydney, 32, 354, 442, 526, 697, 719, 760, 1107, 1129, 1432, 1606
Greenwood, Bruce, 137, 1320
Greenwood, Joan, 22, 134, 417, 474, 556, 1442, 1628
Greer, Jane, 76, 162, 400, 569, 1576
Gregg, Henry, 71
Gregg, Virginia, 1408
Greggory, Pascal, 221, 709, 1381, 1483
Gregor, Nora, 141, 1577
Gregory, Andre, 766, 1086, 1640
Gregory, James, 1066, 1322, 1328, 1463
Greig, Robert, 58, 380, 687, 1533
Greist, Kim, 1728
Grémillon, Jean, **2**, **131**, **188**, **682**, **869**, **937**, **1096**, **1103**, **1187**, 1744, **1825**
Gremlins, 160, **843**, **1351**
Grenfell, Joyce, 852
Grenier, Jean-Pierre, 844
Grève (la), **53**
Greven, Alfred, 49
Gréville, Edmond T., **274**, **1380**, 1409, 1744
Grey, Georges, 898, 1179, 1374
Grey, Joel, 1140
Grey, Virginia, 185, 1495
Grey gardens, **1524**
Greystoke, **404**, 1212
Grido (il), **1545**
Gridoux, Lucas, 1293, 1389, 1855
Griem, Helmut, 362, 479, 528, 711, 1140
Grier, Pam, 589
Griffe du passé (la), *voir* Out of the past
Griffies, Ethel, 65, 171
Griffith, Andy, 142
Griffith, D. W., **164**, **210**, 288, 456, **564**, 599, **1061**, **1157**
Griffith, Hugh, 88, 895, 1012, 1083, 1517
Griffith, Kenneth, 1629
Griffith, Kristin, 856
Griffith, Melanie, 71, 416, 472, 769, 1596
Grifters (the), **1158**
Griggs, Loyal, 1314
Grimault, Paul, **770**
Grimes, Gary, 598, 1654
Grimm, (frères), 697, 734, 1473
Grinberg, Anouk, 512, 1676, 1798
Grindhouse, **427**
Grinko, Nikolaï, 114, 432
Grissom Gang (the), *voir* Pas d'orchidées pour Miss Blandish
Grönberg, Åke, 1284, 1553

Grondement de la montagne (le), **1042**, 1846
Gros lot (le), *voir* Christmas in july
Gros plan, *voir* Inserts
Grossman, Vassili, 1550
Groundhog day, **385**, 761
Group (the), **198**, 340
Grown ups, **782**
Grüber, Klaus Michael, 1720
Grünberg, Klaus, 335
Gründgens, Gustaf, 82, 586, 701
Grune, Karl, **1708**
Gu, Xiaogangl, **974**
Guérin-Catelain, Raymond, 1645
Guardie e ladri, **792**, 1249
Guareschi, Giovanni, 204, **762**
Guéant, Pierre, 274
Guédiguian, Robert, **1658**, 1754
Guépard (le), 83, 517, 954, **1030**, 1059, 1834
Guêpier pour trois abeilles, *voir* Honey pot (the)
Guerassimov, Sergueï, **69**, 173, 592, 1527
Guercio, James William, **1139**
Guerín, José-Luis, **276**
Guerman, Alexeï, **243**, **639**, **861**, 1012, **1364**, **1747**
Guerra, Blanca, 393
Guerra, Ruy, 93
Guerre à sept ans (la), *voir* Hope & glory
Guerre des espions (la), **1245**
Guerre des Gaules (la), **1739**
Guerre des mondes (la), **454**, 1197
Guerre du feu (la), **17**
Guerre est finie (la), **656**, 716
Guerre et paix (Bondartchouk), 683, **1263**
Guerre et paix (Vidor), **683**, 1263
Guerre sans nom (la), 497, **1139**
Guerriers de l'Enfer, *voir* Who'll stop the rain
Guerriers de la nuit (les), *voir* Warriors (the
Guers, Paul, 554, 1826
Guet-apens, *voir* Getaway (the)
Guétary, Georges, 71
Gueule d'amour, **1096**, 1229, 1293
Gueule ouverte (la), 965, **1401**
Guevara, Ernesto "Che", 261, 948, 1399
Gugino, Carla, 1652
Guichets du Louvre (les), **1472**
Guilbert, Jean-Claude, 481, 798
Guilbert, Yvette, 159, 441, 1860
Guild, Nancy, 610
Guilfoyle, Paul, 1723
Guillemin, Sophie, 452, 838
Guillemot, Claude, **730**
Guillermin, John, **442**
Guillevic, Eugène, 913
Guillon, Stéphane, 1346
Guilty of romance, **1861**
Guinness, Alec, 2, 134, 245, 333, 368, 474, 571, 880, 1040, 1043, 1324, 1369, 1558, 1621
Guiomar, Julien, 64, 510, 1045, 1136, 1214, 1603, 1793
Guirao, Lara, 1366
Guisol, Henri, 97, 308, 557, 1042
Guitry, Geneviève, 292
Guitry, Sacha, **54**, **55**, 125, **130**, **262**, **263**, 272, **292**, **401**, **428**, **473**, **568**, **659**, 789, **798**, **909**, **1179**, **1384**, **1408**, **1475**, **1489**, **1498**, **1502**, 1633, **1646**, **1654**, 1744
Guitty, Madeleine, 1614
Gulager, Clu, 1280, 1341
Gulpilil, David, 500, 505, 1556
Gun crazy, **473**
Güney, Yilmaz, **1350**
Gunfight at the OK Corral, 759, **1422**
Gunfighter (the), **934**
Gunga Din, 1137, **1587**
Gunn, Anna, 1852
Gunton, Bob, 1712
Guthrie, Arlo, 1346
Guys and dolls, **801**
Guzmán, Luis, 1140, 1214, 1431
Gwei, Lun-mei, 974, 1494
Gwenn, Edmund, 67, 179, 595, 1003, 1092, 1233, 1311, 1835
Gwynn, Michael, 100, 994
Gyllenhaal, Jake, 127, 244, 273, 1085, 1353, 1785
Gyllenhaal, Maggie, 80
Gyp, 442
Gypsy and the gentleman (the), **1185**

Ha ha ha, **1779**
Haas, Hugo, 296
Habanera (la), 1185, **1205**
Haber, Alessandro, 330, 628
Habich, Matthias, 1211
Habit vert (l'), **1454**

Habits noirs (les), **1867**
Hackford, Taylor, **602**
Hackman, Gene, 18, 534, 552, 701, 824, 1044, 1117, 1191, 1216, 1235, 1238, 1371, 1433, 1434, 1572, 1596, 1883
Hada, Michiko, 1641
Hadewijch, **884**
Hadley, Reed, 81
Haenel, Adèle, 555, 1770
Hageman, Richard, 1298
Hagen, Jean, 31, 471, 700, 1496
Hagen, Uta, 1365
Hagiwara, Masato, 1633
Hagman, Larry, 198, 1650
Hahn, Jess, 41, 523, 715, 867, 925, 1188, 1278, 1293
Haidara, Eye, 1452
Hail Caesar, **748**
Hail the conquering hero, **1363**
Haim, Alana, 1441
Haine (la), **704**, 1033, 1479
Haines, *voir* Lawless (the)
Hair, **846**
Hakuchi, **1594**
Halász, Judit, 1460
Hale, Alan, 176, 180, 183, 202, 225, 399, 453, 631, 654, 1168, 1476, 1718
Hale, Barbara, 1388, 1593
Hale, Binnie, 1521
Hale, Giorgia, 1342
Hale, Giorgina, 796
Hall, Alexander, **799**
Hall, Grayson, 1058, 1693
Hall, Irma P., 852, 1593
Hall, James, 1431
Hall, Philip Baker, 108, 1431, 1689
Hall, Porter, 58, 185, 664, 714, 1003, 1064
Hall, Rebecca, 1457
Hall, Thurston, 667
Hallelujah, 51, 161, 641, **1288**, 1510
Halliday, John, 260, 280, 893, 949, 1847
Halliday, Johnny, 938, 1733
Halliwell, Miles, 690
Hallström, Lasse, **314**
Halperin, Victor, **188**
Halton, Charles, 249
Hamaguchi, Ryūsuke Hamaguchi, **1203**, **1803**, **1877**
Hamer, Gerald, 1091
Hamer, Robert, **220**, **474**, **1450**
Hamil, Mark, 1348
Hamilton, Chico, 1152
Hamilton, George, 645, 939, 991, 1383
Hamilton, Guy, **67**, **155**, **601**, **778**, **1426**
Hamilton, Margaret, 883, 1226, 1314, 1583
Hamilton, Susanna, 1809
Hamlet (Branagh), **760**
Hamlet (Olivier), **77**, 83, 757, 760
Hamlet goes business, **757**
Hamm, John, 1765
Hammer, Arnie, 1597
Hammer (studio), 41, 100, 293, 405, 570, 609, 778, 965, 1223, 1423, 1451, 1494, 1570
Hammett, Dashiell, 32, 185, 418, 442, 481, 1176, 1289, 1362
Hammett, **1289**
Hammond, Kay, 1587
Hamsun, Knut, 325, 1408
Han, Sanming, 1234, 1259
Hana-bi, **1287**
Hanabusa, Yuriko, 393
Hanayagi, Shōtarō, 448, 879
Hanayagi, Yoshiaki, 604
Hand that rocks the cradle (the), *voir* Main sur le berceau (la)
Handke, Peter, 1623
Handmaid's tale (the), **219**, **651**, 1765, **1864**, **1879**
Hands, Marina, 875
Hands across the table, **1239**
Haneke, Michael, **354**, **448**, **1377**
Haney, Carol, 1182
Hang 'em high, **795**, 1387
Hanging tree (the), **1471**
Hangman's knot, *voir* Relais de l'or maudit (le)
Hangmen also die, *voir* Bourreaux meurent aussi (les)
Hangover square, 299, **663**, 1094
Hanin, Roger, 83, 382, 835, 1441, 1773
Hanks, Tom, 416, 852, 1516, 1600
Hannah et ses sœurs, **77**, 1192, 1753
Hanson, Curtis, **719**, **997**, **1302**, **1673**
Hanson, Lars, 489, 502, 862, 1528, 1544, 1677
Hantise, *voir* Gaslight
Hanussen, **607**
Happiness, **1655**

Happy-go-lucky, **376**
Happy together, **1494**
Hara, Chisako, 1846
Hara, Kazuo, **587**
Hara, Keiichi, **766**
Hara, Setsuko, 544, 593, 640, 909, 916, 1010, 1042, 1213, 1357, 1481, 1594, 1882, 1883
Hara-kiri, *voir* Seppuku
Harada, Mieko, 1373
Harald, Mary, 959
Harari, Arthur, 1606
Harari, Clément, 94, 394, 736, 867
Harbacher, Karl, 1645
Harbou, Thea von, 82, 141, 246, 252, 388, 516, 517, 1011, 1097, 1647
Hard labour, **918**
Hard to handle, **1248**
Harden, Jacques, 887, 1186
Harden, Marcia Gay, 1035, 1738, 1836
Harder they fall (the), **809**
Harding, Ann, 281, 949
Hardwicke, Cedric, 213, 377, 398, 404, 490, 625, 738, 851, 1094, 1441, 1454, 1543, 1568, 1617
Hardy, Françoise, 709, 951, 1532
Hardy, Jacques, **1129**
Hardy, René, 1004
Hardy, Robin, **1760**
Hardy, Thomas, 182
Hardy, Tom, 1430
Harlan county U.S.A., **1277**
Harlow, Jean, 245, 438, 587, 711, 1099, 1431
Harmonies Werckmeister (les), 31, **567**
Harold et Maude, **1445**
Harpe de Birmanie (la), **1144**
Harper, Jessica, 502, 1142, 1336, 1665
Harper, Tess, 1796
Harrelson, Woody, 733, 1094, 1224, 1417, 1828
Harrigan, William, 27, 1613
Harring, Laura, 40
Harrington, Kate, 1070
Harris, Barbara, 12, 233
Harris, Ed, 305, 594, 621, 838, 1105, 1347, 1867, 1883
Harris, James B., **545**, **1460**, **1746**
Harris, Jared, 728, 1655
Harris, Julie, 199, 888, 900
Harris, Neil Patrick, 1425
Harris, Richard, 357, 358, 446, 763, 1070, 1290, 1353, 1371, 1572, 1620
Harris, Rosemary, 1575
Harris, Theresa, 1204
Harrison, Cathryn, 1786
Harrison, Rex, 47, 257, 615, 692, 986, 1120, 1323, 1345, 1587
Harron, Mary, **728**
Harry, Debbie, 509
Harry dans tous ses états, *voir* Deconstructing Harry
Harry et Tonto, 1204, **1650**
Harry-Max, 1255, 1683
Harry, un ami qui vous veut du bien, 401, **452**, 669, 1092, 1807
Harryhausen, Ray, 185, 556, 678, 811, 853, 1274, 1534
Hart, Ian, 432, 822
Hart, Teddy, 1637
Harter, Évelyne, 1276
Hartley, Mariette, 1582
Hartman, Elizabeth, 198
Hartnell, William, 91, 138, 1391, 1430, 1680
Harukawa, Masumi, 494, 672
Harunobu, Suzuki, 302, 1502, 1616
Harvey, Anthony, **1445**
Harvey, Don, 1064
Harvey, Herk, **468**, 1785
Harvey, Laurence, 718, 1141, 1328
Has, Wojciech, **239**, **277**, **345**, **496**, 546, **695**, 840, **845**, **1110**, **1140**, **1190**, **1434**, 1838
Has anybody seen my gal ?, **763**
Hasard (le), **400**, 674, 876
Hasegawa, Akio, 1492
Hasegawa, Kazuo, 170, 398, 611, 776
Hashiguchi, Ryōsuke, **846**, **1372**
Haskin, Byron, **283**, **454**
Hasse, O. E., 29, 394, 1229
Hasselqvist, Jenny, 1362, 1677
Hasso, Signe, 305, 1202, 1292, 1299, 1689
Hatami, Leila, 1458
Hatari, **256**
Hateful eight (the), **1425**
Hatfield, Hurd, 689, 706, 760, 848, 1304, 1637
Hathaway, Anne, 1430
Hathaway, Henry, **20**, **143**, **144**, **261**, **346**, **423**, **429**, **775**, **872**, **910**, **931**, **949**, **952**, **1292**, **1387**, **1388**, **1416**, **1424**,

1449, **1493**, **1526**, **1617**, **1641**, **1644**, **1813**
Hatheyer, Heidemarie, 1824
Hatton, Raymond, 1175
Hatton, Rondo, 1091, 1351
Haudepin, Sabine, 3, 70, 283, 410, 607, 659, 671, 874, 1481, 1610
Hauer, Rutger, 90, 488, 644, 886, 1085, 1434, 1553, 1881
Haunting (the), *voir* Maison du Diable (la)
Haupt, Ullrich, 1052
Hauptmann, Gerhart, 1824
Hausu, **964**
Haut, bas, fragile, **396**
Haute pègre, *voir* Trouble in Paradise
Haute société (la), *voir* High society
Hauts de Hurlevent (les) (Arnold), **1104**
Hauts de Hurlevent (les) (Buñuel), **1705**
Hauts de Hurlevent (les) (Wyler), **1301**
Havana, **1300**
Havers, Nigel, 1324
Havilland, Olivia de, 176, 254, 287, 426, 453, 476, 634, 671, 732, 781, 832, 845, 855, 860, 991, 1094, 1649
Hawke, Ethan, 1002
Hawkins, Jack, 2, 144, 154, 249, 503, 756, 780, 987, 1012, 1109, 1156, 1327, 1558
Hawkins, Sally, 376, 766
Hawks, Howard, **139**, **172**, **256**, **402**, **422**, **463**, 686, **756**, **788**, **813**, **851**, **872**, **978**, **988**, **1259**, **1305**, **1337**, **1456**, **1568**, **1573**, **1586**, **1739**, **1847**, **1868**
Hawn, Goldie, 887, 1462
Haworth, Jill, 711
Hawthorne, Nathaniel, 1528
Häxan, *voir* Sorcellerie à travers les âges (la)
Hay, Will, 1851
Hayakawa, Sessue, 2, 1042, 1166, 1331
Hayama, Ryōji, 1830
Hayasaka, Fumio, 1597, 1617
Hayashi, Fumiko, 1414, 1481, 1566, 1815, 1845, 1851
Hayashi, Hikaru, 866
Hayden, Sterling, 16, 88, 99, 261, 461, 471, 522, 720, 985, 1206, 1422, 1805
Haydn, Richard, 1235, 1259, 1448
Hayek, Salma, 619
Hayes, Helen, 122, 1028
Hayman, David, 606, 1478
Haynes, Todd, **506**, **1872**
Haysberg, Dennis, 506
Hayter, James, 1508
Hayward, Louis, 256, 719, 1247, 1531
Hayward, Susan, 98, 330, 848, 924, 1097, 1111, 1238, 1323, 1493, 1641, 1715, 1758
Hayworth, Rita, 118, 368, 730, 988, 1035, 1444, 1447, 1612, 1712
Hazanavicius, Michel, **179**, **309**, **496**, **1535**
Haze, Jonathan, 176
He ran all the way, **1273**
He walked by night, **6**
He who gets slapped, **1263**
Heald, Anthony, 1579
Heard, John, 268, 1311, 1652, 1766
Hearn, Lafcadio, 1655
Hearst, William Randolph, 472, 1072
Heart beat, **268**
Heartbreak ridge, **1612**
Heat, **1012**
Heat and dust, **42**
Heathcote, Thomas, 994
Heaven can wait, **1202**
Heaven knows, Mr. Allison, **875**, 1699, 1733
Heaven's gate, 98, **392**, 665, 1420, 1842
Hébert, Claude, 712, 797
Hébrard, Frédérique, 1827
Hecht, Ben, 351, 813, 1739
Hedison, David, 440
Hedren, Tippi, 65, 395, 1313
Heer, Rolf de, **1445**
Heerman, Victor, **884**
Heflin, Marta, 1669
Heflin, Van, 321, 369, 598, 810, 853, 890, 1028, 1102, 1209, 1314, 1376, 1452, 1509
Heidemann, Paul, 386
Heilige Berg (der), **1522**, 1544, 1695
Heimat, 1446, **1745**
Heimat IV, **1446**
Heinlein, Robert A., 1853
Heiress (the), **860**
Heiskanen, Maria, 732
Heisler, Stuart, **481**, **836**, **1206**, **1479**, **1664**, **1799**
Helberg, Simon, 1832
Helen of Troy, 753
Hell, Erik, 307

Hell drivers, **138**
Hell's angels, 245, **1431**, 1440
Heller in pink tights, **28**
Hellinger, Mark, 603, 824, 828, 1153
Hellman, Monte, **855**, **1283**, **1489**, **1623**
Hellmore, Tom, 196
Hello, sister, 6, **1546**
Helm, Brigitte, 1011, 1632, 1716, 1860
Helmond, Katherine, 199
Helmore, Tom, 1561, 1592
Helpmann, Robert, 104, 298, 1322
Helton, Percy, 59, 115, 1090, 1582
Hemblen, David, 600, 693, 1014, 1320
Hemingway, Ernest, 122, 463, 530, 848, 907, 1366, 1755, 1854
Hemingway, Mariel, 152
Hemmings, David, 622, 1175
Hémon, Louis, 456, 1442
Hendrix, Wanda, 867, 1265
Hendry, Ian, 250, 419, 1131, 1152, 1355
Henley, William Ernest, 434, 1459
Henning, Uno, 1414, 1716
Henrey, Bobby, 774
Henried, Paul, 16, 312, 412, 424, 511, 1120, 1129, 1361, 1606
Henriksen, Lance, 15, 177, 1356
Henry, Buck, 198
Henry, William, 1718
Henry, portrait of a serial killer, 1680
Henry V (Branagh), **1652**
Henry V (Olivier), 904, **1245**, 1652
Henson, Jim, **1626**
Henze, Hans Werner, 804, 1307, 1724
Hepburn, Audrey, 280, 333, 627, 683, 831, 1042, 1070, 1345, 1347, 1570, 1628, 1648, 1737
Hepburn, Katharine, 151, 245, 264, 375, 409, 706, 866, 893, 1305, 1311, 1334, 1385, 1407, 1433, 1435, 1445, 1495, 1581, 1584, 1669, 1674, 1733
Her, **1267**
Héraclite, 191
Herbert, Frank, 305, 1239, 1779
Herbert, Hugh, 306, 366, 758, 1241
Herbert, Percy, 556, 1290
Herbes flottantes, *voir* Ukikusa
Herbes sèches (les), **1816**
Here comes Mr. Jordan, **799**, 1510
Hérédité, **1835**
Heretic (the), **424**
Hergé, 20, 22, 60, 66, 70, 211, 268, 407, 482, 517, 617, 643, 738, 925, 959, 1017, 1042, 1068, 1079, 1111, 1203, 1285, 1538, 1696, 1718
Hériat, Philippe, 247, 499, 925, 1034, 1191
Héritage (l') (Bolognini), 209, **517**, 842, 1174
Héritage (l') (Kobayashi), **888**
Héritière (l'), *voir* Heiress (the)
Herlitzka, Roberto, 503
Herman, Jean, **1368**
Hermann, Irm, 320, 352, 908, 1087, 1506, 1682, 1690
Hermantier, Raymond, 467
Hernandez, Gérard, 649
Heroes for sale, **1157**
Héros (le), **953**
Héros d'occasion, *voir* Hail the conquering hero
Héros sacrilège (le), **16**
Herr, Michael, 1722
Herrand, Marcel, 123, 491, 759, 1007, 1013, 1115, 1146, 1224, 1862
Herrmann, Bernard, 8, 24, 208, 258, 452, 556, 663, 677, 678, 811, 993, 1036, 1078, 1092, 1282, 1313, 1561, 1588
Herrmann, Fernand, 487
Hershey, Barbara, 25, 77, 739, 764, 923
Hersholt, Jean, 652, 1103, 1523, 1636, 1725
Herter, Gérard, 703
Hervey de Sain-Denis, Léon d', 1540
Herviale, Jeanne, 1429
Herz, Juraj, **1071**
Herz aus Glas, *voir* Cœur de verre
Herzi, Hafsia, 1668
Herzog, Werner, 70, **93**, **320**, **549**, **571**, **792**, **1205**, **1285**, **1338**, 1446, **1821**
Hesme, Clotilde, 439
Hessling, Catherine, 1645, 1842
Heston, Charlton, 377, 403, 445, 490, 570, 612, 643, 760, 763, 1012, 1319, 1557
Hetény, Pál, 998
Hetherington, Tim, **101**
Hets, 334, **1205**
Heure du crime, *voir* Johnny O'Clock
Heure du loup (l'), **385**
Heure exquise (le), **932**
Heure suprême (l'), *voir* Seventh heaven
Heureux mortels, *voir* This happy breed
Heureux qui comme Ulysse, **944**

Hewett, Christopher, 1552
Heydt, Louis Jean, 874, 1333
Heywood, Ann, 518
Hickey, William, 770, 1015, 1041, 1856
Hickox, Douglas, **1355**
Hidari, Bokuzen, 527, 1588, 1594, 1597, 1882
Hidari, Sachiko, 491, 672
Hiegel, Catherine, 1583
Higashiyama, Chieko, 327, 544, 1357, 1594
Higgins, Michael, 688
High fidelity, **368**
High hopes, **75**
High noon, **204**, 369, 1038, 1586
High plains drifter, *voir* Homme des hautes plaines (l')
High school, 922, **1695**
High school II, 508, **922**
High sierra, **428**, 1479, 1619
High society, **866**
High wall, **332**
High wind in Jamaica, **1174**
Highlander, **113**
Highsmith, Patricia, 175, 401, 713, 1037, 1108, 1607, 1612, 1872
Highway 301, **1495**
Hill, Arthur, 757
Hill, George Roy, **525**, **816**, **1460**, **1734**
Hill, Terence, 251, 1030
Hill, Walter, **856**
Hill (the), **419**
Hill of freedom, **1772**
Hiller, Arthur, **852**, **955**
Hiller, Wendy, 257, 601, 1258, 1667, 1869
Hilling, Jacques, 123, 1866
Hillyer, Lambert, **1074**, **1760**
Hilton, James, 109
Himizu, **1785**
Himmel über Berlin (der), 289, **1623**
Himori, Shin.ichi, 156, 166, 317, 1502, 1520, 1616, 1726
Hinds, Ciarán, 139, 1369, 1840
Hinds, Samuel S., 249, 572, 1294, 1435, 1500, 1509
Hingle, Pat, 6, 664, 705, 795, 1127, 1158, 1307, 1493
Hinrich, Hans, 1078
Hiroshima mon amour, **1201**, 1253
Hirsch, Emile, 814
Hirsch, Judd, 1073
Hirsch, Robert, 280, 743, 1185
Hirschbiegel, Oliver, **1106**
Hirschmüller, Hans, 352
Hirt, Éléonore, 132, 1398
His girl friday, 1349, **1739**
His kind of woman, **637**, 1530
Hisaishi, Joe, 1287
Histoire d'Adèle H. (l'), **689**, 1289
Histoire d'herbes flottantes, *voir* Ukikusa monogatari
Histoire d'un amour, *voir* Back street
Histoire d'une femme (l'), **393**
Histoire d'une prostituée, **789**, 790
Histoire de détective, *voir* Detective story
Histoire de garçons et de filles, **330**
Histoire de ma femme (l'), **1790**
Histoires extraordinaires (Faurez), **268**
Histoires extraordinaires (Fellini & al.), **492**
Histoire du Japon racontée par. . . , **1855**
History is made at night, **555**
Hit (the), **1023**
Hitch-hiker (the), **728**
Hitchcock, Alfred, **5**, **8**, **12**, **14**, 24, 43, **55**, **65**, 71, 72, **196**, 249, 252, 280, **331**, 336, **395**, 396, **401**, **447**, 452, **483**, 547, **595**, **625**, **677**, **695**, **697**, **707**, 779, 806, 833, **864**, **914**, **918**, **946**, **982**, **988**, **993**, **1008**, **1024**, **1036**, **1049**, **1056**, **1089**, **1092**, 1094, **1102**, 1131, 1160, **1197**, 1198, **1220**, **1229**, **1256**, **1282**, 1302, **1313**, **1561**, **1568**, **1577**, **1607**, **1615**, **1621**, **1647**, **1742**, 1800, **1812**, **1837**
Hitchcock, Patricia, 401
Hitler, Adolf, 108, 109, 144, 157, 232, 363, 381, 388, 413, 493, 517, 560, 595, 607, 670, 673, 692, 788, 970, 982, 1019, 1061, 1065, 1086, 1105, 1106, 1129, 1141, 1152, 1211, 1242, 1428, 1448, 1527, 1529, 1536, 1537, 1552, 1617, 1618, 1679, 1689, 1690, 1695, 1744, 1745, 1779, 1787, 1808, 1844
Hitler, un film d'Allemagne, 264, **388**, 486
Hitler's madman, **1868**
Hjejle, Iben, 368
Hobson, Valerie, 237, 474, 502, 509, 571, 1018, 1069, 1442
Hobson's choice, **1561**
Hodge, Patricia, 1712

Hodiak, John, 610, 954, 1742
Hoechlin, Tyler, 1516
Hoey, Dennis, 24, 74, 126, 493, 926, 1091
Hoffman, Cooper, 1441
Hoffman, Dustin, 66, 138, 228, 250, 425, 735, 738, 906, 1173, 1417, 1820
Hoffman, Gérard, 152, 867, 968, 1520
Hoffman, Philip Seymour, 108, 623, 654, 713, 1002, 1140, 1283, 1427, 1431, 1655, 1757
Hogarth, William, 1487
Hohl, Arthur, 328, 493, 808, 1533
Holbrook, Hal, 250, 1676, 1883
Hold, Marianne, 1829
Hold back the dawn, 665, **1649**
Hold-up à la milanaise, **1388**, 1737
Hold-up à Londres, *voir* League of gentlemen (the)
Holden, Gloria, 1760
Holden, William, 2, 19, 121, 395, 582, 636, 815, 831, 833, 957, 1072, 1146, 1574, 1648, 1730, 1867
Hole (the), *voir* Dong
Holgado, Ticky, 59, 962
Holiday, Billie, 456
Hollaender, Friedrich, 230
Hollande, François, 582
Holliday, Judy, 326, 409, 467, 769, 815, 832
Holliman, Earl, 84, 179, 836, 1479, 1754
Holloway, Stanley, 77, 83, 333, 361, 1083, 1110, 1169, 1242, 1345
Holloway, Sterling, 1483
Hollywood, 19, 31, 40, 58, 88, 89, 163, 200, 236, 245, 363, 392, 444, 455, 490, 527, 547, 554, 643, 658, 748, 793, 834, 865, 891, 933, 986, 992, 1052, 1130, 1178, 1206, 1236, 1240, 1336, 1439, 1530, 1574, 1606, 1677, 1703, 1711, 1725, 1732, 1744, 1757, 1783, 1799, 1812, 1843
Hollywood ending, **1843**
Holm, Celeste, 588, 643, 866, 1444
Holm, Claus, 486, 1360, 1527
Holm, Ian, 199, 540, 1091, 1235, 1320, 1356, 1600, 1652
Holmes, Philip, 1773, 1868
Holmes, Sherlock, 24, 74, 83, 126, 334, 336, 485, 492–494, 775, 926, 1091, 1115, 1352, 1522, 1617
Holoubek, Gustaw, 239, 345, 845, 1190, 1434
Holt, Jack, 995
Holt, Jany, 133, 384, 520, 887, 993, 1009, 1063, 1211, 1224, 1682
Holt, Tim, 118, 419, 637, 1316, 1571
Holy Lola, **1721**
Holy matrimony, **691**
Holy motors, **563**, 1720
Homar, Lluís, 680, 1125
Hombre, **1474**
Home from the hill, **645**
Home sweet home, **839**
Homeier, Skip, 200, 556, 836, 934, 1057, 1664
Homère, 263, 1433
Homesman (the), **957**
Homicidal, **72**
Homme à femmes (l'), *voir* Sorelle Materassi
Homme à l'affût (l'), *voir* Sniper (the)
Homme à l'imperméable (l'), **1806**
Homme à la caméra (l'), **165**, 833, 1181, 1217, 1330
Homme à la croix (l'), *voir* Uomo dalla croce (l')
Homme à la peau de serpent, *voir* Fugitive kind (the)
Homme au bras d'or (l'), 501, **844**
Homme au complet blanc (l'), **134**
Homme au crâne rasé (l'), **457**, 1707
Homme au fusil (l'), *voir* Man with the gun
Homme au masque de cire (l'), *voir* House of wax
Homme au pistolet d'or (l'), *voir* Man with the golden gun (the)
Homme aux colts d'or (l'), *voir* Warlock
Homme aux lunettes d'écaille (l'), *voir* Sleep, my love
Homme d'Aran (l'), *voir* Man of Aran
Homme de Berlin (l'), **495**
Homme de l'Arizona (l'), *voir* Tall T (the)
Homme de l'Ouest (l'), *voir* Man of the West
Homme de la plaine (l'), **30**, 1082
Homme de la rue (l'), *voir* Meet John Doe
Homme de Lisbonne (l'), *voir* Lisbon
Homme de Londres (l') (Decoin), **136**, 1167
Homme de Londres (l') (Tarr), 136, **1167**, 1186
Homme de nulle part (l') (Chenal), 784, **1261**
Homme de nulle part (l') (Daves), *voir* Jubal

Homme de Rio (l'), 617, 925, 1068, 1079, **1203**, 1270
Homme des hautes plaines (l'), **534**, 726, 1199, 1612
Homme des vallées perdues (l'), *voir* Shane
Homme du large (l'), **1681**
Homme du Sud (l'), *voir* Southerner (the)
Homme en gris (l'), *voir* Man in grey (the)
Homme fatal (l'), *voir* Fanny by gaslight
Homme invisible (l'), *voir* Invisible man (the)
Homme-léopard (l'), *voir* Leopard man (the)
Homme n'est pas un oiseau (l'), **1515**
Homme que j'ai tué (l'), **1718**
Homme qui aimait les femmes (l'), **9**, 610
Homme qui en savait trop (l') (1934), 8, **447**, 588
Homme qui en savait trop (l') (1956), **8**, 447, 982, 1325, 1561, 1599
Homme qui murmurait à l'oreille des chevaux (l'), *voir* Horse whisperer (the)
Homme qui n'a jamais existé (l'), *voir* Man who never was (the)
Homme qui n'a pas d'étoile (l'), *voir* Man without a star
Homme qui regardait passer les trains (l'), **752**
Homme qui rétrécit (l'), **684**, 1229
Homme qui revient de loin (l'), **1367**
Homme qui rit (l') (Corbucci), **1383**
Homme qui rit (l') (Leni), *voir* Man who laughs (the)
Homme qui tua la peur (l'), *voir* Edge of the city
Homme qui tua L. Valance (l'), **44**, 154, 227, 230, 308, 1189, 1418
Homme qui venait d'ailleurs (l'), **936**
Homme qui voulut être roi (l'), *voir* Man who would be king (the)
Homme sans passé (l'), **1340**
Homme sans visage (l'), **94**, 465, 979
Homme sauvage (l'), *voir* Stalking moon (the)
Homme tranquille (l'), **34**, 232
Hommes contre (les), *voir* Uomini contro
Hommes de la mer (les), **330**
Hommes du président (les), **250**, 1462
Hommes le dimanche (les), *voir* Menschen am Sonntag
Hommes préfèrent les blondes (les), *voir* Gentlemen prefer blondes
Hommes, quels mufles (les), **221**
Homolka, Oskar, 178, 683, 1054, 1180, 1210, 1259, 1647
Honda, Ishirō, **1116**
Hondo, **804**, 872
Honegger, Arthur, 236, 771, 1121, 1160, 1562, 1667
Honeymoon, 1700
Honeymoon killers (the), 181, 665, 990, **1054**
Honey pot (the), **1323**
Hong, Sang-soo, **948**, **961**, **964**, **1083**, **1262**, **1468**, **1505**, **1661**, **1714**, **1772**, **1773**, **1779**
Honkytonk man, **1303**, 1796
Honneur des Prizzi (l'), *voir* Prizzi's honor
Honneur perdu de Katharina Blum (l'), **1768**
Honni soit qui mal y pense, *voir* Bishop's wife (the)
Honorable Angelina (l'), *voir* Onorevole Angelina (l')
Honoré, Christophe, **1834**
Honte (la), **1251**
Hooch, Pieter de, 848, 1122, 1191, 1514
Hooper, Tobe, **1603**
Hooper, Tom, **290**
Hoover, J. Edgar, 975, 1221, 1266, 1292, 1597, 1866
Hopalong Cassidy, 932
Hope, Bob, 57, 159, 313, 882, 886, 1268, 1510, 1717
Hope, Nicholas, 1445
Hope, Vida, 134
Hope & glory, 244, **606**, 1478
Hôpital et ses fantômes (l'), *voir* Riget
Hopkins, Anthony, 248, 269, 601, 692, 1366, 1445, 1579
Hopkins, Bo, 395, 939
Hopkins, Matthew, 243, 1393, 1540
Hopkins, Miriam, 92, 167, 183, 459, 668, 678, 860, 953, 957, 1456, 1543
Hopper, Dennis, 48, 296, 538, **601**, 952, 1037, 1387, 1422, 1463, 1627, 1722, 1810
Hopper, Hedda, 19, 323, 729, 795, 1574
Horde sauvage (la), *voir* Wild bunch (the)
Hori, Tatsuo, 355
Hori, Yûji, 77, 1849
Horiuchi, Kiezō, 574
Horizon (l'), **540**
Horizons perdus, *voir* Lost horizon
Horizons West, **116**

Horloger de Saint-Paul (l'), **685**, 1228, 1552, 1777
Horn, Camilla, 159
Horne, James W., **818**, **1001**, **1525**, **1654**
Horrocks, Jane, 731
Hors-la-loi (Bouchareb), **304**, 1062, 1448
Hors-la-loi (Keighley), *voir* G men
Hors Satan, **103**, 884
Horse feathers, **306**
Horse's mouth (the), **1369**
Horse whisperer (the), **1428**
Horst, Frank, 397
Horton, Edward Everett, 79, 92, 109, 144, 181, 260, 296, 459, 799, 865, 980, 1259
Hoskins, Bob, 43, 49, 900, 1336, 1728
Hospital, **1697**
Hospital (the), **955**
Hossein, Robert, 87, 329, **446**, 973, 1823
Hosseini, Shahab, 861, 1458, 1774
Höstsonaten, *voir* Sonate d'automne
Hotel by the river, **1083**
Hôtel des Amériques, **1481**, 1676
Hôtel des Invalides, **1735**
Hôtel du Nord, **421**
Hotel Monterey, **1796**
Hôtel Terminus, **1876**
Hou, Hsiao-hsien, **358**, **480**, **644**, **807**, 940, **1378**, **1513**, **1641**, **1646**
Hougron, Jean, 1088
Hound of the Baskervilles (the), *voir* Chien des Baskerville (le), *voir* Chien des Baskerville (le)
Hour of the gun, **759**
Hours (the), **305**
House by the river, **256**
House of bamboo, *voir* Maison de bambou
House of Dracula, 430, 926, **991**, 1608
House of fear (the), **1091**
House of Frankenstein, **430**, 743, 926, 991
House of strangers, **98**, 347
House of wax, 70, **457**, 1225
House on Haunted Hill, **200**
House on 92nd street (the), **1292**, 1531
House on Telegraph Hill (the), *voir* Maison sur la colline (la)
House that Jack built (the), **1537**
Hoven, Adrian, 1506, 1630
How green was my valley, *voir* Qu'elle était verte ma vallée
How to murder your wife, **328**
Howard, Bryce Dallas, 1477
Howard, Esther, 58, 96, 457, 1125
Howard, Leslie, 180, 476, 553, **1435**, 1490, 1667
Howard, Ron, 598, 782
Howard, Trevor, 206, 455, 479, 484, 1169, 1208, 1632, 1749, 1838, 1869
Howard, William K., **380**
Howards End, **248**, 692
Howe, James Wong, 495, 1027
Hoyt, Harry O., **718**
Hoyt, John, 22, 231, 336
HPW ou Anatomie d'un faussaire, **119**
Hrabal, Bohumil, 95, 203, 276, 743, 1423
Hrušínský, Rudolf, 203, 276, 536, 743, 1071, 1323
Hu, Bo, **319**
Huba, Martin, 929, 1423
Huber, Harold, 160, 217
Hubert, Lucien, 39
Hud, **1519**
Hudd, Walter, 1196
Hudson, Hugh, **404**
Hudson, Rochelle, 275, 1157
Hudson, Rock, 14, 17, 116, 182, 402, 606, 626, 808, 1010, 1293, 1389, 1599, 1653, 1774, 1810
Hudsucker proxy (the), **1291**
Huggins, Roy, **939**
Hughes, Barnard, 955
Hughes, Howard, 245, 249, 330, 637, 1060, 1192, **1431**
Hugo, Victor, 370, 577, 689, 712, 851, 883, 1078, 1327, 1383, 1389, 1562, 1805, 1867
813 (nombre), 3, 689, 1100, 1321, 1567, 1588
8 1/2, **18**, 372, 492, 1142, 1290, 1446, 1865
Huit femmes, **51**, 1302
Huit heures de sursis, *voir* Odd man out
Huit heures ne font pas un jour, **1087**
Huit salopards (les), *voir* Hateful eight (the)
Huitième femme de Barbe-Bleue (la), **144**
Hula hoop, 196, 280, 661, 1291, 1745
Hulce, Tom, 972, 1582
Hull, Henry, 428, 554, 1036, 1069, 1619, 1660, 1742
Hüller, Sandra, 1818
Humain, trop humain, **805**

Human desire, 414, **1227**
Human factor (the), **443**
Humanité (l'), **436**
Humberstone, H. Bruce, **160**, **299**, **418**
Hume, Benita, 1181
Hummer, Julia, 1006
Humoresque, **584**, 1734
Hunchback of Notre-Dame (the) (Dieterle), *voir* Quasimodo
Hunchback of Notre-Dame (the) (Worsley), *voir* Notre-Dame de Paris
Hunebelle, André, **1324**, **1441**
Hunger, **266**
Hunnicutt, Arthur, 263, 402, 550, 598, 779, 791, 924, 1650
Hunnicutt, Gayle, 94, 465
Hunt, Helen, 1823
Hunt, Linda, 248, 939
Hunt, Marsha, 533
Hunt, Martita, 394, 571, 1570, 1580
Hunt, Peter R., **471**
Hunted, **447**
Hunter, Alberta, 1800
Hunter, Holly, 44, 263, 1667, 1885
Hunter, Ian, 330, 453, 827, 1244, 1521, 1837
Hunter, Jeffrey, 510, 1413
Hunter, Kim, 105, 289, 478, 1238, 1319
Hunter, Tab, 836
Huntley, Raymond, 1110, 1170, 1508
Huppert, Caroline, **1827**
Huppert, Isabelle, 38, 51, 88, 235, 276, 354, 392, 430, 448, 464, 477, 511, 542, 545, 1078, 1108, 1464, 1531, 1552, 1871
Hurd, Hugh, 776, 1390
Hurdes (las), **1109**
Hurst, Brandon, 577, 1327
Hurst, Paul, 565, 650
Hurt, John, 62, 171, 177, 499, 540, 601, 1023, 1068, 1428, 1477, 1479, 1575, 1809
Hurt, Mary Beth, 525, 856
Hurt, William, 55, 500, 1105, 1768
Hurt locker (the), *voir* Démineurs
Hurwitz, Leo, **1523**
Husbands, **530**, 647, 770, 1345
Husbands and wives, **796**, 1188
Hush, **846**
Hush... hush, sweet Charlotte, **781**
Hussenot, Olivier, 8, 491, 1000, 1293, 1579
Hussey, Ruth, 543
Hustler (the), **197**
Huston, Anjelica, 518, 663, 769, 857, 1041, 1061, 1099, 1158, 1191, 1192, 1400, 1427, 1690
Huston, Danny, 745
Huston, John, **32**, **243**, **265**, **287**, **351**, 354, 357, **410**, 442, 466, **471**, **535**, **550**, **628**, 691, 720, **769**, **819**, **846**, **875**, **888**, **1008**, **1015**, **1041**, **1058**, **1099**, **1112**, **1164**, **1168**, 1176, 1290, **1305**, **1316**, **1570**, **1571**, 1584, 1636, **1733**, **1749**, **1751**
Huston, Virginia, 1576
Huston, Walter, 32, 126, 164, 169, 706, 901, 995, 1141, 1231, 1316, 1326, 1332, 1415, 1868
Huszárik, Zoltán, **1784**
Hutchinson, Josephine, 610
Hutchison, Doug, 1600
Hutton, Betty, 643, 1211
Hutton, Jim, 763
Hutton, Lauren, 301, 1154
Huysmans, Joris Karl, 150
Hyde-White, Wilfrid, 882, 1150, 1345, 1869
Hyer, Martha, 52, 200, 755
Hymer, Warren, 229, 310, 1103, 1113, 1355
Hytner, Nicholas, **1880**
Hyytiäinnen, Janne, 732

I am a fugitive from a chain gang, *voir* Je suis un évadé
I am a fugitive from a chain gang, 1698
I am waiting, **1161**
I, Claudius, **62**, 760, 1353
I confess, 394, **1229**
I died a thousand times, **1479**
I hired a contract killer, **1501**
I know where I'm going, **1258**
I'll be seeing you, **822**
I married a communist, **249**, 288
I married a witch, *voir* Ma femme est une sorcière
I shot Andy Warhol, **728**, 1220, 1692, 1780
I shot Jesse James, **47**, 554, 1660
I wake up screaming, **299**, 663, 1094, 1609
I walk alone, 1734
I walked with a zombie, *voir* Vaudou
I want to live, **1111**

I wanted wings, 1649
I was a male war bride, **851**
Iannucci, Armando, **1541**
Ibáñez Serrador, Narciso, **1194**
Ibert, Jacques, 1548
Ibis rouge (l'), 370, 831, **1736**
Ibsen, Henrik, 664, 897, 1356, 1490, 1677
Ice cold in Alex, **267**
Ich will doch nur..., **560**, 1630
Ichikawa, Kon, **170**, **663**, **1052**, **1144**
Ici brigade criminelle, *voir* Private hell 36
Ida, **408**
Idiot (l') (Kuroswa), *voir* Hakuchi
Idiots (les), **1476**
Idle, Eric, 7, **268**, 630, 1097, 1795
Idle class (the), *voir* Charlot (First national)
Idole d'un jour, *voir* It happened in Hollywood
If..., **85**, 528, 1382
If I had a million, 80, **868**
Igarashi, Kohei, **1794**
Igawa, Hisashi, 1654
Iglesias, Eugene, 1186
Iglódi, István, 549
Iida, Chōko, 166, 167, 366, 698, 702, 1499, 1507
Ikebe, Ryō, 790, 1492
Ikeda, Tadao, 80, 128, 366, 1499
Ikiru, 174, 533, 1588, **1726**
Il est difficile d'être un dieu, 327, **1364**
Il était un père, **156**, 702
Il était une fois, *voir* A woman's face
Il était une fois à Hollywood, **1530**
Il était une fois dans l'Ouest, 934, **1309**, 1339, 1581
Il était une fois en Amérique, **281**, 1448
Il était une fois en Anatolie, **1746**
Il était une fois la révolution, **492**
Il était une fois un merle chanteur, **1297**
Il faut marier Papa, 598, **782**
Il marchait la nuit, *voir* He walked by night
Il mio nome è Nessuno, *voir* Mon nom est Personne
Il mio viaggio in Italia, *voir* À travers le cinéma italien
Il pleut toujours le dimanche, *voir* It always rains on sunday
Île (l'), **560**
Île au complot (l'), *voir* Bribe (the)
Île au trésor (l'), *voir* Treasure island
Île aux chiens (l'), *voir* Isle of dogs
Île aux oiseaux (l'), **1203**
Île aux trente cercueils (l'), **1884**
Île des morts (l'), *voir* Isle of the dead
Île du docteur Moreau (l'), **328**
Île mystérieuse (l'), *voir* Mysterious island
Île nue (l'), **866**, 978
Ill met by moonlight, **1411**, 1656
Illegal, **826**
Illéry, Pola, 1394, 1409
Illusionniste (l'), **690**
Illusions perdues, *voir* That uncertain feeling
Ils aimaient la vie, *voir* Kanał
Ils étaient cinq, **1823**
Ils étaient neuf célibataires, **659**
Ils n'ont que vingt ans, *voir* A summer place
Ilyinski, Igor, 259, 781, 1766
Im, Kwon-taek, **261**, **854**
Im, Sang-soo, **820**
Images, **1786**
Images de la vie, *voir* Imitation of life (Stahl)
Imamura, Shōhei, **6**, **149**, **216**, **288**, **494**, 587, **672**, **700**, 918, **938**, **996**, **999**, **1025**, **1059**, 1271, 1294, **1295**, 1389, 1429, **1736**, 1771, **1855**
Imitation of life (Sirk), **676**, 1649
Imitation of life (Stahl), 676, **1649**
Impasse (l'), *voir* Carlito's way
Impasse tragique (l'), *voir* Dark corner (the)
Impératrice rouge (l'), 710, **1619**
Impératrice Yang Kuei-fei (l'), *voir* Yōkihi
Imperioli, Michael, 1878
Impitoyable (Eastwood), *voir* Unforgiven
Impitoyable (l') (Ulmer), *voir* Ruthless
Implacable ennemie (l'), *voir* Cry danger
Implacables (les), *voir* Tall men (the)
Important c'est d'aimer (l'), **1500**
Impossible amour (l'), *voir* Old acquaintance
Impossible monsieur Bébé (l'), *voir* Bringing up Baby
Imposteur (l'), 1443, **1844**
In a lonely place, *voir* Violent (le)
In Bruges, 935, **1783**
In cold blood, 613, 654, **1648**
In Jackson Heights, **1554**
In my country, *voir* Country of my skull
In nome del papa re, *voir* Au nom du pape-roi
In nome del popolo italiano, *voir* Au nom du peuple italien

In nome della legge, **831**
In old Chicago, **1351**, 1665
In the electric mist, **1093**
In the mood for love, 275, 293, **557**, 1505, 1639, 1642
In this our life, **287**
In which we serve, **885**
Iñárritu, Alexandro G., **357**, **526**, **901**, **1019**, **1114**, 1290, **1644**
Incassable, *voir* Unbreakable
Incendie de Chicago (l'), *voir* In old Chicago
Incendies, **1252**
Inception, **812**, 873
Incident de frontière, *voir* Border incident
Incinérateur de cadavres (l'), **1071**
Inclán, Miguel, 579, 1278
Incompris (l'), **839**
Inconnu (l'), *voir* Unknown (the)
Inconnu du Nord express (l'), 323, **401**, 719, 1028, 1337, 1493, 1810
Inconnus dans la maison (les), **674**, 1490
Inconnus dans la ville, *voir* Violent saturday
Incorruptibles (les) (1959), 81, 1074, **1780**
Incorruptibles (les) (De Palma), **1074**
Incredible shrinking man (the), *voir* Homme qui rétrécit (l')
Incrocci, Zoe, 405
Incroyable histoire du facteur Cheval (l'), **1669**
Incroyable mais vrai, **1788**
Inde fantôme (l'), **1081**, 1143
Indes noires (les), **1757**
India song, 329, 441, 470, 548, 905, **1050**, 1148, 1344, 1529
Indian fighter (the), **1335**
Indiana Jones, 472, 1079, 1203, 1538
  I, **617**, 1068, 1593
  II, **1270**
  III, **1593**
  IV, **1068**
Indigènes, **1448**
Indios tabarajas (los), 1505
Indiscrétions, *voir* Philadelphia story (the)
Indochine, **1324**
Indomptables (les), *voir* Lusty men (the)
Inévitable M. Dubois (le), **349**
Inexorable enquête (l'), *voir* Scandal sheet
Infamous, 243, 654, **1427**, 1648, 1671
Infanzia,vocazione e prime..., *voir* Casanova (Comencini)
Infidèlement votre, *voir* Unfaithfully yours
Infiltrés (les), *voir* Departed (the)
Informer (the), *voir* Mouchard (le)
Inglourious basterds, **260**
Ingram, Rex, 412, **932**
Ingram, Rex (acteur), 169
Inhumaine (l'), 630, **925**, 1710
Inkijinoff, Valéry, 860, 925, 1097, 1855, 1875
Innocence (l'), **1797**
Innocence sans protection, **379**
Innocents (les) (Clayton), 973, **1184**
Innocents (les) (Téchiné), **1685**
Inondation (l'), **1191**
Inoue, Yukiko, 1498
Inserts, **1336**
Insiang, **180**
Inside Daisy Clover, *voir* Daisy Clover
Insider (the), **1689**
Inside Llewin Davis, **1133**
Insomnia, **774**
Insomniaques (les), **1859**
Insoumise (l'), *voir* Jezebel
Insoumis (l'), 1215, **1699**
Insoutenable légèreté de l'être (l'), **258**
Inspecteur de service, *voir* Gideon's day
Inspecteur Harry (l'), *voir* Dirty Harry
Inspecteur Lavardin, **63**, 159, 1557
Inspecteur ne renonce jamais (l'), *voir* Enforcer (the) (Fargo)
Institute Benjamenta, **390**
Insurgés (le), *voir* We were strangers
Intelligence artificielle, 84, 94, 389, 421, 749
Intelligence service, *voir* Ill met in moonlight
Intendant Sanshō (l'), *voir* Sanshō dayū
Interiors, **856**, 1284
Interlenghi, Franco, 92, 204, 411, 535, 653, 780, 933, 1433
Intermezzo, **319**
Internal affairs, 158
International house, **213**, 768
Interstellar, 331, **1082**
Interview with the vampire, **806**
Intimacy, **1766**
Intimidation, **1670**
Intolerable cruelty, **731**
Intolerance, 445, 456, **564**, 699, 1653
Intouchables, **713**
Into the wild, **814**
Introuvable (l'), *voir* Thin man (the)

Intrus (l'), *voir* Invasor (o)
Intruse (l'), *voir* City girl
Invaincu (l'), *voir* Aparajito
Invasion of the body snatchers, 125, 380, 843, **1005**, 1289, 1515, 1632
Invasions barbares (les), 76, **951**, 1059, 1361
Invasor (o), **296**
Invention de Morel (l'), **470**
Invictus, 434, **1459**
Invisible man (the), 393, **1613**
Invisible ray (the), **1074**
Invitation (l'), **1075**, 1724
Invitation to a gunfighter, **705**
Invités de huit heures (les), *voir* Dinner at eight
Invraisemblable vérité, *voir* Beyond a reasonable doubt
Io la conoscevo bene, **941**, 1188
Ionesco, Eugène, 613
Iosseliani, Otar, **376**, **504**, **620**, **656**, **914**, **983**, **1297**, **1318**, **1458**, **1533**, 1550, **1625**, **1630**, **1638**, **1757**, **1876**
Ipcress file (the), **1480**
Ireland, John, 47, 533, 551, 665, 810, 1196, 1383, 1422, 1568, 1571
Irey, Elmer Lincoln, 520
Irezumi, **1492**
Iribe, Marie-Louise, **554**, 1111
Iribe, Paul, 163
Irish, William, 324, 407, 610, 1100, 1388, 1633, 1849
Irkutz 88, **1129**
Iron horse (the), **1250**
Iron mask (the), *voir* Masque de fer (le) (Dwan)
Iron mistress (the), **912**, 1141
Irons, Jeremy, 7, 102, 1610, 1712
Ironside, Michael, 1135, 1857
Irréversible, **1813**
Irving, Amy, 1131, 1266
Irving, John, 525
Irving, Washington, 1321
Isaac, Oscar, 1133
Isadora, **23**
Isbert, José, 977, 1837
Ishibashi, Ryō, 1841
Ishidate, Tetsuō, 918
Ishiguro, Kazuo, 692
Ishihama, Akira, 823
Ishihara, Yūjirō, 1104, 1161, 1213
Ishii, Isaichi, 582
Isker, Abder, **1826**
Island of lost souls, *voir* Île du docteur Moreau (l')
Isle of dogs, **1088**, 1528
Isle of the dead, **1562**
Ismaël, Gérard, 1624
Isolé (l'), *voir* Lucky star
Isono, Akio, 317, 717
Istrati, Panaït, 790, 943
Istruttoria è chiusa (l'), *voir* Nous sommes tous en liberté provisoire
It, 163, **303**
It always rains on sunday, **1450**
It came from beneath the sea, **1534**
It came from outer space, **1632**
It happened here, **187**, 199
It happened in Hollywood, **932**
It happened one night, **768**, 897
It happened to Jane, **948**
It happened tomorrow, **1002**, 1633
It's a gift, **1525**
It's a mad mad mad mad world, **702**
It's a wonderful life, 106, 147, 308, 382, **399**, 400, 707, 752, 858, 1162, 1291, 1415
It's always fair weather, *voir* Beau fixe sur New York
It should happen to you, **326**
Itinéraire marin (l'), 1767
Itkine, Sylvain, 557, 1034
Itō, Yūnosuke, 975, 1389, 1666, 1687, 1726
Itoka,, le monstre des galaxies, **1714**
Iures, Marcel, 10
Ivan, Rosalind, 265, 354, 526, 1049
Ivan le Terrible, 85, 680, **1038**, 1099, 1178
Ivanhoe, **565**, 1178
Ivanovici, Iosif, 420
Ivanovo detstvo, *voir* Enfance d'Ivan (l')
Ivernel, Daniel, 119, 157, 467, 1433, 1754, 1844, 1846
Ives, Burl, 1122, 1164, 1183, 1621
Ivory, James, **42**, **200**, **248**, **546**, **692**, **939**, 1324, **1365**, **1400**, **1459**, **1641**
Ivre d'amour, *voir* Punch-drunk love
Ivre de femmes et de peinture, **261**
Iwashita, Shima, 35, 933
Iwo Jima, **480**
Izumiya, Shigeru, 1059

J'accuse (1919), 764, **1419**
J'accuse (1938), **764**, 1419
J'ai engagé un tueur, *voir* I hired a contract killer
J'ai été recalé, mais..., **1263**
J'ai le droit de vivre, *voir* You only live once
J'ai perdu mon corps, **1789**
J'ai tué Jesse James, *voir* I shot Jesse James
J'ai tué ma mère, 275, **293**
J'ai vécu l'enfer de Corée, *voir* Steel helmet (the)
J. Edgar, **1597**
J'embrasse pas, **425**, 571, 1688
J'étais à la maison, mais, **1606**
J'étais un prisonnier, *voir* Captive heart (the)
J'étais une aventurière, **1450**
Jabberwocky (Gilliam), **1555**
Jabberwocky (Švankmajer), **371**
Jack l'éventreur, *voir* Lodger (the) (Brahm)
Jackie Brown, **589**
Jackman, Hugh, 273, 1133
Jackson, Freda, 965, 1570
Jackson, Glenda, 189, 297
Jackson, Gordon, 368, 1167, 1480, 1628
Jackson, Mahalia, 676
Jackson, Pat, **1674**
Jackson, Samuel L., 170, 589, 638, 758, 885, 1135, 1425
Jackson, Thomas E., 1598
Jacob, Catherine, 565, 607, 800, 1676, 1710
Jacob, Irène, 674, 1065, 1627
Jacobi, Derek, 62, 290, 443, 760, 1353, 1652
Jacobsson, Ulla, 734, 1156
Jacques, Yves, 76, 951
Jacquet, Gaston, 860, 1043, 1688
Jacquet, Roger, 331
Jacquot de Nantes, 1252, **1679**
Jade, Claude, 678, 1247, 1255, 1483, 1884
Jaeckel, Richard, 158, 300, 369, 934, 1607
Jaffe, Sam, 87, 109, 394, 421, 471, 1012, 1587, 1619, 1793
Jaffrey, Madhur, 1459, 1641
Jaffrey, Saeed, 657, 1571, 1650
Jagger, Dean, 36, 143, 151, 172, 306, 377, 1008, 1028, 1038, 1146, 1201, 1652, 1670, 1721
Jaguar, 506, **905**
Jahoda, Myeczyslaw, 1434
Jalal, Farida, 319, 657
Jalousie (Germi), *voir* Gelosia
Jalousie (Rapper), *voir* Deception
Jalsaghar, **153**, 657, 1390
Jamaica Inn, 65, **864**, 988, 1056
Jamais plus jamais, *voir* Never say never again
James, Henry, 200, 717, 860, 939, 973, 1096, 1184, 1333, 1400, 1758, 1877
James, Olga, 826
James-Collier, Robert, 772
James Bond 007 contre Dr. No, *voir* Dr. No
Jameson, Joyce, 1240
Janáček, Leoš, 258, 484, 640, 1123, 1206, 1542, 1750, 1834, 1880
Jancsó, Miklós, 607, **894**, **1231**, **1298**, **1650**, **1822**, **1884**
Janda, Krystyna, 701, 1277
Jandreau, Brady, 1548
Jane B. par Agnès V., **1267**, 1683
Jane Eyre (Fukunaga), **278**
Jane Eyre (Stevenson), **1419**
Janequin, Clément, 1509
Janique Aimée, **1755**
Jankowska-Cieslak, Jadwiga, 356
Jannacci, Enzo, 1848
Jannings, Emil, 132, 159, 163, 444, 580, 657, 833, 1178
Jaoui, Agnès, 97, 365, **664**, 797, 1175, 1801
Jardin d'Allah (le), *voir* Garden of Allah (the)
Jardin des délices (le), **1442**
Jardin des Finzi-Contini (le), **788**
Jardin des Plantes (le), **1710**
Jardin du Diable (le), *voir* Garden of Evil
Jardin qui bascule (le), **1185**
Jardins de pierre, *voir* Gardens of stone
Jardins en automne, **1630**
Jarecki, Andrew, **1775**
Järegård, Ernst-Hugo, 33, 431
Jarman, Claude, 939
Jarman Jr., Claude, 667
Jarmusch, Jim, **177**, **771**, **871**, **1118**, 1658
Jarov, Mikhaïl, 1038
Jarre, Maurice, 248, 455, 578, 1040, 1558, 1590
Järrel, Stig, 334, 1205
Jarrett, Keith, 898
Jarry, Alfred, 313, 670, 798
Järvenhelmi, Maria, 732
Jasný, Vojtech, **1809**
Jason and the Argonauts, **678**, 811, 1135

Jassy, **1177**
Jaubert, Maurice, 4, 56, 137, 528, 689, 1096, 1394, 1595, 1744
Je demande la parole, *voir* Prochou slova
Je donnerai un million, **1402**
Je l'ai été trois fois, **568**
Je la connaissais bien, *voir* Io la conscevo bene
Je n'ai pas tué Lincoln, *voir* Prisoner of Shark Island (the)
Je ne regrette pas ma jeunesse, **916**
Je ne voudrais pas être un homme, **1227**
Je retourne chez Maman, *voir* Marrying kind (the)
Je sais où je vais, *voir* I know where I'm going
Je suis un aventurier, *voir* Far country (the)
Je suis un évadé, **444**
Je suis un sentimental, **1579**
Je t'attendrai, *voir* Déserteur (le)
Je t'achèterai, **1687**
Je t'aime, je t'aime, **716**, 952
Je, tu, il, elle, **765**
Je veux seulement. . . , *voir* Ich will doch nur. . .
Je veux vivre, *voir* I want to live
Je vous salue Marie, **343**
Jean, Gloria, 1479
Jean-Max, 1450
Jeanne, **1784**
Jeanne au bûcher, **1414**
Jeanne Dielman, **553**
Jeanson, Francis, 1100
Jeanson, Henri, 146, 212, 225, 236, **308**, 394, 421, 970, 1296, 1744
Jefferson, Blind Lemon, 1340
Jefford, Barbara, 291
Jéhanne, Édith, 1247, 1716
Jeliaboujski, Iouri, **781**
Jellyfish, **948**
Jendly, Roger, 1455, 1707
Jenkins, Allen, 217, 1405, 1521
Jenkins, Richard, 429, 766
Jennings, Alex, 1073
Jenny, 91, 131, **195**, 574
Jenny, femme marquée, *voir* Shockproof
Jensen, Jacques, 1384
Jeremiah Johnson, **561**, 1305
Jergens, Adele, 1166
Jéricho (Calef), **505**
Jericho (Robeson), **1251**
Jérôme, Alain, 1487
Jerry souffre-douleur, *voir* Patsy (the)
Jersey boys, **1578**
Jesse James, *voir* Brigand bien aimé (le) (King)
Jessie, *voir* Shattered image
Jessua, Alain, **132**, **186**, **543**, **847**, **1120**, **1185**
Jetée (la), 726, **1162**, 1215
Jeu de massacre, **132**, 328
Jeune et innocent, *voir* Young and innocent
Jeune fille au carton à chapeau (la), **680**
Jeune fille sans mains (la), **734**
Jeune Werther (le), **1310**, 1427
Jeunes filles japonaises sur le port, **1498**
Jeunesse délinquante, *voir* Violent playground
Jeunesse de la bête (la), **1163**
Jeunet, Jean-Pierre, **56**, **59**, **1478**, **1808**
Jeux d'été, *voir* Sommarlek
Jeux de l'amour (les), **120**, 323, 502, 803
Jeux de l'amour et de la guerre (les), *voir* Americanization of Emily (the)
Jeux de mains, *voir* Hands across the table
Jeux interdits, **39**, 1035, 1744
Jewel robbery, **1521**
Jezebel, **737**
Ježková, Milada, 658
Jia, Zhangke, **129**, **273**, **332**, **449**, **694**, 749, **1234**, **1259**
Jiang, Wu, 449, 1234
Jimmy P., 1230, **1751**
Jin, Tao, 621
Jireš, Jaromil, **899**, **927**
Jitterbug, 507, 1211, 1362
JLG/JLG, **166**, 1817
Jmourki, *voir* Colin-maillard
Joannon, Léo, **198**, **1546**
Joano, Clotilde, 1244, 1456
Joanovici, Joseph, 512, 1508
Jobert, Marlène, 1683
Jobim, Tom, 1806
Jocelyn, André, 1195
Jodorowsky, Alejandro, **299**, **310**, **393**, **1023**, **1436**, 1727, 1778
Jodorowsky's Dune, **1778**
Joe il rosso, **217**
Joe Kidd, **797**
Joffé, Alex, **1216**, **1874**
Joffre (acteur), 29, 727
Jofroi, **1228**
Johansson, Scarlett, 136, 226, 748, 1133, 1184, 1267, 1428, 1457

Johar, Karan, **762**, **1549**
John, Georg, 516
John, Gottfried, 390, 486, 636, 927, 955, 1087, 1249, 1261, 1360, 1609, 1683
John, Karl, 1328
John, Rosamund, 891, 1208
John McCabe, 392, **397**
Johnny Apollo, **1424**
Johnny Belinda, **1468**
Johnny Eager, **321**, 1734
Johnny Guitar, **16**, 166
Johnny O'Clock, **1534**
Johns, Dave, 1881
Johns, Glynis, 249, 1178, 1674
Johns, Mervyn, 72, 882, 1185, 1851
Johnson, Ben, 395, 437, 667, 763, 938, 1280, 1298, 1314, 1433, 1462, 1678
Johnson, Celia, 885, 1167, 1169, 1242
Johnson, Chubby, 402, 1485, 1497
Johnson, Katie, 1043
Johnson, Kay, 1415, 1751
Johnson, Russell, 1632
Johnson, Tor, 596, 1029, 1586, 1642
Johnston, Margaret, 1442
Joies de la famille (les), *voir* Man on the flying trapeze
Joli mai (le), **1217**
Jolie, Angelina, 1101, 1403
Jolivet, Pierre, 1613
Jolly, Hervé, 1104
Joly, Sylvie, 246
Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000, **1707**
Jones, Barry, 824
Jones, Carolyn, 179, 941
Jones, Cherry, 1885
Jones, Christopher, 455
Jones, Darby, 514
Jones, David, **1712**
Jones, Fred, **1485**
Jones, Freddie, 334, 601, 608, 1451
Jones, Gamma, 1393
Jones, Grace, 1222
Jones, Griffith, 1179
Jones, Harry, 369, 1386, 1729
Jones, Jacqueline, 1545
Jones, January, 1765
Jones, Jeffrey, 528, 1321, 1582, 1586
Jones, Jennifer, 88, 119, 243, 351, 539, 568, 570, 647, 810, 995, 1028, 1448
Jones, L. Q., 165, 395, 482, 763, 1282, 1582, 1828
Jones, Mervyn, 220, 670, 1394
Jones, O-Lan, 1316
Jones, Paul, 1439
Jones, Shirley, 782
Jones, Terry, **7**, **630**, 976, **1097**
Jones, Toby, 619, 1427
Jones, Tommy Lee, **227**, 829, **957**, 1093, 1094, 1828, 1831, 1836
Jonson, Ben, 646, 1323
Jonze, Spike, **1267**, **1437**
Joppolo, Beniamino, 1862
Jordan, Neil, **806**, **1839**
Jordan, Richard, 856, 1403
Jore, Philippe, 125, 706
Jory, Victor, 176, 254, 791, 832, 859, 1511, 1675
Josep, **1776**
Josephson, Erland, 12, 130, 325, 385, 469, 607, 1085, 1171, 1528, 1637
Josey Wales, hors-la-loi, **726**, 1819
Joslyn, Allyn, 145, 239, 299, 1066, 1202
Jouané, Patrick, 441, 784, 1185, 1344
Jouanneau, Jacques, 678, 1222
Joueur d'échecs (le) (Bernard), 94, 725, **979**, 1247
Joueur d'échecs (le) (Dréville), 94, **725**, 979
Joueur de flûte (le), *voir* Pied piper (the)
Joueurs (les), **1524**
Joueurs d'échecs (les), **657**
Jour de fête, 241, 942, **949**, 1090, 1669
Jour du vin et des roses (le), *voir* Day of wine and roses (the)
Jour et l'heure (le), **294**
Jour et la nuit (le), 1129, 1749, **1854**
Jour où la Terre s'arrêta (le), **421**, 724
Jour où le cochon... (le), **1505**
Jour se lève (le), 27, 557, 1096, **1595**
Jourdan, Louis, 14, 112, 212, 255, 559, 810, 1121, 1127, 1284, 1385, 1622
Jourdan, Michel, 1823
Journal à mes amours, 95, 701, **1818**
Journal d'Anne Frank (le), 1489
Journal d'un curé de campagne, **122**, 414, 884
Journal d'une femme de chambre (le) (Buñuel), **157**, 689, 1005
Journal d'une femme de chambre (Renoir), *voir* Diary of a chambermaid (the)

Journal d'une fille perdue (le), **783**, 1758
Journal d'un voleur de Shinjuku, **1717**
Journal intime (Mészáros), 95, **701**, 1818
Journal intime (Moretti), **1680**
Journal intime (Zurlini), **1467**
Journal pour mon père et pour ma mère, **95**, 701
Journey into fear, **551**, 1107
Journey to the center of the Earth, *voir* Voyage au centre de la Terre
Jours comptés (les), *voir* Giorni contati (i)
Jours de jeunesse, **971**
Jours et les nuits de China Blue (les), **1761**
Jours glacés, **1787**
Jouve, Pierre-Jean, 432
Jouvet, Louis, 4, 29, 146, 212, 236, 267, 308, 384, 421, 520, 646, 993, 1098, 1191, 1304, 1306, 1469, 1543, 1548, 1744, 1873
Jovovich, Milla, 1091
Joy, Leatrice, 74, 156, 163
Joy, Robert, 1638
Joyce, James, 1099, 1738
Joyce, Monique, 378
Joyeuse suicidée (la), *voir* Nothing sacred
Joyeux, Odette, 26, 212, 224, 442, 899, 1224, 1272
Joyeux garçons (les), **1442**, 1789
Ju-jitsu, 407, 485, 1103, 1182
Juarez, **1372**
Jubal, **1513**
Jubé, Romuald, 1419
Judex (Feuillade), 94, 959, 1222, **1645**
Judex (Franju), **1222**
Judge Priest, 1634
Jūgatsu, **787**
Juge et hors-la-loi, 221, 650, **1305**
Juge et l'assassin (le), **542**
Jugement des flèches (le), *voir* Run of the arrow
Jugnot, Gérard, 563, 733, 1373, 1487, 1717
Juha, **287**
Juif Süß (le), 1205
Jules César, **1237**
Jules et Jim, 3, **410**, 599, 1623
Juliá, Raúl, 28, 518, 1074, 1300, 1523
Julia, **1431**
Julian, Rupert, **1101**, **1715**
Julien, Aman Maistre, 1546
Julien, Pauline, 765
Julieta, **415**
Juliette ou la clef des songes, **202**
Juliette des esprits, **1290**
Jung, Mathias, 376
Junge Törless (der), *voir* Désarrois de l'élève Törless (les)
Junger, Sebastian, **101**
Jungle book (the), *voir* Livre de la jungle (le)
Junior, **1872**
Junior Bonner, **146**
Jurado, Katy, 204, 347, 412, 437, 577, 956, 1164
Juran, Nathan, **185**, **811**, **1274**
Jurdi, Talal, 1006
Jürgens, Curd, 111, 394, 835, 987, 1004, 1824
Jurgens, Daria, 572, 1367
Jusqu'à ce que mort s'ensuive, *voir* Blanche Fury
Jusqu'au bout du monde, **500**
Juste avant la nuit, **711**, 1123, 1857
Juste la fin du monde, **1465**
Justice, James Robertson, 756, 1622
Justice est faite, **844**, 1132
Justin, John, 169
Justin de Marseille, **708**
Justinien Trouvé, **962**
Jutra, Claude, **1537**
Juvenile court, **1697**

Kádar, Ján, **1195**
Kaabour, Ahmad, 1006
Kačer, Jan, 869, 894
Kadare, Ismail, 819
Kadi, Nicolas, 17
Kady, Charlotte, 49, 1200, 1366
Kael, Pauline, 455
Kafka, Franz, 390, 394, 490, 952, 1036, 1797, 1848, 1861
Kaga, Mariko, 75, 1492
Kagawa, Kyōko, 527, 604, 611, 974, 1208, 1396, 1880
Kagawa, Teruyuki, 816, 1385
Kagemusha, **1453**
Kahara, Natsuko, 393
Kahn, Cédric, **554**, **838**, **1606**
Kahn, Madeline, 292, 552
Kaïdanovsky, Alexandre, 114, 934
Kaïro, **1640**

Kaiser, Oldrich, 1423
Kajol, 319, 762, 1549
Kalatazov, Mikhaïl, **874**
Kalfon, Jean-Pierre, 53, 329, 787, 1013, 1321, 1602, 1854
Kaliaguine, Alexandre, 1486
Kallianiotes, Helena, 1434
Kaluuya, David, 725, 1794
Kaminska, Ida, 1195
Kanał, **1639**
Kanayan, Richard, 3, 521, 1565
Kane, Richard, 1553
Kaneko, Nobuo, 1670
Kaneshiro, Takeshi, 873, 1350
Kanevski, Vitali, **1012**
Kanin, Garson, 398, 409, 467, 1669
Kanner, Alexis, 1629
Kansas City confidential, 48, **1592**
Kant, Immanuel, 271
Kanzashi, **1502**, 1616
Kanzō sensei, *voir* Docteur Akagi
Kao, Jack, 358, 480, 1641, 1646
Kapoor, Shashi, 42, 1459
Kara, Iouri, **569**
Karagheuz, Hermine, 883, 1126, 1848
Karas, Anton, 206
Karina, Anna, 218, 389, 396, 602, 803, 936, 1062, 1213, 1239, 1479, 1515
Karl, Roger, 339, 784, 903, 1296, 1681, 1825, 1869
Karloff, Boris, 213, 220, 303, 404, 412, 418, 422, 430, 448, 614, 741, 786, 798, 823, 827, 1003, 1018, 1033, 1046, 1074, 1112, 1240, 1259, 1487, 1500, 1509, 1608, 1788, 1868
Karlson, Phil, **756**, **893**, **1181**, **1511**, **1592**, **1788**
Karmann, Sam, 1175
Karras, Alex, 674
Kartheiser, Vincent, 1765
Karyo, Tchéky, 1539, 1684
Kasaba, 193, **315**, 860
Kase, Ryō, 1772
Kassagi, 1037
Kassap, Sylvain, 747
Kassovitz, Mathieu, 56, 66, **90**, 512, **704**, 749, **1295**, 1590, 1845
Kast, Pierre, **1771**
Kastle, Leonard, **1054**
Kasznar, Kurt, 1447
Katamaya, Akihiko, 1173
Kataoka, Chiezō, 1461, 1567
Kateb, Reda, 1601
Katō, Daisuke, 35, 398, 593, 642, 790, 909, 1113, 1163, 1221, 1396, 1414, 1461, 1566, 1597, 1671, 1726, 1813, 1851, 1880, 1883
Katō, Gō, 813, 1404
Katori, Chiyoko, 317
Katsuragi, Yōko, 1588
Katyń, **830**
Katzelmacher, **1690**
Kaufman, Philip, **258**, **594**, **1430**
Kaufmann, Günther, 1360, 1682
Kaurismäki, Aki, **218**, **287**, **362**, **679**, **713**, **732**, **757**, **879**, **886**, 938, **1105**, **1340**, **1359**, **1499**, **1501**, 1516, **1658**, **1757**
Kawabata, Yasunari, 574, 1042, 1480
Kawaguchi, Saeda, 1271
Kawagushi, Hiroshi, 975
Kawaji, Tamio, 61, 73, 350, 386, 789, 958, 1163, 1177, 1227
Kawalerowicz, Jerzy, **140**, **643**, **857**, **1396**
Kawamura, Reikichi, 698
Kawase, Naomi, **810**, **1658**, **1857**
Kawashima, Yūzō, **775**
Kawazu, Seizaburō, 672
Kawazu, Yūsuke, 127, 445, 888, 902, 954, 1048, 1270
Kayama, Yūzō, 503, 666, 1671
Kaye, Danny, 823, 1178
Kazan, Elia, **65**, **76**, **105**, **142**, **375**, **425**, **538**, **818**, **854**, **865**, **900**, 923, **984**, 1064, **1307**, 1308, **1320**, 1399, **1400**, **1444**
Kazan, Lainie, 1523
Kazan, Zoe, 1700
Kazantzákis, Nikos, 1773
Keach, Stacey, 535, 1160, 1334, 1770
Keane, Robert Emmett, 1849
Kearins, Tommy, 757
Kearns, Billy, 294, 414, 1612
Keaton, Buster, **38**, **86**, 104, **195**, **585**, **699**, 702, 799, **881**, 953, **1418**, **1484**, **1496**, **1501**, 1574, **1654**
Keaton, Diane, 116, 152, 746, 856, 1052, 1061, 1764
Keaton, Michael, 6, 528, 589, 901, 936, 1127
Kechiche, Abdellatif, **518**, **1427**, **1668**, 1685

Kedrova, Lila, 424, 501, 595, 1008, 1174, 1621
Keel, Howard, 511, 794, 1375, 1416
Keeler, Leonarde, 423
Keeler, Ruby, 306, 758, 1177, 1664
Keener, Catherine, 654, 725, 814, 1437
Keeper of the flame, **1385**, 1734
Kefauver, Estes, 380, 872
Keigel, Léonard, **112**, **583**, 1377
Keighley, William, **27**, **453**, **975**, **1273**, **1821**
Keillor, Garrison, 1828
Keir, Andrew, 986, 1423
Keitel, Harvey, 104, 170, 204, 212, 301, 308, 709, 712, 737, 898, 924, 1120, 1238, 1538, 1730, 1732, 1775
Keith, Brian, 888, 893, 1066, 1181
Keith, David, 602
Keith, Ian, 92, 141, 731
Keith, Robert, 14, 202, 300, 323, 801, 1488, 1526
Kellaway, Cecil, 119, 234, 747, 823, 1636, 1715
Keller, Marthe, 134, 228, 649, 1174, 1764, 1793
Kellerman, Sally, 301, 756, 1315
Kelley, Barry, 471, 1266
Kelley, DeForest, 1849
Kelly, Gene, **31**, 71, **497**, 511, 633, 1040, 1221, 1266, 1290, **1348**, 1376, 1444, 1469, 1778
Kelly, Grace, 204, 395, 866, 1008, 1313, 1378, 1441, 1577, 1732
Kelly, Nancy, 1729
Kelly, Paul, 172, 824, 827, 1076, 1496, 1849
Kelly, Richard, **1785**
Kemp, Jeremy, 808
Kemper, Charles, 1298, 1679
Kempson, Rachel, 1394
Kemr, Josef, 1491
Kendal, Felicity, 1459
Kendall, Henry, 946
Kendall, Kay, 615, 1040
Kenin, Alexa, 1303
Kennedy, Arthur, 30, 52, 151, 233, 295, 402, 426, 428, 924, 1168, 1186, 1220, 1308, 1388, 1400, 1558, 1684, 1834
Kennedy, George, 79, 280, 296, 336, 696, 800
Kent, Jean, 1150
Kent, Jenniger, **1851**
Kenton, Earle C., **213**, **328**, **352**, **430**, **991**
Keoghan, Barry, 761, 935, 1784
Keough, Riley, 1537
Kérien, Jean-Pierre, 1069, 1724
Kerima, 842, 1145, 1869
Kerjean, Germaine, 629, 727, 734, 998, 1115, 1635, 1708
Kermesse héroïque (la), **1191**
Kernan, Reginald, 895
Kerr, Deborah, 113, 174, 257, 450, 509, 569, 818, 875, 943, 1019, 1058, 1184, 1232, 1292, 1733
Kerr, Frederick, 1128
Kerr, John, 174, 1390
Kerrigan, J. M., 330, 714
Kerry, Norman, 699, 1327, 1715
Kershner, Irvin, **981**
Kervern, Gustave, **205**, **328**, **754**, **1516**, **1544**
Kes, **1814**
Kesal, Ercan, 904
Kessel, Joseph, 458, 1314, 1352, 1531
Key Largo, **265**
Keyes, Evelyn, 799, 1452, 1534
Keyhole, **1467**
Khan, Amjad, 657
Khan, Mehboob, **1376**
Khan, Sajid, 1376
Khan, Shah Rukh, 319, 720, 762, 1549
Khanjian, Arsinée, 43, 137, 600, 636, 693, 1014, 1320, 1497, 1662
Khayyām,Omar, 1580
Khroustaliov, ma voiture, **639**, 1364, 1747
Kiarostami, Abbas, **210**, 634, **963**, **966**, **1499**, **1716**, **1719**
Kibbee, Guy, 230, 281, 306, 340, 345, 572, 648, 758, 1177, 1332, 1395, 1664
Kiberlain, Sandrine, 365, 512, 944, 1432, 1481
Kid (the), **233**, 917, 1342, 1473
Kidd, Michael, 497, 1675
Kidder, Margot, 258, 1371
Kidman, Nicole, 305, 562, 761, 1428, 1832, 1850
Kiel, Richard, 835, 1079, 1199
Kier, Udo, 33, 431, 616, 646, 748, 1249, 1400, 1417, 1467, 1477, 1665, 1719
Kieślowski, Krzysztof, **117**, 398, **400**, **674**, **876**, **937**, 1065, **1486**
Kika, **1163**
Kikabidze, Vakhtang, 865
Kiki, Kirin, 322, 365, 371, 578, 673, 1437, 1857

Kiki la petite sorcière, **729**
Kilar, Wojciech, 400
Kilbride, Percy, 1016, 1385, 1679
Kilcher, Q'orianka, 702
Kiley, Richard, 1581
Kill Bill, 170, **1078**
Killer's kiss, 1406, **1489**, 1657
Killers (the) (Siegel), **1341**
Killers (the) (Siodmak), **530**, 576, 1341, 1734
Killers of the Flower Moon, **1869**
Killing (the), **985**
Killing of a chinese bookie (the), *voir* Meurtre d'un bookmaker chinois
Killing of a sacred deer (the), *voir* Mise à mort du cerf sacré
Killing of Sister George (the), **1106**
Kim, Ki-duk, **879**
Kim, Ki-young, **1183**
Kim, Sang-kyung, 1779
Kimono pourpre (le), **364**
Kimura, Isao, 1597, 1880
Kin-dza-dza, **259**
Kind hearts and coronets, *voir* Noblesse oblige
Kindahl, Jullan, 436
King, Chris Thomas, 263
King, Dennis, 1640
King, Henry, **36**, **187**, **326**, **554**, **647**, **708**, **848**, **872**, **934**, **1265**, **1309**, **1348**, **1351**, 1413, **1665**, **1755**, **1840**
King, Louis, **730**
King, Perry, 791
King, Stephen, 466, 560, 980, 1600, 1712
King and four queens (the), **1429**
King Kong, 682, 687, 718, 1015, 1116, **1142**, 1196, 1390, 1598
King of kings (the), 223, **382**
King of Marvin gardens (the), **1436**
King of New York (the), **1142**
King's speech (the), **290**
King Solomon's mines, *voir* Mines du roi Salomon (les)
Kingdom of heaven, **1818**
Kingsley, Ben, 532, 700, 918, 1365, 1712
Kino-glaz, **1181**
Kino-pravda, **1181**
Kinoshita, Keisuke, 149, **193**, **327**, 407, **746**, **907**, 928, **1389**, **1439**, **1520**, **1741**
Kinskey, Leonid, 1259
Kinski, Klaus, 29, 70, 93, 320, 571, 792, 1040, 1205, 1500, 1581
Kinski, Nastassja, 1523
Kinugasa, Teinosuke, **776**, **1480**
Kinz, Franziska, 783
Kipling, Rudyard, 85, 213, 1196, 1412, 1571, 1587
Kirishima, Reika, 1803
Kirk, Phyllis, 88, 457
Kirshner, Mia, 137
Kishi, Keiko, 790, 888, 1655, 1687
Kishibe, Ittoku, 1786
Kishida, Kyōko, 35, 445, 1048, 1429
Kismet, **194**
Kiss, Manyi, 549
Kiss me deadly, 617, 742, 965, 1057, **1090**, 1607
Kiss me Kate, **1416**
Kiss me stupid, **1301**
Kiss of death (Hathaway), **429**
Kiss of death (the) (Leigh), **1268**
Kita, Ryūji, 35, 61, 78, 1010
Kitahara, Mie, 1161, 1213
Kitamura, Kazuo, 1295, 1736
Kitano, Takeshi, **80**, **356**, **713**, **787**, **1287**, 1298, **1405**
Kite runner (the), **133**
Kitzmiller, John, 883, 964, 1199, 1335
Kjellin, Alf, 427, 810, 912, 1205
Klapisch, Cédric, **797**
Klaußner, Burghart, 292, 947, 1377
Klee, Paul, 1062
Kleiber, Marie, 615
Klein, Gérard, 819
Klein, Nita, 119, 1724
Klein, William, **607**, **1190**, **1693**, **1872**
Klein-Rogge, Rudolph, 246, 252, 516, 551, 612, 1011, 1247, 1772
Kleinman, Daniel, 1609
Kleist, Heinrich von, 717
Klimov, Elem, **642**, **1690**
Kline, Kevin, 616, 1828
Klos, Elmar, **1195**
Klossowski, Pierre, 266, 481
Klugman, Jack, 622, 1011, 1302
Klusák, Jan, 927, 1159, 1272
Klute, **406**
Knaggs, Skelton, 20, 22, 24, 991, 1299, 1487, 1490

Knef, Hildegard, 29, 346, 495, 636, 1309, 1754
Knight, Esmond, 88, 453, 1210, 1245, 1258, 1322
Knight, Patricia, 1242
Knight, Shirley, 198, 463, 1546
Knightley, Keira, 347, 1135, 1678
Knights of the Round Table, 1319, **1619**
Knobelspiess, Roger, 1276
Knock on any door, **1443**, 1636
Knowles, Bernard, **1177**
Knowles, Patric, 47, 254, 400, 453, 1331
Knox, Alexander, 991, 1176, 1456, 1517, 1600, 1870
Kobayashi, Akira, 386
Kobayashi, Keiju, 1846, 1857
Kobayashi, Masaki, **685**, **813**, **823**, **888**, **1047**, **1048**, **1585**, **1655**, **1687**
Koch, Sebastian, 178
Kogure, Michiyo, 57, 451, 877, 1286, 1795
Kohner, Susan, 676, 1526
Koi no uzu, **1783**
Koizumi, Kyōko, 816, 1385, 1786
Koizumi, Takashi, **971**
Kokoro, **663**
Kolb, Josef, 256, 658
Kolirin, Eran, **1459**
Komarov, Sergueï, 259, 1719
Komeda, Krzysztof, 440, 1589
Komorowska, Maja, 1532
Kondō, Yoshifumi, **577**
Kondrat, Tadeusz, 845
Konstantin, Leopoldine, 982
Kontchalovski, Andreï, 893, 1156, 1804
Kopple, Barbara, **1277**
Korda, Alexander, 169, **282**, 502, **590**, 710, **926**, **1181**, **1514**
Korda, Zoltan, 169, **213**, **502**, **1196**, **1438**, **1510**
Kore.eda, Hirokazu, **322**, **365**, **371**, **374**, **526**, **578**, **673**, **974**, **1354**, **1437**, **1797**, 1857
Korène, Véra, 1432, 1631
Kortner, Fritz, 610, 936, 1286
Korvin, Charles, 524
Korzienowski, Abel, 1716
Koscina, Sylva, 314, 500, 780, 1222, 1244, 1447
Kōshiyama Sōshun, **909**, 1163
Kosiński, Jerzy, 39, 1052
Kosleck, Martin, 1091
Kosma, Joseph, 618, 1224, 1744
Kossavisski, Victor, **1083**
Kossoff, David, 1391
Kosta, Jean, 1520
Koster, Henry, **872**, **1513**
Kot, Tomasz, 1789
Kotcheff, Ted, **270**
Koteas, Elias, 44, 137, 1014, 1662, 1776
Koulaguine, Léonide, 893
Koulechov, Lev, **476**
Koundé, Hubert, 546, 704
Kouptchenko, Irina, 167, 893
Kouravliov, Léonide, 435
Kourylenko, Olga, 1237, 1541
Kouzmina, Elena, 173, 433, 1484
Kouznetsov, Iouri, 85, 560, 742, 1367
Kovács, András, **1787**
Kovacs, Ernie, 931, 948, 1469, 1621
Koval-Samborsky, Ivan, 259, 680
Kowalski, Władysław, 239
Koyama, Akiko, 194, 302, 327, 550, 892, 907, 1271
Kóza, Ferenc, **434**
Koza, **860**
Kozák, András, 894, 1231, 1298
Kozintzev, Léonide, **173**
Krabbé, Jeroen, **324**, 1359
Krafft-Raschig, 1286
Krafftówna, Barbara, 277, 1110
Kramer, Stanley, **702**
Krasker, Robert, 1318
Krasner, Milton R., 1641
Krasznahorkai, László, 31, 266, 428, 567
Krauss, Henry, 184, 712, 1265, 1562
Krauß, Werner, 174, 657, 745, 1032, 1178, 1645
Kremlin letter (the), **1008**
Kretschmann, Thomas, 1106, 1375
Kreuger, Kurt, 692, 910
Krieps, Vicky, 736
Krier, Jacques, **1512**
Krige, Alice, 390, 914
Kris, *voir* Crise
Krish, John, **819**
Kristel, Sylvia, 1278
Kristofferson, Kris, 392, 454, 924, 1115, 1306, 1464
Krobot, Miroslav, 1167, 1186

Kroeger, Berry, 473, 495, 1102
Kronefeld, Kurt, 1379
Kroner, Josef, 356, 1195
Krúdy, Gyula, 1784
Krüger, Hardy, 403, 1768, 1844
Kruger, Otto, 339, 677, 779, 1049, 1125, 1293, 1444, 1760
Kubrick, Stanley, **63**, 90, **240**, **403**, 436, **478**, **522**, **562**, **980**, **985**, 1125, **1138**, 1406, **1489**, **1599**, **1727**
Kuch kuch hota hai, *voir* Laisse parler ton cœur
Kuga, Yoshiko, 131, 661, 1270, 1594, 1769, 1795, 1849
Kulin, Joanna, 1789
Kulle, Jarl, 251, 318, 334, 341, 469, 734
Kumar, Sanjeev, 657
Kumar, Uttam, 953
Kundera, Milan, 258, 899
Kung-Fu master, 1267, **1683**, 1688
Kunis, Mila, 25
Kunusoki, Yūko, 494
Kuosmanen, Sakari, 287, 679, 713, 1340
Kurahara, Koreyoshi, **350**, **918**, **958**, **1104**, **1161**, **1670**
Kurenai no buta, *voir* Porco Rosso
Kurishima, Sumiko, 128, 930
Kuroi ame, **1295**
Kuroi kawa, **685**, 700, 1163
Kuroneko, **1217**
Kurosawa, Akira, **93**, **174**, 355, **407**, **451**, **503**, **527**, **533**, **592**, **765**, **814**, **916**, **928**, 971, 993, 1071, **1134**, **1208**, **1221**, **1373**, **1426**, **1453**, **1527**, **1588**, **1594**, **1597**, **1617**, **1666**, **1726**, **1841**
Kurosawa, Asuka, 944
Kurosawa, Kiyoshi, **816**, **948**, **972**, **1385**, **1633**, **1638**, **1640**, **1817**
Kurtz, Swoozie, 42
Kurys, Diane, **430**, 768
Kusaraki, Masao, 1059
Kusturica, Emir, **420**, **1151**, **1471**, 1808
Kuwano, Miyuki, 550, 1270
Kwaïdan, 1045, **1655**
Kwouk, Burt, 890, 1639
Kyō, Machiko, 610, 776, 877, 1045, 1074, 1603, 1617, 1849

L. A. confidential, **997**
L'Herbier, Marcel, **150**, **784**, **925**, **1034**, 1261, 1480, **1681**, **1710**, 1744, **1860**
L'Hôte, Pierre, **318**
L. 627, **1366**
La Brosse, Simon de, 411, 1483, 1685
La Cava, Gregory, **164**, **260**, **419**, **856**, **1334**, **1336**
Là d'où l'on voit les cheminées, **1715**
La Fayette, madame de, 67
La Jana, 1647
La la land, **752**
La Rocque, Rod, 163
Laage, Barbara, 123, 488, 678, 1409, 1771, 1866, 1874
Labaki, Nadine, **532**
Labarthe, Samuel, 1710
Labed, Ariane, 961
Labourdette, Elina, 152, 228, 252, 441, 681, 770, 864, 1344, 1797, 1833
Labourier, Dominique, 717, 1570, 1707
Labry, Pierre, 99, 875, 1187
Labuda, Marián, 536
Labyrinthe de Pan (le), 766, **1092**
Lacey, Catherine, 614, 1628
Lâche (le), **906**
Lachman, Harry, **399**, **418**, **932**, **1511**
Lack, Stephen, 1135
Laclos, Choderlos de, 42, 858
Lacombe, Georges, **13**, **727**, **759**, **864**, **1063**, **1380**, **1631**, **1662**
Lacombe Lucien, 187, 450, 458, 1016, 1174, 1317, **1731**
Laconte, Patrice, **1630**
Ladd, Alan, 159, 412, 481, 575, 912, 1388, 1609
Ladd, Diane, 417
Ladengast, Walter, 1338
Ladies man (the), **72**, 976
Ladies they talk about, **1273**
Ladoumègue, Jules, 112
Ladri di biciclette, *voir* Voleur de bicyclette (le)
Lady and the monster (the), **1868**
Lady and the tramp, **353**, 1615
Lady Chatterley, **875**
Lady Eve (the), **241**
Lady for a day, 181, **572**, 1254
Lady from Shanghai (the), *voir* Dame de Shanghai (la)

Lady Hamilton, **282**
Lady in the dark, **547**
Lady in the lake, **1629**
Lady is willing (the), **1476**, 1519
Lady Paname, **308**
Lady vanishes (the), *voir* Une femme disparaît
Ladykillers (the) (Coen), **852**, 1043
Ladykillers (the) (Mackendrick), 483, 616, 852, **1043**, 1295
Laffin, Dominique, 175, 607, 1848
Laffon, Yolande, 1115
Lafforgue, René-Louis, 155
Lafitte, Laurent, 705
Lafont, Bernadette, 63, 301, 332, 511, 672, 675, 899, 968, 1051, 1126, 1195, 1413, 1456, 1492, 1520, 1567, 1604, 1628
Lafont, Jean-Philippe, 251
Lafont, Pauline, 159, 968
Laforêt, Marie, 112, 711, 968, 973, 1612
Lagerlöf, Selma, 267, 833, 1677, 1679
Laguionie, Jean-François, **967**, **1421**, **1598**
Lahaie, Brigitte, 1761, 1769, 1859
Lahti, Christine, 1073
Lai, Me Me, 1210
Laine, Edvin, **1862**
Laisse parler ton cœur, **762**, 1549
Laissez-passer, **49**, 764, 1053, 1272, 1744, 1756
Lajarrige, Bernard, 736, 1296
Lake, Veronica, 58, 347, 481, 575, 997, 1609, 1649, 1715
Lalka, *voir* Poupée (la) (Has)
Laloux, Étienne, **328**, **573**, **1477**
Lamarr, Hedy, 452, 1197, 1247, 1606
Lamartine, Alphonse de, 1464
Lambert, Christophe, 113, 404
Lambert, Jack, 402, 530, 760, 1090, 1122, 1339, 1402, 1636
Lambert, Jonathan, 1480
Lame de fond, *voir* Undercurrent
Lamont, Charles, **303**
Lamont, Duncan, 580
Lamorisse, Albert, **1762**
Lamotte, Martin, 1487
Lamour, Dorothy, 57, 130, 159, 222, 643, 882, 886, 1268, 1424, 1510, 1717, 1869
Lamoureux, Robert, 91, 787
Lamp still burns (the), **891**
Lampe bleue (la), *voir* Blue lamp (the)
Lampin, Georges, **79**, **1304**
Lampreave, Chus, 25, 64, 194, 928, 977, 1110, 1624
Lamprecht, Günter, 486, 1261, 1360
Lancaster, Burt, 27, 59, 151, 179, 231, 312, 337, 377, 419, 495, 509, 530, 603, 662, 733, 834, 1030, 1168, 1288, 1310, 1339, 1343, 1394, 1422, 1569, 1570, 1607, 1638, 1677, 1834
Lance brisé (la), *voir* Broken lance
Lancelot, Sir, 59, 514, 603, 1490
Lancelot du Lac, 1319, **1329**
Lanchester, Elsa, 19, 38, 50, 336, 839, 926, 1018, 1220, 1447, 1469, 1514, 1620
Lanctôt, Micheline, 1518, 1686
Land and freedom, **432**, 1881
Land of the Pharaohs, *voir* Terre des Pharaons (la)
Landa, Juan de, 100, 101
Landau, David, 1521
Landau, Martin, 986, 993, 1192, 1586
Lander, Lea, 1833
Landers, Lew, **1509**
Landi, Elissa, 321, 931
Landis, Carole, 299, 1299
Landis, Jessie Royce, 395, 993
Landis, John, **481**
Landru, **1309**
Landry, Alexandre, 1361
Landry, Gérard, 1849
Lane, Charles (réalisateur), **1473**
Lane, Lupino, 1271
Lane, Priscilla, 677, 824, 1049, 1259, 1365, 1399
Lanfield, Sidney, **492**, 1223
Lang, Charles, 986
Lang, Fritz, **5**, **22**, **82**, **157**, **172**, 211, **232**, **233**, **246**, **252**, **256**, 259, 394, **410**, 414, **443**, **445**, **516**, **517**, **551**, **567**, **612**, **794**, **892**, 950, **986**, **1011**, **1018**, 1024, 1031, **1049**, **1065**, **1097**, **1098**, **1155**, **1227**, **1306**, 1406, 1560, 1647, **1657**, **1660**, 1672, 1868
Lange, Hope, 1834
Lange, Jessica, 750, 1059, 1118, 1347, 1427
Langelaan, George, 246, 440
Langlet, Amanda, 694, 1483
Langlois, Henri, 1255
Langton, Simon, **1829**
Lanners, Bouli, 580, 754, 1129, **1398**, 1544,

1798
Lanoux, Victor, 341, 543, 908, 1676
Lansbury, Angela, 452, 562, 615, 816, 848, 1122, 1178, 1328, 1376, 1433, 1870
Lansing, Robert, 1121
Lánthimos, Yórgos, 219, **291**, **531**, **761**, **1084**, **1605**, **1857**
Lanvin, Gérard, 664, 1013, 1761, 1777
Lanzmann, Claude, **311**
Lapara, Léo, 146, 267, 1304, 1469
Łapicki, Andrzej, 695, 1162
Lapointe, Boby, 48, 597, 763, 1565
Lapotaire, Jane, 1434
Larch, John, 952
Larionov, Vsevolod, 134
Larmes amères de Petra von Kant (les), **908**
Larmes d'amour, *voir* Torna
Larmes de clown, *voir* He who gets slapped
Larmes de Tigre noir (les), **197**, 1368
Larmes du Yang-Tsé, **621**
Larquey, Pierre, 79, 141, 223, 224, 394, 442, 505, 574, 708, 1028, 1071, 1153, 1432, 1454, 1522, 1543, 1578, 1733, 1735, 1862
Larron (le), **1520**
Larronde, Olivier, 1137
Larroquette, John, 807, 1589
Larry Flynt, **1224**
Larsen, Thomas Bo, 639, 969, 1475
Larsson, Stieg, 1879
Lartigau, Gérard, 656
Lartigue, Jacques Henri, 1656
LaSalle, Martin, 1037
Laser, Dieter, 1768
LaShelle, Joseph, 1001
Lassus, Roland de, 353
Last command (the), 132, 163, **444**
Last days, **1509**
Last frontier (the), **679**
Last hunt (the), **1466**
Last hurrah (the), **279**
Last king of Scotland (the), **1603**
Last of the Mohicans (the) (Mann), **1437**
Last of the Mohicans (the) (Tourneur), **293**
Last page (the), **1170**
Last picture show (the), **1280**
Last run (the), **691**
Last show (the), **1828**
Last sunset (the), **1599**
Last train from Gun hill, *voir* Dernier train de Gun Hill (le)
Last wagon (the), **1526**
Last wave (the), **505**
Late George Apley (the), **464**
Latham, Louise, 1313, 1462
Latham, Philip, 1423
Latimore, Frank, 623, 1813
Latinovits, Zoltán, 1231, 1784, 1787, 1822
Lattanzi, Tina, 120
Lattuada, Alberto, **215**, **303**, **581**, **857**, **883**, **1275**, **1335**, **1518**, **1856**
Lau, Andy, 1505
Lau, Carina, 1505
Laudenbach, Philippe, 15, 874, 1321, 1532, 1624, 1724, 1827, 1841
Laudenbach, Sébastien, **734**
Laugh, clown, laugh, **216**
Laughton, Charles, 14, 50, 62, 63, 80, 133, 180, 265, 321, 328, 355, 448, 545, 580, 605, 839, 851, 864, 868, 872, 926, 943, 954, 1447, 1514, 1561, **1563**, 1838
Launder, Frank, **72**, 697, 1120
Laura, 145, 189, **626**, 1001
Laure, Carole, 765, 1219, 1398, 1441, 1518, 1848
Laure, Odette, 1295, 1598
Lauréat (le), *voir* Graduate (the)
Laurel & Hardy, **103**, **213**, 303, **399**, **434**, **501**, 536, **722**, 769, **818**, **1001**, 1106, 1267, **1355**, 1401, **1477**, 1501, **1525**, 1536, **1640**, **1669**, 1696
  au Far West, **1001**
  conscrits, **434**
  en croisière, **501**
Laurence anyways, **909**
Laurent, Jacqueline, 1595
Laurent, Mélanie, 121, 260
Laurie, John, 73, 891, 1019, 1041, 1245, 1258, 1508, 1580, 1615
Laurie, Piper, 162, 197, 466
Lauter, Ed, 12, 1366
Lautner, Georges, **41**, **397**, **1455**
Lauzon, Jean-Claude, **1136**
Lavalette, Bernard, 1626
Lavanant, Dominique, 908, 1254, 1373, 1481, 1487, 1492, 1624, 1717
Lavant, Denis, 563, 1720

Lavender Hill mob (the), **333**
Lavernhe, Benjamin, 1452
Lavi, Daliah, 1559
Lavialle, Charles, 3, 1549
Lavina, Lily, 620, 1630
Lavoro (il), *voir* Boccace 70
Law, Jude, 652, 713, 758, 1516, 1593, 1764
Lawes, Louis E., 310
Lawless (the), **231**
Lawrence, D. H., 189, 875, 1167
Lawrence, Marc, 228, 265, 471, 535, 565, 827, 1221, 1424, 1609, 1657
Lawrence of Arabia, 305, **1558**
Lawyer man, **1521**
Law and order, **1694**
Laydu, Claude, 122, 1009
Layer cake, **1330**
Lazenby, George, 471, 601
Le Bihan, Samuel, 45, 1823
Le Carré, John, 46, 66, 238, 329, 499, 546, 1480
Le Chanois, Jean-Paul, 49, **826**, 1171
Le Coq, Bernard, 45, 950, 1552, 1669
Le Duc, Erwan, **1788**
Le Fort, Robert, 901
Le Gall, André, 1829
Le Havre, **218**
Le Hénaff, René, **931**
Le Hung, Éric, **963**
Le May, Alan, 1570
Le Ny, Anne, 301, 713
Le Person, Paul, 188, 274, 614, 976, 1881
Le Poulain, Jean, 715, 1324, 1736
Le Royer, Michel, 556, 889
Le Vigan, Robert, 99, 137, 142, 195, 442, 456, 740, 751, 993, 998, 1017, 1028, 1225, 1261, 1389, 1667, 1701, 1740, 1873
Leachman, Cloris, 552, 1280, 1333
Leader, Anton, **853**
League of gentlemen (the), **1109**
Leahy, Margaret, 699
Lean, David, **2**, 150, **455**, 546, **571**, **880**, **885**, **889**, **1040**, **1169**, **1242**, **1276**, **1324**, **1558**, **1561**, **1581**, **1587**, **1632**
Leander, Zarah, 1185, 1205, 1241
Léaud, Jean-Pierre, 218, 329, 521, 579, 678, 879, 1051, 1100, 1126, 1255, 1267, 1476, 1483, 1487, 1501, 1623
Léautaud, Paul, 1401
Leave her to heaven, **985**
Lebeau, Madeleine, 1129, 1224
Leblanc, Georgette, 925
Leblanc, Maurice, 1884
Leboursier, Raymond, **1635**
Lebrun, Danièle, 375
Lebrun, Françoise, 905, 1051, 1277, 1532
Leclerc, Félix, 1565
Leclerc, Ginette, 179, 271, 321, 382, 598, 744, 1026, 1069, 1153, 1261, 1380, 1578, 1618
Leçon Faust (la), **1436**
Leconte, Patrice, **563**, **565**, **1149**, **1373**, **1451**, **1611**, **1717**, **1808**
Lectrice (la), 730, **1485**
Leda, Gavino, 1526
Ledebur, Friedrich von, 846, 1656, 1734
Lederer, Francis, 270, 689, 795, 1240, 1286
Lederman, D. Ross, **827**
Ledger, Heath, 80, 244
Ledoux, Fernand, 136, 142, 268, 318, 414, 581, 646, 723, 869, 998, 1146, 1707, 1709, 1751, 1773, 1796
Ledoyen, Virginie, 38, 51
Lee, Ang, **244**, **761**
Lee, Anna, 157, 171, 364, 738, 780, 1487
Lee, Belinda, 91, 225, 1884
Lee, Bernard, 195, 206, 255, 278, 437, 778, 1079, 1199, 1223, 1569, 1659
Lee, Bruce, 1530
Lee, Chang-dong, **372**
Lee, Christopher, 83, 286, 293, 507, 570, 628, 778, 843, 855, 1002, 1004, 1209, 1223, 1423, 1426, 1515, 1559, 1760
Lee, Greta, 1704
Lee, Harper, 654, 1427, 1671
Lee, Kang-shen, 427, 915, 1476, 1660
Lee, Peggy, 205, 353, 1335
Lee, Rowland V., **827**, **1112**, **1769**
Lee, Sheryl, 498, 1051
Lee, Spike, **532**
Lee Thompson, J., **267**, **677**, **1421**
Leeds, Andrea, 1334
Leeds, Harold I., **160**, **1103**
Leenhardt, Roger, 9, 1681, **1702**
Lefaur, André, 13, 727, 1079, 1224, 1454
Lefebvre, Jean, 397, 1293
Lefèvre, René, 557, 841, 1096, 1229, 1382, 1740, 1773

Left-handed gun (the), **1304**
Leftovers (the), **1556**
Left luggage, **324**
Legend of Lylah Clare (the), **200**
Légende de Gösta Berling (la), **1677**
Légende de la forteresse de Souram (la), **416**, 1502
Légende du grand Judo (la), *voir* Sugata Sanshirō
Légende du roi crabe (la), *voir* Re granchio
Légende du saint buveur (la), **644**, 1559
Léger, Fernand, 925
Légitimus, Darling, 1323
Legrand, Michel, 115, 252, 554, 581, 582, 600, 633, 1239, 1482, 1654
Legras, Jacques, 316, 1276
Legris, Roger, 68, 263, 352, 1293
Legros, Claude, 1066, 1295
Leguizamo, John, 1064, 1214
Lehar, Franz, 865
Lehmann, Maurice, **744**, **1701**, **1747**
Lei, Lydia, 1289
Leiber, Fritz, 202, 556, 915, 1299
Leibman, Ron, 664, 1734
Leigh, Janet, 34, 261, 618, 726, 802, 1036, 1102, 1335, 1447, 1557
Leigh, Jennifer Jason, 758, 1063, 1291, 1425, 1762, 1881
Leigh, Mike, **61**, **73**, **75**, **219**, **275**, **366**, **376**, **381**, **636**, **637**, **731**, **782**, **785**, **839**, **887**, **918**, **1159**, **1243**, **1268**, **1272**, **1536**, **1553**, 1735
Leigh, Vivien, 105, 282, 476, 861, 882
Leigh-Hunt, Barbara, 5
Leighton, Margaret, 902, 988
Leisen, Mitchell, **324**, **363**, **394**, **547**, **795**, **823**, **845**, 868, **1239**, **1476**, **1483**, **1491**, **1519**, **1649**, **1664**
Lellouche, Gilles, 1452, 1538, 1798
Lem, Stanislas, 1015
Lemaire, Philippe, 653, 1434, 1447, 1647
Lemaitre, Pierre, 705
Lemarque, Francis, 414, 1345
Lemâtre, Alexandra, 103
Lemercier, Valérie, 1317
Lemming, **1807**
Lemmon, Jack, 40, 81, 158, 326, 328, 505, 519, 760, 769, 809, 948, 1011, 1063, 1349, 1439, 1447, 1469, 1815, 1848
Lemon, Genevieve, 1502
Lemonnier, Charles, 1833
Lemonnier, Meg, 1454
Lendorff Rye, Preben, 251, 455, 686, 1210
Lenhoff, Nicholas, **1750**
Leni, Paul, **365**, **577**, **1178**
Leni Riefenstahl, die Macht der Bilder, **1695**
Lénier, Christiane, 467, 739, 1128
Leningrad cowboys go America, **1658**, 1757
Lenny, 277, **906**
Lenoir, Rudy, 406, 686
Lenotre, Georges, 1224
Lenya, Lotte, 1758
Lenz, Kay, 582, 1460
Leo, Melissa, 273
Leo the last, **168**
Léolo, **1136**
León, Loles, 1289
Léon Morin, prêtre, **184**, 653
Leonard, Robert Z., **1496**, **1835**
Leone, Sergio, **281**, **416**, **492**, **514**, 1069, **1071**, **1309**, 1376, **1581**
Leoni, Téa, 1843
Leonov, Evgueni, 259, 435, 688, 865, 992
Leontiev, Avangard, 106, 920
Leontovich, Eugenie, 72
Leopard man (the), **1007**
Léotard, Philippe, 678, 752, 847, 1206, 1267, 1401, 1492, 1540, 1567, 1623, 1661
Leplat Prudhomme, Lise, 1784
Lepoivre, Elsa, 1601
Leprince-Ringuet, Grégoire, 67
Leproux, Pierre, 1367
Lermontov, Mikhaïl Iourevitch, 1502
Lerner, Irving, **632**, **1118**
Lerner, Michael, 1236, 1369
Leroux, Adélaïde, 1233
Leroux, Gaston, 502, 556, 1101, 1367, 1859
LeRoy, Baby, 101, 1525
LeRoy, Mervyn, **239**, **321**, **340**, **444**, **786**, **861**, **1248**, **1403**, **1498**, **1598**, **1664**, **1729**, **1815**
Leroy, Philippe, 22, 56, 947, 1075, 1681
Lesaffre, Roland, 30, 395, 735, 1103
Leslie, Joan, 205, 428, 843, 1456
Lespert, Jalil, 859, 920, 1158
Lester, Richard, **286**, **463**, **1070**
Leta, Chete, 1792
Leterrier, François, 28, **192**, **895**

Leth, Jørgen, **464**
Leto, **1832**
Leto, Jared, 838
Letter from an unknown woman, *voir* Lettre d'une inconnue
Letters from Iwo Jima, 1595, **1615**
Lettieri, Al, 1678
Lettre (la), **129**
Lettre d'amour, **1769**
Lettre d'une inconnue, **559**
Lettre du Kremlin (la), *voir* Kremlin letter (the)
Lettre écarlate (la), *voir* Scarlet letter (the)
Lettres d'amour, **899**
Lettres d'un homme mort, 1718, **1805**
Letty Lynton, 889
Leubas, Louis, 487, 959, 1645
Leung, Tony, 557, 873, 1494, 1505, 1641, 1642
Leurquin, Sabrina, 1329
Leur dernière nuit, **864**
Levant, Oscar, 71, 140, 584, 816
Levene, Sam, 530, 603, 1248
Levert, Dominique, 1859
Lévesque, Marcel, 94, 259, 487, 557, 682, 959, 1222, 1645, 1646, 1710
Levi-Strauss, Claude, 1151
Léviathan (Keigel), **112**, 583
Léviathan (Zviaguintsev), **1692**
Levin, Ira, 1589, 1866
Levine, Ted, 1488
Levinson, Barry, **334**, **738**, **739**, **1417**
Lèvres de sang, **1858**
Lévy, Bernard-Henri, 1129, **1854**
Lévy, Hervé, 488
Lewgoy,José, 571, 1484
Lewin, Albert, **527**, **848**, **1122**, **1580**
Lewis, Geoffrey, 534, 1593, 1819
Lewis, Herschell Gordon, 1290, **1740**
Lewis, Jerry, **72**, **323**, 430, **676**, **903**, **1501**, **1506**
Lewis, Joseph H., **60**, **473**, **775**, **1266**, **1754**, **1870**
Lewis, Juliette, 308, 796
Lewis, Sinclair, 151
Lewton, Val, 7, 59, 199, 220, 239, 298, 396, 478, 514, 591, 596, 793, 1007, 1487, 1490, 1562, 1834, 1841
Leysen, Johan, 961
Lhermitte, Thierry, 191, 733, 1189, 1214, 1373, 1717
Lhomme, Pierre, **1217**
Li, Tian-Lu, 807
Liadova, Elena, 1255, 1692
Liaisons secrètes, *voir* Strangers when we met
Liaisons dangereuses (les), **42**, 858
Liam, **822**
Liao, Fan, 273, 974
Libera, amore mio, **56**
Libera me, **1828**
Libéreau, Johan, 1688
Libéro, **956**
Liberté, **1783**
Liberté-Oléron, **1285**
Libolt, Alain, 1126
Libre comme le vent, **1082**
Libre penseur (le), **821**
Licari, Danielle, 115
License to kill, **962**
Licorice pizza, **1441**
Licudi, Gabriella, 819
Liebelei, **586**
Liebeneiner, Wolfgang, 586
Liebermann, Rolf, 1249, 1373
Liebman, Riton, 1398
Lien (le), *voir* Touch (the)
Lieu du crime (le), **1676**
Lieutenant souriant (le), *voir* Smiling lieutenant (the)
Lieven, Albert, 1850
Life and times of judge Roy Bean (the), *voir* Juge et hors-la-loi
Life during wartime, **1369**
Life is sweet, **731**
Life of Brian, *voir* Monty Python : la vie de Brian
Life of Emile Zola (the), **761**
Lifeboat, 595, **1742**
Light on the piazza, **991**
Lighthouse (the), **967**, 1832
Lightship (the), **1412**
Ligne générale (la), **1622**
Ligne rouge (la), *voir* Thin red line (the)
Ligne verte (la), *voir* Green mile (the)
Lignières, Laurence, 1588
Lili, **343**
Lili Marleen, **1249**
Liliane, *voir* Baby face
Liliom (Borzage), 1306, **1672**
Liliom (Lang), 539, **1306**, 1672

Lilith, **1238**
Lily aime-moi, **1360**
Limelight, **104**, 1342, 1548
Limier (le), *voir* Sleuth
Lin, Brigitte, 873
Lincoln, Abraham, 183, 288, 664, 829, 850, 993, 1218, 1372
Lincoln, 124, **829**, 850
Linda, Bogusław, 400, 857
Lindberg, Per, **527**
Lindbergh, Charles A., 109, 363, 870, 1003, 1053, 1132, 1385, 1498
Lindblom, Gunnel, 311, 387, 802, 1085, 1189, 1408
Lindelof, Damon, **1556**
Linden, Jennie, 189, 949
Lindfors, Viveca, 22, 301, 377, 894, 1476, 1600, 1636
Lindon, Suzanne, 1801
Lindon, Vincent, 340, 1432, 1438, 1624
Lineup (the), **300**
Linkers, Eduard, 465
Lion, Margo, 195, 252, 520, 703, 759, 1017, 1084, 1261, 1702
Lion des Mogols (le), **60**, 161
Lion in winter (the), **1445**
Lionello, Alberto, 312, 1451, 1781
Lions, love... (and lies), 1252, 1494, **1692**
Lioret, Philippe, **340**
Liotard, Thérèse, 1149, 1535
Liotta, Ray, 769, 1026
Lioubchine, Stanislav, 259, 1165
Lippert (studio), 47, 81, 696, 810
Lisbon, **270**
Lisi, Virna, 221, 328, 1451
Lissenko, Nathalie, 60, 161, 1806
List, **1773**
List of Adrian Messenger (the), **1168**
Litan, 155, **1054**, 1211, 1492, 1760
Lithgow, John, 24, 525, 957, 1082, 1198
Little foxes (the), *voir* Vipère (la)
Little, Cleavon, 1652
Little Big Horn, **810**, 1425
Little Big Man, **138**, 426
Little Bob, 218
Little Caesar, 217, 340, 1132, **1598**
Little Cheung, **224**
Little fugitive, 373, **1514**
Little man, what now ?, **631**
Little Odessa, **1790**
Little shop of horrors, *voir* Petite boutique des horreurs (la)
Little women, **1435**
Litvak, Anatole, **27**, **29**, **303**, **413**, **458**, **480**, **634**, **915**, **1240**, **1308**, **1373**, **1399**, **1405**, **1614**, 1744
Live and let die, *voir* Vivre et laisser mourir
Lives of a bengal lancer (the), *voir* Trois lanciers du Bengale (les)
Livesey, Roger, 289, 502, 1019, 1109, 1258
Living daylights (the), **1359**
Living skeleton (the), **1356**
Livre de la jungle (le), **213**, 1196
Lizzani, Carlo, **68**, **1853**, **1856**
Llewelyn, Desmond, 195, 255, 437, 778, 962, 1199, 1223, 1359, 1361, 1569, 1576, 1609, 1614
Llinás, Mariano, **211**
Lloyd, Christopher, 518, 900
Lloyd, Frank, **605**, **1822**
Lloyd, Harold, 434
Lloyd, Kahleen, 98
Lloyd, Norman, 677, 733, 1273, 1679
Lo Bianco, Tony, 534, 1054
Lo Cascio, Luigi, 531
Loach, Ken, **148**, **432**, **1496**, **1811**, **1814**, **1881**
Lobster (the), 219, **1084**
Locataire (le), **424**
Locativité, **86**, 176, 426, 618, 666, 1395, 1449
Locke, Sondra, 726, 1493, 1819
Lockhart, Gene, 157, 169, 336, 426, 810, 991, 1242, 1247, 1292, 1299
Lockwood, Gary, 1494, 1727
Lockwood, Margaret, 545, 697, 1120, 1177, 1179, 1633, 1687
Loden, Barbara, **688**, 1307
Loder, John, 738, 953, 1380, 1647
Lodge, John, 1170, 1619, 1633
Lodger (the) (Brahm), 299, 663, 806, 914, **1094**
Lodger (the) (Hitchcock), 806, **914**, 1020, 1094
Loewe, Frederick, 1345
Logan, Phyllis, 772
Loggia, Robert, 1041, 1258, 1439, 1800
Logique, 12, 46, 76, 126, 243, 336, 384, 389, 399, 443, 591, 720, 839, 889, 958, 963, 1002, 1091, 1287, 1338, 1393,

1411, 1413, 1590, 1627, 1706, 1738, 1860
Loi du désir (la), **186**
Loi du silence (la), *voir* I confess
Loin de la foule déchaînée, **182**
Loin du Paradis, *voir* Far from Heaven
Lois de l'hospitalité (les), **86**, 426, 666, 914, 1252
Lola, 115, **252**, 633, 1277, 1494, 1565
Lola Montès, **97**, 234
Lola, une femme allemande, **877**, 1360
Lolita, 216, **240**, 529, 1058
Lollobrigida, Gina, 68, 243, 405, 491, 869, 954, 1313, 1867
Lom, Herbert, 37, 63, 138, 249, 470, 556, 560, 612, 683, 752, 890, 929, 1043, 1475, 1639, 1850
Lombard, Carole, 360, 729, 982, 1239, 1336
Lombard, Robert, 1579
Lombard, Yvonne, 1553
Lombardi, Maurizio, 652
Lommel, Ulli, 350, 1515
Loncraine, Richard, **1141**
Londez, Guilaine, 1285
London, Alexandra, 950
London, Jack, 991, 1196, 1794
London, Julie, 625, 989, 1082, 1281
Lone, John, 1608, 1842
Loneliness of the long distance runner (the), *voir* Solitude du coureur de fond (la)
Lonely are the brave, **800**
Lonesome, **583**
Long day closes (the), **10**
Long Good Friday (the), **49**
Long goodbye (the), **99**, 1573
Long voyage home (the), *voir* Hommes de la mer (les)
Longden, John, 55
Longet, Claudine, 1137
Lonsdale, Michael, 125, 152, 271, 352, 490, 520, 610, 611, 647, 692, 715, 1050, 1079, 1126, 1140, 1254, 1255, 1278, 1611, 1648, 1778, 1797, 1856, 1863, 1871
Loo, Richard, 1145, 1593
Looking for Richard, **1673**
Looking for Éric, **1496**
López, Carlos, 1434
Lopez, Francis, 1543
López, Marga, 579, 744, 1194
López, Sergi, 452, 1092, 1815
López Tarso, Ignacio, 697
López, Trini, 501
López Vázquez, José Luis, 544, 977, 1196, 1442, 1692
Lopouchanski, Constantin, 1718, 1805
Lord, Jack, 1281
Lord Jim, **987**, 995, 1869
Lord of the flies, **971**
Loren, Sophia, 28, 245, 547, 612, 673, 1673, 1863, 1867
Lorenzi, Stellio, 309, **359**, **483**, **1128**
Loridan, Marceline, 1472
Loris, Fabien, 618, 1013
Loro, **1860**
Lorre, Peter, 32, 82, 159, 243, 312, 323, 354, 447, 485, 526, 741, 791, 1039, 1049, 1103, 1107, 1129, 1240, 1244, 1259, **1328**, 1432, 1606, 1625, 1836
Lorring, Jean, 354, 526
Losey, Joseph, **190**, **231**, **314**, **490**, **805**, **841**, **902**, **911**, **1185**, **1373**, **1406**, **1452**, **1517**, **1600**, **1728**, **1768**
Lost highway, 40, **1258**
Lost horizon, **109**, 382, 1290, 1692
Lost in translation, **1184**
Lost moment (the), **1758**
Lost weekend (the), *voir* Poison (le)
Lost world (the), **718**, 1116, 1142
Loubignac, Jean, **272**
Louise en hiver, **967**
Louise-Michel, 613, **754**, 1544
Loulou (Pabst), 270, 783, **1286**, 1397
Loulou (Pialat), **1464**
Lounguine, Pavel, **85**, **560**, 1038
Loup de Wall street (le), **513**
Loup-garou (le), *voir* Wolf man (the)
Loup-garou de Londres (le), **481**
Loups (les), **896**
Lourant, Chico, 958
Lourcelles, Jacques, 320, 379, 1253, 1269, 1311, 1588, 1693
Lousiana story, **1847**
Louves (les), **367**
Louvigny, Jacques, 1705
Louÿs, Pierre, 52, 980
Love, Courtney, 277, 1224
Love, Montagu, 453, 489, 1821

Love, **189**
Love affair, 113, **806**, 979
Love at large, **1488**
Love exposure, **357**
Love in the afternoon, 831, 870, 936, **1042**, 1628
Love letters, **119**, 568, 1708
Love me tonight, **380**, 1271
Love parade (the), 865, **1271**, 1504
Love story (Arliss), **1687**
Love streams, **647**
Lovecraft, H. P., 1785
Lovejoy, Frank, 728, 1664
Lovers and lollipops, **373**, 894
Lovett, Lyle, 89, 1063
Lowe, Rob, 719
Löwenhadler, Holger, 1233, 1278, 1731
Löwensohn, Elina, 688
Löwitsch, Klaus, 207, 352, 1055, 1087, 1261, 1360, 1682
Lowry, Malcolm, 1164
Lowry, Morton, 492, 1091
Loy, Myrna, 185, 237, 268, 380, 418, 660, 1362
Loy, Nanni, **259**, **942**, **952**, **1388**, **1512**, 1737
Lozano, Margarita, 504, 830, 1564
Lu, Li-ching, 427, 1476
Lualdi, Antonella, 50, 780, 933, 1195, 1853
Lubin, Arthur, **91**, **556**, **1033**, 1101, **1703**
Lubitsch, Ernst, **79**, 80, **92**, **102**, 121, **144**, **167**, 175, **254**, 280, **300**, **386**, **420**, **459**, **511**, 552, **580**, **662**, **865**, **868**, **910**, **982**, **1202**, **1227**, **1271**, **1362**, **1448**, **1504**, **1718**, 1836
Lubtchansky, William, 914
Lucas, Georges, 1534
Lucas, Laurent, 452, 1547, 1772, 1807
Lucero, Enrique, 697
Luchaire, Corinne, 68, 598, 1471, 1701
Luchini, Fabrice, 357, 511, 899, 904, 1159, 1346, 1532, 1539, 1540, 1646, 1691, 1839
Luci del varietà, **1335**
Lucky star, **1675**
Lucky Jo, **1668**
Lucky Luciano, **872**
Lucky Luke, 650, 1305, 1314, 1449, 1644
Lucot, René, **1867**
Ludovici, Vicky, 1388
Ludwig, Edward, **1022**
Ludwig, **479**, 657
Lugagne, Françoise, 157, 177, 951, 1309
Lugosi, Bela, 45, 102, 188, 213, 220, 328, 369, 412, 596, 652, 743, 767, 926, 1029, 1033, 1035, 1074, 1112, 1509, 1586, 1666, 1854
Luguet, André, 347, 349, 442, 1198, 1614, 1662
Lukas, Paul, 345, 412, 524, 697, 987, 1039, 1197, 1240, 1244, 1435, 1443, 1793
Luke, Jorge, 1607
Luke, Keye, 55, 160, 382, 418, 730, 843, 1351
Luke la main froide, *voir* Cool hand Luke
Lulli, Folco, 61, 857, 883, 1269, 1335, 1376, 1440, 1594, 1622
Lumet, Sidney, **71**, **198**, **283**, **329**, 340, **419**, **484**, **622**, **641**, **881**, **1002**, **1072**, **1073**, **1132**, **1308**, **1565**, **1675**
Lumière bleue (la), **1685**, 1695
Lumière d'été, **682**, 869, 937
Lumière sur la piazza, *voir* Light on the piazza
Lumières de la ville (les), **97**, 1342
Lumières du faubourg (les), **732**, 1340
Luňák, Tomáš, **1186**
Lund, John, 205, 324, 845, 1585, 1633
Lundequist, Gerda, 1677
Lundigan, William, 609, 1616
Lundi matin, **983**, 1757
Lune s'est levée (la), **1820**
Lunes de fiel, **222**, 928
Lunga vita alla signora, **227**, 1291
Lupi, Roldano, 581
Lupino, Ida, **67**, **128**, 146, 208, 428, 445, 493, 643, 654, **728**, 828, 942, 949, 991, **1445**, **1547**, 1670
Lupovici, Marcel, 87
Luppi, Federico, 349
Lupton, John, 833
Lured, 51, **404**
Lust for life, 950, **1329**
Lusty men (the), **924**
Luter, Claude, 1296
Lutz, Alex, 1532
Lutz, Catherine, 252, 1565
Lvovsky, Noémie, 1230
Lydon, Jimmy, 576
Lynch, David, **40**, **48**, **162**, **305**, **417**, **498**, **601**, **1051**, **1093**, **1258**, 1470, 1778,

1780
Lynch, John Carroll, 127, 422
Lynch, Kelly, 818
Lynen, Robert, 4, 675
Lynley, Carol, 1580, 1599, 1636
Lynn, Diana, 719
Lynn, Jeffrey, 98, 824
Lyon, Ben, 1431, 1558
Lyon, Sue, 240, 529, 1058
Lys, Lya, 1344
Lys brisé (le), *voir* Broken blossoms

M (Losey), **1406**
M le maudit, **82**, 388, 551, 967, 1328, 1406, 1657
M. Smith au sénat, *voir* Mr. Smith goes to Washington
Ma, Tzi, 863
Ma femme est un violonsexe, *voir* Merlo maschio (il)
Ma femme est une sorcière, **1715**
Ma femme, sois comme une rose, **393**
Ma Loute, **357**
Ma nuit chez Maud, 905, 1596, **1634**
Ma saison préférée, **1232**, 1676
Ma sœur est du tonnerre, *voir* My sister Eileen
Ma vache et moi, *voir* Go West (Keaton)
Ma vie de chien, **314**
Maadi, Payman, 1458
Maboroshi, **526**
Macaigne, Vincent, 1452
McAvoy, James, 1603, 1678
McCabe & Mrs. Miller, *voir* John McCabe
McCallum, David, 518, 1440
McCambridge, Mercedes, 16, 151, 665, 1557, 1810
McCarey, Leo, **106**, **113**, **133**, **806**, **858**, **862**, **922**, **1028**, **1182**, **1333**, **1504**, **1756**
McCarthy, Kevin, 407, 541, 742, 1005, 1515
McCaughan, Charles, 42
McClanathan, Michael, 1346
McCloy, June, 1436
McConaughey, Matthew, 253, 1082
McCord, Ted D., 1468
McCormack, Patty, 1729
McCormick, F. J., 1318
McCowen, Alec, 5, 981
McCoy, Horace, 1278
McCrea, Joel, 58, 269, 347, 541, 595, 658, 682, 687, 721, 856, 874, 898, 1456, 1582, 1591, 1619
McCullers, Carson, 888
McDaniel, Hattie, 287, 426, 476, 1248
McDermott, Hugh, 1850
McDermott, Marc, 379, 1263
McDonagh, John Michael, **1322**
McDonagh, Martin, **733**, **935**, **1783**
McDonald, Francis, 202, 1418, 1842
MacDonald, Ian, 1723
MacDonald, Jeanette, 380, 420, 865, 1271, 1504
McDonnell, Mary, 1542
McDormand, France, 1667
McDormand, Frances, 226, 422, 429, 709, 733, 1063, 1169, 1673
MacDougall, Ranald, **1196**
McDowall, Roddy, 67, 171, 986, 1319
MacDowell, Andie, 385, 404, 789, 928, 1063
McDowell, Malcolm, 85, 478, 1729
MacFadden, Hamilton, **160**
Macfadyen, Matthew, 1135, 1885
McGill, Everett, 17, 962, 1612
MacGill, Moyna, 719
McGillis, Kelly, 27
McGinley, Sean, 987
MacGinnis, Niall, 72, 396, 553, 678, 1041, 1245, 1329, 1619
McGiver, John, 735, 1042, 1806
McGoohan, Patrick, 138, 439, 651, 1135, 1185, 1629
McGovern, Elizabeth, 281, 772, 930
McGowan, Dorothy, 1693
MacGowran, Jack, 34, 41, 216, 470, 1083, 1357
McGrath, Douglas, **1427**
McGraw, Charles, 429, 520, 530, 637, 779, 795, 1166, 1453, 1569, 1648
MacGraw, Ali, 1678
McGregor, Ewan, 356, 767, 1059, 1067, 1803
MacGuffin, 74, 280, 493, 595, 697, 823, 959, 982, 993, 1065, 1133, 1629, 1643, 1747
McGuire, Dorothy, 19, 179, 295, 891, 1444
McGuire, Kathryn, 1484
McHugh, Frank, 758, 824, 1028, 1113, 1241, 1308, 1756
McIntire, John, 81, 112, 116, 221, 419, 471,

541, 594, 626, 975, 1036, 1264, 1303, 1428, 1703
McIntire, Tim, 1460
MacKay, George, 1877
McKellar, Don, 137
McKellen, Ian, 1141
McKern, Leo, 7, 455, 651, 1391, 1629, 1728
Mackerras, Charles, 1880
MacKintosh man (the), **819**
McKinney, Bill, 26, 726, 1462, 1819
McKinney, Nina Mae, 641, 1288, 1510
MacLachlan, Kyle, 48, 162, 305, 498, 1051, 1880
McLaglen, Cyril, 931
McLaglen, Victor, 34, 230, 415, 667, 938, 1268, 1407, 1587, 1705
MacLaine, Shirley, 39, 52, 81, 1092, 1699
MacLane, Barton, 1003, 1474, 1802
McLaren, Hollis, 1638
McLeod, Norman Z., **306**, **823**, **876**, **1525**
McLiam, John, 98
MacLiammóir, Micheál, 1020
McLuhan, Marshall, 61, 116, 724
MacMahon, Aline, 30, 706, 733, 786, 872, 1113, 1664
McManus, Michael, 600
McMillan, Kenneth, 930
MacMurray, Fred, 81, 1644
MacMurray, Fred, 629, 1003, 1239, 1273, 1476, 1483, 1519
McNally, Stephen, 239, 346, 626, 1107, 1468, 1524
Mac Orlan, Pierre, 137
Mac Orlan, Pierre, 1017, 1053
Macpherson, Kenneth, **214**
McQueen, Butterfly, 161, 476, 585, 995, 1302
McQueen, Steve, 146, 351, 513, 1033, 1530, 1678
McQueen, Steve (réalisateur), **266**, **484**, **1472**
McTeer, Janet, 1411
McTiernan, John, **1876**
Macabre, **1116**
Macadam à deux voies, *voir* Two-lane blacktop
Macadam cowboy, 67, **735**
Mackaill, Dorothy, 641
Macao, l'enfer du jeu, **1042**
Macario, **697**
Macbeth, **675**
Maccarthysme, 16, 142, 204, 268, 538, 634, 854, 865, 917, 1328, 1339, 1457, 1517, 1523, 1632, 1740, 1866
Macdonald, Kelly, 767, 1020, 1093, 1094, 1379
Macdonald, Kevin, **1603**
Macedo, Rita, 473, 744
Machado-Graner, Milo, 1818
Machida, Hiroko, 877
Machine à découdre (la), **1859**
Machine à explorer le temps (la), *voir* Time machine (the)
Mackendrick, Alexander, **134**, **154**, **495**, **757**, 852, **1043**, **1174**, **1461**, **1628**
Mackenzie, Alex, 757
Mackenzie, John, **49**
Mackie, Hugh, 1700
Macnee, Patrick, 1040, 1131, 1222
Macready, George, 50, 60, 118, 344, 740, 849, 1138, 1339, 1689
Macy, William H., 108, 422, 1431
Mad detective, **205**
Mad love, *voir* Mains d'Orlac (les)
Mad Max 2, **850**, 1463
Mad men, **1765**
Madadayo, 971
Madame Baptiste, 318, **1531**
Madame Bovary (Minnelli), **810**
Madame Bovary (Renoir), **1028**
Madame de..., 559, **1138**
Madame Oyū, *voir* Oyū sama
Madame porte la culotte, *voir* Adam's rib
Madame Satan, 1415, 1505, **1751**
Madame veut un bébé, *voir* Lady is willing (the)
Madaras, József, 1231
Maddalena, zero in condotta, 351, **1467**
Maddie, Ginette, 1191
Maddin, Guy, **36**, **297**, **316**, **325**, 431, **563**, 688, **886**, **950**, 967, **1173**, **1243**, **1411**, **1467**, 1473, **1711**
Maddow, Ben, 16, 1488
Made in Hong Kong, 224, **1150**
Madeleine, **889**
Mademoiselle, **1790**
Mademoiselle Chambon, **1432**
Mademoiselle Fifi, **7**, 1296
Mademoiselle Gagne-tout, *voir* Pat and Mike
Mademoiselle Julie, **242**
Mademoiselle Ogin, **1858**

Mademoiselle Vendredi, *voir* Teresa Venerdi
Madianov, Roman, 1692
Mado, 353, **510**
Madone gitane (la), **1507**
Madonna, 284, 1120, 1482
Madres paralelas, **1761**
Madriguera (la), **1689**
Madruga, Teresa, 1702
Madsen, Michael, 204, 1078, 1425
Madsen, Virginia, 1828
Maestro di Vigevano (il), **935**
Maeterlinck, Maurice, 621, 925
Mafféi, Claire, 107
Mafioso, **215**
Magaro, John, 1704
Magee, Patrick, 190, 403, 478, 1156
Maggie (the), **757**, 1083, 1534
Magic, **1366**
Magicien d'Oz (le), *voir* Wizard of Oz (the)
Magimel, Benoît, 448, 460, 497, 1583, 1662, 1788, 1791
Magnani, Anna, 177, 290, 296, 346, 351, 504, 580, 857, 863, 979, 1310, 1675
Magni, Luigi, **187**
Magnier, Pierre, 1147, 1577, 1677, 1869
Magnificent Ambersons (the), *voir* Splendeur des Amberson (la)
Magnificient obsession, 606
Magnificient obsession (Sirk), 971, **1293**
Magnificient obsession (Stahl), **971**, 1293
Magnificient seven (the), *voir* Sept mercenaires (les)
Magnifique (le), **1595**
Magnin, Claire, 1777
Magnolia, **108**, 1063
Magnum force, **1676**
Magoroku vivant, **907**
Magre, Judith, 375, 1493, 1806, 1855
Magritte, René, 529
Maguelon, Pierre, 678, 681
Maguire, Tobey, 1673
Mahler, Gustav, 110, 199, 490, 796, 819, 840, 886, 944, 973, 1054, 1355, 1861
Mahler, **796**, 1393
Mahoney, John, 1236
Maï, Franca, 1761
Maïakovski, Vladimir Vladimirovitch, 1360, 1875
Maigret et l'affaire Saint-Fiacre, **280**, 1000
Maigret tend un piège, **1000**
Mailer, Norman, 333
Mailfort, Maxence, 715
Maillan, Jacqueline, 908, 1487, 1492
Main (la), **1639**
Main, Marjorie, 1202, 1302, 1670
Main au collet (la), **395**, 1131
Main-basse sur la ville, **1681**
Main du Diable (la), 49, **1053**
Main noire (la), *voir* Black hand (the)
Main qui venge (la), *voir* Dark city
Main sur le berceau (la), **1302**
Maine-Océan, **1114**, 1706
Mains d'Orlac (les), **791**, 1164
Mains qui tuent (les), *voir* Phantom lady
Mairesse, Valérie, 1172, 1492, 1535
Mais ça n'est pas une chose sérieuse, **123**
Mais, qui a tué Harry ?, *voir* Trouble with Harry (the)
Maison assassinée (la), **1455**
Maison aux fenêtres qui rient (la), **1080**
Maison dans l'ombre (la), *voir* On dangerous grounds
Maison de bambou, 364, **584**, 604, 975, 1092
Maison de Dracula (la), *voir* House of Dracula
Maison de la 92e rue (la), *voir* House on 92nd street (the)
Maison de la rue Troubnaïa (la), **1303**
Maison des bois (la), **488**
Maison des étranger (la), *voir* House of stranger
Maison du Diable (la), **199**, 513
Maison du docteur Edwardes (la), *voir* Spellbound
Maison du Maltais (la), **384**
Maison et le monde (la), **214**
Maison rouge (la), *voir* Red house (the)
Maison sous la mer (la), **942**
Maison sur la colline (la), **609**
Maistre, François, 253, 323, 341, 611, 1314, 1546, 1871
Maître de Ballantrae (le), 991, 1559, 1721, **1826**
Maître de guerre (le), *voir* Heartbreak ridge
Maître de la prairie (le), *voir* Sea of grass (the)
Maître de marionnettes (le), **807**
Maître du gang, *voir* Undercover man (the)
Maître du logis (le), **1149**
Maître Zaccharius, **968**
Maîtres du temps (les), **1477**

Maîtres fous (les), **984**
Maîtresse, 406, **1233**
Maîtresse de fer (la), *voir* Iron mistress (the)
Maîtresse du lieutenant français (la), **7**
Maîtresses de Dracula (les), *voir* Brides of Dracula (the)
Maïwenn, **1824**
Major and the minor (the), 547, **868**
Major Barbara, **257**, 336
Major Dundee, **763**
Makavejev, Dušan, **379**, **934**, **1515**
Make way for tomorrow, **1333**
Maki, Yōko, 371
Makk, Károly, **356**, **803**, **1254**
Mako, 933
Makovetski, Sergueï, 215, 572, 977, 1367
Mala educación (la), *voir* Mauvaise éducation (la)
Mala noche, **417**
Maladie de Sachs (la), **462**
Malaparte, Curzio, 36, **145**
Malavoy, Christophe, 1631, 1643
Malden, Karl, 65, 105, 110, 306, 346, 437, 570, 645, 662, 865, 1001, 1229, 1471
Maldone, **1825**
Male and female, *voir* Admirable Crichton (l')
Malédiction de la Panthère rose (la), *voir* Revenge of the Pink Panther
Malédiction des hommes-chats (la), *voir* Curse of the cat people (the)
Malet, Léo, 1567
Malet, Pierre, 465
Malgré la nuit, **961**
Malherbe, François de, 839
Malibran (la), **1384**
Malick, Terrence, 149, **388**, **408**, **702**, 814, 836, **996**, 1025, **1162**, 1327
Malin (le), *voir* Wise blood
Malinconico automno, **834**
Malkovich, John, 42, 244, 429, 472, 652, 722, 802, 1101, 1381, 1437, 1482, 1752
Malle, Louis, **28**, **339**, **346**, **441**, **447**, **450**, **458**, **573**, 715, **766**, **805**, 879, **1081**, **1086**, **1143**, **1317**, 1436, **1493**, **1638**, **1731**, **1871**
Malle de Singapour (la), *voir* China seas
Malleson, Miles, 169, 220, 453, 474, 778, 1223, 1570
Mallet-Stevens, Robert, 925
Mallick, Ranjit, 1767
Malmkrog, **966**
Malmsjö, Jan, 469, 1085
Malmsten, Birger, 318, 427, 1189, 1234, 1278, 1482
Malombra, **11**, 101, 126, 508, 1215, 1219
Malone, Dorothy, 3, 14, 458, 720, 890, 1010, 1273, 1573, 1599, 1619
Malory, Thomas, 1319
Malraux, André, 704, **1098**, 1255
Maltese falcon (the), *voir* Faucon maltais (le)
Maltin, Leonard, 843
Malyon, Eily, 377, 492, 1689, 1756
Maman a cent ans, 715, **1691**
Maman et la putain (la), **1051**
Maman Küsters s'en va au Ciel, **1683**
Maman très chère, *voir* Mommy dearest
Mamma Roma, **979**
Mammuth, **205**
Mamonov, Piotr, 85, 560
Mamou, Sabine, 880, 1252
Mamoulian, Rouben, 226, **345**, **380**, **678**, **731**, **920**, 986, **1035**, **1543**, **1574**, **1836**
Man between (the), *voir* Homme de Berlin (l')
Man from Laramie (the), *voir* Homme de la plaine (l')
Man from the Alamo (the), **254**
Man hunt, 9, **232**, 1065
Man I love (the), **942**
Man in grey (the), **545**
Man in the attic, **806**, 914
Man in the Moon, **817**
Man in the saddle, **1456**
Man in the white suit (the), *voir* Homme au complet blanc (l')
Man in the wilderness, 357, **1290**
Man of Aran, **150**, 455, 1276
Man of the West, **1281**
Man on the flying trapeze, **1245**
Man on the Moon, **277**, 1224
Man's castle, 631, **808**
Man wanted, **1271**
Man who fell to Earth (the), *voir* Homme qui venait d'ailleurs (l')
Man who knew too much (the), *voir* Homme qui en savait trop (l')
Man who laughs (the), **577**
Man who loved Cat Dancing (the), *voir* Fantôme de Cat Dancing (le)

Man who never was (the), **945**
Man who shot Liberty Valance (the), *voir* Homme qui tua L. Valance (l')
Man who wasn't there (the), *voir* Barber (the)
Man who watched trains go by (the), *voir* Homme qui regardait passer les trains (l')
Man who would be king (the), **1571**
Man with the gun, **1651**
Man with the golden arm (the), *voir* Homme au bras d'or (l')
Man with the golden gun (the), **1426**
Man without a star, **206**, 800
Manchurian candidate (the), **1328**
Mancini, Henry, 808, 929, 1475, 1620, 1639
Mander, Miles, 856
Manderlay, 1428, **1477**
Mandingo, 484, 638, 669, **791**
Mandy, **154**
Mané, Doura, 312
Manèges, 524, **1704**
Manès, Gina, 247, 860, 1062, 1168
Manesse, Gaspard, 450
Manet, Édouard, 211, 1267
Manfredi, Nino, 173, 187, **301**, 405, 941, 942, 1060, 1388, 1479, 1749
Mangano, Silvana, 9, 86, 110, 132, 134, 479, 632, 1433, 1440, 1656, 1681, 1834, 1863
Mangold, James, **1426**
Manhattan, **152**
Manhattan melodrama, 300, **660**
Manhattan murder mystery, **1061**
Manheim, Camryn, 1655
Manille, **633**
Manivel, Damien, **1794**
Manji, **445**
Mankiewicz, Herman J., 472
Mankiewicz, Joseph L., **47**, **98**, **126**, **151**, 347, **464**, **588**, **606**, **610**, **801**, **848**, 863, **986**, **1014**, **1145**, **1237**, **1323**, **1524**, **1583**, **1732**
Mann, Anthony, **6**, **30**, **34**, **81**, **221**, **245**, **402**, **520**, **533**, **612**, **626**, **679**, **779**, 836, **891**, **1025**, **1218**, **1231**, **1281**, **1383**, **1393**, **1488**, **1496**, **1573**, **1881**
Mann, Claude, 554, 1050, 1352, 1793
Mann, Daniel, **1352**
Mann, Klaus, 701
Mann, Michael, **300**, **833**, **872**, **1012**, **1437**, **1689**
Mann, Thomas, 110, 586, 701
Manners, David, 1271, 1521
Mannhardt, Renate, 572, 1328
Manni, Ettore, 1687
Manoir tragique (le), *voir* Jassy
Manojlović, Miki, 420
Manon, 144, **390**, 1566
Manon des sources, 1391, 1635, **1706**
Mansart, Claude, 1520, 1565
Mansart, Marie, 1846
Mansell, Clint, 838
Mansfield, David, 392, 665
Mansfield, Jayne, 44, 120, 826, 1386
Manslaughter, **74**
Manson, Héléna, 91, 282, 384, 424, 595, 607, 674, 724, 880, 1367, 1578
Manteau (le), **303**
Mantegna, Joe, 55, 461, 1300
Manuel, Denis, 1109, 1128, 1422, 1570, 1871
Manuel, Robert, 87, 727
Manuli, Guido, **1768**
Manuscrit trouvé à Saragosse (le), **496**, 840
Manville, Lesley, 75, 637, 736, 782, 785, 887, 1243
Manz, Linda, 1162
Manzanares el Real, 245, 416, 612, 703, 1069
Manzoni, Alessandro, 191
Manœuvre, **1696**
Mara, Rooney, 1460, 1872
Marais, Jean, 82, 290, 524, 581, 681, 718, 1137, 1183, 1224, 1324, 1424, 1441, 1447, 1797
Maranne, André, 808, 890, 1639
Marathon d'automne, 259, **992**
Marathon man, **228**, 843
Maraudeurs attaquent (les), *voir* Merrills's marauders
Marbœuf, Jean, **747**, **1109**, **1570**
Marceau, Sophie, 436, 1200, 1513, 1614
Marcello, Pietro, **1794**
March, Fredric, 237, 321, 377, 394, 459, 678, 729, 754, 773, 1146, 1474, 1715, 1800
Marchal, Georges, 154, 416, 558, 682, 1299, 1314, 1376, 1531, 1762, 1796, 1825, 1873, 1884
Marchand, Colette, 628
Marchand, Corinne, 1482

Marchand, Guy, 430, 477, 607, 747, 953, 997, 1044, 1109, 1196, 1464, 1567, 1570
Marchand, Henri, 773
Marchand, Nancy, 939, 955, 1878
Marchand des quatre saisons (le), **352**
Marchat, Jean, 2, 588
Marche à l'ombre, **1761**
Marché de brutes, *voir* Raw deal
Marche sur Rome (la), *voir* Marcia su Roma (la)
Marchese del Grillo (il), **911**
Marche militaire américaine, 99, 867, 1585, 1699, 1819
Marcia su Roma (la), **835**
Marco, Paul, 596, 1029, 1642
Marcon, André, 396, 1006
Marconi, Lana, 262, 263, 568, 909, 1408
Marconi, Saverio, 1478, 1526
Marcuzzo, Elio, 100
Marcy, Claude, 224, 741
Marèse, Janie, 1560
Mareuil, Philippe, 1296
Marey, Étienne-Jules, 563
Margaritis, Gilles, 56
Margo, 109, 1007
Margolis, Mark, 1852
Marguerite de la nuit, **1053**
Mari, Annu, 578
Mari, Ebla, 1811
Mari de la femme à barbe (le), *voir* Donna scimmia (la)
Mari de Léon (le), **731**
María Candelaria, **1278**
Maria Chapdelaine, **456**
Mariage de Chiffon (le), **442**
Mariage de minuit (le), *voir* Piccolo mondo antico
Mariage est pour demain (le), *voir* Tennessee's partner
Mariage royal, *voir* Royal wedding
Mariage de Maria Braun (le), 877, **1360**, 1435
Mariage de prince, 1700
Marian, Ferdinand, 1205
Marianne de ma jeunesse, **1829**
Marié, Nicolas, 1714
Marie-Martine, **384**, 958
Mariée était en noir (la), 9, **610**
Marielle, Jean-Pierre, 477, 565, 671, 746, 969, 1198, 1228, 1278, 1331, 1346, 1412, 1413, 1524, 1624, 1664
Marillier, Garance, 1772, 1872
Marin, Christian, 1407, 1626
Marin, Jacques, 39, 280, 808, 867
Marinelli, Luca, 1794
Marion, Aurora, 1820
Maris aveugles, *voir* Blind husbands
Maris et femmes, *voir* Husbands and wives
Maris, les femmes, les amants (les), **607**
Marius, 378, **590**, 1665
Marivaux, 375, 1427, 1627
Mark Dixon, détective, *voir* Where the sidewalk ends
Mark of the vampire, **652**
Mark of Zorro (the) (Mamoulian), **920**
Mark of Zorro (the) (Niblo), 85, **129**, 225, 920, 1485, 1523
Marken, Jane, 282, 308, 421, 524, 682, 870, 889, 1013, 1027, 1096, 1124, 1304, 1613, 1704
Marker, Chris, **316**, **617**, 630, 726, **1162**, **1217**
Marketa Lazarová, **1391**
Markham, Kika, 1623
Markina, Nadejda, 1255
Marlaud, Philippe, 283, 336
Marley, John, 461, 984, 1345
Marlowe, Christopher, 329
Marlowe, Hugh, 36, 37, 139, 187, 421, 588, 853, 1397, 1493, 1641
Marly, Florence, 520, 1379, 1631, 1701
Marmaï, Pio, 1601, 1801, 1819
Marmont, Percy, 270, 946, 1049, 1197
Marnie, 1068, **1313**, 1751
Marquand, Christian, 111, 751, 1722
Marquand, Serge, 1109, 1881
Marque du tueur (la), **578**
Marqué par la haine, **1448**
Marqués, María Elena, 1538
Marquet, Mary, 592, 814, 1309, 1420
Marquis s'amuse (le), *voir* Marquese del Grillo (il)
Marquise d'O... (la), **717**
Marr, Kristian, 961
Marriage circle (the), **511**
Marrying kind (the), **467**, 1274
Mars attacks, 542, **1197**
Mars, Kenneth, 552, 1552
Mars, Séverin, 1147, 1419
Marsac, Laure, 752, 1674

Marsan, Eddie, 376
Marseillaise (la), 1100, **1306**
Marsh, Carol, 778, 1680
Marsh, Jean, 5
Marsh, Linda, 984
Marsh, Mae, 445
Marshall, Brenda, 202, 1573
Marshall, E. G., 264, 622, 856, 957, 1273, 1334
Marshall, George, **213**, **575**, **1294**
Marshall, Herbert, 13, 79, 90, 92, 129, 189, 332, 440, 527, 595, 828, 918, 995, 1102, 1168, 1256, 1286, 1622
Marshall, James, 1051
Marshall, Joan, 72
Marshall, Neil, **1602**
Marshall, Tonie, **1823**
Marshall, Tully, 155, 365, 426, 1259, 1263, 1378, 1609, 1868
Marteau des sorcières (le), **1540**
Martel, Laura, 359
Martel, Lucrecia, **1792**
Martell, Saul, 118
Marten, Félix, 1859
Martha, **353**, 1683
Marthouret, François, 883, 951, 1262, 1666, 1748, 1827
Martin, Dean, 52, 676, 832, 1301, 1586, 1703
Martin, Dewey, 402
Martin, Francis, **1525**
Martin, George R. R., 1130
Martin, Jean, 119, 251, 1375
Martin, Ross, 1657
Martin, Stacey, 1535
Martin, Stacy, 1777
Martin, Steve, 1734
Martin, Strother, 44, 395, 1282, 1460
Martin Eden, **1794**
Martin Roumagnac, 618, **759**
Martinelli, Elsa, 256, 623, 933, 1335
Martinelli, Jean, 50, 395
Martínez, Fele, 680, 1770, 1792
Martínez, Joaquín, 561, 1607
Martiínez, Nacho, 1110
Martínez de Hoyos, Jorge, 1194
Marton, Andrew, 738, **1292**
Maruyama, Osamu, 1845
Maruyama, Sadao, 393
Marvin, Lee, 17, 44, 222, 337, 501, 598, 635, 684, 740, 939, 986, 1038, 1095, 1107, 1209, 1216, 1335, 1341, 1348, 1479, 1768
Marx, Karl, 75, 116
Marx Brothers, 109, **306**, **310**, **362**, 747, **876**, **884**, 1216, 1241, **1313**, 1386, **1436**, **1504**, **1667**
Mary et Max, **1325**
Mary Poppins, 19
Mary Reilly, **722**
Masaan, **1539**
Maselli, Francesco, **1856**
M*A*S*H, 501, 756, **1315**
Masina, Giuletta, 11, 525, 883, 1176, 1290, 1297, 1335, 1559, 1656
Mask of Dimitrios (the), **1107**
Mask of Fu-Manchu (the), **1788**
Maskerade, **1822**
Mason, James, 67, 73, 216, 240, 245, 261, 329, 495, 537, 545, 569, 641, 806, 810, 812, 819, 987, 992, 993, 1014, 1039, 1055, 1115, 1154, 1179, 1237, 1318, 1504, 1580, 1617, 1641, 1850
Masque aux yeux verts (le), *voir* Wicked lady (the)
Masque de fer (le) (Decoin), **1447**
Masque de fer (le) (Dwan), **1443**
Masque du démon (le), **641**
Masques, **672**, 760
Masques de cire, *voir* Mystery of the wax museum
Massacre, **1799**
Massacre à la tronçonneuse, 26, 1351, **1603**
Massacre de Fort Apache, *voir* Fort Apache
Massacreurs du Kansas (les), *voir* Stranger wore a gun (the)
Massalitinova, Varvara, 1663
Massard, Yves, 1701
Massari, Lea, 9, 259, 416, 512, 763, 863, 1387, 1620, 1641, 1699, 1871
Massey, Anna, 5, 453, 780
Massey, Raymond, 5, 289, 333, 448, 502, 508, 553, 900, 1027, 1168, 1238, 1259, 1315, 1454, 1509
Massine, Léonide, 104, 1322
Master (the), **623**
Master and commander, **1349**
Mastroianni, Chiara, 814, 1232, 1383, 1694, 1834

Mastroianni, Marcello, 18, 23, 107, 134, 140, 168, 236, 293, 308, 335, 620, 623, 655, 673, 753, 780, 819, 1174, 1238, 1388, 1455, 1467, 1503, 1620, 1622, 1656, 1694, 1737, 1853
Masuda, Toshio, **1213**
Masumura, Yasuzō, **127**, **165**, **445**, **876**, **975**, **1492**
Masur, Richard, 1056
Mata Hari, **19**, 808
Matador, **1110**, 1163
Matarazzo, Heather, 345
Matarazzo, Raffaello, **120**, **217**, **279**, **320**, **335**, **439**, **558**, **777**, **834**, **842**, **1269**, **1454**, **1464**, **1466**
Match point, **136**, 1039, 1465
Maté, Rudolph, **121**, **957**, **1416**
Matelot 512 (le), **1684**
Maternelle (la) (Benoît-Lévy), **1616**
Maternité éternelle, **1830**
Mathé, Édouard, 487, 959, 1645
Mather, Aubrey, 1091, 1259
Matheson, Richard, 570, 684, 693, 741, 1240
Mathis, Milly, 4, 590, 1374, 1450, 1667, 1706, 1708, 1716
Mathot, Léon, 1168
Mathou, Jacques, 1841
Mathusalem, **1866**
Matinee idol (the), *voir* Bessie à Broadway
Matin des magiciens (le), 94, 264, 388, 505, 1023, 1131, 1296, 1665, 1727
Matiouette (la), **289**, 386, 840, 1465
Matrix (the), 758, **1076**, 1261
Matsubara, Chieko, 386
Matsuda, Eiko, 840, 913
Matsuda, Ryūhei, 1298
Matta, Paloma, 1757
Matteo, Drea de, 1878
Mattes, Eva, 549, 792, 908, 1435
Matthau, Walter, 142, 280, 519, 800, 1087, 1154, 1335, 1349, 1635
Matthews, Francis, 100
Mattòli, Mario, **296**, **1705**
Mattotti, Lorenzo, **1789**
Mature, Victor, 218, 299, 336, 429, 452, 495, 679, 1107, 1141, 1571, 1659
Mauban, Maria, 119
Mauch, (frères), 1821
Maudite Aphrodite, *voir* Mighty Aphrodite
Maudits (les), 223, **1379**
Maugham, W. Somerset, 129, 180, 189, 527, 882, 1049, 1266, 1332, 1508
Mauldin, Bill, 550
Maupassant, Guy de, 111, 186, 318, 477, 576, 1045, 1122, 1296, 1531
Maupi, Marcel, 590, 624, 826, 937, 1385, 1408, 1618, 1873
Mauprat, **677**, 1005
Maura, Carmen, 64, 186, 194, 370, 928, 1110, 1374, 1624
Mauriac, François, 361, 827
Maurice, **1365**
Maurier, Claire, 521, 797, 958, 1737
Maurier, Daphne du, 4, 65, 823, 864, 1056
Maurier, George du, 949
Maurier, Gerald du, 710
Maurin, Yves-Marie, 1733
Maurus, Gerda, 252, 517
Maury, Jean-Louis, 120, 1309, 1456
Mauvais chemin (le), *voir* Viaccia (la)
Mauvais coups (les), 718, **895**
Mauvaise éducation (la), **680**, 1108, 1339
Mauvaise graine, **1408**
Maverick, **836**
Max, Edwin, 115, 1616
Max et les ferrailleurs, **48**, 763, 1592
Maxey, Paul, 429
Maximilienne, 574, 598, 629, 1007, 1306, 1618
Maxudian, Max, 247, 1147
Maxwell, Lois, 195, 255, 778, 1199, 1222, 1223, 1569, 1728
May, Elaine, **770**, 1842
May, Hans, 740
May, Joe, **962**
May, Mathilda, 911
Maya, Adele, 1802
Mayehoff, Eddie, 328
Mayer, Louis B., 156, 1240, 1711, 1715
Mayerling, **480**
Mayniel, Juliette, 138, 711, 1520, 1590
Mayo, Alfredo, 1193, 1692
Mayo, Archie, **511**, **828**, **1667**
Mayo, Virginia, 237, 733, 823, 825, 895, 912, 1517, 1619, 1723
Mayor, Antoine, 246, 1736
Mayor of Hell (the), **511**, 1546
Maysles (frères), **439**, **1524**
Mazière, Francis, 1296

Mazurki, Mike, 37, 141, 222, 377, 645, 747, 1125, 1141
Mazursky, Paul, **834**, **1074**, **1650**
Mazzinghi, Bernard, 1172
Meacham, Anne, 1238
Mean streets, **104**
Meaning of life (the), *voir* Monty Python : le sens de la vie
Means, Russell, 1437
Meantime, **366**
Meat, **1696**
Mécanique quantique, 226, 475, 1475
Mécano de la "General" (le), **585**
Méchard, Anne, 1088
Médée, **1425**, 1681
Medeiros, Inês de, 1627
Medeiros, Maria de, 714, 1173, 1383
Medico della Mutua (il), **750**
Medin, Harriet, 107, 668, 1249, 1559
Medina, Patricia, 218, 981
Medřická, Dana, 894
Medvedkine, Alexandre, 316, **630**, 925
Meek, Donald, 477, 554, 850, 1456, 1660
Meeker, Ralph, 34, 720, 1089, 1090, 1108, 1138, 1302, 1308, 1461
Meerson, Lazare, 1191
Meet John Doe, **229**, 1433
Meet me in Saint Louis, 28, **420**
Mégère apprivoisée (la), **1407**
Mehrez, Ahmed, 894, 1124
Mehta, Zubin, 508
Meighan, Thomas, 74, 434, 1505
Meilleure façon de marcher (la), **588**
Meilleure part (la), **1293**, 1708
Meillon, John, 1463
Meinrad, Josef, 1636
Mein liebster Feind, **792**
Meirelles, Fernando, **546**, **1033**
Meisner, Sanford, 770
Melamed, Fred, 475
Melancholia, **437**
Melato, Mariangela, 1362
Melchior, Georges, 1031, 1111
Méliès, Georges, 360, 517
Mélinand, Monique, 79, 308, 802, 1401, 1469, 1604, 1694, 1748
Melki, Claude, 313, 430, 953, 1413
Melki, Gilbert, 1172
Mélo, **232**, 1307
Mélodie en sous-sol, **289**, 480
Mélodie pour un tueur, *voir* Fingers
Melville, Herman, 715, 846, 1440, 1547
Melville, Jean-Pierre, **78**, 149, **184**, 226, **506**, **600**, **653**, **698**, **732**, **1021**, **1229**, 1309, **1352**, **1422**, **1477**, **1566**, 1744
Melvin, Murray, 403, 961, 1393
Memento, 80, **326**, 873
Mémoire (la), 1124, **1214**
Mémoires de nos pères, *voir* Flags of our fathers
Memories of murder, **372**
Memorīzu, **710**
Men (the), **1422**
Men in war, **1488**
Menace dans la nuit, *voir* He ran all the way
Menaces, 274, **1380**
Ménagerie de verre (la), 646, **1752**
Menchikov, Oleg, 106, 175, 1371
Mendelssohn Bartholdy, Felix, 832
Mendes, Eva, 1260
Mendes, Saul, **215**, **309**, **534**, **1516**, **1782**
Mendonça, Kleber, **1719**
Mendoza, Víctor Manuel, 128, 158, 222, 625, 1493
Menez, Bernard, 370, 599, 790, 1114, 1253, 1352, 1693
Menjou, Adolphe, 122, 433, 511, 773, 1052, 1138, 1182, 1218, 1241, 1334, 1407, 1433, 1649
Ménochet, Denis, 1262, 1831
Menschen am Sonntag, 558, **1330**
Mensonge d'une mère (le), *voir* Catene
Mensonges d'État, *voir* Body of lies
Menzel, Jiří, **95**, **203**, **276**, **536**, 607, **743**, **868**, 894, 1071, **1323**, **1423**, **1491**
Menzies, William Cameron, 169, 871, **1454**
Méphisto, 82, 586, 607, **701**
Mépris (le), **950**, 1744
Mer cruelle (la), *voir* Cruel sea (the)
Mercader, María, 340, 344, 1747
Mercenaire de minuit (le), *voir* Invitation to a gunfighter
Mercenaires de l'espace (les), *voir* Battle beyond the stars
Mercer, Johnny, 808, 1593
Merchant, Ismail, 1324
Merchant, Vivien, 5, 484, 841
Merci la vie, **1676**

Merci Patron, **613**
Merci pour le chocolat, 382, **464**
Mercier, Michèle, 506, 1565
Mercouri, Melina, 1185, 1188, 1773
Mercure, Monique, 1600
Merdier (le), *voir* Go tell the Spartans
Mère (la) (Naruse), *voir* Okaasan
Mère (la) (Poudovkine), **1160**
Mère et fils, **931**
Mère Jeanne des Anges, 1393, **1396**
Mère Teresa, 55, 1764
Meredith, Burgess, 313, 355, 606, 662, 689, 1366, 1636
Merhar, Stanislas, 507, 669, 1820, 1877
Meriko, Maria, 116, 1283, 1455, 1871
Méril, Macha, 441, 540, 997, 1175, 1314, 1515, 1666, 1668, 1681, 1683, 1686
Mérimée, Prosper, 580
Merkel, Una, 442, 1099, 1177, 1268, 1271, 1294, 1355
Merlant, Noémie, 1767, 1770
Merlini, Marisa, 1313
Merlo, Ismael, 1193
Merlo maschio (il), **750**
Merlusse, **1391**
Merman, Ethel, 360, 702, 1665
Merrick, Ian, **383**
Merrill, Dina, 782
Merrill, Gary, 36, 556, 588, 1001
Merrill's marauders, **1345**, 1348
Merry, Arlette, 1823
Merry-go-round, **1715**
Merry widow (the) (Lubistch), **865**, 1271
Merry widow (the) (Stroheim), 977, **1378**
Merveilleuse histoire de Mandy (la), *voir* Mandy
Mes chers amis, *voir* Amici miei
Mes universités, **1663**
Mes voisins les Yamada, **582**, 1786
Mesguich, Daniel, 951, 1483
Meshi, **1481**
Mesquida, Roxane, 961
Mesrine, **191**, 300
Messa è finita (la), **504**, 1468
Messager (le), *voir* Go-between (the)
Messaline, **1884**
Messemer, Hannes, 294, 1527
Mestral, Armand, 887
Mészáros, Márta, **95**, **701**, **1787**, **1818**
Metello, 209, 842, 1119, **1870**
Météore de la nuit (le), *voir* It came from outer space
Métier des armes (le), **1401**
Métitz, Michèle, 1628
Metropolis, 184, 253, 257, 308, **1011**
Metz, Janus, **1280**
Meunier, Raymond, 22
Meurisse, Paul, 561, 578, 736, 1193, 1352, 1422, 1733, 1756, 1864
Meurs un autre jour, *voir* Die another day
Meurtre, *voir* Murder
Meurtre à Montmartre, *voir* Reproduction interdite
Meurtre à Yoshiwara, **1567**
Meurtre au soleil, *voir* Evil under the sun
Meurtre d'un bookmaker chinois, **169**, 943
Meurtre dans un jardin anglais, *voir* Draughtsman's contract (the)
Meurtre mystérieux à Manhattan, *voir* Manhattan murder mystery
Meurtre par décret, *voir* Murder by decree
Meurtre par procuration, *voir* Nightmare (Francis)
Meurtres ?, **225**, 236, 827, 844
Meurtrière diabolique (la), *voir* Straight-jacket
Meury, Anne-Laure, 336
Meyer, Emile, 300, 495, 541, 1314, 1339
Meyer, Joannes, 1149
Meylan, Gérard, 1658
Meyrink, Gustav, 546
Mézières, Myriam, 892, 1278, 1707
Mezzogiorno, Vittorio, 842, 942
MGM, 156, 174, 404, 420, 431, 489, 605, 612, 706, 792, 810, 865, 901, 1012, 1240, 1313, 1403, 1415, 1418, 1711, 1715, 1725, 1753, 1759, 1806
Miagkov, Andreï, 640
Miao, Tien, 427, 1476
Michael, **141**, 630
Michael Collins, **1839**
Micheaux, Oscar, **161**
Michel, Dominique, 76, 951
Michel, Gaston, 959
Michel, Marc, 22, 115, 252
Michelet, Michel, 404
Michell, Keith, 1185
Michi, Maria, 504, 579, 1084, 1174, 1249
Mickey one, **1637**
Micki et Maude, **1266**

Midareru, **666**, 1883
Midi, gare centrale, *voir* Union station
Midnight, **795**
Midnight cowboy, *voir* Macadam cowboy
Midnight in Paris, **1465**, 1591
Midnight in the garden, **1593**
Midnight Mary, **1355**
Midori, Mako, 876
Midsommar, **364**, 1760, 1819
Mifune, Toshirō, 93, 174, 451, 503, 507, 527, 533, 720, 765, 813, 971, 1033, 1120, 1134, 1208, 1221, 1426, 1588, 1594, 1597, 1617, 1666, 1846
Migenes, Julia, 1711
Mighty Aphrodite, **828**
Mihaileanu, Radu, **121**, **239**, **817**
Mihaita, George, 409
Mihalesco, Alexandre, 1825
Mihashi, Tatsuya, 356, 663, 1857
Miike, Takashi, **1841**
Mikaël, Ludmila, 1811
Mikey and Nicky, **770**
Mikhalkov, Nikita, **24**, **106**, **134**, **167**, 215, 381, **549**, 640, **668**, 893, **920**, **934**, **977**, 1156, **1165**, 1298, **1371**, **1486**
Mikhoels, Solomon, 811
Miki, Satoshi, **1786**
Mikkelsen, Mads, 622, 969, 1475
Miklos, Paulo, 296
Mikuni, Rentarō, 491, 776, 823, 999, 1025, 1144, 1655, 1815, 1858
Mildred Pierce, **585**, 995, 1711
Miles, Bernard, 8, 363, 885
Miles, Sarah, 455, 606, 911, 939
Miles, Sylvia, 67, 735
Miles, Vera, 44, 510, 1036, 1089, 1220, 1282, 1591, 1800
Milestone, Lewis, **262**, **714**, **853**, **1332**, 1739, **1838**
Milhaud, Darius, 1098
Milián, Tomás, 107, 703, 771, 1300, 1312
Milius, John, 561, 1305, 1722, **1840**
Millais, Hugh, 1786
Millais, John Everett, 77
Milland, Ray, 35, 50, 234, **270**, 344, 363, 543, 547, **700**, 868, 1065, 1238, 1256, 1457, 1491, 1577, 1591, 1664, **1773**, 1838
Mille et une nuits (les), **1253**
1860, **725**
1917, **1782**
1941, **507**, 868, 1197
1984, 1728, **1809**
Millenium, **1879**
Millénium : les hommes..., *voir* Girl with the dragon tatoo (the)
Millenium mambo, **480**
Miller, Ann, 40, 511, 1348, 1416
Miller, Arthur, 1112
Miller, Bennett, **654**
Miller, Bruce, **219**, **651**, **1864**, **1879**
Miller, Carl, 1182
Miller, Claude, **175**, **411**, **588**, **675**, 689, **997**, **1044**, **1809**
Miller, David, **800**
Miller, Dick, 176, 843, 1225, 1311, 1351, 1515
Miller, Frank, 277, 752, 1219
Miller, George, **850**, **1714**
Miller, Henry, 1052
Miller, Jason, 1216
Miller, Johnny Lee, 356, 767, 862
Miller, Mandy, 134, 154
Miller, Marvin, 29
Miller, Patsy Ruth, 1327
Miller, Penelope Ann, 1214
Miller's crossing, **1738**
Millet, Christiane, 664
Milliardaire pour un jour, *voir* Pocketful of miracles
Million (le), 107, **841**
Million dollar baby, **192**, 411, 433
Million dollar legs, *voir* Folies olympiques
Millot, Charles, 41
Mills, John, 267, 368, 455, 571, 618, 760, 885, 1242, 1561
Mills, Juliet, 505
Mills, Juliette, 470
Mills, Mort, 1036, 1557
Milo, Sandra, 18, 284, 294, 1067, 1198, 1290
Milou en mai, **1317**
Milovanoff, Sandra, 581
Mimasu, Ako, 877
Mimieux, Yvette, 412, 991, 1592
Mimino, **865**
Minamida, Yōko, 611
Minciotti, Esther, 1242, 1266
Mind reader (the), **1521**
Mineo, Sal, 538, 645, 1810

Miner, Jan, 906
Mines de rien, **878**
Mines du roi Salomon (les) (Bennett & Marton), 738, **1292**
Mines du roi Salomon (les) (Stevenson), **738**, 1292
Ming, Miss, 205, 754
Mingand, Pierre, 858, 1408
Minghella, Anthony, **591**, **713**
Minghella, Max, 1879
Mingus, Charles, 439
Ministry of fear, **1065**
Minne, l'ingénue libertine, **741**, 1405
Minnelli, Liza, 1140
Minnelli, Vincente, **52**, **71**, **140**, **174**, **194**, **212**, **264**, **412**, **420**, **615**, **645**, **782**, **793**, **810**, **832**, 932, **1176**, **1250**, **1290**, **1326**, **1329**, **1383**, **1390**, 1405, **1469**
Minnie and Moskowicz, 545, 647, **897**
Minotis, Alexis, 756
Minuit à Paris, *voir* Midnight in Paris
Minuit dans le jardin, *voir* Midnight in the garden
Minuit... Quai de Bercy, **1434**
Mio figlio professore, **924**
Miou-Miou, 121, 175, 235, 430, 669, 768, 782, 1317, 1485, 1707
Miquel, Joëlle, 1532
Miquette et sa mère, **1548**
Mira, Brigitte, 1087, 1338, 1506, 1515, 1642, 1683
Miracle à l'italienne, **301**
Miracle à Milan, **37**
Miracle au village, *voir* Miracle of Morgan Creek (the)
Miracle des loups (le) (Bernard), **499**, 1441
Miracle des loups (le) (Hunebelle), **1441**
Miracle en Alabama, *voir* Miracle worker (the)
Miracle of Morgan Creek (the), 1066, **1211**, 1248, 1363
Miracle worker (the), 154, **859**
Miraculé (le), **246**, 274, 707
Mirage de la vie, *voir* Imitation of life (Sirk)
Miranda, Isa, 11, 26, 390, 508, 1075, 1132, 1261, 1397, 1581
Mirande, Yves, **13**, **703**, **727**, 1380, **1432**, **1631**
Mirbeau, Octave, 157, 689, 1225
Miroir (le), 12, **820**, 860, 1227
Miroir à deux faces (le), **201**, 1670
Miroir aux alouettes (le), **1195**
Miroslava, 473, 541
Mirren, Helen, 49, 216, 1020, 1073, 1319, 1640, 1729
Mischka, **938**
Mise à mort du cerf sacré, **761**
Misérables (les) (Bernard), 1078, **1562**
Misérables (les) (Bluwal), **883**
Misérables (les) (Freda), **1078**
Misfits (the), 346, **1112**
Mishima, Yukio, 302, 918
Misraki, Paul, 389
Miss Mend, **259**
Miss Peregrine's home for peculiar children, **1135**
Miss Pinkerton, **1483**
Missile, **728**
Mission du commandant Lex (la), *voir* Springfield rifle
Mississippi, **765**
Missouri breaks (the), **98**, 162, 1245
Mister Cory, **755**
Mister Ed, 1703
Mister 880, **179**
Mister Freedom, **1190**
Mister Moto, **485**, **1103**
Mister Roberts, **1815**
Mistons (les), **332**, 1628
Mitchell, Cameron, 244, 1493, 1623
Mitchell, Eddy, 477, 1374, 1441, 1492
Mitchell, Millard, 31, 34, 36, 179, 515, 626, 934, 1585
Mitchell, Thomas, 109, 181, 330, 344, 399, 445, 476, 477, 648, 828, 851, 988, 1094, 1287, 1333, 1348, 1447, 1474
Mitchell, Yvonne, 363, 1377, 1421
Mitchum, Robert, 90, 177, 227, 264, 266, 313, 314, 400, 455, 625, 637, 645, 677, 709, 875, 924, 1060, 1168, 1248, 1319, 1403, 1563, 1576, 1651, 1721, 1733, 1830
Mito, Mitsuko, 884, 1045, 1520
Mitra, Subrata, 153, 1034, 1459, 1743
Mitrani, Michel, **613**, **1472**
Mitrevski, Darko, **1541**
Mitsui, Kōji, 515, 527, 672, 702, 1047, 1074, 1429, 1687

Mitterand, Frédéric, 1185
Miura, Mitsuko, 1813, 1845
Miura, Tomokazu, 1786
Mix, Tom, 1101
Miyaguchi, Seiji, 685, 888, 930, 1047, 1208, 1389, 1492, 1597, 1726
Miyake, Kuniko, 1357, 1497
Miyazaki, Aoi, 489, 1354
Miyazaki, Hayao, **56**, **125**, **240**, **355**, **435**, 577, 649, **729**, 770, **818**, **822**, 940, **1000**, **1149**, **1294**
Miyazawa, Kenji, 13, 1695
Miyoshi, Eiko, 661, 916, 1594, 1814, 1846, 1882
Mizoguchi, Kenji, **16**, **57**, **77**, **131**, **186**, **295**, **302**, **317**, **448**, **561**, **604**, **610**, **611**, 679, **877**, **879**, **884**, 930, 1034, **1045**, **1143**, **1173**, **1236**, **1260**, **1490**, **1497**, 1769, **1795**, 1858
Mizukubo, Sumiko, 515, 717
Mizuno, Kumi, 642
Mizutani, Yaeko, 1567
Mkrtchyan, Mher, 865
Mnich, Geneviève, 1207, 1219
Mnouchkine, Ariane, **650**
Moati, Serge, **361**, 1820
Mob (the), **1525**
Moby Dick, **846**, 1656
Mockery, **286**
Mocky, Jean-Pierre, **21**, **152**, **155**, **225**, **246**, **258**, **274**, **316**, **352**, **359**, **370**, **406**, **408**, **520**, 578, **647**, **669**, **686**, 707, **731**, **880**, **908**, **909**, **968**, 1009, **1054**, 1146, 1171, **1211**, **1247**, **1254**, **1276**, **1278**, 1361, 1384, **1441**, **1492**, **1520**, **1531**, **1534**, **1536**, **1648**, **1736**, **1831**, **1858**, **1859**
Moctezuma, Carlos López, 222
Model, **916**
Model shop, 252, **1494**, 1692, 1727
Moderato cantabile, **1310**
Modern times, *voir* Temps modernes (les)
Modernes (les), **1608**
Modiano, Patrick, 1731
Modot, Gaston, 30, 107, 499, 629, 703, 725, 734, 1013, 1017, 1034, 1226, 1293, 1306, 1344, 1409, 1493, 1577, 1767
Modugno, Domenico, 632, 1261, 1444
Moe no suzaku, **810**
Mœbius, 1091, 1477, 1778
Moeschke, Edmund, 1152
Moffat, Donald, 594, 856
Mogambo, **1378**
Moguy, Léonide, **68**, **598**, **1471**
Mohieddin, Mohsen, 716, 1124, 1778
Moi, Claude empereur, *voir* I, Claudius
Moi, Daniel Blake, **1881**
Moi, Grand-mère, Iliko et Illarion, **1550**
Moi, Pierre Rivière, **712**, 797
Moi qui ai servi le roi d'Angleterre, **1423**
Moi, un Noir, **130**
Moineaux (les), *voir* Sparrows
Moineau (le), **313**
Moissons du Ciel (les), *voir* Days of heaven
Mōjū, *voir* Bête aveugle (la)
Molander, Gustaf, **319**, **1669**, **1850**
Molière, Jean-Baptiste, 135, 556, 657, 731, 1332
Molière, **650**
Molina, Alfred, 751, 836
Molina, Angela, 52, 1077, 1473
Molinaro, Édouard, **543**, **1072**, **1737**, **1748**
Moll, Dominik, **452**, **1798**, **1807**, **1831**
Moll, Georgia, 950, 1145
Mollenard, **1062**, 1098
Mollo, Andrew, **187**
Molly Maguires (the), **1620**
Molnár, Ferenc, 539, 1306, 1672
Moloch, **108**, 388, 837, 923, 1106, 1384
Môme (la), 483, 812, **1470**
Momie (la), *voir* Mummy (the)
Mommy, **1279**
Mommy dearest, **1711**
Momo, Alessandro, 1016, 1731
Momoi, Kaori, 1059
Mon ami Ivan Lapchine, 243, 639, 861, 1012, **1747**
Mon chemin, **894**
Mon cher petit village, **536**, 1323, 1491, 1525
Mon chien, **1735**
Mon Dieu, comment suis-je tombée aussi bas ?, **312**
Mon île, Fårö, **145**, 224, 385, 469, 1085, 1251, 1518, 1528
Mon mari et sa fiancée, *voir* Smart woman
Mon nom est Personne, **251**
Mon oncle, **21**, 35, 323, 414, 690, 1067, 1332, 1626, 1792

Mon oncle Antoine, **1537**
Mon oncle Benjamin, **543**
Mon père avait raison, 125, **1646**
Mon petit poussin chéri, *voir* My little chickadee
Mon vingtième siècle, **1541**
Mon voisin Totoro, 274, 729, **1149**
Monaghan, Laurence de, 103, 1646
Monde d'Apu (le), *voir* Apur sansar
Monde de Suzie Wong (le), *voir* World of Suzie Wong (the)
Monde lui appartient (le), *voir* World in his arms (the)
Monde ne suffit pas (le), *voir* World is not enough (the)
Monde perdu (le), *voir* Lost world (the)
Monde selon Garp (le), **525**, 547, 1734
Monde sur le fil (le), *voir* Welt am Draht
Mondrian, Piet, 1116
Mondwest, *voir* Westworld
Mondy, Pierre, 595, 1804
Monfort, Sylvia, 1672
Monicelli, Mario, **216**, **589**, **605**, **792**, **911**, **1430**, **1440**, **1516**, **1622**, **1720**, **1737**
Monkey business (Hawks), *voir* Chérie, je me sens rajeunir
Monkey business (Marx), **876**
Monnaie de singe, *voir* Monkey business (Marx)
Monnet, Jacques, 1066
Monnier, Jackie, 1043
Monod, Jacques, 424, 671
Monogram (studio), 160, 1511
Monot, Jacques, 1748
Monroe, Marilyn, 40, 139, 471, 588, 775, 892, 1054, 1112, 1319, 1337, 1414, 1673, 1712, 1717
Monsarrat, Nicholas, 1327
Monseigneur, **1709**
Monsieur Arkadin, 927, **981**, 1107, 1292
Monsieur Fabre, **864**
Monsieur Hire, 151, **1630**
Monsieur Jadis, **1833**
Monsieur Klein, **490**
Monsieur Max, *voir* Signor Max (il)
Monsieur Merci, *voir* Arigatō-san
Monsieur Ripois, **1442**
Monsieur Smith agent secret, *voir* Pimpernel Smith
Monsieur Verdoux, 413, **608**, 1527, 1781
Monsieur Vincent, **378**
Monstre vient de la mer (le), *voir* It came from beneath the sea
Monstres (les), **878**
Monstres invisibles, *voir* Fiend without a face
Montéhus, 950
Mont Fuji et la lance ensanglantée (le), **1461**
Montagnani, Renzo, 1512
Montagnards sont là (les), **722**
Montagne sacrée (Fanck), *voir* Heilige Berg (der)
Montalban, Ricardo, 645, 779, 1620
Montalembert, Thibault de, 15, 538
Montaña sagrada (la), 608, **1023**, 1436, 1727
Montand, Yves, 96, 353, 618, 656, 815, 976, 1053, 1217, 1552, 1594, 1707, 1805, 1848
Montanelli, Indro, 294
Monte Carlo, 1271, **1504**
Monte Cristo, **734**, 1007
Monte là-dessus , *voir* Safety last
Montée au ciel (la), *voir* Subida al cielo
Monteiro, João César, **286**, **315**, **348**, **515**, **714**, **907**, **1275**, **1354**
Montenegro, Fernanda, 585, 968
Montero, Germaine, 727, 1442, 1447
Monterrey, Mercedes, 834
Montesano, Enrico, 1520
Montez, Maria, 694, 1709
Montgomery, Douglass, 631, 1128, 1435
Montgomery, Robert, **867**, 1087, 1099, 1210, 1496, **1629**
Montherlant, Henry de, 45
Montiel, Sara, 680, 1108, 1339
Montorgueil, Bernard, 1780
Montreur d'ombres (le), *voir* Schatten
Monty Python, 7, 199, 268, 616, 630, 976, 1097, 1555, 1728, 1795
Monty Python and the Holy Grail, **1097**, 1319, 1555
Monty Python : la vie de Brian, **630**
Monty Python : le sens de la vie, **7**
Monument Valley, 172, 230, 477, 510, 645, 667, 895, 938, 1139, 1571
Moon, So-ri, 1772, 1779
Moon and sixpence (the), 189, **527**, 1122
Moon over Parador, 249, **1074**
Moonfleet, *voir* Contrebandiers de Moonfleet (les)

Moonraker, 835, **1079**
Moonrise kingdom, **709**
Moontide, **828**
Moore, Coleen, 380
Moore, David, **1397**
Moore, Dennie, 1311
Moore, Dickie, 172, 828, 949, 1202, 1576
Moore, Dudley, 1212, 1266, 1631
Moore, Gar, 964, 1249
Moore, Juanita, 676
Moore, Julianne, 108, 305, 506, 1063, 1086, 1283, 1302, 1431, 1716
Moore, Matt, 1268
Moore, Michael, 613
Moore, Roger, 155, 255, 437, 604, 835, 981, 1079, 1222, 1426
Moore, Victor, 1333
Moorehead, Agnes, 118, 149, 330, 472, 539, 551, 606, 648, 706, 781, 901, 1293, 1414, 1419, 1423, 1468, 1526, 1689, 1758
Morace, Alessandro, 956
Moran, Dolores, 953, 1339
Morand, Paul, 406
Morante, Elsa, 1080
Morante, Laura, 36, 541, 907
Moravia, Alberto, 777, 838, 950, 1387
Morcsányi,Géza, 1602
Mordioukova, Nonna, 549
More, **335**
More the merrier (the), **898**
Moreau, Gustave, 382
Moreau, Jeanne, 157, 225, 235, 246, 367, 382, 410, 441, 458, 490, 500, 522, 554, 559, 579, 610, 655, 736, 784, 1185, 1196, 1206, 1310, 1493, 1793, 1797
Moreau, Yolande, 205, **675**, 754, 1374, 1666
Morel, François, 370, 1172, 1374
Morel, Gaël, 1226
Morel, Jacques, 91
Moreland, Mantan, 1511
Morell, André, 403, 824, 889, 965, 1223, 1508
Morelli, Rina, 85, 168, 411, 751, 842, 1030
Moreno, Antonio, 379
Moreno, Darío, 1301, 1594
Moreno, Marguerite, 54, 236, 659, 727, 771, 1272, 1450, 1489, 1562, 1667, 1744
Moreno, Rita, 1017
Moretti, Michèle, 1126, 1226
Moretti, Nanni, **36**, 465, **504**, **1468**, **1680**
Morgan, Frank, 254, 866, 901, 1250, 1314
Morgan, Harry, 50, 126, 402, 565, 810
Morgan, Michèle, 2, 42, 137, 201, 222, 411, 774, 1053, 1077, 1187, 1309, 1432, 1797, 1873
Morgan, Ralph, 380
Morgan, 75, **687**
Morgenstern, Maia, 693
Mori, Kakuo, 448
Mori, Masayuki, 93, 610, 663, 1045, 1113, 1173, 1208, 1566, 1594, 1617, 1769, 1813, 1814, 1830, 1849, 1882
Mori, Paola, 981
Mori, Toshia, 1169
Moriarty, Cathy, 1343
Moriarty, Michael, 1056, 1199
Morier-Genoud, Philippe, 49, 450, 1029, 1321
Morimoto, Kōji, **710**
Morin, Edgar, **1472**
Morin, Maripier, 1361
Moriss, Frédéric, 487
Morita, Hiroyuki, **673**
Moritzen, Hennings, 639
Morlay, Gaby, 13, 111, 112, 150, 236, 292, 727, 1103, 1179, 1380, 1385, 1405, 1826
Morley, Karen, 164, 422
Morley, Robert, 243, 257, 443, 1188, 1355, 1639, 1733, 1869
Mornas, Pierre-Olivier, 962
Morning glory, **1407**
Moro, Aldo, 293
Morocco, **1052**
Morricone, Ennio, 251, 260, 281, 484, 492, 514, 638, 703, 830, 1071, 1174, 1309, 1353, 1402, 1425, 1581, 1620, 1699, 1870
Morris, Chester, 1099, 1496
Morris, Mary, 1435
Morrison, Bill, **970**
Morrissey, David, 1379
Morrissey, Paul, **748**
Morrow, Jeff, 542, 1653
Morse, David, 646, 1600
Morse, Robert, 1765
Mort à l'arrivée, *voir* D.O.A
Mort à Venise, **110**, 796, 1861

Mort aux trousses (la), 159, 208, 395, 496, 547, 595, 625, **993**
Mort d'un bûcheron (la), **765**
Mort d'un cycliste, **342**
Mort de Belle (la), **1748**
Mort de Staline (la), *voir* Death of Stalin (the)
Mort en ce jardin (la), **1299**
Mort en direct (la), **1538**
Mort en fraude, **1088**
Mort en fuite (le), **1136**
Mort n'était pas au rendez-vous (la), *voir* Conflict
Mort prend des vacances (la), *voir* Death takes a holiday
Mort qui marche (le), *voir* Walking dead (the)
Mort sur le Nil, *voir* Death on the Nile
Mortal storm (the), 254, 631, **866**, 1415
Morte vivante (la), **1820**
Mortelle influence, *voir* Bad influence
Mortelle randonnée, **997**
Mortensen, Viggo, 347, 1105, 1330
Morton, Joe, 1115
Morton, Samantha, 1685
Morts suspectes, *voir* Coma (Crichton)
Morts-vivants (les), *voir* White zombie
Mosaffa, Ali, 337
Moschin, Gastone, 284, 461, 462, 605, 777, 1451, 1512
Moscovitch, Maurice, 109, 806, 1333
Mosjoukine, Ivan, 60, 784, 1772, 1806
Mosquito coast (the), 1073, **1640**
Moss, Arnold, 779
Moss, Carrie-Ann, 326, 1076
Moss, Elisabeth, 219, 651, 1765, 1864, 1879
Moss, Jack, 551
Moss rose, **218**
Most dangerous game (the), *voir* Chasses du comte Zaroff (les)
Mostel, Zero, 425, 1402, 1552, 1802
Mother India, **1376**
Motoki, Masahiro, 786
Mottet, Alain, 883, 1757
Motyl, Vladimir, **1409**
Mouchard (le), **1705**
Mouche (la), *voir* Fly (the) (Cron enberg)
Mouche noire (la), *voir* Fly (the) (Neumann)
Mouchet, Catherine, 672, 1247
Mouchette, **798**, 884
Mouglalis, Anne, 464, 560
Moulder-Brown, John, 479, 539, 1136
Moulin, Charles, 1385, 1618
Moulin du Pô (le), **1275**
Moulin-Rouge, **628**, 1329, 1475
Moullet, Luc, **70**, **313**, **430**, **659**, **1523**, **1530**
Mouloudji, Marcel, 99, 179, 262, 674, 720, 1009, 1267
Mountains of the Moon, **615**
Mouriès, Auguste, 590
Mourir peut attendre, *voir* No time to die
Mouse that roared (the), **1391**
Mouskouri, Nana, 1260
Moussorgsky, Modeste, 617
Moustaki, Georges, 365, 686
Mouton enragé (le), **592**
Movin, Lisbeth, 455
Mowbray, Alan, 24, 280, 282, 299, 326, 336, 404, 631, 1298, 1336, 1543, 1571
Moynot, Bruno, 733, 1717
Mozart, Wolfgang Amadeus, 38, 60, 536, 1371, 1373, 1582, 1817
M15 demande protection, *voir* Deadly affair (the)
Mr. Deeds goes to town, 1291, **1338**
Mr. Sardonicus, **1180**
Mr. Skeffington, **635**
Mr. Smith goes to Washington, **648**, 1338
Mr. Turner, **887**
Mr. Wu, **905**
Mrs. Parker and the vicious circle, **1762**
Mud, *voir* Sur les rives du Mississippi
Müde Tod (der), *voir* Trois lumières (les)
Mühe, Ulrich, 178
Mukerji, Rani, 762
Mukherjee, Madhavi, 906, 1034, 1359
Mukherjee, Shaileen, 1034
Mulan, **723**
Mulcahy, Russell, **113**
Mule, Marcel, 1517
Mule (the), **411**
Mulholland Drive, **40**, 162, 498, 700, 1348, 1470, 1480
Mulkey, Chris, 1051
Mullen, Barbara, 1398
Müller, Ray, **1695**
Muller, Paul, 722
Muller, Paul, 406, 1278
Müller-Stahl, Armin, 153, 156, 877, 1330
Mulligan, Carey, 182, 1133, 1472

Mulligan, Richard, 19, 138, 1266, 1401
Mulligan, Robert, **508**, **817**, **933**, **1365**, **1520**, **1654**, **1671**
Multi-handicapped, 728, **919**
Mummy (the), **1046**
Munch, Edvard, 367, 500, 526, 1190, 1297, 1337
Münchhausen, **859**, 1795
Mundin, Herbert, 453
Mungiu, Cristian, **1368**, **1651**
Muni, 64, 157, 611, 704, 1314
Muni, Paul, 422, 444, 761, 1372
Munk, Andrzej, **1134**
Muñoz, Amparo, 1691
Munshin, Jules, 1348
Munson, Ona, 476, 1141
Muppet show (the), 1626
Mur des ténèbres (le), *voir* High wall
Mur du son (le), *voir* Sound barrier (the)
Mur invisible (le), *voir* Gentleman's agreement
Mur murs, 466, **548**, 880
Murakami, Jimmy, **1793**
Murat, Jean, 290, 458, 1191, 1450
Murata, Chieko, 1845
Murder, 252, **918**, 1610
Murder by contract, **1118**
Murder by decree, **1115**
Murder, my sweet, **1125**
Murder on the Orient-Express, **1132**
Murders of the black museum, *voir* Crimes au musée des horreurs
Murders in the rue Morgue, *voir* Double assassinat
Murger, Henry, 879, 1190
Murgia, Tiberio, 1388, 1440, 1737
Muriel, 656, 1148, 1201, 1224, 1307, **1724**
Murillo, Christine, 879
Murnau, F. W, 169
Murnau, F. W., **159**, **163**, 319, 320, **350**, **593**, **657**, **837**, **1058**, **1364**, **1417**, **1844**, **1847**
Murphy, Audie, 550, 1145, 1369, 1570
Murphy, Cillian, 148, 812, 886, 1784, 1866
Murphy, Dudley, **681**
Murphy, Mary, 1773
Murphy, Michael, 152, 233, 248, 264, 397, 575, 756, 849, 1315, 1802
Murray, Bill, 385, 709, 857, 1118, 1184, 1191, 1586, 1688, 1690, 1792
Murray, Don, 355, 952
Murray, James, 58
Murray, Mae, 1378
Musante, Tony, 689, 691, 1121, 1302
Muscat, Angelo, 651, 1629
Music lovers (the), **297**
Musica (la), **329**
Musiciens de Gion (les), **57**
Musidora, 94, 487, 603, 717, 959, 1222, 1645
Musil, Robert, 804
Musset, Alfred de, 1288, 1817
Musson, Bernard, 157, 611, 1314
Musuraca, Nicholas, 19, 1576
Muti, Ornella, 10, 349, 1172, 1516
Mutiny on the Bounty (Lloyd), **605**, 827, 1838
Mutiny on the Bounty (Milestone), **1838**
Muyl, Philippe, **1175**
My beautiful laundrette, **1650**
My darling Clementine, 650, 1250, 1298, 1422, **1571**, 1586
My dinner with Andre, **766**, 966, 1086
My fair lady, 257, **1345**, 1667
My favorite brunette, **159**, 993
My learned friend, **1851**
My little chickadee, **1226**
My man Godfrey, 419, **1336**
My name is Julia Ross, **60**
My own private Idaho, **1417**
My sister Eileen, **1447**
My son John, **1028**
My Winnipeg, **36**, 1776
Myers, Bruce, 911, 1108
Myers, Mike, 341, 742, 1438
Myers, Peter, 615
Mylong, John, 637
Mystère de la plage perdue (le), **1620**
Mystère Andromède (le), *voir* Andromeda strain (the)
Mystère des douze chaises (le), *voir* Twelve chairs (the)
Mystère Picasso (le), **1399**
Mystère von Bülow (le), **1610**
Mystères d'une âme (les), **745**, 1024
Mystères de Paris (les), **1115**
Mystérieux docteur Korvo (le), *voir* Whirlpool
Mysterious Dr. Clitterhouse (the), **1405**
Mysterious island, **556**
Mysterious lady (the), **1508**

Mystery of the wax museum, **70**, 365, 457, 1225, 1486
Mystery train, **871**
Mystic river, **1035**

Na, Hong-jin, **1312**
Naber, Gijs, 1790
Nabokov, Vladimir, 207, 240
Naceri, Samy, 1448
Nada, **1362**
Nadeau, Claire, 1109, 1848
Nagano, Hiroyuki, 700
Nagareru, *voir* Au gré du courant
Nagaya, 527, 685, 698, 1163
Nagayama, Eita, 1797
Nagel, Conrad, 1508
Nains aussi ont commencé petits (les), **1821**
Naïs, **1635**
Naish, J. Carroll, 340, 430, 558, 584, 667, 706, 892, 1035, 1107, 1221, 1256, 1679, 1729
Naissance d'une nation, *voir* Birth of a nation (the)
Nakache, Olivier, **713**, **1452**, **1601**, **1801**
Nakadai, Tatsuya, 174, 393, 635, 685, 813, 823, 888, 896, 971, 1047, 1048, 1113, 1221, 1373, 1453, 1655, 1666, 1813, 1814, 1858, 1882
Nakakita, Chieko, 1042, 1815, 1841
Nakamura, Ganjirō, 170, 527, 593, 642, 996, 1074, 1113, 1858
Nakamura, Katsuo, 75, 1655
Nakamura, Kichiemon, 1217
Nakamura, Nobuo, 35, 78, 640, 918, 1010, 1726
Nakata, Hideo, **1795**
Naked, **1159**
Naked and the dead (the), **333**, 890
Naked city (the), 1151, **1153**, 1496
Naked dawn (the), **1186**
Naked kiss (the), **657**
Naked lunch (the), **1600**
Naked prey (the), **1327**
Naked spur (the), **34**, 836
Nakhapetov, Rodion, 668
Nalder, Reggie, 8, 294, 552, 689, 736, 1328
Nana, **1645**
Nance, Jack, 48, 417, 498, 1093, 1258, 1289
Naniwa, Chieko, 57, 593
Nanook of the North, **869**
Nanty, Isabelle, 800, 859
Napier, Alan, 354, 543, 1299
Napierkowska, Stacia, 1111
Napoléon, 187, **247**, 1147, 1168, 1541
Nära livet, **1754**
Narcisse noir (le), **1232**, 1258
Nargis, 1376
Narrow margin (the), **429**
Naruse, Mikio, **128**, 193, **317**, **364**, **393**, **398**, **579**, 640, **642**, **666**, 711, **717**, 790, **930**, **1042**, **1113**, **1396**, **1414**, **1481**, 1499, 1507, **1566**, **1671**, 1769, **1813**–**1815**, **1845**, **1846**, **1849**, **1851**, **1857**, **1858**, **1880**, **1882**, **1883**
Nascimbene, Mario, 297, 718, 802
Nash, Mary, 1511
Nashville, **233**, 301, 989
Nassiet, Henri, 483, 554, 1128, 1225, 1862
Nat, Lucien, 556, 759, 883, 1221, 1225, 1662, 1873
Nat, Marie-José, 1054, 1252, 1864
Natchalo, **1246**
National Gallery, **1872**
Native land, **1523**
Natsukawa, Daijirō, 186, 1260, 1497
Nattier, Nathalie, 618
Natwick, Mildred, 34, 42, 330, 938, 1092, 1178, 1250, 1333, 1347
Naufrageurs des mers du Sud (les), *voir* Reap the wild wind
Naughton, James, 1752
Nausicaä de la Vallée du Vent, **822**
Nava, Gregory, **342**
Navarre, Élodie, 1827
Navarre, René, 1031, 1811
Nave bianca (la), **93**, 946
Nave delle donne maleddette (la), **842**
Naveaux, Max, **1129**
Navire blanc (le), *voir* Nave bianca (la)
Navire des filles perdues (le), *voir* Nave delle donne maleddette (la)
Nazarín, **744**, 1564, 1824
Nazimova, Alla, 315, 1035
Nazzari, Amadeo, 120, 217, 279, 320, 834, 835, 857, 1219, 1269, 1297, 1464, 1507
Ne coupez pas, **1204**
Ne croyez surtout pas que je hurle, **634**

Ne le dis à personne, **1838**
Né pour tuer, *voir* Born to kill
Né pour vaincre, *voir* Born to win
Ne vous retournez pas, *voir* Don't look now
Neal, Patricia, 142, 346, 421, 671, 923, 1315, 1519, 1737
Neal, Tom, 96
Neame, Ronald, **368**, **945**, 1147, **1167**, **1369**
Near death, **783**
Nebout, Claire, 1676
Nebraska, **1770**
Neckář, Václav, 95, 203
Neeson, Liam, 796, 886, 1420, 1700, 1839
Negin, Louis, 950, 1467
Négret, François, 450, 1260, 1811
Negri, Pola, 386, 1362
Negro, Del, 93
Négroni, Jean, 583, 1128, 1162
Negulesco, Jean, **145**, **354**, **584**, **643**, 662, **872**, **1107**, **1331**, **1468**, **1606**
Neher, Carola, 1758
Neige était sale (la), 367, **1846**
Neiges du Kilimandjaro (les), **848**, 1755
Neiiendam, Sigrid, 455
Neill, Roy William, **24**, **74**, **126**, **493**, **926**, **1091**, **1617**, **1625**
Neill, Sam, 500, 847, 1428
Nelly et monsieur Arnaud, **125**, 1646
Nelson, Adam, 1035
Nelson, Gene, 88
Nelson, Lori, 624, 1479
Nelson, Ralph, **1827**
Nelson, Ricky, 1586
Nelson, Ruth, 584, 1068
Nelson, Tim Blake, 263, 1700
Nelson, Willie, 164, 1417, 1464
Němec, Jan, **1159**
Nemesis, **966**
Némirovsky, Irène, 1043
NEP, 223, 287, 680, 1303
Nerfs à vif (les), *voir* Cape Fear
Neri, Francesca, 1077
Nero, Franco, 272
Néron, Claude, 48, 353, 510
Nerval, Gérard de, 1053
Nesbitt, Cathleen, 12, 73, 113, 291, 891
Nesbitt, Derren, 1242
Nessuno torna indietro, **340**
Nestor, Harry, 588
Nettoyage à sec, **669**, 1839
Network, **1072**, 1073
Neumann, Kurt, **440**
Never fear, **1547**
Never give a sucker an even break, **1479**
Never say never again, **981**, 1569
Neveux, Georges, 202
Neville, John, 819, 1440, 1795
Nevola, Edoardo, 314
New centurions (the), 601, **1334**
New pope (the), **652**, 1764
New World (the), **702**
New York – Miami, *voir* It happened one night
New York, New York, 1472
New York stories, 446, 459
Newell, Mike, **928**
Newell, Patrick, 819
Newman, Barry, 1652
Newman, Joseph F., **542**
Newman, Paul, 197, 296, 463, **475**, 641, 819, 862, **1069**, **1070**, 1291, 1304, 1305, 1448, 1460, 1474, 1516, 1519, **1752**
Newmayer, Fred C., **434**
News from home, **1116**, 1796
Newton, Robert, 20, 257, 336, 576, 864, 880, 1242, 1245, 1318, 1504
Next of kin, **636**
Next stop, Greenwich village, **834**
Nez-de-cuir, **718**
Nezval, Vítězlav, 927
Niagara, **775**
Nibelungen (die), **246**, 832, 869, 1522
Niblo, Fred, **129**, **379**, **433**, **514**, 920, **1012**, **1508**
Nicastro, Claudio, 272
Nicaud, Philippe, 146, 225, 798
Nichetti, Maurizio, **769**, **1768**
Nichols, Jeff, **253**
Nichols, Mike, **1820**
Nicholson, Jack, 6, 98, 158, 176, 228, 250, 466, 708, 721, 741, 847, 980, 1041, 1052, 1127, 1197, 1200, 1427, 1436, 1489, 1623
Nicodemi, Aldo, 320
Nicol, Alex, 30
Nicolai, Elena, 1415
Nicolodi, Daria, 1175
Nicot, Claude, 741, 1668
Nid familial (le), **1392**

Nielsen, Asta, 1032
Nielsen, Connie, 603, 1353
Nielsen, Mathilde, 1149
Niemczyk, Leon, 140, 440
Nietzsche, Friedrich, 264, 266, 616, 805, 1334
Nigh, William, **905**
Night and the city, **37**
Night has a thousand faces, **1633**
Night Key, **1500**
Night moves, **1596**
Night must fall, **1087**, 1236
Night nurse, **1558**
Night of the demon, **396**, 1838
Night of the generals (the), *voir* Nuit des généraux (la)
Night of the ghouls, **1642**
Night of the hunter (the), 227, 266, 793, 1275, **1563**, 1607, 1785
Night of the iguana (the), **1058**
Night of the living dead, 125, 373, 427, 477, 596, 1130, 1289, 1312, **1342**, 1859
Night train to Munich, *voir* Train de nuit pour Munich
Nightfall, **1066**, 1216
Nightingale (the), **1851**
Nightmare Alley (del Toro), **1779**
Nightmare Alley (Goulding), **141**, 1779
Nightmare before Christmas (the), **1680**
Nightmare (Francis), **949**
Nightmare (Shane), **407**, 1849
Nihon.yanagi, Hiroshi, 1481
Nihonmatsu, Kazui, **902**, 1714
Nikaidō, Fumi, 1785
Niki et Flo, **1095**
Nikkari, Esko, 757, 886, 1340, 1499
Nikkatsu, 61, 386, 578, 1161, 1206, 1213, 1227
Niklas, Jan, 153
Nikonenko, Sergueï, 894
Nikouline, Iouri, 861
Nilsson, Maj-Britt, 318, 427, 1482
Nimri, Najwa, 1792
Ninchi, Annibale, 236
Ninchi, Ave, 1117, 1456, 1871
Ninchi, Carlo, 101, 191, 411, 923
Ninotchka, 23, **102**, 121, 1836
Nishijima, Hidetoshi, 1803
Nishimura, Kō, 494, 1208, 1670
Niven, David, 144, 254, 289, 442, 450, 755, 929, 1027, 1513, 1718
No country for old men, **1094**
No man of her own, **324**, 609
No man's land, **781**
No name on the bullet, **1369**
No time for love, **1519**
No time to die, **1749**
No way out, **1524**
Noailles, Charles de, 1344, 1711
Nobi, 587, **1052**, 1144
Noblesse oblige, **474**, 1256
Nobody knows, 183, **374**
Noboru, Nakaya, 1851
Noce blanche, **1811**
Noces (les), **1162**
Noces de Dieu (les), **348**, 1275
Noces de Figaro (les), **1252**
Noces funèbres (les), *voir* Corpse bride
Noces rouges (les), **1244**
Nocher, François, 1755
Nocturnal animals, **1353**
Noé, Gaspar, **1532**, **1798**, **1813**
Noé, Yvan, **112**
Noël, Bernard, 441, 1407, 1681
Noël, Magali, 42, 87, 236, 362, 473, 501, 785, 1222
Noël-Noël, 135, 945, 1104, 1304, 1449
Nœud coulant (le), **1434**
Nogawa, Yumiko, 789, 1155
Nogent, Eldorado du dimanche, **91**
Nohain, Dominique, 789
Nohain, Jean, 789, 1549
Noi vivi, **223**, 1078, 1379
Noir comme le souvenir, **1211**
Noiret, Philippe, 17, 28, 216, 308, 408, 413, 425, 477, 537, 542, 565, 605, 620, 672, 685, 760, 814, 827, 842, 889, 1190, 1200, 1214, 1228, 1346, 1596, 1672, 1675, 1693, 1777, 1804
Noix de coco, **310**
Nolan, Christopher, **80**, **108**, **326**, 376, **774**, **812**, **873**, **886**, **1082**, **1133**, **1430**, **1784**, **1866**
Nolan, Jeanette, 594, 675, 939, 986
Nolan, Lloyd, 610, 891, 1292, 1399, 1424, 1466, 1629, 1659, 1834
Nolot, Jacques, 289, **386**, 425, 460, 796, **840**, 1161, 1226, **1539**, 1676
Nolte, Nick, 268, 862, 1056, 1400
Nom de la rose (le), **1856**

Nomi, Klaus, 1288
Nomura, Takashi, **1353**
Nomura, Yoshitarō, **1404**, 1857
Non c'è pace tra gli ulivi, *voir* Pâques sanglantes
Non coupable, **133**, 1071, 1256, 1607
Non, ou la vaine gloire de commander, **755**
None shall escape, **1870**
Noonan, Chris, **1450**
Noonan, Tom, 871
Noonan, Tommy, 992, 1107, 1337
Nope, **1794**
Nora inu, *voir* Chien enragé
Nord, Pierre, 49
Nordey, Véronique, 152, 155, 225, 258, 1520
Noriega, Eduardo, 349, 1770, 1792
Noris, Assia, 123, 324, 358, 773, 1160, 1402, 1448
Norma Rae, **664**
Normandie-Niémen, **278**, 1781
Noro, Line, 154, 225, 708, 764, 998, 1007, 1132, 1293, 1374, 1682, 1735
Norris, Dean, 1852
Norris, Frank, 1725
Norte (el), **342**
Norte, la fin de l'histoire, **298**
North by Northwest, *voir* Mort aux trousses (la)
North to Alaska, **931**
North West mounted police, *voir* Tuniques écarlates (les)
Northam, Jeremy, 1020, 1400
Northern pursuit, **1242**
Northman (the), **1832**
Northwest passage, 17, **612**, 1827
Nortier, Nathalie, 798
Norton, Edward, 709, 887, 901, 947, 1224
Norton, Ken, 791
Norton Cru, Jean, 1138
Nos années sauvages, 1239, **1505**, 1642
Nos funérailles, *voir* Funeral (the)
Nos meilleures années, **531**
Nos vœux secrets, **673**
Nosaka, Akiyuki, 996, 1022
Nosferatu (Herzog), **320**
Nosferatu (Murnau), 320, 350, **593**, 837, 886, 1127, 1275, 1482, 1545
Nosseck, Max, **535**
Nostalghia, **12**, 103
Nostri sogni (i), **344**
Not wanted, **1445**, 1547
Nothing sacred, **729**
Notorious, 8, 65, 118, **982**, 993, 1388, 1664, 1734
Notorious landlady (the), **1848**
Notre agent à la Havane, *voir* Our man in Havana
Notre-Dame de Paris (Delannoy), 851, 1327, **1867**
Notre-Dame de Paris (Worsley), 851, 1101, **1327**
Notre histoire, **874**
Notre homme Flint, *voir* Our man Flint
Notre pain quotidien, *voir* Our daily bread
Nôtre parmi les autres (le), **934**, 1409
Notre petite sœur, **578**
Notte (la), **655**
Notte brava (la), **933**
Nougaro, Claude, 240, 672, 1137
Nourse, Allen, 1273
Nous avons gagné ce soir, *voir* Set-up (the)
Nous irons à Paris, 142, **1647**
Nous les gosses, **1522**
Nous ne vieillirons pas ensemble, **1683**
Nous nous sommes tant aimés, 9, **173**, 753, 1503
Nous sommes tous des assassins, **1009**, 1067, 1132, 1334, 1749
Nous sommes tous des voleurs, *voir* Thieves like us
Nous sommes tous en liberté provisoire, **272**
Nouveau Monde (le) (Godard), **1325**
Nouveau Monde (le) (Malick), *voir* New World (the)
Nouveau testament (le), **1502**
Nouveaux sauvages (les), **1410**
Nouveaux monstres (les), **1516**
Nouvelle Vague, 49, 458, 468, 521, 685, 715, 1207, 1387, 1442, 1489, 1648, 1672, 1862
Nouvelle vague (film), 1100
Novak, Kim, 71, 200, 368, 769, 844, 893, 1273, 1301, 1469, 1635, 1762, 1848
Novarro, Ramon, 19, 28, 400, 514
Novello, Ivor, 914, 1020
Novello, Jay, 88
Novembre, Tom, 880, 1492
Novick, Lynn, 1763

Nový, Oldřich, 646
Now, voyager, 16, **1361**, 1654
Nowicki, Jan, 95, 701, 845, 1532, 1818
Noyce, Phillip, **863**, 1145, **1866**
Nozoe, Hitomi, 975
Nuages d'été, **642**
Nuages de mai, **193**, 315, 404, 860, 1086
Nuages épars, **1671**
Nuages flottants, *voir* Ukigumo
Nugent, Elliott, **159**
Nuit américaine (la), **599**
Nuit de juin, **527**
Nuit de l'iguane (la), *voir* Night of the iguana (the)
Nuit de San Lorenzo (la), **830**
Nuit de tous les mystères (la), *voir* House on Haunted Hill
Nuit de Varennes (la), **1238**
Nuit de Walpurgis (la), **502**
Nuit des femmes (la), **1846**
Nuit des forains (la), **1284**, 1553, 1637
Nuit des généraux (la), **413**, 1328, 1527
Nuit des horloges (la), **1767**
Nuit des morts-vivants (la), *voir* Night of the living dead
Nuit des revenants (la), *voir* Night of the ghouls
Nuit du carrefour (la), **260**
Nuit du chasseur (la), *voir* Night of the hunter (the)
Nuit du 12 (la), **1798**
Nuit du loup-garou (la), **609**
Nuit et brouillard, **586**, 1681, 1724, 1730
Nuit et brouillard sur le Japon, **550**
Nuit fantastique (la), **1710**
Nuit nous appartient, *voir* We own the night
Nuit porte conseil (la), **670**
Nuit quand le Diable venait (la), 413, 1328, **1527**
Nuits de bal, *voir* Sisters (the) (Litvak)
Nuits de Cabiria (les), 11, **1297**
Nuits de Chicago (les), *voir* Underworld
Nuits de la pleine lune (les), **1539**
Nuits ensorcelées (les), *voir* Lady in the dark
Nuits fauves (les), **1434**
Nuits rouges, 94
Nul ne revient sur ses pas, *voir* Nessuno torna indietro
Numasaki, Isao, 1841
Numès, André, 1450, 1654
Nurmi, Maila, 596, 1586
Nus et les morts (les), *voir* Naked and the dead (the)
Nuts in may, **1536**
Nutty professor (the), **676**
Nyby, Christian, **788**
Nymphomaniac, **1777**
Nyqvist, Michael, 1879
Nyse, Berthe de, 602

O Brother, 58, **263**, 296
O Henry's full house, **872**
O'Brien, Edmond, 44, 67, 305, 377, 395, 530, 728, 851, 872, 1335, 1416, 1691, 1723, 1732, 1750, 1800
O'Brien, George, 1250, 1364
O'Brien, Margaret, 28, 420
O'Brien, Pat, 40, 805, 1415, 1718, 1847
O'Connell, Arthur, 1004, 1281
O'Connor, Derrick, 606
O'Connor, Donald, 31, 1703
O'Connor, Flannery, 1015
O'Connor, Kevin, 139, 1608
O'Connor, Una, 106, 202, 453, 545, 691, 918, 1018, 1448, 1613, 1705
O'Dea, Denis, 774, 825, 1318, 1378, 1389, 1653
O'Donnell, Cathy, 30, 63, 237, 794, 1496
O'Hara, Catherine, 1311
O'Hara, Maureen, 34, 171, 270, 545, 667, 851, 864, 1308, 1348, 1621
O'Herlihy, Dan, 178, 1270
O'Keefe, Dennis, 157, 323, 520, 533, 1007, 1531
O'Kelly, Tim, 708
O'Neal, Patrick, 1008, 1288
O'Neal, Ryan, 292, 403
O'Neil, Barbara, 90, 410, 791, 827, 915, 979, 1317
O'Neill, Eugene, 330, 681
O'Neill, Henry, 418, 756, 761, 1003
O'Neill, Jennifer, 1135, 1654
O'Shea, Milo, 641
O'Sullivan, Maureen, 50, 77, 362, 556, 624, 1060, 1533, 1753, 1835
O'Toole, Peter, 413, 923, 987, 1445, 1558, 1584, 1729
Oakie, Jack, 109, 366, 515, 1002
Oakland, Simon, 351, 1017, 1036, 1474

Oates, Warren, 395, 408, 454, 507, 606, 763, 855, 1283, 1474, 1489, 1582
Ōbayashi, Nobuhiko, **964**
Ober, Philip, 509
Oberon, Merle, 511, 524, 662, 926, 1094, 1181, 1301
Oberst Redl, *voir* Colonel Redl
Obihata, Den, 366
Objective, Burma, 263, **1036**
Obsédé (l') (Dmytryk), *voir* Obsession
Obsédé (l') (Wyler), 43, **122**, 826, 876
Obsédé en plein jour (l'), **1271**
Obsession (De Palma), **24**
Obsession (Dmytryk), **576**
Obsessions, *voir* Flesh and fantasy
Occhipinti, Andrea, 1764
Ocean's eleven, **337**, 1109
Oci ciornie, *voir* Yeux noirs (les)
Octobre, *voir* Oktiabr
Octopussy, **255**, 981
Odagiri, Joe, 948, 1786
Odagiri, Miki, 1726
Odd man out, 495, **1318**
Odds against tomorrow, **1413**
Odenkirk, Bob, 1852
Odets, Clifford, 495, 658, 714, 750, 892
Odgen Stiers, David, 1823
Odna, **173**, 1804
Odyssée de Charles Lindbergh (l'), *voir* Spirit of St.Louis (the)
Odyssée du docteur Wassell (l'), *voir* Story of Dr. Wassell (the)
Odyssée du petit Sammy (l'), *voir* Sammy goes South
Odyssée du sous-marin Nerka (l'), *voir* Run silent run deep
Oe, Kenzaburō, 776
Œdipe roi, **1681**
Œdipus wrecks, **459**, 1192
Œil du Diable, **334**
Œttly, Paul, 1160
Œuf du serpent (l'), 469, **1105**
Of human bondage, **180**
Offenbach, Jacques, 104
Offence (the), **484**
Officier et gentleman, **602**, 728, 1599, 1696
Offret, *voir* Sacrifice (le)
Of time and the city, **1776**
Ogata, Issei, 923, 1179
Ogata, Ken, 149, 999, 1059, 1404
Ogier, Bulle, 548, 681, 717, 817, 936, 1126, 1233, 1400, 1470, 1590, 1602, 1627, 1676, 1823, 1848
Ogier, Pascale, 904, 1539, 1676
Ogilvy, Ian, 614, 1393
Oguri, Kōhei, **1610**
Ohayō, 593, 609, **661**, 1357
Oikawa, Michiko, 1498
Oiseau au plumage de cristal (l'), *voir* Uccello dalle piume di cristallo (l')
Oiseau bleu (l'), **621**
Oiseau de Paradis (l'), *voir* Bird of Paradise
Oiseaux (les), **65**, 125, 864, 902, 1056, 1194, 1322, 1592
Oka, Jōji, 515, 579
Okaasan, **1396**
Okada, Eiji, 933, 1201, 1245, 1396, 1429, 1714
Okada, Mariko, 35, 1010, 1566
Okada, Masaki, 1803
Okada, Tokihiko, 1081, 1507, 1717
Okada, Yoshiko, 80, 579, 1499
Okamura, Tensai, **710**
Ōki, Minoru, 1687
Ōkōchi, Denjirō, 93, 407
Okraïna, **1484**
Oktiabr, **566**, 1052, 1719
Okuribito, **786**
Oland, Warner, 160, 415, 418, 576, 730, 1069, 1103, 1523
Olbrychski, Daniel, 381, 1162, 1532, 1856
Old acquaintance, **953**
Old dark house (the), **448**
Old-fashioned way (the), **101**
Old maid (the), **668**, 891
Old Oak (the), **1811**
Old wives for new, **1512**
Oldman, Gary, 80, 269, 366, 499, 751, 886, 1091, 1430
Olin, Lena, 130, 258, 1300
Olin, Stig, 1482, 1500
Oliva, Jay, **277**
Oliveira, Manoel de, **193**, **755**, **1381**, **1769**, **1804**
Oliver, Edna May, 281, 805, 1435, 1835
Oliver, Gordon, 19
Oliver Twist, **880**
Olivia, **1861**
Olivia, Marie-Claire, 96, 1861

Olivier, Jacques, 1262
Olivier, Laurence, 63, **77**, 228, 282, **398**, 553, 757, 760, 848, 1056, **1245**, 1301, 1580, 1652
Olivieri, Enrico, 1269, 1464
Oliviero, Carmelo, 215, 831
Ollivier, Paul, 175, 841, 1394, 1409
Olmi, Ermanno, **227**, **519**, **644**, **1291**, **1401**, **1659**
Olson, James, 757, 930, 1070
Olson, Nancy, 121, 890
Olvidados (los), **152**
Olympiades (les), **1767**
Ombre d'un doute (l'), 13, 65, 226, 775, 1675, **1812**
Ombre d'un homme (l'), *voir* Browning version (the)
Ombre d'une chance (l'), **1534**
Ombre rouge (l'), **1350**
Ombres et brouillard, *voir* Shadows and fog
Ombres au Paradis, **362**, 1105
On a volé un tram, **1534**
On achève bien les chevaux, **1201**, 1248, 1278
On borrowed time, **377**
On connaît la chanson, **97**
On dangerous grounds, **208**, 993
On her majesty's secret service, *voir* Au service secret de sa majesté
On l'appelait Milady, *voir* Trois mousquetaires (les) (Lester
On murmure dans la ville, *voir* People will talk
On n'aime qu'une fois, **1862**
On ne joue pas avec le crime, *voir* 5 against the house
On ne vit que deux fois, *voir* You only live twice
On purge Bébé, **1705**
On the town, *voir* Un jour à New York
On the waterfront, 771, **865**
Once more, 64, **1190**, 1251, 1688
Once upon a time in America, *voir* Il était une fois en Amérique
Once upon a time in Hollywood, *voir* Il était une fois à Hollywood
Ondes Martenot, 710
Ondra, Anny, 55
Ondříček, Miroslav, 1582, 1734
Ōne, Hitoshi, **1783**
One-eyed jacks, *voir* Vengeance aux deux visages (la)
One flew over the cuckoo's nest , *voir* Vol au-dessus d'un nid de coucous
One from the heart, **1523**, 1880
One hour with you, **420**, 511, 1271
One million years B.C., 17
One, two, three, 116, **230**, 1585
One way passage, **1113**
Onibaba, 1217, **1609**
Onion field (the), **1188**
Only angels have wings, **988**, 1276, 1847
Onorevole Angelina (l'), **290**
Onze fioretti de François d'Assise, **1440**
Onze heures sonnaient, *voir* Roma, ore 11
Opening night, **146**, 603
Opéra de quat'sous (l'), 82, **703**, 1482, **1758**
Opéra-Mouffe (l'), **1563**
Opérateur (l'), *voir* Cameraman (the)
Opération diabolique (l'), *voir* Seconds
Operation petticoat, **1809**
Opération Scotland Yard, *voir* Sapphire
Opération Tonnerre, *voir* Thunderball
Ophüls, Marcel, **43**, **1876**
Ophüls, Max, **26**, **97**, **111**, **559**, **586**, **806**, **812**, **1138**, **1170**, **1397**, 1744, 1822
Opinion publique (l'), **1182**
Oplev, Niels Arden, **1879**
Oppenheimer, **1866**
Or de Naples (l'), **1863**
Or des mers (l'), **194**, 1685
Or du duc (l'), **705**
Or du Hollandais (l'), *voir* Badlanders (the)
Orange mécanique, 85, **478**, 562, 767, 856
Orbach, Jerry, 1192
Orchidée blanche (l'), *voir* Other love (the)
Ordet, 103, 251, 455, 652, **686**, 1210
Orfeu negro, **1806**
Orgueil et préjugés, *voir* Pride and prejudice
Orgueilleux (les), **222**
Orkin, Ruth, **373**, **1514**
Orlando, Silvio, 652, 1468, 1764
Ormond, Julia, 1371
Orozco, Regina, 665
Orphans of the storm, *voir* Deux orphelines (les)
Orphée, 290, 373, **524**, 974, 1477, 1711, 1806
Orribile segreto del Dr. Hichcock (l'), **107**, 668, 1249

Orsini, Umberto, 353, 479, 528
Orsini, Valentino, 1452
Orska, Irena, 845
Ortega, Chick, 500
Orwell, George, 389, 1292, 1728, 1809
Osborne, Vivienne, 340
Oscarsson, Per, 1408, 1689
Oseam, **1465**
Osen aux cigognes de papier, 80, 295, 1166, **1260**
Ōshima, Nagisa, **75**, **194**, **302**, **325**, **327**, **550**, **649**, **776**, **840**, **892**, **907**, **1270**, **1271**, **1298**, **1506**, **1512**, **1514**, **1717**
Osment, Haley Joel, 1509
Osmond, Cliff, 519, 1301
OSS 117 : le Caire, nid d'espions, **309**, 496
OSS 117 : Rio ne répond plus, **496**
Ossessione, **100**, 101, 150, 223, 234, 284, 1175, 1427
Osterloh, Robert, 59, 1266, 1723
Ostrovski, Alexandre, 640
Ōsugi, Ren, 1287
Oswald, Marianne, 753
Oswalda, Ossi, 300, 910, 1227
Ōtani, Tomoemon, 131
Otesánek, **1246**
Othello (Cukor), *voir* A double life
Othello (Welles), 144, 211, 579, 736, **1020**, 1216, 1265
Other (the), **1365**, 1366, 1636
Other love (the), **755**
Other men's women, **1651**
Others (the), **1850**
Ōtomo, Katsuhiro, **710**
Otowa, Nobuko, 77, 866, 1217, 1609, 1814, 1880
Ottiano, Rafaela, 1533
Otto e mezzo, *voir* 8 1/2
Où est la liberté ?, **1752**
Où est la maison de mon ami ?, 963, **966**
Où sont les rêves de jeunesse ?, **167**
Ouazani, Sabrina, 337, 1427
Oudart, Félix, 272, 537, 901, 1432, 1450, 1821
Oufella, Rabah Nait, 1772
Oulianov, Mikhaïl, 167, 548
Oumansky, André, 648, 1844
Our daily bread, **379**
Our hospitality, *voir* Lois de l'hospitalité (les)
Our man Flint, **1352**
Our man in Havana, 238, **1621**
Our mother's house, **183**
Our relations, *voir* C'est donc ton frère
Ouragan de la vengeance (l'), *voir* Ride in the whirlwind
Oury, Gérard, 201, 1293, 1389, **1420**, **1557**, **1805**
Ouspenskaïa, Maria, 45, 806, 861, 866, 926, 1141
Out of Africa, **127**
Out of the past, 400, **1576**
Out 1, **1126**
Outcast of the islands, **1869**
Outer limits (the), 725
Outfit (the), **76**
Outinen, Kati, 218, 287, 362, 679, 757, 1105, 1340, 1499
Outlaw (the), 245
Outlaw Josey Wales (the), *voir* Josey Wales, hors-la-loi
Outrage, **128**
Outrages, *voir* Casualties of war
Outremer, **1653**
Outsider (the), **805**
Ouvre les yeux, **1792**
Overlanders (the), **1822**
Overman, Jack, 520
Overman, Lynne, 658, 1842
Ovidie, 1767
Owen, Clive, 1219
Owen, Seena, 426, 995
Owens, Patricia, 440
Ox-Bow incident (the), 281, **565**
Oyū sama, **77**
Oyuki la vierge, **186**
Oz, Frank, **1626**
Ozawa, Eitarō, 327, 398, 611, 698, 746, 1045, 1047, 1113, 1588, 1845
Ozawa, Shōichi, 996
Özdemir, Muzaffer, 193, 404
Ozenne, Jean, 157, 1704
Ozep, Fedor, **259**
Ozeray, Madeleine, 29, 1121, 1306
Ozon, François, **51**, **796**, **1262**
Ozu, Yasujirō, **35**, 61, **78**, **80**, 128, **156**, **166**, **167**, 193, **307**, **366**, **515**, **544**, **593**, **609**, **640**, **661**, **698**, **702**, **790**, **971**, 980, **1010**, **1074**, **1081**, **1213**, **1263**, **1286**, **1356**, **1357**, **1499**, **1507**, 1513,

1566, **1708**, **1717**, 1820, **1849**

P... respectueuse (la), **123**, 1866
Pääkkönen, Jasper, 532
Pabst, Georg Wilhelm, **703**, **745**, **783**, **1032**, **1114**, **1286**, **1529**, **1544**, **1547**, **1548**, **1632**, **1716**, **1758**, **1779**, **1875**
Pacific express, *voir* Union Pacific
Pacifiction, **1791**
Pacino, Al, 71, 409, 461, 462, 649, 686, 774, 881, 1012, 1016, 1117, 1214, 1530, **1673**, 1689, 1757
Pack up your troubles, **213**
Pacôme, Maria, 925
Pactole (le), **968**
Padovani, Lea, 849
Padre padrone, **1526**
Page, Geneviève, 69, 83, 294, 491, 612, 997, 1314
Page, Geraldine, 669, 804, 856
Page, Joy, 956
Pages arrachées au livre de Satan, 564, **1653**
Paget, Debra, 98, 261, 490, 791, 1097, 1466, 1591, 1622
Pagliero, Marcello, **123**, 504, 524, **670**, 895, **923**, **1069**, **1866**
Pagnol, Jacqueline, 1635, 1706, 1801
Pagnol, Marcel, **590**, **624**, 937, 1044, **1228**, **1374**, 1385, **1391**, 1408, **1618**, **1635**, **1665**, **1667**, 1682, **1706**, 1744, 1801
Pailhas, Géraldine, 965, 1202
Pain, amour et fantaisie, **1313**
Pain, amour et jalousie, **1313**
Pain et chocolat, *voir* Pane e cioccolata
Painlevé, Jean, 1587, **1866**
Paisà, **1249**
Pajala, Turo, 1359
Pajama game (the), *voir* Pique-nique en pyjama
Pakula, Alan J., **250**, **406**, **1462**
Pal, George, **1592**
Pal Joe, **368**
Palance, Jack, 6, 132, 337, 425, 635, 658, 942, 950, 1314, 1479, 1843
Palau, 323, 558, 561, 704, 724, 889, 1045, 1053, 1261, 1296, 1682
Paley, Nathalie, 1311
Pale rider, 534, **1199**, 1314
Palin, Michael, 7, 199, 616, 630, 1097, 1555, 1728
Palindromes, 345, **1419**
Palio, 1237, **1240**
Pallandt, Nina van, 99, 463, 989
Pallenberg, Anita, 1184
Pallette, Eugene, 38, 241, 433, 453, 648, 920, 1202, 1336, 1449
Pallières, Arnaud des, **1611**
Palm Beach story (the), **687**
Palma, Rossy de, 25, 64, 415, 1163, 1289
Palme, Ulf, 242, 698
Palmer, Keke, 1794
Palmer, Lilli, 112, 540, 1657
Palminteri, Chazz, 1050, 1742
Palombella rossa, **1468**
Paltoquet (le), **1206**
Paltrow, Gwyneth, 494, 1191, 1776
Pampanini, Silvana, 335, 1507
Panama, Norman, **1178**
Pandora, 848, **1580**, 1732
Pane e cioccolata, **1479**
Panfilov, Gleb, **161**, **548**, **906**, **1246**
Pangborn, Franklin, 58, 144, 213, 419, 878, 1334, 1479, 1491, 1635
Panic in Needle Park (the), **409**, 574
Panic in the streets, **425**, 632, 1524, 1607
Panic in year zero, **700**
Panine, Alexeï, 215
Panique, **151**, 1630
Panthère noire (la), *voir* Black panther (the)
Panthère rose (la), *voir* Pink panther (the)
Pantoliano, Joe, 299, 326, 1076
Papa est en voyage d'affaires, **420**, 1151
Papanov, Anatoli, 742
Papas, Irene, 671, 747, 1119, 1796
Papatakis, Nikos, **1882**
Paper moon, **292**
Papoulia, Angeliki, 291, 1084, 1605
Papy fait de la résistance, 1449, **1487**
Pâques sanglantes, **61**
Par la porte d'or, *voir* Hold back the dawn
Parade d'amour, *voir* Love parade (the)
Parade du rire, *voir* Old-fashioned way (the)
Paradine case (the), **14**, 1024
Paradis, Vanessa, 1451, 1811
Paradis perdu, **740**
Paradis pour tous, **847**, 1005
Paradjanov, Sergueï, **84**, **197**, **416**, 1425, **1502**

Parallax view (the), **1462**
Paramatta, bagne de femmes, **1241**
Paramount, 57, 444, 454, 750, 831, 874, 876, 980, 1028, 1036, 1506, 1574, 1649, 1672, 1700, 1730
Paranoiac, 72, **218**
Paranoid park, **384**
Parapluies de Cherbourg (les), 33, **115**, 252, 633, 954, 1239, 1679
Parasite, **1782**
Pardon us, *voir* Sous les verrous
Paré, Jessica, 1765
Parédès, Jean, 1567, 1710
Paredes, Laura, 1807
Paredes, Marisa, 25, 194, 349, 447, 603, 665, 854, 1694
Parély, Mila, 82, 1380, 1475, 1577
Parentèle (la), **549**
Parents terribles (les), **1137**, 1477
Parfrey, Woodrow, 726
Parfum de femme, *voir* Profumo di donna
Parillaud, Anne, 23, 1470
Paris, Simone, 568, 741
Paris-New York, **13**, 327, 727, 1631
Paris nous appartient, 21, **253**, 529, 1126
Paris qui dort, **1828**
Paris when it sizzles, **1648**, 1754
Parisy, Andréa, 743, 1420
Park, Chan-wook, **1790**, **1791**
Park Row, **808**
Parker, Albert, **1358**
Parker, Cecil, 72, 134, 697, 882, 988, 1043, 1178
Parker, Charlie, 1300
Parker, Eleanor, 618, 645, 833, 844, 849, 923, 941, 1123, 1423, 1429
Parker, Jean, 38, 1435, 1637
Parker, Norman, 1565
Parker, Sarah Jessica, 1586
Parle avec elle, **1229**
Parlo, Dita, 56, 148, 583, 1034, 1377, 1701
Parlons femmes, **780**
Paronnaud, Vincent, **825**, **1383**
Parpaillon, **313**
Parrain (le), 18, 62, 104, **461**, **462**, 686, 881, 1012, 1300, 1636, 1878
Parrish, Robert, **136**, **625**, **1082**, **1525**, **1659**
Parrish, **306**
Parrot, James, **103**
Parry, Natasha, 1442
Parsifal, **264**
Parsons, Estelle, 1044, 1070
Parsons, Louella, 19, 31, 67, 472, 1386
Partie de campagne, 211, 1323, **1613**
Partir un jour, **1404**
Partition inachevée pour piano mécanique, 106, 668, **1486**
Party (the), 1059, **1137**, 1587
Party girl, **551**
Parvo, Elli, 923
Pas d'orchidées pour Miss Blandish, **1121**
Pas de gué dans le feu, **906**
Pas de printemps pour Marnie, *voir* Marnie
Pas sur la bouche, **859**
Pasacal, Jean-Claude, 1823
Pascal, Blaise, 905, 1634
Pascal, Christine, 588, **615**, 685, 1228, 1366, 1472, 1590, 1830
Pascal, Gabriel, **257**, 336, **882**, 986
Pascal, Gisèle, 1385, 1447
Pascal, Marie-Georges, 1859
Pasolini, Pier Paolo, 218, **285**, **568**, **735**, **762**, 933, **979**, 1264, **1325**, 1387, **1425**, **1656**, 1680, **1681**
Pasolini, Susanna, 1656
Pasquali, Fred, 378, 505, 1647
Pasqualino, **181**, 990, 1075
Passage du canyon (le), *voir* Canyon passage
Passage Pommeraye, 33, 115, 252, 1494, 1679
Passage to India, 546
Passage to Marseille, **1432**
Passagère (la), 1075, **1134**
Passagers de la nuit (les), *voir* Dark passage
Passante (la), **119**
Passé (le), **337**
Passé et le présent (le), **1804**
Passe montagne, **383**, 1196, 1354, 1706
Passe ton bac d'abord, **283**
Passer, Ivan, **574**, **1127**, **1178**, **1766**
Passez muscade, *voir* Never give a sucker an even break
Passgård, Lars, 224
Passion (Dwan), **927**
Passion (Masumura), *voir* Manji
Passion d'amour, **1545**
Passion de Jeanne d'Arc (la), **1048**, 1340, 1535, 1653
Passion fatale, *voir* Great sinner (the)

Passionate friends (the), **1632**
Passport to Pimlico, **1110**
Past lives, **1704**
Pasteur, **130**, 1408
Pastor, Rosanna, 432
Pastorale, **504**
Pastrone, Giovanni, **456**
Pat and Mike, **1669**
Pat Garrett and Billy the Kid, 437, 1304, **1306**
Patakia, Daphné, 1832
Patates (les), **1382**
Pate, Michael, 804, 1178, 1870
Pathé, 983, 1147
Pather panchali, 1390, **1743**
Paths of glory, 41, **1138**, 1148
Patient anglais (le), **591**, 1720
Patric, Jason, 1467
Patrice, François, 1382
Patrick, Gail, 1334, 1336
Patrick, Nigel, 363, 1109, 1150, 1276, 1508, 1580, 1674
Patrick, **298**
Patrouille infernale, *voir* Beachhead
Patsy (the), **323**
Patterns, **598**, 1146
Patterson, James, 1238
Pattes blanches, 188, **869**, 1151, 1660
Pattinson, Robert, 967
Patton, **110**
Paul, Bernard, 1744
Paulais, Georges, 1034
Pauline à la plage, **1483**
Paul de Tarse (Saint), 74, 219, 251, 288, 651, 1248
Pauvre cœur des hommes (le), *voir* Kokoro
Pauvres créatures, **1857**
Pauvres humains et ballons de papier, 343, **1163**
Pavese, Cesare, 1687
Pavich, Frank, **1778**
Pavlović, Živojin, **1473**
Pawlikowski, Paweł, **408**, **1789**
Paxinou, Katina, 83, 981, 1265, 1366
Pay day, *voir* Charlot (First national)
Payne, Alexander, **1770**
Payne, John, 189, 1339, 1497, 1592, 1643
Pays sans étoile (le), **1063**
Paz, Adriana, 272
Pazza gioia (la), *voir* Folles de joie
Pearce, Alice, 1348
Pearce, Guy, 326
Pearl of death (the), **1091**
Pearl of the south Pacific, **1517**
Peau d'âne, **581**, 1479
Peau d'un autre (la), *voir* Pete Kelly's blues
Peau douce (la), **3**, 1100
Péché mortel, *voir* Leave her to heaven
Péchés de jeunesse, **378**
Peck, Gregory, 14, 36, 547, 677, 825, 846, 848, 901, 934, 995, 1024, 1287, 1309, 1326, 1347, 1428, 1444, 1520, 1621, 1659, 1671, 1827
Peckinpah, Sam, **146**, 164, **395**, **425**, 437, **454**, **763**, **1055**, **1282**, **1306**, **1582**, **1678**
Peel, David, 1570
Peele, Jordan, **725**, **1794**
Peellaert, Guy, 132
Peeping Tom, *voir* Voyeur (le)
Péguy, Charles, 1784
Peirano, Pedro, **1874**
Peisson, Édouard, 759
Pélégri, Jean, 1037
Pélerin (le), *voir* Charlot (First national)
Pelissier, Anthony, **1674**
Pellegrin, Raymond, 1004, 1009, 1422, 1635, 1706
Pellicer, Pina, 437, 1220
Pellonpää, Matti, 362, 679, 879, 886, 1105, 1359, 1658, 1757
Peltola, Markku, 679, 1340
Pempeit, Lilo, 57, 226, 350, 352, 1249, 1360
Penalty (the), **804**
Pendaison (la), **327**
Pendez-les haut et court, *voir* Hang 'em high
Pendleton, Nat, 572, 660
Péniche de l'amour (la), *voir* Moontide
Penn, Arthur, **98**, **138**, **547**, **859**, **957**, **1044**, **1304**, **1346**, **1596**, **1637**
Penn, Chris, 204, 456, 1063, 1199, 1463
Penn, Leo, 1445
Penn, Patrick, 784
Penn, Sean, 388, 601, **814**, 836, 1035, 1064, 1114, 1214, 1441, 1685
Pennick, Jack, 230, 330, 510, 667, 1099, 1141, 1308, 1417
Penny, Sydney, 1199
Penot, Jacques, 1684, 1686

Pension d'artistes, *voir* Stage door
Pensionnaire (la), *voir* Spiaggia (la)
People will talk, **1583**
Pépé le Moko, 508, 708, 1096, **1293**, 1389, 1503
Peppard, George, 645, 1737, 1793
Pepper, Barry, 227
Peppermint frappé, **1692**
Per grazia ricevuta, *voir* Miracle à l'italienne
Per le antiche scale, *voir* Vertiges
Perceval le Gallois, **904**, 1245, 1281, 1319, 1329
Percival, Lance, 808
Percy, Esme, 918
Perdrix, **1788**
Perdues dans New York, **820**
Père Amable, **318**
Père de la mariée (le), *voir* Father of the bride
Père Noël est une ordure (le), **733**, 1487
Père Serge (le), 1757, **1806**
Père Tranquille (le), **1449**, 1487
Pérès, Marcel, 68, 258, 406, 669, 686, 1009, 1648
Perez, Vincent, 221, 349, 709, 1324, 1349, 1381
Perez, Rosie, 972
Pérez Biscayart, Nahuel, 705
Pérez Galdós, Benito, 744, 867, 1564
Périer, François, 48, 79, 141, 175, 224, 236, 284, 367, 383, 421, 467, 502, 524, 561, 711, 815, 887, 899, 1021, 1297, 1304, 1566, 1622, 1778, 1796
Péril en la demeure, **1643**
Perkins, Anthony, 81, 720, 1036, 1761, 1797, 1800
Perkins, Elizabeth, 1488
Perkins, Millie, 1489, 1623
Perle (la), **1538**
Perles de la couronne (les), **1489**
Perlini, Memè, 1478, 1675
Perlman, Ron, 17, 1478, 1856
Permis de tuer, *voir* License to kill
Permissive society (the), **636**
Perrault, Charles, 581
Perrault, Gilles, 951
Perreau, Gigi, 629, 763
Perret, Pierre, 1382
Perrey, Mireille, 115, 225, 1548
Perrier, Olivier, 52, 1246
Perrin, Jacques, 64, 390, 415, 540, 581, 599, 633, 809, 956, 1467, 1596
Perrine, Valerie, 906, 1371, 1734
Perron, Claude, 976
Perrot, François, 1362, 1481
Perrotta, Tom, **1556**
Perry, Frank, **1677**, **1711**
Persepolis, **825**, 1383
Perses (les), **1283**
Persoff, Neremiah, 40, 1463, 1488
Persona, **1518**
Persona non grata, **381**, 1486
Personnaz, Raphaël, 67
Pesci, Joe, 482, 1026, 1343, 1434
Pessoa, Fernando, 913
Pete Kelly's blues, **1335**
Peteliue, Pirkka-Pekka, 757
Peter Ibbetson, **949**, 1224, 1602
Peter Pan, **569**
Peters, Jean, 187, 326, 347, 419, 775, 1581, 1622
Peters, Werner, 1018, 1527
Petersen, Karin, 1871
Petersen, Wolfgang, **626**
Petit, Pascale, 1492
Petit à petit, **214**, 506, 905
Petit César (le), *voir* Little Caesar
Petit criminel (le), **147**
Petit fugitif (le), *voir* Little fugitive
Petit garçon (le), **194**
Petit lieutenant (le), **1158**
Petit monde de Don Camillo (le), **204**, 890, 1386, 1754
Petit Prince a dit (le), **615**
P'tit Quinquin, 125, **706**
Petit soldat (le), **1062**, 1215
Petite boutique des horreurs (la), **176**, 228, 1225, 1246
Petite Lise (la), **1825**
Petite renarde rusée (la), **1880**
Petite ville (la), *voir* Kasaba
Petite voiture, *voir* Cochecito (el)
Petite voleuse (la), **411**
Petites marguerites (les), **1272**
Petits Chanteurs à la Croix de Bois, 4, 154, 945
Petits arrangements avec les morts, **1329**
Petits meurtres entre amis, *voir* Shallow grave
Petrenko, Alexeï, 640, 642, 1371

Petri, Elio, **135**, **293**, **484**, **623**, **747**, **935**, **1402**, **1455**
Petrie, Daniel, **265**
Petrie, Howard, 402
Pettet, Joanna, 198
Petulia, **463**
Petzold, Christian, **25**
Peur (la), **572**
Peur au ventre (la), *voir* I died a thousand times
Peur de la peur, **1506**
Pevney, Joseph, 515, 540, 975
Peyton Place, **1834**
Pfeiffer, Michelle, 28, 42, 686, 1127
Pham, Linh-Dam, 1324, 1343
Phantom, **837**
Phantom lady, **1237**
Phantom light (the), 885, **1521**
Phantom of the Opera (Julian), 418, 502, 556, 895, **1101**
Phantom of the Opera (Lubin), 502, **556**, 895, 1101
Phantom of the Paradise, **502**, 556
Phantom thread, **736**
Pharaon, **643**
Phase IV, **575**, 902, 1233
Phffft, **769**
Philadelphia story (the), 866, **893**
Philbin, Mary, 577, 1715
Philipe, Gérard, 26, 42, 50, 202, 222, 253, 459, 491, 815, 1027, 1063, 1293, 1442, 1729, 1735, 1764
Philippe, Charles-Louis, 1119
Philippe, Jean-Loup, 1858
Philippe, Julie, 1884
Phillips, Alex, 753
Phillips, Leslie, 1040
Phillips, Siân, 62
Philomena, **291**
Phoenix, Joaquin, 623, 1085, 1260, 1267, 1353, 1426, 1776, 1819
Phoenix, River, 1073, 1417, 1593, 1640
Phoenix, Summer, 1356
Piaf, Édith, 362, 778, 812, 1222
Pialat, Maurice, **209**, **283**, **488**, **950**, **965**, 1024, **1288**, 1329, **1401**, **1464**, **1513**, **1683**, **1685**
Pianiste (la), **448**
Pianiste (le), **1375**
Piano tuner of earthquakes (the), **955**
Piazza, Vincent, 1578
Picard, Xavier, **1598**
Picasso, Pablo, 122, 820, 908, 1192, 1399
Piccadilly Circus, 55
Piccadilly, **180**
Piccoli, Michel, 8, 33, 48, 157, 207, 240, 294, 312, 353, 510, 556, 563, 613, 620, 633, 655, 714, 716, 720, 763, 768, 819, 950, 1013, 1077, 1184, 1206, 1229, 1244, 1299, 1314, 1317, 1466, 1524, 1604, 1630, 1638, 1641, 1643, 1830, 1848
Piccolo, Ottavia, 510, 597, 1119, 1675, 1870
Piccolo mondo antico, 11, 101, **1215**
Pichel, Irving, **682**, 1760
Pick, Lupu, 252
Pickens, Slim, 437, 507, 522, 1282, 1678
Pickford, Mary, 1386, 1485
Pickpocket, 348, **1037**
Pickup on South street, 46, **1581**
Picnic at Hanging Rock, *voir* Pique-nique à Hanging Rock
Picq, Jean-Noël, 1863
Picture of Dorian Gray (the), **848**, 1122, 1580
Pidgeon, Walter, 84, 171, 232, 268, 355, 511, 793, 1146, 1765
Pieczka, Frantiszek, 937
Pied piper (the), **1479**
Piédalu à Paris, **272**
Piège (le) (Huston), *voir* MacKintosh man (the)
Piège (le) (Ōshima), **776**
Piège à cons (le), **968**
Piège de cristal, **1876**
Piège du Diable, *voir* Ďáblova past
Pièges, **51**, 404, 778, 1237
Pieiller, Jacques, 1658, 1694
Piel que habito (la), **447**
Piéplu, Claude, 175, 424, 588, 681, 787, 969, 1206, 1244
Piéral (nain), 290, 1146, 1549, 1686
Pierce, Guy, 997
Pierce, Tony, 1542
Pierre-Louis, 501, 789, 1756
Pierrot, Frédéric, 1601, 1801
Pierrot le fou, **602**
Pierry, Marguerite, 13, 262, 659, 909, 1224, 1705
Pierson, Suzy, 903

Pietrangeli, Antonio, **284**, **941**
Pigaut, Roger, 107, 723, 1267, 1272, 1381
Pigeon (le), *voir* Soliti ignoti (i)
Pigeon d'argile (le), *voir* Clay pigeon (the)
Pike, Rosamund, 1425, 1576
Pilbeam, Nova, 1197
Pilgrim (the), *voir* Charlot (First national)
Piliers de la société (les), **1677**
Pills, Jacques, 778, 1222, 1470
Pilon, Antoine Olivier, 1279
Pilon, Donald, 1518, 1686
Pimpernel Smith, 41, **1435**
Pinal, Silvia, 1564, 1591, 1824
Pindi, Raf, 843, 883
Pineau, Patrick, 1285
Pink Floyd, 335
Pink panther (the), 185, 470, 890, **929**, 1639
Pink panther strikes again (the), **470**, 1475
Pinky, 425
Pinocchio, 569, **1020**, 1246, 1660
Pinon, Dominique, 56, 59, 188, 316, 644, 1478
Pinoteau, Claude, 23
Pinoteau, Jack, **1823**
Pinter, Harold, 7, 238, 841, 902, 911, 1712
Pintilie, Lucian, **10**, **369**, **409**, **683**, **693**, **1095**, **1337**
Pionniers de la Western Union (les), *voir* Western union
Pionniers à Ingolstadt, **1682**
Piovani, Nicola, 504, 830, 1382, 1468
Pique-nique à Hanging Rock, 512, **667**
Pique-nique en pyjama, **1182**
Pirandello, Luigi, 123, 529, 784, 1261
Piranhas, **1515**
Pirate (la), **752**
Pirate (le), **1469**
Pirate noir (le), *voir* Black pirate (the)
Pirates du rail (les), **1855**
Pisacane, Carlo, 1388, 1430, 1737
Pisier, Marie-France, 717, 1255, 1381, 1483, 1487, 1603, 1793
Piste des géants (la), *voir* Big trail (the)
Pistilli, Luigi, 597
Pit and the Pendulum, 862
Pītā, 1373
Pitagora, Paola, 1686
Pitfall, **201**
Pitoëff, Georges, 741
Pitoëff, Ludmilla, 1062
Pitoëff, Sacha, 257, 394, 1148, 1859
Pitt, Brad, 212, 260, 270, 282, 337, 388, 429, 484, 494, 726, 806, 947, 1530, 1644, 1831
Pitt, Michael, 1509
Pitts, Zazu, 702, 1546, 1700, 1725
Pizani, Robert, 912, 1475
Pizzorno, Antonietta, 313, 659, 1523, **1530**
Place aux jeunes, *voir* Make way for tomorrow
Place de la femme (la), **1883**
Place de la République, **573**
Plácido, **1830**
Placido, Michele, 312, **560**, 655, 842
Plages d'Agnès (les), **1252**, 1679
Plainsman (the), **664**
Plaisanterie (la), *voir* Žert
Plaisir (le), **111**, 1254
Plaisirs de l'Enfer (les), *voir* Peyton Place
Plaisirs de la chair (les), **75**
Plaisirs inconnus, **129**, 273, 1234
Plan 9 from outer space, 32, 373, **596**, 732, 1197, 1586, 1642, 1793, 1854
Planchon, Roger, 951, 1555
Planet terror, *voir* Grindhouse
Planète des singes (la), **1319**, 1598
Planète interdite, *voir* Forbidden planet
Planète sauvage (la), 328, **573**, 1477
Platform, **694**, 1234
Platon, Alexandru Virgil, 943
Platt, Louise, 477
Platters (the), 817
Play dirty, **619**
Play Misty for me, **614**
Player (the), **89**
Playtime, 21, **414**, 1332
Pleasence, Donald, 195, 270, 373, 413, 1190, 1357, 1479, 1482, 1827
Plein soleil, 648, 713, **1612**
Plein Sud, **1196**
Pleins feux sur l'assassin, **1773**
Pleshette, Suzanne, 65, 1322
Pleure pas la bouche pleine, **1352**
Plimpton, Martha, 1073, 1235, 1640
Plisnier, Charles, 225
Plongeon (le), *voir* Swimmer (the)
Plotnikov, Boris, 1625
Pluie, *voir* Rain
Pluie noire, *voir* Kuroi ame
Pluie soudaine, **1883**

Plumes de cheval, *voir* Horse feathers
Plummer, Amanda, 170, 283, 525, 841
Plummer, Christopher, 245, 693, 829, 933, 1115, 1164, 1460, 1571, 1639, 1662, 1689
Plus belle soirée de ma vie (la), **631**
Plus belles années de notre vie (les), *voir* Best years of our lives (the)
Plus dignement (le), **928**
Plus dure sera la chute, *voir* The harder they fall
Plus fort que le Diable, *voir* Beat the devil
Plus on est de fous, *voir* More the merrier (the)
Plus sauvage d'entre tous (le), *voir* Hud
Pociąg, *voir* Train de nuit
Pocketful of miracles, **181**
Podalydès, Bruno, **365**, **482**, **1017**, **1285**, **1389**
Podalydès, Denis, 49, 207, 365, 482, 507, 541, 762, 1017, 1285, 1544
Podestà, Rossana, 753, 863, 1433
Poe, Edgar Allan, 268, 390, 492, 583, 741, 848, 852, 876, 921, 929, 965, 1102, 1487, 1509, 1666, 1788
Poelvoorde, Benoît, 754, 1129, **1392**, 1798
Poème de l'élève Mikovski (le), **1194**
Poésie sans fin, **299**
Poésy, Clémence, 1601, 1801
Poff, Lon, 433, 1443
Poggioli, Fernandino Maria, **150**, 1395
Pohl, Klaus, 517
Poids d'un mensonge (le), *voir* Love letters
Poil de carotte (1926), 184, 675, **1265**
Poil de carotte (1932), **675**, 1265
Poings dans les poches (les), *voir* Pugni in tasca (i)
Point blank, **1095**
Point limite zero, *voir* Vanishing point
Pointe-Courte (la), 1274, 1535, **1672**
Poiré, Jean-Marie, **733**, **1487**
Poiret, Jean, 63, 155, 159, 246, 258, 352, 473, 1531, 1610, 1648, 1737
Poirier, Henri, 686
Poirier sauvage (le), **1086**
Poison (la), 272, **401**, 483
Poison (le), **35**, 1734
Poitier, Sidney, 47, 764, 1524, 1746
Poivre, Annette, 107, 629, 1549
Poker party, *voir* Six of a kind
Pola, Isa, 1396, 1454
Pola X, **1547**
Polac, Michel, **1793**, **1833**, **1855**
Polanski, Roman, **222**, **344**, **424**, **440**, **466**, **470**, 748, **1152**, **1357**, **1375**, **1589**, **1599**, **1803**
Poli, Maurice, 1833
Police, **1513**
Poligny, Serge de, **1224**, **1682**, **1873**
Polisse, **1824**
Polito, Jon, 1738
Politoff, Haydée, 103, 607, 1194
Pollack, Sydney, **127**, **231**, **561**, 562, **646**, **649**, 796, **1201**, **1288**, **1300**, **1835**, **1883**
Pollard, Michael J., 1044
Pollet, Jean-Daniel, **953**, **1413**
Polley, Sarah, 1320
Pollock, Channing, 1222
Polonsky, Abraham, 540, **1453**, **1740**
Polony, Anna, 95, 701, 1818
Polouyan, Alexeï, 378
Pommereulle, Daniel, 1194
Pompidou, Georges, 406, 488, 520, 556, 590, 620, 685, 763, 805, 967, 976, 1100, 1244, 1278, 1534, 1731
Pompoko, 13, **229**, 528, 577, 920
Poncela, Eusebio, 186, 1110
Ponette, **228**
Pont (le), *voir* Brücke (die)
Pont de la rivière Kwaï (le), **2**, 649, 789, 1047, 1331, 1450, 1730
Pont du Nord (le), 1126, **1676**
Pontecorvo, Gillo, **1375**
Ponti, Carlo, 1744
Ponts de Toko-Ri (les), 1441
Ponyo sur la falaise, **818**
Ponzoni, Cochi, 181
Pope, Alexander, 952
Popesco, Elvire, 659, 727, 740, 1454, 1523
Popeye, **856**
Popol Vuh, 93, 320, 571, 1285
Poppe, Nils, 802
Poppy, **275**
Popwell, Albert, 190, 1493
Porco Rosso, **56**
Porel, Marc, 479
Pornographes (les), **996**, 1022, 1025, 1369
Poron, Jean-François, 1447
Port de l'angoisse (le), 237, **463**, 1573

Port de la drogue (le), *voir* Pickup on South street
Port des fleurs (le), **327**
Portal, Louise, 76, 438, 951
Porte, Gilles, **675**
Porte, Robert, 559, 736
Porte-avions X (le), *voir* Wing and a prayer
Porte de l'Enfer (la), **776**, 1617
Porte du Diable (la), *voir* Devil's doorway (the)
Porte du Paradis (la), *voir* Heaven's gate
Porte s'ouvre (la), *voir* No way out
Porter, Cole, 1416
Porter, Don, 1395
Portes de la nuit (les), **618**, 753, 759, 1267, 1306, 1754
Portier, Marcel, 94
Portier de nuit, 181, **1075**, 1134
Portillo, Blanca, 1125, 1624
Portman, Eric, 553, 651, 850, 1398, 1746
Portman, Natalie, 25
Portrait d'un assassin, **1709**
Portrait de Dorian Gray (le), *voir* Picture of Dorian Gray (the)
Portrait de la jeune fille en feu, **1770**
Portrait of Jennie, 119, **568**, 1758
Possédés (les), **1803**
Possessed (Bernhardt), **1509**
Possessed (Brown), **168**
Possession, 275, **847**
Post, Ted, **795**, **1394**, **1676**
Post coitum animal triste, **1611**
Postlethwaite, Pete, 1050, 1548
Postman always rings twice (the) (Garnett), 90, 100, **234**, 1003, 1427, 1701, 1734
Postman always rings twice (the) (Rafelson), **1427**
Poston, Tom, 747
Posto (il), 227, **1291**, 1659
Pot d'un million de ryō (le), **343**, 1163
Potocki, Jan, 496, 840
Pottecher, Frédéric, 607
Potter, Madeleine, 939
Pottier, Richard, 49, **95**, **225**, **561**, **1124**, 1756, **1849**
Pou, Josep Maria, 1473
Pouchkine, Alexandre, 324, 583, 1377, 1582
Poudovkine, Vsevolod, **462**, **1160**, **1719**, **1875**
Poujouly, Georges, 39, 111, 458, 1009, 1733, 1757, 1874
Poulenc, Francis, 1777
Poulet au vinaigre, 38, 63, **159**
Poulet aux prunes, **1383**
Poulter, Will, 1458
Poupaud, Melvil, 262, 694, 814, 909, 1262, 1604, 1694
Poupée (la) (Baratier), **257**
Poupée (la) (Has), 643, **695**
Poupée (la) (Lubitsch), *voir* Puppe (die)
Poupée de chair (la), *voir* Baby doll
Poupée sanglante (la), **1859**
Poupées du Diable (les), *voir* Devil-doll (the)
Poupon, Henri, 624, 1096, 1228, 1385, 1391, 1635, 1665, 1667, 1706
Pour qui sonne le glas, **1366**
Pour toi j'ai tué, *voir* Criss cross
Pour une poignée de dollars, 798, **1071**, 1221, 1581
Pourquoi monsieur R. . . , **320**, 352, 534
Poursuite infernale (la), *voir* My darling Clementine
Poursuite impitoyable (la), *voir* Chase (the)
Pouvoir de la province de Kangwon (le), **1661**
Poverty Row, 47, 81, 160, 576, 696, 793, 810, 1511
Powell, Dick, 136, 201, 306, **330**, 758, 793, 832, 1002, 1125, 1177, 1218, 1241, 1534, 1635, 1664
Powell, Jane, 1375, 1429
Powell, Michael, **88**, **104**, **169**, **216**, **289**, **453**, **503**, **509**, **553**, **850**, **885**, **1019**, **1041**, **1232**, 1242, **1258**, **1322**, **1411**, **1521**, **1656**, **1686**
Powell, Robert, 796
Powell, William, 185, 418, 444, 660, 1113, 1336, 1362, 1521, 1815
Power, Tyrone, 141, 143, 144, 189, 326, 346, 554, 828, 839, 920, 1035, 1265, 1348, 1351, 1424, 1641, 1665, 1762, 1840
Powers, Mala, 128
Power and the glory (the), **380**, 472, 1595
Poyen, René, 94, 259, 487, 1645
Pozzetto, Renato, 1781
Prachrar, Ilja, 1071
Prada, José María, 715, 1193, 1691
Prado, Lilia, 1530, 1534
Pradot, Marcelle, 1034, 1681
Prästänkan, *voir* Quatrième alliance (la)
Prat, Jean, **486**, **1283**

Pratolini, Vasco, 1467
Préboist, Paul, 22, 925, 1739
Prechtel, Volker, 1205, 1285, 1338, 1856
Preisner, Zbigniew, 674, 1065
Preiß, Wolfgang, 1018
Préjean, Albert, 195, 520, 703, 764, 1062, 1409, 1869
Préjean, Patrick, 94
Premier bal, **1796**
Premier contact, *voir* Arrival
Premier de cordée, **1829**
Premier mai, **1805**
Premier maître (le), **1804**
Première désillusion, *voir* Fallen idol (the)
Premiers beatniks (les), *voir* Heart beat
Premiers hommes dans la Lune (les), *voir* First men on the Moon (the)
Preminger, Otto, **90**, **255**, **355**, **443**, **450**, **626**, **632**, **807**, **826**, **844**, **1001**, **1004**, **1016**, **1235**, **1317**, **1319**, **1580**, **1627**, **1636**, 1730, 1784
Prentiss, Paula, 574, 816, 1462
Préparez vos mouchoirs, 765, **1398**, 1683
President's last bang (the), **820**
Presle, Micheline, 177, 253, 321, 339, 367, 502, 581, 740, 1045, 1103, 1121, 1277, 1296, 1380, 1455, 1536, 1691, 1710, 1768, 1823
Presley, Elvis, 338, 417, 817, 871, 1426
Presnell, Harve, 422
Prestige (le), **1133**
Preston, Robert, 19, 146, 658, 674, 679, 1238, 1256, 1609, 1651, 1842
Prête-nom (le), *voir* Front (the)
Prévert, Jacques, 2, 99, 137, 195, 557, 618, 682, 723, 753, 770, 815, 905, 1013, 1098, 1146, 1171, 1549, 1595, 1634, 1679, 1757, 1867
Prévert, Pierre, **1171**, **1549**
Prévost, Daniel, 859, 1189, 1346, 1384
Prévost, Françoise, 1771
Prevost, Marie, 511
Private affairs of Bel-Ami (the), *voir* Bel-Ami
Price, Dennis, 368, 474, 850, 1174, 1430
Price, Vincent, 70, 81, 126, 143, 200, 218, 440, 445, 457, 626, 637, 741, 827, 832, 855, 895, 954, 985, 1240, 1241, 1316, 1355, 1376, 1393, 1473, 1530
Prick up your ears, **751**, 1161
Pride and prejudice (Langton), **1829**
Pride and prejudice (Leonard), 772, 1829, **1835**
Pride and prejudice (Wright), **1135**
Pride of the marines, **1123**
Pride of the Yankees (the), 1213
Prière (la), *voir* Vedreba
Prim, Suzy, 136, 480, 739, 764, 993, 1071, 1384, 1711, 1855, 1873
Prima Angélica (la), **544**, 1196
Primate, **1698**
Prima della rivoluzione, **218**
Prime cut, **1216**
Prime of Miss Jean Brodie (the), 67, 183, **1167**, 1184
Primrose path, **856**
Prince and the pauper (the), **1821**
Prince of darkness (the), **373**
Prince of foxes, 144, **1265**
Prince of the city, 71, **1565**
Prince Valiant, **261**
Princesse aux huîtres (la), **910**
Princesse de Montpensier (la), **67**
Princesse errante (la), **1603**
Princesse Mononoke, 577, 822, 940, **1294**
Principal, Victoria, 1305
Principe d'incertitude (le), **1381**
Pringle, Bryan, 873
Printemps, été, automne, hiver..., **879**
Printemps précoce, **790**
Printemps tardif, *voir* Banshun
Priomykhov, Valery, 742
Prise au piège, *voir* Caught
Prison sans barreaux, **598**
Prisoner (the), **651**, **1629**
Prisoner of Shark Island (the), **1418**
Prisoners, **273**
Prisonnier d'Alcatraz (le), *voir* Birdman of Alcatraz
Prisonnier de Zenda (le), 501, **569**, 809, **1027**
Prisonnière (la), **1301**, 1865
Prisonnière du désert (la), *voir* Searchers (the)
Prisonniers du passé, *voir* Random harvest
Private hell 36, **1670**
Private life of Don Juan (the), 1118, **1181**
Private life of Henry VIII (the), 580, **926**, 943, 1833
Private life of Sherlock Holmes (the), 67, **83**
Private lives of Elizabeth and Essex (the), **855**
Private's progress, **1430**

Privé (le), *voir* Long goodbye (the)
Privilège, **1439**
Prizzi's honor, **1041**
Procès (le) (Pabst), **1875**
Procès (le) (Welles), 1036, **1797**
Procès de Jeanne d'Arc, **793**
Procès Goldman (le), **1606**
Procès Paradine (le), *voir* Paradine case (the)
Prochkine, Alexandre, **742**
Prochnow, Jürgen, 626, 1768
Prochou slova, **161**, 1246
Prodromidès, Jean, 1283
Producers (the), 1536, **1552**
Profession : reporter, **250**
Professionals (the), **337**
Profils paysans, **960**, 1354
Profondo rosso, **1175**
Profonds désirs des dieux, 149, 999, **1025**, 1059, 1429
Profumo di donna, **1016**, 1757
Profundo carmesí, *voir* Carmin profond
Prohibition, 74, 151, 164, 217, 260, 265, 281, 300, 345, 423, 587, 660, 786, 1010, 1044, 1173, 1221, 1335, 1738, 1742
Proie (la), **495**
Proie du désir (la), *voir* Desiderio
Proie nue (la), *voir* Naked prey (the)
Proie pour l'ombre (la), *voir* Old wives for new
Proies (les), **669**
Proietti, Gigi, 517, 780, 989, 1119, 1200
Prokofiev, Sergueï, 137, 572, 1038, 1340
Prologues, *voir* Footlight parade
Promenade avec l'amour et la mort, *voir* A walk with love and death
Promesses de l'ombre (les), *voir* Eastern promises
Promessi sposi (i), **191**
Propriété interdite, **646**, 933
Proskourine, Victor, 640
Proslier, Jean-Marie, 119
Protazanov, Iakov, **1766**, **1806**
Proud valley (the), **897**
Proust, Marcel, 215, 301, 1096, 1344, 1381, 1877
Prova d'orchestra, **1342**
Proverka na dorogakh, *voir* Vérification (la)
Providence, **203**
Prowler (the), 1163, **1452**
Prucnal, Anna, 951
Prus, Bolesław, 643, 695
Pruvost, Bernard, 125, 706
Pryce, Jonathan, 1361, 1728, 1795
Przypadek, *voir* Hasard (le)
Psaume rouge, 1231, 1884
Psychose, 3, 72, 196, 218, 258, 336, 478, 483, 502, 779, 831, **1036**, 1198, 1220, 1411, 1557, 1716, 1761, 1800
Psychose II, 1036, **1800**
Pszoniak, Wojciech, 295, 1162
Public enemies, **300**
Public enemy (the), **587**
Public housing, **1555**
Puccini, Giacomo, 508
Pucholt, Vladimír, 658
Puglia, Frank, 185, 213, 1221, 1619
Puglisi, Aldo, 656, 1451
Pugni in tasca (i), **1686**
Puiu, Christi, **966**
Pullman, Bill, 1258
Pully, B. S., 801
Pulp fiction, **170**, 308
Pulsions, **779**
Pulver, Liselotte, 230, 1021
Punch-drunk love, **1140**
Punishment park, **385**
Puppe (die), **300**, 910
Purcell, Henry, 650, 1288
Purcell, Noel, 72
Purchase price (the), **1649**
Puri, Amrish, 319
Purple plain (the), **1659**
Purple rose of Cairo (the), *voir* Rose pourpre du Caire (la)
Pursued, 143, 895, 989, 1301, 1455, **1721**, 1826
Pursuit to Algiers, **1091**
Purviance, Edna, 233, 338, 573, 917, 1182, 1519, 1529
Purvis, Jack, 199, 1728, 1795
Pushover, **1273**
Putzulu, Bruno, 564, 1859
Pygmalion, 1345, **1667**
Pyle, Ernie, 313
Pyramide humaine (la), **307**

Qu'elle était verte ma vallée, 88, **171**
Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?, **928**, 1256

Qu'est ce que Maman comprend à l'amour ?, *voir* Reluctant debutante (the)
Qu'est il arrivé à Baby Jane ?, *voir* What ever happened to Baby Jane ?
Quadrille, **1179**
Quaglio, José, 777
Quai d'Orsay, **191**
Quai des brumes (le), 2, 68, 76, **137**, 508, 828, 1027, 1226, 1678
Quai des Orfèvres, 267, **1543**
Quaid, Dennis, 506
Qualen, John, 169, 213, 242, 330, 379, 400, 510, 1089, 1225, 1739
Quand la panthère rose s'emmêle, *voir* Pink panther strikes again (the)
Quand l'inspecteur s'emmêle, *voir* A shot in the dark
Quand la chair succombe, *voir* Senilità
Quand la mer monte. . . , **675**
Quand la ville dort, *voir* Asphalt jungle (the)
Quand les tambours s'arrêteront, *voir* Apache drums
Quand on a 17 ans, **1481**
Quand passent les cigognes, **874**
Quand tu liras cette lettre, **653**
Quand une femme monte l'escalier, **1113**
Quantrill, William Clarke, 205, 227, 554, 740, 1660
Quantum of solace, 133, **1237**
Quarante ans de Don Juan (les), *voir* Private life of Don Juan (the)
42ième rue, **1177**
Quarante et unième (le), **1533**
47 rōnin (les), **1236**
Quarante tueurs, *voir* Forty guns
Quartet, 32, 872, **882**, 1508, 1674
Quasimodo, **851**, 1327, 1543
14–18, **1143**
Quatorze heures, *voir* Fourteen hours
Quatorze juillet, **1394**, 1409
Quatre aventures de Reinette et Mirabelle, **1532**
Quatre cavaliers de l'Apocalypse (les), *voir* Four horsemen of the Apocalypse (the)
Quatre cents coups (les), 209, 293, 332, 411, **521**, 532, 759, 1245, 1476, 1487, 1514, 1560
Quatre de l'espionnage, *voir* Secret agent
Quatre de l'infanterie, *voir* Westfront 1918
Quatre étranges cavaliers, *voir* Silver Lode
Quatre filles du Dr. Marsh (les), *voir* Little women
Quatre mariages et un enterrement, *voir* Four weddings and a funeral
4 mois, 3 semaines, 2 jours, **1651**
Quatre mouches de velours gris, **1412**
Quatre nuits d'un rêveur, **1799**
Quatre pas dans les nuages, **1170**
Quatre plumes blanches (les), *voir* Four feathers (the)
Quatre-vingt-treize, **712**
Quatrième alliance (la), **375**, 1149
Quatrième homme (le), *voir* Kansas City confidential
Quattro giornate di Napoli (le), *voir* Bataille de Naples (la)
Quay (frères), **376**, **390**, **955**, **1535**
  Courts, **376**, **1535**
Quayle, Anthony, 178, 267, 644, 839, 1115, 1282, 1421, 1558, 1656
Que la bête meure, **1024**
Que la fête commence, 1200, **1228**
Que sera sera, 8, 998
Que viva Mexico, **691**, 920, 1372, 1538
Queen (the), **1073**, 1243, 1421
Queen & country, **1478**
Queen Bee, **1196**
Queen Christina, 179, **731**
Queen Kelly, **426**, 1574
Queen of spades (the), **1377**
Quelle heure est-il ?, *voir* Che ora è ?
Quelque part dans la nuit, *voir* Somewhere in the night
Quelque part dans le temps, *voir* Somewhere in time
Quelque part quelqu'un, **1151**
Quelques jours de la vie d'Oblomov, **920**, 1486
Quelques jours avec moi, **1624**
Quenard, Raphaël, 1819
Queneau, Raymond, 28, 1239, 1309
Quentin Durward, 1619
Quester, Hugues, 12, 1151
Questerbert, Marie-Christine, 1530
Qui a tué Vicky Lynn ?, *voir* I wake up screaming
Qui donc a vu ma belle ?, *voir* Has anybody seen my gal ?
Qui est sans péché, *voir* Chi è senza peccato
Qui êtes-vous, Polly Maggoo ?, **1693**

Qui veut la peau de Roger Rabbit ?, **900**, **1768**
Quiet American (the) (Mankiewicz), 46, 863, 950, 1122, **1145**, 1763
Quiet American (the) (Noyce), **863**, 1145
Quiet man (the), *voir* Homme tranquille (l')
Quignard, Pascal, 746
Quincey, Thomas de, 268, 704
Quine, Richard, **328**, **742**, **948**, **1273**, **1447**, **1469**, 1593, **1635**, **1648**, 1754, **1848**, **1867**
Quinn, Aidan, 1839
Quinn, Anthony, 17, 28, 132, 179, 346, 426, 458, 517, 525, 565, 794, 882, 1035, 1174, 1308, 1329, 1428, 1433, 1510, 1584, 1591, 1867
Quinn, Patricia, 1346
Quintana, Rosita, 128
Quintet, **463**, 1576
Quinze jours ailleurs, **1383**
Quota quickies, 885, 1521, 1686
Quo vadis (Kawalerowicz), **857**, 1396

Raab, Kurt, 68, 320, 352, 1087, 1506, 1630
Rabal, Francisco, 744, 863, 1080, 1289, 1314, 1564, 1854
Rabal, Liberto, 1077
Rabben, Mascha, 1261
Rabbia (la), 204, **762**
Rabbit transit, **1759**
Rabourdin, Olivier, 271, 1465
Racconto dei racconti (il), **619**
Raccrochez, c'est une erreur, *voir* Sorry, wrong number
Racetrack, **654**
Racette, Francine, 450, 1412
Rachat suprême (le), *voir* Whispering chorus (the)
Rachel, Rachel, **1070**
Rachmaninov, Sergueï, 1169
Racine, Jean, 664
Racines du Ciel (les), 875, 1099, 1584, **1749**
Racisme, 38, 126, 172, 210, 249, 288, 418, 426, 428, 493, 585, 718, 730, 807, 1157, 1449, 1483, 1524, 1595
Racket (Cromwell), **709**
Racket (Mackenzie), *voir* Long Good Friday (the)
Radford, Basil, 220, 697, 882, 1110, 1120, 1394, 1628
Radford, Michael, 1728, **1809**
Radiguet, Raymond, 253
Radio days, **746**
Radziwilowicz, Jerzy, 876, 1674, 1803
Rafelson, Bob, **615**, **721**, **1427**, **1436**, **1627**, **1682**
Rafles sur la ville, **720**
Raft, George, 31, 40, 72, 323, 422, 654, 1449, 1647
Ragazza con la valigia (la), *voir* Fille à la valise (la)
Rage in heaven, 1029, **1210**
Raging bull, **1343**
Ragtime, 234, **930**
Rahim, Tahar, 337, 1358
Rai, Ayshwarya, 720
Raid (the), **1209**
Raiders of the lost ark, *voir* Indiana Jones I
Raillard, Edmond, 1193
Railroaded, **1383**
Railsback, Steve, 854, 923
Raimu, 4, 590, 624, 674, 931, 937, 1071, 1187, 1374, 1385, 1489, 1498, 1618, 1817, 1873
Rain, 422, **1332**
Rain man, **738**
Rain people (the), **1546**
Raines, Ella, 265, 719, 1237, 1363
Rains, Claude, 8, 16, 45, 196, 202, 239, 270, 312, 453, 556, 635, 648, 752, 760, 799, 828, 882, 982, 1060, 1102, 1129, 1361, 1372, 1432, 1558, 1613, 1632, 1821
Raising Arizona, **1667**
Raisins de la colère (les), **242**, 739, 1455
Raisins de la mort (les), **1859**
Raison et sentiments, *voir* Sense and sensibility
Raisons d'État, *voir* Good shepherd (the)
Raitt, Ann, 61
Ralli, Giovanna, 173
Rally 'round the flag boys, **862**
Ralston, Esther, 1508
Ralston, Vera, 1868
Ramazzotti, Micaella, 940
Rambeau, Marjorie, 808, 856, 1507
Rambo 2, 1188
Rameau, Jean-Philippe, 1275
Ramírez, Edgar, 1006

Ramis, Harold, **385**
Rampling, Charlotte, 438, 528, 529, 641, 796, 1075, 1142, 1369, 1652, 1807, 1832
Ramrod, **347**
Ran, **1373**
Rancho notorious, **233**
Rand, Ayn, 223, 1315, 1765
Randall, Mónica, 955
Randall, Tony, 1386
Randolph, Elsie, 946
Randolph, Jane, 59, 596, 1383
Randolph, John, 182, 606, 1041
Random harvest, **1403**
Randone, Salvo, 135, 187, 238, 484, 492, 623, 747, 785, 1402, 1455, 1467, 1681
Ranieri, Massimo, 1119, 1870
Rapace, Noomi, 1879
Rapaces (les), *voir* Greed
Raphaël ou le débauché, **1230**
Rappel de la terre (le), *voir* Terra madre
Rappeneau, Jean-Paul, **814**, **1349**
Rapper, Irving, **16**, **1361**
Rapport préfabriqué, 247, **799**
Rapt, *voir* Hunted
Rascel, Renato, 303
Rashōmon, 771, 776, 1217, 1264, 1478, 1594, 1607, **1617**
Rasp, Fritz, 252, 517, 783, 936, 1011, 1716, 1758
Raspoutine, l'agonie, **642**
Rassam, Julien, 221
Ratataplan, **769**
Rathbone, Basil, 24, 74, 126, 279, 453, 492, 493, 754, 823, 827, 846, 920, 1091, 1112, 1178, 1240, 1617
Ratoff, Gregory, **218**, 588, 872
Rats du désert (les), *voir* Desert rats (the)
Ratten (die), **1824**
Ravel, Maurice, 488, 999, 1212, 1617
Raven (the) (Corman), **741**, 1240
Raven (the) (Landers), **1509**
Raw deal, **533**
Rawhide, **1641**
Rawlins, John, **1091**
Ray, Aldo, 333, 467, 890, 1066, 1488, 1669
Ray, Andrew, 780
Ray, Anthony, 1390
Ray, Jean, 155, 389
Ray, Nicholas, **16**, **63**, **208**, **551**, 794, **843**, 846, **924**, **1004**, 1037, **1154**, **1164**, 1390, **1413**, **1443**, **1584**, **1636**, **1812**
Ray, Satyajit, **153**, **214**, **335**, **657**, **684**, **768**, **897**, **906**, **953**, **1034**, 1258, **1274**, **1359**, **1390**, **1399**, 1459, **1488**, **1743**, **1767**
Raye, Martha, 608
Raymond, Gene, 1508, 1769
Raymond, Paula, 891, 1218
Raymone, 421, 826, 1024
Raynal, Patrick, 1190
Rayon invisible (le), *voir* Invisible ray (the
Rayon vert (le), 715, **1188**, 1281, 1532, 1539
Razor's edge (the), **189**, 527
Razumov, **784**
Razzia sur la chnouf, 174, **501**, 518, 844, 1557
Ré (Michel de), 1213
Rea, Stephen, 731
Reagan, Ronald, 1168, 1341, 1485, 1497, 1799
Réalité, **1480**
Reap the wild wind, **1238**
Rear window, 71, 483, 529, 707, 779, **1008**, 1061, 1089, 1102, 1160, 1273
Reason, Rex, 542
Rebatet, Lucien, 70, 1610
Rebecca, 65, 410, **1056**
Rebel, Jean-Féry, 462
Rebel without a cause, *voir* Fureur de vivre (la)
Rebelle (le), *voir* Fountainhead (the)
Rébellion, **813**
Rebengiuc, Victor, 683, 693, 1095, 1337
Rebhorn, James, 506, 713, 836, 1214, 1757
Recherche Susan désespérément, **284**
Récit d'un propriétaire, **698**
Reckless moment (the), **806**
Recoing, Aurélien, 115, 497, 767
Reconstitution (la), **409**
Récupérateur de cadavres (le), *voir* Body snatcher (the)
Red (la), **753**
Red badge of courage (the), **550**
Red ensign, 885, **1686**
Red-headed woman, **1099**, 1793
Red house (the), **989**
Red river, 1280, **1568**
Red shoes (the), 104, **1322**
Redevance du fantôme (la), **973**
Redford, Robert, 127, 250, **282**, 561, 646, 824,

933, 957, 1300, 1395, **1428**, 1453, 1460, 1835
Redgrave, Michael, 220, 368, 410, 419, 697, 902, 981, 1145, 1150, 1394, 1728, 1868
Redgrave, Vanessa, 23, 248, 622, 687, 751, 939, 1173, 1393, 1673, 1678, 1790
Redoutable (le), **1535**
Reds, 566, **1052**, 1082, 1427
Reed, Carol, **206**, 238, **495**, **774**, **1120**, **1318**, **1621**, **1633**, **1869**
Reed, Donna, 112, 399, 509, 756, 848, 939, 1099
Reed, John, 566, 1052
Reed, Lou, 1509
Reed, Oliver, 41, 189, 218, 286, 354, 609, 1353, 1393, 1600, 1795
Reeve, Christopher, 692, 693, 939, 1371
Reeves, Keanu, 42, 269, 1076, 1417
Reeves, Kynaston, 32
Reeves, Michael, **614**, **1393**
Reflets dans un œil d'or, 589, **888**
Regain, **1667**
Regalo di Natale, **628**, 1080
Regarde les hommes tomber, 1295, **1590**
Régent, Benoît, 1065, 1211, 1540, 1627
Reggiani, Serge, 26, 30, 79, 184, 353, 358, 390, 618, 736, 739, 753, 837, 1030, 1229, 1304, 1501, 1503, 1546, 1865
Régine, 1214, 1881
Région sauvage (la), **275**, 847
Règle du jeu (la), 687, 1020, 1306, 1432, **1577**
Règlement de comptes, *voir* Big heat (the)
Règlements de comptes à OK Corral, *voir* Gunfight at the OK Corral
Régnier, Natacha, 20, 1346
Regnier, Charles, 397
Rego, Luis, 301, 1114, 1373
Řehák, František, 1323
Reid, Beryl, 1106
Reid, Carl Benton, 13, 1591, 1812
Reid, Kate, 646, 757, 1638
Reid, Wallace, 78
Reilly, John C., 108, 1064, 1084, 1085, 1420, 1431, 1828
Reinartz, Antoine, 613, 1818
Reine Christine (la), *voir* Queen Christina
Reine de Broadway (la), *voir* Cover girl
Reine de la prairie (la), *voir* Cattle queen of Montana
Reine des cartes (la), *voir* Queen of spades (the)
Reine Margot (la) (Chéreau), **221**, 559
Reine Margot (la) (Dréville), 221, **559**
Reine vierge (la), *voir* Young Bess
Reiner, Carl, 337, **1734**
Reinhardt, Django, 1685, 1731
Reinhardt, Max, **832**
Reinking, Ann, 1266
Reisner, Charles, **881**
Reisz, Karel, **7**, **23**, **687**, **873**, **1056**, **1154**, **1347**
Reitz, Edgar, **1446**, **1745**
Relais de l'or maudit (le), **939**
Religieuse (la), 1128
Relli, Santa, 942
Rellys, 590, 944, 1391, 1706
Reluctant debutante (the), **615**
Remains of the day (the), 248, **692**
Remarque, Erich Maria, 262, 649, 755, 1021, 1415
Rembrandt, 382, 455, 1191, 1514, 1872
Rembrandt (film), **1514**
Remember my name, **1800**
Remember the night, **1483**
Remick, Lee, 142, 200, 1004, 1011, 1302, 1320, 1657
Rémoleux, Jean-Claude, 318, 1054, 1648
Remontons les Champs Élysées, **1475**
Remorques, **2**, 937
Remous, 117, **274**
Remsen, Bert, 794
Rémy, Albert, 131, 192, 412, 501, 521, 998, 1565, 1579
Renant, Simone, 141, 736, 899, 1203, 1380, 1424, 1543, 1855
Renard, Colette, 192
Renard, Jules, 675, 1189, 1265
Renard, Maurice, 791
Renard du désert (le), *voir* Desert fox (the)
Renard jaune (le), **1254**
Renarde (la), *voir* Gone to earth
Renaud, 274, 1149, 1761
Renaud, Isabelle, 541
Renaud, Madeleine, 2, 111, 131, 456, 548, 682, 937, 1616
Renauld, Isabelle, 541
Rendez-vous, *voir* Shop round the corner (the)

Rendez-vous, **571**, 1334, 1356
Rendez-vous à Bray, **936**
Rendez-vous à Bruges, *voir* In Bruges
Rendez-vous avec la peur, *voir* Night of the demon
Rendez-vous d'Anna (les), **362**
Rendez-vous de juillet, **1296**
Rendez-vous de Paris (les), **908**
Rénier, Yves, 704
Renko, Serge, 785
Renner, Jeremy, 1694
Rennie, Michael, 421, 1014, 1179, 1508
Reno, Jean, 90, 1613
Renoir, Auguste, 1207
Renoir, Claude, 1224, 1258
Renoir, Jean, **89**, 211, **260**, **414**, **441**, 504, 527, **545**, **557**, **580**, **627**, **681**, **689**, **993**, **1028**, **1034**, **1044**, 1049, 1100, 1227, **1258**, 1274, **1306**, **1326**, **1560**, **1577**, **1613**, **1645**, **1679**, **1705**, 1744, **1821**, **1842**
Renoir, Pierre, 51, 260, 384, 716, 724, 784, 1013, 1017, 1028, 1042, 1062, 1306, 1756
Renucci, Robin, 432, 647, 672, 1108
Repas (le), *voir* Meshi
Repas de noces, *voir* Catered affair (the)
Repentir (le), **114**
Répétition d'orchestre, *voir* Prova d'orchestra
Repo man, **965**
Reporters, **75**, 1354
Repp, Pierre, 192, 581
Reproduction interdite, **1221**
Reptile (le), **606**
Répulsion, **1152**, 1357
Requiem for a dream, **838**
Requiem pour un massacre, **1690**
Requiem pour un vampire, **1858**
Réquisitoire (le), *voir* Manslaughter
Resa dei conti (la), **703**
Reservoir dogs, **204**, 1425
Resnais, Alain, 8, **97**, **203**, **207**, **232**, **541**, **586**, **656**, **716**, **859**, **944**, **1148**, **1201**, **1257**, **1307**, **1724**, 1744, **1778**
Respiro, **1816**
Ressources humaine, **920**
Restless breed (the), **346**
Restrepo, **101**, 1280
Résurrection (Blasetti), **738**
Résurrection (Petrie), **265**
Retour (le), **1537**
Retour à Howards End, *voir* Howards End
Retour à l'aube, **858**
Retour à la vie, **1304**
Retour d'Afrique (le), **1748**
Retour de Don Camillo (le), **890**, 1386
Retour de Frank James (le), **1660**
Retour de Frankenstein, *voir* Frankenstein must be destroyed
Retour du fils prodigue (le) (Chahine), **894**
Retour de l'inspecteur Harry (le), *voir* Sudden impact
Retour de la Panthère rose (le), *voir* Return of the Pink panther (the)
Retour des trois ivrognes (le), **325**, 892
Retour du fils prodigue (le) (Schorm), **894**
Retroscena, **1705**
Rettig, Tommy, 803, 1209, 1319, 1526
Return of Doctor. X (the), 1018
Return of the Pink panther (the), **1639**
Return to Glennascaul, **211**, 1020
Reuver, Germaine, 272, 349, 401
Revanche de Frankenstein (la), **100**
Rêve de femmes, **698**
Réveil dans la terreur, *voir* Wake in fright
Réveil de la Sorcière Rouge (le), *voir* Wake of the Red Witch
Révélations, *voir* Insider (the)
Revenant (the), **357**, 1290
Revenge of the Pink Panther, **1475**
Revere, Anne, 126, 410, 540, 1016, 1039, 1235, 1362, 1444
Reversal of fortune, *voir* Mystère von Bülow (le)
Rêves, **814**
Rêves de chaque nuit, **128**, 1499
Reviens-moi, *voir* Atonement
Revil, Clive, 505
Revolori, Tony, 723
Revolt of Mamie Stover (the), **648**
Révolte à bord, *voir* Two years before the mast
Révolte au zoo, *voir* Zoo in Budapest
Révoltés de l'an 2000 (les), **1194**
Révoltés du Bounty (les), *voir* Mutiny on the Bounty
Revueltas, Rosaura, 207
Rey, Fernando, 52, 181, 463, 534, 681, 701, 842, 867, 1023, 1069, 1074, 1078,

1275, 1564, 1793, 1837
Reybaz, André, 546
Reymond, Dominique, 462, 1412
Reynolds, Burt, 26, 939, 1431
Reynolds, Debbie, 31, 748
Reynolds, Peter, 1170
Reynolds, William, 629, 755
Reznikoff, Iegor, 1054
Rezvani, Serge, 410, 721
Re granchio, **1791**
Rhames, Ving, 170
Rhys Meyers, Jonathan, 136
Riaboukine, Serge, 731
Ribas, Marku, 1799
Ribeiro, Catherine, 1862
Ribera, Jose de, 1109, 1564
Riberolles, Jacques, 633
Ribowska, Malka, 341, 361
Ricardo, Sérgio, 423
Rich, Catherine, 45
Rich, Claude, 45, 541, 610, 669, 705, 716, 1200, 1213, 1331, 1389, 1524, 1710, 1778, 1833
Rich, Ron, 519
Rich and strange, **946**
Richard, Eric, 839
Richard, Firmine, 51
Richard, Jean-Louis, 3, 15, 91, 1321, 1610, 1611
Richard, Nathalie, 396, 1627
Richard-Willm, Pierre, 4, 741, 898, 1007, 1682
Richardson, Lee, 1041
Richardson, Miranda, 1321
Richardson, Ralph, 199, 398, 404, 774, 860, 1040, 1276, 1438, 1454, 1621, 1869
Richardson, Tony, **368**, **961**
Richard III (Loncraine), **1141**
Richard III (Olivier), **398**
Riche, Paul, **970**
Richebé, Roger, 49, **558**, **1454**, **1709**
Richepin, Jean, 521
Richert, William, **720**, 1417
Richet, Jean-François, **191**
Richter, Paul, 246, 516
Rickman, Alan, 736, 761, 1839, 1876
Ricotta (la), **1325**
Ride in the whirlwind, **1623**
Ride lonesome, 165, **994**, 1057
Ride the high country, 1281, 1282, **1582**
Ride the pink horse, **867**, 1265
Ride, Vaquero, *voir* Vaquero
Rideau déchiré (le), *voir* Torn curtain
Rider (the), **1548**
Rider Haggard, Henry, 738, 1292
Ridgely, John, 942, 978, 1242, 1573
Ridges, Stanley, 265, 1033, 1509
Ridicule, **1611**
Riefenstahl, Leni, 260, 388, 1181, 1522, **1536**, 1544, **1685**, 1695, **1808**, **1844**
Rien ne va plus, **545**
Rien que pour vos yeux, **437**, 462
Rigaud, Jorge, 1394
Rigaux, Jean, 798, 1466, 1806
Rigby, Edward, 1197
Riget, **33**
Rigg, Diana, 67, 471, 955, 1131, 1355
Right stuff (the), **594**, 1276
Rignault, Alexandre, 456, 646, 708, 860, 890, 1007, 1115, 1121, 1590, 1631, 1735, 1833
Rigo de Righis, Matteo, **1791**
Rilla, Wolf, **994**
Rim, Carlo, **91**, **629**
Rimbaud, Arthur, 536
Rin Tin Tin, 804, 872
Ring (the), **1837**
Rio Bravo, 204, 477, **1586**
Rio Conchos, **1750**
Rio Grande, **667**
Ripoux (les), **1214**
Ripstein, Arturo, **665**, **1194**
Ris donc, Paillasse, *voir* Laugh, clown, laugh
Risch, Maurice, 1219, 1610, 1683
Rise and fall of Legs Diamond (the), **1474**
Rise of Catherine the great (the), **710**
Risi, Dino, **9**, **181**, **260**, **835**, **847**, **878**, **913**, **1016**, **1076**, **1516**, **1673**, **1853**, **1856**
Rising sun, **1430**
Riskin, Robert, 147
Riso amaro, *voir* Riz amer
Rispal, Jacques, 235, 678, 1075
Rissient, Pierre, **913**, 1744
Risso, Roberto, 1313
Rist, Christian, 1472
Ritchie, Michael, **824**, **1216**, **1395**, **1675**
Rite (le), **307**
Ritt, Martin, **46**, **664**, **764**, **777**, **1474**, **1519**, **1620**, **1802**, **1829**

Ritter, Thelma, 98, 588, 662, 941, 1008, 1112, 1581
Riva, Emmanuelle, 8, 184, 354, 653, 827, 908, 1065, 1140, 1183, 1201, 1823
River (the) (Borzage), **1118**, 1417
River (the) (Renoir), 1232, **1258**
River of no return, **1319**
River's edge (the), **1591**
Rivers, Dick, 909
Rivers, Fernand, **130**, **1654**
Rivette, Jacques, **53**, **253**, **396**, **529**, **714**, **717**, **1126**, 1128, **1602**, **1627**, **1674**, **1676**, **1848**
Rivière, Marie, 322, 336, 1188, 1532
Rivière (la), **427**, 1476, 1883
Rivière d'argent (la), *voir* Silver river
Rivière de nos amours (la), *voir* Indian fighter (the)
Rivière du Hibou (la), **331**, 1785
Rivière noire, *voir* Kuroi kawa
Rivière rouge (la), *voir* Red river
Rivière sans retour (la), *voir* River of no return
Rivières pourpres (les), **90**
Riz amer, 35, **86**
RKO, 118, 220, 245, 330, 333, 336, 472, 474, 577, 637, 682, 982, 1108
RKO 281, **472**
Roach, Hal, **1640**
Roach, Jay, **341**, **742**, **1438**
Roach, Max, 958
Road house, **643**
Road movie, 855
Road to..., 159
  Singapore, 57, **882**, 886, 1268, 1510
  Zanzibar, **1268**
  Morocco, **1510**
  Utopia, **57**, 882, 1268
  Rio, **886**
  Bali, **1717**
  Hong Kong, 1717
Road to Graceland, 871
Road to Guantánamo (the), **825**
Road to perdition, **1516**
Roadgames, **1160**
Roanne, André, 783
Roaring twenties (the), **824**
Robain, Jean-Marie, 698
Robards, Jason, 23, 70, 108, 250, 759, 1282, 1309
Robards Sr., Jason, 1393, 1487, 1562
Robbe-Grillet, Alain, 550, 1148, 1362
Robbins, Jerome, **1017**
Robbins, Tim, 89, 1035, 1063, 1291, 1712
Robby le robot, 84, 1082, 1351
Robert, Guy, 904
Robert, Marcel, 1262
Robert, Yves, 42, 282, 542, 958, 1045, 1295, **1804**, 1866
Roberte, **266**
Roberti, Lyda, 366
Roberto Succo, **554**
Roberts, Alice, 1286
Roberts, Allene, 121, 989, 1443
Roberts, Julia, 89, 337, 722, 887
Roberts, Pascale, 1382, 1658
Roberts, Rachel, 667, 873
Roberts, Tony, 813
Robertson, Cliff, 24, 333, 1177, 1323, 1835
Robeson, Paul, 161, 214, 283, 681, 738, 897, 1165, 1251, 1447, 1510, 1523
Robie, Wendy, 1051
Robin, Dany, 146, 225, 282, 1754
Robin, Michel, 607, 1075, 1500
Robin and Marian, **1070**
Robin des Bois, *voir* Robin Hood
Robin des Mers, **316**
Robin Hood, **225**
Robinson, Amy, 104
Robinson, Andrew, 1087, 1614
Robinson, Bruce, 689
Robinson, Edward G., 5, 98, 130, 217, 265, 339, 340, 403, 407, 490, 645, 786, 826, 941, 989, 991, 1003, 1049, 1132, 1181, 1240, 1287, 1383, 1405, 1447, 1456, 1461, 1598, 1633
Robinson, Julia Ann, 1436
Robinson, Madeleine, 95, 112, 367, 638, 682, 723, 759, 864, 1027, 1195, 1224, 1251, 1272, 1434, 1469, 1797
Robinson Crusoe, **1270**
Robinson Crusoe sur Mars, **283**
Robiolles, Jacques, 678, 1255
Robison, Arthur, **936**
Robson, Flora, 202, 417, 710, 882, 1185, 1232, 1301
Robson, Mark, **478**, **769**, **809**, **1487**, **1490**, **1562**, **1684**, **1834**
Robson, May, 572, 1305

Roc, Patricia, 1097, 1177, 1179, 1304, 1687, 1838
Rocard, Pascale, 1190
Rocca, Daniela, 140
Rocco et ses frères, **83**
Rocha, Glauber, **423**, **897**, **1484**, **1564**
Rochant, Éric, **66**, **749**, **1845**
Roché, Henri-Pierre, 410, 1623
Rochefort, Jean, 312, 523, 563, 565, 685, 865, 925, 1228, 1252, 1447, 1611, 1693, 1838
Rocheteau, Dominique, 965
Rockwell, Sam, 733, 1600
Rôdeur (le), *voir* Prowler (the)
Rodgers, Gaby, 1090
Rodney, John, 1721
Rodriguez, Robert, **308**, **427**, **752**, **1219**
Roebling, Paul, 1565
Roeg, Nicolas, **4**, 463, **898**, **936**, **1434**
Roger la honte, **671**
Rogers, Charley, **818**
Rogers, Ginger, 139, 419, 474, 547, 822, 856, 868, 1177, 1181, 1334, 1447, 1656, 1799
Rogers, Paul, 1621
Rogers, Will, 242, 1449
Rogowski, Franz, 25
Rogue song (the), 1717
Rohmer, Éric, **53**, **103**, **271**, **322**, **336**, **348**, 430, **694**, **715**, **717**, 755, **785**, **902**, **904**, **905**, **908**, 1126, **1188**, **1194**, 1203, **1254**, **1281**, **1483**, **1532**, **1539**, 1596, **1634**, **1646**
Roi de cœur (le), **1045**
Roi de New York (le), *voir* King of New York (the)
Roi des aulnes (le), **554**
Roi des bricoleurs (le), **1858**
Roi des rois (le), *voir* King of kings (the)
Roi du tabac (le), *voir* Bright leaf
Roi et l'oiseau (le), **770**, 1789
Roi et quatre reines (le), *voir* King and four queens (the)
Rois et reine, **1230**, 1738, 1751
Roland, Gilbert, 164, 351, 645, 793, 956, 1231, 1830
Roland-Manuel, 2
Rolfe, Guy, 565, 943, 1180
Rolland, Jean-Claude, 486, 1190
Rollette, Jane, 959
Rollin, Georges, 716, 998
Rollin, Jean, **12**, **820**, **1761**, **1767**, **1769**, **1820**, **1858**, **1859**
Rollins, Howard E., 930
Roma (Cuarón), **1153**
Roma (Fellini), *voir* Fellini-Roma
Roma, città aperta, **504**, 579, 670, 1174, 1249
Roma, città libera, *voir* Nuit porte conseil (la)
Roma, ore 11, **849**
Romachine, Anatole, 642
Romagnoli, Mario, 785
Romains, Jules, 1804
Román, Letícia, 1604
Roman, Ruth, 221, 401, 923, 1004, 1388, 1684
Roman d'un tricheur (le), **54**
Roman de Genji (le) (Sugii), **616**
Roman de Genji (le) (Yoshimura), **398**
Roman de Marguerite Gautier (le), *voir* Camille (Cukor)
Roman de Mildred Pierce (le), *voir* Mildred Pierce
Roman de Renard (le), **424**
Roman holiday, **1347**
Romance, Viviane, 151, 176, 384, 937, 942, 1362
Romance cruelle, **640**
Romance inachevée, *voir* Glenn Miller story (the)
Romand, Béatrice, 53, 103, 322, 1188, 1646
Romano, Carlo, 1170, 1335, 1518
Romanoff, Katia, 1084
Romanus, Richard, 104
Romanzo criminale, **560**
Rome, **1840**
Rome, ville ouverte, *voir* Roma, città aperta
Romée, Marcelle, 1614
Romero, Cesar, 222, 326, 980, 1339, 1408
Romero, George A., **1342**
Romney, Edana, 1398
Ronan, Saoirse, 1678, 1867
Ronay, Marc, 397
Ronde (la), **26**
Ronde de l'aube (la), *voir* Tarnished angels (the)
Ronde du crime (la), *voir* Lineup (the)
Ronet, Maurice, 441, 458, 663, **715**, 1123, 1219, 1230, 1296, 1612, 1773
Room, Abram, **287**, **754**
Room at the top, **718**, 895

Rooney, Mickey, 832, 1412, 1737
Roose, Thorkild, 455
Roosevelt, Eleanor, 1345
Roosevelt, Franklin D., 164, 1157
Roosevelt, Ted, 303, 803, 993, 1221, 1259, 1433
Root, Rebecca, 1085
Roots of Heaven (the), *voir* Racines du Ciel (les)
Rope, 473, 988, 1152, 1392, **1568**, 1782
Rope of sand, **312**
Roquevert, Noël, 41, 107, 135, 321, 491, 523, 574, 674, 705, 716, 844, 978, 1053, 1447, 1578, 1733, 1869
Rosa la rose, fille publique, **381**, 1387
Rosay, Françoise, 4, 96, 195, 559, 725, 741, 744, 882, 1026, 1098, 1191, 1269, 1380, 1464, 1862
Rose, Gabrielle, 600, 693, 1014, 1320
Rose de fer (la), **12**
Rose de minuit, *voir* Midnight Mary
Rose du crime (la), *voir* Moss rose
Rose et la flèche (la), *voir* Robin and Marian
Rose noire (la), *voir* Black rose (the)
Rose pourpre du Caire (la), 195, 207, **474**
Rose rouge (la), **1866**
Roseaux sauvages (les), 1193, **1226**, 1481
Rosefeldt, Julian, **1780**
Rosemary's baby, 314, 443, 933, 1319, 1419, **1589**, 1748, 1866
Rosenberg, Stuart, **296**
Rosette, 313, 336, 1188, 1483, 1664
Rosi, Francesco, **238**, **597**, **842**, **872**, **1119**, **1382**, **1453**, **1681**, **1711**, **1827**
Rosier, Cathy, 1021, 1859
Rosny Aîné, J. H., 17
Ross, Annie, 1063
Ross, Benjamin, **472**
Ross, Katharine, 1453, 1460, 1820
Rossellini, Isabella, 48, 324, 417, 456, 972, 1173, 1383, 1467, 1776
Rossellini, Renzo, 93, 223, 243, 499
Rossellini, Roberto, **54**, **93**, **243**, 284, **294**, **499**, **504**, **572**, 746, 762, **801**, 907, **923**, **1152**, **1176**, **1249**, **1414**, **1440**, **1752**
Rossen, Robert, **197**, **540**, **665**, **1238**, **1534**
Rossetti, Dante Gabriele, 7, 269, 902, 1090, 1258
Rossi, Tino, 543
Rossi Drago, Leonora, 201, 638, 780, 1687
Rossi Stuart, Kim, 560, **956**
Rossiter, Leonard, 403, 1470
Rostand, Edmond, 889, 1160, 1349, 1677
Rostand, Rostand, 1718
Rota, Nino, 11, 18, 236, 461, 525, 552, 558, 670, 1030, 1222, 1312, 1342
Roth, Cecilia, 603
Roth, Joseph, 644
Roth, Lilian, 1271, 1273, 1751
Roth, Tim, 170, 204, 366, 887, 1023, 1425, 1790
Rôti de Satan (le), **68**
Rotman, Patrick, 497, 1139
Rottiers, Vincent, 744
Roüan, Brigitte, 460, **1611**, **1653**, 1664, 1855
Roubaix, François de, 184, 1021
Roubaix, une lumière, **613**
Rouch, Jean, **130**, **214**, **307**, **506**, **905**, **983**, **984**, **1472**, **1522**
Roue (la), **1147**
Rouffaer, Senne, 457
Rouffio, Jacques, **240**, **540**, 1744
Rouge, *voir* Trois couleurs
Rouge et le noir (le), **50**
Rouge-gorge, **1540**
Rougerie, Jean, 17, 246, 1398, 1731
Rouges et Blancs, 894, 1231, **1298**
Rouleau, Raymond, 142, 155, 177, 716, **973**, 1183, 1796
Roulette chinoise, **1515**
Round midnight, **910**, 1300, 1303
Rouquier, Georges, **912**, **1187**
Rourke, Mickey, 914, 1207, 1219, 1434, 1463, 1842
Rouse, Russell, **1457**
Rousseau, Jean-Jacques (réalisateur), **1129**
Rousseau, Stéphane, 951
Roussel, Henry, 1187
Rousselle, Agathe, 1438
Roussillon, Jean-Paul, 814, 938, 1200, 1230, 1407, 1691
Roussos, Demis, 219
Route au tabac (la), *voir* Tobacco road
Route des Indes (la), *voir* A passage to India
Route des ténèbres (la), *voir* Pride of the marines
Route semée d'étoiles (la), *voir* Going my way

Rouve, Jean-Paul, 1452
Rouvel, Catherine, 529, 1066, 1077, 1084, 1190, 1309
Roux, Michel, 1168, 1754
Rovère, Liliane, 69, 452, 661
Rowland, Roy, **803**
Rowlands, Gena, 146, 247, 529, 647, 800, 897, 1235, 1345
Roy, Deep, 855, 1059, 1837
Roy, Lise, 913, 968
Roy-Lecollinet, Lou, 1424
Royal Tenenbaums (the), **1191**
Royal wedding, 838, 1109, **1429**
Royaume des chats (le), 577, **673**, 907
Rozan, Dominique, 452
Rozier, Jacques, **309**, **790**, 938, **1114**
Rozine, Alexeï, 1692, 1694
Rózsa, Miklós, 282, 410, 535, 603, 755, 810, 853, 1012, 1024, 1030, 1237, 1341
Ruan, Lingyu, 1166
Ruban blanc (le), **1377**
Rubik (cube), 114, 343
Rubinek, Saul, 1431, 1572
Rubis du prince birman (les), *voir* Escape to Burma
Ruby Gentry, **570**, 995
Ruck, Alan, 1885
Rude journée pour la reine, **1246**
Rudolph, Alan, **301**, **807**, **862**, **1115**, **1464**, **1488**, **1608**, 1643, **1762**, **1800**, 1834
Rudolph, Lars, 567
Rue (la), *voir* Straße (die)
Rue de l'Estrapade, **1284**
Rue de la honte (la), **877**
Rue de la mort (la), *voir* Side street
Rue rouge (la), *voir* Scarlet street
Rue sans fin (la), **317**
Rue sans joie (la), **1032**
Ruée (la), *voir* American madness
Ruée vers l'or (la), **523**, 970, 1152, 1342
Ruée vers l'Ouest (la), *voir* Cimarron
Ruehl, Mercedes, 841
Ruelles du malheur (les), *voir* Knock on any door
Ruffalo, Mark, 700, 1857
Ruffin, François, **613**
Rufus, 56, 59, 376, 424, 967, 1134, 1360, 1707, 1859
Ruggles, Charles, 92, 133, 380, 420, 671, 868, 922, 1305
Ruggles, Wesley, **729**
Ruggles of Red Gap, **133**, 1725
Rühmann, Heinz, 352
Ruisseau (le), **744**
Ruiz, Raúl, **802**, **1381**, 1468, **1470**, **1604**, **1694**
Rule, Janice, 705, 1068, 1469
Ruman, Sig, 102, 296, 362, 430, 485, 519, 729, 779, 982, 988, 1168, 1313, 1428, 1667, 1730
Rumble fish, **1463**
Rumpf, Ella, 1772
Run for cover, **1636**
Run of the arrow, **1108**
Run silent run deep, **834**
Runacre, Jenny, 250, 530
Running on empty, 283, **1073**, 1640
Rupture (la), **1084**
Rush, Barbara, 1154, 1474, 1632, 1635, 1653
Rush, Geoffrey, 238, 290
Rush, Richard, **923**
Rushmore, **1688**
Russell, Bertrand, 966
Russell, Elizabeth, 59, 596, 1487
Russell, Gail, 231, 543, 684, 1022, 1633
Russell, Harold, 237
Russell, Jane, 244, 245, 637, 648, 1337, 1717
Russell, John, 1199, 1287, 1456, 1586, 1634
Russell, Ken, **189**, **297**, **796**, **1393**, **1761**
Russell, Kurt, 28, 427, 1425
Russell, Lucy, 348
Russell, Robert, 1393
Russell, Rosalind, 711, 1087, 1302, 1739
Russell, Theresa, 898, 1434, 1627
Russo, James, 1120
Russo Alesi, Fausto, 1703
Rust, Richard, 1057, 1177
Rustichelli, Carlo, 1395, 1430, 1451, 1720
Rustum, Hind, 257
Rusty James, *voir* Rumble fish
Rusty knife, 1161, **1213**
Rutherford, Margaret, 579, 1110, 1587
Ruthless, **719**
Rutles (the), **268**
Ruysdael, Basil, 1517
Ryan's daughter, 939
Ryan, Edmon, 1495, 1620

Ryan, Kathleen, 1318
Ryan, Mitchell, 1139
Ryan, Robert, 34, 76, 115, 116, 208, 244, 249, 337, 395, 524, 555, 584, 627, 709, 759, 805, 812, 843, 892, 1038, 1102, 1122, 1248, 1413, 1440, 1488
Ryan's daughter, 5, 150, **455**, 1324
Ryazanov, Eldar, **640**
Rydell, Mark, 99
Ryder, Alfred, 520
Ryder, Winona, 269, 528, 1316, 1478
Rylance, Mark, 390, 1766, 1784
Rysel, Ded, 272
Ryū, Chishū, 35, 78, 156, 166, 167, 193, 317, 327, 500, 544, 640, 661, 698, 971, 1010, 1048, 1213, 1263, 1286, 1357, 1439, 1502, 1708, 1741, 1820, 1849, 1883

S., Bruno, 549, 1338
Sa majesté des mouches, *voir* Lord of the flies
Saavedra, Catalina, 1874
Sabatier, William, 30, 1128
Sabatini, Rafael, 618, 977
Sable était rouge (le), *voir* Beach red
Sabotage, 55, 1049, **1647**
Sabotage à Berlin, *voir* Desperate journey
Saboteur, **677**, 695, 914, 1049, 1615, 1647
Saboteur sans gloire, *voir* Uncertain glory
Sabrina, **831**, 870, 1042, 1628
Sabu, 169, 213, 502, 694, 1196, 1232
Saburi, Shin, 78, 156, 1010, 1286, 1616
Sac (le), **549**
Sacha, Jean, 1744
Sacher-Masoch, Leopold von, 344
Sacks, Michael, 1462, 1734
Sacrifice (le), **325**, 1227
Sacrifiés (les), *voir* They were expendable
Sada, Keiji, 35, 78, 661, 1010, 1047, 1687
Saddest music in the world (the), **1173**
Saddle the wind, *voir* Libre comme le vent
Sade, Donatien Alphonse François de, 568, 929, 1344, 1485, 1783, 1863
Sadie McKee, 1057, **1508**
Safe in Hell, **641**
Safety last, **434**, 1851
Safonova, Elena, 134, 1809
Sagan, Françoise, 450
Sägebrecht, Marianne, 1843
Saget, Roger, 867
Sagnier, Ludivine, 51, 652, 1662, 1764, 1834
Sagouin (le), **361**
Sailor et Lula, *voir* Wild at heart
Saint, Eva Marie, 480, 865, 993, 1520
Saint (le), **906**, 953, 1390
St. Clair, Lydia, 1292
Saint-Cyr, Renée, 384
Saint-Jean, Guy, 132, 186
St. John, Betta, 1186
St. John, Howard, 230, 336, 815, 1479
Saint-Laurent, Cecil, 1124, 1143
Saint-Macary, Xavier, 1321
Saint Michel avait un coq, 203, 830, 1620, **1741**
Sain-Saëns, Camille, 350
Saint-Simon, Lucile, 1456
Saint Joan, 450, **632**
Saint Louis blues, 1204, 1332
Sainval, Claude, 727, 1224, 1724
Saisons du plaisir (les), **359**
Saitō, Ichirō, 1566
Saitō, Takanobu, 35, 1074
Saitō, Tatsuo, 128, 167, 609, 971, 987, 1081, 1263, 1498, 1502, 1507, 1849
Sakai, Furankī, 775
Sakall, S. Z., 1129, 1259
Sakamoto, Ryūichi, 649
Sakamoto, Sumiko, 149, 996
Sakamoto, Takeshi, 128, 156, 167, 307, 327, 366, 609, 698, 702, 1499, 1502, 1507, 1616, 1708, 1717, 1741
Salaire de la peur (le), **1594**
Salamandre (la), **817**
Salauds dorment en paix (les), **1208**
Saldana, Zoe, 272
Sale, Charles, 779
Salem, El Hedi ben, 352, 1630, 1642
Salesman, **439**
Salinger, Diane, 1300
Salinger, Emmanuel, 15, 538, 1738
Salinger, Joachim, 620, 1230
Salles, Walter, **261**, **585**
Salmi, Albert, 1309, 1320
Salminen, Esko, 757
Salmon, André, 467
Salo, Elina, 218, 287, 679, 757, 1105, 1499
Salò, 413, **568**
Salon de musique (le), *voir* Jalsaghar

Salon Mexico, **579**
Salou, Louis, 224, 383, 411, 459, 753, 778, 1013, 1296, 1424, 1702
Salt, Jennifer, 258
Salt of the Earth, **207**, 1277
Salto nel vuoto (il), *voir* Saut dans le vide (le)
Salvation hunters (the), 64, **863**
Salvatore Giuliano, **238**
Salvatori, Renato, 83, 1120, 1388, 1622, 1737
Sam was here, *voir* Nemesis
Samba, Makita, 1767
Samberg, Ajzyk, 1088
Samedi soir, dimanche matin, *voir* Saturday night...
Samie, Catherine, 1550, 1555
Sammel, Richard, 1541
Sammy goes South, **1461**
Samoïlova, Tatiana, 874
Samouraï (le), 732, **1021**, 1229, 1566
Sampson, Will, 1200
Samson et Dalila, **452**, 1574
San Giacomo, Laura, 789
San Juan, Antonia, 603
San Martin, Conrado, 416
Sánchez, Jaime, 395
Sánchez Pasual, Cristina, 194
Sancho, José, 1077
Sanction (la), *voir* Eiger sanction (the)
Sand, George, 677
Sand pebbles (the), **513**
Sanda, Dominique, 33, 517, 777, 788, 819, 1631, 1684, 1709, 1853
Sander, Otto, 1623
Sanders, Dirk, 602, 1323
Sanders, George, 22, 47, 51, 54, 232, 296, 404, 445, 452, 527, 545, 565, 588, 595, 596, 663, 719, 848, 890, 994, 1008, 1056, 1094, 1122, 1210, 1235, 1240, 1247, 1299, 1348, 1447, 1627, 1718
Sanders-Brahms, Helma, **1435**
Sanders of the river, *voir* Bozambo
Sandler, Adam, 1140
Sandre, Didier, 1329
Sandrelli, Stefania, 140, 173, 465, 506, 656, 777, 863, 941, 1503, 1531, 1675, 1720, 1797
Sang à la tête (le), **360**
Sang d'un poète (le), 1477, **1711**
Sang des bêtes (le), 927, 1233, **1587**, 1696
Sang et or, *voir* Body and soul (Rossen)
Sang pour sang, *voir* Blood simple
Sanjurō, 503, 1134, 1221, **1666**, 1717
Sanma no aji, *voir* Goût du sake (le)
Sano, Sūji, 156, 1708, 1741, 1814, 1883
Sans amour, *voir* Without love
Sans-espoir (les), **1650**, 1696
Sans fin, **876**
Sans lien de parenté, **579**
Sans peur et sans reproche, *voir* You can't cheat an honest man
Sans pitié, *voir* Senza pietà
Sans soleil, **617**
Sans soucis (les), *voir* Pack up your troubles
Sans témoins, **167**, 548
Sans toit ni loi, **1666**
Sansa, Maya, 503, 531
Sanshō dayū, 131, **604**
Sanson, Yvonne, 120, 279, 320, 581, 653, 777, 834, 1269, 1464, 1747
Santa Rosa, 65, 226, 1812
Santa sangre, **393**
Santamaria, Claudio, 560
Santelli, Claude, **318**, **1531**
Sapphire, **363**
Sapritch, Alice, 375, 1693, 1755, 1805
Saps at sea, *voir* Laurel et Hardy en croisière
Saraband for dead lovers, **417**
Sarabande, 1085, **1171**
Sarachu, César, 955
Sarafian, Richard C., 357, **939**, **1290**, 1464, **1652**
Sarandon, Susan, 212, 1349, 1638
Sarapo, Théo, 967, 1222, 1470
Sarcey, Martine, 1455
Sarde, Philippe, 48, 353, 477, 510, 571, 597, 763, 1552, 1624
Sardou, Fernand, 91, 394, 736, 1706
Sardou, Michel, 1317
Sarfati, Maurice, 943
Sarhan, Shoukry, 894
Sarkozy, Nicolas, 1405
Sarrazin, Michael, 1201
Sarsgaard, Peter, 1093
Sarstedt, Peter, 857
Sartre, Jean-Paul, 123, 150, 222, 1137
Sasanatieng, Wisit, **197**, **1368**
Saslavsky, Luis, **367**, **1805**, **1846**
Sassard, Jacqueline, 201, 550, 841

Sassoli, Dina, 191
Sastri, Lina, 863
Satan met a lady, 32, **1176**
Satansbraten, *voir* Roti de Satan (le)
Sátántangó, **31**, 266, 319, 349, 567, 1167, 1285, 1679
Satie, Erik, 441, 1275
Satō, Hajime, **373**
Satō, Kei, 302, 325, 327, 550, 907, 1048, 1217, 1245, 1270, 1271, 1492, 1506, 1609, 1717
Satō, Masaru, 1161, 1221
Satrapi, Marjane, **825**, **1383**
Satta Flores, Giovanni, 173, 1503
Saturday night and sunday morning, **873**, 1470
Satyricon (le), 177, 552, **785**, 1729
Sauguet, Henri, 146
Saura, Carlos, **544**, **715**, **955**, **1193**, **1275**, **1442**, **1514**, **1689**, **1691**, **1692**, 1749
Saury, Alain, 470
Saut dans le vide (le), **655**
Sautet, Claude, **48**, 94, **125**, **353**, **500**, **510**, **763**, **958**, **999**, **1067**, **1381**, **1552**, **1624**, 1744, **1848**
Sauvage, Catherine, 257
Sauvajon, Marc-Gilbert, 133
Sauve qui peut (la vie), 75, **276**
Savage, Ann, 36, 96
Savage, John, 846, 990, 1188
Savage innocents (the), **1584**
Savalas, Telly, 231, 471, 501, 662, 677
Savall, Jordi, 746
Saveur de la pastèque (la), **1883**
Saviange, Sonia, 64, 413, 568, 892, 1251, 1277
Saviano, Roberto, 1112
Sawyer, Joe, 118, 330, 824, 985, 1003, 1632, 1705
Sax, Guillaume de, 358, 561, 1450
Saxon, John, 615, 797, 1604, 1793
Sayat Nova, **197**, 416, 1425
Sbaraglia, Leonardo, 372
Scacchi, Greta, 42, 89
Scala, Delia, 849
Scalphunters (the), **231**
Scandal sheet, **756**
Scandale, 1426, **1588**
Scandale à Paris, **1299**
Scandaleuse de Berlin (la), 230, 524, 852, **1585**
Scandaleusement célèbre, *voir* Infamous
Scanners, **1135**
Scaphandre et le papillon (le), **1418**
Scaramouche, 569, **618**, 977, 1783
Scarecrow, **1117**
Scarface (De Palma), 564, **686**, 1214
Scarface (Hawks), 31, 40, **422**, 451, 686, 704, 1041, 1214, 1274, 1443, 1598
Scarlet claw (the), **1091**
Scarlet empress (the), *voir* Impératrice rouge (l')
Scarlet letter (the), **1528**
Scarlet pimpernel (the), 1435
Scarlet street, 5, **1049**, 1227, 1560
Scarmacio, Riccardo, 1860
Scarpa, Renato, 1382
Sceicco bianco (lo), *voir* Sheik blanc (le)
Scène de la rue, *voir* Street scene
Scènes de chasse en Bavière, **1404**
Scènes de la vie conjugale, **1085**, 1171
Scent of a woman, 1016, **1757**
Scève, Maurice, 557
Schaake, Katrin, 908
Schaffner, Frankin J., **110**, **445**, **1319**
Schallerová, Jaroslava, 927
Schanelec, Angela, **1606**
Schatten, **936**
Schatzberg, Jerry, **409**, **1117**
Scheer, Alexander, 1006
Scheider, Roy, 228, 472, 534, 1600
Scheitz, Clemens, 549, 1285, 1338
Schell, Catherine, 1639
Schell, Maria, 887, 1471, 1824
Schell, Maximilian, 324, 329, 1055, 1188, 1703, 1790
Schenck, Wolfgang, 350, 1087, 1261
Schepisi, Fred, **164**
Schertzinger, Victor, **882**, **1268**
Scheydt, Karl, 352
Schiaffino, Rosanna, 390, 933, 1382, 1383, 1441
Schiave del peccato (la), *voir* Esclave du péché (l')
Schiavelli, Vincent, 198, 277, 1127, 1200, 1582
Schikaneder, Emmanuel, 60
Schildkraut, Joseph, 164, 254, 382, 761, 813, 846, 1103
Schlöndorff, Volker, **804**, **1768**, **1856**
Schlesinger, John, **228**, **735**, **1470**
Schlettow, Hans Adalbert, 246, 516, 962, 1414
Schmid, Daniel, 1037

Schmid, Hans-Christian, **947**
Schnabel, Julian, **815**, **1418**
Schneider, Betty, 21, 253, 690, 1067
Schneider, Madga, 586
Schneider, Maria, 250, 579, 1331
Schneider, Niels, 275
Schneider, Paul, 1834
Schneider, Romy, 48, 479, 586, 763, 1044, 1215, 1312, 1381, 1466, 1500, 1538, 1552, 1636, 1797, 1865, 1881
Schnitzler, Arthur, 26, 78, 562, 586
Schober, Andrea, 1515
Schoedsack, Ernest B., **682**, **1142**
Schoenaerts, Matthias, 182, 580
Schoendoerffer, Pierre, **415**, 1744
Schön, Margarete, 246
Schönberg, Arnold, 571
Schorm, Evald, **894**
Schotté, Emmanuel, 436
Schpountz (le), **624**, 1618
Schreck, Max, 320, 593, 1127, 1275, 1545
Schroeder, Barbet, **335**, **666**, 717, 857, **914**, **1210**, **1233**, 1254, **1610**
Schubert, Franz, 811, 1032, 1192, 1641, 1741
Schuck, John, 397, 756, 794, 1315
Schünzel, Reinhold, 157, 524, 674, 982, 1664
Schutz, Maurice, 247, 339, 516, 677, 998, 1048
Schwartzmann, Jason, 857, 1688
Schwarzenegger, Arnold, 1682, 1857
Schweig, Eric, 1437
Schygulla, Hanna, 226, 350, 352, 432, 486, 567, 837, 908, 1087, 1238, 1249, 1360, 1404, 1666, 1682, 1683, 1690
Sciamma, Céline, **1770**
Sciascia, Leonardo, 293, 597, 747
Sciorra, Annabella, 456, 1302
Sciuscià, 152, **653**, 1396
Scob, Édith, 563, 578, 802, 827, 946, 953, 1222, 1381, 1590, 1859
Scognamiglio, Vittoria, 1539
Scola, Ettore, **23**, **173**, **308**, **349**, **465**, **631**, **673**, **753**, **780**, **1060**, 1160, **1238**, **1503**, **1516**, **1545**, **1675**
Scopone scientifico (lo), **632**
Scorsese, Martin, **104**, **158**, **245**, **284**, **482**, **513**, 677, **700**, **764**, **924**, **1026**, 1260, **1311**, **1343**, **1420**, **1730**, **1869**
Scott, George C., 110, 197, 463, 522, 691, 955, 1004, 1168, 1334, 1471
Scott, Lizabeth, 29, 201, 377, 709, 853, 1339, 1659
Scott, Peter Graham, **41**
Scott, Randolph, 165, 172, 183, 249, 556, 684, 690, 740, 939, 994, 1057, 1456, 1582, 1870
Scott, Ridley, **90**, **212**, **540**, **712**, **1353**, **1372**, **1818**, **1843**
Scott, Walter, 565
Scott, Zachary, 585, 697, 719, 843, 1107, 1679, 1830
Scotto, Vincent, 1228
Scott Thomas, Kristin, 10, 222, 591, 928, 1020, 1141, 1428
Scourby, Alexander, 986
Screwball comedy, 64, 139, 241, 284, 687, 768, 795, 893, 898, 1172, 1182, 1259, 1305, 1739
Screwball squirrell, 90, 687
Sea devils, **1389**
Sea hawk (the), **202**
Sea of grass (the), **375**
Sea wolf (the), **991**, 1388, 1490
Seagal, Steven, 564
Seales, Franklyn, 1188
Séance, **1817**
Search (the), **872**
Searchers (the), 162, **510**, 594, 1141, 1570
Sears, Fred F., **853**
Sears, Heather, 718
Seaton, Georgel, **480**
Seban, Paul, **329**, **973**
Šebánek, Josef, 256, 658
Sébastien, Patrick, 968
Seberg, Jean, 450, 468, 502, 632, 1238, 1391
Second civil war (the), **231**
Seconds, **182**
Secret agent, 696, **1049**, 1647
Secret beyond the door..., **410**, 1435
Secret ceremony, **314**
Secret d'État, **249**, 1074, 1120
Secret de Brokeback mountain (le), *voir* Brokeback mountain
Secret de la pyramide (le), *voir* Young Sherlock Holmes
Secret de Veronika Voss (le), **156**, 1360
Secret de Wilhelm Storitz (le), **963**
Secret défense, **1674**

Secret derrière la porte (le), *voir* Secret beyond the door...
Secret life of Walter Mitty (the), **823**
Secret magnifique (le), *voir* Magnificient obsession (Sirk)
Secrets, **771**
Secrets and lies, **1272**
Secrets de femmes, *voir* Three secrets
Sedgwyck, Edward, **1418**
Séduite et abandonnée, **656**, 1451
Seeger, Pete, 1346
Ségal, Gilles, 1188
Segal, George, 574, 705, 1661
Segda, Dorota, 1541
Seghers, Anna, 25, 1689
Segreti segreti, **863**
Segui, Pierre, 990
Seidelman, Susan, **284**
Seigner, Emmanuelle, 222, 344, 1418, 1599
Seigner, Louis, 154, 236, 459, 505, 1009, 1053, 1224, 1434, 1522, 1578, 1754
Seigner, Mathilde, 452, 669, 1823
Seigneur de la guerre (le), *voir* War lord (the)
Seiler, Lewis, **730**
Seiter, William A., **1355**
Séjour dans les monts Fuchun, **974**
Sel de la Terre (le), *voir* Salt of the Earth
Selick, Henry, **1680**
Selim, Hesham, 894
Seller, Robert, 909, 1062, 1646, 1654
Sellers, Peter, 39, 240, 470, 522, 622, 816, 890, 929, 1043, 1137, 1391, 1475, 1587, 1639
Sellier, Pascal, 1884
Selznick, David O., 14, 476, 539, 617, 729, 754, 773, 793, 810, 822, 846, 982, 995, 1024, 1056
Sem, 212
Séméniako, Michel, 1100
Seminole, **17**, 263
Semionova, Liouda, 287
Semmler, Pierre, 1859
Semprún, Jorge, 656
Sen, Aparna, 1488
Sengoku, Noriko, 451, 876, 1588, 1594
Sengupta, Swatilekha, 214
Senilità, **947**, 1701
Senneville, Paul de, 1278
Sens de la fête (le), **1452**
Sense and sensibility, **761**
Senses, **1877**
Senso, **751**
Sentier, Jean-Pierre, 318, 968, 1455, 1604
Sentiers, *voir* Veredas
Sentiers de la gloire (les), *voir* Paths of glory
Sentiers de la perdition (les), *voir* Road to perdition
Sentinelle (la), **15**, 538, 1738
Senza pietà, **883**, 1335
Seo, Young-hwa, 1772
Séparation (la), **343**
Seppo, Aino, 886
Seppuku, 252, 302, 562, 649, 663, 876, 923, 1236, 1293, 1421, 1445, 1492
Seppuku (film), **823**
Sept ans de réflexion, *voir* Seven year itch (the)
Sept femmes de Barberousse (les), *voir* Seven brides for seven brothers
7h58 ce samedi-là, *voir* Before the devil knows you're dead
Sept hommes à abattre, *voir* Seven men from now
Sept hommes, une femme, **1432**
Sept jours en mai, **377**
Sept mercenaires (les), 81, 704, **1033**, 1597
Sept morts sur ordonnance, **240**
Sept samouraïs (les), 93, 1033, **1597**, 1726, 1793
Sept secondes en Enfer, *voir* Hour of the gun
September, **1284**
Septième croix (la), *voir* Seventh cross (the)
Septième sceau (le), **802**, 1284, 1637
Septième victime (la), *voir* Seventh victim (the)
Septième voile (le), *voir* Seventh veil (the)
Serato, Massimo, 4, 150, 623, 780, 1215
Serebrennikov, Kirill, **1832**
Serebriakov, Alexeï, 378, 1692
Sérénade à trois, *voir* Design for living
Sergent York, 32, **172**
Séria, Joël, **969**
Série noire, **1429**
Serna, Assumpta, 955, 1110
Serna, Rodrigo de la, 261
Sernas, Jacques, 236, 1275, 1376
Serpent's egg (the), *voir* Œuf du serpent (l')
Serpico, **71**, 1565
Serra, Albert, **1783**, **1791**

Serrano, Julieta, 64, 194, 372, 1110
Serrault, Michel, 69, 125, 246, 370, 473, 545, 647, 669, 831, 997, 1044, 1045, 1247, 1278, 1295, 1331, 1374, 1384, 1398, 1441, 1492, 1536, 1626, 1733, 1736, 1737, 1858
Serre, Henri, 410, 1215
Serres, Jacques, 387
Servais, Jean, 87, 111, 451, 1027, 1183, 1203, 1284, 1562, 1665, 1729, 1773, 1797, 1869, 1874
Servant (the), 841, **911**, 1183, 1517
Servante (la), **1183**
Servante écarlate (la), *voir* Handmaid's tale (the)
Servantie, Adrienne, 21
Servillo, Toni, 1112, 1446, 1703, 1860
Sery, Alexandre, **688**
Set-up (the), **115**, 1684
Seth, Roshan, 1650
Seton, Bruce, 1327
Séty, Gérard, 394, 730, 950, 1000
Seul dans la nuit, **778**
Seule, Géorgie, **1876**
Seules les bêtes, **1831**
Seuls les anges ont des ailes, *voir* Only angels have wings
Seuls près d'une forêt, **1491**
Seuls sont les indomptés, *voir* Lonely are the brave
Seuss, Dr., 803
Seven, **494**, 895
Seven brides for seven brothers, **1375**, 1582
Seven chances, **38**, 799
Seven days in may, *voir* Sept jours en mai
Seven days to noon, *voir* Ultimatum
Seven men from now, **684**
Seven year itch (the), **1054**
Seventh cross (the), **1689**
Seventh heaven (the), 122, 631, 971, **1165**, 1244, 1675
Seventh veil (the), **1850**
Seventh victim (the), **478**, 1230, 1834
Seventh voyage of Sinbad, **811**
Sevieri, Kristina, 628
Sevigny, Chloë, 603, 1118
Seweryn, Andrzej, 1604
Sex, lies, and videotapes, **789**
Sexe des anges (le), *voir* Voci bianche (le)
Seydoux, Léa, 215, 518, 613, 1084, 1465, 1749, 1771, 1790, 1877
Seydoux, Michel, 1778
Seyffertitz, Gustav von, 415, 1386, 1485, 1508, 1672
Seyler, Athene, 396
Seymour, Dan, 265, 463, 986, 1227, 1468, 1667
Seymour, Jane, 693
Seyrig, Delphine, 329, 553, 581, 678, 681, 946, 1050, 1148, 1185, 1190, 1255, 1529, 1724
Sfar, Joann, **1538**
Sfida (la), **1382**
Shadow of a doubt, *voir* Ombre d'un doute (l')
Shadow of the cat (the), **965**, 1469
Shadows, 776, 1174, **1390**, 1489
Shadows and fog, **1482**
Shakespeare, William, 32, 77, 84, 167, 168, 398, 439, 492, 579, 675, 760, 765, 832, 905, 946, 982, 1020, 1130, 1141, 1208, 1218, 1237, 1245, 1355, 1373, 1407, 1411, 1416, 1417, 1459, 1553, 1639, 1652, 1673
Shakespeare-wallah, **1459**
Shallow grave, **1067**
Shame, **1472**
Shane, Maxwell, **407**, **1849**
Shane, 804, 1199, **1314**, 1513, 1519
Shanghai cobra (the), **1511**
Shanghai express, **576**, 1332
Shanghai gesture (the), 476, **1141**
Shankar, Mamata, 1274, 1767
Shankar, Ravi, 1743
Shannon, Michael, 766, 1353
Shape of water (the), **766**
Shara, **1658**
Sharif, Omar, 178, 413, 1040, 1364, 1558
Sharkey, Ray, 1056
Sharp, John, 651, 839
Sharp, Lesley, 1159
Shattered image, **1470**
Shaughnessy, Mickey, 181, 1326
Shaw, George Bernard, 257, 336, 632, 882, 1345, 1667
Shaw, Robert, 1070
Shaw, Victoria, 364, 1762
Shaw, Vinessa, 1776

Shawn, Dick, 702, 1552
Shawn, Wallace, 152, 751, 766, 939, 1086, 1266, 1608, 1823
Shawshank redemption (the), 1600, **1712**
She wore a yellow ribbon, 667, 850, **938**
Shearer, Moira, 104, 453, 1322
Shearer, Norma, 1263, 1302, 1490, 1496
Sheen, Martin, 158, 408, 560, 1722
Sheen, Michael, 182, 1073, 1465
Sheen, Ruth, 75, 637, 785, 887, 1159
Sheffer, Craig, 282
Sheik blanc (le), **11**, 37, 1297
Shelley, Barbara, 293, 965, 994, 1423
Shelley, Mary, 832, 1018, 1608
Shelton, Deborah, 71
Shepard, Sam, 253, 265, 594, 750, 1162
Shepherd, Cybill, 1127, 1280, 1333, 1730
Sheridan, Ann, 176, 323, 654, 851, 858, 1308, 1474, 1718, 1805
Sherlock Holmes and the secret weapon, **126**, 493
Sherlock Holmes and the voice of terror, **1091**
Sherlock Holmes faces death, **493**
Sherlock Holmes in Washington, **493**
Sherlock Junior, **195**, 474, 1418
Sherman, George, **1868**
Sherman, Lowell, 210, **1407**
Sherman, Vincent, **635**, **953**, **1476**, **1671**
Sheybal, Vladek, 168, 189, 1639
Shields, Arthur, 34, 171, 232, 239, 330, 526, 805, 1258
Shigeno, Masamichi, 810
Shiina, Eihi, 1841
Shimada, Teruo, 1461
Shimazaki, Yukiko, 1481
Shimazu, Masahiko, 593, 661
Shimell, William, 210
Shimizu, Hiroshi, **574**, **1498**, **1502**, **1616**
Shimizu, Misa, 938, 1736
Shimkus, Joanna, 184
Shimura, Takeshi, 93, 407, 451, 533, 765, 916, 928, 1116, 1208, 1221, 1426, 1588, 1594, 1597, 1617, 1655, 1666, 1726, 1882
Shin, Kinzō, 73, 1163
Shinarbayev, Ermek, **1875**
Shindō, Eitarō, 57, 131, 604, 611, 877, 1143, 1461
Shindō, Kaneto, **866**, **1217**, **1609**
Shining (the), 15, 267, 652, **980**, 1093, 1135, 1302, 1466, 1795
Shinobu, Setsuko, 317
Shinoda, Masahiro, **679**, **933**, **1245**, **1492**, **1661**
Shire, Talia, 462
Shirley, Anne, 169, 1125, 1417, 1449, 1672
Shishido, Jō, 73, 578, 1155, 1163, 1177, 1227, 1353
Shoah, **311**
Shōchiku, 373, 1356, 1513, 1594, 1714
Shock corridor, **604**
Shockproof, **1242**
Shokuzai, **1385**
Shooting (the), **1489**
Shop round the corner (the), **254**
Shor, Dan, 1015
Shore, Howard, 102
Shores, Lynn, **1511**
Short cuts, 108, **1063**
Shoulders arms, *voir* Charlot (First national)
Showalter, Max, 1212
Showgirls, **1880**
Shu, Qi, 480
Shu, Xiuwen, 621
Shull, Richard B., 1283
Shutter Island, **700**
Shyamalan, M. Night, **885**, **1509**, **1794**
Si j'avais un million, *voir* If I had a million
Si Paris l'avait su, *voir* So long at the fair
Si tu tends l'oreille, **577**, 673
Sibériade, 434, **1156**
Sibertin-Blanc, Jean-Chrétien, 1814
Sibirskaïa, Nadia, 148, 557, 1306, 1825
Sicario, **1550**
SIDA, 291, 305, 446, 815, 1055, 1190, 1224, 1252, 1288, 1320, 1434, 1676, 1679, 1688
Side street, **1496**
Sidewalk stories, **1473**
Sidney, George, **368**, **618**, **943**, **1376**, **1416**, **1762**
Sidney, Sylvia, 345, 528, 567, 794, 1107, 1197, 1225, 1289, 1644, 1773, 1822
Siège de l'Alcazar (le), **1467**
Siegel, Bernard, 216
Siegel, Don, **300**, **400**, **526**, 530, **669**, **1005**, **1087**, **1341**, **1614**, **1670**, **1699**
Sièges de l'Alcazar (les), **70**, 1409, 1410

Sierck, Detlef, *voir* Sirk, Douglas
Sierra torride, **1699**
Sifflement au kotan, **1882**
Sign of the cross (the), *voir* Signe de la croix (le)
Sign of the pagan, **942**
Signe de la Croix (le), **321**, 411
Signe de Vénus (le), **1673**
Signe de Zorro (le), *voir* Mark of Zorro (the)
Signe du cobra (le), *voir* Cobra woman
Signe du Lion (le), **715**
Signor Max (il), **1448**
Signora di tutti (la), **1397**
Signore & signori, **1451**
Signoret, Simone, 17, 26, 30, 294, 329, 524, 597, 718, 735, 895, 1246, 1294, 1299, 1352, 1704, 1733
Sigurd, Jacques, 524, 1027, 1293, 1704
Sikes, Brenda, 791
Silberg, Nicolas, 1190, 1251, 1277, 1871
Silence (le) (Bergman), **1189**
Silence (le) (Shinoda), *voir* Chinmoku
Silence de la mer (le), **698**
Silence est d'or (le), **175**
Silence et cri, **1231**
Silence des agneaux (la), **1579**
Silent scream (the), **1494**
Silhol, Caroline, 746, 944, 1321, 1662
Silja, Anja, 1750
Silk stockings, **1836**
Silva, Frank, 1051
Silva, Henry, 556, 771, 1309, 1328
Silva, Sebastián, **1874**
Silvain, Eugène, 1048
Silvani, Aldo, 320, 459, 964, 1117, 1170, 1297
Silver, Ron, 1610
Silver, Véronique, 1029
Silver bears, **1127**
Silver Lode, **1339**
Silver River, **1474**
Silvera, Frank, 1489
Silvers, Phil, 1444
Silverstein, Elliot, **446**
Silvestre, **714**
Silvio et les autres, *voir* Loro
Sim, 1858
Sim, Alastair, 72, 618, 695, 1208
Sim, Sheila, 850, 1580
Simenon, Georges, 17, 92, 136, 151, 260, 280, 358, 360, 506, 597, 605, 674, 685, 751, 752, 831, 860, 1075, 1167, 1294, 1630, 1748, 1788, 1846, 1881
Simmons, G. K., 852
Simmons, Jean, 77, 90, 91, 151, 291, 336, 571, 801, 943, 1232, 1508, 1779
Simon, David, **1713**
Simon, François, 1075, 1119, 1262
Simon, Marcel, 13, 263, 727, 1296, 1631
Simon, Michel, 13, 29, 49, 56, 89, 99, 133, 137, 150, 151, 154, 262, 342, 401, 411, 566, 602, 631, 727, 744, 764, 784, 798, 1049, 1098, 1136, 1262, 1560, 1687, 1701, 1705, 1726, 1736, 1747, 1821
Simon, Simone, 7, 26, 59, 111, 169, 414, 596, 1641, 1861
Simon and Garfunkel, 731, 1695, 1820
Simon du désert, **1824**
Simonin, Albert, 522, 1026
Simonov, Constantin, 861
Simpson, Russell, 242, 648, 1298, 1571
Simsolo, Noël, 274, 413, 659, 892
Sin City, 752, **1219**
Sin City II, **752**, 1219
Sinai field mission, **1697**
Sinatra, Frank, 52, 368, 461, 509, 529, 801, 844, 866, 941, 1168, 1302, 1328, 1348
Sinatra, Nancy, 1078
Since you went away, **539**, 822
Sinclair, Madge, 1829
Sinclair, Upton, 139
Sindbad, **1784**
Sinden, Donald, 1327, 1378
Siné, 205, 754
Singer, Bryan, **1050**
Singer, Lori, 1115
Singin' in the rain, **31**, 140, 428, 1778
Sinise, Gary, 1652
Sinoël, 349, 723, 1261, 1543, 1549
Siodmak, Curt, 430, 524, 878, 926, 1033, 1868
Siodmak, Robert, **19**, **51**, **59**, **116**, **265**, 404, 413, **495**, **530**, **694**, **719**, 733, **829**, **878**, **901**, **1062**, **1076**, **1094**, **1237**, **1266**, **1330**, 1341, **1343**, **1527**, 1744, **1824**
Sipnnen (die), *voir* Araignées (les)
Sirène du Mississippi (la), 69, **1100**, 1565
Siri, Florent-Emilio, **497**

Sirk, Douglas, **14**, 51, 130, 287, **296**, 353, **382**, **404**, 506, **606**, **624**, **629**, 649, **676**, **763**, **942**, 971, **1010**, **1021**, **1205**, **1241**, **1242**, 1292, **1293**, **1299**, 1649, **1653**, **1677**, **1679**, **1774**, **1805**, **1868**, 1872
Sisters (De Palma), *voir* Sœurs de sang
Sisters (the) (Litvak), **303**
Sitruk, Olivier, 564
Siu, Ping-Lam, 557, 1642
Six destins, *voir* Tales of Manhattan
Six et demi onze, **903**
Six of a kind, **922**
Sixième jour (le), **1778**
Sixth sense (the), **1509**
Sjöberg, Alf, **242**, **1205**
Sjöström, Victor, **267**, 436, **489**, 502, **1263**, 1482, **1528**
Skarsgård, Alexander, 1832, 1885
Skarsgård, Stellan, 616, 1460, 1777
Skerritt, Tom, 282, 540, 1315
Skin deep, **1292**
Skinner, Claire, 731, 1159
Skinner, Cornelia Otis, 234, 543
Skipworth, Alison, 922, 1176, 1525, 1574
Skoda, Albin, 1779
Skolimowski, Jerzy, **1136**, **1412**, **1871**
Skyfall, **309**
Slapstick, 28, 58, 104, 241, 286, 338, 363, 507, 692, 702, 809, 917, 1182, 1211, 1267, 1401, 1421, 1442, 1529, 1589
Slaska, Aleksandra, 1134, 1434
Slater, John, 1110, 1450
Slattery, John, 1765
Slaughterhouse five, *voir* Abattoir cinq
Sleep, 766, 1608
Sleep, my love, **382**
Sleeping beauty (Harris), **545**
Sleeping tiger (the), **1517**
Sleeping beauty (Disney), **1575**
Sleepy Hollow, **1321**
Sleuth, **848**
Slezak, Walter, 141, 457, 545, 1469, 1583, 1742
Slightly scarlet, **1643**
Sliver, **1866**
Sloane, Everett, 323, 472, 551, 598, 1061, 1265, 1329, 1397, 1402, 1422, 1448, 1612, 1617
Sloane, Olive, 824
Slumdog millionaire, **1693**
Small back room (the), **503**
Smallwood, Ray C., **315**, 431
Smart, Ralph, **882**
Smart woman, **260**
Smile, **1675**
Smiling lieutenant (the), **167**, 1271
Smirnov, Andreï, 1255
Smit, Milena, 1761
Smith, Alexis, 232, 1517
Smith, Art, 603, 812, 867, 1523, 1802, 1812
Smith, C. Aubrey, 20, 92, 380, 846, 1027, 1056, 1287, 1407, 1438
Smith, Charles Martin, 598, 1074
Smith, Cordwainer, 90, 305, 870, 1267
Smith, Howard, 975
Smith, Kent, 19, 59, 545, 551, 596, 1315, 1322, 1671
Smith, Liz, 918
Smith, Maggie, 67, 546, 772, 1020, 1141, 1167, 1323
Smith, Mel, **1854**
Smith, Paul L., 856
Smithers, William, 635
Smits, Sonja, 509
Smoking/No smoking, 944, **1257**
Smothers, Tom, 1127
Smultronstället, *voir* Fraises sauvages (les)
Snake eyes (De Palma), **1652**
Snake eyes (Ferrara), **1120**
Snake pit (the), **634**
Sniper (the), **1649**
Snipes, Wesley, 1430
Snobs, **152**, 1146, 1254
Snodgress, Carrie, 1131, 1199
Snook, Sarah, 1885
Snow White and the seven dwarfs, *voir* Blanche-Neige et les sept nains
Snows of Kilimanjaro, *voir* Neiges du Kilimandjaro (les)
Soós, Imre, 1506
So dark the night, **775**
So long at the fair, **291**, 1089
Soares, Jofre, 1564
SOB, **19**
Social network (the), **279**
Soderbergh, Steven, **337**, **771**, **789**, **1218**
Sœurs de Gion (les), **561**

Sœurs de sang, **258**, 502
Sœurs Munekata (les), **1849**
Soif de la jeunesse (la), *voir* Parrish
Soif du mal (la), *voir* Touch of evil
Sojcher, Frédéric, **1129**
Sokoloff, Vladimir, 81, 480, 703, 761, 784, 993, 1033, 1114, 1180, 1299, 1366, 1432, 1510, 1632, 1657, 1716
Sokolowski, Julie, 884
Sokourov, Alexandre, **105**, **108**, 388, **837**, **923**, **931**, **1384**, **1392**
Sol, Laura del, 1023
Solaris, 12, **1015**
Soldati, Mario, **11**, **101**, 683, **889**, 924, **1215**
Soldats inconnus, **1862**
Soldier blue, 138, **1827**
Soleil (le), *voir* Solntse
Soleil blanc du désert (le), **1409**
Soleil brille pour tout le monde (le), *voir* Sun shines bright (the)
Soleil levant, *voir* Rising sun
Soleil se lève aussi (le), 848, **1755**
Soleil trompeur, **106**
Soleil vert, *voir* Soylent green
Soler, Andrés, 123, 577
Soler, Fernando, 123, 128, 666
Solidarnoćś, 381, 400, 876, 904
Soliti ignoti (i), **1737**
Solitude, *voir* Lonesome
Solitude du coureur de fond (la), **368**
Sollima, Sergio, **703**
Solntse, 837, **923**, 1179, 1384
Solntseva, Ioulya, 781, 1766
Solo, 406, **686**, 968, 1276, 1534
Solo, Manolo, 285
Sologne, Madeleine, 154, 290, 1702, 1762
Solondz, Todd, **345**, **958**, **1369**, **1419**, **1655**
Solonitsyne, Anatoli, 114, 243, 432, 906, 934, 1015, 1625
Solovei, Elena, 668, 920, 1486
Soloviev, Vladimir, 966
Sombre, **688**, 1774
Some call it loving, *voir* Sleeping beauty (Harris)
Some came running, *voir* Comme un torrent
Some like it hot, **40**, 809, 832, 923
Some voices, **1379**
Somebody up there likes me, *voir* Marqué par la haine
Sometani, Shōta, 1785
Something wild (Demme), **769**
Something wild (Garfein), 65, **1461**
Somewhere in the night, **610**
Somewhere in time, **693**
Sommarlek, **427**, 1482
Sommeil d'hiver, 404, **1032**
Sommer, Eike, 890
Sommer, Joseph, 27
Somr, Josef, 95, 743, 899
Son of Dracula, **878**
Son of Frankenstein, 522, 552, **1112**, 1608
Son of the sheik, *voir* Fils du cheik (le)
Sonate d'automne, **41**, 854, 1171
Sonatine, **80**, 787, 1405
Sondergaard, Gale, 129, 493, 761, 886, 920, 1266
Song, Celine, **1704**
Song of Bernadette (the), *voir* Chant de Bernadette (le)
Song of songs (the), **1574**
Songe d'une nuit d'été (le), *voir* A midsummer night's dream
Songwriter, **1464**
Sonnenfeld, Barry, **518**
Sono, Sion, **357**, **944**, **1785**, **1861**
Sono stato Io, **1454**
Sonotone, 40, 867, 1706, 1745, 1754
Sons of the desert, *voir* Compagnons de la nouba (les)
Sophocle, 1681
Soprano (les), 226, 955, 957, 1026, **1878**
Soral, Agnès, 1661
Sorano, Daniel, 889, 1349
Sorcellerie à travers les âges (la), 455, **630**, 729
Sorcerers (the), **614**, 1393
Sordi, Alberto, 9, 11, 215, 408, 535, 581, 589, 631, 632, 750, 837, 847, 889, 911, 935, 947, 952, 1415, 1440, 1516, 1673, 1705
Sorel, Jean, 259, 381, 1314, 1383, 1387
Sorelle Materassi, 4, **150**
Sorgo rouge (le), **1836**
Soriano, Charo, 715, 1691
Sorpasso (il), *voir* Fanfaron (le)
Sorrentino, Paolo, **652**, **737**, **1446**, **1764**, **1860**
Sorry, wrong number, **27**, 1734
Sortilège du scorpion de jade (le), **1823**

Sortilèges, **723**
Sorvino, Paul, 1026, 1052, 1154, 1401
SOS 103, *voir* Uomini sul fondo
Sōseki, Natsume, 663, 1497
Sothern, Ann, 98, 1155
Soto, Fernando, 666, 1534
Soucoupe volante, 226, 269, 273, 373, 421, 596, 853, 965, 1068, 1197
Soucoupes volantes attaquent (les), *voir* Earth vs. the flying saucers
Soudain l'été dernie, *voir* Suddenly, last summer
Souffle au cœur (le), **1871**
Soukhoroukov, Victor, 215, 560, 572, 1367
Souls at sea, 1333, **1449**
Sound barrier (the), **1276**
Sound of music (the), 19
Sounder, **777**, 1829
Soupçons, 264, 609, **625**, 1734
Soupe au canard, *voir* Duck soup
Soupirant (le), **799**
Souplex, Raymond, 225, 308, 390, 1124, 1209
Source (la), **311**
Sourde oreille (la), **1855**
Sourires d'une nuit d'été, 341, **734**, 813, 1553
Souris qui rugissait (la), *voir* Mouse that roared (the)
Sous le ciel de Paris, **467**, 739, 1153, 1754
Sous le plus grand chapiteau du monde, *voir* Greatest show on Earth (the)
Sous le sable, **796**
Sous le signe de Rome, 70, 236, **1376**
Sous le soleil de Satan, **1685**
Sous les toits de Paris, 1394, **1409**, 1614
Sous les verrous, **103**
Sous les yeux d'Occident, *voir* Razumov
Soutendijk, Renée, 1553
Southern, Eve, 1485
Southerner (the), **1679**
Souvenirs d'en France, **1793**
Souvenirs de la maison jaune, 348, 515, **1275**
Souvenirs, goutte à goutte, **513**
Souvenirs perdus, **815**
Souvestre et Allain, 465, 1031
Soylent green, **403**
Spaak, Catherine, 913, 1430
Spaak, Charles, 49
Spacek, Sissy, 268, 301, 408, 466, 1068, 1216
Spacey, Kevin, 494, 534, 997, 1050, 1593, 1673
Space cowboys, **1836**
Spadaro, Umberto, 656, 1117, 1293, 1507
Spader, James, 44, 719, 789
Spaghetti, 44, 164, 197, 251, 492, 514, 534, 638, 703, 726, 764, 768, 797, 836, 840, 934, 1071, 1085, 1199, 1221, 1309, 1353, 1383, 1387, 1409, 1413, 1425, 1436, 1530, 1564, 1581, 1699
Spall, Timothy, 290, 637, 731, 736, 760, 839, 887, 1243, 1272, 1584, 1766
Sparks, Ned, 572, 1177, 1664
Sparrows, **1386**
Spartacus, **63**
Speaking parts, **600**
Spéciale première, *voir* Front page (the)
SPECTRE, **215**
Spectre de Frankenstein (le), *voir* Ghost of Frankenstein (the)
Spectre du chat (le), *voir* Shadow of the cat (the)
Spellbound, 745, **1024**, 1313, 1751
Spellman (cardinal), 65, 1235, 1636
Spence, Bruce, 850, 1463
Spencer, Douglas, 788, 1314
Spengler, Volker, 68, 207, 927, 1515
Sperr, Martin, 1404
Spetters, **1553**
Spettro (lo), **668**
Spiaggia (la), **1518**
Spider woman (the), *voir* Femme aux araignées (la)
Spiegel, Sam, 1584
Spielberg, Steven, **50**, **51**, 158, **244**, 472, 476, **507**, **570**, **617**, **829**, **1068**, **1079**, 1203, **1270**, 1438, **1462**, **1593**
Spiesser, Jacques, 1066
Spikes gang (the), **598**
Spillane, Mickey, 1090
Spione, *voir* Espions (les) (Lang)
Spiral staircase (the), **19**, 1094
Spirit of St.Louis (the), **870**
Spivak, Mariana, 1694
Splendeur des Amberson (la), 10, **118**, 472
Splendor, **308**
Splendor in the grass, 295, **1307**
Split screen, 79, 184, 207, 258, 487, 496, 660, 678, 709, 712, 714, 757, 786, 1270, 1282, 1532, 1569
Spoilers (the), **249**, 931

Sportif par amour, *voir* College
Spottiswoede, John, **1361**
Springfield rifle, **172**
Spy who came in from the cold, *voir* Espion qui venait du froid (l')
Spy who loved me (the), *voir* Espion qui m'aimait (l')
Squires, Haylay, 1881
Stévenin, Salomé, 1710
Stack, Robert, 14, 81, 507, 584, 866, 956, 982, 1010, 1074, 1421, 1780
Stage door, 571, **1334**, 1356, 1407
Stage fright, **695**, 914, 1206, 1208
Stagecoach, 344, **477**, 483, 541, 1474
Stahl, John, 676, **691**, **971**, **979**, **985**, 1293, **1649**, **1802**
Stalag 17, 831, 1563, **1730**
Staline, Joseph, 69, 85, 106, 145, 287, 316, 420, 432, 551, 584, 639, 785, 868, 1038, 1350, 1364, 1426, 1473, 1541, 1663, 1809
Stalker, 12, **114**, 915, 927, 934, 1364, 1718, 1805
Stalking moon (the), **1520**
Stamp, Terence, 122, 492, 745, 1023, 1135, 1440, 1656
Stanczak, Wadeck, 571, 1676
Stander, Lionel, 301, 405, 692, 773, 1309, 1338, 1357, 1720
Standing, Guy, 20
Stang, Arnold, 844
Stanley, Kim, 750
Stanton, Harry Dean, 98, 417, 540, 965, 1015, 1283, 1523, 1538, 1623
Stanwyck, Barbara, 27, 145, 229, 241, 324, 555, 624, 629, 658, 755, 853, 892, 1003, 1076, 1146, 1169, 1201, 1204, 1231, 1259, 1273, 1287, 1483, 1485, 1558, 1649
Stapleton, Maureen, 856, 1052, 1675
Star (the), **1206**, 1207
Star wars, 1134
Stardust memories, 152, **1142**
Starewicz, Wladyslaw, **424**
Stark, Graham, 674, 890, 1639
Starr, Joey, 1824
Stars in my crown, **269**
Starship troopers, **1853**
State secret, *voir* Secret d'État
State legislature, **1555**
State of the union, 1395, **1433**
Staunton, Imelda, 1159
Stavisky..., **1778**
Stay hungry, **1682**
Stchastié, *voir* Bonheur (le) (Medvedkine)
Steadman, Alison, 731
Steadman, Linda, 73
Steamboat Bill Jr., **881**
Steamboat round the bend, **1449**, 1525
Steel helmet (the), 46, **696**
Steele, Barbara, 107, 641, 668, 804, 1430, 1515
Steele, Bob, 1402, 1573
Steele, Karen, 994, 1474
Steeman, Stanislas-André, 574, 1662
Steen, Paprika, 639
Steiger, Rod, 255, 492, 658, 809, 865, 872, 1040, 1108, 1197, 1463, 1513, 1681
Steinbeck, John, 76, 242, 872, 900, 1538, 1742
Steiner, Max, 1322, 1721
Steinfeld, Heilee, 227
Stelli, Jean, **141**, **543**, **1862**
Sten, Anna, 680
Stendhal, 218, 459, 1173, 1764
Stengel, Christian, **778**, **1434**, **1762**
Steno, **792**
Stéphane, Nicole, 198, 698, 1477
Stephens, Martin, 994, 1184
Stephens, Robert, 83, 687, 961, 1167
Stephenson, Henry, 129, 254, 732, 880, 1099, 1435
Sterling, Jean, 121, 809, 1064, 1468, 1620, 1651
Stern, Isaac, 584
Sternberg, Jacques, 716
Sternberg, Joseph von, 52, 60, 62, **64**, **132**, 379, **415**, **444**, **576**, **828**, **863**, **980**, 1039, **1052**, **1141**, **1223**, 1574, **1619**, **1672**, 1700, **1773**
Sternhagen, Frances, 636
Stévenin, Jean-François, **383**, 599, 607, 874, 908, **938**, 983, 1196, 1211, 1254, 1603, 1676, **1706**
Stevens, Cat, 1445
Stevens, Connie, 891, 1408
Stevens, George, **898**, **1039**, **1314**, **1587**, **1674**, **1810**
Stevens, Inger, 795
Stevens, Mark, **200**, 634, 910, 975, 1036, 1691

Stevens, Onslow, 991
Stevens, Stella, 1282
Stevens, Warren, 84, 1369, 1732
Stevenson, Cynthia, 89
Stevenson, Houseley, 149, 610
Stevenson, Robert, **249**, **738**, 1292, **1419**
Stevenson, Robert Louis, 143, 220, 226, 645, 676, 678, 722, 779, 1826
Stewart, Alexandra, 441, 599, 796, 895, 909, 1325, 1367, 1637, 1693, 1748, 1827
Stewart, Elaine, 1474
Stewart, Jame, 1881
Stewart, James, 8, 30, 34, 44, 71, 147, 185, 221, 254, 399, 402, 423, 447, 594, 626, 643, 645, 648, 791, 866, 870, 893, 1004, 1008, 1152, 1294, 1469, 1561, 1568
Stewart, Paul, 36, 146, 321, 472, 511, 793, 1090, 1388, 1433, 1659, 1684
Still life, 273, **1259**
Still walking, **322**, 371, 1354
Stiller, Mauritz, **833**, **1544**, **1677**
Stockfeld, Betty, 727, 1380
Stockwell, Dean, 48, 89, 269, 805, 1334, 1444
Stoker, Bram, 269, 369, 778, 806, 886, 1423
Stokowski, Leopold, 608
Stoler, Shirley, 181, 990, 1054
Stone, Andrew L., **1495**
Stone, Emma, 531, 752, 901, 1857
Stone, Fred, 1644
Stone, Harold J., 809
Stone, Lewis, 269, 779
Stone, Philip, 403, 478, 819, 980, 1270
Stone, Sharon, 3, 482, 1118, 1857, 1866
Stoppa, Paolo, 37, 83, 216, 344, 411, 849, 890, 911, 1030, 1103, 1312, 1387, 1863
Stora, Jean-Pierre, 441, 1344
Store (the), **634**
Storia (la), 56, **1080**
Storia di ragazzi e di ragazze, *voir* Histoire de garçons et de filles
Storm warning, **1799**
Storm, Gale, 1691
Stormare, Peter, 422, 646, 1283
Story of Dr. Wassell (the), **1265**
Story of G.I. Joe, *voir* Forçats de la gloire (les)
Storytelling, **958**
Stössel, Ludwig, 1637
Stothart, Herbert, 706, 846
Stowe, Madeleine, 726, 1437
Strada (la), **525**, 1222, 1297
Stradling, Henry, 1182
Strahovsky, Yvonne, 219, 651, 1864, 1879
Straight-jacket, **336**
Strand, Paul, **1523**
Strange affair of Uncle Harry (the), **719**
Strange cargo, 1165, **1244**
Strange illusion, **576**
Strange impersonation, **1573**
Strange love of Martha Ivers (the), **853**
Strange love of Molly Louvain (the), **1395**
Strange woman (the), **1247**
Stranger on horseback, **541**
Stranger wore a gun (the), 205, 227, 554, **740**, 1660
Strangers (the), *voir* En présence du Diable
Strangers in the night, **1025**
Strangers on a train, *voir* Inconnu du Nord express (l')
Strangers when we met, **1635**
Strasberg, Lee, 461, 834
Straße (die), **1708**
Stratégie de l'araignée (la), **203**
Strathairn, David, 538, 829, 997
Straus, Oscar, 26, 167, 420
Strauss, Peter, 1827
Strauss, Richard, 1125, 1727
Strauss, Robert, 844, 1054, 1220, 1730
Straw dogs, **425**, 791
Streep, Meryl, 7, 127, 152, 305, 957, 990, 1321, 1828
Street angel, **417**
Street scene, **1225**
Street with no name (the), 584, **975**
Stress es tres, tres, **1514**
Strich, Elaine, 203, 1284
Strindberg, August, 130, 242, 367, 469, 821, 1874
Strobel, Al, 1051
Strode, Woody, 337, 1309
Strog, Mark, 499
Stroheim, Erich von, 6, 51, **87**, 99, 274, **426**, 442, 520, 727, **881**, 1034, 1042, 1259, 1341, **1378**, 1380, 1434, 1546, 1574, **1700**, 1702, 1709, **1715**, **1725**, 1855, 1868, 1874
Stroheim Jr., Erich von, 1383

Stromboli, **801**
Strong, Jeremy, 1885
Stroszek, **549**, 1338, 1696
Strougatski (frères), 114, 1364
Structure de cristal (la), 374
Struthers, Sally, 1678
Stuart, Gloria, 448, 1046, 1241, 1613
Stuart, Mel, 855, **1837**
Studi, Wes, 1437
Stuhlbarg, Michael, 475, 766
Stuhr, Jerzy, 381, 937, 1065, 1486
Stunt man (the), **923**
Sturges, John, **112**, **179**, **759**, **797**, **833**, **1033**, **1038**, **1422**, 1597, **1620**
Sturges, Preston, **58**, **241**, 380, **687**, **692**, **874**, **1066**, **1211**, **1363**, 1491, **1635**
Stürme der Leidenschaft, 829
Sturridge, Tom, 182
Suárez, José, 1382, 1701
Subida al cielo, **1530**
Subor, Michel, 583, 1062
Subversifs (les), **786**
Succession, **1885**
Sudden impact, **1493**
Suddenly, last summer, **151**
Sue, Eugène, 970, 1115
Sueurs froides, *voir* Vertigo
Suez, **828**
Suga, Fujio, 1492
Sugai, Ichirō, 884, 1357
Sugarland express (the), **1462**
Sugata Sanshirō, **407**
Sugi, Yōko, 1858
Sugii, Gizaburō, **616**, **1695**
Sugimura, Haruko, 35, 544, 593, 640, 642, 661, 746, 916, 930, 1074, 1213, 1357, 1414, 1481, 1882, 1883
Suiveur (le), *voir* Following
Sukowa, Barbara, 431, 486, 877
Sullavan, Margaret, 254, 631, 866, 1415
Sullivan, Barry, 547, 793, 991, 1196, 1201, 1453, 1626
Sullivan, Francis L., 37, 571, 880, 882, 885, 1435
Sullivan's travels, *voir* Voyages de Sullivan (les)
Sully, Frank, 1339, 1456
Summer of '42, 598, 817, 954, **1654**
Summer storm, **296**
Summertime, **1581**
Summerville, Slim, 172
Sumpter, Donald, 383
Sumurun, 300, **1362**
SUN (studio), 871, 1426
Sun also rises (the), *voir* Soleil se lève aussi (le)
Sun shines bright (the), 729, 1294, **1634**
Suna no onna, *voir* Femme des sables (la)
Sundquist, Gerry, 1124
Sung, Baek-yeop, **1465**
Sunhi, **1262**
Sunnyside, *voir* Charlot (First national)
Sunrise, 163, **1364**, 1847
Sunset boulevard, 78, 636, 1341, 1524, **1574**, 1709, 1742, 1874
Sunshine, 153, **1575**
Superman, **1371**
Sur (el), **468**
Sur écoute, *voir* Wire (the)
Sur la piste des Mohawks, *voir* Drums along the Mohawk
Sur la queue du tigre, **93**, 1134
Sur la route de Madison, *voir* Bridges of Madison county (the)
Sur le globe d'argent, **327**
Sur les quais, *voir* On the waterfront
Sur les rives du Mississippi, **253**
Sur mes lèvres, **52**, 580
Surgère, Hélène, 64, 413, 568, 892, 1251, 1277, 1603, 1793
Surprise du chef (la), **1817**
Surtees, Bruce, 1199
Survivants de l'infini (les), **542**, 1197
Survivre à sa vie, **1540**
Susan Slade, **891**
Susana la perverse, **128**, 473, 1839
Susini, Marc, 1791
Suspect (the), **265**
Suspicion, *voir* Soupçons
Suspiria, 964, **1665**
Sutherland, A. Edward, **213**, **275**, **434**, **765**
Sutherland, Donald, 4, 406, 501, 552, 1115, 1135, 1281, 1315, 1831, 1836
Sutton, Dudley, 1393
Sutton, Grady, 878, 1245
Sutton, John, 1840
Suzaku, *voir* Moe no suzaku
Suzuki, Seijun, **61**, **73**, **386**, 557, **578**, **789**, **954**, **1155**, **1163**, 1177, **1206**

Švankmajer, Jan, **143**, **371**, **435**, **921**, **929**, 1164, **1246**, **1436**, 1535, **1540**
Courts, **371**, **921**, 1436
Svevo, Italo, 947
Swamp water, **1326**
Swank, Hilary, 192, 774, 957
Swann, Eva, 1693
Swanson, Gloria, 78, 426, 434, 623, 1407, 1505, 1574
Swanwick, Peter, 1629
Swarc, Jeannot, **693**
Swayze, Patrick, 1785
Sweeney Todd (Burton), **736**, 1397
Sweeney Todd (Moore), **1397**
Sweet and lowdown, **1685**
Sweet dreams, **1347**
Sweet hereafter (the), **1320**
Sweet smell of success, **495**
Sweetie, **1502**
Swimmer (the), **1677**
Swinburne, Nora, 882
Swinton, Tilda, 270, 429, 709, 748, 1118, 1167, 1431
Swiss miss, *voir* Montagnards sont là (les)
Sy, Brigitte, 439
Sy, Omar, 150, 713
Syberberg, Hans-Jürgen, **264**, **388**
Sydow, Max von, 77, 224, 242, 311, 385, 387, 424, 431, 436, 500, 597, 700, 802, 981, 1008, 1216, 1251, 1418, 1528, 1538, 1637, 1781, 1835, 1854
Sylva, Berthe, 1246
Sylvain, Claude, 87, 91
Sylvia, Gaby, 744, 1796
Sylvia Scarlett, 1305, **1311**
Sylvie, 4, 184, 201, 204, 341, 384, 467, 704, 735, 869, 1009, 1063, 1121, 1433, 1467, 1578, 1811
Sylvie et le fantôme, **224**
Sylwan, Kari, 559
Symphonie nuptiale (la), *voir* Wedding march (the)
Symphonie du Donbass (la), **1544**
Symphonie inachevée (la), 166
Syms, Sylvia, 178, 267, 1073, 1243, 1421
Syndromes and a century, **1826**
Syriana, **829**
Szabó, István, **153**, **607**, **701**, **1280**, **1460**, **1575**
Szabó, László, 53, 257, 329, 389, 1062, 1195, 1231, 1356, 1539, 1787
Szapolowska, Grażyna, 356, 607, 876
Székely, Miklós, 31, 428, 998
Szerelem, **803**
Szifron, Damián, **1410**
Szmigielówna, Teresa, 140, 1434
Szubanski, Magda, 1450, 1714

T'ameró sempre, **912**
T'es heureuse ?, **1570**
T men, **520**
Tabakov, Oleg, 920, 1486
Tableau (le), 967, **1421**, 1598
Tabou (Gomes), **361**
Tabou (Murnau), 721, **1058**
Tabou (Ōshima), **1298**
Tabouis, Geneviève, 1693
Tacones lejanos, *voir* Talons aiguilles
Tafler, Sydney, 1450
Taft, William H., 303, 1453
Tag der Freiheit, **1844**
Tagore, Rabindranath, 214, 1034, 1488
Tagore, Sharmila, 335, 768, 953, 1390, 1743
Tähti, Annikki, 1340
Taichi, Kiwako, 1217
Tailor of Panama (the), **238**, 1621
Tainsy, Andrée, 64, 159, 973
Taipei story, **940**
Taj Mahal (Blues), 777
Takahashi, Kōji, 1245
Takahashi, Toyo, 35, 78, 1010, 1357
Takahata, Isao, **13**, **229**, **513**, **582**, **1022**, **1082**
Takamine, Hideko, 393, 398, 666, 930, 1048, 1113, 1439, 1507, 1566, 1715, 1741, 1813, 1814, 1845, 1846, 1849, 1851, 1882, 1883
Takamine, Mieko, 1616, 1815
Takara, **1794**
Takarada, Akira, 1851
Take me to town, **1805**
Takeda, Shinji, 1298
Takemitsu, Tōru, 302, 1492
Taking off, **198**, 922, 1345
Takisawa, Osamu, 1858
Takita, Yōjirō, **786**
Talbot, Lyle, 310, 1498, 1573, 1649
Talentueux Mr. Ripley (le), **713**, 1612

Tales of Hoffmann (the), *voir* Contes d'Hoffmann (les)
Tales of Manhattan, **1447**
Tales from the Gimli hospital, **297**, 802, 1173
Tall men (the), **244**
Tall T (the), **556**
Tall target (the), **1218**
Talman, William, 709, 728, 1166
Talons aiguilles, **854**
Tamagawa, Isao, 789
Tamahori, Lee, **1576**
Tamarind seed (the), **178**
Tamblyn, Russ, 162, 199, 452, 473, 498, 1017, 1051, 1375, 1466
Tambour (le), **1856**
Tamiroff, Akim, 280, 389, 658, 706, 714, 981, 987, 1066, 1188, 1211, 1299, 1341, 1366, 1508, 1557, 1797, 1842
Tanaka, Kinuyo, 77, 78, 80, 131, 167, 193, 302, 317, 515, 604, 884, 930, 1045, 1143, 1173, 1263, 1389, 1396, 1490, 1502, **1603**, 1708, 1715, **1769**, **1820**, **1830**, **1846**, 1849, 1851, **1858**
Tanaka, Kunie, 896, 1047, 1654
Tanaka, Yoshiko, 1295
Tan.ami, Yatsuko, 1815
Tanba, Tetsurō, 195, 823, 933, 1245, 1404, 1655, 1661
Tandem, **563**
Tandy, Jessica, 65, 126, 525, 939, 1102, 1235, 1617, 1689
Tango de Satan (le), *voir* Sátántangó
Tanguy, Yves, 328, 682
Tanguy, 629, **683**
Tani, Yōko, 1584
Tanière (la), *voir* Madriguera (la)
Tanière des brigands (la), *voir* Brigante di Tacca del Lupo (il)
Tanizaki, Jun.ichirō, 77, 445, 1492, 1797
Tanner, Alain, **817**, **1262**, **1702**, **1707**, **1748**
Tanner '88, **264**, 1395
Tanner on Tanner, 264
Tanović, Danis, **398**, **781**
Tant qu'il y aura des hommes, 507, **509**, 1054, 1703
Tant qu'on a la santé, **1760**
Tarakanova, **1247**
Tarantino, Quentin, **170**, **204**, 215, **260**, **308**, **427**, 578, **589**, **638**, **1078**, 1239, **1425**, **1530**
Tardi, Jacques, 387, 1216, 1538, 1567
Targets, **708**, 1506
Tarielachvili, Dato, 1458
Tarkovski, Andreï, **12**, **114**, **325**, 404, **432**, **820**, 860, 915, 927, **1015**, **1227**, 1718, 1805
Tarnished angels (the), 14, **1010**
Tarr, Béla, **31**, 136, 247, **266**, 298, 319, 384, **428**, **567**, **799**, **805**, **998**, **1167**, **1392**, 1679
Tarride, Abel, 751, 1454
Tarride, Jean, **751**
Tartuffe, 151, **657**
Tarzan, 77, 168, 404, 687, 718, 925, 1068, 1267, 1386, **1753**, 1769
Tas, Erol, 903
Tashlin, Frank, **1386**
Tate, Sharon, 470, 1530
Tati, Jacques, **21**, 224, **241**, **414**, 690, **949**, 983, 1090, **1332**, 1744, 1760
Tatie Danielle, **800**, 1878
Tatouage, *voir* Irezumi
Taupe (la), **499**
Taurog, Norman, **360**
Taurus, *voir* Telets
Tausend Augen des Dr. Mabuse (die), *voir* Diabolique docteur Mabuse (le)
Tautou, Audrey, 56, 150, 859, 1808, 1815, 1823
Taverne de l'Irlandais (la), **222**, 594
Taverne de la Jamaïque (la), *voir* Jamaica Inn
Tavernier, Bertrand, **45**, **49**, **67**, **191**, **477**, **537**, **542**, **564**, **685**, 819, **910**, **1093**, **1139**, **1200**, **1207**, **1228**, 1254, **1366**, **1538**, 1552, **1598**, **1599**, **1721**, **1744**, **1777**, **1830**
Tavernier, Nils, 88, 1200, 1611, **1669**
Taviani (frères), **786**, **830**, **1452**, **1526**, **1620**, **1741**
Tavira, Marina de, 1153
Tavola dei poveri (la), **1752**
Tawfik, Mohsena, 313, 1124
Taxi driver, 383, 1343, **1730**, 1757
Taylor, Don, 1153
Taylor, Elizabeth, 151, 314, 565, 720, 888, 986, 1039, 1176, 1419, 1639, 1773, 1810
Taylor, Lily, 728

Taylor, Robert, 264, 321, 332, 431, 551, 565, 794, 861, 891, 954, 971, 1082, 1264, 1415, 1466, 1619
Taylor, Rod, 65, 480, 748, 1592, 1684
Taylor, Sam, **434**
Taylor-Johnson, Aaron, 1353
Taylor-Joy, Anya, 1786
Taza, son of Cochise, **1774**
Tchaïkovski, Piotr Ilitch, 121, 297
Tchao Pantin, **1661**
Tchekhov, Anton, 106, 134, 296, 668, 1086, 1277, 1486, 1803
Tchérina, Ludmilla, 104, 236, 942, 1322
Tcherkassov, Nikolaï, 1038, 1340
Tchernia, Pierre, **830**, 1102, **1295**, **1626**
Tchoukhraï, Grigori, **130**, **790**, **1533**
Tchourikova, Inna, 161, 548, 906, 1246
Te souviens-tu de Dolly Bell ?, **1471**
Tea and sympathy, **174**
Teal, Ray, 380, 690, 836, 895, 939, 1064
Teal, Sonne, 257
Tearle, Godfrey, 891, 1615
Téchiné, André, **289**, **425**, **460**, **571**, **1226**, **1232**, **1481**, **1603**, **1676**, **1685**, **1688**, **1793**
Teissier, Valentine, 844
Teje, Tora, 1544
Tel père tel fils, **1437**
Telefoni bianchi, **181**
Téléphones blancs, 123, 181, 344, 351, 439, 474, 762, 773, 1170, 1396, 1402, 1448, 1467
Telets, 837, 923, **1384**
Telezinska, Isabella, 297
Tell them Willie Boy is here, *voir* Willie Boy
Témerson, Jean, 51, 520, 629, 646
Temessi, Hédi, 998
Témoin (le), **408**, 1009
Témoin à abattre (le), *voir* Illegal
Témoin à charge, **839**
Témoin de la dernière heure, *voir* Highway 301
Témoins (les), **1688**
Tempête à Washington, *voir* Advise & consent
Tempête sur l'Asie, 1788, **1875**
Temple, Shirley, 230, 539, 822, 1266
Temps d'aimer et le temps de mourir (le), *voir* A time to love and a time to die
Temps d'un week-end (le), *voir* Scent of woman
Temps de la colère (le), *voir* Between Heaven and Hell
Temps des cerises (le), 30, 56, 287, 732, 950, 1279
Temps des Gitans (le), 420, **1151**, 1471
Temps modernes (les), 338, **451**, 773, 993, 1342
Temps retrouvé (le), **1381**
Temps sans pitié, **1728**
Temps suspendu (le), **1750**
Temptress (la), *voir* Tentatrice (la) (Niblo)
Ten (Edwards), **1212**
Ten commandments, *voir* Dix commandements (les)
Ten, Rillington Place, 79, **171**, 1616
Tender mercies, **1796**
Tendeter, Stacey, 1623
Tendre bonheur, *voir* Tender mercies
Tenet, **873**
Tennberg, Jean-Marc, 491
Tennessee's partner, **1497**
Tenniel, John, 143, 371, 736, 1093, 1411
Tennyson, Alfred, 254, 474
Tennyson, Pen, **897**
Tension, **1626**
Tentation du docteur Antonio, *voir* Boccace 70
Tentation de Barbizon (la), **141**
Tentatrice (la) (Niblo), **379**
Tenten, **1786**
Tenue de soirée, **782**
Tequila sunrise, **28**
Terajima, Susumu, 1287
Terao, Ishei, 971
Teresa Venerdi, **351**, 1170
Tereszkiewicz, Nadia, 1831
Terkhova, Margarita, 820
Terminus Paradis, **683**
Térof, Georges, 1147
Terra madre, **1386**
Terral, Boris, 1611
Terrasse (la), **1503**
Terrazon, Michel, 209
Terre (la) (Antoine), **297**
Terre (la) (Chahine), **754**
Terre (la) (Dovjenko), *voir* Zemlia
Terre des pharaons (la), 276, **756**, 1068
Terre en transe, **1484**
Terre qui flambe (la), **1847**
Terre qui meurt (la), **1735**, 1744

Terre sans pain, *voir* Hurdes (las)
Terre tremble (la), **1311**, 1596
Terror (the), 708
Terror by night, *voir* Train de la mort (le)
Terry, Nigel, 1445
Terry-Thomas, 328, 702, 895, 1420, 1430
Terzieff, Laurent, 933, 946, 1216, 1301, 1425
Teshigahara, Hiroshi, **635**, **1429**, **1654**
Tesich, Steve, 547
Tesis, **1770**
Tesla, Nikola, 1133
Tessier, Valentine, 66, 280, 1028, 1846
Testament du Docteur Mabuse (le), 82, 252, 516, **551**, 1018, 1213, 1480, 1803
Testi, Fabio, 517, 788, 1362, 1500
Testud, Sylvie, 1470, 1877
Tête brûlée, *voir* Bottle rocket
Tête contre les murs (la), **578**, 1590
Tête d'un homme (la), **860**
Tête de Normande St-Onge (la), **1219**
Têtes de pioche, *voir* Blockheads
Tetto (il), 37
Texas chain saw massacre (the), *voir* Massacre à la tronçonneuse
Teynac, Maurice, 1833
Thackeray, William Makepeace, 403, 1543
Thalberg, Irving, 147, 1715, 1725
Tharaud (frères), 1605
That cold day in the park, **849**, 1786
That Hamilton woman, *voir* Lady Hamilton
That's life, **1439**
That uncertain feeling, **662**
Thatcher, Torin, 20, 811
Thaxter, Phyllis, 1102
Thayer, Lorna, 924
Thé et sympathie, *voir* Tea and sympathy
Théâtre national populaire (le), **1735**
Theatre of blood, **1355**
Theis, Samuel, 1818
Thelen, Jodi, 547
Thelma & Louise, **212**, 940
Thelma Jordon, **1076**, 1231
Them, 6, **1233**
Thème (le), **548**
Théodora, impératrice de Byzance, **1796**
Théorème, 103, 1014, **1656**
There's always tomorrow, **629**, 1483
There was a crooked man, *voir* Reptile (le)
There will be blood, **139**
Thérèse, **672**, 1247
Thérèse Desqueyroux, **827**, 1075
Thérèse Raquin, **735**
Theroux, Justin, 40, 1556
Thesiger, Ernest, 134, 448, 882, 891, 1018, 1369, 1851
Thévenet, Virginie, 899, 1193, 1539
Thewlis, David, 731, 1159, 1478
They call it sin, **1521**
They died with their boots on, **426**
They drive by night, 515, **654**
They live, **1843**
They live by night, **63**, 794, 1496
They shoot horses, don't they ?, *voir* On achève bien les chevaux
They were expendable, **1099**
They won't forget, **239**, 567
Thibault, Jean-Marc, 91, 747, 1432, 1874
Thief (the), **1457**
Thief of Bagdad (the) (Korda), **169**
Thief of Bagdad (the) (Walsh), 169, 768, **871**, 1454
Thiérrée, Jean-Baptiste, 1724
Thierry, Mélanie, 67, 1601
Thierry la Fronde, 1274, 1329
Thiess, Ursula, 1830
Thieves' highway, **515**, 654
Thieves like us, 63, **794**
Thimig, Helene, 1025, 1562, 1657
Thin man (the), **185**, **418**, 660, 910, 1182, **1362**
Thin red line (the), 836, **996**
Thing (the) (Carpenter), **269**
Thing (the) (Nyby), 269, **788**
Things to come, **1454**
Thing (the) (Carpenter), 788
Third man (the), *voir* Troisième homme (le)
Thiriet, Maurice, 1146
Thirode, Pascale, 1605
13 ghosts, **883**
36 hours, **480**
This gun for hire, 481, **1609**, 1734
This happy breed, **1242**, 1581
This island Earth, *voir* Survivants de l'infini (les)
This land is mine, **545**
This property is condemned, *voir* Propriété interdite
Thomas Garner, *voir* Power and the glory (the)

Thomas, Arlette, 869, 1187
Thomas, Clément, 607
Thomas, Dylan, 664
Thomas, Pascal, **607**, **1193**, **1194**, **1253**, **1352**, **1588**, **1693**, **1817**
Thomas, Richard, 1793
Thomas l'imposteur, **1183**
Thommeray, 590
Thompson, Emma, 248, 692, 761, 1652
Thompson, Jim, 477, 1429
Thompson, Kay, 1628
Thompson, Marshall, 32, 891, 1099, 1218, 1620
Thomsen, Ulrich, 639
Thomson, Anna, 1572
Thoreau, Henri David, 606, 814
Thorpe, Richard, **565**, **569**, 1027, **1087**, **1221**, **1619**, **1753**
Thorton, Billy Bob, 226
Threatt, Elizabeth, 402
Three ages, **699**
Three billboards, **733**
Three burials of Melquiades Estrada (the), *voir* Trois enterrements
Three came home, 235, **1331**
Three comrades, **1415**
Three godfathers, **1347**
Three musketeers (the), *voir* Trois mousquetaires (les)
Three on a match, **1498**
Three secrets, **923**
Three stangers, **354**
Three times, **1378**
Three women, **1068**
Thring, Frank, 1012
Thuillier, Luc, 1630
Thulin, Ingrid, 130, 307, 387, 412, 436, 528, 559, 656, 1189, 1637, 1754
Thunderball, 981, **1569**
Thurman, Uma, 42, 170, 1078, 1400, 1537, 1685, 1795
Ticotin, Rachel, 1857
Tideland, **1411**
Tiefland, 1695
Tiempo de morir, **1194**
Tiens ton foulard, Tatiana, **1105**
Tierney, Aidan, 693
Tierney, Gene, 37, 47, 126, 189, 355, 626, 739, 985, 1001, 1141, 1202, 1317, 1397, 1660
Tierney, Lawrence, 204, 457, 535, 1041, 1365, 1490
Tight spot, **1181**
Tigre du Bengale (le) (Eichberg), **1647**
Tigre du Bengale (le) (Lang), **1097**
Tih Minh, **959**
Tilbury, Zeffie, 242, 280
Tiller, Nadja, 116, 518
Tillier, Doria, 762
Tillie & Gus, **1525**
Tilly, Jennifer, 299, 1411, 1742
Tilly, Meg, 858, 1800
Time bandits, **199**, 1555, 1728, 1795
Time machine (the), **1592**
Time without pity, *voir* Temps sans pitié
Tin men, **739**
Tin pan Alley, 1416
Tin star (the), **81**, 1036
Tingler (the), **1241**
Tinker tailor soldier spy, *voir* Taupe (la)
Tinling, James, **730**
Tinti, Gabriele, 1853
Tintin et le mystère de la Toison d'or, 1079
Tiomkin, Dimitri, 204, 260, 1141, 1586
Tire-au-flanc, **1821**
Tirez sur le pianiste, 3, 69, 225, 252, 521, 1100, **1565**
Tissier, Jean, 258, 347, 574, 597, 674, 741, 764, 1405, 1450, 1531, 1648, 1662, 1701, 1756, 1758
Tissot, Alice, 1153, 1616
Titane, **1438**
Titanic (Cameron), 145, 662, **1046**, 1241, 1613
Titanic (Negulesco), **145**, 662
Titfield thunderbolt (the), 757, **1083**, 1534
Titicut follies, **1698**
Titien, 1507
To, Johnnie, **205**
To be or not to be, **982**, 1375, 1414, 1431, 1536, 1609
To catch a thief, *voir* Main au collet (la)
To each his own, 668, **845**, 891, 1170, 1471
To have and have not, *voir* Port de l'angoisse (le)
To kill a mockingbird, 654, **1671**
Tobacco road, **739**
Toback, James, **1775**
Tobey, Kenneth, 788, 851, 1308, 1421, 1534
Tobias, George, 102, 115, 978, 1036

Tobin, Genevieve, 420
Toby Dammit, **492**
Todd, Ann, 14, 443, 889, 1276, 1632, 1728, 1850
Todd, Richard, 632, 695, 1868
Todd, Thelma, 306, 442, 818, 876, 1101, 1640
Todeschini, Bruno, 15, 396, 709, 1232, 1653
Todo modo, **293**
Todo sobre mi madre, *voir* Tout sur ma mère
Todoroki, Yukiko, 1173
Toffolo, Lino, 750
Tognazzi, Ugo, 181, 216, 605, 620, 821, 835, 878, 941, 1076, 1503, 1512, 1516, 1737, 1848
Tōhō, 1116, 1849
Toi... le venin, **446**
Toikka, Markku, 886
Toile d'araignée (la), *voir* Cobweb (the)
Tokudaiji, Shin, 1616
Tōkyō monogatari, **544**, 866, 1883
Tōkyō sonata, **816**
Tol'able David, 249, **708**, 1241
Toland, Greg, 13, 472, 1301, 1513
Toledano, Éric, **713**, **1452**, **1601**, **1801**
Toler, Sidney, 160, 323, 399, 828, 1511, 1799
Tolgo il disturbo, **1853**
Tolkan, James, 1565
Tolstoï, Léon, 405, 683, 1263, 1741
Tom à la ferme, **913**
Tomasi di Lampedusa, Giuseppe, 1030
Tombeau d'Alexandre (le), **316**, 630
Tombeau des lucioles (le), 996, **1022**
Tombeau hindou (le), *voir* Tigre du Bengale (le)
Tombeur de ces dames (le), *voir* Ladies man (the)
Tomei, Marisa, 1002, 1207
Tomlin, Lily, 233, 1063, 1828
Tomorrow never dies, **1361**
Tone, Franchot, 20, 164, 355, 605, 1220, 1237, 1341, 1355, 1415, 1508, 1637
Toni, **1044**
Tonietti, Anne, 323, 1213
Tonnerres lointains, **684**
Tōno, Eijirō, 35, 527, 544, 1221, 1520
Tono, Eijirō, 327, 1813
Tonoyama, Taiji, 149, 325, 840, 866, 907, 1506, 1609
Tontons farceurs (les), *voir* Family jewels (the)
Tontons flingueurs (les), 41, **397**, 1026
Tony Rome, **529**, 1302
Too hot to handle, **268**
Toomey, Regis, 136, 229, 801, 1504, 1599, 1651
Toorop, Jan, 1068
Top hat, 474
Top secret, *voir* Tamarind seed (the)
Topart, Jean, 159, 671, 889, 1128
Topkapi, **1188**
Topo (el), **1436**
Topol, Chaim, 324, 437
Topor, Roland, 320, 424, 552, 573, 769, 1164
Toprak, Mehmet Emin, 193, 315, 404
Topsy-turvy, **1243**
Torén, Märta, 752
Torch song, *voir* Madone gitane (la)
Tormento, **120**
Tormey, John, 771
Torn curtain, **1621**
Torn, Rip, 936, 1464
Torna, **279**, 320
Tornade, *voir* Passion (Dwan)
Tornatore, Giuseppe, **1596**
Toro, Guillermo del, **349**, **766**, **1092**, **1779**
Törőcsik, Mari, 95, 539, 803, 1231, 1506
Torrence, David, 1417
Torrence, Ernest, 708, 881, 1327
Torrent, Ana, 285, 955, 1275, 1370, 1770
Torrents, **1873**
Torreton, Philippe, 45, 1366, 1555, 1599
Tortillard pour Titfield, *voir* Titfield thunderbolt (the)
Tortoise beats hare, 157, **1759**
Tortoise wins by a hare, **1759**
Tortue rouge (la), **739**
Total recall, **1857**
Totò, 792, 1596, 1737, 1752, 1863
Totter, Audrey, 115, 205, 332, 344, 760, 1626, 1629
Touch (the), 469, **1854**
Touch of evil, 1033, **1557**, 1586
Touchez pas au grisbi, **522**
Toumanova, Tamara, 83, 1827
Toumarkine, François, 1054, 1230, 1536, 1590, 1831
Tour d'écrou (le), **973**, 1184
Tour de Londres (la), *voir* Tower of London
Tour des ambitieux (la), *voir* Executive suite

To.ura, Rokkō, 75, 327, 550, 649, 776, 907, 933, 1217, 1271, 1506, 1717
Tourbillon de l'amour (le), *voir* Koi no uzu
Tourgueniev, Ivan, 771, 893
Tourjansky, Victor, 1744
Tourments (Buñuel), *voir* Él
Tourments (Naruse), *voir* Midareru
Tourments (Sjöberg), *voir* Hets
Tournée, **943**
Tourneur, Jacques, **96**, **269**, **396**, **514**, **524**, **541**, **596**, **733**, **1007**, **1066**, **1097**, **1197**, **1240**, **1397**, **1576**, **1591**, **1622**, **1659**, **1827**, **1838**
Tourneur, Maurice, 49, **271**, **293**, **378**, **588**, **621**, **646**, **708**, 987, **995**, **1053**, **1079**, **1187**, 1323, 1744, 1756
Tous en scène, **140**, 1836
Tous les autres s'appellent Ali, **1642**
Tous les biens de la Terre, *voir* All that money can buy
Tous les matins du monde, **746**
Toussaint, Olivier, 1278
Tout au long de la nuit, *voir* All the night long
Tout ce que le ciel permet, *voir* All that heaven allows
Tout le monde dit I love you, *voir* Everyone says I love you
Tout le monde il est beau..., **1384**
Tout sur ma mère, 146, **603**
Tout va bien, **976**
Toutain, Roland, 195, 290, 1042, 1577
Toute la ville en parle, *voir* Whole town's talking (the)
Toutes peines confondues, **911**
Toutes ses femmes, **341**
Tovoli, Luciano, **819**
Tower of London, **827**
Towers, Constance, 604, 657
Towne, Robert, **28**
Trabaud, Pierre, 198, 278, 308, 537, 1296
Tracy, Lee, 438, 1395, 1486, 1672
Tracy, Spencer, 226, 279, 310, 347, 375, 380, 409, 567, 612, 702, 808, 1038, 1176, 1385, 1412, 1433, 1495, 1669, 1674, 1689
Traffic, **771**
Trafic, **1332**
Tragédie de la mine (la), **1547**
Tragedy of Othello (the), *voir* Othello (Welles)
Tragica notte, **101**
Trail of the lonesome pine (the), 26, **1644**
Train (le), **1881**
Train, amour et crustacés, *voir* It happened to Jane
Train d'enfer, *voir* Hell drivers
Train de la mort (le), **24**, 493
Train de nuit, **140**, 440
Train de nuit dans la Voie Lactée, 13, **1695**
Train de nuit pour Munich, 697, **1120**
Train de vie, **239**
Train sifflera trois fois (le), *voir* High noon
Trains étroitement surveillés, **95**
Trainspotting, 356, **767**
Trainspotting (T2), **356**, 767
Traitement de choc, **1185**
Traître (le), *voir* Decision before dawn
Traître du Texas (le), *voir* Horizons West
Traître sur commande, *voir* Molly Maguires (the)
Transit (Allio), 25
Transit (Petzold), **25**
Transparences, 12, 309, 431, 470, 496, 824, 1090, 1313, 1319
Traquenard (Ray), *voir* Party girl
Traquenard (le) (Teshigahara), **1654**
Trauberg, Léonide, 173
Trauner, Alexandre, 618, 1146, 1191, 1595
Traven, B., 697, 1316
Travers, Henry, 106, 303, 377, 394, 399, 428, 706, 856, 1259, 1291, 1613, 1812, 1870
Traversée de Paris (la), **586**, 1382
Traviata 53, **1409**, 1410
Travolta, John, 170, 466, 1198
Tre aquilotti (i), **1705**
Tre fratelli, **842**
Treasure island, 22, **779**
Tree, Dorothy, 471
Tree of life (the), **388**
Treize, *voir* Tzameti
13, French street, **370**
13, rue Madeleine, **1813**
Trenet, Charles, 112, 983, 1255
Treno popolare, **558**, 780, 1330, 1633
Trenque Lauquen, **1807**
37°2 le matin, **1841**
Trente neuf marches (les), 677, 695, 914, 1197, 1292, **1615**

Trésor d'Arne (le), **833**
Trésor de Cantenac (le), **263**, 401
Trésor de la Sierra Madre (le), 740, 1282, **1316**
Trevor, Claire, 206, 265, 328, 457, 477, 533, 740, 1125, 1383, 1405
Tribout, Jean-Paul, 1367
Tribulations d'un Chinois en Chine (les), **925**, 1203
Tribulations de Balthazar Kober (les), **1140**
Trier, Lars von, **33**, **431**, **437**, **464**, **616**, 639, **646**, **1210**, **1406**, **1428**, **1476**, **1477**, **1537**, **1777**, **1791**
Triesault, Ivan, 793, 982, 1664, 1827
Trieste, Leopoldo, 11, 140, 535, 656, 750, 1596, 1752
Triet, Justine, 1818
Trilogie d'Arno, **1549**
Trilogie de Davies, 10, **1161**
Trinder, Tommy, 361
Trintignant, Jean-Louis, 111, 201, 354, 512, 550, 571, 592, 709, 777, 913, 1065, 1108, 1215, 1238, 1321, 1503, 1545, 1590, 1634, 1676, 1773, 1881
Trintignant, Marie, 88, 228, 605, 1429, 1503
Trio, **1508**, 1674, 1687
Trio infernal (le), **1466**
Triomphe de la foi (le), 1536, **1844**
Triomphe de la volonté (la), **1536**, 1695
Triple agent, **785**
Triplettes de Belleville (les), **1090**
Tripplehorn, Jeanne, 3, 1883
Tříska, Jan, 929
Trissenaar, Elisabeth, 486, 1360
Tristana, 473, 744, **867**, 1564
317e section (la), **415**
Trois chants sur Lénine, **584**
Trois couleurs, 674, **1065**
Trois dans un sous-sol, **287**
Trois enterrements, **227**
Trois femmes (Altman), *voir* Three women
Trois femmes (Ray), **1488**
Trois font la paire (les), **798**
Trois frères, *voir* Tre fratelli
Trois heures dix pour Yuma, 179, **369**
Trois jours du Condor (les), **1835**
Trois lanciers du Bengale (les), **20**, 235, 850, 1587
Trois lumières (les), 394, **612**, 734
Trois mousquetaires (les) (Lester), **286**, 1070
Trois mousquetaires (les) (Niblo), **433**, 1376, 1443
Trois mousquetaires (les) (Sidney), **1376**
Trois singes (les), **904**
Trois souvenirs de ma jeunesse, **1424**
Trois vies et une seule mort, **1694**
Troisi, Massimo, 23, 308, 349
Troisième génération (la), 1362, **1400**
Troisième homme (le), **206**, 346, 495, 936, 1377
Troisième mi-temps (la), **1541**
Troisième partie de la nuit (la), **787**
Trop belle pour toi, **811**
Trop tard, **1337**
Trotta, Margarethe von, 1768
Trou (le), **22**, 1712
Trouble in mind, 301, **1115**
Trouble in Paradise, 79, **92**, 144, 459, 1271, 1521
Trouble with Harry (the), 946, **1092**, 1256
Trovajoli, Armando, 173, 753, 1060
Troyer, Verne, 742, 1438
True grit (Coen), **227**, 1387
True grit (Hathaway), 227, **1387**
True story of Jesse James (the), *voir* Brigand bien aimé (le) (Ray)
Trueman, Paula, 726
Truffaut, François, **3**, **9**, 69, 70, **332**, **410**, 411, **521**, **533**, **599**, **610**, 677, **678**, **689**, 846, **983**, 995, **1029**, **1096**, **1100**, **1255**, **1321**, **1483**, **1487**, **1565**, **1567**, **1588**, **1610**, **1623**, 1647
Truman Capote, *voir* Capote
Truman show (the), **621**
Trumbo, Dalton, 63, 800, 1347, 1452
Trumbull, Douglas, 388, 1727, 1778
Trump, Donald, 48, 123, 164, 538, 638, 665, 666, 696, 1205, 1300, 1328, 1433, 1746, 1885
Tryon, Tom, 636, 1365, 1636
Tsai, Chin, 940
Tsai, Ming-liang, **427**, **915**, **1476**, **1660**, **1883**
Tsar, **85**, 1038
Tsereteli, Nikolaï, 781, 1766
Tsingos, Christine, 1151
Tsubouchi, Yoshiko, 702
Tsuburaya, Eiji, 1116
Tsugawa, Masahiko, 550

Tsukasa, Yōko, 398, 593, 813, 1010, 1221, 1671, 1883
Tsukida, Ichirō, 1497
Tsukioka, Yumeji, 1830
Tsukuba, Yukiko, 579
Tsuruta, Kōji, 1286
Tsushima, Keiko, 1286, 1597
Tsuyuguchi, Shigeru, 288, 494, 1059
Tu ne m'oublieras pas, *voir* Remember my name
Tu seras jugé, *voir* Stranger on horseback
Tu seras un homme, mon fils, *voir* Eddy Duchin story (the)
Tuan, Chun-hao, 480
Tubbs, William, 580, 770, 792, 1249, 1594
Tuer n'est pas jouer, *voir* Living daylights (the)
Tueur à gages, *voir* This gun for hire
Tueurs (les), *voir* Killers (the)
Tueurs de dames, *voir* Ladykillers (the)
Tueurs de flics, *voir* Onion field (the)
Tuez Charley Varrick, *voir* Charley Varrick
Tuile à loups (la), **274**
Tully, Tom, 822, 1001, 1629, 1651
Tumiati, Gualtiero, 11
Tumultes, **829**
Tunes of glory, **368**
Tunique (la), 155
Tuniques écarlates (les), **1842**
Turandot, **508**, 1243
Turkel, Joe, 90, 980, 1138
Turkish délices, **488**
Turner, Daisy, 124
Turner, Dave, 1811
Turner, Kathleen, 801, 1041, 1761
Turner, Lana, 226, 234, 239, 321, 793, 1376, 1834
Turning gate, **1468**
Turpin, Ben, 366, 501
Turtle, Cecil, 1759
Turtles (the), 1494
Turturro, John, 263, 972, 1236, 1403, 1738
Tushingham, Rita, 961, 1040, 1781
Tutti a casa, **837**, 843
Tuttle, Frank, **1609**
Twain, Mark, 253, 1821
Twelve angry men, *voir* Douze hommes en colère
Twelve chairs (the), **144**
Twelve monkeys, **726**, 1162
Twelve o'clock high, **36**, 1840
Twelve years a slave, **484**
20 million miles to Earth, **185**
20000 years in Sing Sing, **310**
24 frames, **1719**
Twentynine palms, 966, **978**
Twilight's last gleaming, **1569**
Twilight of the ice nymphs, **325**, 1243
Twin Peaks, 40, 43, 48, **162**, 197, **498**, 1017, **1051**, 1629
Twisted nerve, 1078
Two-faced woman, **23**
Two for the road, **627**
Two-lane blacktop, **855**, 1283
Two lovers, **1776**, 1790
Two mules for sister Sara, *voir* Sierra torride
Two rode together, **594**
Two seconds, **340**
2000 maniacs, 1290, **1740**
2001, a space odyssey, 17, 388, 421, 855, 1023, 1082, 1125, 1494, 1580, **1727**, 1748, 1831
Two weeks in another town, *voir* Quinze jours ailleurs
Two years before the mast, **1388**
Tycoon, **1441**
Tyrrell, Susan, 10, 535, 1460, 1881
Tyson, Cicely, 777
Tyszkiewicz, Beata, 457, 695, 893, 1190
Tzameti, **767**, 990

Ubu enchaîné, **670**
Uccello dalle piume di cristallo (l'), **689**
Uchan, Philippe, 188, 482, 976, 1017, 1714
Uchida, Tomu, **491**, **1461**, **1567**
Udvarnoky (frères), 1365
Ueda, Akinari, 1045
Ueda, Shin.ichirō, **1204**
Uehara, Ken, 327, 574, 907, 1042, 1414, 1481, 1520, 1715, 1795, 1813, 1815, 1849, 1858, 1882
Uehara, Misa, 1134
UFA, 156, 163, 580, 859, 1205
Ugetsu monogatari, 211, **1045**
Ukigumo, 1113, **1566**, 1851
Ukikusa, 702, **1074**, 1335
Ukikusa monogatari, 78, 156, **702**, 1074, 1284, 1335
Ukolova, Anna, 1692
Ulliel, Gaspard, 67, 1465

Ullman, Tracey, 1842
Ullmann, Liv, 41, 385, 559, 1085, 1105, 1171, 1251, 1518, 1528
Ullrich, Luise, 1087
Ulmer, Edgar G., **96**, **412**, **576**, **719**, **1186**, **1247**, **1330**, **1637**
Ultima carrozzella (l'), **296**, 1534
Ultimatum, **824**
Ultimatum des quatre mercenaires (l'), *voir* Twilight's last gleaming
Ultime razzia (l'), *voir* Killing (the)
Ulysse, **1433**
Ulysse, souviens-toi, *voir* Keyhole
Ulzana's raid, 1520, **1607**
Umberto D., **539**, 1673, 1856
Umebayashi, Shigeru, 275, 557, 1642
Umemura, Yōko, 561
Un air de famille, **797**, 1175
Un Américain à Paris, **71**, 752
Un Américain bien tranquille, *voir* Quiet American (the)
Un ange à ma table, **485**
Un après-midi de chien, *voir* Dog day afternoon
Un autre regard, **356**
Un baquet de sang, *voir* A bucket of blood
Un bellissimo novembre, **954**
Un borghese piccolo piccolo, **589**
Un carnet de bal, **4**, 353, 378, 1118
Un château en Enfer, *voir* Castle keep
Un chien andalou, 328, **1344**
Un cœur en hiver, 125, **999**
Un cœur pris au piège, *voir* Lady Eve (the)
Un collier pour ma bien aimée, **1776**
Un condamné à mort s'est échappé, **28**, 1037
Un condé, **967**
Un conte de Noël, **814**, 1230
Un coup de pistolet, **324**
Un couple (Mocky), **1520**
Un couple (Naruse), **1858**
Un couple épatant, **1172**
Un couple parfait, *voir* A perfect couple
Un crime dans la tête, *voir* Manchurian candidate (the)
Un déjeuner de soleil, **1826**
Un, deux, trois, *voir* One, two, three
Un dimanche à la campagne, **1207**, 1598
Un drôle de paroissien, **258**, 669, 1648
Un ennemi du peuple, **897**, 1390
Un envoyé très spécial, *voir* Too hot to handle
Un été avec Monika, **86**
Un été capricieux, **1323**
Un été en Louisiane, *voir* Man in the Moon
Un été inoubliable, **10**
Un été 42, *voir* Summer of '42
Un été sans eau, **903**
Un film d'amour, **1460**
Un flic, 576, **732**, 1021
Un frisson dans la nuit, *voir* Play Misty for me
Un goût de miel, *voir* A taste of honey
Un héros très discret, **512**
Un homme à brûler, *voir* Un uomo da bruciare
Un homme dans la foule, **142**
Un homme de fer, *voir* Twelve o'clock high
Un homme est passé, *voir* Bad day at Black Rock
Un homme et une femme, 1588
Un homme marche dans la ville, **1069**
Un homme nommé Cheval, *voir* A man called Horse
Un homme perdu, *voir* Verlorene (der)
Un homme traqué, *voir* A man alone
Un jeu risqué, *voir* Wichita
Un jeune homme rebelle, **973**
Un jour à New York, 40, **1348**, 1447
Un jour aux courses, **362**
Un jour avec, un jour sans, **961**
Un jour sans fin, *voir* Groundhog day
Un jour un chat, **1809**
Un justicier dans la ville, 589
Un lac, **1547**
Un linceul n'a pas de poches, **1278**
Un long dimanche de fiançailles, **1808**
Un mariage, *voir* A wedding
Un mariage à Boston, *voir* Late George Apley (the)
Un marito per Anna Zaccheo, **1507**
Un mauvais fils, **958**
Un merveilleux dimanche, **1841**
Un meurtre sans importance, *voir* A slight case of murder
Un monde, fou, fou, fou, fou, *voir* It's a mad mad mad mad world
Un monde parfait, *voir* A perfect world
Un monde presque paisible, **507**
Un monsieur de compagnie, **1198**
Un nid de gentilhommes, **893**

Un nommé Cable Hogue, *voir* Ballad of Cable Hogue (the)
Un numéro du tonnerre, *voir* Bells are ringing
Un pacte avec le Diable, *voir* Alias Nick Beal
Un papillon sur l'épaule, **182**
Un petit carrousel de fête, **1506**
Un pilota ritorna, 93, **243**, 284
Un poisson nommé Wanda, **616**
Un pont trop loin, **158**
Un prophète, **1358**
Un revenant, 225, **236**, 1744
Un roi à New York, 917, **1875**
Un roi sans divertissement, 28, **192**, 274, 723
Un sacré bordel, *voir* A fine mess
Un seul amour, **339**
Un si doux visage, *voir* Angel face
Un singe en hiver, 9, **978**
Un soir de rixe, *voir* Waterloo road
Un soir, un train, **1707**
Un temps pour l'ivresse des chevaux, **479**
Un temps pour vivre..., 358, **644**
Un tramway nommé Désir, **105**, 1675, 1752
Un trou dans la tête, *voir* A hole in the head
Un type méprisable, **1104**
Un uomo da bruciare, **1452**
Un Yankee dans la RAF, **1840**
Una donna ha ucciso, **623**
Unagi, **938**, 1736
Unbearable lightness of being (the), *voir* Insoutenable légèreté de l'être (l')
Unbreakable, **885**
Uncertain glory, 1432, **1443**, 1844
Unconquered, **798**
Under Capricorn, **988**, 1056, 1607
Under the volcano, **1164**
Undercover man (the), **1266**
Undercurrent, **264**
Underdown, Edward, 243
Underground (Asquith), **931**
Underground (Kusturica), 1151
Underworld, 60, **64**, 379, 980
Underworld USA, **1177**
Une affaire de cœur, **934**
Une affaire de famille, **365**, 374, 1437
Une affaire de femmes, **88**, 511
Une allumette pour trois, *voir* Three on a match
Une auberge à Tōkyō, **1499**
Une auberge à Ōsaka, **1814**
Une aussi longue absence, 285, **1186**
Une autre femme, *voir* Another woman
Une aventure de Buffalo Bill, *voir* Plainsman (the)
Une aventure de Salvator Rosa, **85**
Une balle signée X, *voir* No name on the bullet
Une belle fille comme moi, 817, 1540, **1567**, 1623
Une belle journée d'été, **338**, 644
Une blonde émoustillante, **276**, 536, 1323
Une chambre aux murs épais, **1585**
Une chambre en ville, **33**, 115
Une chante, l'autre pas (l'), **1535**
Une étoile est née, *voir* A star is born
Une étrange affaire, **1013**
Une femme a tué, *voir* Una donna ha ucciso
Une femme cherche son destin, *voir* Now voyager
Une femme dangereuse, *voir* They drive by night
Une femme de Tōkyō, **80**, 128, 295
Une femme diabolique, *voir* Queen bee
Une femme disparaît, 74, 220, 249, 291, 415, **697**, 1089, 1120
Une femme dont on parle, **131**
Une femme douce, **1709**
Une femme est une femme, 218, **803**
Une femme et ses masseurs, **1616**
Une femme indomptée, **1813**
Une femme mariée, **1681**
Une femme qui s'affiche, *voir* It should happen to you
Une femme sous influence, **247**, 647, 799
Une guillotine pour deux, **1408**
Une heure près de toi, *voir* One hour with you
Une histoire simple, **1381**
Une incroyable histoire, *voir* Window (the)
Une journée particulière, **673**
Une leçon d'amour, **1553**
Une longue journée qui s'achève, *voir* Long day closes (the)
Une nuit à Casablanca, *voir* A night in Casablanca
Une nuit à l'Opéra, *voir* A night at the Opera
Une nuit en Enfer, **308**
Une nuit très morale, **1254**
Une page folle, **1480**
Une passion, 469, **1528**
Une petite sœur pour l'été, **907**
Une place au soleil, *voir* A place in the sun

Une poule dans le vent, **1708**
Une question de vie et de mort, **289**, 850
Une riche affaire, *voir* It's a gift
Une sale histoire, **1863**
Une semaine de vacances, **1777**
Une séparation, **1458**
Une si jolie petite plage, **1027**
Une soirée étrange, *voir* Old dark house (the)
Une vie difficile, **9**, 173
Une ville d'amour et d'espoir, **1514**
Unearthly stranger, **819**
Unfaithfully yours, **692**
Unforgiven (Eastwood), 397, 534, 676, 744, 1199, **1572**
Unforgiven (the) (Huston), **1570**
Unger, Deborah Kara, 44, 836, 1575
Unholy three (the), **1268**
Uniformes et jupon court, *voir* Major and the minor (the)
Uninvited (the), **543**
Union Pacific, **658**, 664
Union station, **121**
United Artists, 392
Universal, 14, 87, 213, 430, 552, 609, 743, 878, 926, 991, 1010, 1036, 1608, 1715, 1760
Unknown (the), 356, 393, **699**, 1029, 1263
Unknown Chaplin, **1342**
Unsuspected (the), **760**
Untel, père et fils, **1873**
Untergang (der), **1106**, 1779
Untouchables (the), *voir* Incorruptibles (les)
Uomini contro, **1453**, 1684
Uomini sul fondo, **1457**
Uomo dalla croce (l'), 93, 284, **499**, 504, 762, 1152, 1444
Up the down staircase, **508**
Urabe, Kumeko, 1845
Uranus, **1346**
Urashima, Tarō, 673, 907
Urfé, Honoré d', 1281
Urga, **24**
Urgences, **1510**, 1697
Urquhart, Robert, 570
Urzì, Saro, 204, 217, 243, 314, 656, 831, 890, 1313, 1455
Ustinov, Peter, 63, 67, 97, 394, 442, 1188, **1440**, 1639
Usual suspects, **1050**
Utagawa, Kuniyoshi, 229
Uzak, 193, **404**, 1086

Va d'un pas léger, **307**
Va-et-vient, **515**
Va savoir, **529**
Va, vis et deviens, **817**
Väänänen, Kari, 679, 757, 879, 1658
Vacances à Venise, *voir* Summertime
Vacances de monsieur Hulot (les), 21, **241**, 1518
Vacances de Noël, *voir* Christmas holiday
Vacances portugaises (les), **1771**
Vacances romaines, *voir* Roman holiday
Vadim, Christian, 1539
Vadim, Roger, **111**
Vagabond de Tōkyō (le), **61**
Vai e vem, *voir* Va-et-vient
Vaisseau fantôme (le) (Curtiz), *voir* Sea wolf (the)
Vaisseau fantôme (le) (Robson), *voir* Ghost ship (the)
Vaja-Pchavela, 550
Val d'enfer (le), **271**, 378, 602
Valderi, Xenia, 358, 1559
Valenti, Osvaldo, 85, 168
Valentin, Albert, **384**, **1869**
Valentin, Barbara, 1261, 1642
Valentine, Paul, 1576
Valentino, Rudolph, 315, 623, 795, 932
Valère, Simone, 358, 1682, 1849
Valeri, Franca, 847, 1673
Valérie, Jeanne, 1195, 1387
Valerie a týden divů, **927**
Valerii, Tonino, **251**
Valéry, Paul, 951
Valetti, Rosa, 657
Vallée, Jean, **1735**
Vallée, Marcel, 1701
Valle, Maurício do, 423, 1564
Vallee, Rudy, 213, 687, 692
Vallée de la peur (la), *voir* Pursued
Vallée des abeilles (la), **869**, 1391
Vallès, Jules, 1265
Valletti, Aldo, 568
Valli, Alida, 11, 14, 203, 206, 223, 751, 863, 1186, 1215, 1454, 1545, 1590, 1665
Valli, Romolo, 110, 209, 492, 589, 788, 956, 1030, 1312, 1440

Vallone, Raf, 61, 86, 145, 462, 612, 735, 849, 1455, 1518, 1636, 1673
Vallotton, Félix, 367, 1422
Valmont, **858**
Valmy, André, 123, 1027, 1069, 1128, 1757
Valori, Bice, 750
Valse d'amour, *voir* Tolgo il disturbo
Valse dans l'ombre (la), *voir* Waterloo bridge (LeRoy)
Valseuses (les), **235**, 1398, 1676
Vampire nue (la), **1820**
Vampires (les), 94, 211, 252, 253, 259, **487**, 488, 516, 557, 563, 603, 717, 804, 959, 1050, 1096, 1098, 1645, 1646, 1676, 1884
Vampiri (I), **722**
Vampyr, 27, 260, 281, 385, **516**, 583, 796, 1532
Van Cleef, Lee, 44, 81, 514, 703, 994, 1309, 1581, 1592, 1754, 1773
Van Daële, Edmond, 247, 903, 1168, 1191, 1226
Van Devere, Trish, 691
Van Dyke, W. S., **185**, **418**, **660**, **1210**, **1753**
Van Eyck, Peter, 46, 981, 1018, 1341, 1594
Van Fleet, Jo, 296, 424, 900, 1320, 1422, 1429
Van Gogh, Vincent, 219, 413, 814, 950
Van Hool, Roger, 1531
Van Parys, Georges, 308, 342, 441, 1744
Van Sant, Gus, **384**, 407, **417**, **818**, 912, **1417**, 1463, **1509**, **1679**
Van Gogh, **950**, 1329
Vančura, Vladislav, 1323, 1391
Vandevelde, Christophe, 52, 767
Vaneck, Pierre, 1771, 1773, 1829
Vanel, Charles, 66, 131, 176, 188, 195, 240, 343, 359, 395, 458, 506, **581**, 588, 597, 631, 638, 660, 720, 741, 831, 842, 875, 1225, 1299, 1562, 1594, 1711, 1733, 1855, 1864
Vangelo secondo Matteo (il), *voir* Évangile selon saint Mathieu (l')
Vanishing point, 427, **1652**
Vannier, Jean-Claude, 439
Vanya on 42nd street, **1086**
Vaquero, **794**
Varda, Agnès, **548**, **696**, **812**, **880**, **1252**, **1267**, **1274**, 1316, **1482**, 1494, **1535**, **1563**, **1666**, **1672**, **1679**, **1683**, **1692**, 1744
Varden, Norma, 401, 1337
Varela, Nina, 205
Varenne, Solange, 568
Varennes, Jacques, 51, 154, 225, 292
Vargas, Valentin de, 1033, 1557
Variétés, 180, **833**
Varsi, Diane, 952, 1334, 1834
Vartan, Sylvie, 1681
Varte, Rosy, 1295, 1407, 1434, 1487, 1848, 1874
Varzi, Elena, 849, 1455
Vasarely, Victor, 1301
Vášáryová, Magda, 276
Vase de sable (le), **1404**, 1857
Vasilescu, Razvan, 10, 683, 693, 1095, 1337
Vassar, Queenie, 856
Vassort, Cécile, 1075
Vatel, Françoise, 430
Vattier, Robert, 339, 590, 624, 1618, 1706
Vaucaire, Cora, 441, 1186
Vaudeville, **747**
Vaudou, 59, **514**, 1007, 1490
Vaughan, Peter, 199, 425
Vaughn, Matthew, **1330**
Vaughn, Robert, 351, 1033, 1793
Vautrin, **154**
Vávra, Otakar, **1540**
Vdovichenkov, Vladimir, 1692
Veber, Francis, **1189**
Věc Makropulos, **1750**
Vecchia guardia, 830, **1148**, 1853
Vecchiali, Paul, **64**, 370, **381**, **413**, **460**, **892**, **1190**, **1251**, 1274, **1277**
Vedovo (il), **847**
Vedreba, **550**
Véga, Claude, 678
Vega, Isela, 164, 454
Veidt, Conrad, 169, 174, 509, 577, 725, 979, 1129, 1178, 1670
Veillée d'amour, *voir* When tomorrow comes
Vélasquez, Diego, 454, 1035, 1189, 1191
Velle, Louis, 711, 1293, 1367
Veloso, Caetano, 1229
Ven, Monique van de, 488
Venantini, Venantino, 397, 1557
Vendeuse de cigarettes du Mosselprom (la), **781**
Vengeance aux deux visages, **437**
Vengeance d'un acteur (la), **170**, 349

Vengeance est à moi (la), 491, 494, **999**
Vengeance mexicaine, *voir* Barbarosa
Venora, Diane, 1012, 1300
Vent (le), *voir* Wind (the)
Vent de la plaine (le), *voir* Unforgiven (the) (Huston)
Vent nous emportera (le), **1499**
Vent se lève (le) (Loach), **148**, 432, 935
Vent se lève (le) (Miyazaki), **355**
Ventre de l'architecte (le), **566**
Ventura, Claude, **1605**
Ventura, Lino, 41, 182, 184, 397, 500, 501, 522, 597, 743, 1044, 1067, 1072, 1352, 1422
Ventura, Ray, 1647
Vénus à la fourrure (la), **344**
Vénus Beauté (Institut), **1823**
Vera-Ellen, 1348
Vera Cruz, **1339**
Vera Drake, **1159**
Vercel, Roger, 2, 45, 179
Verdi, Giuseppe, 751, 1030, 1313
Verdict (the) (Lumet), **641**
Verdict (the) (Siegel), **526**
Verdier, Julien, 883, 1009, 1859
Verdone, Carlo, **344**, 1446
Verdú, Maribel, 1092
Verdù, Maribel, 1473
Verdugo (el), **1749**
Veredas, **1354**
Vergérus, 469, 1105, 1528, 1637, 1854
Verhoeven, Paul, **3**, **488**, **1553**, **1832**, **1853**, **1857**, **1880**, **1881**
Vérification (la), **243**, 1393
Vérité (la), **1864**
Vérité sur Bébé Donge (la), 360, **1075**
Vérités et mensonges, *voir* F for fake
Verlaine, Paul, 4, 711, 1262
Verley, Bernard, 103, 441, 963, 1262
Verlorene (der), **1328**
Vermeer, Joannes, 500, 531, 987, 1191, 1267, 1514, 1872
Vernac, Denise, 1874
Vernay, Robert, Henri, 1007
Verne, Jules, 251, 361, 537, 556, 925, 963, 968, 1039, 1188, 1757, 1787
Verneuil, Henri, **289**, **595**, **978**, **1801**
Vernier, Pierre, 796
Vernon, Anne, 115, 294, 671, 770, 1284
Vernon, Howard, 389, 698, 1018, 1185, 1449
Vernon, John, 726, 1087, 1095
Vers l'autre rive, **972**
Vers la joie, **1482**
Vers le Sud, **438**
Vers sa destinée, *voir* Young Mr. Lincoln
Versailles-Chantiers, **482**, 694, 1389
Versailles-Rive-Gauche, **1017**
Versini, André, 559, 867, 1579, 1823
Versois, Odile, 79, 446, 523, 711, 1077, 1702
Vertiges, **1174**
Vertigo, 24, 71, 196, 416, 779, 1162, 1269, 1273, 1469, **1561**, 1592, 1711, 1733
Vertov, Dziga, **165**, 316, **584**, **1181**, 1535, **1544**
Verts pâturages (les), **1323**
Véry, Charlotte, 905, 1065
Véry, Pierre, 79, 99, 142, 998, 1063
Vestiges du jour (les), *voir* Remains of the day (the)
Veuf (le), *voir* Vedovo (il)
Veuve Couderc (la), **597**, 1294, 1881
Veuve de Saint-Pierre (la), **1808**
Veuve joyeuse, *voir* Merry widow (the)
Veuve noire (la), *voir* Black widow
Veysset, Sandrine, **1412**
Vezzosi, Robert, 36
Viaccia (la), **209**
Viager (le), 1102, **1295**, 1491
Viaggio in Italia, *voir* Voyage en Italie
Vian, Boris, 150, 172, 1137
Viard, Karin, 59, 115, 398, 1824
Vibe-Müller, Titus, **1781**
Vibert, François, 973
Vichneskaïa, Galina, 105
Vickers, Martha, 120, 719, 942, 1573
Vicky Cristina Barcelona, **1457**, 1465
Victime (la), **1243**
Victoire en chantant (la), **1066**
Victoire sur la nuit, *voir* Dark victory
Victor, Henry, 147, 982, 1860
Victor Victoria, **674**
Victory, 987, **995**
Vidal, Henri, 119, 411, 1187, 1379
Vidalie, Albert, 1407
Vidange, **1276**
Vidéodrome, **509**
Vidocq, Eugène-François, 1299
Vidor, Charles, **118**, **1444**, **1788**

Vidor, King, 17, 51, **58**, **121**, **206**, **278**, **379**, **570**, 583, **612**, **683**, **721**, **977**, **995**, **1225**, 1263, **1288**, **1315**, **1821**
Vie à l'envers (la), **186**, 1855
Vie aquatique (la), **1690**
Vie comme maladie (la), **1277**, 1307
Vie criminelle d'Archibald de la Cruz (la), **473**, 1077, 1564, 1736
Vie d'Adèle (la), **518**
Vie d'Émile Zola (la), *voir* Life of Emile Zola (the)
Vie d'Oharu, femme galante (la), **1143**
Vie d'un honnête homme (la), **262**
Vie de Bohème (la), **879**
Vie de château (la), **814**
Vie de famille (la) (Doillon), **1299**
Vie de famille (la) (Zanussi), **1532**
Vie de Jésus (la), **1055**, 1233, 1253
Vie de plaisir (le), **1869**
Vie des autres (la), **178**
Vie des morts (la), **538**
Vie en rose (la), **383**
Vie est belle (la) (Benigni), *voir* Vita è bella (la)
Vie est belle (la) (Capra), *voir* It's a wonderful life
Vie est un long fleuve tranquille (la), 464, 1437, **1583**
Vie et rien d'autre (la), **537**, 819
Vie facile, *voir* Easy living
Vie future (la), *voir* Things to come
Vie heureuse de Léopold Z. (la), **1688**
Vie invisible d'Eurídice Gusmão (la), **968**
Vie nouvelle (la), **1774**
Vie passionnée de Vincent Van Gogh (la), *voir* Lust for life
Vie peu ordinaire de dona Lihares (la), **438**
Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre (la), *voir* Private lives of Elizabeth and Essex (the)
Vie privée d'Henry VIII (la), *voir* Private life of Henry VIII (the)
Vie privée de Sherlock Holmes (la), *voir* Private life of Sherlock Holmes (the)
Vie rêvée des anges (la), **20**
Vie secrète de Walter Mitty (la), *voir* Secret life of Walter Mitty (the)
Vieil homme et l'enfant (le), **566**, 1736
Vieille dame indigne (la), **341**, 1246
Vieille fille (la), *voir* Old maid (the)
Viens chez moi..., **1149**
Vierge des tueurs (la), **1210**
Vierge mise à nu... (la), **948**
Vierges (les), **1531**
Vierges de Satan (les), **1209**
Viertel, Peter, 351, 1584, 1733
Vietnam war (the), 663, **1763**
Vieux chats (les), **1874**
Vig, Mihály, 31, 266, 428, 567, 998, 1167
Vignal, Pascale, 537
Vigny, Alfred de, 1485
Vigo, Jean, **56**, 343, **528**
Vikings (les), 261, 297, **802**
Vila, Janine, 1755
Vilallonga, José Luis de, 289, 1290, 1482, 1493, 1737
Vilar, Jean, 179, 618, 724, 1230, 1252, 1267, 1274, 1306, 1672, 1735
Vilbert, Henri, 1706
Vilers, Vania, 119
Villa-Lobos, Heitor, 423
Village of the damned, 853, **994**, 1184, 1194, 1377, 1600
Villalonga, Marthe, 1232, 1344
Villard, Frank, 321, 741, 759, 1026, 1405, 1704, 1722
Ville à vendre, **1492**
Ville abandonnée (la), *voir* Yellow sky
Ville conquise, *voir* City for conquest
Ville de la vengeance (la), *voir* Restless breed (the)
Ville dorée (la), 379, 859
Ville en liesse (la), **1520**
Ville gronde (la), *voir* They won't forget
Ville portuaire, **826**
Ville sans loi (Hawks), *voir* Barbary coast
Ville sans loi (Lewis), *voir* A lawless street
Villechaize, Hervé, 1426
Villeneuve, Denis, **273**, **724**, **870**, **1239**, **1252**, **1550**, **1779**
Villeret, Jacques, 383, 647, 1189, 1331, 1487, 1848
Villiers, François, **1708**
Villon, François, 1785
Vilmorin, Louise de, 1138
Vincent, Frank, 1343
Vincent, Hélène, 188, 301, 425, 607, 1262, 1452, 1583
Vincent, Jan-Michael, 1433

Vincent, Jean-Luc, 357, 1189
Vincent, June, 1625
Vincent, Roland, 64, 381, 413, 892, 1190
Vincent, Yves, 1702
Vincent, François, Paul et les autres, **353**, 1381, 1503
Vincent mit l'âne..., **899**
21 grammes, **1114**, 1644
Vingt jours sans guerre, **861**
20000 ans sous les verrous, *voir* 20000 years in Sing Sing
20000 lieues sous les mers, 275, **1039**
Vingt quatre prunelles (les), **1439**
23, **947**
Vinneuil, Francois, *voir* Rebatet, Lucien
Vinson, Helen, 380
Vint, Alan, 408, 409
Vinterberg, Thomas, **182**, **639**, **969**, **1475**
Violence et passion, **1834**
Violences à Park Row, *voir* Park Row
Violent (le), 208, 1734, **1812**
Violent playground, **518**
Violent saturday, **1107**
Violette Nozière, **511**
Vipère (la), **13**, 129, 1800
Vipère au poing, **375**
Virgin suicides (the), **801**
Virginia City, **183**
Virgo, Peter, 429, 540
Viridiana, 504, 744, 867, **1564**, 1830
Virlojeux, Henri, 294, 361, 1252, 1382, 1407, 1524
Virzí, Paolo, **940**
Visage (le), 307, 1105, **1637**
Visage d'un autre (le), **635**
Visage de femme, 1670, **1850**
Visages d'enfants, 373, 537, **1657**
Visconti, Luchino, 70, **83**, **100**, **110**, **479**, **528**, **751**, **1030**, **1310–1312**, **1834**
Visez cette voiture de police, **1206**
Visit (the), **1794**
Visita (la), **284**
Visite de la fanfare (la), **1459**
Visiteur (le) (Dréville), **154**, 1707
Visiteur (le) (Ray), *voir* Agantuk
Visiteur du musée (le), **1718**
Visiteurs du soir (les), 141, 268, **1146**
Visitors (the), **854**, 923, 984, 1064, 1233
Vissières, Charles, 79, 204, 901, 1027, 1434
Vita, Helen, 1873
Vita è bella (la), **935**
Vitali, Leon, 403
Vitelloni (i), **535**, 1701
Viterelli, Joe, 1742
Vitez, Antoine, 1634
Vitold, Michel, 154, 280, 361, 592, 963, 1222, 1238, 1367, 1668, 1710
Vitrac, Jean-Louis, 1481
Vitti, Monica, 358, 512, 611, 655, 753, 863
Viva Villa, **813**
Viva Zapata, **76**, 1199
Vive l'amour, 427, **1660**, 1883
Vive le tour , **447**
Vivement dimanche, **1321**
Vivó, José, 715, 1691
Vivre, *voir* Ikiru
Vivre dans la peur, **1426**
Vivre en paix, **964**, 1249
Vivre et aimer, *voir* Sadie McKee
Vivre et laisser mourir, **155**
Vivre libre, *voir* This land is mine
Vláčil, František, **210**, **638**, **869**, **1391**
Vlady, Marina, 308, 446, 1132, 1228, 1384, 1668
Vlaminck, Maurice de, 1398
Voci bianche (le), **1758**
Vogel, Paul, 1218
Vogler, Rüdiger, 312, 496, 500, 1575
Voici le temps des assassins, **727**
Voie du samouraï (la), *voir* Ghost dog
Voie lactée (la), **946**
Voight, Jon, 26, 735, 987, 1012, 1829
Voïna, **945**
Voit, Mieczyslaw, 1396
Voitures qui ont mangé Paris (les), *voir* Cars that ate Paris (the)
Vol au-dessus d'un nid de coucous, **1200**, 1368, 1699
Volere volare, **1768**
Voleur de Bagdad (le), *voir* Thief of Bagdad (the)
Voleur de bicyclette (le), 173, **208**, 261, 1310, 1754
Voleurs (les), **460**
Volga boatman (the), 444
Volkoff, Alexandre, **1772**, **1806**
Volontè, Gian Maria, 259, 293, 484, 747, 872, 956, 1071, 1078, 1119, 1402, 1430,

1452, 1453, 1566, 1581, 1764, 1827
Volonté du mort (la), *voir* Cat and the canari (the)
Volpone, **646**, 1323
Voltaire, 483, 658, 1319
Volver, 25, 928, **1624**
Vonnegut, Kurt, 1734
Vortex, **1532**
Vosgerau, Karl Heinz, 1261
Vostrčil, Jan, 210, 256, 658, 1178, 1406
Votez McKay, *voir* Candidate (the)
Vous n'avez encore rien vu, **207**
Vous ne l'emporterez pas avec vous, **147**, 1682
Voutsinas, Andréas, 1360
Voyage à deux, *voir* Two for the road
Voyage à Tōkyō, *voir* Tōkyō monogatari
Voyage à travers le cinéma français, 39, 681, **1744**
Voyage au bout de l'Enfer, *voir* Deer hunter (the)
Voyage au centre de la Terre, **537**
Voyage au pays de la peur, *voir* Journey into fear
Voyage de Chihiro (le), **1000**, 1149, 1294
Voyage de Felicia (le), **43**
Voyage de la peur (le), *voir* Hitch-hiker (the)
Voyage du capitaine Fracasse (le), **349**, 1160, 1503
Voyage du Prince (le), **1598**
Voyage en douce (le), **1631**
Voyage en Italie, **54**, 572
Voyage sans espoir, **1424**
Voyage sans retour (Farrow), *voir* Where danger lives
Voyage sans retour (Garnett), *voir* One way passage
Voyage surprise, **1549**
Voyages, **661**
Voyages de Sullivan (les), **58**, 241, 263
Voyageur de la Toussaint (le), **358**
Voyageur des siècles (le), **1104**
Voyeur (le), 5, 216, **453**, 1810
Vraie nature de Bernadette (la), 1518, **1686**
Vredens dag, *voir* Dies iræ
Vuillermoz, Michel, 67, 207, 365, 482, 705, 944, 976, 1017, 1714, 1738
Vukotic, Milena, 611, 748, 1781
Vuolo, Tito, 429
Vyskočil, Ivan, 1159
Wachowski (frères), **299**, **1076**
Waddington, Andrucha, **438**
Wag the dog, **1417**
Waggner, George, **45**
Wagner, Richard, 110, 138, 168, 237, 246, 264, 388, 437, 818, 1319, 1475
Wagner, Robert, 202, 261, 347, 929, 1413
Wagon master, **1298**
Wahlberg, Mark, 1260, 1431
Wai, Ka-Fai, 205
Wait till the sun shines, Nellie, **187**
Waits, Tom, 269, 871, 1063, 1700
Wajda, Andrzej, 607, **830**, **1162**, **1639**, **1803**
Wakao, Ayako, 57, 127, 165, 170, 445, 877, 1074, 1492
Wake in fright, **270**
Wake of the Red Witch, **1022**, 1141, 1238, 1301, 1517
Wakhévitch, Georges, 1191
Walbrook, Anton, 26, 97, 553, 632, 638, 1019, 1322, 1377, 1822
Walburn, Raymond, 1363, 1635
Waldis, Otto, 524
Wålgren, Gunn, 469
Walk the line, **1426**
Walk a crooked mile, **1531**
Walken, Christopher, 392, 456, 560, 834, 990, 1127, 1142, 1222, 1308, 1321, 1578
Walker, Hal, **57**, **886**, **1717**
Walker, Helen, 141, 423, 1754
Walker, Robert, 375, 401, 1028
Walking dead (the), **1003**, 1029
Wall, Jean, 133, 778, 1408
Wallace, Richard, **1441**
Wallach, Eli, 65, 300, 461, 462, 492, 514, 720, 987, 1033, 1035, 1112, 1597, 1803, 1860
Walsh, Deabhla, **66**
Walsh, Kay, 368, 447, 695, 880, 885, 943, 1242, 1369, 1674
Walsh, M. Emmet, 1169, 1460
Walsh, Raoul, 19, **20**, **47**, **155**, **232**, **244**, **263**, **333**, **426**, **428**, **648**, **654**, **824**, **825**, **871**, **890**, **895**, 913, **942**, **1036**, **1168**, **1242**, **1322**, **1389**, **1402**, **1428**, **1429**, **1443**, **1474**, **1619**, **1721**, **1723**, 1821
Walstätten, Nora von, 1006
Walston, Ray, 856, 1301
Walter, Jessica, 198, 614, 1238

Walters, Charles, **343**, **866**, **1507**
Walters, Melora, 108
Walters, Thorley, 405, 1423
Walthall, Henry B., 1528
Waltz, Christoph, 215, 260, 638, 745, 1749
Wanamaker, Sam, 46, 190
Wanda, **688**
Wanda's café, *voir* Trouble in mind
Wang, Bing, **391**, **749**
Wang, Hongwei, 694
War and peace, *voir* Guerre et paix (Vidor)
War game (the), **199**
War horse, **50**
War lord (the), **445**
War of the worlds (the), *voir* Guerre des mondes (la)
Ward, Fred, 594
Ward, Janet, 1596
Ward, Rachel, 1734
Warden, Jack, 39, 222, 250, 622, 641, 764, 828, 834, 939, 1284, 1742
Wargnier, Régis, **175**, **1324**
Warhol, Andy, 277, 728, 735, 745, 766, 916, 1608, 1692, 1796
Waring, Richard, 635
Warlock, **458**
Warnecke, Gordon, 1650
Warner, David, 7, 162, 199, 203, 329, 425, 687, 1046, 1055, 1127, 1282, 1397
Warner, H. B., 109, 147, 382, 399, 786, 1338, 1672
Warner, Jack (, 278
Warner, Jack (acteur), 1450
Warner Bros, 306, 444, 573, 845, 855, 1240, 1521, 1759
Warped ones (the), **350**, 958
Warren, Betty, 361
Warren, Charles Marquis, **810**, 1425
Warren, Jennifer, 1596
Warren, Lesley Ann, 674, 807, 1464
Warrender, Harold, 1580
Warriors (the), **856**
Warwick, Robert, 58, 761, 1476, 1812, 1847
Wäscher, Aribert, 495
Washington, Denzel, 1843
Washington, Fredi, 681
Washington, John David, 532, 873
Wasikowska, Mia, 278, 1672
Wasp, **1735**
Wasson, Craig, 71, 547, 1394
Waszyński, Michał, **1088**
Watanabe, Fumio, 194, 327, 550, 685, 1270, 1271, 1514, 1717
Watanabe, Misako, 888, 1163
Watari, Tetsuya, 61
Waterloo bridge (LeRoy), **861**, 1128
Waterloo bridge (Whale), 861, **1128**
Waterloo road, **618**
Waterston, Sam, 392, 817, 856, 1192, 1284
Watkins, Peter, **199**, **367**, **385**, **821**, **896**, **973**, **1279**, **1439**, **1774**
Watling, Jack, 882
Watling, Leonor, 1229
Watson, Emily, 50, 616, 1020, 1140
Watson, Lucile, 861, 1302, 1362, 1443
Watson, Wylie, 1615, 1680
Watt, Harry, **1822**
Watts, Naomi, 40, 498, 901, 1114, 1330, 1597
Wauthion, Claire, 765, 1824
Waver, Bernard, 462, 911
Way, Ann, 1167
Way down Broadway, *voir* Hello, sister
Way down East, **210**
Way of a gaucho, *voir* Gaucho (the) (Tourneur)
Way out west, *voir* Laurel et Hardy au Far West
Wayans, Marlon, 838
Wayne, David, 187, 409, 757, 1406
Wayne, John, 34, 44, 155, 222, 230, 249, 256, 330, **449**, 477, 480, 510, 667, 804, 931, 938, 1022, 1099, **1141**, 1204, 1238, 1308, 1347, 1387, 1441, 1568, 1586
Wayne, Naunton, 220, 576, 697, 1083, 1110, 1120, 1508, 1838
We're not dressing, **360**, 434
We own the night, **1260**, 1790
We were strangers, **351**
Weaver, Dennis, 570, 1557
Weaver, Sigourney, 15, 248, 540, 940, 1356, 1427, 1478
Weaving, Hugo, 1076
Webb, Clifton, 145, 189, 626, 910, 945
Webb, Jack, 6, 377, **1335**
Webb, Mary, 88
Webber, Robert, 19, 454, 622, 1212, 1475, 1495

Weber, André, 41
Weber, Jacques, 1349, 1801
Weber, Jean, 1160
Wedding march (the), 1378, **1700**
Weddings and babies, **894**
Wedekind, Frank, 1286
Wedgeworth, Ann, 1347
Week-end (Godard), 44, **329**, 1817
Week-end (Reed), *voir* Bank holiday
Weerasethakul, Apichatpong, **1608**, **1826**
Wegener, Paul, **811**, 1362
Weidler, Virginia, 893, 915, 1302, 1449
Weidmann, Eugen, 1456
Weill, Kurt, 703, 1235, 1482, 1758
Weiner, Matthew, **1765**
Weingarten, Isabelle, 1051, 1799
Weinstein, Harvey, 1078
Weir, Peter, **27**, **248**, **505**, 512, **621**, **667**, **972**, **1349**, **1463**, **1640**, **1867**
Weiss, D. B., **1130**
Weissmuller, Johnny, 1753
Weisz, Rachel, 251, 531, 546, 737, 1084, 1575
Welch, Raquel, 17, 286, 1631, 1712
Welcker, Gertrude, 516
Welcome, **340**
Welcome to L. A., **301**, 1800
Welcome to the dollhouse, **345**
Weld, Tuesday, 281, 1056
Welfare, **1698**
Weller, Peter, 1600
Welles, Orson, **118**, 144, 206, 211, 380, **472**, 551, **579**, 622, **675**, 746, 846, **981**, 1008, **1020**, 1036, 1107, **1192**, 1265, 1325, 1334, 1419, **1557**, 1586, **1612**, 1749, 1778, **1797**
Wellman, William A., **281**, **313**, 531, **565**, **587**, **641**, **729**, **773**, **857**, 992, **1157**, **1256**, **1264**, **1287**, **1355**, **1558**, **1560**, **1649**, **1651**
Wells, H. G., 328, 454, 963, 1274, 1454, 1592, 1613
Welsh, Kenneth, 162
Welt am Draht, 1076, **1261**, 1377
Wendell, Howard, 986
Wender, Wim, **500**, **1037**, **1289**, **1623**
Wendkos, Paul, **120**
Went the day well ?, **670**
Wepper, Fritz, 1140, 1380
Werckmeister harmóniák, *voir* Harmonies Werckmeister (les)
Werewolf of London, **1069**, 1074
Werfel, Franz, 647
Werich, Jan, 1289, 1809
Werker, Alfred L., **6**, **493**, **1546**
Werner, Oskar, 29, 46, 97, 410, 1588, 1779
Wernicke, Otto, 82, 551
Wertmüller, Lina, **181**
Wesele, *voir* Noces (les)
Wessely, Paula, 1822
West, Judi, 519
West, Julian, 516
West, Mae, 649, 1216, 1226
West Side story, 162, 338, 633, 721, **1017**
Westerfield, James, 1387
Western Union, **172**
Westerner (the), **650**, 1305
Westfront 1918, **1114**
Westward the woman, **1264**
Westworld, **575**
Wexler, Haskell, 984
Whale, James, **448**, 861, **1018**, **1128**, **1608**, **1613**
What ever happened to Baby Jane ?, 781, **1057**, 1106
What price glory, **1821**
What price Hollywood ?, 531
Wheeler, Hugh, 736
Wheeler, René, 491
Whelan, Arleen, 1634
Whelan, Tim, **169**
When tomorrow comes, **979**
Where danger lives, **1060**
Where the sidewalk ends, **1001**
While the city sleeps, **445**, 1146
Whirlpool, **1317**
Whishaw, Ben, 215, 309
Whisky à gogo, **1628**
Whispering chorus (the), **1175**, 1560, 1573
Whistler (the), **558**
Whitaker, Forest, 771, 1300, 1603
White, Jacqueline, 429
White, Leo, 1529
White dog, **1183**
White heat, 237, 824, 1197, 1712, 1721, **1723**, 1734
White hunter black heart, *voir* Chasseur blanc, cœur noir

White zombie, **188**
Whitecross, Matt, **825**
Whiteley, Jon, 22, 447
Whitford, Bradley, 1864, 1879
Whitman, Stuart, 294, 1750
Whitmore, James, 471, 679, 890, 1105, 1233, 1266, 1416, 1712
Whitney, Paul, 165
Whitty, May, 60, 415, 562, 697, 1087, 1287
Who framed Roger Rabbit, *voir* Qui veut la peau de Roger Rabbit ?
Who'll stop the rain, **1056**
Who's nailin' Paylin ?, 1224
Who's who, **1553**
Whole town's talking (the), 267, **1132**, 1469
Whorf, Richard, 1266, 1385, 1399
Why change your wife ?, 1407, **1505**, 1512, 1751
Wiazemsky, Anne, 329, 481, 1100, 1535, 1656, 1709
Wichita, **1591**
Wicked lady (the), 1177, **1179**
Wicker man (the), **1760**
Wicki, Bernhard, 655, **1380**, 1529, 1771
Widmark, Richard, 37, 112, 334, 347, 425, 429, 458, 594, 632, 643, 645, 872, 912, 975, 1132, 1141, 1287, 1390, 1493, 1524, 1526, 1569, 1581, 1746
Wieman, Mathias, 572, 1685
Wiene, Robert, **174**
Wiener, Élisabeth, 1301
Wiéner, Jean, 458, 522, 727, 1301, 1686, 1848
Wiest, Dianne, 77, 474, 746, 1284, 1316, 1428, 1742
Wifstrand, Naima, 385, 436, 734, 1234, 1637
Wight, Peter, 785, 1159
Wilby, James, 248, 1365
Wilcox, Fred M., **84**
Wilcoxon, Henry, 92, 333, 452, 485, 618, 1251, 1290, 1449
Wild at heart, **417**
Wild boys of the road, 1081, **1157**
Wild bunch (the), **395**, 425, 454, 726, 1055, 1282, 1460
Wild is the wind, **346**
Wild one (the), 1040
Wild river, **1320**
Wilde, Cornel, 428, 643, **836**, 927, 985, 1235, 1242, **1327**, 1754
Wilde, Oscar, 848, 1287, 1627
Wilder, Billy, **35**, **40**, **81**, **83**, 102, 121, 144, **230**, 363, **505**, **519**, **636**, 795, **831**, **839**, **868**, **870**, **1003**, **1042**, **1054**, **1064**, 1072, 1259, **1301**, 1330, **1341**, **1349**, **1408**, **1574**, **1585**, 1649, **1730**, 1739
Wilder, Gene, 552, 1044, 1552, 1837
Wilding, Michael, 695, 988, 1507
Wiles, Gordon, **160**
Wilke, Robert J., 221, 1039, 1162, 1281
Wilkinson, Tom, 952
Will success spoil. . . , **1386**
Willaert, Wim, 675
Willemetz, Albert, 573
William, Warren, 333, 572, 576, 1176, 1498, 1521, 1664
Williams, Bill, 1593
Williams, Cindy, 18
Williams, Emlyn, 565, 864
Williams, Guinn Big Boy, 183, 1326, 1417, 1675
Williams, Hugh, 1301, 1633
Williams, John, 395, 831, 1089, 1386, 1577
Williams, John (compositeur), 617, 1068, 1270, 1371, 1593
Williams, Olivia, 1688, 1803
Williams, Paul, 502
Williams, Rhys, 106, 171
Williams, Robin, 525, 760, 774, 841, 856, 969, 1795
Williams, Tennessee, 65, 105, 151, 646, 1058, 1675, 1752
Williams, Treat, 281, 507, 846, 1565, 1843
Williamson, Nicol, 443, 1070, 1319, 1627
Willie Wonka and the chocolate factory, *voir* Charlie et la chocolaterie (Stuart)
Willie Boy, **1453**, 1740
Willis, Bruce, 89, 170, 416, 709, 726, 885, 1091, 1219, 1509, 1589, 1876
Willis, Gordon, 152, 406
Willmer, Catherine, 189
Willmott, Albert, **288**
Wills, Chill, 254, 952, 1636, 1703, 1810
Wilms, André, 218, 287, 879, 1583, 1604, 1630
Wilms, Dominique, 1874
Wilson, Dooley, 1129
Wilson, Georges, 48, 112, 259, 323, 592, 787, 1186, 1668, 1764

Wilson, Lambert, 67, 97, 207, 271, 541, 566, 571, 859, 1080, 1803, 1832
Wilson, Luke, 1691
Wilson, Mary, 1176
Wilson, Owen, 857, 1465, 1690, 1691
Wilson, Richard, **705**, **1463**, **1651**
Wilson, Sandye, 1473
Wilson, Scott, 1121, 1648
Winchester 73, 50, **626**, 1280
Wind (the), **489**
Wind over the Everglades, **1164**
Wind that shakes the barley (the), *voir* Vent se lève (le) (Loach)
Windhust, Bretaigne, **1402**
Window (the), **1388**
Windsor, Marie, 76, 429, 810, 985, 1649, 1740
Winfield, Paul, 777, 1183, 1569, 1829
Wing and a prayer, **1416**
Winger, Debra, 602, 1627
Wings, **857**, 886
Wings of eagles (the), **1308**
Winkler, Angela, 1404, 1768, 1856
Winn, Kitty, 409
Winnicka, Lucyna, 140, 1396
Winninger, Charles, 729, 1294, 1558, 1634
Winnipeg, mon amour, *voir* My Winnipeg
Winslet, Kate, 760, 761, 952, 1046
Winsor, Kathleen, 1235
Winstanley, **690**
Winstone, Ray, 1397
Winter kills, **720**
Winterbottom, Michael, **825**
Winters, Shelley, 240, 305, 424, 589, 626, 658, 834, 1039, 1146, 1273, 1413, 1479, 1563, 1773, 1781
Winwood, Estelle, 1089, 1112, 1552, 1848
Wire (the), **1713**, 1863
Wise, Herbert, **62**
Wise, Ray, 1051
Wise, Robert, **7**, **59**, **115**, **199**, **220**, **380**, **421**, 445, **457**, **513**, **609**, **757**, **834**, **923**, **1017**, **1111**, **1146**, **1413**, **1448**, **1504**, **1651**
Wise blood, **1015**
Wiseman, Frederick, **446**, 508, **634**, **654**, 695, **728**, **783**, **916**, **919**, **922**, **1528**, **1550**, **1551**, **1554**, **1555**, **1694–1699**, **1872**, **1875**
Wiseman, Joseph, 76, 849, 1199, 1570
Wissak, David, 978
VVitch (the), **1786**, 1832
Witchfinder general, 519, **1393**, 1540
Withers, Googie, 37, 220, 1450
Withers, Grant, 230, 1571, 1636, 1651
Witherspoon, Reese, 253, 817, 1426
Without love, **1495**
Witness, **27**, 1107
Witness for the prosecution, *voir* Témoin à charge
Wizard of Oz (the), 299, 417, 529, 883, **1314**, 1351, 1359
Wod, Georges, 1859
Wolf man (the), **45**, 481, 926
Wolf of Wall street (the), *voir* Loup de Wall street (le)
Wolfe, Ian, 1487, 1619
Wolff, Alex, 1835
Wolff, Frank, 238, 259, 984
Wolheim, Louis, 262
Woman in a dressing gown (the), **1421**
Woman in green (the), **1617**
Woman in the window (the), *voir* Femme au portrait (la)
Woman of the year, **1674**
Woman on pier 13 (the), *voir* I married a communist
Woman on the beach, **627**
Woman on the run, **323**
Woman they almost lynched, *voir* Femme qui faillit être lynchée (la)
Woman under the influence (a), *voir* Une femme sous influence
Women (the), 51, **1302**, 1380
Women in love, *voir* Love
Wonder boys, **1673**
Wonderful country (the), *voir* Aventurier du Rio Grande (l')
Wong, Émilie, 1767
Wong, Anna May, 180, 576, 871, 905
Wong, Faye, 873
Wong, Kar-wai, **294**, **557**, **873**, 1239, **1350**, **1494**, **1505**, **1639**, **1642**
Wood, Natalie, 47, 510, 538, 646, 809, 836, 933, 1017, 1206, 1307, 1395
Wood, Sam, **362**, **623**, **1313**, **1366**, **1806**
Wood Jr., Edward D., 32, 373, 440, **596**, **767**, **1029**, 1054, 1197, 1586, **1642**, 1714, 1793

Woods, James, 281, 482, 509, 801, 854, 1188, 1460, 1596
Woodward, Joanne, 475, 862, 1070, 1675, 1752
Woodward, Morgan, 169, 296
Wooley, Monty, 691, 795, 1513
Woolf, Virginia, 305
Woolrich, Cornell, *voir* Irish, William
Woolvett, Jaimz, 1572
Worden, Hank, 162, 230, 402, 510, 1141, 1298, 1347, 1568
Wordsworth, William, 1307
World (the), **1234**
World according to Garp, *voir* Monde selon Garp (le)
World in his arms (the), **1428**
World is not enough (the), **1614**
World of Henry Orient (the), **816**
World of Suzie Wong (the), **1867**
Worsley, Wallace, **156**, **804**, 851, **1327**
Worthalter, Arieh, 1606
Woyzeck, **1205**, 1809
Wray, Faye, 70, 682, 932, 1142, 1196, 1390, 1486, 1700
Wrestler (the), **1207**
Wright, Amy, 1015
Wright, Frank Lloyd, 584, 993, 1315
Wright, Jeffrey, 1118
Wright, Joe, **1135**, **1678**
Wright, Teresa, 13, 237, 1220, 1422, 1721, 1812
Wright, Will, 575, 1583
Written on the wind, *voir* Écrit sur du vent
Wrong man (the), 452, 918, **1282**
Wu, Yinian, 621
Wu, Yonggang, **1166**
Wul, Stefan, 573, 1477
Wuthering Heights, 1022, 1216, 1224, 1721
Wuthering Heights (Wyler), *voir* Hauts de Hurlevent (les)
Wyatt, Jane, 109, 201, 256
Wycherly, Margaret, 172, 1197, 1235, 1385, 1723
Wyler, Maud, 1788
Wyler, William, **13**, 51, **122**, **129**, **237**, **650**, **737**, **849**, **860**, **1301**, **1347**
Wyman, Jane, 35, 606, 695, 1206, 1293, 1468
Wyn, Michel, **1367**
Wyndham, John, 853, 994, 1220
Wyngarde, Peter, 1184
Wynn, Keenan, 233, 323, 522, 809, 941, 1095, 1376, 1416, 1495, 1515
Wynter, Dana, 1005, 1168
Wysocka, Lidia, 239
Wyspiański, Stanisław, 1162

Xénophon, 856

Y Sa Lo, 68
Y a-t-il un Français dans la salle ?, **908**
Y a-t-il un pilote dans l'avion ?, *voir* Airplane
Y aura-t-il de la neige à Noël ?, **1412**
Yaguchi, Yōko, 928
Yagumo, Emiko, 702, 1081
Yakusho, Kōji, 489, 816, 938, 1633, 1638, 1644, 1736, 1817
Yakuzas, 61, 73, 80, 350, 356, 386, 451, 578, 582, 685, 700, 713, 787, 896, 996, 1155, 1161, 1163, 1177, 1206, 1213, 1227, 1270, 1287, 1353, 1405, 1492, 1512, 1615, 1670, 1726, 1785
Yamada, Isuzu, 186, 295, 527, 561, 640, 685, 765, 879, 930, 1221, 1260
Yamagata, Isao, 776, 1566
Yamaguchi, Shirley, 584, 1588
Yamaguchi, Tomoko, 1354
Yamamoto, Fujiko, 78, 170
Yamamoto, Gaku, 1492
Yamamoto, Reizaburō, 451, 1849
Yamamura, Sō, 544, 610, 888, 1042, 1047, 1173, 1490, 1795, 1849, 1880
Yamanaka, Sadao, **343**, **909**, **1163**
Yamanouchi, Hikaru, 317
Yamazaki, Tsutomu, 786
Yanagi, Eijirō, 1795
Yanagi, Eijrō, 1594
Yang, Edward, **338**, **940**, **1179**
Yang, Kuei-mei, 915, 1660, 1883
Yankovski, Oleg, 12, 85, 820, 1541
Yanne, Jean, 186, 329, 562, 1024, 1120, 1206, 1324, **1384**, 1590, 1683
Yannick, **1819**
Yasui, Shōji, 663, 1144
Yates, Peter, **351**, **1403**
Yd, Jean d', 290, 505, 759, 1702
Year of living dangerously (the), *voir* Année de tous les dangers (l')
Yee, Chih-yen, **1494**
Yellow sky, **1287**

Yellow submarine, **1164**, 1652
Yepes, Narciso, 39, 1035
Yeux de la nuit (les), *voir* Night has a thousand faces
Yeux noirs (les), 106, **134**, 1371
Yeux sans visage (les), 94, 447, 563, 578, 722, 820, **1590**
Yi yi, **1179**
Yōjimbō, 1071, 1134, **1221**, 1666
Yōkihi, **610**
Yokoo, Tadanori, 1717
Yokoyama, Rie, 1717
Yol, **1350**
Yolanda et le voleur, **1250**
Yoo, Joon-sang, 1083, 1779
Yoo, Teo, 1704
Yordan, Philip, 16, 30, 535, 612, 809, 1122, 1488
Yordanoff, Wladimir, 797, 1824
York, Dick, 158, 1447
York, Michael, 286, 636, 1140
York, Susannah, 368, 1106, 1201, 1751, 1786
Yoshikawa, Mitsuko, 698, 717
Yoshimura, Jitsuko, 672, 700, 1609
Yoshimura, Kōzaburō, **398**
Yoshizawa, Takao, 550
You, 322, 374, 1354
You can't cheat an honest man, **667**
You can't take it with you, *voir* Vous ne l'emporterez pas avec vous
You only live once, **794**, 1644
You only live twice, **195**
You're telling me, *voir* Dollars et whisky
Young, Alan, 336
Young, Clifton, 149
Young, Gig, 454, 953, 978, 1201, 1507
Young, John Lloyd, 1578
Young, Karen, 438
Young, Loretta, 92, 216, 808, 828, 1157, 1355, 1513, 1521, 1718, 1769
Young, Neil, 177
Young, Robert, 172, 612, 866, 1049, 1248, 1415
Young, Roland, 133, 738, 893, 1751
Young, Sean, 90
Young, Terence, **1199**, **1223**, **1398**, **1569**
Young, Victor Sen, 129, 160, 323, 1511
Young and innocent, 914, **1197**, 1615
Young Bess, **943**
Young Frankenstein, *voir* Frankenstein Junior
Young lions (the), *voir* Bal des maudits (le)
Young man with a horn, **1303**, 1315
Young Mr. Lincoln, 829, **850**, 1372
Young pope (the), 55, 652, **1764**
Young Sherlock Holmes, **334**
Yourself and yours, **964**
Youth, **737**
Yowlachie, Chief, 1568
Yoyo, **190**
Yulin, Harris, 1235, 1596
Yumeji, 557, 1155
Yvain, Maurice, 176, 573, 859, 1614

Zabriskie point, **1684**
Zaki, Ahmed, 1124
Zama, **1792**
Zamachowski, Zbigniew, 947, 1065, 1140
Zamfir, Gheorghe, 513, 667
Zampa, Luigi, **290**, **750**, **964**, **1117**
Zane, Billy, 1046
Zanin, Bruno, 1222
Zanuck, Darryl F., 1749
Zanussi, Krzysztof, **374**, **381**, **904**, **1277**, 1307, 1486, **1532**
Zapasiewicz, Zbigniew, 374, 381, 400, 1277
Zardi, Dominique, 70, 159, 246, 274, 550, 659, 715, 1276, 1362, 1736
Zardoz, **529**, 1314, 1319, 1592
Zavattini, Cesare, 37, 208, 1170, 1310, 1396, 1402, **1856**
Zavtra byla voïna, *voir* Demain c'était la guerre
Zazie dans le métro, **28**, 292
Zbyszko, Stanislaus, 37
Zech, Rosel, 156
Zehnacker, Jean-Paul, 1859, 1884
Zeiler, Joannes, 837
Zelig, 152, **1618**, 1685
Zelniker, Michael, 1300
Zem, Roschdy, 304, 613, 709, 817, 1158, 1448, 1839
Zeman, Karel, **619**, **1787**
Zemeckis, Robert, **900**
Zemlia, 865, 1145, **1155**
Zemmour, Éric, 263, 762, 1472, 1755
Zemmouri, Mahmoud, **1840**
Zeplichal, Vitus, 560
Zerbe, Anthony, 962, 1056, 1620
Zerkalo, *voir* Miroir (le)

Zéro, Karl, 1854
Zéro de conduite, **528**, 1191, 1391, 1731
Žert, **899**
Zeta-Jones, Catherine, 731, 771
Zhang, Fengyi, 776
Zhang, Yimou, **508**, **521**, **1598**, **1836**
Zhao, Chloé, **1548**
Zhao, Tao, 129, 273, 332, 449, 694, 1234, 1259
Zheng, Junli, **621**
Zidi, Claude, **1214**
Zidi, Malik, 507
Zika, Damouré, 214, 506, 905
Zimmer, Hans, 996
Zimna wojna, **1789**
Zinnemann, Fred, **204**, **509**, **872**, **1102**, **1422**, **1689**
Zinzin d'Hollywood (le), *voir* Errand boy (the)
Zodiac, **127**, 1614, 1798
Zola, Émile, 122, 148, 184, 297, 414, 735, 761, 764, 887, 976, 1227, 1635, 1645, 1725, 1860
Zola, Jean-Pierre, 21, 1067
Zolnay, Pál, **549**, 701
Zonca, Erick, **20**, **1431**
Zoo, 695, **916**
Zoo in Budapest, **1769**
Zoppi, Matteo, **1791**
Zorro, 129, 170, 386, 456, 768, 920, 1435, 1523
Zotz, **747**
Zouc, 607
Zouheiri, Mouss, 482
Zoulou, **1156**
Zouzou, 103, 1360
Zozos (les), **1193**
Zucca, Jérôme, 1540, 1567
Zucca, Pierre, **266**, **899**, **1540**, **1691**
Zucco, George, 404, 430, 493, 1469, 1689
Zucker (frères), **1421**
Żuławski, Andrzej, **295**, **327**, **787**, **847**, **1500**
Zurlini, Valerio, **201**, **599**, **956**, **1467**
Zushi, Yoshitaka, 503, 1527
Zviaguintsev, Andreï, **915**, **1255**, **1537**, **1692**, **1694**
Zweig, Stefan, 559, 572, 723